REVUE

DE PARIS.

XLV.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTE-CINQUIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

1837.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis4546vr

JOBISME.

I.

André à Hubert.

Maudits soient les poètes, avec leur hypocrite amour des champs, de la nature, de la solitude et des fleurs. Je t'avouerai franchement que j'en ai quelquefois été dupe dans ma vie, et que, lorsque j'ai pris la résolution de venir ici passer la belle saison, je m'étais fait à moi-même un tableau tout-à-fait séduisant des plaisirs champêtres et des doux loisirs de la retraite.

J'avais trouvé ici une charmante habitation, une petite maison blanche avec des volets verts, et un jardin devant la maison. Des fenêtres la vue s'étendait au loin sur des jardins et sur des bois. Quand Rose est entrée dans la maison, elle a sauté de joie et m'a embrassé. Elle courait partout avec une joie d'enfant. Pendant une semaine nous avons visité toutes les promenades, parcouru les belles allées des bois, couvertes de leur dôme de feuilles et tapissées de gazon et de mousse. Nous buvions du lait, nous cherchions sous l'herbe les petites perles parfumées du muguet; nous nous mettions les mains en sang dans les buissons d'églantiers pour avoir leur première rose d'un pourpre pâle. Le premier jour de pluie nous a désenchantés. Nous avons regretté les théâtres et le café Anglais. Depuis ce temps nous avons passé bien des journées maussades, qui ont mis quelque aigreur entre Rose et moi. Les femmes n'ont qu'un culte, une croyance, c'est *ce qui leur plaît. Ce qui leur plaît* est sacré; elles lui

sacrifient tout avec le plus touchant héroïsme. Rose ne comprend pas qu'il n'y a pas moyen pour moi de vivre à Paris. Je n'ose pas lui dire que depuis deux ans c'est pour elle que j'ai dépensé un peu plus de deux cent mille francs, qui composaient tout le reste de ma fortune; que je n'ai d'espoir que dans l'héritage d'un cousin, héritage dont je n'ai jusqu'ici qu'un procès, et que les quelques créances douteuses qui me restent à recouvrer sont toutes nos ressources jusqu'à l'issue de ce malheureux procès. Elle assure qu'elle sera morte d'ennui avant quinze jours si je ne la tire d'ici. Je ne sais que faire. Je ne connais personne ici, et ne puis lui offrir la moindre distraction. Cependant le seul voisin que nous possédions nous a procuré quelques instans de gaieté. Ce voisin est une robe de chambre surmontée d'un bonnet de fourrure. Si nous supposons qu'il y a là dedans un corps et une figure, c'est par induction que nous portons ce jugement, puisque nous n'avons pu découvrir jusqu'ici que le bonnet et la robe de chambre. Le voisin a un fort beau jardin très bien entretenu, et les plus beaux chiens de chasse que j'aie jamais vus. De nos fenêtres nous dominons entièrement son jardin. Il a l'air d'un homme parfaitement insociable; il n'a pas salué Rose une seule fois, et a semblé ne pas s'apercevoir qu'il a pour voisine la plus belle fille de Paris. Rose s'est piquée et a imaginé de jeter par la fenêtre, dans ses plates-bandes scrupuleusement sarclées, des boisseaux d'avoine et de chenevis, qui germent, poussent, et font de son jardin le champ le plus sauvage et le plus inculte. Il y a un mois, elle a laissé tomber plein un carton de graines de pavots. Une poignée de ces graines en contient un peu plus de cinquante mille. Elle m'a appelé ce matin toute joyeuse, en me disant que les pavots commençaient à germer et à couvrir le sol de leur glauque feuillage. Elle a cru devoir y joindre aujourd'hui de la graine d'oignon et de la graine de carotte. Depuis quelques mois tout pousse dans ce malheureux jardin, excepté ce qu'y met le propriétaire, qui ne soupçonne pas la cause d'une semblable fécondité. N'a-t-elle pas exigé, il y a quelques jours, qu'au risque de me faire tirer un coup de fusil par un jardinier je descendisse la nuit chez le voisin, au moyen d'une échelle, et que j'allasse peindre capricieusement les caisses qui renferment ses grenadiers et ses lauriers-roses. L'une a été peinte en noir et semée de larmes blanches; une autre a reçu la caricature du voisin; une troisième a été couverte de bandes tricolores. Néanmoins voilà huit jours qu'il est absent, et cet innocent plaisir de le taquiner nous est enlevé.

Oblige-moi, mon cher Hubert, d'aller chez mon homme d'affaires

t'informer s'il y a lieu d'espérer que ce billet de trois mille francs que je lui ai remis soit escompté ces jours-ci.

II.

Tu ne m'as pas répondu. Tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une lettre, et une lettre qui doit terminer une foule d'odieux petits tracas. Depuis quatre jours, il s'est établi entre mon domestique et moi une lutte opiniâtre. Il m'a présenté son livre de dépense du mois; c'était, dans ma situation, la plus grande hostilité possible. J'ai pris le livre et je n'ai rien dit. On ne saurait avoir trop de reconnaissance pour un domestique qui aurait l'esprit ou plutôt le cœur de vous épargner ces humiliantes tracasseries. Mais ils semblent, au contraire, se faire un perfide plaisir de votre embarras et prendre une revanche. Je ne garderai pas celui-ci. Le lendemain, le livre que j'avais laissé sur la cheminée sans l'ouvrir, se trouva placé sur mes gants, de telle sorte que je ne pouvais les prendre sans toucher l'odieux petit livre. Je le jetai de mauvaise humeur sur le parquet. Le lendemain matin, je le trouvai sur les pans de mon habit, de telle sorte que, prenant l'habit pour le mettre, je jetai le livre à terre. Je le ramassai et le mêlai à d'autres livres.

Ce matin je sortis de bonne heure; j'étais prêt, et je me félicitais d'échapper pour cette fois à la persécution de mon ennemi et de son mémoire, lorsqu'en mettant mon chapeau je sentis me tomber sur la tête le maudit mémoire qui était dans le chapeau.

J'irai demain à Paris. Il faut absolument que je revienne avec de l'argent. Ne sors pas que je ne sois arrivé; nous passerons la journée ensemble, et après-demain nous partirons pour la campagne, où tu resteras avec nous aussi long-temps que tu le pourras.

III.

Un duel.

Les boutiques commençaient à s'ouvrir dans les rues de Paris. On n'entendait encore d'autre bruit que les pas lourds des maçons se rendant à l'ouvrage, le trot pesant des chevaux de laitières dont les charrettes secouaient leurs boîtes de ferblanc. Un bruit moins saccadé, un trot un peu moins lourd sans être plus vif, un trot de deux chevaux inégaux se fit entendre au détour de la rue de Grammont,

et une *citadine* ne tarda pas à paraître. Elle s'arrêta à une porte à laquelle était déjà une autre voiture à peu près semblable. Deux jeunes gens étaient dans la voiture qui arrivait; l'un des deux descendit, entra dans la maison, et revint quelques instans après.

— Cocher, à Montmartre!

Il monta dans la citadine, qui se mit en route. Alors il dit à son compagnon :

— Ton affaire est arrangée. Le pistolet à vingt-cinq pas; on marchera jusqu'à dix. Le rendez-vous est à Montmartre. Ils nous suivent.

La veille, André était arrivé à Paris, selon sa promesse. Il n'avait pas rencontré son homme d'affaires. Le soir, il était allé au spectacle avec Hubert.

Dans les soirées parfumées de l'été, il est difficile de se décider à entrer dans un théâtre fétide, à moins que l'on n'en fasse un contraste destiné à augmenter le plaisir de la fraîcheur que l'on goûtera en sortant. En un mot, l'été on ne peut raisonnablement aller chercher au théâtre que le plaisir d'en revenir.

Dans la foule, un homme marcha sur le pied d'André, et ne répondit à son observation que par des jurons et des invectives. Hubert répondit en riant; l'inconnu se fâcha et lui donna sa carte. André donna la sienne en retour.

— Ma foi! disait-il chemin faisant à Hubert, il est difficile d'avoir un duel plus ridicule. Je ne me sens pas le moins du monde altéré du sang de mon adversaire, et cela nous fait perdre un temps précieux ce matin.

— Je ne sais, disait l'adversaire dans l'autre fiacre, pourquoi cet écervelé tient à se battre pour une pareille vétille, et il me fait manquer une chasse aux cailles que je comptais faire ce matin.

Au haut de la côte, les deux voitures s'arrêtèrent. Hubert et l'autre témoin se rejoignirent. André marcha en avant; *son ennemi* suivit à une vingtaine de pas.

Après quelques instans de dialogue, ils s'arrêtèrent dans un champ près de Clignancourt, mesurèrent les pas et chargèrent les armes. Alors les deux ennemis s'approchèrent.

André considéra son adversaire, parut fort surpris, et dit :

— Mais il y a ici un étrange quiproquo; ce n'est pas avec monsieur que j'ai affaire.

— Mais, reprit l'autre, monsieur n'est pas l'homme avec lequel j'ai échangé ma carte hier soir.

— C'était, dit André, à la sortie du théâtre du Vaudeville.

— Oui.

— Vous m'avez marché sur le pied?

— C'est-à-dire, c'est vous qui avez marché sur le mien.

— Non pas.

— Mille pardons.

— C'est vous.

— C'est vous.

— N'importe, dit André, nous nous sommes querellés et nous avons pris rendez-vous.

— C'est précisément cela.

— Alors il n'y a pas d'erreur; je vous croyais plus mince.

— Et moi je vous croyais plus gros.

— Allons, messieurs, dit André, les armes.

— Les armes, dit sir John.

— Attendez, dit André, et il sortit une carte de sa poche.

Sir John Knitt. Esq.

— C'est bien moi.

— Alors en place.

— En place.

On compta encore les pas, et les adversaires se trouvèrent en face l'un de l'autre. André boutonna son habit pour couvrir un gilet qui aurait pu le trahir, et dit :

— A vous, *sir John.*

— Je ne tire jamais le premier, reprit sir John. A vous donc, monsieur Brasseur.

— Comment, s'écria Hubert, monsieur Brasseur?

— Monsieur Brasseur? dit André.

— Monsieur Brasseur, répéta sir Knitt, et cherchant dans la poche de son gilet, il en tira une carte et lut.

M. Paul Brasseur.

— Ce n'est pas moi, dit André.

— Ce n'est pas lui, dit Hubert.

— En effet, dit sir John, mon homme était plus gros.

— Et le mien l'était moins, dit André.

— Il avait les cheveux blonds et des moustaches, et nous n'en avons ni l'un ni l'autre.

— C'est comme le mien.

A force d'explication, on finit par comprendre qu'après une querelle et un échange de cartes avec sir John, M. Paul Brasseur avait eu une pareille querelle, et un pareil échange avec André, auquel, au lieu de donner sa propre carte, il avait donné celle de sir John qu'il venait de recevoir.

— C'est une erreur, dit Hubert.

— C'est peut-être un trait d'esprit et de bon sens, dit sir John; il aura pensé que, s'il se trouvait deux hommes assez fous pour prendre au sérieux une semblable querelle, c'était entre eux qu'ils devaient se battre. Messieurs, dit sir John en saluant André et Hubert, pardon de vous avoir fait lever si matin. Moi, je suis chasseur, et cela n'a rien de contraire à mes habitudes. Si vous vouliez accepter à déjeuner à V***, vous seriez les bien-venus.

— Merci, dit André, nous irons à V***, mais ce sera seulement dans quelques heures. J'y ai un pied à terre, et mon ami viendra y passer chez moi quelques jours.

— Ce sera donc pour demain, dit sir John, et il donna à André une autre carte sur laquelle il écrivit au crayon son adresse à la campagne.

On se serra la main, et on remonta en voiture.

— Chose singulière, dit André, mon ennemi de tout à l'heure n'est autre que mon voisin, que, pour la première fois, je vois hors de sa robe de chambre et de son bonnet de fourrures.

A ce moment, Hubert porta la main à son gousset de montre, puis sembla se rappeler où était sa montre.

— André, quelle heure est-il?

André fit le même mouvement, et indiqua d'un geste un souvenir semblable.

— N'importe, il y a au moins quatre heures que nous avons ce cocher. As-tu de l'argent?

— Non, et toi?

— Pas le moins du monde.

— Pourvu que je trouve mon homme d'affaires. — Cocher, un peu plus vite. — Et le cocher donna un coup de fouet sur la sellette du cheval de gauche, et un second coup de fouet sur le trait de l'autre cheval.

L'homme d'affaires était chez lui; mais l'effet était difficile à placer. Il avait eu beaucoup de peine à obtenir une quasi-promesse

pour quelques jours plus tard. Hubert et André, rentrés dans leur voiture, se regardèrent sans parler.

— Où allons-nous, dit le cocher?

— Où vous m'avez pris, dit André.

Les deux amis firent un paquet de leurs habits, et les allèrent mettre en gage, puis partirent gaiement pour la campagne.

Nous aurions dû intituler ce chapitre : Récit exact et circonstancié du grand et mémorable combat, qui n'eut pas lieu, entre André et sir John Knitt, esq.

IV.

Les crimes de Black.

Sir John, en rentrant chez lui, fut reçu par son jardinier qui lui dit :

— Ah! monsieur, Black a encore fait des siennes.

— Ce Black, dit sir John, est donc décidément un animal malfaisant.

— Monsieur, il a étranglé et dévoré quatre lapins dans la garenne.

— Dans la garenne? et comment y est-il entré?

— C'est ce qu'on ne peut comprendre sans le voir, et ce qu'on ne croit qu'à peine après l'avoir vu. Il a rongé la porte de chêne et a passé à travers.

— Quatre lapins! ce Black est réellement terrible, dit sir John; comment en est-il venu à manger le gibier? le meilleur *pointer* de toute l'Écosse!

Black était, en effet, un de ces beaux chiens écossais au poil fauve, rude comme les soies d'un sanglier, et cependant si ras et si uni, qu'on distingue à travers le mouvement des muscles; c'était un montagnard aux pieds longs et étroits, à l'œil vif et saillant, comme un cheval arabe.

Mais depuis quelque temps il n'était bruit que de ses forfaits, et le jardinier, ainsi que les autres domestiques, en faisaient chaque jour d'épouvantables récits.

Black mangeait les lapins dans la garenne, les œufs et les poulets dans le poulailler; il s'introduisait dans l'office, cassait les porcelaines et emportait le beurre et le filet de bœuf froid, réservé pour le déjeuner. Black avait récemment dévoré une paire de bottes et des harnais, les portes les plus fortes ne l'arrêtaient pas, il mangeait

les portes pour se mettre en appétit; jamais la bête du Gévaudan, jamais le sanglier tué par Méléagre, ne firent autant de ravages que le pointer de sir John. Il était tellement venu en usage, dans la maison, de lui mettre tout sur le dos, tant on le jugeait capable de tout, que, si un rosbeef était trop cuit, le cuisinier disait : C'est la faute de Black, contre lequel j'ai été obligé de défendre la crême, et pendant ce temps-là le rôti a brûlé.

Si les petits pois gelaient, si le vin de Bordeaux était trop froid, si le vin de Champagne ne l'était pas assez, si le thé était trop faible ou trop fort, si les bottes de sir John le gênaient, si le dîner n'était pas prêt à l'heure ordinaire, on trouvait toujours moyen d'en attribuer la cause à ce scélérat de Black.

Black recevait de sévères corrections, mais il paraissait peu sensible aux coups de fouet; car si, le lendemain d'une exécution, sir John demandait pourquoi on ne lui servait pas de pigeons, le maître d'hôtel répondait : Il n'y a plus de pigeons, Black les a mangés.

Il faut en remettre dans le pigeonnier.—Il n'y a plus de pigeonnier, Black l'a détruit.

Le lendemain matin, les deux amis se présentèrent de bonne heure chez sir John Knitt. Celui-ci était levé et prêt à partir. Les domestiques offrirent à Hubert et à André des fusils et des carnassières. L'équipement du maître de la maison était on ne saurait plus complet. Les Anglais ont des outils pour boutonner les guêtres, et des outils pour réparer les outils à boutonner les guêtres. Un Anglais qui va pêcher à la ligne se fait suivre d'un fourgon.

Tout à coup un chien tomba par-dessus un mur; c'était Black que l'on avait renfermé, mais qui, au mouvement des gens, dans la maison, avait bien compris qu'il était question de chasse. Il avait sauté à travers un carreau et avait le museau ensanglanté; une fois dans la première cour, il était séparé de la seconde, où était son maître, par une muraille. Il avait grimpé sur une charrette et s'était élancé au hasard. Alors il commença à bondir et à hurler de joie. Il venait flairer la veste de chasse et les guêtres de sir John; il les reconnaissait; on allait chasser, plus de doute; ses yeux lançaient des éclairs; il allait à la porte, se retournait pour voir si on le suivait; revenait sur ses pas, gémissait.

Mais sir John lui dit sérieusement : — *Black, au chenil.* Le pauvre Black leva sur son maître un œil morne et terne, et s'en alla en rampant, la queue basse, vers une porte qu'on lui ouvrit. Là, il se retourna, et leva sur son maître un dernier regard, un regard plein

de reproche et de prière; — puis il entra, et on referma la porte sur lui.

Jusqu'au départ, il resta dans la paille, la tête tristement couchée sur les pattes; puis quand il eut entendu fermer la grille, il fit entendre un sourd gémissement qu'il continua jusqu'au retour de son maître.

Il n'est rien de touchant comme la douleur d'un chien; on est tellement sûr qu'elle est exempte d'affectation, et que ce n'est ni un masque ni une parure; elle est si franche, si naturelle.

Je ne vous raconterai pas une chasse aux cailles. Si vous êtes chasseur, vous la connaissez; si vous n'êtes pas chasseur, cela n'aurait pas pour vous le moindre intérêt.

Seulement à ce propos, je citerai un livre imprimé en 1788.

« Lorsque le temps du passage des cailles, pour retourner en Afrique, est arrivé, c'est-à-dire vers la fin d'août, il se fait, aux environs de Marseille, une chasse *fort agréable*. On a des jeunes mâles, auxquels on a soin de ne *donner que peu à manger;* au mois d'avril *on les aveugle* en leur passant légèrement sur les yeux un fil de fer rouge; au mois de mai *on les plume* sur le dos, aux ailes et à la queue, etc., etc. »

Sir John et André eurent les honneurs de la chasse. Hubert ne tua rien, mais ne manqua pas de donner une raison suffisante à chaque coup inutile. L'oiseau était trop loin ou trop près. La poudre était humide, le plomb trop gros ou inégal. Il avait eu le soleil dans l'œil. Une racine l'avait fait trébucher.

On trouva à une halte un excellent déjeuner; puis on se remit en marche. La chaleur était horriblement pesante; on voyait monter de l'horizon au zenith de gros nuages noirs, couverts d'une légère mousse grise. Il semblait que le ciel s'abaissait sur la terre pour l'étouffer. Bientôt quelques larges gouttes s'échappèrent des nuées, puis ils se fondirent en eau. Sir John ne se résignait pas à rentrer et affirmait à ses compagnons que ce n'était qu'*un nuage*. Mais le nuage semblait une coupole de plomb, et rien ne prouvait qu'il ne continuerait pas de pleuvoir toujours à l'avenir, jusqu'à la fin des siècles.

On se décida au retour, et l'on fit deux lieues sous une cataracte. Arrivé à sa porte, sir John dit aux deux amis :

— Allez vous changer, et revenez bien vite dîner.

V.

Comment André et Hubert vinrent à bout d'une chose impossible.

André et Hubert entrèrent chez André sans se parler. Rose les attendait à la fenêtre et les reçut en riant de tout son cœur.

— Voilà, dit-elle, comment devrait finir toute partie de plaisir dont les femmes sont exclues.

— Chère Rose, dit André, vous ne voyez encore que la moindre partie de nos infortunes.

— Eh bien! dit Hubert, que fais-tu là?

— Et toi?

— Ce têtu de chasseur nous dit d'aller changer, tu sais parfaitement que nous ne possédons plus d'autres habits que ceux qui nous couvrent.

— Ou plutôt qui ne nous couvrent pas.

— Plaisante... Et au lieu de nous poser en Spartiates, de répondre que quelques gouttes d'eau ne nous gênaient pas, tu tournes fièrement du côté de ta maison et je suis forcé de te suivre. Cela lui est facile à dire à ce damné de chasseur : Allez changer.

Rose fit allumer un grand feu et se retira.

— D'abord, dit André, nous allons changer de linge, puis tordre et faire sécher nos habits.

— Il y en aura pour quatre heures.

— Alors il y a un autre moyen, c'est d'écrire à l'Anglais que, nous trouvant subitement indisposés, nous le prions de nous excuser et de dîner sans nous.

Et il se met à écrire la lettre. Comme il allait la donner à porter, Hubert l'arrêta.

— Nous sommes sauvés.

— Comment?

— Certes, il est agréable de remettre des habits bien secs et bien lustrés, au lieu de garder des vêtemens trempés, traversés, noyés; mais ce n'est pas seulement dans un intérêt de bien-être que nous avons besoin de changer, c'est aussi dans un intérêt de vanité, pour ne pas paraître n'avoir qu'un habit. Eh bien! si le premier but ne peut être atteint, il faut nous contenter de l'autre. Voici nos habits bien tordus, je vais mettre les tiens, et tu mettras les miens. La différence de couleur suffira pour nous donner l'apparence convenable, et chacun de nous aura effectivement changé d'habits.

VI.

On dîna splendidement. Après le dîner on but du punch; il vint un moment où l'on eut tant bu, qu'on sentit plus que jamais le besoin de boire encore. Sir John reconduisit chez eux Hubert et André. Celui-ci fit de nouveau punch et l'on passa à boire une partie de la nuit. A minuit Rose se retira pour dormir. Un peu après, une grande et mutuelle tendresse s'empara des buveurs, qui sentirent le besoin de s'ouvrir réciproquement leur ame, et de se raconter leurs affaires les plus secrètes. Ces confidences furent interrompues par un grand bruit partant de chez le voisin. C'était un mélange de cris de coqs, de gloussemens de poules qui couraient et volaient dans le poulailler.

— Allons, dit sir Knitt, c'est encore Black qui fait des siennes.

VII.

Sir John Knitt, écuyer, à Mme Rose André.

« MADAME,

« Mon *pointer* Black s'étant encore, la nuit dernière, livré à de nouveaux et coupables excès, j'ai pensé devoir mettre un terme aux crimes que depuis long-temps il amasse sur sa tête. Il sera donc, ce matin, jugé devant toute ma maison. Veuillez, madame, accepter à déjeuner chez moi avec M. André et son ami, et assister au jugement et, tout le donne malheureusement à croire, à la condamnation et à l'exécution de Black.

« J'ai l'honneur d'être, madame,

« JOHN KNITT, esq. »

VIII.

La vertu trouve tôt ou tard sa récompense.

Après le déjeuner, on fit paraître Black.

Le pauvre chien vint lécher son maître. Sir John était ému.

— Black, lui dit-il, je t'ai vu naître, je t'ai choisi entre cinq, et tes quatre frères ont été noyés; je t'ai élevé, je t'ai instruit; je t'ai fait chasser autant qu'un honnête chien peut le désirer; je ne t'ai pas fait courir en vain; à chaque arrêt que tu as fait, tu as vu tomber ta vic-

time; ton chenil a toujours été bien sec et bien soigné; chaque jour j'ai veillé moi-même à ce qu'on remplaçât la paille du jour précédent; et c'est toi, Black, c'est toi qui es devenu un mauvais tueur de poules, un *pilleur* de basse-cour; c'est toi qui ne chasses plus que les côtelettes et les filets de bœuf. Je ne garderai pas un semblable chien; tu as mis le comble, hier, à ta rapacité. — William, dit-il au jardinier, emmenez-le au bout du jardin, et qu'il soit pendu.

— Est-ce sérieusement, dit Rose, que vous parlez ainsi?

— Oui, madame.

William voulut emmener le chien; mais il se débarrassa et vint se jeter dans les jambes de son maître, montrant autant de terreur de quitter sir John, qu'il en eût montré de mourir, s'il eût pu comprendre son sort.

Sir John regarda son pointer si beau, si noble, si vigoureux, si ardent à la fois et si sage, si grand chasseur, si soumis, si caressant; s'ils eussent été seuls ensemble, sir John eût embrassé son chien; mais la vanité qui fait les Brutus, le soutint; il renouvela l'ordre, et William reprit Black.

— Mais enfin, dit Rose, quel est donc cet horrible crime commis la nuit dernière, et qui a décidé la condamnation du pauvre Black?

— Madame, dit William, il s'est introduit dans le poulailler, et il a tué et dévoré quatre poulets.

Rose regarda William, lui ôta Black des mains.

— Pauvre Black, lui dit-elle, tu ne mourras pas; tu es sous ma protection et sous celle de la justice.

— Sir John, dit-elle, Black est innocent; la nuit dernière, quand vous étiez à boire chez moi, j'ai entendu un grand bruit dans votre poulailler; je n'étais pas couchée, je me suis mise à la fenêtre, et j'ai vu vos gens tordant le cou à vos poulets et en faisant une fricassée générale. Black n'y était pas et est le seul innocent du crime dont on l'accuse et qu'ont commis ses accusateurs. J'en ai parlé ce matin à une femme qui me sert, et elle m'a dit tout ce qui se passe chez vous : vos domestiques mangent vos poulets et vos pigeons et mettent leur mort sur le compte de Black, qui ne consentirait pas même à en manger les os. Black est un chien fidèle et un bon chasseur.

— Madame, madame! dit sir John fort ému, êtes-vous sûre de ce que vous dites?

— Demandez-le à William, qui n'ose regarder ni vous, ni moi, ni son intéressante victime.

— Ah! drôle! c'est toi qui seras pendu! s'écria le maître de William.

William ne fut pas pendu. Mais il arriva qu'un matin, à peu de temps de là, sir John, forcé de faire un long voyage, vendit ses chevaux et donna ses chiens, excepté Black.

— Monsieur, dit-il à André, votre femme, ou votre maîtresse, peu importe, a sauvé la vie à Black. Je ne peux ni le vendre ni le donner, à moins que ce ne soit à un ami et à un honnête homme, sur la parole duquel il me soit permis de compter. Je vous donne Black à deux conditions, que vous allez me jurer de remplir : d'abord, vous ne laisserez Black, sous aucun prétexte, propager sa race ; si par hasard le cas arrivait, vous feriez pendre ou noyer les chiens qui en proviendraient. Black est le dernier rejeton d'une belle race écossaise. J'ai encore dans mes terres deux de ses frères, condamnés comme lui à un célibat rigoureux. Je ne veux pas que cette race courre les rues. En second lieu, vous ne lui apprendrez pas à rapporter.

— Oh! oh! fit André.

— Vous ne lui apprendrez pas à rapporter? répéta sir John Knitt.

— Mais mon cher, dit André, faut-il donc que je rapporte moi-même, ou que je poursuive à travers les luzernes une perdrix démontée ou un lièvre blessé?

— Monsieur, dit sir John en reculant d'un pas, croyez-vous qu'un chien comme Black soit fait pour être votre domestique?

— . . . . . .

Venez avec moi et vous le verrez chasser, ajouta l'écuyer. Il prit son fusil, et, suivi de Black et d'un épagneul, il sortit dans la plaine; ils se promenèrent une demi-heure. Soudain, Black tomba en arrêt, immobile; sir John tira sa tabatière.

— Votre chien est en arrêt, dit André

Sir John re répondit pas, ouvrit la boîte doublée d'or, saisit lentement une prise, la savoura, referma la boîte et la remit dans sa poche. Puis il avança; une perdrix isolée se leva et fut immédiatement pelottée. Black la regarda tomber et revint auprès de son maître qui rechargeait son fusil.

Alors l'épagneul, qui n'avait pas guété et ne s'était pas permis de prendre jusque-là la moindre part à la chasse, sortit de derrière sir John, alla chercher l'oiseau et le rapporta, puis se remit à son poste.

— C'est un perdreau, dit Hubert qui arrivait.

— Mon cher Hubert, dit André, je regrette de vous voir arriver pour dire une sottise.

A la Saint Remy
Tous perdreaux sont perdrix.

IX.

La citation de ce dicton de chasseur démontre assez clairement que l'on était arrivé au mois d'octobre, et qu'il ne restait aucun prétexte à donner à Rose pour habiter plus long-temps la campagne. D'ailleurs André avait touché ses mille écus, partie en argent, partie en valeurs à courte échéance. L'on vivait à Paris, comme beaucoup de gens y vivent, c'est-à-dire avec un présent si laborieux, si difficile, qu'on n'a pas le temps de s'occuper de l'avenir.

Néanmoins, ce qui rendait la position d'André de plus en plus difficile, c'étaient des dettes dont le nombre et l'importance n'avaient fait que s'accroître depuis plusieurs années.

A chaque instant il faisait les rencontres les plus désagréables; un bottier le saluait, un tailleur l'abordait avec son foulard sous le bras.

André, il est vrai, mettait le plus grand soin à éviter les rues où demeuraient ses créanciers; mais quelquefois il était trahi par le hasard. Il y avait un très grand nombre de rues par lesquelles il ne pouvait plus passer; quelquefois il lui fallait faire des détours incroyables pour aller d'un point à un autre. Quelqu'un qui l'aurait vu sortir de la rue Saint-Lazare, où il demeurait, remonter la rue Neuve-Saint-George et sortir par la barrière Pigale, ne se serait guère douté qu'il allait rue du Mont-Blanc, chez Hubert. Cependant il y arrivait en redescendant par la barrière de Clichy, en évitant la rue de Clichy, prenant la place de l'Europe, la rue de Londres, la rue du Rocher, traversant la rue Saint-Lazare sur un autre point, suivant la rue de l'Arcade et la rue Saint-Nicolas d'Antin.

Il y avait, pour André, une lieue et demie de la rue d'Artois à la rue de Grammont. Ce point du boulevard et les rues adjacentes lui étaient devenus impraticables; les boulevards surtout présentaient, sur presque toute leur ligne, de très grandes difficultés. Paris était, pour lui, un immense *désert*, malheureusement *trop peuplé*.

Un jour, Hubert lui dit : Tu étais premier clerc, lors de la mort de ton père, pourquoi n'achètes-tu pas une étude d'avoué? M. Lenoir est un ancien ami de ta famille, il ne peut tarder à se retirer des affaires, va le voir.

André fit une visite à M. Lenoir, qui le reçut à merveille et vint au-devant de ce qu'André avait à lui dire.

X.

M. Lenoir à André.

« M. et Mme Lenoir prient M. André de leur faire l'honneur de passer la soirée chez eux vendredi prochain. On fera de la musique.

« On se réunira à huit heures. »

XI.

André, qui était allé deux fois déjà chez M. Lenoir, ne reconnut pas l'appartement, tant il avait subi de métamorphoses pour la solennité du jour. L'étude et la salle à manger étaient devenues des salons. On avait enlevé les tables, les cartons et les buffets, que l'on avait entassés sur le carré et sur l'escalier qui montait à l'étage supérieur; on n'avait pu enlever tout-à-fait la trace des pains à cacheter qui, le matin encore, tenaient à la muraille une affiche ainsi conçue :

SUR LICITATION

ENTRE MAJEURS ET MINEURS

En l'étude et par le ministère de Me Lenoir, etc.

Quelques têtes de clercs chevelus avaient également laissé une empreinte sur le mur; il était resté dans l'un de ces deux salons une odeur de papier moisi, et dans l'autre un parfum de nourriture; les tables de jeu étaient dans le cabinet de l'avoué; le salon était fort beau et parfaitement éclairé; la chambre à coucher de madame servait de petit salon, et il n'y avait rien à dire contre, si ce n'est une chose, qui ne serait ni comprise ni appréciée à cause de l'usage général où sont les femmes de Paris de laisser pénétrer tout le monde dans leur chambre à coucher.

Il y avait dans ces diverses pièces à peu près trois fois autant de monde qu'elles en pouvaient contenir, et c'était un démenti formel à cet aphorisme : le contenant est plus grand que le contenu.

Tous les hommes étaient habillés de noir et avaient des cravates blanches, toilette qui est restée en toute propriété aux gens du palais.

Le grand salon était plein de femmes assises dont quelques-unes

étaient élégantes : il y avait néanmoins dans l'ensemble quelque chose d'un peu provincial et maniéré.

Là, du reste, comme dans toute réunion, on achetait la vue de chaque jolie femme par l'apparition nécessaire de trois vieilles, mère, cousine ou tante, qui l'entouraient comme l'enveloppe hérissée d'une châtaigne savoureuse.

La maîtresse de la maison avait une belle voix, et néanmoins laissait chanter ses invitées, et aimait qu'elles chantassent bien. M. Lenoir était un homme de bonne mine, avec des airs si jeunes encore, qu'on était tenté parfois de prendre ses cheveux gris pour de la poudre : c'était un homme d'esprit, qui n'en avait que très peu perdu au milieu des gens de robe, lesquels avaient eu le rare désintéressement de ne lui pas prendre ce qu'il perdait.

Quelques hommes s'étaient glissés derrière les femmes où ils se tenaient debout appuyés contre le mur, sans espoir de changer de position de toute la soirée : toutes les portes et les issues étaient gardées et obstruées. Dans les autres salons, on parlait d'affaires, de dossiers, de chicanes, de plaidoiries : il y avait presque uniquement, des notaires, des avoués, des huissiers, des avocats, des agréés : on reconnaissait quelques premiers clercs à leur élégance particulière, un gilet en soie ponceau, laissant apercevoir une chemise de grosse toile, fermée par une épingle en strass, dont le pseudo-diamant n'est guère moins gros que le régent, une cravate de satin blanc, des gants verts et les bas de coton. Ces excès de parure, ce luxe asiatique, ne sont point blâmés : on sait qu'il faut que tout premier clerc fasse un beau mariage pour payer la charge qu'il médite d'acheter, et l'on admet facilement qu'il ne néglige rien pour charmer les yeux.

André traversa l'étude et la salle à manger, et s'arrêta dans le cabinet du patron : il y avait un fauteuil libre, il s'y plaça, et prêta l'oreille à ce qu'on chantait dans le salon : cependant ses yeux ne restaient pas oisifs, et il lui semblait, par une bizarre hallucination, qu'un grand nombre des figures qui l'entouraient ne lui étaient pas inconnues, sans qu'il lui fût possible d'adapter à aucune un nom humain, d'y rattacher un souvenir.

Un monsieur finit par se lever et venir à lui.

— Monsieur ne me *remet* pas.

— Non, monsieur.

— Je m'appelle....

— Ce nom m'est inconnu.

— Je demeure rue Quincampoix.

— Je ne saurais dire en quel lieu du monde se trouve la rue Quincampoix.

— C'est moi qui suis chargé de l'affaire Grangé.

— Ah! monsieur, je vous reconnais très bien; c'est vous qui m'avez fait 180 francs de frais pour un petit billet de 55 francs; je suis heureux de voir votre figure.

— Je vous ai écrit ce matin.

— Un papier timbré?

— Non; je vous avertis qu'il ne me reste plus qu'à faire afficher la vente de vos meubles, si sous trois jours vous n'avez pas fini ce petit compte Grangé.

— Monsieur, dit André, croyez-vous que la musique de *la Juive* soit réellement de la musique?

Il lui tourna le dos, traversa la pièce, et se dirigea vers le salon. La musique était finie, après avoir duré trop long-temps, comme toute musique de salon; on allait danser et jouer. Quelques vieillards et quelques premiers clercs invitèrent les danseuses. Presque tous les autres hommes s'établirent aux tables de bouillotte.

A ce moment, André alla saluer Mme Lenoir, et lui dit :

— Je voudrais bien savoir le nom d'un petit monsieur qui m'observe depuis mon arrivée, et évite cependant avec soin que nos regards se rencontrent. Il est là-bas; un habit noir et une figure jaunâtre.

— Ah! dit Mme Lenoir, c'est M. Piaulard de Bourgneuf...

— Certes, dit André, je le reconnais on ne peut mieux, maintenant; il plaide contre moi dans un procès que l'on m'intente à propos de l'héritage de mon cousin. Je l'ai entendu plaider, il y a peu de temps, dans une autre affaire, et je suis sorti, me félicitant de l'heureux hasard qui me le donne pour adversaire; je n'aurais pu m'en choisir moi-même un meilleur.

— Mais voici encore une figure que j'ai vue quelque part!

— C'est un avoué; mais il vient à vous, je vous laisse.

— Eh! monsieur, dit l'avoué à André, je suis charmé de vous rencontrer ici. Votre rentrée dans le monde me démontre que vos affaires vont mieux, et que vous pouvez faire honneur à un petit engagement pour lequel j'ai obtenu un jugement contre vous.

Et tout en prononçant ces paroles, l'avoué faisait l'inventaire de sa victime, il cotait son élégance, supputait le prix de son gilet et de sa cravate, appréciait la finesse du drap de son habit.

— Vous savez, ajouta-t-il, que le jugement est par corps?

— Et vous, monsieur, dit André, vous savez, sans doute, que le soleil est couché!

A ce moment, Me Lenoir vint demander à André s'il voulait jouer. C'était son intention; mais l'avoué ayant pris une carte, il n'osa s'exposer à montrer quelques philippes d'argent aux yeux de son rapace interlocuteur ; il répondit :

— Je préfère danser.

Et il alla engager une femme. Dans le quadrille où il dansait, il avait pour vis-à-vis Me Piaulard de Bourgneuf, qui, après la contre-danse, inscrivit sur son agenda :

MEMORANDUM.

Époux Sutteau contre André.

« Le prétendu légataire danse deux mois après la mort du testateur, quand sa cendre, etc. »

André, qui n'avait dansé que pour ne pas jouer, se retira à l'écart; mais chaque personnage lui paraissait un huissier. Si quelqu'un tirait son mouchoir de sa poche, il lui semblait que ce carré blanc était une sommation. Sa situation ne ressemblait pas mal à celle de M. Pourceaugnac entre les apothicaires. Comme il passait près des tables d'écarté, Me Lenoir l'appela, et lui dit :

— Voulez-vous parier vingt francs pour moi.

André mit un louis sur la table, et continua sa promenade. Quand il revint, il avait perdu, et Me Piaulard avait écrit sur son calepin :

MEMORANDUM.

Epoux Sutteau contre André.

S'écrier : « Eh! messieurs, que fera de cette fortune le prétendu héritier, si vous la lui laissez? Il la jettera en proie au jeu, dont il est, etc., etc. »

— Vous perdez sans sourciller, dit à André l'huissier de la rue Quincampoix qui s'était rapproché de lui.

— Monsieur, dit André, c'est au moins un argent que vous ne me prendrez pas.

Il se dirigea vers la porte.

— Eh quoi! vous partez? dit gracieusement Mme Lenoir.

— Oui, madame, je vous remercie de votre invitation; votre soirée était délicieuse.

Il pleuvait, et André, arrivé sous le péristyle, se félicitait d'avoir gardé la citadine qui l'avait amené, lorsqu'il reconnut, descendant derrière lui, l'avoué qui l'avait interpellé.

— Voilà un mauvais temps, dit l'avoué, mais je demeure à deux pas; et, d'ailleurs, *on ne peut* garder une voiture toute la soirée. Si vous voulez traverser la rue avec moi, je vous prêterai ensuite mon parapluie.

André n'osa pas dire qu'il avait une voiture; ce luxe, presque hostile, eût augmenté la fureur des poursuites de l'avoué. Il marcha dans l'eau avec ses souliers minces, et ce ne fut qu'après avoir enfermé l'avoué chez lui qu'il revint prendre sa citadine.

Le lendemain il était enrhumé.

Le surlendemain, il alla voir Me Lenoir, qui le reçut froidement, et éluda toute occasion de reparler de leur affaire.

Un soir André dit à Rose :

— Ma chère enfant, il faut que je vous parle sérieusement. Si nous nous étions trouvés réunis par un de ces amours qui sont toute la vie, qui mettent ceux qui les éprouvent à l'abri de tout malheur, qui ne les sépare pas, je vous dirais : « Chère Rose, je suis ruiné; j'ai perdu mon procès; je n'ai plus de ressources. Je ne veux pas être le parasite de ceux qui ont été les miens quand j'avais de l'argent. Je ne me sens pas le courage de redevenir clerc dans une étude, ni de passer pauvre, honteux, mal vêtu, devant mes émules de folies et de dépenses, qui n'en sont pas encore où j'en suis. De ma fortune, il me reste une petite bicoque en Normandie, une sorte de chaumière, composée de quatre chambres et entourée de pommiers. C'est ce que vous m'avez quelquefois entendu appeler en riant mon château de Roberchon. Je vais vendre les meubles qui garnissent encore cet appartement autrefois si somptueux. J'ai une petite valeur à escompter. Je partirai avec 1,000 francs; avec 1,000 francs on vit presque un an là-bas. Pendant cette année, je trouverai bien moyen de gagner 1,000 autres francs. Nous vivrons seuls, loin du monde, loin des souvenirs.

« Mais, chère enfant, notre liaison n'a été qu'une association de gaieté, d'insouciance, de plaisirs. Je n'ai plus ni gaieté, ni insouciance, je n'ai plus surtout de plaisirs à vous offrir. Il faut nous dire adieu. Vous êtes jeune et belle, la fortune et les plaisirs ne vous manqueront pas. »

Rose avait écouté les paroles d'André avec stupéfaction. Elle mit sa tête dans ses mains, resta quelque temps silencieuse, puis lui dit :

— Vous ne m'aimez pas, André; mais moi, je vous aime et je ne vous quitterai pas. Je partirai avec vous; je serai châtelaine du château de Roberchon. Félicitons-nous, nous avons joui des plaisirs qui ne nous abandonnent qu'au moment où nous allions les abandonner par dégoût et par ennui.

J'ai quelques bijoux, dont le prix paiera notre voyage et notre installation dans votre château, qui a sans doute besoin de réparations. Si toutefois le vent ne l'a pas emporté tout entier, il est possible qu'une chèvre en ait brouté la toiture.

Il y aurait sans doute une foule d'excellentes raisons à me donner contre ma résolution; mais tout doit céder, et céder à ceci : Je vous aime et ne vous quitterai pas.

Malgré vos soins ingénieux pour me cacher le dérangement de vos affaires, malgré la touchante bonté qui vous en a fait souffrir seul, sans m'associer à vos privations, il y a long-temps déjà que j'ai tout deviné; ainsi ma résolution n'est pas un élan, un mouvement irréfléchi, dont je ne tarderais pas à me repentir. C'est une pensée mûrie et arrêtée long-temps avant aujourd'hui.

XII.

Ce que coûtent 285 francs, outre une valeur de 300 francs.

— M. Lenoble?

— Monsieur, il n'est pas levé.

— Pensez-vous qu'il tarde beaucoup?

— Voilà plusieurs personnes qui l'attendent. Si monsieur veut faire de même.

Et André entra dans une salle à manger, dallée de carreaux noirs et blancs, servant d'antichambre, où se trouvaient, en effet, trois personnages qui passaient le temps de leur mieux, en attendant que M. Lenoble fût visible. L'un se promenait en long et en large, s'exerçant à ne marcher que sur les dalles noires. Un autre regardait les quatre gravures hétérogènes qui ornaient la salle à manger : l'Enlèvement d'Europe, le Soldat laboureur, une Vierge à la chaise et le Coucher de la mariée. Quand il avait fait le tour, il recommençait. Le troisième était assis, et jouait à peu près la scène du *Bouffe et le Tailleur*, où un personnage, voulant se préparer à une discussion importante, fait seul une répétition, joue son rôle et celui de son in-

terlocuteur, s'adresse à lui-même des objections, que lui-même réfute victorieusement.

— Monsieur, vous avez une fille?

— Parbleu! monsieur, je le sais bien.

— Monsieur, elle est douce et gentille,

— Monsieur, cela ne vous fait rien.

Il paraissait que ce brave homme avait à demander à M. Lenoble un service qu'il lui importait beaucoup d'obtenir. On distinguait parfois quelques-uns des mots qu'il marmottait, surtout des paroles qu'il prêtait à M. Lenoble, qu'il supposait récalcitrant et parlant d'une voix impérieuse et plus haute que la sienne, qu'il rendait humble et suppliante.

. . . . . .

. . . . . .

— Il m'est impossible d'accorder un nouveau délai.

— Mais, monsieur.....

— Je comprends votre position, mais j'ai besoin de mes fonds.

. . . . . .

Et d'ailleurs qui me garantira votre exactitude?

— Monsieur, ma parole.

— Vous me l'aviez donnée.

— C'est vrai, mais des circonstances...

— Elles peuvent se représenter.

— Alors...

A ce moment on annonça que M. Lenoble était dans son cabinet. L'homme au dialogue, qui était le premier arrivé, entra le premier.

Il resta près d'une demi-heure, et sortit radieux. Sans doute il avait obtenu ce qu'il demandait.

C'était au tour de celui qui se promenait. Un quart d'heure après, M. Lenoble parut en le reconduisant.

— Messieurs, dit-il à André et à l'admirateur des gravures, je suis désolé, mais je suis obligé de sortir; il m'est impossible de vous recevoir aujourd'hui. Demain je vais à la campagne, je ne reviens qu'après-demain soir; le jour d'après je déjeune en ville, c'est donc seulement le jour suivant que je pourrai causer avec vous.

— Mais, mon cher monsieur Lenoble, dit André, c'est la quatrième fois que je reviens.

— J'en suis vraiment désolé; mais impossible autrement. A samedi donc, messieurs, je vous salue bien.

André fut exact; il attendit une heure et demie, et fut admis auprès de M. Lenoble.

— Mon cher monsieur André, je suis désolé de vous avoir fait attendre; mais j'ai tant d'affaires. Je suis tous les matins assiégé comme vous l'avez vu. Il y a bien long-temps que l'on ne vous a rencontré. Avez-vous donc été à la campagne? Ah! vous êtes chasseur. Je ne chasse pas, mais mon grand-père était grand chasseur. Mon oncle, feu le mari de ma tante Laure, qui demeure avec moi, était aussi un chasseur renommé. Je me rappelle une histoire que je ne crois pas vous avoir racontée...

Quand André avait fait le calcul de ses ressources, il avait dit : Un billet de 300 fr. que je ferai escompter par Lenoble. Ci 300 fr. Mais au moment de faire la proposition d'escompter le billet, il commençait à apercevoir une partie des objections que Lenoble pouvait lui faire, et quoique Lenoble lui eût déjà raconté l'histoire de son oncle, il n'osa pas l'arrêter court, et se résigna à subir de nouveau la narration.

— Puis-je vous être bon à quelque chose? dit enfin M. Lenoble.

— C'est une bagatelle, dit André; un billet de 300 francs que vous m'obligerez de m'escompter.

— Ah! dit Lenoble, je fais bien peu d'escompte maintenant; j'ai fait des pertes; *le commerce va si mal.* Hier encore j'ai fait des remboursemens importans; je n'ai pas du tout d'argent.

A ces paroles, André sentit au dedans de lui-même des bouillonnemens d'indignation, de la lâcheté avec laquelle il avait écouté la vieille histoire de M. Lenoble.

— Cependant, ajouta celui-ci, je ne voudrais pas vous refuser.

Un gros chat vint grimper sur les genoux d'André. Le chat muait.

— Prenez garde, dit M. Lenoble, il va vous salir.

Mais André avait repris avec l'espoir toute sa lâcheté, il se prit à caresser le chat, et fit un grand éloge de sa beauté et de la douceur de son poil.

— Mais pour le moment je n'ai pas du tout d'argent.

André repoussa le chat.

— Revenez le 5, dans quatre jours, nous tâcherons de vous faire votre affaire.

André allait se lever; M. Lenoble continue le dialogue.

— Que faites-vous? on dit que vous vivez avec une fille de théâtre. Vous avez tort, tous les honnêtes gens vous blâment.

André se sentit rougir d'indignation contre M. Lenoble et contre lui-même; de personne il n'eût souffert de semblables questions, ni un blâme ainsi formulé. Il se contint en pensant que c'était la dernière fois qu'il aurait à subir de pareilles corvées.

— Après tout, continua M. Lenoble, j'ai été jeune aussi, c'est-à-dire jusqu'à vingt-deux ans; on la dit jolie; je l'ai vue un soir avec vous, elle m'a paru bien faite, ses hanches surtout, mais sont-elles réelles?

Et M. Lenoble entra dans des détails excessivement intimes au sujet de Rose.

André d'abord fit des réponses évasives et embarrassées, puis ne répondit plus. M. Lenoble changea alors de sujet; il lui demanda à quelle heure il rentrait, à quelle heure il se levait le matin, ce qu'il mangeait.

Enfin, il laissa aller le malheureux André; mais sur le carré, il le rappela.

— Eh bien! dit-il, venez dîner avec nous, le 5, sans façon, la fortune du pot.

André se rappela que le 5, il devait mener Rose dîner à une campagne, où ils s'étaient rencontrés pour la première fois et que probablement ils ne reverraient jamais. Néanmoins il n'osa pas refuser l'invitation de M. Lenoble.

Celui-ci le rappela encore.

— A propos, votre ami *** vous donne quelquefois des billets de spectacle, ayez donc une loge pour le 5.

Le 5, André envoya trop tard chez son ami, il ne put avoir de loge; à quatre heures, il se décida à en payer une au bureau.

Il y avait, à dîner, M. et Mme Lenoble et leur tante, avec un grand monsieur qu'André ne connaissait pas.

Comme on se mettait à table, M. Lenoble dit à André tout haut :

— J'ai votre affaire. Envoyez demain matin, entre huit et neuf heures.

A table, on parla de choses et d'autres. M. Lenoble avait de grandes prétentions à la prévision de l'avenir, et pour plus de certitude dans ses prophéties, il ne les faisait jamais qu'après l'évènement. C'est un procédé qui n'est pas très rare, et au moyen duquel certaines personnes se sont fait la réputation de connaître parfaitement les hommes et les choses, et d'avoir le coup d'œil juste et infaillible. Voici, du reste, la recette de ces réputations :

Vous lisez sur un journal : La Russie a commencé les hostilités contre la Circassie.

Très bien. Jamais de votre vie vous n'avez parlé de la Russie, vous ne savez pas le moins du monde où est la Circassie, cependant vous dites à tout le monde : J'avais bien prédit que la Russie attaquerait la Circassie.

On vous dit : M. *** est mort à quatre-vingt-deux ans.

Vous ne connaissez pas M. ***, et ce n'est que par l'annonce de sa mort que vous apprenez qu'il vivait. Vous répondez : Cela ne m'étonne pas, j'avais toujours dit que ce gaillard-là passerait quatre-vingts ans.

Quelquefois vous soutenez en face à votre interlocuteur que c'est précisément à lui que vous aviez dit la chose, vous précisez le jour, l'heure, c'était à dîner, au Café de Paris, vous étiez auprès de Tony, vous aviez un habit bleu à boutons de métal. Et l'interlocuteur finit par croire que c'est lui qui manque de mémoire, ou que vous le prenez pour un autre auquel vous avez réellement parlé.

Mais jamais M. Lenoble n'avait eu une position plus avantageuse pour avoir prévu et prédit n'importe quoi, que celle que lui donnait la présence d'André et sa position, vis-à-vis de lui, d'obligé ne tenant pas encore le bienfait. Il est bon de remarquer que M. Lenoble, sous différens noms, prenait à André à peu près huit pour cent d'escompte, que c'était le taux légal dans sa plus large extension; que c'était là une affaire sur laquelle M. Lenoble faisait un bénéfice, et que cela ne passait à l'état de service que parce qu'il plaisait à M. Lenoble de le prendre ainsi.

— Eh bien! dit M. Lenoble, *** a manqué. Je l'avais toujours prévu. Vous souvient-il, monsieur André, que je vous en ai parlé il y a un an.

— Parfaitement, dit André, qui n'avait pas vu M. Lenoble depuis quinze mois.

— Quand on a un peu de tact et d'expérience, dit M. Lenoble, quand on est doué d'un jugement sain, d'un coup d'œil sûr, il est peu de choses qui puissent étonner. Les choses les plus imprévues m'ont déjà depuis si long-temps frappé par leur nécessité, que je les considère comme accomplies avant qu'elles aient commencé à se manifester. M. André peut dire que dès 1827 j'avais prévu les évènemens du mois de juillet 1830.

Et il regarda André pour attendre sa réponse.

— C'est vrai, dit André.

— Je ne le lui fais pas dire, ajouta M. Lenoble.

On vint à parler de l'amitié.

— Pour moi, dit M. Lenoble, M. André sait que je suis obligeant.

André s'inclina en signe d'assentiment.

— Eh bien! continua M. Lenoble, je n'ai jamais obligé que des ngrats.

M. Lenoble ne disait pas que ses services ressemblaient en général à ceux qu'il rendait à André. La plupart des gens, même de ceux qui obligent réellement, font tomber les services de si haut sur la tête de leurs obligés, qu'ils les blessent presque toujours, et que, non seulement ils n'obtiennent pas de reconnaissance, mais qu'ils ne peuvent parvenir à se faire pardonner leurs bienfaits. La récompense d'un service doit être l'influence heureuse qu'il exerce sur celui qui le reçoit et la bienveillance tacite qu'il en ressent. Je me défierais de ceux qui se débarrassent en paroles de la reconnaissance qu'ils ne veulent pas garder dans le cœur.

On se mit en route pour le théâtre. Le grand monsieur offrit le bras à Mme Lenoble, qui était une petite femme grosse, rose, assez ragoûtante. Et André fut obligé de se charger de la tante Laure. Il faisait beau; on n'était pas loin du théâtre; on alla à pied.

André, préoccupé, comme on peut le penser, au moment de quitter Paris pour toujours, et d'adopter une existence qui lui semblait encore un rêve, fut obligé de faire les honneurs de sa loge, que Mme Lenoble ne trouva *pas assez de face*. Il lui fallut dire à la tante Laure le nom de tous les acteurs, et répondre aux questions de M. Lenoble sur les intrigues et les aventures des actrices, lui qui jamais n'avait pu rester un acte entier sans sortir de sa loge, ou qui prenait le parti de s'endormir au fond.

Il avait même acquis à ce sujet une faculté digne d'envie. Quand il voyait poindre une de ces scènes éternellement reproduites au théâtre, éternellement ennuyeuses, éternellement applaudies; quand on disait dans la tragédie :

> Je te l'ai déjà dit et veux bien le redire, etc.

ou bien :

> Te souvient-il encor la fameuse journée, etc.

ou dans la comédie, quand on approchait deux fauteuils.

A la seule prévision du *récit* ou de la *scène filée*, il se penchait dans son coin et s'endormait profondément.

A la sortie, il pleuvait à verse; on prit un fiacre. M. Lenoble indiqua son adresse, quoique André demeurât plus près que lui du théâtre. Il descendit avec sa femme et la tante Laure, et dit à André :

— Soyez assez bon, mon cher monsieur André, pour *jeter* monsieur chez lui en passant. A demain matin; n'oubliez pas.

— Où demeurez-vous? dit André au grand monsieur.

— Rue des Trois-Couronnes.

Il y avait une lieue un quart pour aller, autant pour revenir. André rentra chez lui à une heure et demie.

Le lendemain matin, André reçut de M. Lenoble 285 francs.

XIII.

Mlle Jenny Mathieu à Emmeline Lenoir.

« Il y avait bien long-temps, ma chère Emmeline, que je n'avais reçu de lettre de toi, et plus d'une fois je t'ai accusée d'oublier, au milieu des plaisirs de Paris, de pauvres campagnards relégués dans une petite bourgade au bord de la mer. Je te remercie bien de ta lettre et de ce que tu m'y apprends. Je ne sais que te dire en retour. Depuis un an et demi que j'ai quitté Paris, ma vie a été monotone et calme au-delà de toute expression. Sais-tu qu'il y a un an et demi déjà d'écoulé depuis la soirée où nous avons vu, chez ton père, ce beau jeune homme triste auquel ton père devait céder son étude, et que toi et moi nous supposions devoir être ton mari. A propos de lui, il faut que je te parle d'une chose qui m'a bien frappée il y a un an.

« Nous déjeunions dans la salle à manger, quand il entra tout à coup un grand chien fauve, qui vint s'installer au milieu de nous, et prit de la meilleure grace quelques friandises que je lui donnai. Il avait l'œil vif et intelligent. Mon père, qui a chassé autrefois, l'admirait en connaisseur, et disait :

— C'est un des plus beaux chiens que j'aie vus, et il n'y en a pas en France quatre comme lui.

« Lorsque nous entendîmes un coup de sifflet aigu, le chien laissa un os qu'il rongeait, se tourna vers la porte, que l'on avait refermée, et voyant ouverte la fenêtre, qui heureusement n'est qu'à six ou sept pieds du sol, s'élança à travers avec la légèreté d'une biche, et disparut.

— A qui est ce chien? demanda mon père au domestique qui nous servait.

— C'est au marchand de canards.

— Vient-il souvent?

— Presque tous les jours.

— Vous m'appellerez quand il sera là.

« Trois ou quatre jours après, comme nous étions encore à déjeuner, on vint dire à mon père que le marchand de canards était à la cuisine. Il ordonna de le faire entrer.

« A peine l'eus-je aperçu qu'il me sembla que je l'avais déjà rencontré quelque part. C'était un grand jeune homme d'une trentaine d'années, hâlé par le vent et le soleil, s'exprimant parfaitement bien et éludant les questions de la façon la plus spirituelle; tout ce qu'on put savoir de lui, c'est qu'il demeure à trois lieues de Trouville, qu'il habite une petite maison qui lui appartient, qu'il connaît dans les environs un étang couvert de canards sauvages, dans la saison froide; que, pour suppléer à la chasse de l'hiver, il en a pris quelques-uns vivans qui commencent à lui faire une basse-cour assez nombreuse et lui permettent de faire son commerce en toute saison.

— Vous n'êtes pas du pays!

— J'y suis né.

— Mais, à votre langage, on voit que vous avez reçu une excellente éducation.

— Je n'en suis pas plus mauvais chasseur pour cela. Il salua et se retira.

« Ce n'est qu'après son départ que je réussis à me rappeler où je l'avais vu et je le dis à mes parens, qui rirent beaucoup et m'appelèrent folle. Cependant, ces manières distinguées, le mystère dont il entoure sa vie passée, et surtout la similitude du nom, les rangea presque de mon avis. Nous apprîmes que le marchand de canards s'appelle *André*.

« Il est revenu quelquefois. Une fois mon père a voulu le questionner, il s'en est allé, et a affecté depuis de ne pas même entrer dans la cuisine pour vendre ses canards. Depuis nous ne nous en sommes plus occupés. »

XIV.

Emmeline Lenoir à Jenny Mathieu.

« Mon Dieu! quelle singulière chose, ma chère Jenny, quoi! c'est M. André que tu as retrouvé à Trouville, et dans une semblable situation! Quand tu l'as vu chez nous, il y avait déjà plusieurs années que je le connaissais. Dès-lors, sa fortune avait subi, je le savais,

une grave altération; mais deux ans avant, c'était un des hommes les plus élégans de Paris. Il avait de beaux chevaux, et on le rencontrait partout, toujours brillant, toujours remarquable entre les autres, par sa bonne grace et par un petit degré d'impertinence qui n'était pas très désagréable.

« Je t'avouerai, ma chère Jenny, que, sans être ce qu'on appelle amoureuse de M. André, je n'étais pas sans m'occuper de lui, et d'ailleurs il m'avait semblé, à diverses reprises, que ma famille avait des intentions sur lui, et que lui-même faisait, à moi, quelque attention. Il n'a plus été question du mariage, ou plutôt il n'en a jamais été question, de ce mariage que j'avais peut-être rêvé. Je n'ai pas cru devoir en mourir de douleur; cela ne m'empêchera pas d'épouser un autre, mais M. André ne me sera jamais tout-à-fait indifférent, et tout ce qui me rappelle son souvenir a pour moi quelque chose de doux et de triste à la fois.

« Voilà, ma chère Jenny, ce qu'il faut que tu fasses pour moi. Il est évident que tu ne te trompes pas : M. André a quitté Paris, il y a quinze mois, et personne ne sait ce qu'il est devenu. Je savais, d'autre part, qu'il avait, en Normandie, une petite propriété qu'il appelait en riant son château de Roberchon.

« André est malheureux; informe-toi de lui, donne-moi tous les détails que tu pourras te procurer; j'ai de l'argent à moi, nous le lui ferons parvenir secrètement.

« Je compte sur toi, ma bonne Jenny, pour l'exécution de ma commission et aussi pour la rapidité de cette exécution. »

XV.

Jenny Mathieu à Emmeline Lenoir.

« Voici, ma chère Emmeline, tous les détails que j'ai pu obtenir, ils t'affligeront probablement; mais il n'eût servi à rien de te les cacher, et d'ailleurs ç'aurait été priver de ton secours une personne qui en a bien besoin.

« Il y a presqu'un an et demi, un jeune homme vint visiter une mauvaise maison, abandonnée depuis long-temps, située au milieu d'une petite prairie, formant avec elle une propriété connue sous le nom épigrammatique de château de Roberchon. La toiture était enfoncée, les portes hors des gonds. En quelques jours, des ouvriers eurent rendu la bicoque à peu près habitable, et le jeune homme s'y installa avec une petite femme, jeune et jolie, qu'il appelait Rose.

Les voisins s'occupèrent beaucoup d'eux pendant quelque temps. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils étaient fort polis et fort obligeans. D'ailleurs c'était le moment de récolter les pommes et de faire le cidre, on cessa de songer à eux. Bientôt, cependant, on recommença à parler du voisin André : on le citait comme le meilleur chasseur du pays, et on le vit bientôt aller vendre le gibier qu'il tuait dans les communes environnantes. Ce qu'il tuait surtout, c'étaient des oiseaux de passage dont la chasse est des plus fatigantes : elle se fait l'hiver, la nuit, et à chaque instant il faut entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture; c'était un rude métier pour un jeune homme accoutumé à toutes les aises et à toutes les élégances de la vie. Mais ce qui chagrinait le plus M. André, c'était son chien Black. Black est un chien de plaine et de montagne, un *pointer écossais*, comme dit mon père, et ces chiens ne rapportent pas et n'aiment pas l'eau, surtout l'hiver. Le pauvre Black, entraîné par l'amour de la chasse, par son attachement pour son maître, nageait néanmoins dans l'eau glacée pour aller chercher le gibier dans les endroits où André ne pouvait parvenir; car il évitait cette peine à son chien chaque fois que l'eau n'était pas trop profonde et qu'il y pouvait aller lui-même. Rose, quand ils rentraient, faisait un grand feu pour les réchauffer tous deux; elle les soignait, leur préparait leur dîner. Elle voulut, une fois qu'André était trop fatigué, aller vendre elle-même le gibier; mais quelques expressions peu honnêtes qu'on lui adressa lui firent tant de peur, qu'elle n'osa plus recommencer.

« Dans ses chasses, André avait fait connaissance avec quelques autres chasseurs, qui, moins habiles tireurs que lui, l'enviaient tout en l'admirant. Un soir il en rencontra un qu'il n'avait pas vu depuis long-temps.

— Et l'ami, lui dit André, avez-vous donc été malade que l'on ne vous rencontre plus?

— Non, dit l'autre, mais j'ai abandonné le métier de chien que je faisais, je ne suis plus chasseur, je suis contrebandier; je risque, il est vrai, quelques mois de prison; mais, pour cela, il faudrait me prendre, et aussi la confiscation de marchandises qui ne sont pas à moi. Mais je gagne de l'argent, je vis bien, et je n'attrape plus de rhumatismes. Vous êtes fort, vous êtes leste et bon coureur, vous devriez vous mettre des nôtres, vous vous en trouveriez bien.

— Je verrai, répondit André. Et il n'y pensa plus.

« Mais il ne tarda pas à sentir les premières atteintes de rhumatismes et de douleurs aiguës, que devait nécessairement lui donner

une vie semblable. Rose lui donnait tous les soins possibles. Quelquefois elle lui disait : — Je ne veux plus que tu ailles à la chasse. Mais elle se rendait à la nécessité, et André y retournait le lendemain. Il arriva, une nuit, qu'André ayant abattu un canard, Black ne voulut pas aller le chercher. André lui dit sévèrement : *A l'eau!* Black alla jusqu'au bord, regarda son maître d'un air suppliant, et se coucha à terre. André regarda où était tombé le gibier; il y avait trop d'eau pour qu'il pût lui-même aller le chercher; il se tourna vers son chien, et lui répéta avec colère : *A l'eau!*

« Il arrive quelquefois que les meilleurs cœurs s'irritent contre la compassion qu'on leur inspire, ou plutôt contre l'impuissance qu'ils éprouvent de soulager le malheur qu'ils ont sous les yeux.

« Black entra dans l'eau et rapporta le canard; mais il était saisi d'un tremblement convulsif qu'il garda jusqu'au retour; en vain on le réchauffa, on le frotta; il trembla ainsi pendant deux jours, et le troisième jour au matin, il mourut.

« Il n'y a que les malheureux qui sachent à quel point on peut aimer un chien.

« Je me rappelle, chère Emmeline, à une époque où j'étais bien malheureuse et bien triste, quand je pleurais, ma petite Zoé, qui m'a bien fait pleurer à son tour quand elle est morte, cette pauvre petite bête montait sur mes genoux et se montrait plus caressante que de coutume; je baisais avec tendresse sa bonne petite tête soyeuse.

« Ce fut une grande tristesse dans la cabane, et quand André vint ici vendre ses canards, comme notre domestique lui disait : Black n'est pas avec vous? il répondit : Il est mort, et il se prit à pleurer.

« Tous les jours André souffrait davantage de ses douleurs; ce pauvre jeune homme était devenu pâle, et marchait quelquefois courbé comme un vieillard.

« Il rencontra le contrebandier. — Quand vous voudrez, dit-il, je serai des vôtres.

« De ce jour, il fit la contrebande, gagnant plus d'argent avec autant de fatigues, mais avec des fatigues qui disparaissaient dans le sommeil, et n'amassaient pas sur lui des douleurs intolérables. On le revoyait quelquefois ici; mais ce qu'il venait vendre, c'était du tabac, c'était des poteries anglaises, des dentelles, et il remportait toujours quelque chose pour Rose, un bonnet, un fichu, etc.

« Une fois il fut pris, battu par les douaniers, et il passa quinze jours en prison. Rose passa ces quinze jours à pleurer. Il songea, avec terreur, que c'était par hasard qu'on ne l'avait pas retenu trois

mois, et que s'il était resté trois mois en prison, Rose serait morte de faim; de ce jour, il ne sortit plus sans son fusil. En vain Rose le suppliait de n'en rien faire; elle craignait quelque malheur.

« Chère Rose, disait-il, il vaut mieux que le malheur arrive à eux qu'à moi; je ne me laisserai plus prendre.

« Une autre fois, il fut encore surpris par les douaniers; mais il les tint en respect en les couchant en joue. Un d'eux s'avança et lui tira un coup de fusil; André courut à lui et le jeta à terre d'un coup de crosse; puis s'enfuit.

« Un soir, il faisait un temps magnifique; le soleil se couchait sur la mer en face de Trouville; tout l'horizon était d'une splendide couleur jaune; on voyait se dessiner en noir, comme des silhouettes, sur ce fond éclatant, les petits bâtimens des pêcheurs avec leurs voiles carrées. Rose avait voulu sortir et accompagner André.

« Tu connais *Trouville*; tu devais revenir encore y prendre des bains cette année, et je t'attends encore.

« Ils arrivèrent sur la hauteur, à ce point du chemin de Honfleur, où la route se sépare en deux, l'une se prolongeant encore avant de descendre à Trouville, l'autre descendant à Vierville, qui est comme un nid de mouettes au bord de la mer, et où il y a un poste de douane.

« Nous sommes allées plus d'une fois ensemble sur cette côte, où, de loin, par-dessus des haies de houx épineux, on aperçoit la mer qui semble à l'horizon toucher le ciel abaissé sur elle.

« Tu te rappelles qu'à cet endroit il y a dans un mur de jardin une niche creusée, et dans cette niche une sainte Vierge.

« André avait les yeux fixés sur la mer et suivait du regard un petit navire plus étroit que les autres; c'était un contrebandier qui fuyait la terre après avoir abordé et enfoui dans le sable de la falaise, dans un endroit convenu, la cargaison qu'y devaient prendre André et ses compagnons.

— Maintenant, dit André à Rose, retourne chez nous, voilà le jour tombé tout-à-fait; il faut que je me cache dans les roches.

— J'ai peur, ce soir, dit Rose, tu devrais rentrer avec moi; nous avons encore de l'argent, tu te reposerais cette nuit.

— Impossible, ma bonne Rosè; on compte sur moi; vois-tu, la mer est basse; il faut que je prenne ma route par-dessous la falaise; adieu.

« Rose essaya encore de le retenir, mais ce fut en vain. Il lui donna un baiser sur le front et descendit, non sur le chemin de Trou-

ville, ni sur celui de Vierville, mais à travers les champs et par-dessus les haies.

« Pour Rose, elle le suivit des yeux aussi long-temps qu'elle le put; puis elle se mit à genoux et adressa à la Vierge de la niche une fervente prière, après quoi elle retourna lentement chez elle, où la fatigue de la promenade ne tarda pas à l'endormir, en répétant sa prière à la Vierge.

« Sainte Marie, mère de Dieu, disait-elle, veillez sur lui; sainte Marie, ayez pitié de moi; je ne sais ce qui va lui arriver, mais il va lui arriver quelque chose; mon Dieu, que deviendrai-je? que fait-il en ce moment? peut-être il se bat; on le poursuit; on le frappe...

« Elle pleura long-temps, puis elle s'endormit d'épuisement.

« Pendant ce temps, André se glissait à travers les roches à l'endroit du rendez-vous, en écoutant dans l'ombre le faible signal auquel se reconnaissaient les contrebandiers; tout à coup il s'arrêta et prêta l'oreille; c'était bien le signal; il répondit et se tint debout. Il vit alors se dresser des têtes et des yeux briller; il entendit du bruit derrière et se retourna; il se levait aussi du monde derrière lui; cela faisait au moins quatre hommes, et ses compagnons ne devaient être que deux. Il était trahi! A peine avait-il eu le temps de s'en apercevoir, qu'il vit en même temps qu'on se rapprochait de lui. Il s'élança, renversa d'un coup de crosse un de ses agresseurs et prit la fuite. On lui tira deux coups de fusil qui le manquèrent, mais qui servirent de signal aux autres douaniers. André gravit la falaise par un chemin que personne n'avait jamais osé tenter. Arrivé en haut, il fut saisi par deux hommes armés auxquels il échappa par une secousse violente; puis, il continua sa course par dessus les haies, haletant, s'arrêtant par momens, écoutant, jusqu'au moment où il arriva à l'endroit où il avait quitté Rose, auprès de la niche de la Vierge. Là, il s'arrêta et arma son fusil. Les douaniers ne tardèrent pas à le rejoindre, et un furieux combat s'engagea dans la nuit; deux hommes furent tués, un des douaniers et André.

« Tout cela, chère Emmeline, s'est passé il n'y a pas plus de huit jours. Le malheureuse Rose ne peut se consoler. Je suis allée la voir hier. J'ai laissé un peu d'argent chez elle; mais cela ne peut être qu'un secours de quelques instans. Je lui ai parlé. C'est une bonne et douce fille, qui a maintenant au cœur un chagrin pour toute sa vie. J'ai envie de la prendre auprès de moi. »

ALPHONSE KARR.

VOYAGES.

LISBONNE.

19 juillet 1837.

C'est réellement une magique puissance que la navigation. Cette baguette de fée, qui, la brise aidant, vous porte en quelques jours, souvent même en quelques heures, d'un pays à un autre, et vous met tout d'un coup en face de mœurs, de cieux et de paysages nouveaux, par une de ces brusques transitions qui étonnent et charment à la fois l'œil du voyageur. La chaise de poste qui vous emporte, sur une route bien unie, vous laisse voir, quelque rapide qu'elle soit, ces dégradations insensibles qui conduisent de l'un à l'autre les peuples limitrophes, et fondent ensemble les nuances les plus opposées. Mais par mer, rien de tout cela : la page du vaste livre que vous ouvrez au hasard ne ressemble en rien à la page qui précède; ici tout est neuf, imprévu, piquant; les ressemblances et les contrastes ressortent plus vivement par ce brusque rapprochement de deux peuples que séparent cinq ou six degrés de latitude, et qu'à quarante heures de distance vous pouvez comparer ensemble.

C'est ainsi que le 17, à sept heures du matin, nous nous trouvions encore dans le port de la Corogne, et que le 18, à minuit, nous mouillions sous les forts du Tage, après avoir franchi, en trente-neuf heures de marche, la distance de cent vingt lieues marines, ou six degrés de latitude, qui sépare ces deux points. La brise fraîche du nord-est, qui nous avait fait filer constamment neuf à dix nœuds par heure, nous avait abandonnés à quelques lieues de la terre; nous craignions déjà une de ces accalmies subites, qui dans les latitudes un peu chaudes, arrêtent tout court le navire à

l'entrée du port, et détruisent souvent tout le bénéfice de la traversée la plus heureuse. Mais un pilote portugais qui était venu nous joindre à bord sur un des plus étranges bateaux que j'aie vus de ma vie, bateau que je ne puis mieux décrire qu'en le comparant à un marsouin, avec son avant arrondi en bosse, qui semblait bondir sur la lame, nous prédit qu'en entrant dans le Tage nous trouverions assez de brise et plus peut-être que nous n'en voudrions. J'avais bonne envie, en marin expert qu'on se croit toujours après quinze jours de mer, de rire de la prédiction; mais elle ne tarda pas une heure à s'accomplir A peine avions-nous doublé le cap da Roca, qu'une de ces raffales subites qui descendent des montagnes de Cintra, nous fit remonter la large bouche du Tage, à raison de onze à douze milles par heure, c'est-à-dire, à peu près le maximum de la vitesse de notre léger bâtiment.

La nuit était venue; mais sous le beau ciel du Portugal, et malgré la brise qui soufflait, comme disent les marins, « à décorner les bœufs, » la lune était si pure et si brillante, que nous distinguions presque comme en plein jour cette longue file de forts, de maisons de campagne et de palais qui se continue sans interruption, pendant quatre lieues, sur la rive droite du Tage. Au plus fort du grain, lorsque nos canons de tribord plongeaient à moitié dans l'eau, qui atteignait presque le haut des bastingages, et que le mât pliait sous le poids de la grande voile, la frégate portugaise stationnaire nous héla d'un coup de canon. Malgré l'envie que nous avions de poursuivre tout droit notre chemin, il nous fallut, sous peine de voir les boulets portugais faire connaissance avec les flancs de notre brick, mettre en panne pour recevoir la visite d'un officier; opération fort peu agréable pour les visités comme pour le visiteur. Enfin cette formalité accomplie, nous reprîmes notre route avec la brise qui nous avait patiemment attendus, et qui nous emporta plus vite encore qu'elle ne nous avait amenés; nous rangeâmes, à portée de pistolet, le fort Saint-Julian, par une passe étroite qui n'a guère qu'un quart de lieue de largeur, en glissant avec la rapidité d'une flèche à côté des brisans dont le vent nous apportait le bruit, et nous mouillâmes enfin dans l'admirable bassin du Tage, à côté de la belle frégate française *la Dryade*, de soixante canons, et d'une division anglaise forte de trois vaisseaux et d'une frégate, sous les ordres de l'amiral Gage.

On dort peu en mer, surtout un jour de mouillage. Le lendemain, au point du jour, j'étais déjà accroché aux bastingages pour reconnaître Lisbonne et la saluer de ce premier coup d'œil de l'arrivée, auquel il est piquant de comparer le coup d'œil du départ. Il faut dire ici toute la vérité. Ce coup d'œil ne fut pas favorable à Lisbonne. Qu'on se représente, sur une étendue de près de deux lieues, un immense amas de maisons, véritable chaos de maçonnerie, entassées sans ordre les unes sur les autres, sans un seul grand édifice qui dominât les autres et servît de point de rappel. L'extrémité sud-ouest de la ville, qui nous faisait face, était de beaucoup la

plus agréable : elle se composait du palais de la reine, dont nous ne pouvions apercevoir que le toit, et d'un certain nombre de belles maisons groupées autour de ce palais. Bien que toutes fussent dénuées de style, et d'un goût pitoyable, leur propreté, leur étendue, les jardins en terrasse, dont la noire verdure contrastait avec la blancheur des maisons, donnaient réellement à cette partie de la ville un aspect aristocratique. Mais, sur le bord de la mer, de grands magasins à lucarnes étroites lui imprimaient un cachet de roture et servaient comme de transition de la ville de la noblesse à la ville du commerce. Celle-ci, aux maisons hautes et serrées, sans un pouce de verdure pour reposer les yeux, a pour limites, d'un côté, le quartier d'artillerie, de l'autre l'arsenal, qui tiendrait tout entier dans un des bassins du Ferrol; elle occupe un espace immense, et monte en amphithéâtre jusqu'au sommet de la longue et haute colline sur le penchant de laquelle est assise Lisbonne. Le point le plus élevé de cette colline est occupé par le château, amas confus d'édifices sans symétrie et sans beauté, qui ne se distinguent que par leur élevation des toits des maisons de la ville.

Somme toute, Lisbonne, au premier aspect, donne bien l'idée d'une capitale riche et puissante, mais ne ressemble en rien à une belle ville, ni surtout à une ville agréable. C'est Naples en laid, Naples moins la verdure, moins le Vésuve, et les îles de Capri et d'Ischia, et ces rians villages qui ressemblent à autant de cités. Le seul point du paysage où l'œil se repose avec plaisir, c'est le palais neuf d'Ayuda, à un quart de lieue au sud-est de Lisbonne. Ce palais serait un des plus beaux du monde et pourrait rivaliser avec celui de Madrid, s'il était terminé; mais tel qu'il est, c'est encore un bel et noble édifice et d'un goût assez pur, chose réellement édifiante pour qui connaît, *de visu*, le goût des architectes portugais. Sa forme est carrée, et rappelle, à la blancheur près et dans des proportions beaucoup plus humbles, le sombre et gigantesque Escurial. Le gros bourg d'Ayuda se serre au pied du château comme un diminutif de cité royale; puis, de tous côtés s'étendent les blonds et monotones coteaux qui cernent Lisbonne, cultivés jusqu'au sommet, et plantés de blé pour la plupart, mais sans un arbre pour égayer leur triste nudité. La rive du Tage opposée à la ville, à une demi-lieue de distance, n'offre qu'une falaise entièrement nue, dont la longue crête laisse pourtant entrevoir çà et là quelques blancs et gracieux villages, cachés derrière ses ravins comme une Espagnole derrière sa *ventana* bien grillée. Au sud-est, le Tage forme un coude immense, dont la grève, à peine élevée au-dessus de son niveau, se confond avec le ciel et l'eau dans un pâle lointain. La plaine, que l'on distingue à peine à travers les hautes mâtures des vaisseaux de guerre, offre un aspect de prosaïque uniformité, et l'admirable pureté du ciel donne seule quelque intérêt et quelque éclat à ce monotone paysage.

Malgré l'immense population qui pullule dans les rues de Lisbonne, cette ville si bruyante et si animée est en voie de déclin plutôt que de prospérité.

Elle a perdu avec le Brésil les élémens de richesse et de vie qu'y jetait le commerce d'outre-mer, et ce beau bassin du Tage, où mouillaient encore, nous dit-on, en 1828, cinq cents navires marchands, n'en compte pas trente aujourd'hui. En ce moment, le pavillon anglais y flotte sur trois vaisseaux, une frégate et deux corvettes, sans compter de nombreux *packets* à voile et à vapeur. La France y est représentée, pour mémoire, par *la Dryade*, une de ces belles frégates neuves de soixante canons, qui ressemblent à un vaisseau, si ce n'est qu'elles sont bien plus légères et plus gracieuses; enfin, le Portugal y fait solennellement pourrir sur leurs ancres, un vieux vaisseau désarmé, *le Don Juan*, et deux ou trois frégates, tristes et éloquens emblèmes de toute cette grandeur déchue du premier et du plus hardi de tous les peuples navigateurs du monde moderne.

En descendant sur la cale de Lisbonne, aux rayons d'un soleil qui, au dire de tous les officiers du bord, n'est guère plus brûlant aux Antilles, la première chose qui me frappa, dans la rue étroite et montueuse qui descend le long du Tage, ce furent des *Omnibus constitutionnels*, c'est le nom qu'ils portaient écrits en grosses lettres, avec le pavillon portugais, bleu et blanc. Ces omnibus, traînés par quatre chevaux avec un *moço de mulas* monté sur le premier cheval de gauche, sont, du reste, assez comfortables; ils sont exactement construits sur le modèle de ceux de Paris et ont été importés de France; c'est, du reste, une exception au monopole réservé à l'Angleterre de fournir au Portugal, en échange de ses vins, de ses oranges et de ses huiles, les bateaux à vapeur, les armes, les voitures de luxe, la quincaillerie, les arts utiles, en un mot : quant à la France, elle prélève aussi son tribut, mais sur les arts agréables, comme je ne tardai pas à m'en apercevoir à l'immense quantité de modistes, de coiffeurs, de tailleurs, de dentistes, de restaurateurs français, toujours français, et cruellement français, comme dit Charlet, qui étalaient sur toutes les boutiques leurs enseignes en trois langues. D'un bout à l'autre de la Péninsule, l'Espagnol et le Portugais même, le plus entiché de sa nationalité, se croirait déshonoré, s'il laissait toucher son habit ou ses cheveux à d'autres mains qu'à celles d'un de ces innombrables artistes que la Gascogne et la Provence envoient tous les ans en quête d'une fortune à faire sur les deux versans de la Péninsule. On a parlé d'une intervention de la France; mais cette intervention existe, elle a lieu tous les jours sans qu'on s'en doute : une légion toute française de tailleurs et de perruquiers a envahi la Péninsule, et combat, non pas pour la liberté espagnole, mais *pro aris et focis*, à l'abri de ce prestige du nom français qui les enrichit et qui les protége. A Madrid seulement, on compte plus de dix mille de ces représentans de la nationalité française, et on lèverait certainement une armée de tous ceux qui sont disséminés sur le sol de l'Espagne.

Habitués que nous étions à la température délicieuse qui règne à bord d'un vaisseau qui fait route, nous ne nous attendions pas assez à l'effroyable chaleur qui nous accueillit à notre entrée dans Lisbonne. La situation de cette

ville, bâtie en amphithéâtre sur la pente sud d'une longue chaîne de coteaux, explique cette chaleur vraiment tropicale qui règne dans les rues, en dépit de la brise fraîche qui souffle constamment sur le Tage et assainit l'air empesté par les cloaques de la cité. Je me rappellerai long-temps notre visite au *Paseyo*, triste promenade de chênes verts, poudrés à frimas d'une poussière blanche et fine, et qui semblent n'avoir jamais été arrosés d'une goutte d'eau depuis le jour où ils ont été plantés. Ce promenoir, ou plutôt ce rôtissoir public, hermétiquement fermé de grilles, sans doute pour mieux ressembler, comme l'Escurial, à un gril, est décoré d'une fontaine toute neuve, d'assez mauvais goût, dont les Portugais, nous dit-on, ne sont pas médiocrement fiers. Du reste, pas un rameau de verdure printannière, qu'il serait pourtant facile d'entretenir, comme à Madrid, par des rigoles creusées dans la terre et arrosées tous les jours. J'ai traversé Lisbonne en tous sens, sans y apercevoir même une branche d'oranger, de cet arbre dont le parfum embaume toute la côte de l'Espagne, depuis Porto jusqu'à Barcelone. Il faut bien pourtant qu'il y ait des orangers à Lisbonne, car, bien que la saison fût passée, j'y ai trouvé partout en abondance les plus délicieuses oranges que j'aie jamais goûtées, et Séville, *famous for oranges and women*, comme dit Byron, aura fort à faire pour effacer l'arrière-goût embaumé que nous a laissé le marché aux fruits de Lisbonne, avec ses agaçantes fruitières, bien connues dans les fastes de la marine anglaise et française, et parlant également les deux langues.

En revanche, les femmes de Séville n'auront pas, je crois, grand' peine à l'emporter sur les femmes portugaises, à en juger du moins par les échantillons du beau sexe que nous avons aperçus dans la rue et aux balcons recouverts de jalousie, où des myriades de syrènes en peignoirs blancs agaçaient les passans du geste et du regard. Le costume des femmes du peuple est éminemment disgracieux : il se compose d'un manteau de drap sombre à long collet, exactement comme ceux que l'on porte l'hiver à Paris, mode admirablement appropriée à la chaleur de trente degrés, — à l'ombre, — qui régnait dans les rues de la ville. La coiffure a pour base un de ces peignes gigantesques qu'affectionnent, je ne sais pourquoi, toutes les femmes des pays chauds. Sur cet échafaudage, élevé de trois pouces au-dessus de la tête, repose un fichu de gaze blanche, empesé jusqu'à la consistance du carton, avec les bouts noués sous le menton, et la pointe tombant derrière la tête. Cette blancheur raide et mate de la gaze fait merveilleusement ressortir les tons de bistre ou d'ocre jaune qui caractérisent la plupart des figures de *manolas*. Quant aux dames, j'en ai trop peu vu pour oser émettre une opinion sur une matière aussi délicate. J'aurais trop peur de ressembler à l'Anglais qui jugeait toutes les femmes de France d'après son aubergiste de Châteauroux. Toutes celles que j'ai rencontrées sont vêtues d'après les modes de France, qu'elles portent d'assez bonne grace; mais, à mon grand regret, l'agaçante mantille m'a semblé complètement bannie des hautes comme des basses régions de la société.

Trois rues parallèles, coupées à angle droit et composées de maisons uniformes, plus régulières que belles, conduisent de l'arsenal au *Paseyo Publico,* aux parties élevées de la ville. La *rua de Oiro*, rue de l'Or ou des Orfèvres, est la *rue de la Paix* ou le *Bond-Street* de Lisbonne; c'est là que les dandies portugais viennent le soir étaler leur grace en attendant l'heure du spectacle, et les étrangers affluent dans les nombreux magasins qui peuplent cette rue, et la *rua de Prata* ou d'Argent, sa rivale plus modeste.

La chose à laquelle l'étranger s'habitue le plus difficilement à Lisbonne, c'est la langue portugaise; langue est ici un mot poli que nous substituons à celui de patois, qui serait beaucoup mieux placé; le portugais n'est, comme on sait, qu'un dialecte corrompu de la langue espagnole, et une fille dépravée qui renie sa mère. Il y a dans l'accent lourd et nazillard des finales, même dans la bouche des classes élevées, quelque chose qui exclut l'idée d'une langue raffinée et polie; l'on a peine à croire que l'immortel auteur de *os Lusiadas* ait pu emprisonner, dans une pareille langue, son génie digne d'un champ plus large et plus élevé. Hâtons-nous d'ajouter que presque toutes les personnes de la société parlent le français avec beaucoup de pureté, et que dans le peuple même, grace à la colonie industrielle qui s'est établie ici, il est plus facile de se faire entendre en parlant français qu'espagnol.

Cette large et belle *rue de l'Or,* dont j'ai parlé plus haut, aboutit à une magnifique place au milieu de laquelle s'élève une statue équestre de bronze d'un assez triste goût, flanquée, sur ses deux côtés, d'un éléphant et d'un cheval, aussi en bronze. Elle représente un des derniers rois de Portugal; j'ai oublié lequel. Trois lignes de bâtimens d'une architecture simple et grandiose entourent les trois côtés de cette place, terminée par le Tage qui s'étend à perte de vue, plus semblable sur ce point à une mer qu'à un fleuve, et forment un ensemble réellement imposant. Les administrations publiques et les tribunaux sont logés dans ces trois vastes édifices, qui se terminent près de la mer par deux grands pavillons, dont l'un n'est pas encore achevé; l'autre est la Bourse, dont la situation est certainement une des plus belles du monde. Il n'y manque que des affaires. Les églises sont plus rares à Lisbonne que dans aucune autre ville de la Péninsule. Elles sont, comme presque toutes les églises espagnoles, trop chargées d'ornemens. La plupart d'entre elles sont modernes, et leur éclatante blancheur, le soin coquet avec lequel elles sont parées, réveille des idées plus mondaines que sérieuses. Mais les quelques heures qu'a durées mon séjour à Lisbonne ne m'ont pas permis, à mon grand regret, de faire dans toutes ses églises ce pélerinage obligé dont un voyageur consciencieux ne peut se dispenser.

Notre visite à l'opéra italien de San Carlos a été plus longue et plus complète. Mais c'est qu'aussi le spectacle, dans une ville qu'on ne fait que traverser, n'est pas seulement un plaisir; c'est une étude de mœurs, un spécimen vivant de toutes les classes de la population, que quelques heures suffisent à passer en revue. La salle, fraîchement décorée, sans être d'un

style bien pur, est agréable à l'œil ; le vaisseau en est large, la forme circulaire, et l'immense loge de la reine remplit tout le fond du théâtre, depuis le premier jusqu'au cinquième rang de loges. Un opéra italien de Ricci, l'*Orfana di Ginevra*, et un nouveau ballet, la *Venganza de una Mulher*, faisaient les frais de la soirée ; l'assemblée n'était pas nombreuse, mais les toilettes des femmes étaient élégantes, et le peu que nous aperçûmes de la haute société portugaise répondait à l'idée qu'on se fait d'une capitale.

Il y avait réellement pour nous autres voyageurs, hier occupés à lutter avec la brise, et qui demain allions recommencer encore, quelque chose qui ressemblait à une féerie ou à un rêve, à nous trouver assis dans cette salle élégante, au son de cette délicieuse musique italienne, qu'on entend maintenant résonner d'un bout du globe à l'autre, depuis Vienne jusqu'à Rio Janeiro. Cependant les honneurs de la soirée ne furent pas pour l'Italie, mais pour une jeune et jolie Française, la signora Galbi, que je ne désespère pas de revoir un jour à Paris, si toutefois cette frêle et délicate organisation de jeune femme peut résister aux fatigues de sa redoutable profession. Bien que la musique de Ricci, plus gracieuse que forte, ne se prête pas souvent aux élans dramatiques, il est impossible de déployer un pathétique plus entraînant et plus vrai que la signora Galbi dans le rôle de l'orpheline de Genève. Son talent de cantatrice, sans être encore complètement formé, promet un jour une rivale aux Pasta et aux Grisi, et sa voix, plus pénétrante qu'agile, convient surtout aux fortes émotions de la tragédie lyrique. Malheureusement l'orchestre de Lisbonne, excellent du reste, ne sait pas s'effacer jusqu'à l'humble rôle d'accompagnateur, et condamne les chanteurs à crier la plupart du temps, sous peine de n'être pas entendus ; six mois d'un pareil régime suffiraient pour fatiguer une poitrine plus forte que celle de la pauvre et gracieuse signora Galbi. Je regrette, pour l'honneur de la France, de ne pouvoir citer ici le nom français qu'elle a quitté en se mariant. Mais notons en passant que, depuis la prodigieuse consommation que l'on fait maintenant de chanteurs italiens, sur tous les points du globe, la France dispute peu à peu à l'Italie le monopole de cette mélodieuse denrée, et qu'elle rend à l'Italie même ce que celle-ci a été si long-temps en possession de nous fournir.

L'exécution de l'opéra fut satisfaisante, les acteurs passables et les chœurs excellens. Quant au ballet, il était au-dessous du médiocre ; les gestes saccadés des comparses, partageant en mesure toutes les passions de leurs chefs, et répétant, comme des automates musicaux, la pantomime frénétique qu'ils leur voyaient faire, excitaient à la fois nos éclats de rire et les applaudissemens forcenés des spectateurs.

Il nous eût fallu au moins vingt-quatre heures de plus pour jeter seulement un coup d'œil sur les objets les plus curieux que Lisbonne renferme, ou dans son enceinte, ou dans ses environs ; mais l'inflexible consigne était là, et il fallut partir le lendemain même de notre arrivée, sans avoir pu vi-

siter ni Belem, ni le palais d'Ayuda, ni le bel aquéduc moderne qui fournit de l'eau à Lisbonne, et dont la grande arche a plus de deux cents pieds de haut. Nous aperçûmes seulement, en nous éloignant, les sommités de ses arches, c'est-à-dire tout juste assez pour regretter de ne pas en voir davantage. Lisbonne, du reste, ne s'était jamais présentée à nous sous un jour aussi favorable qu'au moment où nous la quittâmes. Le côté par où elle se montre aux vaisseaux qui remontent le Tage est, de beaucoup, le plus avantageux. La ville de la noblesse, la seule que l'on aperçoive, étend alors en éventail ses palais, ses terrasses et ses jardins, étagés les uns au-dessus des autres, dans un pittoresque désordre. Le faîte est couronné par le palais de la reine, et par le dôme éclatant de blancheur d'une magnifique église qui donne un aspect oriental à toute cette partie de la cité, qu'un long enclos, ceint de murs et planté d'arbres rabougris, sépare du bourg et du palais d'Ayuda.

Quant à la rive du Tage, devant laquelle notre brick, aidé du flot et du vent, fuyait avec la rapidité d'une flèche, c'est une succession continue de palais, de forts et de maisons de campagne généralement fort peu élevés, mais remarquables au moins par leur blancheur et leur propreté, sinon par le bon goût de leur architecture. La vieille tour de Belem, large édifice carré du plus beau style gothique, s'avance au loin dans le Tage, au-dessus d'un fort de construction plus moderne, à peu près en face du fort de Bugio, situé à l'extrémité d'une langue de terre étroite et basse qui garde l'entrée de la rive gauche. A quelque distance du fort de Belem, est le château royal, ou plutôt la maison de plaisance du même nom, qui n'offre rien de remarquable. Non loin de là s'étendent les galeries longues et basses de la corderie, et les murs grisâtres d'une vieille abbaye que je reconnus tout de suite, grace aux souvenirs d'enfance que m'avait laissés une vieille gravure anglaise que se rappelleront peut-être quelques-uns de mes lecteurs.

Peu à peu cependant, Lisbonne reculait devant nous, et, à mesure que sa fourmillière de maisons se confondait dans un vague lointain, les rians coteaux de Cintra que nous apercevions à l'horizon, derrière la rive droite, se dessinaient plus nets et plus distincts. Une longue-vue en main, je passai tout le temps que nous demeurâmes en vue de la côte, à étudier les détails de ce frais et vert paysage, chanté par lord Byron, et qui forme un si délicieux contraste avec les coteaux nus et brûlés qui entourent Lisbonne de leur ceinture jaunâtre.

Sur ce sol désolé de la Péninsule où le paysan a, pour les arbres, une sorte d'horreur superstitieuse, une chaîne de monticules dentelés comme les Alpes courait de l'est à l'ouest sur six lieues de longueur, revêtue de la plus luxuriante verdure; on eût dit, au milieu des sables de Sahara, un de ces mirages enchantés qui trompent l'œil du voyageur. J'avais beau parcourir de l'œil toute la *sierra* de Cintra, je ne pouvais parvenir à apercevoir un seul point qui ne fût recouvert de ce moelleux tapis; une vapeur humide

s'exhalait avec la brise du soir de ces sombres et verdoyans ravins, et se groupait avec de molles ondulations autour des pics les plus élevés, d'où descendent ces soudaines raffales qui, chaque soir, balaient l'entrée du Tage. Il me semblait, malgré la distance, entendre le bruit des chutes d'eau qui se précipitaient sous les épais ombrages; de cette Suisse portugaise, plus délicieuse encore sous ces climats brûlans, j'apercevais de rians villages et de petites villes se dessinant comme des îlots blanchâtres au milieu de cette mer de verdure. Jamais paysage plus fantastique, jamais plus délicieuse féerie n'avait passé devant mes yeux, et de toutes les merveilles que je laissais à Lisbonne, sans les avoir visitées, rien ne m'a laissé d'aussi vifs regrets que Cintra, ce frais oasis jeté au milieu du désert cultivé qui entoure la reine déchue du Minho et du Tage.

Je ne peux pourtant pas quitter Lisbonne, sans dire un mot de la situation politique du Portugal, vue, comme la ville, à vol d'oiseau, et telle qu'un passager peut se la figurer du pont d'un navire. J'aurai, du reste, pour garantie une autorité respectable, c'est celle du barbier-chirurgien-*sangrador* (saigneur), qui me fit la barbe sur la place même où je débarquai. Suivant cette gazette parlante, il y avait eu quelques jours auparavant à Lisbonne une révolution manquée, une façon d'émeute, ce qu'on appelle à Cadix une *bullanga*, comme qui dirait une ébullition. Les équipages des bâtimens de guerre anglais et français avaient été consignés à bord, pour être plus sûrs de garder une stricte neutralité. Malheureusement, mon Figaro portugais, quoi qu'il *hâblât* assez bien l'espagnol, ne sut pas très clairement m'expliquer quels étaient les deux partis qui s'étaient trouvés en présence. Tout ce que je pus conjecturer, c'est que le duel était cette fois encore entre feu la charte de don Pédro, récemment enterrée, et la charte de 1820, jumelle de la constitution de Cadix, et ressuscitée avec sa sœur; car le Portugal, malgré ses prétentions contre nature à former un état indépendant de l'Espagne, n'en est pas moins le très humble et très docile satellite de ce voisin qu'il déteste, et tourne invariablement dans la sphère où celui-ci l'entraîne. Chaque révolution, chaque parodie même de révolution qui agite la *puerta del Sol*, a, quinze jours plus tard, son pendant à Lisbonne; et si don Carlos, par impossible, venait camper quelques mois dans le palais royal de Madrid, vous verriez bientôt don Miguel venir, en dépit de toutes les croisières, rompre à son tour une lance en compagnie du don Quichotte de l'absolutisme espagnol.

Tout ce que je pus entrevoir de plus clair dans le récit de mon barbier-nouvelliste, c'est qu'un certain parti, qui, si je devine bien, doit être celui des *exaltados*, avait offert à quelques bataillons de l'armée portugaise environ quatorze francs par homme pour les pousser à une insurrection; mais la reine en ayant donné dix-huit, cette largesse royale avait coupé court à toute velléité d'insurrection, et la balance avait décidément penché du côté d'un gouvernement qui savait faire valoir en sa faveur de si solides argumens

Malheureusement, mon barbier ne sut pas me dire si ces prétoriens du Tage, dont la fidélité coûte si cher à ceux qui l'achètent, avaient touché des deux mains, l'enchère et la surenchère, avant de se décider en faveur de leur reine légitime.

Du reste, tous ces faits un peu obscurs devinrent bientôt plus clairs, car nous apprîmes en sortant du Tage ce que vous savez déjà depuis long-temps, c'est-à-dire qu'un brigadier portugais, à Elvas, avait fait soulever ses troupes en faveur de la charte de don Pédro, et, chose beaucoup plus difficile à croire, leur avait payé tout l'arriéré de leur solde. Cette circonstance, jusqu'ici sans exemple en Portugal, prouve assez que le commandant d'Elvas n'est que l'instrument d'une volonté plus haute, et que le coup est parti de Lisbonne, où le contre-coup ne tardera pas à se faire sentir. On sait que la jeune reine aime assez à jouer sa couronne à ce jeu périlleux des contre-révolutions, et que ses coups d'état ne sont le plus souvent que des coups de tête. Le mauvais succès de la première tentative n'a pas, comme on le voit, découragé l'aventureuse fille de don Pédro; mais pour tout dire, le bien comme le mal, doña Maria n'est pas pourtant sans excuse dans ses efforts opiniâtres pour ressusciter la charte de son illustre père; sans être un chef-d'œuvre d'organisation politique, cette charte vaut encore mille fois mieux que la constitution de 1820, actuellement en vigueur, et déplorable pendant de l'impossible constitution de 1812 en Espagne. Mais la différence entre les deux chartes vaut-elle les chances d'une guerre civile entre les partisans de la révolution à ses divers degrés, avec une contre-révolution en perspective? Le Portugal sera bientôt appelé à en décider. Je souhaite de bon cœur que la royauté de doña Maria ne paie pas les frais de l'expérience.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

LA VIE DÉVOTE

CHEZ LES PAÏENS.

SECOND ARTICLE.[1]

III. — LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

Quelque chose qui a puissamment contribué à la durée des empires parmi les païens, c'est d'abord la piété universelle et profonde qui se remarqua toujours au milieu d'eux ; ensuite, et l'un est peut-être la conséquence de l'autre, l'ignorance où ils ne cessèrent jamais d'être de ce que nous appelons la séparation du spirituel et du temporel, des choses du ciel et des choses de la terre. Il y avait dans les divers états de l'antiquité tant de causes de trouble et de dissolution, que, s'ils avaient été encore tiraillés en deux sens contraires par deux influences séparées, l'influence religieuse et l'influence civile, il n'est pas douteux pour nous qu'ils n'eussent succombé bien plus promptement.

Les païens n'admirent jamais ce que les modernes ont nommé la liberté de conscience. Il y avait, en tout gouvernement, des lois fondamentales qui définissaient les dieux reconnus et le culte exclusivement protégé, et tout hérétique, schismatique ou esprit fort qui n'adorait pas ces dieux et qui ne professait pas ce culte était sévèrement puni, puni de mort. On n'a pas oublié que chez les païens, en général, la puissance spirituelle était armée du glaive, et que, chez les

(1) Voyez la livraison du 15 août.

Romains, en particulier, le chef de la religion était en même temps le chef de l'état, le pape et l'empereur.

C'est dans les mémoires sur Socrate que Xénophon, son élève et son ami, nous apprend que, parmi tous les peuples de la Grèce, la liberté de conscience était bannie comme une effroyable impiété; qu'il y avait une religion que chaque état reconnaissait et faisait professer; un culte que les lois rendaient obligatoire, et aux règles duquel nul n'avait le droit de déroger. Il ajoute encore que non-seulement personne n'avait le droit de se faire des dieux l'idée qui lui convenait et de les adorer à sa fantaisie, mais encore que chacun était tenu de prier ceux qui étaient reconnus par l'état, et de sacrifier selon ses facultés. Les païens de tous les pays grecs punissaient donc non-seulement la liberté de conscience, mais encore l'indifférence religieuse, deux choses, il faut le dire, assez voisines l'une de l'autre.

Chez les Romains existaient les mêmes obligations. Tertullien nous apprend dans l'Apologétique que le sénat décrétait les dieux, sur quoi il raille les païens, en disant qu'ils étaient trop bons de prier leurs divinités, elles qui en étaient réduites à cabaler auprès des sénateurs pour se faire reconnaître. Nous avons déjà dit comment et à quelle époque le sénat chassa honteusement quatre dieux de l'Italie, ce qui était en chasser leurs prêtres et leurs adorateurs.

D'ailleurs, n'aurions-nous pas le témoignage de Xénophon, de Tertullien et de vingt autres, sur l'inexorable orthodoxie des théologiens du paganisme, lesquels étaient en même temps les premiers magistrats politiques de leur pays, l'histoire ancienne est remplie d'ineffaçables souvenirs de la rigueur avec laquelle furent toujours recherchés, poursuivis et punis les *protestans* qui se séparèrent de la communion païenne.

Xénophon écrivait peu d'années après la mort de Socrate, cette illustre victime de l'inquisition d'Athènes, et, quoique philosophe, quoique son disciple et son ami, il ne peut pas s'empêcher de le condamner, d'abord par sa propre conduite, car il était non-seulement fort religieux, mais encore dévot très fervent; ensuite en reconnaissant et en professant la religion de l'état, à laquelle tout bon citoyen devait être soumis, et que Socrate avait osé enfreindre. Les philosophes ont fait grand bruit, depuis plus de deux mille ans, de la mort de Socrate, et en vérité, quand on y regarde de bien près, on ne trouve pas bien le fondement de cet enthousiasme.

On a dit beaucoup et long-temps que Socrate s'était élevé au-des-

sus de la grossière religion des païens, et qu'il devait sa condamnation au spiritualisme transcendant, à l'aide duquel il avait pressenti les grandes vérités morales du christianisme. C'est une erreur. Xénophon, témoin oculaire, a rapporté le procès; et les détails sont ou peuvent être dans la main de tout le monde.

Celui qui, à notre avis, a jugé le mieux Socrate, c'est Caton-l'Ancien; il l'appelait, dit Plutarque, un bavard et un séditieux. Or, on ne peut pas nier que la parole d'un homme aussi grave, aussi instruit, aussi rigide de mœurs que l'était Caton, ne soit d'une autorité fort grande, même pour apprécier un homme comme Socrate. Le fait est que Socrate se défendit lui-même devant ses juges d'avoir jamais méconnu les dieux de la Grèce. « Quel est le motif, dit-il, qui autorise Mélytus à prétendre que je méconnais les dieux de la république, lorsque des inconnus, lorsque Mélytus lui-même m'ont vu prendre part à toutes les fêtes et sacrifier sur les autels publics? » Et un peu plus loin : « M'a-t-on vu, déserteur du culte de Jupiter, de Junon, des autres dieux et déesses, sacrifier à des divinités nouvelles? »

Ce qui révolta les juges de Socrate, ce fut d'abord l'insupportable orgueil avec lequel il parla de lui-même, ensuite ses prétentions d'illuminé, qu'il affecta de justifier avec une assurance qui était une grande naïveté, si elle n'était pas un grand charlatanisme. Ainsi, après avoir dit avec emphase qu'Apollon l'avait déclaré le plus sage des Grecs, et qu'on lui en voulait parce que les dieux avaient pour lui une considération particulière, ce qui, au témoignage de Xénophon, fit lever les épaules aux juges, il se vanta de converser familièrement avec les dieux au moyen d'un intermédiaire qu'il appelait son génie, et de se servir des révélations qu'ils lui faisaient pour prédire l'avenir. « Chacun sait, dit-il, que la divinité dévoile l'avenir à qui elle veut. Ce qui annonce l'avenir, les autres le nomment chant des oiseaux, prodige, divination; moi, je l'appelle génie. Une preuve que je ne mens pas contre la divinité, c'est que, TOUTES LES FOIS QUE J'AI ANNONCÉ A MES AMIS LES DESSEINS DE L'ÊTRE SUPRÊME, JAMAIS ILS NE M'ONT TROUVÉ EN DÉFAUT. » Il faut avouer que des amis pareils, s'il en pouvait exister aujourd'hui, courraient grand risque de passer pour des compères.

Socrate fut ainsi condamné comme ne se conformant pas à la lettre des lois religieuses de son pays, quoiqu'il prétendît, au contraire, s'y être strictement conformé. Il ne fut donc pas le moins du monde martyr de la philosophie; nous croyons même qu'il était fort sincère quand il disait avoir sacrifié publiquement toute sa vie à Jupiter, à

Junon, et aux autres dieux et déesses. Il mourut, du reste, d'abord en homme qui aime ses aises, puisqu'il choisit la ciguë, comme il en avait le droit; ensuite en excellent païen, car il fit sacrifier un coq à Esculape.

L'histoire de la théologie romaine est bien autrement terrible et bien autrement sanglante que celle de la théologie grecque. Ici, il n'y a pas seulement un martyr, il y en a des milliers. On se demande, en lisant l'horrible récit des persécutions contre les chrétiens, sous Néron, sous Domitien, sous Décius, sous Valérien, sous Aurélien, sous Dioclétien, sous Maximien, sous Galérius, où avait donc la mémoire et la bonne foi toute l'école philosophique du XVIIIe siècle, laquelle a écrit en cent endroits que la religion catholique était la seule qui eût jamais exigé que les infidèles adoptassent ses croyances?

Et quelle terrible inquisition que l'inquisition romaine! Pendant trois siècles et demi, elle a siégé sur son tribunal de sang, citant et condamnant, car pour elle, citer et condamner n'était qu'une même chose, en Orient, dans la Grèce, en Italie, dans l'Espagne, dans la Gaule, dans tout l'univers d'alors, non pas des hommes soulevés, des hommes armés, des hommes ayant des chefs politiques, possédant des places fortes, et essayant de démembrer l'empire, comme les protestans voulaient le faire de la France; mais des hommes paisibles, fidèles, industrieux, braves aux armées, l'exemple des vertus civiles et domestiques; des hommes formant déjà, à la fin du IIIe siècle, la moitié de la population de l'Occident, et parmi lesquels, les Pères osent s'en glorifier, il était encore sans exemple qu'on eût jamais trouvé un assassin, même un voleur!

Et quels martyrs que ceux qui souffraient et qui mouraient sous les coups de cette inquisition! Ce n'étaient pas des philosophes ridiculement rempli d'eux-mêmes, comme Socrate; ils ne se vantaient pas, comme lui, d'un oracle d'Apollon qui les avait déclarés les plus sages de la Grèce; c'étaient souvent des paysans grossiers, de pauvres veuves qui ne savaient pas lire, qui n'avaient appris ni la logique, ni la métaphysique, ni l'éloquence, qui n'avaient pas inventé la méthode de l'induction, comme Socrate, mais qui en savaient pourtant plus que lui sur les choses du corps et de l'ame, de la vie et de la mort, de ce monde et de l'autre; ce n'étaient pas des vieillards usés, se laissant mourir, comme Socrate, « parce que leur vue s'affaiblissait, parce que leur oreille devenait moins sensible, parce qu'en cette dégradation lente de leurs corps, ils commençaient à se déplaire à eux-mêmes, et que la vie n'avait plus d'attrait pour eux; »

c'étaient souvent de jeunes hommes et de jeunes femmes, souvent des époux de la veille ou des époux de la journée, souvent des vierges, souvent des enfans, toutes personnes aimant la vie pour son vaste horizon, pour ses joies présentes, pour ses espérances futures; ce n'étaient pas des condamnés illustres, amis des grands hommes et des grandes dames, et auxquels les juges laissassent le choix de la mort, et qui choisissent, en effet, comme Socrate, « le genre de mort jugé le plus doux par des esprits sages, un genre de mort qui ménage la sensibilité des amis, et qui ne fait sur leur ame aucune impression douloureuse; » c'étaient des condamnés haïs, hués, frappés; des condamnés qu'on mettait à la question uniquement pour les torturer, car ils avouaient, et qui, lorsque leurs membres avaient été disloqués et brisés sur les chevalets, étaient jetés aux tigres, labourés de rateaux de fer, rôtis sur des brasiers, bouillis dans des cuves d'huile, sciés entre deux planches, brûlés vifs par grace, dans une chemise de soufre.

O Socrate! barbon efféminé, débaucheur de fils de famille, toi qui te plaisais tant, aux soupers de Callias, assis près du bel Autolycus, vainqueur du Pancrace aux grandes Panathénées, à voir jouer, baller et mimer des flûteurs de Sycione et des danseuses de Syracuse; toi, qui parfumais, en compagnie d'Alcibiade et de Phidias, ta grande perruque asiatique, quand tu allais, les doigts pleins de bagues d'or et les sourcils peints au vermillon, t'asseoir sur des tapis de Babylone aux pieds de Théodote ou d'Aspasie, ces deux belles folles de leurs corps; qu'aurais-tu dit si, lorsque Mélytus t'eut reproché d'avoir renié les dieux de ta patrie, et qu'Anytus, ce père, vengeur de tant de pères, t'eut crié en face, en plein tribunal, que tu poursuivais chaque jour son fils jusqu'au fond des tanneries dont il l'avait fait le directeur et le maître, les juges t'avaient livré sur-le-champ aux bourreaux, t'avaient enfoncé des pointes d'acier sous tes ongles si polis, t'avaient versé du plomb fondu dans ta bouche si délicate, t'avaient promené sur tout ton corps, fait aux molles voluptés, des rateaux de fer aux pointes aiguës et rougies? Aurais-tu trouvé, dans ta faconde intarissable, des paroles pour te comparer à Palamède persécuté par Ulysse et chanté par Homère? ou, ce qui est plus grand et plus rare, aurais-tu souri à tes juges, oublié les bourreaux, et chanté des cantiques en regardant le ciel?

La théologie païenne fit donc tous ses efforts, et des efforts de toute sorte, pour maintenir l'unité de la foi; elle y parvint, jusqu'à ce que le christianisme l'eût renversée de fond en comble. Ce qui ren-

dait cette théologie forte et résistante, ce qui lui assurait à ce point le glaive de la justice dans la main, c'est qu'en même temps qu'elle était autorité religieuse, elle était autorité politique, et qu'il n'y avait pas, comme nous avons dit, dans les sociétés anciennes, cette lutte de ce que nous appelons le spirituel et le temporel, lutte qui crée, dans les états modernes, deux ordres d'intérêts contraires, et qui fait toujours de l'un le tyran ou la victime de l'autre.

Il ne faudrait pas croire que la mort de Socrate et la persécution des martyrs eussent été des accidens dans l'histoire de la théologie païenne; c'était le résultat d'un ensemble d'idées bien lié et bien complet. La politique de tous les peuples anciens était une politique religieuse, et, pour eux, défendre le culte, c'était défendre l'état. Il est même difficile de s'expliquer l'incroyable aveuglement des historiens modernes, qui n'ont pas aperçu, du premier coup d'œil, le caractère théocratique de tous les gouvernemens de l'antiquité. Les écrivains du XVIIIe siècle, par exemple, et tous ceux qui ont suivi leurs traces, se sont récriés bien souvent et bien fort contre l'esprit religieux qui avait déterminé le mouvement militaire des croisades. Que ces écrivaiens aient eu tort ou raison, ce n'est pas ce que nous avons envie de rechercher ici; mais ce que nous pouvons dire, c'est qu'ils ont été dans une erreur profonde en affirmant, comme ils l'ont fait, que l'antiquité n'avait jamais offert de pareils exemples.

Pour réduire l'étendue de notre idée, nous citerons seulement la guerre du Péloponèse, la plus mémorable qu'ait faite la Grèce ancienne, la plus longue, la plus terrible, la plus désastreuse, et celle qui a eu les plus grands historiens. Eh bien! la guerre du Péloponèse n'a été qu'une guerre de religion, une espèce de croisade qui a duré vingt-sept années.

D'abord, ce furent les Lacédémoniens qui sommèrent les Athéniens d'expier l'outrage qu'ils avaient fait à Minerve en mettant à mort des supplians qui s'étaient réfugiés près de son autel dans l'Acropolis.

Ensuite, ce furent les Athéniens qui sommèrent, à leur tour, les Lacédémoniens d'expier le sacrilége qu'ils avaient commis au Ténare en enlevant des Hilotes qui s'étaient réfugiés dans le temple de Neptune.

Là-dessus la guerre s'alluma, et il s'agissait, comme on voit, pour Sparte, de venger Minerve, pour Athènes, de venger Neptune.

Cette guerre, qui ruina la Grèce, et qui avait été commencée pour la religion, est toute remplie d'épisodes religieux. Au commencement

de sa deuxième année, Archidamus de Sparte fait le siége de Platée, et avant d'entourer la ville il met un genou en terre et prononce à haute voix une longue prière aux dieux. Durant sa huitième année, les Athéniens et les Béotiens se livrent plusieurs batailles, parce que ces derniers étaient entrés sur les terres d'Apollon, à Délium, s'y étaient établis comme en un lieu profane, et avaient puisé dans les citernes sacrées de l'eau qui servait aux ablutions. Durant sa neuvième année, dans une trève qui se conclut entre les Athéniens et les Lacédémoniens, il est expressément convenu que chacun « pourra jouir à sa volonté du temple et de l'oracle d'Apollon Pythien. » Durant sa dixième année, les Athéniens chassent les habitans de Délos de leur territoire, sur ce que, pour une ancienne faute, ils furent jugés souillés et indignes d'être consacrés au dieu.

Thucydide, qui a écrit l'histoire de cette longue lutte, raconte tous ces traits, et bien d'autres, qui établissent pareillement que les Grecs se battirent vingt-sept ans pour leurs dieux. Il dit même, dans son troisième livre, que, depuis les temps les plus reculés, il se faisait à Délos des pélerinages de toutes les parties de la Grèce, et que, de son temps, tous les Ioniens se rendaient en dévotion, chaque année, au temple d'Éphèse avec leurs femmes et avec leurs enfans. C'est donc sans aucun fondement, comme nous l'avons affirmé, que les écrivains du XVIIIe siècle ont prétendu que l'esprit des croisades était un fait moral appartenant en propre au christianisme, car l'histoire des peuples anciens est remplie de témoignages sur les guerres religieuses qu'ils se firent. Ils avaient, comme les chrétiens, leurs lieux saints à visiter, leurs pélerinages à entreprendre, leurs infidèles à combattre, de même qu'ils avaient leur culte à professer, leurs offices à suivre et leurs dîmes à payer.

La réunion de la religion et de la politique dans une seule idée explique même un fait qui existe chez les anciens, et qui a existé en France jusqu'aux luttes de la puissance civile et de la puissance cléricale; ce fait, c'est la piété excessive, on pourrait presque dire le fanatisme des armées.

Au moyen-âge, et surtout avant le XIVe siècle, toutes les armées des peuples chrétiens étaient remplies d'une ferveur religieuse, qui s'est peu à peu dissipée, à proportion que l'esprit railleur et sceptique a pris naissance. Depuis un siècle, la robe du prêtre et la cape du soldat sont devenues l'expression de deux ordres d'idées tout-à-fait contraires, et tandis qu'autrefois le chevalier se préparait au combat par un acte de contrition prononcé à genoux devant la croix

de son épée, aujourd'hui les idées sont ainsi faites, que les militaires les plus braves sont ceux qui se croient obligés d'être les plus incrédules et les plus indévots.

Eh bien! parmi les peuples du paganisme, la foi religieuse, la piété, la dévotion même, furent toujours les premières vertus du soldat.

D'abord, il ne faut pas perdre de vue que le sacerdoce païen n'excluait pas les devoirs ordinaires de la vie. Les prêtres allaient à la guerre comme le reste des citoyens, et, chez les Romains, par exemple, il était fort ordinaire que l'un des consuls fût souverain pontife. Les soldats païens avaient donc leur clergé parmi eux, et les armées romaines étaient souvent commandées par leurs papes.

Dans tous les camps romains, il y avait, comme le témoigne Hérodien, une chapelle où se faisait le culte, et où les drapeaux étaient bénis et gardés. Il résulte d'ailleurs de plusieurs passages de Tertullien, qu'indépendamment des aigles, qui étaient un emblème religieux, les légions romaines avaient encore des bannières, faites en forme de croix, et sur lesquelles étaient brodées les images de certains dieux et de certaines déesses. Qui ne sait, du reste, la terreur que le dieu Pan inspirait aux armées romaines, et les vœux à Jupiter Stator ou à Jupiter Phérétrien que faisaient les capitaines, comme Clovis en fit, à Tolbiac, au dieu de Clotilde, lorsque leur armée était en déroute, ou lorsqu'ils rencontraient dans la mêlée le général ennemi?

Deux des hommes qui se sont acquis dans l'antiquité, l'un par une tactique pleine de calme et de sagesse, l'autre par un génie plein d'intuition et de fougue, une grande réputation militaire, ce sont Xénophon et Alexandre. Eh bien! ils furent aussi un modèle rare de foi religieuse et de piété.

A la bataille de Cunaxa, lorsque les prêtres eurent déclaré que les entrailles des victimes permettaient qu'on en vînt aux mains, Xénophon donna le mot à l'armée; ce mot était : *Jupiter sauveur et la victoire.* Quant le mot eut circulé dans les rangs, et un peu avant de s'ébranler, les dix mille Grecs entonnèrent tous d'une voix un pœan à Mars Enyalius; ce pœan était leur Marseillaise, mais une Marseillaise religieuse, comme en chantent les Navarrais et les Biscayens à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Durant toute leur retraite célèbre à travers l'Asie mineure, les Grecs ne livrèrent jamais un combat sans avoir d'abord chanté le pœan, auquel les maîtresses des soldats qui suivaient l'armée répondaient en chœur. Les prières publiques et

solennelles, avant la bataille, étaient du reste un usage général parmi les Grecs, et il n'arriva pas une seule fois, dans les trois ou quatre cents combats auxquels donna lieu la guerre du Péloponèse, que les troupes chargeassent sans avoir invoqué les dieux. Lorsque Xénophon eut ramené les Grecs en Europe, il se répandit en offrandes et en prières; le dixième de toutes les dépouilles faites par l'armée fut envoyée religieusement à Apollon, et lui-même, il fonda à Scillunte, près d'Olympie, un temple et un autel à Diane, à laquelle il ne cessa jamais de payer la dîme de ses revenus.

On peut dire que les guerres d'Alexandre furent un pélerinage perpétuel à travers l'Afrique et à travers l'Asie. Jamais peut-être il ne lui arriva de passer un jour sans sacrifier. Comme tous les hommes éminens du paganisme, il se flattait de descendre des dieux, et pour rien il n'eût voulu démentir cette pieuse origine.

Arrien est rempli de récits sur la piété d'Alexandre, qui montrent que le ressort de cette grande ame était surtout un ressort religieux. A trois époques différentes, un peu avant la bataille d'Issus, après la prise de Tyr, et après son entrée à Memphis, il lui plut de faire des cérémonies immenses, qui frappent encore l'esprit de surprise et d'admiration. C'étaient des processions de cinquante mille hommes, armés en guerre et tenant des cierges allumés à la main. La première fois, c'était en l'honneur d'Esculape; la seconde, en l'honneur d'Hercule; la troisième, en l'honneur de Jupiter Basileus. Alexandre, revêtu de son armure de bataille et tenant un cierge, marchait à la tête des prêtres en habits sacrés; puis venait sa phalange, puis sa cavalerie; cette procession infinie marchait au pas en chantant des cantiques, et ce devait être un bien beau spectacle que cette interminable file de pélerins cuirassés, dont les cierges décrivaient, le soir, une ligne lumineuse de plusieurs lieues, et qui rapportaient humblement à Dieu les grandes actions par lesquelles ils avaient rempli le monde de crainte et de respect.

Une fois, Alexandre avait déjà passé l'Indus et se préparait à passer encore l'Hyphasis; ses vieilles troupes le conjurent en pleurant de les ramener dans la Grèce, et il cède; mais avant de reprendre sa route à l'ouest, il veut célébrer un sacrifice colossal pour se rendre les dieux propices. Son armée ayant été partagée en douze corps, il fait élever, par chacun d'eux, un autel immense, plus haut et plus large qne les plus grandes tours. Les autels achevés, il range toute son armée autour d'eux, et il lui fait passer une journée en prières, tandis que les prêtres célébraient les saints offices selon le

rit grec. La France a vu, dans ces derniers temps, un autre capitaine du nom d'Alexandre tenir, presque une journée entière, son armée victorieuse à genoux. Quand les Russes eurent envahi la Champagne, en 1814, l'empereur Alexandre fit dresser sept autels dans la plaine, sur une ligne de plusieurs lieues, et sept cent mille hommes, rangés autour de ces autels, entendirent messe et vêpres, comme les soldats du Macédonien, en commémoration de leurs victoires.

La vie militaire des peuples anciens témoigne donc au dernier point de l'esprit religieux du paganisme. Les plus grands capitaines furent les dévots les plus fervens. Nous avons cité Sylla, qui était couvert de scapulaires comme Louis XI, Xénophon, qui employait tout son bien à bâtir des temples; nous pourrions citer Agésilas, qui fit en deux années, dit Xénophon, pour cent talens d'offrandes pieuses; mais nul n'égala la dévotion d'Alexandre. Pendant les dix jours que dura la maladie dont il mourut à Babylone, il ne manqua pas un seul jour d'assister aux offices. Arrien, qui a copié les bulletins de cette maladie sur le journal du roi, commence tous ses détails ainsi : Tel jour, il prend un bain, sacrifie, etc. Le troisième jour, il commence à ne pouvoir plus marcher, et dès-lors on le porte au temple dans sa litière. Le septième jour, on ne peut plus le porter au temple, et l'office a lieu dans une pièce disposée en chapelle près de sa chambre à coucher. Le huitième, on peut à peine le porter dans cette chapelle. Le neuvième bulletin est ainsi conçu : *Le danger est extrême; il sacrifie cependant.* Le dixième jour, le délire le prend avec le redoublement de la fièvre. Pendant son agonie, ses amis les plus intimes, Python, Attale, Démophon, Peucestas, Cléomène, Ménidas et Séleucus passent la nuit en prières dans le temple de Sérapis, et demandent au dieu s'il ne convenait pas de porter le moribond près de l'autel. « Il sera mieux où il est », répondit le dieu : Alexandre expirait en ce moment.

Au lieu de Sérapis, mettez le Christ; au lieu d'un tapis de Perse, mettez un lit de cendre, et au lieu d'Alexandre, vous aurez saint Louis.

Nous croyons, et nous l'avons déjà dit, que ce qui contribua puissamment à entretenir parmi les anciens cette foi ardente, c'était l'identité qu'il y avait pour eux dans les idées religieuses et dans les idées civiles. Pour les païens, tout était religion, la guerre, le travail, la loi, la famille; aussi, de même qu'il y avait une piété militaire, il y avait aussi une piété civile. Le jour où les magistrats en-

traient en charge, on les installait avec des prières publiques, selon un rituel spécial, au rapport de Thucydide, et à peu près comme nos anciennes cours de justice rentraient annuellement par une messe du Saint-Esprit. Le jour où la flotte qui portait Alcibiade partit pour la Sicile, toute la matinée se passa en prières. Les vaisseaux qui couvraient la rade du Pirée étaient pavoisés de bannières; les équipages et l'armée étaient à genoux, la tête nue, sur le pont, et des hymnes entonnés sur le môle étaient répétés en chœur par toute la flotte. Une fois les prières finies, les navarques commencèrent le pœan, on coupa les câbles, et cette myriade de vaisseaux, lancés vers les hauteurs d'Égyne, partit emportant des prières infinies, s'effaçant peu à peu par la distance, et entrecoupées par le bruit des rames et par le clapotement des eaux.

Chez les Romains, qui avaient un clergé décuple de celui de la Grèce, les magistrats étaient également installés avec des prières publiques. Ces prières étaient suivies d'un repas de corps. C'était aussi l'usage, pour ceux qui entraient dans quelque corporation cléricale, de donner un repas après leur élection. Tertullien, qui s'élève contre ces sensualités religieuses, nous apprend qu'on mangea du paon pour la première fois au repas qui fut donné par Hortensius, lors de sa promotion au pontificat. Nous avons déjà dit qu'il y avait un ordre de prêtres qui s'appelait les *sept maîtres d'hôtel;* leur charge était de présider aux repas de la cléricature. C'est parce que ces prêtres appartenaient toujours aux familles sénatoriales, que Domitien, souverain pontife, consulta le sénat sur la sauce à laquelle il convenait de mettre le fameux turbot dont parle Juvénal. L'apprêt de ce turbot, envoyé par les pêcheurs d'Ancône au chef du corps ecclésiastique, était véritablement une affaire religieuse, et les sept maîtres d'hôtel n'auraient pas plus souffert qu'on le fît cuire sans leur avis, que le duc de Saint-Simon n'aurait souffert qu'autre que lui tînt de son vivant le bougeoir de Louis XIV. Voilà pourquoi le sénat délibéra, toutes choses cessantes, sur le turbot; car Aulu-Gelle nous fait connaître que les affaires religieuses avaient toujours le pas devant dans l'ordre de la discussion.

On peut juger par la piété publique des païens de ce qu'était leur piété privée. Dans l'*Economique* de Xénophon, qui est un traité sur la vie du ménage, Ischomaque répond à Socrate : « Je commence tous les matins, comme les gens bien élevés, par réciter mes prières. » Les philosophes eux-mêmes ne commençaient jamais leurs repas sans une courte oraison, et c'était un usage général de l'ancienne Grèce,

même dans les repas mondains, de dire *graces* et de chanter un cantique avant de se lever de table. Il y a dans le *Banquet* de Xénophon le récit d'un souper pendant lequel des comédiens et des danseurs exécutent des farces, et après lequel les convives chantent dévotement le pœan.

Nous avons déjà dit qu'il existait encore, au IVe siècle, des livres théurgiques et des rituels d'un culte paien. Maintenant que ces livres sont perdus, on est obligé, pour reconstruire les cérémonies païennes, de recueillir ce qu'en disent par hasard les divers auteurs grecs ou latins. Minucius Félix nous apprend qu'il y avait à chaque temple des espèces de *sacristies* dans lesquelles demeuraient les prêtres chargés du culte quotidien. C'est dans l'une de ces sacristies, meublées comme une chambre ordinaire, que se passa l'abominable aventure, racontée par Flavius Joseph, d'une jeune et pieuse dame romaine que le dieu Anubis fit demander à plusieurs reprises par ses prêtres, et qui, heureuse d'un tel choix, et conduite par son mari dans le temple pour être livrée au dieu, se trouva, au milieu de la nuit, au pouvoir d'un homme infame, qui l'avait achetée des prêtres, plus infames encore. Plusieurs passages de Minucius Félix donnent à penser que cette aventure se renouvela souvent.

Ces cérémonies païennes se faisaient dans les temples de nuit ou de jour. Dans l'un et dans l'autre cas, on allumait des cierges. Il paraît même que le christianisme aurait emprunté cet usage des païens, et qu'il n'était pas encore établi à la fin du IIIe siècle, car Tertullien les raille d'allumer des flambeaux en plein midi. Les processions avec cierges et bannières, même dans les rues des villes et dans les chemins de la campagne, étaient fréquentes dans le culte du paganisme. Tertullien parle de processions qui se faisaient ainsi nus pieds, pour obtenir de la pluie de la bonté de Jupiter.

Lorsque le christianisme dispersa devant lui le culte païen, il eut à lutter long-temps contre des convictions profondes et opiniâtres. Nous avons déjà dit que, sous sous Valentinien II, il y eut des insurrections religieuses dans toute l'Italie qui forcèrent l'empereur à rétablir le culte de nuit. Les deux païens, dont l'attachement à la religion de leurs pères est resté le plus célèbre, sont Symmaque et Zosyme. Symmaque, contemporain de Valentinien II, est connu surtout par sa polémique épistolaire avec saint Ambroise. Il a laissé un volume de lettres pleines de renseignemens curieux. Zosyme, écrivain grec, qui vivait sous le règne de Théodose-le-Grand, a composé un livre sur la décadence de la république romaine. Zosyme, qui est un

dévot païen des plus ardens, n'hésite pas à attribuer la chute de Rome à la chute du culte des dieux, et il mentionne spécialement la négligence mise par Dioclétien à célébrer les jeux séculaires, comme la cause principale de la ruine de sa patrie. Son livre, rempli de regrets pieux, de vers sibyllins et de récits de miracles, est l'un des débris les plus précieux de la tradition païenne.

Telle fut l'antiquité religieuse, mal étudiée et mal connue jusqu'ici. Les philosophes, et ce que les modernes appellent esprits forts, n'y tiennent que peu ou point de place. Ceux qui voulurent méconnaître les dieux ou les railler, furent mis à mort comme Socrate, ou chassés comme Evhémère.

A. Granier de Cassagnac.

BULLETIN.

On répète tous les jours que la dissolution de la chambre n'est pas décidée, et l'on agit, de toutes parts, comme si l'ordonnance royale pour les nouvelles élections avait déjà paru au *Moniteur*. Les candidats que le ministère doit adopter passent en revue les chances qu'ils peuvent avoir et font toutes leurs dispositions pour la lutte. Ce n'est pas, nous le supposons, sans avoir reçu quelques secrets encouragemens du ministère lui-même. Concevrait-on, en effet, que le sommeil s'emparât du camp sur lequel flotte le drapeau du 15 avril, tandis qu'il se fait tant de mouvement, et plus de bruit encore, du côté de l'opposition? Nous n'entendons parler que de comités électoraux. On nous en promet pour toutes les nuances qui se séparent plus ou moins de celle qui domine aujourd'hui dans le gouvernement.

Il y aura le comité légitimiste; il y a déjà le comité des doctrinaires, qui existe toujours organisé, facile à convoquer. C'est tout au plus un triumvirat, destiné à développer, comme il pourra, sa petite influence exclusive, et qui en viendra peut-être, pour l'étendre, à mettre au bout de ses bras trop courts ceux des légitimistes. Nous le souhaitons sincèrement aux uns et aux autres, pour qu'ils aient enfin même destinée, comme ils ont eu même origine.

Il y a le comité de la gauche, qui vient de se constituer. Ses amis doivent lui souhaiter qu'il ne se divise pas bientôt en trois sous-comités à l'usage des hommes de la gauche qu'on nomme *constitutionnels*, de ceux qui se décorent du beau titre de *puritains*, et de ceux qui passent pour républicains, parce qu'ils dédaignent, dit-on, les puritains comme peu avancés. Ce ne sont pas là nos affaires : nous remarquerons seulement que c'est un singulier comité de la gauche, que celui où ne se trouve ni M. Barrot, ni M. Arago, qui, en ce moment, ont assez de loisir et de liberté d'esprit pour entreprendre ensemble un voyage en Hollande.

Voilà bien assez de comités, sans qu'on y ajoute encore un comité du centre gauche, comme l'avaient proposé quelques maladroits imitateurs, qu'un journal de cette couleur, *le Temps*, a tancés d'une façon assez sévère. Le véritable comité électoral, pour le centre gauche, ce doit être le cabinet du 15 avril lui-même, jusqu'à ce qu'on ait acquis le droit de lui attribuer un but et des opinions contraires. Il n'a donné jusqu'à pré-

sent ce droit à personne, et par aucun acte que nous sachions. C'est dans les circonstances actuelles, toutefois, qu'il faut regretter l'absence trop prolongée de M. Thiers. S'il était à Paris, lui qui juge d'un coup d'œil si sûr les partis, leurs espérances et leurs moyens stratégiques, on le verrait sans doute rester immobile, et, fermant l'oreille et les yeux aux coquetteries des comités, confier sa candidature, celles de ses amis au ministère qu'il a si bien appuyé, il y a quatre mois à peine. Ses amis feraient alors comme lui, et plusieurs autres, sans être tout-à-fait à lui, ni au ministère, se conduiraient avec la même confiance, parce qu'il serait là pour les rassurer par son exemple. Lors de la réunion Hartmann, et quand la gauche se croyait obligée de rassembler toutes ses forces, de dénombrer toutes ses réputations pour faire contre-poids à ce club de doctrinaires mal déguisés, M. Thiers a bien eu le crédit de retenir autour de lui et de donner au cabinet du 15 avril des hommes qui lui sont restés, M. Laurence, par exemple, et qui semblaient être réclamés exclusivement par la réunion de M. Barrot. Nous avons la conviction que la même influence, pleine de sagacité et toujours aussi loyale, s'exerçant aujourd'hui en faveur du ministère, dont les amis et les ennemis doivent être encore les mêmes, arrêterait beaucoup de jeunes candidatures, prêtes à se perdre dans les comités hétérogènes de la gauche, où il va se commettre, nous le craignons, bien des anachronismes. Nous avons des amis qui nous paraissent engagés dans ces eaux périlleuses, avec infiniment d'esprit et de ressources pour surnager, Dieu merci! Mais la plus légère inquiétude suffit pour nous faire déplorer le trop long éloignement de celui qui aurait été pour beaucoup de gens un guide, et pour d'autres une garantie, surabondante à nos yeux, contre les alliances funestes que le 6 septembre veut imposer, dit-on, au 15 avril, dans les élections. Il n'y a pas de raison légitime qui puisse éloigner si long-temps M. Thiers du centre des affaires. Il semble prendre à tâche de se faire oublier, s'il pouvait l'être. On voudrait lui voir un peu de ce stoïcisme de M. Guizot, qu'aucune douleur, même la plus récente et la plus vive, n'a abattu ni distrait!

Quoi qu'il advienne, la question de la dissolution a été conduite par M. Molé, avec une rare habileté, vers une solution qu'on croyait d'abord impossible. Aujourd'hui, la seule chose qui soit impossible, c'est la chambre qui a traversé avec tant d'incertitude la dernière session. S'imagine-t-on cette chambre reparaissant, dans quelques mois, après qu'on l'aura déclarée morte et qu'on aura disposé publiquement de son héritage, dans tous ces comités qui s'organisent! Il n'y aurait pas d'exemple de l'évocation d'un pareil fantôme! Ce serait à faire fuir, non pas seulement le ministère qui a engagé avec la chambre actuelle un duel où l'un ou l'autre doit succomber, mais M. Guizot lui-même, pour qui elle ne serait plus désormais qu'un embarras, et qui n'avait pourtant d'autre chance, il y a quinze jours encore, que de la ressusciter pour une année. On a dit que le président du conseil avait été seul de son avis le premier jour où il proposa de la dissoudre. Si cela est vrai, en jetant la question dans le public, il a pris le bon moyen d'avoir tout le monde pour lui, en peu de temps : c'est de la prévision politique, de la franchise, dont le public tout au moins doit lui savoir gré, et de l'esprit par-dessus tout.

La nécessité des élections générales fait de si grands pas, chaque jour,

que les affaires d'Espagne elles-mêmes ne seraient plus aujourd'hui un empêchement. Il faut bien que nous prenions le parti d'agir dans la sphère de nos propres intérêts, sans trop nous inquiéter de ce qui se passera maintenant chez nos voisins par-delà les Pyrénées. Si nous attendions que tout y fût calme et qu'on en eût fini avec la guerre civile, ce serait nous condamner à une immobilité que notre situation ne comporte pas. Le désordre est au comble en Espagne, et ceux-là même qui connaissent le mieux ce malheureux pays ne sauraient dire, après l'évènement du jour, quelle conséquence il aura le lendemain. Un seul fait demeure avéré, c'est la faiblesse et l'impopularité du prétendant, qui, au milieu de tant de confusion, ne s'est pas senti en état de marcher encore une fois sur Madrid. A peine si l'on sait, d'après les dernières nouvelles, dans quelles montagnes il se cache.

L'assassinat se propage d'un bout à l'autre de la Péninsule dans l'armée qu'on appelle encore constitutionnelle; et ce sont les soldats qui, voyant leurs officiers décider du sort des ministères, s'arrogent le droit de juger et de punir leurs généraux. Voilà les premiers et peut-être les seuls fruits de la révolte d'Espartero, plus scandaleuse, osons le dire, et d'un plus funeste exemple que le coup de main de la Granja, qui, au bout du compte, ne fit que suivre le mouvement des juntes au lieu de le précéder, et fut le dernier acte d'une insurrection presque générale et malheureusement populaire. Nous avons contesté, dès le premier jour, à l'attentat d'Espartero, ce titre de 18 brumaire qu'on lui donnait assez légèrement; nous avions craint de n'y voir qu'un 18 fructidor tout au plus : il devient manifeste qu'il faudra, pour le qualifier comme il doit l'être, descendre bien plus bas l'échelle des journées révolutionnaires; mais ce n'est pas nous qui consentirons à remuer ces tristes souvenirs, afin de lui donner le baptême qui lui est réservé.

Après le meurtre d'Escalera et du gouverneur de Vittoria, voici de nouvelles victimes, Saarsfield et le colonel Mendivil, qui tombent, à Pampelune, sous les coups des soldats. Le colonel Mendivil, sur qui les correspondances ne s'expliquent pas davantage, était, nous le croyons, un de ces Anglais qui avaient accepté temporairement et librement du service en Espagne et n'avaient pas encore voulu rompre leur engagement volontaire; ce n'était pas un Anglais devenu tout-à-fait Espagnol comme Saarsfield. Ainsi les fureurs de la soldatesque, qui se prétend trahie, n'épargnent pas même les étrangers, qui seraient autorisés plus que personne à se plaindre de la trahison. La France a failli en avoir la preuve par l'assassinat d'un des siens, qui n'a échappé que par hasard; on nous apprend que le colonel Senilhes, qui était dernièrement à Pampelune, victime désignée aux aveugles vengeances des soldats, n'a dû son salut qu'au mauvais état de sa santé qui venait de l'obliger à faire une excursion dans les Pyrénées, où il est allé prendre les eaux. On cite d'autres noms parmi les Espagnols, Oraa, Buerens, qui, s'ils n'ont été déjà frappés, sont menacés du même sort que Saarsfield et Escalera. Le jeune Narvaez, ce général dont l'Espagne attendait plus que d'aucun autre, si l'envie ne lui eût fermé le chemin, se meurt d'une maladie de langueur qu'on attribue à un empoisonnement. Les sociétés secrètes fournissent les fanatiques instrumens de ces exécutions ouvertes ou cachées, qu'un mauvais génie a résolu d'étendre sur tous les chefs militaires dont la réputation s'est fait jour au service de la cause constitutionnelle. Il y a des gens qui voient dans ces manœuvres ténébreuses la main des agens

de don Carlos; d'autres veulent y voir l'intervention plus criminelle de Mendizabal, qu'on juge capable de se frayer à tout prix un chemin qui le ramène au pouvoir. Le parti militaire l'a renversé, il a résolu d'ôter à ce parti tous ceux qui le dirigent et qui peuvent, en se maintenant à la tête du dernier mouvement qu'ils ont fait, continuer de l'exploiter au profit de leur ambition. Mendizabal est plus ambitieux que les généraux qui le gênent, et il est certain qu'il a toujours été l'ame des sociétés secrètes. L'affreux soupçon qui plane sur lui en Espagne n'a pas été recueilli dans les repaires infimes où s'élabore d'ordinaire la calomnie; il tombe de haut sur sa tête, et nous devons dire que, parmi les Espagnols auxquels nous avons rapporté ce que nous apprenions, il y en a qui, sans avoir été hostiles jusqu'ici à l'ancien ministre des finances, n'ont pas voulu le défendre.

Le ministère qui remplace Mendizabal est enfin complété par la nomination de M. Gonzalez au département de l'intérieur, qu'avait refusé M. Vadillo, et il nous devient plus facile d'apprécier exactement la couleur politique des hommes qui ont accepté une place dans ce cabinet de coalition.

M. Gonzalez ne souffrira pas, tant qu'il sera ministre, que l'on prépare, ainsi qu'on l'avait d'abord espéré de ses collègues, une nouvelle combinaison où entreraient Martinez, Toreno, Isturitz, et les anciens chefs de la chambre des *proceres*. Il appartient trop complètement à la majorité des cortès constituantes, pour en venir à de telles concessions, et il a signalé avec trop d'éclat son opposition à Isturitz, qu'il remplaça dans la présidence de la chambre après les élections de 1835, et qu'il combattit toujours depuis cette époque.

Parmi les autres ministres du 18 août, que nous avons classés dans la majorité des cortès actuelles, il y en a qui, par leurs opinions, appartiennent en effet à ce parti, mais qui, sous Mendizabal, marchaient et votaient parfois contre lui. De ce nombre est M. Salvato, qui tient le portefeuille de la justice : il était de la même couleur que la majorité, mais sans se confondre avec elle, à peu près comme, chez nous (si toutefois il nous est permis de rire dans une affaire aussi sérieuse), M. Jaubert se mêle aux doctrinaires sans les suivre. Du reste, la présence de M. Salvato, député catalan, dans le cabinet espagnol, pourra être une garantie contre toute idée de retour au malheureux traité de commerce que les réclamations de la France ont fait abandonner.

Evariste San-Miguel s'isolait aussi un peu de la majorité, quand Mendizabal la dominait. On sait d'ailleurs assez qu'il se rattache à elle par tous les antécédens de sa vie.

M. Pio-Pita Pizarro, forcé de sortir du ministère précédent, parce qu'il ne s'accordait pas avec lui, doit être, dans celui-ci, la preuve vivante que la reine régente exerce librement la prérogative royale, puisqu'elle a choisi, pour remplacer Mendizabal aux finances, un des adversaires les plus notoires de cette administration d'*exaltados* sous laquelle on la disait captive.

Le ministre *d'outre-mer*, M. Canas, est un brave marin, et rien de plus; sa couleur politique n'est pas prononcée, ou du moins ses facultés de gouvernement sont assez médiocres pour qu'on ne s'informe pas quelle peut être sa couleur. On sait seulement qu'il commande une division navale sur les côtes de la Galice, et on n'oublie pas qu'il a concouru à faire lever le siége de Bilbao, pendant qu'Espartero commandait les opérations des troupes de terre.

Il paraît que si le mouvement de réaction vers le parti d'Isturitz et du statut royal n'est pas allé plus loin que ce que nous voyons, ce n'est pas la faute d'Espartero, ni de ceux qui l'ont poussé. L'élan était pris pour renverser, non pas seulement un ministère, mais la constitution. Il a fallu s'arrêter, après la chute du ministère Mendizabal, devant l'attitude de la garde nationale de Madrid, dont la fermeté et les opinions sont connues. Cette milice n'a pas remué; mais on a pressenti ce qu'elle pouvait souffrir, ce qu'elle était prête à empêcher, et malgré l'ardeur avec laquelle on s'était précipité vers un but réactionnaire, on n'a pas osé sauter par-dessus la constitution régénérée.

Nous voudrions pouvoir espérer autant de force et d'union des gardes nationales du Portugal, qui, au moment où nous écrivons, doivent être engagées dans la lutte avec la petite armée de Saldanha. Quel que soit son succès, dont il est permis de douter encore, Saldanha se trompe étrangement, s'il croit accomplir une grande œuvre, une mission vraiment patriotique. Il obéit en esclave à l'influence anglaise, il abolit les faibles commencemens de cette nationalité que son pays prétendait enfin se donner; il prépare les voies à un nouveau ministère de M. le duc de Palmella, qui, pendant ce temps, jouit à Paris des loisirs que lui a faits encore une fois l'émigration, et qu'il a toujours supportés avec assez d'insouciance et beaucoup d'esprit, mais peu d'héroïsme. Le maréchal lieutenant de don Pedro a tout l'air, dans cette occasion, d'être un de ces *gros soldats*, comme Antoine dans Shakspeare, qui ne savent pas trop bien ce qu'ils font et brandissent leur sabre à tort et à travers, sans profiter de leur triomphe. Il sera dupe de ce qu'il aura accompli. Ce n'est donc pas la peine de se draper à la romaine et de dire, comme César, lorsqu'on est simplement le maréchal Saldanha, une épée sans intelligence au service d'un diplomate anglais : — « Ceux qui ne sont pas contre moi, sont pour moi. »

Encore si la politique anglaise devait prévaloir définitivement en Portugal et y constituer quelque chose de stable. Mais il faudrait, pour cela, y relever les anciens comptoirs britanniques et introduire de nouveau les habits rouges dans les garnisons portugaises. Ce n'est plus possible, et le règne des Beresford est passé à Lisbonne. Un jour ou l'autre, même après la restauration de la charte de don Pedro, un soulèvement national peut prendre encore pour drapeau la constitution de 1822, qu'on allait réviser et rendre applicable, à l'imitation de celle des cortès espagnoles, sans cette révolte militaire de Saldanha qui n'a point d'avenir.

En attendant, l'Angleterre aura fait ce qu'elle cherche à faire partout, elle aura divisé pour régner. Elle pourra jouir, quelques années encore, d'un reste de vieille influence qu'on lui disputera de plus en plus. Pour atteindre ce but précaire, il fallait bien qu'elle suivît deux directions contraires en Portugal et en Espagne; il fallait empêcher que la conformité d'institutions n'établit entre ces deux états voisins une alliance plus intime qui leur aurait permis de se prêter des secours mutuels et de n'en pas demander ailleurs.

On est heureux d'avoir la certitude que les représentans de la France à Madrid et à Lisbonne, MM. de Latour-Maubourg et Bois-le-Comte, n'ont pas admis ces variations intéressées dans leur politique, ni compromis leur dignité par de semblables intrigues.

Un de nos jeunes diplomates, plein de finesse et d'activité, M. d'Eyragues, chargé d'affaires à Constantinople, vient de rendre à son pays un service digne d'attention, en essayant de pénétrer, aussi vite qu'il l'a pu faire, chez un peuple aussi dissimulé, des desseins contraires à la France, et dont la France aura bientôt à demander compte au divan. Il a vu faire rapidement les préparatifs d'une expédition maritime, que devait commander le capitan-pacha. L'escadre sous ses ordres se proposait de faire une promenade dans la Méditerranée, pour se livrer à des évolutions; elle aurait touché, par occasion, à Mitylène, puis à Candie, où il reste des foyers d'insurrection à étouffer. Seulement, peu de jours avant de mettre à la voile, la nouvelle se répandit vaguement, comme s'il s'agissait d'une chose insignifiante, que le capitan-pacha avait la fantaisie d'aller visiter, en passant, le bey de Tunis, sous prétexte qu'il est son plus vieil ami. L'amitié, chez les Turcs, sait imaginer d'habiles détours. Déjà le chargé d'affaires de France avait écrit à son gouvernement. M. Molé, partageant la méfiance de M. d'Eyragues, envoya aussitôt l'ordre au contre-amiral Gallois, qui était encore à Toulon, et au contre-amiral Lalande, qu'on a dû rallier en mer, de surveiller la marche de l'escadre turque, et de lui barrer le chemin. Malgré tant d'empressement de notre diplomatie à Constantinople et à Paris, et de notre marine elle-même, il paraît certain que le capitan-pacha, qui n'a plus pensé ni à Mitylène, ni à l'île de Candie, ni aux foyers d'insurrection, mais seulement à son vieil ami de Tunis, et qui a eu bon vent en poupe, est maintenant dans ce port avec son escadre. La mission de notre marine est donc, aujourd'hui, de l'engager à lever l'ancre, et de l'y forcer, s'il résiste : tel est l'ordre nouveau qu'a transmis, dit-on, M. le ministre des affaires étrangères.

La présence du capitan-pacha dans les eaux de Tunis a déjà produit son effet sur nos négociations avec le bey de Constantine. Il allait signer une paix avantageuse et honorable pour nous, dont nous avions dicté les conditions : il consentait à payer un tribut, ce qui est la meilleure manière de reconnaître notre souveraineté; Guelma nous restait, ainsi que tous les points de la côte que nous avions désignés nous-mêmes comme nécessaires à la sécurité de notre établissement. Il a refusé tout d'un coup de tenir sa parole donnée, il a préféré la guerre. On devait s'y attendre, quand on a vu les voyages continuels de Tunis à Constantine, entrepris par quelques derviches, agens diplomatiques et dévots, qui venaient porter des paroles d'encouragement à Achmet-Bey et ranimer sa foi de musulman. Il aura donc la guerre, mais une guerre à laquelle le ministère ne marchandera aucun sacrifice, ni l'activité pour arriver à temps, ni les ressources en hommes et en matériel pour arriver à bien! M. le duc d'Orléans ne partagera pas les périls de l'expédition; il est obligé encore cette fois de laisser cet honneur à son frère. Il a résisté, il s'est indigné qu'on interprétât les devoirs de sa position nouvelle et son importance plus grande dans l'état, de telle sorte qu'il lui sera interdit de se montrer à l'armée, comme son frère, en face de l'ennemi, là où les soldats aiment tant à voir un prince. Ce n'a pas été trop de toute l'autorité d'un père et d'un roi pour le faire fléchir. Nous le félicitons, du fond du cœur, pour sa noble résistance.

M. le duc d'Orléans est allé se distraire au camp de Compiègne, où il trouvera des consolateurs qui souffrent du même sacrifice et de la même douleur. M. le président du conseil a dû partir le 2 septembre pour Compiègne;

nous souhaitons qu'il achève de persuader le prince au nom de la raison d'état. Nous croyons, quant à nous, qu'il n'y a pas de plus grand malheur, aujourd'hui, pour l'héritier du trône, que de ne pas aller au-devant de tous les dangers qui se présentent. Quels qu'ils soient, tous sont dignes de sa situation comme de son courage.

Nous apprenons avec plaisir que les chefs de corps, au camp de Compiègne, traitent la profession militaire avec plus de dignité et de sérieux que par le passé; ainsi ils n'exigent plus du soldat qu'il s'occupe de tous ces futiles travaux d'enjolivement, de toutes ces inscriptions, en vers et en prose, de tous ces colifichets laborieux dont on remplissait autrefois ses loisirs, dans l'intervalle des manœuvres. Tous les embellissemens qu'on s'est permis peuvent être justifiés par un but d'utilité réelle. C'est tout au plus si quelques colonels, *plus feseurs* que les autres, comme on dit au camp, recommandent encore les *rebus* militaires qui produisaient un si merveilleux effet, sur le front de bandière, au temps de M. le dauphin et même un peu plus tard.

Nous avons sous les yeux deux circulaires importantes de M. le ministre de l'intérieur. L'une est destinée aux conseils-généraux, dont on veut avoir l'avis sur quelques difficultés fondamentales que soulève la réforme des prisons, afin de compléter l'étude administrative de cette grande question. L'autre indique aux préfets la nomenclature de tous les actes municipaux qu'ils pourront désormais approuver eux-mêmes, sans les soumettre préalablement au ministère de l'intérieur : elle a pour but d'opérer la décentralisation administrative ordonnée, par la loi du 18 juillet 1837, sur l'administration municipale. M. de Montalivet, depuis qu'il est entré aux affaires en 1830, a occupé le pouvoir assez long-temps, et dans des circonstances assez graves, pour avoir eu le bonheur de signaler son passage par les lois les plus essentielles qui règlent notre nouveau régime intérieur. La première loi sur la garde nationale, la loi sur la composition des conseils municipaux, aujourd'hui la loi relative à leurs attributions, précédemment la loi des chemins vicinaux, enfin la seconde loi toute récente sur la garde nationale, voilà quelques-unes des améliorations législatives qu'il a, ou proposées ou achevées, et auxquelles son nom est attaché. S'il met en mouvement la réforme morale des prisons, il n'aura plus rien à désirer, et il y aura là plus que du bonheur, car on n'ignore pas que c'est la pensée qui l'a toujours occupé, et le vœu le plus cher de sa pure ambition.

Malgré l'approche des élections, il paraît néanmoins qu'il reste assez de loisir à quelques têtes politiques pour prêter quelque attention aux rêves les plus incroyables sur la régénération de la presse périodique. Les journaux quotidiens ont été menacés d'une feuille nouvelle à bon marché, à 18 francs par an, journal d'un genre nouveau, qui n'aurait contenu que des faits, mais beaucoup de faits, et tous exacts, et pas le moindre bout de raisonnement : de la *publicité* enfin sans *polémique*. Il ne s'agissait que d'obtenir l'exemption de la taxe du timbre pour cette feuille économique, en vertu d'une loi de brumaire qui ne lui est pas applicable, et l'immunité des droits de poste, par la même loi qui ne statue que sur le timbre.

Avec cela, le journal-modèle promettait de marcher, en s'appuyant encore et toujours sur le gouvernement, qui aurait été tenu de lui fournir des faits vrais en abondance, et tous les jours. Vous auriez vu que, pour ne pas le laisser manquer de pâture, le gouvernement aurait commencé à jeter

dans le public, il y a plus d'un mois, ce que M. d'Eyragues lui apprenait de Constantinople, quelque vagues et incertaines encore que fussent les indications, et malgré l'intérêt politique qui commandait de les garder encore secrètes.

Si quelque feuille, non dépendante du gouvernement et peu respectueuse pour le journal des faits, avait révélé ce qu'elle croyait savoir, et comme elle le savait, le gouvernement n'aurait pu se défendre par aucune polémique dans le journal ouvert seulement aux faits; il aurait déposé là les nouvelles, quand il l'aurait jugé utile et opportun. Mais, pour raisonner un tant soit peu contre ses adversaires, il lui aurait fallu emprunter, ou entretenir en disponibilité perpétuelle les colonnes d'un autre journal, diviser en un mot la *publicité* et la *polémique*. Cela ne ressemble-t-il pas un peu à l'ingénieuse combinaison de la constitution impériale, d'après laquelle on parlait, on raisonnait dans le tribunat, sans en venir au résultat législatif, au vote, tandis qu'on votait dans le corps législatif, sans donner, ni demander un mot d'explication? Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et les inventeurs les plus féconds s'épuisent.

La feuille économique ne fait aucun cas du journal ministériel du soir, parce qu'il contient à peine, de loin en loin, quelques nouvelles vraies, non acceptées pour vraies par l'opposition, mais émanées enfin du gouvernement. Que veut-on? *La Charte de* 1830, comme tous les journaux du soir qui ont rempli le même office avant elle, n'est qu'*un poteau d'affiches ministérielles*, selon l'heureuse expression de M. Thiers. Or, le gouvernement n'a pas tous les jours quelque chose à afficher, et cela ne peut pas lui venir tous les jours; voilà où est l'erreur capitale de la spéculation qu'on offre au ministère. Il n'y a pas, il n'y aura jamais de ministres assez prodigues en révélations, ni autrement, pour alimenter pendant trois cent soixante-cinq jours un bulletin de faits, qui ne contiendrait pas autre chose.

— On disait généralement, depuis *la Tour de Nesle*, que la Porte-Saint-Martin avait atteint les limites du mélodrame, et que désormais, pour ce théâtre, les colonnes d'Hercule étaient posées. M. Harel, qui passe pour un habile homme, ne voulant pas contredire le public, eut donc recours aux Bédouins, aux acrobates, aux éléphans dansant sur la corde, et l'on put affirmer un instant que le règne du mélodrame et de Mlle George était bien réellement passé. On se trompait. Le repos de M. Harel n'était qu'une feinte, son changement de manœuvre qu'une ruse, sa lassitude apparente qu'un moyen d'exciter plus tard l'admiration. Tout à coup, après les drames vertueux de Rougemont, voilà M. Harel qui sonne la charge, et le mélodrame reparaît. Il reparaît plus triomphant qu'en aucun temps du monde, plus carré par sa base, si cela se peut dire, plus sûr de ses forces, rafraîchi par le sommeil. Gloire à M. Harel! Il nous prouve que rien n'est impossible. Nous ne nierons plus désormais les miracles. Le mélodrame est le Lazare moderne, retiré du tombeau par la main puissante de M. Harel. Après *la Guerre des Servantes*, il faut tirer l'échelle.

Washla est la servante de Primislas, roi de Bohême. Washla veut que le roi l'épouse, et comme le roi craint de se déshonorer en épousant sa servante, il s'empoisonne. Washla résoud alors d'épouser Ludger, le fils de Primislas, et de monter avec lui sur le trône. Ludger, refusant d'*en-*

chaîner sa vie à la vie de la servante Washla, quoiqu'elle soit devenue reine, grace à trois mille Saxons qui ont pris les armes pour elle, Washla ordonne qu'on mette à mort le fils, qui la gêne tout autant que le père. Révolution soudaine. Washla apprend que ce prince Ludger est son propre fils. Ludger, mis en liberté par ordre de la reine, n'a rien de plus pressé que de faire enchaîner sa prétendue mère et de la condamner à mort. Un certain Graff, exécuteur des hautes œuvres de l'ex-reine, ayant à se venger d'elle pour affaires d'amour, se donne la satisfaction personnelle de lui servir de bourreau. Mais, au milieu de l'exercice de ses fonctions, il apprend d'une manière positive que sa mère, qu'il avait *ignorée* jusqu'à ce jour, n'est autre que la servante-reine Washla. Aussi Mlle George, c'est-à-dire Washla, n'a pas été plus tôt précipitée du haut d'une tour, que Graff se précipite lui-même pour se punir de son involontaire parricide. Si *la Guerre des Servantes*, dont le lecteur ne pourra avoir qu'une idée très incomplète par cette superficielle analyse, n'obtient pas le prix Monthyon l'année prochaine, il faudra désespérer de l'Académie. — Mlle George s'est démenée de main de maître. Le saut de la tour est un triomphe dont le public de la première représentation croyait que Mlle George ne se relèverait pas.

— *Bruno le Fileur* est une des plus jolies pièces que l'on ait données au Palais-Royal depuis long-temps. L'intrigue en est fort ordinaire. Il s'agit tout simplement d'un fileur de coton, qui, devenu maître d'une grande fortune par héritage, épouse une jeune fille du monde, et se trouve terriblement dépaysé au milieu de la bonne société. Cette seconde partie du vaudeville est pleine d'esprit et de saillies. Les mésaventures de Couturier, ancien ami de Bruno, dans le salon de ce dernier, où il veut se donner les airs d'un homme qui sait vivre, sont très divertissantes et ont décidé le succès. Achard a très bien joué son rôle.

— Le genre maritime, découvert par M. Eugène Sue, commence, après avoir absorbé le roman, à se produire sur le théâtre. *Le Matelot à terre*, joué aux Variétés, est sans doute un acheminement à de plus hautes destinées. Qui sait? peut-être plutôt que nous ne pensons, aurons-nous le drame maritime. En attendant, le vaudeville maritime dont nous avons à parler n'offre pas grand attrait. Un matelot qui se grise, qui s'amourache, qui veut se battre avec tout le monde, et qui finit par se rembarquer après avoir dépensé le reste de sa part de prise à une action vertueuse : tel est le thème développé d'une façon assez insignifiante aux Variétés. *Le Matelot à terre* est aussi ennuyeux que maritime; en revanche, il n'est pas plus maritime qu'il n'est ennuyeux.

F. Bonnaire.

CHRISTIANIA.

Il existe un grand nombre d'ouvrages sur la Norvége et plusieurs descriptions de Christiania. Les Anglais en ont fait une bonne part; ils voyagent maintenant dans ce pays comme ils voyagent encore en Suisse, traversant les montagnes et les vallées le lorgnon à la main, et notant avec un soin minutieux tout ce qui leur arrive depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir, comme si l'avenir de la société dépendait du temps qu'ils ont eu et du dîner qu'on leur a servi. L'un deux, M. Laing, a publié, sur la constitution, sur l'état moral et l'état matériel de la Norvége, un livre qui n'est pas exempt d'erreurs, mais qui renferme des observations excellentes et des documens dignes d'être étudiés (1). Un autre livre plus intéressant encore par le but que l'auteur s'était proposé, et non moins curieux par les détails de mœurs qu'il renferme, est celui de M. Léopold de Buch, l'un des géologues les plus distingués de l'Allemagne. Enfin je citerai comme deux tableaux très poétiques et très exacts d'une partie de la Norvége, l'ouvrage malheureusement trop court de M. J.-J. Ampère, et celui de son compagnon de voyage M. Hœring (Willibald Alexis) (2).

Mais après avoir lu tout ce que le zèle bienveillant de quelques amis et des visites assidues aux libraires viennent de me procurer, j'avoue que mon imagination avait été assez lourde et assez inhabile pour ne pas pouvoir se représenter la véritable physionomie de Christiania. Même en traversant les frontières de la Norvége avec une voiture norvégienne, un postillon norvégien et des chevaux norvégiens, je me trompais encore. Je me figurais toujours la capitale de cette contrée comme une ville assez chétive, toute bâtie en bois, écrasée par un ciel sombre, silencieuse dans son travail comme

(1) *Residence in Norway.*
(2) *Herbstreise durch Scandinavien.*

dans son repos, et en arrière de plusieurs siècles de tout ce que nous sommes convenus de regarder comme une expression d'élégance et de bon goût. Au lieu de cela, j'ai trouvé une grande et belle ville, épanouie au soleil comme une cité méridionale, animée par une foule d'étudians, par une foule de marins, et marchant au niveau de tous nos raffinemens de luxe.

Il y a ici des magasins de modes où l'on reçoit le bulletin de Longchamps en même temps que le ministre reçoit ses dépêches. Il y a un hôtel garni plus cher que ceux de la rue Richelieu, un tailleur qui aurait pu habiller Brummel, un cuisinier de l'école de M. Carême, et un perruquier français, ce qui est, comme chacun sait, le point culminant de la civilisation. Il y a aussi, sous un groupe de tilleuls qui a la prétention de ressembler aux arbres des boulevards, un *Conditor* qui ne craint pas d'entendre parler de Tortoni, et, à l'extrémité de la ville, un théâtre.

Ce théâtre est fort étroit, il est vrai, et fort mal éclairé; mais mon bon ami Dalh, qui m'y conduisait, avait bien soin de me faire remarquer qu'on en bâtissait un autre, que les décorations seraient renouvelées, que les meilleurs acteurs étaient absens, et mille autres choses que lui dictaient son excellent cœur et son patriotisme. Ce jour-là on jouait une pièce traduite de M. Scribe. La scène représentait l'intérieur d'un salon de la Chaussée d'Antin, et le premier amoureux, qui venait de faire un voyage à Paris, imitait de son mieux les acteurs du Gymnase. Ce spectacle m'affligea profondément. Hélas! me disais-je, est-il possible que j'aie quitté notre bon pays de France, que j'aie traversé le Rhin, l'Elbe, la mer Baltique, le Sund, et les lacs de Suède et les forêts de sapins de la Norvége, au grand péril de mon corps, au grand regret de mon ame, tout cela pour venir voir des acteurs singeant les acteurs des boulevards, un théâtre calqué sur ceux des boulevards, et la traduction d'un vaudeville des boulevards. Mais la pièce finie, il se fit un grand silence; tous les paisibles bourgeois de Christiania s'en allèrent dans la salle des rafraîchissemens pour se remettre des émotions trop fortes que venait de leur donner cette œuvre parisienne, puis ils revinrent prendre leur place en silence, et, tout à coup, une sourde rumeur, une vague agitation annonça l'approche d'un évènement extraordinaire. La toile se leva, et l'on vit paraître un chasseur ivre et un ours. Le chasseur ivre jouait trop mal son rôle pour des gens qui s'y connaissent; on eût dit, à le voir vaciller avec tant d'effort, qu'il n'avait jamais éprouvé l'effet de l'eau-de-vie de pommes de terre, ce qui n'est guère probable. L'ours, au contraire, avait une intelligence d'ours admirable et une peau noire superbe. Il marchait sur ses lourdes pattes avec une grace toute particulière, et il beuglait comme s'il eût été dans les montagnes de Drontheim. On siffla le chasseur, pour lui apprendre à ne pas tromper, une autre fois, le public, par de faux airs d'ivresse; mais on applaudit l'ours, et moi j'applaudis aussi, car je venais de m'apercevoir que je n'avais pas fait six cents lieues inutilement.

Christiania est une ville de vingt mille ames, bâtie dans la plaine, entre les bois et la mer. Au nord, une ceinture de collines la protége comme un rempart; au sud, le golfe s'ouvre devant elle avec ses barques de pêcheurs et ses voiles blanches qui viennent de France. Le port est d'une entrée difficile, mais il est très sûr. Les îles qui s'élèvent, de distance en distance, à travers le golfe, sont comme autant de forteresses assurées contre le vent et la tempête. Les rues sont larges et droites, les maisons construites en briques ou en pierres, ce qui est une rareté dans le Nord. Cette capitale de la Norvége ne date que du XVIIe siècle; mais à quelque distance de là s'élève la vieille ville où l'évêque demeure encore. La vieille ville est ici comme l'ancien Marseille avec sa cathédrale sur la colline. La nouvelle ville est descendue dans la vallée, elle s'est arrondie comme un arc autour de la mer, elle a voulu avoir ses édifices élégans et ses rues tirées au cordeau.

Là est tout l'art, tout le bruit, tout le luxe des cités, et, à quelques centaines de pas, l'aspect pittoresque de la campagne, les collines avec leurs châlets, les lacs endormis au milieu des vallées, et les rivières coulant silencieusement entre les sombres forêts de sapins. Toutes ces rivières sont chargées des blocs d'arbres que les propriétaires font flotter parfois d'une extrémité de la Norvége à l'autre. Chacun d'eux a sa marque particulière qu'il publie dans le pays, et une fois qu'elle est connue, il lance, sans inquiétude, sa flottille à l'eau. Les bois des diverses provinces s'en vont fraternellement le long des vagues, tantôt jetés contre les rochers, tantôt mis à sec sur la côte, tantôt pris par les glaces. Leur voyage dure un ou deux ans, mais ils finissent par arriver au port; très peu manquent à l'appel. Deux ou trois inspecteurs vont les reconnaître, et c'est une chose merveilleuse que l'art avec lequel ils savent reconnaître la marque primitive que ces blocs ont reçue et le nom du propriétaire auquel ils appartiennent. On a vu, l'année dernière, six cent mille pièces de bois réunies sur une seule rivière. Ce qui appartenait à César fut rendu à César : il n'y eut ni procès, ni contestation. Quand l'inspection est faite, les paysans viennent avec leurs chariots prendre les pièces de bois pour les transporter à la scierie. Un employé règle leur compte, puis leur inscrit, sur le dos, avec de la craie, le nombre de pièces qu'ils ont amenées et ce qui leur est dû. Le paysan court au comptoir, ayant grand soin de ne pas se frotter contre les murs et de ne pas trop tourner le dos au vent, de peur de voir s'envoler en poussière ses titres de créance. Le caissier vient, vérifie l'addition, paie, et prend sa quittance en donnant un coup de brosse au paysan.

A un ou deux milles de Christiania, le paysage s'agrandit, ou devient plus sauvage. L'on n'aperçoit plus que les longues lignes de montagnes, aux sommités arrondies, aux teintes uniformes, enchaînées l'une à l'autre sans interruption, et ondulant comme les vagues de la mer. Au milieu, la vallée étroite et cachée sous une forêt de sapins; l'eau du golfe qui se fraie un passage dans la vallée, et gémit sur ses rives rocailleuses comme si elle atten-

dait vainement la barque du Vikingr; puis, à de longues distances, une pointe de rocher qui surgit au-dessus des bois, une maison qui s'ouvre au bord du chemin, et point de voix humaine, point de cris, point de chant, seulement le bruit des flots qui se brisent sur les rochers, et les soupirs de la forêt, balancée par le vent du nord. L'homme s'en va à pas lents au milieu de cette nature sombre : il semble qu'elle pèse sur lui de tout son poids; il la regarde en courbant la tête, et s'éloigne en silence.

Les habitans de Christiania ont choisi, avec un soin particulier, quelques-uns des plus beaux sites pour s'y bâtir une demeure. Là est Lille-Frogner, d'où l'on voit toute la ville et la mer, avec les îles qui la parsèment, se dérouler comme un vaste panorama : là est Borgen, où tout est calme et recueillement, où l'on n'aperçoit que les forêts lointaines, revêtues de teintes vaporeuses, et le golfe, dont les rayons bleus se confondent avec l'azur du ciel. Là est Bogstad avec son lac riant et ses allées majestueuses. C'est là qu'une famille aimable, la plus riche et la plus noble famille de Norvége, exerce, avec l'urbanité exquise du grand monde, l'hospitalité cordiale des contrées du Nord. Pas un étranger n'est venu ici sans être accueilli comme un hôte privilégié, et pas un ne s'en est retourné sans emporter au fond du cœur le nom de Wedel et le nom de Bogstad.

Un peu plus loin est la montagne célèbre de Ringrig. Cette montagne est couverte de sapins, fendue au milieu comme par un coup de hache, et à travers cette ouverture étroite, entre les rochers, on découvre un grand lac, traversé par la route de Drontheim, une longue plaine, et une immense chaîne de collines et de forêts. Toute la Norvége est là, et la montagne de Ringerig est comme une fenêtre ouverte sur l'espace. L'une des parois de cette montagne est appelée *Kofield*. On raconte qu'une pauvre veuve aperçut un jour au sommet du rocher l'unique vache qu'elle possédait au monde, poursuivie par un ours. Hors d'état de la défendre, elle se jeta à genoux, et implora le secours de son saint patron et l'aide de Dieu. Au moment où elle achevait sa prière, la vache se précipita au bas du rocher, et bondit joyeusement devant elle. L'ours, affamé, voulut la suivre, mais il se fracassa la tête; et la pauvre veuve ramena l'imprudente génisse à l'étable, et vendit, pour plusieurs boisseaux de blé, la peau de l'ours. A quelque distance de là est le Haardkol, autre montagne non moins escarpée. Là vivait jadis un roi qui avait une fille charmante, nommée Siri-Sara. Elle rencontra dans la vallée un jeune homme beau comme elle, mais d'une naissance moins noble. Tous deux s'aimèrent et s'unirent secrètement. Le roi apprit cette union, et conjura sa fille de lui livrer l'homme qui l'avait séduite. Elle s'y refusa obstinément, et son père, emporté par la colère, l'enchaîna dans un bateau, et du haut de la montagne la précipita dans le lac. La jeune fille fut noyée; mais les flots du lac répètent encore ses gémissemens, et l'écho de la montagne redit aux voyageurs le nom de Siri-Sara.

Le Ringrig est le rendez-vous bien-aimé des habitans de la contrée,

Tous les bourgeois de la ville y vont au moins une fois par an, à pied ou à cheval.

Dès qu'un enfant commence à avoir l'âge de raison, on le mène à Ringrig; et quand une jeune fille se fiance, il est bien entendu que son fiancé la conduira, par un beau jour d'été, à Ringrig; car c'est la plus grande curiosité, c'est le Capitole, c'est l'abbaye de Westminster, c'est la place Vendôme de Christiania; et si un étranger veut se faire à tout jamais citer comme un barbare, il n'a qu'à passer huit jours dans le district sans aller à Ringrig.

Il n'y a point de diligence en Norvége. Le voyageur qui veut parcourir la contrée doit avoir, comme en Suède, une voiture légère, et prendre des chevaux de poste. Mais il paie plus cher qu'en Suède, et il attend ses chevaux plus long-temps. Le caractère général des hommes de ce pays, c'est une sorte d'indolence innée, dont ils ne sortent pas sans effort. Leur grand bonheur le dimanche et les jours de fête, c'est de boire silencieusement, les coudes sur la table, ou de rester debout de longues heures au soleil, ou de dormir. Cependant ils sont, en général, grands et hardis, fiers de leur force physique, et quand ils sortent de leur état de mollesse, c'est pour se livrer à des exercices violens ou audacieux.

Dans ces maisons rustiques, dispersées à travers les bois, éloignées l'une de l'autre, les fils du paysan grandissent comme des plantes vigoureuses dont rien ne comprime l'essor. Les courses à travers les montagnes, les rudes travaux, développent la souplesse de leurs membres, et l'isolement dans lequel ils vivent leur donne une sorte d'énergie sauvage. Quand ils rencontrent leurs voisins, ils les mesurent du regard, et se demandent lequel d'entre eux est le plus fort. Dans quelques districts, ils engagent souvent, comme en Bretagne, des luttes acharnées. Quelquefois les deux adversaires se prennent corps à corps, se lient l'un à l'autre avec une ceinture de crins, et s'attaquent avec un couteau, dont la lame est assez longue pour leur faire de douloureuses blessures, mais trop courte pour les tuer. Le plus faible ne cède qu'à la dernière extrémité. Le vainqueur s'en retourne le corps couvert de sang, les membres lacérés par le couteau de son antagoniste; mais il a remporté la victoire, et il s'applaudit de son triomphe.

La plupart des Norvégiens sont très pauvres, et vivent d'une vie misérable. Ils ne mangent que du lait caillé et une espèce de galette fort noire (*fladbræd*). Dans les mauvaises années, ils sont obligés de faire du pain avec l'écorce du bouleau comme en Dalécarlie, ou avec l'épiderme du sapin. Mais sous l'humble toit de gazon qui les abrite, dans la misère qui les entoure, ils conservent leur caractère franc et hospitalier. L'étranger qui passe devant leur demeure peut entrer sans crainte, et demander un asile. S'il a faim, ils partageront avec lui leur dernière jatte de lait; s'il est las, ils lui abandonneront la couche de paille où ils reposent. Dans le voyage que j'ai fait à travers quelques-unes des provinces de la Norvége, j'ai dû, plus d'une

fois, passer la nuit dans une habitation de paysans; et la chambre où l'on me conduisait était bien pauvre, et bien pauvre aussi le souper qui m'était servi; mais je n'avais pas envie de me plaindre, quand je voyais ces bonnes gens s'empresser autour de moi, comme si j'avais été un membre de leur famille, et la maîtresse de maison me regarder en silence et d'un air inquiet, comme pour me demander si j'étais content. La même hospitalité s'exerce dans les villes comme dans les villages, dans les élégantes demeures de Christiania comme dans les châlets isolés des montagnes. Il est impossible de venir ici et de ne pas être touché jusqu'au fond de l'ame de la manière cordiale avec laquelle on accueille celui qui se présente, ou en son nom de voyageur, ou au nom d'un ami. Ce caractère de générosité et de désintéressement est bien plus remarquable encore s'il s'agit d'aider un parent. Si un homme est tombé dans la misère, il s'en va frapper à la porte de son frère ou de son cousin, et l'on ne demande pas s'il est devenu pauvre par sa faute, on le reçoit, on le garde, on ne le renvoie jamais. Les filles du roi Lear n'auraient pas pu être reines en Norvége. Ce peuple, honnête et dévoué aux sentimens de la nature, n'aurait pas pu se résoudre à courber la tête sous le joug d'une femme enrichie des dépouilles de son père, et flétrie par sa malédiction.

Le vol est, en Norvége, une chose monstrueuse, dont on ne cite que peu d'exemples. Dans les campagnes, les portes des maisons ne sont fermées ni jour ni nuit, et les filets du pêcheur, la hache du bûcheron, le coffre de voyage de l'étranger, peuvent rester sur la grande route sans que personne y touche.

Mais à ces vertus antiques, à ces mœurs patriarcales, les Norvégiens joignent des vices grossiers qui sont pour eux d'un funeste résultat. Chaque paysan un peu aisé a chez lui les instrumens nécessaires pour brasser la bière et distiller l'eau-de-vie. Il mêle l'eau-de-vie à sa cruche d'eau, à sa jatte de lait; le plus souvent il la boit toute pure, et une fois qu'il a trempé ses lèvres à cette liqueur bien-aimée, c'en est fait de sa raison : il boit tout le jour. Les femmes boivent aussi, et fument un mauvais tabac dans des pipes de fer. Chaque jour de fête, chaque circonstance heureuse se célèbre par d'amples libations. Dans quelques-unes de nos provinces, quand un enfant vient au monde, le père de famille plante un arbre de plus dans le jardin. Ici, le paysan brasse une tonne de bière; une partie doit être bue le jour même où l'enfant est baptisé, une autre est réservée pour le jour de ses noces, et celle-là est d'une force telle que les jeunes époux, en la buvant, peuvent bien oublier tous les sermens du mariage, et commencer une nouvelle vie de famille par des actes de folie. La bonne bière de Munich, avec laquelle l'ouvrier laborieux s'en va chaque soir se dérider le front dans la *Cave royale*, ne serait ici qu'une liqueur d'enfant. Le houblon est devenu, pour les vrais buveurs de la Norvége, un ingrédient trop pacifique. On a trouvé dans les montagnes une plante acide qui, préparée par une main ha-

bile, laisse bien loin d'elle la plus forte bière de Louvain et le plus noir porter anglais. L'été, les femmes se retirent sur la montagne pour prendre soin des troupeaux, traire les vaches, faire le beurre. Elles habitent dans des cabanes en bois, pareilles à celles des Pyrénées. Les hommes viennent les voir le dimanche, et que faire dans ces solitudes, si l'on ne boit pas? L'hiver, les femmes travaillent dans une même chambre, filent la laine, tissent le drap. Les hommes vont à la pêche ou à la chasse, et quand ils reviennent, ils sont si fatigués et ils ont si froid! Le meilleur moyen de se réchauffer, n'est-ce pas de boire? Ainsi, toujours un nouveau prétexte, et toujours un nouvel excès. Cette habitude de boire engendre parmi le peuple des maladies hideuses qui passent d'une génération à l'autre. Elle énerve de bonne heure les forces de l'homme; elle ride et dessèche le visage de la jeune fille. Mais ce ne sont là que de faibles considérations, dont la cruche de bière se moque dans son pétillement. Je crois que les prêtres norvégiens ne s'appliquent pas assez assiduement à combattre cette fatale passion des paysans. Au lieu de prêcher le dimanche sur des questions dogmatiques, ne pourraient-ils pas prêcher plus souvent contre le vice radical de leurs paroissiens? Ils exercent encore sur eux une grande influence. Ce serait une belle et noble mission que d'employer leur ascendant à tempérer, si ce n'est à déraciner entièrement, les habitudes dégradantes des familles qui leur sont confiées.

Le long des côtes, les mœurs anciennes de la Norvége s'altèrent peu à peu. Les types primitifs du caractère et des physionomies s'effacent comme des médailles. Les hommes qui se trouvent sans cesse en contact avec des étrangers ont pris des habitudes cosmopolites. Ils ne sont plus Norvégiens; ils sont Allemands ou Espagnols, selon le bâtiment qui leur arrive, et ils parlent avec les matelots une langue singulière, composée des élémens dénaturés des langues du Nord et du Midi, une espèce d'argot maritime, pour lequel il faudrait un dictionnaire que nulle académie ne peut faire.

Mais dans les districts reculés, et surtout dans les montagnes, le caractère national s'est conservé tel qu'il était aux anciens jours. Là, quand on voit apparaître le paysan avec sa haute stature, son large front où respire une mâle fierté, ses longs cheveux, et quelquefois sa barbe épaisse, on croirait voir un vieux Vikingr. Là, il existe des familles qui, soit par la tradition orale, soit par des documens écrits, font remonter leur origine jusqu'aux premiers rois de Norvége, et, chose singulière! dans un pays qui se glorifie de ses tendances républicaines, et qui a aboli tous les titres de noblesse, ces familles sont fières de leur ancienneté, comme pourrait l'être une princesse d'Autriche. Elles parlent souvent de leurs ancêtres, et elles ne permettent pas que leurs enfans se mésallient par des mariages. Les hommes portent encore le costume de leurs pères : la veste de *vadmel* brodée patiemment à l'aiguille, la culotte avec des jarretières à franges, et les souliers à boucles d'argent. Les femmes ont un corset noir, une ceinture

massive, comme les Irlandaises. Les jeunes filles tressent en longues nattes leurs cheveux et les laissent flotter sur l'épaule. Les femmes mariées se couvrent la tête avec un voile en toile de lin, travaillé comme de la dentelle.

Beaucoup de maisons du district de Bergen sont bâties en forme de cône, comme dans la Laponie, et recouvertes en gazon. Il n'y a là qu'une grande chambre avec le foyer au milieu, et un trou dans le toit pour laisser sortir la fumée. Mais presque toutes ces maisons ont conservé le banc d'honneur, le siége élevé dont il est si souvent parlé dans les sagas. Quand un étranger arrive, le paysan le conduit au haut de la chambre sur un large fauteuil, et la famille s'asseoit un peu plus bas, à quelque distance de lui. En l'absence de l'étranger, c'est l'aïeul, c'est le vieillard qui occupe cette place d'honneur. Il exerce sur toute la maison une grande autorité. Qu'il soit faible ou malade, n'importe; ses cheveux blancs imposent le respect, et quand il parle ses enfans obéissent.

Les communications entre les châlets des montagnes sont rares et difficiles. Les routes, entretenues par les paysans, sont cependant fort belles, et l'hiver, on enlève la neige épaisse qui les recouvre, avec une espèce de traîneau construit en forme de triangle et traîné par une douzaine de chevaux. Mais les habitations sont à une grande distance l'une de l'autre. Chaque paysan vit à l'écart dans son étroit domaine et doit pourvoir à tous ses besoins et exercer tous les métiers. Dans les cas importans, le gouvernement envoie ce qu'on appelle le *budstik*. Le budstik est un bâton terminé d'un côté par une pointe de fer, de l'autre par une petite boite qui renferme l'acte officiel. Le bailli de la province l'adresse au paysan qui demeure le plus près de la ville. Celui-ci le remet à son voisin, qui le transporte plus loin, et ainsi de suite. Si le paysan ne trouve personne dans la demeure de son voisin, il plante le budstik sur le seuil de la porte. Dans l'espace de quelques semaines, l'acte ministériel a fait le tour de la province et a été lu par tout le monde.

Le plus souvent le prêtre lit le dimanche à l'église les proclamations ou les arrêtés que le gouvernement lui confie, et l'on n'envoie point de budstik. Dans ces montagnes de la Norvége, la prière du dimanche est un devoir sacré dont personne ne se dispense. Si long que soit le chemin qui mène à l'église, et quelque temps qu'il fasse, le paysan se met en route avec sa femme et ses enfans, et assiste dévotement au service religieux. Cette réunion du dimanche est d'ailleurs pour toutes les familles qui vivent dans l'isolement une occasion de se voir, de se rapprocher, de maintenir les liens d'amitié ou de parenté qui existent entre elles.

Les prêtres ont une grande autorité dans le pays. Ils sont largement rétribués, et ils exercent une double influence par leur position de fortune, par le caractère religieux dont ils sont revêtus. Ce sont eux qui surveillent et dirigent l'éducation du peuple. Ils s'acquittent de cette mission importante avec un zèle et une intelligence dignes d'éloges. Tous les Norvégiens

possèdent au moins les premiers élémens d'instruction. Pas un d'eux ne peut être confirmé s'il ne sait lire et écrire. Chaque ville, chaque village, chaque fabrique un peu importante, chaque atelier de mines ou de forge a ses écoles. Dans les diverses parties de la Norvége, où les habitations sont dispersées à travers champs, le maître d'école s'en va d'une maison à l'autre et s'asseoit comme les scaldes du temps passé au foyer de famille. Il appelle à lui les enfans de la maison, et reste trois mois dans un district, trois mois dans un autre, jusqu'à ce qu'il ait fait le tour de sa communauté. C'est la paroisse qui le paie; c'est le paysan qui le loge et le nourrit.

Mais revenons à Christiania.

L'histoire de cette ville ne remonte pas au-delà du XVIIe siècle. Christian IV en jeta les fondemens en 1624 après l'incendie d'Opsloe. Sa position au bord du golfe fut pour elle un moyen rapide d'agrandissement. L'université et les réunions du storthing en ont fait, dans les dernières années, une ville importante. Drontheim, la vieille capitale des rois et des jarls, lui dispute encore la prééminence; mais elle n'a plus que le privilége de poser la couronne sur la tête du souverain, et le gouvernement est à Christiania.

Au moyen-âge, la Norvége avait quelques écoles latines, mais mal dirigées et mal entretenues. Ceux qui voulaient se livrer à des études vraiment sérieuses devaient aller chercher de meilleurs maîtres en France ou en Allemagne. En 1487, l'université de Copenhague devint pour eux un point de ralliement plus national. Mais c'était encore un long et difficile voyage, et l'honnête Norvégien, attaché à ses mœurs rustiques, ne voyait pas sans inquiétude ses enfans partir pour une ville où l'on ne s'attachait que trop souvent à copier les mœurs faciles et la frivolité françaises. « Heureux, dit un poète norvégien; heureux le père de famille dont le fils, après avoir passé un ou deux mois à Copenhague, rapporte dans son pays une chemise et un reste de religion chrétienne ! »

Plusieurs fois les hommes vraiment dévoués à leur pays et au progrès de la science avaient sollicité la fondation d'une université en Norvége, et leurs efforts n'avaient point eu de résultat. En 1807, la guerre rendit les communications avec le Danemark plus difficiles encore; et dans ce temps de crise, la Norvége éprouva plus que jamais le besoin d'avoir une université à elle. Bientôt la société patriotique, établie à Christiania, prit l'initiative. Elle décerna un prix à l'auteur du meilleur mémoire sur l'établissement de l'université. Elle ouvrit une souscription pour bâtir l'école, pour doter des professeurs; et malgré la guerre, le surcroît d'impôts, les années de disette, la souscription rapporta en peu de temps des sommes considérables.

Les fonds étant formés, le roi de Danemark autorisa l'établissement de l'université. Il la dota de 100,000 daler (300,000 francs), de plusieurs propriétés qu'il avait en Norvége, et il donna à la bibliothèque les exemplaires doubles des bibliothèques de Copenhague. Cette ordonnance de Frédéric VI date du 2 septembre 1811. Ce fut pour la Norvége un acte d'émancipation

intellectuelle qu'elle avait désiré long-temps, et le peuple l'accueillit avec des transports de joie.

Les règlemens de l'université de Christiania sont presque entièrement rédigés d'après ceux de l'université de Copenhague. C'est le même ordre dans les études, le même nombre d'examens, et la même loi disciplinaire.

Il y a ici dix-sept professeurs ordinaires et sept professeurs extraordinaires, qui portent le titre de lecteurs. La loi fondamentale de l'université admet aussi les *privat-docent*, mais il n'y en a aucun maintenant. Les professeurs ont des appointemens considérables, beaucoup plus considérables qu'à Berlin ou à Paris. Quelques-uns reçoivent 2,000 species (10,000 fr.), d'autres 1,400; les plus jeunes 1,100, et les lecteurs 750. Il est vrai qu'ils ne sont pas payés comme en Allemagne par les élèves, et qu'ils n'ont pas des vacances de six mois comme en Suède, mais ils ne font que cinq à six leçons par semaine, et souvent moins. Le nombre des étudians qui fréquentent cette université s'élève ordinairement à 600. Chacun d'eux coûte à l'état 78 species (390 francs).

La bibliothèque a 15,000 francs par an pour acheter des livres. Les hommes qui la dirigent comptent avec orgueil les 120,000 qu'ils y ont rassemblés en peu de temps. J'ai plus de respect, je l'avoue, pour une bibliothèque comme celle de Lund et de Kiel, moins nombreuse de moitié, mais choisie et épurée avec soin, que pour cet amas de livres où l'on voit figurer sur les rayons jusqu'à des journaux de mode. Les autres établissemens de l'université, si j'en excepte l'observatoire et le jardin botanique, laissent aussi beaucoup à désirer. Mais il ne faut pas oublier que c'est une université jeune qui essaie ses ailes pour la première fois et qui n'a pas encore pu prendre l'essor qu'elle prendra sans doute un jour.

L'établissement de l'université et le mérite incontestable de plusieurs professeurs n'ont pu donner à la Norvége une vraie vie littéraire. Il y a ici des imprimeurs, des libraires intelligens. Les magasins de livres sont ouverts, les ouvriers sont à leur poste, les presses sont en mouvement, mais elles ne reproduisent que des copies d'ouvrages étrangers ou quelques innocens recueils d'élégies pour occuper les loisirs des belles dames de Christiania. Sous le point de vue scientifique, la Norvége est toujours, à l'égard du Danemark, dans un état d'infériorité reconnue et de soumission passive. Avant 1814, elle n'avait qu'une capitale. Maintenant elle en a deux : l'une, littéraire, Copenhague; l'autre, politique, Stockholm. Cette division s'accorde du reste assez bien avec les deux caractères distincts de la langue norvégienne. La langue écrite est identiquement la même que le danois; la langue parlée se rapproche du suédois par plusieurs mots et par l'accentuation. Ainsi, tandis que les employés civils et militaires tournent les regards vers Stockholm, le petit nombre de personnes qui s'occupent d'art, de science, de littérature, recherchent avec avidité tout ce qui vient de Copenhague. Le voyageur qui arrive de Copenhague ici est comme celui qui va de

Paris en province. On lui demande s'il a été au spectacle, s'il a vu la pièce nouvelle, dans quel état est le musée, et quels tableaux ont été le plus admirés à l'exposition. Chacun veut savoir non-seulement ce que la presse publie, mais l'histoire secrète des écrivains et les anecdotes des coulisses. A force de vivre ainsi en communication directe avec les écrivains de Copenhague, ils finissent par s'approprier leurs œuvres. Ils donnent un brevet de haute naturalisation aux célébrités danoises. Rask est leur philologue, Molbech leur critique, OErsted et Rozenvinge leurs juristes.

Cette alliance étroite de la Norvége avec le Danemark ne tient pas seulement à l'influence scientifique et littéraire de Copenhague; elle tient à des traditions lointaines, à des souvenirs de jeunesse, à des liaisons de famille. Pendant quatre cents ans, ces deux branches de la souche scandinave furent réunies et leurs rameaux s'entrelacèrent. Pendant quatre cents ans, la Norvége eut toujours les yeux fixés sur le Danemark. C'était là que ses enfans allaient étudier, c'était là que ses soldats faisaient leurs premières armes. L'étendard des deux pays flottait ensemble sur toutes les mers, et la gloire de l'un était la gloire de l'autre. Deux des plus grands poètes du Nord, Holberg et Wessel, appartiennent à la Norvége par leur naissance, au Danemark par leur éducation. Aujourd'hui encore il est peu de professeurs de Christiania qui n'aient reçu leur grade de docteur à Copenhague, et peu de hauts fonctionnaires qui n'aient servi en Danemark. Comment serait-il possible que tant de souvenirs fussent si tôt effacés et tant de nœuds si tôt rompus?

L'alliance de la Norvége avec la Suède est plus récente; mais elle est basée sur l'intérêt matériel du pays, et elle a pris promptement racine dans le cœur du peuple. C'est de cette époque que date la vie politique de la Norvége. La constitution de 1814 a ouvert la porte à toutes les ambitions; elle a donné une autre tendance à tous les esprits. Les hommes qui s'étaient dévoués à des études d'une nature différente se sont tournés peu à peu vers des études nouvelles, et les jeunes gens ont appris, dès leur entrée à l'école, les combinaisons du système électoral et les hauts faits du storthing. La littérature n'aura plus qu'une attraction secondaire. Les femmes la défendent encore comme le champ de fleurs où leur imagination rêveuse a pris plaisir à s'égarer, mais les hommes s'en éloignent. Une séance de la chambre des députés dans des jours de discussion orageuse, une motion de la chambre des communes est pour eux bien autrement importante que l'annonce d'une nouvelle tragédie ou d'un poème épique. Les quatre lignes du journal de Hambourg qui annoncent le cours de la bourse résonnent plus fortement à leur oreille que les plus beaux hexamètres, et l'inventeur des chemins de fer leur semble un plus grand génie que Goëthe.

Ce mouvement politique de la Norvége est curieux à voir, intéressant à étudier, et j'aurai occasion d'y revenir d'une manière plus spéciale en parlant de l'état de la presse dans le Nord. Mais à côté de la vie positive, de

l'action réfléchie et intelligente qui s'y manifeste, j'y ai trouvé aussi une sorte de maladie morale qui tient à la nature même du pays, et que nous ne connaissons pas en France. Dans un pays comme la France, toutes les ambitions fondées sur un mérite réel peuvent tôt ou tard se faire jour, toutes les intelligences ont de l'espace pour prendre l'essor. Dans un pays aussi resserré que la Norvége, la route ouverte à la pensée politique est trop étroite, le levier trop mince pour une main qui a de la force, et la masse qu'il doit mouvoir trop légère. L'homme qui se sent de l'énergie peut mesurer d'un coup d'œil l'espace qu'il lui est permis de parcourir. Le but est près de lui. Il sent qu'il n'y a rien au-delà, et il s'ennuie de le voir avant d'y être arrivé. J'ai rencontré ici quelques-uns de ces hommes qui ne trouvent pas la Norvége assez grande pour satisfaire leurs désirs de gloire politique, et qui emportent comme une plaie saignante au fond du cœur le regret de n'avoir pas une plus vaste arène, une plus haute tribune. Heureux ceux qui n'ont pas abandonné les domaines féconds de la science et le ciel étoilé de la poésie! Ceux-là n'ont pas à s'inquiéter des limites du sol où ils sont nés. Rien ne les arrête dans leur marche. Le monde entier leur appartient.

La constitution de Norvége est un exemple mémorable de ce que peut une nation quand le temps est venu pour elle de se donner des institutions libérales. A l'époque où le Danemark cherchait à retenir encore la souveraineté qu'il avait abdiquée par le traité de Kiel, où la Suède, de son côté, réclamait avec énergie l'exécution de ce traité, et où la Norvége, quoique bien résolue à défendre sa nationalité, ignorait à vrai dire ce qu'elle deviendrait, dans ce temps de trouble et d'effervescence, la nation convoqua ses représentans, et, le 10 avril 1814, cent douze députés se réunirent à Eidsvold. C'étaient des prêtres, des marchands, des bourgeois, des paysans, très peu orateurs pour la plupart, très peu jurisconsultes, mais doués d'un jugement droit, d'une volonté ferme et d'un ardent patriotisme. Ces députés nommèrent une commission de quinze membres, qui, en s'aidant de la constitution des cortès de 1812 et des diverses constitutions des Etats-Unis, rédigèrent, d'après les besoins particuliers de leur pays, la loi fondamentale norvégienne. Dans l'espace de six semaines, la loi fut discutée, modifiée, adoptée, et la Norvége, qui, au mois d'avril, était encore une terre toute monarchique, se réveilla au mois de mai avec une constitution plus libérale que la charte de France et la *magna charta* anglaise.

Je ne suis pas juriste, et je ne me permettrai pas de commenter cette constitution. J'en dirai seulement quelques mots pour ceux qui l'ignorent tout-à-fait.

Le premier article détermine nettement la position du pays. Le royaume de Norvége est un état *libre, indépendant* et indivisible, uni à la Suède sous un seul et même roi.

Le second proscrit à tout jamais les juifs et les jésuites. C'est une singulière association d'idées. Mais cet article est exécuté à la lettre. Lorsqu'un

négociant juif de Danemark ou d'Allemagne est appelé en Norvége pour ses affaires, il ne peut y entrer que pour un temps limité et avec une permission spéciale du roi. Quant aux jésuites, il en vint un jour trois à Drontheim, et ils furent obligés de s'embarquer sur le premier bâtiment qui mettait à la voile.

La presse est libre.

Le pouvoir du roi est extrêmement limité pour tout ce qui a rapport aux intérêts essentiels du pays. Le roi doit toujours avoir auprès de lui un ministre et deux conseillers d'état norvégiens, dont la mission est de protester de vive voix et par écrit, dans le cas où il prendrait une mesure contraire, selon eux, à l'esprit de la constitution. Lorsqu'en 1836, le roi prit le parti de dissoudre le storthing, les deux conseillers d'état protestèrent contre cette décision, mais le ministre l'approuva. Le storthing mit le ministre en jugement et le condamna à une amende de 1000 species. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'après avoir subi sa sentence, le ministre resta à son poste, comme par le passé

Le vrai gouvernement de la Norvége est le storthing. Il s'assemble tous les trois ans, sauf les cas extraordinaires, où le roi juge à propos de le convoquer, et il est composé de la manière suivante :

Tous les Norvégiens âgés de vingt-cinq ans, et qui ont été ou sont fonctionnaires publics; tous ceux qui ont affermé, pendant cinq ans, une terre matriculée; tous ceux qui possèdent dans une ville de commerce, ou dans un port de mer, une propriété évaluée à 900 francs, tous ces hommes-là sont appelés à nommer les électeurs.

Dans les campagnes, les électeurs se réunissent à l'église, et sont présidés par le curé; dans les villes, par les magistrats.

Dans les campagnes, cent habitans nomment un électeur; dans les villes ils en nomment deux. La même disproportion existe pour le choix des députés. Dans les campagnes, il y a un député pour cinq à quatorze électeurs, deux pour quinze à vingt-quatre. Dans les villes, un pour trois à six, deux pour sept à dix, et ainsi de suite.

La différence de représentation entre les campagnes et les villes est de un à deux. Le nombre des députés ne peut être ni au-dessous de soixante-quinze, ni au-dessus de cent.

Tout Norvégien âgé de trente ans, et ayant résidé dix ans dans le royaume, peut être nommé député. Sont exceptés seulement de cette loi, les membres du conseil d'état, les fonctionnaires attachés à leurs bureaux, ainsi que les officiers pensionnaires de la cour.

Tous ces députés réunis forment le storthing, et ils sont nommés pour trois ans.

Le storthing se divise en deux chambres. La première s'appelle *Odelthing*. La seconde, composée d'un quart des députés élus dans l'assemblée générale du storthing, s'appelle *Lagthing*.

La première discute et vote les projets de loi. La seconde les approuve ou les rejette. L'une est la chambre des communes, l'autre la chambre des lords.

Si un projet de loi a été deux fois proposé au lagthing et deux fois rejeté, toute la diète se réunit, et les deux tiers des suffrages décident le rejet définitif ou l'adoption.

Chaque projet de lui doit être soumis à la sanction royale; mais si le storthing a, dans trois sessions différentes, adopté une résolution, cette résolution devient une loi de l'état, lors même que le roi refuserait de la sanctionner.

C'est ce qui est arrivé en 1821. Deux fois le storthing avait voté l'abolition de tous les titres de noblesse en Norvége; deux fois le roi avait refusé de sanctionner cette mesure. La loi fut proposée de nouveau, et le gouvernement employa pour la combattre tous les moyens possibles : le roi vint lui-même à Christiania, et comme c'était le temps des exercices, six mille soldats furent réunis autour de la ville; mais le storthing persista dans son projet, et la loi fut adoptée.

Cette assemblée du storthing est une réunion curieuse de prêtres, d'avocats, et d'hommes du peuple. Quelques paysans s'y sont distingués par une intelligence pratique, par une éloquence dénuée d'art, mais forte. Le plus souvent ils ne se signalent que par un esprit très étroit et une excessive parcimonie. Pendant tout le temps que dure la session, les députés reçoivent par jour un traitement de deux species (10 fr.); plus, 3 fr. pour leur logement, et 2 fr. 50 c. pour un domestique. L'état leur paie trois chevaux de poste pour venir à Christiana, et pour s'en retourner. Les paysans se mettent deux à deux sur une charrette à un cheval; ils ne prennent point de domestique, ils demeurent dans les maisons les plus obscures, et ils vivent comme chez eux avec un peu de bierre et de poisson. Mais chaque semaine, ils entassent les species sur les species, et quand ils s'en retournent, ils achètent de beaux et gras pâturages avec l'argent du storthing.

X. Marmier.

AVENTURES

DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS
DU PETIT POINSINET.

DERNIER ARTICLE.[1]

VII. — LA PASSION DU SIEUR DE BALZAC.

Mlle de Chenillac et le prieur Ogier étaient encore montés sur le même bidet qui les avait amenés de la dernière poste, lorsque Bautru se présenta seul devant eux pour les empêcher de pénétrer, à cheval, jusqu'aux basses-cours où se jouait en ce moment la plaisante scène de la chaise-à-porteurs. Les gardes de la porte du château avaient entouré les deux nouveau-venus, en leur fermant le passage, jusqu'à ce qu'ils se fussent fait connaître; mais les extravagantes lamentations d'Alcinadure, sur l'enlèvement de son *berger*, semblèrent tellement inintelligibles à cet auditoire vulgaire, qu'on ne jugea point à propos d'admettre cette espèce de folle en présence du cardinal de Richelieu, sans demander l'avis de l'abbé de Boisrobert. Celui-ci devina aussitôt ce qui se passait, et reconnut quels étaient les personnages qui voulaient voir le cardinal et se plaindre d'un attentat commis à l'égard du sieur de Balzac; il fut d'abord trop troublé de

(1) Voyez les livraisons du 18 et 25 juin, du 9 et 16 juillet, du 6 et 20 septembre.

ce contre-temps pour songer à le faire tourner au profit de sa comédie, et il eût abandonné la partie à la demoiselle de Chenillac et au prieur Ogier, si Bautru, dont l'émulation s'échauffait d'un regard de Richelieu, n'avait obtenu l'autorisation de créer des rôles pour ces acteurs qui arrivaient à l'improviste pendant la pièce.

— Mademoiselle, dit Bautru en saluant profondément Alcinadure, vêtue de son costume pastoral que la pluie, la boue et le voyage avaient fort maltraité, son Éminence m'envoie vous porter ses baise-mains et vous prier de vous reposer en sa maison, qui sera très honorée de vous recevoir.

— Permettez que je n'en fasse rien, monsieur, reprit Mlle de Chenillac avec un air d'élégie héroïque; j'ai juré de ne prendre aucun repos, jusqu'à ce que j'aie retrouvé mon berger, qui m'a été ravi par le perfide complot de quelque rivale. Or, mes sermens ne sont pas de ceux que le vent emporte et disperse comme les oracles de la Sibylle, écrites sur des feuilles de chêne, n'est-il pas vrai, Ogier?

— Assurément, ma souveraine, reprit Ogier en courtois chevalier : je composerais un gros livre contre quiconque dirait non.

— A coup sûr, le gros livre serait de poids à braver tous les vents qui s'attaquent aux volumes étalés le long des parapets du Pont-Neuf! s'écria Bautru avec une emphase qui déguisait cette épigramme en louange; mais je vous invite à mettre pied à terre, illustre dame, afin que je vous apprenne des choses que vous ne soupçonnez guère et qui vous émerveilleront plus que vous ne pensez.

— Je ne veux rien entendre, monsieur, répondit-elle d'un ton mutin, avant de savoir ce que mon berger est devenu, s'il jouit toujours de la lumière des cieux et s'il conserve fidèlement le tendre dépôt de notre amour. Conduisez-moi seulement vers M. le cardinal, auprès de qui nous avons affaire, n'est-il pas vrai, Ogier?

— Oui, ma déesse, répliqua le galant secrétaire; je vais, en votre nom, me prosterner aux genoux de ce puissant ministre.

— Mordieu! pour vous jeter à ses genoux, vous ne demeurerez pas en selle, j'imagine! dit Bautru impatienté. Descendez donc de cheval, s'il vous plaît, et voyons ce que vous avez à requérir de monseigneur?

— Nous le supplierons d'employer son pouvoir à me faire rendre mon berger, répondit Alcinadure, lequel berger est célèbre par tout l'univers sous le nom de Balzac, qu'il a pris de la terre où nous vivons ensemble dans les délices d'un âge d'or rempli de lait et de miel, formées par l'amour et l'étude.

— L'agréable vie que vous menez là, et bienheureuses les brebis de votre bercail! Mais d'où tenez-vous que le cardinal sait des nouvelles de votre berger?

— Hélas! monsieur, nous avons suivi à la trace le carrosse doré où était captif cet infortuné M. de Balzac, sous la garde d'une manière d'eunuque.....

— Que parlez-vous d'eunuque, très vertueuse dame ou demoiselle? interrompit Bautru piqué de la qualification; sachez qu'on n'en rencontre pas plus que des éléphans sur les terres de France, grace à la belle administration du cardinal-ministre.

— Enfin, monsieur, continua Mlle de Chenillac, quand nous nous informâmes, à la poste voisine, de la route que le carrosse avait prise, on ne nous put satisfaire, et l'on nous conseilla seulement de nous adresser au château de Richelieu, ce que nous fîmes. Mais les marauds que voilà nous accueillirent par d'impertinens éclats de rire et refusèrent de nous éclairer sur l'objet de nos recherches; n'est-il pas vrai, Ogier?

— Si j'avais eu une rapière à mon côté plutôt qu'une plume en mon écritoire, reprit le secrétaire de Balzac, je les aurais tués tous, pour leur apprendre ce qu'on doit aux dames.

— Offenser la dixième muse, la nymphe Égérie, l'Astrée du grand Balzac! s'écria Bautru, en faisant signe aux assistans de s'éloigner. Je ne voudrais pas être dans la peau de ces malavisés, qui auront les étrivières, pour s'être écartés du respect que commande votre divinité.

— Excusez-les, monsieur; ils ignoraient ce que je suis, dit Mlle de Chenillac revenant à son humeur douce et sentimentale; je leur pardonne de s'être raillés de nous, parce qu'ils admirent certainement les ouvrages de M. de Balzac, et c'en est assez pour moi, qui me glorifie d'être sa bergère.

Mlle de Chenillac, qui se persuadait déjà que Balzac avait envoyé au-devant d'elle cet ambassadeur si prévenant et si poli, ne crut pas enfreindre son serment en quittant la croupe du maigre coursier qui ne lui promettait pas un siége bien moelleux pour gagner la poste prochaine; le prieur Ogier, que les fatigues du chemin et les désagrémens de la saison pluvieuse n'avaient pas distrait du bonheur qu'il trouvait à se sentir pressé dans les bras osseux de sa compagne de voyage, comprit en soupirant que ce bonheur allait cesser, et, s'élançant le premier à terre, il enleva de dessus le cheval la courageuse Alcinadure, qui s'aperçut, pour la première fois, du triste et

cuisant état où l'avaient mise trente lieues de chevauchée, lorsqu'elle monta en boitant le grand perron du château. Le prieur la suivit pas à pas, en portant, au lieu de bréviaire, le volume des Lettres de Balzac, in-quarto relié en maroquin rouge, dont Mlle de Chenillac ne se séparait jamais, pas même durant son sommeil.

La toilette de bergère, avec laquelle cette demoiselle était partie de la maison de Balzac, avait subi d'irréparables dommages par l'effet de deux ou trois averses successives, qui ne ralentirent pourtant pas la poursuite de cette amante au désespoir. Le taffetas de diverses couleurs avait déteint de manière à ne faire qu'une seule nuance, sale et terne; les parties blanches s'étaient diaprées de taches capricieusement colorées; les dorures et les galons d'argent se confondaient sous une empreinte noirâtre; les rubans pendaient délustrés, et le chapeau de paille caractéristique, bosselé, crevassé de toutes parts, ne conservait plus vestige de sa gracieuse forme. Mais Alcinadure ne se souciait pas de ces accidens de coquetterie que lui faisait oublier la disparition de Balzac. Quant à Ogier, ses vêtemens n'avaient pas plus souffert que sa personne des intempéries de l'air et des inconvéniens d'une longue traite à franc étrier : ses habits de drap noir, sans broderies et sans dentelles, ne pouvaient craindre aucune détérioration notable dans leur étoffe grossière ni dans leur façon rustique; son embonpoint n'avait pas encouru les mêmes écorchures que le physique sec et grêle d'Alcinadure, cruellement meurtrie par le trot du cheval qu'elle montait à cru, derrière le prieur.

— Mademoiselle, lui dit Bautru en la faisant asseoir avec cérémonie dans un cabinet, rendez des actions de grace à monseigneur le cardinal, pour l'intérêt qu'il prend à vos amours, dignes du temps de Philémon et de Baucis; son Éminence hait les amans infidèles, à l'égal des criminels d'état.

— Qu'est-ce que vous m'allez annoncer, d'après ce préambule? s'écria Mlle de Chenillac, qui fondit en larmes. Ne parlez pas d'infidélité devant moi, monsieur; laissez-moi supposer qu'elle fut retranchée du monde avec les faux dieux du paganisme, et remplacée par le parfait amour! N'est-il pas vrai, Ogier?

— Si l'infidélité existe encore, madame, reprit le secrétaire amoureux, ce ne peut être qu'aux lieux où vous n'êtes pas.

— Son Éminence admire donc la grande tendresse que vous avez pour le sieur de Balzac, dit Bautru qui avait eu le loisir de préparer un conte, et regarde avec raison cette passion singulière comme l'unique source du génie de votre amant...

— M. le cardinal est devin! interrompit Ogier qui n'enviait à Balzac que l'affection d'Alcinadure. Les plus beaux passages des *Lettres* sont de votre main...

— Ogier, mon ami, repartit sévèrement Mlle de Chenillac, la renommée de M. de Balzac est un édifice dont nous ne pouvons détacher la moindre pierre...

— Sans le faire crouler de fond en comble, ajouta Bautru, qui poursuivit son histoire en ces termes. Or, ce fut avec dépit que M. le cardinal, lequel est instruit de tout ce qui se fait dans ce royaume, et même dans l'intérieur des familles, sut que M. de Balzac entretenait une correspondance amoureuse avec une des plus belles dames de la cour...

— C'est pure calomnie! s'écria d'une voix étouffée Mlle de Chenillac, dont les joues blafardes s'empourprèrent de colère. Mon berger ne me trahit pas!

— Eh bien! madame, reprit Ogier ne dissimulant pas sa joie, ne vous le disais-je point, sans que vous daignassiez m'en croire?

— Non, Ogier, non, monsieur, répliqua-t-elle dans une agitation qui redoublait à chaque instant; cela ne peut être, cela passe toute vraisemblance! Ce sont nos ennemis qui ont semé ce méchant bruit; car il est impossible que M. de Balzac se soit hasardé à écrire de son chef...

— La chose est pourtant incontestable, répondit Bautru, et pour preuves, voici les lettres que la dame a reçues de lui, depuis trois mois environ.

— Jupiter, un coup de foudre pour châtier ce parjure! murmura d'un accent rauque Mlle de Chenillac qui froissait d'une main tremblante les lettres rassemblées en liasse, que Bautru lui montrait une à une. Si ces papiers sont faux, on a bien perfidement imité son écriture!...

— Eh! quel autre que M. de Balzac eût écrit ces lettres? ajouta Ogier, qui était intéressé à convaincre Alcinadure de la trahison de celui qu'elle aimait. Voyez, madame, si l'on imiterait aisément ces prodigieuses fautes d'orthographe, qui le distinguent entre tous les mortels!

— En effet, voilà qui accuse l'ingrat! Mais ce n'est pas tout, je reconnais des phrases et des morceaux entiers, pris de certaines lettres que je lui adressais parfois, en gardant mes brebis aux champs. O le lâche cœur! Comment ai-je tant aimé, pour être aimée si peu, Ogier!

— Ne l'aimez plus désormais, ma reine, sous peine de l'égaler en lâcheté; au contraire, haïssez-le, méprisez-le, et ôtez-lui l'auréole de gloire, le chapeau de lauriers verts, que vous lui avez mis sur la tête; faites-le rentrer en l'obscurité de laquelle il n'aurait pas dû sortir!

— Sans doute, Ogier: je m'indigne de l'aimer encore, et je veux être mieux assurée de sa perfidie, pour en prendre la vengeance qui convient.

— La dame, à qui ces lettres furent transmises, reprit Bautru, charmé de trouver dans le prieur Ogier un auxiliaire contre Balzac, projeta de faire enlever votre amant, pour s'enfermer dans une de ses maisons avec lui; mais le bon cardinal de Richelieu eut soupçon de ce complot et le déjoua pour vous complaire: il laissa toutefois s'exécuter l'enlèvement tel que la dame l'avait machiné; puis, il fit à son tour enlever cette dame, qui fut envoyée prisonnière à la Bastille de Paris, où elle demeurera jusqu'à ce que son feu soit refroidi, et le sieur de Balzac a été amené en ce château pour y être réprimandé sur sa déloyauté.

— Où est-il, ce déloyal berger? s'écria-t-elle en courant à la porte avec tant de précipitation, que Bautru faillit la voir s'échapper. Je lui veux reprocher en face sa malhonnêteté! Je veux l'appeler parjure et félon! Je veux le dépouiller de sa fausse gloire et lui arracher une à une toutes les plumes de paon dont je l'ai couvert pour déguiser sa pauvre nature de geai! Je veux, de ma propre main.....

— Ma divine princesse, interrompit Ogier, appréhendant que la jalousie et l'amour offensé ne fissent sortir Alcinadure des bornes d'un ressentiment digne et fier, retirez-lui vos rayons et laissez-le retomber dans les ténèbres de Jean-Louis Guez que vous aviez métamorphosé en Balzac! Je ne présume pas qu'il s'aventure à écrire un almanach, quand il n'aura plus votre esprit où puiser le goût et l'éloquence.

— Son Éminence s'est promis de vous le rendre bien rudement corrigé, reprit Bautru, en sorte que vous le puissiez gouverner à votre guise, comme votre chien ou quelqu'un de vos moutons. Ce sieur de Balzac est un torrent de galanterie auquel il faut opposer une digue pour sauver la vertu des femmes de ce siècle; car si on ne lui résistait pas, les filles quitteraient leurs parens et les épouses leurs maris, afin de s'enchaîner à son char amoureux.

— Quand je devrais faire creuser des fossés, bâtir des murailles et soudoyer des gardes, répondit Mlle de Chénillac, j'empêcherai

bien qu'on me prenne mon berger! car il m'appartient comme si je l'eusse créé moi-même, et je l'ai rangé sous l'empire de ma houlette; n'est-il pas vrai, Ogier?

— Hélas! je suis et serai votre esclave, madame, répliqua piteusement le secrétaire; mais je gémis de ce qu'un autre, moins aimant et plus aimé, soit encore votre tyran, quoi qu'il fasse pour rendre son joug injuste et odieux. Ah! belle Alcinadure, ma patience surpasse votre cruauté!

— Mon petit Ogier, lui dit-elle en lui tendant la main à baiser, vous êtes un modèle accompli de constance et d'amour.

Bautru fut touché de cet amour et de cette constance qu'il ne comprenait pas pour un pareil objet, et il se promit de les servir généreusement au préjudice de Balzac, qui n'était pas là d'ailleurs pour compter les torts qu'on pourrait lui faire; il s'empressa donc de laisser le champ libre aux entreprises du prieur qu'un seul baiser collé sur une main sèche avait transporté au septième ciel de l'extase amoureuse, et qui roulait des yeux capables de mettre le feu à un baril de poudre. Bautru annonça seulement à Mlle de Chenillac que le cardinal de Richelieu ne tarderait pas à la mander pour lui faire les complimens qu'elle méritait et pour la prier de confondre un peu l'infidèle Balzac; Alcinadure, qui commençait à s'apercevoir de l'espérance qu'Ogier avait conçue et du péril où les entraînait à la fois la pente de leurs cœurs, supplia Bautru de ne pas l'abandonner dans un tête-à-tête où l'agneau aurait à se défendre contre le loup; mais l'inflexible Bautru prétexta les ordres de son Éminence pour se retirer au plus vite et pour enfermer ses deux nouveaux acteurs qui n'étaient pas encore prêts à se montrer sur la scène. On peut supposer qu'il écoutait à la porte et regardait par le trou de la serrure, à certains murmures de rires étouffés qui venaient sans cesse déconcerter les grands sentimens du prieur Ogier; néanmoins, deux heures après, lorsque Bautru reparut, avec une grimace malicieuse, devant ses prisonniers qui ne l'attendaient pas, Mlle de Chenillac était accoudée sur l'épaule massive d'Ogier qui dessinait la fameuse carte du royaume de Tendre, à laquelle il ajoutait une foule de lieux agréables omis plus tard par l'auteur de la *Clélie*.

Cependant le déplorable Balzac n'était pas au bout des épreuves que lui préparait l'imagination de Boisrobert. Celui-ci, tout bardé de fer, comme un chevalier du XIVe siècle armé en guerre, avait pris ce lourd déguisement pour représenter le père d'Arthénice; Bautru devait être le mari, et Faret le frère de cette belle imaginaire; les

valets, qui avaient été successivement baillis et sénéchaux, gazetiers de Hollande, libraires de la galerie du Palais, académiciens d'Italie, devinrent, par un anachronisme que l'innocent Balzac ne pouvait soupçonner, de terribles seigneurs châtelains des anciens temps, grace aux cottes de mailles, aux armures dorées et argentées, aux superbes heaumes et aux casaques armoriées que leur avait fournis l'arsenal des sires Duplessis. Ils se placèrent en silence sur deux rangs à l'entrée de la basse-cour, où la chaise-à-porteurs exécutait de rapides évolutions, qui ne donnaient pas au patient le temps de reprendre haleine ni de se reconnaître. Le cardinal, qui préférait cette scène bouffonne à toutes les précédentes, eût voulu la prolonger au-delà des forces de Balzac, exténué de faim, de colère et de fatigue: il consentit, à regret, au nouveau spectacle que lui promettait Boisrobert, et toujours riant de meilleur cœur qu'il n'avait fait depuis son avénement au ministère, il se cacha dans une écurie, d'où il pouvait voir et entendre la suite de la comédie qu'on lui donnait aux frais du sieur de Balzac.

Aussitôt, Boisrobert ayant sifflé, les porteurs de chaise cessèrent de promener cette boîte, sous laquelle Balzac s'essoufflait à conserver son équilibre, et la renversèrent avec le pauvre diable, qui s'était résigné enfin à obéir aux mouvemens qu'on lui imprimait. Balzac se trouva donc à demi enterré dans le fumier, et presque écrasé par le poids de cette chaise qu'on lui jeta sur le dos : il poussa un cri douloureux, et remit son ame dans les mains des saints ses patrons, car il pensa que la maison s'écroulait et l'ensevelissait dans les décombres; mais après un instant d'anxiété, il s'aperçut qu'il n'était pas tellement brisé, que cet accident l'empêchât de se relever; il essaya de se débarrasser de la chaise qui pesait sur son omoplate, et il y parvint à tâtons, en souhaitant tout bas de rentrer sain et sauf dans sa maison de Balzac pour y vivre en paix, sans être tenté désormais de courir les aventures galantes. Alors il eût échangé contre un morceau de pain les plus précieuses faveurs de son Arthénice.

Il était tout étourdi de sa culbute et de la singulière promenade qu'on l'avait forcé de faire à pied et en chaise-à-porteurs; il ne savait en quel endroit on l'avait transporté, et il cherchait à s'orienter dans les ténèbres où la basse-cour était plongée, Boisrobert ayant fait éteindre toutes les lumières. Tout à coup le château retentit de cris de mort et de bruits de combat : on tirait le canon sur les remparts, on sonnait le tocsin dans les tours, on martelait des chaudrons, on secouait des sacs de ferrailles, on trainait des chaînes de tourne-

broche, on mêlait à ce vacarme infernal une musique plus infernale encore, formée des éclats de la trompette marine et du cornet à bouquin : c'était à rendre l'ouïe à un sourd. Balzac, qui se réjouissait déjà d'être délivré de ses persécuteurs, fut saisi d'effroi à ce formidable tumulte, qui semblait annoncer le sac du château ; il n'osa plus bouger, et se boucha les oreilles pour ne rien entendre, puis les yeux pour ne rien voir, quoique la basse-cour restât déserte. Il se rappelait, en frissonnant, ce qu'on lui avait dit du père, du mari et du frère d'Arthénice. Dès ce moment, il ne douta plus que tout cet appareil de guerre ne fût dirigé seulement contre lui, et il se persuada que ses trois mortels ennemis avaient découvert le lieu de sa retraite.

Il se crut perdu sans remède, et s'il avait eu un puits devant lui, il s'y serait précipité pour échapper à la vengeance des trois personnes qu'il redoutait le plus au monde, depuis les menaçans récits de Bautru. Il alla, hors de lui, heurter à toutes les portes pour se réfugier quelque part ; mais les issues étant fermées, il fut obligé de revenir à la chaise, au fond de laquelle il se blottit, la figure cachée entre ses mains. A peine était-il retiré dans l'unique asile qui se fût offert à lui, il entendit des cris de victoire et des fanfares joyeuses; il entrevit la lueur des torches qu'on agitait le long des murs de la basse-cour; et comme il se disposait à mettre la tête hors de la chaise pour savoir ce qui s'était passé, il fut averti de n'en rien faire par cette allocution de Boisrobert, prononcée d'une voix tonnante à travers la cloison de la chaise :

— Compagnons, vous avez gaillardement combattu ; vainement la déloyale Arthénice a prétendu protéger la fuite de son audacieux serviteur, le sire de Balzac qu'elle a fait amener ici en secret, pour ses plaisirs : nous sommes maîtres de son château où nous avons pénétré par la brèche, et notre triomphe sera complet, dès que nous aurons en nos mains le célèbre Balzac dont la rançon vaut la moitié d'une couronne royale, et que nous jugerons pour ses méfaits comme le plus vulgaire des hommes. Or, ledit Balzac est célé en quelque taupinière, et je récompenserai du don de vingt mille pistoles quiconque découvrira la cachette de ce galant que nous devons pendre, brûler, écarteler et rouer pour notre honneur.

— Le seigneur Dieu peut seul venir à mon aide par l'effet d'un miracle ! se disait à lui-même le misérable grand homme. Que je voudrais être le compère Jacquot qui laboure mes champs, ou bien le porcher qui mène mes bêtes au bois paître la glandée ! oh ! que la gloire est une importune chose ! je ne risquerais pas tant d'être égorgé ou

maltraité, si je n'avais jamais excité l'envie que des meuniers et des vignerons du pays angoumois !

Un coup de bâton, que Boisrobert frappa sur les panneaux sonores de la chaise, vint interrompre les réflexions philosophiques de Balzac, qui s'imagina toucher à sa dernière heure, et qui attendit, dans une immobilité atonique, qu'on le tirât de sa boîte; mais Boisrobert se plut à prolonger les terreurs de Jean-Louis Guez, en feignant de continuer des recherches persévérantes autour de lui et en prenant différentes intonations de voix pour imiter les discours de plusieurs personnes passant et repassant à côté de la chaise qui résonnait sous leurs coups.

— Tron de Diou ! disait l'un en gasconnant, on lui ôtera bien la fantaisie de séduire nos femmes ! — Morgué ! disait l'autre avec l'accent normand, tous les maris de la Normandie brûleront une chandelle à la Vierge, en réjouissance du châtiment de ce paillard ! — Nous rirons bien de le voir faisant la grimace à la potence ! — Si, par aventure, on le brûle vif, ses cendres auront la vertu de guérir la stérilité des vaches. — J'aimerais mieux qu'on l'écorchât pour couvrir de sa peau tanée le fauteuil de monseigneur. — Coupons-le plutôt en une innombrable multitude de lopins que nous vendrons aux filles qui veulent devenir femmes. — Mais çà, où diable est-il allé, ce beau sire? En quelque terrier de lapin? — Qu'est-ce qui gagnera les vingt mille pistoles promises pour sa capture? — Maugrebleu ! c'est moi ! — Non, s'il vous plaît, c'est moi, et fût-il descendu au fin fond de la terre, je l'irais quérir. — Et moi aussi, serait-ce dans le ventre de la baleine de Jonas !

— Je vois bien que je suis destiné à périr ici, pensait tristement Balzac, à qui la faim rendait moins sensible cette situation critique; je m'inquiète seulement du genre de mort qui m'attend, car, outre la corde, la roue et le bûcher, il y a l'inanition qui me fait déjà mourir.

— Je veille sur votre salut, monseigneur, lui dit à voix basse Boisrobert en accompagnant d'un rude coup de pied cette assurance de touchant intérêt. Ne bougez pas, ne soufflez mot, ajouta-t-il en lui lançant un caillou sur les doigts : on ne vous a pas vu !.... Bon ! vous êtes sauvé, mon excellent seigneur, et Mme Arthénice me bénira, reprit-il en lui poussant une bourrade avec un des bâtons de la chaise.

Balzac tourna la tête en gémissant, pour remercier l'officieux protecteur qu'Arthénice lui envoyait; mais il ne vit personne, excepté un cheval sellé et bridé qui rongeait son mors et paraissait attendre un cavalier : la basse-cour était encore une fois déserte et le château

silencieux, tellement que Balzac se persuada qu'il avait rêvé. Néanmoins, dans la crainte d'une fâcheuse réalité, il résolut sur-le-champ d'user des moyens de fuite que le hasard lui offrait en mettant à sa disposition cette monture en harnachée; sans balancer davantage, il se traîna, rompu de fatigue et meurtri de coups, jusqu'à l'étrier, et il eut grand'peine à se placer en selle. Ce fut pour lui un instant délicieux, qui fit taire les angoisses de son estomac et de ses entrailles, lorsqu'il piqua des deux pour retourner à Balzac.

Mais ce ne fut qu'un instant, car on mit le feu à des fusées et à des pièces d'artifice qui étaient attachées à la queue et au harnais du cheval. L'explosion et les flammes pleuvant autour du pacifique animal le troublèrent autant que son cavalier, et il s'emporta en hennissant, pendant que Balzac, croyant qu'un volcan faisait irruption, jetait des cris plaintifs, et se cramponnait aux arçons pour n'être pas lancé à terre dans les bonds de sa monture effarée; il fermait les yeux, de peur d'être aveuglé par les pétards qui crevaient autour de lui et l'environnaient d'une auréole lumineuse, non sans lui griller les cheveux, la barbe et les sourcils. Le cheval s'élançait du sol, ruait, se cabrait, courait, sautait, virait de tous côtés dans la basse-cour, et rencontrait partout des murs qu'il ne pouvait franchir; les artifices partaient jusque dans ses naseaux, et des pots à feu, allumés sur les corniches des bâtimens, éclairaient de reflets verts, bleus et rouges, cette scène animée, que Balzac commençait à trouver surnaturelle : il l'eût attribuée à la magie, si Boisrobert s'était présenté à lui en costume de sorcier, et il aurait juré être allé au sabbat, si on lui eût montré le bout des cornes du diable. Cependant il se maintenait des pieds et des mains sur la croupe, sur le dos et sur le cou de sa bête; il retombait avec bonheur en selle, chaque fois que quelque secousse plus terrible que les autres l'enlevait à sa position horizontale, et le lançait dans l'air comme un ballon élastique; mais enfin un dernier serpenteau, qui jaillit dans les jambes du cheval, lui fit faire un si brusque écart, que Balzac fut envoyé à dix pas sur un lit de fumier, assez détrempé pour amortir la violence de la chute.

Néanmoins il resta presque sans connaissance, sous l'impression d'effroi qui l'avait glacé à l'aspect de sa catastrophe : avant qu'il eût repris ses sens, la comédie avait changé de face. Les portes de la basse-cour furent ouvertes; les gens d'armes, Boisrobert à leur tête, défilèrent en bon ordre, au son des trompettes, et se rangèrent auprès de Balzac, encore immobile et engourdi dans sa stupeur.

Celui-ci, qui n'eût pas eu la force de se tenir debout, s'enfonça jusqu'aux oreilles dans le fumier pour échapper à ce nouveau fracas d'instrumens militaires. Il n'eût pas été étonné d'apprendre que l'heure du jugement dernier était arrivée ; il en demeura convaincu, quand il se sentit soulevé de terre par quatre bras vigoureux qui devaient appartenir à des démons plutôt qu'à des anges. Il s'obstinait à clore ses paupières et à enfouir sa tête dans sa poitrine pour éviter le tableau effrayant que lui peignait son imagination; mais, par l'ordre de Boisrobert, qui élevait la voix plus haut que tous les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, il ouvrit les yeux en clignotant, et regarda d'un air hébêté les étranges personnages au milieu desquels il se trouvait tout à coup, sans se rappeler de quelle façon s'était opéré cet enchantement. Il fut un peu rassuré pourtant, malgré l'appareil sombre et bizarre de cette assemblée, en voyant des figures humaines au lieu des monstres hideux qu'il croyait rencontrer sous une voûte des enfers : il espéra du moins qu'il ne serait pas dévoré par ces chevaliers habillés de fer, semblables à ceux qui dormaient couchés sur les vieux tombeaux de la cathédrale d'Angoulême; mais il n'avait aucune idée des circonstances en vertu desquelles ces statues d'un autre temps pouvaient se transformer en êtres vivans, se mouvoir, parler et agir, sans que les lois de la nature fussent interrompues.

— Messire de Balzac, lui dit Boisrobert en étendant le bras au-dessus de la tête inclinée du patient, tu es accusé d'avoir traîtreusement séduit madame ma fille!

— Moi, monseigneur! s'écria Balzac, stupéfait d'une pareille accusation; à moins que votre fille ne soit une des neuf muses, je n'ai rien à débattre avec elle.

— Voilà certainement une réponse des plus galantes, reprit Boisrobert; mais elle est bien légère pour un fait de si haute gravité.

— Eh! monseigneur, vous me prenez pour un autre, et je ne veux répondre que de mes actions. Je suis, de ma personne, Jean-Louis de Balzac...

— Sire de Balzac et de plusieurs lieux que vous savez mieux que moi, auteur des *Lettres* et du *Prince*, membre de l'Académie française?

— C'est moi-même, je l'avoue, monseigneur, et certes, celui qui a écrit le livre du *Prince* ne séduisit jamais que ses lecteurs et lectrices.

— C'est vous qui avez été qualifié de secrétaire et historiographe de la belle Arthénice? C'est vous enfin que cette dame aime?

— Eh! monsieur, je me réjouis de ce qu'on m'aime, répliqua Balzac, dont l'orgueil surmonta la peur et qui se flatta de voir cette explication tourner à sa gloire; j'ignore quel grand crime c'est de se faire aimer d'une dame qui connaît sans doute son monde et ne place pas mal son estime.

— Par la mort de Goliath! j'admire que tu sois si brave et si délibéré, quand on s'en va te juger à mort, impertinent coureur de ruelles!

— Me juger à mort! répéta d'une voix dolente Balzac, qui promena un coup d'œil de terreur sur les épées nues que faisait étinceler la clarté des torches.

— Tu trembles de la fièvre des coupables, lâche profanateur de la couche conjugale? Je suis le père de la trop criminelle Arthénice, ta complice...

— Ma complice, bon Dieu! Je vous atteste par les plus sacrés sermens, que je ne la connais point, que je ne l'ai jamais vue...

— Imposteur! Tu étais tout à l'heure entre les bras de cette femme effrontée! Tu lui promettais, avec cent mignardises, un éternel amour!

— En vérité, vous ou moi ne sommes pas bien éveillés! J'ai parlé, dites-vous, à Mme Arthénice? Il y a eu, entre nous, des privautés et des caresses d'amant à amante? Voilà, sur ma foi, une insolente calomnie! Qu'on me confronte avec mon accusateur, et je démasquerai sa fourbe!

— Tes accusateurs sont ici, en ta présence, et tes juges sont là, le frère, le mari et le père d'Arthénice!

Bautru, qui avait peine à dissimuler la gaieté que lui inspirait le souvenir de la carte du Tendre, tracée par le prieur Ogier, sous les yeux d'Arthénice, arriva, vêtu en *Hérode*, avec les fantastiques oripeaux qui servaient à ce rôle dans la tragédie de *Mariamne*; Faret, ivre à demi, et chancelant à chaque pas, venait ensuite, habillé en *Adraste* de *l'Illusion comique*, la tête coiffée de longues plumes de diverses couleurs, la poitrine couverte d'une cuirasse à écailles, les jambes nues et les pieds chaussés de brodequins à talons rouges, les épaules chargées d'une peau de lion et d'un carquois de carton. Faret avait totalement laissé l'esprit de son rôle au fond de la bouteille, et il entonna une chanson à boire, que Boisrobert eut la précaution d'étouffer dans un cri général de tous les assistans, qui accusèrent à la fois le sieur de Balzac, troublé et désespéré au point de douter de lui-même.

— Messieurs, messieurs, entendons-nous! disait-il en s'agitant comme un possédé. Je ne dors pas, j'ai toute ma raison, et vous ne me prouverez point que je perds la mémoire.

— Ne persistez pas à nier, détestable scélérat, reprit Boisrobert; nous avons surpris les lettres galantes dont vous entreteniez commerce avec Mme Arthénice, qui serait encore vertueuse et pure, si vous ne l'eussiez méchamment induite à mal. Dès que vos desseins malhonnêtes furent découverts, nous résolûmes d'aller vous surprendre dans votre château et de vous infliger la peine des séducteurs; mais vous nous échappâtes par l'astuce d'un chambellan de votre impudique maîtresse, lequel vous amena en notre propre maison, que vous avez souillée par un amour illégitime. La Providence n'a pas permis que l'attentat se fît impunément; nous retournâmes sur nos pas avec les gentilshommes associés à notre cause; l'infidèle Arthénice nous ferma ses portes et voulut tenir la place qui fut emportée d'assaut. Maintenant, vous êtes en notre pouvoir, et l'affront que vous nous avez fait ne se peut laver que dans votre sang impie.

— J'avoue que je serais confondu si toutes les parties de votre discours étaient également véritables, dit Balzac cherchant à émouvoir ses juges et s'adressant de préférence à Faret, dont le visage riant et enluminé n'avait garde d'exprimer des sentimens hostiles; mais, s'il vous plaît, ne m'imputez pas des torts imaginaires : j'ai, en effet, reçu des lettres de Mme Arthénice, et j'y répondais par simple politesse; cette dame m'envoya quérir dans son carrosse, et la route, qui fut longue, eut des traverses singulières que je lui pardonne. Ce que je ne lui saurais pardonner de même, c'est le train de vie que je mène depuis mon arrivée au palais des Amans-Fortunés, où les cinq cents diables semblent déchaînés pour me faire pièce et me damner de mon vivant. Je passe sous silence les bavards qui m'ont assassiné de harangues pendant quatre heures; je ne dis rien de ce que j'ai souffert dans cette chaise défoncée, dans cette volière vitrée, sur ce cheval fougueux; c'était, j'imagine, un avant-goût de pénitence infernale pour mes vieux péchés; mais je ne puis tolérer qu'on m'ait fait jeûner jusqu'à présent, comme Daniel dans la fosse aux lions, et qu'on veuille, pour comble, m'assassiner sous un honteux prétexte.

— Vous vous défendez avec l'éloquence d'un génie qui a sa besace pleine d'argumens, dit Boisrobert, feignant d'être mieux disposé en faveur de Balzac, à qui la faim avait presque donné l'entraînement

et la force d'un orateur; mais la justice se doit boucher les oreilles pour être juste.

— Cher beau-père, reprit Bautru en saluant Boisrobert, vous laisserez-vous séduire, à votre tour, par cette langue dorée, quand Arthénice avoue tout...

— Elle avoue! s'écria Balzac indigné; Mme Arthénice a des visions, ou bien elle ment comme si elle n'avait jamais fait autre chose de sa vie!

— Tais-toi, faquin, n'insulte pas ma fille bien-aimée, le fruit de mes entrailles! interrompit Boisrobert. C'est toi qui mens, tyran des cœurs!

— Je veux être sur-le-champ changé en bête, ainsi que le roi Nabuchodonosor, si j'ai aperçu le petit doigt de Mme Arthénice!

— Cessez de vains subterfuges, répliqua Bautru : je déclare, au contraire, que vous avez vu en face cette infidèle, comme vous me voyez en ce moment!

— Il est possible que, dans la foule des dames qui assistaient à mon dîner où je mangeai seulement un œuf à la coque sans mouillettes et bus quelques coups de vin, Mme Arthénice se soit montrée à moi; mais je vous atteste, par le respect que je dois à la foi jurée, que je ne l'ai nullement remarquée, à moins que ce ne fût cette brunette qui me demanda de mes cheveux...

— Les voici, ces cheveux musqués et pommadés qu'on adore ainsi que des reliques! dit Boisrobert en faisant apporter, dans un plat d'argent, tout ce qui manquait à la chevelure de Balzac. Arthénice eût donné un million pour les conserver : j'en remplirai un coussin et l'enverrai à la levrette favorite du grand sultan.

— Enfin le sieur de Balzac demeure convaincu d'avoir gâté la bonne renommée de Mme Arthénice, reprit Bautru, dont la voix n'était pas étrangère à son compagnon de voyage; ne convient-il pas de choisir le genre de mort qu'on lui fera subir?

— Ah! monsieur, lui dit tristement Balzac, qui avait reconnu le soi-disant chevalier d'honneur d'Arthénice, vous m'avez conduit au piége à l'aide d'un faux nom et d'une fausse qualité : je comprends maintenant la ruse que vous a conseillée une folle jalousie; mais je protesterai de mon innocence jusqu'au dernier soupir.

— On aurait meilleur marché d'un coupable, dit Boisrobert, qui parut s'attendrir : je suis d'avis de l'exposer aux épreuves du jugement de Dieu?

— Faites, messieurs, à votre guise, répondit Balzac avec assu-

rance : je ne crains rien, je suis innocent, quoi qu'on fasse pour me noircir.

— Eh bien! vous allez passer par trois épreuves successives, et le ciel prononcera lui-même si vous êtes tel que vous dites.

— Quelles sont vos épreuves, messieurs? je m'y soumets de bonne volonté; mais vous feriez un acte louable en me baillant quelque nourriture.

— Première épreuve! cria Boisrobert avec majesté; vous serez enchaîné, les yeux bandés, dans la ménagerie des lions, tigres, panthères, loups et autres bêtes féroces. Si lesdites bêtes vous respectent au lieu de vous dévorer, ce sera le premier signe de votre innocence.

— Des lions et des tigres! s'écria Balzac, cherchant à s'enfuir : seigneur Dieu, ayez pitié de moi! J'aime mieux être mis à mort par la main des hommes!

Mais, sur un geste de Boisrobert, deux écuyers se saisirent de Balzac, qui hurlait de frayeur et se débattait comme un possédé, le bâillonnèrent, lui bandèrent les yeux, le garrottèrent, et le transportèrent dans les jardins, au milieu d'une vaste salle de verdure, que le buis, taillé en muraille, environnait d'une triple ceinture d'arcades, et que des bancs de gazon exhaussaient en amphithéâtre. Le cardinal de Richelieu avait fait souvent représenter en plein air, dans cette salle, des pastorales dont les décorations ne devaient rien à l'art du peintre. Un orchestre de fifres et de hautbois était établi derrière une charmille; chaque arbre portait des lanternes, des lampes et des bougies, parmi lesquelles on avait suspendu des écussons aux armes de Richelieu et des devises à sa louange: au-dessus de la salle, brillait un globe lumineux et transparent, figurant un astre prêt à remonter dans les cieux, et offrant cette légende, qui rappelait l'origine de la fête : ACADÉMIE FRANÇAISE, LE CARDINAL DE RICHELIEU PROTECTEUR, A L'IMMORTALITÉ. La nombreuse compagnie de seigneurs, de dames et d'académiciens que Boisrobert avait invités à sa comédie impromptu, garnissaient les gradins en attendant les acteurs, et la pelouse étincelait de pierreries, de joyaux, de velours, de satin, et de broderies d'or.

Le cardinal, qui n'était pas averti de cette ingénieuse création de Boisrobert, en fut très satifait, et le témoigna par sa bonne humeur, ce qui raviva la verve comique de l'ordonnateur de la fête; cependant Richelieu eut pitié de Balzac, qui restait couché sur le sable, tel qu'un esturgeon échoué dans une tempête, et jugeant aux sou-

bresauts de ce malheureux que ses souffrances augmentaient de l'impossibilité où il était de les exprimer par des plaintes, le charitable cardinal ordonna de le débarrasser de son bâillon. Aussitôt les cris de Balzac se succédèrent dans tous les tons, depuis le grave jusqu'à l'aigu. Boisrobert pensa que les oreilles délicates des spectateurs ne supporteraient pas long-temps cette musique, qui devenait déjà monotone : il se mit donc en devoir d'accompagner à sa manière les clameurs de Balzac, et s'étant approché de ce criard en se traînant sur les genoux et les mains, il imita l'un après l'autre, avec une merveilleuse vérité, les différens cris des animaux, qu'il avait annoncés dans le préambule de l'épreuve : le lion, le tigre, le léopard, le chacal, le sanglier, le loup, et même le chat et le chien, contribuèrent, chacun pour sa part, aux tortures du tremblant Balzac, qui croyait sentir leurs coups de dents, et se roulait convulsivement comme les martyrs chrétiens livrés aux bêtes dans le cirque de Domitien.

— Ah! un lion! s'écria-t-il d'une voix éteinte : *Miserere nobis, Domine!* Monsieur le lion, je vous offre la dédicace de mon premier ouvrage... Oh! un tigre! plaise à Dieu qu'il soit repu et me laisse comme une mauvaise viande! Monsieur le tigre, je suis M. Balzac, le prince des écrivains français!.. Eh! un loup! Si j'avais seulement une arme pour le tenir à distance! C'en est fait de moi : il me flaire, il est affamé, il me rongera jusqu'aux os..... Non, il s'éloigne..... Voici un dogue maintenant : fasse le ciel que je ressemble à son maître! O mon Dieu! s'il était enragé et qu'il vînt à me mordre! Grace! messieurs. Otez ces vilaines bêtes et tirez-moi de ce purgatoire!

Lorsque Boisrobert vit que cette farce avait assez duré pour égayer l'auditoire, qui riait aussi haut que le chien aboyait, ce fut un nouveau supplice pour Balzac, qu'on apprêta au même endroit. Les valets apportèrent des fagots qui furent arrosés d'essences et saupoudrés d'une composition propre à jeter des flammes artificielles, qui s'attachaient aux objets sans brûler, en dégageant néanmoins avec des flocons de fumée bleue une chaleur sensible au contact. C'était le moyen usité dans la pyrotechnie théâtrale de ce temps-là, et emprunté à la magie du siècle précédent. On n'eut qu'à présenter une chandelle allumée à ces poudres de fougère et de licopode pour que tout s'embrasât en jetant une lueur rougeâtre, que Balzac entrevit à travers le tissu de son bandeau.

— Au feu! au feu! s'écria-t-il en se redressant sur ses pieds, liés de cordes ainsi que ses mains, est-ce un homme ou un porc que l'on rôtit?

— Vous êtes sorti vainqueur de votre première épreuve; voyons si la seconde vous réussira de même, lui dit Boisrobert, qui le délivra de ses liens; il faut que vous passiez et repassiez dans le feu, sans avoir un poil de la barbe roussi; autrement, vous seriez convaincu de l'adultère pour lequel vous avez quitté vos foyers domestiques, vos livres et vos moutons.

— Que je passe et repasse dans le feu! reprit Balzac irrité et découragé à la fois; estimez-vous que je sois incombustible?

— C'est ce que nous allons voir. Je donnerais, pour ma part, cinquante aunes de boudins et autant de saucisses, afin que vous puissiez vous tirer aussi heureusement de cette épreuve que de l'autre; car votre innocence blanchirait ma coquine de fille.

— Et moi, que ne donnerais-je pas pour être exempt de cette épreuve, qui équivaut à me brûler vif!

— Ne perdez pas espoir : on a vu des miracles plus surprenans. D'ailleurs vous ne resterez pas immobile parmi les flammes, à l'instar des sept enfans dans la fournaise; mais vous sauterez sans cesse, afin que le feu ne vous atteigne pas.

— Je sauterai, puisqu'il vous plaît ainsi; mais je résigne d'avance ma pauvre vie, et je rends mon ame à la miséricorde de Dieu.

— Sautez, vous dis-je, de toutes vos forces, et ne vous lassez pas; j'ai bonne idée que vous ne serez pas mis en charbon.

— Quel martyre, mon Dieu! ces bourreaux se persuadent qu'on a des jambes pour sauter, lorsqu'on a le ventre vide depuis deux jours!

— Encore! sautez toujours! Bien! à droite, à gauche. Gardez-vous d'arrêter, ou le feu prend à vos chausses! Sautez de plus belle!

Balzac, qui entrevoyait les clartés de ce brasier inoffensif et qui sentait une certaine chaleur lui caresser les mollets, s'efforçait de sauter par-dessus la flamme, et puisait dans l'amour de la vie une énergie toute nouvelle, mais passagère, qu'il dépensait en cabrioles et en bonds précipités; chaque fois qu'il se ralentissait dans ce pénible exercice qui l'avait mis hors d'haleine, Boisrobert lui criait de prendre garde au feu qui gagnait ses grêgues, ou ses bas, ou son justaucorps, ou ses jarretières; et le docile Balzac oubliait ses entrailles à jeun et ses forces aux abois pour s'élancer en l'air avec plus de souplesse et ne faire que toucher la terre en retombant. Ses postures, ses grimaces et ses craintes divertissaient l'assemblée et surtout le cardinal de Richelieu, qui avait dans l'ame un instinct de

cruauté pour lequel les tortures d'autrui n'étaient pas sans charmes. Enfin les feux s'éteignirent d'eux-mêmes, et Balzac glissa sur les fagots échauffés par ces flammes factices, en s'étendant à la manière de saint Laurent sur son gril et se figurant être à demi consumé.

— Victoire! lui cria Boisrobert en donnant le signal des symphonies; le sire de Balzac a parfait héroïquement sa seconde épreuve, et Mme Arthénice est presque innocentée. N'êtes-vous pas fondu en airain, monsieur, pour si bien résister à l'ardeur de la braise?

— Hélas! monsieur, je mourrai de soif, si ce n'est dans ce bûcher, répondit lentement Balzac, qui ne pouvait faire un mouvement tant il était épuisé de fatigue. Ne me présentera-t-on de quoi boire, à l'exemple de Jésus-Christ en sa passion?

— Jésus-Christ crucifié détourna les lèvres de l'éponge imbibée de vinaigre, dit Faret en tirant une bouteille demi-remplie qu'il avait cachée sous ses friperies de théâtre; mais ceci n'est pas du vinaigre, mon confrère de l'Académie française.

— Dieu vous le rende! murmura Balzac, qui lui remit son flacon vide; c'est la main d'un ange qui m'a versé ce nectar!

— Non pas d'un ange, mais d'un honnête homme, qui voudrait que l'eau des fontaines eût la couleur et le goût de ce vin grec.

— Troisième et dernière épreuve! interrompit Boisrobert, qui mesurait les intermèdes à l'impatience du cardinal.

— Un moment de répit, mon cher monsieur, répliqua Balzac, qui s'abandonnait à un complet anéantissement. Je suis incapable de bouger, et fallût-il me soustraire par la fuite à une mort certaine, je n'aurais pas le cœur de fuir, voire d'essayer à le faire.

— Ce n'est rien que cette troisième épreuve, auprès de celles que vous avez traversées, dit Bautru; la musique vous reconfortera.

— Les concerts des séraphins ne me ranimeraient pas, monsieur, et mes jambes me porteraient à peine pour aller à table.

— Après cette épreuve, dont vous triompherez infailliblement, dit Boisrobert qui dirigeait les préparatifs de cette épreuve à laquelle devait avoir part le prieur Ogier, vous serez reconduit au son des flûtes en votre maison de Balzac.

— Je ne me soucie pas des flûtes, monsieur, si je rends l'ame avant le triomphe que vous me présagez.

— Dépêchons-nous de mettre votre innocence en tout son lustre, et ne vous montrez pas inférieur à vos commencemens : il y a deux cordes de même longueur attachées à un pieu fiché en terre; vous serez lié à l'une de ces cordes, et l'on vous armera d'un bâton,

tandis qu'à l'autre corde, un page d'Arthénice, également lié, ayant les yeux clos et la main munie d'une gaule...

— A tous les diables votre épreuve et celui qui l'inventa! s'écria Balzac, qui retrouva la force de se révolter contre cet indigne jeu. Pourquoi des bâtons? Qu'est-ce que cela prouvera? Boutez-nous plutôt la plume à la main!

— Ce page prétend que vous êtes entré dans la chambre de Mme Arthénice, qui était encore au lit...

— Ce page en impose, et nonobstant, je n'ai point assez de rancune pour lui administrer la correction qu'il mérite.

— Le jugement de Dieu se prononcera entre vous, et celui qui a menti sera battu comme plâtre jusqu'à ce qu'il crie merci!

— Tuez-moi, si c'est votre envie, mais vous ne ferez pas que le grand Balzac se commette à coups de bâton avec un petit page.

— Vous êtes bien le maître de vous laisser assommer et de crier merci à la première bastonnade; vous aurez après le loisir de vous reposer dans l'éternité; car votre arrêt s'exécutera sans délai, puisque vous vous renconnaîtrez coupable en négligeant de défendre vos jours.

— Soit, je ne les défendrai pas plus en faits qu'en paroles, répondit Balzac, qui tenta seulement de faire tomber son bandeau. Encore une fois, je suis innocent et je maudis du fond de l'ame cette funeste Arthénice, qui me vaut croix et passion. Oh! que mon Alcinadure était moins ennemie de mon repos! Combien j'aurais d'allégresse de la revoir et de m'asseoir à ses pieds, pendant qu'elle mène paître ses brebis sur les rives fleuries de la Charente!

Balzac faisait de l'idylle et ne remarquait pas qu'on lui avait enroulé une corde autour de la taille, que cette corde partait d'un pieu solide, et que le champion qu'on lui destinait était déjà pareillement attaché au même pieu, de manière que les deux adversaires, cherchant à s'éviter l'un et l'autre, se rencontrassent toujours dans un cercle dont ils ne pouvaient s'écarter. Mais Ogier, que Bautru avait pris plaisir à opposer au triste Balzac, se réjouissait d'être chargé d'accabler son rival et n'éprouvait aucun remords de cette trahison, au moyen de laquelle il satisfaisait sa vengeance particulière; on lui avait laissé la vue libre, pour qu'il se dérobât à tous les coups de l'ennemi et pour que les siens ne fussent jamais perdus : il se promettait donc bien tout bas de ne pas tenir compte des instructions que Boisrobert lui avait données, en l'avertissant de modérer l'usage du bâton, dans la crainte de déplaire au cardinal.

L'orchestre joua un air langoureux, et Bautru cria aux combattans que la lice était ouverte. Balzac, sur les genoux de qui on avait déposé un gourdin noueux, tandis que l'autre champion était muni d'une baguette de bouleau souple et cinglante, ne bougea pas plus que le pieu qui servait de centre aux deux cordes. Le prieur Ogier attendit un moment, avant de se mouvoir dans la ligne que lui traçait la longueur du cordeau; mais voyant que Balzac ne se remuerait point si l'on n'avait recours à d'autres mobiles que la persuasion, il courut à sa rencontre, le heurta rudement comme au hasard, et revint sur lui en le fustigeant à tour de bras. Balzac fut tout à coup transporté de fureur, et se levant avec une vivacité qui n'accusait pas son excessive lassitude, il s'élança en aveugle, le bâton brandi en l'air, à la poursuite du prétendu page qu'il n'avait pas reconnu pour son secrétaire à la violence des gourmades.

Mais Ogier, qui ne s'abandonnait pas, ainsi que Balzac, à la direction circulaire de la corde, et qui avait l'avantage de se guider lui-même, s'amusa d'abord à essoufler son adversaire, en l'entraînant à sa suite avec rapidité et en l'attirant sur ses pas dans de continuels détours. Balzac, trompé par son impatience qui s'irritait en raison de l'inutilité de ses efforts, croyait sans cesse être assez près du malin page pour le lui faire savoir d'une manière irrécusable; alors il déchargeait plusieurs coups de bâton, sous lesquels ne se trouvait jamais l'individu à qui on les destinait; ces coups perdus arrivaient aux pieds de Balzac et faisaient voler le sable à l'entour, pendant que le prieur surprenait par derrière son ennemi occupé à battre l'air, et lui distribuait une grêle de coups largement appliqués, sans qu'aucun s'égarât en route; Balzac se retournait soudain en jurant plus qu'il n'avait fait dans toute sa vie, et tâchait de rejoindre le fugitif, qui ne répondait pas aux défis et qui esquivait adroitement tous les horions qu'il voyait venir. Puis, Ogier reprenait l'offensive et s'escrimait de nouveau sur les épaules et les reins de Balzac, qui, rugissant comme un lion blessé, ne se souvenait pas de ses fatigues, bondissait, se précipitait, s'arrêtait pour préparer son élan, se jetait de gauche à droite, allait et venait, en agitant son bâton à l'aventure. La baguette d'Ogier résonnait à tout moment sur le dos de Jean-Louis Guez.

— Lâche! criait Balzac, dont la bouche écumante avait peine à prononcer quelques paroles intelligibles; infame assassin! tu ressembles au Parthe qui lance ses traits en fuyant! car tu n'oserais m'attaquer de pied ferme, face à face. Mon regard, tel que celui de

Méduse, te changerait en pierre... Mais tu n'emporteras pas dans l'enfer le triomphe de ta perfidie, petit serpent; dussions-nous faire de la sorte le tour du monde, je finirai par t'atteindre et te mettre en pièces, comme une coquille de noix! Tiens, quel goût a cette bourrade? Ne ris pas, coquin; fais plutôt ta prière à Dieu! Apprête-toi à mourir et à confesser mon innocence! Attrape au vol ces fruits de bâton?...

Les menaces de Balzac ne faisaient qu'augmenter le zèle d'Ogier à frapper : aussi la colère du pauvre battu était-elle au comble, sans qu'il pût la satisfaire autrement que sur quelques arbres voisins, qui prouvaient à leur écorce mutilée que la place n'eût pas été tenable pour la peau du prieur, et que Balzac eût fait plus en un seul coup qu'Ogier en cent. Celui-ci ne voulait pas la mort de son maître, et se vengeait seulement d'un rival qu'on lui avait trop long-temps préféré : il soupirait en songeant à Mlle de Chenillac, qui ne soupçonnait point que son souvenir amenât de si tristes conséquences pour son berger ; et chaque fois qu'Ogier se rappelait quelques-unes des perfections d'Alcinadure, il redoublait la dose de discipline par laquelle il exerçait son orgueilleux rival à la pénitence et à l'humilité. Balzac était à l'extrémité de sa patience et de son courage : il bondissait de rage, frémissant de tout son corps, et dégouttant de sueur, les veines gonflées, les muscles saillans, les oreilles bourdonnantes; il chancelait de même qu'un homme ivre, et poussait des cris inarticulés, sans essayer encore de se soustraire à l'infatigable baguette qui sifflait au-dessus de sa tête, quand elle ne retentissait pas sur sa chair meurtrie. Enfin, harassé, hors d'haleine, presque insensé, il lâcha son bâton, et se laissa tomber comme une masse.

Le prieur Ogier, content de cette bonne aubaine de vengeance, la vit finir à regret. Il ne s'inquiéta pas beaucoup de l'état où il avait mis l'amant infidèle d'Alcinadure, et quitta le rôle épisodique qu'il venait de remplir à l'agrément du cardinal de Richelieu, pour rentrer dans les rangs des spectateurs.

Il y eut un entr'acte de repos à cet endroit de la comédie, pour donner le temps à Boisrobert et à sa troupe de revêtir d'autres costumes et d'apprêter d'autres scènes. Ils reparurent bientôt habillés en médecins, avec le bonnet pointu et la robe doctorale; en apothicaires, avec la seringue roulée dans le tablier; en chirurgiens, avec la trousse sous le bras. Pendant leur absence, Balzac était resté étendu par terre, sans mouvement, et presque sans souffle, couvert d'un ample drap noir; les musiciens avaient joué des danses

angevines, et les pages circulaient dans l'auditoire en portant des plateaux chargés de rafraîchissemens, de glaces, de sorbets, de fruits, de dragées et de confitures. On louait hautement le chef-d'œuvre de Boisrobert, parce que le cardinal, surpris d'avoir ri de si bon cœur, avait dit que cette comédie valait mieux que *l'Illusion comique* de Pierre Corneille.

— Voici l'arrêt du tribunal suprême, cria Boisrobert, qui avait fait enlever le pieu et la corde à laquelle Balzac se croyait encore attaché : le sieur de Balzac, ici présent, qui avait si fièrement affronté deux épreuves judiciaires, a été vaincu et convaincu dans la troisième...

— Vaincu ! murmura Balzac incapable de se mouvoir, tant ses membres étaient raidis et ses articulations rouillées : vous entendez dire par là que ce fripon de page m'a manqué de respect pour obéir à vos commandemens ; mais j'aurai, tôt ou tard, raison de ces outrages !...

— Or, tous les doutes cessant, continua Boisrobert, ledit Balzac s'en va subir son sort, comme séducteur de Mme Arthénice !

— Encore ! n'en avez-vous pas fini avec ce conte ridicule ? reprit Balzac, se redressant sur les genoux, et accompagnant d'un soupir douloureux cette position à peu près verticale : je donne aux chiens votre Arthénice, en cas qu'ils la veulent prendre ; et je souhaiterais ignorer qu'elle existât.

— L'exécution doit avoir lieu sur-le-champ ! repartit Boisrobert en se tournant vers Bautru, qui était, pour cette scène, le chef des chirurgiens, comme Faret celui des apothicaires. Mais il est une question intéressante à résoudre auparavant : quel supplice infligera-t-on à ce criminel ?

— Quel supplice ! s'écria Balzac, qui cherchait à se remettre sur ses jambes et n'y réussit un moment que pour retomber avec plus de pesanteur ; avez-vous soif de mon sang, bourreaux ? De grace, messieurs, recevez-moi à rançon : mes libraires vous paieront pour que je vive !

— Silence ! interrompit Boisrobert, qui s'était réservé le rôle de premier médecin, si vous dites un seul mot, on vous coupera la langue pour la forcer à se taire. Messieurs, quel est votre avis touchant le choix de la peine ? Faut-il le jeter dans un cul-de-basse fosse où il mourra de faim ?

— Tuez-moi, tuez-moi plutôt ! répliqua Balzac, qui se persuadait n'avoir plus rien à ménager et qui sentait déjà les atteintes du supplice de la faim.

— Placez-vous près du condamné, la hache au poing, et tranchez-lui la tête, s'il ouvre la bouche pour nous interrompre. Je suis d'avis, messieurs, d'asseoir le sire de Balzac sur une perche pointue et de la planter dans un verger, en manière d'épouvantail pour les oiseaux.

— Moi, je désirerais, dit Bautru, que ce patient soit noyé dans un tonneau d'encre, avec une couronne d'épines sur le chef.

— Pourquoi ne pas user d'un tonneau de malvoisie pour cette noyade? ajouta Faret; je me fusse noyé de la sorte en sa compagnie.

— Je reviens à notre ancien projet de le tailler en tant de parts et parcelles, que saint Jean-Baptiste n'ait pas plus de reliques dans l'univers.

— Cousons-le dans un sac avec une légion de rats et suspendons le sac à la poutre du sellier, comme une couenne de lard.

— Contraignons-le de boire toute l'eau que pourra contenir le chapeau de M. le cardinal, ou bien la grande écritoire de l'Académie.

— Non, le sire de Balzac est un personnage d'assez grosse importance pour que sa fin diffère de celle du vulgaire, dit solennellement Boisrobert; je propose de le saigner aux bras et aux jambes, afin que sa vie s'écoule avec son sang, selon ce qu'on raconte du poète Lucain.

— Il ne se plaindra pas du moins d'avoir une mort ordinaire, reprit Bautru. Çà, qu'on le tienne durant l'opération; ma lancette fera merveille.

— Oh! les monstres! reprit Balzac en retombant presque inanimé sur le sol; je vois bien que je suis dans un coupe-gorge, et que mes ennemis ont inventé je ne sais quel prétexte pour me retrancher de ce monde. La volonté de Dieu soit faite! je regrette toutefois de n'avoir point terminé mes plus beaux ouvrages, et j'espère que mon petit Ogier publiera ce que j'en ai fait. Holà! n'est-il pas un chrétien qui veuille recueillir mon testament, à l'heure de ma mort?

— Oui-dà! dit Faret, je vous servirai de tabellion, à condition que vous me léguerez votre cave pour récompenser mes écritures.

— O ma chère Alcinadure, se récria Balzac avec un retour de tendresse pour l'amie de sa jeunesse et la compagne de ses travaux; voilà ce qui me revient de ma trahison envers toi au profit d'une vilaine qui m'a conduit au piége, et qui, demain, se passionnera peut-être pour les lettres de Voiture!

Boisrobert ne s'opposa point à ce que le sieur de Balzac fît son testament, qui devait sans doute ajouter quelques plaisans détails à ce prétendu supplice, dans lequel les apothicaires de Faret étaient

appelés à jouer un rôle important. Le cardinal de Richelieu dit, à ce sujet, qu'il serait bien aise de connaître la figure que ferait le *Socrate chrétien* à l'heure de la mort. Ce bon mot, qui rappelait un ouvrage de Balzac, annoncé depuis long-temps dans la littérature, courut de bouche en bouche et disposa mieux les spectateurs à goûter la scène qui se préparait pour leur divertissement.

Cependant le pauvre Balzac, pleurant ses péchés, se frappant la poitrine et demandant au ciel la grace de faire une fin chrétienne, avait été couché sur une table et lié par le milieu du corps. On releva les manches de son pourpoint, et on abaissa ses bas sur ses talons, de manière à découvrir la place des grosses artères ; ensuite, on lui comprima les quatre membres par de fortes ligatures qui ne lui arrachèrent que des soupirs, et Bautru s'approcha de lui avec les aides-chirurgiens, que Balzac ne pouvait voir, ayant toujours les yeux couverts d'un bandeau; mais le malheureux comprit que le moment fatal était arrivé, quand il sentit qu'on lui tenait les bras et les jambes, quand il entendit le cliquetis des lancettes qu'on aiguisait pour l'épouvanter davantage. Il faillit s'évanouir, et pourtant il espéra se rattacher à la vie, en faisant signe qu'il voulait parler.

— Parlez donc, monsieur de Balzac, lui dit Bautru avec dureté, mais tâchez d'être moins prolixe qu'en vos ouvrages.

— Mon Dieu! me faudra-t-il mourir sans être confessé et absous par un prêtre? s'écria le moribond.

—Confessez-vous à haute et intelligible voix, reprit Boisrobert en se tournant vers Richelieu. Il y a ici un prêtre qui vous entend et vous baillera une absolution qu'envierait le roi de France.

— Nous pouvons, nonobstant, commencer l'opération, dit Bautru ; car une demi-heure s'écoulera bien avant que le sang de cet homme soit enfui, et la confession du plus grand criminel ne dure pas si long-temps.

— Commencez votre office, monsieur le bourreau, répondit Boisrobert ; monsieur de Balzac, on vous écoute!

Aussitôt Bautru piqua légèrement avec une épingle les membres qu'on avait mis à nu, et en même temps, quatre jets d'eau tombèrent dans une cuve, pour imiter l'irruption du sang par quatre blessures, pendant qu'on versait du vin tiède sur les bras et les jambes du patient, qui avait poussé un grand cri et ne bougeait plus. Il y eut un silence d'anxiété dans l'assemblée, et parmi les acteurs atteints, malgré eux, d'une sorte de terreur imprévue, qui résultait de la bonne foi avec laquelle Balzac s'était soumis à ce simulacre d'exécution à mort. Il

s'imaginait entendre ruisseler son sang, et le jaillissement de cette eau qu'il croyait sortie de ses veines, paralysait toute autre idée en son cerveau; il n'avait plus la force de parler, parce qu'il ne pensait plus, ou du moins son esprit agonisant ne songeait qu'à calculer les minutes qui lui restaient à vivre. Un frisson glacé agitait son corps par intervalles; une sueur visqueuse inondait son visage; sa poitrine oppressée se soulevait en sourds gémissemens, et la chaleur vitale abandonnait par degrés ses pieds et ses mains. C'était un spectacle pénible dont l'issue paraissait peu récréative; le cardinal de Richelieu fronça le sourcil pour la première fois, et des murmures de pitié circulèrent dans les rangs des dames, qui se disaient entre elles que le patient prenait la plaisanterie au sérieux et allait donner un dénouement tragique à la comédie de Boirobert.

— Hé! hé! monsieur de Balzac, dit l'abbé qui voulut raviver la gaieté de son public, ne vous endormez pas, s'il vous plaît, avant de nous avoir fait le compte de vos péchés d'orgueil? montrez-vous à la postérité dans un beau testament?

— Léguez votre superbe à quelqu'un de vos confrères d'académie? ajouta Bautru.

— Décidez quel vin il faudra boire au repas de vos funérailles? reprit Faret.

— Holà! répliqua Boisrobert, mon ami monsieur de Balzac, ne supposez pas avoir répandu tout votre sang : je vous avertirai quand il n'en restera que quelques gouttes.

— Monsieur de Balzac, ne vous recommandez-vous pas aux prières de Mme Arthénice? dit Bautru.

— Alcinadure! murmura Balzac dont la voix s'affaiblissait. Ma chère Alcinadure, malheur à moi de t'avoir quittée!

— Assez, messieurs, cria le cardinal de Richelieu avec cet accent impérieux qui ne trouvait jamais d'hésitation dans l'obéissance. Que l'on cesse ce jeu, ou cet homme est mort!

En effet, Balzac, qui écoutait avec angoisses couler l'eau moins abondamment, éprouvait par la puissance de l'imagination, les symptômes qu'aurait produits la perte graduelle de tout son sang; il avait des vertiges, des tremblemens nerveux, des torpeurs, des anéantissemens; il s'épuisait d'instant en instant, il perdait peu à peu la conscience de la vie : il eût certainement rendu le dernier soupir, si l'eau se fût arrêtée tout à coup. Mais sur l'ordre du cardinal, on enleva l'appareil redoutable qui eût frappé la vue de Balzac, au moment où on lui débanda les yeux, en lui faisant respirer des sels et

en lui adressant des paroles réconfortantes. Balzac crut revenir des portes de la mort; il rouvrit ses paupières clignotantes, et les referma blessées par l'éclat des lumières; il étendit sa main tremblante et toucha la robe de Boisrobert, pour s'assurer qu'il vivait encore réellement; il demeura quelques secondes absorbé dans une rêverie où il essayait en vain de renouer le fil brisé de ses souvenirs; il repassait, il mêlait confusément tous les épisodes de cette laborieuse journée; enfin, il regarda, d'un air stupéfait, les objets environnans. A la vue de cette nombreuse et brillante assemblée qu'il aperçut autour de lui, aux clartés de ces mille bougies qui l'éblouissaient, il se persuada être transporté à la cour des fées.

— Où est-il? Où est mon berger? cria de loin une voix qui le tira de son ébahissement et qui l'émut jusqu'aux larmes.

— Alcinadure! répondit-il en se levant avec effort, et en retombant sur les coussins dont on lui avait fait un lit.

— C'est moi! c'est ta bergère! dit Mlle de Chenillac, qui accourut dans les bras de Balzac pâle et chancelant.

— Ah! ma muse, mon Antigone, mon Egérie! je vous revois et je suis vivant! j'en rends grace à Dieu!

— Combien je me reproche de vous avoir accusé d'inconstance! Mais j'ignorais tout, je ne soupçonnais pas les embûches qu'on vous avait dressées. Ogier vient de m'apprendre ce qu'on a machiné contre vous.... Oh! les méchans, en quel état ils vous ont mis! Et vous, mon fils, mon mignon, pourquoi vous êtes-vous laissé induire en erreur par ces baladins?

— Quoi? qu'est-ce? reprit Balzac interdit et rougissant de honte, dans l'appréhension du rôle ridicule qu'il avait joué. Que s'est-il passé? D'où vient que je vous rencontre ici? Quelles sont ces personnes que je vois? Où suis-je?

— En pleine académie, répondit Boisrobert, qui jugea que la farce était à bout. Oui, mon cher et honoré confrère, voici devant vous le protecteur de l'Académie française, monseigneur le cardinal de Richelieu, et vos pairs les académiciens, savoir : votre serviteur indigne qui a nom Boisrobert, et rime de mauvais vers, comme chacun sait; le galant Bautru, qui mord de la langue et n'use pas d'autre plume; le bonhomme Faret, qui prétend que la source de l'Hippocrène est de vin; le terrible Claude de l'Étoile, qui n'a jamais fait que les pièces de M. le cardinal, et la satire de tout le monde; le galant Colletet, qui change de muse autant que de servante...

— C'est-à-dire que j'ai été joué? interrompit Balzac, à qui cet af-

front redonna la force de marcher vers le cardinal en s'appuyant sur le bras d'Alcinadure qui le contemplait avec mélancolie.

— Vous vous êtes joué de l'Académie, et l'Académie vous a joué en vous donnant une dose de Boisrobert.

— Il suffit, monsieur ; je sais en quels temps je dirai son fait à l'Académie. Mais cette Arthénice m'avait donc vendu, comme Judas vendit son maître ? Je voudrais voir si elle m'oserait aborder en face !

— La voici qui vous baise les mains en remerciement des lettres que vous lui avez écrites, répliqua Bautru, qui distribuait à la ronde ces lettres remarquables par leurs grossières fautes d'orthographe.

— Comment ! s'écria Balzac, dont le visage devint pourpre : cette Arthénice, c'était vous ? la correspondance partait de votre main, monsieur ?

— Que vous en semble ? vous plairait-il de faire imprimer mes lettres et vos réponses, pour les opposer au fameux recueil d'Héloïse et d'Abélard ?

— Monsieur le cardinal, vous avez été témoin de ces iniquités ? dit Balzac, dont la pose, le geste et la voix ne manquaient pas d'une certaine noblesse dans cette plainte, que le cardinal trouva juste et convenable en se reprochant d'avoir prêté les mains à cette longue dérision, exercée contre un écrivain de mérite.

— Vous, monseigneur, dont on admire le grand esprit ! ajouta Mlle de Chenillac, qui, par cette flatterie, disposa plus favorablement encore le cardinal pour l'auteur du *Prince*; vous, qui connaissez les honneurs qu'on doit aux gens de talent, avez-vous pu consentir à cette indécente mascarade !

— Madame, reprit le cardinal, qui méditait déjà une nouvelle disgrace pour Boisrobert, le sieur de Balzac s'étant raillé de l'Académie française, qui le recevait dans son sein, l'Académie s'est révoltée contre cet ingrat enfant d'adoption, et les facéties qu'on a inventées par ressentiment n'ôtent rien à la valeur de cet académicien malgré lui.

— Académicien ! repartit Balzac avec aigreur, je serais plutôt nécromancien, arithméticien, ou péripatéticien !

— M. de Balzac se rend justice à soi-même en refusant la récompense qu'on lui accorde pour ses livres, lesquels appartiennent en propre à Mlle de Chenillac, dit Bautru, qui vint au secours de l'embarras de Boisrobert.

— Croyez-moi, monsieur de Balzac, dit en souriant le cardinal qui se mit en avant pour pacifier ce différend, oublions nos torts réciproques, et demeurons amis et académiciens : je vous promets de

prendre votre parti à l'avenir, et de réaliser les promesses de l'évêque de Luçon au petit Jean-Louis Guez.

— Monseigneur, répliqua l'obstiné Balzac, envoyez quérir le coupe-tête, s'il vous plaît, mais ne me forcez pas d'être d'une académie pleine de mes ennemis!...

— De par tous les diables! vous en serez pourtant, interrompit Boisrobert, et voici la déclaration en forme que vous avez signée ce matin, qu'il vous en souvienne, par laquelle vous vous reconnaissez duement académicien.

— C'est bien ma signature! repartit Balzac, qui cherchait par quels moyens on la lui avait extorquée; mais je n'ai pourtant jamais rien signé de semblable!

— Vous avez, ce me semble, invoqué les sauvegardes et prérogatives de l'Académie auprès de certain chef de brigands, qui vous attend peut-être au passage pour vous restituer ce papier. Ce n'est pas le seul service qui vous revient de votre qualité d'académicien. Sans ce titre, M. le cardinal vous pourrait demander raison des lettres que vous échangez avec les Pays-Bas, l'Espagne, l'Allemagne et autres pays brouillés avec la France...

— Eh, monseigneur! dit vivement Mlle de Chenillac, qui craignit l'effet de ces adroites insinuations de Boisrobert, il n'est personne en France de plus dévoué à votre Éminence que le sieur de Balzac : nous serons donc de l'Académie, si c'est votre bon plaisir.

— Je suis sensible à cette docilité de sa part! répondit avec aménité Richelieu, qui ne doutait pas que Balzac ne lui fût acquis dès ce moment, et qui n'était pas éloigné de sacrifier à ce dernier le fidèle Boisrobert, par un mesquin sentiment d'amour-propre satisfait; oui, monsieur de Balzac, je me réjouis de vous voir des nôtres, et je me flatte que vous me viendrez voir à Paris, en mon palais Cardinal, afin que nous nous entretenions de vos excellens écrits.

— Monseigneur, dit l'intrépide Bautru, vous invitez par là, dans la personne de Balzac, son secrétaire, le prieur Ogier, et sa gouvernante, Mlle de Chenillac, qui ne sont pas étrangers aux écrits que vous vantez...

— Mes paroles n'ont pas besoin de commentaires, reprit le cardinal en imposant silence à Boisrobert, qui se fût aussi hasardé à ridiculiser le rival qu'il rencontrait dans les bonnes graces de son maître, Je suis charmé de vous retrouver, monsieur de Balzac, ajouta Richelieu qui avait résolu de gagner celui qu'il dédaignait auparavant; vous savez de longue main ce qu'on pense de vous et de votre mer-

veilleux style ; mais vous ne savez pas le bien qu'on vous veut faire. Ce sera une légère réparation des impertinences qu'on s'est permises à l'égard d'un homme de votre trempe. Ainsi, ne vous faites pas faute de me désigner la chose qui vous plairait le mieux, et, fût-elle de conséquence, je vous donne ma foi que je vous l'accorderai sur-le-champ, pour vous témoigner le cas particulier que je fais des beaux-esprits.

—Il me plairait de retourner en ma maison de Balzac, répondit brusquement le rancuneux Angoumois, et qu'on m'y laissât en repos; or, je vous prie de m'accorder un carrosse pour partir tout à l'heure.

— Soit, monsieur, répliqua le cardinal piqué d'avoir perdu ses caresses sur le buisson d'épines : il sera fait ainsi que vous le désirez.

Le cardinal fit un signe, et un écuyer d'écurie vint recevoir ses commandemens. Balzac avait saisi le bras d'Alcinadure, et s'éloignait déjà, le visage renfrogné, sans saluer personne, ni remercier le cardinal; mais il rencontra une espèce de paysan qui se posa devant lui après l'avoir examiné, et qui le retint par la manche avec des marques de respect singulier, comme pour réclamer de lui aide et protection; car ce quidam était poursuivi par des Suisses de la garde du cardinal, quoiqu'il n'eût pas l'air d'un malfaiteur, ni d'un homme dangereux.

— Je vous retrouve enfin, monseigneur! s'écria ce paysan qui parlait très purement sa langue sans aucune trace de patois tourangeau : je vous supplie de faire ce que vous m'avez promis.

— Quel est cet homme, et que veut-il de moi? dit avec impatience Balzac, qui redoutait un nouveau piége.

— Eh! m'avez-vous déjà oublié, monseigneur? c'est moi qui vous prêtai ma robe de saint François au hameau de Tourier, où vous étiez descendu à la suite d'une aventure que vous savez bien, et que je n'aurai garde de divulguer...

— Ne m'importune pas davantage de ces contes bleus! interrompit Balzac en le menaçant : va-t-en dire à ceux qui t'envoient, que je vais écrire contre eux un livre d'invectives que je dédierai à l'Académie?

— C'est mal agir envers un pauvre diable de moine, monseigneur, et un si grand cardinal devrait être plus reconnaissant des bienfaits; mon froc, ce me semble, ne vous pesait pas trop sur les épaules.

— Mieux eût valu me couvrir d'une robe infectée de peste, car je fusse mort avant tant d'humiliations! Mais que penses-tu donc que

je sois? Quelle promesse t'ai-je faite? Est-ce malice ou simplicité dans ton intention?

— Hélas! monseigneur, vous êtes le cardinal de Richelieu, et je vous ai sollicité de me métamorphoser de cordelier en feuillant, avec un bénéfice qui me permette de dire quantité de messes à votre profit...

— Tu diras tes messes dans une bonne abbaye de trois mille livres de revenus, lui cria Richelieu, qui s'était fait raconter une seconde fois par Bautru la rencontre du frère quêteur chez un habitant de Tourier. C'est à moi de tenir la promesse que M. de Balzac a faite en mon nom, et je le prie de tenir à son tour celle que je fais au sien, de ne jamais paraître en cour tant que vivra et gouvernera le cardinal-ministre.

— Viens, Ogier! dit Alcinadure au prieur avec un regard langoureux, qui se partageait entre Balzac et lui : retournons à nos moutons!

— Ainsi finit la passion de Jean-Louis Guez, sieur de Balzac! s'écria Boisrobert.

— Et ledit sieur de Balzac, après avoir été crucifié par les académiciens, ajouta Bautru, ne ressuscitera pas le troisième jour pour monter dans les carosses de M. le cardinal, protecteur de l'Académie francaise.

PAUL L. JACOB, bibliophile.

UN

AMOUR AU SÉRAIL.

Un peintre de paysage qui se serait fait un nom, si une passion lui en eût donné le temps, Daniel de Gersaint, cherchait un jour, entre Athènes et Sunium, le tombeau superbe qu'on avait érigé à Cranaüs, successeur de Cécrops. Seize siècles après la mort de Cranaüs, Pausanias avait vu ce monument, et l'avait admiré; le jeune Daniel, plein de foi dans Pausanias, se livrait à de laborieuses investigations. Hélas! Cranaüs n'a jamais eu de tombeau. Pour avoir un tombeau, il faut nécessairement avoir existé, et Cranaüs a été inventé par Pausanias l'historien.

Daniel, toujours cherchant, avait visité les hautes herbes et les massifs d'oliviers qui couvrent les cendres des villes célèbres de la contrée : OExone, Alœ, Alimus, Anagyrus, Thorœ, Lampra, OEgilia, Anaphlystus, Azenia; point de tombeau de Cranaüs. Le jeune peintre s'apprêtait à rentrer à Athènes, lorsqu'il vit passer un groupe de jeunes filles grecques, qui entraient dans le sentier du cap Zoster, promontoire sacré où Latone délia pour la première fois sa ceinture, en se rendant à la flottante Delos.

Ces jeunes filles marchaient sous la garde d'un Albanais colossal. Daniel supposa qu'elles demeuraient dans quelque maison rustique du voisinage, et qu'elles ne s'étaient écartées un instant que pour aller cueillir le cityse, le serpolet et le pourpier. La guerre désolait

le Péloponèse à cette époque; et, quoique ce rivage fût tranquille, un débarquement de Turcs était dans les éventualités de chaque jour. L'année 1822 venait de commencer.

Daniel avait raisonné juste; au détour d'un tumulus, il aperçut une jolie ferme abritée du vent de la mer par un coteau garni d'oliviers; un joli jardin entourait la maison; une touffe de sycomores montait en rideau devant les persiennes; c'était une de ces douces résidences qui ont un air de bonheur et de sérénité à faire envie au voyageur. Un molosse, que l'artiste reconnut, à son aboiement, pour un chien de Laconie, accourut joyeusement au-devant des jeunes filles, et renversa la plus jeune sur le gazon par luxe d'amitié. Les autres enchantèrent les échos de Sunium de longs éclats de rire, harmonieux comme une gerbe de dactyles, dans une idylle du grand poète Syracusain.

Daniel avait oublié Cranaüs et Pausanias.

Le molosse de la ferme ne manqua pas, selon l'usage invariable des chiens de tous les pays, de courir sur l'étranger qui entrait dans ses domaines, pour le mordre ou le dévorer. Le chien est l'ami de l'homme, c'est convenu; mais il nous faut payer cher son amitié de logis. Le tigre est notre ennemi, mais il reste dans ses bois, et il est fort rare qu'il nous morde en passant.

Daniel, malgré son admiration classique pour les chiens de Laconie et pour les jeunes Grecques, se mit en position de légitime défense, et présenta au molosse deux pistolets turcs, ornés de rubis. L'animal recula, mais avec une telle éruption gutturale d'aboiemens, que les gens de la ferme accoururent au secours de l'artiste, enchaînèrent le molosse, et prièrent Daniel de se reposer un instant, à l'ombre du laurier domestique.

Daniel parlait supérieurement le grec vulgaire; il remercia, dans une phrase pleine d'un doux parfum antique, et suivit les gens de la ferme. Il fut présenté au maître de la maison; c'était un Grec de cinquante ans, d'une figure majestueuse; il s'occupait, en ce moment, comme Laërte, à émonder les treize poiriers de son jardin.

Le molosse aboyait dans la cour, mais enchaîné.

Une douce cordialité s'établit tout de suite entre le Grec et le jeune Français. On parla de la guerre de l'indépendance, et des héros qui renouvelaient les vieilles gloires du Péloponèse. Daniel traduisit à son hôte tous les vers français que ses compatriotes avaient faits en l'honneur des Hellènes. La famille ne tarda pas de descendre au jardin pour écouter le jeune étranger.

Daniel se retourna au bruit des pas légers des jeunes filles; en ce moment, le soleil dorait deux belles choses : une ruine blanche du cap Sunium et un visage, oh! un visage, comme il ne sera plus donné aux fils des Hellènes d'en voir, si le sang bavarois continue à se mêler au sang d'Alcibiade et de Périclès!

— Rodokina, dit le maître, fais mettre le couvert sous la treille; le printemps approche; nous pouvons dîner à l'air; notre ami le Français nous fait l'honneur d'être notre convive aujourd'hui.

Daniel n'écouta qu'à peine; il regardait Rodokina, et un pressentiment qui traversa son cerveau comme l'éclair, semblait lui dire que toute sa vie était désormais attachée à cette figure céleste qui venait de disparaître en souriant.

On continua de parler des hauts faits d'armes de Marcos Botzaris; mais Daniel était assailli de distractions.

Les jeunes filles mettaient le couvert en folâtrant, et faisaient assaut de gracieuse étourderie, afin d'attirer l'attention du galant Français que la Providence leur envoyait dans leur solitude, pour charmer la vie monotone de la maison. Rodokina éclipsait, par ses charmes, ses deux sœurs aînées. Elle portait une robe rouge, et un manteau carré de satin jaune, agrafé par derrière. Ses cheveux d'un noir de jais étaient retenus par un ruban d'or, en bandeau, et tout semés de fleurs agrestes cueillies, le matin, au bord des petits torrens. La volupté de l'innocence l'environnait, comme une parure angélique; aux contours purs et déliés de sa figure sans tache, à la pudeur, de son regard, à l'incomparable grace de ses poses, à la sérénité de son front, on n'aurait pu dire si elle appartenait au Gynécée, à l'Olympe ou au Paradis : Praxitèles en aurait fait sa Vénus pudique, Raphaël une sainte; il fallait la prier en chrétien, ou l'adorer en amant.

Daniel prit ce dernier parti.

Dimitry Zaccaroüs, c'était le nom du père de famille, comprit tout de suite, en se mettant à table, que le jeune peintre avait été vivement frappé de la beauté de Rodokina. En d'autres circonstances, il aurait pris, en sage père, ses précautions; il aurait même regretté d'avoir ainsi offert à un inconnu une hospitalité qui pouvait devenir importune ou dangereuse; mais il se trouvait dans un pays et dans un temps où la désolation qui entourait le foyer domestique écartait la pensée de ces considérations qui n'appartiennent qu'aux jours de calme. On vivait alors dans une atmosphère de deuil et de sang; le soir n'avait qu'un bien douteux lendemain. La vie de la Grèce sem-

blait devoir s'éteindre à chaque soleil. En présence de ces grandes calamités nationales, Dimitry oubliait presque qu'il était le père de Rodokina, et ne s'en remettait plus qu'à Dieu du soin de ses enfans.

— Argus! où est Argus? dit Zaccaroüs, il faut que je vous réconcilie avec mon chien, monsieur Daniel.

Le molosse arriva tout pantelant de joie; il embrassa son maître, ses jeunes maîtresses, surtout Rodokina; puis il regarda fixement Daniel, et le voyant à table, amicalement assis auprès de Rodokina et de Dimitry, il comprit qu'il avait fait tantôt une grande faute, et, dans un langage inarticulé, mais caressant, il demanda pardon au jeune Français d'avoir outrepassé, par zèle aveugle, ses devoirs de gardien. Daniel voulut lui témoigner à son tour qu'il n'avait aucune rancune; il caressa l'animal, et le baisa sur le front. Dans l'excès de sa joie, Argus courut dans le jardin, aboyant aux arbres et déracinant les fleurs: il était fou.

L'intimité s'établit promptement dans les temps malheureux. A la fin du repas, Dimitry et Daniel se traitaient en vieilles connaissances. A cette table, d'ailleurs, le jeune Daniel représentait la nation puissante et généreuse qui protégeait la sainte cause des Grecs, de son or, de son épée, de ses vœux; c'était assez pour éveiller toutes les chaudes sympathies de Dimitry en faveur de l'étranger, son convive. Lorsque vint l'heure de la séparation, la tristesse fut si grande, qu'on aurait cru assister à de déchirans adieux, donnés et reçus après une longue et fraternelle intimité.

Daniel promit à Dimitry et à sa charmante famille de revenir à la ferme au premier jour, et il reprit le chemin de la ville, emportant avec lui une de ces passions qui arrivent à leur paroxisme en naissant.

Huit jours après, une nouvelle désolante se répandit dans Athènes; on apprit que les Turcs avaient débarqué au cap Zoster, qu'ils s'étaient répandus, comme des bêtes fauves, dans la campagne, incendiant les villages, massacrant les populations, ravageant les blés en herbe, détruisant tout. Le jeune Daniel fut saisi d'un pressentiment horrible à l'annonce de cette nouvelle. Le débarquement avait eu lieu dans le voisinage de la ferme de Dimitry. Oh! quelle épouvantable pensée fit bouillonner son sang!

Il monta à cheval, et sans se soucier des dangers auxquels son nom de Français n'aurait pu le soustraire peut-être, il courut, sans débrider, à la ferme de Dimitry : son cœur battait avec violence; à chaque échappée d'horizon, il regardait avec des yeux brûlans la petite colline où s'adossait la ferme; il tâchait de saisir, de loin,

dans les accidens de terrain, quelques indices d'un malheur soupçonné. Il lui semblait parfois qu'il apercevait des traces de dévastation, et des bois d'oliviers incendiés, des bois bien connus de lui. Bientôt il eut le malheur de ne plus douter. Le sentier du jardin de Dimitry conduisait, cette fois, à des ruines récentes. La ferme était en cendres; plus de verger, plus de treille, plus de fleurs, plus de berceaux de rosiers; l'incendie avait passé par là. Daniel, saisi d'une terrible émotion, s'assit sur le gazon et pleura devant ce triste tableau.

La nuit tombait, et Daniel ne songeait point à regagner la ville; il ne pouvait détacher ses yeux de ce spectacle de désolation, qui prenait encore une plus lugubre physionomie à l'approche des ténèbres; enfin il se leva, épuisé par le désespoir, et salua, pour la dernière fois, le domaine de Dimitry, en lui jetant le nom adoré de Rodokina.

L'écho du cap Zoster avait à peine répété ce nom, qu'un murmure sourd sembla sortir d'une touffe d'aubépines qui couvrait l'entrée d'une grotte. Daniel regarda fixement de ce côté, n'osant pas répéter le nom, de peur de perdre trop tôt son illusion dernière, ombre d'un espoir à jamais éteint. Le buisson s'agita de lui-même, comme pour donner passage à un corps; des gémissemens lugubres se mêlèrent au frôlement des feuilles, une tête blanche se montra, et deux yeux étincelèrent dans l'ombre. L'intrépide Daniel marcha vers le buisson; Argus! c'est Argus! s'écria-t-il, et il dégagea l'animal qui n'avait pas la force de briser le réseau de feuillages, et il l'embrassa comme le dernier ami survivant à toute une famille; Argus lui rendait ses caresses en pleurant.

La pauvre bête était bien souffrante; il était facile de voir, à ses blessures, qu'elle avait soutenu de courageuses luttes contre les ennemis de son maître, et que peut-être elle avait disputé Rodokina contre de lâches ravisseurs. Cette pensée désolante acheva d'accabler Daniel.

L'homme et le chien eurent ensemble un long et muet entretien. Daniel se fit suivre sans peine par Argus. Désormais ces deux existences étaient inséparables : ils prirent tous deux le chemin de la ville, marchant côte à côte, et silencieux comme deux amis qui ont épuisé la langue du désespoir, et qui se sont résignés à se taire, n'ayant plus rien à se dire sur un malheur consommé.

Trois semaines environ après cette scène, Daniel, dévoré de mélancolie, et ne pouvant plus vivre dans ces tristes lieux qui lui ren-

daient des souvenirs mortels, s'embarqua sur un brick anglais qui faisait voile vers Constantinople. Il arriva dans la capitale de l'empire ottoman, après seize jours de traversée; Argus ne l'avait pas quitté.

Daniel, résolu de se livrer exclusivement à l'étude de son art, loua une petite maison de campagne à Tarapia, pour y faire un album complet de vues du Bosphore; il dessinait tout le jour, et n'avait d'autre témoin de ses travaux, et d'autre compagnon de ses courses que son fidèle Argus. Un jour, comme ils cheminaient tous deux sur la pelouse qui mène à Buyuckderé, des litières couvertes, escortées par des cavaliers, passèrent dans leur voisinage. Argus donna des signes d'inquiétude, et flaira l'air avec une sorte de fureur; puis il courut à travers les cavaliers du côté des litières, poussa, dans la foule, des hurlemens lugubres, et revint à grands pas auprès de Daniel; il était couvert de poussière et de sang, et son œil s'éteignait.

Daniel se précipita sur son fidèle ami, et l'examina rapidement; Argus avait reçu une blessure mortelle, dans sa courageuse exploration aux litières du sérail. Il n'avait plus que quelques instans de vie; il se roula convulsif aux pieds de son maître, et dans un suprême et merveilleux effort d'intelligence, il parvint à articuler, avec des sons gutturaux, ce nom de Rodokina qu'il avait entendu tant de fois. Il est possible aussi que Daniel se trompât lui-même, et qu'il ait cru entendre ce nom qui vibrait continuellement à ses oreilles; quoi qu'il en soit, Daniel resta dans son illusion, si c'en était une. Argus expira, les yeux tournés vers le nuage de poussière qui couvrait l'escorte du grand-seigneur.

Ici commence une histoire que je traiterais volontiers de fable, avant le lecteur, si elle ne m'avait été attestée par Daniel lui-même, au foyer de l'Opéra, le soir de la retraite de Nourrit. Je prie le lecteur de n'être pas plus exigeant que moi. L'invraisemblable est souvent le père de la vérité.

Rodokina est au sérail du grand-seigneur! voilà les seules paroles que Daniel prononçait tous les jours et à chaque instant, depuis la rencontre de Buyuckderé : il ne se permettait aucun doute sur ce point; c'était une terrible révélation que lui avait faite, en mourant, le chien de la Laconie. Impossible d'exprimer ce que cette pensée jetait d'incessant désespoir au cœur de Daniel. La femme qu'on adore au sérail de Mahmoud!!! il y avait de quoi inventer la jalousie, si elle n'eût pas existé.

Daniel s'embarquait quelquefois sur un canot devant Tophana, et il longeait, à distance permise, la longue file de persiennes qui cou-

rent en promontoire sur les eaux calmes et bleues de la rade; il tâchait de saisir, dans les kiosques de la pointe du sérail, quelque indice révélateur de l'existence de sa jeune Grecque; rien ne parlait clairement à son intelligence; les persiennes gardaient leurs mystères; le kiosque restait muet; le silence et la mort semblaient habiter seuls cette galerie maritime des voluptés orientales. Les palmiers et les acacias flottaient comme des panaches sur les petits dômes du jardin; la mer chantait au pied du harem; le vent faisait frissonner les banderolles des navires à l'ancre; rien dans l'air, sur l'onde et la terre, ne prenait intérêt à l'inconsolable tristesse de Daniel; il restait sombre au milieu de tant d'azur et de soleil.

La nuit il faisait des rêves affreux : c'était toujours de poignantes visions, où se déroulaient des turbans, des cachemires, des danses de bayadères, entremêlés d'eunuques noirs et blancs; il se réveillait en sursaut, poignardant Mahmoud. Le jour venu, il allait rôder devant la sublime porte du palais de sa hautesse, tâchant d'épier les mystères de l'intérieur. Il accostait quelquefois les plus humbles serviteurs de la maison du sultan, et leur faisait des questions qui provoquaient la méfiance et ne lui amenaient aucune réponse qui le satisfît. En se couchant, il priait Dieu d'anéantir les sérails, au moins dans les songes. Jamais amant ne fut plus malheureux que Daniel.

Il vécut, ou pour mieux dire, il mourut quatre mois dans ces angoisses, ne prévoyant aucune issue favorable à sa passion. Il attendait une révolte de janissaires; mais les janissaires ne se révoltaient pas : pour arriver au bonheur, il lui fallait une révolution dans l'empire ottoman. Il comptait aussi sur les Russes ou les Grecs. Triste chose en amour de compter sur des révolutions! elles arrivent tard quand elles arrivent; les maîtresses vieillissent, et les amans aussi. Daniel se trouvait souvent sur la colline de Sainte-Sophie, au passage du grand-seigneur; il contemplait son puissant rival, et voulait deviner sur sa figure quel degré de bonheur pouvait donner à un homme la possession de Rodokina. Le grand-seigneur avait une attitude qui se prêtait mal aux conjectures de Daniel; il étalait, sous son turban négligé, un visage ravagé par des passions faciles et des soucis impériaux; il avait une tristesse cuivrée sur les joues, et un grand symptôme de désenchantement dans ses yeux. Les souvenirs du sérail paraissaient l'occuper fort peu; il causait politique avec le capitan-pacha. Daniel regardait le peuple, et cherchait des signes de mécontentement; le peuple se prosternait, et balayait la terre avec dix mille turbans mal roulés.

Daniel sortait un soir de la maison de M. Constantin, négociant français à Galata, et il se dirigeait vers Péra, lorsqu'il avisa un homme qu'il avait connu à Marseille, et qui se nommait tout simplement Pascal. La profession de ce Pascal était assez étrange, et rarement un Français l'embrasse. Pascal, encore enfant, fut pris par les Algériens et consacré à la garde des femmes d'Hussein-Bey. A l'âge de vingt ans, il s'était échappé d'Alger et avait couru le littoral, offrant ses services aux deys et aux pachas qui avaient des harems et qui étaient plus généreux que l'avare Hussein. Pascal connaissait à fond toutes les langues de la Barbarie; il parlait le français comme le fils d'un corsaire; il possédait une jolie voix de soprano, et pinçait la mandoline à ravir. En 1820, il vint à Paris pour acheter des Françaises à elles-mêmes, pour le compte de l'empereur de Maroc, qui s'était fait représenter *la Caravane* de Grétry, par des acteurs du théâtre de Fréjus, et qui demandait des Françaises *piquantes* à tout prix.

Daniel qui avait une idée fixe, passa par-dessus toutes les idées intermédiaires, pour arriver au but qu'il avait subitement entrevu, en rencontrant Pascal. Ta fortune est faite, lui dit-il; demande à parler au bostangi, au chef des eunuques, au visir, à qui tu pourras, enfin, et offre tes services au grand-seigneur; tu diras que tu viens de France, que tu as étudié les mœurs, la politique, l'esprit public, tout ce que tu voudras, et que tu peux cumuler les fonctions d'eunuque et de conseiller du divan. Mahmoud paierait 100,000 piastres un eunuque français; il en demande partout; il n'y en a pas; vingt fois j'ai songé, moi,... mais je suis arrêté par une considération puissante. Viens chez moi, je te peindrai les cheveux et la figure; je te donnerai des lunettes vertes; je te mettrai une cravatte française qui te cachera le menton; je ne te laisserai pas un pouce de chair visible sur la face. Tu es intelligent, tu sais ce que je veux faire de toi : sers-moi bien, et je te paierai largement.

Pascal avait un grand flegme, comme ceux de sa profession; il répondit avec nonchalance qu'il était prêt à tout faire pour de l'argent. Daniel l'embrassa, et lui donna de magnifiques arrhes du marché conclu. Pascal, nourri dans les sérails, en connaissait les détours; il savait parfaitement à qui s'adresser pour faire ses offres de services; il parla de lui à la domesticité impériale avec tant d'assurance; il fit sonner si haut ses voyages à Paris, ses liaisons avec les ministres français, dont il prétendait avoir appris les secrets, en gardant leurs femmes; il fit tant de bruit de paroles sur les Russes et les Grecs, que d'échelons en échelons il arriva jusqu'au visir. En

présence de ce haut dignitaire, Pascal prit une attitude diplomatique; il s'inventa une vie, qui, disait-il, avait été toujours consacrée à la sainte cause des Turcs. Jamais rôle de comédien ne fut mieux joué; ceux qui ont connu Pascal au service du célèbre docteur Clariond ne seront pas étonnés d'apprendre qu'à la fin de cette entrevue, il était admis aux fonctions du sérail, sous la condition de faire constater par le bostangi et le capidgi-baji, la validité de ses titres; épreuve que Pascal ne redoutait pas, et dont il sortit avec honneur.

Pascal avait quelques affaires à régler en ville, disait-il; il demanda son firman d'admission, et quitta le palais pour y rentrer le lendemain. Comme on le pense bien, le lendemain, ce fut Daniel qui rentra, ingénieusement affublé du déguisement complet de Pascal. La domesticité d'antichambre s'inclina devant le firman de Daniel.

Voilà donc notre jeune artiste français mêlé aux eunuques blancs du grand-seigneur. Malheureusement son impatience subit les cruelles épreuves du noviciat; il n'était pas arrivé à ce haut degré de confiance qui ouvre le sanctuaire de Mahmoud. On lui confia d'abord la garde de six vénérables odalisques, qui n'étaient gardées que pour la forme; car le sultan, avec cette galanterie qu'il veut naturaliser à Stamboul, croirait humilier une sultane douairière en lui refusant un gardien de sa vertu. Daniel conduisait au bain son fragment de sérail séculaire, et il fermait les yeux sous ses lunettes vertes. Il servait ces dames à table, les conduisait à la campagne, les déshabillait le soir avec le plus grand respect, et disait à l'oreille, à chacune d'elles, que c'était probablement par oubli qu'elles n'avaient pas reçu le mouchoir impérial. Cette attention délicate, renouvelée tous les soirs, fit un grand bien à Daniel. La plus octogénaire de ces dames avait quelquefois des entretiens d'amitié avec Mahmoud, dont elle prétendait être la mère illégitime; elle vanta fort l'esprit et l'urbanité parisienne de l'eunuque Daniel. Le sultan, qui a la manie de la France, et qui d'ailleurs connaissait déjà son nouveau serviteur, par le rapport du visir, mit un terme aux ennuis du surnumérariat, et nomma Daniel chef des eunuques blancs et inspecteur du harem des favorites. Daniel exprima sa reconnaissance en bosselant son front sur le tapis.

Le soir même, Daniel entra en fonctions. Son prédécesseur destitué lui donna le poignard damasquiné, emblème de sa puissance, et lui montra du doigt, tête inclinée, le rideau de velours écarlate qui fermait aux profanes le harem des favorites. Daniel ému, non de peur, mais d'amour, souleva le pesant rideau, et pénétra dans

le plus gracieux salon que Galand ait inventé dans ses *Nuits*. Mille flammes ruisselaient sur les lampes et les girandoles d'or; les pastilles à l'essence de rose fumaient dans les cassolettes; une couronne d'orangers en fleurs bordait le mur circulaire; des piles de coussins de velours à crépines d'émeraudes s'élevaient partout, comme des trônes d'odalisques; une gerbe d'eau safranée bondissait sur un bassin avec une agilité joyeuse, et embaumait l'air d'un parfum irritant; le salon était désert, mais tout y respirait la femme ; c'étaient partout des bracelets oubliés sur les divans, des schalls flottant au balcon des croisées ouvertes, des mandolines tièdes encore du doigt qui les anima, des sandales d'enfans tombées du pied nonchalant de l'odalisque, des bouquets de fleurs ravagés par des doigts distraits sous quelque pensée de mélancolie et d'amour : l'atmosphère de ce ginécée oriental était brûlante à respirer; elle était pleine d'émanations enivrantes; elle agissait sur les sens, comme le voluptueux démon de midi, au mois des blés jaunes, à l'ombre des palmiers qui conseillent les désirs. Daniel étouffait de bonheur.

Des voix enfantines et mélodieuses retentirent sur le perron du jardin, et vingt jeunes femmes entrèrent en folâtrant dans le salon embaumé : la vue de Daniel, grotesquement habillé, provoqua de longs éclats de rire, qui déconcertèrent un peu le fier et jeune Français. Une seule n'avait pas ri; elle était restée sur le seuil de la porte du jardin, et regardait le ciel étoilé, la tête mélancoliquement penchée sur l'épaule. Daniel ne voyait pas le visage de l'odalisque, mais une gerbe de lumière éclairait un cou et des bras d'une pure et incomparable blancheur qui était restée dans le souvenir du peintre et de l'amant. Elle fit un mouvement pour se retourner; Daniel tressaillit; un visage lumineux se leva dans l'ombre, comme un soleil de nuit; c'était Rodokina.

Tous les sentimens qu'une passion de femme peut créer éclatèrent à la fois, comme un volcan, dans le cœur de Daniel; il ne savait auquel de ces cris intérieurs donner audience; il sentait une double flamme en lui, celle qui le perçait comme un poignard de soufre et celle qui le ravissait au ciel comme une extase de volupté. Jusqu'à ce jour il avait douté, mais à présent le malheur était vivant à ses yeux. Rodokina au sérail du sultan! Ah! sans doute, elle était la favorite entre les favorites! Si jeune, si fraîche, si gracieusement sculptée, avec sa beauté souveraine, sa blancheur vive, sa taille de statue grecque, ses divines ondulations, elle devait avoir inspiré au sultan, son maître, une de ces intraitables passions comme le so-

leil et la mer en font naître sur ce rivage d'Orient. Oh! qu'il allait payer cher, l'amoureux Daniel, ce suave instant d'apparition! La nuit s'avançait menaçante d'amour; le mouchoir du sultan était suspendu sur la tête de l'artiste comme l'épée de Damoclès, et encore Damoclès n'avait qu'à porter un casque de fer; mais rien ne pouvait garantir Daniel du mouchoir fatal! Autour de lui les femmes causaient, riaient, chantaient, s'embrassaient, dansaient, faisaient toutes ces choses à la fois avec une étourderie charmante; Rodokina seule tenait le sérail à distance; elle avait l'air d'attendre un évènement, le mouchoir peut-être, se disait Daniel. Oh! si elle était amoureuse du sultan! Ciel! Olympe! Tartare! Enfer! Cependant le mouchoir n'arrivait pas.

Dans un angle du salon montait du tapis au plancher une pendule, à caisse de bois de sycomore, avec un cadran de mauvaise mine; c'était le seul meuble qui déparât ce gracieux salon. Du fond de cette caisse sortit une tempête de sons qui suspendit les jeux, les rires, les chants. C'était le carillon du coucher. Ces dames chaussèrent leurs sandales et prirent leurs schalls. Un eunuque noir entra; il n'avait pas de mouchoir. Il dit à Daniel qu'il venait se joindre à lui pour conduire les odalisques dans leurs appartemens. L'eunuque s'exprima en langue franque; mais Daniel lui ayant fait observer qu'il comprenait fort bien le turc, la conversation s'engagea bientôt entre eux, pendant que les femmes faisaient leur toilette de nuit.

— Il paraît, dit Daniel avec un accent prononcé d'indifférence, il paraît que le commandeur des croyans a besoin de repos?

— Oui, d'un grand repos, dit l'eunuque. Il a passé la journée à cheval; il a été à Tarapia; il a cassé vingt œufs d'autruche, à deux cents pas, avec son fusil français; il a tenu son divan; il a passé en revue dix mille guerriers; il a visité sa flotte, qui part demain pour Corinthe, et ses batteries de campagne à Tophana; aussi notre maître, le commandeur des croyans, dort-il d'un profond sommeil depuis deux heures.

— Seul?

— Eh oui! seul; on n'a besoin de personne pour dormir.

— Et le commandeur des croyans a-t-il l'habitude de se réveiller avant le jour?

— Quelquefois.

— Et alors?...

— Alors, il se rendort.

— Ah!... Pardonnez-moi, je ne suis pas encore fait aux habitudes

du palais; c'est par la faveur du fils du prophète que je suis ici.

— Je le sais. Qu'Allah vous y maintienne long-temps; notre gracieux sultan est un si bon maître!

— Oui, c'est ce qu'on dit partout..... Il est encore fort jeune, n'est-ce pas?

— Le fils du prophète est jeune jusqu'à sa mort.

— C'est juste. Cependant il arrive un âge où..... Ainsi, j'ai remarqué ce soir qu'on n'avait jeté le mouchoir à personne.

— Quel mouchoir?

— Le mouchoir du sultan.

— Je ne comprends pas.

— Comment donc! Dans tous les sérails où j'ai servi, le maître jetait tous les soirs le mouchoir à la favorite...

— J'ai quarante ans de sérail, moi; je n'ai jamais entendu parler de cela.

— Comment vous appelez-vous?

— Ali.

— Et moi Danieli. Écoutez, Ali, je brûle de faire plus que mon devoir et de répondre dignement à l'auguste confiance dont je suis honoré; voilà pourquoi je vous fais ces questions. Croyez qu'en m'accordant votre amitié et les conseils de votre expérience vous n'obligerez pas un ingrat. Je me suis enrichi à Paris, au service d'un bey français qui avait un nombreux sérail et qui me payait royalement, parce que les gens comme nous sont rares à Paris, notre profession y devenant de jour en jour plus dédaignée par les jeunes gens, à cause de la corruption des mœurs. Mes économies sont placées à Galata, chez un banquier franc; elles sont à vous comme à moi.

Ali s'inclina et baisa un pan de la robe de Daniel. Celui-ci continua.

— Vous vieillissez, Ali, et vous avez besoin de repos; lorsque vous voudrez quitter le sérail et vivre votre maître, dites-le-moi, et je vous fais un sort.

— Frère, répondit Ali, la reconnaissance, dit le Koran, doit s'attacher au bienfait promis comme au bienfait reçu. Ali vous remercie avec son cœur. Croyez bien que c'est sans jalousie que je vous ai vu entrer au sérail, vous le premier eunuque blanc qui ait eu le privilége d'être introduit dans les appartemens secrets. Le sultan vous a nommé son secrétaire privé (seïr-kiatib) et son eunuque favori; il a de hauts desseins sur vous. Jamais eunuque blanc n'a joui de pareils avantages, pas même le capi-aga, qui est blanc comme vous, quoiqu'un peu cuivré. C'est que depuis quelque temps le sultan se relâche des

vieux et saints usages; il ne veut plus camper en Europe; il veut changer sa tente du Bosphore contre un palais franc. Que le prophète soit béni! Danieli, vous êtes appelé à de hautes destinées; quand votre esprit sera entré dans l'esprit de l'invincible Mahmoud, souvenez-vous de moi. Bien loin de songer à quitter le sérail où je suis né, j'aspire à la charge de kislar-agassi (chef des eunuques noirs); cette charge donne le titre de pacha à trois queues.

— Avant huit jours, Ali, vous serez nommé kislar-agassi.

Ali baisa la main de Daniel et l'essuya avec son front. Daniel poursuivit.

— Maintenant, Ali, dites-moi quelle est, de toutes ces odalisques, la bien-aimée du grand-seigneur?

— Je serais fort embarrassé de vous le dire, Danieli; le sultan ne s'occupe pas beaucoup d'elles; les soins de la guerre l'absorbent jour et nuit. Il a un sérail parce qu'un sultan doit avoir un sérail; il s'entoure de femmes comme on s'entoure de fleurs, pour les respirer, voilà tout.

— Y a-t-il beaucoup de Grecques au sérail?

— On en a amené beaucoup depuis un an, mais le kislar-agassi les a renvoyées à cause de leur laideur. Il n'en a gardé qu'une : Mouna.

— Mouna! C'est, je crois, celle qui vient d'entrer là, dans cette chambre?

— Oui, une belle fille, Mouna.

— Elle se nomme Mouna...

— Pourquoi me faites-vous cette question?

— Oh! pour rien... En la voyant, j'ai pensé qu'elle était la favorite du sultan, et, en bon esclave, je voulais lui témoigner plus de respect qu'aux autres.

— Il est vrai que le sultan l'a remarquée quelquefois...

— Il l'a remarquée!... Voilà tout... n'est-ce pas?...

— Attendez, je crois que le kislar-agassi m'appelle.... oui.... Je vais prendre ses ordres.

Ali courut à la pièce voisine, et Daniel resta dans le corridor où les femmes se déshabillaient. Son agitation était extrême; il n'osait approcher du rideau qui fermait la chambre de Rodokina; il tenait les yeux fixés dans cette direction, et son cœur battait avec tant de violence, qu'il lui semblait que la vie allait lui échapper.

Ali rentra, et prenant un ton officiellement respectueux, il dit à Daniel :

— L'invincible sultan a parlé à ses esclaves; Danieli, vous aurez l'honneur de baiser la poussière des sandales de nuit du glorieux fils

du prophète; allez vous prosterner devant la rose de Zoster, l'étoile de Sétiniah, la perle des houris, et annoncez-lui que le commandeur des croyans a jeté sur elle une escarboucle de son regard sacré. Vous aurez l'insigne félicité de conduire la divine Mouna aux pieds du sublime sultan.

Daniel ne donnait pas signe de vie; il était comme un cadavre debout.

Ali répéta gravement sa période, sans faire grace d'une escarboucle à Daniel.

Daniel ne remua pas davantage; Ali se préparait à recommencer, lorsque le jeune Français se secoua vivement, dans une énergique résolution, et dit, avec un sang-froid qu'il venait de se composer :

— Excusez mon émotion, Ali; c'est la première fois que je reçois les ordres de l'auguste commandeur des croyans; je tremble comme le saule au vent de la mer, sur la bruyère d'Hellé.

Ali désigna la chambre de Rodokina, et se retira.

Daniel entra chez la jeune Grecque; deux femmes l'habillaient avec magnificence et l'inondaient de parfums. Rodokina s'abandonnait à leurs soins avec insouciance et résignation, comme une fille qui subit un hyménée impérieux, et baisse la tête devant la nécessité. Daniel ne cessait de se prosterner, en attendant que tout fût prêt pour la cérémonie.

Enfin, après la toilette solennelle des heureuses nuits du sérail, le moment terrible arriva. Daniel tenait son poignard, et le regardait avec des idées de meurtre et de suicide. Oh! que Rodokina était belle en costume d'odalisque! Ses cheveux coulaient, au naturel, sur son dos nu, blanc et rose; elle portait une couronne d'épis d'or, et une aigrette iris; sa robe, feuille morte de soie de Naples, laissait à découvert les épaules et le sein, et se renflait sur un large pantalon de foulard bleu, étreint à la cheville par une agraffe de rubis. Elle était vêtue à la dernière mode du sérail, mode inventée par la sultane Valida. Jamais plus ravissante épouse ne fut amenée au lit nuptial; Hélène était moins femme, lorsque Ménélas attendait ses lèvres, vierges encore, sur la couche d'ivoire de son palais d'Argos. Daniel, qui était plus Grec que Français, chercha dans la mythologie et l'Iliade une comparaison, et ne trouva rien. Il se prosterna pour la vingtième fois; et puis, en proie à toutes les incertitudes d'un rêve, et s'abandonnant au hasard, par lassitude de désespoir, il dit à Rodokina :

— Perle d'Orient, votre gracieux maître vous attend pour vous suspendre à son cou.

Rodokina s'inclina, et suivit son conducteur.

Trente eunuques noirs, le damas à la main, bordaient la haie, sur

le passage de Rodokina; Daniel et la jeune Grecque traversèrent un corridor illuminé, bordé de fleurs, embaumé de pastilles fumantes. Le kislar-agassi les attendait à la porte de l'appartement de Mahmoud, et souleva lui-même de sa main, le pesant rideau, pour laisser passer Rodokina. Daniel se précipita aux pieds du sultan, dans une éclaircie d'inspiration courageuse, et lui dit :

— Lumière d'Orient, astre de Stamboul, pilier du ciel du prophète, soleil...

— C'est bien, c'est bien, dit Mahmoud, avec un sourire philosophique; prends ce coussin et assieds-toi à mon côté.

Rodokina baisa la main du sultan, et sur l'invitation polie qui lui fut faite, elle se coucha sur un sopha, devant lequel on avait étalé une collation de fruits, de confitures, de limonades et de sorbets.

— J'ai besoin d'un *tchoador* (premier valet de chambre), dit le sultan à Daniel, et je t'ai choisi malgré l'usage; je me moque de l'usage, moi. Écoute, Danieli, fais-moi le plaisir de supprimer les perles et les soleils dans tes complimens; cela m'ennuie et m'endort. Je t'ai appelé à mon service particulier, parce que je connais ton zèle et ton savoir; tu as beaucoup voyagé; tu as vu Paris, cette noble capitale de la civilisation; tu parles bien la langue française, voilà tes titres à ma confiance et à ma protection suprême. Nous aurons ensemble de nombreux entretiens.

— Quand il plaira à votre hautesse, ô étoile...

— Le voilà qui recommence!... Appelle-moi simplement Mahmoud; je ne suis pas fier...

— Quand il vous plaira, sublime Mahmoud; je suis prêt; à cette heure même...

— A cette heure, non, Danieli; demain. Je m'aperçois depuis quelques jours que je suis amoureux; oui, amoureux de toi, belle Grecque de Setiniah!...

Le sultan lança, par-dessus les bougies, à Rodokina un regard d'amour, qui courut, comme une traînée de feu, sur le sein de l'esclave. Daniel pâlit sous son fard, et ses yeux s'éteignirent sous ses lunettes vertes de Paris.

— Que tu es heureux, Danieli; tu ne connais pas l'amour! bénis la main de ton père qui t'a donné, au berceau, une profession calme, qu'on peut exercer sans oublier ses devoirs. Ah! que ne suis-je comme toi, Danieli; j'aurais soumis les Grecs en trois jours! Les femmes efféminent le guerrier! Tu peux te retirer, Danieli; qu'Allah te garde des embûches de la nuit!

Le sultan déposa sa chibouque sur un coussin, et regarda Rodo-

kina avec des yeux humides d'un avenir de volupté. Daniel porta négligemment sa main droite à son poignard.

— Tu m'as entendu, Danieli, dit le sultan.

— Oui, mon souverain maître, répondit Daniel; que le Prophète veille sur vous, et vous protége contre les séductions de la femme! Je connais vos ennemis, ils sont puissans; je connais vos amis, ils sont plus dangereux encore.

— De quels amis veux-tu parler, Danieli?

— Des ministres de France, sublime seigneur; méfiez-vous d'eux; il vous perdront, en vous caressant. J'ai dit. Que la nuit vous soit voluptueuse et l'oreiller doux! Je baise la poussière de vos pieds.

Daniel fit un mouvement pour sortir; le sultan le rappela.

— Que veux-tu dire, Danieli? parle-moi avec toute sincérité; qu'ai-je à craindre de mes amis de France?

— Vos amis! gracieux seigneur; oh! que vous connaissez peu le génie français et le gouvernement représentatif!

— Comment! je serais trompé par le visir Villèle!

— Par Villèle et par Corbière! Ce sont deux ministres rusés, qui font les Turcs, mais qui sont Grecs dans le cœur.

— Villèle et Corbière sont Grecs!

— Grecs comme l'Iliade et l'Odyssée; Grecs comme les Russes.

— Les Russes sont Grecs aussi!

— En doutez-vous, radieux sultan? Croyez-vous que le colosse du Nord ne soit pas désireux de fondre la limite de ses glaçons sous le soleil de vos états?

— Oui, cela me fait réfléchir...

— Réfléchissez...

— J'y réfléchirai demain... La belle Mouna languit d'amour sur son divan...

— Réfléchissez, ô Mahmoud, sur votre position; les Grecs sont trop faibles pour vous inspirer des craintes sérieures; tournez vos yeux vers le colosse du Nord; là est le danger. Le colosse du Nord profitera de vos dissensions intérieures pour franchir les Balkans et vous dicter des lois dures. Le colosse du Nord est le plus formidable et le plus secret allié des Grecs...

— Que je te remercie, Danieli, de tes excellens avis! Oui, tu as raison; mon ennemie naturelle, c'est la Russie; j'aurais dû le deviner plus tôt.. Hélas! pourquoi faut-il consumer les douces heures de la nuit dans ces questions arides, lorsque la volupté...

— Le colosse du Nord vous menace donc de toute l'envergure de

ses ailes rapaces, ô sublime sultan! J'ai vu Saint-Pétersbourg; je connais les boyards; ils regardent le Bosphore avec des yeux de convoitise; ce climat leur sourit; les Russes aiment le soleil et ils maudissent Pierre Ier, qui leur a bâti une ville inhabitable, et les a condamnés aux prisons de la fourrure et de la glace. Le czar actuel comprend la justice de ces plaintes, et il a dit un mot profond: Je veux donner la Turquie pour sérail à mes boyards.

— Le czar a dit cela?

— Il l'a dit, magnifique Mahmoud...

— Oh! Danieli! que de tourmens vont m'assaillir demain à mon réveil! Faisons trève un instant à ces cruels entretiens qui me donnent l'insomnie et glacent le désir; je crois que ma belle Mouna s'endort...

— Le colosse du Nord attise secrètement le feu de la rébellion en Morée...

— Crois-tu cela, Danieli?

— J'en suis certain, splendide sultan; j'en ai les preuves; j'ai vu les Tartares du Don déguisés en Albanais et en Palicares.

— Allah!

— J'ai vu deux vaisseaux russes aborder à Napoli de Romanie, et débarquer des munitions de bouche et de guerre...

— Et la France, la France mon alliée!..... Je crois que la blanche Mouna...

— La France, ô invincible fils du Prophète! la France conspire secrètement. Le ministère laisse organiser des comités hellènes. Benjamin Constant a prononcé un discours en faveur de la croix; les poètes publient des poèmes sur les descendans de Thémistocle et d'Épaminondas; Béranger a fait cette ode contre vous :

Un jeune Grec sourit à des tombeaux.

Permettez-vous que je chante...

— Non; cela réveillerait la belle Mouna...

— C'est juste; je vous la chanterai demain. O magnanime sultan! l'horizon se rembrunit; le château des Sept-Tours tremble sur sa base; vous aimez la franchise, n'est-ce pas?..... Eh bien! souffrez que je vous parle le langage d'un ami dévoué; faites un noble appel à vos puissantes facultés viriles; levez-vous, fils du grand Selim, répétez avec le superbe Orosmane, un de vos aïeux, ces vers de Voltaire que je vais vous traduire en turc :

Et lorsque la trompette et la voix de la guerre
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,

Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un sérail abandonner mes jours.

— Mon aïeul Orosmane a dit cela!

— Il l'a dit comme je vous le dis; Voltaire ne l'a pas inventé; et après l'avoir dit, il cessa d'abandonner ses jours aux langueurs d'un sérail, il ne voulut plus être en proie à des amours lâches; il prêta l'oreille à la voix de la guerre et à la trompette qui faisaient retentir la terre du Nil à la mer Noire; il tira son poignard, et tua la vertueuse Zaïre, comme Mahomet II tua Irène, afin de n'avoir plus de prétexte....

— Vous voulez que je tue la belle Mouna!

— Non, non, cela n'est plus dans nos mœurs! verser le sang d'une femme! ah! si vous saviez quels remords ont assailli votre aïeul Orosmane! Tuer la divina Rodoki...! la divine Mouna! oh! l'Europe chrétienne se liguerait contre vous demain; il y aurait une dixième croisade. Soyez à la hauteur de la civilisation européenne; dites à cette femme qui dort : Éveille-toi et pars; tu es libre. C'est ainsi que se conduisit Scipion l'Africain; ce héros avait quelques millions de jeunes femmes à sa disposition, et au fond il ne les aimait pas trop; il n'en aimait qu'une, la guerre, cette maîtresse éternelle de tous les héros. Or, un mari vint lui réclamer sa femme; Scipion fit appeler cette épouse infortunée, perdue dans le nombre des prisonnières, et la rendit généreusement. Ce trait a été gravé sur bronze; voilà deux mille ans passés qu'on le célèbre en vers, en prose, en tableaux, en statues; il n'est pas un écolier européen qui n'ait fait un rêve amoureux sur la continence de Scipion. Vous êtes destiné à effacer Scipion; vous l'effacerez; vous chasserez du sérail cette Mouna qui rouille le glaive *Zuphalgar*, qui retient dans son fourreau le saint étendard du Prophète; vous la chasserez, et vous serez grand, honoré, vainqueur. Tremble! tremble! ô Grèce rebelle! le sultan se réveille, il foule aux pieds les roses du harem; à lui l'harmonie du canon! à lui les caresses des balles! à lui les voluptés du sang! ô Grèce, que tu fus mal inspirée, le premier jour de ta rébellion! Capitan-Pacha, déroule tes voiles; artilleur des Dardanelles, polis tes boulets de marbre! sang! guerre! vengeance! mort! sultan, je baise vos genoux sacrés.

Daniel, épuisé d'enthousiasme, tomba aux pieds du sultan.

Mahmoud était foudroyé; des larmes coulaient dans sa barbe; il releva Daniel avec bonté, lui serra la main, et secouant la tête mélancoliquement, il lui dit :

— Danieli, c'est le prophète qui t'a conduit dans mon palais; ta

voix m'enseigne mon devoir; laisse-moi passer dans le recueillement l'heure de nuit qui me reste; retire-toi; tu dois avoir besoin de repos; demain sera le jour des grandes résolutions.

— Non, non, je ne vous quitte pas, mon gracieux maître. Je suis l'ange des bonnes pensées; dormez, je garderai votre sommeil; veillez, j'entretiendrai votre veille; au lever du jour, vous me trouverez debout, et le doigt levé vers l'Occident.

— A demain.

Le sultan prononça ce mot d'une voix sourde, il laissa mollement tomber sa tête sur une pile de coussins, et s'endormit.

Rodokina était toujours endormie sur son divan, le visage inondé de lumière. Daniel contemplait avec délices cette céleste fille, qu'il venait d'enlever miraculeusement aux dangers de la nuit : il jouissait de ce sommeil angélique qui le calmait; rien n'est doux aux yeux et au cœur comme de suivre le sommeil de la femme aimée, de compter les molles agitations de son sein, les soupirs de son haleine, les murmures mystérieux qui semblent trahir les confidences d'un rêve, les pensées d'une autre vie, dont elle seule a le secret, et qui assombrissent son visage ou le rendent serein comme une aube de printemps. Daniel était si absorbé dans ce spectacle, qu'il n'avait point songé encore à jeter un coup d'œil autour de lui; un rayon du matin lui fit lever les yeux, et il aperçut l'image de Rodokina mille fois répétée, dans de hautes glaces qui tapissaient la chambre, et se courbaient en dôme sur sa tête. Daniel se trouvait dans l'appartement qu'Achmet III meubla de ces magnifiques glaces que le sénat de Venise lui envoya après le traité de Passarowitz. Jamais la volupté orientale n'avait été plus intelligente dans ses dispositions de boudoir; Daniel frémit en songeant à quelles fantaisies de sultan désœuvré la jeune fille avait été exposée, et il rougit pour elle autant de fois qu'il y avait de glaces vénitiennes se renvoyant l'une à l'autre les girandoles et les divans. Cette pensée rendit Daniel imprudent, lui si contraint jusqu'à cette heure; il s'approcha de Rodokina, et lui serra doucement la main pour la réveiller.

La jeune fille ouvrit les yeux, et vit le sultan endormi et Daniel assis à deux pas d'elle. Daniel mit un doigt en croix sur ses lèvres, dans l'attitude du silence, et resta quelque temps dans cette position, pour bien s'assurer que Rodokina l'avait compris. L'air mystérieux et le signe de Daniel frappèrent la belle Grecque; elle se leva sur son séant, et fit un geste qui signifiait : Parlez, je suis prête à tout écouter. Alors Daniel ôta son turban et ses lunettes, releva vivement ses boucles de cheveux, et fit luire sur Rodokina deux yeux noirs,

comme la chambre d'Achmet III n'en avait jamais vus sous un front d'eunuque; avec la même vivacité, il replaça ses lunettes et son turban. Ce fut comme une apparition. La jeune fille porta les mains à son front, et regarda au lambris de glaces, comme pour y chercher un souvenir confus d'une histoire oubliée; puis, elle regardait l'eunuque sous sa première forme; il avait replacé son doigt sur ses lèvres, et montrait de l'autre main à Rodokina le jour naissant, qui s'épanchait en rayons d'argent à travers les jalousies des balcons.

— Est-ce un rêve? dit Rodokina d'une voix basse, mais claire.

Daniel fit le signe — non.

Le sultan s'agita convulsivement sur sa colline de coussins, et se réveilla, en portant la main au trophée de sabres suspendu au chevet. Rodokina reprit la pose du sommeil. Daniel s'était levé, le poignard à la main, dans l'attitude d'un dévoué serviteur qui garde son maître. On n'entendait, au dehors, que la voix lente et solennelle des muzzeins qui annonçaient la prière de l'aurore du haut des minarets.

Le sultan tendit la main à Daniel, et regarda Rodokina.

— Comme elle dort dans son innocence! dit-il; les rêves de mon sommeil m'ont bien conseillé; le Prophète a parlé à son fils à travers la gaze des visions nocturnes; Danieli, je serai grand comme un Français. Hier, j'ai passé la revue de mes troupes; elles marchent comme des régimens de Napoléon; je veux me mettre à leur tête, et l'on parlera de moi comme de lui.

Daniel essuyait ses larmes, car il pleurait de joie; la plaisanterie tournait au sérieux.

— Danieli, continua Mahmoud, soulève la persienne du kiosque d'Achmet... Bien... Que vois-tu devant Tophana?

— Une corvette avec pavillon blanc, à misène.

— C'est *la Perle* qui part, dans deux heures, pour la France. Ouvre ce cabinet, maintenant; tu y trouveras des costumes francs; j'en fais acheter de tous côtés, parce que je veux m'en servir un jour, car je veux tout révolutionner ici. Choisis deux vêtemens complets pour toi et pour... pour Mouna. Vas réveiller mon seïrkiatib, qui dort là, en sortant à gauche, dans le corridor. Tu lui demanderas un firman de sortie et un ordre d'embarquement scellés du sceau impérial. Tu expliqueras tout au commandant de la corvette *la Perle*; le généreux Français te comprendra. Je te confie Mouna; tu la conduiras en France, auprès de sa famille...

— Sa famille existe! s'écria involontairement Daniel.

— Elle existe; c'est moi qui l'ai protégée, à la prière de Mouna. Que pouvais-je lui refuser, à l'adorable enfant? Et le Prophète m'est témoin que j'avais attendu cette nuit pour lui demander le prix du service que j'avais rendu à la famille de Dimitry Zaccaroüs.

Daniel fondait en larmes.

— Cette famille est à Marseille, et mon hasnadar lui a envoyé sur la maison Rodokanaki une lettre de change de cent mille francs.

— Oh! vous êtes plus grand que Scipion, qu'Orosmane, que Sélim II, que Mahomet, le vainqueur de Constantinople!

— Danieli, les instans sont précieux; je me retire dans le kiosque de la Pointe, je te laisse seul avec Mouna; habillez-vous et partez. Si tu rencontres quelques obstacles, viens à moi, et je les lèverai.

Le sultan salua de la main Daniel et disparut derrière une tenture de velours.

Une heure après, deux jeunes passagers montaient l'échelle de la corvette *la Perle*; l'un, le plus petit, suivait l'autre, avec une figure où se mêlaient des expressions de joie, d'étonnement, d'hésitation, d'inquiétude. C'étaient Daniel et Rodokina. Daniel avait gardé son secret; il servait respectueusement la jeune fille comme un esclave, et ne s'était point révélé à elle. Pendant toute la traversée, il montra cette délicatesse héroïque. Le trentième jour, ils arrivèrent à Marseille, et, après une quarantaine de dix jours, on les débarqua.

Daniel conduisit Rodokina dans sa famille. C'était le soir; Dimitry Zaccaroüs habitait une petite maison de campagne, à Montolivet; elle rappelait exactement la ferme du cap Zoster; il n'y manquait que Rodokina et Argus.

— Voilà votre fille, dit Daniel à Dimitry; je vous la rends pure et digne de vous.

Dimitry et ses filles inondèrent de baisers et de larmes la vierge du sérail. Dans l'excès de cette joie, le sauveur de Rodokina fut long-temps oublié.

— Et qui êtes-vous, dit enfin Dimitry à Daniel, vous qui me rendez la vie?

Daniel ôta le demi-masque de soie verte et de foulard qui cachait sa figure, et dit : — Je suis votre beau-fils, Daniel de Gersaint.

Rodokina le reconnut cette fois; elle poussa un cri de bonheur et perdit connaissance.

Ils furent mariés le lendemain à la chapelle du rit grec.

MÉRY.

BULLETIN.

L'expédition de Constantine est le grand évènement de la semaine. On avait lieu de craindre, il y a huit jours, qu'elle ne rencontrât, dès son début, un ennemi de plus, et que la marine française n'eût d'abord à chasser du port de Tunis l'escadre turque, pour permettre à nos troupes de terre de marcher contre Achmet-Bey, sans crainte des hostilités ou des intrigues qui pouvaient la menacer sur son flanc gauche. Nous avions, pour notre compte, exprimé cette crainte, et il ne nous paraissait pas impossible que le capitan-pacha fût déjà établi dans le port de Tunis, avant l'arrivée des divisions Lalande ou Gallois. Cela ne prouvait rien contre l'activité de M. Molé; le ministère français ne pouvait en effet donner des ordres, avant qu'il n'eût été averti par les dépêches de Constantinople. Cependant *le Constitutionnel* se hâtait de nous faire un procès et laissait tomber sur nous ses gros anathèmes. Il nous appelait de *maladroits apologistes de la diplomatie*. Il promenait ses regards sur la carte du monde, et, découvrant que l'on peut aller plus vite, à vol d'oiseau, de Toulon à Tunis que de Constantinople à cette même capitale de la régence barbaresque, il déclarait le ministère impardonnable de n'avoir pas devancé le capitan-pacha sur la côte d'Afrique. Il oubliait seulement d'ajouter au trajet de Toulon à Tunis celui de Constantinople à Paris, dont il faut tenir compte, apparemment, dans tous ces calculs de distances, lorsqu'il s'agit d'une dépêche expédiée par M. d'Eyragues, notre chargé d'affaires en Turquie. Peu nous importe toutefois, et nous accepterons volontiers une partie de l'accusation qui nous est intentée. *Maladroits*, soit! Nous nous inclinons devant notre vieux confrère, qui, prenant la parole, chaque matin, a trop beau jeu pour nous faire la leçon et se donner raison contre nous, six jours de la semaine sur sept. Mais *apologistes de la diplomatie*, c'est trop fort. On voit maintenant que nous avions bien plutôt fait tort à notre diplomatie et au ministère, et présumé trop peu de leur promptitude à agir. Les forces navales de la France stationnent, à l'heure qu'il est, à l'entrée du port de Tunis, et l'escadre du capitan-pacha n'a pas encore paru; elle a eu peur. Seulement une corvette s'en est détachée, pour venir, à Tunis, recevoir du bey le *présent* de je ne sais combien de piastres turques qu'il fait de temps en temps à la Porte, selon les usages orientaux, et dont le capitan-pacha doit avoir, dit-on, sa part. Voilà donc, selon les probabilités actuel-

les, quel sera tout l'intérêt de cette promenade du pavillon turc dans la Méditerranée.

Nous nous trompons; il y a encore un autre intérêt pour notre expédition. Le bey de Tunis, que nous ne croyons pas, pour cela, pénétré d'une vive affection pour la France, a protesté qu'il voulait garder une complète neutralité entre notre armée et le bey de Constantine. On peut, tout en le surveillant pour l'avenir, l'estimer sincère aujourd'hui dans ses protestations envers nous; car il a été bien trompé ailleurs dans son attente : il devait recevoir de la Porte des secours, qu'il aurait transmis à Constantine, ou qui l'auraient indemnisé lui-même de ceux qu'il a peut-être déjà fournis; et, au lieu de cela, la Porte lui expédie une corvette qui vient réclamer de lui le *présent* d'usage. Il est douloureux d'être mystifié à ce point par les siens. Le bey de Tunis a paru se jeter dans nos bras; la mauvaise humeur nous l'a livré pour quelque temps, une frayeur prudente a fait le reste. Que cela dure seulement assez pour que l'expédition s'achève sans obstacles et sans perfidies de ce côté, et les dépêches de M. d'Eyragues, venues si à propos, la résolution si prompte du ministère, auront produit plus d'effet qu'on n'aurait osé l'espérer.

Le bey de Tunis, si nos informations sont exactes, est allé jusqu'à demander que l'appui du gouvernement français lui fût assuré contre la Porte, dans le cas où elle voudrait le punir de son espèce de défection, dont il se fait auprès de nous un mérite. Il est vrai que cette confiance en nous n'est qu'une plaisanterie : un tel danger n'est pas imminent; la Porte a d'autres soins et d'autres affaires. Qui sait si, après avoir essayé de susciter de nouveaux embarras à notre domination en Afrique, elle ne sera pas amenée, un jour ou l'autre, à invoquer notre protection, comme le bey de Tunis, contre une puissance dont elle reconnaît la supériorité, et qui n'a pas été étrangère sans doute à la ridicule et stérile entreprise du capitan-pacha? Tels sont les Turcs, à Constantinople comme à Tunis : dissimulés d'abord et presque caressans, pour cacher leurs complots sous un air de bonhomie et d'innocence; puis, insolens jusqu'à la folie, quand ils croient le moment venu d'éclater; humbles, découragés et supplians, dès qu'ils ont échoué, ou qu'ils se voient surpris sans avoir rien commencé encore. En négociant avec les Turcs de Constantine, M. Molé savait tout cela; aussi n'en poussait-il pas moins les préparatifs de l'expédition, avec le même soin et la même prévoyance que s'il n'avait pas négocié, et tout sera prêt, quoi qu'on en ait dit, pour entrer en campagne dans la saison favorable. On a aggloméré depuis long-temps, dans les provinces voisines de la Méditerranée, des forces plus que suffisantes pour une expédition ordinaire; mais quand on a pu supposer, il y a quelques jours, que la résistance d'Achmet-Bey serait secondée par Tunis et par Constantinople, on a doublé les moyens d'attaque, et ils sont aujourd'hui formidables. Si toutes les feuilles hostiles, qui, pour faire du patriotisme à leur façon, accusent le gouvernement de n'être pas en mesure, avaient des correspondans fidèles dans le Midi, elles auraient appris, comme nous, tout ce qui a été fait pour frapper un grand coup, s'il devient nécessaire. Le ministre de la guerre n'a pas agi seul dans cette circonstance; il fallait un travail rapide, une décision hardie, et surtout une responsabilité dont le ministère tout entier devait se charger en commun. M. le président du conseil, de concert avec M. le général Bernard et d'autres généraux destinés

à un commandement, a tout prévu, tout réglé, en deux ou trois nuits, avec une célérité et une largeur qui peuvent bien dépasser certaines prévisions, mais que les chambres auront à juger plus tard, et qu'elles approuveront, nous n'en doutons pas. Un seul fait montre qu'on ne s'est arrêté devant aucun obstacle : il n'y avait pas assez de chevaux pour la cavalerie et le matériel qu'on embarque; on en a emprunté à des régimens d'artillerie cantonnés dans nos départemens méridionaux, et on les a mis à pied jusqu'à ce que la campagne soit terminée. Nous apprenons que ces régimens, par esprit de corps sans doute, ont fait entendre quelques murmures; mais l'esprit national qui animait M. Molé, a dû l'emporter sur bien des scrupules légaux et des susceptibilités militaires. Cette manière de procéder à l'organisation d'une armée, en prenant ses élémens partout où on les trouve, rappelle un peu les libres allures du régime impérial; elle sera justifiée par le succès; tout le monde y applaudira, surtout si Achmet-Bey, effrayé d'une si rapide manifestation, demande à traiter avant la guerre.

Achmet-Bey avait proposé ses conditions; la France lui avait dit les siennes : ce sont celles-ci qu'il lui faudra subir. Le gouvernement français voulait garder, pour la sécurité de notre établissement en Afrique, les points du littoral qu'il occupe déjà, Bone, La Calle, Bougie, et toutes les portions de territoire qui en sont des dépendances naturelles; il exigeait, en outre, deux ports qui ne lui appartiennent pas aujourd'hui, Stora et Gigéri; enfin, dans l'intérieur des terres, il tenait à rester maître de Ghuelma, cette position, nouvelle aussi, mais indispensable pour observer Constantine, et en frayer le chemin, toutes les fois que nos intérêts le commanderont. Ce que le gouvernement réclamait, il ne manquera pas de le réclamer encore; et s'il ne veut rien de plus, il se montrera généreux. On conçoit que ce puis se être un essai à faire, et que le triomphe complet de sa force ne doive pas bouleverser en un jour toutes les bases de sa politique africaine.

Ce qu'il aurait à faire en Espagne, ou pour l'Espagne, on serait plus embarrassé de le dire, au milieu de la confusion universelle que nous y voyons régner depuis les Pyrénées jusqu'à Malaga, et de Cadix à Barcelonne. La tentative d'Espartero n'a rien changé : il y a seulement des désordres de plus, et des hommes de moins, et l'on n'oubliera pas comment ils ont disparu. Du reste, la vraie question, la lutte entre don Carlos et le gouvernement de Madrid, demeure en suspens sans qu'on fasse rien pour la décider. Les dernières nouvelles disent qu'Espartero est à Daroca, dans cette partie de l'Aragon qui confine à la Nouvelle-Castille, et qu'il marche de concert avec Oraa contre le prétendant. Celui-ci est à Calomacha, dans la même région, c'est-à-dire aussi près qu'ils le sont eux-mêmes de Madrid, et pourtant il s'est bien gardé de prendre la route de cette capitale. Son inaction rend inutiles tous les petits avantages partiels obtenus récemment par ses chefs de guérillas. Ainsi la défaite du corps de troupes constitutionnelles que commandait Buerens, défaite dont on a fait grand bruit, n'a produit encore aucun résultat décisif.

Il n'en est pas tout-à-fait de même en Portugal. Nous apprendrons, d'un jour à l'autre, que la lutte s'est engagée d'une manière qui ne laissera plus aucune incertitude entre les deux partis, qui rassemblent aujourd'hui et concentrent toutes leurs forces. Tout serait fini sans doute, et nous le saurions déjà, si le marquis de Saldanha, avec sa prétention de parodier les

mots de César, ne tenait encore, et par-dessus tout, à passer pour un chevalier plein de courtoisie, qui attend, pour agir, que sa souveraine, en mal d'enfant, ait été délivrée. En quels temps vivons-nous, bon Dieu! Quels chefs de partis, quels ambitieux nous voyons! Ce sont donc de bien pitoyables intérêts qui les poussent, et de maigres passions qui les animent, puisqu'ils ont le loisir de se réserver pour une aussi grave et belle opportunité, les relevailles d'une femme! Tout est rapetissé à d'indignes proportions, les hommes, les choses, surtout les convictions, et il faut s'écrier, comme le prophète Isaïe, que les doléances de M. l'archevêque de Paris ont bien remis un peu à la mode : *Deminutæ sunt veritates;* il n'y a plus de vérité qui ait conservé la même valeur. C'est l'explication universelle des évènemens de notre époque.

Du reste, nous l'avons dit, et on ne saurait trop le répéter, il n'y a personne en Portugal, parmi ceux qui savent les affaires, qui eût soupçonné M. Bois-le-Comte d'avoir aidé, encouragé, ou approuvé cette nouvelle révolution. Ce n'est qu'à Paris qu'on imagine de telles calomnies, et parce qu'on espère les faire retomber sur la tête de M. Molé; mais on ne réussira pas dans ce projet si patriotique de ravaler faussement la politique française au niveau qu'a voulu prendre, en cette circonstance, la politique de l'Angleterre. Le président du conseil, qui a toujours honoré et défendu la nationalité de son pays, sait aussi respecter celle des autres; et ce qu'il a dû voir dans les derniers évènemens de Portugal, c'est une nationalité timide qui s'essayait à naître, et que l'on prétendait étouffer. Certes, il n'a pas choisi ce moment pour se mettre à la suite des intérêts anglais, auxquels il a, d'ailleurs, nous le savons tous, montré toujours et partout plus de méfiance que notre pays n'en veut conserver aujourd'hui. Pour tout le reste, l'avenir jugera entre ses prévisions et celles du pays; mais pour cette fois, tout le monde lui donnera raison.

A l'intérieur, rien de nouveau n'a pu distraire le cabinet du travail des élections, si ce n'est l'émeute qui a relevé la tête dans le chef-lieu de la Gironde, cherchant à abuser du prétexte que lui offrait une rivalité locale entre Libourne et Bordeaux, entre M. le duc Decazes et M. Fonfrède. On sait que le pont qui doit être établi à Saint-André de Cubzac, sur la Dordogne, et qui déjà est commencé, nous le croyons, par ses adjudicataires, a été le sujet, ou du moins l'origine de cette querelle. Si le pont de Cubzac, à l'imitation du fameux pont de Fribourg, de M. Chalais, est assez élevé au-dessus de la Dordogne, pour laisser passer encore les navires marchands avec leurs mâts et leur voilure, comme ils passent maintenant à côté d'un simple bac qui ne leur oppose aucun obstacle, Libourne continuera de communiquer directement avec la mer, sans recourir à Bordeaux, et même lui fera concurrence sur plusieurs marchés voisins. Bordeaux se fâche, et il a tort; cela lui arrivera souvent d'avoir tort et de se fâcher, s'il cède aux influences capricieuses et violentes de M. Fonfrède, que le conseil-général de la Gironde a eu la faiblesse de prendre pour secrétaire. M. Fonfrède penche pour le fédéralisme provincial, principalement pour le fédéralisme de la Guyenne; il ferait bon marché du reste de la France. Mais comme il est dans sa nature d'esprit et dans son tempérament de gâter toutes les idées qu'il embrasse, même les bonnes, jugez ce que doivent devenir les mauvaises, quand elles ont traversé son cerveau. Le fédéralisme est une de ces idées

mauvaises qui semblaient ne pas avoir besoin d'être encore élaborées par lui pour devenir plus détestables; il l'a ramassée toutefois, entre plusieurs autres meilleures, dans l'héritage des Girondins. Dès qu'il l'a eue en mains, il en a fait quelque chose de grotesque, non pas un moyen temporaire de résistance politique contre une centralisation *meurtrière* (cela serait fort inutile dans notre temps), mais un expédient imprévu et incroyable pour faire prospérer sa ville natale, en l'isolant, s'il le pouvait, du vaste ensemble des intérêts matériels de la France. Pour cela, tout lui est bon, et il s'est fait agitateur au petit-pied, entre la rue du Chapeau-Rouge et les allées de Tourny. On nous assure, et nous le croyons sans peine, qu'il n'a pas été étranger à cette démonstration bruyante qui est venue saluer M. Decazes, l'homme peut-être à qui la ville de Bordeaux doit le plus de reconnaissance, pour tout le bien qu'elle en a reçu, et pendant son ministère et depuis. Voilà à quoi s'exerce, dans Bordeaux, cet esprit organisateur que M. Guizot avait fait venir à Paris, pour mettre un peu d'ordre dans la polémique des journaux et rendre la santé à notre société malade. Il est vrai qu'ils s'étaient bien abusés l'un et l'autre en s'associant : M. Fonfrède renie aujourd'hui M. Guizot, parce qu'il ne le trouve pas assez *gouvernemental*, comme on dit; il estime M. Molé et M. de Montalivet beaucoup plus *gouvernementaux*. C'est bien, et nous en félicitons M. Molé et M. de Montalivet, mais nous espérons qu'ils ne se laisseront pas prendre à cette caresse. Dans tout ceci, il faut admirer à quel degré M. Guizot possède une des plus hautes facultés de l'homme d'état, si ce n'est même la première et la plus précieuse : nous voulons dire le talent de choisir les hommes. Nous citerions beaucoup d'autres exemples de méprises semblables ou plus malheureuses; mais il vaut mieux laisser là tous les noms propres et parler un peu du camp de Compiègne, où nous avons pourtant retrouvé M. Guizot, mais perdu au milieu de vingt mille soldats qui ne le connaissent guère, et qui attirent exclusivement l'attention du prince royal.

Dans cette immense plaine de Compiègne, nous avons vu vingt mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, faire des marches et contre-marches, des évolutions de ligne, simuler tantôt un combat, une escarmouche, ou une retraite. Et ce n'est rien, cependant, comparé à ce qu'on y vit pour la première fois, en 1698, sous Louis XIV. Saint-Simon et Dangeau ont parlé des merveilles de ce camp, dont le grand roi eut l'idée, après la paix de 1697, pour compléter l'instruction militaire du duc de Bourgogne. A vrai dire, même aujourd'hui, les camps de grandes manœuvres ne servent pas à autre chose, et les officiers, les soldats, n'y apprennent rien qu'ils ne sachent déjà, ou qu'ils n'aient pu apprendre ailleurs à moins de frais. Nous avons pris, à Compiègne, communication d'un manuscrit anonyme, qui donne, sur le camp de 1698, des détails qu'on ne retrouve, avec la même exactitude et les mêmes développemens, ni chez Dangeau, ni chez Saint-Simon. L'armée, composée de la maison du roi, de la gendarmerie et d'autres corps de cavalerie, de dragons, et d'infanterie, montait à plus de soixante mille hommes. Elle était commandée par le duc de Bourgogne, avec le titre de généralissime, sous la direction du maréchal de Boufflers. Le roi arriva à Compiègne, le 30 août, avec Monsieur, le dauphin, le duc de Bourgogne et la princesse Adélaïde de Savoie, femme du duc de Bourgogne,

le duc d'Anjou, roi d'Espagne, le duc de Berry, Jacques II, roi détrôné d'Angleterre, et tous les plus grands seigneurs de France.

« Quoique cette scène, selon notre manuscrit, ne fût icy qu'un divertissement dont les états voisins de la France ne pouvaient certainement prendre aucun ombrage, Guillaume, roy d'Angleterre, voyant un si grand nombre de troupes sur le chemin de Flandres, en conçut de la jalousie, tellement qu'il envoya, sous divers prétextes, un de ses généraux en Lorraine, avec ordre de passer à Compiègne, mais, dans le fond, pour pénétrer si cet appareil de feste militaire ne cacherait pas des desseins d'une plus grande conséquence. » — Aujourd'hui ce n'est plus du côté de Compiègne que ce tournera la surveillance de l'Angleterre, ce serait bien plutôt vers les steppes de Wosnessinsky, où va se déployer cette prodigieuse revue de soixante mille cavaliers.

Au camp de 1698, le siége simulé de Compiègne était le seul but de la réunion des troupes. La ville était défendue par le marquis de Crenan et attaquée par le général Rose, sous les ordres du duc de Bourgogne, généralissime, et du maréchal de Boufflers, commandant en second. Le siége commença le 12 septembre, et tout fut disposé pour le faire durer quatre jours de tranchée ouverte. Le duc de Bourgogne, conduit par le maréchal Boufflers, vit faire l'ouverture de la tranchée. — « Le jeune prince, ajoute notre manuscrit de Compiègne, promit aux travailleurs vingt sols par jour, et qu'on leur enverrait de la bierre, ce qui fut aussitôt exécuté. C'est ainsi qu'il savait déjà encourager le soldat et engager le cœur par la libéralité; c'est aussi la première leçon que doit pratiquer le général qui veut avoir une armée obéissante et affectionnée. On les vit en un instant élever les parapets et dresser les batteries.... Le 15, tout se disposa pour l'assaut général, après qu'on se fut rendu maître de tous les dehors; mais le gouverneur, ne voulant pas attendre à l'extrémité, fit battre la chamade, et la capitulation fut signée. Elle portait que le 22 on sortirait de la ville, qu'on laisserait les fortifications en l'état qu'elles étaient, excepté qu'il serait *permis d'arracher les palissades pour se chauffer l'hiver.* »

On a pu voir, dans Saint-Simon, quel luxe déployèrent les officiers au camp de 1698. Voici d'autres détails : « La tente du maréchal de Boufflers avait des salles parquetées et meublées magnifiquement, et sa table était si somptueuse, qu'outre les deux mille écus que le roi lui donnait par jour, il lui en coûtait encore cent louis d'or du sien. On croit que cette dépense lui coûta plus de cent mille écus. Aussy le roy lui fit-il un honneur qu'il n'avait fait à personne depuis trente ans, qui fut de diner deux fois chez lui avec la famille royale... Le dauphin et M. le duc de Bourgogne y mangèrent très souvent.... Qu'on juge de là quelles pouvaient être les dépenses des autres tables, car chacun y voulait paraître; la plupart des officiers un peu distingués tenaient table et avaient leurs tentes aussy parées que les plus belles chambres de Paris. Je ne puis oublier une galante somptuosité du marquis de Créqui et une pareille du général Rose. Un jour que les autres tables avaient attiré tous les officiers, de sorte qu'il ne s'en présentait point pour les leurs, ils firent venir tous leurs domestiques pour les remplir, et les firent manger en leur présence. Je ne sais si les saturnales romaines présentaient un plus beau spectacle. »

Le roi fit présent, Saint-Simon nous l'apprend, de trois cents livres à chaque capitaine d'infanterie, et de six cents livres à ceux de cavalerie et de dragons. — « Mais, comme le dit notre chroniqueur, ce fut un dédommagement fort léger des dépenses excessives auxquelles on les avait engagés; car cette espèce de campagne, qui dura au plus un mois, coûta autant qu'une campagne réelle. On en faisait monter la dépense à plus de 16 millions. *Il y eût eu plus de vanité que de prudence dans cette magnificence, si elle n'avait pas été employée pour l'instruction de l'héritier présomptif de la couronne.* »

C'est là sans doute aussi le principal avantage que le ministre de la guerre a prétendu tirer du nouveau camp de Compiègne, établi, certes, sur des bases beaucoup plus modestes. Pour instruire, fortifier et aguerrir les officiers et les soldats, il faudrait quelque chose de plus; on aurait à leur faire exécuter des ouvrages de fortification, des travaux de route, des remuemens de terre de toute espèce; on leur commanderait d'élever eux-mêmes un fort en terre, et d'en faire le siége ensuite de jour et de nuit, quel que fût le temps, comme cela se pratiquait au camp de Saint-Omer. Au lieu de cela, on ne les emploie qu'à des manœuvres de ligne et à des combats simulés en plaine. L'instruction des princes, au demeurant, paraît complète désormais aux juges les plus difficiles; ils montrent un aplomb dans le commandement, un coup d'œil rapide, et, pour toute la théorie des manœuvres, une sûreté de mémoire qui ferait envie aux plus vieux généraux. C'est l'hommage que leur rendait tout le monde, en les voyant et les entendant sur le champ d'exercice. Il y a un autre avantage qu'on n'a pas dû négliger en instituant le camp, et qui restera surtout à M. le duc d'Orléans, destiné à séjourner plus long-temps que son frère à Compiègne. Il se sera fait connaître de tous les officiers qu'on y a réunis, et il les connaîtra tous, la plupart même par leurs noms et leurs services, que sa mémoire fidèle retient avec un rare bonheur. Il en a salué plusieurs, qu'il avait vus dans la tranchée d'Anvers, du titre de compagnons. Les soldats eux-mêmes ne lui seront pas inconnus, et il ne sera pas étranger parmi eux. Toutes les fois qu'il y a un repos au milieu des manœuvres, et que l'on a formé les faisceaux, il vient se mêler dans leurs rangs, les interroger sur leur santé, sur la qualité des vivres, sur les habitudes du camp, et causer avec eux gaiement, familièrement, mais sans vaine affectation de popularité : tout cela est dans une parfaite mesure, et tout cela réussit à merveille. Nous avons vu les officiers les moins disposés à reconnaître la suprématie d'un lieutenant-général de vingt-six ans, qui paraît devoir son grade à sa naissance, s'incliner néanmoins devant cette affabilité de tous les momens, cette expérience anticipée, et nous les avons entendus prononcer sur M. le duc d'Orléans, et sur son frère aussi, un jugement militaire trop caractéristique pour n'être pas reproduit exactement : « Il n'y a rien à reprendre, disait-on; *ces messieurs* sont dignes de leur haute situation. »

Nous voudrions bien pourtant que les soldats, pour exprimer leur contentement, ne fussent pas excités par les chefs de corps à prendre le langage des devises en gazon, ni à tresser pastoralement les chiffres d'Hélène et de Ferdinand, de Philippe et de Marie-Amélie, avec de la mousse, devant l'entrée de leurs tentes. On paraissait d'abord avoir renoncé à ces futiles enjolivemens, aux festons, aux astragales en feuillage; on s'y est livré ensuite avec ardeur, surtout dans le camp d'Orléans, qui

n'est plus qu'un parterre de verdure auquel on fait dire une foule de choses. Le camp de Nemours suivra nécessairement l'exemple. Il est incroyable aussi combien, dans la confection des drapeaux dessinés sur la terre, il se dépense de briques écrasées pour faire le rouge, de pierres crayeuses pour imiter le blanc, et de houille pour simuler l'azur du glorieux emblème tricolore. Les cœurs entrelacés surtout abondent. Il est des soldats qui, ne prenant pas ce symbole au sérieux, y ont ajouté des trèfles, des carreaux et des piques. M. le duc d'Orléans est réduit à récompenser tout cela, en faisant distribuer, derrière lui, quelques pièces de cinq francs par les officiers de sa maison. Nous croyons bien qu'il aimerait mieux avoir à exercer sa libéralité pour d'autres travaux plus utiles et d'autres témoignages de dévouement. Ainsi, pour aller du camp de Nemours au champ de manœuvres, il y a une lieue à faire dans le chemin le plus mal tracé, le plus fangeux dès que la pluie est tombée, et le plus étroit dans certaines parties. Et rien ne serait plus facile que de l'améliorer, car il se maintient presque partout en pente, et il y a de l'espace pour l'élargir. Un petit nombre de corvées des troupes, enlevées momentanément à leurs jolis emblèmes, feraient une route praticable et laisseraient ce bon souvenir de l'armée aux villages voisins de Compiègne.

Dans le camp d'Orléans, il n'y a guère que le corps du génie qui n'ait pas gazonné, ni festonné le devant de sa porte. Le génie n'a pas perdu son temps à ces fadaises; mais nous ne saurions dire vraiment à quoi il l'emploie. Ce n'est pas sa faute, sans doute, s'il reste inactif; mais dans les évolutions de ligne, les manœuvres en plaine, il n'y a pas de place pour lui, tout génie qu'il est, et il passe sa journée à fronder : c'est la loi de sa nature et de l'école d'où il sort. M. le duc d'Orléans, dans un moment d'enthousiasme militaire, semblait lui avoir promis au moins une demi-heure de travail sans relâche, en s'écriant : « Je veux que nous fassions, un de ces jours, un passage de rivière. » Il y a bien déjà un pont de chevalets et de bateaux, sur lequel passe la route du camp de Nemours au champ d'exercice; ce n'est pas de cela qu'il s'agissait, non pas d'un pont tout fait, mais d'un pont à faire, à la vue de l'armée, avec des arbres abattus par des sapeurs sur le lieu même, en trente minutes. On aurait vu alors à quoi sert le génie, et l'admiration des deux camps lui était acquise; mais il fallait commencer par un abattis d'arbres. Qui aurait payé les arbres? et combien les aurait-on payés aux paysans? Nous offrons de parier que le paysan picard, riverain de l'Oise, aurait évalué chacun de ses arbres à 200 francs. On peut en juger par l'avidité de ceux qui ont donné à loyer les terrains du champ d'exercice; il n'est pas de tribut qu'ils n'essaient de prélever sur l'administration de la guerre. Ils laissent à dessein, sur quelque quartier de terre à proximité, un peu de foin fauché depuis long-temps, et au premier pas qu'un soldat fait dans cette direction, ils appellent un garde-champêtre, et le procès-verbal est dressé. Il y a des procès qui durent encore depuis le camp de l'année dernière. C'est au point que les esprits prévoyans, dans Compiègne, prédisent avec douleur que l'on renoncera à exercer ainsi l'armée, pour échapper à tant d'avanies. Tant mieux si, pour ce motif ou pour d'autres, on renonce à l'institution aussi fréquente de ces camps dispendieux, qui n'apprennent pas à l'armée beaucoup plus que ce qu'elle sait déjà, ce qu'elle a pu apprendre au Champ-de-Mars. Les camps lui enseignent, dit-on, à supporter les fati-

gues de la guerre. Nous en doutons, et nous avons dit pourquoi : c'est qu'ils sont incomplets dans leur constitution actuelle. Il est vrai que, dans les dix premiers jours, les soldats ont été mouillés amplement, mouillés le jour à l'exercice, mouillés la nuit sur leur litière en paille, à travers les tentes. Mais à quoi bon? Seulement à éprouver sérieusement la santé de tous les hommes, dont un douzième était déjà à l'hôpital. Une semaine de temps sec et de soleil vivifiant a tout réparé. On fera bien de ne pas oublier toutefois, au ministère de la guerre et dans l'état-major, qui ne couche pas sous les tentes, qu'il y a des fatigues auxquelles le soldat peut vouloir se soustraire en temps de paix, quand ce n'est qu'un pénible amusement, et qu'il braverait de tout son cœur, si la guerre lui montrait un but digne de lui, un grand intérêt de patriotisme et d'honneur.

Pour en finir avec les camps, disons franchement à M. le duc d'Orléans ce que d'autres, d'une voix plus grave, ont dû lui dire avant nous: c'est qu'il n'est pas destiné à être seulement le roi de l'armée. Maintenant que le métier de la guerre lui est connu autant qu'il peut l'être par la théorie, il y a d'autres secrets, d'autres fréquentations, d'autres études, un autre genre de vie, qui doivent lui enseigner le métier le plus difficile de tous, celui de régner, dans un siècle où l'ordre civil a conquis la suprématie et la direction de la société.

— Le mariage de M. le duc d'Orléans avec une princesse luthérienne, mariage conclu d'après des principes de sage tolérance si conformes au temps où nous vivons, a jeté l'émoi dans le cabinet du Vatican. Sa sainteté Grégoire XVI entrevoit déjà pour la France la papauté d'Henri VIII. Rome tremble pour l'avenir de sa fille apostolique et romaine. Nous qui connaissons la France, nous ne partageons pas le souci de ces funestes prévisions; Rome chrétienne peut avoir de mauvais augures, comme Rome païenne. Quoi qu'il en soit, le pape est très préoccupé de son idée, et le nonce de sa sainteté, M. Garibaldi, est chargé de surveiller la France, et d'épier les moindres tentatives luthériennes, afin que le remède soit vigoureusement porté aux premiers symptômes du mal. M. Garibaldi, mieux placé que le saint père pour juger notre pays, doit s'apercevoir que notre quiétude religieuse est fort rassurante, et qu'elle garantit l'avenir des intérêts spirituels et temporels du pape. Il est possible qu'un fait tout récent ait alarmé la sollicitude romaine; mais ce fait, M. Garibaldi le sait bien, est tout-à-fait indépendant du mariage du prince royal. Un village du département de la Manche a perdu son curé dernièrement. On s'adressa à l'évêque pour demander un nouveau curé; soit que l'évêché fût au dépourvu, soit que la requête du village eût été oubliée, le curé n'arriva pas. Un juge de paix facétieux, se croyant appelé par la nature de ses fonctions à pacifier son village, se chargea de trouver un curé; en effet, par l'entremise du magistrat, un ministre de la religion réformée arriva par la diligence, et le village en masse s'est fait protestant. C'est une leçon donnée aux évêques qui doivent mettre autant de zèle à pourvoir de pasteur un pauvre village, qu'une paroisse de chef-lieu. Le pape a perdu un hameau, mais il lui reste la ville et l'univers, *urbs et orbis*.

Jamais, au contraire, la religion catholique ne fut en meilleure voie de prospérité, si elle persiste à garder ses limites naturelles, tracées par la ré-

volution de juillet et le bon sens. La restauration, cette mortelle ennemie du catholicisme, a failli l'entraîner dans sa chûte, à force de vouloir rendre sa cause solidaire de la religion. Pourquoi faut-il qu'une voix toujours mal inspirée s'élève si souvent pour compromettre de si beaux résultats? C'est avec douleur et pitié que nous avons lu le nouveau manifeste du nouveau M. de Beaumont contre Voltaire et Rousseau; il n'y a pas d'excuse possible pour un pareil anachronisme. M. de Quélen, l'apologiste précoce des ordonnances de Charles X, songe toujours à son palais détruit, et s'obstine à ne voir la religion que dans ce monument, dont il ne reste plus pierre sur pierre. Jamais, peut-on lui répondre à propos du Panthéon, jamais édifice n'eut une destination plus équivoque. Soufflot, son architecte, le finissait à peine, qu'on tremblait déjà pour son existence matérielle; la coupole se lézardait, et le cordon élégant de colonnes corinthiennes qui régnait autour du sanctuaire, chancelait sous le poids; la grace de ces colonnes fut contrainte de se retirer devant des pilastres solides qui garantissaient la solidité du dôme. L'église, à son berceau, se pronostiquait un avenir orageux. La restauration elle-même, qui prenait en continuel souci les monumens religieux, au détriment des profanes, ne put parvenir, en quinze ans, à consolider le culte dans le panthéon génovéfin. Voltaire et Rousseau dormaient sous les pieds de la bergère patronne de Paris, et auprès de ces deux grands écrivains, une multitude de serviteurs de Napoléon, que l'apothéose impérial avait fait grands. Au milieu de l'exaltation des trois jours, le Panthéon devait nécessairement revenir à son origine révolutionnaire. Demandez au curé de Saint-Étienne-du-Mont s'il n'est pas bien aise de donner l'hospitalité à sainte Geneviève, toujours tourmentée dans un temple païen? Vous vous plaignez de l'irréligion du siècle et du gouvernement! *Eh! quel temps fut jamais plus fécond en églises? — Unâ avulsâ non deficit alter,* monseigneur. Ce siècle impie vous a bâti l'église Saint-Louis au Marais, l'église de la rue Hauteville, l'église Notre-Dame de Lorette, et, reniant la pensée de Napoléon, il a rendu à sainte Magdeleine le plus beau temple qu'une nation belliqueuse ait jamais consacré à la gloire. Et vous osez vous plaindre! et vous ne voulez tenir compte de rien dans ces temps difficiles, où le sage qui pèche sept fois par jour doit être en garde perpétuelle contre sa langue, contre ses yeux, contre sa main, parce que rien n'est stable encore, et que l'église elle-même, tout ébranlée des coups de ses ennemis et de ses défenseurs, doit appeler à son secours l'isolement et l'oubli pour se faire pardonner ses erreurs d'abord, et reconquérir ensuite le droit de pardonner à autrui!

Rome et l'église nous conduisent naturellement à une lamentable nécrologie. Le traducteur de Michel-Ange, Xavier Sigalon, est mort, à Rome, à la fin du mois dernier; le choléra n'a pas fait de plus touchante victime. Sigalon, après avoir terminé sa toile colossale du *Jugement dernier*, était venu pour assister à l'inauguration de son œuvre, dans la salle des Petits-Augustins. Il vivrait encore, si le désir de revoir Rome et de reprendre d'autres travaux ne l'eût arraché à Paris. Cet artiste était né à Uzès, dans les Cévennes, en 1790; il fut élève de Paul Guérin; sa réputation date du beau tableau de *Narcisse*, exposé en 1824. On cite parmi les toiles remarquables de Sigalon, *la Courtisane*, *Athalie*, *la Vision de saint Jérôme*, et un *Calvaire*. Sigalon meurt au moment où le palais des Beaux-Arts est livré à la curiosité publique. La foule se porte, avec un empressement extraordinaire,

vers la chapelle Sixtine du faubourg Saint-Germain, pour admirer ce travail prodigieux d'art, d'instinct, de patience, qui éclate dans la toile de Sigalon. Le peintre avait à lutter contre des difficultés immenses. La fresque originale, à demi effacée par la fumée des cierges qui ont été brûlés pendant deux siècles aux *funzioni* papales, laissait à deviner au copiste intelligent son coloris primitif. Il a fallu que Sigalon étudiât sur d'autres œuvres le coloris énergique de Michel-Ange, et qu'il appliquât ses procédés de comparaison à la fresque de la Sixtine. L'artiste a rendu avec bonheur cette crudité marmoréenne de tons, ces contours si puissamment accusés, ce faire abrupte du grand statuaire, qui ciselait même en peignant. Ainsi, l'oraison funèbre de Sigalon a été écrite par lui, au bruit de la trompette de l'ange, sur la muraille de la chapelle des Petits-Augustins, et tout auprès des statues moulées dont Buonarotti a incrusté les originaux sur le sépulcre florentin de Laurent de Médicis.

— Enfin *le Duc de Guise*, ajourné, depuis bientôt trois mois, par l'accident survenu à Chollet, vient de se produire sur le théâtre de la Bourse. Les frais bocages de *la Double Échelle* ont fait place aux remparts crénelés de Blois. Adieu les mouches de la présidente, la perruque à marteau du sénéchal, et toutes les petites mélodies de M. Ambroise Thomas; voici M. Onslow qui s'empare de la scène, et croit vaillamment, dans sa confiance de grand-maître, que sa belle et simple harmonie, sa fougue dramatique, et toutes ces rares qualités de l'instrumentation qu'il possède à un si haut degré, lui suffiront pour réussir. Étrange ambition que, du reste, le succès d'hier a pleinement justifiée. Je cite M. Onslow d'abord, parce qu'en effet sa position était des plus terribles. Vous figurez-vous un musicien, tel que lui, habitué à l'orchestre du Conservatoire, et qui se trouve tout à coup avoir affaire avec les bizarres gosiers de M. Moreau-Sainti, de M. Henri, de Mme Boulanger, et de tant d'autres que j'oublie. Voilà pourquoi, même à défaut d'autres raisons, M. Onslow aurait encore le pas sur M. de Saint-Georges. En pareilles circonstances, c'est toujours le musicien qu'il faut plaindre le premier, les misères du *poète* ne viennent guère qu'en seconde ligne. En effet, quoi qu'il arrive, les *poètes* finissent toujours par se faire comprendre, et si leur pièce est conduite avec talent, combinée à souhait pour l'honneur de la musique, écrite avec esprit et bon goût, le public, quel que soit d'ailleurs le comédien qui la joue, leur tient compte de leur talent, de leur esprit et de leur distinction, comme il le fait depuis long-temps pour M. de Saint-Georges. Avec quelques aunes de velours ou de drap chamarré, des plaques, des épaulettes, des chapeaux à plumes, des ceinturons et de grands sabres qui traînent, vous ferez de M. Moreau-Sainti un général d'armée ou l'ambassadeur de Prusse à Munich, vous en ferez Henri III ou Charles IX, le calife de Bagdad ou l'empereur du Maroc, peu importe; mais, quoi que vous fassiez, seriez-vous Merlin ou Mozart, deux enchanteurs, vous ne le ferez jamais chanter. Ensuite, il faut dire que ces querelles de rois et de grands vassaux ne vont guère aux proportions de l'Opéra-Comique; ces trois ou quatre pauvres diables de choristes efflanqués et mal vêtus, qui trinquent en chantant faux des refrains de guerre, ont le tort bien grave de rappeler à tout moment les robustes huguenots de Meyerbeer. Quand on se sent la force de lutter avec de pareils souvenirs, ce n'est pas l'Opéra-

Comique qu'il faut choisir pour champ de bataille. La musique de M. Onslow est conçue dans un système héroïque et grandiose que, du reste, le sujet comporte à merveille, mais qui bien souvent aboutit à la monotonie, et alors rien ne la relève, ni la puissance sonore des masses instrumentales, ni l'expression dramatique des voix. M. Auber est bien plus habile dans l'ordonnance de ses partitions; n'ayez crainte qu'il dépense jamais ses grands effets au hasard, il ménage sa force et ne la produit qu'à bon escient. Avec cette musique sévère, imposante, écrite dans un style admirable, M. Auber aurait fait trois opéras charmans; il est vrai qu'il y aurait ajouté deux petits élémens de succès qui manquent rarement leur but aujourd'hui : le rhythme et la variété. Quoi qu'il en soit, la partition du *Duc de Guise* peut, à bon droit, passer pour une œuvre pleine de conscience et de loyauté, et digne en tout point de l'un des talens parvenus à leur maturité qui honorent le plus l'école française. — Depuis quelque temps, le théâtre de la Bourse déploie une activité remarquable, les partitions se succèdent et les chanteurs aimés du public reviennent tous. L'autre jour, c'était Mme Damoreau; hier, Chollet.

L'Opéra n'a guère fait parler de lui cette semaine. Mme Stoltz n'a pas réalisé, dans *les Huguenots*, les espérances de son premier début. On conçoit qu'après la séance de mercredi, la cantatrice de Bruxelles n'ait pas voulu renouveler l'épreuve deux fois de suite. Il a donc fallu avoir recours à Mlle Elssler, qui a dansé vendredi son pas si charmant de *la Tempête*. Quel ballet que *la Tempête!* Savez-vous au monde une imagination plus absurde que celle-là? Encore, du temps de Mlle Duvernay, on pouvait prendre patience en attendant le second acte; mais aujourd'hui que les rôles d'Ariel et de Miranda sont confiés à de petites filles sans grace ni talent, il faut passer à travers l'ennui de toutes ces longues scènes et subir les épreuves d'Oberon avant d'arriver au palais mystérieux. Le rôle d'Alcine est une des plus charmantes créations de Mlle Elssler. Nulle part, elle n'a plus de mollesse et d'abandon; on dirait une fée des romances de Novalis; la grace flexible et la volupté allemande remplacent ici la franchise d'allure et l'audace espagnole de la cachutcha. Comme on le voit, c'est encore Mlle Elssler qui a occupé le public de l'Opéra pendant cette semaine, qui n'est pourtant déjà plus celle de sa rentrée.

— Après les débuts, les rentrées, à la Comédie-Française. Ligier a reparu dans *OEdipe* et dans *Hamlet*. Ces deux pièces, assurément, ne sont pas de celles qui soutiennent un acteur, le portent, pour ainsi dire, et font que l'on ne prend pas garde à ses défauts; mais il n'en est pas moins vrai de dire que Ligier n'y a pas été meilleur qu'à l'ordinaire. Non que nous contestions à Ligier le talent, très rare, du reste, de bien déclamer : Ligier déclame avec assez de chaleur, avec assez de sentiment de ses rôles, pour que, si cela suffisait, il n'eût pas de reproches à craindre. Mais ce dont Ligier devrait se défaire, c'est l'emphase, c'est l'affectation. Nous savons très bien que le tremblement des bras et des jambes, pratiqué avec une certaine habileté, passe, auprès de beaucoup de gens, pour du talent dramatique; ce n'est pas l'approbation de ces gens-là qu'un comédien doit ambitionner. Talma, dont Ligier est l'élève, se faisait remarquer surtout par la simplicité de la tenue et la sobriété des gestes; l'élève, en ceci sur-

tout, devrait s'efforcer de se rapprocher du maître. Au reste, la Comédie-Française, il faut l'espérer, aura bientôt quelque pièce nouvelle où Ligier puisse créer un nouveau rôle.

Il y avait une raison de reprendre *Hamlet* et *OEdipe;* les rentrées, comme les débuts, ont leurs exigences de circonstance; mais *Gabrielle de Vergy!* grand Dieu! mais *Gabrielle de Vergy!* une tragédie odieuse, sans verve, sans esprit, sans aucune des qualités nécessaires même aux ouvrages médiocres. Pourquoi cette exhumation, si ce n'est pour nous montrer comment Mlle Noblet imite le râle de l'agonie? Nous ne sommes pas de ceux qui refusent aux poètes dramatiques le droit d'émouvoir par tous les moyens les plus terribles, pourvu, toutefois, qu'ils arrivent à l'émotion. Or, ce n'est pas l'émotion, mais le dégoût, que l'on trouve dans cette horrible pièce de *Gabrielle*. Un vase fermé, contenant le cœur tout chaud encore d'un rival immolé par son rival, et donnant matière à un quiproquo aussi révoltant que ridicule, c'est ce que M. Védel devrait bien ne plus étaler sur la scène, s'il ne veut pas que l'on prenne la Comédie-Française pour une succursale de l'Ambigu, d'autant mieux que *Gabrielle de Vergy* n'attire personne.

Mlle Plessis, qui a reparu dans *la Fille d'Honneur,* est en progrès. Nous avons remarqué avec plaisir qu'elle a suivi, en certains points, les conseils de la critique. Par exemple, Mlle Plessis récite avec naturel, ce qu'on la regardait comme incapable de faire. Elle ne s'écoute plus parler; elle est mieux en scène. Elle a gagné aussi pour la simplicité et pour les gestes. D'un autre côté, les qualités qu'elle avait, elle ne les a point perdues. Mlle Plessis, nous ne le nierons pas, a beaucoup à acquérir encore; mais si ses efforts continuent, elle arrivera à satisfaire les juges les plus difficiles. Nous l'engagerons, pour notre part, à observer un peu sa démarche, qui est parfois embarrassée et guindée.

— Au moment où l'Académie française vient de couronner le roman *moral* de M. Saintines, nous aimons à nous souvenir d'un autre roman bien autrement moral et bien autrement digne de popularité, un roman que la France envie à l'Angleterre et qu'elle s'est approprié par plusieurs traductions, l'admirable *Vicaire de Wakefield.* Ce chef-d'œuvre de Goldsmith est un de ces livres qu'on relit toujours et à tout âge avec une émotion nouvelle; c'est plus qu'un roman, c'est une touchante et simple leçon extraite de l'Evangile et de l'Imitation de Jésus-Christ. Un pareil livre ne saurait être trop multiplié, et à une époque où la presse tend à répandre les bons livres à l'aide des gravures et des embellissemens typographiques, qui n'excluent pas la condition nécessaire du bon marché, on était certain d'avance qu'une édition illustrée du *Vicaire* serait bientôt dans les mains de tout le monde. Celle que publie M. Bougueleret, rue Jacob, n. 26, ne doit pas seulement son succès au mérite de l'ouvrage, mais encore aux soins pris par l'éditeur, pour surpasser ce qu'on a fait de mieux en ces derniers temps. Impression, papier, vignettes encadrées dans le texte, gravures anglaises sur acier, tout concourt à rendre magnifique cette édition que recommande encore le nom du traducteur, M. Charles Nodier : *le Vicaire* est maintenant un livre français, qui doit servir à l'instruction de la jeunesse comme *Télémaque*. Mais ce qu'on ne saurait trop louer dans cette publication où l'original se trouve en regard de la version française, ce sont

les spirituelles et gracieuses interprétations du dessinateur qui n'a pas rendu moins fidèlement que le traducteur les grâces et l'esprit de Goldsmith. Quant aux gravures sur acier, elles ont toutes la finesse du burin des grands artistes de Londres, et l'on y retrouve la teinte mélancolique dont sont empreintes les pages du romancier. La dixième livraison, qui paraîtra dans le courant de ce mois doit compléter ce riche volume, que son exécution soignée et son prix modique placeront dans toutes les bibliothèques de famille.

— L'édition illustrée des *Romans historiques* du bibliophile Jacob se poursuit avec activitivé chez les éditeurs Delloye et Lecou : le roman des *Deux fous*, orné de 12 gravures sur acier, sera bientôt complet.

— La *Revue de Paris* lutte, depuis long-temps, contre l'action ruineuse de la *contrefaçon extérieure;* à ce fléau elle n'a rien à opposer qu'une plainte peu écoutée. La garde qui veille aux barrières de la Belgique protége le plagiat et la spoliation. Voici maintenant que nous avons à nous défendre aussi contre un ennemi intérieur; mais, cette fois, au moins, nous aurons des armes efficaces : il nous sera aisé de secouer le joug de la *contrefaçon française*. La loi est précise; les tribunaux n'attendent qu'une plainte, pour prononcer une condamnation. Avant d'arriver à ces extrémités auxquelles nous répugnons, nous avons voulu avertir. Les pièces du procès sont entre nos mains; nous possédons un dossier de journaux, qui portent avec eux leurs arrêts; il nous suffit de les déposer à la barre d'un tribunal. La fièvre de la publication a gagné, vers ces derniers temps, quelques spéculateurs qui n'avaient ni l'intelligence de la mise en œuvre, ni les moyens de rémunérer le talent. Alors il a bien fallu que ces hommes dérobassent à autrui ce qu'ils ne pouvaient acquérir, et qu'ils vécussent d'une existence d'emprunt. Cette contrefaçon nationale a gardé quelque temps, envers nous, certaines réserves qui semblaient atténuer le mal. Ainsi le journal qui nous dérobait un article, paraissait spoliateur officieux, lorsqu'il indiquait la source de l'emprunt. Aujourd'hui il y a progrès, on a créé des journaux tout exprès pour organiser le vol littéraire. La province, voyant cela, a, comme toujours, renchéri sur Paris; nous pourrions indiquer des journaux de départemens qui s'approprient, avec une effronterie inqualifiable, nos articles, soit en les signant d'un nom de fantaisie, soit en ne les signant pas du tout, et dans les deux cas, en omettant de citer la *Revue* qu'ils ont mise en lambeaux. C'est le plagiat descendu à sa plus honteuse expression. Nous serons dans notre droit en poursuivant de pareils actes devant les tribunaux. La propriété littéraire est sacrée comme toute autre propriété : on l'oublie quelquefois, parce que la tolérance enhardit les spoliateurs; mais nous nous chargeons de le rappeler, à leurs dépens, à ceux qui l'ont oublié, et nous les prévenons que nous ferons bonne garde. Nous donnons surtout cet avis aux journaux normands de toute espèce, qui nous dépouillent à qui mieux mieux, à l'ombre de leurs feuilles commerciales; nous ne pouvons souffrir plus long-temps, non plus, que quelques journaux de Paris continuent ce pillage, comme ils l'ont fait récemment pour *Une famille de Parias* de Mme Reybaud, le travail de M. Alphonse Royer sur *Mahmoud II, une Société de tempérance* de M. Méry, etc.

F. Bonnaire.

LA
SŒUR ROSE ET LA SŒUR GRISE.

CHAPITRE INÉDIT

Des Histoires du Diable.

I.

C'était il n'y a pas huit jours; l'automne pluvieuse, froide et sombre, avait jeté son manteau de nuages sur la terre; la nuit était noire et triste; on eût dit que l'hiver était venu tout d'un coup et sans crier : *Gare!* pour ne plus s'en aller. Le vent sifflait, l'arbre mugissait, la feuille tombait à moitié jaunie. — Par cette triste nuit, je me promenais seul dans ce beau parc de Saint-Cloud, dont les allées superposées ne ressemblent pas mal à une immense échelle de verdure. Sous ces arbres, et jeté dans un coin, le château se cache d'ordinaire, et il est assez difficile à découvrir, même en plein jour. Mais, cette nuit-là, le château étincelait de mille feux, on comprenait que la vie, la pensée, la fête, la joie, les graves soucis, les inspirations puissantes, étaient là-bas dans ces murs. — Et voilà justement pourquoi j'avais le courage, à cette heure, par cette nuit funeste, de me promener dans le parc de Saint-Cloud.

Vous savez que pour atteindre à la *lanterne de Démosthènes* (par quel caprice a-t-on ôté à Diogène sa lanterne?) qui est le point cul-

minant du parc, il y a plusieurs façons de s'y prendre; la plus simple, c'est de suivre l'allée d'en bas et de monter par la pente d'eau, à l'allée supérieure, et au bout de cette allée, d'en prendre une autre plus élevée, et toujours ainsi, comme on ferait pour monter le grand escalier de Versailles; — ceci est la manière vulgaire. Mais pour arriver à cette fameuse lanterne, d'où la vue embrasse tout Paris, sans rencontrer un homme, il est une autre route admirable et difficile que vous avez tous prise dans votre jeunesse en poussant d'admirables cris de joie. Ce beau chemin de la jeunesse, consiste à aller tout droit devant soi, par des sentiers non frayés. Tout au bas de la montagne, vous levez la tête, et regardant un certain point du ciel, une fugitive étoile, votre étoile de dix-huit ans, vous vous dites à vous-même : — J'irai là! et comme vous le dites, vous le faites, vous allez, — par les ronces, — par les ravins, — par les gazons, — par les sables, — vous grimpez toujours. Quelquefois un rocher se présente, vous gravissez le rocher; quelquefois c'est un gros arbre, vous escaladez le gros arbre; c'est là vraiment une course au clocher pour laquelle on n'a jamais assez de bras, assez de jambes, assez de souffle; à mesure que vous montez, l'ombre s'épaissit autour de vous; mais cependant, tout à vos pieds, vous découvrez comme un océan nébuleux, dont les vagues montent jusqu'à vos pieds. Si bien que, grace à ce mirage fantastique, toute retraite devient impossible, et qu'il vous faut grimper, grimper encore, grimper toujours. Voilà pourtant le chemin que j'avais pris cette nuit-là pour me promener dans le parc de Saint-Cloud!

Mais par ce sentier difficile, si vous saviez que j'avais une belle escorte! Je voyais s'élever devant moi, comme Jacob à son échelle, une blanche myriade de beaux anges; — tous les anges profanes qui, dans nos beaux jours, avaient ainsi escaladé la montagne, le nez au vent, les cheveux épars, le sein haletant, la lèvre entr'ouverte. — Nous étions jeunes alors, elles et nous. — Elles poussaient de petits cris joyeux dans les airs; elles allaient à la conquête, et leur écharpe leur servait d'oriflamme; elles faisaient bien des faux pas dans cette route, mais elles se relevaient plus animées et plus fières; il me semblait les revoir et les entendre; ainsi escorté, je marchais dans leur sillon comme autrefois; comme autrefois je leur tendais la main, je les encouragais du geste, je les appelais à ma suite, et telle était la puissance du souvenir, que j'arrivai ainsi tout au sommet de la montagne sans m'apercevoir que j'étais seul.

Tout en face de la *lanterne de Démosthènes* est une terrasse; de cette

terrasse, quand il fait nuit, on domine un abîme. Vous voyez tout au loin comme une masse immense de papier qu'on vient de réduire en cendres; dans ces cendres noires, brillent un instant et s'éteignent de petites étincelles, faibles lueurs agonisantes qui disparaissent pour toujours. Pourtant, cette masse noire, c'est Paris, ces étincelles qui brillent et disparaissent, c'est l'ame, c'est la pensée de la ville éternelle qui s'endort pour se réveiller peut-être demain. J'en étais là de ma contemplation, quand je sentis sur mes deux yeux deux petites mains, mais si froides! quand je dis froides, l'une de ces mains était brûlante, c'était une sensation incroyable et que nul ne saurait définir; la main glacée était rude au toucher, et comme si elle eût été recouverte d'un duvet nouvellement tondu; la main brûlante était fine et douce comme la main d'une femme de quarante ans; en même temps je sentis que cette créature invisible était assise derrière moi, et je l'entendis me dire tout bas, mais d'une voix mordante : — *Devine!* — C'est le diable! m'écriai-je aussitôt. — Lui aussitôt, me rendant l'usage de mes deux yeux : — Bien deviné, mon secrétaire Théodore!

Moi, sans me déconcerter : — Et voilà justement, mon maître, ce qui vous trompe, je ne suis pas votre secrétaire Théodore, et bien m'en fâche; je suis un pauvre homme à qui vous n'avez jamais rien dicté de bon, à qui vous n'avez pas raconté la plus petite histoire, pendant que vous accabliez, en effet, votre ami bien-aimé, Théodore Hoffmann, de toutes vos faveurs. Que diable, monseigneur, on n'est pas partial comme vous l'êtes! Boiteux ou non boiteux, vous avez pénétré dans toutes les maisons et dans toutes les ames; pas un toit, pas une conscience qui aient un secret pour vous; vous savez l'histoire de l'humanité tout entière; vous l'avez étudiée sous son aspect le plus triste, mais aussi le plus fécond; vous êtes, sans contredit, le plus grand observateur de ce monde, et quand vous voulez écrire vos commentaires, vous n'appelez à vous, tous les cinquante ans, qu'un secrétaire unique! Vous laissez vos autres serviteurs se morfondre à votre porte, et deviner, tant bien que mal, quelques-uns des merveilleux mystères que vous prodiguez à votre favori! — N'avez-vous donc pas appris que César fatiguait quatre secrétaires?

> Tel autrefois, César en même temps,
> Dictait à quatre en styles différens.

Tout beau donc, laissez-moi en repos, me raconter à moi-même les

belles histoire que je sais tout bas dans mon cœur, et si vous avez du temps à perdre, allez réveiller votre secrétaire Théodore qui dort sur ses deux oreilles et sous quelque table de cabaret à l'heure qu'il est!

— Là! là! dit le diable avec cet air guoguenard que vous savez, ne nous fâchons pas si rouge! Il est vrai que j'aime mon ami Hoffmann. C'est un puissant esprit qui lutte avec moi de finesse et de naïveté, et qui n'a jamais tremblé! Je ne connais pas d'homme qui prenne plus au sérieux les récits les plus épouvantables; il aime l'odeur du soufre, comme d'autres l'odeur de la rose. Enfin je l'aime; mais toi, mon fils, je ne te hais pas non plus. Tu m'as rendu quelques bons offices, et sans me connaître, que je n'ai pas oubliés. Le premier, tu as pris en main la cause du roi Louis XV (j'ai son ame!) et de ses maîtresses, et j'ai dit, en parlant de toi : *Voilà un bon compagnon!* Tu aimes le rouge et les mouches; l'odeur du musc ne te déplaît pas; or, en morale, du rouge des femmes à la queue du diable, des mouches aux cornes, du musc au soufre, il n'y a qu'un pas. Ce que tu n'as pas assez, à mon gré, et ce qui te manque pour que jamais tu sois digne d'écrire sous ma dictée, c'est la croyance. Tu ne crois à rien; tu as beau faire, c'est dans ton sang. Tu ne crois pas au diable, comment veux-tu que le diable croie à toi? Même à présent tu me regardes, tu me flaires, tu ouvres de grands yeux, comme si j'étais un phalanstérien, un humanitaire, une ci-devant Muse de la patrie. — Rassure-toi, mon fils, je ne suis que le diable, et, puisqu'il fait nuit, puisqu'il fait froid, je te raconterai une histoire, si tu veux.

Comme il disait ces mots, je me rappelai que Frédéric Soulié, dans les *Mémoires du Diable*, nous raconte une des habitudes de son héros, et je cherchai dans ma poche un cigarre. Le diable devina ma politesse. — Tiens, me dit-il en m'offrant un morceau de bois mort, fume-moi cela. En même temps il tournait dans ses doigts des branches de saule, il frottait dans le creux de sa main un des bouts de ce cigarre improvisé, et nous voilà fumant comme deux frères; seulement je remarquai fort bien que le diable, qui ne fait rien comme les autres hommes, mettait dans sa bouche le bout du cigarre tout allumé, — particularité remarquable que Frédéric Soulié a oublié de consigner dans leurs *Mémoires*.

Maintenant, reprit le diable, que veux-tu que je te raconte? — Puis devinant ma pensée: — Oh! me dit-il, tout ce que tu voudras, excepté cela. Non, ce n'est pas moi qui te raconterai tout ce qui s'est passé il y a cinq ans dans ce palais aujourd'hui si calme. Non, ceci

n'est pas une histoire en l'air, qui se raconte de diable à homme ou d'homme à diable; mais parlons d'autre chose, si tu veux.

Ainsi parlant, il détournait la tête des hauteurs de Saint-Cloud, où ma pensée l'avait porté malgré lui (il y a des pensées si étranges, des désirs si violens, qu'ils sont plus puissans que le diable); moi, à mon tour, obéissant involontairement à cet être assis à mes côtés, je jetai les yeux sur l'étroit et rude sentier que j'avais parcouru pour arriver jusqu'au lieu où j'étais assis. Le sentier, tout à l'heure si sombre, était illuminé par une clarté douteuse : dans cette lumière blafarde s'agitaient plusieurs personnes, hommes et femmes, occupés à tous les soins de la vie de chaque jour. Ces hommes étaient devenus gros et lourds, ces femmes avaient perdu depuis dix ans le charmant embonpoint et la douce pâleur de leur seizième année; les uns et les autres étaient occupés de mille soucis cruels, de mille ambitions mesquines, de mille désirs puérils.—Quelle est donc cette vilaine troupe? m'écriai-je. — Eh! dit le diable, c'est la troupe chantante et dorée qui tout à l'heure t'accompagnait dans l'ombre, à travers les buissons, en chantant de folles chansons d'amour.

— Ce qui te prouve, ajouta le diable en me prenant le bras, que lorsqu'on fait tant que de jeter un regard en arrière, c'est une grande imprudence de ne pas aller au-delà de quelque dix ans. Dix années de moins, c'est quelque chose de si mesquin et de si triste, c'est un passé si misérable, qu'on se fait horreur à soi-même. Autant vaudrait dire à l'horloge qui vient de sonner minuit : *Sonne encore!* L'horloge ne t'apprendrait guère que ce que tu sais déjà, à savoir, qu'il est minuit. Quand donc tu veux évoquer le passé, fais en sorte que ce passé soit si loin de toi, que tu ne sois pas compromis dans cette solennelle évocation. Allons, c'en est fait, et puisque tu le veux, ces vieux hommes de trente ans et ces vieilles femmes de vingt-cinq ans vont disparaître. Je ne viens pas ici pour te chagriner.

En même temps, il soufflait sur le sentier, et toutes ces tristes figures disparaissaient, et je ne voyais plus, accrochées aux branches flexibles, que quelques bouts d'écharpes bleues et blanches, et sur le gazon des pas légers, et dans les airs de petits cris de joie, et je compris que, pour évoquer la jeunesse évanouie, il y a en nous quelque chose de plus puissant que le diable; — c'est le cœur!

Le diable entendit ma pensée.

— Maintenant, dit-il, il faut que je commence mon récit; aussi bien, voilà assez long-temps que je le prépare. — Dans ces amas de maisons noires, non loin du dôme des Invalides, qui ne ressemble

pas mal, vu d'ici, à la marmite renversée de quelque pacha à trois queues ; — dans ces rues qui s'entrecroisent de mille façons diverses, — entre deux jardins, — à côté d'un ancien couvent de carmélites; — vois-tu...

— Je ne vois, lui dis-je, qu'une masse noire, faiblement éclairée par quelques feux-follets qui s'éteignent en voltigeant.

— Eh bien donc! regarde! me dit-il.

En même temps il plaçait devant mon œil droit, en guise de lorgnon, cette main glacée dont je vous ai parlé tout à l'heure. Cette main produisit sur mon nerf optique un effet incroyable. M. Arago, au sommet de cette tour où il veille sur les comètes errantes, tout prêt à leur indiquer leur route, n'a pas d'instrumens d'une optique plus claire et plus infaillible.

— Oui, m'écriai-je, maintenant je vois le dôme des Invalides! Il reluit comme l'armet de Menbrin sur le crâne de don Quichotte. — Je vois, au bout d'une rue à la droite de l'hôtel, une maison en ruine, et cette maison est encore toute remplie de cellules, dortoirs, réfectoires; et, — l'horrible aspect! — voici un terrible cachot, sans air, sans lumière, sans espoir!

— Regarde toujours, disait le diable. Que vois-tu?

— Je vois maintenant qu'un mur épais sépare ce monastère d'une maison calme et sombre et tranquille. Les murs de cette maison conservent encore des vestiges non équivoques d'un grand luxe. Les plafonds sont chargés d'amours à demi nus et de Vénus plus nues que les amours. Sur ces murailles sont encore, à demi effacés, des chiffres, des emblèmes. C'est là un contraste éclatant avec ces autres murailles, froides, inanimées, terribles, sanglantes. — Mais où donc en voulez-vous venir, monseigneur?

Ici le diable frotta sa main sur sa poitrine, comme faisait son lorgnon le jeune dandy de l'Opéra, quand cette belle et puissante Taglioni, notre regret à chaque soirée de l'hiver, descendait lentement du troisième ciel, où elle était cachée parmi les fleurs. Il me parut que ce verre grossissant était devenu encore plus terrible.

— Regarde bien, ajoutait le diable. Vois-tu, dans la muraille qui sépare le couvent de cette élégante petite maison, jadis consacrée à tous les vices, une porte habilement dissimulée, du côté du couvent, par des clous de fer, du côté de la petite maison, par des peintures lascives?

— Je vois, en effet, une muraille, dans cette muraille une porte presque invisible. D'un côté, une cellule de religieuse; de l'autre

côté, le boudoir d'une fille de l'Opéra. Mais autant que j'en puis juger par la décoration que vous préparez avec tant de soins, vous allez, monseigneur, me raconter une vulgaire histoire, moitié sacrée, moitié profane, qui se passe à la fois sous le voile de serge et sous le voile de gaze; — quelque sotte intrigue d'un marquis d'ancien régime avec une religieuse retenue dans ce cloître par des vœux éternels. — S'il en est ainsi, seigneur diable, vous pouvez rengaîner votre histoire; il y a long-temps que nous la savons.

— Impatient jeune homme! s'écria le diable en crachant la cendre de son cigarre; avec leur rage de tout deviner, on ne pourra bientôt plus raconter une honnête petite histoire! Je veux cependant te raconter mon histoire, ajouta-t-il, et tu l'écouteras bon gré mal gré. Tu es tombé entre mes griffes, il ne sera pas dit que tu en sois quitte à si bon marché. Prends donc ta peine en patience. Autrefois, pour te punir de ton impolitesse, j'aurais pris et emporté ton ame; mais qu'en faire aujourd'hui? j'ai des ames à revendre. Ecoute-moi donc, et permets-moi, avant de faire agir mon drame, de disposer mon théâtre à mon gré. C'est bien le moins que moi, le diable, j'use des mêmes droits que le dernier faiseur de mélodrames, expliquant à son parterre comment le palais où vont entrer ses personnages, a été bâti tout exprès pour cette fable dramatique; comment il y a ici une fausse porte, plus loin un corridor, plus loin un souterrain; comment cette fenêtre donne sur les Alpes, et cette autre fenêtre sur le mont Apennin; comment il y a un balcon à votre gauche, un précipice à votre droite. En même temps notre homme vous remet un trousseau de clés, comme dans le conte de la Barbe-Bleue. Si, par malheur, vous oubliez une seule des indications de l'architecte dramatique; si vous perdez une seule clé du trousseau, — crac! — il n'y a plus de mélodrame! C'est l'histoire des chèvres que passe le chevrier dans *Don Quichotte*. Je reprends donc mon récit :

— Ce couvent que tu vois là-bas, à côté de cette jolie maison, et qui est aujourd'hui occupé par un marchand de bois, était encore, avant 1788, rempli de religieuses carmélites qui vivaient dans toute la sévérité de leur ordre. Cette maison à côté, qui porte un écriteau : *Maison à louer*, et que personne ne veut louer, parce que cette maison est trop éloignée du vice parisien et qu'elle n'a pu se façonner encore aux habitudes bourgeoises, était, en ce temps-là, une de ces petites maisons reculées où les grands seigneurs d'autrefois se venaient reposer de leurs excès en plein jour, par d'autres excès nocturnes et cachés, s'étudiant ainsi à rappeler de leur mieux les

belles nuits des petits appartemens de Versailles. Sois tranquille, je ne te ferai, à ce propos, ni déclamation, ni morale. Je n'ai jamais compris comment on pouvait avoir tant d'émotions de tout genre, à propos d'un fait historique. L'historien qui se passionne pour ou contre l'histoire qu'il rapporte, me paraît un insensé. Le fait n'a pas besoin de commentaires, par cela même qu'il est un fait; mais ne remplaçons pas une déclamation par une autre déclamation.

— Donc, il y a de cela à peu près cinquante ans...

A ces mots, prenant la parole :

— Halte-là, mon maître! m'écriai-je; mais il me semble que vous n'êtes guère d'accord avec vous-même. Ne disiez-vous pas tout à l'heure que ce n'était pas la peine d'évoquer des souvenirs si voisins de nous, et qu'à coup sûr, dans de pareilles évocations, il n'y avait pour nous que des humiliations à recueillir?

— Je disais, reprit le diable, que je suis un fou et un insensé de parler ainsi, dans la simplicité de mon esprit, avec de pareils êtres incomplets et pétulans, qui ne savent rien et qui veulent tout savoir. Il faut, en vérité, que je sois bien oisif pour m'arrêter avec un auditeur de votre espèce, qui m'interrompt sans respect à chaque phrase que je commence. Me prends-tu donc pour un faiseur de vaudevilles de bas étage? Ai-je donc l'air d'un poète de carrefour? Apprends que ce qui fait que le diable est le diable, c'est-à-dire que le pouvoir est le pouvoir, que la volonté est la volonté, c'est au contraire l'inexorable logique des gestes et des pensées du diable : d'un être comme moi tout se tient, le commencement, le milieu et la fin. Tout à l'heure, quand tu détournais la tête avec effroi des grisettes, des soubrettes, des comédiennes, des jeunes femmes et des jeunes gens qui ont été les amis et les compagnons de ta folle jeunesse, je t'ai expliqué comment tu avais eu tort d'évoquer ces dix années de ta vie, et comment, s'il est permis à l'homme de revenir en arrière, ce n'est jamais en passant du lendemain à la veille. — Mais à présent que je te parle de cinquante ans, tu m'arrêtes et tu me dis : — C'est trop peu encore. Insensé! Comme si ces cinquante années ne comprenaient pas une révolution, et comme si cette révolution ne pouvait pas compter au moins pour trois siècles! Dans ces cinquante ans dont je parle, l'humanité, c'est-à-dire l'homme et le diable, l'ame et le corps, la pensée et l'action, ont plus vécu qu'ils n'avaient fait depuis le commencement du monde. Cinquante ans! Mais je reprends mon récit où je l'avais laissé.

Donc, il y a de cela cinquante ans, plus ou moins, la vieille société française, minée au dedans, se croyait encore éternelle. Elle jouait avec les principes qui la devaient renverser de fond en comble. Elle appelait cela se jouer avec le paradoxe. Cependant toutes choses étaient debout et avaient gardé une apparence de force et de vie incroyable : l'armée, l'église, la ville, la cour, le parlement, l'aristocratie, les nobles, et tout au bas le peuple, qui tremblait encore devant le lieutenant de police, et qui avait peur de cette Bastille qui ne tenait plus qu'à un souffle. Au milieu de ce chaos organisé se tenait, immobile en apparence, mais déjà attendant l'heure du triomphe, une armée d'esprits révoltés, plus formidable mille fois que cette armée d'anges rebelles que Milton a chantés. Ah! Satan! Satan! si tu avais eu à tes ordres une pareille phalange! Voltaire, Diderot, d'Alembert, Rousseau, Montesquieu, quelle trouée tu eusses faite dans la phalange céleste; mais, pauvres diables que nous étions, nous n'avions, pour nous battre, que ce grand canon dont parle Milton. Pour qu'il eût porté loin, ce canon, il eût fallu le bourrer avec les feuilles du *Contrat social.*

Pardon, ajouta le diable, je crois que je m'oublie en vaines dissertations. Que voulez-vous? j'ai la tête si remplie de romans modernes, de drames modernes, de mémoires, de révélations, sans compter qu'on vient d'inventer une autre espèce de torture morale qu'on appelle *Histoire des salons de Paris!* C'est à en perdre la tête; mais on a la tête forte, heureusement.

Donc, il y a de cela cinquante ans, plus ou moins, vivait loin de Paris, loin de Versailles, un honorable gentilhomme plein de bon sens et de courage. Il avait tant de sens, qu'il avait deviné que, pour ne pas périr si vite, l'aristocratie française aurait dû se défendre et non pas s'abandonner à plaisir. Il avait tant de courage, qu'il osa résister au double envahissement de la philosophie et du peuple. Dans l'incroyable délire qui s'était emparé de tous les gens de sa caste, le vieux comte de Fayl-Billot (c'était son nom) vivait seul avec ses tristes pressentimens. Il avait perdu son fils unique à la bataille de Fontenoy, et il en rendait grace au ciel, car au moins savait-il à jamais son nom éteint, et, de ce côté-là, était-il sans inquiétude. Son fils mort, il lui restait deux filles, Louise et Léonore, d'un naturel bien différent : Louise, c'était l'ange, Léonore, c'était le démon. L'une était si pure, que jamais pensée mauvaise ne put approcher même de sa tête et même en songe; l'autre était déjà pervertie à quinze ans. Toutes deux étaient belles de la même beauté. Mais je suis bien bon de me fati-

guer à te faire des descriptions, comme si j'étais un conteur ordinaire. Regarde plutôt.

Je vis en effet, toujours à l'aide de cette main transparente du diable, dans un beau jardin du vieux temps, deux jeunes filles à peu près du même âge, — seize ans à peine. Je reconnus Louise au calme de sa belle figure, à la blancheur transparente de son teint, à l'éclat de son regard bleu comme le ciel! Je reconnus Léonore à la vivacité de ses regards, à la pétulance de sa démarche, à l'agitation impatiente de toute sa personne. Cette révolution qui couvait sourdement dans la nation française avait pénétré dans les recoins les plus cachés de ce peuple. Elle ne s'était arrêtée ni à la porte du temple, ni au seuil des couvens. Elle fermentait dans les plus jeunes cœurs et dans les ames les plus candides. En ce temps-là, plus d'une jeune fille se relevait la nuit pour lire, à la lueur d'une lampe infernale, *la Pucelle* de Voltaire, ou *la Religieuse* de Diderot. C'était dans toutes les consciences, jeunes ou vieilles, un bruit sourd, frénétique, implacable, contre les institutions reçues. Jamais je n'avais compris comment cette révolte du fait contre l'idée, du présent contre le passé, de la philosophie contre la loi, était une révolte générale, comme je le comprenais à cette heure, en voyant la figure de Léonore; jamais aussi je n'avais compris la beauté humaine dans toute sa perfection, la grace dans toute son innocence, la vertu dans toute sa sérénité, comme je les compris en voyant la douce figure de Louise. — Comprends-tu, me dit le diable, ce que je veux dire à présent?

— Oui, lui dis-je; rien qu'à voir les deux sœurs, je comprends que Louise c'est la jeune fille doucement épanouie au souffle de son seizième printemps, pendant que Léonore c'est la fleur violemment ouverte à l'agitation de toutes les passions intérieures. — Voilà une métaphore bien ambitieuse, me dit le diable, et qui ne vaut pas grand' chose! Je n'ai pas voulu te démontrer une métaphore; j'ai voulu te prouver que mon histoire était vraie, quoique bien étrange. La vérité de mon histoire est prouvée par le visage des deux sœurs; et que vos romanciers seraient heureux s'ils pouvaient voir ainsi, avec l'œil de leur esprit, les figures de leurs héroïnes! Ils n'en seraient pas réduits à nous faire des descriptions si longues, si minutieuses et si obscures; ils verraient plus clair dans leur imagination et dans leur esprit!

Malgré lui, père de ces deux filles que tu vois là, le vieux comte de Fayl-Billot était un philosophe, mais un philosophe à sa manière. Quand ses deux filles eurent seize ans, il devina, aussi bien que tu

viens de le deviner, les inclinations de l'une et de l'autre. Evidemment Louise serait la consolation de sa vieillesse, Léonore en serait le déshonneur. Il vit cela nettement, sans hésitation; il bénit Louise et il eut peur de Léonore. Et comme il avait déjà renoncé à son fils mort, il résolut de renoncer aussi à cette fille vivante. Il déclara à Léonore qu'elle ne mettrait pas le pied dans le monde et qu'elle resterait au couvent.

Tu crois peut-être que Léonore s'épouvanta à cette nouvelle et qu'elle essaya de fléchir son père; c'était une intelligence trop ferme et trop énergique pour s'abaisser à prier, surtout à prier son père. Dans ce relâchement général de tous les pouvoirs, Léonore avait très bien compris que l'autorité paternelle ne tenait qu'à un fil, non plus que l'autorité royale. Elle sentait dans sa propre conscience que l'édifice social était miné et qu'il allait tomber en ruines, et elle était sûre qu'au milieu de ces ruines elle saurait trouver une fente assez large pour s'échapper et pour être libre. Elle déclara donc à son père qu'elle prendrait le voile, et en effet elle prit le voile le jour même où sa sœur Louise se maria.

Toute sa vie, Louise avait eu peur de sa sœur. L'ironie de Léonore flétrissait toutes choses autour d'elle, et jamais Louise n'avait compris qu'on pût rire ainsi à tout propos des croyances, des affections, des devoirs; Louise était comme une pauvre fille échappée de Saint-Cyr, à la chaste tutelle de Mme de Maintenon, qui se serait trouvée jetée tout d'un coup dans les orgies de la régence. Son père, qui l'aimait, et qui avait porté sur elle toutes les affections de sa vie, maria cette fille bien-aimée à un beau jeune homme, le marquis de Cintrey, qu'on renommait en ce temps-là pour ses bonnes mœurs. Mais, hélas! si tu savais, mon fils, quelles étaient les bonnes mœurs de ce temps-là, comme tu mépriserais la jeunesse dorée de ce siècle! Quand, par hasard, je vois messieurs vos gentilshommes à la mode, ceux que vous appelez fièrement vos roués, vos débauchés, vos joueurs; quand je compare vos Lauzun, vos Richelieu de ce siècle, même aux valets de chambre du maréchal de Richelieu, je me prends à sourire de pitié. Tous ces petits messieurs, que votre époque regarde avec admiration comme le *nec plus ultra* de la rouerie humaine, n'iraient pas aux talons des plus sages abbés de Saint-Sulpice en 1764. Ces messieurs sont ivres-morts à l'heure où le XVIIIe siècle commençait à boire; une journée de jeu les ruine; ils courent, depuis dix ans, après une demi-douzaine de filles qui sont toujours les mêmes, sans qu'il y ait moyen, pour eux, d'éviter, quoi qu'ils fassent,

un bon mariage et une bonne place quelque part. Tu ne peux donc pas absolument, à l'aide de ces petits messieurs, te faire la moindre idée de la vertu et de la sagesse du marquis de Cintrey.

Cependant le vieux comte le prit pour son gendre, faute d'un meilleur. Cintrey était fier, il parlait peu, il était mécontent de la cour, il avait reçu en duel une large balafre au milieu du visage; il lisait beaucoup *les Nuits d'Young* et le Shakspeare de Letourneur; il était insolent avec tout le monde, et surtout avec ses vassaux; il n'avait pas souscrit à l'*Encyclopédie*, il haïssait Voltaire, il méprisait Rousseau, il levait son chapeau quand il parlait du roi Louis XIV; le vieux Fayl-Billot put donc croire que sa chère Louise serait en effet trop heureuse avec un homme d'un si noble caractère.

En effet, dans les premiers temps de son mariage, Louise s'estima heureuse et digne d'envie. En ce temps-là, les honnêtes filles obéissaient facilement à leur père; elles étaient peu disposées aux maux de nerfs et aux vapeurs; elles aimaient, sans disgrace, le mari qu'on leur ordonnait d'aimer. Quand je vois, dans vos romans, vos femmes, jeunes et vieilles, qui pleurent, qui gémissent, qui se tordent les mains, pour un *oui* et pour un *non* qui les contrarie, je ne sais que penser. Les honnêtes femmes de ces temps de licence sont de beaucoup supérieures aux honnêtes femmes de ce temps de vertu. Louise aima son mari; elle eut un bel enfant, et son amour pour son mari redoubla. On citait partout cette jeune femme, qui avait vingt ans, comme un modèle de piété filiale, de vertu conjugale et d'amour maternel. Elle avait le respect de tous les hommes et le respect de toutes les femmes. Malheureuse créature, elle a bien souffert!

Cette exclamation de pitié, dans la bouche du diable, m'étonna au dernier point. — Qu'avez-vous? lui dis-je, il me semble que vous pleurez sur la vertu? voulez-vous bien n'être pas ridicule à ce point-là!

— Eh pourquoi donc, reprit le diable, n'aurais-je pas un bon mouvement de temps à autre? Quel est l'homme, je dis le plus méchant, qui, après avoir tué son ennemi, ne se sente pas ému en regardant ce cadavre étendu à ses pieds? Moi, je suis ainsi fait, que je souffre à la fois du malheur des honnêtes gens et du succès des vicieux; tout ce qui est dans l'ordre me révolte, et aussi tout ce qui est hors de l'ordre. Et voilà justement ce qui prouve que je suis tout-à-fait maudit. Cette femme, dont je parle, a été bien malheureuse; c'est là un de mes chefs-d'œuvre, dont je suis le plus triste et le plus fier. Mais, en ce temps-là, je n'avais à commettre que quel-

ques petits crimes isolés pour ne pas me rouiller dans l'oisiveté. A l'époque de la révolution française, les évènemens étaient plus forts que moi-même ; je fus obligé de me mettre à l'écart pour ne pas être emporté, moi aussi, dans cet horrible tourbillon, avec le trône et l'autel, et afin qu'après la tempête, quelque chose de surhumain restât dans cette France de François Ier et de Louis XV, que j'ai toujours aimée. Comme il ne m'était pas donné à moi de finir la révolution française, pas plus qu'il ne m'avait été donné de la commencer, car c'était une œuvre au-dessus des forces d'une puissance misérable comme est la mienne, j'avisai dans ce petit coin de Paris cette femme, cette Louise, belle, honnête, estimée, aimée, heureuse, et je me dis en moi-même : « Laissons de plus puissantes intelligences bouleverser la France, cette femme me suffira ! »

Puis le diable ajouta : — Regardez plutôt ! ne voyez-vous pas notre petite maison étinceler soudain de mille feux ?

— Oui, en effet (et, en même temps, je regardais de toutes les forces de mon ame), tout s'apprête, dans cette maison, pour une fête splendide. L'argent ciselé, le bronze et l'or, les cristaux légers comme l'air, les fleurs les plus rares, les velours tendus sur les bois sculptés à jour, la dentelle et l'ivoire luttant de légèreté et de transparence. Quelles formes riantes ! quels chefs-d'œuvre étincelans ! quel enivrement universel ! On dirait qu'en ce beau lieu tout vous sourit d'un sourire éternel. Les sophas vous tendent les bras comme autant de prostituées en délire ; les fauteuils vous bercent doucement en chantant un air à boire ; les beaux tapis vous portent sans vous toucher ; les satyres dansent en portant les bougies allumées ; les chenets se traînent à vos pieds, chargés d'une flamme odorante ; la pendule se dandine gracieusement en sonnant les heures que vous aimez le plus ; du plancher, du plafond, des murailles, se détachent légèrement les dieux et les déesses de la fable ; les têtes se couronnent de roses ; les ceintures se relâchent ; les seins commencent à battre doucement. Que d'esprit ! quels murmures ! quels soupirs ! quelle audace ! En vérité, ces femmes, qui entrent ainsi en se tenant par les mains, vous brûlent rien qu'à les voir ; leur pied est une flamme qui éclaire leur jambe jusqu'à la jarretière ; de leurs deux mains sortent des étincelles, de leurs cheveux tombent des perles ; leur cou est effilé comme le serpent ; leur gorge est en délire, et leur cœur est froid comme le marbre ; la gaze les touche à peine, et s'écarte en frémissant. As-tu vu (je tutoyais le diable !), as-tu vu celle-là qui cache un petit signe noir dans le pli de son sourire ? — et celle-

là, dont le bras, d'un blanc mat, écrase l'or qui l'entoure? — et cette autre qui sourit comme une folle? — et cette autre qui s'admire dans cette glace brillante, et qui retourne languissamment sa tête pour regarder son épaule, et qui dévore sa propre beauté d'un œil impudique, tant que ce regard peut aller? Ah! finissons, finissons! je succombe! je me meurs! Disant ces mots, je rejetais bien loin de moi cet enivrant spectacle; le diable jouissait de mon étonnement et de mon émotion.

— N'est-ce pas, jeune homme, me dit-il d'un ton guoguenard, qu'en ce temps-là nous comprenions un peu mieux que vous ne faites aujourd'hui, tout l'attirail du plaisir et de l'amour? Nous étions passés maîtres dans tous ces fins détails de la fête et de la joie. Rien qu'à notre luxe, on nous reconnaissait pour des gens nés dans l'or, dans la grandeur et dans la soie. Nous étions naturellement gentilshommes, et, depuis nous, vous n'avez vu que de misérables contrefaçons. Pauvres petits bourgeois que vous êtes! J'ai ri bien souvent, en vous voyant vous arranger à grand'peine, dans quelques chambres écartées d'une maison à cinq étages, un XVIIIe siècle à votre usage. Mes petits messieurs, vous avez beau dorer et redorer de vieux meubles, vous avez beau commander des sophas tout neufs, ni vos peintures, ni vos velours, ne ressemblent à nos peintures et à nos velours. Et quand bien même vous seriez parvenus à imiter quelque peu tout ce luxe que tu vois là, la chose plaisante! vous introduiriez dans ces demeures des marchandes de modes, des femmes d'huissier ou des clercs de notaire : mesquine et ridicule parodie de la dignité humaine!

Ainsi parlait le diable; moi cependant je ne l'écoutais plus, et tout entier au spectacle que j'avais sous les yeux, je regardais. Quand toute cette fête fut bien préparée, entrèrent, pêle-mêle, de jolies femmes indécemment parées, entrèrent aussi de beaux petits jeunes gens à l'air fin et spirituel; toutes les belles manières du beau monde se déployaient à l'aise dans ces riches salons; des serviteurs empressés et invisibles dressaient la table, le vin, les fleurs, la glace, le gibier enveloppé dans ses plumes brillantes, toutes les choses qui sourient naturellement dans le verre, dans la porcelaine, autour des lustres, autour des femmes; jamais si vives ne m'étaient apparues, même dans mes songes d'été, toutes ces splendeurs.

— Par Dieu! dis-je au diable, je conçois maintenant que tous ces gens-là soient morts sans se plaindre : ils savaient ce que vaut la vie, ils en avaient cueilli toutes les fleurs, épuisé toutes les coupes, étu-

dié et gaspillé une à une et toutes à la fois, toutes les graces, toutes les voluptés, toutes les nudités; par Dieu! ce n'est pas si difficile de mourir quand on est ainsi arrivé au plus haut point où peut monter l'esprit, la révolte, l'orgueil, la puissance, l'égoïsme, le mépris pour tout ce qui n'est pas soi!

— Je vous ferai remarquer, reprit le diable, que votre interjection : *par Dieu!* n'est pas polie s'adressant à ma personne. Il n'y a même pas si long-temps qu'à ce seul mot j'aurais été obligé de disparaître brutalement, en laissant après moi une longue odeur de roussi. Les progrès du siècle et l'anéantissement de toute espèce de préjugé me dispensent heureusement de cette cérémonie. Bien plus, tu ferais le signe de la croix avec de l'eau bénite, que mon devoir de diable bien élevé serait de n'y pas prendre garde. Cependant je t'avertis que la chose m'est peu agréable, par la raison toute simple qu'on n'aime pas à parler à des gens de mauvaise compagnie. Mais, pauvre fou! quant à ce que tu dis de cette vie de fête et d'opulence, je te trouve bien insensé en vérité! Si tu savais quelles misères cachent ces sourires, quelles vanités cachent ces velours, quels gémissemens plaintifs ces sophas ont entendus! Ce n'est pas à moi de te faire de la morale; mais si je voulais soulever un coin de cette draperie soyeuse et nonchalante, quelle torture! Tous ces jeunes gens que tu vois-là, je les ai bien aimés, ils ont été mes compagnons et mes frères; je me suis battu avec leur épée, j'ai parcouru la ville sous leur manteau, j'ai emprunté leurs mains blanches, leurs armoiries et leurs visages, pour dompter, pour séduire, pour perdre à jamais plus d'une innocence rougissante qui se perdait en fermant les yeux. Plus d'une fois, sous le masque de ces petits marquis, dont les grands pères avaient été fauchés par le cardinal de Richelieu, et qu'eux-mêmes attendait l'échafaud, me suis-je perdu dans le bal de l'Opéra, cherchant tout simplement la reine de France, et cependant, tout en partageant leurs désordres, me suis-je écrié en moi-même : Les imbéciles! comme ils se perdent à plaisir! Comme ils n'ont pour eux-mêmes ni pitié, ni respect! Tous ces priviléges que leur avaient ramassés leurs pères avec tant de périls et de damnations éternelles, ils les jettent au vent aujourd'hui, comme si demain ils devaient être les maîtres de cette poussière, et lui dire encore : *Obéis-nous!* Les insensés! ils ne songent même pas à se défendre contre cette bête qu'ils ont déchaînée et qu'ils appellent le peuple. Ils jouent avec le lion, comme si le lion n'avait pas ses dents et ses griffes. Pour s'amuser sans chagrin de pareilles orgies,

qui perdent à la fois le passé et le présent d'un peuple, il faut être comme moi presque éternel. Voilà pourquoi, même dans ces folles nuits de débauche, si tu veux y voir à fond, tu trouveras quelque chose de triste qui fait peur. Ici, le diable se mit à rire de sa propre moralité.

Moi, cependant, je regardais toujours dans cette maison toute remplie de lumières, de silence passionné, de gourmandise, d'esprit et d'amour. Tous les jeunes invités à cette fête étaient arrivés; un seul manquait encore et déjà on paraissait ne plus vouloir l'attendre, quand enfin nous le vîmes arriver. C'était un homme jeune encore, d'un aspect sévère. Il avait pris de bonne heure une attitude sérieuse, et il conservait cette apparence même dans l'orgie. Il était vêtu de noir, son épée était sans nœud; sa perruque était presque sans poudre. Il prenait un soin incroyable pour modérer la vivacité de son regard, la gaieté de son sourire; c'était un des tartufes de ce temps-là, car, hélas! toutes les époques ont eu leurs tartufes; seulement en ce temps-là la vertu n'était plus une vertu dévote, c'était une vertu austère. Il avait renoncé à la haire *avec sa discipline*, pour se couvrir du manteau de Brutus et du chapeau de Guillaume Penn. Cet homme-là était très curieux à étudier. Ses amis et ses maîtresses acceptaient fort bien toute cette humeur. En général, il y a dans l'hypocrisie une toute-puissance presque surnaturelle qui fait qu'on l'accepte presque malgré soi, et que nul, pas même la fille de joie prise de vin, ne peut et n'ose l'aborder de front. C'est une idée que Molière aurait dû avoir de mettre Alceste, son misantrope, aux prises, non pas avec Philinte, mais aux prises avec Tartufe. La belle gloire pour Alceste d'écraser Philinte! Mais l'admirable spectacle, c'eût été là, Alceste démasquant Tartufe! Cependant, puisque Molière ne l'a pas fait, il faut que la chose soit impossible. C'est qu'en effet l'hypocrisie sera toujours plus puissante et plus hardie que la vertu. L'hypocrite est aussi habile que le vertueux, mais il a de plus sa propre scélératesse. Il a tellement étudié la vertu, ne fût-ce que pour en prendre les dehors, le langage, toutes les apparences extérieures, qu'il en connaît le fort et le faible, et qu'il l'attaque le plus souvent par ses propres armes. Ajoutez que la vertu inquiète le vice, et que l'hypocrisie le rassure. Le vicieux n'est jamais plus à l'aise que lorsqu'il est en compagnie avec un hypocrite. Ils s'entendent à merveille, ils se protégent, ils se défendent l'un l'autre. L'hypocrite prête au vicieux son masque, le vicieux lui prête ses maîtresses. Quand le vicieux chancelle, l'hypocrite le soutient, et quand il tombe, il le couvre de son manteau. Ainsi, même dans cette

société perdue de vices, il y avait des hypocrites. Un des plus habiles hypocrites de ce temps-là, c'était surtout cet austère et galant seigneur qui venait d'entrer, le marquis de Cintrey.

— Maintenant, me dit le diable, comprends-tu ce qui va se passer?

— Ma foi! non, répondis-je, car vous m'avez promis une histoire qui ne serait pas une histoire vulgaire, et jusqu'à présent je ne vois rien qu'une petite maison, une table dressée, un souper splendide, des filles de l'Opéra, des jeunes gens de l'OEil-de-Bœuf, de la poudre, des mouches, de jolis pieds, des visages fatigués, des yeux qui brillent, des perles qui s'agitent au-dessus des seins qui battent, en un mot, quelque chose de splendide et de magnifique dans sa forme, mais, dans le fond, quelque chose d'aussi trivial qu'un vaudeville de M. Ancelot.

— Vois-tu maintenant, reprit le diable, là, à ta gauche, une pauvre femme qui se glisse en tremblant dans ce boudoir à demi éclairé? Regarde, qu'elle est pâle! Il est impossible d'avoir la peau plus blanche, le cou plus fin, le bras mieux fait, la main plus petite; il est impossible aussi d'avoir plus de tristesse dans l'ame, plus de désespoir dans le cœur. Oui, certes, cette femme est belle; cette femme, tu la reconnais, c'est Louise, c'est la marquise de Cintrey!

— Je crois, m'écriai-je, que je commence à comprendre. Mme de Cintrey, jeune femme amoureuse de son mari et indignement trompée, que pousse la jalousie, s'en vient seule, à cette heure, dans cette demeure souillée, pour apprendre enfin toute l'étendue de son malheur.

— Tu ne comprendras jamais rien, dit le diable, si tu veux toujours en savoir plus long que moi. Regarde maintenant, de l'autre côté du mur, une religieuse qui s'abandonne, toute seule, au plus violent accès du désespoir. Elle crie, elle appelle, elle blasphème, elle se tord les bras de rage, elle écume!

— Oui! oui! m'écriai-je épouvanté. A travers ces murs épais et dans cette ombre épaisse à peine éclairée d'une lampe sépulcrale.— Oh! c'est affreux à voir et à entendre! Cette femme est belle aussi, mais elle se démène comme une lionne. A ses pieds est renversée une cruche sur un pain noir. Une tête de mort, qui sourit hideusement, est placée à côté de la lampe, dont le sombre reflet se perd dans ces yeux crevés, et se promène insensiblement sur ces dents luisantes. On dirait une ame en peine, qui joue le *de profundis* sur ces touches d'émail. Dans un coin du mur, au-dessus de cette paille en désordre, un affreux crucifix tout sanglant est dressé, et dans cette

sainte image, l'inquisiteur qui l'a sculptée a trouvé le moyen de mettre plus de colère que d'indulgence. Tout cela est bien horrible. Cette malheureuse est vêtue d'un cilice qui meurtrit ses belles chairs, et il me semble cependant que cette gorge de marbre est sur le point de rompre ces mailles terribles. Les cheveux de cette femme sont remplis de paille, son regard est plein de fièvre, son cœur est plein de rage, quelle est donc cette femme?

— Cette femme, dit le diable en se dandinant, c'est Léonore!

J'étais ému au dernier point; ce drame que je touchais ainsi de l'ame et du regard, s'était emparé de moi avec passion. Je me disais qu'en effet j'allais être le témoin de quelque chose d'étrange et de hardi, — mais tout à coup le diable retira sa main, et lui-même il disparut, et je n'eus plus devant les yeux que ces ombres confuses de palais et de tanières plongés dans une ombre impénétrable. Le diable m'abandonna ainsi au plus beau moment de son histoire. — Jusqu'au cigarre qu'il m'avait donné était redevenu un insipide morceau de bois.

Je redescendis comme je pus de ces hauteurs désenchantées, ouvrant les yeux sans rien voir, prêtant l'oreille sans rien entendre, poursuivi par mille visions bizarres, par mille bruits confus, et cherchant en vain un dénouement à cette histoire qui se passe entre la vertu et le vice, entre l'austérité et la débauche, entre la paille du cachot et le sopha du boudoir.

II.

Je fus plusieurs jours sans retrouver mon fantastique historien. L'appeler, courir après lui, l'invoquer par une incantation magique, c'était bien vieux et bien usé. Le diable, c'est comme l'inspiration poétique, il n'est aux ordres de personne, il va, il vient, il s'arrête, il s'en va, il revient quand il veut, où il veut et comme il veut. Quel est le grand poète qui puisse se dire à lui-même, en se levant le matin heureux et rafraîchi par les songes de la nuit : — *Aujourd'hui je serai un poète?* Quel est l'homme aussi qui puisse dire à coup sûr : — *Ce soir je verrai le diable!* Or, je retrouvai le diable un soir que je ne m'y attendais pas.

La soirée était calme et sereine. J'étais debout sur cette terrasse de Belle-Vue, noble château démantelé qu'on a divisé entre plusieurs bourgeoises qui jouent de leur mieux leur rôle de princesses du sang

royal. Tout à coup je vis à mes côtés et qui semblait partager ma muette contemplation, une jeune femme d'une taille élancée et vigoureuse; son visage pâle était magnifiquement éclairé par deux grands yeux noirs qui jetaient des étincelles; ce regard tout brûlant plongeait sur Paris avec une ardeur fiévreuse. — Sous ce nouveau déguisement je reconnus le diable.

— C'est fort heureux! lui dis-je, je vous retrouve enfin! Vous m'avez laissé l'autre nuit dans un grand embarras!

— Si tu ne m'as pas revu plus tôt, me répondit-il avec ce demi-sourire si plein d'intelligence, qu'il vous fait peur, certainement ce n'est pas ma faute. Depuis la nuit dont tu parles, je ne t'ai pas quitté, mais tu n'as jamais voulu me reconnaître. Te rappelles-tu, l'autre jour, ce vieux marchand de bouquins qui t'a vendu au poids de l'or le traité d'Apicius *de Re culinariâ?* c'était moi! Et cette vieille femme qui t'a apporté cette lettre anonyme pleine d'injures et de fautes de français? c'était moi! J'étais près de toi l'autre soir, quand est entrée sur le théâtre cette jeune femme de vingt ans, que la passion a pâlie et courbée, et qui porte sans y succomber tout le génie de Meyerbeer; mais c'est à peine si tu as fait attention à cette femme. — J'étais près de toi hier matin, quand tu lisais cette élégie de Tibulle, où il est parlé de cette belle Néera; mais au plus touchant passage de l'élégie le livre est tombé de tes mains. — Dans ce bois touffu où viennent danser les beautés parisiennes, tu m'as vu emportant dans le tourbillon rapide de la valse cette frêle Espagnole dont les épaules brillent comme l'éclair; à peine as-tu daigné jeter sur nous un regard distrait. — Ainsi donc, c'est bien ta faute si tu ne m'as pas rencontré en ton chemin; c'est bien le moins que tu me devines quand tu as besoin de moi, et j'aurais trop à rougir si j'étais obligé de te frapper sur l'épaule et de te dire : — *Je suis le diable!*

Comme le diable parlait ainsi, la nuit descendait plus sombre sur la bonne ville de Paris, et peu à peu, je vis s'illuminer dans cette ombre transparente le théâtre à double compartimens sur lequel ce passait le drame étrange dont j'avais été le témoin. Cette fois cependant, je ne vis plus que les restes du festin; la porte qui séparait le boudoir de la cellule, était hermétiquement fermée, la religieuse avait disparu, et parmi les convives que gagnaient l'ivresse, s'était assise une nouvelle venue, une femme qui semblait dominer ce délire, tout en le partageant.

— Ah! ah! dit le diable, te voilà bien embarrassé, et à ce que tu vois, tu ne comprends plus grand'chose, pauvre petite intelligence

qui ne sait rien deviner. Heureusement je suis là pour t'expliquer toute cette scène dont la moitié est déjà dans l'ombre. Écoute donc.

Louise, la jeune et belle marquise de Cintrey, épouse et mère, eut bientôt compris qu'elle était à bout de toutes les félicités conjugales. En vain son mari, le marquis de Cintrey, était cité dans le monde comme un ridicule et sublime modèle de fidélité et de constance; Louise sut bientôt ce qu'elle devait croire de cette vertu. Ce fut un coup affreux pour la pauvre femme; elle croyait à l'amour de son mari, comme elle croyait en Dieu. Dans ce naufrage universel de tous les sentimens domestiques, Louise regardait son ménage comme un lieu d'asile qui avait surnagé. Autour d'elle, à côté d'elle, Louise ne voyait que corruptions, désordres, unions brisées et rompues, adultères, mensonges, perfidies, toutes sortes de vices pêle-mêle, mangeant, riant et buvant ensemble, se prenant, se quittant, se reprenant tour à tour sans choix, sans goût et sans mesure; et, la pauvre femme! elle avait cru, elle avait espéré qu'elle serait sauvée de ce désordre. — Mais comme je te l'ai dit, son mari était un hypocrite, il fut bientôt las de sa feinte vertu, et il quitta sa femme pour les autres femmes. Moi, qui sus des premiers cette aventure, j'en avertis Louise, je la fis jalouse; je la conduisis par la main dans cette retraite de la débauche, je la plaçai dans ce petit appartement reculé, d'où elle pouvait tout voir et tout entendre, et, en effet, elle vit ces femmes et ces hommes, elle entendit leurs tendres propos, elle comprit toute cette audace sans frein de l'esprit et du cœur. Elle eut peur de son mari, tant elle vit qu'il ressemblait à tous ces hommes. Elle restait là muette, désolée, insensible, et j'avoue même que je ne savais plus que faire de cette femme, avec son muet désespoir, quand me vint soudain une idée admirable, une de ces idées que vous appelez des idées *infernales*, sans trop savoir ce que vous dites. Puis comme s'il se parlait à lui-même : Oui, en effet, disait-il, cela était bien trouvé, Satan! et si tu voulais, tu en ferais un beau mélodrame pour le Théâtre-Français!

— Voici, reprit-il, quel fut ce coup de théâtre. Tu te rappelles qu'à côté du petit réduit où se cachait Louise, prêtant l'oreille à cette conversation de libertins sceptiques qui mêlent l'amour au blasphème, est placée la cellule où Léonore attendait en vain chaque jour la révolution libératrice qu'elle s'était promise et qui n'arrivait pas? L'histoire de Léonore, je la ferai courte comme l'histoire de Louise. A peine entrée au couvent, Léonore eut peur et se mit à douter de sa libération prochaine. Tant qu'elle n'eut pas prononcé ses

vœux éternels, elle avait été sûre de la ruine totale des institutions établies et elle s'était fait tout bas une fête de se retrouver libre parmi ce bouleversement universel, dont elle ne doutait pas. Mais une fois captive, voilée, cloîtrée, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même; elle n'eut plus la patience d'attendre les temps prédits par l'Encyclopédie. Cet esprit, en secret révolté, se révolta ouvertement. Elle eut la fièvre terrible d'une jeune fille que la passion dévore, que le doute embrase et qui subit à la fois la révolte de l'esprit et la révolte de la chair; ainsi, elle devint bientôt un objet d'effroi dans ce couvent, qui avait conservé toute la rigidité de l'ordre, un sujet d'épouvante parmi ces saintes filles, d'autant plus inexorables qu'elles voyaient s'avancer la chute de la Jérusalem céleste. Bientôt donc, toutes les rigueurs du cloître s'apesantirent sur Léonore. Le jeûne, les veilles, les prières, le cilice, les verges, rien n'y fit. Elle était indomptable; sa frénésie la prenait plusieurs fois dans le jour, et alors elle déchirait sa robe, son voile, son suaire, et dans cette nudité complète, elle défiait le ciel, elle invoquait les hommes. Souvent, au milieu du chœur, la nuit et quand la mère abbesse entonnait les matines, Léonore, élevant la voix, récitait les plus violens passages de ses philosophes bien-aimés. Plusieurs fois le chapitre s'était assemblé pour prononcer sur le sort de cette malheureuse. Elle fut condamnée aux oubliettes. A force de jeûnes et de coups on la réduisit au silence, on la couvrit d'un voile mortuaire, on dit sur elle le : *De profundis*, on la descendit dans ce sépulcre que tu as vu, et on ne pensa plus à elle que pour lui envoyer chaque jour une cruche d'eau et un pain noir. Voilà à quel moment j'ouvris la porte cachée qui séparait le cachot de ce boudoir, et alors les deux sœurs se trouvèrent en présence!

Ici, le diable se mit à jouer avec un petit mouchoir brodé qu'il tenait à la main gauche; puis, tout d'un coup, comme s'il eût été fatigué de ce rôle de femme qu'il jouait assez mal, il reprit sa première forme, la forme d'un grand jeune homme indolent, hardi et assez mal bâti; puis, se posant devant moi brusquement :

— J'en suis à regretter, pour moi, non pour eux, cette scène terrible entre les deux sœurs, Louise et Léonore. Je ne reverrai jamais le même drame. Cette porte, pratiquée jadis par un mystérieux amour, était fermée depuis long-temps; elle s'ouvrit tout d'un coup sous les efforts de cette recluse, moi aidant. Alors, alors, Léonore battue, affamée, éperdue, sanglante, frappée de verges, se trouvant en présence de Louise, tout à l'heure si libre, si heureuse,

si parée; Léonore put à peine se contenir et ne pas dévorer sa sœur. — Ah! s'écria-t-elle, te voilà! Ah! tu viens écouter, assise ici sur la soie, mes cris de douleur sur la paille! Ah! toute parée que tu es, tu viens voir, à travers les fentes de mon cachot, comment je vis pâle et maigre et fiévreuse! Malédiction! malédiction! Disant ces mots, Léonore se posait devant Louise, et Louise fermait les yeux.

Cependant les convives voisins chantaient en chœur une chanson à boire, et ces horribles cris n'arrivaient pas jusqu'à eux.

Louise cependant, éperdue, mais calme, avait peu à peu ouvert les yeux, et elle s'était assurée que c'était bien là sa sœur. En même temps elle prêtait l'oreille, et elle entendait son mari célébrer le vin et les amours des courtisanes. Ainsi placée entre ces deux misères, la malheureuse n'hésita plus.

—Voulez-vous, dit-elle à sa sœur, voulez-vous, Léonore, que nous changions de rôle? Mon boudoir contre votre cellule! mes dentelles contre votre cilice! mon époux que voilà (elle montrait du doigt la salle à manger) contre votre crucifix et cette tête de mort! mes riches habits contre votre robe de bure! ma liberté contre votre esclavage! le voulez-vous?

Ici le diable s'arrêta, comme s'il eût cherché à se rappeler encore la voix, les gestes, les inflexions suppliantes de Louise. Mais moi, impatient :

— Eh bien! lui dis-je, qu'arriva-t-il?

— Il arriva que Léonore accepta l'échange. Elle se dépouilla de son cilice pour revêtir les habits de Louise; elle rejeta Louise dans le cachot et sur cette paille en désordre, elle referma cette porte de fer, et contre cette porte elle tira un épais rideau de soie. — C'en était fait; Léonore était lâchée! Après quoi elle jeta un coup d'œil sur ces trumeaux brillans, et elle sourit avec transport à sa propre beauté, dont elle avait été si long-temps privée. — Elle plongea ses mains et son visage dans une eau limpide préparée pour les convives; elle se para de son mieux des chastes habits de sa sœur, s'efforçant de les rendre immodestes; puis, quand elle fut ainsi armée de toutes pièces, elle entendit que le marquis de Cintrey portait ironiquement la santé de sa femme, et ouvrant brusquement la porte de la salle à manger, elle s'écria : — Me voici!

Tu juges de l'étonnement de ces hommes et de ces femmes plongés dans l'ivresse, à l'apparition subite de cette chaste et honnête Louise, qui venait au milieu d'eux à demi nue, et qui demandait à boire! En effet, Léonore ressemblait à Louise comme l'ange au diable. C'était la

même taille souple et élancée, le même feu dans le regard, la même tête. Louise avait peu vécu dans le monde; le monde l'avait vue de loin, sans trop oser approcher de cette vertu inaccessible. Aussi bien, tous les convives s'imaginèrent que c'était la marquise. Le marquis le pensa lui-même; mais il faut dire qu'il avait le vertige.

— A boire! à boire! s'écria Léonore. En même temps, elle se jetait affamée et délirante sur les vins et sur les viandes; elle regardait les hommes, elle embrassait les femmes. Jamais elle n'avait rêvé tant de porcelaines, tant de seins nus, tant de regards avides, tant de vins et tant de fleurs. Elle était comme une furie, mais belle et puissante. Et, je te laisse le juge, si c'était une transition incroyable : passer ainsi du cachot chrétien à l'orgie voltairienne. Aussi les convives avaient peur de ce délire, et ils se regardaient, n'osant parler.

Quand Léonore eut bu et quand elle eut mangé; — Ça, dit-elle, qui donc va nous chanter quelque chanson à boire? est-ce toi, mignonne? dit-elle à une jeune élève de Mlle Duthé, déjà digne de sa maîtresse. — Alors Léonore se mit à chanter et à danser en même temps. Elle avait inventé dans son cachot une certaine danse orientale, dont elle avait dessiné toutes les poses avec l'exactitude luxurieuse d'une bayadère et la persévérance vindicative d'une religieuse qui sent frémir sa chair sous les coups redoublés de la discipline et des passions mal contenues. Quand elle eut dansé, elle demanda où était son mari? On le lui montra couché par terre, sous l'admiration, sous l'étonnement, sous l'ivresse, ne sachant s'il était dans le songe ou dans la veille. Elle alla droit à lui, elle le regarda couché comme il était à ses pieds; elle trouva qu'il était jeune et beau. — Ça, lui dit-elle, marquis, je suis des vôtres! Je vous croyais un philosophe, vous m'avez prise pour une vertu, nous nous sommes trompés l'un et l'autre, nous sommes quittes. Donc, jetons là ce masque fatigant à porter, et, comme vous le chantiez tout à l'heure, jouissons de la vie! Entendez-vous la terre qui tremble sous nos pas? C'est le signal d'une fête qui nous doit tous engloutir. Disant ces mots, elle appelait ces filles de joie, *mes amies*, elle conviait ces hommes à une fête chez elle pour le lendemain, elle leur donnait rendez-vous à tous à l'Opéra, elle les reconduisait les uns et les autres jusqu'à leurs carrosses. Et enfin, restée seule avec son mari: — Monsieur, monsieur, lui dit-elle, pourquoi nous cacher maintenant? nous ferons, s'il vous plaît, du vice en plein jour. J'exige donc que vous me donniez les clés de cette maison, afin qu'elle reste fermée, comme inutile désormais à notre hypocrisie. — Et c'est ainsi qu'elle s'empara des clés de cette maison, afin que personne n'y pût

entrer, sinon elle. Le marquis la ramena à son hôtel qu'il était grand jour.

Ayant achevé cette tirade, le diable me regarda pour savoir ce que j'en pensais? et, en vérité j'étais ému plus que je ne saurais dire; je comprenais confusément toute la misère de cette pauvre Louise, ensevelie vivante et innocente dans les oubliettes d'un couvent de carmélites; je comprenais confusément toute la scélératesse de cette Léonore, sortant tout à coup de son tombeau pour prendre dans le monde la place, le nom, le visage et l'honneur d'une honnête femme, et pourtant j'avais grand besoin que le diable m'expliquât toutes ces choses.

— Oui, reprit-il, la chose arriva comme tu le penses. Tout Paris fut instruit le lendemain des déportemens subits de la marquise de Cintrey. On raconta comment cette femme, entourée de tous les respects des hommes et des femmes, avait tout d'un coup jeté le masque de vertu qui couvrait son visage; comment, pour bien commencer sa nouvelle carrière, elle avait fait les honneurs d'une fête de débauchés dans la petite maison de son mari. On se perdit à ce sujet en mille conjectures; il y eut des paris pour et contre; il y eut un duel; mais bientôt tous les doutes tombèrent devant la conduite de cette femme. Elle épouvanta la ville et la cour de ses débordemens, elle jeta aux vents la fortune de son mari, elle fut sans pitié et sans respect pour personne. Son père, le vieux comte de Fayl-Billot, était au lit de mort; elle voulut rester seule avec lui. On ne sait pas ce qui se passa entre ce vieillard et cette femme, mais, après cette fatale et dernière entrevue, le vieillard fut trouvé dans son lit mort et les mains levées au ciel, comme s'il eût demandé justice! Jamais l'insolence, la vanité, l'orgueil, le mépris des lois divines et humaines n'avaient été plus loin. Je t'en parle avec complaisance, vois-tu, car cette femme était mon chef-d'œuvre, elle égalait la marquise de Merteuil; grace à elle, je luttais avec l'œuvre de ce Laclos, dont j'étais jaloux. Bien plus! j'espérais lutter avec Danton, avec Robespierre plus tard, en leur disant: *Voilà mon chef-d'œuvre!* Insensé que j'étais!

Ici le diable eut un frémissement d'horreur évidemment excité par ces horribles noms de Danton et de Robespierre. J'eus pitié de ce pauvre malheureux vaincu, qui n'était plus bon qu'à raconter des histoires; et pour l'arracher à ces tristes réflexions: — Mais enfin, lui dis-je, où voulez-vous en venir?

— Ah! reprit-il, rien de plus simple. Tu sais ce qui arriva quand la Bastille fut prise, et comme 89 se précipita sur 93, et comme fu-

rent interrompues tout d'un coup toutes ces orgies du pouvoir et de la beauté, et comme la proscription s'étendit sur la France entière, semblable à la peste et plus rapide et plus féroce. — Tu as lu cela dans les livres et tu ne l'as pas vu, et ceux mêmes qui ont recueilli ces choses sanglantes ne les avaient pas vues, car, à ces horribles spectacles, tout courage est resté suspendu, toute pensée s'est arrêtée, toute voix est devenue muette. Eh bien! dans cette proscription générale, le peuple, qui avait ses momens de justice, s'en vint un jour sous les fenêtres de la marquise de Cintrey, en demandant la tête de cette femme souillée et tachée, comme si elle eût été innocente et pure. La marquise n'était pas chez elle ce jour-là, et nul, pas même les domestiques qu'elle battait, pas même les servantes qu'elle insultait, pas même ses créanciers qu'elle ruinait, ne pouvait dire où elle était allée.

— Or, sais-tu où se cachait cette femme? — Ici le diable se plaça à cheval sur la barre de fer qui sert de balustrade à cette admirable terrasse où j'étais à l'écouter; je crus qu'il allait se précipiter tout en bas dans le nuage qui montait doucement jusqu'à nous. — Au fait, reprit-il, j'aime autant achever à l'instant même mon récit.

— Tu te rappelles que cette femme, cette Léonore, avait emporté les clés de cette petite maison et qu'elle les avait gardées, comme fait le geôlier des portes d'une prison. Eh bien! pour échapper à la fureur populaire, cette femme était retournée dans cette maison; elle avait retrouvé la porte cachée qui menait dans le cachot; cette porte, elle l'avait ouverte, et sur la paille, agenouillée, priant Dieu, elle avait vu sa sœur Louise.

Je ne suis qu'un démon, ajouta le diable, et pourtant j'ai pleuré; oui, j'ai pleuré, en entendant Louise parler à sa sœur:

— Ma bonne sœur, disait Louise, je savais bien que vous reviendriez à moi, et que vous ne m'aviez pas condamnée à une prison éternelle! J'ai bien souffert; j'ai bien fait pénitence à votre place; j'ai bien prié pour vous, ma sœur! Combien d'années se sont passées dans ces souffrances? hélas! je l'ignore. Mais il me semble qu'il y a un siècle. Quand j'ai été plongée vivante dans ce tombeau, j'avais un mari, j'avais un enfant, où sont-ils? O ma sœur! ma sœur! O Léonore, quels crimes aviez-vous donc commis pour être condamnée à cette pénitence? Mais enfin vous voilà, je vous pardonne. Vous venez me rendre l'air du ciel et mon enfant; j'oublie ce que j'ai souffert! Adieu donc, et cependant apprenez, ma sœur, que bientôt votre prison va s'ouvrir. J'en ai été instruite par ma geôlière de

chaque jour. Elle m'a priée, au nom *du ciel*, d'être patiente, disant que l'heure du pardon allait sonner. O merci! merci, Léonore!

Et en effet, Léonore reprit les haillons de Louise; Louise se couvrit des habits de Léonore. Elle s'enfuit de cette maison où elle avait tant souffert; Léonore se jeta sur la paille de son cachot, et elle respira plus librement, se sentant loin du peuple. Mais que veux-tu que je te dise? Est-il bien nécessaire d'aller plus loin?

— Oui, certes, m'écriai-je, quelle triste manie de couper votre récit à chaque instant que votre récit s'engage? Vous avez pris cette singulière narration à ce charmant diable qu'on appelle l'Arioste; mais celui-là aurait eu peur d'entreprendre des histoires pareilles aux vôtres. — Vous cependant, vous ne devez pas avoir peur de les finir.

— Ainsi ferai-je, dit le diable. Donc, Louise, redevenue libre, à peine échappée de cette maison fatale, s'en allait au pas de course dans son hôtel. Déjà elle revoyait son mari, et elle lui disait : Je vous pardonne. Déjà elle embrassait son fils, cet enfant qu'elle avait laissé si petit, elle tombait dans les bras de son père, et elle pressait sur ses lèvres ces vénérables cheveux blancs. La pauvre femme, ainsi agitée de mille pensées qui se partageaient son cœur, ne remarquait rien de ce qui se passait autour d'elle, ni ce peuple déchaîné qui promenait en tous lieux, dans sa capitale nouvellement conquise, son insolente victoire, ni ces cris de mort qui retentissaient dans les rues, ni ces images d'une liberté funèbre arrosée de sang, ni ces planches mobiles dressées sur les places publiques, attendant leur proie de chaque jour; elle courait à perdre haleine, et déjà les Brutus de carrefour la désignaient du doigt comme une victime; elle arriva enfin à l'hôtel de son mari. A son aspect, toute la rue indignée se soulève, mille cris de mort se font entendre! Au moment où elle mettait le pied sur ce seuil chéri, d'affreux hommes, armés de piques et coiffés de bonnets rouges, s'emparent de sa personne; la populace ameutée s'écrie: — *C'est elle!* Voilà la marquise de Cintrey! *A bas la vicieuse! A bas l'impitoyable! Meure la parricide!* Au milieu de ce bruit et de ces fureurs, que voulais-tu qu'elle fît, la malheureuse? Elle regardait, elle écoutait, elle repoussait loin de ses yeux, loin de ses oreilles, loin de son esprit, ce rêve horrible! On l'emporta évanouie, et quand elle se réveilla, se retrouvant sur la paille d'un cachot, elle se rassura et elle se dit à elle-même : — *Quel rêve!*

Pendant que Louise se réveille pour ne plus se rendormir que

dans la mort, Léonore, déjà impatiente, se précipite hors de la maison, dans ses habits de religieuse, en criant : *Au secours! au secours!* A ces cris, le peuple arrive; il était partout, le peuple. Léonore raconte alors qui elle est, — et qu'elle appartenait à ce couvent qui est en ruines, — et qu'elle a été oubliée dans le cachot, où le fanatisme impitoyable la tenait renfermée depuis des années, — et qu'elle s'est enfuie tout à l'heure, et que la voilà qui demande justice ! Le peuple lui répond par ces mots : Vengeance! Le couvent à demi détruit est encore une fois fouillé de fond en comble. Quelques misérables femmes qui se cachaient parmi ces ruines sont découvertes, et bientôt leurs têtes coupées servent de sanglant trophée au triomphe de Léonore. Le peuple crie : — Vive Léonore! Et il la ramène triomphante dans cette maison qu'elle avait quittée la veille en proscrite. — Sais-tu mon histoire à présent?

— Oui, répondis-je, oui; maintenant je la sais toute entière cette funeste histoire, et je pourrais l'achever sans vous. Ainsi deux fois cette horrible Léonore accabla la douce Louise. Pendant que Louise portait le cilice de Léonore, Léonore portait les habits de fête de Louise; pendant que Louise priait et jeunait à la place de Léonore, Léonore entassait Louise sur toutes sortes de malédictions et d'opprobres; le jour où le peuple voulut faire justice de Léonore, Léonore chassa Louise de son cachot, et elle la livra au peuple à sa place. Ah! c'est là une affreuse histoire.

— D'autant plus affreuse, dit le diable, qu'en ce temps-là la justice des hommes était violente, et qu'elle ne s'arrêtait guère quand une fois elle était lancée. Cette nation française qui a tant d'esprit, à ce qu'on dit, s'est pourtant laissé couper, trancher, décimer, assassiner, par une poignée de misérables qu'on eût mis en fuite à coups de bâton !

C'est une triste souveraine, la terreur! Elle avilit les plus nobles, elle fait pâlir les plus braves, elle hébête les plus intelligens. Elle a fait de la nation française tout entière la plus stupide viande de boucherie qu'on ait jamais jetée aux abattoirs. Des gens qui se souvenaient de Henri IV et du maréchal de Saxe se laisser égorger ainsi! Quelle pitié! quelle misère! Les têtes les plus illustres être coupées par quelques polissons, soutenus de quelques harangères! Donc, à peine Louise de Cintrey eut-elle répondu au tribunal révolutionnaire qu'en effet elle était la marquise de Cintrey, qu'aussitôt elle s'entendit condamner à mort, et tout fut dit.

— Le plus beau de ce crime, ajouta le diable, c'est que, le jour où

Louise monta dans le tombereau fatal qui allait à la Grève, maudite par son mari, maudite par son fils, sa sœur Léonore était portée en triomphe comme une sainte. Elle était proclamée martyre, et elle bénissait le peuple. Je crois même qu'elle eut le courage de donner sa bénédiction à sa sœur qui allait à l'échafaud.

Voilà toute mon histoire; es-tu content?

Quand je vis que le diable n'avait plus rien à me dire, je me sentis beaucoup plus à l'aise avec lui. — A vous dire vrai, seigneur diable, lui répondis-je, vous vous êtes donné bien de la peine pour faire de votre histoire une chose pleine d'intérêt et de pitié, et vous avez manqué votre but. Si quelqu'un fait pitié dans tout ceci, c'est vous. Comment! la plus terrible révolution qui ait changé la face du monde tombe sur la France, et cependant vous ne savez rien de mieux que de vous amuser à perdre une pauvre vertueuse au profit d'une horrible criminelle! Il fallait que vous fussiez bien oisif! Comment donc, il se coupe des têtes par centaines, vous vous dites à vous-même, comme Pilate : — *Je m'en lave les mains*, mot affreux, parole égoïste, avec laquelle se sont accomplis tous les crimes, et vous, cependant, vous n'êtes occupé qu'à opérer un tour de passe-passe tout au plus digne d'un escamoteur en plein vent! Je vous assure que je vous trouve à présent un être bien peu dangereux.

— Et vous avez raison, mon maître, repartit le diable, d'autant plus raison, que même, dans cette méchanceté subalterne que je m'étais permise, j'ai été battu par ces bonnets rouges. Eux aussi, en apprenant l'histoire de la marquise de Cintrey, ils auront été jaloux de moi. Pour en finir tout d'un coup avec mes prétentions diaboliques, figurez-vous qu'ils ont coupé la tête à la sœur du roi, madame Élisabeth!

Ce jour-là, je m'avouai tout-à-fait vaincu; je reconnus que je n'étais plus le diable, et que toute ma puissance malfaisante était à jamais dépassée. Je me fis pitié à moi-même quand je me comparai au dernier de ces bourreaux. Je me repentis d'avoir perdu, sans y rien gagner dans ma propre estime, cette sainte fille; et si quelque chose me consola, ce fut de penser que cette vertu, en ces temps horribles, même si je l'eusse épargnée, n'avait pas une seule chance d'échapper à la hache. Jamais je n'ai plus regretté de n'être pas un homme, pour avoir l'honneur de marcher sur le même échafaud que le roi Louis XVI, la reine Marie-Antoinette, Charlotte Corday et M. de Malesherbes; depuis ce temps, j'ai mené la plus triste vie que jamais démon ait menée sur la terre, incapable de mal, incapable de bien,

agité par le remords, pauvre et seul, fatigué de ramasser des ames qui se jettent à ma tête, n'étant plus ni aimé, ni haï, j'ai fini par me faire historien, auteur, romancier, que sais-je? Je finirai peut-être par tenir un cabinet de lecture. Dans mon oisiveté et n'ayant plus de mauvaises actions à commettre, j'en imagine. Je cherche dans la foule les hommes que la foule écoute, et je leur raconte des histoires étranges. Je suis à présent comme sont tous les poètes, tantôt dans le ciel, tantôt plus bas que la terre. J'ai mes instans d'inspirations prophétiques, j'ai mes heures de découragement mortel.

Pendant que toute l'Europe était en armes avec l'empereur (le moyen de faire son métier de diable avec un pareil homme?), j'élevais sur mes genoux, avec une sollicitude plus que paternelle, un bel enfant anglais, dont je faisais un grand poète; c'est moi qui lui ai dicté d'un bout à l'autre son poème de *Don Juan*. Eh bien! à peine mon poète chéri eut-il jeté dans les ames contemporaines plus de désolation et plus d'épouvante que n'en avait jeté Voltaire en personne, voilà mon poète qui se laisse mourir, parce qu'il découvre un beau jour qu'il est légèrement boiteux du pied gauche et qu'il pèse dix livres de plus qu'il ne pesait l'an passé! En perdant celui-là, j'ai perdu toute ma verve poétique, j'ai vécu au jour le jour, comme un écrivain de hasard; j'ai fait tour à tour des drames où l'on riait et des vaudevilles où l'on versait des larmes, je me suis essayé tant bien que mal à toutes ces choses frivoles. Je me suis enivré bien souvent avec mon ami Théodore, qui est mort et qui est dans le ciel; maintenant me voilà plus seul que jamais, racontant mes histoires comme un homme qui radote. Histoires accommodées à la tristesse des temps présens. Hélas! où est le temps de mes courses errantes sur les toits des belles villes espagnoles, quand j'étais le diable boiteux!

Comme il disait ces mots, le diable se leva tout droit sur cette légère barre de fer, où il était à cheval.

— Qu'est devenue, lui dis-je, cette affreuse Léonore?

— Elle est morte, reprit-il, avant 1830, en odeur de sainteté et en priant tout haut le ciel d'être miséricordieux pour sa sœur Louise. Les cendres de Louise ont été jetées aux vents; Léonore repose sous un marbre noir recouvert de larmes d'or. Elle eût été canonisée sans la révolution de juillet.

Disant ces mots, de diable se plongea dans l'épais nuage, et il disparut en poussant le soupir plaintif d'un simple mortel.

JULES JANIN.

L'IRLANDE.

I.

Dans le port d'Holy-Ead, après avoir traversé un bras de mer, sur le pont suspendu, à la pointe des rians territoires d'Anglesea et de Bangor que jettent dans le canal Saint-George les North-Wales, dont, depuis Shrewsbury, on a gravi les belles montagnes, on peut avoir déjà comme une prescience de ce qu'est l'Irlande. Entre quelques rares navires aux flancs éraillés, au pont enfumé, à la mâture noire et grasse, on entend rugir l'énorme cheminée en fer du steam-packet royal, qui, à heure fixe, chaque jour, quelle que soit la mer, s'élance bravement vers la baie de Dublin. Ce ne sont plus ces élégans paquebots au pont ciré, aux galeries à colonnettes, aux flancs diaprés de vives couleurs, dont l'acajou encadre les sabords, effilés comme des yoles, montés par des marins en pantalons blancs, et faisant coquettement glisser sur le miroir uni de la Manche, de Calais à Douvres, ou de Boulogne et de Ramsgate à Londres, les têtes de rois, de syrènes ou de duchesses, ciselées à leur poupe et à leur proue dorées. Le navire d'Irlande est tout noir; noir à la poupe d'où à peine son nom de baptême se détache en lettres blanches, noir à ses flancs rebondis que ne sillonne nulle bande de couleur, noir à la proue où la harpe d'*Erin*, qu'embrassent les ailes d'un ange, est si lourdement sculptée, et, grace au blanc mat qui la badigeonne, se confond si bien avec la transparence de l'air, qu'à cinquante pas, on peut, sans mauvais vouloir, la prendre pour une échancrure faite par un coup de vent. Les galeries... mais il n'y a pas de galeries, ce sont des planches épaisses solidement jointes entre elles et liées au pont par des écrous. Deux mâts, dont la large base est en fer, supportent une voilure sombre et épaisse, auxiliaire souvent déployé pour venir en aide aux ailes bruyantes avec lesquelles la vapeur fatigue les vagues, mais qu'à leur tour les vagues fati-

guent plus souvent. Le capitaine est vieux et courbé, moins par l'âge que par les tristes préoccupations que lui donne la mer d'Irlande avec laquelle il se bat chaque jour. Les matelots ont le visage brûlé, les mains calleuses; leurs chemises sentent le suif; le goudron raidit leurs larges pantalons, et leurs souliers sont ferrés avec des clous dont les têtes semblent être des crampons pour courir dans les échelles de la mâture. Quand elle se met en mouvement, quand elle fait monter et descendre les arbres de fer qui agitent les bras gigantesques au bout desquels tournent les roues, la machine gronde comme un tonnerre; le navire, la mer, les hommes sont ébranlés par une si effroyable secousse, qu'on dirait qu'un Archimède nouveau vient de trouver un levier et un point d'appui pour soulever le monde.

Malgré soi, on se surprend à jeter des regards étonnés et graves sur cette mer d'Irlande toujours courroucée, dont les flots bercent incessamment des myriades d'oiseaux plongeurs, mêlant dans l'orage leurs cris aigus aux cris plaintifs des mauves blanches, qui viennent secouer leurs ailes dans les cordages; — mer toujours bondissante, qui veut, pour être domptée, et la volonté de pareils hommes, et la force intelligente de semblables machines, et le poids énorme d'une masse de bois toute chevillée et toute chargée de fer.

Dans ce navire ainsi bâti, n'atteignant le port qu'à grand'peine et par secousses violentes, ne devinez-vous pas déjà le peuple qui n'a rien à jeter au luxe et à l'élégance, et qui lutte depuis des siècles pour arriver seulement à gagner la nourriture et le vêtement de chaque jour? Cette mer ainsi faite, la terreur des voyageurs et du négoce, dont elle tend sans cesse à engloutir les rêves et la fortune, ne vous dit-elle pas qu'elle doit tenir le commerce et l'industrie qui la fécondent éloignés d'une terre que, du sud au nord, étreint une si menaçante ceinture?

Après six heures d'une orageuse traversée, tout haletant, tout couturé aux flancs par les coups de la lame, le steam-packet entre dans la baie; mais vous la voyez si déserte dans le demi-cercle de son fer à cheval, cette baie pourtant si vaste et si sûre, que vous vous croiriez en plein Océan atlantique, si l'aspect des côtes, sur votre gauche, si dans le fond, en face, la jetée de King's-Town, et si, à droite, les monumens de Dublin se dessinant dans la brume, ne vous prouvaient que vous touchez la terre.

J'avais encore un pied dans le paquebot que, sur les larges pierres du port, l'image vivante de l'Irlande m'apparut. J'étais étranger, elle vint à moi. C'était une femme encore jeune, grande, forte, belle de ses grands yeux bleus et de sa pâleur mélancolique, transparente même sous le hâle qui la brûlait. Ses pieds étaient nus, ses jambes étaient nues aussi; ses longs cheveux pendaient en désordre sur ses épaules, auxquelles, par quelques bouts de corde, était retenu un manteau gris, moins destiné à les voiler qu'à couvrir un tout petit enfant que cette femme avait au sein. Peut-être même ce manteau, si délabré qu'il fût, était-il l'unique vêtement de l'enfant et de la mère; car, à travers les trous dont il était criblé, je ne vis

point de linge; et sous les pans qui arrivaient à peine aux genoux, se montrait le nu des épaules et des bras qui le retenaient croisé sur la poitrine.

— *The patatoes are very dear, your honour!* les pommes de terre sont bien chères, votre honneur! me dit cette femme les yeux baissés, et avec une tristesse de voix que je n'oublierai jamais. — Que doit-ce donc être du pain, ô mon Dieu! dis-je à part moi..... Le pauvre ici sait-il seulement ce que c'est que le pain?... Et mon cœur se serra d'une façon étrange, car enfin qu'étais-je destiné à voir en pleine Irlande, là où il n'y a ni maisons, ni richesses, ni ports de mer, ni étrangers surtout pour faire l'aumône?

A quelques pas plus loin je montai dans les voitures du *rail-way,* qui, longeant la baie, conduit de King's-Town à Dublin, et en moins de vingt minutes fait parcourir six milles anglais (environ trois lieues de France). Un gentilhomme irlandais s'assit auprès de moi, et, avec le sentiment marqué d'une bienveillance à laquelle l'Angleterre m'avait peu habitué, il me parla, dans la langue de France, de la France, où il avait fait la guerre en 1814, et dont encore, après vingt années, et malgré le coup de feu qu'il y avait reçu, il aimait à nourrir le souvenir. Les paroles lui venaient du cœur pour mettre à jour tout ce qu'il y avait en lui de respect, d'admiration et de bonnes sympathies pour notre beau pays. De combien de questions, durant notre court voyage, il me pressa sur les hommes et les choses! et combien, moi, je fus heureux de lui montrer la France, non telle que je l'ai vue longtemps à travers la violence aveugle de mes passions, mais telle que l'ont faite en réalité, dans sa politique, dans son industrie, dans ses arts, dans sa littérature et dans ses hommes, vingt années de paix et de luttes pour la liberté; telle que deux mois de séjour dans le royaume-uni m'ont appris à l'aimer, telle que je la vois enfin, aujourd'hui que les injustices des autres m'ont forcé de faire un retour sur mes propres injustices.

Quand je lui eus parlé de la France, je l'interrogeai sur l'Irlande; mais il me répondit tristement, humblement, s'excusant presque de n'avoir, hélas! que de lamentables récits à me faire pour me payer du plaisir qu'il avait pris aux miens. Un éclair de joie traversa son œil voilé quand je lui dis qu'il n'y avait pas en France un noble cœur, quelque vent religieux ou politique qui soufflât sur lui, qui ne fît des vœux pour l'affranchissement et la prospérité de l'Irlande; mais sa surprise fut grande lorsque, déconcertant sans doute toutes ses prévisions sur mon compte, je lui dis que j'étais tout simplement un pauvre journaliste, qui, lassé de luttes et attendant des jours meilleurs, s'en venait, poussé par une main puissante et amie, visiter le royaume-uni dans ses mœurs, dans son luxe et dans sa misère, pour s'apprendre et pour apprendre aux autres, par des tableaux pris sur nature, à ne pas éternellement souffleter la France sous les yeux et au profit de l'étranger.

— Que Dieu vous conduise, monsieur, me dit alors ce gentilhomme en me

pressant affectueusement la main. Puis il ajouta avec amertume : Les étrangers nous visitent si peu!

Je n'osai lui demander pourquoi, mais je songeai à la pauvre femme de King's-Town, et je courbai la tête, n'osant encore ni blâmer les étrangers ni trouver juste l'amertume du reproche qui leur arrivait.

— Aussi, monsieur, reprit-il, comme s'il ne s'était point aperçu de mon trouble, nous ne saurions rien de l'Europe, et l'Europe ne saurait rien de nous, si, dans notre jeunesse, nous n'aimions pas à voyager. Peut-être, parce que nous sommes pauvres, nous croit-on corrompus et dégradés. Oh! il n'en est rien! Quant à vous, monsieur, si Dieu vous donne le courage de tout voir, puisse-t-il vous donner aussi celui de tout dire!

Hélas! ce courage qu'il me souhaitait, il me semblait que je le sentais déjà faiblir en moi sous le coup de ses paroles, et je trouvais que les voitures du *rail-way* auraient pu emporter moins vite les voyageurs loin du navire.

— L'Angleterre ne fait-elle donc rien pour l'Irlande? repris-je après un court silence, pour cacher mes émotions diverses et m'étourdir sur je ne sais quelle lâche pensée d'un prompt retour à Londres.

En ce moment nous passions devant d'immenses ateliers de charronnage. Pour toute réponse mon gentilhomme me les montra.

— Voilà, dit-il, l'hôpital des machines.

— Comment! des machines? Et celui des hommes?

— Oh! celui-là, il est dans toute l'Irlande. Seulement il n'a ni médecins, ni remèdes; et il est si encombré à cette heure, que j'ai bien peur, quoi qu'il se fasse désormais, qu'on ne trouve assez ni des uns, ni des autres. Et à quoi bon, du reste, monsieur? Ceci est encore un perfectionnement moral et politique dont, avec beaucoup d'autres, la très pauvre Irlande est redevable à la très riche Angleterre. Notre métropole s'est moquée de nous, monsieur, quand elle nous a imposé des machines. Elle en a envoyé tout juste assez pour que l'industrie ait appris à se passer des bras des hommes, mais point assez pour que l'industrie enrichisse le pays. Les bras étant devenus inutiles, on n'a que faire, vous pensez bien, de leur élever des édifices où on les répare. Un homme hors de service, d'ailleurs, à quoi est-il bon, je vous prie, sinon à être porté en terre? Avec les tronçons rajustés de cent hommes, vous ne feriez pas un homme passable. Avec deux machines détraquées, vous en pouvez faire une excellente. Il est donc juste, en économie politique et sociale, que tout l'intérêt, toute la pitié se portent sur ces chères machines; que le charron et le serrurier soient préférés au chirurgien et au médecin, l'œuvre humaine à l'œuvre divine! A chaque époque sa pensée et son œuvre, monsieur! C'était autrefois la religion qui élevait des hôpitaux aux maladies de l'ame et de la chair; aujourd'hui c'est l'industrie qui élève les siens aux cassures du bois et du fer fondu. Aussi arrive-t-il que les machines fonctionnent, tant bien que mal, sans enrichir même deux ou trois entrepreneurs; et pendant ce temps des milliers de bras restent croisés, et des familles, par millions, n'ont pas de pain.

— Oui, et pour comble de malheur, lui dis-je en répétant le premier cri que j'avais entendu sur la terre d'Irlande, *the patatoes are very dear, your honour!*

Nous entrions à Dublin. Les détails et les renseignemens que le gentilhomme irlandais me donna, quand nous nous séparâmes, me servirent à éviter une partie des embarras et des exigences dont un étranger, dans le pays qu'il voit pour la première fois, ne peut guère manquer d'être la dupe. En Angleterre, où l'on regarde l'or de l'étranger comme un tribut obligé, un bon, un franc Anglais, en pareille circonstance, m'avait, par nationalité, aidé à être trompé. Aussi l'Anglais fait-il toujours fortune d'une façon ou d'autre; né pauvre, l'Irlandais meurt toujours pauvre.

Cette double rencontre me fit longuement réfléchir, car en quelques minutes elle m'avait offert la personnification vivante du double aspect que présente l'Irlande : par les yeux de l'ame j'avais vu l'Irlande qui est pauvre, l'Irlande qui est nue; et par l'intelligence, j'avais été en rapport avec l'Irlande intelligente et sensible, souriant à l'étranger qui la visite, et pardessus tout honorant et aimant la France.

Que ces bons sentimens de l'Irlande pour notre pays ne vous étonnent point. Par l'oppression dont le catholicisme ici a été et est encore l'objet, le clergé et le peuple sont tenus dans l'état militant. Or, pour les sectes religieuses, de même que pour toutes les agrégations d'hommes en communion de pensées, c'est le moment des pratiques et des exercices d'une confraternité touchante. L'Irlande, à cette heure, rappelle les temps heureux de l'église primitive, alors qu'un chrétien ne rencontrait pas un chrétien sans lui offrir et lui demander le baiser de paix. Dans tout catholique, l'Irlandais voit un ami, un frère qu'il doit accueillir comme un membre de la grande famille apostolique, que Dieu lui envoie pour gémir avec lui, pour le consoler, pour espérer, et au besoin pour hâter ensemble le jour de la délivrance. Il y a, je le sais, des hommes qui ne se laisseront pas prendre à cette poésie mystique de l'Évangile, et qui penseront que, dans un siècle positif comme le nôtre, c'est là une assez chétive manière d'expliquer les rapports des nations entre elles. Soit: à ceux-là je dirai que de 1690 à 1745 l'Irlande fut pour la France ce qu'a été la Pologne durant les guerres de l'empire. Il n'est pas rare de rencontrer des Irlandais qui vous prouvent avec orgueil, par des chiffres, qu'environ quatre cent cinquante mille de leurs compatriotes ont été tués au service de la France. Ils vous apprendront qu'en 1702, Crémone tomba au pouvoir du prince Eugène, et que cette ville fut reprise par les régimens d'O'Mahony et de Bourck, qui rendirent aussi la liberté à ce pauvre maréchal de Villeroi, lequel fut, pour ses bons services, comme vous le savez, chansonné par le pont-neuf piquant qui avait pour refrain :

Villeroi, Villeroi,
A fort bien servi le roi...
Guillaume! Guillaume!

On peut même recommencer ici un cours d'histoire militaire sur les campagnes désastreuses dont les plans étaient dressés dans le boudoir et sous le commandement des maîtresses de Louis XV. Aux batailles de Blenheim et de Ramilly, vous dira-t-on, les dragons de lord Clare soutinrent seuls, vaillamment, le choc des régimens anglais; les brigades irlandaises aidèrent à décider pour la France la journée de Fontenoy, et plus tard elles donnèrent de vigoureux coups de collier dans les campagnes d'Italie et d'Allemagne.

Certes, je me montre touché, comme je le dois, de cette fidélité de souvenirs, et je ne riposte point, ainsi que je l'aurais sans doute fait jadis, que si l'Irlandais avait déployé, dans sa patrie et pour sa patrie, tout le courage qu'il a mis au service de la France, il ne serait sans doute pas, depuis le roi Henri II, le très humble vassal de la puissance anglaise. Cependant, et par malheur, je sortais de l'Angleterre, où j'avais, par mainte conversation, appris que c'était sottise de manquer, par courtoisie, à établir toujours entre l'étranger et la France une balance de compte. C'est ce que je fis donc avec l'Irlande, dans l'ancienne salle des lords d'Irlande, où quelques *gentlemen* me montraient un jour, assez emphatiquement, une tapisserie fort estimée à Dublin, mais d'un bien mince mérite, je vous jure, et représentant la bataille de la Boyne. Je débitai à mon tour mon cours d'histoire. Je rappelai à mes jeunes gentilshommes si bien instruits de ce que les Irlandais avaient fait pour la France, qu'à tout prendre entre la France et l'Irlande, c'était depuis long-temps service pour service. En 1690, leur disais-je, le 6 juillet, aux lieux et dans l'action même dont cette tapisserie consacre la mémoire, des Français ont très bravement versé leur sang pour la cause de l'Irlande, qui avait fait sa cause de celle du roi Jacques, lequel nous regardait faire du haut de la montagne de Dunmore. En 1691, à la bataille d'Aughrim, la France fut-elle plus avare de courage et de services? Et après le siége de Limérick, n'est-ce point, mes jeunes gentilshommes, grace à l'intervention de la France que quatorze mille Irlandais ont pu, avec leurs familles, se soustraire, sur le continent, à la domination et aux vengeances de la maison de Hanovre? Me sentant en verve, je leur glissai même à l'oreille le récit de l'expédition française, qui, en 1798, s'en vint sous les ordres de Hoche opérer sa descente à *Ballycla-Point*, non loin de Galwai, dans le sud-ouest de l'Irlande.

Nos comptes ainsi réglés, nous n'en fûmes, suivant notre proverbe, que meilleurs amis, mes hôtes et moi. Il n'en pouvait guère être autrement. J'étais en terre catholique, en Irlande, où vivent encore tant de souvenirs jacobites, et à quelques pas seulement de la place de *Collége Grun*, où un pétard fit sauter naguère la statue équestre du roi Guillaume III, qu'on est allé relever un peu plus loin, et qui porte encore à son piédestal le ridicule titre de *Rex Franciæ*. Diable! il paraît que l'Angleterre s'imagine toujours que, non content d'avoir confisqué, de son vivant, la couronne

réelle de son beau-père, l'avide Guillaume, tout mort qu'il est, tient encore pour ses hoirs, même femelles, à ne point laisser prescrire, sur une couronne fictive, les droits plus qu'équivoques dont le malheureux Jacques fit, sept ans, amende honorable dans le château de Saint-Germain!

Les Irlandais, chez qui ces sentimens attractifs vers la France ne viennent ni de la communion religieuse, ni des études historiques, ni des voyages sur notre continent, les puisent dans leur instinctive idée de résistance à l'Angleterre. Ne pouvant échapper à sa domination politique, ils se débattent contre son influence sociale; la tête passée sous son drapeau et sous sa cocarde, ils regimbent contre ses modes; ne pouvant lui ressembler dans ce qui constitue son comfort si niaisement vanté, ils cherchent à ne pas lui ressembler non plus dans les habitudes de la vie; et pour que cette dissemblance soit plus tranchée et même ait un certain caractère d'hostilité, ils ont adopté une foule d'usages de France, descendus des gentlemen voyageurs aux classes de la bourgeoisie. Il n'est pas jusqu'à certains mots de notre langue dont ce peuple ne se serve pour détrôner le plus qu'il peut de mots de la langue anglaise, dont volontiers, du reste, il change les acceptions. J'ai fait sur tout cela des observations qui ont pénétré dans les faits même les plus insignifians de l'existence; j'ai découvert plus de choses que je n'en veux, que je n'en dois dire. Leur nomenclature, d'ailleurs, ne peut guère trouver place que dans un livre où tout se dit et se lit, et dans les conversations du coin du feu, où tout peut amuser. Ici, par leur isolement, elles paraîtraient puériles; en masse, et se mêlant parfois à des faits plus graves, elles ont formé pour moi l'ensemble complet d'un caractère national. J'ai bien vu de la sorte que l'étude des mœurs privées d'un peuple, depuis le plus bas étage jusqu'au plus élevé, était le plus sûr moyen d'arriver à connaître la tendance que prennent ses mœurs publiques et ses pensées secrètes. On peut même ainsi calculer jusqu'où, dans un temps donné, les unes et les autres peuvent se porter.

Ces tendances populaires sont frappantes surtout pour le Français qui ne voit l'Irlande qu'après avoir parcouru l'Angleterre et visité Londres, Oxford, Birmingham, Manchester, Liverpool, les villes du luxe, de la science, de l'industrie et du commerce, Londres surtout.

Certes, Londres possède d'interminables et de larges rues dont nos rues Vivienne et de la Paix ne seraient que les étroites et courtes extrémités. Dans toute l'étendue de *Regent-Street*, du *Strand*, d'*Old-bound* et de *New-bound-Street*, ce sont des magasins tout marbre et tout bronze. Les dorures, les entournemens peints et ciselés, encadrent capricieusement de hautes et épaisses glaces, où se mirent à la fois, et les tissus lamés d'or et d'argent, — et les étoffes de soie de Manchester, — et les aciers de Birmingham, — et ces cachemires qui feraient envie au harem d'un émir, — et les incrustations de l'ébène et du citronnier sur les boîtes de rose et de sandal, d'où les parfums de Chardin s'exhalent à travers les ciselures des

flacons couchés sur des coussins de soie; — et les écrins de velours dans lesquels scintillent et serpentent les feux bariolés des mille pierres de l'Inde, alongées en aigrette ou courbées en diadème; — et l'ébahissement des badauds qui encombrent les trottoirs; — et le coup d'œil amoureux de la jeune femme, dont instinctivement la marche se ralentit en passant devant ces bazars de la mode, mais qu'entraîne aussi plus rapide le bras sur lequel elle s'appuie;—et la physionomie mobile de l'élégante lady, qui tient entre ses mains une de ces merveilles, et qui, émue tour à tour de crainte et de désir, ne sait pas encore si son rêve de bien des nuits ne devra pas s'enfuir devant l'exorbitante exigence de quelques centaines de guinées.

Mais ce n'est pas assez de voir; entrez! Dans toute l'étendue de ces salons, entre des meubles de Boule et d'acajou, servant de comptoirs, vous marchez sur des tapis qu'on dirait venus de l'Orient. Des femmes à la taille svelte, aux doigts effilés et roses, au visage pâle, aux lèvres humides et vermeilles, qu'encadrent de longues boucles de cheveux tombant sur des épaules blanches, déploient aux chalands les marchandises que, du haut des casiers, font descendre des commis qui portent les cheveux en coup de vent d'une façon aussi distinguée vraiment que le premier venu d'entre les apprentis coiffeurs de Paris, et qui, l'habit noir sur le dos, et le cou passé dans la raideur de leur cravate, sont des dandies d'aussi bonnes manières que nos garçons tailleurs. A peine êtes-vous entré, que vous apercevez entre tous ces visages un échange rapide de coups d'œil et de sourires, un peu plus railleurs que minaudiers, et le nom de *French* circule à voix basse. Pourquoi cela? C'est qu'on vous a reconnu pour un étranger, et, qui plus est, pour un Français. Mais vous n'avez pas proféré un seul mot; c'est à peine si, parmi tous ces yeux qui brillent, il en est un dont les regards aient rencontré les vôtres. Eh! qu'importe? n'avez-vous pas salué en entrant? n'avez-vous pas été affable envers une classe pour qui, à Londres, on ne l'est pas? Vous voyez bien que vous êtes étranger, que vous êtes Français.

Or, à Londres, on doit se le tenir pour dit, si l'on veut passer pour un *gentleman* pur sang, à l'abri du ridicule et du mépris, il faut, quand on a la droite sur les trottoirs, heurter jusqu'à les renverser les passans qui ne l'ont pas, sans s'inquiéter s'ils portent des robes ou des haut-de-chausses; il faut n'aborder les gens et ne leur parler que le chapeau enfoncé sur les yeux; pour se donner une contenance, si on attend dans la rue, il faut siffler, il faut surtout frapper aux portes des maisons une mesure, *in rinforzando*, de coups redoublés. Le moins qui puisse arriver à l'homme bien élevé qui porte un frac et des bas de soie, qui salue, qui frappe un seul coup aux portes, qui cède le haut du pavé à un enfant, à une femme ou à un vieillard, c'est d'être pris pour un valet de chambre. Qu'il joigne à cela un jonc à pomme d'or, que je n'ai pas, Dieu merci! et le voilà descendu, dans l'opinion, à l'état de laquais.

Les gros marchands de Londres et leurs commis, mâles et femelles, prennent aussi volontiers l'homme poli pour un imbécile, qui, fraîchement

arrivé du continent, caresse la très ridicule opinion que tout ce qui sort des fabriques anglaises est d'une incontestable supériorité. Quand cette idée leur vient, ces messieurs et ces dames étalent tous leurs vieux restans de magasin. Je me souviens qu'un M. Palmer, riche coutelier de *Regent-Street*, a poussé la chose jusqu'à m'offrir des ciseaux rouillés. Je pris cela pour une gageure, et au lieu de me fâcher tout rouge, je donnai à mon visage l'air de la plus grande naïveté d'admiration qui se puisse imaginer pour cette rouille qui, pouvant gagner les deux branches, s'était contentée d'en ronger une seule; ce qui, disais-je, prouvait incontestablement l'infériorité des aciers de France, où les deux branches n'auraient pas manqué d'être oxidées. Je demandai le prix; c'était un prix fou; et me voilà de nouveau m'extasiant sur le bon marché. Filles et commis, durant ce temps, de se renvoyer sur ma bonhomie de vives épigrammes, dont l'engouement de la France pour l'Angleterre faisait le sujet, et que certainement notre sotte patrie méritait bien. Quand j'eus assez de ce jeu de niais et de dupe, je reposai froidement les ciseaux dans la montre, et lançant au nez du John-Bull un coup de gant et un bruyant éclat de rire, je l'invitai à garder les ciseaux pour les envoyer à l'exhibition de Charing-Cross comme un échantillon de l'industrie, de la politesse et de la bonne foi des couteliers de Londres.

Depuis Beaumarchais, le fond de la langue anglaise a bien changé, et si Figaro revenait au monde, il serait charmé sans doute, quand il en ferait usage, de recevoir un sourire au lieu du vigoureux soufflet de sa virago de taverne. Le mot nouveau, de quelque bouche qu'il sorte, est toujours le seul qui soit le bien venu; car il est le mot aimé, le mot après lequel soupire tout ce peuple marchand, le mot qui lui apprend le succès des efforts qu'il a faits pour l'entendre, *how much* (combien). Vous ne sauriez que ce mot seul, que vous pouvez hardiment vous lancer à travers l'Angleterre, qui que vous soyez, dandy, coureur d'amourettes, homme politique; un geste du doigt, suivi de ce bienheureux mot, et vous êtes compris : il est aussi le seul auquel l'Anglais daigne faire une réponse par gestes, si vous ne comprenez pas la réponse parlée. — Ce *rum's-teach* et ces fruits, *how much?* — Cet épagneul et ce cheval du Yorkshire, *how much?*— Et cette femme, *how much? how much* aussi, cette candidature et cette conscience d'électeur pour le torisme? Je vous le dis, *how much* est le fond de la langue, le seul, le véritable; il est toute la nationalité de l'Angleterre.

Mais ce mot prononcé, et la réponse faite, l'Anglais renfonce son menton dans sa cravate, resserre ses lèvres, remet ses mains derrière le dos, et reprend cette impassibilité gourmée, avec laquelle le plus chétif boutiquier de la Cité se fait donner du milord sur le continent. Quelque temps que vous vous trouviez seul avec lui, ne lui demandez rien ni de Londres et de ses environs, ni de l'Angleterre, ni des mœurs, ni des lois, ni des usages, ni du commerce, ni de l'industrie, ni des rues ou des chemins que vous devez parcourir; il ne saura rien, ne vous dira rien, ne verra rien, rien que sa marchandise, dont il aura pour vous triplé le prix, dont il ne rabattra

pas un shelling; et, à chaque question nouvelle, comme le Guillaume de *l'Avocat Patelin*, il reviendra à ses six aunes de drap et à ses six-vingts moutons. Il serait allé vingt fois en France, il saurait bien le français, que vous ne devez pas vous attendre à ce qu'il vienne en aide à votre ignorance de la langue anglaise. Il est dans son pays, et il aurait peur d'en abaisser la suprématie devant vous, s'il vous faisait voir qu'il a été forcé d'apprendre votre langue, lorsque vous avez cru pouvoir vous dispenser d'apprendre la sienne.

Quant aux magasins derrière les vitres desquels on lit à Londres : *Ici on parle français*, il faut les fuir. Cet écriteau prétentieux n'est qu'un détestable guetapens tendu à vos poches et à vos oreilles; c'est, et rien de plus, un moyen assuré d'éviter la concurrence, pour écorcher à l'aise les unes et les autres. Heureux lorsqu'ainsi que moi, on trouve ici un vieillard sourd, et là un enfant muet!

Les marchands de Dublin n'ont ni marbres, ni bronzes, ni dorures. A la façade et à l'intérieur de leurs magasins, ils n'ont point de glaces sans tain hautes de dix pieds, et ils n'ont pour les étaler ni de riches tissus, ni les étoffes les plus nouvelles. Quand leurs vitres sont effondrées, il les rajustent et les remplacent, le plus long-temps qu'ils peuvent, avec des carreaux de papier; les murailles sont nues comme celles de vastes hangards; et l'on se demande toujours si, la veille, la justice et les créanciers ne sont point passés par là. Ils n'ont, pour en remplir le vide et la solitude, ni un peuple de commis en habit noir, ni un essaim de filles en toilette de salon; rien de ce qui peut attirer la jeunesse rieuse, ou l'élégance fantasque, ou la vieillesse causeuse et coquette; mais n'importe, entrez. Vos bottes parisiennes courent risque, il est vrai, de s'érailler aux clous du plancher, dont des tapis moelleux ne dissimulent point les aspérités, ou sur lequel la brosse du frotteur n'a pas étendu le poli glissant de la cire. Entrez toujours; mais saluez, car le marchand vient à vous en saluant de la tête et du regard, car un siége vous est apporté par le fils de la maison, enfant de dix ans, qui revient de l'école, et que votre arrivée a interrompu, je crois, dans le récit de quelque espièglerie d'un camarade, ou de quelque encouragement du maître. Le marchand vous montrera tout d'abord ce qu'il aura de mieux chez lui; et comme il vous sait étranger, comme il pense que vous venez de l'Angleterre, où vous avez appris à être défiant, sans attendre que vous ayez articulé le sacramentel *how much*, il vous dira le prix; et en le comparant à la marchandise, vous ne le trouverez point exagéré; et ce prix encore, le marchand de Dublin ne vous le demandera pas, comme le marchand de Londres ne se fait pas faute de vous le demander, en guinées; car lui, le pauvre marchand de Dublin, a la loyale bonhomie de croire qu'un étranger ne connaît que la monnaie qui a cours dans un pays, au moment où il y voyage. Lorsque l'étranger peut et doit croire que la guinée n'est autre chose que le souverain d'or, le pauvre marchand de Dublin n'a pas, comme le riche marchand de Londres, sous prétexte que le marché a été conclu en

guinées, le front de vous soutirer, par souverain d'or, le shelling et demi de plus que valait autrefois cette ancienne monnaie, éteinte aujourd'hui, et dont vous ne trouveriez pas dans tout le royaume-uni le signe représentatif ailleurs que dans les médailliers des antiquaires.

La qualité ou le prix de la marchandise ne vous convient pas peut-être; on passe alors aux qualités et aux prix inférieurs, et entre le marchand et vous il s'établit une causerie toute de bonne foi d'un côté, toute de confiance de l'autre. Si vous paraissez ne pas bien comprendre, ne vous dépitez point. Vous n'avez pas lu, il est vrai, à la porte : *Ici on parle français*. Mais, pour vous, le maître de céans épuisera tout ce qu'il sait des mots de votre langue nationale. S'il y a confusion (*mistake*), il appellera l'aînée de ses filles, une ravissante créature, pâle et triste, bien modestement vêtue, qui, suivie de sa mère, d'une mise encore plus simple, vient remplir un devoir, et non chercher à plaire. Elle parle, et vous avez alors la preuve de ce que vous avez peut-être entendu dire, que le peuple d'Irlande est le peuple étranger qui prononce le plus clairement la parole française. Je ne sais quoi de touchant et de sympathique s'établit en ce moment; les individualités s'effacent, ce n'est plus un homme de France, ce n'est plus une jeune Irlandaise qui parlent ensemble, c'est la France, c'est l'Irlande; vous dites tout ce que vous avez dans le cœur pour la France, elle dit tout ce qu'elle sait de l'Irlande. La conversation commence au *rail-way*, se continue, s'étend, et prend une forme nouvelle, car avec leur finesse de traits et d'observations les femmes font pénétrer plus avant dans ce que les nations ont de plus intime. La langue poétique se fait jour bientôt; l'Irlande ne s'appelle plus l'Irlande, c'est Erin, la verte Erin, l'émeraude de l'Atlantique, où les arbres sont toujours verts, où le shamrock étale parfois sa triple feuille et le rouge panaché de sa fleur, où les montagnes se colorent du violet pourpré des bruyères, où les lacs sont bleus et semés de lis d'eau et de nénuphars, où les torrens roulent sur des rochers en écumeuses et blanchissantes cascades.

C'était comme un écho des mélodies de Thomas Moore et de la poétique éloquence d'O'Connell, qui me venait par la voix de cette patriote et intelligente fille. Mais aussi revenait, comme un refrain mélancolique, le reproche amer du gentilhomme du *rail-way : l'étranger pourtant ne vient pas nous visiter*. Je n'osai pas non plus demander pourquoi.

Quand je sortis, j'avais déjà dans la tête de quoi faire un livre sur l'Irlande que je n'avais pas encore parcourue, et dans le cœur l'invincible désir de me jeter dans toutes les émotions du cœur et du regard, dont la jeune Irlandaise, me traçant un itinéraire, m'avait dit que le comté de *Wicklow*, les lacs et les montagnes de *Killarney* et de *Gungariff*, au sud de sa patrie, et, au nord, le comté d'*Antrim* et le *Géant Causeway*, étaient les sources éternellement fécondes.

Je fis, malgré moi, un retour sur l'Angleterre, où partout j'avais trouvé ce ton gourmé, cette réserve froide, dont la boutique de Londres n'est qu'un type affaibli. Je me demandai pourquoi cette riche, cette puissante Angle-

terre, qui faisait à l'étranger tant d'étalage de son luxe et de sa richesse, était aussi peu communicative, aussi contrainte qu'un cadet de Gascogne dans son chétif manoir qu'il a tant vanté, quand l'étranger venait la voir chez elle, admirer de près ce qu'on avait peint si beau dans la perspective, à travers un bras de mer; l'étudier, non pas dans ses salons, dans ses clubs, alors qu'on ne peut la voir qu'à ses heures, quand elle a fait sa toilette, quand elle est frottée de savon de Windsor et d'eau de mousseline, lorsqu'elle a des gants et que la livrée poudrée encombre les vestibules et les antichambres; — mais l'étudier comme doivent être étudiées les nations, ainsi que les grands hommes, en pantouffles et en robe de chambre, dans le déshabillé des mœurs et des manières, dans le peuple des boutiques, des rues et des tavernes.

Pourquoi l'Angleterre est ainsi? Pourquoi, à l'étranger qui refuse de puiser seulement dans le grand monde une instruction toute faite, qu'il irait ensuite colporter niaisement sur le continent, elle fait payer cher ce qu'il parvient à découvrir parmi les gens dits de peu? pourquoi à celui-là, le soir, s'il est attardé dans les rues, son aristocratie ivre de vins d'Espagne, et sa canaille payée et ivre aussi, mais ivre d'ale et de porter, crient *french dog?* pourquoi, au lieu d'une mer paisible et de côtes accessibles, elle voudrait avoir pour ceinture, comme la Chine, une muraille infranchissable? Je le sais aujourd'hui. C'est que l'Angleterre, dans tout son bruit d'industrie, dans tout le faste de son luxe, a quelque chose qu'elle voudrait cacher, quelque plaie honteuse qui la ronge sous le manteau d'aristocratie et d'orgueil dont elle se couvre : la misère et la prostitution!

Oui, la misère et la prostitution! Je les ai vues toutes les deux, côte à côte, si bien mêlées qu'elles semblaient ne faire qu'une, dans les plus riches, les plus industrieuses cités de l'Angleterre. A Londres, à Manchester, à Liverpool, la misère est plus hideuse qu'en aucun lieu du monde, car elle est en chapeau, en cachemire, en robes à volans, en habit noir; elle est chaussée, elle est gantée. Mais son chapeau est graisseux et cassé, son cachemire est sans couleur, sa robe ne tient pas au corps, et ses falbalas traînent en banderoles sur le pavé; mais l'habit noir est usé plus loin que la corde, et a des poches béantes; mais la jambe des bas glisse sous le talon, les bottes et les brodequins laissent passer l'orteil, et la main se fait jour à travers les doigts des gants. Les rues des grandes villes d'Angleterre sont d'immenses fripperies de costumes tombés du grand seigneur à l'indigent par l'entremise des laquais. L'Angleterre est infestée de Robert Macaire qui font les beaux sous leurs sales habits, et de Jane Shore en chapeau et en voile, qui, ramenant de leurs doigts amaigris de longs schales sur leurs épaules nues, vous disent en passant : *I am hungry!* j'ai faim!

Oui, la misère et la prostitution! Quand vous échappez aux gémissemens de celle-là, vous vous heurtez aux provocations de celle-ci. Comme à sa sœur aînée, la rue lui appartient le jour, la nuit, à toute heure; ce n'est point l'affaire de la police. On a pu se rendre compte de la prostitution de

Paris et de la France. Je défie le plus habile Parent-Duchâtelet de faire la statistique seulement de celle de Londres. Elle est là sur une échelle d'une étendue hors de toute proportion. C'est une infame et effrayante chaîne qui enlace toute l'Angleterre dans le labyrinthe de ses rues. Les anneaux fleuris s'en rattachent aux éblouissantes épaules des femmes de Drury-Lane, et de là s'en vont se perdre, visqueux et fluides, dans les boues les plus reculées des faubourgs et des villes industrielles et maritimes. C'est qu'en Angleterre la loi se tait, et la prostitution peut commencer et commence à l'âge où elle n'a pas encore les passions pour excuse... Elle est bien loin de finir à l'âge même où depuis long-temps elle ne les a plus. Chose plus horrible encore, la peine de mort elle-même ne peut empêcher de fleurir là, dans toute sa turpitude, le crime dont nulle plume, nulle bouche qui se respecte n'ose écrire ou prononcer le nom.

Oui, riche et puissante Angleterre, parle au monde chaque jour par la voix de ta presse ou de celle que tu soudoies à l'étranger, par la voix de tes lords roulant sans cesse sur toutes les grandes routes de l'Europe, parle de tes machines, de ton industrie, de ton peuple d'ouvriers, de tes générations de laquais, de la vitesse nerveuse de tes chevaux, de tes courses au clocher, de tes chasses au renard, de tes grands parcs, du luxe de ton aristocratie, de l'afféterie pudibonde de tes femmes, des ciselures de tes services d'argent et d'or, de tes vaisseaux de l'Inde et de tes ports de mer; entonne fièrement ton orgueilleux *Rule Britannia!* qui gronde comme l'Océan dont tu te dis la reine. Sois fière de tout cela, magnifique Angleterre! Mais de cette médaille dont tu ne montres jamais que le beau côté, moi, j'ai cherché, j'ai trouvé le revers, et je te le montrerai éternellement. Oui, la prostitution et la misère sont à ta civilisation tant prônée ce que sont aux marbres et aux bronzes des édifices les immondices qui les oxident et qui les rongent.

Pourquoi l'Irlande, au contraire, l'Irlande, si pauvre, si nue, si oppressée, ne demande pas mieux que d'être visitée? Pourquoi, lorsqu'on interroge ses enfans, apprend-on d'eux, sur leur patrie, tout ce qu'on leur demande, et au-delà? Pourquoi encore, affable aux étrangers, mettant au jour tout ce qu'une noble nation renferme de probité, de pudeur, de politesse, d'intelligence et de sentimens tendres; pourquoi, pleine de tout ce que Dieu peut répandre de beautés sur une terre bénie, est-elle cependant délaissée de l'étranger?

Depuis les grandes pierres druidiques jusqu'aux élégantes abbayes des XIIe et XIVe siècles, les conquêtes des Celtes-Espagnols, des Danois, des Saxons, des Normands; les réactions religieuses d'Henri VIII et de sa fille, la sanglante Marie; les destructions iconoclastes des fanatiques soldats de Cromwell, les persécutions religieuses et politiques de la maison de Hanovre, ont couvert l'Irlande de ruines où se retrouvent les vestiges de l'architecture que chaque nation y a superposée; ruines aussi vieilles, aussi belles et plus saintes que les ruines de la Grèce et de l'Italie... Pourquoi donc les archéologues ne viennent-ils pas les interroger?

L'Irlande a des lacs vastes comme une mer, peuplés d'îles sans nombre et verdoyantes; elle a des chutes d'eau de deux cents pieds d'élévation, ombragées des fleurs du chèvrefeuille, et où pendent les grappes rouges du sorbier des oiseaux; elle a des montagnes où les nuages dessinent leurs formes fantastiques au-dessus des lacs sans fond que les vents agitent à leurs cimes; elle a des rochers menaçans et couverts de bruyère, qui penchent sur des abîmes; elle a des arbres gigantesques et six fois centenaires sur des pans de vieux murs; le feuillage de ses forêts et l'herbe de ses prairies semées de shamrock sont d'un vert inconnu au reste du monde; au seuil de ses cabanes, dans ses vallées, au flanc des monts, au pied des cascades, on rencontre des femmes fortes, belles et pudiques, aux grands yeux bleus et voilés, aux sourcils noirs, mélange primitif de l'Espagnol et du Normand; des têtes blondes et bouclées comme en peignait Lawrence, et des têtes de Judith aux cheveux noirs comme en voudrait Scheffer..... Pourquoi donc les artistes ne viennent-ils pas demander à l'Irlande des tableaux comme en trouvait Salvator Rosa?

La vieille Irlande encore a un alphabet à elle, que je vous ferai connaître; et si, au lieu d'être jetée à l'entrée de l'Atlantique, comme une proie à tous les maraudeurs de royaumes, elle avait été faite pour dominer, elle aurait pu le donner au monde, comme les Phéniciens ont donné le leur. Les pêcheurs de l'ouest, ces peuplades du littoral de l'Océan, qui remontent sans mélange aux races celtiques, et que n'ont pu encore niveler l'oppression et la langue anglaise, chantent encore dans leur vieil idiome les ballades et les chansons de leurs anciens bardes, que je vous traduirai, j'espère. Et cependant nul grammairien épris de la linguistique ne vient chez eux saisir au berceau cette langue primitive; nul poète ne vient s'asseoir dans leurs huttes de terre et de roseaux, pour rajeunir ses inspirations aux sources d'une poésie qui semble née d'hier, tant elle a de richesse, d'harmonie, de fraîcheur et de grace naïve.

L'Irlande aussi a une musique à elle, tour à tour mélopée simple et plaintive, ou vive et roulante ritournelle, qui lui vient de ses fortunes diverses, des sons gutturaux de sa langue, des murmures de ses lacs, et des voix lentes et sonores de ses échos : musique primitive, qui explique l'origine de la harpe d'Erin, sur laquelle, plus tard, l'ange du christianisme a déployé ses ailes. La harpe d'Erin est aujourd'hui détendue et muette, il est vrai; mais si le musicien venait s'asseoir à la cime des montagnes, il entendrait encore, de la chaumière perdue à leurs flancs, monter à lui les vieux airs de l'Irlande, ces airs inconnus qui font rêver... Pourquoi donc n'y vient-il pas?

L'Irlande est encore le pays des beaux jours d'O'Brian, alors que, pour célébrer la sainte probité de ses mœurs, ses bardes disaient d'elle qu'une jeune et belle fille, portant un bracelet d'or enrichi de diamans, pouvait parcourir seule toute l'Irlande sans rien perdre de sa parure, sans rien risquer pour sa pudeur... Et cependant on ne rencontre sur aucune de ses routes les équipages des grandes et riches familles de l'Angleterre ou du continent.

Pourquoi donc tout cela est-il ainsi? Pourquoi, d'une hospitalité si douce envers l'étranger, pourquoi, riche de souvenirs et féconde en inspirations, l'Irlande est-elle, comme un pays stérile et maudit, délaissé du poète, de l'artiste, du philosophe et du voyageur?

J'ai voulu avoir enfin la réponse à tous ces pourquoi dont je n'avais osé adresser un seul ni au gentilhomme du *rail-way*, ni à la jeune Irlandaise du magasin de Sackeville-Street. Je me suis donc mis à parcourir l'Irlande, allant de l'est au sud, du sud à l'ouest, et de l'ouest au nord, à travers ses grandes villes aussi bien qu'à travers ses montagnes et ses tourbières, sur ses lacs fleuris aussi bien que le long des rivages grondans de ses deux mers. Je me suis agenouillé dans ses pauvres églises, où il n'y a qu'une croix de bois, celle qui sauva le monde! Et j'ai écouté le soir, à la veillée de la famille des pêcheurs, les chants et les récits des anciens, des heureux jours de l'Irlande. J'ai joué avec de tout petits enfans, bien blonds et bien sourians, mais bien pauvres, bien nus, et perdus au milieu d'animaux domestiques, dans ces trous creusés en terre qui, recouverts de gazon, sont appelés une chaumière par les rares heureux du pays; et souvent, au sortir de là, le cœur triste de tant de misères, j'ai écouté à la table du froid possesseur de deux cent mille acres de terre l'énumération des lacs, des montagnes, des cascades qu'il a dans ses domaines, des chevaux qu'il nourrit dans ses écuries, des chiens que dressent ses piqueurs, des troupeaux de cerfs qui grandissent dans ses immenses parcs, et des tenanciers auxquels il *donne la vie*... moyennant service et redevance.

Mon voyage est encore loin de sa fin, et pourtant cette réponse que j'appelais, je l'ai déjà trouvée : je sais déjà mon Irlande par cœur. L'histoire en sera longue peut-être, car elle ne pourra se faire jour que peu à peu, dans chacun des chapitres de mon livre, comme je l'ai apprise, comme elle m'est venue seulement de chacun de mes pas sur cette terre si malheureuse, si peu connue et pourtant si belle!

Mais sachez-le en attendant : si les étrangers ne viennent pas voir l'Irlande, c'est que les Anglais ne parlent d'elle et de son peuple qu'avec le sourire du dédain ou de la moquerie; c'est qu'ils en font des tableaux à faire reculer les plus grands courages d'artistes, de poètes et de penseurs; c'est que seuls, hors du royaume-uni, ils ont la voix haute, et que l'Europe se laisse prendre à leurs diffamations contre l'Irlande, aussi bien qu'à leurs jactances sur l'Angleterre. C'est qu'ils ont pris soin de rendre l'Irlande si malheureuse, qu'au premier abord leurs paroles n'ont point l'air d'une calomnie; c'est qu'ils savent bien que si, ne tenant pas compte de leurs précautions oratoires, quelque étranger veut voir par ses yeux; arrivé par la jetée de *King's-Town*, cet étranger, dans le premier être vivant qu'il rencontrera, verra l'Irlande qui est nue, que le premier cri qu'il entendra sera le cri de l'Irlande qui a faim, et qu'alors il sentira son cœur défaillir et reculera jusqu'au *steam-packet* pour retourner dans la superbe Angleterre! C'est que, si l'étranger passe outre, il s'aperçoit bien vite que les yeux

et la bourse d'un pauvre voyageur ne contiennent ni assez de larmes, ni assez d'or pour pleurer sur tant de misères, et pour couvrir tant de nudités; c'est qu'il y a tant d'indignation sainte à se laisser monter au cœur, que l'on craint d'en être étouffé; c'est qu'enfin un voyage est ordinairement un plaisir, et qu'il faut être au moins singulièrement bâti pour chercher à dépenser en commisération, en aumônes et en anathèmes, la sensibilité et l'argent dont on a fait provision pour se le donner.

Si l'Irlande, au contraire, prie à deux genoux l'étranger de ne point dédaigner ou craindre de venir chez elle; si elle lui fait un accueil plein de noblesse et d'affection; si elle ne prend nul soin de lui cacher ce qu'elle est; si elle n'a nul soin de jeter sur sa misère, comme fait la canaille d'Angleterre, les défroques rapées dont le peuple des laquais ne peut plus rajuster, vernir, ou brosser à son usage l'intransmissible vétusté; si là elle marche nue, sans rougir de sa nudité, et ici, sans se pavaner lâchement sous les haillons qu'on lui jette; si elle a toujours la tête haute et le corps droit, comme les grands arbres de ses montagnes que n'ont pu courber les vents; si, affamée, nue comme elle est, elle ne tend pas la main, attendant pour ainsi dire que l'aumône aille à elle; c'est que l'Irlande est toujours une brave, une noble nation. C'est qu'elle sent bien qu'elle n'est point faite pour être ainsi éternellement mise par l'Angleterre au ban de l'Europe; c'est qu'elle veut montrer jusqu'au bout que si, depuis des siècles, elle a subi son infortune, elle ne l'a jamais acceptée; c'est que surtout elle sait, elle prouve avec orgueil que des deux plaies qui rongent la magnifique Angleterre, la pauvre Irlande n'en a qu'une, et que ce n'est point la plaie honteuse, la plaie infame; c'est qu'elle dit que la sienne lui vient des autres et non d'elle-même; c'est que l'étalage de sa misère, ainsi digne, ainsi vertueuse, est un acte sublime de protestation, une sainte vengeance. Qu'on ne s'étonne donc pas, si elle refuse de jeter sur elle rien de ce qui en pourrait affaiblir ou déguiser la profondeur!

Voyez, semble-t-elle dire à l'étranger, l'Angleterre et l'Irlande sont deux têtes jetées sous la même couronne. Voyez comme la première est belle et fleurie, comme vont à elle et les admirations et l'or du monde! Mais voyez ce qu'on a fait de la seconde; comme elle est nue, comme elle est délaissée, comme elle est déshéritée de tous les droits qui constituent une nation! comme la couronne est légère au front de l'une, et comme elle a meurtri le front de l'autre! Oh! dites, dites donc! si la grande voix d'O'Connell n'obtient pas justice pour l'Irlande; si, avant que le bandeau royal, en se resserrant toujours, n'ait achevé de la broyer, cette tête, ainsi meurtrie, voulait se soustraire à d'ignobles étreintes, et, loin de sa sœur préférée, chercher l'air et l'espace qui font vivre; dites si les peuples, si les rois eux-mêmes oseraient lui crier : Irlande, sois maudite, tu troubles la paix du monde!

C. Feuillide.

Critique Littéraire.

LES SALONS DE PARIS,

DE Mme D'ABRANTÈS.

Le titre de ce livre semblait nous promettre des causeries légères, piquantes et de bon goût, et nous trouvons d'abord que l'auteur nous présente les *salons de Paris* dans un point de vue sérieux, qui donne à l'œuvre une physionomie inattendue, une portée nouvelle, un intérêt plus véritable. Cela était louable. Mais Mme d'Abrantès, qui n'a pas étudié les temps et les mœurs sans une secrète prévention, a mis notre époque en cause et prononcé ce double jugement : La société du XVIIIe siècle, malgré des vices impossibles à nier, exhale *l'aménité des procédés, un goût exquis, des graces et une urbanité parfaites. Aujourd'hui, pour tout changement, on est grossier sans être meilleur, et la société, qui se croit régénérée, s'en va s'écroulant.* C'est là une condamnation trop leste pour que nous l'acceptions sans examen. Nous nous introduirons donc dans l'ancienne société, pour établir, entre l'époque préconisée et l'époque condamnée, un rapprochement dont peut-être il résultera des conclusions différentes de celles qu'a données Mme d'Abrantès.

Richelieu, qui avait deviné et qui continuait la politique de Louis XI, en rappelant les turbulens barons autour du trône, en créant des charges pour les retenir à la cour, donna la sécurité à la couronne, en même temps qu'il fit naître l'étiquette et ce que naguère on appelait exclusivement la société. Les femmes, transportées de leurs salles silencieuses au sein des fêtes de la cour, qu'elles ornaient et animaient, présidèrent aux réunions de la ville, qui se formèrent aussitôt; les hommes, charmés d'un commerce si doux, si intime, si peu habituel, furent entraînés à adoucir leur rudesse. Mais le penchant à conspirer, qu'ils avaient apporté de leurs châteaux, ne fut pas sitôt vaincu. Pendant que le désir de plaire réformait les manières, on conspirait auprès des femmes; et nous avons vu, durant la fronde, ces femmes, devenues le mobile et le but des entreprises les plus hardies, porter l'intrigue jusque dans les salons de la famille royale. Au milieu de ces agitations cependant, la société s'acheminait. Déjà Louis XIV était le monarque magni-

(1) 2 vol. in-8o, chez Ladvocat.

fique que nous connaissons; déjà les spectacles, les réunions élégantes, l'amour et ses joies, avaient apaisé l'esprit de révolte : on oubliait de conspirer. On conversait, on conversait sans cesse, dans cette société d'abord si intrigante; de là tant de bonnes histoires que nous ont léguées Saint-Simon et les inimitables bavardages de Mme de Sévigné. Déjà aussi le cercle de cette société s'ouvrait pour cinq cents familles nouvelles, auxquelles l'épuisement des finances avait fait vendre des lettres de noblesse.

Mais il est telle liberté qui engendre l'abus. La société des femmes, qu'on avait si parfaitement goûtée, devint un besoin que la facilité de se satisfaire rendit toujours plus pressant. A l'exemple de Louis XIV, on s'était fait aimable, galant, puis dévot; on se fit licencieux à l'exemple du régent et de Louis XV; et, par imitation et par entraînement, la société se trouva prise en même temps d'un insatiable amour. Il fallut une expression à cette ardeur amoureuse dont on était possédé : les rimeurs furent généralement recherchés, et la société, grossie maintenant d'une infinité de faux marquis et de faux vicomtes qui s'étaient introduits par supercherie, s'agrandit de tous les ordres de la littérature, les philosophes au premier rang. Dès-lors on philosopha et on chanta. A la question la plus oiseuse, la plus ridicule ou la plus importante, on répondait par une tirade, par un madrigal ou par un couplet, soit emprunté, soit pris dans son propre fonds, et la chanson, épigrammatique ou pastorale, régna. Dès-lors, on aima à la ville, on aima aux champs. Chaque saison eut ses saturnales, durant lesquelles ruisselait le vin de Champagne et jaillissaient les couplets; car ce qu'il fallait à cette société amoureuse, sceptique et imprévoyante, dont la position de fortune et les distinctions sociales n'avaient pas encore été atteintes par les révolutions, c'étaient des chants, des contes licencieux, les dialogues grivois de la halle et le fou rire.

D'un autre côté, il n'était pas rare que les seigneurs de la cour se reposassent des amours *comme il faut* auprès de filles de peu. Ils recouraient à divers déguisemens pour s'approcher d'elles et les séduire. Si elles opposaient une résistance à l'épreuve d'offres éblouissantes, ils usaient, pour les enlever et les parquer dans des sérails, d'expédiens tels que celui de mettre le feu à leur maison. Si leur père, leur frère, plus soucieux du dommage causé à leur honneur que de celui causé à leur fortune, s'avisaient de se croire entachés par cet enlèvement, une lettre de cachet répondait à leurs plaintes, quand ils ne perdaient pas la vie dans cette lutte contre le fort. D'ailleurs, une femme titrée, adorable exception, restait-elle belle et chaste entre toutes ces femmes folles et vicieuses, on tentait aussitôt de la flétrir. Sous le prétexte de quelque bonne œuvre à accomplir, on l'attirait, à son insu, dans une maison de filles perdues, à la vue de gens apostés, et la pauvre femme, surprise au moyen de sa vertu, déshonorée, quoique innocente, mourait désespérée de la perte de sa réputation. On donnait à ces abominations, qui dataient de la régence, le nom de roueries; il y en a eu de plus atroces dont on se vantait impunément. Malgré tant de perversité néan-

moins, il y avait une sorte de délicatesse dans l'amour, on était encore soigneux de plaire, on tenait encore à obtenir l'affection alors même qu'on la violentait et qu'on l'achetait.

Louis XVI cependant était trop chaste pour que son exemple ne modifiât pas quelque peu les mœurs de cette société qui se transformait selon les influences qu'elle recevait de la royauté. Quand il fut prouvé que la séduction des femmes échouait auprès du roi, on s'abandonna au jeu pour se distraire de la débauche. On joua des sommes énormes, et pour acquitter les *dettes d'honneur*, il devint *délicieux* de substituer sa signature à 100,000 fr. de billets de caisse soulevés chez un financier, *délicieux* d'escroquer les diamans de sa femme, les diamans de sa maîtresse, au profit d'usuriers et de courtisanes. Alors la philosophie dominait si généralement, que les livres des philosophes meublaient l'antichambre aussi bien que le salon. Chacun raisonnait, et tandis que le scepticisme continuait d'enrôler en haut lieu une foule de prosélytes, la nation, se demandant à son tour si elle ne devait pas être appelée à compter parmi cette société où il était possible de se glisser par achat de titres, par fraude et par mariages d'argent, arrivait à la connaissance de ses droits, qu'elle revendiqua contre toute attente, lors de la convocation des états-généraux. On avait bien compté, à Versailles, sur des bavardages et des criailleries parlementaires, mais on n'avait pas cru devoir craindre davantage de petits nobles, de curés à portion congrue, qui se montraient soumis dans leur diocèse, et surtout de procureurs et de médecins. Conséquemment la société, si remarquable par l'*exquise politesse*, si *excellente* sous le rapport du *goût et de l'urbanité*, se répandit en railleries hautaines et sanglantes sur le manque d'élégance des notables, sur l'air provincial des curés de campagne qu'elle appelait la tourbe du clergé. Les députés, dès leur arrivée à Versailles, furent humiliés et bafoués, mystification stupide et impudente qui envenima au plus haut point les ressentimens nés des excès des ordres privilégiés aussi bien que de l'impéritie de l'administration. Quand, ainsi aiguillonnés, les députés des communes se furent constitués *Assemblée nationale*, l'aristocratie qu'étonnait une mesure si nouvelle, s'émut, cria qu'un corps de séditieux s'était investi du pouvoir souverain pour montrer au royaume qu'il n'avait plus de roi. Puis, presque aussitôt, ce qu'on appelait la cabale Polignac, parcourant la liste des députés, arrêta de bonne foi « que M. Sallé, issu de Cochon, s'alliant à Gras, ne saurait imposer à la France ni au conseil d'état où MM. La Bête, Poulain, Cornu, Muletête, tiendraient la première place. » Cette autre grossièreté porta son fruit aussi. Les députés en apparence désavoués du roi, qui restait flottant, couverts de mépris par la cour, repoussés de la salle de leurs délibérations, puis des Récollets, puis de Notre-Dame, s'installèrent au Jeu de Paume; là, exaltés par les circonstances, ils rendirent le décret et prêtèrent le serment qui valurent à la France l'*Assemblée Nationale permanente*. Mais à quoi bon rechercher si loin le trait dominant de la société de cette époque? n'est-elle pas nettement caractérisée par ce juge-

ment des contemporains à l'égard d'une infinité de personnages historiques, *dur et rogue*, et peut-il y avoir alliance inaltérable entre la dureté et l'urbanité, entre l'arrogance et la politesse?

Ceux qui, depuis les approches de la convention, se renfermant dans la vie intérieure, passaient le temps à rêver la liberté réelle, à s'entretenir des affaires publiques, c'est-à-dire d'assassinats juridiques, de projets de lois et de discours oratoires; ceux-là, qui étaient ce qu'on pouvait appeler la société, avaient, au sortir de cette époque de sang, une physionomie grave, assombrie encore par la littérature du temps qui, depuis Mesmer et consorts, puisait volontiers ses moyens d'émouvoir dans le merveilleux et la terreur. Durant les jours menaçans qui s'étaient écoulés, on avait eu si souvent à trembler pour soi ou pour les siens, que le papillotage, les chants, les caricatures en action, eussent paru une anomalie à ces esprits encore frappés d'horreur et d'épouvante. Aussi la société ne s'empressait-elle guère de rétablir des réunions où elle pût se donner rendez-vous. Bientôt aussi, elle reprit généralement une teinte de sa rudesse première, ce qui n'autorise pas à dire que la civilisation avait rétrogradé, mais bien qu'elle subissait une influence nouvelle, l'influence impériale, militaire et despotique, qui amena la langueur dans les plus chères affections. Alors le jeune homme, hérissé de grec et de latin, passait sans transition des écoles à l'armée, qui devait lui tenir lieu de pays, de société, de famille. Il n'était guère question vraiment d'être fils pieux, mari attaché, père attentif, homme de goût et de belles manières, mais brillant et hardi soldat. Pour chacun, il n'était qu'un désir, une préoccupation, un but : *Son bâton de maréchal à gagner*. Une sorte de diplomatie avait été imaginée pour les négociations qui tendaient à cette fin; on passait sur la forme pour toute autre affaire. Les réceptions, les fêtes, les conversations, les mariages, les amours même se traitaient militairement, et les petits capitaines de l'empire, introuvables quand la justice avait à connaître de leurs actes, ne cravachaient pas les lois avec moins d'impudence que les marquis d'autrefois. Alors la femme, qui comptait à peine quelques semaines d'existence à deux, après longues années de mariage, seule avec ses jeunes enfans, dépensait le temps à se parer, à chanter, en s'accompagnant de la harpe, *le Départ du Croisé*, à lire les bulletins de la grande armée et à regarder tristement sa beauté délaissée. Si passait quelque bel officier, fort ignorant de prévenances délicates, voire même de politesse courante, mais amplement pourvu de cette galante jactance de bivouac en usage pour la vivandière comme pour la duchesse, si passait quelque bel officier, bien pressé d'aimer, d'être aimé et de repartir, la pauvre délaissée, qui croyait ne pouvoir être assez reconnaissante pour celui qui l'arrachait à son ennui, ne refusait pas toujours un amour qui n'avait été ni mérité, ni réellement désiré, ni convenablement demandé. Quand alors il fut hors de doute que la préférence d'une femme s'obtenait avec moins d'amour, de fidélité, que n'en exigeaient de leurs ducs et de

leurs marquis les Laguerre et les Guimard, les hommes renoncèrent à se contraindre pour apporter davantage dans un engagement qui pouvait se former et se rompre avec la même facilité. Le cœur y perdit son occupation la plus douce, l'esprit l'émulation la plus efficace, partant la vie y perdit l'intérêt, et la société son plus grand charme. Et cet état de choses a dû arriver jusqu'à nous, les deux pouvoirs à qui il était encore donné d'agir sur les mœurs, les femmes et la littérature, étant sans influence active : la littérature, parce que, plus avide de succès que d'améliorations, elle négligeait dès-lors sa véritable mission et s'occupait à flatter le goût dominant plutôt qu'à le diriger; les femmes, parce qu'elles étaient détrônées pour avoir mis en oubli leur dignité. Visiblement donc, le laisser-aller de manières qu'on nous reproche, n'est pas le tort de notre époque, mais un dernier trait de l'empire que la figure nouvelle qui se dessine n'a pas encore effacé.

Quant à nous, qui pour la plupart ne trouvons pas en entrant dans le monde, fort agrandi aujourd'hui, les distinctions et la position de fortune qui y attendaient l'ancienne société; quant à nous qui sommes forcés de nous créer la place que nous voulons occuper, de nous frayer un chemin vers l'avenir, et qui rencontrons partout les rangs si pressés, que nous arrivons à nous mettre en évidence à grand'peine, nous sommes si entièrement absorbés dans nos préoccupations studieuses et inquiètes, que même à vingt ans nous ne sentons pas le besoin impérieux de société, la soif de dissipation et de folie qu'on avait autrefois. Déjà nous connaissons trop le vide de ces mystifications polies qu'on nomme *complimens*, *protestations*, pour perdre le temps à les rechercher, et, par cela qu'elles nous ont un instant dupés, nous mettons une sorte de pudeur et de politesse à en être sobres envers les autres, différant encore, sur ce point, de la société du XVIIIe siècle, à laquelle les flatteries réciproques étaient indispensables pour caresser son orgueil et amuser son oisiveté. Après avoir signalé de si notables changemens dans le caractère national, est-il bien nécessaire d'ajouter que nous ne saurions pas mieux nous accommoder *des maisons ouvertes, des réunions permanentes,* qui allaient si bien aux mœurs du XVIIIe siècle, que ce qui reste de la société de cette époque ne s'accommode des mœurs d'aujourd'hui.

Si d'ailleurs nous sommes moins intrigans qu'au temps de la fronde, moins parleurs qu'au grand siècle, si nous sommes moins légers, moins *roués* que sous la régence et les règnes suivans, y a-t-il raison à dire que nous courons à notre ruine? Si nous sommes guéris du despotisme militaire, si la révolution de 1830 ne ressemble en rien à celle de 1793, y a-t-il bonne foi à prétendre que nous avons rétrogradé? Si enfin l'espèce *grand seigneur* a disparu, n'affirmerons-nous pas, nous, que nous avons progressé? Car ce qui donnait à l'homme de cour une physionomie particulière, ce n'est pas le décousu de son parlage, sa galanterie mignarde, son scepticisme

affecté; c'était le sentiment inné de l'impunité pour ce qu'il lui plaisait d'oser; c'était cette fatuité du vice qu'il croyait la marque la plus certaine de la qualité, en ce que nul ne pouvait oser ce qu'il osait; c'était cette forfanterie qui le faisait braver tout, hormis la faveur, et qui le rendait impudent jusque dans sa politesse. L'espèce *grand seigneur* étant perdue, l'œuvre de Louis XI et de Richelieu est accomplie, et désormais la loi est forte pour tous.

Quand donc on peut se dire comme Mme d'Abrantès, qu'on est *femme littéraire*, il y a mieux à faire que calomnier la société alors qu'évidemment elle se régénère. Aujourd'hui, que la même influence qui a si souvent métamorphosé les mœurs, remet en honneur le mariage qui ne s'y attendait guère, la poésie, qui n'y songeait pas davantage, se dispose à se faire chaste. Bientôt les inspirations les plus fécondes du poète lui viendront de son intérieur; bientôt la critique nous dira avec ébahissement que la muse du poète c'est sa femme. Inévitablement alors, pour peu que la généralité des femmes s'y prête, elles se trouveront réhabilitées dans leur dignité et remises en crédit. Inévitablement alors, par le concours des trois pouvoirs qui opèrent sur les mœurs, l'amour chaste, la fidélité à la foi jurée, l'union des familles, toutes les vertus qui font le bonheur des sociétés, seront à l'ordre du jour. Honorons donc l'influence qui la première a donné le mouvement à la réforme, et ayons foi en l'avenir.

Cette conséquence tirée de notre exposé, examinons un peu ce que c'est que *les Salons de Paris*. Autant qu'il est permis de saisir l'idée de ce livre, il s'agissait de démontrer l'action réciproque des évènemens politiques sur la société, et de la société sur les évènemens politiques. Mais la maturité a manqué au plan, et la force de direction à la conduite. De cette intention que nous supposons, il n'y a de visible qu'une esquisse si confuse et si informe, qu'il faut renoncer à résoudre affirmativement ce que l'auteur avait projeté d'exécuter. Ainsi faisons-nous.

Dans le *salon de madame Necker*, Mme d'Abrantès paraît s'être spécialement proposé de nous montrer, d'une part, combien peu les controverses politiques et littéraires, dont tout le monde s'occupait, troublaient alors l'harmonie d'un cercle, combien, au contraire, à l'aide du *goût* et des *bonnes manières*, la conversation gagnait, en vivacité et en intérêt, à ces discussions; de nous montrer, d'autre part, la littérature traitant d'égal à égal avec la cour, et professant dans les réunions. Qu'avons-nous en réalité? Un épisode de la biographie de M. de Malesherbes, la lecture d'un portrait par Mme Necker, le portrait de *l'ange de duchesse de Lauzun*, que ne reconnaîtront guère ceux qui l'ont vue passer dans les mémoires du temps. Ce portrait et toutes les merveilleuses puérilités dont il est l'occasion, sont aujourd'hui d'un intérêt bien médiocre. Suivent, en dialogue, quelques pages des Mémoires de Mme de Genlis, qui fournissent à des accusations et à des justifications qui rappellent la loge du portier; puis vient une controverse

sur Voltaire, avec laquelle l'esprit, le piquant, le naturel, n'ont rien à démêler. Puis, enfin, nous avons quelques critiques dialoguées de La Harpe, les seules pages attachantes du *salon de madame Necker*.

Celui *de la duchesse de Chartres* nous est donné pour le plus *agréable de Paris, toutes les graces s'y trouvent réunies à toute l'urbanité française.* C'est bien le cas de voir comment Mme d'Abrantès nous rend la société polie et spirituelle qu'elle nous vante. Nous sommes d'ailleurs au commencement du règne de Louis XVI, l'atmosphère politique est sereine; les esprits que n'agitent pas trop les querelles de partis le sont aussi : entrons, le coup d'œil sera parfait. Ici, nous retrouvons Mme de Genlis et ses Mémoires, la plus contestable des autorités. Mme de Genlis, qui voudrait persuader que la reine a souhaité d'être de l'*ordre de la Persévérance;* Mme de Genlis, qui dit n'avoir pas voulu aller à la cour; qui, de fait, a intrigué de tout point pour s'y faire admettre, et qui, se voyant poliment éconduite, s'est vengée par des pamphlets. Mais revenons à la duchesse de Chartres. « Pieuse comme un ange, elle est à la cour *une oasis dans le désert.* » Elle parfile ainsi que Mme de Blot, sa dame d'honneur. Cette jeune femme qui travaille à une bourse, c'est Mme de Genlis. Des rapports, nous dit-on, existent entre elle et le duc de Chartres, *non pas toutefois ceux qui ont éveillé la censure publique.* Le duc n'aime pas Mme de Blot, *parce qu'elle commence à être clairvoyante;* ce qui signifie présentement que les rapports existant entre le duc et Mme de Genlis sont réellement ceux *qui ont éveillé la censure publique.* Mais il importe peu, cette inconséquence n'est pas la plus grave d'un livre qu'on n'a pas pris la peine de rendre toujours français, ni toujours logique. Le duc, *fixant* Mme de Blot, la querelle sur l'enthousiasme que lui inspire Rousseau. Elle *avise* Mme de Genlis, et ne laisse pas échapper *l'occasion d'une petite vengeance.* Quelle est cette vengeance? C'est d'interroger Mme de Genlis sur l'espèce de sentiment que peut inspirer Rousseau. Mme de Genlis n'en saurait rien dire, elle n'a lu ni *la Nouvelle Héloïse*, ni *Émile.*

MADAME DE BLOT. — C'est en vérité bien surprenant, et vous avez là, madame, une prétention bien ridicule.

MADAME DE GENLIS. — Non, madame, non, je n'ai pas de *prétentions;* j'en vois autour de moi de trop absurdes pour me donner à moi-même ce *ridicule.* Je n'ai pas lu *la Nouvelle Héloïse*, parce que *j'en ai assez entendu dire* pour savoir que *la Nouvelle Héloïse* n'est pas un livre pour mon âge. Lorsque j'aurai le vôtre, madame, je lirai les ouvrages de Rousseau, etc.

Voyez quelle grace, quelle convenance, quel échange de politesse et de déférence entre une femme d'un âge mûr et une jeune femme, dans la plus *parfaite* et la plus *regrettable* des sociétés! Voyez aussi combien d'élégance dans le dialogue, voyez combien d'esprit! On n'est pas d'ailleurs plus niaisement courtisan que ce baron qui s'en vient parler au duc de l'amour de Mme de Genlis pour son mari, à une époque où chacun savait à quoi s'en

tenir sur l'indifférence réciproque qui déjà avait succédé aux tendres sentimens du mari et de la femme. On n'est pas plus ridiculement arrogante que Mme de Genlis, qui dit, à vingt ans, qu'*elle espère faire tomber* l'odieuse coutume de parfiler, contre laquelle elle écrivit plus tard. Nous voici maintenant transportés à l'hôtel de Livry, où la maîtresse de la maison et M. de Hautefeuille se sont pris de querelle si gracieusement, que ce dernier a cru devoir se réfugier à l'extrémité du salon.

MADAME DE LIVRY de l'autre extrémité. — Monsieur, vous êtes absurde!

MONSIEUR DE HAUTEFEUILLE. — Madame, à tout seigneur tout honneur! vous passez avant moi.

Pour réponse plus prompte et plus péremptoire, Mme de Livry lève le pied et lance de *toute sa force* sa mule à la tête de M. de Hautefeuille. Après cette mutinerie à la Du Barri, arrive Mme de Montauban. Elle parle; et si nous substituons *ma chère* à *mon cœur*, *le vingt-un* au *pharaon*, *ma bonne* à *mon valet de chambre*, nous croyons entendre une lingère enrichie de l'empire qui vise à la bonhomie de société. Tout cela peut-il donc être l'urbanité, la politesse, l'élégance? Pas plus que ces faits, empruntés çà et là à la vérité, pour être déroulés dans un salon, dépouillés de la convenance de temps, de lieu, de véritable à-propos enfin, partant non animés, non vrais, ne nous rendent le monde du XVIIIe siècle.

Reconnaissons-le d'ailleurs, la politesse, le goût, l'urbanité, ne peuvent caractériser absolument ni une époque, ni telle ou telle classe de la société, car ces qualités, individuelles bien plus que générales, dépendent avant tout de l'éducation qu'on a reçue, de la bonté du cœur, qui fait qu'on épargne aux autres tout procédé dont on serait soi-même blessé; car elles dépendent de ce tact inné qui fait qu'on pressent l'effet d'un mouvement, d'une parole, avant d'avoir cédé à l'impulsion qui entraînait à agir et à parler; car elles dépendent de la disposition de l'esprit; et par cela même que notre humeur, assujétie à mille influences, est variable, il n'est, hélas! rien de plus rare que la véritable politesse. Voyez à l'appui comment se comportait M. de Vaudreuil. Admis dans l'intimité de la reine, il ose se servir d'une queue de billard faite d'un seul morceau d'ivoire incrusté d'or, et réservée exclusivement à Marie-Antoinette. Bientôt encore, bloqué par un joueur plus adroit, il ne craint pas de frapper le billard de cette queue, assez violemment pour qu'elle se brise aux yeux de la reine qui entre en ce moment. Et cet homme qui se conduit avec cette rusticité, c'est le comte de Vaudreuil! et cette femme qu'on traite avec un tel manque d'égards, c'est la reine de France, toute puissante alors! Nous ne savons pas néanmoins que l'opinion de la société, dont on nous dit que le blâme avait des effets si heureux et si immédiats, ait le moins du monde sévi contre M. de Vaudreuil et contre le comte Etienne de Durfort, assez malhonnête homme pour sacrifier à une nouvelle maîtresse les lettres et le portrait d'une noble femme qu'il abandonne : comme auparavant, tous deux continuent de faire partie de l'intimité de la reine. Contre quels méfaits sévissait donc cette autorité des

salons qu'on nous donne comme le souverain correctif des mauvaises manières? Qu'était-ce que l'opinion de cette société dont on nous dit que les femmes, comme autant de pythonisses, rendaient des oracles sur leurs fauteuils? Voici la duchesse de Boufflers; l'opinion l'a chansonnée, flétrie; devenue la maréchale de Luxembourg, *elle domine la cour et la ville*. Expression du temps qu'on prend à la lettre, et qui signifiait : être de mode. Voilà Mlle Quinault l'aînée, chanteuse de l'Opéra, maîtresse avouée du comte de Nocé, du cardinal Dubois, du régent, qui la cède au duc de Chartres; maîtresse présumée d'une infinité d'autres, elle se fait épouser par le duc de Nevers, s'appelle toujours Mlle Quinault, et voit les femmes les plus collets-montés tenir à honneur de tapisser ses salons. Ce qui faisait dire d'elle aussi qu'elle *dominait la cour et la ville*, expression que nous devons traduire ainsi : Il était devenu coutume de se rencontrer chez Mlle Quinault l'aînée.

Nous sommes donc autorisés à conclure que l'opinion de la société du XVIIIe siècle était sans pouvoir sur les mœurs et sur les manières. La société elle-même, plus flatteuse que réellement polie, avait plus de prétention que de droit à la réputation de politesse qu'on lui a trop exactement conservée; car c'est surtout parce que Mme d'Abrantès a pris à cœur de donner à ce monde un vernis qui lui est étranger que quelques tableaux sont fort pâles. Dans celui de *la duchesse de Chartres*, par exemple, nous ne retrouvons rien qui ressemble au duc, rien qui caractérise les personnages, rien qui reflète le Palais-Royal, rien qui précise l'époque, mais des causeries dont le sort est d'être oubliées, et que personne jusqu'ici n'avait songé à ressusciter. Au contraire, dans le *salon de madame Roland*, où dominent les personnages historiques, il y a du mouvement, de la réalité. Le *salon de madame de Custine*, qui offre un intérêt romanesque, se détache entièrement de l'ensemble, ainsi que quelques autres. Quant à celui de la reine, quoi qu'en dise Mme d'Abrantès, il était possible d'en rendre compte; la mine même est riche et reste toute à exploiter, nonobstant le *salon de madame de Polignac*, qui nous est donné! A travers ces différens salons, on rencontre des regards qui *fixent*, des sourires qui *laissent voir trente-deux perles*, des redites, infiniment de redites, des biographies qui n'apprennent rien de neuf; puis souvent l'inexactitude historique, et, dans le récit, une confusion inextricable, causée par l'emploi non raisonné des pronoms. Il n'y a rien là qui puisse étonner; qu'attendre de mieux de livres qui pullulent et dont on peut dire qu'ils sont plus promptement écrits que brochés. Cette précipitation blâmable nous laisse à regretter aujourd'hui de ne rencontrer qu'une idée avortée où nous devions trouver une conception pleine d'utilité et d'agrément.

Mme M.....

BULLETIN.

Il est impossible, aujourd'hui, de porter ses regards sur la politique du pays et de ne pas être frappé d'un fait qui domine tous les autres, c'est la nécessité, c'est l'approche imminente des élections générales. Allons droit à ce fait, avant de passer en revue aucun de ces autres évènemens subalternes, soit au-dedans, soit au-dehors, qui ont pu arriver jusqu'à nous pendant cette semaine; abordons franchement le grand fait des élections, comme s'il était déjà annoncé à jour fixe, et tâchons, pour apprécier ce que doit faire, ce que peut faire le ministère du 15 avril, de nous dépouiller, s'il se peut, de toute passion personnelle; mettons de côté même les mécontentemens légitimes que nous avons conservés, jusqu'ici, contre les hommes qui ont soutenu trop long-temps le système des doctrinaires et gardé aveuglément une apparence d'affection à leurs personnes. Avant tout, il faut prendre garde que le besoin de poursuivre ceux qui ont retardé le jour de la conciliation, et qui avaient jugé l'amnistie impossible, ne nous fasse faire à nous-mêmes des fautes d'un autre genre.

Nos adversaires, qui sont encore les mêmes à nos yeux, et qui seront toujours les doctrinaires, quoi qu'il arrive, ne font plus de fautes, depuis que le danger approche. Le *Journal de Paris*, le dernier organe qui leur était resté, a changé de langage et ne prodigue plus l'injure au président du conseil, l'homme qui a le plus contribué à enlever le pouvoir à ses patrons. Il a fallu, pour cela, décider M. Duvergier de Hauranne à ne plus écrire dans cette feuille, et lui faire comprendre, non sans peine, qu'il compromettait ses amis, en chargeant leur impopularité, chaque jour, de tout le fiel d'une polémique qui ne savait dissimuler ni ses arrière-pensées pour l'avenir, ni ses rancunes impitoyables pour le passé. A l'heure qu'il est, le *Journal de Paris* n'est plus employé qu'à développer innocemment de vagues théories

sur le POUVOIR, pris comme un être de raison et imprimé en lettres majuscules, et tout un système presque *phallanstérien* sur la presse gouvernementale. Ce n'est pas que nous soyons dupes d'une conversion si subite et vraiment trop naïve; mais il est bon de mettre à profit cette espèce de trève hypocrite, pour examiner quelles sont les forces sur lesquelles pourra s'appuyer le ministère dans la nouvelle législature; il convient de rechercher froidement quels sont les hommes qui, n'ayant pas d'engagement irrévocable avec M. Guizot, seront destinés, surtout après un nouveau baptême électoral, à accepter définitivement la pensée réparatrice du 15 avril.

On annonce, et ce n'est déjà plus un secret pour personne, que le ministère a résolu de prendre son point d'appui, à la session prochaine, dans les deux centres; il espère en obtenir une majorité plus intimement unie et plus homogène qu'on n'aurait lieu de l'espérer d'après les diverses expériences de ces derniers dix-huit mois. Quoi que l'on puisse penser de la hardiesse de cette entreprise et de ses chances de succès, nous estimons que c'est une condition inévitable, imposée à M. Molé, à M. de Montalivet, et à leurs collègues, par la position intermédiaire qu'ils occupent nécessairement entre M. Thiers et M. Guizot. Nous souhaitons du fond du cœur, qu'ils trouvent leur salut dans cette voie; c'est la seule qui leur est ouverte, tant qu'ils n'appelleront pas à eux, ni M. Guizot, dont ils ne veulent pas, dont aucun d'eux ne doit vouloir, ni M. Thiers, qui n'est pas prêt, qui le sait et qui le dit avec sa sagacité presque infaillible et son honorable franchise. Le pays aussi, comme nous, souhaite que le cabinet du 15 avril vive et achève ce qu'il a commencé, la conciliation des partis, qu'il peut opérer mieux qu'aucun autre; le pays se souvient de l'amnistie, et il prévoit quels seraient les hommes intraitables qui viendraient envahir de nouveau le terrain déblayé par le 15 avril, si celui-ci ne fournissait pas toute la carrière qui lui semble promise. La royauté enfin, la royauté qui a conquis (soyons sincères avec tout le monde) une influence suprême dans nos affaires, porte aussi, nous le savons, du même côté toutes ses préférences.

Depuis le 22 février, et en le comptant lui-même, trois ministères ont essayé de soumettre les deux centres à une commune discipline et de refaire avec les mêmes élémens, et toutefois pour des buts différens, une majorité aussi compacte, aussi fidèle que celle qui avait servi autrefois le 13 mars et le 11 octobre, et s'était ensuite décomposée. Mais deux de ces ministères, le 22 février et le 6 septembre, ne virent pas qu'ils n'avaient là que deux fractions de majorité, qui avaient besoin d'être refondues entièrement dans la fournaise des élections pour être soudées de nouveau, et que cette arme, naguère si puissante, pour faire maintenant quelque usage, devait être retrempée. Peut-être, d'ailleurs, le moment n'était pas arrivé, et tout ce qu'on pouvait faire alors, c'était de marcher tant bien que mal avec deux tronçons de majorité qu'on traînait derrière soi, comme un serpent mutilé, les rajustant tous les jours, et tous les jours les voyant prêts à se séparer. Aussi les deux cabinets du 22 février et du 6 septembre, celui que M. Thiers présida, et celui dont M. Guizot, sans présidence, fut l'ame inquiète et turbulente, n'eurent-ils qu'une existence éphémère, agitée, toujours menacée. M. Thiers, d'abord, parut réunir en sa faveur les deux centres. Mais à la première question grave et délicate sur laquelle il eut à se prononcer, on re-

garda comme certain qu'il n'allait plus avoir que la moitié des forces dont il avait disposé; et quoique la chambre fût alors absente, on prévit que la manière hardie dont il envisageait le projet d'une intervention en Espagne était trop du goût du centre gauche pour ne pas déplaire beaucoup au centre droit, qui ne l'aurait pas soutenu long-temps, ni avec zèle, si même il l'eût toléré un moment. La force de M. Thiers, à vrai dire, sa force réelle et permanente, fut toujours dans le centre gauche et non ailleurs. M. Guizot, au contraire, n'a jamais eu d'amis que dans le centre droit, et au 6 septembre il lui a été clairement démontré que, s'il avait pu glaner des voix dans une autre section de la chambre, il les devait aux hommes politiques qui avaient bien voulu s'associer un instant à sa mauvaise fortune. Ni la situation de M. Guizot, ni celle de M. Thiers n'est changée, aujourd'hui, vis-à-vis de l'un ou l'autre centre; elle a plutôt empiré, seulement M. Thiers le sait et l'avoue, M. Guizot a l'air de l'ignorer et croit faire illusion.

La troisième tentative pour gouverner avec les deux centres à la fois, désunis comme ils le sont maintenant, c'est celle qui a été faite par le ministère du 15 avril, et il a réussi à terminer ainsi la session. Il n'a pas voulu se hasarder, toutefois, à en recommencer une autre, avant d'avoir reconstitué, dans les colléges électoraux, les deux parties de la majorité et cimenté leur alliance. Ce travail est difficile; mais s'il y a un ministère qui puisse l'entreprendre et le mener à bien, c'est celui qui a proclamé l'amnistie.

Les hommes qui le composent, ne rencontrent aucune répugnance dans le centre gauche, ni pour leurs personnes, ni pour leurs antécédens, ni pour leurs principes; bien au contraire, c'est là le point de départ de plusieurs d'entre eux, qui sont même sortis d'une région plus reculée vers la gauche, on peut le dire, si on remonte assez haut dans leur vie politique. Le centre gauche est leur point de ralliement, après la tempête que nous avons vue et qui a bouleversé tant de positions; ils retrouvent là d'anciennes amitiés, auxquelles ils n'ont pas cessé d'inspirer confiance, parce que tous, ou presque tous, en reconnaissant la légitimité de la lutte, n'y ont pas été mêlés comme chefs; ils en sont restés à l'écart pendant le règne des plus ardentes passions, et n'ont pris sous leur responsabilité aucune des violences de cette époque. Tel est le bonheur de leur situation conciliatrice, qu'on sera étonné de voir bientôt quelles conversions ils ont déjà faites et sont en train de faire jusque dans les rangs de la gauche, sans se résoudre pour cela à aucun sacrifice de leurs propres opinions, et sachant exiger des gages positifs, mais n'en point donner d'autres que leur modération et leur loyauté.

Malgré ce succès naturel dans le centre gauche, et qui s'étend même un peu plus loin, les ministres du 15 avril ne désespèrent pas de retenir sous leur bannière le centre droit. Là, tout ce qui n'est pas aveuglé par des passions égoïstes et par l'entêtement des idées absolues, reconnaît en eux des amis de l'ordre, des défenseurs courageux de la monarchie constitutionnelle, pour laquelle, dans les jours de vrai péril, plusieurs d'entre eux se sont montrés les premiers sur la brèche. Et, de bonne foi, à qui persuadera-t-on que ce n'est pas un cabinet qui veut l'ordre, la paix, la Charte, que celui auquel s'est associé M. de Montalivet, le jeune ami de Casimir Périer, et son successeur au ministère de l'intérieur, désigné par lui-même à son lit

de mort? Si quelques hommes du centre droit persistent à montrer au ministère, dont il est un des membres influens, une indigne méfiance et un mauvais vouloir, qui n'osent aller que jusqu'à la tracasserie, il achèvera de les réduire, pour peu qu'ils ne soient pas des douze ou quinze amis personnels de M. Guizot, en leur faisant traverser l'épreuve des élections. Nul doute que les électeurs, avant d'ouvrir de nouveau l'entrée de la chambre aux candidats, les forceront de saluer et d'honorer l'amnistie, dont le succès a été trop universel en France pour ne pas devenir un mot d'ordre électoral. Il faudra que les têtes les plus superbes s'inclinent pour passer par cette porte. De quel front viendrait-on, ensuite, gêner ou trahir un ministère dont on aura professé publiquement le symbole pour être élu? Le centre droit, dût-il reparaître composé entièrement des mêmes hommes, ce qui est encore douteux, ne reviendra pas avec les mêmes sentimens, ni surtout avec la même puissance pour entraver la nouvelle politique du gouvernement : ce seront peut-être les personnes, mais, comme l'a dit M. Thiers, les personnes, moins les choses.

Voilà comment nous entendons, et à quel titre nous pouvons justifier la fusion des deux centres; nous ne voyons rien en cela, grace à Dieu, qui ressemble à une résurrection de la majorité du 13 mars, que rêve le *Journal des Débats*. Il est vrai que le *Journal des Débats* et nous, pour juger la situation présente, nous ne partons pas des mêmes principes et n'avons pas la même manière d'observer. Sa grande raison pour espérer qu'il va revoir la majorité du 13 mars, c'est qu'elle a servi *depuis bientôt sept années*. En vérité, le *Journal des Débats* a beaucoup trop de peine à comprendre que, pour avoir vécu long-temps, les systèmes, comme toutes choses, sont bien près de leur fin, s'ils ne se renouvellent, c'est-à-dire s'ils ne vont se confondre et se perdre dans d'autres systèmes plus jeunes. Nous concevons cette illusion de longévité de la part du *Journal des Débats;* mais il est incroyable qu'il oublie à quelles conditions il a duré lui-même et combien peu il s'est épargné les changemens qui lui ont été nécessaires. S'aviserait-il maintenant de la dangereuse fantaisie d'être immuable? Qu'il se hâte, pour sa réputation d'esprit, de changer de langage; qu'il ne prétende plus que *la vaste et formidable opération* qui se prépare, va soumettre aux hasards de l'urne électorale *le repos du pays et la sécurité de la royauté*. Le pays n'en croira rien, et la royauté ne lui saura pas gré de dire à tout propos qu'elle est en danger.

La royauté nouvelle est désormais, selon nous, enracinée dans les profondeurs du sol français; c'est pourquoi il ne faut pas marquer du vieux signe du 13 mars, ni du 11 octobre, la majorité qui doit venir à la session prochaine. Elle doit apporter une force d'un nouveau genre au ministère du 15 avril, qui aspire à vivre de sa propre existence, qui ne veut pas être le ministère de M. Guizot, qui ne peut pas être non plus celui de M. Thiers. C'est un ministère qui ne sera représenté peut-être par aucun nom dominant tous les autres, de même qu'il ne se mettra, dans la chambre, derrière aucune fraction exclusive; c'est un ministère qui a la mission d'appliquer aux affaires les idées d'un *parti politique*, déjà annoncé bien des fois, et très connu de nom, mais dont l'avénement paraissait douteux; parti modéré qui a choisi sa place entre tous les partis et n'en épousera aucun. Il faut qu'il vive, et, pour cela, qu'il ait sa force à

lui; il est, en ce moment, le ministère indispensable, et ceux mêmes qui le regardent comme un ministère de transition et qui ont mis leurs espérances en M. Thiers, doivent désirer que la transition, si c'en est une, ait une assez longue durée. S'il entend les intérêts de son avenir avec son habileté ordinaire, M. Thiers lui-même le secondera de tout son pouvoir; il sera imité par plusieurs orateurs jeunes et encore désintéressés, parmi lesquels on peut citer M. Dufaure, et qui sont l'espoir d'un cabinet futur de centre gauche. Ce sera le moyen, dès aujourd'hui, de faire prédominer cette nuance dans la majorité mixte sur laquelle compte le ministère du 15 avril.

On se demande toutefois, quand on voit le ministère disposé à gouverner sans esprit d'exclusion, comment il s'accommodera d'hommes aussi exclusifs que les quinze ou vingt bruyans doctrinaires qui ne lui pardonnent pas d'exister, et l'on voudrait savoir s'il poussera le besoin de conciliation jusqu'à leur pardonner lui-même dans le combat électoral qui va s'engager. Il nous est rapporté, en effet, que les ministres du 15 avril, en majorité, ont résolu d'être plus clémens que nous ne l'aurions voulu envers de tels ennemis; cependant nous voyons que M. Molé reste dans le cabinet, et tant qu'il le présidera, nous croirons que le péril n'est pas aussi grand qu'il nous paraît, ou bien que la question n'est pas aussi bien résolue qu'on l'a dit. Quel homme est plus intéressé que M. Molé à éclaircir les rangs de la phalange doctrinaire? Entre elle et lui il n'y a pas de réconciliation possible, et s'il hésite, s'il juge qu'il peut se maintenir malgré elle, s'il consent, même à regret, à ne pas combattre ses chefs, ou plutôt ses meneurs, dans les élections qui vont consolider ou détruire son ouvrage, nous ne connaissons personne, en vérité, qui ait bonne grace à montrer plus d'impatience ou à garder plus de rancune. Ce n'est pas de ce côté que la porte du pouvoir sera jamais ouverte aux doctrinaires; ils auraient peur d'y pénétrer ainsi et craindraient quelque piége.

Nous nous rassurons, d'ailleurs, malgré tout ce qu'on dit si complètement résolu, parce que nous savons qu'il y a des doctrinaires turbulens auxquels il ne sera pas pardonné. M. Augustin Giraud, député d'Angers, est un de ceux-là; et pour lui, le ministère ne dissimulera pas sa pensée. M. Augustin Giraud est maire d'Angers; déjà un successeur lui est désigné, pour avertir les électeurs, avant le jour du scrutin, que le gouvernement repousse hautement sa candidature de député. Certes, M. Giraud avait rendu des services à la cause nationale et à la révolution de juillet dans le chef-lieu de Maine-et-Loire, et c'est ainsi qu'il en était devenu maire; il l'était depuis sept ans. Mais il avait fini par se persuader, à Paris, que c'était à lui de prendre la parole dans toutes les crises parlementaires, pour interpréter à sa façon la révolution de juillet. Ce droit était le sien, comme celui de tout autre; seulement il en abusait beaucoup et donnait à son interprétation un caractère de maladresse et de violence, qu'on remarqua surtout lors du projet de conversion des rentes, et, plus récemment, à l'apparition du cabinet du 15 avril. Le moment est venu pour les électeurs de M. Giraud de lui demander si la révolution de juillet est son ouvrage à lui seul, et de lui apprendre jusqu'à quel point on la lui a donnée à garder. Il est visiblement atteint de ce travers d'esprit qui a perdu l'extrême gauche; avec des

opinions tout opposées, il croit avoir le monopole du commentaire sur une révolution dont il s'estime le principal auteur.

A la place de M. Augustin Giraud, le ministère, nous aimons à le croire, ne poussera pas M. Janvier, qui désespère de Montauban, et déjà tourne, dit-on, autour d'Angers. Le candidat à qui toute l'influence de l'administration est promise dans cette ville, est M. Farran, adjoint au maire, et destiné sans doute à le remplacer partout.

Ce ne serait pas une grosse affaire de ravir aussi MM. de Rémusat, Guizard, Renouard et quelques autres à l'affection de leurs colléges.

M. de Rémusat a dû sa nomination dans la Haute-Garonne, il y a trois ans, aux largesses universitaires que son ami le ministre de l'instruction publique, sut prodiguer aux électeurs influens, mais chargés de famille; et avec tous ces secours, les plus efficaces, dit-on, de tous ceux qui peuvent être employés dans une élection, M. de Rémusat l'emporta à peine de quelques voix.

Pour M. Guizard, on se rappelle tout ce qui fut fait de longue main, afin de lui préparer un petit succès d'amitié à Espalion, dans le département qu'il venait d'administrer, et comment on lui fit quitter la préfecture de l'Aveyron six mois d'avance, délai de rigueur, pour être nommé par des électeurs presque de son choix. Aujourd'hui, il n'y a plus, en faveur de M. Guizard, d'autres souvenirs administratifs que ceux de la direction des monumens publics, et ils n'ont pas fait assez de bruit pour que l'Aveyron en ait su quelque chose.

Nous aurions voulu voir, nous l'avouons, quelques doctrinaires demeurer sur le champ de bataille : c'eût été de bon exemple après tout ce qu'ils ont fait pour empêcher l'amnistie, et tout ce qu'ils font depuis lors pour s'emparer du terrain plus facile qu'elle a ménagé à une politique meilleure et plus nationale.

Il y en a pourtant parmi eux (car nous sommes justes) qu'il nous paraît avantageux de voir revenir à la chambre, aussi pour l'exemple. MM. Duvergier de Hauranne et Jaubert sont de ce nombre. On serait malheureux qu'ils fussent mis hors d'état de compromettre leurs amis; et l'on sait, Dieu merci, qu'ils sont presque sûrs de leur élection. M. Jaubert reparaîtra donc à la tribune au milieu des applaudissemens et des rires dont un député sérieux et digne devrait se croire offensé.

Quelle que soit la force numérique du parti doctrinaire dans la nouvelle législature, nous comptons encore, pour le retrouver affaibli, sur un autre évènement probable, sur la défaite électorale de la gauche anti-dynastique. Si les hommes de cette couleur ne sont plus représentés dans la chambre, et s'il est démontré par-là qu'ils n'ont plus de force même au-dehors, on demandera plus que jamais à quoi servirait le système de rigueur incarné dans les doctrinaires, à quoi serviraient les doctrinaires eux-mêmes?

Il se manifeste, en Europe, un besoin universel de s'en tenir à ce qui existe, sans hâter, pour le moment, ce que peut réserver l'avenir, et sans aller non plus exhumer dans le passé des institutions prétendues plus salutaires. En Espagne et en Portugal, cette observation est sensible. Le mouvement militaire d'Espartero tentait à faire une révolution en arrière et à tirer de la poussière une constitution abandonnée; l'Espagne n'a pas voulu remonter jusque-là, même pour se sauver comme on le lui promettait. En

Portugal, des hommes qui ont rendu naguère un immense service à leur pays, les plus illustres compagnons d'armes de don Pedro, viennent de proposer la charte de 1826 comme remède souverain à tous les maux de leurs compatriotes; ces hommes ont pour eux l'armée, et ils viennent d'être battus, et leur armée n'a pas eu l'audace de les soutenir jusqu'au bout, parce qu'ils veulent autre chose qne ce qui est, et qu'on s'est dit : A quoi bon? Seulement à rétablir la fortune de quelques ambitieux mécontens d'être oubliés!

Il y a long-temps que le ministère français prévoyait ce résultat, qui n'est peut-être pas définitif, mais qui prouve combien est criminelle l'entreprise des généraux portugais; il n'y a que le succès rapide, presque sans effusion de sang, et avec l'assentiment unanime du peuple, qui justifie parfois de telles insurrections militaires. Le ministère francais avait été bien informé de l'état des choses et de la disposition des esprits, par son agent diplomatique à Lisbonne. M. Bois-le-Comte a toujours pensé que lord Palmerston avait tort de stimuler et de soudoyer un mouvement qui n'avait point de chances de succès, et qui, s'il réussissait par hasard, ne jouirait pas long-temps de son triomphe de mauvais aloi, déshonoré par l'influence visible et les subsides de l'étranger. Aussi M. Bois-le-Comte s'est tenu à l'écart; mais il ne s'est pas contenté d'écrire à Paris, à son gouvernement, tout ce qu'il prévoyait : il s'est donné la satisfaction peu diplomatique de le prédire tout haut, à Lisbonne même; et les Anglais, pour se venger de ce qu'il ne voulait pas être avec eux, ont supposé qu'il s'entendait avec les clubs démocratiques, qui défendent à leur manière la constitution de 1822. Cette accusation contre notre ministre à Lisbonne est une calomnie; il l'a provoquée en agissant bien, c'est-à-dire en n'agissant pas du tout, en devinant juste, et en le disant surtout avec trop de vivacité.

Du côté de Constantine, il y a eu, cette semaine, un peu d'incertitude. On a raconté successivement que le bey voulait la guerre, qu'il demandait à traiter, et les nouvelles contradictoires se sont entremêlées. Il paraît certain que, se voyant sans espoir d'être secouru par l'intermédiaire du beylick de Tunis, il a envoyé un agent au lieutenant-général Damrémont, pour proposer des conditions de paix, nous ne savons lesquelles; mais ce n'étaient pas celles qui lui avaient été signifiées déjà au nom de la France. Le gouverneur déclara qu'il n'en admettait pas d'autres que celles-ci pour bases de la négociation. L'agent d'Achmet les accepta enfin; mais il fallait encore attendre l'approbation du bey lui-même. Nous ignorons ce qui en est advenu, et si l'on attendra cette formalité qui peut bien n'être encore qu'un piége pour gagner du temps. Le prompt départ de M. le duc de Nemours de Toulon, pendant cette négociation même, après avoir demandé et reçu des instructions nouvelles de Paris par le télégraphe, semble prouver qu'il est trop tard maintenant pour que le bey tente de terminer sa querelle avec nous par la voie des négociations. On peut croire que le principal négociateur qui va lui être opposé tout d'abord, c'est le général Vallée avec son artillerie, et que, pour préliminaires du traité, on va mettre sous les yeux d'Achmet les murailles de sa ville démolies par le boulet.

Pendant ce temps, M. le duc d'Orléans continue de se distraire, comme il peut, au camp de Compiègne. Pour agrandir à ses yeux cette école, où il achève de se former théoriquement au métier de la guerre, voici qu'un

officier distingué lui est arrivé, ces jours-ci, de fort loin : c'est le major de Biron, aide-de-camp du prince royal de Suède; il est venu demander au prince royal de France la faveur de suivre les manœuvres, tant qu'elles dureront, et il l'a obtenue, comme on le pense bien, avec la plus gracieuse hospitalité. On lui a fait voir les dix-huit mille hommes du camp, faible partie d'une armée qu'on peut montrer à ses amis et à ses ennemis.

Au reste, les officiers, au camp de Compiègne, ne sont pas uniquement occupés de manœuvres et d'évolutions de ligne. On leur a proposé des questions à résoudre dans leurs loisirs, qui ne sont pas longs. Il en est une, entre autres, qui mérite d'être signalée comme preuve de la sollicitude qu'on porte à l'armée. On demande s'il y a intérêt à créer, dans son sein, une ou plusieurs caisses d'épargne militaires; quels seront les effets probables d'une semblable institution sur l'esprit et l'avenir du soldat; quels moyens pourront lui assurer un large et rapide développement, en lui conservant son caractère purement militaire.

Il peut sortir de ce concours quelques bonnes idées, et il est honorable de l'avoir ouvert; mais pour une application du système des caisses d'épargne aux derniers rangs de l'armée, il faudrait évidemment commencer par multiplier le *sou de poche* du soldat d'infanterie comme les cinq pains de l'Évangile.

—Le pélerinage aux Batignolles est toujours la vogue dominante de la semaine; tout Paris veut passer sur le chemin de fer de Saint-Germain, et probablement il y passera, si le chemin de fer le permet. De tous côtés on arrange de charmantes parties de plaisir. Des familles, au grand complet, se rendent à pied aux Batignolles, en traversant le boulevard, la rue du Mont-Blanc, la rue de Londres, le diamètre de Paris, enfin. On arrive, et on jouit d'un repos de quatre heures dans les salons d'attente. Tout est admirablement disposé pour délasser les voyageurs avant le voyage; il y a des banquettes à profusion, et couvertes d'un beau et tendre velours; on peut lire également les journaux, les *revues*, et les ouvrages en vogue, si on les a portés avec soi. Dans le voisinage, on trouve aussi un restaurant, un café et une auberge, pleine de lits de repos; tout a été prévu, avec un soin étonnant, dans l'intérêt des voyageurs, pour adoucir, autant qu'il est possible, les ennuis inséparables de ces sortes d'expéditions.

Les voyageurs, remis de leurs fatigues, sont invités à monter en wagons. Ils montent, et tout est oublié. Une poussière fine, composée de petits cailloux, fait alliance avec la fumée massive de la machine, et enveloppe le convoi d'une atmosphère excitante qui charme les yeux, le visage et l'odorat des voyageurs; on a la ressource de baisser les stores, on jouit alors d'un bel effet d'intérieur de famille; on cause, on relit les journaux, on achève *le Temps*. C'est un tableau de Miéris pris au vol. « Voilà le Pecq! voilà le Pecq! » Le chef de famille tire sa montre et dit : « Trente-cinq minutes! est-ce croyable? il est midi; nous sommes partis à six heures du matin de la rue Boucherat. Voilà un voyage lestement fait, j'espère? Trente-cinq minutes! Saint-Germain est aux portes de la Bastille! »

On descend au Pecq, pour prendre le chemin de terre qui monte péniblement à Saint-Germain. Si vous n'avez pas d'enfans avec vous, il suffit d'une

demi-heure pour arriver, à moins que la pluie ne vous surprenne, ce qui ne me surprendrait pas. En cas de pluie, on couche en route, et on écrit à sa famille pour la rassurer contre les craintes d'une explosion. Il y a une petite poste au Pecq, tout est prévu. En arrivant à Saint-Germain, vous rencontrez sous les ombrages déserts du parc mélancolique un millier de voyageurs errans, qui attendent comme les ombres du Styx, et qui soupirent après l'autre rive. Il se fait tard cependant; vous prenez vos billets au bureau pour le premier départ du lendemain, et vous couchez à Saint-Germain-en-Laye, c'est de rigueur. Au fait, vous n'êtes pas si malheureux; Saint-Germain est une délicieuse résidence; il y a un château, un régiment de cavalerie et un théâtre fermé. Vous prenez tous ces divertissemens; et si vous n'avez pas trop d'affaires impérieuses à Paris, vous pouvez terminer votre automne à Saint-Germain, et choisir à l'aise l'heure de votre départ pour octobre ou novembre. Dans l'état normal, il faut toujours quarante-huit heures pleines pour accomplir ce charmant voyage de trente-cinq minutes. A votre retour à Paris, vous prenez un bain et du tilleul.

— Une grande nouvelle a mis en émoi le monde savant; le monde ignorant ne s'en est pas ému. On vient d'appliquer le galvanisme au chemin de fer. C'est sur le *rail-way* de Birmingham à Manchester que l'expérience a été faite et couronnée d'un plein succès, comme toutes les expériences, la première fois. La pile de Volta est en permanence à Manchester; elle galvanise un fil de laiton de quatre-vingt-quatre milles de longueur, et donne des sons télégraphiques, plus rapides que le vent. Il faut un peu moins d'une seconde pour communiquer une dépêche monosyllabique de l'une à l'autre ville. Voilà le chemin de fer vaincu par lui-même. Un avenir immense est promis à cette étonnante découverte. Lorsque l'Europe rayonnera de chemins de fer, ce qui ne peut manquer d'arriver, on établira le télégraphe galvanique sur la plus vaste échelle. Manchester et Saint-Pétersbourg causeront entre eux comme de bons voisins. Nous marcherons partout sur un réseau de conversations invisibles. Seulement, je redoute la pile de Volta, et je regrette qu'on n'ait pas trouvé un metteur en œuvre plus innocent, pour les conversations intimes de l'Europe. La pile de Volta ressuscite les cadavres, c'est incontestable; et voilà pourquoi je me méfie d'elle. Il peut arriver, un jour, que, par une surexcitation du fluide, la pile de Volta, chargée d'une dépêche, et longeant les cimetières de la route, ressuscite les morts et tue les voyageurs vivans. C'est le seul inconvénient qu'on puisse reprocher à la découverte anglaise; les morts, sans doute, ne demanderaient pas mieux; mais il faut songer, avant tout, aux vivans européens.

— L'Opéra varie son répertoire, en attendant les nouveautés. Duprez a reparu avec *Guillaume Tell*, et la foule a obéi à l'irrésistible : *Suivez-moi.* Cette fois, le chef-d'œuvre de Rossini et de Duprez sert de transition à une reprise dont on augure merveille. *La Muette de Portici* reparaîtra, vendredi, toute rajeunie par le chant de Duprez. Le rôle de Mazaniello semble avoir été écrit en expectative de Duprez. On cite déjà l'air du *Sommeil* comme devant réveiller le dilettantisme en sursaut. Il paraît décidé que Fanny Elssler ne prendra pas, comme on l'avait dit d'abord, le rôle de

Fénella; Mlle Noblet a fait intervenir, à ce sujet, des droits d'ancienneté, qui sont toujours, ne lui en déplaise, de bien tristes droits à faire valoir, et qu'il serait peut-être plus adroit de laisser oublier. Dans cette grave querelle, l'administration a pris un terme moyen : c'est une débutante, Mlle Elliot, qui jouera le rôle. N'importe, on ne peut que déplorer cet incident, assez ridicule d'ailleurs, qui empêche l'Opéra de produire ses deux premiers sujets ensemble, et le public de les applaudir à la fois.

On parle encore de Mme Stoltz dans la doña Anna de Mozart; voilà une épreuve sérieuse, et c'est déjà pour la cantatrice un titre qui la recommande auprès des gens de goût, que cette résolution d'affronter vaillamment un pareil rôle. Du reste, le second début de Mme Stoltz dans *les Huguenots* lui a été plus favorable. Sa voix gagne en justesse, son geste se dégage de ce qu'il avait d'emprunté; encore quelques soirées comme celle de lundi, et Mme Stoltz n'hésitera plus, il faut l'espérer.

En attendant *la Chatte blanche*, qu'on répète avec activité, la gracieuse Fanny Elssler a retiré de la fontaine de Jouvence le ballet pastoral de *la Fille mal Gardée*, ce chef-d'œuvre chorégraphique des anciens jours. Elle a été charmante, l'espiègle bergère; et ce soir-là, tout le Paris élégant a pris la houlette, comme au temps de Crébillon fils. L'enthousiasme qui a éclaté à ces dernières représentations a mis M. Duponchel dans l'obligation de hasarder encore une soirée de *la Juive*, comme calmant. L'enthousiasme a besoin de repos.

— M. Védel déploie en ce moment une activité extraordinaire, et dont nous ne pouvons que le louer. La Comédie-Française, pour sortir de l'état de crise où elle est depuis si long-temps, a besoin, sans doute, d'une main agile; cela, cependant, ne suffirait pas. Ce n'est pas par le nombre, mais par la qualité des pièces qu'elle joue, que la Comédie-Française pourra remonter au rang qu'elle a perdu depuis la mort de Talma. M. Védel semble penser le contraire. Aussi, cette semaine, les reprises se sont-elles succédé avec une effrayante rapidité. On peut juger de la manière peu intelligente dont M. Védel comprend la variété d'un répertoire, par le voisinage d'*Angelo* et des *Fausses Confidences*. Mon Dieu, oui! Ces deux extrêmes, ces deux hommes qui n'entendent rien à la passion, rien au cœur humain; faux tous deux; ces deux hommes que tout le monde a déjà nommés, Victor Hugo et Marivaux, se sont donné la main à la Comédie-Française. Il est vrai que la reprise des *Fausses Confidences* a peut-être un autre but que de montrer la diversité des deux genres, le but galant de faire voir la supériorité de Mme Ancelot sur Marivaux. En ce cas, n'importe de qui soit l'idée, nous la taxerons de malheureuse et de maladroite; car, quelque guindé, quelque musqué, quelque prétentieux que soit Marivaux, il a sur Mme Ancelot un avantage, celui d'amuser. *Le Château de ma Nièce*, à côté des *Fausses Confidences*, vaut encore un peu moins qu'il ne valait.

Mme Volnys a fait sa rentrée dans *Angelo* et dans *Julie*. Mme Volnys a plutôt perdu que gagné. Il est impossible de se maniérer davantage. Si Mme Volnys en était à ses débuts, on pourrait prendre ses nombreux défauts pour de l'inexpérience et nourrir quelque espoir. Mais point. Mme Volnys a érigé ses défauts en système. Plus elle va, et plus elle minaude disgracieusement. La dernière fois que nous l'avons vue, il y a quatre ou cinq jours, elle

nous a semblé avoir atteint les limites extrêmes de l'art de faire la grimace. Levant la tête, tournant l'œil, pinçant les lèvres, affectant une prononciation à l'usage de sa pantomime, Mme Volnys était au-dessous de ses plus mauvais jours du Gymnase. De ce rôle de Catarina, par exemple, il est impossible de se figurer ce qu'a fait Mme Volnys. Dans ce caractère, si admirablement interprété par Mme Dorval, Mme Volnys a réussi à trouver l'étoffe d'un caractère de vaudeville. Malgré toute la bonne intention du monde, et les costumes, nous avons pris un instant Geffroi pour un capitaine de cavalerie, et Mme Volnys pour une veuve *libre de sa main et de sa fortune*, tant le jeu incroyable de Mme Volnys prêtait à *l'illusion*. Il paraît que Mme Volnys compte beaucoup, d'ordinaire, sur l'effet de sa figure en trois quarts; car, dans ses grands momens, elle n'oublie jamais de lui donner cette attitude. — M. Volnys a reparu aussi dans *Julie*. Nous n'avons remarqué qu'une seule chose en M. Volnys, l'accroissement de ses bras, qui nous ont semblé plus démesurément longs que de coutume. — Samson a fait sa rentrée dans *Bertrand et Raton*. Toujours monotone, sans doute, mais amusant, Samson a été fort applaudi.

— Sous le titre d'*Heures de repos d'un Ouvrier*, on vient de publier à Rouen (1) un petit recueil de poésies composées par un pauvre ouvrier de cette ville, un ouvrier en indiennes. Ce digne et intéressant artisan, qui n'a pas quitté son état, qui en vit pauvrement avec sa famille nombreuse, est né poète, comme nous l'explique fort bien une très simple et touchante notice biographique mise en tête de ses poésies, comme l'expliquent mieux encore ses poésies mêmes. Il s'appelle Théodore Lebreton : Mme Desbordes-Valmore, M. David le statuaire, le connaissent depuis déjà long-temps et s'intéressent vivement à lui. Ses poésies, auxquelles il s'est essayé instinctivement, le matin et le soir, dans l'intervalle du chemin si long qui le séparait de son atelier, sont la plupart correctes, quelques-unes faibles, d'autres singulièrement vives et émouvantes. On y remarque beaucoup de noblesse de pensée et même d'expression, jusqu'à pouvoir reprocher au pauvre poète ignorant de ne pas montrer assez l'ouvrier dans ses vers : mais un instinct d'idéal le dirige. De ses brouillons sans orthographe, quand on les déchiffre, il sort des pièces dans lesquelles la grammaire est presque toujours respectée, et toujours l'harmonie. Nous citerons *l'Oiseau captif*.

O merveille! j'ai vu l'oiseau plein d'harmonie
Éclore dans le nid que soutient l'arbrisseau;
Il respire un air pur, mais quelle tyrannie!
Déjà la main de l'homme, au funeste génie,
L'arrache à son humble berceau.

Que je plains son destin! il est captif... Sa cage
Est pour lui l'univers : il ne verra jamais

(1) Legrand, rue Ganterie, 26.

Tout l'éclat d'un ciel bleu, ni l'ombre du bocage,
Les fleurs que le printemps jette sur son passage,
Ni l'arbre immense des forêts.

Il ne s'unira point à la troupe joyeuse
Des siens, que nous voyons s'élever dans les airs,
Et, lorsqu'ils chanteront la nature amoureuse,
Il ne mêlera pas sa voix mélodieuse
A leurs délicieux concerts.

Il connaîtra bientôt sa funeste disgrace;
Son aile faible encor commence à s'agiter;
Il rêve ses accens, et chaque jour qui passe
Lui révèle que Dieu le jeta dans l'espace
Pour être libre et pour chanter.

Il chante; et de sa voix un écho qui l'appelle
Semble lui répéter : Vole, prends ton essor!
Il s'élance; soudain son téméraire zèle
Croit renverser l'écueil, mais il brise son aile
Et retombe moins libre encor.

Ce coup porte à sa vie une cruelle atteinte.
Il la voit se flétrir dans sa captivité;
De sa vibrante voix l'harmonie est éteinte;
Il meurt esclave enfin! et sa dernière plainte
Est un soupir de liberté.

O mon triste destin, je crois te reconnaître
Au destin de l'oiseau, que j'aime à révéler.
Esclave comme lui, comme lui dans mon être
Je sens que la nature, et soupire, et fait naître
Des chants qui voudraient s'envoler.

Mais lorsque chaque jour ma poitrine est pressée
Par l'air impur et lourd qui pèse sur mes sens,
Quand mon ame languit sous son aile glacée,
Et qu'un tourment secret écrase ma pensée,
Ma faible voix n'a plus d'accens.

Mais, calme et résigné, je subis la sentence
Du juge souverain, arbitre de mon sort;
Dans mon obscurité rêvant l'indépendance,
Je verrai terminer ma fragile existence.
Repos, liberté, dans la mort!

Juillet, 1833.

Nous citerons aussi la touchante fin de son *Épître à ses lecteurs :*

. . . . . .
Mais sur mon horizon qui n'avait plus d'aurore
Planait une colombe aux douloureux accens,
A mes regards émus, que je levais encore,
Avec son auréole apparaissait Valmore,
Qui d'un oiseau captif applaudissait les chants :
A sa plainte d'esclave elle criait courage !.....
Soudain, comme l'éclair qui jaillit de l'orage,
De mon front de vingt ans, facile à s'embraser,
S'élança, pleine d'harmonie,
L'étincelle de poésie
Que Dieu voulut y déposer.

Pour me guider dans la carrière
Qui s'ouvrait immense à mes yeux,
Des cœurs nobles et généreux
Firent devant mes pas scintiller la lumière
Qui devait éclairer mon sentier ténébreux.
Lorsque je m'arrêtais pour mesurer l'abîme
Que je n'osais franchir, plus d'une voix intime
Me criait : Marche encor.... et, prompte à m'exciter,
Illuminant mon sein de son ardente flamme,
L'espérance entr'ouvrait les ailes de mon ame,
Qui, dans un plus beau ciel, se laissait emporter.

Vous qui lirez cette œuvre où j'ai peint ma disgrace,
Livre où d'un cœur souffrant vibrent tous les échos,
N'allez pas oublier, pour punir mon audace,
Que mon vers est le fruit de mes soirs de repos.
Sur mes modestes chants, trésors de l'indigence,
Lecteurs, laissez tomber une noble indulgence,
Car peut-être ces vers sont mes derniers accords.
Oui, de mes jours flétris déjà s'use la trame :
La pensée a brisé mon ame,
Le travail a brisé mon corps !

Octobre, 1836.

Nous voudrions intéresser une partie du public à ce petit volume, dont la publication n'a d'autre but que d'alléger un peu les souffrances et la misère de la famille de l'ouvrier-poète; nous voudrions que le ministre actuel de l'instruction publique, M. de Salvandy, qui ne craint pas de mêler le sentiment dans les affaires, portât aussi quelque attention à une existence si honorable et si douloureuse.

— Le *Journal de la Librairie* continue d'être fort stérile; nous n'y trouvons, cette semaine, que trois ouvrages qui méritent d'être mentionnés :

encore les deux premiers ne sont-ils que des ouvrages sans importance, rapiécés tant bien que mal, recueillis de droite et de gauche. Ce sont les *Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal*, de la plus infatigable de nos écrivains, Mme d'Abrantès, et *les Soirées de Jonathan*, de M. Saintine. Le troisième a seul une valeur réelle; ce sont les *Voyages et aventures du capitaine Bonneville à l'ouest des États-Unis d'Amérique, au-delà des Montagnes Rocheuses*, par Washington Irving, et non *Irwing*, comme l'a imprimé M. Charpentier, l'éditeur de ce livre plein d'un intérêt véritable, et sur lequel nous reviendrons. Les aventures et les courses du capitaine Bonneville, pendant trois années, dans les steppes et les déserts de l'Amérique, intéresseront sans nul doute les lecteurs français, et ce livre doit avoir un rapide écoulement.

— Il paraîtra dans peu de jours, sous le titre de *Pensées d'Août*, chez Eugène Renduel, un nouveau et charmant volume de poésies de l'auteur des *Consolations*. M. Sainte-Beuve a rapporté ce recueil d'un récent voyage en Suisse.

— *Aventures de Voyages*, tel est le titre d'un nouvel ouvrage de M. Alphonse Royer, que doit publier prochainement le libraire Dumont. Nos lecteurs connaissent déjà plusieurs morceaux de ce livre, entre autres la biographie du sultan Mahmoud. Le même libraire a mis dernièrement en vente le cinquième volume des *Impressions de Voyages* de M. Alex. Dumas. Ce volume n'est pas moins piquant que les quatre premiers, qui ont obtenu un si légitime succès.

— M. Louis Méry, archiviste de la ville de Marseille et frère du poète de ce nom, a été nommé, par M. le ministre de l'instruction publique, inspecteur des monumens historiques des Bouches-du-Rhône.

— Les *Études* de M. Nisard *sur les poètes latins* viennent d'être traduites en italien.

— M. Alex. Dumas doit lire ces jours-ci à la Comédie-Française sa tragédie de *Caligula*, qu'il vient, dit-on, de terminer à Compiègne, au milieu des fêtes du camp.

F. Bonnaire.

L'ACADÉMIE

ROYALE

DE MUSIQUE.

4e ÉPOQUE. — 6e ARTICLE.[1]

Grétry faisait fortune à l'Opéra-Comique et ne pouvait s'acclimater à l'Académie royale. *Andromaque*, sa tragédie, fut trouvée comique; *Céphale et Procris* était depuis long-temps abandonné; *l'Embarras des richesses* venait de tomber pour la seconde fois en deux représentations; *Colinette à la cour* avait seule obtenu quelque succès, lorsque ce musicien donna *la Caravane*, le 15 janvier 1784. *La Caravane*, qui, pendant un demi-siècle, a fait promener ses chameaux sur les planches de toutes nos salles d'opéra; *la Caravane*, qui montrait aux amateurs des beautés *piquantes*, *agaçantes*, *séduisantes*, des *Anglaises*, des *Hollandaises*, des *Françaises*; quel bonheur pour le parolier Morel d'avoir à colloquer des rimes aussi riches au bout de ses lignes grotesques! *la Caravane* enfin, dont les orgues de Barbarie nous serinent encore l'ouverture! Si la pièce était pitoyable comme toutes celles du même faiseur, le cadre avait un certain air de nouveauté; un spectacle varié s'y déployait sans effort, et la scène du bazar fut le véhicule dans lequel on emballait tous les débutans de

(1) Voyez les livraisons du 7 juin 1835, 19 et 26 juin 1836, 11 décembre 1836, 1er janvier 1837.

la danse. Mélodieuse, brillante, la musique se fit encore remarquer par la vérité de son expression.

Morel convient dans sa préface, car le livret de *la Caravane* est précédé d'une préface, que le sujet est indécent, et que mettre sur la scène les mœurs de l'Asie et l'intérieur d'un sérail, c'est s'exposer aux reproches des gens d'un goût austère et délicat. Nos paroliers sont plus audacieux et ne cherchent pas à se justifier dans des préfaces.

Un amateur nommé Moulgue fut mis en interdit pour avoir sifflé la pièce de Morel; il adressa à l'auteur qui lui faisait fermer la porte de l'Opéra :

Depuis trois jours on me condamne
A fuir les lyriques lambris,
Pour avoir, avec tout Paris,
Médit de votre *Caravane*.
Ah! monseigneur Morel, merci!
Pardonnez-moi, je vous en prie,
Et plus que vous, toute la vie,
Je médirai de Piccinni,
Et vous tiendrai pour un génie.

La Caravane est pourtant la meilleure pièce que Morel ait donnée sous son nom. La raison, c'est qu'il ne l'avait pas faite; ce livret est l'ouvrage du comte de Provence, qui nous a gouvernés sous le nom de Louis XVIII. Il ne faut pas s'étonner si les critiques un peu malins étaient éloignés de l'Opéra par mesure de haute police.

Floquet trouvait apparemment que la musique d'*Alceste* n'était pas bonne, et que Gluck avait échoué dans son entreprise; Floquet imagina de corriger le thème du maître allemand en écrivant une partition d'*Alceste*, sur la pièce de Quinault, revue et tripotée par Saint-Marc. Cet adversaire de Gluck n'osait pourtant pas se mesurer ouvertement avec un tel champion, il craignait le haro général que sa témérité devait exciter contre lui; c'est incognito, la visière baissée, qu'il se proposait de combattre ce rival redoutable. Floquet, n'en doutez pas, se serait fait connaître après l'avoir terrassé. Saint-Marc fut indiscret, et le musicien lui déclara qu'il renonçait à une affaire dont le succès dépendait surtout du mystère que l'on aurait mis à la conduire. Fâché de perdre son travail, Floquet eut l'idée de le faire valoir en se couvrant d'un nouveau masque. Le livret d'*Alceste* avait été imprimé dans les œuvres de Saint-Marc; Floquet fait parvenir à ce parolier une lettre très flatteuse d'un musicien

étranger, anonyme, résidant alors très loin de la France, qui lui marquait avoir trouvé dans la bibliothèque de son souverain cet opéra qui lui avait plu beaucoup, qui l'avait frappé d'enthousiasme, et dont il lui demandait la permission de faire usage. La tournure était prise de manière à lui faire croire que son nouveau musicien était Paisiello, attaché à la cour de Russie. Saint-Marc, flatté des louanges qu'on lui prodiguait, donna tête baissée dans le panneau. La correspondance s'établit entre eux et se soutint assez bien pendant quelque temps; mais une réponse arrivée beaucoup trop tôt de Saint-Pétersbourg fit ouvrir les yeux au rimeur, il vit clairement qu'il était joué par Floquet. Ce musicien, deux fois trahi dans son incognito, se garda bien de convenir de la ruse; mais il abandonna le projet qu'il avait formé de détrôner Gluck.

Le roi, qui, jusqu'alors, n'aimait que la gaieté de l'Opéra-Comique et du Vaudeville, prit goût aux grands opéras. C'est à Mme Saint-Huberti que l'on dut cette conversion. Louis XVI, écoutant avec intérêt les œuvres des faiseurs de l'époque, trouva que les paroles en étaient détestables. Il voulut encourager par des prix les écrivains distingués, les hommes de talent, à se livrer à la composition de ce que l'on appelait alors des poèmes d'opéras. L'arrêt du conseil du 3 janvier 1784 établit trois prix: le premier de 1,500 livres, pour la tragédie lyrique, reconnue la meilleure au jugement des gens de lettres chargés de l'examiner par sa majesté; le deuxième de 500 livres pour la tragédie du même genre qui obtiendra le second rang; le troisième de 600 livres pour le meilleur opéra-ballet, pastorale ou comédie lyrique.

Le même arrêt fixe à sept le nombre des premiers sujets du chant: deux premières basses, deux premiers ténors, et trois premières actrices. Les sujets pour les remplacemens étaient du même nombre et dans les mêmes genres. Les doubles se réduisaient à trois, un ténor et deux actrices. En tout, dix-sept sujets.

Le personnel de la danse était composé du maître de ballets, d'un aide, de trois premiers danseurs, de trois premières danseuses, de trois remplacemens en danseurs et danseuses, et de six doubles, trois hommes et trois femmes. En tout, dix-sept sujets.

Les appointemens des premiers acteurs et actrices étaient fixés *pour toujours* à 9,000 livres, ceux des remplacemens à 7,000 livres, et ceux des doubles à 3,000 livres. Les feux étaient supprimés. Entend néanmoins sa majesté que ceux des sujets qui ont droit au partage des bénéfices qui pourraient résulter des recettes plus avan-

tageuses, dues en partie à leur zèle et à leurs travaux, ainsi qu'à leur économie dans les dépenses, continueront d'en jouir à l'avenir, de même que ceux qui seraient admis par la suite au même partage, suivant l'état qui en sera arrêté tous les ans.

Chimène, opéra en trois actes, de Sacchini, que l'on avait exécuté à Fontainebleau pendant le mois de décembre, ne fut donné au public de Paris que le 9 février suivant. Guillard avait taillé ce livret dans la tragédie de Corneille. Ce fut un triomphe pour Sacchini et pour Mme Saint-Huberti, qui soutint admirablement la haute réputation qu'elle s'était faite dans *Didon*. Un très beau duo, dont la coupe a servi de modèle ensuite, plusieurs airs d'une mélodie gracieuse, quelques traits d'expression assez vigoureux, un chœur très animé, une espèce de finale qui termine le second acte, méritent d'être remarqués dans cet ouvrage. Nos acteurs de vaudeville chantent encore, sans qu'ils s'en doutent, des airs de ballet de *Chimène*.

Délie et Tibulle, acte mis en musique par Mlle Beaumesnil, est fort applaudi. La musicienne avait donné des soins particuliers au rôle de Délie que Mme Saint-Huberti joua et chanta d'une manière aussi gracieuse que spirituelle. « Il y a de la grace, de la finesse, du sentiment; cet opuscule ferait honneur à Mlle Beaumesnil, s'il était véritablement d'elle. » Voilà ce que dit un malicieux contemporain; je n'en crois rien. Mlle Beaumesnil fit exécuter ensuite une composition plus importante, *les Israëlites poursuivis par Pharaon*, oratorio qui parut avec un certain éclat au concert spirituel.

Le roi achète la salle de la Porte-Saint-Martin qui appartenait à la compagnie qui l'avait fait bâtir. Cette salle est payée 600,000 fr. et doit servir aux répétitions des ballets; on y formera le dépôt des machines et des décorations, lorsqu'une autre salle aura été construite.

Le mardi de Pâques on rit beaucoup au concert spirituel; c'était la dernière fois que la réunion musicale avait lieu dans cette salle. Sans quitter le palais des Tuileries, le concert devait s'installer dans la salle des machines. Ces transports de gaieté bruyante furent excités par une symphonie de Haydn qui termina le concert. Chaque musicien, après avoir exécuté sa partie, la mit dans sa poche, souffla sa bougie, prit son instrument sous le bras et s'en alla. La retraite de tous les symphonistes eut lieu successivement et de la même manière. C'était une énigme pour le public, qui s'amusa de cette facétie musicale avant de savoir quelle était l'intention du maître qui l'avait composée.

Les musiciens du prince d'Esterhazy ayant eu quelque différend

avec les officiers de sa maison, donnèrent leur démission qui fut acceptée. Le jour de leur départ était fixé ; la veille ils exécutèrent le dernier concert qu'ils devaient faire entendre au prince. Haydn composa pour cette circonstance une symphonie dont le finale est très singulier. C'est un morceau dans lequel les instrumens récitent l'un après l'autre ; à la fin de leur solo, Haydn avait écrit sur la partie : « Éteignez votre lumière et partez. » En effet, le premier hautbois et le second cor s'en vont d'abord ; après eux le second hautbois et le premier cor opèrent leur retraite de la même manière ; ensuite les bassons, les basses, les violes, les violons, les violoncelles ; il ne reste que le chef d'orchestre et un second violon, qui seuls terminent la symphonie. Le prince, étonné, voulut savoir ce que tout cela signifiait ; Haydn lui dit que ses musiciens partaient et montaient successivement dans leurs voitures qui les attendaient dans la cour. Le prince alla trouver ses musiciens, leur reprocha avec sensibilité la manière dont ils l'abandonnaient, les symphonistes furent touchés de tant de bonté et rentrèrent chez le prince. Telle est l'origine de la symphonie que l'on exécuta au concert spirituel, avec toute la pantomime réglée par l'auteur. Lahoussaye et Guénin restèrent seuls dans l'orchestre et finirent le morceau.

Le 26 avril, la salle de l'Opéra était comble, on attendait la première représentation des *Danaïdes*, opéra en cinq actes, de Salieri. La reine était dans sa loge ; le bailli de Suffren, qui paraissait en public pour la première fois depuis son retour de l'Inde, fut aperçu au balcon, et des applaudissemens universels éclatèrent avec transport, malgré la gêne effroyable dans laquelle était le parterre. L'orchestre, animé par cet enthousiame, salua l'amiral d'une fanfare ; le public applaudit de nouveau, et demanda que la fanfare fût recommencée.

« Les actes des *Danaïdes* sont heureusement très courts ; on ne pourrait supporter long-temps cet affreux spectacle, dont les ballets mêmes, parfaitement analogues au genre, ne sont que des jeux atroces, des pantomimes représentant allégoriquement ce qui doit bientôt se passer en action. C'est surtout au troisième acte, celui du festin, qu'est le comble de l'horreur, par la perfidie de ces femmes dansant avec leurs maris, les caressant, les agaçant, lorsqu'elles ont décidé de les massacrer. Il n'est point d'ouvrage, malgré la noirceur du sujet, qui présente un ensemble aussi riche, aussi imposant. La foule des personnages, le nombre des décorations et leur variété, la belle exécution des machines, le brillant des costumes, tout contribuait à saisir l'imagination et à frapper d'étonnement le spectateur. »

« Gardel a mis beaucoup d'intelligence dans ses ballets, et s'est montré digne de marcher sur les traces de Noverre. Il a senti qu'il ne fallait pas trop distinguer entre eux les cinquante frères, et les cinquante sœurs entre elles. Il en est résulté que les premiers sujets font corps avec les figurans, ce qui donne beaucoup plus de vérité à la pantomime. »

Bien que Salieri fût Italien, sa musique appartient à l'école allemande : il écrivit la partition des *Danaïdes* à Vienne, sous les yeux de Gluck, son dernier maître, et d'après les idées de ce compositeur sur un sujet qu'il devait traiter. On avait annoncé à Paris que Gluck était l'auteur de la plus grande partie de la musique des *Danaïdes;* ce bruit eut d'heureux résultats, et prévint le public en faveur du nouvel ouvrage. Ce ne fut qu'après la douzième représentation, et quand le succès eut acquis tout ce qu'on pouvait espérer de brillant et de solide, que le grand maître déclara que cet œuvre appartenait uniquement à son élève Salieri. La musique des *Danaïdes* est d'un beau caractère, d'un style ferme et vigoureux, quelquefois mélodieuse, et toujours expressive. Plusieurs morceaux tels que les chœurs, *Descends dans le sein d'Amphitrite*, *Gloire*, *évan*, *évoé!* sont dignes de Gluck et tellement écrits dans la manière de ce maître, qu'on pouvait facilement les lui attribuer. L'air d'Hypermnestre, *Par les larmes de votre fille*, celui de Danaüs, *Jouissez d'un destin prospère*, sont d'un effet puissant et dramatique. La pièce était une imitation de l'*Ipernestra* que Calzabigi avait écrite pour Gluck. Imitation faible et barbare, paroles ridicules et dépourvues de rhythme et de mesure qui dégradent la plupart des morceaux de musique ; le chœur de femmes surtout : *Gloire*, *évan*, *évoé !* ce chœur plein de verve et de feu, produirait des résultats plus heureux encore, si les voix récitaient des vers adaptés au rhythme de la mélodie.

Salieri reçut de l'Académie royale, 10,000 livres pour le prix de son opéra, 3,000 livres pour ses frais de voyage, et vendit 2,000 livres le manuscrit de la partition, à son éditeur.

« Comment? la reine de France fait son devoir, elle te prie de danser, et tu ne fais pas le tien! Je t'ôterai mon nom. » Telle est la remontrance paternelle que Vestris adressait à son fils, quand ce cher Auguste se fit mettre à la Force pour avoir refusé de danser à une représentation que la reine devait honorer de sa présence.

Diane et Endymion, opéra en trois actes de Piccinni, est reçu froidement. On applaudit avec transport le bel air chanté par Diane.

8 septembre 1784.

Mlle Dozon débute avec succès par le rôle de Chimène; c'est le premier sujet sorti de l'école de chant et de déclamation, que le baron de Breteuil venait d'établir. Lays et Molé avaient été les maîtres de Mlle Dozon. Cette école de chant devint plus tard le Conservatoire de musique de Paris.

Moline traduit en français *il Barbiere di Siviglia*, que Paisiello avait mis en musique à Saint-Pétersbourg; la Comédie-Française s'oppose à ce que cet ouvrage soit représenté en opéra. Ce n'est que plus tard qu'une autre traduction du même ouvrage fut mise en scène à l'Opéra-Comique, par Framery.

Gluck avait refait la musique d'*Armide* après Lulli; Sacchini refit celle de *Dardanus* après Rameau. Le nouveau *Dardanus* obtint peu de succès; on y remarque pourtant de beaux chœurs, un air de ténor gracieux et touchant : *Jours heureux!* un air de baryton : *Sombres chagrins*, d'un beau caractère, mais d'un seul mouvement, trop lent pour ne pas laisser languir l'intérêt. Lainez, Lays et Mlle Maillard y remplissent les rôles de Dardanus, d'Anténor et d'Iphise. Les danses firent beaucoup de plaisir; un passepied d'un genre neuf, admirablement exécuté par Vestris et Mlle Guimard, fut couvert d'applaudissemens. On goûta plusieurs autres parties des ballets de cet opéra; Mlles Saulnier, Zacharie et Langlois y brillèrent. On reconnut à la première la majesté de Mlle Heinel et des graces moins sévères; à la seconde, plus de correction et de naturel que n'avait Mlle Guimard; enfin, la troisième, absolument nouvelle au théâtre, pour la danse haute, à la vigueur, à l'aisance de toutes celles qui l'avaient précédée, joignait déjà plus de noblesse.

Panurge, opéra en trois actes, musique de Grétry, doit sa réussite aux danses, au spectacle, à la mise en scène. La pièce était de Morel, qui était beau-frère de Papillon de La Ferté; Morel jouissait de l'immense crédit que lui donnait cette parenté; il profita trop long-temps du droit d'infecter l'Opéra de ses turpitudes dramatiques. Rien de si plat que ce livret, bouffon sans être gai, ridicule sans exciter le rire, et pourtant le spirituel Rabelais en avait fourni le sujet et les principales scènes. La musique de Grétry ne vaut guère mieux que la pièce; l'ouverture de *Panurge* renferme pourtant de belles mélodies, mais elles sont mises en œuvre sans goût et sans talent. Lays fut très applaudi dans le rôle de Panurge. Grétry, voyant que l'habileté des danseurs avait puissamment soutenu son nouvel ouvrage, imagina de faire composer, par Gardel, un grand finale de danse, qui fut exécuté sur l'ouverture répétée à la fin de la pièce. Le public,

charmé de revoir ses virtuoses favoris dans un ensemble général, suivit alors avec plus d'empressement les représentations de *Panurge;* à compter de la troisième, le succès fut déclaré.

Dans la fête chinoise de *Panurge*, on avait placé sur le théâtre un énorme tambour que deux Chinois, élevés sur une estrade, frappaient à coups redoublés. C'était suivre fidèlement la description donnée par le père du Halde. Un critique s'empresse de commenter ainsi ce trait d'érudition du parolier Morel :

Dans cet opéra, je vous prie,
Qui frappe avec tant de fureur ?
C'est le dieu du goût, je parie,
Qui prend le tambour pour l'auteur.

Mme Saint-Huberti joua d'une manière charmante le rôle comique de Climène, femme de Panurge; elle donna à ce personnage toute la finesse, la malice d'une soubrette de comédie, et le chanta avec cette aisance, cette verve qui caractérisent un talent du premier ordre, un talent qui devait réussir dans les genres les plus opposés.

Depuis douze ans, les spectateurs n'étaient plus admis sur la scène; on leur permettait encore de s'y placer, moyennant un louis, les jours où l'on donnait des représentations extraordinaires pour la capitation des acteurs. Le 13 mars 1785, à l'une de ces soirées, on jouait *Iphigénie en Tauride* et *Panurge*, sept actes, qui firent durer le spectacle jusqu'à dix heures un quart! chose monstrueuse alors. La recette s'éleva à 16,500 livres, ce qui était encore plus surprenant, et sans exemple jusqu'à cette époque. Le nombre des amateurs colloqués sur le théâtre était si grand, qu'ils masquaient tout-à-fait la scène; les acteurs auraient été obligés de manœuvrer derrière cette foule importune, si le parterre ne l'avait chassée à force de clameurs et d'attaques. Elle fut contrainte de battre en retraite et de se réfugier derrière les coulisses. Depuis cette violente escarmouche, les petits-maîtres osèrent encore se montrer sur le théâtre; le parterre leur jeta des oranges à la tête et les chassa pour la seconde fois.

On fit des couplets satiriques et des caricatures sur *Panurge;* on le représentait jeté par la fenêtre; deux danseurs, Vestris et Gardel, le soutenaient avec des balais.

Dauvergne reprend la direction de l'Opéra, en avril 1785, et l'on crée, pour Francœur, la place de sous-directeur. Lasuze, Rey, Gardel, conservent leurs emplois de chef du chant, chef d'orchestre, maître de ballets. Mlles Levasseur et Duplant se retirent du théâtre.

La Toison d'or, de Chabanon, *OEdipe à Colone*, de Guillard, *Cora*, de Valadier, sont les trois livrets d'opéras qui obtiennent les prix institués par le roi pour l'encouragement du théâtre lyrique. Ces trois prix devaient être donnés pour une tragédie lyrique, un opéra-ballet, une pastorale; on ne présenta que des tragédies au concours, et le jury d'examen déclara que les prix seraient chacun de 1000 livres et qu'ils seraient décernés sans donner à aucun de ces ouvrages une préférence absolue, leur mérite et leur genre étant trop différens pour permettre d'en faire une comparaison exacte et rigoureuse. Ce qu'il y a de plus singulier dans cette décision des académiciens jurés, c'est de leur voir accorder un prix à Guillard pour avoir arrangé en opéra l'*OEdipe chez Admète* de Ducis; tandis que l'arrêt du conseil d'état du 3 janvier 1784 n'avait été rendu que pour bannir les vieilles pièces rajustées, en proposant des récompenses pour les gens habiles qui en auraient composé de nouvelles. Cinquante-huit livrets d'opéras avaient été envoyés au concours.

Mme Saint-Huberti retourne à Marseille où elle avait été si bien accueillie; les Provençaux redoublent de soins et de galanterie envers l'actrice favorite. Voici l'extrait d'une lettre écrite de Marseille, le 15 août 1785 :

« On ne vous a rien exagéré en vous rendant compte des honneurs prodigués à Mme Saint-Huberti : nous approchons des folies des Anglais pour leurs acteurs. Mme Saint-Huberti a donné ici vingt-trois représentations, toute courues avec une fureur extrême. Les vers, les couronnes lui pleuvaient de toutes parts; elle a emporté plus de cent couronnes sur l'impériale de sa voiture, plusieurs étaient d'un très grand prix. On lui a donné des fêtes sans fin; mais la fête sur l'eau était digne d'une souveraine et mérite d'être détaillée.

« Mme Saint-Huberti, vêtue à la grecque (1) ce jour-là, est arrivée par mer sur une très belle gondole, portant le pavillon de Marseille, montée par huit rameurs et marchant à la voile. Près du lieu du rendez-vous, elle a été entourée par plus de deux cents chaloupes chargées de personnes accourues pour voir la fête et encore plus celle qui en était l'objet. Elle a débarqué au bruit d'une décharge de boîtes et des acclamations du peuple; un moment après elle a remis en mer pour jouir du spectacle d'une joûte. Le vainqueur lui a apporté la couronne et l'a reçue de nouveau de ses mains, avec le prix de son

(1) Ce costume grec moderne, de la plus grande richesse, fut donné à Mme Saint-Huberti par les dames grecques de Marseille.

triomphe. On a voulu donner à Mme Saint-Huberti le spectacle d'une pêche dans un immense filet, qu'on n'a jamais pu tirer à cause de l'affluence.

« A la sortie de la gondole, Mme Saint-Huberti a été saluée d'une seconde salve; le peuple a dansé autour d'elle au son des tambourins et des galoubets, tandis que, couchée à la turque sur un divan, elle recevait en reine les hommages des spectateurs des deux sexes. Conduite ensuite à travers une haie de pavillons illuminés, elle est entrée dans une maison de plaisance voisine, où l'on avait élevé un petit théâtre sous une tente.

« Une petite pièce allégorique y fut jouée; elle avait été composée en l'honneur de cette divinité d'opéra par un poète provençal. Le sujet en était assez trivial; mais on y remarquait de jolis vers, un dialogue spirituel, des traits ingénieux et piquans.

« Pendant le bal qui suivit, Mme Saint-Huberti fut placée sur une estrade entre Melpomène et Polymnie, deux muses de la pièce. Ensuite, illumination au dedans et au dehors; enfin un souper splendide de cent couverts, dressé dans une salle ouverte ou plutôt fermée uniquement, suivant l'usage du pays, par une grille, à travers laquelle le peuple s'empressait d'admirer l'héroïne. Sur la fin du repas, on a chanté, la galerie a fait chorus : vous pensez bien que Mme Saint-Huberti n'a pas été oubliée dans ces couplets; elle a répondu par quelques couplets en provençal. On a porté sa santé; les vivats répétés cent fois, une salve générale, ont terminé la fête. »

Vous voyez tous les jours à l'orchestre de l'Opéra un aimable Provençal, contemporain de Mme Saint-Huberti, son ardent admirateur, autrefois son ami. Si vous pensez que mon récit n'est pas d'une exactitude rigoureuse, dites-lui sur le ton de Grétry : *Vous souvient-il de cette fête?* Il vous répondra sur-le-champ : *Li éri*, j'y étais. C'est par ces mots, consolateurs pour un historien, qu'il termine son discours toutes les fois que je lui demande quelques détails sur les virtuoses du temps passé, sur les fêtes, les représentations données à la cour de Napoléon, et sur les cérémonies musicales de la chapelle de cet empereur. *Li éri, vous disé, li éri.* Sa mémoire féconde m'a fourni de précieuses notes sur les faits et gestes de Mme Saint-Huberti. Je suis certain pourtant qu'il ne m'a pas tout dit. D'autres scènes d'un intérêt piquant ont eu lieu dans ce temps où je n'étais pas né; si sa modestie ne l'empêchait pas de me les conter, il pourrait encore ajouter : *Li éri.* Je proposais dernièrement à ce joyeux amateur de venir faire un tour en Provence avec moi. « J'aime toujours notre pays, me dit-il, je

m'y retirerai, mais quand je serai vieux. » Il n'avait alors que quatre-vingt-six ans.

Mme Saint-Huberti n'avait pas été dotée libéralement sous le rapport des avantages physiques : elle n'était pas belle; d'une taille assez élevée, blonde et maigre, Mme Saint-Huberti avait des traits expressifs, mais peu prononcés, j'excepterai pourtant sa bouche qui était fort grande. Elle introduisit à l'Académie royale de Musique la bonne école de chant pratiquée en Italie et en Allemagne; c'est la première actrice de ce théâtre à qui l'on puisse donner le nom de cantatrice. Il fallait bien qu'elle eût un talent réel et solide, une voix cultivée, pleine de charme et d'expression, puisque Piccinni écrivit pour elle : *Ah! que je fus bien inspirée*, air lent, d'un seul mouvement et très développé. Une cantatrice peut seule intéresser en exécutant un morceau de ce genre; ses inspirations dramatiques ne lui seraient d'aucun secours en pareille circonstance. Mmes Mara et Todi, célèbres virtuoses italiennes, faisaient fureur au concert spirituel. Mme Saint-Huberti osa chanter un duo d'Anfossi avec Mme Mara, et fut très applaudie.

« Il est impossible, dit Grimm, de réunir à un plus haut degré la sensibilité la plus exquise, un goût de chant plus soigné, une attention à la scène plus profonde et plus réfléchie, un abandon plus noble et plus vrai, un jeu plus touchant et plus digne du superbe rôle de Didon. C'est la voix de Todi, c'est le jeu de Clairon; c'est un modèle qu'on n'a point eu sur ce théâtre et qui en servira long-temps. »

Un jour qu'elle assistait à la première représentation du *Faux Lord*, à la Comédie-Italienne, le parterre et les loges l'applaudirent spontanément, comme s'ils eussent vu paraître la reine de France. Tout le monde cria : « Vive Didon! vive la reine de Carthage! »

Le roi Louis XVI prend la peine de régler lui-même, par son ordonnance du 17 octobre 1785, les droits des personnes qui venaient occuper les loges de l'Opéra, leur accordant la libre et entière faculté de lever ou baisser les petites glaces, de se placer dans lesdites loges de la manière qui leur serait la plus commode, quand même ces manœuvres devraient gêner ou contrarier les curieux errans dans les corridors et prompts à mettre le nez aux lucarnes. Cette ordonnance, signée Louis, et, plus bas, le baron de Breteuil, se bornait à ce seul point de discipline théâtrale.

Tous les auteurs s'empressaient d'écrire des rôles pour Mme Saint-Huberti, des rôles importans qui dominaient le drame dont le talent de l'actrice devait assurer le succès. Marmontel et Piccinni, qui avaient

été si heureux en composant *Didon*, ne réussirent point en lui donnant *Pénélope*. Cet opéra fut accueilli froidement; la pièce était languissante et de peu d'intérêt, la musique faible et décolorée, si l'on excepte l'introduction et un trio.

O Marmontel! loin d'enfanter
Sans cesse ouvrage sur ouvrage,
De ta Pénélope si sage
On te conseille d'imiter
La patience singulière :
Oui, par le plus heureux retour,
La nuit il te faudrait défaire
Tout ce que tu fis dans le jour.

Mlle Lemaure, qui avait si long-temps brillé à l'Opéra, et s'en était retirée depuis quarante-trois ans, meurt à l'âge de quatre-vingt-un an passés. Le fameux Chassé mourut l'année suivante.

Pour se rapprocher des amateurs qui ne voulaient pas aller chercher le bal masqué à la Porte-Saint-Martin, l'Académie royale amena ses bals au Panthéon, salle bâtie près du Palais-Royal. La recette ne fut pas meilleure dans ce nouveau domicile; après le cinquième bal, on revint à la Porte-Saint-Martin. Le théâtre du Vaudeville fut construit plus tard sur l'emplacement de ce Panthéon.

Le succès inoui du *Mariage de Figaro* avait tellement augmenté les recettes de la Comédie-Française, que la part de chaque sociétaire s'élevait à 30,000 livres par an. Les premiers acteurs de l'Opéra, dont les appointemens étaient fixés à 9,000 livres, firent alors des réclamations et voulurent obtenir le double de cette somme. Lays, Chéron, Rousseau, se liguèrent, menaçant l'administration d'aller chercher fortune ailleurs, s'ils n'étaient pas traités avec plus de libéralité. La comparaison de leurs revenus avec ceux des comédiens français les désolait, les humiliait; ils trouvaient très inconvenant que les acteurs du premier théâtre de France n'eussent pas à beaucoup près un sort aussi brillant que celui de leurs confrères de la Comédie-Française et de la Comédie-Italienne. Cette réclamation fut très mal accueillie par le baron de Breteuil. Il leur déclara que tous les théâtres du royaume leur seraient fermés, et que s'ils passaient à l'étranger, on supprimerait à l'instant même leurs pensions.

Le premier exercice public des élèves de l'école de chant a lieu par une représentation de *Roland*, donnée le 4 avril 1786, sur le théâtre des Menus-Plaisirs. Dessaules, Lefèvre, Mlles Mulot et Delil-

lette y remplissent les rôles de Roland, Médor, Angélique, Thémire, et sont fort applaudis.

Le roi établit la loi du timbre pour la musique, le 25 septembre 1786; « veut sa majesté que le produit du timbre, ainsi que celui des amendes et confiscations ordonnées au profit du bureau du timbre pour la musique, soient employés à l'entretien de l'école royale de chant et de déclamation. » Article 25.

Je citerai seulement pour mémoire le *Pizarre*, de Candeille, le *Thémistocle*, de Philidor, qui tombèrent à plat.

A la dernière répétition générale de *Thémistocle*, Philidor se fait attendre; un banquet splendide et délicat l'avait retardé. L'orchestre, à jeun, mourait de faim. Le compositeur n'en faisait pas moins recommencer les morceaux toutes les fois qu'il le jugeait convenable. Au moment où l'on allait attaquer un air dont l'accompagnement devait être d'une douceur extrême, Philidor accourt sur l'avant-scène, disant : « Les sourdines! messieurs, les sourdines! » Rey lui répliqua : « Ils sont doublement heureux. » Calembour qui exprimait l'envie que le chef d'orchestre portait aux sourds, qui avaient le bonheur de dîner et de ne pas entendre *Thémistocle*.

Davide, fameux ténor italien, le père de celui que nous avons entendu, fait fureur au concert spirituel en 1786. Il y avait chanté l'année précédente sans produire une grande sensation; ses roulades légères, les traits brillans qu'il lançait même dans le récitatif, avaient indisposé les vrais amateurs de la musique française. Ils les goûtèrent ensuite, et ne purent refuser au virtuose les témoignages de leur admiration. Afin de justifier en quelque sorte leur méprise, ils prétendirent que Davide se portait beaucoup mieux en 1786, et que l'amélioration de la santé du chanteur devait nécessairement porter la plus heureuse influence sur son exécution.

Mme Saint-Aubin avait paru dans *Colinette à la cour*. On lui trouvait une jolie figure, une voix légère, des graces dans le chant, de l'esprit, de la finesse dans le jeu, et une habitude de la scène très précieuse. Elle réussit complètement dans ce premier rôle; mais, comme ce succès ne se soutint pas, Mme Saint-Aubin se décida à passer à la Comédie-Italienne. Elle s'y montra dans *la Colonie* et *l'Epreuve villageoise*, jouant les rôles de Marine et de Denise. La nouvelle actrice fut reçue avec enthousiasme. Chénard, première basse de l'Opéra-Comique, avait aussi débuté à l'Académie royale, en 1782.

Ce théâtre est dans une si grande pénurie de sujets en hommes, surtout pour la haute-contre, qu'elle propose aux maîtres de musique

une pension viagère de 300 livres pour chaque sujet ayant une belle voix de haute-contre, et certaines qualités requises. Un père qui présenterait son fils, réunissant les qualités voulues, aurait eu également droit à la pension.

Rosine, opéra en trois actes, paroles de Gersain, musique de Gossec, obtient un médiocre succès. Lays et Mlle Dozon y remplissent les rôles principaux. Goyon, danseur comique, débute dans les divertissemens de cet opéra, dont Gardel le jeune, qui commençait à devenir le rival de son frère pour la composition des ballets, avait fait une partie. 20 juillet 1786.

Œdipe à Colone, livret de Guillard, avait obtenu le prix au concours. Suard, académicien, s'empressa d'engager l'auteur d'*Œdipe à Colone* à confier son ouvrage au musicien Grétry; l'affaire se conclut. Le compositeur, sachant que son parolier était dans une position financière peu satisfaisante, lui fit une avance de mille écus sur les droits de sa pièce. Des occupations multipliées, une maladie grave, empêchèrent Grétry de travailler à cet opéra, qu'il garda plusieurs années dans son portefeuille. Guillard et Sacchini allaient dîner souvent chez Mme Berton, veuve de l'ancien directeur de l'Opéra. Un jour, Guillard, alarmé par les retards de Grétry, dans un désespoir de poète, récita plusieurs scènes d'*Œdipe à Colone* chez Mme Berton. On en fut enchanté; Sacchini témoigna vivement le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir exercer son talent sur un ouvrage aussi touchant, et surtout de n'avoir pas mille écus à donner à Grétry, pour obtenir son désistement. Mme Berton les offrit à l'instant, et Fillette-Loraux se chargea de la négociation. Il se rendit chez Grétry, qu'il trouva malade au lit, lui compta les trois mille livres, et lui demanda le manuscrit. Grétry ne consentit qu'avec peine à le rendre, mais en apprenant que Guillard destinait son ouvrage à Sacchini, il dit qu'il le félicitait du choix d'un pareil remplaçant. L'ambassadeur revint triomphant et joyeux de l'heureux résultat de sa mission. Guillard donna sur-le-champ son livret à Sacchini. Le lendemain, la partition d'*Œdipe* était commencée; en moins de six semaines, ce chef-d'œuvre fut terminé.

La reine Marie-Antoinette, qui aimait et cultivait les arts, montrait beaucoup d'affection à Sacchini; elle lui avait fait obtenir une pension de deux mille écus. On essaya le nouvel opéra de son musicien favori sur le petit théâtre de la cour, à Versailles, le 4 janvier 1786. *Œdipe à Colone* fut jugé digne de son auteur; on l'applaudit, mais il ne produisit pas une sensation bien vive sur l'auditoire. La reine

promit cependant à Sacchini qu'*OEdipe* serait le premier ouvrage représenté sur le théâtre de la cour au voyage de Fontainebleau. Sacchini fit part de cette nouvelle à ses amis et continua de se trouver, selon son usage, dans la galerie de Versailles, sur le passage de la reine, qui, tous les dimanches, au sortir de la messe, l'invitait à passer dans le salon de musique. Là, elle prenait plaisir à entendre les plus beaux morceaux d'*Évelina*, que Sacchini composait alors. Ce maître, ayant remarqué avec peine que plusieurs dimanches de suite, la reine semblait éviter ses regards, inquiet, tourmenté, se place un jour tellement vis-à-vis de Marie-Antoinette, qu'elle ne peut se dispenser de lui adresser la parole. Elle le reçut dans le salon de musique, et, d'une voix émue, lui dit : « Vous ne m'en voudrez pas, mon cher Sacchini; on dit que j'accorde trop de faveur aux étrangers. On m'a si vivement sollicitée de faire représenter la *Phèdre* de M. Lemoine à la place de votre *OEdipe*, que je n'ai pu m'y refuser. Vous voyez ma position; pardonnez-moi. »

Sacchini, s'efforçant de contenir sa douleur, fit un salut respectueux, et revint à Paris chez Mme Berton. Il entra tout éploré, se jeta dans un fauteuil, et ses amis ne purent obtenir de lui que ces mots entrecoupés de sanglots: « Ma bonne amie, mes enfans, ze souis oun homme perdou, la reine il ne m'aime piou! la reine il ne m'aime piou! » Tous les soins de l'amitié furent inutiles, rien ne put calmer son désespoir. Il ne voulut pas se mettre à table. Il était goutteux à un point extrême, une oppression excessive se déclara; Guillard, Loraux et M. Berton le reconduisirent chez lui en voiture. Il se mit au lit, et trois jours après il avait cessé de vivre.

« J'ai vécu dans l'intimité avec Sacchini, dit M. Berton, j'avais le bonheur d'être son élève d'adoption, je le quittais rarement; il m'appelait son cher fils, je travaillais sur une petite table placée près de son piano. J'ai été témoin de la facilité avec laquelle ce puissant génie a doté l'art musical de ses derniers chefs-d'œuvre. Je l'ai vu composer *OEdipe*, *Evélina*. Souvent, dans ses momens de repos, il se plaisait à lire ce que je venais d'écrire, il l'exécutait même. Si j'avais fait un écart d'imagination, il s'arrêtait subitement, et, me regardant avec un sourire que la beauté de sa figure rendait encore plus touchant, il me disait : « Mon petit ami, cette phrase elle est bien jolie! mais elle n'est pas de la famille des autres; cherche-m'en une qui soit au moins leur cousine. »

« Souvent, après la leçon, je l'accompagnais à la promenade. Il portait habituellement sur lui un volume de Racine, et, dans la poche

de sa veste, une carte sur laquelle il avait écrit des vers de l'opéra qu'il mettait en musique. Il s'inspirait des œuvres du grand poète; *Bérénice, Andromaque, Phèdre,* étaient les tragédies qu'il affectionnait le plus. Arrivé aux allées les plus solitaires des Tuileries, il se plaisait à parcourir ces chefs-d'œuvre et m'en faisait réciter les scènes les plus touchantes. Puis, tout en cheminant vers les Champs-Élysées, il consultait de temps en temps sa petite carte, et, selon la lenteur ou la prestesse de sa marche, je prédisais que le lendemain j'assisterais à la composition d'un *andante* ou d'un *allegro*. Parvenu au carré de Marigny, il s'arrêtait une heure à regarder les joueurs de boule : singulier rapport avec Haydn et Mozart, qui aimaient passionnément ce jeu. »

Né à Naples le 3 mai 1735, mort à Paris le 7 octobre 1786, Sacchini s'éteignit à l'âge de cinquante-un ans, au moment où son génie était dans toute sa force.

La Toison d'or, de Vogel, réussit malgré le drame ridicule de Desriaux. On y remarque principalement l'air d'Hypsipile : *Hélas! à peine un rayon d'espérance*, et celui de Médée : *Ah! ne me parlez plus d'amour*. Les chœurs, dessinés à la manière de Gluck, font le plus grand honneur à Vogel. Le rôle de Médée est confié à Mlle Maillard, qui s'en acquitte fort bien.

La *Phèdre* de Racine est mise en opéra par Hoffman; on voulait que Mme Saint-Huberti jouât tous les grands rôles du répertoire tragique. Quand la reine eut entendu la musique de Lemoine, elle déclara qu'elle ne voulait plus de spectacles de cette espèce; qu'il était inutile de faire beaucoup de dépense pour avoir à Fontainebleau des opéras qui n'en valaient pas la peine. 26 octobre 1786. La reine demanda *Iphigénie en Aulide* pour le soir, et consentit à ce que *Phèdre* fût réservée pour les Parisiens; la répétition de cet opéra lui suffit. Cette nouveauté, dédaignée par la cour, fut donnée à la ville, qui la reçut avec indifférence, malgré la force d'expression, la vigueur du talent de Mme Saint-Huberti. *Phèdre* est *déracinée*, disait-on, elle ne peut se soutenir; à la troisième représentation, la salle était déserte. *Phèdre* se releva pourtant de sa chute, et par un moyen tout-à-fait étranger à son mérite, à celui des acteurs et des danseurs qui, chaque jour, lui prêtaient un renfort plus puissant : la ressource était alors d'ajouter aux ballets d'un opéra dès qu'il donnait des signes de faiblesse.

Un inspecteur de police, Quidor, fit la fortune de *Phèdre*. Cet inspecteur, grand ami du musicien Lemoine, avait les filles dans son

département; il les invita, les excita, les contraignit à suivre les représentations de *Phèdre*. Ces demoiselles, craignant les suites du mécontentement de ce redoutable champion, et les boutades toujours fâcheuses de son pouvoir discrétionnaire, s'empressèrent d'obéir, allèrent à l'Opéra, et s'y firent conduire par de galans chevaliers. L'inspecteur était dans la salle et passait la revue de son troupeau; il prenait note des absentes, qui, le jour suivant, s'empressaient de faire acte de présence. Ce n'est pas tout, Quidor, après avoir garni les loges, envoyait à *Phèdre* un secours d'un autre genre et tout aussi précieux. Sa cohorte remplissait le parterre, applaudissait à tout rompre, et fit croire à l'enthousiasme d'un public qui commençait à sentir les beautés de l'ouvrage. La tactique de l'inspecteur produisit le plus heureux résultat.

On avait représenté presque sur-le-champ *les Horaces*, de Salieri, afin de prendre une revanche après la mésaventure de *Phèdre*. *Les Horaces* n'eurent aucun succès, et *Phèdre* se releva pour leur succéder et prêter son appui à l'administration. Les actes des *Horaces* étaient liés par des intermèdes qui tenaient à l'action et ressemblaient aux chœurs de la tragédie grecque. Cette innovation ne réussit pas plus que le reste. « La déclamation est le seul rhythme qui convienne à la tragédie proprement dite; toutes les tentatives faites en ce genre inutilement, depuis le chevalier Gluck, prouvent qu'il ne saurait réussir sur le théâtre lyrique en France. La comparaison des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine avec les opéras dans lesquels on les travestit donne un désavantage sensible à ceux-là; il en résulte même une teinte de ridicule que notre nation saisit trop facilement pour que les auteurs y échappent. D'ailleurs, la galanterie française veut de l'amour, du spectacle, des danses, et tout cela s'accorde bien rarement avec des traits historiques, dont un héroïsme austère fait le fond. » J'emprunte ces réflexions à un journal du temps. 7 décembre 1786.

« Vous êtes averti que M. le contrôleur-général a levé une nouvelle troupe de comédiens, qui commenceront à jouer à Versailles devant la cour, le lundi 29 janvier 1787. Ils donneront

LES FAUSSES CONFIDENCES,
LE CONSENTEMENT FORCÉ,

suivi d'un ballet pantomime allégorique, de la composition de M. de Calonne, intitulé

LE TONNEAU DES DANAÏDES. »

Cette affiche fut placardée à la porte du contrôleur-général, quelques jours avant l'assemblée des notables, annoncée pour le 29 janvier.

On jouait à Versailles, sur le théâtre de la ville, *Théodore*, opéra-comique, musique de Paisiello; la reine assistait à cette représentation. Ce pauvre roi de Corse est à Venise; son écuyer vient lui dire qu'il n'a plus d'argent, et qu'il ne sait où en prendre. Théodore est aussi embarrassé que son confident, tous deux chantent ces mots : « Comment faire? » — « Il faut assembler les notables, » s'écria un loustic du parterre. La garde se mit aussitôt à chercher le mauvais plaisant; mais la reine, qui riait beaucoup de la saillie, fit signe de la main que l'on cessât toute poursuite.

« On fait savoir que l'Opéra va quitter Paris, ce spectacle doit être transporté à Versailles, parce que toutes les *machines* y sont. »

Ce placard est encore une des nombreuses pasquinades que l'on dirigea contre les notables assemblés à Versailles.

Les répétitions générales de l'Opéra étaient très suivies depuis quelques années; on imagina d'en faire une ressource financière, en exigeant la modique somme de trois livres par billet d'entrée. Une ordonnance du roi, datée du 24 novembre 1786, établit la perception de ce droit, dont le produit serait partagé entre les acteurs; elle permet que les rédacteurs des *Petites Affiches*, du *Mercure*, du *Journal de Paris*, soient admis à ces répétitions, sans payer, avec défense de parler en aucune manière, dans leurs feuilles, des ouvrages nouveaux avant leur représentation.

L'essai du goût des spectateurs payans pour les répétitions ne fut point heureux. La première recette de ce genre ne produisit que 627 livres : on répétait *Œdipe à Colone* de Sacchini, et pourtant il n'y eut qu'une répétition payante, bien que l'ordonnance portât qu'il y en aurait deux.

Une ordonnance du roi du 13 janvier 1787 défend au directeur et au comité de l'Académie royale d'agréer et d'accepter à l'avenir, comme opéra nouveau, aucun poème qui puisse être réclamé en tout ou en partie, par un autre théâtre, soit pour le fond de l'intrigue, soit pour des scènes entières ou pour des imitations serviles de pièces déjà connues ou jouées.

Les opéras nouveaux d'une certaine importance étaient d'abord joués à la cour, soit à Versailles, soit à Fontainebleau. Un plus grand nombre paraissaient à Fontainebleau, à cause de la saison; le roi passait l'automne à ce château, et la provision d'opéras était tou-

jours plus abondante à l'approche de l'hiver. Ces ouvrages arrivaient ensuite à l'Académie royale, qui les offrait au public de Paris, un mois après leur exhibition à la cour. *OEdipe à Colone* attendit treize mois cette seconde épreuve; il resta dans les cartons jusqu'au 1er février de l'année suivante. Sacchini, tourmenté par des accès de goutte qui l'avaient empêché d'assister aux premières représentations de *Chimène* et de *Dardanus*, était mort depuis quatre mois quand son *OEdipe* triompha pour la seconde fois. Le succès de cet opéra fut immense, et l'enthousiasme se déclara sur-le-champ. Le musicien n'existait plus, ses admirateurs lui donnaient une dernière preuve de zèle, et ses adversaires pouvaient lui rendre justice sans porter atteinte à leur amour-propre personnel. *Le Pré-aux-Clercs*, *I Puritani*, ont profité, cinquante ans plus tard, d'un aussi triste privilége. Si les succès *d'outre-tombe* sont toujours les plus éclatans, les auteurs sont peu désireux de réunir ainsi tous les suffrages.

OEdipe à Colone est le plus bel opéra de Sacchini; c'est un des chefs-d'œuvre de notre scène lyrique : une mélodie noble, expressive, pleine de charme, un style plein de franchise, et qui ne manque pas de vigueur dans les situations fortes, une harmonie trop simple il est vrai, mais suffisante pour une œuvre écrite dans le style italien. Je ne ferai pas de citations; toutes les parties de cet opéra sont remarquables, et cette égalité soutenue, cette élévation constante est une qualité bien rare et bien précieuse. Lainez s'était déjà fait connaître avec honneur, il se distingua dans le rôle de Polynice. Chardini, qui depuis six ans était à l'Académie royale, chanta parfaitement celui de Thésée. Mlle Dozon, devenue Mme Chéron, se souvint des leçons excellentes de Sacchini, qui lui avait appris la partie d'Antigone et fut très applaudie. Chéron représentait OEdipe; ce rôle, disposé par un maître italien qui connaissait parfaitement le mécanisme des voix et l'art du chant, lui donna les moyens de déployer toute la force et tout le charme de son organe. Chéron prit le rang suprême qu'il a conservé à l'Opéra jusqu'à sa retraite; *OEdipe* le fit sortir des rangs d'une manière éclatante. Chéron était le Lablache de cette époque : sa voix fraîche, ferme, ronde, sonore, vibrante et d'une merveilleuse puissance, avait plus d'étendue encore que celle du virtuose italien; elle descendait jusqu'au *mi-bémol* grave, qu'il fournissait comme une pédale d'orgue aurait pu le faire, et s'élevait jusqu'au *fa*, témoin l'*O salutaris* de Gossec, dans lequel il faisait tonner cette note aiguë. Je l'ai entendu plus tard et puis en juger : les voix de Chéron, de Garat, de Mme Scio, vibrent encore à mon

oreille. Belle taille, belle figure, action dramatique, tous ces avantages se réunissaient encore pour former de Chéron un acteur lyrique accompli. Il avait le teint basané, cuivré d'un Egyptien; ce défaut, si c'en est un, disparaissait sous le fard du théâtre; il aurait pu représenter Othello sans avoir recours au liniment de bistre. La voix de Chéron vibrait avec une telle violence, qu'en soufflant dans un verre, il le faisait voler en éclats; une seule note, attaquée avec toute la force de ses poumons, suffisait pour briser la coupe de cristal. Chéron avait été reçu à l'Académie royale en 1778; Larrivée se retira du théâtre en 1786 et lui céda l'emploi de première basse.

Un petit Savoyard venait de brosser et de cirer les souliers de Chéron. L'acteur tire sa bourse pour le payer, le Savoyard refuse avec une dignité comique le prix de ses services : « Vous ne me devez rien, dit-il, il ne convient pas que je prenne l'argent d'un confrère; je suis aussi de l'Opéra, j'y joue tous les soirs les diables, les crocodiles et les amours. »

Deux ballets pantomimes, *la Rosière, le Premier Navigateur,* furent mis en scène, et l'on reprit *Mirza* pendant l'année théâtrale; d'autres ballets moins importans, *le Pied-de-Bœuf, les Sauvages, le Coq du village,* mirent en exercice les danseurs. Adrien, basse, les demoiselles Saint-Amant et Garnier firent leur début dans le chant; Mlles Roze et Laure dans la danse. Cette dernière, enfant de onze ans, fit des prodiges.

Médée, de Framery, *Evélina* de Guillard, remportent les prix destinés aux livrets d'opéras. A quoi servaient ces prix, ces jugemens académiques? Plusieurs de ces pièces couronnées n'étaient pas représentées, et l'on jouait des ouvrages composés par des auteurs qui dédaignaient d'entrer dans la lice. Nous avons vu Chabanon l'académicien obtenir un prix pour son livret de *la Toison d'Or*; l'opéra qui porte le même titre, et qui fut joué six mois après, était de Desriaux. L'approbation de l'Académie ne suffisait pas, il fallait encore celle des musiciens. Il paraît que les paroliers lauréats n'étaient pas toujours assez heureux pour trouver un compositeur qui voulût de leur drame couronné.

Alcindor, opéra-féerie en trois actes, de Rochon de Chabannes, musique de Dezèdes, tombe à peu près le 16 avril 1788. L'auteur des paroles avait fait un mémoire beaucoup meilleur que sa pièce, pour demander au roi la révocation de l'ordonnance relative à l'entrée du public payant aux répétitions.

Le 28 avril 1788, le feu prend au magasin des Menus-Plaisirs, et réduit en cendres les forêts, les rochers, les châteaux, les rivières

même de l'Opéra. *Alcindor* perdit sa montagne, l'incendie la consuma, cette montagne fut reconstruite d'une manière assez mesquine. Aussi Rochon de Chabannes attribua-t-il la mauvaise fortune de son œuvre à la petitesse de la nouvelle montagne dont elle fut gratifiée. Il lui fallait un vigoureux contrepoids pour tenir d'aplomb l'opéra chancelant. Quatre-vingt-dix décorations complètes et la plus grande partie des costumes furent détruits par les flammes.

On parlait beaucoup dans le monde de l'opéra de Beaumarchais et de Salieri, *Tarare*. La foule se rendit à la répétition, du moment que l'entrée lui en fut permise, moyennant un petit écu. La salle était comble, et la recette s'éleva à 5,133 francs. Ce que Rochon de Chabannes avait prévu, arriva ; le public usa de son droit, à la porte acheté : il siffla vigoureusement le cinquième acte. Beaumarchais était furieux, il se contint cependant, et s'avançant modestement sur le bord du théâtre, demanda la parole, obtint du silence, dit aux siffleurs qu'ils avaient raison, et que ce dénouement serait changé. L'auditoire, satisfait de voir son jugement approuvé par l'auteur, applaudit Beaumarchais de la manière la plus bruyante.

Ces bravos ne le réjouissaient pas du tout : il conservait un ressentiment profond d'une telle injure; comme une seconde répétition payante était annoncée, il courut chez le baron de Breteuil, supplia ce ministre de faire rendre l'argent aux personnes qui avaient loué des loges pour cette répétition. Il l'obtint, et l'on afficha que, par ordre, il n'y aurait pas de seconde répétition payante. Cet usage, si nuisible aux intérêts des auteurs, fut bientôt supprimé.

Sans être un modèle à citer, le livret de *Tarare* marque un progrès dans ce genre de travail. Beaumarchais avait mieux compris l'opéra que ses prédécesseurs. Si l'on excepte *Armide*, il n'existait pas une pièce dans laquelle on eût encore déployé les moyens d'exécution de ce théâtre.

> Rattache mon brodequin
> Sur le dos de cet Africain.

Ces vers et cent autres de la même force placent Beaumarchais parmi les rimeurs les plus misérables, mais il y a du mouvement, de l'intérêt, un spectacle varié dans son drame; il a su faire agir les masses, et le livret de *Tarare* mérite d'être signalé dans l'histoire de l'art musical. On y trouve huit vers bien rimés, bien rhythmés, et c'est beaucoup pour un parolier français; combien de ses confrères n'en ont pas fait autant dans toute leur vie!

Ainsi qu'une abeille
Qu'un beau jour éveille,
De la fleur vermeille
Attire le miel.
Un enfant fidèle,
Quand Brama l'appelle,
S'il prie avec zèle,
Obtient tout du ciel.

Cette strophe est excellente pour la musique; je n'y trouve qu'une faute de goût : *ciel, miel*, sonnent mal après *zèle* et *vermeille*. Si Beaumarchais a si bien réussi dans ce couplet, c'est que Salieri lui avait tracé la route qu'il fallait suivre rigoureusement. Ces paroles, chantées par Arthénée, le grand-prêtre, étaient parodiées sur un air italien composé depuis long-temps par le musicien.

Tarare réussit complètement : la musique en est vigoureuse, colorée, et quelquefois spirituelle et gaie. Les chœurs surtout méritent d'être remarqués. Chéron, Lainez, Chardini, Rousseau, remplirent parfaitement les rôles d'Atar, de Tarare, d'Arthénée, de Calpigi.

Les barrières mises à la porte de l'Opéra pour contenir la foule datent de la première représentation de *Tarare*. Cet ouvrage fut joué trente-trois fois, et produisit 121,717 fr. de recette.

Les journaux tonnèrent contre le livret de Beaumarchais : « c'est un monstre dramatique, un monstre tel qu'on n'en a jamais vu, tel qu'on n'en verra peut-être plus. » Ils ont eu raison d'ajouter ce *peut-être*. Un prologue et cinq actes composaient ce drame colossal : ce n'était pas une innovation, Beaumarchais revenait au patron donné par Quinault. Le sujet de *Tarare* est tiré d'un conte persan, traduit en anglais et ensuite en français, sous le titre de *Sadak et Kalastrade*.

Théodore, opéra traduit de l'italien, musique de Paisiello, faisait fureur à Versailles, depuis trois mois, sur le théâtre de la ville. On le mit en scène à l'Académie royale, et sa destinée ne fut pas aussi brillante. 11 septembre 1787.

Gardel communique à l'administration le livret de *Télémaque*, ballet en trois actes; il n'est pas refusé définitivement, mais on ne le reçoit pas, parce que les femmes figurent presque seules dans ce ballet, où l'on ne verra que deux hommes dont un seul doit danser. Ce défaut est devenu ensuite une qualité précieuse et recherchée.

L'orchestre est augmenté de deux cors, le nombre de ces instrumens est porté à quatre en 1788, pour que les quatre cornistes eussent chacun leur instrument. Comme ils alternaient et se divisaient le

service, ils n'en avaient eu que deux jusqu'alors : on n'employa les quatre cors ensemble que plus tard. Les trombones étaient joués par les musiciens qui tenaient les parties de trompettes; de sorte que l'on ne pouvait jamais réunir les trompettes aux trombones pour l'exécution d'aucun morceau. Ajoutez à l'orchestre de l'Opéra de ce temps trois trombonistes, deux trompettistes et quatre contrebassistes, vous aurez la somme et les qualités des symphonistes de celui d'aujourd'hui.

L'année commençait à Pâques pour tous les théâtres, à cause des vacances de la quinzaine pour les solennités religieuses. Cette *quinzaine* était de vingt-trois ou vingt-quatre jours. Les acteurs profitaient de la clôture des spectacles de Paris pour aller donner quelques représentations en province. Presque toutes les mutations dans le personnel, les retraites, avaient lieu à cette époque, et beaucoup de débutans paraissaient sur la scène après la réouverture. Cet usage s'est conservé, bien que les représentations dramatiques ne soient plus suspendues que pour deux ou trois jours à la même époque. Il sera toujours suivi, parce qu'il convient infiniment mieux aux comédiens de faire leurs voyages et de s'occuper de leur déplacement d'une ville à l'autre au printemps, et quand la saison d'hiver, la plus productive de toutes, est terminée. Pour désigner une année théâtrale, il faut réunir deux années communes, commençant et finissant à Pâques. C'est le système que je vais prendre en donnant ici l'état des recettes et dépenses de l'Opéra de 1787 à 1788.

	l.	s.	d.
Recette faite à la porte en 156 représentations. . .	444,653	18	»
Loges à l'année.	415,808	14	»
Abonnemens.	804	»	»
Recette des douze bals.	34,059	»	»
Loyer du café et des boutiques.	2,100	»	»
Vente des livrets.	243	14	»
Présence de la reine, une fois.	240	»	»
Redevance du concert spirituel, le quinzième de la recette.	4,541	»	»
Redevance de la Comédie-Italienne, par abonnement.	40,000	02	»
Redevance des Variétés amusantes, par abonnement.	40,000	»	»
Redevance de l'Ambigu-Comique, par abonnement.	30,090	»	»

	l.	s.	d.
Redevance des grands danseurs de corde, Nicolet, par abonnement.	24,000	»	»
Redevance des Baujolais et des spectacles forains, par abonnement.	25,584	»	»
Recette générale.	1,062,124	8	»
Dépense générale.	1,095,551	11	»
Déficit avoué.	32,906	11	11
Déficit réel établi par une note particulière du directeur, désignée par ces mots : « Note pour moi. ».	154,007	7	5

L'Opéra régnait en despote sur tous les théâtres de Paris; il ne levait pas un impôt annuel sur la Comédie-Française comme sur les autres spectacles; mais il lui faisait payer l'amende toutes les fois qu'elle se laissait prendre en contravention. Ces amendes s'élevaient jusqu'à 30,000 francs, que la Comédie-Française payait pour avoir fait paraître des chanteurs, des danseurs en plus grand nombre que ne portait le réglement, pour avoir ajouté quelques symphonistes à son petit orchestre. L'Académie royale de Musique avait le privilége exclusif des plaisirs dramatiques de la capitale. Si l'on excepte la Comédie-Française, son ancienne, elle avait concédé toutes les permissions obtenues à diverses époques par les entrepreneurs qui exploitaient les autres théâtres, et leur avait imposé ses conditions. Le tribut annuel n'était pas le joug le plus dur à supporter; il fallait que chacun de ces spectacles eût une salle de telle ou telle dimension, avec ou sans loges; les acteurs devaient parler et non chanter, d'autres parler et chanter derrière la toile du fond; tandis que des comédiens mimes faisaient les gestes sur la scène, d'autres devaient se montrer à travers une gaze, d'autres danser, mais sur la corde ou le fil de fer; d'autres jouer la pantomime. Toute infraction à ce réglement était punie à l'instant par des indemnités pécuniaires, la prison, la clôture du théâtre pour un temps déterminé, pour toujours. Les opéras-comiques ne pouvaient être représentées à la Comédie-Italienne que les jours où l'Académie royale se reposait; quand elle ouvrait son spectacle, on ne jouait que des comédies chez sa rivale.

Ces gênes, ces tortures imposées par l'Académie royale de Musique aux théâtres, afin que leur rivalité fût moins redoutable pour elle, les impôts qu'elle prélevait sur leurs recettes, étaient aussi bizarres qu'odieux; mais son privilége despotique lui donnait la faculté d'augmenter ainsi le total de ses finances, total qui ne suffisait point

encore pour balancer sa dépense. Elle usait rigoureusement de ses droits, qui s'étendaient sur tout ce qui, dans Paris, était spectacle ou divertissement public. Les tréteaux de la foire, les salles de bal, les cirques où les écuyers signalaient leur force et leur adresse, l'arène où des chiens poursuivaient des ours et des taureaux, les galeries où Curtius montrait ses figures de cire, acteurs muets, immobiles, qui ne chantaient, ne parlaient, ne dansaient et ne pouvaient entrer en concurrence avec les virtuoses de l'Opéra, tout cela devait et payait régulièrement les droits fixés par le tarif ou réglés par abonnement.

Vous croyez que j'ai fini, vous devez penser même que j'ai poussé trop loin peut-être mon énumération ; point du tout ; j'ai dit que tout ce qui était spectacle devait subir l'exercice des gabelous de l'Opéra. S'il avait plu à quelque jolie femme de montrer son *pied* pour deux sous, ainsi que cela s'est vu dernièrement dans le foyer des acteurs du Vaudeville, l'Académie royale de Musique, ce théâtre dirigé par le roi de France, aurait envoyé son agent, afin de percevoir un liard sur le produit de cette exhibition. Les rats blancs défendant une forteresse attaquée par leurs confrères en mousquetaires gris, les serins savans, les puces travailleuses, les rhinocéros et les panthères, les serpens et les phoques, les nains et les géans, les fœtus à deux têtes, et ceux qui n'en avaient pas, les femmes à longue barbe et les hommes sans poils, les mutilés de toute espèce, les mangeurs de chats vivans, les avaleurs de sabres, les jongleurs, les bateleurs, les escamoteurs, les femmes qui tournaient avec des épées dans les yeux et sur le nez, les alcides mâles et femelles, les danseurs sur la corde raide ou lâche, les artificiers brûlant de la poudre aux yeux des badauds, les singes surtout qui rasaient leur maître après avoir dansé la gavotte et le passe-pied, payaient exactement la dîme à l'Opéra. Quelle dîme, bon Dieu! un sou, deux liards! peut-on ainsi se vautrer dans la boue pour aller disputer une obole au misérable qui vend sa périlleuse industrie, et s'expose à la mort pour gagner le pain de la journée. L'Académie royale aurait dû compter avec le bourreau : quel prélèvement elle eût fait sur les spectacles de la Grève!

N'est-ce pas une chose monstrueuse et pitoyable que de trouver dans le même livre où les triomphes de Gluck, de Piccinni, de Sacchini sont enregistrés, où l'on rend un compte détaillé des prouesses de Larrivée et de Sophie Arnould, de Chéron et de Mme Saint-Huberti, de trouver des notes d'un ridicule inoui, dégoûtant, que l'on

n'oserait rapporter, si le registre n'était là pour convaincre les incrédules. Ces notes sont écrites par Francœur; belle occupation pour un directeur d'Académie royale!

Le sieur Nicoud, pour avoir le droit de faire voir son singe, paiera 6 livres par an à l'Académie royale de Musique.
La machine hydraulique, 2 sous par jour.
Le sieur Marigny, pour faire voir ses nains, 2 sous par jour.
Le sieur Second, pour ses marionnettes, 4 sous par jour.
Le sieur Messuïb, pour ses géans, 6 liards par jour.
Le sieur Devain, pour son cabinet de magots, 2 sous par jour.
L'homme ventriloque, 24 livres par an.
Les ombres chinoises, 120 livres.
Le sieur Zaller, pour son optique, 180 livres,
Le sieur Préjean, pour ses puces travailleuses, 25 livres.
Le sieur Curtius, pour ses figures en cire, 150 livres.
Le sieur Albini, pour son crocodile vivant, 12 livres, etc., etc.
Joûte à la Rapée, chaque représentation, 36 livres.
Joûte au Gros-Caillou, *idem*.

Singulier tarif que celui-là! Les géans paient moins que les nains, les crocodiles y sont traités avec bien plus d'aménité que les puces; il est juste de dire que le crocodile du sieur Albini, quoique vivant, ne travaillait pas. Et c'était pour une misérable somme de 390 livres (recette de 1788) qu'une administration royale descendait à ces ignobles détails. En retranchant de ce total les frais de perception et de surveillance nécessaires pour ramasser les sous, les liards, les embourser, les compter, les changer en monnaie décente; tenir les écritures pour cette gueuserie, on verra qu'une recette aussi fétide se réduisait à bien peu de chose.

Je vous ai montré le bonhomme Francœur liardant avec les jongleurs du boulevart; maintenant voici le ministre d'état s'occupant sérieusement de ces détails misérables au moment où la plus terrible révolution politique allait éclater. Le baron de Breteuil ne dansait pas; il tripotait, liardait sur son volcan, et réglait le destin des marionnettes.

« A MONSIEUR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL,

« Je suis informé, monsieur, des réclamations des entrepreneurs des spectacles de l'*Ambigu-Comique* et des *Grands danseurs du roi* (aujourd'hui la *Gaîté*) contre le sieur Sallé, directeur du spectacle des *Associés;* Colon, directeur du spectacle des *Délassemens comiques;* Clément de l'Ornaison, directeur du spectacle des *Bluettes comiques;* et Aubry, directeur des *Débris comiques*. Ces réclamations sont d'autant plus fortes que ces quatre

directeurs ont dérogé aux permissions qui leur ont été accordées, en faisant construire des salles beaucoup plus grandes que celles qu'ils avaient d'abord, et en faisant jouer même des pièces tirées du répertoire des grands théâtres. Vous voudrez donc bien, monsieur, lorsque vous renouvellerez leurs permissions, leur imposer, chacun en ce qui les concerne, les conditions suivantes :

« Le sieur Sallé ne pourra avoir, comme anciennement, que des marionnettes, et ne fera jouer que des petites pièces poissardes en scènes détachées.

« Le sieur Colon n'aura, aux termes de sa première permission, que la liberté d'avoir des marionnettes et quelques acteurs derrière une toile.

« Le sieur Clément de l'Ornaison ne pourra faire chanter sur son théâtre aucun personnage; ils n'y feront qu'un jeu pantomime, tandis que d'autres acteurs chanteront et parleront dans les coulisses, et il sera assujéti à avoir sur son avant-scène un rideau de gaze entre les spectateurs et les acteurs.

« Le sieur Aubry n'aura qu'un jeu de marionnettes, auxquelles il pourra ajouter quelques tours de gobelets.

« Tous, enfin, n'auront dans leurs salles qu'un parquet à gradins avec une galerie au pourtour, sans aucun rang de loges, et sans pouvoir faire aucune augmentation, sous quelque prétexte que ce soit.

« Le prix des places sera fixé à 2 sous 6 deniers et à 12 sous.

« Si ces directeurs ne remplissent pas exactement les conditions ci-dessus, vous voudrez bien, monsieur, les prévenir que leurs spectacles seront supprimés.

« Baron de Breteuil. »

Le comité de l'Opéra délibère sur un mémoire de Mme Patrat, qui se propose d'établir dans le Temple un nouveau spectacle des mystères de Jésus-Christ pour douze années. Il répond que quand la dame Patrat aura construit son théâtre, et que, munie d'une permission de l'archevêque et du bailli du Temple, elle donnera des détails circonstanciés sur le genre de son spectacle, on lui accordera une permission, moyennant un prix convenu, et pour un an d'abord.

Le nombre des représentations de l'Opéra variait chaque année à cause de la position des fêtes mobiles et des deuils de cour. De 1785 à 1786, il donna 175 représentations, 161 l'année d'après, et 156 seulement de 1787 à 1788. Ce théâtre occupait, en 1788, 327 personnes, dont les appointemens s'élevaient à 460.408 livres 6 sous 8 deniers. Je puis vous dire encore combien de fois les sujets de l'Académie ont chanté et dansé pendant cette même année.

Lainez a chanté 46 fois; Chéron, 57; Lays, 63; Rousseau, 69; Moreau; 122; Chardini, 94; Châteaufort, 70; Martin, 68; Adrien, 44; Lebrun, 15; Lefèvre, 24.

Mmes Saint-Huberti, 30 fois; Maillard, 56; Chéron, 17; Gavaudan aînée, 67; Gavaudan jeune, 74; Joinville, 58; Oudinot, 21; Buret, 38; Mulot, 26.

Gardel a dansé 72 fois; Vestris, 52; Nivelon, 74; Favre, 57; Laurent, 73; Goyon, 31; Frédéric, 59; Huard, 72.

Mmes Guimard, 73; Saulnier, 87; Pérignon, 56; Langlois, 52; Zacharie, 105; Hilisberg, 40; Deligny, 92; Coulon, 37; Miller, 97; Roze, 54; Laure, 18.

Le dimanche 25 mai 1788, l'Académie royale de Musique, représentée par son directeur et ses administrateurs, remplit ses devoirs de chrétienne. L'Académie rend le pain bénit à la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. Les frais de la cérémonie s'élèvent à 27 livres : 24 pour les brioches, et 3 livres pour les bedeaux. L'Académie tenait sa cour chantante et dansante à la Porte-Saint-Martin, mais son hôtel était rue Saint-Nicaise, ce qui la rendait paroissienne de Saint-Germain.

Le coiffeur Desnoyers avait fait un chignon pour Mlle Saint-Huberti; il demande 232 livres pour le prix de cet ouvrage remarquable. L'Académie pousse les hauts cris en voyant la petite note concernant la fourniture d'un gros chignon, et veut, avant de solder le mémoire, que la perruque destinée à parer le chef de la reine de Carthage soit soumise à l'examen et à l'estimation des maîtres de l'art. Il y a contestation; des experts sont nommés : ils décident que le chignon ne vaut pas moins de 232 livres, et l'Académie se soumet à ce jugement. Elle paie. Mais elle enjoint à ses demoiselles de ne plus commander chignons et toupets sans que l'artiste en coiffure n'en ait donné préalablement *l'aperçu*.

Les bustes de Lulli, Quinault, Rameau, Gluck, que l'on avait placés sur la façade extérieure de la salle, sont mis à l'abri dans le foyer. Vous croyez peut-être que le respect pour ces hommes illustres, si dédaigneusement relégués à la porte, engagea le comité à prendre cette délibération? Non, ce fut pour badigeonner, huiler, vernisser le pauvre Rameau, qui se fondait à la pluie. Rameau s'était cassé le nez en tombant de son piédestal, lors de l'incendie de l'Opéra; son buste en marbre avait été remplacé par une épreuve en plâtre.

Léonard, coiffeur de la reine, profite de son crédit auprès de cette princesse pour obtenir le privilége d'un théâtre italien, dont il confie l'organisation et la direction au célèbre violoniste Viotti. L'Académie royale de Musique s'alarme de cette rivalité naissante; elle écrit à ce sujet au baron de Breteuil. Ce ministre lui répond, le 9 juillet 1788, que ce théâtre sera en effet établi, d'abord aux Tui-

leries, en attendant qu'on lui ait construit une salle dans la rue Feydeau; mais qu'il sera tributaire de l'Académie royale, comme les autres théâtres de Paris, et lui paiera une redevance de 30,000 livres par an. Cette nouvelle société s'appuya du patronage de Monsieur, frère du roi. Son théâtre prit le nom de Théâtre de Monsieur. Raffanelli, bouffe d'un grand talent; Viganoni, Babbini, ténors admirables; Mme Morichelli, se signalèrent dans cette compagnie italienne, la meilleure que l'on eût possédée encore à Paris. Elle fit entendre les opéras-bouffes de Cimarosa, de Paisiello, de Sarti; on accueillit les ouvrages et les chanteurs avec enthousiasme. Martin, Elleviou, Mlles Rolandeau, Rosine, se formèrent à cette école.

Evélina, opéra en trois actes, paroles de Guillard, musique de Sacchini, est représenté le 30 avril 1788, et n'obtient qu'un succès d'estime. On y remarque un beau duo, un air plein de chaleur et de véhémence : *Oui, vous pouvez tout sur moi*, que Lainez disait avec une verve entraînante. Sacchini avait laissé cet ouvrage incomplet; le troisième acte d'*Evélina* fut terminé par Rey, chef d'orchestre de l'Opéra, qui se servit de divers morceaux de Sacchini pour ajouter ce qui manquait à sa dernière partition.

Sedaine a la burlesque idée de mettre en opéra l'*Amphitryon* de Molière. La musique de Grétry n'empêche pas cet ouvrage de tomber :

> L'*Amphitryon* nouveau vient enfin de paraître;
> La docte Académie à l'auteur tend les bras.
> Sedaine, à coup sûr, doit en être,
> Puisque Molière n'en fut pas.

Le baron de Breteuil donne sa démission; M. de Villedeuil lui succède au ministère du département de Paris, le 24 juillet.

Les ambassadeurs de Tippo-Saëb assistent, dans la loge du roi, à la représentation d'*Armide*, donnée le 29 juillet. Ils se plaisent beaucoup à l'Opéra; ce spectacle les enchante; ils y reviennent six fois encore, et voient *la Caravane*, *Iphigénie en Tauride* et le ballet de *Mirza*, *Œdipe à Colone* et *le Déserteur*, ballet; *Chimène* et *le Premier Navigateur*.

Mlle Langlois meurt; Mme Pérignon et Mlle Hilisberg se disputent son héritage dansant. Le comité reconnaît les droits de la première, à qui les rôles de Mlle Langlois sont confiés. Mme Pérignon prend sur-le-champ la place de la défunte dans le pas de quatre de *Panurge*.

L'administration de l'Opéra cède ses bals aux entrepreneurs De-

nesle, Simonneau et Francœur aîné, qui les prennent pour six ans, moyennant le prix annuel de 30,000 livres,

M. Cherubini débute, le 1er décembre 1788, par *Démophon*, opéra en trois actes, paroles de Marmontel. M. Cherubini s'était déjà signalé en Italie. La partition de *Démophon* marque la transition, le temps où ce musicien changea de manière dans ses compositions. L'auteur n'a pas encore de système arrêté; il navigue entre Gluck et Piccinni. Ses airs, d'une expression tendre et gracieuse, appartiennent au style italien, qu'il abandonne dès qu'une situation forte se présente. C'est alors Gluck dans toute sa vigueur et sa véhémence, mais Gluck plus correct, avec des formes plus élégantes, une instrumentation plus riche et plus variée.

Vogel avait aussi traité le sujet de *Démophon* sur un livret de Desriaux. Vogel était mort, et pourtant Lays voulait que l'on mît en scène ce *Démophon*, au lieu de celui de Cherubini. Le compositeur italien obtint de passer le premier; il eût mieux valu qu'il attendît. Cette préférence lui suscita des inimitiés; son opéra eut peu de succès, et dès-lors on vanta outre mesure celui de Vogel, dont l'ouverture avait déjà fait une explosion foudroyante dans les concerts. La pièce de Desriaux était infiniment supérieure au livret de Marmontel, imité trop servilement de Métastase, et dans lequel se trouvaient ces deux paires d'amans, cette partie carrée, assortiment obligé des opéras italiens de l'époque. On avait alors la manie, à l'Opéra, de doubler du même et d'offrir presque en même temps deux pièces composées sur un sujet donné. Ce n'était pas sans malice que l'on opposait un musicien à un autre, en proposant le même thème à tous les deux; on avait soin de donner le plus mauvais livret à l'homme que l'on voulait éconduire. Piccinni faillit être victime de cette ruse en reproduisant *Iphiqénie en Tauride* après Gluck; Cherubini subit le même désavantage lorsqu'on le mit en concurrence avec Vogel. Le *Renaud* de Sacchini était bien une autre *Armide*, mais l'action ne portait pas sur des situations absolument semblables.

« Si des mots font un opéra, *Démophon* est un opéra, » dit un plaisant après avoir entendu la nouvelle production lyrique de Marmontel.

La troupe italienne, qui chantait à Londres au théâtre de Hay-Market, est appelée à Versailles par Mlle Montansier, directrice des spectacles de cette ville. Cette compagnie, infiniment supérieure en talens à celle qui avait paru, en 1779, à l'Académie royale, exécute parfaitement *Il marchese di Tulipano*, *Gli Schiavi per amore*, *Giamina*

e Bernardone, l'Italiana in Londra, le Gelosie villane, la Frascatana. C'est le premier exemple d'une troupe de chanteurs italiens qui joue tour à tour en France et en Angleterre, avec cette différence que la saison d'hiver était réservée aux Anglais. 1788, été.

Le 18 janvier 1789, le froid est si rigoureux, que les chanteurs restent auprès de leur feu. La salle de l'Opéra est déserte; on y gèle, et la recette ne s'élève pas au-dessus de 360 livres tournois.

Aspasie, autre croûte de Morel et de Grétry, ne tombe pas aussi durement qu'avait fait *Amphitryon*. 18 mars.

Deux jours après, le spectacle se composait de *Renaud* et du *Devin du village*. Lainez venait de chanter son rôle de Renaud; il alla se reposer dans la salle, aux secondes loges, auprès de Mlle Davion, fille d'une ouvreuse. Mlle Gavaudan l'aînée entre comme une furie, apostrophe le ténor et l'ouvreuse, les accable des injures les plus violentes, et met tant d'éclat dans ses discours, que le public, peu curieux de les entendre si long-temps, demande à grands cris que ce scandale finisse. Mlle Gavaudan ne fut pas conduite en prison, comme cela se pratiquait alors, mais on lui défendit d'entrer dans la salle, même en payant.

Un arrêt du conseil d'état du 28 mars 1789 rétablit les *feux* des acteurs de l'Opéra.

Mlle Rousselois, qui s'était fait un nom en province, débute avec succès, le 28 avril 1789, dans le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide*; elle est reçue à l'Académie royale. Pendant cette représentation, le peuple révolté achevait de brûler la maison Réveillon dans le faubourg Saint-Antoine. Mlle Rousselois tient encore, en 1837, l'emploi des mères et duègnes au théâtre de Bruxelles; sa voix est toujours puissante et sonore. La vieillesse de cette grand'mère est aussi étonnante que l'enfance de sa petite-fille Léontine Fay. La Du Verdier avait chanté à l'Opéra, pendant quarante-cinq ans, du temps de Lulli; la fameuse Hilaire conserva toute la puissance de son organe jusqu'à soixante-dix ans, et la Saint-Christophe ne prit sa retraite qu'après cinquante bonnes années de service actif.

Le 2 juin, *les Prétendus* paraissent pour la première fois sur la scène. Cet ouvrage pitoyable, et pourtant le moins mauvais de Lemoine, réussit complètement; il reste au théâtre pendant plus de quarante ans, pour la honte de la nation française. Les représentations des *Prétendus* sont interrompues d'abord par la mort du Dauphin. Le 12 juillet, le peuple vient arracher l'affiche qui les annonçait; il avait bien raison! mais ce n'était pas son indignation contre le nou-

vel opéra qui le portait à faire usage de son autorité pour arrêter les exercices de l'Académie royale de Musique. Le peuple avait d'autres affaires en tête : il préludait au siége de la Bastille. Le 21 juillet, après avoir pris et renversé en partie ce château-fort, il voulut bien permettre à l'Opéra de reprendre le cours de ses représentations et de faire briller, sur son affiche, *les Prétendus* accolés au *Devin du village*. Belle association! c'est l'Opéra qu'il fallait démolir ce jour-là.

L'autre *Démophon*, celui de Desriaux et de Vogel, est représenté, le 22 septembre 1789, avec le plus brillant succès. Le public fut tellement saisi, transporté par la belle symphonie placée par Vogel en tête de son opéra, qu'il voulut l'entendre une seconde fois. Cela était sans exemple au théâtre; l'ouverture du *Jeune Henri* fut accueillie plus tard avec le même enthousiasme à l'Opéra-Comique. On la fit redire d'abord; malgré ce brillant début qui disposait admirablement l'auditoire en faveur de la pièce, *le Jeune Henri* fut outrageusement sifflé, conspué; on ne voulut pas en entendre la fin. Après la tempête qui fit baisser le rideau, le parterre se souvint de la symphonie mélodieuse et pittoresque de Méhul, il rendit un hommage éclatant à ce musicien en la faisant exécuter pour la troisième fois. L'ouverture du *Démophon* de Vogel, celle du *Jeune Henri*, si bien fêtées, sont les seules choses qui soient restées de l'un et l'autre opéra. Plusieurs morceaux de chant de ce *Démophon* réunissent la force dramatique au charme de la mélodie; les chœurs surtout doivent être remarqués.

L'ouverture du *Démophon* de Vogel se lie à la première scène du drame, comme les ouvertures d'*Iphigénie en Aulide* et de *Don Juan*. Elle a perdu ce précieux avantage en passant au concert, et bien des personnes, qui n'ont aucune idée de la position primitive de cette symphonie, se permettent d'en critiquer la fin comme peu digne de succéder à un début si large et si véhément. Ils n'auraient pas fait cette observation au théâtre. Là, cette ouverture, qui vient d'exprimer les passions tragiques avec une effrayante vérité, s'apaise tout à coup au lever du rideau, et prend un autre caractère dès que le spectateur aperçoit l'infortunée Dircé, qui doit inspirer l'intérêt le plus tendre. Ces accens, simples et touchans, suaves et pleins de candeur, que l'on trouve peut-être un peu faibles au concert, contrastent avec la vigueur impétueuse du reste de la symphonie, et viennent s'unir admirablement aux premières scènes de l'opéra.

Un des amis de Vogel, voyant le piano de ce compositeur couvert de bouteilles, lui reprocha de trop aimer le vin. Vogel lui répondit

en exécutant un morceau plein d'énergie et de verve, et lui dit après l'avoir fini : « Est-ce avec de la limonade que l'on fait de telle musique? » Vogel était d'une complexion forte; cependant le chagrin qu'il éprouva pour la mise en scène du *Démophon*, et ses excès, le mirent au tombeau à peine âgé de trente-deux ans.

Depuis quatre ans, Mme Saint-Huberti n'avait produit aucune de ces brillantes explosions qui signalèrent les premiers temps de sa carrière dramatique. Les rôles nouveaux lui manquèrent: on n'écrivait rien qui fût à la hauteur de son talent; elle conservait pourtant sa réputation en répétant les anciennes pièces. Chaque fois qu'elle paraissait dans un rôle, elle y faisait apercevoir des beautés nouvelles et des conceptions qui prouvaient une connaissance profonde de son art.

Elle avait rajeuni le rôle d'Armide de Gluck par des intentions et des nuances négligées par Rosalie Levasseur. Elle avait imprimé un accent pathétique et solennel à celui d'Alceste; elle était sublime dans l'air *Divinités du Styx!* Le charme de son exécution, la vigueur de son jeu dramatique soutinrent la *Phèdre* de Lemoine; mais le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide* parut au-dessus de ses forces. Mlle Maillard, son élève, s'était montrée ingrate; Mme Chéron avait créé le rôle d'Antigone d'*Œdipe à Colone*, rôle de jeune princesse, il est vrai, et qui ne s'accordait point avec le genre de talent de Mme Saint-Huberti. Ces désagrémens et quelques intrigues de coulisses lui inspirèrent du dégoût pour le théâtre. Vivant, depuis quelques années, en intimité avec le comte d'Entraigues, elle avait adopté avec chaleur les opinions politiques de ce membre de l'assemblée constituante. L'émigration de son amant acheva de la déterminer. En avril 1790, elle quitte l'Opéra pour aller le rejoindre à Lausanne. Le comte l'épouse le 29 décembre suivant, et ne déclare son mariage qu'en 1797, à l'époque de son arrestation à Trieste.

Mme Saint-Huberti, devenue comtesse d'Entraigues; Mme Saint-Huberti, qui n'avait cessé d'être grande actrice que pour se placer parmi les grandes dames, termina sa carrière, jusqu'alors si brillante, d'une manière déplorable, horrible : elle fut assassinée en Angleterre. Informée des liaisons du comte d'Entraigues avec le ministre Canning, la police de Bonaparte envoie deux émissaires à Londres. Ces émissaires parviennent à corrompre Lorenzo, domestique du comte, afin de pouvoir prendre lecture et même copie des notes et dépêches que ce Piémontais portait fréquemment à Canning, de la part de son maître. Le 22 juillet 1812, d'Entraigues ayant donné

l'ordre de mettre les chevaux à sa voiture, et déclaré son intention d'aller chez Canning, pour avoir son avis sur un mémoire important qu'il lui avait envoyé la veille par Lorenzo, celui-ci comprit que son infidélité allait être découverte; il perdit la tête, et dans son trouble, il poignarda le comte et la comtesse d'Entraigues et se tua lui-même après.

Nephté, 11 décembre 1789; *les Pommiers et le Moulin*, 30 janvier 1790; *Louis IX en Egypte*, 15 juin 1790; trois opéras de Lemoine, triple calamité pour l'Académie royale de Musique!

Je me hâte d'arriver à l'*Antigone* de Zingarelli, production faible, il est vrai, mais d'une bonne école, que les évènemens politiques, les troubles sans cesse renaissans de la capitale arrêtèrent après la seconde représentation; 30 avril 1790. Cet ouvrage était une imitation, une traduction déguisée de l'*Antigono*, donné par Zingarelli, sur le théâtre de Mantoue, en 1786.

La ville de Paris reprend l'Académie royale de Musique dans ses attributions (8 avril 1790); les commissaires qu'elle nomme administrent ce théâtre de concert avec le comité formé des chefs du chant, de la danse, de l'orchestre, et des premiers sujets.

Clôture du concert spirituel; les sérénades républicaines le condamnent au silence. L'arrivée du roi, son établissement aux Tuileries, lui avaient déjà enlevé son logement.

Le comité de salut public prohibe les mascarades et les déguisemens, cette mesure fait suspendre les bals de l'Opéra. Celui du jeudi gras, 11 février 1790, avait été annoncé par ordre du ministre; la municipalité fit supprimer l'affiche dès neuf heures du matin et défendit que ce bal eût lieu.

La troupe italienne de Monsieur quitte la salle des Tuileries et vient prendre possession du nouveau théâtre que l'on avait construit pour elle, rue Feydeau. L'ouverture en est faite le 6 janvier 1791, par *le Nozze di Dorina*.

Méhul, qui venait d'obtenir un succès d'enthousiasme à l'Opéra-Comique où l'on jouait *Euphrosine*, débute à l'Académie royale de Musique par *Cora*, qui fait peu de sensation. 15 février 1791.

Corisandre, de Langlé, paraît le 10 mars suivant avec plus de bonheur.

Candeille, musicien pitoyable, refait la musique d'une partie de *Castor et Pollux*, en conservant les meilleurs morceaux de Rameau. Ces fragmens de l'ancien auteur sont fort applaudis. 15 juin 1791.

Mme Pouteuil, femme charmante et la virtuose favorite des Mar-

seillais, est reçue à l'Académie royale où elle débute par le rôle d'Antigone d'*OEdipe à Colone*.

« Le 22 juin 1791, l'Académie royale de Musique a pris le titre d'*Opéra* sur son affiche. Ce titre était consacré depuis long-temps par la voix publique ; il indique bien mieux l'objet que celui d'*Académie*, qui nous semble devoir être désormais rayé du dictionnaire constitutionnel. »

Cette observation, consignée dans un écrit de l'époque, me paraît d'autant plus singulière que l'on donnait alors des noms grecs et latins à tous les établissemens anciens et modernes. Mais l'ancien régime avait placé les artistes de notre premier théâtre lyrique sous le patronage d'Académus, et le nom d'*académie*, tout grec qu'il était, devait nécessairement être proscrit.

Il ne le fut pas, à cette époque du moins. Un arrêté du comité de salut public, du 16 septembre, rétablit le titre *Académie royale de Musique*. C'est une galanterie que la municipalité de Paris voulut faire au roi; ce prince était en faveur, il venait de signer la constitution. Louis XVI et Marie-Antoinette assistèrent, pour la dernière fois, aux représentations de l'Opéra, le 21 septembre suivant. L'affiche de l'Académie, redevenue un instant royale, annonçait *Castor et Pollux*. La popularité du roi fut de courte durée, et l'on en revint bientôt à la dénomination d'*Opéra-National* : cinquième changement de titre; nous en verrons d'autres encore.

Cette même affiche du 22 juin fit connaître au public, pour la première fois, les noms des acteurs qui devaient figurer dans la représentation annoncée. Jusqu'à ce jour, les titres des pièces et les noms des auteurs étaient seuls portés sur l'affiche.

Je cite pour mémoire *le Portrait*, opéra en deux actes, musique de Champein ; *l'Heureux Stratagème*, en deux actes, musique de Jadin ; *OEdipe et Jocaste*, de Méreaux.

On voit que la famille d'OEdipe était alors exploitée par tous les faiseurs de livrets. Le triomphe d'*OEdipe à Colone* les avait alléchés.

Dans une scène de *Jocaste*, OEdipe cherche à découvrir le meurtrier de son père Laïus. Phorbas est depuis dix ans en prison, il était avec Laïus au moment de la mort de ce roi; Phorbas est accusé de l'avoir tué, mais on n'a pu le condamner faute de preuves. OEdipe se fait amener ce serviteur, et lui ordonne de désigner l'assassin.

L'assassin! et c'est vous qui me le demandez!

Indigné, Phorbas se retirait après ce vers qui formait à lui seul

tout son rôle. Adrien, élève de l'école royale de chant et de déclamation, représentait Phorbas; il produisit une telle sensation par la vérité de ses accens, de son jeu, de son costume, que le public à l'instant proclama le triomphe du jeune débutant. Talma lui donnait des leçons; notre grand tragédien avait pris soin de le faire habiller comme doit l'être un malheureux esclave qui a passé dix ans dans un cachot. Sa barbe, ses cheveux blancs étaient en désordre, sa tunique en lambeaux; c'était un véritable échappé des galères thébaines.

Mme Saint-Huberti avait fait faire un pas à la réforme du costume à l'Académie royale de Musique. C'est Talma qui acheva ce que cette cantatrice avait si bien commencé. Mme Saint-Huberti avait quitté les grands paniers et pris une robe grecque, mais elle jouait le rôle de Didon avec un toupet frisé, poudré, qu'un énorme chignon accompagnait. On était encore bien loin de la vérité, quoique Lainez eût supprimé les deux queues ficelées avec des rubans blancs, que Legros portait à sa perruque lorsqu'il représentait Achille. Un rang de boucles artistement pommadées et poudrées figuraient aussi dans la coiffure du fils de Pélée, que l'on chaussait en escarpins à talons rouges. Achille, prince thessalien, était nécessairement gentilhomme; il devait porter au moins les insignes d'un marquis. Agamemnon, le roi des rois, était un personnage plus important encore; aussi Larrivée se faisait-il munir de deux rangs de boucles et de trois queues plus longues que celles d'Achille. Cet acteur paraissait dans l'*Alceste* de Gluck avec un casque chargé de plumes de diverses couleurs, une culotte de satin vert à boucles d'acier en pointes de diamant, des bas de soie couleur de chair, des souliers à talons rouges, la grande perruque à boucles et à deux queues, la massue en main et la peau du lion de Némée jetée sur l'épaule. C'est ainsi que Larrivée représentait Hercule. Un tableau dont il existe plusieurs copies en tapisserie des Gobelins, a conservé ce singulier costume dans toute sa bizarrerie.

Les plus beaux rôles de l'emploi de basse furent confiés au débutant qui venait de se signaler avec tant d'éclat. Adrien était dans sa loge prêt à s'habiller pour représenter Œdipe dans l'opéra de Sacchini. Le coiffeur lui apporte une perruque à boucles et curieusement poudrée, une barbe frisée à tire-bouchons; l'acteur foule aux pieds ces ridicules toisons. Vient ensuite le tailleur portant une tunique, un manteau brodé en étoiles d'or; Adrien dit qu'on se moque de lui et du public, et qu'il faut sur-le-champ enlever les paillettes, les galons. Le tailleur s'y refuse; l'acteur prend les ciseaux, dépouille son vêtement de tous ces oripeaux, et fait de notables déchirures au

manteau comme à la tunique. Il reprit la barbe et les cheveux de Phorbas, parut sur la scène, et reçut du public de nouvelles félicitations sur son goût et son talent. Il semble que cette double approbation aurait dû persuader la direction de ce théâtre, et l'engager à marcher enfin dans la bonne voie sous le rapport de la mise en scène. Point du tout; le tailleur courroucé se plaignit hautement de ce que M. Adrien s'était permis de dégrader, de lacérer un costume d'OEdipe bien riche et bien frais, qu'il avait confectionné sur le modèle de celui que M. Chéron portait dans la même pièce, et condamna le novateur judicieux à payer le prix de ces prétendues dégradations.

Mlle Guimard s'était retirée du théâtre en 1790; deux ans après nous voyons paraître au premier rang Mlle Miller, reçue en 1786, Mlle Miller, qui devint ensuite Mme Gardel. Mlles Saulnier, Roze, Mme Pérignon, complètent le nombre des premiers sujets de la danse. Mlle Chevigny est encore parmi les doubles, et Mlle Bigottini parmi les figurantes. L'Angleterre nous avait enlevé Mlle Laure.

Le drame lyrique est en pleine décadence à l'Opéra, le ballet vient au secours de ce théâtre; il s'élève au plus haut degré de gloire et de prospérité. Gardel le jeune, Gardel, notre contemporain, né à Nancy le 4 février 1758, entré à l'Académie royale, comme danseur, en 1774, fut maître des ballets de ce théâtre en 1787. Il donna successivement, à partir de 1790, *Télémaque*, *Psyché*, ballets-pantomimes en trois actes, dont la fortune fut prodigieuse. *Psyché* compte neuf cent douze représentations; la neuf cent cinquième fut donnée le 23 février 1829; Mlle Taglioni était chargée du rôle de Psyché. Tous les principaux rôles de femmes de ces ballets furent remplis, dans leur nouveauté, par Mme Gardel.

« En 1816 comme en 1786, depuis son mariage comme lorsqu'elle était encore Mlle Miller, à vingt ans comme à cinquante, Mme Gardel a toujours été l'objet de l'admiration unanime. Aussi excellente mime qu'habile danseuse, elle semblait, dans chaque nouveau rôle, se surpasser elle-même. On disait que de ses pieds jaillissaient des diamans; on l'appelait la Vénus de Médicis de la danse, et jamais la critique n'est venue mêler son aigre voix à ce concert d'éloges. Comme A. Vestris, elle embrassa tous les genres; la nature les avait faits l'un et l'autre pour exceller dans tous. »

Vestris représentait l'Amour, dans le ballet de *Psyché*, Laborie, Zéphire. Deshayes fut ensuite chargé de ce rôle et le perfectionna.

CASTIL-BLAZE.

VOYAGES.

CADIX.

28 juillet.

Mon bonheur m'a suivi jusqu'à Cadix, où notre brick vient de mouiller après deux jours et demi d'un voyage un peu retardé par les calmes qui règnent presque toujours au sud du cap Saint-Vincent. J'ai peu de chose à dire de la côte de Portugal, que nous avons constamment laissée bien loin dans l'est, enveloppée d'une de ces brumes épaisses qu'on est tout étonné de trouver sous des latitudes aussi chaudes. Mais en doublant le cap Saint-Vincent, qu'on voit surgir de loin avec les blanches murailles du couvent qui le domine, la brise fraîche de nord-ouest qui nous poussait tomba tout à coup, et nous sentîmes, à la tiédeur de l'air, que nous venions d'entrer dans un autre climat.

En effet, la température humide et brumeuse qui règne sur toute la côte ouest de la Péninsule, même pendant l'été, n'a certes rien de méridional, et jusqu'à ce que l'haleine brûlante de l'Afrique vous ait atteinte, jusqu'à ce que vous ayez senti passer par-dessus l'Océan, sans s'y rafraîchir, l'ardente brise qui a balayé les sables du Sahara, vous avez peine à croire que vous soyez par le 36° de latitude, et à quelques vingtaines de lieues du grand désert. C'est là une de ces brusques transitions auxquelles les tempéramens les plus endurcis ont peine à s'habituer, et qui font payer aux habitans des climats tempérés le tribut qu'il m'a fallu payer dans Cadix au redoutable vent de *medine*, qui désole toute la côte de l'Andalousie. A

cela près de ce vent maudit, qui y souffle, par bonheur, assez rarement, je doute qu'il existe au monde un climat plus délicieux que celui de Cadix. La pluie, les nuages même, y sont inconnus l'été : le vent d'ouest qui y règne presque constamment, y apporte toute la fraîcheur du vaste Atlantique qu'il a traversé. Le thermomètre, à l'ombre, ne s'y élève guère au-dessus de vingt degrés, et la brise est quelquefois si fraîche, qu'elle empêche de sentir, même sur les dalles brûlantes du port, l'ardeur dévorante du soleil. Mais gardez-vous de ce soleil africain, et de ses rayons presque perpendiculaires pendant la canicule. Ici, comme dans tous les pays chauds, il y a dans ce ciel si pur, dans ce climat si délicieux, dans cet air si frais, quelque chose de perfide, dont il faut se défier comme d'un ennemi qui vous caresse. Si pure que soit l'atmosphère qu'on respire à Cadix, toute imprudence est funeste, tout excès est à l'instant puni. Ces beaux fruits qui vous tentent, à chaque coin de rue, ces melons ou pastèques odorantes, ces raisins gigantesques, ces figues parfumées, vous sont donnés à condition d'en user, comme le sage use du plaisir, avec défiance et sobriété. L'hygiène est ici le premier, je dirai presque le seul secret de la santé : une vie réglée, quelques instans de sommeil au milieu du jour, surtout pas de courses au soleil, à ces heures brûlantes, où, suivant le proverbe de tous les peuples du midi, « on ne voit dans les rues que des chiens et des Français; » et quinze jours suffiront pour acclimater vos fibres du nord à cet air énervant du midi et à la molle langueur qu'il inspire.

Mais c'est en voyageur, et non pas en médecin, que je suis venu voir Cadix; et avant de parler du climat et de donner à ceux qui y viendront après moi des leçons de prudence qu'ils ne suivront pas plus que moi, j'aurais dû dépeindre le ravissant aspect que présente, vue de la mer, cette singulière ville. Byron, par une de ces images si saisissantes de justesse et de poésie, l'a comparée à un nageur dont la tête s'élève et s'abaisse tour à tour au-dessus des flots; nulle comparaison au monde n'est plus propre à rendre l'impression toute fantastique que cause à ceux qui y arrivent par mer cette île de pierre qui semble flotter sur la lame et suivre ses oscillations. D'abord vous n'apercevez à l'horizon que le phare de Saint-Sébastien et la coupole blanchâtre de la cathédrale, qui dominent tous deux la cité flottante; vous les perdez, vous les retrouvez tour à tour, selon que le flot vous lève et vous abaisse; à mesure que vous avancez, les objets deviennent plus distincts : du sommet de chaque maison, vous voyez poindre une de ces petites tours blanches et carrées, beffrois roturiers où le négociant de Cadix allait naguère voir arriver ses galions, comme un seigneur féodal eût compté ses hommes d'armes. Puis enfin, lorsque vous approchez de l'entrée du golfe, la ville tout entière se développe devant vous, avec sa forte enceinte de murailles, ses longues batteries qui s'avancent dans la mer, et sa forêt de maisons blanches, pressées l'une contre l'autre, et dont les terrasses étagées semblent monter l'une au-dessus de l'autre, comme des degrés de marbre.

L'aspect de Cadix, à une demi-lieue en mer, est absolument celui d'une ville orientale, moins la verdure que les musulmans aiment à jeter au milieu de leurs massifs de maçonnerie, pour reposer l'œil fatigué de leur blancheur; mais ici, sauf les quelques bouquets d'arbres de l'Alameda et de la place San-Antonio, la haine des arbres, qui est le trait caractéristique de l'habitant de la Péninsule, les a sévèrement bannis de Cadix et de la longue enceinte de murailles qui l'entourent. Et d'ailleurs où trouveraient-ils place pour croître au milieu de cette ruche bruyante et affairée, qui bourdonne tout le jour, et ne se repose pas même la nuit, et dans ces rues étroites où le soleil a peine à pénétrer? L'Andaloux a-t-il besoin d'arbres pour aller le soir sur ses remparts, à l'heure où le travail cesse et où le plaisir commence, respirer la brise fraiche du golfe, et laisser couler, son *cigarito* à la bouche, les heures sans les compter? Quel massif de verdure vaudrait pour lui cette ville coquette et parée comme une jeune fille, ce Cadix dont il est fier, avec ses frais *miradores* aux jalousies vertes et aux draperies de soie flottantes qui se soulèvent le soir pour laisser regarder dans la rue la curieuse *señorita?* Quel charme aurait pour lui cette campagne nue et désolée, où l'on n'ose passer que le printemps et l'automne, tandis que l'été, les riches habitans de la côte viennent chercher la fraîcheur à Cadix, comme on va la chercher chez nous en Suisse ou dans les Pyrénées? Non! son univers, à lui, est dans l'étroite enceinte de pierre et de chaux qui entoure sa cité natale : son salon, son théâtre et sa campagne à la fois se trouvent réunis sur cette fraîche Alameda, qu'il échange vers dix heures, en promeneur inconstant, pour les causeries plus vives et les bancs mieux abrités de la place San-Antonio.

C'est réellement un spectacle charmant que de voir, aux rayons de la pleine lune, cette belle place circulaire, avec ses bancs noirs de mantilles pressées les unes contre les autres, à l'ombre de ces grands arbres qui ont abrité, depuis qu'ils existent, tant de conversations secrètes et tant d'amoureux rendez-vous. C'est là, et là seulement, dans toute l'Europe, que j'ai retrouvé cet usage si bienveillant de l'hospitalière Venise, qui permet aux femmes, même les plus élégantes, d'adresser la parole à l'étranger solitaire qui vient s'asseoir à côté d'elles; de lui dire, dans ce patois caressant de Venise, qui ressemble au bégaiement d'un enfant, qu'il est le bienvenu sur la terre d'Italie, et qu'il peut, si bon lui semble, y retrouver une patrie.

Les dames du patriciat gaditain croiraient déroger, je le sais, si elles se conformaient à cette coutume toute patriarcale. Mais la bonne vieille bourgeoisie, vouée au culte du passé, a encore ici, comme en Italie, pitié de l'étranger dépaysé qui vient y planter sa tente. Voyager, aux yeux des vrais bourgeois de Cadix qui n'ont jamais perdu de vue la tour de Saint-Sébastien, est dans une vie d'homme quelque chose de si périlleux et de si étrange, qu'on ne saurait avoir trop de compassion du pauvre diable que ses affaires amènent si loin du clocher natal. Je dis ses affaires, car personne parmi

eux ne comprendrait que l'on pût voyager pour son plaisir. Quant à l'instruction, je voudrais bien savoir à quoi elle servirait à des gens qui savent fumer cinquante *cigaritos* par jour, piquer un taureau au besoin, et faire l'amour en bon Andaloux à des *señoritas*, qui n'ont pas besoin non plus d'apprendre à lire pour savoir à quinze ans plus qu'on n'en sait ailleurs à vingt.

On a souvent comparé l'Italie à l'Espagne; mais j'ai toujours, pour ma part, été beaucoup moins frappé des points de contact que des dissemblances. Je ne parlerai pas de l'aspect du pays; j'ai assez maudit les plages dépouillées de l'Espagne, sans avoir besoin, pour les rendre plus odieuses encore, de mettre en regard avec elles les frais paysages de l'Italie. Mais les mœurs et le caractère des habitans de ces deux péninsules, situées à peu près sous la même zône de notre hémisphère, offrent entre eux assez de contrastes pour qu'il y ait, à les rapprocher, quelque chose d'instructif et de piquant.

Entre l'Espagnol et l'Italien, les traits communs aux deux nations sont ceux qui vous frappent d'abord. Ainsi vous retrouvez chez tous deux l'abandon, le sans-gêne, la *franqueza*, comme on dit ici, c'est-à-dire le parti pris de simplifier sa vie, en la dispensant de toutes ces formalités vaines qui multiplient les devoirs aux dépens des plaisirs; le culte des affections de famille, la dernière des religions de l'homme qui survive à toutes les autres, et la seule peut-être qui puisse lui en tenir lieu; l'insouciance, don précieux que la nature lui a fait pour lui apprendre à se passer de tout ce qui lui manque; la résignation enfin, ce dernier mot de toutes les philosophies humaines, science difficile qu'elles enseignent en vain, et que l'instinct seul fait trouver tout d'abord à ces peuples habitués à souffrir.

Il y a dans l'organisation des hommes du Midi quelque chose de si délicat et de si impressionnable, qu'on s'étonne, au premier abord, de voir tout ce que ces fibres, si irritables au physique comme au moral, peuvent supporter de souffrances. Mais l'Espagnol sur ce point l'emporte de beaucoup sur l'Italien. Celui-ci, en dépit du beau vers d'Alfiéri, n'est pas « un esclave qui frémit, » mais un esclave qui chante sous ses fers. L'Espagnol, au contraire, au fond plus résigné, porte moins gaiement sa servitude, sous quelque nom qu'elle se déguise; habitué à n'attendre de ses gouvernemens ni protection ni appui, et à ne les connaître que par ce qu'ils lui coûtent; changeant de maître tous les six mois, mais sans que le bât en soit jamais moins lourd, il *paie*, comme le voulait Mazarin, mais il ne *chante* pas. L'empreinte d'une tristesse patiente et grave est sur sa figure sombre, qu'un sourire ne déride jamais. Méfiant comme tous les hommes qui ont beaucoup souffert, il ne se reprend pas chaque matin, comme l'Italien, à espérer et à vivre; il marche courbé sous le faix, sans s'abattre, sans se plaindre, sans essayer de le secouer. A quoi bon, d'ailleurs? A chaque fois qu'il l'a jeté bas, ne le lui a-t-on pas remis plus pesant sur les épaules, et la liberté même a-t-elle eu pour lui, quand elle a tenu la bride et le bâton, la main moins dure que le despotisme?

Une seule chose console un peu de tous ses maux l'Espagnol et surtout l'Andaloux, doué d'une nature plus élastique et plus heureuse; ce sont les femmes, non qu'elles règnent ici comme en Italie, véritable paradis des femmes, depuis que la politique et les cigares les ont détrônées chez nous. Les femmes en Espagne tiennent, dans la vie des hommes, presque autant de place qu'en Italie, et que naguère en France; mais cette place est plus humble; où l'Italien obéit, l'Espagnol règne en maître. Le *miglior sesso*, comme l'appelle Alfiéri, est bien ici, sinon le meilleur, au moins le plus fort et le plus obéi. La jalousie, cette vieille tradition des romanciers, passée de mode en Italie depuis si long-temps, souffle encore ici avec les vents de l'Afrique sur les Othello bourgeois de l'Andalousie. Ici l'on voit encore des grilles et des verrous, autre part qu'au théâtre ou dans les romans; ici l'on trouve de ces fronts mornes que le regard de l'objet aimé n'a jamais dérides, et de ces beaux yeux de femme qui se baissent timidement devant l'œil impérieux de l'époux et du maitre, mais pour se relever, il est vrai, quand il est parti. Rien n'est plus commun que de voir, non pas seulement des maris, mais des fiancés, des *novios*, interdire à la jeune fille qu'ils ne sont même pas sûrs d'épouser, les spectacles, les danses, les jeux, les plaisirs les plus innocens. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces jeunes filles si ardentes, si pressées de jouir, se soumettent sans murmurer à cette tyrannique contrainte, et se préparent par ce dur noviciat, où se passent les plus belles années de leur vie, à la longue réclusion et aux sérieux plaisirs du mariage.

Et puisque j'en suis sur le mariage, je veux, une fois pour toutes, ici fixer le sens d'un mot qui joue un rôle important dans la langue espagnole, à Cadix plus que partout ailleurs. Ce mot sacramentel, qui fait le fond de la langue amoureuse, et qu'on entend résonner dans chacun des arbres de l'Alameda, est celui de *novio*. Je me suis enquis auprès de plusieurs *señoritas*, expertes dans la matière, de ce que signifiait ce mot si fréquemment répété par elles; et après mûr examen, je crois qu'on peut le définir par quelque chose d'intermédiaire entre un fiancé et un amoureux, plus près cependant de celui-ci que de l'autre. Tous les *novios* ne sont pas des fiancés, et il en est encore moins qui deviennent des maris. C'est, en quelque sorte, le premier des grades de la faculté conjugale, dont le *novio* est à peu près le bachelier ès-lettres, le *comprometido* ou fiancé, le licencié, et le *marido* (mari), le docteur.

Quant aux droits que confère le titre de *novio*, ils consistent, lorsqu'ils sont reconnus par les parens de la *señorita*, ce qui n'arrive pas toujours, 1° à avoir l'entrée libre dans la maison à certaines heures fixées; 2° à voir la *señorita*, mais toujours en présence de la mère, et à se promener ou s'asseoir à côté d'elle à l'Alameda; 3° à causer tout bas avec elle, de manière à ce que la *señora madre* puisse voir, mais non pas entendre; 4° à tutoyer l'objet de sa flamme discrète; 5° à avoir sur elle puissance quasi maritale, c'est-

à-dire droit de lui interdire à son gré le théâtre, le bal, la société, les taureaux et la promenade avec tout autre que lui, droit dont les *novios* les plus exigeans ne se font pas faute d'user.

Tels sont les principaux articles de ce *fuero* ou code marital, scrupuleusement mis en vigueur à Cadix comme dans toute l'Espagne, et beaucoup mieux observé, je vous jure, quoique coutume non écrite, que toutes les lois de la monarchie et tous les décrets des cortès. Mais ce code, comme tous les autres, a probablement été rédigé par les hommes; car le *minor sesso*, comme on voit, y est passablement maltraité. Ce ne serait rien encore si la fidélité des *novios* à tenir leurs engagemens et à prendre leur dernier grade dans la faculté était en proportion des droits qu'ils s'arrogent et des sacrifices qu'ils imposent. Mais, hélas! si j'en dois croire quelques *señoritas*, qui m'ont paru prêtes à s'insurger comme une de nos pétitionnaires à la chambre des députés, contre le code civil espagnol, « *novios, hay muchos, y maridos pocos* (des *novios*, il y en a beaucoup, et des maris fort peu). » J'ai recueilli bien des plaintes amères contre l'inconstance des *caballeros* et leur manque de foi; et s'il était permis de plaisanter en matière aussi grave, je dirais que les femmes espagnoles ne tarderont pas à réclamer aussi leur charte, et qu'il y aura bientôt une révolution de plus à ajouter à toutes celles que l'Espagne a déjà traversées.

Pauvre ville de Cadix! il ne lui manquerait plus que cette guerre intestine, bien autrement dangereuse que celle de don Carlos, pour mettre le comble à tous ses maux, sur lesquels elle s'étourdit de si bon cœur! Je doute, en effet, qu'on puisse trouver dans tous les coins de l'Europe une ville aussi gaie, aussi propre, aussi parée, et qui cache sous cet air de fête une misère aussi profonde. Depuis l'émancipation des colonies espagnoles, son commerce, frappé de mort, décheoit de jour en jour; les énormes droits d'octroi dont elle est grevée, et qui augmentent à mesure que leur produit diminue, mettent le comble à la souffrance des classes inférieures. Un tonneau de mille bouteilles de vin de Xérès paie 500 francs de droits, et le reste à proportion. Les livres étrangers paient à l'entrée un droit de plus de 2 francs 50 centimes par volume, et les livres espagnols en paient un à la sortie; les cigarres, ce pain quotidien de l'Espagnol aisé, comme le *cigarito* en papier est celui des classes inférieures, paient une vingtaine de francs le mille; le tabac est hors de prix dans le pays auquel appartiennent encore la Havane et Puerto-Rico. Et cependant, disons-le à l'honneur de Cadix, cette population, grevée de tant de charges, et qui porte gaiement de si effroyables misères, est une des plus douces de l'Espagne. Ici, vous n'entendez pas parler comme ailleurs de meurtres et de *cuchilladas* (coups de couteau); les rues sont sûres à toute heure de nuit, chose presque sans exemple dans la Péninsule, grace à l'admirable police qui règne dans Cadix. Les *serenos* (crieurs de nuit), ainsi nommés de ce que les nuages étant ici une chose inconnue, leur seul cri est celui de « *sereno* (le temps est serein), »

exercent, pendant toute la nuit, la surveillance la plus active, et s'assurent si les portes sont fermées et les volets bien mis. Vous ne pouvez entrer dans une boutique pour demander votre chemin sans que le marchand ne quitte son comptoir pour vous l'enseigner, et souvent même pour vous y conduire. Ajoutons cependant que cette aménité de mœurs ne s'étend pas beaucoup au-delà des murs de Cadix, et j'ai cru trouver déjà plus de rudesse et moins d'obligeance dans les petites villes qui en dépendent.

Cadix possède peu de monumens remarquables, sauf sa cathédrale immense, édifice dans le goût corrompu du XVIIIe siècle, qui l'a vu commencer. Chose étrange! Cadix, au temps de sa prospérité, n'a pu parvenir à achever sa cathédrale; et aujourd'hui, malgré sa détresse, elle semble s'être piquée d'honneur et vouloir conduire à sa fin cette gigantesque entreprise. Des troncs sont ouverts dans toutes les églises pour recevoir les offrandes des fidèles; des souscriptions ont été formées; les théâtres même ont joué, par un compromis assez bizarre, au bénéfice de cette œuvre pie, et le but, cette fois, a sanctifié les moyens. Tout annonce donc que, d'ici à une dizaine d'années, Cadix verra achever ce vaste édifice qui lui manquait, et qui, malgré tous ses défauts, serait d'un effet imposant, si l'on jetait à bas les ignobles masures au milieu desquelles on s'est avisé de le bâtir.

Je reviens d'une grande course de taureaux, qui a eu lieu à Puerto-Santa-Maria, de l'autre côté du golfe, et je passe ma nuit, une de ces belles nuits d'été, comme on n'en voit qu'ici, à recueillir, toutes fraîches encore, les impressions que m'a laissées cet étrange spectacle. Aussi bien, qui pourrait songer à dormir pendant ces admirables nuits, où la lune est aussi claire que le jour de nos climats, et où même, à défaut de lune, les étoiles, étincelant comme des myriades de diamans sur ce ciel noir à force d'être bleu, donnent une clarté aussi vive que celle d'une nuit de lune à Paris. Une brise délicieuse agite, sous ma fenêtre, les arbres de l'Alameda, fatigués des chaleurs du jour; une grande frégate américaine étale devant moi, sur le fond sombre du golfe, ses vergues gigantesques, qui se dressent en l'air comme les bras d'un fantôme; les feux des pêcheurs étincèlent dans la nuit, et glissent sur l'eau comme des ames en peine, tandis que de petites lames phosphorescentes viennent se briser sans bruit sur les récifs du rempart et les semer de leur poussière lumineuse. Le profond silence de la nuit n'est troublé que de loin en loin par la voix grave des *serenos*. Cadix dort, car il est minuit passé, et les arbres de l'Alameda n'ont plus de confidences à entendre, ni de *novios* à abriter. Anne Radcliffe, à ma place, eût fait un roman; Byron, quelques-unes de ces belles strophes qu'il a semées d'une main avare dans sa course trop rapide à travers l'Espagne; moi, je raconterai, dans mon humble prose, une *corrida de toros;* c'est encore de la poésie, si l'on veut, mais de la poésie tachée de sang, comme celle de Rome sous l'empire, quand

son dernier cri de détresse était comme celui de l'Espagne : «Le cirque et du pain ! »

Je pourrais vous décrire ici, en style héroï-comique, le grand combat des *feluchos* ou barques du port et des bateaux à vapeur, qui se disputaient, dans ce grand jour, la gloire et le profit de transporter au Puerto toute la population de Cadix, pressée sur les dalles du môle; mais je vous fais grace de cette *barcomachie*, qui, il y a un siècle ou deux, n'eût pas manqué d'avoir son Arioste. C'est d'ailleurs toujours la vieille guerre de la routine avec le progrès, du passé avec l'avenir ; et moi qui suis, en Espagne du moins, toujours du côté des vieilles coutumes qui s'en vont avec la mantille et le costume national, je pris pour mes péchés, comme les vieux bourgeois de Cadix, un *felucho*, qui mit trois heures, le vent étant devenu contraire, à nous faire faire les quatre ou cinq milles qui séparent Cadix de Puerto.

La campagne près de cette ville, comme dans tous les environs de Cadix et sur la plus grande partie de la côte d'Andalousie, est tout simplement un désert, où il faut bien cependant qu'il croisse quelques vignes, puisqu'on y fait ce vin de Xérès que l'Angleterre achète ici à grands frais. C'est une terre basse et plate, brûlée par le soleil et écorchée par les vents, et où apparaissent çà et là, au milieu des sables, quelques plaques verdâtres de maigres pins, qui parviennent à peine à hauteur d'homme. De villages, il n'y en a point, la population étant toute réfugiée dans les cinq ou six jolies petites villes qui peuplent les bords du golfe. De loin en loin, il est vrai, on voit briller, au milieu des pins, les blanches murailles d'un casin abandonné, que ses maîtres n'osent pas aller visiter de peur des brigands. J'ignore si, dans le misérable état où se trouve l'Espagne, les propriétaires de ces biens ruraux en touchent souvent les revenus; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils en acquittent l'impôt.

Puerto-Santa-Maria est une jolie ville, bâtie tout en longueur, et dont on ne soupçonnerait ni la beauté ni l'étendue en débarquant sur son petit môle en bois. Deux rues parallèles de plus d'une demi-lieue de long la traversent tout entière, et aboutissent à une jolie promenade plantée d'orangers, les premiers que j'aie vus aux environs de Cadix. Ses maisons, moins hautes et aussi blanches que celles de Cadix, sont peut-être plus pittoresques encore. Mais il y manque ce qui fait le charme de Cadix, c'est-à-dire le mouvement et la vie. La plupart de ces jolies maisons, qui appartiennent aux négocians de Cadix, sont maintenant à louer, et, malgré leur propreté recherchée, elles ont un air de tristesse et d'abandon qui fait mal à voir. Jamais linceul plus blanc et plus coquet n'a enveloppé une ville morte.

Le Puerto cependant n'était pas mort ce jour-là, grace aux flots de la population gaditaine qui affluait dans ses murs. Des felouques, des bateaux à vapeur tout noirs de têtes, passaient à chaque instant la barre difficile de la petite rivière, et venaient verser sur le débarcadère leur contingent de curieux. Je me mêlai, à mon tour, au torrent qui m'entraîna, sous les rayons

d'un soleil africain, vers la *Plaza de Toros*, située à l'extrémité de la ville. Les anciens Romains, habitués à se repaître, dans des amphithéâtres de marbre, des sanglans plaisirs du cirque, eussent regardé sans doute avec le plus profond dédain un de ces cirques espagnols, grossièrement construits en bois, et qui forment un si piteux contraste avec les magnifiques arènes dont l'Espagne garde encore les débris; mais, aux yeux des Espagnols modernes, moins recherchés que leurs aïeux, les contemporains de Martial, un amphithéâtre est toujours assez beau, pourvu que le sang y coule à flots et que le taureau et les *picadores* y fassent bien leur devoir. J'eus donc soin, en entrant dans celui-ci, d'oublier le Colysée et les arènes de Vérone et de Nîmes, et à part sa rustique simplicité, le coup d'œil qu'il présentait n'était réellement pas sans intérêt et sans grandeur.

Une enceinte circulaire de deux cents pieds de diamètre environ était destinée à servir d'arène aux gladiateurs à deux et à quatre pieds. D'un côté s'élevait la loge officielle réservée aux autorités; au-dessous était la porte qui donne entrée aux taureaux vivans, et en face d'elle celle qui livre passage aux taureaux morts et aux mules qui les emportent. Tout le reste de l'enceinte était couvert de gradins circulaires, élevés en étage les uns sur les autres, au nombre d'une dizaine environ. Au-dessus d'eux enfin, au second étage, des loges couvertes contenaient les belles Gaditaines qui venaient rassasier leurs yeux avides de ce spectacle, qui pourrait, au besoin, remplacer pour elles tous les autres. La moitié de l'enceinte à peu près était exposée au soleil, qui commençait cependant à pencher déjà vers l'horizon. Les places à l'ombre, comme de raison, se payaient le double et n'étaient pas les mieux garnies. Malgré l'ardeur du soleil, une foule bigarrée et bruyante, armée de larges éventails, se pressait sur ces bancs, trop étroits pour elle, et y faisait une effroyable consommation de noisettes et de verres d'eau. Je suis persuadé que beaucoup de ces braves Andaloux, qui exposaient bravement au soleil leur teint trop bronzé pour avoir à en redouter grand'chose, étaient là depuis plusieurs heures, sans regretter, dans cette douce attente, ni leur temps, ni leur peine, ni les 3 réaux (16 sous) que leur place leur avait coûtés.

La porte opposée à la loge officielle s'ouvrit, et quelques hommes à cheval, d'un âge mûr pour la plupart, vinrent, dans toute la splendeur de l'ancien et riche costume de *majo* andaloux, tel qu'on ne le voit plus que sur les théâtres, demander au gouverneur la permission de commencer la course. Elle leur fut accordée gravement, comme elle était demandée, et messieurs les *picadores* se retirèrent en bon ordre. Après eux vinrent les *chulillos*, piétons chargés d'exciter le taureau, et qui n'ont d'autres armes qu'un manteau de soie de couleur voyante, qu'ils agitent devant les yeux de l'animal furieux pour détourner sa colère. Leur costume, plus léger, bien qu'aussi riche que celui des *picadores*, était aussi plus gracieux. Ils n'avaient pas, comme ceux-ci, le vaste *sombrero* gris à larges bords; leur tête n'était cou-

verte que de la classique résille noire; une veste de soie étroite et toute couverte de riches broderies d'or, une culotte blanche bien serrée et des bas de soie blancs dessinaient leurs formes musculeuses. Ils saluèrent à leur tour avec beaucoup de grace les autorités, qui leur rendirent leur salut, et chacun se retira pour faire place au héros de la fête.

Une porte s'ouvrit brusquement, et l'on vit bondir dans l'arène un taureau de cinq ans, qui s'arrêta tout d'un coup, l'air plus étonné que farouche, devant cette foule immense, qui l'accueillait de ses cris et de ses trépignemens. Quoique l'usage, m'a-t-on dit, soit de faire jeûner pendant vingt-quatre heures l'animal qu'on destine au combat, pour diminuer ses forces, et de lui laisser tomber sur le dos, au moment où on le lâche, une lourde barre de bois qui brise à moitié le ressort de sa puissante échine, le nouveau venu avait encore l'air de taille et d'humeur à vendre chèrement sa vie. Ses cornes n'avaient pas ces immenses dimensions que je n'ai vues qu'aux bœufs d'Italie; mais elles n'en étaient guère moins formidables, et son cou court et ramassé, ses fanons pendans, et son œil rouge et étincelant comme du feu, annonçaient une vigueur peu commune.

A peine avait-il eu le temps de reconnaître le terrain, que l'agile bataillon des *chulillos* vint voltiger autour de lui. Chacun, en déroulant devant ses yeux sa bannière de soie, cherchait à lui faire quitter le milieu de l'arène pour l'attirer aux extrémités, près de certains abris en planches où se réfugient les *chulillos* en danger. C'était là que l'attendaient les *picadores*, un mouchoir noué sur les yeux de leurs chevaux, qui, sans cela, n'attendraient jamais le taureau de pied ferme, et les cuisses rembourrées de manière à ne pas craindre la corne de l'animal en furie.

Lorsque le taureau, impatienté des agaceries des *chulillos*, eut quitté son poste pour en poursuivre un jusqu'à l'extrémité de l'enceinte, un *picador*, la lance au poing, vint lentement se présenter devant lui. A la vue de ce nouvel ennemi, plus redoutable que les autres, le taureau s'arrêta encore une fois tout court, indécis, mais non pas effrayé. Le *picador*, avec un merveilleux sang-froid, l'œil attaché sur l'œil du taureau pour y lire le côté par où son ennemi devait l'attaquer, assurait sa lance sous son bras et se préparait à soutenir ce redoutable choc. Cette lance, du reste, n'en est pas une; ce n'est qu'un aiguillon armé d'un fer assez long pour irriter le taureau, mais non pour le blesser. Tout l'art du *picador* consiste à présenter son fer d'une main ferme au taureau, qui se l'enfonce lui-même dans le poitrail, et à tenir bon sous ce terrible effort jusqu'à ce que le taureau, désespérant de vaincre l'obstacle, se retourne pour aller chercher un autre ennemi.

Enfin, le taureau, qui pendant ce temps étudiait aussi son adversaire, tout en labourant la terre de ses pieds de devant, se décide à s'élancer sur lui. Le *picador* l'attend de sang-froid, et sa lance, soutenue par une main vigoureuse, s'enfonce dans le flanc du taureau. Mais le noble animal, irrité par sa blessure, écarte, par un effort désespéré, l'obstacle qui l'arrêtait, et

déchire de ses cornes le flanc du cheval, qui, en se cabrant, renverse le cavalier. Aussitôt l'essaim des *chulillos* se précipite sur lui pour détourner sa colère, tandis que Montès, le plus célèbre *matador* de la Péninsule, Montès, dont j'avais reconnu le beau profil romain, pour l'avoir vu, il y a six mois, lithographié sur nos boulevarts, parvenait, à force d'adresse et de courage, à attirer sur lui la fureur du taureau, qu'avec un bond léger il eut bientôt évité.

La même manœuvre recommença cinq ou six fois, aux applaudissemens forcenés des spectateurs, et aux cris de *bravo toro!* chaque fois que le pauvre animal, qu'on forçait évidemment de sortir de son caractère, avait labouré de sa corne le flanc d'une des rosses qu'on obligeait, bien malgré elles, à marcher contre lui. Somme toute, c'était, quoi qu'en disent les fanatiques de taureaux, race qui, aujourd'hui même, commence à se perdre en Espagne, c'était un triste et dégoûtant spectacle que cette boucherie de sang-froid, où tous les acteurs, excepté l'homme, semblaient figurer à regret. Quant à moi, je confesse ici ma faiblesse, je ne le supportai si long-temps qu'en détournant les yeux aux plus beaux coups, c'est-à-dire aux momens critiques où le *picador*, renversé avec son cheval, restait engagé sous lui jusqu'à ce qu'on vînt le délivrer. Sans doute, j'admirai le courage et la légèreté des *chulillos* et le sang-froid des *picadores;* mais l'idée peut-être fausse qu'ils ne couraient pas, après tout, grand danger, m'ôtait une bonne partie de l'intérêt qu'ils auraient pu m'inspirer. Je plaignais les chevaux encore plus que les hommes, et le taureau encore plus que les chevaux : généreux animal qu'on avait été retirer de ses tranquilles pâturages de la montagne pour le livrer en spectacle à cette foule endurcie, comme un Barbare du Danube condamné à mourir pour les menus-plaisirs des Romains, et qui devait encore, avant de mourir, saluer ses bourreaux.

Un seul rôle me parut noble et grand dans toute cette *carniceria*, c'était celui de Montès, qui, toujours occupé de protéger les autres sans songer à lui-même, semblait vraiment leur génie tutélaire. Se faisant un jeu de la colère du taureau, dont un coup d'œil, dit-on, lui révèle le caractère, un geste, une inclinaison du corps lui suffisait souvent pour se détourner de la ligne droite que suit toujours le taureau, et échapper à la redoutable atteinte de la corne qui le menaçait.

Quand le taureau, irrité par les dards recouverts de banderolles de papier que les *chulillos* lui enfoncent dans le cou, par dessus les cornes, au moment même où il fond tête baissée sur eux, parut suffisamment excité pour livrer son dernier combat; quand il eut déchiré assez de flancs de chevaux, et qu'assez de sang eut ruisselé dans l'arène avec leurs entrailles fumantes qu'ils traînaient quelquefois après eux, Montès parut, tenant d'une main un petit manteau rouge, et de l'autre une courte et forte épée.

A l'instant même, un silence imposant d'anxiété régna dans toute l'arène parmi les quinze mille spectateurs. Chacun retint son haleine de peur de perdre un des coups de ce duel à mort qui allait succéder aux joûtes à armes

courtoises qu'on avait vues jusque-là : l'homme et le taureau s'arrêtèrent l'un devant l'autre, comme si chacun eût enfin trouvé un ennemi digne de lui. Mais le taureau baisse la tête, creuse la terre de ses pieds, hume la poussière de ses naseaux sanglans, et semble avoir besoin de s'exciter lui-même, tandis que l'homme, toujours maître de lui, cherche dans l'œil de son ennemi la pensée secrète qui guidera son attaque, et lui présente de loin le fer aigu qu'il doit lui-même enfoncer dans ses flancs.

Cependant le taureau, animé par les cris des spectateurs, qu'avait lassés sa longue hésitation, piqué même par quelques-uns de ceux qui se trouvaient le plus près de lui, heureux et fiers d'avoir du sang après les longs aiguillons qu'ils enfonçaient dans sa croupe, se décide tout d'un coup : il s'élance tête baissée sur Montès, qui, par un léger mouvement du corps, évite la corne, et fiche dans la nuque du taureau le fer que celui-ci, par son seul élan, fait entrer jusqu'à la garde.

A ce beau coup, à ce coup difficile qui réussit rarement et coûte souvent la vie à celui qui le manque, des applaudissemens frénétiques ébranlèrent toute l'enceinte, qui sembla un instant prête à s'écrouler. Moi-même, je l'avoue, malgré le dégoût que m'avait inspiré ce spectacle, je me sentis ému un instant du froid courage et de la merveilleuse agilité de cet homme, baladin héroïque, ennobli par le danger, et qui risque tous les quinze jours sa vie pour quelques centaines de francs. Montès a de la fortune, fortune acquise dans cent combats, au prix de son sang et au péril de sa vie; il pourrait vivre heureux et tranquille, mais la gloire l'appelle dans le cirque, et Montès n'a jamais su résister à l'appel de la gloire. Les applaudissemens de la foule et l'enivrant attrait du danger manqueraient dans sa retraite à ce Sylla des *matadores*, s'il abdiquait une dictature que nul ne lui conteste. Montès est né pour l'arène, il y a vécu, et il y mourra sans doute comme tous ses pareils, comme le chasseur de chamois meurt à la montagne, plutôt que d'aller finir paisiblement dans son lit comme un homme de la plaine.

Cependant le taureau, son épée fichée dans la nuque, parcourait encore l'arène, mais au hasard, sans suivre une ligne droite et sans voir même ses ennemis, qui s'agitaient autour de lui, comme des corbeaux autour du daim blessé, qui leur promet un festin. Le malheureux cherchait sans doute une place pour mourir; quand il l'eut trouvée, quand, pareil au gladiateur romain, il eut regardé encore une fois l'arène qui tournait autour de lui, il s'agenouilla lourdement et tomba pour ne plus se relever. Un long cri de joie retentit dans l'arène, comme si, pour cette foule altérée de sang, cette mort était un triomphe en même temps qu'un plaisir. Il respirait encore que trois mules, ornées de clochettes retentissantes, étaient attelées après son cadavre et l'entraînaient après elles, en laissant sur leur passage une longue trace de sang, et le convoi funèbre du pauvre taureau n'avait pas disparu, qu'une autre victime entrait déjà dans l'arène et que le second acte du drame de sang avait commencé.

Comme toutes les scènes de ce drame se ressemblent, en avoir raconté une, c'est les avoir racontées toutes. Ma conscience de voyageur me faisait un devoir d'assister au moins une fois à cet odieux spectacle; mais, après la mort du troisième taureau, le mal de cœur commençant à me gagner, je me décidai à sortir, au grand étonnement de mes voisins, qui ne comprenaient pas qu'on s'en allât ainsi au plus beau moment. Je jetai cependant, avant de partir, un coup d'œil sur l'assemblée, qui était pour moi la partie la plus intéressante du spectacle, et je fus frappé de l'animation de toutes les figures et de la beauté de la race andalouse, race bien plus caucasienne que mauresque, quoi qu'on en ait dit, surtout parmi les paysans, si différens de la population chétive et étiolée de la ville. Il était facile de les reconnaître à leur haute taille, à leur allure leste et fière, à leur chapeau pointu surmonté d'une petite houppe de soie, à leur veste de cuir brodé, suivant l'usage arabe, et à leurs longues guêtres aussi de cuir brodé qui défendent la jambe jusqu'au genou.

Quant aux femmes, malgré la réputation qu'on leur a faite, je n'ai trouvé jusqu'ici rien qui les distingue du reste des Espagnoles, dont elles ont les beaux yeux, le petit pied, mais aussi le teint jaune ou brun, avec un peu plus de grace peut-être et plus de prétention dans la démarche. Toutes portaient invariablement la mantille à cette fête démocratique d'où les chapeaux sont bannis, et où la reine elle-même n'oserait porter d'autre coiffure que la mantille. Les élégans de Cadix avaient au moins du *majo* andaloux la veste ou le chapeau pointu, car il est de mauvais ton de venir à la *corrida* en toilette, tant cet instinct d'égalité qui fait le fond du caractère espagnol perce ici par tous les pores.

P. S. Hier, jour de l'Assomption, a eu lieu, au dire de tous les connaisseurs, la plus belle *corrida* qu'on ait encore vue au Puerto; dix-huit chevaux ont été tués, tous les *picadores* et quelques *chulillos* ont été blessés, et le fameux Montès lui-même n'a échappé que grace à son extrême agilité, et a eu ses vêtemens tout déchirés par la corne du taureau. Quatre des taureaux destinés au combat ont eu la vie sauve, car il ne s'est trouvé personne pour les combattre. Comme je ne me suis pas soucié d'assister à ce divertissement, personne ici, parmi les Gaditains de pur sang, ne peut comprendre mon apathie; on me dit qu'il en est toujours ainsi avec les étrangers; qu'à la première fois, la *corrida* les dégoûte, mais qu'il faut y retourner, et que je serais bientôt aussi passionné pour elle qu'un véritable Andaloux. Il se peut qu'on dise vrai; mais je n'ai pas envie d'essayer.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

PENSÉES D'AOUT.

Nous tirons du volume des *Pensées d'Août*, par M. Sainte-Beuve, qui paraît demain chez le libraire Renduel, les deux pièces suivantes, qui donneront idée du ton. M. Alfred de Musset avait, dans quelques vers, reproché à son ami, M. Sainte-Beuve, de ne plus faire de poésies, et il lui rappelait qu'il existe souvent en nous un poète endormi, *toujours jeune et vivant*. M. Sainte-Beuve lui répond par ces stances :

A Alfred de Musset.

Il n'est pas mort, Ami, ce poète en mon ame;
Il n'est pas mort, Ami, tu le dis, je le crois.
Il ne dort pas, il veille, étincelle sans flamme;
La flamme, je l'étouffe, et je retiens ma voix.

Que dire et que chanter quand la plage est déserte,
Quand les flots des jours pleins sont déjà retirés,
Quand l'écume flétrie et partout l'algue verte
Couvrent au loin ces bords, au matin si sacrés?

Que dire des soupirs que la jeunesse enfuie
Renfonce à tous instants à ce cœur non soumis?
Que dire des banquets où s'égaya la vie,
Et des premiers plaisirs, et des premiers amis?

L'Amour vint, sérieux pour moi dans son ivresse.
Sous les fleurs tu chantais, raillant ses dons jaloux.
Enfin, un jour, tu crus! moi, j'y croyais sans cesse;
Sept ans se sont passés!... Alfred, y croyons-nous?

L'une, ardente, vous prend dans sa soif, et vous jette
Comme un fruit qu'on méprise après l'avoir séché.
L'autre, tendre et croyante, un jour devient muette,
Et pleure, et dit que l'astre, en son ciel, s'est couché.

Le mal qu'on savait moins se révèle à toute heure,
Inhérent à la terre, irréparable et lent.
On croyait tout changer, il faut que tout demeure.
Railler, maudire alors, amer et violent,

A quoi bon? — Trop sentir, c'est bien souvent se taire,
C'est refuser du chant l'aimable guérison,
C'est vouloir dans son cœur tout son deuil volontaire,
C'est enchaîner sa lampe aux murs de sa prison!

Mais cependant, Ami, si ton luth qui me tente,
Si ta voix d'autrefois se remet à briller,
Si ton frais souvenir dans ta course bruyante,
Ton cor de gai chasseur me revient appeler,

Si de toi quelque accent léger, pourtant sensible,
Comme aujourd'hui, m'apporte un écho du passé,
S'il revient éveiller à ce cœur accessible
Ce qu'il cache dans l'ombre et qu'il n'a pas laissé,

Soudain ma voix renaît, mon soupir chante encore,
Mon pleur, comme au matin, s'échappe harmonieux,
Et tout parlant d'ennuis qu'il vaut mieux qu'on dévore,
Le désir me reprend de les conter aux cieux.

Dans l'autre pièce, le poète, voyageant en Suisse, se reporte au souvenir des amis qu'il a laissés :

— Les lieux sont beaux et grands; ils parlent un langage
A d'abord étonner, à remplir sans partage,
A faire qu'on s'arrête à leur gloire soumis,
Et qu'Ithaque un instant s'oublie, et les amis.
Et pourtant, et bientôt, cette nature immense
Laisse un grand vide au cœur et le tient à distance,
Et tous ces monts glacés qu'à l'horizon je vois,
Pour m'y bercer de loin, n'ont pas même les bois.
Oh! j'ai besoin toujours, quelque lieu qui m'appelle,

De l'homme et des amis, du souvenir fidèle,
De ressaisir au cœur l'écho du cœur sorti,
De chercher au sentier ce qu'un autre a senti!
De ce cadre si fier par les monts qu'il assemble,
Dans un détail chéri, l'on goûte mieux l'ensemble.
En y prenant pour guide un rayon préféré,
Le tout plus tendrement s'éclaire à notre gré.
Un banc au bord du lac, un ombrage, une allée
Où d'avance l'on sait qu'une ame, un jour voilée,
S'est assise en pleurant; des rocs nus et déserts,
Mais qu'un chantre qu'on aime a nommés dans ses vers;
Ces places, à nous seuls long-temps recommandées,
Mêlant au vaste aspect la douceur des idées,
Voilà, dans ces grands lieux, à l'écart et sans bruit,
Ce que ma fuite espère et tout d'abord poursuit.

Laissant les bords nombreux où le regard hésite,
Aussitôt arrivé, j'ai donc choisi mon site
Aux bosquets odorans d'une blanche villa,
Cherchant l'endroit, le banc, et me disant : C'est là!
Il était soir; le jour, dans sa pénible trace,
Avait chargé le lac d'orage et de menace;
Mais, comme dans la vie on voit souvent aussi,
Le couchant soulevait ce lourd voile éclairci.
Je m'assis solitaire, et là, pensant à celle
Qui m'avait dit d'aller et de m'asseoir comme elle,
Je méditais les flots et le ciel suspendu,
Le silence lui seul et le calme entendu,
La couleur des reflets. La nue un peu brisée
Jetait un gris de perle à la vague irisée,
Et le lac infini fuyait dans sa longueur.
Cette tranquillité me distillait au cœur
Un charme, qui d'abord aux larmes nous convie :
« Oh! disais-je en mon vœu, rien qu'une telle vie,
Rien qu'un destin pareil au jour qu'on vient d'avoir,
Lourd, orageux aussi, mais avec un tel soir! »

A Lausanne, aussitôt que la barque m'y jette,
Qu'ai-je fait? tout d'un bond j'ai cherché *la Retraite*,
C'est le nom (près de là) de la douce maison,
Où des amis bien chers ont fait une saison.

Ils m'en parlaient toujours d'une secrète joie.
Le lac vu du jardin, ces grands monts de Savoie
Tout en face, si beaux au couchant enflammé...,
J'ai voulu prendre un peu de ce qu'ils ont aimé.
Je suis allé, courant comme à la découverte,
Demandant le chemin à chaque maison verte;
Tant que, lisant le nom sur la barrière écrit,
Je m'y sois arrêté d'un regard qui sourit;
Et sans entrer plus loin (car si matin je n'ose),
J'ai tout vu du dehors, comme hélas! toute chose.
Enfin j'ai côtoyé, j'ai compris ce doux lieu;
A mes amis, un soir d'hiver, au coin du feu,
Je dirai : *Je l'ai vu*; je pourrai leur répondre,
Et, sur un point de plus, l'ame ira se confondre.

A Thoun, miroir si pur, de granit encadré,
Je voguais, à la main tenant mon cher André,
Négligemment, sans but... Tout d'un coup, à la page
Où je lisais le moins, je saisis un passage:
O Thoun, onde sacrée! (1) — Il a vu ces grands bords;
Jeune, il a dénombré leurs sauvages trésors.
Il les voulait revoir, quand l'amour infidèle
Le délaissait en proie à sa flamme moins belle;
Il s'y voulait guérir! — L'eau, les monts et les cieux
Ont redoublé d'attrait. Le roc mystérieux
Qu'il m'indique en ses vers, et le creux qui s'enfonce,
Le voilà, plus présent quand c'est lui qui l'annonce.
Il y cherchait, blessé, comme un asile sûr.
Mon cœur, aux mêmes lieux traînons mon deuil obscur!

Ainsi, je vais en art, en amitié secrète
Observant les sentiers. Ainsi, fais, ô poète,
Ainsi, fais de tes jours! et quand l'homme bruyant,
Qu'on répute là-bas solide et patient,
Jusqu'à trois fois peut-être, en sa lourde carrière,
Change d'opinions et de vaine bannière,
Toi qui parais volage et souvent égaré,
Passe ta vie à suivre un vestige adoré!

SAINTE-BEUVE.

(1) André Chénier, Élégie 40e.

BULLETIN.

La politique, depuis que la dissolution de la chambre est résolue, semble vouloir s'arrêter un moment; on laisse dans l'incertitude toutes les questions graves qui se rattachent à cette question déjà résolue. Nous avons imité la politique, nous avons pris nos vacances, et pour la seconde fois nous sommes allés visiter le camp de Compiègne, le seul endroit de France où l'on se remue aujourd'hui; il fallait bien marcher au-devant des évènemens qui ne venaient pas à nous, et les prendre partout où nous les trouvions. Pour toute politique, nous avons à vous offrir le glorieux bulletin de la grande bataille qui a été livrée, le mercredi 20 septembre, dans les campagnes voisines de Compiègne, bulletin véridique et sans passion, rédigé par un témoin oculaire.

La veille de cette mémorable journée du 20 septembre, on avait appris, par le programme imprimé, qu'un corps d'armée, imaginaire ennemi de la France, venait de traverser la Somme et se dirigeait par Montdidier vers Compiègne. Le danger était imminent. L'ennemi approchait de la rivière d'Aronde, le dernier petit cours d'eau qui lui restait à franchir pour arriver jusqu'à l'Oise. Heureusement nous avions plus de dix-huit mille hommes de bonnes troupes à Compiègne et aux environs, et presque autant de généraux et d'officiers d'état-major, pour arrêter l'ennemi sur l'Aronde, et le rejeter, soit sur Montdidier, soit sur Roye, car il faut bien laisser quelque chose au hasard dans la guerre.

Le camp de Compiègne, qui avait mission de se porter sur l'Aronde, se composait de trois divisions, ainsi distribuées et commandées.

1re division, commandée par le lieutenant-général baron Achard, ayant sous ses ordres le maréchal-de-camp baron Létang, avec le 5e hussards, le 1er et le 9e léger, et le maréchal-de-camp de Saint-Yon, avec le 30e et

le 55e de ligne; plus, une batterie d'artillerie, des équipages de ponts et une compagnie du génie.

2e division, commandée par le lieutenant-général vicomte Schramm, ayant sous ses ordres le maréchal-de-camp baron Galbois, avec le 6e chasseurs à cheval, le 7e et le 16e léger, et le maréchal-de-camp comte d'Houdetot, avec le 34e et le 64e de ligne; plus, une batterie d'artillerie et une compagnie du génie.

Division de réserve, confiée au lieutenant-général comte Dejean, ayant sous lui le maréchal-de-camp comte Durocheret, avec le 15e et le 21e de ligne, et le maréchal-de-camp Blanquefort, avec le 8e et le 10e dragons et le 10e cuirassiers, le tout appuyé par deux batteries d'artillerie.

C'était, comme on voit, presque tout l'effectif du camp de Compiègne, réparti en trois divisions. Mais que restait-il donc pour composer l'armée ennemie? Dans tout cela, qui se résoudra à faire l'ennemi, pour être battu à coup sûr? La question était embarrassante pour nous-mêmes au commencement de l'action; déjà nous jugions l'affaire engagée, puisqu'on faisait le coup de fusil et qu'on tirait le canon sous nos yeux, aux bords de l'Aronde, et cependant nous n'avions pas encore très bien distingué l'ennemi, tant il était imperceptible, comparé aux masses de l'armée française. Par bonheur, nous rencontrâmes, tout d'abord, un de nos meilleurs généraux et des plus bienveillans, M. le général Pelet, qui était venu en amateur assister à la bataille, sur l'invitation du prince royal. Avec une extrême obligeance, que ne semblait provoquer ni notre apparence de bourgeois désœuvré, ni l'allure de notre cheval de louage, emprunté aux écuries des Kuntzmann et des Pellier de Compiègne, il voulut bien venir au secours de notre embarras en nous montrant le programme et la carte dressée exprès par l'état-major pour l'intelligence des opérations de la journée.

L'ennemi, c'était le général Marbot, qui avait bien voulu accepter le rôle le moins brillant; son armée, c'était le 5e régiment de chasseurs à cheval, tellement disséminé sur toute l'étendue des terrains accidentés d'au-delà de l'Aronde, qu'il était vraiment nécessaire d'être dans le secret pour apercevoir là un corps d'armée. Mais tout alla bien, tout nous parut d'une simplicité charmante, dès qu'on nous eut fait lire, sous le titre d'*Observations*, tout à la fin du programme : *Le 5e régiment de chasseurs à cheval est chargé de figurer les lignes ennemies. Quelques cavaliers, groupés autour d'un fanion rouge* (petit drapeau au bout d'une lance), *simulent des corps de troupes de toutes armes.*

L'armée ennemie, donc, représentée par les fanions rouges, avait déjà fait passer l'Aronde à ses éclaireurs, près des villages de Braine et de Revenne, et les chasseurs de son avant-garde n'étaient qu'à une lieue et demie de Compiègne, lorsqu'arriva la division du général Achard, destinée à forcer, sur la droite de Braine, le passage de cette petite rivière. Il était environ huit heures, la fusillade commença entre les chasseurs ennemis et nos voltigeurs du 1er léger. Ceux-ci, appuyés bientôt par tout leur régiment,

ne tardèrent pas à repousser leurs faibles adversaires dans les bas-fonds où est situé le village de Revenne et où coule l'Aronde. En ce moment on vint nous redire une parole du général Marbot, qui peut prouver avec quelle facilité on communiquait encore d'une armée à l'autre; il se plaignait que l'affaire eût été engagée trop tôt et poussée avec trop de vivacité; ce n'était pas ce qui avait été convenu la veille, et s'il voulait bien être battu, il croyait du moins qu'on devait l'avertir avec plus de cérémonie et attendre qu'il fût prêt. Il est sûr qu'autrefois les officiers français se conduisaient avec plus de courtoisie contre de vrais ennemis, lorsqu'ils saluaient, par exemple, à Fontenoy, les officiers anglais et les priaient poliment de faire feu les premiers. Mais c'est qu'il s'agissait de vrais ennemis et que la politesse était de l'héroïsme. Mais dans l'escarmouche que nous avons vue sur les bords de l'Aronde, comment nos voltigeurs auraient-ils pu se montrer aussi courtois, avec des fusils chargés à poudre? Ce n'était qu'un jeu, et c'était à qui le commencerait; il y en eut même qui, voyant la surprise du général ennemi, ne songèrent qu'à le presser plus vivement et se rappelèrent ces paroles mémorables : « Tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare! »

Les éclaireurs du général Marbot une fois culbutés au-delà de l'Aronde, la fusillade continua avec ardeur de notre côté; l'artillerie s'en mêla, et dirigea son feu vers la plaine opposée sur des ennemis invisibles. Ce fut toutefois l'instant où il y eut le plus d'illusion pour nous; dès-lors qu'on ne voyait plus d'ennemis, il était possible d'imaginer qu'il y en avait beaucoup sur les bords de la rivière, garnis d'un épais rideau d'arbres, impénétrable à l'œil. Mais bientôt il fut évident que l'ennemi ne s'était pas arrêté si près de nous dans sa fuite, car les pontonniers de l'armée française, protégés dans leur travail par le feu de l'artillerie, venaient de jeter, en une demi-heure, trois ponts de chevalets sur l'Aronde, sans être inquiétés par les troupes ennemies.

Pendant que ce travail s'opérait, nous avions eu à peine le temps de nous porter, à cheval, vers la division Schramm, qui, après avoir passé l'Oise à sept heures du matin, était allée prendre position à plus d'une lieue sur la gauche de la division Achard, entre la ferme de Sept-Voies et la grande route de Montdidier. Nous savions qu'elle devait, dès que la 1re division aurait débouché au-delà de Braisne, attaquer Beaugy, passer les défilés de la grande route et ceux de Beaugy à Monchy, s'emparer de ce dernier village, et déboucher ensuite par la droite, pour se trouver en ligne avec la division Achard. Elle fit tout cela, mais assez obscurément; on peut dire que ce fut une division dont le rôle, pour une partie de la journée, fut sacrifié au rôle plus brillant de la première : on la crut même perdue (qu'on nous pardonne ce souvenir!) ni plus ni moins que le corps d'armée de Grouchy à Waterloo. Quand nous retournâmes, vers la droite, à la division Achard, que nous suivions de préférence, elle avait franchi l'Aronde sur les ponts improvisés, et combattait en ligne dans les plaines et sur les plateaux de la rive gauche de cette rivière.

De tout ce qui s'est fait ce jour-là, l'ouvrage des pontonniers est ce qui est le plus digne d'être admiré sérieusement. Par malheur, ces ponts ont été coupés dans la retraite, qui a suivi de près la victoire, et l'on a eu tort d'imiter avec autant de fidélité les incidens ordinaires d'une retraite. Un pont est toujours chose utile pour l'habitant des campagnes, même lorsqu'il a été fait par manière d'amusement, et puisqu'il y a eu tant de simulacres dans cette bataille pour rire, on aurait bien dû respecter le travail des pontonniers en faisant le simulacre de le démolir.

Dès que la première division eut l'espace nécessaire pour se développer librement sur le terrain de la rive gauche de l'Aronde, et que la division Schramm, dont on n'avait pas de nouvelles, eut enfin reparu, et avec elle toute la réserve, qui avait dû observer ses mouvemens et s'y conformer, ce fut un beau spectacle. Le prince, commandant en chef, eut sous ses ordres et put faire manœuvrer à la fois dix-huit mille hommes, qu'on embrassait d'un seul coup d'œil. Il les fit mouvoir, en effet, dans plusieurs directions, comme un seul homme, avec un talent de tacticien auquel tout le monde rendait hommage, et auquel nous devons souhaiter des occasions de s'exercer un jour plus utilement pour la France, plus glorieusement pour lui-même.

On acheva ainsi de poursuivre, toujours battant, les troupes ennemies, qui se repliaient et occupaient successivement plusieurs positions assez fortes. Dans une de ces phases de la retraite du général Marbot, il y eut contre son corps d'armée une charge brillante de la cavalerie de réserve, qui arriva imprévue comme un ouragan. Des escarmouches étaient engagées entre les tirailleurs de l'infanterie et les chasseurs à cheval de l'arrière-garde ennemie. Tout d'un coup les tirailleurs se retirent, et, comme s'ils fuyaient, vont chercher un refuge dans les bataillons de fantassins d'où ils sont sortis; à leur place, et dans la scène qu'ils ont ouverte, en se séparant comme un rideau de théâtre, les dragons se précipitent au galop, le sabre en avant, et chassent devant eux les cavaliers à fanions rouges qui leur sont opposés.

Il fallait voir alors un ou deux amateurs bourgeois, — qui, sur des chevaux de Compiègne, s'étaient engagés à plaisir entre les lignes des tirailleurs des deux partis, — se presser d'arriver, avec plus de lenteur qu'ils ne voulaient, aux abords d'un fossé, et s'y retrancher de leur mieux pour laisser s'écouler, dans un nuage de poussière, cette tempête de cavaliers qui passait, comme le souffle du Seigneur, devant leur face.

Il y avait en effet, dans cette étrange bataille, des spectateurs de plus d'un genre, qui n'étaient pas un des élémens les moins curieux du spectacle. On voyait courir sur les ailes de l'armée, et se disperser tantôt en avant, tantôt en arrière, une bande de chasseurs, mais de chasseurs bourgeois, non enrôlés, et portant gibecières et fusils à deux coups, pour tirer le lièvre et la perdrix. A chaque fois qu'une division faisait un mouvement ou recommençait ses feux de ligne, à chaque fois surtout que le canon ébranlait l'atmosphère au loin, des compagnies de perdrix s'enlevaient éperdues, passaient

au-dessus de ces milliers de fusils et de carabines qu'elles avaient tort de craindre, et allaient trouver la mort dans un champ voisin, plus plaisible, de la main de quelques chasseurs isolés. Ou bien des lièvres sortaient de leur gîtes, parcouraient le terrain de manœuvres en tout sens, rencontrant partout des bataillons d'infanterie, des dragons, des cuirassiers, des hussards, des artilleurs avec tout leur matériel bruyant, et, dans les intervalles de ces groupes armés, des paysans avec des bâtons, qui leur barraient le passage ou les poussaient dans l'embuscade du chasseur en blouse. Souvent les tirailleurs, voyant leurs officiers si loin et le gibier si près d'eux, ne pouvaient résister à la tentation et déchargeaient sur lui la bourre de leurs fusils à bout portant; ils croyaient fort bien remplir les intentions du programme en négligeant les cavaliers de M. Marbot et tirant leur poudre aux lièvres. De cette façon il y eut peut-être, pour le retour, un peu de gibier dans plusieurs sacs de voltigeurs, qu'on avait eu soin de laisser vides le matin, pour ne pas aggraver les fatigues du soldat dans cette longue et chaude journée. A vrai dire, le grand fait d'armes de la bataille, le seul évènement sérieux, ce fut la chasse aux lièvres, et l'on vit un moment où les dix-huit mille hommes réunis entre le bois de Monchy et le village d'Antheuil semblaient une prodigieuse armée de gardes-chasses ayant mission de faire une battue immense, et de rabattre les perdrix, les lièvres et les lapins, pour le plaisir plus que royal d'une quinzaine de manans picards.

La première division marcha ainsi, à travers les lièvres, jusqu'à la ferme des Loges, sur la droite de la route d'Abbeville à Compiègne, où elle eut encore une brillante affaire; à cheval sur la route, elle fit des feux de peloton, des feux de file, tira le canon sur la droite, brûla toute la poudre qu'il était nécessaire de brûler pour emporter une pareille position; puis elle se porta encore une fois en avant, et, à ce signe, il nous fut aisé de reconnaître que le programme s'exécutait de point en point, que la ferme des Loges était enlevée, sans que le fermier s'en fût aperçu, sans qu'il eût rien compris à ce qu'on voulait de lui et de sa métairie.

Cependant l'ennemi s'était retiré et avait pris position à la ferme de Portes, à trois lieues au nord-ouest de Compiègne, dans la direction de Montdidier. Il fallait le déloger de là, c'était le but; on en chargea la division Schramm, qui eut enfin quelque chose à faire à la clarté du jour et à la vue du prince généralissime, pauvre division qu'on avait trop long-temps tenue dans une inaction qu'elle croyait injurieuse!

La seconde division, appuyée par la réserve, fait bravement son devoir. La ferme de Portes est attaquée, et l'ennemi l'abandonne. Nos soldats sont vainqueurs; on leur commande : Portez armes! présentez armes! rompez les rangs! formez les faisceaux!

Tout le monde déjeune comme il peut. Le soldat trouve dans son sac le pain de munition. Les voitures des cantinières arrivent pour ceux qui ont économisé depuis long-temps le *sou de poche* de chaque jour; les équipages de l'administration militaire apportent à tout le monde la ration de vin pro-

mise et si bien gagnée. Un régiment, dit-on, a eu le bonheur alors de se tromper, et de boire double ration, si bien qu'il sera obligé de payer la *ration simple*, comme on dit, sur sa *masse noire*, à moins que le général en chef ne pardonne, comme il faut pardonner un moment d'erreur, en payant de sa bourse le trop bu.

Les officiers-généraux et l'état-major déjeunent, de leur côté, sur l'herbe, confortablement recouverte d'une blanche et longue nappe, de vins généreux, de viandes froides, de pâtés de haut goût, qui font boire aux plus sobres plus que la *ration simple*, sans erreur aucune. Ce fut en cette occasion qu'on vit tout ce qu'il y avait de généraux et d'officiers supérieurs qui suivaient l'armée sans commandement. Un maréchal de France, le marquis de Grouchy, fut exact au rendez-vous. Un autre, qui était invité également, le maréchal Gérard, se fit attendre pendant toute la bataille, — cela ne lui est pas ordinaire, — et manqua aussi au déjeuner. Le général Pelet se tenait un peu à l'écart, comme un sage, qui ne recherche pas la faveur, et qui est toujours sûr d'être assez distingué par le public et par le prince.

D'autres officiers-généraux, vieux courtisans de l'empire, admis les premiers à la cour de la révolution de juillet, se faisaient reconnaître et faisaient remarquer en même temps, par l'empressement de leurs salutations, un étranger qu'on disait être le duc Alexandre de Wurtemberg. Sans être très familiarisé avec les physionomies princières, nous serions disposé à croire que c'était bien quelque apparition de cette nature, un homme né heureux, auquel on destine une des plus spirituelles et des plus gracieuses princesses. Comme on dit dans *Hamlet :* — « *What! is Horatio there? — Yes, a piece of him.* » N'est-ce pas Horatio que voilà? — Sans doute, c'est bien quelque chose comme cela. Expliquez donc autrement les courbes prodigieuses décrites par plusieurs chapeaux galonnés !

Il est vrai que nous avons vu, aux environs de la ferme de Portes, de singulières méprises de ce bon peuple picard, qui ne se connaît guère plus en figures d'aucune espèce, que nous ne connaissons nous-mêmes les visages des princes du Wurtemberg. Dans une des voitures qui contenaient la suite des duchesses de Mecklembourg et d'Orléans, tous les regards se concentraient sur un conseiller d'état, nous ne savons lequel, mais très extraordinaire, quel que soit son service : il avait eu la fantaisie de venir trôner, du haut de la calèche où il était admis, au-dessus d'un champ de pommes de terre, dans ce costume insignifiant, brodé d'un bleu pâle, qu'on a infligé au conseil d'état. La foule des spectateurs s'accordait à le prendre pour M. le ministre de l'intérieur, et s'en retournait satisfaite d'avoir vu, *dans son costume de ministre*, comme elle disait, l'ami du roi, l'ancien intendant de la liste civile, le protecteur naturel du château et de la forêt de Compiègne. M. de Montalivet ne se doute peut-être pas de l'empressement que mettaient les populations de Montdidier, de Roye, de Gournay-sur-Aronde, à faire connaissance avec le ministre. Il a trompé leur attente, il a été presque invisible, et cela se conçoit aisément, lorsqu'on n'a que deux jours pour

respirer *l'oxigène* des bois et échapper aux soucis des affaires. Le jour de la grande bataille, il était déjà reparti pour Paris, et, la veille, il chassait, dit-on, dans la forêt, non pas avec un corps d'armée, mais avec une bonne meute et un cheval anglais, comme il convient à un vrai chasseur. Il doit beaucoup au conseiller d'état qui l'a si bien représenté pendant ce temps.

L'heure de la retraite arriva après le repos de la ferme de Portes. Le général Marbot, ayant repris des forces et du courage au déjeuner du prince, ramena ses chasseurs à la charge, et les trois divisions du camp de Compiègne se replièrent successivement sur toutes les positions qu'elles avaient occupées dans la matinée. Peu curieux d'assister à une retraite qui devait suivre le même sentier qu'avait déjà suivi la victoire, je retournai à la ville, en prenant le plus court chemin, avec toute la précision de coup d'œil et toute la rigueur mathématique dont j'étais capable. Un respectable laboureur, me rencontrant parmi quelques tas de luzerne nouvellement fauchée, que je n'épargnais guère par amour de la ligne droite, me dit avec modération et sang-froid : « C'est bien, monsieur! le gouvernement paiera tout cela. » Je me dis tout bas : « Si c'est ainsi, il en aura bien d'autres à payer! »

A peine de retour à Paris, non sans avoir maudit les indignes tavernes de Compiègne, où il faut bien demander asile quand on n'est ni prince étranger, ni major suédois, prussien, anglais, ni peintre français pour les batailles, mais simplement un infortuné chroniqueur de *Revue*, qui va chercher les faits à leur source avec une bien naïve conscience d'écrivain, voici que nous apprenons qu'il s'agit toujours, dans la polémique quotidienne, de savoir si l'alliance des deux centres est bonne, si elle est possible, si le centre gauche et le centre droit seront amalgamés sans préférence, ou bien si l'un sera sacrifié à l'autre, et le quel? En vérité, voilà une langue que nous commencions à ne plus comprendre; nous n'entendions parler là-bas que de l'aile gauche et de l'aile droite, de l'aile gauche qui a été, en effet, un peu négligée et trop sur le second plan. Nous avons besoin de reprendre notre sérieux au plus vite, pour entrer dans le ton des affaires.

Les longs articles du *Temps* bouleversent tout ce que nous connaissions, tout ce qui nous semblait convenu auprès de tout le monde, il y a cinq jours, avant l'expédition de Compiègne. Émigrez donc, après cela, si vous l'osez! M. Molé, selon *le Temps*, ne représente pas du tout le centre gauche dans le ministère; il représente bien plutôt le centre droit, M. Molé, l'homme qui a le plus fortement lutté, dans ces derniers temps, contre M. Guizot, dont, à coup sûr, personne ne niera que la place est marquée au centre droit par les actes et les discours les plus indélébiles! Il plaît au *Temps* de changer tout cela d'un trait de plume. Certes, nous consentirons de grand cœur à donner à M. de Montalivet sa part dans cette représentation du centre gauche, qu'on prétend lui attribuer exclusivement, et il ne

la prendra jamais plus grande que nous voudrions la lui faire; nous savons même qu'en exprimant en termes si décisifs, au début de sa carrière politique, sa répugnance et la répugnance du pays pour tout l'ensemble des faits et des hommes de la restauration, il a dès-lors pris l'engagement de ne point pactiser avec un centre droit, tel que l'entend et voudrait le recomposer le chef des doctrinaires, et cet engagement, nous croyons sincèrement qu'il l'a tenu : on pouvait le prédire avec certitude, en sachant jusqu'où il porte la loyauté et le désintéressement politique. Mais on connaît aussi sa pure et inviolable affection pour la royauté nouvelle. Or, les rois, quels qu'ils soient, de quelque origine qu'ils procèdent, auront toujours un faible pour un centre droit, pour peu qu'il existe déjà, et qu'il promette une apparence de force à ceux qui l'embrasseront : c'est là une vérité de tous les temps, qu'il n'est pas permis de se dissimuler.

M. de Montalivet réunit en lui un double caractère qui nous le fait aimer, et nous porte, encore aujourd'hui, à bien augurer du ministère auquel il appartient. Par les liens indissolubles qui l'engagent plus ou moins dans les voies personnelles de la royauté, mais aussi par l'affinité, et tout au moins l'amitié inaltérable que ses antécédens d'opposition libérale ont établie entre lui et les représentans divers de l'ancien parti national, il nous semble un des hommes les plus capables d'opérer, si elle est réalisable, l'alliance des deux centres; il peut contribuer beaucoup, par le bonheur de sa position complexe, mais franche, à donner ainsi au cabinet du 15 avril une existence qui lui soit propre.

Le Temps imagine d'ôter à M. de Montalivet ce rôle hasardeux, mais honorable, de médiateur, qui fait sa principale valeur; il le pousse et le confine, par pure hypothèse, dans le centre gauche plus qu'il n'y est encore. Et pourquoi? Pour s'attribuer le droit de déclarer qu'un ministère où se trouve M. de Montalivet, ne peut, sans aller trop loin, faire un seul pas de plus de ce côté, ni chercher là aucune alliance, et qu'il doit être enfin, comme dit *le Temps, l'extrême limite des hommes libéraux possibles!*

Nous croyons cet oracle ridicule, et de plus très maladroit. Le ministère est moins destiné qu'aucun autre à faire d'avance des catégories de ceux qu'il veut avoir pour amis ou pour ennemis. Il ne convient ni à ses anciennes professions de foi, ni à ses opinions actuelles, ni à ses actes, tant préconisés par *le Temps* lui-même sous le nom de *système de conciliation*, ni enfin à l'espèce d'ennemis exclusifs que le 15 avril a suscités contre lui dès son avènement, de gouverner à son tour par des principes d'exclusion, impolitiques chez d'autres, inconcevables dans son sein. *Le Temps* suppose que M. de Montalivet est plus du centre gauche que nous n'avions osé l'espérer. A la bonne heure; mais ce serait une raison de plus pour lui de chercher à élargir de ce côté, et dans les parties de la gauche qui s'en rapprochent, le cercle de la majorité. Il y a là des hommes qui ne demandent qu'à se rallier, pourvu qu'on oublie et qu'on leur permette d'oublier le passé.

Pour cela, le cabinet *Molé-Montalivet*, comme l'appelle *le Temps*, le ministère du *parti politique*, comme nous voudrions l'appeler, doit dire avant tout à ses organes, qui le défendent un peu à l'aventure et lui aliènent bien des cœurs : *Sinite..... venire ad me.* — Il y a un mot que nous retranchons de notre citation évangélique, parce que, du côté de la gauche, tout n'est pas innocence, nous le savons, mais aussi parce que, de ce côté, surtout dans ce qu'on nomme la jeune gauche, le gouvernement pourra trouver des forces qu'il aurait tort de dédaigner.

— Montjoie et saint Denis! aux armes! barons chrétiens! l'enfer sape les portes de l'Église. Luther a reparu à Genève; la congrégation *de Auxiliis* est convoquée à Augsbourg; Coligny vient d'ouvrir un club calviniste rue Béthizy, 7, hôtel de l'Amiral; la duchesse de Longueville tient salon au Louvre; on fourbit l'arquebuse de Charles IX; La Rochelle s'est déclarée indépendante; elle a fermé ses portes, et sa garde civique, armée d'arquebuses à crocs, chante David en français! Le baron des Adrets a envoyé un cartel à Brantôme; l'église catholique est perdue; la Saint-Barthelémy catholique a été résolue au foyer de l'Opéra, vendredi dernier, dans un entr'acte des *Huguenots!* Scribe et Meyerbeer sont en tête sur la liste des proscrits! On a fait rouvrir Saint-Germain-l'Auxerrois exprès pour donner le signal du clocher! Tous les postes sont en armes; Sully défend l'Arsenal avec Charles Nodier; Caumont et Tavanne ont pointé deux couleuvrines sur le balcon de Charles IX; Alexandre Dumas défend la tour de Nesle; le cardinal de Retz commande les hallebardiers; la collision est imminente! Les Cévennes sont en feu; Nîmes a épuisé cent éditions de la Bible; *Cavallier* désole le Languedoc à la tête de dix mille *Camisards!* Avant l'hiver, nous serons tous protestans ou massacrés! N'allez pas révoquer en doute ces nouvelles toutes compliquées d'anachronismes; deux journaux graves les publient à son de trompe. La *Gazette de France* et *la Quotidienne* ont poussé le cri de détresse catholique. M. de Genoude, qui a traduit la Bible pour qu'on ne l'achetât pas, se récrie contre la propagation des Bibles, afin qu'on les achète. C'est à consterner les braves et les timides. Nous Français, nous les premiers-nés de l'Église, nous échappons au giron de Grégoire XVI; c'est la *Gazette* qui l'affirme, et la *Gazette* ne plaisante jamais. Une femme, une faible femme a causé tous ces malheurs : une princesse Hélène! Les Grecs nous ont fait ce présent, et nous ne nous en sommes pas méfiés, aveugles que nous sommes! *quæ nos dementia cœpit!* Autant il en arriva au prêtre Laocoon; deux serpens l'étouffèrent vif, deux serpens, emblèmes de Luther et Calvin! O *Gazette!* es-tu heureuse de trouver des lecteurs pour lire tes lamentations de chaque soir!

Et la France! que fait la France? Prend-elle le cilice? se couvre-t-elle la tête de cendres? brûle-t-elle les Bibles de M. Genoude? ouvre-t-elle des

prêches? ferme-t-elle ses églises? La France! allez la voir; elle prend des actions aux chemins de fer, elle jette des ponts sur les rivières, elle s'éclaire au gaz, elle exploite les houilles, elle défriche les landes, elle creuse des canaux, elle fonde des caisses d'épargne; elle danse, elle rit, elle joue du piano; elle va même à la messe, et permet au duc d'Orléans de se marier comme bon lui semble. La France veut vivre enfin; il y a trop long-temps qu'elle meurt.

Mais cela ne fait pas le compte de certains d'entre messieurs du clergé qui veulent donner raison à la *Gazette*. Un évêque s'est rencontré dans Angoulême, qui a voulu prouver au monde que les portes de l'enfer avaient prévalu contre Rome, depuis que l'hyménée calviniste s'était introduit au château des rois. Ce prélat a fait une de ces choses que les honnêtes gens ne se permettent jamais; il a violé nuitamment une propriété communale, délit prévu par le Code. Il n'est pas plus permis de planter des croix que des arbres sur le terrain d'autrui; et l'évêque lui-même a si bien senti ses torts, qu'il s'est glissé sur le lieu du délit pendant les ténèbres, *tanquam fur*, comme dit l'Évangile. Certes, ce n'est point ainsi que se commettent les bonnes actions. Ce n'est point ainsi que l'apôtre Pierre a planté sa croix sur le Capitole; il fit sa plantation en plein midi, et il fut martyrisé. Voilà l'héroïsme. Monseigneur d'Angoulême veut être martyr en amateur, comme M. de Quélen. Ensuite, l'inconcevable de l'affaire, c'est qu'un journal prétendu catholique pousse la liberté de la presse à ses conséquences dernières, jusqu'à soutenir que l'évêque a usé de son droit, et que le peuple, prenant en considération les mariages princiers, a renversé la croix nocturne de l'évêque, et l'a brûlée pendant le jour. S'il est permis de prendre au sérieux les argumens d'un parti qui paraît toujours plaisanter depuis sept ans, nous dirons : Cette question se réduit à ceci. L'évêque s'attendait naturellement à voir sa croix enlevée et détruite; la preuve, c'est qu'il a fait son coup à l'heure où l'honnête homme dort. Eh bien! l'insulteur de la croix, l'iconoclaste, le Pilate de cette passion, c'est l'évêque. Le peuple ne songeait nullement à renverser une croix; l'évêque en a fabriqué une, et a dit au peuple : Détruis, et le peuple a détruit.

Une petite minorité du clergé catholique ne rêve plus que protestant; elle lit la *Gazette* avant de s'endormir. L'évêque de Saint-Claude voit des protestans partout; il en voit chez les vivans et même chez les morts. On porte un homme en terre sainte et on l'ensevelit selon les us romains. Un bruit se répand autour du prélat que le mort enseveli était huguenot de son vivant. L'évêque de Saint-Claude voit son cimetière profané par le cadavre intrus : il entend les soupirs des ombres catholiques qui se plaignent de ce voisinage; son sommeil est troublé de visions; le fantôme calviniste poursuit le prélat: c'est le spectre de Banco. Pour se donner du calme, l'évêque demande au ministre des cultes l'autorisation d'exhumer le cadavre. Le ministre accorde, et tout de suite on procède, par ordre épiscopal, à l'exhumation.

Pendant que le cadavre était transporté en terre non sainte, la voix publique crie à l'évêché que le mort était catholique, apostolique et romain. On exhibe les certificats, les actes de naissance et de baptême à l'évêque de Saint-Claude, qui demeure ébahi. Jamais cadavre ne fut plus tourmenté dans sa vie; le voilà entre deux terres, ne sachant où se reposer. Il a été déposé provisoirement au cimetière luthérien.

— L'hiver de 1837 sera plus musical que tous ses devanciers. Décidément, la musique aspire au trône du monde. La royauté du globe va tomber en quenouille. Aussi, les pères prévoyans éloignent leurs enfans des écoles de droit et de médecine, et les destinent au Conservatoire. C'est une heureuse réaction, car du train que prenait l'éducation, la France ne devait être habitée, dans vingt ans, que par des avocats et des médecins. Les médecins auraient guéri les avocats, et les avocats auraient plaidé pour les médecins. La musique a rétabli l'harmonie de l'équilibre dans le corps social. C'est qu'on ne peut vraiment calculer l'effrayante consommation de musiciens qu'il faudra bientôt livrer aux exigences du siècle. Ainsi, par exemple, la ville de Birmingham va célébrer son *festival* anniversaire; c'était autrefois un concert où deux clarinettes fausses causaient rauquement avec deux cors anglais, dans une taverne obscure de *Providence Buildings;* aujourd'hui, c'est Mlle Grisi qui convoque quatre cents musiciens dans *Town-Hall*, ce Parthénon aux quatre colonnades, élevé sur une montagne, dans la ville aux quatorze collines, sept de plus que Rome. On y jouera *Semiramis;* le final du premier acte, *qual mesto gemito,* sera chanté par deux cents Italiens de Birmingham; on a fait arriver de Canton, à grands frais, un *tamtam* colossal, pour accompagner *il sangue gelosi;* et un vaisseau de la compagnie des Indes a été expédié à Gênes, pour décider Rossini à venir enfin entendre son chef-d'œuvre, exécuté comme il a été conçu.

Paris ne restera pas en arrière, lui qui tient le sceptre des arts, comme disent les journaux. Voici venir la jeune et mélodieuse Persiani, cette étoile qui s'est levée sur l'Arno, en 1834, dans *Rosmondo d'Inghilterra,* faible opéra du maestro Donizetti, qui ne fit pas un coup de maître ce jour-là. La Persiani est fille du fameux ténor Tacchinardi, qui entrait toujours à cheval en scène, parce qu'il était d'une taille qui demandait un piédestal. Duprez et Mme Persiani ont fait les beaux soirs de la mauvaise saison de 1834 à Florence. Paris accapare tout, en criant contre le monopole. Les concerts s'organisent; chaque rue aura probablement une contrefaçon de Musard. Au centre de la Chaussée d'Antin, un riche capitaliste élève à la musique un temple de 500,000 fr.: il sera inauguré sous l'invocation de Paganini, saint de premier ordre dans la légende musicale. On lira sur le fronton CASINO PAGANINI. Le jour, il y aura cercle et wist, le soir symphonies de Beethowen, valses, contredanses, orchestre d'opéra. Plus loin, Valentino ouvre une concurrence au Casino Paganini, et Julien à Valentino. Musard, le triom-

phateur de l'Opéra, reste toujours dans la sphère élevée où la concurrence ne peut l'atteindre.

THÉATRES. — Parmi les défauts assez nombreux qui distinguent les comédiens du Théâtre-Français, il en est un sur lequel nous voudrions spécialement attirer leur attention, parce que c'est leur défaut général, celui qui semble avoir à la Comédie-Française les plus profondes racines. MM. Périer, Saint-Aulaire, Mircourt, Mmes Noblet et Paradol, pour n'en pas nommer un plus grand nombre, paraissent n'avoir jamais soupçonné qu'il y ait quelque chose au monde appelé la prosodie. Les uns et les autres, quand l'occasion se présente, ou quand leur mémoire les abandonne, ne se font pas faute d'ajouter un ou deux, ou trois pieds aux vers qu'ils débitent. Messieurs les comédiens ordinaires ne doivent jamais oublier qu'ils sont les dépositaires du bon goût, des belles manières et de la belle langue. Estropier un vers de Racine ou de Corneille est pour eux se rendre coupables d'une faute grave. Un académicien faisant un solécisme ou un barbarisme (la chose n'est malheureusement pas rare) n'encourt pas plus de blâme qu'un acteur de la Comédie-Française ajoutant ou retranchant quelques pieds, selon l'occurrence, aux vers qui lui sont confiés. Il serait trop long de citer ici les nombreux exemples que nous avons recueillis du peu de respect professé par messieurs les comédiens ordinaires pour la poésie de Corneille ou de Racine. Cette semaine, à propos de la reprise des *Fausses infidélités*, nous avons remarqué chez MM. Périer et Mircourt une sorte d'acharnement contre la prosodie, et nous nous sommes promis de ne pas garder plus long-temps le silence, d'autant mieux que le mal gagne. M. Ligier lui-même, dans la reprise de *Louis XI*, s'est montré de l'école de MM. Saint-Aulaire et Périer. Nous supplions donc messieurs les comédiens ordinaires, au nom de nos oreilles, au nom des grands hommes qu'ils écorchent, au nom de leur propre gloire, s'il le faut, de respecter un peu plus la langue poétique. Apprenez à scander, messieurs. Dites-vous bien qu'un vers qui a plus ou moins de douze pieds est un vers qui boite. Estropiez la prose de M. Empis ou de Mme Ancelot; nous ne nous apercevrons pas de la différence, et ne vous ferons aucun reproche.

— La vertu continue d'être en hausse aux Variétés. *Résignée* en est la preuve. L'héroïne du vaudeville nouveau, qui n'est point la même que l'héroïne de M. Gustave Drouineau, se distingue du commun des femmes par la plus touchante résignation à ses malheurs domestiques. Dieu lui refuse des enfans! Ne pouvant trouver un remède contre la stérilité, elle se rési-

gne. Son mari, à cause de cette stérilité, laisse sa femme dans une solitude presque éternelle, la rudoie, lui rend, comme on dit, la vie dure! En attendant mieux, notre héroïne se résigne encore. Cela dure ainsi jusqu'au moment où, ne sachant qu'inventer pour rendre la paix à son ménage, Résignée se résigne à adopter un enfant naturel de son mari. Voilà qui s'appelle de la morale! — Deux débutantes et un débutant, qui se sont montrés dans la nouvelle pièce, ont été reçus très froidement par le public des Variétés, qui, cependant, n'est pas un public difficile.

— C'est un heureux homme que M. Paul de Kock, et qui n'a guère de rancune. La critique le dédaigne, que lui importe? Pour toute vengeance, il force la critique à s'occuper de ses œuvres. La critique n'a pas voulu lire *le Tourlourou,* roman en deux volumes. Eh bien! elle verra *le Tourlourou* vaudeville. M. Paul de Kock rit sous cape, sans doute, de *l'ingéniosité* de ses moyens. Grand bien lui fasse. — Qu'est-ce que le vaudeville de M. Paul de Kock? Une manière de pièce à tableaux, entremêlée de quelques couplets, lardée de quelques grosses bêtises, et où l'on voit une servante d'auberge prise tout d'un coup pour la fille d'une duchesse, puis retombant dans sa première condition. — *Le Tourlourou*, qui donne son nom à la pièce, est un soldat dont la servante d'auberge a long-temps repoussé l'amour, et qu'elle finit par épouser. Nous ne savons au juste si le roman de M. Paul de Kock est le père de sa pièce, car le roman nous est inconnu; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il en est digne. — *Le Tourlourou* a été applaudi cependant, grace à la verve d'un jeune débutant nommé Ravel. Un tout jeune acteur, nommé Ballard, nous a paru mériter d'être encouragé.

— L'Opéra-Comique a donné vendredi *le Bon Garçon*, musique de M. Eugène Prévost. C'est un petit opéra qui n'a eu ni plus ni moins de succès que *Cosimo*, du même compositeur.

— Les petites jalousies des sociétaires du Théâtre-Français, l'incurie ou l'inhabileté de M. Védel, les injustes préventions du chef de la division des beaux-arts, ont forcé un de nos meilleurs comédiens, Bocage, à contracter un engagement avec le théâtre du Gymnase. George Sand a promis, dit-on, d'écrire un drame pour Bocage. Le Théâtre-Français fait donc une double perte.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTE-CINQUIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Jobisme, par M. ALPHONSE KARR. 5
Voyages. — II. — Lisbonne, par M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE. . 37
La Vie dévote chez les Païens, dernier article, par M. GRANIER DE CASSAGNAC. 47
BULLETIN 60

Christiania, par M. X. MARMIER. 69
Aventures du grand Balzac, pour faire suite aux Mystifications du petit Poinsinet. — Dernier article. — VII. — La Passion du sieur de Balzac, par P. L. JACOB, bibliophile.. 83
Un Amour au Sérail, par M. MÉRY. 114
BULLETIN. 135

La Sœur Rose et la Sœur Grise, chapitre inédit des Histoires du Diable, par M. JULES JANIN. 149
L'Irlande. — I. — par M. C. FEUILLIDE. 178
Critique littéraire. — *Les Salons de Paris* de Mme d'Abrantès, par Mme M... 194
BULLETIN. 203

L'Académie royale de Musique. — 4e époque. — 6e article, par M. CASTIL-BLAZE. 217
Voyages. — III. — Cadix, par M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE. . . 254
Pensées d'Août, fragmens par M. SAINTE-BEUVE. 267
BULLETIN. 271

REVUE

DE PARIS.

XLVI.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTE-SIXIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1837.

SCÈNES

De la Vie Dalmate et Vénitienne.

LES TROIS AMOURS
D'UN PHILOSOPHE VÉNITIEN.[1]

Imaginez un homme grand et brun, à la figure pâle, à l'œil fixe, au regard perçant, à la démarche lente; il porte, vers l'année 1780, la majestueuse perruque de 1735, les boucles d'or d'un vieux sénateur, et le rabat à l'antique. Il habite un palais ruiné dans cette ruine de république qui porte encore le nom de Venise, et ne sort que pour aller rendre visite à ses acteurs et à ses actrices. Paraît-il dans les coulisses? Tout ce petit monde est à ses pieds; l'Arlequin se prosterne, la première femme s'humilie, le directeur fait apporter des sorbets, et les rivalités des dames se taisent ou se dissimulent. Admirez cette grande figure sévère et mélancolique, et la vénération qu'elle inspire à toute la famille de Tartaglia et de Pantalon! D'où vient ce grand respect? Vous allez le savoir.

Relever un théâtre, alimenter des acteurs, attirer la foule, exciter la curiosité, faire couler l'argent et l'or des poches du public dans celle des artistes, c'est beaucoup sans doute; un auteur qui possède ces titres, peut prétendre à la considération du peuple dramatique.

(1) Voyez les divers articles que *M. Philarète Chasles* a publiés dans la *Revue de Paris*, sur *Carlo Gozzi*, ses œuvres, ses mémoires et sa vie.

Mais donner ses drames, et non les vendre; ne prélever aucun tribut sur des produits qui font germer l'or dans les poches des autres; les enrichir et ne prétendre à rien; c'est vouloir être Dieu. Le capricieux bonhomme dont j'ai parlé tout à l'heure, en agissait ainsi. Carlo Gozzi était adoré : son théâtre était à lui, corps et ame, acteurs et actrices, décorateurs et coulisses, souffleurs et musiciens.

Les hommages qu'il recevait de sa troupe, n'eussent pas été aussi obséquieux s'il eût été nonce du pape, ou membre de la Quarantie. Ses cinquante drames, qui composent douze volumes assez rares, avaient non-seulement exhumé la pauvre troupe Sacchi, fait vivre une infinité d'orphelins et de petits enfans attachés à ce respectable corps, donné des ressources à ces dames, un public à ces messieurs, mais ranimé les languissans plaisirs de Venise, qui s'éteignait dans le pharaon, la bouillotte et les Casini. Ces pièces, la plupart écrites en beaux vers, que Gœthe daignait admirer, n'avaient pas accru d'un denier le petit revenu de l'auteur; il avait tout juste assez pour acheter des rabats, des plumes, de l'encre, vivre en ermite dans un coin de son palais ruiné, et faire quelques petits cadeaux à la troupe Sacchi.

S'il avait suivi son penchant, s'il l'avait osé, je crois qu'il aurait soldé volontiers ce groupe d'acteurs et d'actrices, tant il était charmé de se trouver dans leur ruche, de les voir de près, de les observer curieusement, de les confesser, de se sentir nécessaire et de rire en dedans, ce qui était son plus grand plaisir. Il n'avait pas de besoins, pas d'enfans, pas de vices, pas de travers, et dans ce singulier monde il trouvait, comme il nous l'apprend lui-même, « des cœurs si enveloppés de mystères, couverts de tant de voiles, tellement usés par la crainte, l'intrigue, les voyages, les chances, les hauts et les bas de la vie, les rivalités mordantes, les poignantes jalousies, les *affres* de l'amour-propre et les nécessités toujours renaissantes, » qu'il aurait vainement cherché une meilleure école d'observation. Il se tenait donc là, philosophe rêveur, comme l'araignée au milieu de sa toile, maître de ce qui l'entourait et parfaitement heureux. Il savait tous les amours, pénétrait toutes les menues scélératesses, écoutait les ardens soupirs des actrices qui toutes régulièrement tombaient malades d'amour pour sa personne, en riait comme un fou, leur promettait une dot, c'est-à-dire un rôle fait à leur taille, les mariait à quelque bourgeois de Venise, et reprenait son métier de *rieur mélancolique*, métier d'Aristophane et de Molière, et qui est peut-être, hélas! le dernier point de l'humaine sagesse.

Cette analyse philosophique n'était pas sans quelques dangers pour le cœur et pour les sens; mais le philosophe avait vu le monde et s'était cuirassé de bonne heure contre toute séduction. Il restait froid au milieu de ces femmes (1) pétries d'amour (*impastate d'amore*), comme cet Espagnol dont le corps endurci bravait les flammes qui le pressaient sans l'atteindre. Il voyait venir par tous les courriers des lettres de Milan, de Parme, de Vicence, de Venise; et quand il demandait ce que pouvait signifier cette grande correspondance, on lui répondait que c'étaient des jeunes commerçans, de riches citoyens, quelquefois des cavaliers de Turin, de Milan, de Parme, de Modène, de Gênes, qui professaient le plus vif et le plus honorable désir de contracter mariage avec les susdites dames; que d'ailleurs ils attendaient tous le décès, qui d'un oncle, qui d'une mère, quelques-uns d'une femme, pauvres êtres à l'agonie, moribonds, et qui allaient céder le pas à la jeune épouse aussitôt que l'hydropisie, l'étisie ou l'apoplexie les aurait envoyés de ce monde dans l'autre (2).

Le philosophe demeurait, nous l'avons dit, froid comme marbre dans ce tourbillon d'ardeurs romanesques. C'était alors que, pour lui inspirer une jalousie qu'il ne voulait pas se laisser inoculer, on lui communiquait à plaisir la volumineuse correspondance de ces messieurs; les uns céladons, les autres poétiques, tous ridicules et dupes (3).

Ainsi, Charles Gozzi se donnait la comédie dans les coulisses; je ne doute pas que Molière et Shakspeare n'en aient fait autant. Mais sa situation indépendante lui assurait un pouvoir, une autorité, un sang-froid qui n'avaient pas appartenu à ces grands maîtres. Tous les intérêts n'avaient que lui pour centre. Le directeur s'abaissait en sa présence. De lui seul tout ce monde attendait la vie. Indépendant, railleur, possesseur d'une royauté sans limites et sans contrôle, ne

(1) « S'inganna chi crede di poter praticare con delle comiche senza far all'amore. Convien farlo, o fingere di farlo. Questa è la via di ridurle al lor bene. Esse sono impastate d'amore. Amore comincia ad essere la lor guida principale da loro cinque o sei anni d'età, e da questa parte conobbi ben tosto, che l'austerità della compagnia del Sacchi era infruttuosa come aveva veduta inutile, sopra a tal punto, anche la rigidezza delle private famiglie. »

(2) Protestavano che le lettere che avevano ricevute, e alle quali rispondevano, erano di giovani mercanti, o di ricchi cittadini, e talora di cavalieri torinesi, milanesi, parmigiani, modenesi, genovesi, ec., i quali avevano una viva onorata intenzione di sposarle, ma che quelli attendevano la morte chi d'un zio, chi d'un padre, chi d'una madre, chi d'una moglie, tutti presso che agonizzanti d'apoplesia, d'etisia, d'idropisia.

(3) Nuova sorgente di divertimento per me. Legeva le lettere amatorie a loro dirette. Trovava i loro amanti o caloandri, o romancieri, o libertini, e con mio stupore, di lombardi ipocriti beccarellisti.

relevant que de lui seul, tenant quarante destinées dans ses mains, il vécut long-temps de cette manière, dans un vrai paradis d'observations philosophiques; et lorsque la rivalité de deux actrices et les prétentions d'un fat eurent dispersé la troupe Sacchi et mis fin à cette singulière existence; le voilà dans la solitude, pendant que les armes de Bonaparte achèvent la destruction du lion de saint Marc, écrivant les charmans Mémoires que j'ai essayé de faire connaître. Il ressuscite ses aventures et mésaventures théâtrales; il introduit le lecteur dans les petites passions vénitiennes du XVIIIe siècle; il double son ancien plaisir en griffonnant ses *Mémoires inutiles*, écrits, dit-il, par humilité. Là se trouveraient, sur l'état moral de Venise en décadence, les renseignemens les plus précis, ceux qui serviraient le mieux à une histoire des mœurs nationales de l'Europe moderne, si quelqu'un avait la patience de rechercher ces documens et la conscience d'exécuter ce travail.

Il nous explique, dans les *Mémoires inutiles*, tous les détails de son caractère, et nous dit surtout par quel progrès singulier il a fini par atteindre la froideur glaciale, égide contre la licence vénitienne, qui lui a permis de traverser, en conservant la santé de son cœur et le flegme de ses sens, l'atmosphère de voluptés qui était devenue l'air vital pour ces bienheureux enfans du nord de l'Italie. De là l'histoire de ses trois uniques amours, qu'il raconte avec un sang-froid ironique et le plus calme mépris de ses folies. Certes, je ne m'amuserais pas à vous redire des contes purement grivois; ce serait trop peu de chose. Mais ces détails recèlent quelques grains d'or, un filon vraiment historique, de l'instruction et de la nouveauté. Vous y trouvez la gondole, la casino, la vraie femme de Venise, qui n'est pas celle des romans.

Gozzi, le philosophe, est tout honteux des historiettes qu'il raconte; je m'empare de ses excuses et je les présente en mon nom à ceux qui me lisent. « Je vais vous dire en rougissant, moi, vieux barbon, et avec toute la sincérité possible, comment il est arrivé que je me suis dégoûté de l'amour. De bonne heure, ma sympathie pour les femmes les offrait à mes regards comme des déités terrestres. Je n'ai pu retomber de ce céleste et magnifique empyrée, jusqu'aux réalités et aux fragilités de la vie, sans que le cristal de mon illusion se brisât. Voici comment.

« Oh! quelle grande, quelle haute idée ne me faisais-je pas de ce sexe! Sa vertu me plaisait et m'enivrait. Je rêvais les langueurs suaves d'une affection pure; je ne concevais la passion que comme l'entraînement des ames; je ne pardonnais aux transports des sens

qu'en faveur des platoniques douceurs, qui me semblaient seules dignes d'un homme sensible. J'aurais déchiré mes entrailles et versé mon sang pour la femme qui aurait partagé mes sentimens à cet égard. Les raffinemens de ma métaphysique amoureuse me donnaient, à seize ans, un sérieux, une gravité, une mélancolie apparente, qui ne laissaient pas que de contraster avec l'âge où le sang est de feu, et avec le pays sauvage qui fut l'écueil de ma vertu puérile.

« Ce pays fut la Dalmatie. Que les gens graves me pardonnent l'ingénuité de ce que je vais dire, en faveur de la moralité que mes historiettes renferment; que les gens qui ne sont pas graves me pardonnent mon platonisme en faveur de mes jeunes erreurs.

« J'avais beaucoup souffert à mon arrivée à Zara : mais ma santé s'était par degrés raffermie. Mon petit logement, situé sur les remparts de la ville, dominait un point de vue magnifique, et celle des fenêtres qui ouvrait sur la rue voisine se trouvait faire face aux fenêtres d'un logis habité par trois jeunes filles nobles, très pauvres, qui recevaient quelques rares secours d'un jeune frère officier, et vivaient du travail de leurs mains. L'une, l'aînée, aurait été jolie, sans deux yeux à la chinoise, que je ne pouvais souffrir, et dont le cadre rouge me déplaisait. La seconde était réellement un de ces *diablotins* de l'autre sexe qui sont faits pour être détestés et adorés. Petite, bien prise dans sa taille, brune de peau, les cheveux noirs tombant jusqu'à terre, et les yeux du noir le plus étincelant. Une troisième petite fille n'était encore qu'une promesse ou une menace, un joli prélude dont il fallait attendre la suite.

« Ces trois graces m'apparaissaient seulement lorsque j'ouvrais la fenêtre de la rue, et que leurs fenêtres étaient ouvertes. Elles me saluaient en baissant doucement et décemment la tête, mouvement que j'imitais comme il convenait à un jeune homme enflammé par la beauté idéale, la vertu personnifiée dans la femme. Je remarquai pourtant que la seconde, le *diablotin* aux yeux noirs, ne manquait jamais d'entr'ouvrir sa fenêtre quand je paraissais à la mienne, et que ce beau visage s'abaissait en rougissant, et que ces magnifiques yeux noirs paraissaient avoir quelque chose de particulier à me dire. Il y avait de quoi faire rêver un platonicien de cet âge. Mais hélas! tout ce qui touchait au corps, tout ce qui ne se rapportait pas à l'ame seule, m'était devenu odieux; je me repliais dans le centre de mes réflexions austères; et, sans manquer de politesse, j'affectais la plus civile et la plus grave indifférence.

« Voici qu'un jour ma blanchisseuse génoise m'apporta mon linge

dans la petite corbeille accoutumée, et sur ce linge le plus bel œillet du monde.

— Pourquoi cet œillet? lui demandai-je.

— Il s'adresse à monsieur; il a été cueilli par une fort jolie personne, voisine de monsieur, qui a la cruauté de ne pas s'occuper d'elle.

— Dites-lui que je la remercie infiniment, mais que ses fleurs s'adressent mal, répliquai-je en prenant mon air le plus grave.

« Déjà ma fermeté était attaquée, et la tête commençait à me tourner. Je le sentis, et le fantôme du mariage vint m'effrayer; je crus devoir fuir le danger et les deux yeux du diable, en ne me faisant plus voir à la fenêtre. Inutile retraite, remède pire que le mal!

« Jean Apergi, officier, mon camarade, d'une bonne famille, avec lequel je m'étais lié, et qui m'avait dirigé dans mes études militaires, ne partageait pas le moins du monde le platonisme de mes goûts, et devait à son système, mis en pratique d'une façon trop assidue, la goutte et plusieurs calamités qui le retenaient au lit. Il me pria de venir le voir. Il demeurait à peu de distance, chez la femme d'un notaire, d'un âge déjà raisonnable.

« J'y allai. Je trouvai la dame assise dans la chambre de mon ami. Elle m'accueillit comme un vénérable ecclésiastique accueille un pécheur qu'il veut ramener à la morale et à la vertu. D'un ton grave, maternel et un peu amer, elle me reprocha mon impolitesse, mon peu d'usage, le ridicule de parodier à seize ans la gravité d'un homme de cinquante ans; et divisant son sermon en trois points, elle finit par une péroraison dans laquelle elle me représentait pathétiquement l'absurdité que je commettais en sacrifiant à mes dédains et réduisant au désespoir les jeunes personnes honnêtes et belles qui avaient du goût pour moi. Ce n'était rien (disait-elle éloquemment) qui ressemblât à de la sagesse, mais grossièreté pure, folie et tyrannie évidente.

« Quant à l'officier étendu sur son lit de douleur et poussant de temps à autre un soupir, un gémissement, quelques cris aigus, que lui arrachait non le remords, mais la douleur, il accompagnait de beaux commentaires le sermon moral de la femme du notaire, s'exclamait sur ma folie, sur ma niaiserie, sur le tort que j'avais, sur la nécessité d'aimer, et ne s'arrêtait qu'au moment où une angoisse imprévue le faisait bondir sur sa couche.

« Je m'apprêtais à répondre de mon mieux, lorsque deux petits coups frappés à la porte annoncèrent l'arrivée d'un nouveau per-

sonnage, et je vis entrer la périlleuse beauté qui venait savoir des nouvelles de mon ami l'officier. Je crois que cette visite au malade s'adressait à l'homme en santé. On était venu seul, la servante avait été obligée de garder à la maison une sœur qui avait la fièvre. On parla modestement, doucement, de choses indifférentes, mais de manière à me prouver que l'on avait de l'esprit et du sens. Les yeux noirs me disaient éloquemment que j'étais un ingrat. L'entretien fini, elle ne pouvait partir seule; je m'offris. La jeune Dalmate résista un moment par convenance. Je pris son bras, qui trembla violemment; c'était au cœur de juillet; la traversée n'était pas longue, et nous nous en allâmes muets comme des statues. Nous voici devant la porte de sa maison : d'une voix humble et timide, « Vous ne me refuserez pas, me dit-elle, d'entrer et de vous reposer quelques momens! »

«Tout respirait l'indigence dans ce malheureux asile. Dans la chambre où je me trouvai bientôt, la sœur aux yeux chinois était couchée et souffrante. Pour ne pas réveiller la malade, on parle bas. Je m'assieds sur un petit sofa jaune et ridé, et la Dalmate, prenant son ouvrage, se met à travailler à l'aiguille. Les yeux baissés, à demi-voix, elle me dit alors que depuis quelques mois elle a conçu pour moi la plus grande estime; mais qu'elle craignait bien de ne pouvoir mériter de ma part le plus léger sentiment de gratitude en échange d'un sentiment très vif. Je lui répondis aussi à demi-voix, mais en fixant sur elle un regard assuré, que ne pas croire à ses paroles eût été une insulte, mais que j'étais curieux de savoir comment avait pu naître une partialité de cette nature en faveur d'un jeune homme tout-à-fait inconnu, et qui ne méritait, certes, pas l'honneur insigne qu'on lui faisait. Elle répliqua, en relevant les yeux vers moi, qu'elle était fort sincère, que l'émotion dont elle me parlait avait commencé au théâtre en me voyant jouer un rôle de soubrette, et que cette émotion était devenue plus vive en me voyant jouer au ballon. — O Dieu! est-il possible; quelle honte! Ce qui lui a plu en moi, ce qui a fait naître une passion dans son cœur, c'est une partie de ballon et un pauvre rôle de soubrette. Mobiles frivoles! Une femme civilisée les eût dissimulés, et la Dalmate les avouait ingénument. Ils m'humiliaient si fort, que je l'écoutai d'un air tout-à-fait farouche, et je repris en disant :

— J'aurais pensé qu'une jeune personne distinguée ferait moins d'attention aux niaiseries dont vous me parlez, et beaucoup plus aux qualités intérieures.

— Je vous rends compte sincèrement de ce que j'éprouve, répon-

dit-elle toute mortifiée et avec une naïveté fine; il m'a semblé d'ailleurs que j'étais de l'avis de tout le monde, et à force d'entendre dire du bien de vous, je me suis habituée à en penser. Les continuels éloges que l'on a faits de vous ont accru ma préférence, et si je me vois méprisée, je ne sais à quoi me réduira mon désespoir.

« Ses yeux se mouillaient de quelques petites larmes qu'elle cherchait à me cacher, mais que j'apercevais. L'amour-propre était flatté, la sensibilité émue, et la beauté du diablotin brun avait produit son effet. J'appelai toute ma raison à mon secours, et je fis remarquer à la Dalmate, que je ne voulais pas me marier, que je ne le pouvais pas, que j'étais pauvre, et que son affection me touchait; qu'en la voyant plus souvent je pourrais nuire à sa réputation et à sa fortune, et que je la priais de regarder comme une preuve d'estime et de dévouement, le soin que je mettrais à m'éloigner d'elle.

« Elle laissa tomber à terre la toile et l'aiguille qu'elle tenait. Elle prit une de mes mains et l'approcha de sa poitrine; puis elle pleura amèrement en appuyant une de ses belles joues sur mon épaule; parlant toujours à demi-voix, pour ne pas réveiller sa sœur, et cessant d'employer la troisième personne, comme le cérémonial italien l'exige, pour me tutoyer à la dalmate :

— Ami de mon ame, me dit-elle, tu ne me connais pas; la délicatesse et la sagesse de tes paroles augmentent encore mon amour. Crois-tu donc que ma pauvreté tend des embûches à ta jeunesse économe? Me juges-tu vicieuse, ou supposes-tu que je cherche un mari? Tout cela pourrait être. Mais tu te trompes, et je te pardonne. Par pitié, tâche de me connaître, accorde-moi quelques instans de ta conversation qui m'est délicieuse; si tu n'es pas un tigre, tu n'abandonneras pas à une douleur insupportable une ame pleine de toi.

« Ses larmes coulaient abondantes. Pour moi; j'étais ravi. Le voilà donc trouvé, le rêve de mes jeunes pensées; voici la femme qui aime mon ame, et qui veut être aimée avec une ardeur idéale et métaphysique. Je me livrai sans crainte à ce sentiment qui me charmait, et nos mains serrées, et nos regards remplis de passion, et nos tendres discours, étaient dignes, en vérité, des bergers du Lignon et de l'Astrée.

« Pourquoi rire de ce paradis qui coûte si peu? N'est-ce pas le bonheur! Causeries folâtres, gaies, savoureuses, échange de sentimens, soupirs qui partaient du fond du cœur, langueurs adorables, longues confidences, regards tremblans, pâleur soudaine, nous

épuisâmes toutes ces délices innocentes, que je regarde encore, moi, vieillard, comme les plus délicates et les plus durables délices de l'amour. Un sentiment de pudeur semblait nous retenir l'un et l'autre; était-il réel chez tous les deux? C'est ce dont on jugera tout à l'heure.

« Un soir, la femme du notaire, qui faisait de si beaux sermons, mon ami le goutteux et la jeune Dalmate, allèrent se promener avec moi sur les remparts. Il marchait lentement parce qu'il avait la goutte et d'autres peines. Je marchais lentement aussi, parce que le petit diable brun se trouvait suspendu à mon bras. Aussi notre procession était-elle assez majestueuse. Je restais le plus loin possible du couple qui nous précédait. La nuit tombait, le ciel devenait obscur, mon ami se plaignait de la goutte; il rentra en boitant et nous laissa seuls.

« Il n'y eut pas de conversation entre nous; c'étaient des exclamations interrompues et à peine formées, et nous marchions sans nous apercevoir que nous marchions. Nous nous aperçûmes du danger que courait notre platonisme, et le frais de la nuit n'exerçant sur nous aucune influence heureuse, nous résolûmes de cesser une promenade trop périlleuse. Mais pour la reconduire chez elle, il nous fallait passer tout près de chez moi.

— Fais-moi une grace, dit le diablotin brun, laisse-moi voir ton logement?

« Je tirai la clé, j'ouvris, nous entrâmes. Une petite veilleuse brûlait sur un guéridon, près de mon lit. La jeune fille s'assit sur le lit.

— C'est donc là que tu dors seul? me dit-elle.

« Les deux cœurs battaient, à rompre les poitrines. Cette solitude, la nuit, la débile lueur de la veilleuse, tout semblait devoir nous perdre; mais nous résistions à cet entraînement, et nous demeurions presque muets. Les imbécilles! les niais! diront quelques sensuels vicieux, ils nous font pitié; que de scrupules et de lenteurs! O stupides et fous que vous êtes; vous ignorez, je le jure, ce qu'il y a de meilleur et de plus exquis dans l'amour.

« Mais la jeune Dalmate, rompant la première le silence, et cachant dans mon sein son beau visage enflammé :

— Tu es plus sage et plus cruel que moi, me dit-elle; je t'aime davantage et je dois te sacrifier jusqu'au secret de mon honneur. Ce que tu respectes en moi, cette innocence que tu aimes m'est étrangère; ton colonel m'a trompée, et trois jours après avoir été séduite, ou plutôt victime d'une violence exécrable, je me suis vue abandonnée. Ah! pourquoi tous les hommes ne te ressemblent-ils pas? Je regarderais comme un crime de te rien cacher, et il me semble moins

honteux encore d'être sincère et déshonorée que de mentir et te tromper. Ne m'abhorre pas, ou tue-moi.

« Mes vêtemens étaient tout mouillés de ses larmes. Je n'ignorais pas l'abus que le colonel avait toujours fait de son pouvoir en Dalmatie, et les nombreuses violences qui lui étaient reprochées. Je restai frappé de stupeur, et la jeune fille, levant vers moi ses yeux humides :

— Tu me détestes! tu me détestes! Tue-moi! tue-moi! s'écria-t-elle.

« Je me baissai pour la consoler, ne sachant ce que je faisais ni ce que je disais. Son souffle me brûlait. Je n'étais plus à moi, la lumière s'éteignit, les nymphes gémirent.

« Ce que le lecteur aura peine à croire, c'est qu'elle avait menti, menti contre son propre honneur. Aucune liaison n'avait existé entre elle et le colonel. Ce premier phénomène de l'ame féminine me frappa de la manière la plus étrange, et me fit beaucoup réfléchir, tout jeune que j'étais, sur la route bizarre que suivent les passions. Mais le dénouement de l'aventure me mit au courant d'un phénomène nouveau que les métaphysiciens de l'amour expliqueront s'ils le peuvent.

« Pendant deux mois, deux mois entiers, nous cédâmes à cette influence, et notre barque vogua sur cet océan de délices qui, en dépit des précédens, furent toujours beaucoup plus platoniques que sensuels. Elle était pauvre, je le savais, et j'en souffrais mille peines. Je la priais de me laisser partager ma pauvreté avec elle; ressources faibles sans doute, mais qui, enfin, pouvaient être de quelque secours. Mes prières et mes argumens étaient repoussés. Elle raisonnait là-dessus comme un véritable docteur; elle prétendait qu'elle voulait garder son amour et non faire un trafic; qu'il y avait, selon elle, antipathie invincible entre les rapports du cœur et toute espèce d'intérêts. Ma métaphysicienne avait raison; elle argumentait très bien, de même qu'elle avait très bien raisonné en se prétendant coupable d'avance pour me rendre coupable à mon tour. Son instinct lui disait que l'amour est libre, et que la plus légère chaîne de l'intérêt l'écrase. Mais, hélas! écoutez ce qu'il en advint, quelles sont les chances de la vie, et comment se termina tant de bonheur idéal, par un dénouement auquel personne ne se serait attendu.

« Il fallut faire, dans les montagnes, un voyage de quarante jours. Nous nous quittâmes; Dieu sait avec quelle tristesse. Chaque journée me parut un siècle. A peine débarqué, ce fut elle que je cherchai. Mais je rencontrai sur la plage un de mes amis, qui me tira

à part et me parla avec précaution. — « Gozzi, me dit-il, je sais que vous avez de l'affection pour une des plus belles personnes du pays; mais je dois vous avertir que votre absence vous a été funeste. L'intendant militaire, qui était depuis long-temps épris d'elle, a saisi le moment favorable et vous a supplanté. Soyez-en sûr, et croyez à ce que je vous dis! »

« L'idée seule de cette infidélité me révolta. Me voilà plongé dans la rêverie la plus triste et la plus profonde. Non-seulement je n'allai plus la voir, mais je fermai ma fenêtre, et j'évitai toutes les occasions de la rencontrer. En vain la porteuse d'œillets fut chargée de plus d'une ambassade, je repoussai toutes les avances, je renvoyai les billets. Mais la vérité, comment la connaître? Lecteur, qui que vous soyez, vous ne l'imaginerez pas, vous ne la devinerez pas, vous ne l'inventerez pas. J'aurai tout à l'heure, je le crois, le plaisir de vous faire rire aux dépens de ce même amour qui peut-être vous a fait pleurer.

« Comme je passais un jour devant la maison du notaire, la femme aux sermons me vit et m'appela. Bientôt introduit dans une chambre, j'y vis assise dans un canapé et baignée de larmes celle que j'avais tant aimée. On nous laissa seuls, et je demeurai immobile en face de cette beauté qui me charmait encore. Ce furent d'abord, de sa part, les reproches les plus vifs et les plus sanglans. Je l'arrêtai :

— Ah ça! et l'intendant militaire? lui dis-je.

Elle pâlit en m'écoutant, et s'écria :

— Quel est le calomniateur infame...

— Oh! ne vous fatiguez pas à vous justifier; je ne suis ni ingrat, ni injuste : je sais tout.

« Ce ton décidé l'attéra d'abord; puis, baissant la tête, comme honteuse d'être aperçue, soupirant à chaque mot et interrompant ses phrases par de longs sanglots :

— Tu as raison... Je suis indigne... indigne de toi... Deux sacs de farine!... Ma scélérate de sœur!... Elle m'a priée... j'ai résisté long-temps... Mon aversion était horrible..... Maudite sœur!.... Maudite farine!... Maudite indigence!...

« Ses larmes l'étouffaient.

« O philosophes! ô rêveurs, ô platoniciens, ne seriez-vous pas tombés, comme frappés de la foudre, sous le poids de cette farine. Un tel dénouement réduisait mon cœur métaphysicien et platonique à un état d'angoisse et de fureur que je ne saurais exprimer. Je res-

tai muet. J'avais une vingtaine de ducats dans mon escarcelle; je les laissai tomber l'un après l'autre dans son sein, et je me sauvai à toutes jambes, en pleurant et criant comme un damné : Maudite sœur! maudit intendant! maudite farine! »

Ce fut la première expérience du philosophe amoureux.

Passons au second amour. Notre héros, auquel cette première aventure avait donné quelques lumières sur la vie et le monde, vivait dans l'intimité d'un autre officier nommé Maxime, avec lequel il s'en alla loger lorsqu'il plut au provéditeur-général de disposer du logement où le petit diable brun était venu lui rendre visite. Les deux amis commencèrent par aller se percher au sommet des murailles, dans une espèce d'observatoire d'où ils bravèrent Borée et la tempête, mais qu'ils abandonnèrent bientôt, fatigués d'être exposés à tous les vents. Maxime avait pour ami un boutiquier de Zara, dont la maison était commode, vaste, et dont la femme, comme s'exprime Gozzi, était *grassotte* et fraîche (*grassotta e fresca*).

— « Je crois, que Dieu me pardonne, dit-il, que Maxime avait encore plus d'amitié pour la femme que pour le mari, et cette bonne famille nous loua sans peine deux chambres, en nous donnant, moyennant un petit salaire, la table et le logement. Pour faire une action chrétienne et charitable, le marchand qui n'avait pas d'enfans, avait adopté une jeune fille pauvre, qui était *sa fille d'ame* (figlia d'anima), comme on dit en Italie avec une tendresse si délicate, et qui mangeait à la même table que nous. Elle pouvait avoir treize ans, avait les cheveux blonds, les yeux grands et bleus, le regard suave et languissant; le visage pâle, avec une légère teinte d'incarnat au milieu de cette blancheur de cire; d'ailleurs modeste, avec peu d'embonpoint, mais svelte, élégante, gracieuse, et d'une taille bien prise, qui joignait la délicatesse à la majesté.

« Lorsqu'il était question de remplir mon rôle comique, c'était cette jeune personne qui me servait de femme de chambre, qui m'arrangeait les cheveux, qui les bouclait, les frisait, les couvrait du *zendaletto;* elle jouait comme une jeune chatte, riait en me regardant. M'échappait-il quelque plaisanterie sans conséquence? elle riait de plus belle. Enfin un soir, après m'avoir bien coiffé, elle s'avisa tout à coup de m'accorder trois ou quatre baisers petits, jolis. Elle m'étonna : je la croyais la plus insouciante du monde. C'était une vraie sainte. — « Sans doute, me dis-je, elle me prend pour une femme; mon costume la trompe. » — Mais tous les jours le même manége recommençait, et de profonds soupirs témoignaient hautement contre

l'innocence que j'attribuais à la belle. Je respectais les droits de l'hospitalité; à ma sagesse naturelle se joignait l'expérience que je venais d'acquérir; je lui fis observer, d'un ton bien grave, que le confesseur défendait absolument ces sortes de choses; ce qui n'aboutit qu'à la faire rire. « Taisez-vous, me dit-elle, et ne faites pas de bruit; laissez seulement la porte de votre chambre entr'ouverte ce soir, quand tout le monde sera endormi : que je puisse vous dire un secret. »

« La curiosité, et surtout le singulier contraste qui se trouvait entre sa sainteté apparente, le profond sérieux qu'elle affectait, et ses manières nouvelles me déterminèrent. La moitié de la nuit se passa en contes folâtres et innocens et en paroles enfantines, et je commençais à sommeiller lorsque, m'arrachant à cet insolent sommeil :

— « Pauvre petit imbécille, me dit-elle, tu crois donc que le maître de la maison est mon père adoptif, parce qu'il me prêche toute la journée, et qu'il m'ordonne d'avoir l'air grave et de bien me tenir? C'est tout simplement un vieux pendard, qui, sous ombre de charité, m'a recueillie dans sa maison; je ne suis pas *sa fille d'ame*, mais la fille de ses plaisirs. Sa bonne femme d'épouse croit tout ce qu'il veut, et lui, jaloux comme un tigre, me tourmente horriblement. Tu me plais et je t'aime avec passion (*innamorata morta*); console-moi un peu de l'ennui que me cause ce misérable : j'espère que tu me veux du bien? »

« Elle ne me laissa pas le temps de la réflexion. Cet esprit follet qui avait, comme on le voit, les manières assurées, à peine vêtu, audacieux, ardent, et se moquant de ma froideur, força bientôt tout mon platonisme de s'évaporer; étourdissement, ivresse, délire, entraînement, composèrent d'une manière exclusive le second chapitre de mes amours. Adieu, chère métaphysique! Il faut que vous disparaissiez toujours en face des réalités! Je ne pouvais revenir de mon étonnement. Le matin, mon farfadet vainqueur redevenait sainte, les yeux baissés, l'air grave et contrit, le visage composé, à lui donner le bon Dieu sans confession.

« Mon platonisme était bien déchu, et le plaisir étendit son voile complaisant sur des délits qui ne laissaient pas que d'exciter en moi quelques remords. J'allais partir pour Venise, et j'avoue que l'idée de renoncer à ces conversations intéressantes me contrariait singulièrement, lorsque, trois jours avant mon départ, un accident comique vint me guérir subitement de ma seconde maladie et me fit bénir ce départ que je n'avais pu voir sans terreur.

« Pour raconter cette aventure, il faut d'abord que je décrive la maison habitée par nous. Un grand escalier de marbre conduisait à une vaste salle; de cette salle on passait à la chambre à coucher des deux époux, et de là, dans une autre chambre à coucher, habitée par mon ami Maxime. En montant l'escalier, on trouvait, à main gauche, la porte de ma chambre, et tout à côté un second escalier, ou plutôt une échelle de bois fort longue, qui conduisait à un étage supérieur. C'était au bout de ce second escalier que se trouvait la porte de la chaste cellule où reposaient mes amours. A côté de cette porte s'ouvrait une fenêtre extérieure, qui servait à monter sur le toit lorsqu'il fallait réparer les ardoises ou la charpente de la maison.

« Le charitable père adoptif, qui avait tant de complaisance et une ame si chrétienne pour les jeunes filles de treize ans, ne me soupçonnait pas le moins du monde; nous avions tous deux quelque chose de si posé dans la démarche et le regard, et le rôle que je jouais était si bien calqué sur le modèle qu'elle m'offrait, qu'il était difficile au marchand de concevoir le moindre ombrage. Mais, ainsi que me l'avait dit la demoiselle, notre homme était jaloux jusqu'à la rage; il lui était venu dans la pensée qu'un jeune voisin, qui la lorgnait depuis long-temps, pouvait bien entrer la nuit par l'ouverture que j'ai décrite, et s'approprier l'usufruit du bien qu'il s'était réservé. Quelques indices l'avaient mis sur la voie, et la jalousie, industrieuse comme les autres passions, lui fournit un moyen d'éclaircir ses doutes. Il ferma la fenêtre, mais de manière à ce qu'on pût l'ouvrir du dehors. Un énorme bloc de pierre, placé à l'intérieur, devait rouler le long de l'escalier, si l'on essayait d'ouvrir la fenêtre en son absence. Au moyen de cette invention, le père gardien espérait que les coupables seraient dévoilés, et s'apprêtait à les rendre victimes de sa colère, rendue féroce par la jalousie.

« En effet, un soir que j'avais fermé ma porte, et que n'ayant pas reçu du démon nocturne le signal auquel j'obéissais, je dormais du sommeil le plus savoureux, un bruit infernal m'éveilla en sursaut. L'escalier de bois se trouvait placé tout à côté de la cloison à laquelle était adossé mon lit; et vous pouvez imaginer le tapage que faisait en descendant une énorme pierre qui dansait sur les degrés. Me voilà qui sors du lit en chemise, et qui, saisissant mon flambeau, m'empresse d'aller secourir la pauvrette, que je croyais en danger. Le premier personnage que j'aperçus fut le père gardien, le bougeoir d'une main, un cimeterre de l'autre, et qui, tout furieux, montait l'escalier à grands pas, pour se venger du séducteur. Derrière lui,

sa femme, légèrement vêtue, le tirait de toutes ses forces, pour l'empêcher d'accomplir ses funestes desseins; et Maxime enfin, dans le même équipage, brandissant son épée, criait : « Qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il? laissez-moi faire! » Au pied de la fenêtre, on apercevait la jeune fille, vrai démon cette fois, mais démon vaincu, agenouillée, racoquillée, et comme frappée de la foudre. Le crime était évident. Nous eûmes tous les trois grand'peine à retenir ce père adoptif, devenu furieux, et qui voulait couper la tête de son honorable fille. Alors ce furent menaces sur menaces, gémissemens, douleurs, supplications; et en fin de compte, l'enquête, dans laquelle on ne pensait pas à me mêler, aboutit à nous faire comprendre que la jeune et modeste vierge, non-seulement ouvrait la fenêtre tous les soirs à un personnage qui courait les toits, mais qu'elle descendait la nuit, ouvrait la porte de la rue, et commençait je ne sais quelle Odyssée nocturne d'assez mauvaise apparence. On pria, on pleura, on gronda; la jeune sainte changea de chambre, et tout fut dit. Quant à moi, je gardai dans ma mémoire le souvenir de cette terrible fille de treize ans.

« Il y avait, comme vous voyez, de quoi prendre en dégoût l'amour platonique, après ma première aventure, dont le dénouement fut provoqué par un sac de farine, et raison de répudier l'autre amour terminé par un coup de tonnerre sous la forme de cette grosse pierre roulant à travers les escaliers. Mais l'affection, la sympathie, le bonheur de l'ame, les délices de ce paradis des foux, ont quelque chose de si attrayant, qu'il m'a fallu, lecteurs, le croiriez-vous? une troisième et dernière expérience pour me désabuser. J'ai promis ma confession complète et mon histoire véritable. Voici donc la troisième et dernière épreuve à laquelle furent soumis les sublimes sentimens de mon ame et la métaphysique délicate qui remplissait mon cœur. Boccace aurait fait de ce petit drame un conte excellent, et je vais le raconter avec une complète exactitude.

« Je revins à Venise singulièrement désillusionné; j'allai habiter le vieux palais paternel, et ce fut dans l'étage le plus élevé de ce palais que je fis mon cabinet d'étude. Là je préparais mes frivoles chefs-d'œuvre, là je passais des journées entières. De temps à autre une voix sonore et mélancolique se faisait entendre; des ariettes tristes, chantées avec le goût le plus pur et une expression à fendre l'ame, parvenaient jusqu'à moi, et il n'était pas étonnant que j'en entendisse toutes les paroles, car la personne qui les prononçait se trouvait aussi rapprochée que possible de ma fenêtre. On sait combien sont étroites les rues de Venise qui ne sont pas traversées par

des canaux; une de ces rues séparait notre habitation de celle où logeait la cantatrice. En effet, en m'approchant un jour de ma croisée, j'aperçus une figure triste, blanche, couronnée d'une forêt de cheveux très noirs, retenus par un ruban ponceau, avec un œillet rouge sur le côté. Il était impossible d'être plus belle qu'elle ne l'était, difficile de mêler plus de gravité et de majesté à une physionomie plus agréable et à des traits plus réguliers.

« Une taille moyenne, un bras arrondi et potelé, une poitrine qui annonçait fraîcheur et fermeté, un regard calme, suave et languissant; tout cela aurait pu s'emparer de mon cœur, sans les deux bonnes leçons que j'avais reçues et qui m'avaient donné une certaine expérience. Instruit par ces accidens, je ne m'avançai donc pas; seulement lorsque j'ouvrais ma fenêtre et que je la voyais occupée à travailler auprès de la sienne, je lui disais quelques-uns de ces mots qui servent de conversation à ceux qui n'en ont pas; il s'agissait du siroco, du beau temps, du mauvais temps, de la neige, de la pluie; et cette causerie insignifiante nous laissait croire à tous deux que nous devions passer pour absurdes aux yeux de la voisine et du voisin. Je lui demandai donc un jour pourquoi tous les airs qu'elle chantait étaient si tristes, et d'où venait qu'une si belle voix se trouvait ainsi consacrée à des paroles lugubres et à une lugubre musique. Elle me répondit que son tempérament était mélancolique, qu'elle chantait pour se distraire, et que son goût particulier lui faisait préférer les airs tristes et les paroles tristes.

— Quoi! si jeune, et vous qui me semblez dans une situation heureuse, vous dont la physionomie annonce de l'intelligence et de l'ame! comment se fait-il que vous ne puissiez dominer la tristesse que je lis toujours dans vos regards et qui cause mon étonnement?

— Je ne prétends pas, me répondit-elle avec un demi-sourire à rendre fou le plus sage; je ne prétends pas, moi, qui suis femme, deviner les sentimens et les impressions des hommes. Faites de même, et n'imaginez pas pénétrer les sentimens et les idées des femmes.

« Cette réplique avait quelque chose de presque philosophique qui me toucha le cœur. Ce n'était plus la barbare naïveté dalmate; si je condamnais mes premières erreurs, je ne pouvais en comparer la cause à celle qui s'offrait à mes yeux : une jeune Venitienne bien élevée, modeste, observatrice, sérieuse, honnête. O chimère de mon esprit romanesque! te voilà donc trouvée! Tout me porte à le croire. Voilà la femme pure, idéale, le phénix que je désespérais de rencontrer!

« Cependant une foule de réflexions venaient m'assaillir, et le résultat définitif de ces réflexions, fut que je devais ouvrir la croisée le moins souvent possible et rendre mes causeries les plus brèves possible. Quant à elle, il paraît que le nombre de ses travaux à l'aiguille augmentait chaque jour, et elle ne quittait plus son poste; sans cesse je la voyais assise à sa fenêtre, d'un air mélancolique et sérieux. Je ne pouvais m'empêcher de réfléchir que c'était chose tout-à-fait incivile de ne pas lui adresser quelques paroles de consolation ; et mon pauvre cœur attendri cherchait à la soulager par des récits philosophiques, par des réflexions sur la vie et les hommes, causeries plus graves qu'amusantes et auxquelles elle ne répondait que par un doux et léger sourire. Il y avait toujours de la réserve, un tour ingénieux et une grace parfaite dans ses réponses; et souvent lorsque la discussion était établie entre nous, elle quittait l'aiguille, me regardait fixement et écoutait ce que j'avais à lui dire comme si elle eût étudié un livre. Des idées que je jugeais folles me traversaient le cerveau; je voulais les étouffer et restreindre encore le nombre et l'étendue de nos conversations charmantes, honnêtes, mais périlleuses, et qui avaient duré un mois. J'avais grand soin de ne parler que de choses générales. Un jour que je reprenais la conversation qui nous avait intéressés trois jours auparavant, je la vis rougir tout à coup et baisser les yeux d'un air distrait.

— Vous êtes occupée d'autre chose, lui dis-je, et je ne veux pas vous être à charge.

« Elle se leva toute troublée :

— Un moment! me dit-elle; n'avez-vous pas reçu, il y a deux jours, de moi, un billet et un portrait en réponse à votre lettre? —

— Quel billet? quel portrait? Je ne sais ce que vous voulez dire.

« Elle pâlit.

— Quoi! vraiment!

— Je vous assure, sur mon honneur, que je ne puis deviner à quelle circonstance vous faites allusion! —

« Elle tomba sur sa chaise à demi pâmée, poussant un grand soupir :

— O Dieu ! malheureuse que je suis! perdue et trahie!

« Puis, après une pose de profonde douleur, se levant :

— J'ai grand besoin de conseil, me dit-elle; j'ai obtenu de mon mari la permission d'aller ce soir chez une de mes tantes, religieuse à la Giudecca. Soyez, à la vingt-unième heure, sous le *Ponte Storto* de Saint-Apollinaire, vous y verrez une gondole; et, à la fenêtre de cette gondole, un mouchoir blanc; vous y entrerez et j'y serai; vous

saurez à quel péril mon imprudence m'a exposée; vous êtes la seule personne qui puisse me donner conseil; si vous croyez que je mérite votre pitié, ne manquez pas de vous trouver là; je suis persuadée que ma confiance est bien placée.

« A ces mots, elle s'envola et disparut. Je restai comme un homme de stuc, mon cerveau tournant comme une roue de moulin et bien déterminé à pénétrer le mystère de la gondole. Je dînai avec tant de précipitation, que je pensai m'étouffer. Me voilà sous le *Ponte Storto*, et bientôt après dans la gondole. J'y trouvai cette beauté resplendissante sous le *zendale* avec beaucoup de brillans aux oreilles, au cou et aux doigts.

— Fermez le rideau, cria-t-elle au gondelier, et dirigez-vous vers la Giudecca. Mille pardons, dit-elle de la manière la plus douce, pour la peine que j'ose vous donner. Je vous en supplie, n'allez pas prendre une mauvaise opinion de mon caractère, à cause de ce rendez-vous qui semble en effet fort équivoque de la part d'une femme d'honneur, femme mariée! Je n'aurais pas eu recours à votre conseil, si je n'avais, monsieur, très haute opinion de votre sagesse, de votre prudence et de vos mœurs. Je me trouve aujourd'hui dans le plus grand embarras, et je vais vous en dire la cause. Ne connaîtriez-vous pas un homme et une femme qui habitent le rez-de-chaussée de notre maison, gens mariés et très pauvres?

— Pas le moins du monde.

— Allons! reprit-elle en fermant avec angoisse les paupières et les lèvres. Ce personnage m'a cependant dit positivement qu'il vous connaissait, qu'il avait toute votre confiance, et que le billet que voici était de vous.

« Elle tira de son sein un papier à lettre plié et me le présenta. Je ne savais où j'en étais. J'ouvris le précieux papier dans lequel je trouvai des protestations d'amour absurdes, des *hélas* et des soupirs ridicules, le tout lardé de vers de Métastase. On disait à la dame qu'on l'aimait avec passion, et que, ne pouvant la voir sans cesse, on lui demandait son portrait, remède contre les tourmens de Cupidon, « cataplasme d'amour, disait l'épistolographe, que l'on ne manquerait pas de porter tout près du cœur pour en affaiblir les souffrances. »

— Ah! ça, lui dis-je en terminant la lecture de ce beau billet, c'est donc la lecture de ce chef-d'œuvre qui vous a donné, madame, une idée si favorable de ma sagesse et de ma prudence.

— Mon Dieu! nous autres femmes, nous ne pouvons guère, toutes tant que nous sommes, nous dépouiller de cet amour-propre effréné,

qui nous rend folles ou aveugles. J'ai peur que l'imprudence que j'ai commise ne me coûte bien des larmes ; croiriez-vous que j'ai répondu d'une manière assez civile à cette déclaration prétendue et que j'ai ajouté à ma réponse l'envoi de mon portrait garni de diamans?

« Cette narration, mêlée de larmes abondamment versées par la dame, m'apprit à n'en pouvoir douter, que le ménage des coquins logés au rez-de-chaussée avait convoité la garniture de diamans qui entouraient le portrait ; que la jeune femme ayant fait à l'épouse du fripon confidence de je ne sais quelle inclination pour moi, cette dernière avait, de concert avec son mari, inventé l'admirable moyen dont j'ai parlé, pour confisquer au profit du ménage diamans et portrait. Je donnai à l'imprudente femme les meilleurs conseils du monde; je lui recommandai de ne plus se montrer à la fenêtre, de continuer à traiter sa confidente avec tous les égards imaginables, de lui dire en grand secret que le commencement d'inclination qu'elle avait pour moi s'était complètement effacé; enfin de regarder le portrait volé comme tout-à-fait perdu. J'ajoutai que le meilleur moyen de se tirer de ce mauvais pas était de tromper les fripons par de fausses confidences, de leur sacrifier même quelques ducats dans l'occasion; de leur apprendre surtout qu'on avait de mes nouvelles, que j'étais un fort mauvais sujet et que l'on renonçait pour toujours à moi.

« Tout réussit comme je l'avais prévu; les billets reparurent avec leur caricature accoutumée d'amour et de sentiment, et la jeune femme, suivant mes conseils, s'en débarrassa par quelques sacrifices. Bientôt le mari et la femme, enhardis par un premier vol, fouillèrent le secrétaire du mari, y trouvèrent quelques sequins et furent chassés à jamais de la maison. Tous ces évènemens, assez heureux pour la dame, elle-même me les apprenait pendant nos voyages en gondole; car nos promenades continuaient toujours. A la fin de la troisième de ces promenades, nous étions arrivés à l'église de Sainte-Marguerite qui en était le but; elle tenait ma main serrée dans une des plus belles mains du monde. Je voulus baiser cette main; elle la retira, prit la mienne, en voulut faire autant, et j'imitai son mouvement. Quand je quittai la gondole, toutes mes idées étaient brouillées; cette beauté de dix-sept ans, cette amitié toute platonique, cette résolution de sagesse, cette simplicité, cette force d'ame, me plaisaient infiniment; les rendez-vous au *Ponte Storto* continuaient : un billet lancé par elle et attaché à une pierre m'arrivait par la fenêtre : gondole de marcher, conversations d'aller leur train, toujours plus gaies qu'amoureuses, sans autre crime qu'un échange de sentimens

tendres et respectueux, sans autre inconvenance qu'un serrement de mains plus ou moins passionné. Les choses durèrent ainsi, parfaitement niaises, et d'une niaiserie délicieuse. Je ne sais pas combien de visites de toute espèce elle eut à rendre à ses parentes et à ses amies; mais à chaque nouveau rendez-vous elle changeait de gondole et de gondolier, et ce que nous faisions de plus coupable, c'était d'aller ensemble à Murano ou à la Giudecca faire un petit repas bien simple, accompagné de rires joyeux, de protestations d'amitié, de soupirs quand on se séparait, quelquefois même d'une audace qui allait jusqu'à poser la main sur le cœur de l'un et de l'autre. Cependant la troisième personne de la conversation italienne s'était transformée en *vous*, et le vous s'était changé en *tu*. La familiarité croissait. Je lui demandai un jour l'histoire de son mariage.

— Tu vas me rire au nez, me dit-elle; mais je suis fille de noble. Mon père, dissipateur, et qui ne manque pas de vices, n'ayant pas un sou de dot à nous donner, accepta les propositions d'un négociant assez riche qui s'était épris de moi. J'avais quinze ans lorsque je l'ai épousé; il y a deux ans de cela, et bien qu'il soit austère et à la vieille mode, je suis parfaitement heureuse avec lui.

— Et depuis deux ans vous n'avez pas d'enfans?

« Cette réponse parut la blesser; elle rougit, je crus lui avoir fait peine, et je lui en demandai pardon. Quand on aime, on craint souverainement.

« A son tour elle pensa m'avoir offensé, et me serra la main.

— A un ami tel que toi, je ne dois pas cacher la situation douloureuse où je me trouve; mon pauvre mari est phthysique, en proie à une fièvre continue, et ne fait que pleurer toute la nuit en me demandant pardon de m'avoir enchaînée à un cadavre. Il y a tant de cœur dans ces paroles, qu'elles me font pleurer aussi, moins à cause de ma peine que de la sienne. J'essaie de le consoler et de lui donner l'assurance d'une guérison impossible. Si tout mon sang pouvait le sauver, je le verserais avec plaisir. Il a voulu me constituer un douaire de huit mille ducats que j'ai refusé. Chaque jour ce sont des pièces d'or, des diamans, des perles, des bijoux, dont il me fait présent, « afin que je ne le déteste pas, me dit-il; » ou des étoffes coûteuses des ornemens de prix, du linge très fin qu'il veut que j'accepte. « Mettez cela en réserve, chère fille, me dit-il, vous serez bientôt veuve. Puisse Dieu vous donner des jours plus heureux que ceux qui vous enchaînent à un mariage fatal! »

— Je crains, continua-t-elle en me regardant fixement d'un air

grave, que l'aveu que tu viens de m'arracher ne fasse naître dans ton esprit des soupçons injurieux pour moi, et que tu ne penses que j'ai recherché ton amitié dans des vues déshonnêtes. Si je pouvais te croire capable de me juger ainsi, je perdrais bientôt le sentiment qui me fait t'aimer, et notre amitié serait brisée à jamais.

« Rien ne pouvait mieux me convenir que de telles dispositions chez une femme; aussi nos sentimens mutuels ne faisaient-ils que s'accroître, bien que nous ne leur donnassions pour aliment que quelque petit sonnet platonique qu'elle regardait comme une perle et qu'elle plaçait entre sa robe et une poitrine plus belle que le sonnet.

« Hélas! pourquoi dois-je raconter la dégénérescence de ce bel amour idéal? Les historiens doivent être fidèles, et quiconque a vu le monde doit bien penser qu'entre un jeune homme de vingt ans et une belle personne de dix-sept, qui se sont fait l'aveu d'une passion mutuelle, la vertu rigide ne peut se maintenir long-temps. Il faut cependant achever cette narration, tout en avouant que ce qui me reste à dire, est loin de valoir ce que j'ai dit.

« Nous étions au milieu du mois d'avril, mois dont le souvenir restera gravé dans ma mémoire; nous nous voyions un jour ensemble dans la gondole, moi et la jeune femme, vêtue de rose avec une négligence délicieuse. Nous nous rendîmes, comme à l'ordinaire, à Murano, où se trouvaient un petit jardin et une maison qui nous servaient de lieu de repos. Là, nous avions coutume de prendre quelques alimens; tout était propre, soigné, silencieux. Nous collationnâmes, comme à l'ordinaire, mais avec plus de gaieté de part et d'autre et une vivacité de reparties qui nous charmait tous les deux, Que dire au lecteur? Un amour ardent, une attraction irrésistible, la solitude et le charme du lieu; un *non* qui pouvait passer pour le plus beau *oui* du monde; tout nous perdit. Je ne parlerai pas de ce mélange de pudeur et de transport, dont ma dernière vieillesse est encore émue. Toutefois je ne puis guère me rappeler sans rire le singulier débat qui s'éleva entre nous :

— Je suis coupable! s'écria-t-elle; pardonnez-moi, ô mon ami! C'est moi, moi seule qui vous ai séduit. Ne m'ôtez pas votre estime?

— Ah! c'est moi seul qui suis criminel, m'écriai-je à mon tour; ne me haïssez pas!

« A six mois de platonisme qui avaient charmé mon ame succédèrent six mois de plaisirs non moins vifs, dont nos cœurs n'eurent pas tout le bénéfice. La maladie du mari suivit son cours ordinaire. Bientôt les médecins désespérèrent de lui, et furent obligés de lui faire

quitter Venise et de le conduire à la campagne. Une intimité plus douce et plus vive perpétua nos rapports. Hélas! qui aurait pu croire à la fin de cette nouvelle aventure? Celle-ci dépasse, en vérité, le sac de farine, quelque beau que le sac de farine pût être. Que ceux qui se fient du soin de leur bonheur à la plus faible créature de la terre reçoivent, comme moi, une dernière leçon. On a beaucoup péroré contre le mariage; mais, en vérité, les dangers qu'il entraîne sont encore au-dessous des périls et des angoisses attachés aux liaisons illégitimes.

« Un de mes amis vint me voir et logea chez moi. Plus âgé que je n'étais, mais vif et ardent, Lovelace accompli, fort incrédule quant à la vertu des femmes, et singulièrement hardi dans l'attaque, il m'enleva celle-ci, et il ne lui fallut pour cela qu'une soirée. Bacon aurait tout dit; je n'ose aller plus loin. »

. . . . . .

Ainsi s'essayait à l'observation des hommes et des passions cet esprit sagace, mais non ironique, cette ame douce et capable de comprendre toutes les émotions. En croyant reproduire seulement les erreurs de sa jeunesse, Gozzi a fait la peinture la plus exacte de la vie vénitienne, de ses mœurs puériles et de ses faiblesses passées non-seulement en coutume, mais en loi. Que l'on juge ce pays et sa décadence, en réfléchissant que ces historiettes rapportées par nous et souvent adoucies dans l'expression, affaiblies quant à la couleur, sont sorties de la plume la plus philosophique et la plus grave qui ait honoré Venise à la fin du XVIIIe siècle.

PHILARÈTE CHASLES.

VOYAGES.

Tanger et Gibraltar.

En rade de Tanger, 30 juillet.

C'est en face de la riante et jolie ville de Tanger, avec ses maisons blanches étalées en éventail au milieu des jardins d'orangers, et sous les canons de sa redoutable *Kasaubah*, que je suis réduit à vous dépeindre de loin cette cité africaine, que je ne verrai probablement que du pont de mon navire. Comme l'ange à l'épée flamboyante qui fermait à nos premiers parens l'entrée du paradis, le choléra et la quarantaine, plus redoutable encore, nous ferment les portes de l'Afrique. Le choléra, disent quelques rumeurs bien vagues, bien incertaines, aurait éclaté à Fez, à six journées de marche de Tanger, et la seule crainte d'une quarantaine qui pourrait être établie à Gibraltar nous décidera probablement à repartir demain, comme l'hirondelle de mer, sans avoir même posé le pied sur la plage.

Et c'est dommage cependant, car notre voyage avait si bien commencé! Sortis ce matin à midi des passes de Cadix, sur le beau brick de guerre *le Griffon*, qui allait montrer aux Maures les couleurs de la France, nous avions longé, avec une brise constamment favorable, toute la côte de l'Andalousie, presque aussi nue et aussi désolée que la plage de Cadix. J'avais passé, le cœur serré, à quelques milles de ce cap Trafalgar, si tristement célèbre, sur ces flots où sont ensevelis tant de braves, Espagnols et Français, réunis dans un même tombeau avec les glorieux débris de ces bâtimens qu'ils firent couler plutôt que de les rendre. Le matin même nous avions vu encore dans la baie de Cadix des bateaux espagnols occupés à repêcher les

canons du *Bucentaure*, navire français échoué sur ces roches, à l'entrée du port où il venait chercher un asile après cette sanglante journée. Mais bientôt ces tristes impressions s'étaient effacées à mesure que fuyait devant nous ce cap de mauvais augure, et l'Afrique, la redoutable Afrique, s'était enfin montrée à nous, parée de tous ces charmes qui la rendent, comme la syrène de la fable, douce et terrible à la fois au voyageur.

On me pardonnera cette comparaison toute classique, car, en conscience, il est impossible de se trouver en face des colonnes d'Hercule sans que tous les souvenirs de l'ancienne mythologie ne ressuscitent tout d'un coup, et que l'Olympe tout entier ne défile devant vous. Peut-on, en effet, se décider à donner à cette belle montagne qui se dresse, blanche et verte, à la pointe africaine du détroit, l'ignoble nom moderne de *Montagne des Singes*, tandis que l'antiquité vous prête le nom sonore d'*Abila?* De l'autre côté, quelque illustre que soit le nom donné par Thareck, le conquérant de l'Espagne, à la roche massive et carrée qui domine Gibraltar (*gebel Thareck*, la montagne de Thareck), le nom de Calpé vient de lui-même se placer sur vos lèvres en contemplant la moins haute et la plus fameuse des deux colonnes d'Hercule.

Au reste, il suffit d'un coup d'œil jeté sur ce détroit fameux où finit si longtemps le monde pour s'assurer que la menteuse antiquité a dit vrai cette fois en prétendant que naguère l'Europe fut unie à l'Afrique par cette étroite langue de terre, que la pression des deux mers allait rétrécissant chaque jour. Une série d'auteurs anciens que j'ai cités ailleurs atteste que le détroit, aussi loin que remontent les souvenirs de l'antiquité, avait été de siècle en siècle s'augmentant de largeur, depuis deux milles jusqu'à douze et quatorze qu'il compte aujourd'hui.

Maintenant, la rupture de l'isthme fut-elle brusquement opérée par quelque grande commotion du globe, ou peu à peu effectuée par la lente action des flots; ou l'homme aida-t-il à l'œuvre de la nature et traça-t-il sur cet isthme ruiné de toutes parts une voie aux flots qui cherchaient à se réunir? Hercule, c'est-à-dire ces hardis navigateurs de la Phénicie qui se sont eux-mêmes chargés de leur apothéose, n'ont-ils ouvert la voie à des conquêtes nouvelles que pour la fermer à tout autre qu'à eux? et ces immortelles colonnes dont parlent tous les vieux auteurs, et qu'aucun d'eux n'a vues, ont-elles jamais existé autrement que dans le cerveau des poètes et sur les sommets déchiquetés de Calpé et d'Abila?.... Sur toutes ces questions l'histoire est muette, et la science ne nous en apprend guère davantage. Tout ce que celle-ci a établi, c'est que les gisemens géologiques des deux grands promontoires qui terminent les deux continens, et leur végétation, offrent des caractères d'identité tellement frappans, qu'on ne peut douter que l'Europe et l'Afrique ne se soient touchées naguère, comme la France et l'Angleterre, comme l'Italie et la Sicile.

Mais qu'ajouteraient les doutes et les conjectures des savans à ces vives et confuses sensations qui vous assiégent en présence de ces lieux à la fois célé-

brés par la fable, par l'histoire et par la poésie; de cette grande route du genre humain où tout a passé, depuis Tyr jusqu'à Albion, depuis l'Hercule phénicien jusqu'au vainqueur de Trafalgar, enterré là sous sa victoire? Là ce n'est pas seulement l'Europe, c'est la civilisation, c'est le christianisme qui finit, ce sont les mœurs douces et la vie molle et élégante des cités; c'est la vieille Europe qui s'arrête à la limite extrême de ses domaines, et regarde d'un œil de méfiance cette terre d'Afrique, sœur et ennemie à la fois, dont sept lieues à peine la séparent. Franchissez ces sept lieues qui suffisent pour diviser deux mondes, et hors le ciel, toujours le même pour tous deux, tout a changé en un instant. Une autre religion, d'autres lois, d'autres mœurs, une autre race d'hommes habite sur ce sol africain que la mer a bien fait de séparer de l'Europe, comme l'en séparent à jamais les haines de ses habitans.

Vers cinq heures du soir, nous arrivâmes enfin sous les canons du fort barbaresque qui ferme l'entrée de la rade de Tanger et dérobe la vue de la ville. Ce fort n'est lui-même qu'une dépendance de la *Kasaubah* ou *Casbah*, vaste et massive citadelle qui sert de résidence au gouverneur, et contient dans son enceinte une ville presque entière. Ce premier coup d'œil jeté sur une plage africaine n'était pas sans charme, surtout pour des yeux fatigués encore des stériles plaines de sable et des coteaux brûlés de l'Andalousie. Les montagnes qui ceignent la petite base semi-circulaire à l'entrée de laquelle est situé Tanger, sont entièrement couvertes d'une végétation peu élevée, mais touffue et vivace; de larges guérets couronnés d'épis et semés comme des plaques d'or sur ce vert tapis, attestent les penchans agricoles de leurs habitans. Mais aucune habitation isolée n'apparaissait sur toute la côte : aux portes de la ville était le désert, mais un désert cultivé et qui n'avait rien de repoussant ni d'aride. Partout où les champs de blé ne jaunissaient pas les croupes des coteaux, d'épais buissons, semblables aux *maquis* de la Corse, les revêtaient d'une couche épaisse de verdure; çà et là cependant, s'étendaient, comme pour nous rappeler que nous étions en Afrique, quelques plages de sable, où se dessinaient tantôt quelques cavaliers maures, revêtus de leurs *bournous* éclatant de blancheur, tantôt quelques chameaux chargés qui cheminaient à pas lens. Derrière les coteaux qui entouraient la baie, s'élevaient d'étage en étage les cimes du petit Atlas, dont les plus distantes et les plus hautes dressaient dans le lointain leurs têtes grises et vaporeuses, tandis que leurs derniers gradins descendaient en pentes douces jusqu'à la mer.

Après avoir doublé la pointe de la *Kasaubah* dont nous n'apercevions que les longs murs, imposans de loin et à moitié ruinés de près, malgré la chaux blanche qui cachait leurs cicatrices, comme le fard cache les rides d'une vieille coquette, nous découvrîmes enfin Tanger. La vue d'une ville arabe que l'on aperçoit pour la première fois a réellement quelque chose qui sort tout-à-fait de vos sensations ordinaires. Ces maisons éclatantes de blancheur, mais petites et basses, avec des terrasses au lieu de toits, et

des bouquets de verdure sombre, où chacune d'elles s'enchâsse comme un brillant au milieu de cette noire monture; les tours massives des mosquées, qui remplacent le minaret dans les états barbaresques; le contraste que forment avec cette fourmilière de toits bas et carrés les hautes maisons à l'européenne des consuls, avec les tours qui les surmontent, est des plus agréables à l'œil. Tous les pavillons de l'Europe, rapprochés l'un de l'autre dans un court espace, flottent au haut de ces tours, et semblent régner en maîtres sur la ville musulmane.

A droite et entièrement séparée de la ville s'élève la *Kasaubah*, qui, s'étalant jusqu'au sommet de la colline sur un immense espace, laisse voir dans son enceinte, au lieu de casernes, une foule de petites maisons ou cases isolées, qui servent sans doute à loger la garnison. Le drapeau rouge de l'empereur de Maroc flotte sur ce fort gigantesque, mais en ruine, hérissé comme les batteries basses du port, de vieux canons rouillés sur des affûts pourris, et qui seraient, en cas d'attaque, plus à redouter pour leurs artilleurs que pour l'ennemi. Tanger d'ailleurs, bien qu'un peu mieux défendu du côté de la mer, étant partout dominé, à portée de fusil, par les hauteurs qui l'entourent, n'est pas susceptible, du côté de la terre, d'une défense sérieuse. Un bataillon et quelques obusiers en auraient bientôt raison.

La quarantaine, cet autre fléau qui marche à la suite de la peste et qui empoisonne tout le plaisir d'un voyage dans le Levant, faillit, comme je l'ai dit, nous priver de descendre à Tanger, la seule ville vraiment mauresque que je pusse rencontrer sans me détourner de ma route. Cependant, sur l'assurance que l'on nous donna, le lendemain matin, que tous ces bruits de choléra n'étaient qu'une fausse alarme, et qu'il n'y avait pas de quarantaine établie à Gibraltar, nous nous empressâmes de descendre, et je mis le pied, le lundi 1er août, sur le sol africain.

J'ai, en voyage, une étoile qui me protége et à laquelle j'ai foi. J'ai fait, dans ce petit coin du globe qu'on appelle l'Europe, quelques douze ou quinze mille lieues, sans éprouver jamais un accident sérieux, ni sur terre ni sur mer. Si je n'ai qu'un jour à passer dans un endroit, ma bonne étoile arrange les choses de manière que, dans ce court espace de temps, quelque circonstance heureuse mette en relief, tout exprès pour moi, la population que je veux étudier, ou anime le paysage que je viens voir. C'est ainsi que, le jour même où je débarquai à Tanger et le seul que je dusse y passer, l'empereur avait jugé à propos de changer le gouverneur de la province, qui réside dans cette ville, et d'y envoyer un nouveau pacha, avec deux ou trois mille hommes des troupes plus ou moins régulières de l'armée de sa majesté marocaine.

Au moment même où nous débarquions, son excellence le nouveau pacha débouchait sur la plage étroite qui s'étend au sud de Tanger, le long de la mer, à la tête d'une division de son petit corps d'armée, campé à un quart de lieue. Quand les canons du fort n'auraient pas salué le nouveau gouver-

neur, les coups de fusil et les cris plus bruyans encore des hommes de l'escorte nous eussent annoncé son arrivée. Les mieux montés de ses cavaliers, pour lui faire honneur, couraient en avant bride abattue, en tenant leur fusil à bras tendu, et finissaient par le tirer au moment où leur bras fatigué n'en pouvait plus supporter le poids. Leur agilité, leurs cris sauvages, leurs gestes convulsifs, la vive allure de leurs chevaux, qu'ils arrêtaient quelquefois tout court au plus fort de leur carrière, l'éclat mat de toutes ces draperies blanches ondoyant sous les feux du soleil levant, formaient un ensemble fantastique et bizarre, mais dont la distance malheureusement diminuait pour nous l'effet. Rien de plus gracieux à l'œil que cette longue troupe de cavaliers défilant à la suite du pacha, sur une ligne sinueuse qui suivait les courbures de la plage, ou s'élançant au-devant de lui dans le plus pittoresque désordre. Mais le cortége se perdit bientôt dans les rues étroites de la ville, qui dut faire alors l'effet d'une fourmilière envahie par une tribu ennemie, et nous nous dirigeâmes à notre tour, à travers ces tortueux labyrinthes, vers la demeure du consul de France, malheureusement absent de Tanger.

Les sensations sont toujours vives en raison de leur nouveauté. Pour moi, qui vis en quelque sorte depuis six mois avec ces farouches Berbères dont j'essaie d'écrire l'histoire, j'éprouvais une impatience, que l'on comprendra sans peine, de contempler de près cette race indomptée et sans foi qui conquit l'Espagne pour le compte des Arabes, et arracha deux fois à ses maîtres la proie qu'en chien fidèle elle avait déposée à leurs pieds. Aussi ai-je rarement, dans ma vie, été plus vivement ému qu'en apercevant pour la première fois, sous les draperies bouffantes du bournous, ces figures haves et basanées, au regard fauve, à l'œil jaune et aux dents blanches, perçant sous leurs lèvres épaisses, que semble entr'ouvrir un ricanement sauvage.

On aurait tort de se figurer cependant l'ensemble de ces physionomies si énergiquement dessinées comme désagréable à l'œil : somme toute, c'est une forte et belle race d'hommes que celle qui habite Tanger et la pointe nord-ouest de l'Afrique. Ici, comme sur toute la côte de Barbarie, le sang est mêlé, mais les types (on me pardonnera, je l'espère, ces éternelles préoccupations de physiologie historique), les types peuvent se réduire à trois principaux, sans compter les métis. D'abord, les Maures proprement dits, ou habitans de la côte, de haute taille pour la plupart, piétons et cavaliers agiles, à l'ovale alongé, aux cheveux noirs sans être crépus, et au teint au moins aussi blanc que les Andalous; c'est avec eux que se sont fondus probablement les Arabes et les Maures d'Espagne, lorsqu'ils ont été, il y a peu de siècles, expulsés de ce pays par l'imprévoyante politique des souverains de la Castille. Quant aux femmes, enfermées dans leurs étroites casines, presque sans fenêtres sur la rue et ouvertes seulement sur une petite cour intérieure, nous n'avons pu juger que d'après la noble démarche et les traits expressifs des hommes, de la beauté du moule où ils ont été formés. Les seules femmes que nous ayons rencontrées dans les rues étaient des Juives, des esclaves maures-

ques ou nègres, ou appartenant aux classes inférieures. Une ample couverture blanche, d'une étoffe de laine souple et légère, nous cachait, d'ailleurs, tous leurs traits et ne laissait que les yeux à découvert. Une seule fois, j'entrevis à une fenêtre, dans une maison un peu plus belle que les autres, une femme de trente ans environ, d'une beauté mâle et sévère, et d'un admirable caractère de tête, le front haut, l'œil perçant et le nez aquilin. Comme elle était sans voile, je dois penser qu'elle était Juive, bien que l'ineffaçable empreinte de la race hébraïque ne fût nullement gravée sur ses traits.

La seconde race, qu'un heureux hasard m'a mis à même d'étudier, est celle des montagnards de l'Atlas ou *Djebaly*, race plus grossière et moins bien traitée de la nature que celle des habitans de la côte. L'empreinte africaine est ici bien plus visible : le visage est plus rond, le nez plus épaté, les lèvres plus gonflées; un air de férocité sans intelligence règne sur toutes ces figures basanées qui cessent complètement d'appartenir au noble type caucasien répandu sur notre Europe et dans le nord de l'Afrique. On m'a expliqué cette prédominance du type africain parmi les montagnards des environs de Tanger, par les habitudes arbitraires de l'empereur de Maroc, qui a déplacé des populations tout entières et réparti dans les villes du nord un grand nombre d'habitans des parties méridionales de l'empire.

Cette race, d'un caractère plus sauvage que les habitans de Tanger, est cependant énergique et belle; j'en ai vu défiler devant moi plus d'un millier, et j'ai rarement aperçu une réunion d'hommes d'un aspect aussi martial. J'étais dans la maison consulaire de France, ne pouvant me consoler de n'avoir pas vu de plus près l'entrée du pacha et de son escorte, lorsque des cris bruyans et des coups de fusil, tirés sous nos fenêtres même, nous apprirent que les cérémonies de l'inauguration du pacha n'étaient pas encore terminées. Je me hâtai de monter sur la terrasse, et je vis de là défiler, au son d'une musique barbare composée d'un mauvais tambour et de deux hautbois criards et fêlés, la plus étrange procession à laquelle j'aie assisté de ma vie. La cavalerie s'avançait la première, sans aucun ordre apparent, sur deux files où l'on ne distinguait ni chefs, ni soldats; l'uniforme, si l'on peut donner ce nom au sauvage mais élégant costume de ces enfans du désert, était invariablement le même, quant à la forme, et ne variait que par la couleur. Pour la plupart, c'était une longue couverture blanche, d'une étoffe semblable à l'étamine, admirablement drapée, et qui tombait en plis pleins d'ampleur et de grace, qu'un sculpteur eût pu étudier. C'était le costume oriental dans toute sa simplicité antique et tel qu'on se le figure porté par les enfans d'Israël, sur leur terre natale. Un pli léger de ce manteau, plus simple et plus gracieux que le *bournous*, natif des environs d'Alger, enveloppait la tête et le léger turban blanc qui la recouvrait. Ces fronts basanés, aux yeux expressifs, à la barbe noire, ressortaient en tons d'une vigueur admirable, sous cette blanche et flottante draperie, si légère que la moindre brise en faisait voltiger les plis.

Chez quelques cavaliers, et même chez une bonne partie de la popula-

tion de Tanger, cette belle draperie blanche était remplacée, à mon grand regret, par une vilaine couverture rayée noire et grise, d'une étoffe lourde et sale, qui formait l'ensemble le plus disgracieux que l'on puisse imaginer. Quant aux armes, elles consistaient dans un de ces longs fusils qui sont, d'un bout à l'autre de la côte nord de l'Afrique, l'arme classique des Bédouins, plus un yataghan court et droit, sans aucun ornement et caché sous les plis du manteau. La selle haute et étroite, comme toutes les selles arabes, emboîtait le cavalier de manière à rendre une chute presque impossible. On connaît la forme des étriers arabes; mais ceux de Tanger, au lieu d'être tranchans à l'extrémité, étaient armés d'une longue et formidable pointe en fer de six pouces environ, qui labourait sans pitié les flancs du cheval de manière à y laisser un sillon sanglant. Les chevaux, sans être d'une race bien fine, étaient en général vigoureux et agiles, et leurs cavaliers les maniaient avec beaucoup de dextérité. Le costume et les armes des fantassins étaient exactement les mêmes, et dans cet Orient où rien n'a changé depuis l'âge héroïque d'Antar jusqu'à nos jours, je suis convaincu que, au fusil près, les Berbères que j'avais sous les yeux étaient exactement les mêmes que ceux qui conquirent l'Afrique avec Thareck, et décidèrent, sur les bords du Guadaleto, du sort de l'empire gothique.

Tout d'un coup des cris de joie plus sauvages et des coups de fusil plus fréquens m'annoncèrent l'arrivée du pacha. Au milieu d'un groupe pressé de cavaliers, que pouvait à peine contenir cette rue étroite et montueuse, j'aperçus le nouveau gouverneur, monté sur un beau cheval gris, et s'avançant avec une gravité orientale qui contrastait vivement avec les bruyantes démonstrations de la foule. C'était un gros vieillard à barbe grise et à l'œil sévère, simplement vêtu, et qu'on n'eût pas distingué du reste de son cortége sans l'espace vide que le respect avait tracé autour de lui. Au moment où il passa devant la maison de France, sans daigner même y jeter un coup d'œil, les salves et les cris de joie devinrent plus fréquens et plus animés. Les milices marocaines, sans doute pour pouvoir se vanter ensuite d'avoir effrayé ces *chiens de chrétiens*, dirigeaient toutes sur nous le bout de leurs longs fusils au moment où elles les déchargeaient. Probablement ces fusils étaient chargés à poudre, mais on ne nous engagea pas moins à nous retirer prudemment, de peur qu'un oubli, peut-être involontaire, ne nous fît faire connaissance avec les balles barbaresques.

Lorsque enfin le tumulte fut un peu apaisé, nous pûmes nous rassasier à l'aise du ravissant spectacle que présente, du lieu élevé où nous la dominions, cette ville musulmane, vue à vol d'oiseau, avec ses petites maisons blanches, aux formes carrées, aux toits plats, s'élevant comme ces forteresses de bois blanc qui servent de jouet aux enfans, au milieu d'épais massifs de verdure. Ces maisons, presque sans fenêtres sur la rue, avaient toutes une cour intérieure, comme les maisons de Pompeïa, avec lesquelles elles offrent la plus frappante ressemblance. C'est là que se passe, loin des regards

et du soleil, cette vie toute cachée du musulman, toujours pressé de dérober à l'œil jaloux du maître le peu qu'il possède. C'est là qu'il vit dans une molle indolence couché avec ses femmes sur ses nattes de jonc, au pied de la vigne ou du figuier héréditaire où s'abrite cet asile de fraîcheur et de paix, qui est pour l'homme du Midi ce qu'est pour nous le foyer domestique. C'est là seulement qu'il échappe à cette inquiète surveillance du despotisme, qui partout ailleurs entrave tous ses pas, et pèse sur toutes les actions de sa vie; c'est là qu'il vit obscur et résigné, jouissant de ses richesses, s'il en a, comme d'un larcin qu'il dérobe à son maître, et attendant patiemment l'heure où il faudra les lui restituer peut-être avec sa vie.

La troisième race que l'on trouve à Tanger est celle des Juifs, qui y forment au moins un bon quart de la population, et ont attiré à eux, là comme partout, le monopole du commerce et de toutes ces petites et lucratives industries qui naissent du rapport des Européens avec les indolens sectateurs d'Islam. Leur costume, comme celui des juifs d'Orient, est riche et de couleurs variées. Mais l'emblème caractéristique de la race juive en Barbarie est la calotte de drap noir, à laquelle on les reconnaît tout d'abord. Leur type de figure, complètement distinct de celui des Juifs de France et d'Allemagne, m'a paru, chose étrange! beaucoup moins méridional. On n'y trouve pas ce nez aquilin, ces yeux fendus et cet ovale alongé avec le bas du visage maigre et proéminent, qui semblent les traits distinctifs de la famille d'Israël. La figure est plus arrondie, les cheveux moins noirs et moins luisans. Les femmes juives de Tanger ne démentent pas la réputation de beauté qui appartient à cette moitié privilégiée de la race juive; leur beau costume oriental fait encore ressortir le caractère énergique et fier de leur figure, et la blancheur mate de leur teint. La langue dont les Juifs se servent entre eux est l'espagnol corrompu, bien qu'ils sachent aussi l'hébreu qu'ils parlent rarement.

Après avoir rassasié notre curiosité du piquant aspect de cette ville, ramassée à nos pieds comme une fourmilière bruyante et affairée, nous nous mîmes en route pour aller faire à tous les consuls notre visite officielle. Nous circulâmes, guidés par le juif-interprète de l'ambassade, à travers un labyrinthe de petites rues tortueuses, étroites, montueuses, mais parfaitement appropriées au climat; car le soleil n'y parvenait guère, et une brise fraîche circulait sans cesse dans leurs étroits défilés. Nous traversâmes le marché de la ville, qui présentait le spectacle le plus pittoresque et le plus étrange : les femmes, bien entendu, en étaient bannies, et, dans ce bazar tout masculin, les marchands, accroupis à l'ombre d'une toile, devant leurs piles de fruits amoncelés, attendaient patiemment les acheteurs sans les provoquer de la voix ou du regard. Nous nous arrêtâmes quelque temps auprès de la fontaine, où des cavaliers altérés venaient rafraîchir eux et leurs montures; des femmes esclaves et de jeunes garçons à moitié nus et la tête rasée, sauf une touffe de cheveux qu'ils laissent croître pour que l'ange gardien

puisse les saisir au jour du jugement, venaient puiser de l'eau pour les besoins du ménage. L'uniforme des officiers qui m'accompagnaient était pour eux tous l'objet d'une curiosité muette et respectueuse, mais nullement bienveillante. Quant à moi, mon pacifique frac bourgeois était loin de leur inspirer le même respect, et, s'ils daignèrent s'occuper de moi, ce fut sans doute pour me considérer comme le domestique ou tout au plus comme le secrétaire des hommes d'épée que j'avais l'honneur d'accompagner.

La petite colonie européenne que les consuls forment à Tanger, se ligue de son mieux contre les Maures et contre l'ennui, et réserve sans distinction à tous les voyageurs que le hasard y amène l'accueil le plus gracieux. L'union la plus intime règne entre tous ces consuls et les console de la monotonie d'un exil qui, pour être situé sur le seuil de l'Europe, n'en est pas moins pénible à supporter. Il y a vraiment un charme piquant à retrouver, dans ces belles maisons consulaires et au milieu des aimables familles qui les habitent, l'élégance et les arts de l'Europe, dont chaque nation a envoyé à Tanger un représentant. Nous n'avons pu qu'entrevoir, dans un rapide passage, quelques-unes de ces familles, mais nul de nous n'oubliera à coup sûr l'accueil tout fraternel de l'excellent consul de Suède, M. Ehrenhof, ni l'admirable jardin où il a rassemblé tous les végétaux les plus rares des deux continens, et où nous passâmes, au milieu de sa famille, quelques-unes de ces douces heures qui font oublier tous les ennuis du voyage.

Malheureusement, les portes de Tanger ferment à la nuit, et il nous fallait retourner à bord, opération qui, par la brise d'est carabinée qui s'était mise à souffler depuis quelques heures, n'était pas sans difficultés. Nous mîmes une grande heure à franchir les quelques centaines de pas qui nous séparaient de notre maison flottante, et nous l'atteignîmes enfin, trempés comme si nous y étions venus à la nage.

Mais ce n'était là que le prélude de nos peines. Le lendemain, à trois heures du matin, je dormais paisiblement, lorsqu'un bruit inusité sur le pont m'apprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire : l'ancre qu'on levait alors venait de casser, engagée sans doute dans les vieilles ancres rouillées qui pavent le fond de la baie, et attestent les dangers de ce détestable mouillage. La brise d'est, qui soufflait avec une violence toujours croissante, nous avait fait culer vers les roches, dont nous n'étions plus qu'à dix-huit brasses, quand nous parvînmes à mouiller une seconde ancre. La position, cette fois, n'était plus tenable : un pilote que nous avions à bord nous décida à en sortir au prix de notre seconde ancre, avant que le flot en montant nous poussât sur les roches. Quelques minutes qui nous restaient à peine ne suffisaient pas pour retirer notre ancre; il ne nous restait donc plus qu'à l'abandonner, ce que nous fîmes à notre grand regret, heureux encore de ne laisser que nos deux ancres dans cette baie maudite, où le bâtiment avait été si près de rester.

Gibraltar, 3 août.

Si ce détroit fameux est la porte du monde ancien, cette porte, il faut l'avouer, est plus souvent fermée qu'ouverte, et le vent d'ouest et les courans la gardent beaucoup mieux que les colonnes d'Hercule. Ce n'est pas moi, ignorant, qui chercherai à expliquer par quelle force inconnue les eaux de l'Océan sont incessamment entraînées à se déverser dans le bassin de la Méditerranée, dont le niveau pourtant ne s'est élevé que de quelques pouces depuis des siècles. Le seul fait que je puisse attester, c'est que, malgré un fort vent d'est, nous avons pu, grace au courant qui nous aidait, gagner la baie de Gibraltar, tandis qu'avec le vent opposé, les bâtimens restent souvent, en hiver, emprisonnés plusieurs semaines devant ce redoutable détroit. Au reste, j'aurais mauvaise grace à me plaindre du vent contraire, puisqu'il m'a fourni l'occasion de comparer successivement l'une à l'autre, dans toute leur longueur, les deux rives d'Afrique et d'Europe, qui se regardent à sept lieues de distance, éternellement séparées l'une de l'autre, comme deux ennemis sous les armes.

J'en suis fâché pour l'Espagne, mais elle ne gagne pas à la comparaison. A voir ces montagnes nues et désolées, et ces landes jaunâtres qui s'étendent de Tarifa au cap Trafalgar, on ne se croirait certes pas en face de cette fabuleuse Bétique, tant chantée par les poètes; on la chercherait bien plutôt sur l'autre rive, au milieu de ces coteaux verdoyans, demi-sauvages, demi-cultivés, qui courent en une longue et sinueuse ligne de Tanger au vieux cap d'Abila. Je doute qu'il soit au monde un plus beau promontoire que ce noble pic, moitié d'une montagne restée debout, et fendu dans toute sa hauteur par quelque grande convulsion du globe. Comme un rempart écroulé, mais inaccessible encore, cette colonne gigantesque, qui semble avoir fléchi, comme Atlas fatigué sous le poids du ciel, élève encore à six mille pieds de hauteur sa tête chauve et blanchie, où flotte, même sous le ciel limpide de l'Andalousie, une brume éternelle. Ce mur colossal, semé sur une partie de sa hauteur d'une splendide végétation, alternant avec les flaques grisâtres de granit qu'on voit percer çà et là, contraste avec la roche aride et pelée de Calpé au pied de laquelle s'abrite Gibraltar, comme une nichée d'alcyons dans le creux de la lame. A peine avez-vous doublé la pointe derrière laquelle se cache la geolière du détroit, que vous êtes frappé du coup d'œil de misère et de désolation que présente la côte de l'Espagne. Sauf Algesiras et la petite ville de San-Roque, située au fond du golfe sur une éminence peu élevée, vous ne voyez devant vous que le désert. Ce désert est-il cultivé? Je l'ignore, mais aucun arbre, même aux portes d'Algesiras, n'en couvre l'aride et monotone surface.

Cette affreuse nudité du sol, nudité volontaire qui tient à je ne sais quelle superstition populaire que les siècles affermissent, au lieu de la déraciner, s'harmonie profondément avec le caractère espagnol, morne et triste comme le sol qui l'entoure. Point de campagnes; point d'habitations isolées; de

gros bourgs ou des villes constituées, non pas pour la société, mais pour la défense, et à leurs portes le désert, où le laboureur va, le fusil à la main, confier aux champs une semence qu'il n'est pas même sûr de recueillir. A voir cette triste côte de l'Andalousie, on se croirait en face d'une de ces *pobalciones*, jetées naguère par les premiers rois de Castille et de Léon, sur le terrain arraché aux Maures, en attendant qu'ils vinssent le reprendre; sortes de forteresses agricoles, où l'homme naissait à la fois cultivateur et soldat, où l'état normal de la société, c'était l'état de guerre, et où la moisson avait rarement le temps de mûrir avant que les chevaux du Berbère ne vinssent la fouler aux pieds. De là cette dignité fière du paysan espagnol, habitué à ne se reposer que sur lui et sur ses co-bourgeois (*vecinos*) du soin de la défense commune; de là cet amour étroit du municipe qui tue si souvent en lui l'amour de la patrie; de là ce penchant à se réfugier, comme l'oiseau en danger, sous l'aile de sa cité natale, et cette haine instinctive pour la campagne ouverte, qui n'a pour lui que des dangers, et un abri que pour ses ennemis. Aujourd'hui même, à quoi serviraient au riche habitant des cités des *villas* qu'il n'oserait habiter? Pour qui embellirait-il ce frais asile où il craindrait d'aller reposer sa tête, quand toutes les routes sont infestées de bandits, décorant leurs brigandages du nom de guerre civile, et prenant, en quelque sorte, comme des corsaires terrestres, leurs lettres de marque au nom du prétendant, pour courir sus à leurs malheureux concitoyens?

Au reste, une conviction que partagera avec moi quiconque étudie l'histoire d'Espagne autre part que dans Mariana et dans Ferreras, c'est que les Arabes n'avaient pas trouvé et ne laissèrent pas l'Espagne dans cet état de nudité où on la voit aujourd'hui, sans une feuille même de figuier pour la voiler, comme nos premiers parens exilés de leur paradis. A coup sûr, il y a loin de cette aride Andalousie, où les poètes seuls peuvent rêver encore des bois de citronniers, à cet Eden enchanté que Monza, de l'autre côté du détroit, regardait d'un œil de convoitise, en demandant au khalife Yezid la permission de conquérir cette terre « semblable à l'Yemen par ses parfums, à l'Égypte par sa fertilité, et à la Syrie par la beauté du ciel. »

On sait le penchant des Goths pour l'agriculture, où la vie pastorale les avait amenés par une transition insensible; les savantes traditions d'irrigation et de culture que les Arabes ont laissées après eux dans les *huertas* de Murcie et de Valence prouvent que l'héritage des Goths était tombé dans des mains qui ne devaient pas le laisser dépérir. Les pompeuses descriptions que les auteurs arabes nous font des campagnes de Cordoue, de Séville, de Tolède, et de presque toutes les villes habitées par eux, leur poésie où se reflètent, comme dans un miroir, les vives images de cette nature luxuriante, attestent assez quel fut sur ces ardentes imaginations l'effet des riches paysages de l'Espagne. Comment s'est flétrie toute cette moisson de fleurs et de poésie? Comment se sont dépouillés ces champs na-

guère si richement vêtus, ces monts dont la nature a dessiné à si larges traits les lignes fières et hardies? Comment?... Huit siècles de guerre, et trois de despotisme plus flétrissant encore, sont là pour répondre à cette question du voyageur et de l'historien, et il est plus facile d'expliquer comment s'est étendu sur la face de l'Espagne ce désert fait de main d'homme, que de prévoir l'heureux concours de circonstances et l'influence vivifiante qui pourraient seuls la faire disparaître.

Des Maures à Gibraltar la transition est toute naturelle, car on sait que c'est dans cette baie fameuse que débarquèrent Thareck et ses Berbères, sur la petite île verte qui est au sud d'Algesiras (*al sjezirat al ghadra*, l'île verte). Mais bientôt, avec la conscience de leur petit nombre et de la faiblesse de leur position, ils se retirèrent sur le mont de Gibraltar, forteresse naturelle que la mer cerne de tous côtés, comme Ceuta, son pendant, sur la rive opposée. C'est du haut de ce nid d'aigle qu'ils se répandirent sur toute la côte d'Andalousie, se multipliant par leur rapidité et par leur audace, et qu'ils ouvrirent la voie, par leurs incursions hardies et la terreur qu'elles répandaient, à la conquête de l'Espagne. Mais combien a changé depuis onze siècles cette côte enchantée dont la fraîche végétation avait tant de charmes pour ces yeux fatigués des sables du Sahara? Un monotone désert sans arbres, sans habitations, sans verdure, cerne maintenant tous les contours de ce golfe où s'élève solitaire la ville d'Algesiras. Les belles lignes des montagnes subsistent toujours, mais comme la charpente dépouillée d'un corps où la vie a cessé de circuler, et la roche pelée de Gibraltar garde, comme une sentinelle immobile, tout ce rivage frappé de mort.

Et pourtant, c'est sur ce golfe étroit que l'histoire a vu dérouler quelques-unes de ses pages les plus sanglantes. C'est dans cet espace resserré que trois grandes nations, la France, l'Angleterre et l'Espagne, ont dépensé, pour conquérir et pour défendre une roche aride, plus d'or et de sang qu'il n'en faudrait pour changer le sort d'un empire. Cette mer si calme et si bleue a vu des flottes entières disparaître dans ses abîmes, et au lieu des paisibles bâtimens marchands qui y dorment à l'ancre, sous les canons de la citadelle, l'œil cherche encore ces fameuses batteries flottantes, effort inutile de science et de courage qui vint échouer devant l'imprenable rocher que l'art et la nature ont fortifié à l'envi. Ici, il n'y a pas un coin de terre, pas un pouce de rocher qui n'ait été labouré par les boulets et par les bombes; le vieux château moresque à demi ruiné, qui s'élève à mi-côte de la montagne, porte partout sur ses flancs noircis les cicatrices du combat, et cependant l'indestructible ciment, qui forme du tout une masse compacte, a résisté aux boulets comme aux siècles. Ses immenses débris ont servi à construire des batteries échelonnées l'une sur l'autre à triple et quadruple étage, et que domine la tour massive dominée elle-même de quelques centaines de pieds par les parois à pic de la montagne.

A vrai dire, le mont de Gibraltar tout entier n'est de la base au sommet,

surtout du côté qui fait face à l'Espagne, qu'une gigantesque citadelle. En le regardant de ce côté, on voit serpenter sur le flanc de la montagne les longues lignes des chemins creux, péniblement taillés dans le roc; on voit s'ouvrir les gueules béantes de ces cavernes que la mine a creusées, et dont chacune renferme une bouche à feu prête à vomir la mitraille sur l'étroite langue de terre qui unit seule Gibraltar à l'Europe. Deux grandes galeries couvertes, l'une de 1500, l'autre de 1200 pieds de long, découpent dans toute sa hauteur ce mur presque perpendiculaire; et cet immense travail, postérieur au siége, a été achevé en six ans.

A côté de ces batteries voûtées, destinées surtout à battre la mer devant Gibraltar et l'isthme étroit qui en ouvre l'entrée, s'élèvent, sur des plate-formes, de vastes batteries découvertes, dont les longues pièces portent au loin dans la campagne jusqu'aux anciennes lignes espagnoles, dont on nous montra les limites. D'énormes mortiers de douze pouces, échelonnés en batteries jusque sur la plateforme qui domine le mont, complètent ce système de défense, le plus formidable que l'art ait jamais inventé. La côte ouest, la seule habitée, n'est qu'une batterie continue qui s'étend sur une longueur de trois ou quatre milles, hérissée partout de canons et de parcs d'artillerie qui se mêlent d'une façon étrange et pittoresque aux arbres et aux sentiers de la promenade, jetés, à force de travail et de dépense, sur ce sol ingrat. Le port, à lui seul, est dominé par quatre étages de batteries superposées l'une à l'autre. Le chiffre total de toutes ces bouches à feu s'élève, dit-on, à près de huit cents; et l'Angleterre, qui se repose pour défendre Gibraltar sur sa vieille réputation d'*imprenable*, le laisse se garder tout seul, et n'y entretient pas, nous dit le sergent anglais qui nous conduisait, quatre cents artilleurs, c'est-à-dire un homme par deux canons.

Maintenant, en cas de siége régulier et sérieux, ce dispendieux système de défense atteindrait-il le but qu'on s'est proposé? Il est permis d'en douter, au moins quant aux galeries couvertes creusées dans une roche qui s'enlève par écailles, et à laquelle manque le solide ciment qui lie la maçonnerie arabe. Les détonations répétées de l'artillerie sous ces voûtes profondes les ébranleraient bientôt, et entraîneraient des éboulemens plus dangereux cent fois que tous les boulets de l'ennemi. Des accidens graves, que les Anglais dissimulent, ont déjà eu lieu, m'assure-t-on, pendant l'exercice à feu. Ensuite la fumée, en s'engouffrant dans ces voûtes, malgré toutes les issues qu'on a cherché à lui ménager, ne tarderait pas à rendre toute manœuvre impossible. Enfin, si l'on suppose huit hommes seulement employés au service de chaque pièce, on peut se faire une idée du nombre immense d'artilleurs qui seraient nécessaires pour défendre Gibraltar, que, heureusement pour l'Angleterre, personne en ce moment, et l'Espagne moins que tout autre, ne songe à attaquer.

J'ai peu de chose à dire de la ville, poudreux et populeux amas de maisons, dont la teinte jaunâtre affecte désagréablement un œil habitué aux

blanches maisons de Cadix. La grande rue, qui la traverse tout entière par une ligne longue et tortueuse, n'offre pas un édifice remarquable; mais ce n'en est pas moins un spectacle curieux que celui que présentent les rues de cette ville, véritable bazar du commerce du monde qui entre et sort librement de ses murs, espèce de caravansérail situé sur le seuil de l'Europe et de l'Afrique, entre deux continens et entre deux mers. Ici ce sont les Barbaresques avec leurs faces basanées et leurs yeux étincelans sous ces longues draperies blanches que la main du sculpteur semble avoir disposées; là le juif, en costume oriental aux couleurs tranchantes où dominent le jaune et le rouge; plus loin, des Grecs avec leurs larges pantalons flottans, leurs petites vestes étroites et leurs figures expressives que relève une épaisse moustache. Puis, au milieu de toute cette foule bigarrée, causant affaires dans toutes les langues et tenant sa bourse en plein vent, vous voyez passer un peloton de soldats anglais avec leur allure raide et guindée, leurs figures immobiles et leurs joues rosées, que le soleil même de l'Afrique ne parvient pas à brunir. De jeunes et fringans officiers, dandies tout étonnés encore d'avoir changé les trottoirs de *Bond-Street* pour ceux de Gibraltar, passent sur leurs longs chevaux anglais à côté du *majo* andaloux, à la face cuivrée, au costume étroit qui dessine ses formes nerveuses, et montant, sur la selle haute et les larges étriers que lui ont laissés les Arabes, son étalon andaloux, mal dressé, mais plein de feu. Les femmes indigènes, couvertes de leur mante de drap brun et rouge, à peu près aussi bien appropriée au climat que le manteau des femmes de Lisbonne, se croisent avec la jeune miss anglaise, portant invariablement le costume comme les habitudes de son pays natal sous le ciel brûlant de Gibraltar.

En sortant de la ville par la porte qui fait face à l'Afrique, vous trouvez à chaque pas des traces de la patiente industrie de ce peuple, qui, à force d'or et de travail, a su fertiliser un rocher, ou le rendre du moins habitable. La terre végétale y a été transportée à grands frais; et, soutenus par des terrasses péniblement échafaudées jusqu'à mi-hauteur de la montagne, de beaux arbres étalent leur verdure grise, mais vivace, au milieu des flots de cette poussière jaunâtre qui se mêle, dans Gibraltar, à l'air que l'on respire. Malheureusement les tempêtes de l'équinoxe enlèvent de temps en temps à cette promenade, véritable triomphe de l'art et de la patience sur une nature ingrate, quelques-uns de ses plus beaux ornemens; et des bandes de singes, seuls habitans indigènes de cette roche, dont on n'a jamais pu les chasser, viennent la nuit dépouiller les vergers de leurs fruits, qu'ils emportent de l'autre côté dans leurs retraites inaccessibles.

A un quart de lieue de la ville se trouve l'arsenal, nom pompeux dont on décore une darse étroite et quelques modestes bâtimens qui l'entourent. Plus loin s'élève une magnifique caserne, récemment construite, et entourée d'un village ou plutôt d'une petite ville, presque toute composée des maisons des officiers. Ces maisons, entourées de jardins qui leur donnent l'as-

pect le plus pittoresque, s'élèvent par gradins jusqu'aux deux tiers de la hauteur du mont; et le jardin de l'amiral, le plus élevé de tous, étale sur une vaste étendue de terrain ses noirs massifs de verdure. Ce serait vraiment un lieu de délices, si la roche, calcinée par les feux d'un soleil africain, ne gardait la nuit, pour vous la renvoyer, toute la chaleur qu'elle a reçue le jour. A minuit, en me promenant sous ces épais ombrages, une chaleur sèche et dévorante sortait encore, comme de la gueule d'un four, de ce roc aride, que couvre, au lieu de terre, une poussière épaisse. La brise même de la mer, toute fraîche qu'elle fût, ne pouvait rafraîchir cette atmosphère brûlante, qui brûle et dessèche les poumons qui la respirent.

Aussi tous les arbres des trôpiques croissent-ils sur ce sol vraiment africain. Le poivrier (*piper falsus*) qui en quatre ans atteint trente pieds de hauteur; le dragonnier, arbre étrange et effrayant à voir, avec sa couronne de feuilles hérissées et pointues, ramassées par pelotes, comme les dards d'un porc-épic; d'énormes cactus dressant comme des fers de lances leurs cierges épineux; des nopals, des agavés gigantesques avec leur svelte et gracieuse tige, s'élançant jusqu'à vingt pieds de hauteur; enfin toute cette aride et forte végétation de l'Afrique, qui n'a besoin pour croître ni des pluies du ciel, ni des rosées de la nuit, croît là comme sur son sol natal, et n'attend pas même la main de l'homme pour germer. Au lieu de la pluie, presque inconnue sous ces climats, d'épaisses brumes enveloppent souvent toute la crête de la montagne, et l'humide vent d'est qui les amène semble détendre les ressorts qui font mouvoir tous vos nerfs. Ce vent, malheureusement assez fréquent, est le fléau le plus redouté des habitans de Gibraltar : vient-il à souffler, tous ceux que vous rencontrez ne vous parlent plus que de lui; le corps semble devenir un baromètre douloureux, et annonce, plusieurs heures à l'avance, ce vent maudit, qui, après avoir passé sur les sables de l'Afrique, vous en apporte la brûlante haleine.

Cette brume, présage assuré du vent d'est, m'a empêché de jouir de l'admirable vue qu'on trouve au sommet de cette roche isolée, haute à peu près de trois mille pieds, et qui domine à la fois le détroit, la pointe de l'Afrique depuis Ceuta jusqu'au cap Spartel, l'Andalousie depuis la *pointe d'Europe* jusqu'à Cadix, et la côte de Grenade jusqu'à Malaga avec les belles montagnes de Ronda, et ce sommet arrondi en forme de bosse qu'on appelle la *Tête du Maure*. A cette distance où les détails s'effacent, et où disparaît l'affreuse nudité de la Péninsule, ce doit être un magique spectacle, surtout sous ce beau ciel, et sous cet air transparent qui dessine les moindres objets et rend les couleurs si nettes et si tranchées. Mais je ne décrirai pas ici ce que je n'ai pas vu, bien qu'après avoir passé en revue tous les détails du tableau, il ne me fût peut-être pas impossible d'en deviner l'ensemble.

Gibraltar, grace à la franchise de son port, est le centre d'un commerce assez animé, et le point de départ de cette immense contrebande qui inonde toutes les côtes de l'Espagne. Maintenant les fruits de ce commerce valent-ils

pour l'Angleterre les frais énormes que lui ont coûtés les fortifications de Gibraltar et que lui coûte encore leur entretien? C'est là matière à controverse; mais ce qui ne l'est pas, c'est l'importance de ce point comme position maritime et militaire. Clé de la Méditerranée, Gibraltar en livre réellement l'entrée à l'Angleterre, et la porte est si étroite, qu'il est facile au geolier, le vent d'ouest aidant, de le fermer à qui bon lui semble. Mais Ceuta, sur sa roche isolée comme celle de Gibraltar, pourrait, dans d'autres mains que dans celles des Espagnols, devenir pour Gibraltar un redoutable pendant. L'empereur de Maroc, qui probablement ne comprend pas grand' chose à la politique européenne, paraît du moins avoir senti l'importance dont serait pour lui la possession de Ceuta, et la honte de laisser aux mains de ses voisins de l'autre côté du détroit ce Gibraltar espagnol, qui pourrait devenir presque aussi redoutable que l'autre. Sans doute aussi, en voyant l'état d'abaissement où se trouve réduite cette grande nation espagnole, sa majesté marocaine aura voulu donner au lion malade le coup de pied de l'âne. La garnison que l'Espagne entretient à grands frais dans Ceuta pour y garder son bagne, a été resserrée dans les murs de la ville et insultée par les milices de l'empereur. Un instant aussi on a pu avoir quelques craintes sérieuses, et l'on parlait déjà d'une expédition contre la ville avec toutes les forces de l'empire; mais Ceuta, heureusement, en a été quitte pour la peur, et l'on parle même déjà de détacher une partie de sa garnison et de la faire venir à Cadix et à Malaga pour appuyer le ministère qui se fait en ce moment à Madrid, et le parti modéré dans les élections qui se préparent. Il est du reste assez douteux que ces nouveaux hôtes soient bien reçus à Cadix, où il n'y a pas en ce moment un soldat, et où la milice nationale règne en maître. Mais je m'arrête de peur d'entamer la politique, car ma lettre est déjà bien assez longue.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

LES INCONVÉNIENS

D'UNE

FAUTE D'IMPRESSION.

« Puisse-t-il (le typographe détestable!) tomber de l'abomination dans la désolation, et de la désolation des désolations dans l'éternelle damnation!... »

Mais cette formule d'imprécation, qui pouvait suffire au docteur Sloop, dans sa colère contre Obadiah, serait trop vulgaire pour l'indignation d'un auteur offensé dans ce qu'il a de plus sensible! J'aime mieux en emprunter une autre à Belzébut lui-même, quoique celle-ci ne soit pas consacrée par le rituel.

Tout le monde sait que les innocentes victimes de l'indigne prêtre Gaufridy, brûlé comme Urbain Grandier, quelque soixante ans avant Urbain Grandier, et coupable comme lui, furent exorcisées par le révérend père Sébastien Michaëlis, inquisiteur pour la foi dans le pays de Provence; tout le monde sait qu'en cette occasion solennelle, Belzébut, ou Béelzébub qui vaut mieux, quoi qu'en disent les jésuites de Trévoux, fut vaincu à outrance par le bon dominicain, et réduit à évacuer honteusement son dernier fort retranché, lequel était une certaine Verrine, la plus jolie brune du diocèse. Ce que tout le monde ne sait pas, et qui peut tout savoir? c'est que la force de l'exorcisme contraignit Béelzébub à confesser en partant le principal secret de son empire, et à l'exécrer lui-même. C'est à cette dernière impréca-

tion que je m'en tiens, comme je le disais, avant d'entrer dans cette longue parenthèse.

« Maudit soit celuy qui premier commença d'escrire! Maudit soit l'imprimeur qui premier l'imprima! Maudits soient les docteurs qui examinèrent le contenu du premier livre imprimé! Maudits ceux qui le mirent en œuvre! Maudit qui inventa l'art détestable d'imprimer! Maudit le pape qui l'approuva! Maudits les cardinaux, archevesques et évesques qui l'assistèrent, parce que depuis le monde commencé iusques au iour du iugement, iamais n'est arrivé ni n'arrivera chose plus abominable! »

Ceci se lit dans l'*Histoire admirable de la possession et de la conversion d'une pénitente*, imprimée à Paris, 1614, in-8°, page 81, et ce sont les propres paroles de Béelzébub qui ne montra jamais plus de bon sens et plus d'esprit. Je pose en fait que le révérend père Sébastien Michaëlis était incapable de les inventer.

De tels préliminaires semblent annoncer un acte d'accusation complet contre l'imprimerie, et je me réserve bien de le dresser un jour, si j'en ai le temps. Je ne parlerai aujourd'hui que de la plus innocente de ses peccadilles, *la faute d'impression*, cette élucubration n'ayant point d'autre fin que de prouver, par des exemples, combien la funeste industrie dont les moindres erreurs ont de pareilles conséquences, est digne de l'animadversion des hommes. Je m'en tiendrai même à la faute d'impression pure et simple, qui prouve seulement dans le compositeur barbare une profonde ignorance de la valeur des noms et des mots, et qui mérite à la vérité plus de pitié que d'horreur. *La faute d'impression intelligente*, dont Dieu veuille vous préserver, est celle du compositeur narquois qui raffine à dessein sur le texte de sa copie, et qui prête malignement à son auteur les graces mystérieuses du non-sens et l'audace romantique du barbarisme. Vous avez tous connu cette fameuse Mme Saqui, citoyenne énergique et fière qui, pendant quinze ans, avait sauté pour la branche aînée sur la corde périlleuse des *acrobates*, mais en faisant des vœux secrets pour la chute de la monarchie dont l'équilibre constitutionnel l'empêchait souvent de dormir. La monarchie tomba en essayant un tour de force, et son heureuse rivale s'associa sans balancer aux triomphes du peuple (je prie l'imprimeur de ne pas mettre, *sans balancier*). Elle dédia sa première affiche *aux journées mémorables de juillet*. L'intention était bonne, sans doute, et Mme Saqui doit en être louée mais elle avait malheureusement affaire à un compositeur d'imprimerie plus zélé qu'elle-même, et aussi habile

qu'homme qui vive à forger un néologisme. Il trouva *mémorable* trop mesquin pour le sujet, et avisa, dans sa prudente cervelle, de le pousser au superlatif par quelque paragogisme ingénieux, si bien qu'on lut le lendemain, à la porte du théâtre, en lettres cyclopéennes ou atlantiques, cette belle inscription : AUX JOURNÉES IMMÉMORABLES, etc., épithète saugrenue qui leur restera peut-être. Voilà ce que j'appelle une *faute d'impression intelligente.*

Je reviens maintenant à l'autre. Il n'est personne, parmi les innombrables faiseurs de riens, qui parcourent à leurs risques et périls la scabreuse carrière des lettres, dont la réputation et la fortune n'aient failli trébucher cent fois contre une faute d'impression. A quel homme d'esprit, grand Dieu, l'imprimerie n'a-t-elle pas prêté une bêtise? Je n'en veux pour témoin que ma dernière brochure philosophique, publiée à Pont-Saint-Maxence.

J'avais jugé à propos de rappeler à mon lecteur (je mets toujours *lecteur* au singulier pour être plus sûr de mon fait), j'avais trouvé convenable, dis-je, de lui remettre en mémoire que Virgile et Horace étaient, de leur temps, bien accueillis de Mécène; et j'aurais, en vérité, aussi bien fait de m'en taire, car cette particularité d'histoire littéraire n'offre pas, à beaucoup près, le mérite de la nouveauté; mais, enfin, cela était écrit, *quod scriptum, scriptum*, et il fallait que cela fût imprimé. Savez-vous ce que fit mon Elzevir? Le traître lut *Horace*, car j'écris fort lisiblement, mais il imprima *Homère.* Voyez-vous d'ici Mecenas, le *presidium* et le *dulce decus* d'Homère, ce qu'Homère ressuscité aurait tout au plus dit, en grec, de Pisistrate ou d'Alexandre! Cependant, je suis de bonne composition, de meilleure composition, grace au ciel, que les feuilles de mon typographe, et je cherchai un motif de consolation jusque dans l'énormité de sa balourdise. « Passe encore pour Homère! m'écriai-je, on ne s'y méprendra pas; mais si le bourreau s'était pris à Stace ou à Lucain, comment me serais-je lavé d'un anachronisme d'un demi-siècle, dans ce temps de belle érudition et de graves études historiques, où Pradon serait inexcusable d'ignorer la chronologie? »

Je commençais donc à me rassurer, sur la foi de mon impeccabilité, et il n'y a pas un grimaud des petites écoles qui n'eût fait comme moi, quand un journal doucereux, qui va, furetant par circonstance dans les chiffons de la littérature infime, ramena ma triste brochure au bout de son crochet, y promena la lanterne délatrice, et parvint à y épeler la faute fatale. Elle ne lui échappa point, car on peut poser en fait qu'elle n'échapperait à personne. A cet aspect, un zèle tout

nouveau pour les belles études, enflamma subitement le critique patriote, et il se hâta de soumettre à qui de droit l'importante question de savoir si les intérêts d'une partie notable de l'enseignement pouvaient être confiés sans danger au malencontreux écrivain qui prend Homère pour un poète latin du siècle d'Auguste. Sa dénonciation héroïque éveilla la pâle envie qui ne dort jamais qu'à demi. L'université en frissonna dans ses fourrures, et maintenant, *sub judice lis est*. J'attends ma destitution d'un jour à l'autre.

N'est-ce pas une destinée bien fâcheuse pour un homme qui a pâli quarante ans sur les difficultés les plus ardues de l'histoire littéraire, que de se voir mis à la porte des colléges pour s'être mépris sur la langue que parlait Homère? C'est cependant le produit net d'une faute d'impression.

Je n'y perdrai toutefois que les avantages très bornés d'une doctrine de peu de valeur, dont j'aurais fait bon marché d'avance à la postérité. Il faillit en coûter davantage à Rabelais; et nous avons peine à comprendre, aujourd'hui, la délicatesse des casuistes qui, parmi tant d'impiétés, allèrent se prendre à celle-ci. C'est dans les plaisans chapitres où Panurge s'indigne avec tant de verve contre le poète Raminagrobis : « Son ame, dit-il, s'en va à trente mille panerées de diables.... Au moins, s'il perd le corps et la vie, qu'il ne damne son ame. » L'imprimeur écrivit *son asne*; pure ânerie typographique, qui passa pour un sacrilége en Sorbonne. La censure ecclésiastique, trop indulgente jusqu'alors pour les bouffonneries libertines de l'épopée pantagruélique, ne crut pas devoir tolérer une équivoque indécente en matière si sérieuse. Elle jeta feu et flammes, et, en ce temps-là, cette expression figurée se traduisait par le sens propre. Les bûchers allaient s'allumer, quand le bon roi François Ier conçut l'heureuse idée d'appeler la cause devant lui, en sa qualité de grand justicier du royaume, et de se faire lire les pièces du procès « par un docte et fidèle anagnoste », messire Pierre Chastelain, évêque d'Orléans, homme consommé aux bonnes études, et notamment aux arcanes exquis du pantagruélisme. François Ier n'était vraiment pas dégoûté; il s'amusa comme un roi, et renvoya l'accusation au terme que Panurge assignait à ses créanciers, c'est-à-dire aux calendes grecques. Bien en prit à Rabelais et à nous-mêmes, car, sans cet équitable appointement, nous n'aurions ni Dindenaut et ses moutons, ni Grippeminaud et ses chats fourrés, ni Papefiguière et ses diableteaux; et je vous demande, en conscience, mes amis, si nous pourrions nous en passer?

L'incroyable maladresse d'un typographe étourdi faillit être plus fatale encore au gracieux poète Jean Bonefons. Tout son crime était cependant d'avoir apostrophé, en termes trop véhémens, une de ses propres dents qui avait offensé le beau sein de sa Pancharis :

O Dens improbe, dire, ter sceleste,
Dens sacerrime, Dens inauspicate,
Tun' tantum scelus ausus, ut papillas
Illas Pancharidis meæ papillas,
Quas Venus veneratur et Cupido,
Feris morsibus ipse vulnerares?

Ce passage, un peu vif, à la vérité, n'a rien toutefois qui sente l'hérésie; et si quelqu'un avait droit d'y mordre, ce n'était certainement pas la Sorbonne. Cependant l'honnête M. Jean Vogt, érudit fort distingué du XVIIIe siècle, n'hésite pas à dire, en le citant : *Blaspheme, et plus quam blaspheme, hæc dicta sunt.* Je vous laisse à juger de l'effet qu'il dut produire deux siècles auparavant; et si le sens impie qu'il présente à la pensée ne vous a pas frappé encore, je vous expliquerai l'énigme en deux mots. L'imprimeur, que le ciel confonde, avait lu *Deus* où Bonefons avait mis *Dens,* et c'était le nom sacré du Seigneur qui se trouvait accolé à ces abominables épithètes : *inauspicatus, sacerrimus, ter scelestus, dirus, improbus,* auxquelles on peut déjà trouver, dans leur application à une dent amoureuse, tout le luxe de l'hyperbole. Bonefons s'était enfui à la première nouvelle du scandale qu'excitait son crime involontaire; il avait délaissé son siége de lieutenant-général du bailliage de Bar-sur-Seine, car l'élégant rival de Catulle sacrifiait à Thémis comme aux Graces. Nos gens de robe sont moins aimables. Heureusement pour lui, son manuscrit n'était pas perdu. Il fut soumis, par les soins du président Achille de Harlay, à la faculté de théologie, qui le lut, sans doute, *cum summâ voluptate,* et le censeur pour la foi daigna écrire sur la dernière page ce judicieux *erratum* :

Deus, leg. *Dens : idque rectissime juxta contextum.*

Si le feuillet incriminé ne se fût pas retrouvé dans ce chaos de papier, monstrueux *caput mortuum* des imprimeries, le lieutenant-général du bailliage de Bar-sur-Seine était brûlé en Grève.

Le pauvre abbé Martini, doyen d'Asello en Calabre, joua moins gros jeu que Bonefons à la loterie des erreurs typographiques, mais il y perdit davantage. C'était, en son temps, un poète qui savait l'orthographe et la ponctuation, genre d'érudition que la

plupart des poètes modernes ont jugé surabondant; mais il faut avouer que cette science lui avait nui en quelque chose, et que le bon homme qui avait foi dans le point et dans la virgule, leur confia trop aveuglément la destinée de sa poésie et de sa logique. Une virgule causa sa ruine. Parmi ses vers léonins, imprimés je ne sais où, se trouvait celui-ci qu'il avait composé pour servir d'inscription à la porte de son abbatiale :

Porta patens esto, nulli claudatur honesto.

Ce vers n'est pas fort remarquable sous le rapport de l'invention et du style; mais on conviendra du moins qu'il serait irréprochable sous le rapport de la morale, si la morale la plus pure était à l'abri d'une faute d'impression. Le compositeur et le prote en décidèrent autrement, et il ne leur fallut pour cela qu'un des *sbagli* les plus communs de leur industrie infernale, le déplacement de cette virgule vertueuse et hospitalière qui était, en son lieu, un titre incontestable au prix Monthyon; de sorte que la pieuse inscription de l'abbaye d'Asello, fut changée, sans y modifier d'ailleurs un seul mot, en cette boutade impertinente et grossière :

Porta patens esto nulli, claudatur honesto.

Le sens était complet et horrible; la virgule le voulait ainsi, virgule scélérate que l'abbé Martini ne put effacer avec ses larmes. Que dirai-je, hélas! le pape qui était alors de loisir, tomba par malheur sur le monostique fatal, et, indigné contre l'égoïsme cynique du poète, il le dépouilla de son abbaye d'Asello. Martini se consolait de tout avec des monostiques. Il improvisa celui-ci qui est plus célèbre que l'autre :

Pro solo puncto, caruit Martinus Asello.

C'est ce que nous avons fort élégamment traduit en français par ce proverbe qui enrichit depuis tous les trésors de la sagesse des nations : *Faute d'un point, Martin perdit son âne; Asellus* et *Asello* ayant la même signification qu'*âne* ou *ânon* dans leurs langues respectives.

De notre temps, on ne compte plus les fautes d'impression dans les livres. Un honnête libraire déclarait dernièrement à la barre d'un grave tribunal, qu'il ne savait pas lire; j'y attends un compositeur à la presse qui avoue qu'il ne sait pas signer. Quelques-uns de ces non-sens typographiques dont les ouvrages modernes sont remplis, décèlent le mécanisme aveugle d'une main illitérée. On ne serait pas

étonné de voir éclore des phrases pareilles du simple caprice d'une combinaison fortuite. C'est de la littérature aléatoire. Quand on reproche aux imprimeurs une de ces effroyables bévues, ils ne manquent pas de s'en prendre aux auteurs eux-mêmes, et d'accuser la mode qui le veut ainsi. C'est étrange, mais il ne faut jurer de rien.

La plus innocente des erreurs de composition, c'est ce qu'on appelle la *coquille*, c'est-à-dire le faux emploi de certaines lettres qu'une *distribution* étourdie a mal placées dans le cassetin, et dont un prote, plus étourdi encore que le *distributeur*, n'a pas reconnu l'usurpation. Cette complication de maladresse a quelquefois des conséquences incalculables; heureux et mille fois heureux quand elle ne dénature pas complètement l'idée en substituant un sens apparent au sens de l'écrivain. *Ame* pour *âne*, *Deus* pour *Dens*, pourraient n'être que des *coquilles* involontaires; il ne faudrait pour cela qu'un *m* ou un *u* égaré dans le cassetin de l'*n*. Voltaire mit sur la scène sous le nom de *Frélon*, un journaliste de son temps qui s'appelait *Fréron*. C'est une *coquille* intelligente.

Qui se souvient aujourd'hui de mon ancien ami Joseph Despaze, poète toulousain? C'était cependant le Juvénal du directoire. *Sic transit gloria mundi.* Joseph Despaze était un jeune homme de talent, le compatriote et l'émule de Lormian, son maître et le nôtre; il eut le malheur de critiquer dans ses *Cinq Satires* des écrivains et des artistes d'un mérite supérieur; il eut le malheur de louer dans ses *Cinq Hommes* des méchans et des sots, et ses *satires*, d'abord bien accueillies des lecteurs, furent tuées par ses panégyriques. Je citerai quelques vers de la *Satire des Arts*, non parce qu'ils sont les meilleurs, il s'en faut de beaucoup, mais parce qu'ils se rapportent à mon sujet. Le poète parle du salon de peinture :

En effet, j'oubliais qu'un ordre d'Apollon
Vient d'ouvrir au public les portes du salon.
M'y voilà. Dieu des arts! Quel horrible mélange!
Quoi! l'on vénère ici l'ombre de Michel-Ange!
Et l'on y laisse entrer Laurent, Le Doux, Mirvaut,
Petit, Lucas, Gensoul, Colas, Dubos, Ravault,
Absurdes écoliers, sans goût, sans élégance,
Débiles en talens, mais forts en arrogance,
Qui, pressés, entassés dans le même chemin,
Se disputent la palme, une croûte à la main!

Il faut savoir, pour l'éclaircissement de cette historiette, que Paris possédait alors deux peintres presque homonymes, le bon Dabos,

peintre renommé de *trompe-l'œil* qui faisaient l'ornement des salles à manger, et le brillant Dubos, petit-maître français perfectionné à l'école des *fashions* anglaises, célèbre en ce temps-là par le bon goût de sa toilette, par la beauté de ses chevaux, par sa petite maison des Champs-Elysées, par ses bonnes fortunes et par ses duels. Dubos était absorbé tout entier par la peinture *équestre,* et les excellentes manières dont il faisait profession ne lui auraient pas permis d'exposer au salon le portrait de ses maîtresses. Il n'y avait exposé que le portrait de ses jumens, qui réunissait les suffrages de tous les amateurs de l'équitation. Despaze ne pensa pas à lui. Je suis caution qu'il écrivit *Dabos,* mais un démon ennemi avait fait tomber un U dans le cassetin de l'A, et tout Paris fut dupe de cette *coquille* fatale dont il était trop facile de prévoir les résultats, car Dubos n'était pas homme à perdre l'occasion d'une rencontre meurtrière, et Despaze était Gascon. Le poète a raconté le dénouement de cette affaire dans la *Satire à Sicard* :

. . . . . Dubos voulut punir l'audace,
D'un U qui, dans mes vers, d'un A surprit la place,
Et, pour ce grand forfait, atteint d'un plomb brûlant,
Sur un lit de douleur je fus jeté sanglant.

On voit par là que l'imprimerie vend quelquefois bien cher ses *coquilles.*

Ce qu'il y a de prodigieux dans cette erreur typographique, c'est qu'elle s'est perpétuée dans toutes les éditions postérieures, nonobstant les réclamations de l'auteur, deux ou trois fois répétées dans les *notes.* Il semble qu'un *erratum* contresigné par une balle de pistolet devait tenir avertie l'attention du compositeur; mais on peut dire de la plupart de ces gens-là ce que disait de son secrétaire un habile diplomate : « L'homme dont je me sers est si bête qu'il ne comprend pas même ce que je lui dicte maintenant. »

Il n'en était probablement pas ainsi du temps où Lascaris, Erasme, Badius, Turnèbe, Henri Estienne, Casaubon, daignaient donner leurs soins à la correction d'un texte, comme de simples ouvriers; cependant, dès le premier âge de l'imprimerie, elle a porté dans son sein, comme la boîte de Pandore, le germe de tous les vices honteux qui devaient en faire un fléau pour le genre humain, et la faute typographique n'y manquait pas. Croirait-on qu'il y a jusqu'à trois volumes connus qui démentent, par l'antériorité de leur date, les notions établies sur l'époque de son invention? Ces dates anticipées sont

des fautes d'impression, sans doute; mais les livres empreints, par la fourberie ou par la sottise, de ce faux matériel, subsistent encore; mais je me flatte, dans ma colère, qu'ils survivront peut-être à toutes nos fastidieuses recherches *De Originibus et incunabulis typographiæ;* mais j'espère qu'ils iront convaincre de mensonge, devant la postérité, les apothéoses et les monumens de Guttemberg, et qu'il ne restera pas même à sa mémoire la hideuse célébrité d'Erostrate. *Deus omen non avertat.*

Je n'ai pas besoin de dire que cette dissertation, écrite *ab irato*, pouvait devenir un ouvrage énorme; il ne fallait que feuilleter quelques volumes pour la grossir indéfiniment, et j'y serais facilement parvenu si j'avais tiré à la page, comme cela se pratique dans la littérature marchande. Tout réfléchi pourtant, j'imagine qu'elle doit paraître assez longue pour un *errata.*

CH. NODIER.

BULLETIN.

Il paraît certain que le jour est fixé pour l'ordonnance de dissolution et pour les élections générales. Le *Journal des Débats,* qui s'était trompé il y a quelques jours, annonce que la dissolution de la chambre sera proclamée le 4 octobre, et que les colléges doivent être convoqués pour le 4 novembre. Il faut l'en croire cette fois, à moins qu'il ne lui arrive encore un *erratum* par l'intermédiaire d'une des feuilles quotidiennes, ses rivales de faveur auprès du ministère; car il n'est plus, comme autrefois, toujours le mieux informé, ce qui devrait l'étonner beaucoup, s'il s'étonnait aujourd'hui de quelque chose.

Au point où en sont les affaires, le ministère du 15 avril, si les rapports de ses préfets ont été fidèles, doit savoir à peu près ce qu'il aura d'amis et d'ennemis dans la nouvelle législature. Jamais, à aucune époque, le gouvernement n'aura été en mesure d'exercer sur les élections une influence plus étendue et en même temps plus incontestée. La désorganisation de tous les partis est si profonde, que bien peu de comités électoraux ont pu se constituer, en dehors du pouvoir, sur des bases solides; il n'y a guère que les comités légitimistes, et ils ne s'entendent pas entre eux, ni avec les groupes d'électeurs qu'ils ont la prétention d'enrôler et de retenir sous une commune bannière. Dans un pareil état de choses, le ministère n'a pas besoin d'un grand héroïsme de probité politique pour s'interdire les manœuvres et les brigues électorales qui répugneraient, nous le savons, à la délicatesse personnelle de M. de Montalivet; tant de candidats, qu'il pouvait croire ennemis ou équivoques, viennent eux-mêmes le prier d'user en leur faveur de la légitime influence qui sera toujours dévolue naturellement à un ministère dans ces crises ordinaires du gouvernement représentatif! Si nous répétions les noms qui nous ont été cités, on verrait avec surprise quelles adhésions inespérées le ministère de l'amnistie a amenées ou rendues au pouvoir de juillet. Il est bien peu d'hommes assez puissans par eux-mêmes, ou assez

hostiles décidément, pour n'être pas venus réclamer son appui ou au moins sa neutralité. On peut bien dire qu'il sera responsable de la chambre qu'il aura. Il ne nous est pas aussi facile de pressentir ce que sera cette chambre. Nous en sommes réduits, nous l'avouons, à des conjectures qui ne sont pas de nous.

Le cabinet du 15 avril, dit-on, espère trouver dans la chambre une centaine d'hommes tout-à-fait nouveaux, et, parmi eux, peut-être soixante-dix députés composant pour lui un noyau de majorité et une force qui lui appartiendra en propre. Autour de ce centre, qui ne sera ni celui de gauche, ni celui de droite, que nous connaissons aujourd'hui, mais un point de ralliement pour tous deux, il compte rassembler un grand nombre de membres de l'ancienne majorité qui lui devront en partie l'avantage d'une réélection, facile à combattre et non combattue par le pouvoir. Nous souhaitons que la chance tourne selon le vœu du ministère, et nous avons dit qu'il pouvait beaucoup lui-même pour réaliser ce qu'il saura vouloir avec force. L'avénement du 15 avril a délivré la France des périls d'une vive opposition où déjà elle s'engageait contre son gouvernement, dont elle se méfiait; la confiance est revenue avec le 15 avril; s'il expirait bientôt, nul ne sait ce que deviendrait la réconciliation commencée entre des partis qui étaient prêts naguère à s'attaquer avec la fureur d'une autre époque. Dans les circonstances actuelles, et pour long-temps encore, il est à nos yeux le ministère nécessaire.

Mais s'il tombait, ce qu'à Dieu ne plaise! nous ne voulons pas qu'il tombe du côté où les doctrinaires l'attirent; ce serait périr tristement dans une embuscade, qui a bien été assez signalée, et y laisser presque tous ses titres de gloire. Si nous avons bonne mémoire, les doctrinaires ont souvent répété, en d'autres temps, cette grande vérité : « On tombe du côté où l'on penche.» Précisément pour cette raison, et non pour satisfaire de pauvres rancunes personnelles, nous verrons avec plaisir tous les actes qui montreront le mimistère inclinant plutôt d'un autre côté.

Voici, au reste, à ce qu'il semble, les exclusions qui frapperont l'église doctrinaire. Ceux que l'on nous a nommés ont bien mérité du ministère, à divers titres, ce témoignage de sa reconnaissance; l'un par son persiflage de tous les instans, qui, à vrai dire, n'épargne quelquefois pas même des amis; l'autre par son activité malveillante dans les bureaux de la chambre et de l'administration; celui-ci par sa violence; celui-là par ses motions loyales, mais vraiment trop fréquentes et impitoyables, contre quiconque n'a pas le bon goût d'être doctrinaire. M. de Rémusat, M. Renouard, M. Augustin Giraud, M. Piscatory, M. Ardaillon, paraissent irrévocablement inscrits sur la liste de proscription que le ministère présente aux électeurs. Nous ne connaissions, il y a huit jours, que M. Augustin Giraud; espérons que la liste s'alongera encore de quelques autres noms. On cite M. Anisson-Duperron, qui pourrait bien manquer cette fois à sa pacifique motion annuelle sur le défrichement des bois; M. Guizard, dont le diplôme de doc-

trinaire date de la *Revue française*, et a été maintes fois confirmé depuis; M. Duchesne, M. Boigues, M. Muret de Bort, enfin M. de Magnoncour, moins coupable toutefois qu'on ne l'avait supposé, en attribuant à sa générosité d'homme de parti une si forte part dans le subside du *Journal de Paris*.

On ne parle plus de MM. Jaubert et Duvergier de Hauranne, nous avons dit pourquoi. Le même motif fait négliger M. d'Haubersaert; il est presque sûr, dit-on, d'être réélu par son collége de Cambrai, et nous le croyons bien. Il lui apporte, comme trophées, quelques discours faibles, mais persévérans, en faveur d'une mauvaise loi, la loi des sucres, si populaire aujourd'hui dans le département du Nord. D'ailleurs, M. d'Haubersaert a pour seul concurrent possible un homme de l'extrême gauche, et la politique électorale du cabinet n'est pas une politique de pis-aller.

Il y a encore M. Janvier, qui nous a déjà beaucoup occupés; sa réélection nous semblait un grand problème, comme son élection à Montauban a toujours passé pour un grand mystère. Mais on nous rapporte que le gouvernement l'aidera à résoudre à son avantage le problème qui l'embarrasse. M. Janvier a fait sa soumission, il a renoncé à l'appui des doctrinaires, qui ne peuvent plus appuyer personne; plaise à Dieu que sa conversion soit sincère et durable! Il n'est pas, du reste, le seul qui ait renié son maître. On raconte qu'un député de beaucoup d'esprit et d'avenir, dont les preuves ont été faites jusqu'ici ailleurs qu'à la tribune, s'est vu forcé récemment, dans une réélection partielle pour cause d'avancement, de séparer hautement sa cause de celle de M. Guizot, avec lequel on le croyait lié par des engagemens personnels qui datent de loin.

Plusieurs autres doctrinaires sont dans la même position et auront le même courage; dès-lors le ministère les verra reparaître à la chambre sans déplaisir. On espère que M. Vitet sera de ce nombre. Il a, d'ailleurs, un titre qui le couvre et le protége; il a été, il est encore l'inséparable ami de M. Duchâtel, qu'il a suivi au département du commerce et plus tard aux finances. Peut-être faut-il ménager l'un pour achever de se concilier l'autre. Tout le monde, dans le cabinet du 15 avril, comprend sans doute de quel prix serait l'adhésion de M. Duchâtel; elle est bien près de lui être acquise. Le jeune ministre des finances, le premier et le plus habile promoteur de la réforme commerciale en France, hésite encore; mais c'est qu'il se sent digne de ne faire alliance qu'avec un pouvoir déjà fort et sûr de son existence. Il trouvera bientôt cette garantie dans le 15 avril, et, désormais assuré d'avoir devant lui un espace de quelques années pour l'exécution de ses plans si étendus et si réfléchis, il offrira lui-même son concours : or, il est de ces hommes qui donnent une nouvelle force à tout ce qu'ils embrassent. Les doctrinaires le savent, ils le sauront mieux dès qu'ils n'auront plus dans leurs rangs cet homme d'affaires éminent, le seul dont ils n'aient pas compromis la popularité.

Dans la nouvelle promotion de pairs qui se prépare, on compte plus de vingt députés, et quelques-uns entre autres dont les droits à la reconnaissance d'un cabinet doctrinaire seraient incontestables : il suffit de nommer

M. Pavée de Vandœuvre et le baron de Daunant. On ne se plaindra pas de eur changement de situation. La pairie est excellente pour absorber et amortir tous les députés qui veulent être conservateurs plus que de raison, conservateurs même de ce qui n'est plus. Là ils sont mieux placés, là ils ne sauraient nuire, et ils peuvent devenir utiles. Il serait heureux pour tout le monde que les doctrinaires les plus remuans de la chambre élective consentissent à aller prendre quelque repos au sein de cet Élysée paisible. Ils y seraient en face d'opinions semblables à la leur, mais qui s'expriment sans aigreur ou qui se taisent la plupart du temps. N'y rencontrant pas d'objections, ils se calmeraient et feraient les affaires du pays, au lieu de chercher à les brouiller. De rares et solennelles circonstances pourraient s'offrir; et la pairie, réveillée alors par leur ardeur, s'apercevrait de l'avantage qu'il y a pour elle à recevoir de temps à autre un sang plus jeune et plus actif dans ses artères où la circulation est si lente. Mais c'est en vain que nous prêcherions des gens qui ont résolu de ne pas reconnaître où est vraiment leur place. Les jeunes doctrinaires, dont le bonheur est de faire du bruit, ne se condamneront pas au silence; ils suivront le conseil que lord Chatam donnait à son fils, en le formant, dès l'enfance, à conquérir et à garder le pouvoir : « Ne vous laissez jamais nommer membre de la chambre des lords. »

Il ne suffit pas de recevoir et de suivre ce sage conseil; tous ne sont pas appelés à en profiter. Cependant il y a des députés de la gauche assez éloignés du pouvoir, selon toute vraisemblance, qui ont refusé le même honneur. M. Bignon, dit-on, l'a accepté; il juge, apparemment, qu'il est temps de songer à une honorable retraite. La pairie a bien été jusqu'ici une pépinière assez féconde en ministres des relations extérieures; mais pour des opinions comme celles de M. Bignon, il n'y a pas de succès possible, si elles ne gardent pour point de départ la tribune plus populaire de la chambre élective. C'est donc un opposant qui se résigne au repos, et presque au silence, dès-lors qu'il se soumet à cette faveur du gouvernement; sa nomination n'a pas d'autre sens pour l'un et pour l'autre; elle est de bon exemple vis-à-vis de quelques hautes célébrités de la gauche, si elles voulaient enfin se calmer et renoncer à un rôle politique désormais impossible, et qu'elles ont manqué.

En général, le ministère nous paraît avoir reconnu ses adversaires partout où ils sont en réalité, et avoir fait tout ce qu'il y avait à faire pour les affaiblir, en les combattant ou les désintéressant. A en juger d'après ses actes, il veut éclaircir les rangs des deux extrémités, et se renfermer dans les deux centres; quiconque exerçe un empire sur l'une ou l'autre de ces fractions imposantes de la chambre, est sûr d'être ménagé et recherché par le ministère, et nous croyons bien que son penchant l'entraînerait plus vers le centre gauche, s'il osait déjà manisfester ses prédilections naturelles et le sentiment qu'il doit avoir de sa vraie situation politique.

Malheureusement, on ne le jugera pas seulement d'après ses actes ou d'après ses pensées secrètes que chacun devine comme il peut; beaucoup de

gens le jugeront témérairement d'après ses journaux, qui continuent de le compromettre. Ne voilà-t-il pas M. Thiers signalé, dans un de ces journaux, au pays, au roi et au ministère même, comme un ennemi public! Mais M. Thiers, apparemment, ne marche pas seul dans la chambre; il y a été long-temps un des deux chefs les plus puissans de la majorité, il avait rallié autour de lui, pendant sa présidence, une assez imposante réunion de volontés. On l'attaque aujourd'hui sans ménagement, on oublie qu'il est encore le chef avoué du centre gauche, où le ministère n'est pas dispensé de prendre une partie de sa majorité nouvelle; on ne craint pas d'offenser, dans la personne de M. Thiers, tous ceux qu'il a attachés à sa fortune politique. Pour mieux dire, on veut essayer s'il n'est pas possible d'éloigner de lui ses amis les plus désintéressés, mais aussi les plus timides, en leur faisant peur des projets absurdes qu'on lui prête; on va jusqu'à révéler au monde que le moment est venu d'opter entre M. Thiers et la royauté. Cette tentative, pour séparer tout ce qui doit être uni, n'est encore, il est vrai, que la tentative d'un journal aventureux et ami du parodoxe; mais n'a-t-elle pas été assez hardie et malveillante pour mériter que le cabinet du 15 avril la désavoue, en son nom, dans ses feuilles officielles?

Certes, nous n'aurions rien dit, si on s'était contenté de reprocher à M. Thiers ce qu'il a fait ou négligé de faire dans l'administration du 22 février. Il y a, dans le cabinet actuel, un homme mieux placé que nous pour justifier son ancien collègue et se justifier lui-même de n'avoir pas donné alors l'amnistie, d'avoir ajourné la revue du 28 juillet et laissé exécuter la sentence de la cour des pairs contre un furieux qui n'avait pas eu un mouvement de repentir. Nous savons que M. de Montalivet s'honore de tous les souvenirs du 22 février, et serait prêt au besoin à les expliquer tous, à les prendre tous sous sa responsabilité individuelle. Il a raison : le 22 février est le père du 15 avril. Tous ceux qui ont pris part à l'administration du 22 février, ou qui l'ont défendue de près ou de loin, dans la presse ou ailleurs, peuvent se glorifier de leur essai, quoiqu'il n'ait pas réussi alors. Ils ont voulu, ils ont pressenti ce qui n'était pas réalisable encore, ce qui devait l'être un an plus tard, grace à leurs efforts peut-être; je veux dire l'apaisement presque miraculeux des partis, la facilité de donner la vie à un assassin, en lui jetant de plus quelque argent pour l'aider à vivre; enfin l'amnistie générale et tout le système nouveau de gouvernement qu'elle doit enfanter. Ceux qui ont prévu tout cela, même avant que tout cela fût possible, et qui ont, dès l'abord, embrassé la défense du 22 février, pour ses intentions honorables, contre tous ses ennemis, ont eu le mérite de ne pas attendre que la cause fût gagnée pour s'y dévouer. Si la polémique eût continué plus long-temps contre M. Thiers, sur les principes et les actes du 22 février, M. de Montalivet ne pouvait manquer de prendre la parole dans la presse officielle, comme il la prendrait, avec sa loyauté ordinaire, à la chambre même, si ce qu'un journaliste a dit, un député s'avisait de le répéter à la tribune.

Mais, parce que la polémique a changé de direction, et qu'au lieu de s'en

prendre au passé de M. Thiers, on lui attribue des pensées monstrueuses d'ambition pour l'avenir, faut-il que le ministère le laisse ainsi accuser, sans rien dire? Veut-il lui abandonner le soin de se défendre lui-même? C'est faire encore assez beau jeu à M. Thiers. Ses ennemis, — et ce ne sont pas les ministres du 15 avril, nous nous hâtons de le dire, — ont imaginé de le représenter comme l'homme le plus dangereux qu'il y ait à cette heure pour la France et pour la royauté, qui serait poussée par lui, s'il était encore une fois ministre, à un coup d'état ou à une abdication. Il ne lui serait pas difficile de rappeler quels périls il a courus autant que personne pour la royauté! Ce sont des antécédens qui l'engagent et par lesquels il se croit sincèrement engagé à la servir encore, avec la liberté de ses propres inspirations sans doute, mais avec un dévouement dont nul n'a donné plus de preuves. On l'appelle un *petit Necker*, auquel les partis prêteront assez d'éclat et de durée pour qu'il ait le temps de faire ployer le sceptre, c'est-à-dire de le briser. Il ne serait pas non plus malaisé à M. Thiers de prouver que la nature du pouvoir royal est, au contraire, de plier pour ne pas rompre, non pas, il est vrai, lorsqu'un seul homme politique lui donne ce conseil, mais lorsque les chambres et les électeurs le demandent avec force; ce qui n'est pas encore arrivé depuis 1830, nous en convenons volontiers. Quant au *petit Necker*, tout le monde rend justice à l'intelligence de M. Thiers, surtout à sa vivacité, à sa netteté parfaite : s'il prenait ce rôle qu'on rêve pour lui, et qui n'est réservé aujourd'hui à personne, il le remplirait dans des proportions plus grandes, il lui donnerait surtout une couleur différente; mais ce ne sera jamais le modèle proposé à son imitation. Necker, par ses formes empesées, par ses lourdes combinaisons, par sa volonté impérieuse dont rien n'adoucissait la disgracieuse et pédantesque manifestation, est bien plutôt le digne patron, comme il est l'aïeul de la petite famille doctrinaire.

M. Thiers se chargerait bien de répondre tout cela lui-même; mais s'il faut qu'il entreprenne sa propre défense et qu'on le croie délaissé par le ministère du 15 avril; si le ministère ne trouve pas un mot de désaveu contre tant d'accusations offensantes et injustes, ce peut être une cause de désunion dans le centre gauche. Le ministère même en souffrira, car la tâche de gouverner lui est imposée, et M. Thiers, qui de toute manière est assez loin du pouvoir maintenant, n'est pas intéressé au même degré à conserver l'harmonie entre toutes les fractions du centre gauche destinées à constituer la force du gouvernement. Dans ceci, l'intérêt du cabinet du 15 avril nous touche plus que toute chose, et c'est pour lui que nous parlons.

Tous les coups portés vers le centre gauche, n'importe à qui, encourageront les doctrinaires, même les légitimistes. Ceux-ci, dit-on, sans ordre, sans discipline régulière, s'enhardissent néanmoins assez pour porter M. de Peyronnet à la candidature d'un collége dont ils se croient assurés. S'il était nommé, si ce scandale avait lieu, il ne nous resterait qu'à changer de tactique; et comme M. de Villèle souhaitait, en 1827, soixante *libéraux* au Palais-Bourbon pour faire comprendre à son parti, victorieux et divisé, la néces-

sité de se serrer contre l'ennemi commun, nous dirions, à notre tour : « Il nous faut soixante *carlistes* dans la chambre élective de la révolution de juillet. »

Les légitimistes ont conservé en France, par leur fortune, de grands moyens d'influence; on nous communique une note qui montre avec quelle incurie le ministère des finances, depuis plusieurs années, a laissé s'accroître, aux dépens du trésor de l'état et de la paix publique, les ressources dont le parti de l'ancienne dynastie dispose sur notre sol. La branche aînée des Bourbons, lors de son expulsion, possédait en France dix à onze mille hectares de forêts. Une loi de 1831 a ordonné que, dans l'espace de deux années, tous les biens de la famille déchue seraient vendus. Cette loi a reçu son exécution pour une partie de bois de la valeur de plus de deux millions, qui ont profité à Charles X ou à ses héritiers, et servi surtout à payer les instrumens des manœuvres carlistes dans le pays. En 1832, la direction de l'enregistrement et des domaines vint s'opposer à la vente de six à sept mille hectares, frappés d'engagement, conformément à la loi du 14 ventose an VII. C'était bien; l'administration agissait dans l'intérêt public et selon son droit, en s'opposant à la vente du fonds. Mais il fallait encore arrêter les exploitations que les agens de la branche aînée ont continuées, au préjudice de l'état, aussi librement que si ces bois n'étaient pas engagés; il fallait du moins, si de telles exploitations ne devaient pas nuire à l'aménagement forestier de ces domaines, faire verser à la caisse des consignations le prix des coupes qui ont eu lieu. Loin de là, on a permis aux princes exilés d'en disposer; cet argent n'est peut-être pas sorti de notre territoire, mais s'il y est demeuré, c'est pour l'agiter. Plus d'une candidature carliste trouvera ainsi le chemin frayé devant elle dans les élections prochaines : comme on le sait, les voix qui vont aux légitimistes n'ont pas toujours été trop très pures.

Le ministère a été bien avisé, au reste, de ne pas se soucier des succès ou des défaites des carlistes d'Espagne, pour décider les élections en France. Don Carlos s'approche quelquefois à deux lieues de Madrid, puis il s'en éloigne à vingt lieues, après la plus légère escarmouche. En ce moment, c'est à peu près la distance où il est de sa prétendue capitale. On ne saurait trop féliciter M. Molé d'avoir voulu la dissolution de la chambre avec énergie et persévérance par des motifs purement français, sans admettre que cette grande décision de notre politique intérieure pût dépendre des événemens si mobiles qui se succèdent en Espagne.

Il y a eu, à la fin de cette semaine, quelques nuages du côté de l'Afrique, mais rien de sérieux au point d'empêcher, ni de retarder même, nous l'espérons, une résolution aussi bien prise, une affaire aussi avancée que la convocation des colléges. De ce côté encore, l'activité de M. le président du conseil a dû pourvoir subitement à beaucoup de choses, en l'absence du ministre de la guerre et du directeur du personnel, le général Cubières. Tous deux étaient allés au camp de Compiègne, dont les manœuvres ont continué sous les yeux du roi.

A propos du camp de Compiègne, nous n'avons aucunes nouvelles des

concours ouverts par le prince royal, et qui sont fermés depuis dix jours. Les juges sont assemblés, sous la présidence du général Baudrand. Il nous tarde d'apprendre à nos lecteurs le nom de l'économiste militaire auquel doit être décerné un sabre d'honneur pour avoir le mieux traité la question des caisses d'épargne.

— Un voyageur français qui parcourt la Bavière, nous écrit de Muniche : « Le roi de Bavière se bâtit une capitale; il fait tracer de belles rues, il bâtit des hôtels, des palais, des églises, des marchés; il ne lui manque plus qu'un peuple pour habiter cette capitale, à moins que le roi n'ait eu l'intention de bâtir un Herculanum neuf. Le Musée sera une fort belle collection de tableaux, lorsqu'il y aura des tableaux; jusqu'à présent, il n'y en a qu'un : c'est beaucoup. Le roi compte sur une de ses provinces, qu'on nomme la Grèce, pour se faire une belle galerie de statues. Il a envoyé deux artistes bavarois au Péloponèse, pour ramasser les reliques oubliées par lord Elgin, et glaner, après lui, dans la moisson des ruines. L'ordre de sa majesté voulait que les deux artistes fouillassent spécialement la campagne où fut Sparte. Ces messieurs se sont rendus à Sparte; ils ont trouvé une belle plaine couverte d'oliviers et un fleuve de lauriers roses sur l'emplacement de Lacédémone. Ils ont demandé le nom de ce fleuve qui devait être l'Eurotas; on leur a répondu que c'était le *Vasili-Potamos :* les naturels du pays n'ont jamais entendu parler de Sparte. Ombre de Léonidas, qu'en dis-tu? Les deux artistes ont envoyé au Musée de Munich une branche de laurier royal, un cigne de l'Eurotas empaillé, une pierre calcaire du *Paleochorium*, et un autographe de Canaris; c'était là tout ce qui restait de Sparte. Le Musée attend encore et compte sur Athènes pour s'enrichir. Athènes n'a conservé que son nom; lord Elgin et les Turcs lui ont tout enlevé. Athènes n'est plus sur le Pirée; elle est à Londres, dans la maison de lord Elgin, qui s'est approprié la ville de Minerve, sans être plus sage pour cela; on admire, à *Pall Mall,* tous les bas-reliefs de Phidias, lesquels avaient été terriblement écaillés par le canon d'Ibrahim, avant de tomber aux mains du noble lord spoliateur. Les plâtres de ces belles sculptures ont été moulés, et notre Musée des Petits-Augustins doit s'en enrichir. Nous pourrons en tirer un second exemplaire pour l'offrir à la galerie de Munich. La Bavière offre, en ce moment, deux particularités remarquables, une capitale sans peuple et un Musée sans tableaux. »

Théatres. — L'unanime succès que *la Muette* vient d'obtenir pour la seconde fois sur la scène de l'Opéra, n'a rien qui nous étonne. On pouvait s'y attendre d'avance. En effet, s'il est au monde une musique faite pour vivre toujours en France, une musique qui ne s'oublie jamais et revient à toute occasion comme un refrain, certes c'est bien celle de M. Auber. Comment ne pas aimer cette inspiration si vive et si charmante, ce luxe heureux de mélodies,

cette instrumentation si facile, tous ces motifs, enfin, si limpides et si clairs, qu'ils ont fini par filtrer dans les cerveaux les plus grossiers. Aussi, si depuis long-temps *la Muette* n'attirait plus personne à l'Opéra; si cet appareil, tant fêté jadis, de révolte et de triomphe, avait lieu désormais dans une salle vide, si tout cela se passait devant des banquettes garnies, çà et là, de quelques rares curieux, qui pouvaient se compter en prenant le frais, ce n'était pas à la musique qu'il fallait s'en prendre de cet abandon où cette gloire était déchue, mais au temps qui ne respecte rien, et qui, de toute cette mise en scène si variée et si coquette, avait fait ce qu'il fait des choses les plus grandes et les plus belles, des oripeaux et des haillons. Et puis, quelle exécution, mon Dieu, en quelles mains, ou plutôt en quelles voix étaient tombés ces rôles! C'était M. Lafont qui jouait Masaniello et se débattait dans le vide avec une voix de stentor, qu'il a perdue depuis, à ce qu'on assure; nous l'en félicitons bien sincèrement, si c'est pour en retrouver une autre; c'était aussi Mlle Nau qui chantait en tremblottant la partie d'Elvire, qui, dès-lors, pouvait passer pour supprimée, comme toutes les parties que chante Mlle Nau. Quant à Mlle Legallois, qui ne chantait rien et ne dansait guère plus, hélas! il n'en faut pas parler. Il n'y avait pas jusqu'à l'orchestre, cet orchestre si soigneux et si intelligent de l'Opéra, qui n'eût renoncé à *la Muette*. Cette musique revenait si souvent et presque toujours accompagnée de circonstances si fâcheuses, que c'était à vous en donner le dégoût. Dans ces derniers temps, le chef-d'œuvre de M. Auber ne servait plus guère qu'à parer aux relâches imposés par les indispositions des cantatrices ou la mauvaise humeur des danseuses. Si le pied tournait à Mlle Taglioni, *la Muette;* si Mlle Falcon s'enrhumait, *la Muette;* toujours *la Muette*. Impossible de l'éviter; elle vous arrêtait à la porte sous la forme d'une bande collée à l'improviste sur l'affiche, qui, le matin, portait *les Huguenots* ou *la Sylphide*. Ces soirs-là, le silence et la solitude régnaient aux environs de l'Opéra, et les habitans de la rue Lepelletier s'endormaient tranquilles.

Cependant il y avait encore des richesses enfouies sous cette partition. Cette musique n'a rien perdu de sa fraîcheur, de son air de jeunesse, de ses premiers attraits. A ces cavatines si coquettes, à ces chœurs si merveilleux, à ces barcaroles si bien trouvées, il ne fallait, pour revivre au milieu de l'enthousiasme des anciens jours, il ne leur fallait qu'un rayon de soleil plus doré, des arbres moins poudreux, du satin et du velours lamé d'or et d'argent, quelque chose enfin de tout cet appareil qui la rehaussait autrefois, et dont elle est restée digne, malgré le temps. M. Duponchel a compris l'affaire de la sorte, et, pour notre part, nous l'en félicitons vivement, d'autant plus qu'à tous ces élémens de succès il en a joint deux autres inappréciables, Fanny Elssler et Duprez. C'est là une idée heureuse, ou plutôt de l'habileté; autrefois on n'eût pas manqué de dire du bonheur, mais aujourd'hui que M. Véron s'est retiré, et que son *étoile* dont on a tant parlé l'a suivi

dans ses nouvelles entreprises, c'est tout simplement au plus ou moins d'habileté du directeur qu'il faut attribuer les évènemens heureux ou funestes qui surviennent à l'Opéra. Le succès va au succès; quand une œuvre s'est arrêtée dans sa première course, après deux cents représentations glorieuses, c'est une raison pour qu'elle en ait deux cents autres plus tard; si l'on sait choisir le moment. Voilà *la Muette* qui, depuis tantôt trois ans, traînait sur les planches avec ignominie, exposée à toutes les injures du temps et de la critique; un beau jour elle sort de ce misérable linceul qui lui était resté pour vêtement, et vous apparaît dans toute la fleur de sa jeunesse et de sa grace. On s'empresse, on accourt, chacun la retrouve avec joie; les plus maussades s'efforçent de lui faire bonne mine. Savez-vous qu'il n'y a guère que les chefs-d'œuvre qui résistent à de pareilles épreuves et se relèvent après dix ans dans leur jeunesse et leur fierté? La soirée de lundi était décisive pour la musique de *la Muette;* elle en est sortie vaillamment, et on peut le dire, à la gloire de M. Auber, qui se trouve avoir écrit là tout simplement un chef-d'œuvre. Il n'est plus permis désormais de divertir le public avec de belles paroles, sur cette *petite musique* qui peut manquer d'idées philosophiques, mais où en revanche la mélodie abonde; ce qui vaut mieux. Certes, le *Freyschütz* semble avoir épuisé la somme de succès réservé aux chefs-d'œuvre les plus fortunés. Eh bien! qu'il prenne un jour fantaisie à l'Opéra de remettre à la scène la partition sublime de Weber; que Duprez se charge de la partie de Max, qu'une cantatrice de la trempe de la Sontag ou de la Devrient crée en France le rôle d'Agathe, et vous verrez où s'arrêtera cette veine. Le succès se meut dans l'infini.

Duprez a tenté dans le rôle de Masaniello des effets auxquels Nourrit ne nous avait point accoutumés; il le joue en vrai lazzarone, qui se dandine sur ses jambes, branle la tête, cligne de l'œil et se gratte l'oreille à tout propos. Cette manière, assez commune d'ailleurs, paraît avoir séduit beaucoup certaines gens qui se passionnent pour le vrai, et se pâment d'aise d'avance, toutes les fois qu'il s'agit de Duprez. Pour nous qui aimons mieux voir la vérité dans son puits que sur la scène de l'Opéra, nous avouons franchement que cela ne nous plaît guère. En général, depuis quelque temps, Duprez, sans doute pour rompre en visière avec l'école de Nourrit, affecte un singulier penchant vers une réalité triviale, et dont on se passerait à merveille. Ainsi, dans *la Juive*, à certains momens, sa tenue et son air ont quelque chose de misérable et de sordide qui vous répugne. Quoi qu'on dise, la musique ne s'accommodera jamais de ces sublimes théories inventées par le drame moderne. Que voulez-vous que la vérité vienne faire à l'Opéra, sur un théâtre où l'on soupire en récitatif, où l'on meurt en arrondissant les bras avec grace, où les bergères ont encore des houlettes, Dieu merci, et les amoureux des talismans, où jusqu'au public, tout est convention et recherche? Nourrit se préoccupait sans doute un peu trop de l'idéal, mais après tout, le mal n'était pas grand, car si l'on excepte Masa-

niello et le juif Éléazar, les caractères de cet emploi se meuvent presque tous dans une sphère élevée. Don Juan, Arnold et Robert ne touchent guère plus au monde réel qu'Alceste, Faust ou Macbeth.

La partie de Masaniello, écrite dans les cordes vibrantes de la voix de Nourrit, se maintient presque constamment en des régions que Duprez n'aborde pas volontiers. Aussi l'on a peine à voir se dépenser en des artifices laborieux, et dont on ne peut lui tenir compte, ce magnifique talent si admirable lorsqu'il se développe librement dans la mesure de ses forces. C'est qu'en vérité les difficultés se renouvellent à tout instant pour lui en ce rôle dont tous les effets sont placés dans des notes de faucet au-dessus de sa portée, ou bien dans des émissions impétueuses et puissantes auxquelles on ne peut se préparer, et qui, dès-lors, ne sauraient convenir à sa voix, qui tire sa puissance de la modération des mouvemens. Le morceau où Duprez réussit le mieux est, sans contredit, la célèbre barcarole d'entrée. Il chante ces couplets avec un esprit, une finesse, un tact, une fantaisie, qui rendent à cette musique rebattue toute sa jeunesse et sa fraîcheur. Il faut dire aussi qu'il en agit délibérément avec elle; il transpose le ton, il pointe les notes du refrain, il bouleverse la mesure avec un caprice charmant; n'importe, sa verve donne une chaude couleur de vie à ce motif épuisé de succès; on dirait un rayon de soleil qui touche une fleur flétrie à force d'avoir été respirée; cela vous pique et vous intéresse, et vous applaudissez, tout heureux de retrouver des sensations que vous croyiez perdues. Je l'aime moins dans le duo qui suit; il attaque la première phrase avec puissance et grandeur, mais plus tard, quand vient le tour du faucet, sa voix lui fait défaut, et, dès-lors, on n'entend plus que M. Massol, qui profite de cette occasion pour crier à tue-tête. Je ne parle pas de la scène du marché, où sa voix se dérobe encore, complétement étouffée par les masses qu'elle devrait dominer et conduire. C'est surtout dans cette partie toute dramatique de *la Muette* que Duprez devait s'attacher le moins à lutter avec les souvenirs de Nourrit, si fougueux, si transporté, si admirablement maître de la scène et des chœurs. Il faut dire aussi que Duprez prend bien sa revanche dans l'air qui ouvre le quatrième acte; il chante cet *agitato* avec une chaleur, une énergie, un entraînement irrésistible. Par malheur, cette musique véhémente, écrite encore trop haut pour lui, épuise en un instant toutes ses forces, et plus tard, quand vient la cavatine du *Sommeil*, sa voix le trahit, et les efforts de sa poitrine se laissent sentir. Mais où Duprez est admirable, où ce grand talent se rélève dans toute sa fierté, c'est dans le court morceau d'ensemble qui suit, lorsque Pietro et ses compagnons veulent exiger de Mazaniello des proscriptions nouvelles. Il y a dans ce morceau une de ces phrases simples et belles qui semblent s'exhaler du cœur; Duprez la chante tout entière de pleine voix de poitrine, et cette manière donne à la mélodie une expression suppliante et mélancolique qu'on ne soupçonnait pas en elle. Voilà de ces mouvemens spontanés par lesquels les grands chanteurs se montrent, de ces

efforts imprévus comme Duprez seul en sait trouver, et qui l'empêcheront toujours d'échouer, si ingrat que puisse être le rôle qu'on lui donne.

Quant à Mlle Elssler, elle est admirable dans *la Muette*. Son geste vaut la voix de Duprez dans ses plus beaux momens. A force d'intelligence, d'expression et de vrai talent, elle a fait du rôle si monotone de Fenella une création qui vous charme et vous intéresse entre toutes. Le regard et le geste se combinent chez elle si harmonieusement, qu'il semble que la voix serait de trop pour rendre sa pensée. Quelle douce teinte de mélancolie elle répand sur tout ce caractère! Mlle Elssler ne se contente pas d'exprimer avec son art merveilleux les plus délicates intentions de la musique, elle trouve des effets dont l'honneur lui revient tout entier. Ainsi, chaque fois que Pietro s'approche de Masaniello, le visage de Fenella se couvre d'une tristesse inquiète; on voit que la belle jeune fille redoute d'avance pour son frère la compagnie de cet homme méchant. Il y a, dans cette expression, quelque chose de la Marguerite de Goëthe, lorsqu'elle voit Faust aller si souvent avec Méphistophélès. Rien n'est curieux comme les étonnemens de certains critiques à propos de ce nouveau triomphe de Mlle Elssler : ils appellent cela une révélation. Depuis trois ans que Mlle Elssler est à l'Opéra, ils n'avaient pas découvert en elle la moindre trace de ce magnifique talent d'expression dramatique dont elle n'a cessé de donner des preuves chaque jour. En vérité, voilà qui est de la clairvoyance, on peut le dire. Nous voudrions bien ne point parler du pas au moins extravagant que les deux sœurs Noblet dansent au premier acte. Cette danse effrénée, que rien n'excuse, ni la souplesse du corps, ni la grace du geste, ni la volupté du regard, a quelque chose de désespéré qui vous afflige. On a peine à voir des talens que le public affectionne et que le temps consacre, s'oublier de la sorte. Rien ne convient moins à la raideur puritaine de Mlle Noblet que ces allures agaçantes et folles pour lesquelles il faudrait l'agilité d'une couleuvre; quant à Mme Dupont, tel est le délire où elle s'abandonne, qu'elle en perd la mesure, accident doublement fâcheux, si l'on pense qu'elle tient entre les mains des castagnettes qui dès-lors s'entrechoquent à contre-temps avec un cliquetis insupportable. Du reste, ce pas est placé tout au commencement du premier acte à l'heure où les spectateurs convenables dînent encore, et dans quelques jours, lorsque le premier enthousiasme se sera refroidi, les sœurs Noblet le danseront tout simplement devant le parterre, ce qui ne veut pas dire qu'il en ait moins d'applaudissemens, attendu que tous ceux qu'il recueille lui viennent de là.

— La Comédie-Française semble fatiguée de l'activité qu'elle a déployée pendant une ou deux semaines. A l'heure qu'il est, on reprend les premières pièces venues, bonnes ou mauvaises, qu'importe? ne faut-il pas bien que tout le monde vive? — Il y a quinze jours, au moins, que l'on a rien donné du beau répertoire. Corneille s'est effacé devant M. Casimir Delavigne, Ra-

cine devant M. Hugo, Molière devant M. Rosier. Tristes éclipses! La Comédie-Française a reçu avec acclamation le *Caligula* de M. Alex. Dumas. Cette pièce, au dire de ceux qui en ont entendu la lecture, montrera l'histoire de l'empire romain sous son point de vue domestique. Cette innovation, si elle est réalisée en effet dans *Caligula*, sera pour le drame un véritable progrès. La société antique n'a été interprétée sur la scène, jusqu'à ce jour, que par le côté idéal. *Cinna, Britannicus,* et toutes les tragédies faites dans ce système ne nous ont rien appris sur les coutumes privées de la Rome impériale, qui cependant ne prêteraient pas moins au drame que les luttes de la place publique ou du forum. Suétone vaut bien Tacite. Espérons que M. Alexandre Dumas aura compris l'importance de l'œuvre qu'il a tentée.— La Comédie-Française a reçu aussi un drame de M. Adolphe Dumas, intitulé *le Camp des Croisés*, et tiré de la *Jérusalem* du Tasse. Plaise à Dieu qu'il n'arrive pas du *Camp des Croisés* comme de *la Fin de la Comédie,* du même auteur, reçue, il y a un an, aussi avec acclamation, et repoussée quelques jours après comme injouable. — *La Popularité* de M. Casimir Delavigne est ajournée.

— On assure que le Gymnase a joué hier une pièce nouvelle dont on ignore généralement le titre et l'auteur.

— Les Variétés promettent une série de vaudevilles. Les Variétés devraient bien commencer le plus tôt possible à tenir cette promesse, car la destinée de *Résignée* ne saurait briller long-temps.

— Le *Tourlourou* fait toujours fureur au Vaudeville, grace au débutant, M. Ravel, et à Mlle Mayer, dont le jeu plein de finesse est de jour en jour plus applaudi.

—*Une Vie de Jeune Fille* (1), de Mme Joséphine Junot d'Abrantès, se distingue, de la foule des romans publiés chaque jour, par une grande simplicité de détails. Les développemens de l'action sont naturels et vrais. Le style manque parfois de fermeté, mais du moins il n'est pas surchargé d'ornemens de mauvais goût. Le récit offre une lecture intéressante, et, à tout prendre, c'est un heureux début.

(1) Chez Francis Bouasse et Ce, éditeurs, rue Neuve-Madame, 1 (bis).

F. Bonnaire.

SOUVENIRS D'ESPAGNE.

II.[1]

Route de Saragosse à Madrid.

Il y a un service de diligence de Saragosse à Madrid, qui correspond avec la ligne de Barcelone, et qui dépend d'une compagnie catalane. Je n'avais trouvé de place que dans la rotonde, encore n'avait-ce pas été sans peine. Voici le colloque que j'eus avec l'un des administrateurs; en Espagne, tout le monde est administrateur.

— Je voudrais une place pour Madrid.

— Il n'y en a plus.

— Comment, pas une pauvre petite place!

— Pas une.

— Et pour quand y en a-t-il?

— Je ne sais pas.

Mon laconique interlocuteur n'avait pas daigné lever une seule fois les yeux sur moi. Je fus illuminé comme d'une soudaine révélation, un voile tomba de mes yeux; je compris.

— Est-il possible, répétai-je, qu'il ne vous reste pas une seule place? Et

(1) Voyez la livraison du 20 août.

en disant cela, je tirai de ma poche une piastre que je posai sur le bureau de manière à ce que mon homme l'entendît.

— Au fait, répondit-il en ayant l'air de consulter son registre, je crois me rappeler qu'il en reste une dans la rotonde. Je vais m'en assurer. Ah! vous avez du bonheur; il y en a encore une, en effet, mais c'est la dernière.

— Ce n'est pas trop mon affaire; il me serait indifférent d'être dans la rotonde, si seulement j'avais un coin.

— Impossible.

— Veuillez vous en assurer, continuai-je en tirant une seconde piastre que je posai sur la première en ayant soin de lui faire rendre un petit bruit argentin.

— Au fait, voyons. Mieux vaut regarder deux fois qu'une. Tiens! comment donc avais-je vu? *Si señor*, vous aurez un coin; ce n'est pas la dernière place de rotonde qui est libre, c'est la première.

Quand je payai, il se trouva dans le compte deux piastres de plus. Personne n'eut l'air de s'en apercevoir; seulement, quand je sortis, l'administrateur leva son chapeau, ce qu'il n'avait pas fait quand j'étais entré, et il m'accompagna jusqu'à la porte.

— *Muchas gracias, caballero.*

— *Caballero, le beso la mano.*

Et j'allai faire ma malle pour le lendemain. Un honnête Flamand, qui n'avait pas le secret, fut retenu près de quinze jours à Saragosse; il n'y avait jamais de place.

Selon l'usage, nous étions sur la grande route long-temps avant le jour, qui nous prit au milieu de la Sierra de la Muela. La première chose que je vis en mettant la tête à la portière fut un *milagro* entouré d'un tas de pierres; chaque passant en jette une en prononçant un *ave* pour l'ame du trépassé (1). La croix paraissait fraîchement plantée et annonçait un assassinat récent. Ce pays n'est plein que d'images funestes.

Le théâtre est bien fait pour éveiller à lui seul des idées tragiques; la montagne est aride et solitaire, et la plaine qui suit est non moins inculte, non moins stérile, non moins dépeuplée. Le soleil se leva morne et pâle sur ces déserts désolés. La campagne ne s'anime un peu qu'aux approches de la Xiloca; les oliviers commencent à revêtir les vallées, la culture s'empare des champs, et, le relai d'Almunia passé, le pays devient successivement champêtre, pittoresque, grandiose; une large montagne se présente, on la franchit et l'on descend comme une avalanche au Frasno. C'est la première étape marquée depuis Saragosse.

On met pied à terre, on déjeune; soudain un grand bruit d'hommes et de chevaux se fait entendre; le tocsin sonne et tout le village est bientôt sur pied criant à tue-tête : *los facciosos! los facciosos!*

(1) J'ai plus tard retrouvé le même usage au Maroc.

Un parti de carlistes venait de paraître sur la montagne, et, au premier avis, la milice urbaine du village en masse, fantassins et cavaliers, avait pris les armes pour leur donner la chasse. Elle se mettait en campagne à l'instant même. Les factieux s'étaient montrés dans la direction que nous devions suivre, il s'en était fallu d'un quart d'heure tout au plus que nous ne les rencontrassions. C'est peut-être à nous qu'ils en voulaient; car indépendamment des voyageurs, la diligence portait de l'argent et les dépêches du capitaine-général de Saragosse. Condamné au lazaret à Gerone, reçu à Barcelone par le choléra, dévalisé par les brigands, arrêté par les christinos à Saragosse, il ne me manquait plus que de tomber aux mains des carlistes pour compléter l'histoire de mes mésaventures. C'était prendre, en vérité, bien mal son temps que de choisir un moment pareil pour courir l'Espagne; mais c'est dans ces jours de crise et de passions qu'on apprend à connaître les peuples, et le voyage, d'ailleurs, n'en est que plus riche d'émotions.

Nous repartîmes quelque temps après les urbains; quoiqu'ils couvrissent notre marche et balayassent la route devant nous, nous n'étions pas, cependant, sans quelques appréhensions, car ils pouvaient être repoussés, nous pouvions, nous, être pris par derrière, et, dans tous les cas, nous risquions de tomber au milieu d'un engagement. Il y avait dans la rotonde un jeune Catalan, qui faisait partie de la milice urbaine de Barcelone, et qui portait la moustache afin de se donner un air plus martial. Il avait parlé fort lestement des factieux toute la matinée et professé pour eux un mépris profond. Mais ce n'était plus cela. L'alerte du Frasno avait opéré chez lui une révolution complète; de bavard il était devenu muet, il était pâle, inquiet, et ne cessait de regarder par la portière; il avait peur.

Nous roulions depuis une demi-heure environ, et rien n'annonçait une fâcheuse rencontre; mais voilà que le mayoral jette tout d'un coup l'alarme. Une grande masse d'hommes est arrêtée sur la route à deux cents pas de nous; elle est immobile, elle nous attend, ce sont les factieux, il n'y a pas à en douter, le passage est intercepté. Que faire? On arrête, on tient conseil; chacun veut donner son avis; tout le monde parle à la fois. Aller en avant? quelle imprudence! Retourner en arrière? il est trop tard. Cependant le temps presse, l'ennemi est là, il faut prendre un parti.

L'alarme était au camp, mais nul n'était plus effrayé que le petit urbain de Barcelone; il était vert, il tremblait, tous ses traits étaient renversés; il mit la tête à la portière comme pour reconnaître la position; quand il la retira les moustaches avaient disparu. Il avait craint que ce signe trop guerrier ne trahît sa qualité d'urbain, et il sentait déjà le plomb carliste dans sa cervelle.

Enfin, comme on était là, délibérant à creux sans prendre aucune détermination, le postillon prit sur lui la responsabilité de l'évènement. Il piqua des deux, lança ses mules au grand galop, et nous tombâmes comme la foudre au milieu du groupe tant redouté.

C'était un bal champêtre. Des musiciens ambulans passaient sur la route en jouant de la guitare, de la musette et du tambourin; quelques filles dispersées dans les champs s'étaient rassemblées autour d'eux; les garçons les avaient suivies, et le bal avait commencé au beau milieu du chemin. Nous arrivâmes au moment le plus animé; c'était une scène charmante, plus charmante encore par le contraste et l'imprévu, et j'en garderai un long souvenir. Les musiciens ne s'épargnaient pas, et la poussière du chemin volait sous les pas des danseuses. Elles y allaient de si bon cœur, que cela faisait plaisir à voir, sans compter que dans le nombre il y en avait de fort jolies. Il est dommage que leurs charmes fussent ensevelis dans le costume le plus disgracieux et le plus ingrat de toute l'Espagne. Je fus frappé de la bonne grace des hommes et de leur galanterie. Il y avait de la liberté sans licence, de l'entrain sans grossièreté, et les *boleros* se succédaient sans interruption; d'abord le *bolero* simple à un seul couple, puis l'*alza pilili* à trois, puis le *cachucha*, puis les *habas verdes* de Salamanque, danse à six, comme l'*alza pilili*, mais bien plus piquante, bien plus passionnée et à la fin passablement vive, car elle se termine par un dos-à-dos plus qu'indiqué. La danse qui avait les honneurs du bal était la *jota aragonese;* on y revenait toujours, car c'est la danse nationale, et on le voyait bien à la manière dont la dansaient les belles Aragonaises. La *jota* est tout-à-fait rustique; elle n'en est que plus amusante et plus originale.

Tandis que la musique et la danse allaient leur train, des fusils brillaient sur la colline qui domine la route. C'étaient les urbains du Frasno qui s'étaient arrêtés au milieu de leur battue pour contempler le bal à leurs pieds; plus d'un même, posant ses armes, était venu s'y mêler, et les factieux, ma foi! auraient eu beau jeu. Mais qui sait si, arrivant là, ils ne se seraient pas mis eux-mêmes à danser? O pays de contrastes et de contradictions! peuple élégant et féroce qui fait marcher ensemble le bal et la guerre civile, et pour qui le meurtre et la danse ont un charme égal! Si je repasse jamais en cet endroit, j'y ferai planter en guise de *milagro* un poignard couronné de myrte.

Ce gracieux épisode m'a fait faire un pas de plus dans la connaissance du caractère espagnol; j'ai compris comme par intuition que le sentiment révolutionnaire n'était pas encore descendu dans ce peuple; qu'il ne s'était pas encore mêlé à sa vie, à son sang; que, sous ce rapport, l'Espagne actuelle est profondément dissemblable de la France de 1789. Si on cherche des analogies entre les deux pays, et qu'on veuille juger l'un par l'autre, on ne comprendra rien à ce qui se passe ici, et l'on tombera dans des erreurs grossières.

Nous atteignîmes Calatayud sans rencontre. C'est une ville suspecte et mal bâtie, à l'endroit où la Xiloca se jette dans le Xalon, fleuve excellent, à ce que dit Pline, pour la trempe des armes. Calatayud est l'ancienne Bilbilis, patrie du poète Martial, et les modernes habitans s'appellent encore aujour-

d'hui Bilbilinos, comme ceux de Cadix se nomment Gaditanos, de l'ancien nom de leur ville, Gadès. L'édifice le plus apparent de Calatayud est la maison des jésuites, immense bâtiment de brique d'un caractère assez sévère.

Une des infirmités de la diligence espagnole est la longueur des relais; il faut tant de cordes et de palonniers pour atteler six mules, que ce n'est jamais fini. Toute la population, selon l'usage, s'était attroupée autour de nous, et elle eut tout le temps de nous inspecter à son aise. Ces inspections sont toujours dangereuses, car il est rare qu'il ne se trouve pas parmi les curieux des espions de la bande prochaine ou des bandits eux-mêmes, qui prennent les devans pour attendre la diligence au premier détour. Il y avait là d'assez mauvaises figures pour que la supposition ne fût pas calomnieuse. Nous avions, il est vrai, pour nous escorter deux gardes, *escopeteros*, juchés au haut de la voiture au milieu d'une demi-douzaine d'escopettes, chargées et braquées sur l'impériale comme des pièces de siége aux créneaux d'une forteresse. Ces *escopeteros* sont fort bien payés, et ce sont assez souvent des voleurs en retraite ou en activité. Dans le dernier cas, leur présence est une rançon déguisée que l'administration paie à la bande, et vaut un sauf-conduit; et puis ils sont toujours bons contre les *rateros*, petits voleurs isolés, qui font le métier selon l'occasion et pour leur compte particulier. Les voleurs en bandes, ou *caballistas*, comme ils s'appellent eux-mêmes; professent pour les *rateros* un profond mépris, et les fusillent partout où ils les rencontrent; car en Espagne, pays d'étiquette, il y a une hiérarchie des grands chemins.

En sortant de Calatayud on passe devant un couvent de capucins. Un troupeau de gueux en guenilles était accroupi à la porte, attendant la soupe, et se roulant dans l'ordure au milieu des pourceaux et des bœufs qui bivouaquaient sur la place. Je ne saurais dire quels étaient les plus brutes des brutes ou des hommes. Faites donc résonner aux oreilles de pareils êtres les saints mots de patrie, de gloire, de liberté; ils vous répondront par ce mot animal, mais sans réplique : *Comer*.

A Ateca, le relai suivant, nouveaux mendians, nouvelles scènes de dégradation et de misère. Un garçon à tête de singe (1) battait du tambour sur son menton avec un gros caillou; c'était un bruit affreux; un vieillard faisait la roue; une vieille femme chauve chantait des *coplitas* amoureuses; une jeune fille, que ses haillons laissaient à demi nue, nous faisait des gestes obscènes, tout cela pour obtenir l'aumône d'un *cuarto*. Essayez de rappeler ces ames dégradées à la dignité, à la pudeur, au respect de soi,

(1) Plus tard, quand je visitai le musée de Madrid, je retrouvai trait pour trait la même figure dans le tableau des *Muchachos* de Villa-Vincenzio, disciple de Murillo. C'est le petit voleur de droite, et sa ressemblance est si frappante, qu'on dirait que mon singe d'Ateca a posé pour le peintre.

elles vous répondront, elles aussi : *Comer*. Hélas! hélas! combien de siècles faudra-t-il pour guérir des plaies de tant de siècles?

Traversant ces groupes immondes, une jeune femme en mantille et d'une démarche élégante alla s'asseoir sur un banc de pierre au bord de la route, à l'ombre d'un olivier. Elle agitait son éventail d'une main dolente, et son grand œil noir, fixé sur nous, nous suivit mélancoliquement jusqu'à ce qu'elle nous eût perdus de vue. Victime de l'absence, attendait-elle quelque être chéri? Est-ce l'attente trompée qui répandait sur ses traits cet air de tristesse qui m'avait frappé? Peut-être était-ce une femme supérieure et passionnée qui se mourait de langueur et d'ennui dans ce misérable village, et qui aspirait à briller sur quelque grand théâtre, comme l'aigle aux fers aspire au soleil. Condamnée au repos et à la captivité, elle venait chercher là peut-être des émotions de voyage, elle s'envolait par la pensée dans cette voiture qui fuyait loin d'elle; et consolée par ce moment d'illusion, la belle captive rentrait moins triste dans son cachot.

Tandis que j'échafaudais tout un poème sur cette rapide apparition, j'aperçus le zagal qui marchait en ce moment à côté de la portière.

— Quelle est cette femme? lui demandai-je.

— Quelle femme?

— La femme qui est venue voir passer la diligence à la sortie d'Ateca.

— Ah! ah! vous avez donc remarqué la conchita.

— Elle est assez jolie pour cela.

— En effet, elle est *muy gitana*, littéralement, très bohémienne, c'est-à-dire très avenante.

— Mais qui est-elle donc?

— Votre merci ne devine pas?

— Non.

— Eh! c'est une...

— Allons donc! m'écriai-je en l'interrompant, que viendrait-elle faire là?

— Elle jette ses filets sur sa route, cela lui a réussi quelquefois.

Je me renfonçai dans mon coin, désolé d'avoir interrogé le rustre; d'un souffle il venait de renverser tout mon roman. Réalité, sèche et dure pédante, que de fois tu nous fais regretter les belles et poétiques visions de l'erreur! Sur la branche où notre imagination mettait un rossignol, tu nous montres, toi, un reptile.

En ce moment, une forte odeur de soufre me prit si violemment au nez, que je pus me croire un instant dans le cratère de l'Etna. Un volcan venait-il de s'ouvrir sous nos pas? ce n'était rien d'aussi tragique; il arrivait tout simplement que nous passions devant les eaux sulfureuses d'Alhama, lesquelles descendent comme des ruisseaux de lait des flancs d'un mont aride et bouillonnent au milieu des rochers. Le lieu est sauvage, la route fait à chaque pas des coudes brusques et inattendus; le Xalon que l'on côtoie depuis Calatayud, roule avec fracas au fond de la gorge; les montagnes qui

la ceignent sont nues et grises; et tandis que les lieux bas étaient déjà plongés dans les ombres du soir, toutes les crêtes étaient embrasées par les feux ardens du soleil couchant. Ces teintes rouges, unies à l'odeur du soufre, donnaient au site quelque chose d'infernal, et Dante en eût fait, sans nul doute, une de ses *bolges* fantastiques.

Nous arrivâmes de nuit à Ariza, c'est là qu'on soupe et qu'on couche. La posada est tenue par un Maltais qui passe pour le plus grand empoisonneur de toute la route qui mérite sa réputation. Le *comedor*, ou salle à manger, est assez propre, la table est ornée de fleurs; mais tout cela n'est qu'une infâme déception; le souper est un meurtre; tout nage dans l'huile rance, et le vin pue le bouc à plein gosier. Malheur à qui touche à ce banquet d'Atrides!

Quand on arrive à onze heures du soir et qu'il faut être sur pied à deux heures du matin, il ne vaut pas la peine de se mettre au lit; j'attendis l'heure du départ assis sur une chaise au coin du feu; et gagnant le coche avant tout le monde, j'étais blotti dans mon coin que le reste de la compagnie dormait encore à moitié. Cela me permit de me mettre à mon aise et de m'adjuger la part du lion. On n'est nulle part plus égoïste qu'en diligence, et je recommande comme une bonne recette de monter toujours le premier.

Cette fois la précaution ne me servit guère; à peine étions-nous en route, que je fus obligé de descendre; j'étais malade du souper de mon empoisonneur d'Ariza, quoique je l'eusse à peine effleuré du bout des dents; et puis la diligence montait alors une côte longue et rapide, il avait plu, la route était glissante, et malgré un renfort de mules, la voiture se mouvait à peine, et s'arrêtait court, vingt fois par minute, comme un omnibus, menaçant à chaque pas de s'en aller à reculons; il n'en fallait pas davantage pour me rendre malade, alors même que le Maltais de malédiction n'eût pas pris les devans. Je descendis donc malgré la nuit qui était profonde et la pluie qui était froide, et je gravis la côte à pied.

J'arrivai au haut de la montagne bien avant la diligence, et j'entrai pour l'attendre dans une auberge isolée, la venta de San-Martino. Quel fut mon étonnement en entendant une voix invisible m'adresser la parole en français! C'était le *ventaro* qui me faisait les honneurs de sa maison du fond de son lit. Encore une de ces existences violemment déplacées par le tremblement de terre de l'empire. Mon hôte avait été lancé jusqu'en Russie; au retour de cette campagne désastreuse et à la suite de tous les autres désastres qui l'avaient suivie, il avait jeté le casque aux orties, et il était venu planter une auberge sur cette montagne. Il se leva pour m'en faire mieux les honneurs, il alluma un grand feu de bruyères tout en me contant ses aventures, et il fallut boire à la santé de la France un grand verre d'eau-de-vie exécrable, qui, à entendre mon vétéran, ne m'en devait pas moins servir d'antidote contre les poisons du Maltais. Jointe à la marche et au grand air, la médecine agit en effet, elle me guérit.

Sur ces entrefaites, le jour s'était levé, la diligence m'avait rattrapé, et je repris ma place au grand désespoir de mes voisins. Nous venions de quitter l'Aragon et nous entrions dans la Castille-Vieille. Nous voyageâmes toute la matinée dans un pays sauvage à travers des montagnes arides sillonnées de gorges étroites, profondes, arrosées toutes par le Xalon. Quelques villages, qu'on prendrait d'en haut pour des rochers éboulés, sont jetés pêle-mêle au fond des précipices, et les hauteurs sont couronnées de ruines féodales, dont la présence est un démenti au vieil adage, qu'il n'y a pas de châteaux en Espagne. La ville de Medinaceli reste à droite, égarée dans la sphère des orages; et plus loin, du même côté, est Siguenza, cette fille de Sagonte, conquise sur les Maures par un évêque français, don Bernard d'Angers. Mais de la route, on n'aperçoit ni l'une ni l'autre ville; le temps d'ailleurs était nébuleux, le soleil invisible, la nature morne, et la route est détestable.

Nous étions à l'étape d'Alcolea del Pinar, au milieu du jour. La table était dressée, mais le dîner me parut trop proche parent du souper d'Ariza pour que j'y voulusse toucher; l'un m'avait fait trop souffrir pour me risquer à l'autre. C'était bien le moins que la leçon me servît, je l'avais payée assez cher; je dus donc me contenter d'un morceau de pain comme un écolier en pénitence.

D'ailleurs ces repas en commun sont peu engageans. En Espagne, on n'y regarde pas de si près : indépendamment de plusieurs autres inconvéniens que je tais, tout le monde met la fourchette au plat; c'est tout au plus si on ne boit pas dans le même verre et si l'on ne mange pas dans la même assiette.

On sort de la Castille-Vieille en sortant d'Alcolea del Pinar, et l'on entre dans la Castille-Nouvelle. La première chose qui me frappa fut une forêt de *carrascas*, yeuses. La rencontre, en effet, est assez remarquable, car c'est le premier bois que je rencontrai depuis mon départ de France. L'Espagne est le pays le plus nu de l'Europe. Les paysans ont une superstition contre les arbres. Les arbres, disent-ils, attirent les oiseaux, et les oiseaux mangent le blé. Forts de ce bel axiome, ils coupent tout sans pitié; c'est tout au plus s'ils font grace aux oliviers et aux arbres fruitiers, et il a fallu des peines sévères pour les empêcher d'abattre les ormeaux et les charmes que Charles III a fait planter sur quelques grandes routes; encore n'ont-ils pas tous été respectés.

Sorti de ce vestibule, on retrouve l'Espagne tout entière avec sa désespérante nudité. On est là sur ce vaste plateau de Castille, qui s'étend jusqu'à la sierra Morena. Une bruyère triste, solitaire, se déroule devant nous à perte de vue. Un troupeau de moutons noirs y pâture en silence; un berger les garde; il est seul et debout; son chien noir dort à ses pieds; le soleil darde à plomb sur le chapeau qui couvre son front basané (1); le vent soulève les plis de son manteau. Immobile comme un terme antique ou une colonne milliaire, il

(1) Le chapeau castillan a la forme ronde et basse comme le chapeau aragonais, mais il es ailes deux fois moins larges. Le manteau et la chaussure sont les mêmes.

s'appuie nonchalamment sur sa houlette ; cette houlette est une carabine. Il nous regarde passer d'un air indifférent et sans faire un mouvement. Aussi insouciant que le maître, le chien se réveille à peine au bruit des mille sonnettes de nos mules, il soulève à demi la tête, entr'ouvre un œil paresseux, le referme et se rendort. Voilà la véritable idylle espagnole, prise sur nature.

Un voyageur aborde un de ces pâtres taciturnes; il l'interroge sur ces troupeaux, et l'accable de questions.—Combien donnent-ils de laine? Combien valent-ils la pièce? Comment vivent-ils? Que mangent-ils en hiver? Que mangent-ils en été? A quelles maladies sont-ils sujets? En meurt-il beaucoup?

— *Señor*, répond froidement le pâtre à l'intarissable interrogateur, *aquì nacen, pacen, mueren* (1).

Cette vie immobile convient à l'oisiveté séculaire de ce peuple indolent qui hait par-dessus tout la fatigue et qui s'est fait, comme les Hindous, un dieu du repos. Un officier français était logé chez un paysan à son aise; le toit de la cabane était crevé, les murs lézardés, une mare infecte croupissait devant le seuil. Le maître du logis ne s'en apercevait pas; à peine levé, il allait s'asseoir sur un banc de pierre à la porte de la maison, et il fumait là toute la journée, son escopette à côté de lui.

— Mais enfin, lui dit un jour l'officier, si, au lieu de passer votre temps comme vous le faites, vous vouliez vous occuper un peu, vous dessècheriez cette mare, vous raffermiriez votre mur et boucheriez votre toit.

— Seigneur français, lui répondit le paysan en ôtant la pipe de sa bouche avec un flegme imperturbable, l'homme est sur la terre pour ne rien faire et pour adorer Dieu.

La diligence m'emporta tout le reste du jour à travers ces plaines taciturnes, sans qu'un village, un arbre, aucun mouvement du sol vînt rompre la monotonie de l'horizon. Sur le soir, cependant, nous entrâmes dans un pays moins uniforme; le terrain s'accidente; le ligne droite du chemin se brise entre une chaîne de collines et le vaste chateau ruiné de Torija qui commande au loin la route, anime le paysage devenu tout d'un coup pittoresque et le peuple des belliqueux souvenirs du moyen-âge. Les turbans maures couronnent les créneaux, les chevaliers chrétiens sont au pied, les échelles sont dressées; l'assaut commence, grands coups de lance, grands coups d'épée, cris confus, voix terribles, *vive Allah! Gloire à Christ!*..... Au premier détour du chemin la vision s'évanouit.

J'oublie une scène d'un autre genre, à laquelle j'ai assisté à l'un des relais de la route, je ne me rappelle plus lequel. Une chaise de poste dételée était arrêtée à la porte, et le voyageur, qui était étranger, se fâchait pour avoir des chevaux.

(1) Ici ils naissent, ils paissent, ils meurent.

— Quand je vous dis que je n'en ai point, disait le maître de poste avec un grand calme.

— Comment, point! Et ces quatre qui sont à l'écurie?

— Ils sont fatigués. Demain matin ils seront reposés et pourront marcher.

— Et vous vous imaginez donc que je veux passer la nuit ici? je vous dis que je suis pressé.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Je paierai double poste s'il le faut.

— Cela ne donnera pas des jambes à mes chevaux.

— Savez-vous bien que je suis secrétaire d'ambassade?

— Je vous crois sur parole.

— Et que j'ai un ordre du ministre pour avoir des chevaux partout où je passe? En disant cela, il tira une circulaire ministérielle de son porte-feuille et la mit sous les yeux du maître de poste.

— Très bien! dit celui-ci après l'avoir lue, mais le ministre ne dit pas qu'il me remplacera mes chevaux si on me les tue; d'ailleurs je ne vous en refuse pas; demain vous en aurez tant que vous voudrez. Ce soir, c'est impossible.

— Je te donne un louis si tu veux doubler la poste, reprit le voyageur en se tournant vers le postillon qui l'avait amené.

— Je ne peux pas, répondit le postillon en allumant sa cigarette de papier Valence; mes chevaux sont tués, *mis cabalos son matados*. Là-dessus il remonta tranquillement en selle et s'en retourna à petits pas sans s'inquiéter de ce qu'allait devenir le voyageur. Celui-ci était exaspéré, mais sa colère, ses menaces venaient se briser contre cette force d'inertie qui est la puissance de l'Espagnol; le maître de poste était impassible.

— Chien d'Espagnol! s'écria le voyageur hors de lui, je te forcerai bien à obéir, et il sauta sur un pistolet. Ce mouvement fut suivi de l'apparition immédiate de deux ou trois palefreniers armés de fourches, dont la présence imposa à l'étranger, car il était là seul avec un valet qui n'avait pas l'air martial, et il jouait évidemment sa vie. Quant au maître de poste, il n'avait pas sourcillé; il ne dit que trois mots : *Hombre, no te incomodes!* l'ami, ne nous fâchons pas! mais il les accompagna d'un regard dont je n'oublierai jamais l'expression puissante et terrible; on voyait bien qu'il n'aurait pas ajouté un mot de plus, mais qu'à la première démonstration du secrétaire d'ambassade, l'imprudent était mort.

Les négociations étant rompues de manière à ne pouvoir plus être renouées, toute conciliation était devenue impossible. Le maître de poste rentra chez lui avec ses garçons, et le voyageur demeura seul sur la grande route. Il dut s'estimer heureux qu'un meunier voulût bien consentir à lui louer sa mule pour tirer sa chaise au pas jusqu'au premier relai.

— Tout cela vient, me dit le *mayoral*, de ce qu'il a mal pris le maître de poste; car, au fond, c'est un bon enfant. L'Espagnol veut qu'on le res-

pecte et il ne souffre pas qu'on le maltraite; on obtient tout de lui par les bons procédés, rien autrement; vous autres étrangers, vous ne mesurez pas assez vos paroles, et vous vous faites souvent ainsi de mauvaises affaires. Il y a quelques jours qu'il est arrivé une aventure de ce genre dans un des villages que nous avons traversés; trois ou quatre de vos compatriotes qui retournaient chez eux s'y arrêtèrent pour y passer la nuit; ils étaient de belle humeur et disposés à rire; ils voulurent plaisanter avec la servante, et l'un d'eux l'embrassa de force; la fille qui, à ce qu'il paraît, a son *novio* (1) dans la maison, prit la chose au sérieux et alla se plaindre au *posadero* de l'outrage qu'on lui avait fait. Le posadero est un Espagnol de la vieille roche, fort délicat sur le point de l'honneur (*muy pundonoroso*), et il n'entend pas qu'on prenne sa maison pour autre chose que ce qu'elle est. Il monta dans la chambre des jeunes gens avec son grand couteau de cuisine : « Quel est le coupable? dit-il en entrant; qu'on me le désigne, je veux le savoir; où est-il? que le lui coupe l'oreille! je la clouerai à la porte de ma posada, et j'écrirai dessous : ceci est l'oreille d'un Français insolent. » On eut beaucoup de peine à l'apaiser, et j'espère que vos compatriotes profiteront de la leçon; car, voyez-vous, je le connais, le vieux loup, il l'aurait fait comme il le disait. Et, quant au voyageur de ce soir, il doit remercier la Vierge de s'en être tiré à si bon marché : il pouvait lui arriver pis que de courir la poste avec la mule d'un meunier.

En arrivant à Guadalaxara, nous avons trouvé une grande confusion dans la cour de l'auberge; la diligence de Madrid arrivait en même temps que nous, elle était pleine; j'ai compris le péril du premier coup d'œil : les lits, me suis-je dit, vont être rares, et, fatigué d'une nuit blanche, je n'étais pas fâché de reposer quelques heures. Je n'ai donc fait qu'un saut de la voiture dans la meilleure chambre de la posada, et je m'y suis installé en vertu du droit naturel de premier occupant. Mais à peine étais-je en possession de ma conquête que la *posadera*, grande et grosse brune à moustaches, vint me prier de vouloir bien la céder à une dame qui arrivait par la diligence de Madrid. — Ma foi! lui dis-je avec humeur, il n'y a pas de dames en voyage, il n'y a que des voyageurs. Mais, apercevant dans le corridor la dame en question, je me suis exécuté de bonne grace; c'était Judith Grisi.

Je l'avais connue à Florence, à l'époque où elle était la reine du Cocomero; elle revenait de Madrid, après une campagne qui, à ce qu'il paraît, l'a peu satisfaite, quoique sa voix, vivifiée et rajeunie aux feux inspirateurs du soleil méridional, y eût repris toute sa fraîcheur et son éclat. Mais elle n'a pas été comprise, Madrid est la ville du monde la moins musicienne. Elle retournait en Italie avec son mari le jeune comte B., de Milan.

Il va sans dire que, pendant nos pourparlers, tous les lits avaient été envahis; à moins de partager celui d'un inconnu, il fallait me résigner encore

(1) Fiancé.

aujourd'hui à passer la nuit dans mon manteau; mais au lieu de la passer dans l'air enfumé de la posada, j'aimai mieux la passer à la belle étoile; tandis que tout le monde allait chercher son lit ou sa moitié de lit, je sortis pour courir la ville, *embossé* dans mon manteau, ni plus ni moins qu'un hidalgo qui s'en va en bonne fortune.

Guadalaxara est une vieille ville qui fut conquise sur les Maures par un cousin du Cid, don Alvar Fañès. Bien des siècles auparavant, Sertorius avait illustré par sa présence le site qu'elle occupe; son nom veut dire en arabe, fleuve pierreux; il serait plus exact si, au lieu de fleuve, on mettait rues, car elles sont si pierreuses, qu'il faut avoir le pied montagnard pour n'y pas trébucher à chaque pas; sans compter qu'elles sont escarpées au point que quelques-unes en sont inaccessibles et tellement tortueuses, tellement étroites, qu'on s'y coudoie en passant deux, et qu'on s'y perd quand on n'a pas le fil de ce labyrinthe inextricable. Jetées au hasard les unes par-dessus les autres, sans plan, sans ordre, les maisons sont dignes des rues; vu la nuit, au clair de lune, tout cela a une physionomie étrange, mystérieuse; c'est bien la vieille ville du moyen-âge. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle n'est éclairée que par les lampes des madones; mais une lune resplendissante rendait peu sensible la privation des réverbères.

Malgré la lune, je me perdis. Un homme en capuchon, armé d'une lanterne et d'une pique, s'approcha de moi, c'était le *sereno* (guet); il me tira d'affaire et me mit dans le bon chemin, car le *sereno* ne sert pas seulement à crier les heures et le temps qu'il fait, cet enfant de la nuit cumule bien d'autres fonctions. Pour une piécette, il accompagne chez lui le citadin attardé, et le rassure contre la crainte des voleurs; il réveille avant le jour les voyageurs et les chasseurs; il tue les chiens errans dont les hurlemens troublent le sommeil du quartier; il fait la garde aux portes galantes et protége les amours hasardeuses.

— *Caballero!* me dit le *sereno* en s'arrêtant devant un grand bâtiment, voilà ce qu'il faut voir : c'est le palais de son excellence le duc del Infantado.

L'édifice est en effet grandiose et d'un haut style; les pierres extérieures sont taillées en diamant, comme le palais de Florence, mais la galerie supérieure et les balcons sont murés, et l'harmonie de l'ensemble est détruite par cette œuvre de barbarie. La couleur, qui joue un si grand rôle dans l'architecture, me parut magnifique, autant que j'en pus juger à la clarté de la lune; ce sont ces fortes teintes jaunes qui ajoutent tant de prestige aux monumens de Rome. On vante la cour du palais et les fresques du peintre florentin Romulus Cincinnatus. Voilà deux bien grands noms réunis pour un peintre médiocre.

C'est d'ici que partit la première protestation de l'infant don Carlos contre l'abolition de la loi salique; c'est donc ici qu'est née la guerre civile, ce monstre à la gueule béante qui dévore depuis quatre ans les hommes et les trésors de la monarchie espagnole.

— C'est dommage, me dit le *sereno* resté muet à côté de moi, que votre merci ne puisse pas voir le Panthéon.

— Le Panthéon à Guadalaxara! Qu'est-ce donc que cela?

— C'est la sépulture héréditaire de cette illustre famille del Infantado. Il est tout de marbre et rivalise en magnificence avec le Panthéon de l'Escurial, où dorment les rois nos seigneurs qui sont en gloire.

En Espagne, on n'écrit jamais, dans les actes officiels, le nom d'un roi mort, sans le faire suivre des quatre majuscules sacramentables (Q. E. E. G.) *qui est en gloire*, c'est-à-dire dans le paradis. S'il s'agit du roi régnant la formule est (Q. D. G.) *que Dieu garde!* Il ne faut pas oublier que le *sereno* est un fonctionnaire public.

O orgueil castillan! me disais-je en rentrant dans la posada, orgueil de Titan! Il faut venir en Espagne pour voir une famille sans génie et sans gloire se décerner aussi naïvement l'apothéose et faire de sa bière un Panthéon.

Quand nous partîmes de Guadalaxara, la lune était couchée et le soleil n'était pas encore levé; nous avons fait les premières lieues à la clarté des étoiles. Au soleil levant, je vis étinceler au bout de la plaine une forêt de clochers, de dômes, de coupoles, qui me rappelèrent tout d'un coup les campaniles de la Terre d'Otrante, dont ils ont les formes pittoresques et la physionomie orientale; les uns sont de pierre, les autres en faïence peinte comme les minarets maures. Des croix brillaient sur toutes ces crêtes. Cette ville, étincelante comme une cité des *Mille et une Nuits*, est Alcalà de Henarès. Nous n'y entrâmes point; la diligence est dans l'usage de la tourner et de passer au pied de ses murailles. Je regrettai vivement de ne pas m'y arrêter; car ce lieu, deux fois illustre, mérite les honneurs d'un double pélerinage : Cervantès y naquit, Ximenès y est enseveli.

Nés l'un et l'autre dans la pauvreté, ces deux grands hommes furent les enfans de leur génie; seulement la gloire eut pour eux des fruits bien différens, la vie de l'un fut une longue épreuve, la vie de l'autre une longne prospérité; obscur camérier d'un cardinal italien, soldat à Lépante, esclave à Alger, et au retour, pauvre percepteur de bulles en Andalousie, Cervantès mourut comme il avait vécu, dans la misère et l'abandon. Il n'a pas même un tombeau dans son ingrate patrie. Ximenès, au contraire, repose dans le mausolée le plus magnifique qu'il y ait en Espagne, et l'on conserve comme une relique sa crosse épiscopale à côté d'un crucifix d'ivoire sorti de l'oratoire de Sixte-Quint, autre grand homme de ce grand siècle.

La vie de don Francisco Ximenès de Cilneros est écrite dans ce distique de son épitaphe :

PRETEXTAM JUNXI SACCO GALEAMQUE GALERO
FRATER, DUX, PRÆSUL CARDINEUSQUE PATER.

Simple franciscain d'abord, puis provincial de l'ordre, il fut successive-

ment confesseur d'Isabelle-la-Catholique, cardinal, archevêque de Tolède et grand-inquisiteur. Il fonda l'université d'Alcalà et fit la conquête d'Oran en personne et à ses frais. Régent du royaume pendant la minorité de Charles-Quint, il conserva la couronne à ce prince à force d'habileté, et pour prix d'un pareil bienfait, il mourut en disgrace, quelques-uns disent empoisonné! Il avait quatre-vingts ans, n'avait jamais quitté sa robe de moine et ne laissa rien. Malgré la haine et l'envie qui s'attachent aux grandes positions politiques, il conserva tant de prestige sur l'imagination des peuples, qu'il passa jusqu'à son dernier jour pour posséder le don des miracles. C'est bien certainement le seul ministre qui soit mort avec cette réputation.

Ximenès est le plus grand homme d'état qu'ait eu l'Espagne; plus que tout autre, il a contribué au grand œuvre de son unité politique. A peine cette unité était-elle constituée par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle et par la conquête de Grenade, qu'elle fut compromise par la mort du mari de Jeanne-la-Folle; la Péninsule fut menacée alors d'un démembrement, et Ximenès la sauva de cette catastrophe imminente en maintenant le trône à cet ingrat monarque qui ne tarda pas à abuser de cette unité en la tournant au profit d'un despotisme jusqu'alors sans exemple.

Venu un demi-siècle après Ximenès, l'auteur de *Don Quichotte* fit une œuvre tout autre; en réagissant contre cette chevalerie qui, jointe au génie chrétien, dont elle était fille, voire même à l'inquisition, avait tant contribué à l'unité péninsulaire, il brisait un instrument devenu inutile après la victoire. La chevalerie n'avait plus de raison d'être; c'était une institution désormais sans objet, et partant puérile et souvent ridicule. Allah était vaincu, la croix triomphait, l'Espagnol était maître chez lui. L'esprit de conquête et d'aventure avait changé de forme; n'ayant plus de cités maures à conquérir, comme le Cid, on allait chercher des mondes sur les pas de Christophe Colomb.

Seulement une question délicate reste à résoudre, un doute à éclaircir; c'est de savoir si la réaction de Cervantès n'a pas été trop forte, si en arrachant violemment du cœur de sa patrie ce vieux levain chevaleresque qui avait sa grandeur et sa poésie, il ne l'a pas jetée d'un excès dans l'autre, et précipitée dans le grossier égoïsme, dans les intérêts cupides et matériels où croupirent depuis, l'une après l'autre, tant de générations. La chevalerie était un fleuve dévié qu'il ne fallait peut-être pas tarir, mais seulement diriger vers un nouveau but.

La plaine d'Alcalà est coupée par le fleuve Henarès et toute semée de chapelles; là haut, sur ces collines à gauche, était un ermitage bâti en mémoire d'une croix miraculeuse qui apparut dans le ciel à l'évêque Bernard pour lui annoncer la prochaine destruction des Maures. *Hoc erat signum Dei*. Quel nouveau talisman viendra annoncer à l'Espagne la fin de la guerre civile?

Le pays est toujours plus laid à mesure qu'on approche de Madrid; c'est

le plus insignifiant et le plus nu de toute l'Espagne. Il faut ajouter à cela que le chemin devient sablonneux, et que, forcé d'aller au pas, on n'a pas même la ressource d'échapper par la vitesse des chevaux à cette affreuse nature. On est condamné à boire le calice à fond.

Torrejon est le dernier relai avant d'arriver à Madrid. Toutefois, rien n'annonce la capitale; le pays est aussi nu, aussi solitaire que si l'on était à cent lieues de toute ville. Seulement, on aperçoit à quelque distance la fabrique de San-Fernando, et, de l'autre côté, une maison de campagne, l'Alameda, qui appartient à la famille Osuna, et qui est une véritable oasis dans le désert. Mais tout cela est aride; l'eau manque partout. De temps en temps passe un calesse enluminé comme ceux de Naples, où quelque vieux berlingot à cinq mules enharnachées comme des chevaux à la foire. Ce sont là les seuls signes précurseurs de la capitale des Espagnes et des Indes.

La diligence est dans l'usage de s'arrêter à Torrejon, et les voyageurs font toilette afin d'entrer à Madrid décemment. Aussi n'en finit-on pas. L'heure passe, la halte se prolonge; le mayoral s'impatiente; mais il a beau faire retentir la posada du cri de : *Bamos! bamos! Al coche, caballeros! Al coche, señoras!* personne ne paraît, personne ne bouge; les hommes se rasent, les femmes se chaussent, premier soin d'une Espagnole, et le mayoral, poussé à bout, menace de partir seul; le postillon est déjà en selle et fait claquer son fouet; alors seulement l'armée retardataire commence à s'ébranler. Dans les petites choses comme dans les grandes, ce peuple est toujours et partout le même, ajournant tout, remettant tout, comme s'il craignait de compromettre sa dignité en arrivant trop tôt.

Enfin, l'on part, et deux heures après on est à la porte de Madrid.

CHARLES DIDIER.

SALVADOR.

Il y a aux environs de C... une petite maison de campagne dont les derniers arbres de la forêt abritent le toit. Un rosier grimpant étend ses rameaux tout le long de la façade et couronne d'une fraîche guirlande la porte cintrée. La maison est entourée d'un jardin capricieusement planté; l'érable et le cerisier ombragent ses allées; le noyer mêle son feuillage noir aux bourgeons argentés des saules qui bordent la fontaine; l'humble liseron serpente sur des ronces, et, à côté de ses touffes agrestes, s'épanouissent de belles et délicates fleurs, l'œillet couleur de pourpre, le jasmin d'Espagne et l'immense famille des géraniums odorans. Personne, point de bruit sous ces mystérieux bosquets; les persiennes vertes de la maison restent toujours fermées, et les hirondelles suspendent leurs nids sous le balcon. Si quelque promeneur égaré hors du vaste parc de C... s'arrête en passant devant cette grille qui tourne en criant sur ses gonds rouillés, s'il jette un regard dans ces allées désertes, il entrevoit, parmi les saules, un mausolée de marbre blanc surmonté d'une urne cinéraire. Alors un vieux jardinier en habit de deuil s'approche lentement et raconte, sans se faire prier, une lamentable histoire, l'histoire de deux amans qui, après avoir mis fin à leur vie par un double suicide, reposent réunis pour toujours dans cette tombe. Une lettre tracée de leur main et trouvée près d'eux, manifesta cette dernière volonté, que les exécuteurs testamentaires ont religieusement accomplie.

Depuis cinq ou six ans, l'honnête jardinier, toujours en grand deuil, cultive les fleurs, sable les allées de ce jardin funèbre, et raconte aux passans curieux l'histoire des deux amans et l'exemple mémorable qu'ils ont laissé de leur fidélité, exemple touchant et auquel il ne manque rien que d'être vrai : le dénouement de ce drame terrible fut un mensonge fait en face de la mort.

Cette jolie maison de campagne, ce jardin semé de tant de fleurs, ces rians bosquets appartenaient, il y a quelques années, à une jeune femme qui venait y passer les mois d'été. Mme de Laudon était restée veuve à vingt ans avec une assez belle fortune; elle n'avait point de famille ni personne auprès d'elle qui eût le droit de conseil et de surveillance. Dès-lors elle jouit de l'indépendance et des avantages de sa position dans toute leur plénitude; elle arrangea sa vie selon ses goûts, ses caprices, ses passions, et fit, avec le moins de bruit possible, des fautes qui eussent ruiné la réputation d'une femme honnête. La sienne resta à peu près intacte, grace à son habileté, à ses charmes, et surtout à l'inconstance de son cœur. C'était un type unique peut-être que Mme de Laudon; elle pratiquait l'amour comme heureusement peu de femmes l'entendent; ce sentiment était le but et l'unique occupation de sa vie; pour elle, ce n'était point un jeu; elle y allait toujours de bonne foi, avec des transports, des douleurs, des joies et des larmes véritables; mais sa passion n'avait de durée que le temps de rendre un homme fou. Elle s'emparait d'un cœur, l'enivrait, le brûlait, le déchirait, le tordait et le rejetait sans calcul, sans méchanceté, par instinct, comme le renard étrangle les poules. Elle avait au cœur des trésors d'amour et de dévouement qu'elle donnait sans réserve, et qu'elle reprenait sans miséricorde. Beaucoup d'hommes l'avaient aimée; jamais nul ne l'avait quittée, et, chose inouie, tous étaient restés ses amis à la vie et à la mort. C'est qu'elle entendait merveilleusement la péripétie de ces drames dont elle jouait de verve toutes les scènes. Quand son cœur s'était épuisé dans tous les emportemens d'une passion, quand une mortelle lassitude succédait à ses transports, lorsqu'un amant devenait impuissant à ranimer ses flammes éteintes et qu'elle avait tout à redouter de sa douleur et de son ressentiment, elle déployait des ressources miraculeuses. Le dénouement s'opérait sans cris et sans secousses; ce n'était pas une rupture, c'était un adieu. Elle trouvait toujours de si grandes raisons, des motifs de fierté, d'honneur, de délicatesse si puissans pour faire ce sacrifice, que l'amant désespéré la quittait en jurant à ses genoux de l'aimer jusqu'à son dernier jour, et s'en allait

un peu consolé par la ferme persuasion qu'il n'aurait point de successeur. L'impression que laissait cette femme était indélébile; ceux qui l'avaient aimée ne pouvaient plus aimer ailleurs, et jamais ils ne se retrouvèrent en face d'elle sans émotion, sans regrets, sans retours vers l'immense bonheur qu'elle leur avait donné. Elle n'avait point l'air de ce qu'elle était, et elle passait aux yeux des indifférens pour une femme froide, indolente et même un peu prude. Son parler était doux et voilé, ses manières nonchalantes, sa conversation fine et naïve. Elle était d'une beauté frêle et languissante qui ne frappait point au premier abord, mais dont on découvrait une à une toutes les perfections : pour ceux qui l'avaient aimée, nulle autre femme n'était belle.

Mme de Laudon était veuve depuis quatre ans, et elle commençait à sentir cette fatigue, cette impuissance de l'ame qui suit les émotions coup sur coup renouvelées, lorsqu'elle rencontra un homme à la vue duquel son cœur se réveilla avec les transports et les illusions d'un premier amour. C'était un Espagnol nommé don Salvador de la Vega. Les évènemens politiques de la Péninsule l'avaient jeté en France avec les débris de sa fortune; il y vivait dans la situation humble et précaire d'un proscrit que les rancunes du pouvoir poursuivent jusque sur un terrain neutre.

Salvador n'était point beau, il n'avait pas non plus un esprit très remarquable, mais quelque chose en lui révélait une ame courageuse, énergique, emportée dans son amour et dans sa haine. Il avait la dignité fière, l'air noble, les manières froides et polies d'un Espagnol de bonne race, et sa réserve dissimulait assez ce qui lui manquait de grace et de culture d'esprit. Son attitude dans le monde frappa Mme de Laudon; elle devina sous ces formes graves et à travers cette tenue impassible une ame ardente, des passions inquiètes, flottantes, cherchant un but et ne sachant où le prendre. Elle comprit que la femme aimée de cet homme deviendrait sa religion, son dieu, l'arbitre souverain de sa vie et de sa mort, et elle n'eut pas peur d'un tel amour. Alors, avec toutes les graces, tout le laisser-aller de sa coquetterie, elle vint à lui; elle recommença son rôle; elle fut faible, ingénue, timide et passionnée de bonne foi, comme à son premier amour, et, comme tous les autres, Salvador y fut trompé, il l'aima et il fut heureux.

Les commencemens de cette liaison ne ressemblèrent à rien de ce qu'avait expérimenté Mme de Laudon; elle était aimée avec des transports de bonheur, de jalousie, de fureur, de repentir et de tendresse

qui ne lui laissaient nul repos, nulle trève entre des scènes effroyables et les heures d'extase que Salvador passait à ses genoux. Il la subjugua autant par ses défauts que par son amour; elle avait besoin de ces émotions violentes; il fallait à son ame blasée les luttes incessantes d'une passion aussi orageuse.

Tout cela durait depuis six mois; on était au commencement de l'été. Mme de Laudon vint habiter sa maison de campagne; Salvador s'établit à C... Alors ils vécurent pour eux seuls. L'amour de l'Espagnol était d'une trempe à résister long-temps au repos de ce continuel tête-à-tête; mais Mme de Laudon ne tarda pas à ressentir les premiers symptômes de cet allanguissement qui la prenait au cœur dès qu'elle allait cesser d'aimer.

D'abord elle avait été heureuse de faire tous les sacrifices qu'exigeait la jalousie effrénée de son amant; elle s'était sans regret éloignée du monde, elle avait renoncé d'un cœur plein de soumission et de joie, à ses relations, à ses amitiés; elle avait consenti à ne plus vivre que pour son amour; mais le moment était venu où tout ce qu'elle avait donné, elle allait le reprendre. L'ennui l'avait gagnée; les exigences de Salvador lui semblaient exorbitantes; elle sentait son joug, et elle était près de s'y soustraire avant que l'Espagnol eût seulement soupçonné ce qu'elle avait au cœur d'indifférence et de dégoût.

Un soir, Salvador l'avait menée jusqu'à la lisière du bois de C...; ils marchaient lentement, lui, heureux des émotions que donne un amour exalté, plein de dévouement et de foi; elle, languissante et silencieuse. Le soleil venait de disparaître à l'horizon; l'air était calme et transparent. Les plaines unies et verdoyantes du Valois se déroulaient vers le nord, jalonnées de clochers dont la flèche hardie dominait quelques humbles villages cachés entre les quinconces de pommiers; la forêt élevait ses cimes touffues et secouait l'ombre et la fraîcheur sur le sentier bordé de saxifrages et de grandes scabieuses.

— Que cette soirée est belle! qu'il fait doux ici, près de toi, ma Flavie! s'écria Salvador en passant un bras autour de la taille souple de Mme de Laudon.

Elle pressa faiblement la main qui tenait les siennes, soupira et ne répondit rien.

Un moment après, elle dit dans un élan de sincérité :

— Que la vie est une chose stupide! Qu'il est difficile d'être heureux!

Salvador s'arrêta inquiet et surpris.

— Eh quoi! dit-il, notre bonheur ne te semble-t-il pas désormais assuré? Que peux-tu désirer ou craindre? Penses-tu que je cesserai jamais de t'aimer? As-tu quelque jalousie au cœur, quelque doute? Mon Dieu! parle-moi... D'où vient ta tristesse? Pourquoi n'es-tu pas heureuse?

Elle soupira encore plus profondément et baissa la tête sans répondre. Elle était bien décidée à manifester tout ce qu'elle éprouvait d'abattement et de souffrance, mais elle n'en pouvait pas avouer le motif; elle se contenta de dire avec une franchise qui gardait la moitié de ce qu'elle avait dans le cœur :

— Mon Dieu! je suis triste jusqu'à la mort! L'avenir m'effraie.

— Que faut-il donc pour te rassurer? répondit Salvador; ne sommes-nous pas l'un à l'autre maintenant? Le monde n'est plus entre nous; nous n'y retournerons jamais; c'est pour nous seuls que nous avons juré de vivre. Quel bonheur est comparable au nôtre? Cachés dans ce paradis et pour toujours ensemble, pour toujours! il y a dans ce mot la promesse de toute une vie d'amour et de bonheur! Ne le sens-tu pas, mon ame?

Elle s'appuyait distraite au bras de l'Espagnol et réfléchissait aux moyens de se soustraire à cette passion obstinée. Salvador crut comprendre ce silence; il sentait que les paroles manquent aux émotions intimes et profondes; heureux, plein de ferveur et d'amour, il murmura en pressant Mme de Laudon contre son cœur :

— C'est pour la vie!... Oui, mon bonheur est grand! Peu m'importe ce que j'ai perdu! Ma fortune, mon pays, ma famille, je ne regrette rien; tu as tout remplacé, tu es tout pour moi... Auprès de ton amour, que sont les autres biens de ce monde!

A ces mots, Mme de Laudon sembla se réveiller, elle entrevoyait un moyen d'en finir avec cet amour opiniâtre, et entrant aussitôt dans son rôle, elle dit avec un accent triste et ferme :

— Mon ami, voici déjà long-temps qu'un affreux souci me ronge...

— Toi, Flavie? interrompit Salvador avec une surprise pleine de douleur et de reproches, tu as une peine que j'ignore?

— Oui, j'ai un grand chagrin, un remords...

Et comme il l'interrogeait d'un regard défiant et triste, elle ajouta :

— Tu as reçu hier des lettres d'Espagne!

— Je les ai là, répondit-il rassuré. Veux-tu les voir?

— Pourquoi? tu m'as dit tout ce qu'elles contenaient. Hélas! quelles tristes nouvelles!

— Il est vrai, tous mes biens sous le séquestre; mais en ceci que te reproches-tu? Je ne te comprends pas.

— Hélas! j'aurais dû plus tôt accomplir la résolution que me dictait mon dévouement, s'écria Mme de Laudon; ta générosité veut en vain le dissimuler; tu m'as fait un sacrifice immense et que je ne devais pas accepter; j'ai été un obstacle dans ta vie... Il est temps que tu reprennes dans le monde la position que tu n'aurais jamais dû perdre, et dont je t'ai privé...

— Que veux-tu dire? interrompit-il avec véhémence; que parles-tu de rang, de fortune? Ce n'est pas toi qui me les a ôtés!...

— Non, mais je t'empêche de les reprendre. N'est-ce pas pour moi que tu as refusé d'épouser ta cousine, doña Inès? Toi, le marquis de la Vega, toi, le petit-fils d'un grand d'Espagne, tu végètes dans l'exil, tes titres sont abolis, ta fortune confisquée, tu vis obscur et pauvre... ce mariage aurait changé ton sort, toi-même me l'as dit...

— Je l'ai refusé, interrompit-il, je l'ai refusé sans hésiter; ne l'as-tu pas voulu?

— Dieu me pardonne de n'avoir pas pris alors la résolution que je prends aujourd'hui! Salvador, il faut que tu épouses doña Inès de la Vega, il faut que le grand majorat, la belle fortune dont elle est l'héritière ne sortent pas de ta famille...

— Ainsi, tu penses que je devrais renoncer à toi! s'écria Salvador, tu penses que pour une misérable ambition d'argent, je pourrais étouffer les sentimens les plus chers et les plus profonds de mon cœur? Et quelle femme, grand Dieu! épouserais-je avec cette magnifique fortune! Sais-tu bien ce qu'est doña Inès? Une pauvre créature dont la plus riche dot ne saurait couvrir les difformités. Voici tantôt deux ans qu'elle est entre les mains des médecins de Montpellier qui travaillent à redresser son cou de travers et ses épaules inégales; elle est laide, contrefaite; non, non, ce n'est pas moi qu'elle fera duc de la Vega...

— Ainsi, quand même nous ne nous serions pas aimés, Salvador, vous auriez refusé la main de doña Inès? dit Mme de Laudon en le regardant en face.

L'Espagnol ne mentait jamais; il réfléchit un moment; puis il répondit :

— Je crois que non.

— Vous vous trompez, Salvador; l'ambition, la nécessité, eussent

fait taire les répugnances de votre cœur. Si nous ne nous étions pas connus, vous seriez aujourd'hui duc de la Vega, vous seriez riche et puissant, vous feriez envie à vos ennemis.

— Eh bien! laisse-moi le bonheur de t'avoir tout sacrifié. Oui, je pouvais me faire une fortune plus grande, une situation plus élevée que celle dont on m'a dépouillé; j'ai préféré ton amour.

Ce mot était une arme dont Mme de Laudon devait se servir sans miséricorde. Elle fit un étalage immense de douleur et de dévouement; elle persista dans son sacrifice. L'Espagnol le refusait avec des transports de reconnaissance et d'amour; mais cette femme, qui fut si faible pour celui qu'elle aimait, avait une volonté de fer contre celui qu'elle n'aimait plus. A l'abri d'un si beau prétexte, elle ne craignit plus le désespoir de Salvador, elle se sentit à l'abri de ses soupçons et de sa vengeance; dès-lors rien ne l'arrêta pour en finir.

Ils rentrèrent. Salvador était triste, effrayé, et Mme de Laudon très fatiguée. Ils s'assirent sous les tilleuls de la terrasse, et la jeune femme appuya sa tête sur l'épaule de l'Espagnol. Le vent du soir déroulait les boucles soyeuses de sa chevelure; elle se voila de l'écharpe transparente qui tombait autour de ses épaules, et demeura immobile aux bras de Salvador.

— Quelle cruelle preuve d'amour tu voulais me donner, ma Flavie! dit-il en la baisant au front à travers le léger tissu qui couvrait ses beaux yeux.

Et long-temps il lui parla tout bas avec une tendresse, un bonheur, des larmes indicibles; mais cette voix n'avait plus d'écho. En vain elle murmurait émue et frémissante, nulle autre voix ne lui répondait, et le doux bruit du feuillage et des eaux soupirait seul à l'oreille de Salvador : Mme de Laudon s'était assoupie en l'écoutant.

Enfin, après un silence, il dit doucement en la serrant contre son cœur :

— Tu ne me parles pas; à quoi penses-tu, mon amie?

Ce mouvement la réveilla.

— A toi, répondit-elle avec un long soupir; à toi, toujours.

— Mais tu ne veux plus que j'épouse doña Inès? tu renonces à tes résolutions?

— Tu verras de quels sacrifices je suis capable.

— Va, je saurai les refuser! s'écria-t-il heureux et inquiet; je renonce à ma fortune, à ma carrière politique, à tout ce qui n'est pas toi; je t'appartiens pour toujours; mon avenir, ma vie, je te donne tout!

— Mon Dieu! qu'en ferais-je? pensa Mme de Laudon.

Puis, elle dit en se levant :

— Adieu, Salvador. Voyez, il se fait tard; minuit déjà, et demain vous devez vous lever avec le soleil pour cette partie de chasse.

— J'ai bonne envie d'y renoncer.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle durera jusqu'à la nuit, et que je serais de retour trop tard près de toi.

— Ah! dit Mme de Laudon, vous ne reviendriez que le soir?

Puis elle reprit après réflexion :

— Eh bien! cela vaut mieux. Depuis tantôt trois mois, nous ne nous sommes pas quittés un seul jour; j'ai renvoyé d'une semaine à l'autre quelques visites de voisinage que je ne pouvais faire avec vous...

— Des visites! interrompit Salvador avec un sourd mécontentement. Ah! Flavie, vous voulez donc que nous ne soyons plus seuls?

— Il faut que j'aille voir la sœur du curé, reprit-elle sans s'émouvoir; c'est une vieille fille paralytique qui, depuis trois ans, n'est sortie de la chambre que pour se faire porter à l'église le jour de Pâques. Il faut que je fasse aussi une visite à la femme du percepteur, une bonne dame à laquelle j'ai mille obligations. C'est fort mal de ma part de l'avoir tant négligée.

— J'irai donc chasser, dit l'Espagnol en soupirant.

Elle lui tendit la main avec un petit geste d'adieu.

— A demain soir, dit-il. Que je serai heureux de te retrouver après cette longue journée! Ma Flavie, adieu!

Elle se laissa emmener jusqu'à la grille du jardin. Là, ils se quittèrent. Elle suivit l'Espagnol du regard jusqu'au détour de l'allée; puis, quand il eut disparu, elle murmura :

— Ce pauvre Salvador! s'il pouvait se consoler sur-le-champ!.... Allons, il faut en finir. Dans un mois, dans un an, cette situation serait ce qu'elle est aujourd'hui. Il vaut mieux couper court à tous ces tiraillemens et prendre une résolution.

Mme de Laudon rentra sur-le-champ pour donner ses ordres; il n'y avait pas un moment à perdre.

— Je retourne demain à Paris, dit-elle; je n'emmène que Juliette. Nous irons par la diligence.

— Madame veut prendre la voiture qui passe au bout de l'allée à sept heures? dit la femme de chambre étonnée.

— Oui; il y a toujours des places. Je l'attendrai sur le chemin.

Faites ma malle pour un voyage de quelques semaines; nous irons plus loin que Paris peut-être.

Mme de Laudon passa le reste de la nuit à écrire une longue lettre pour Salvador. Elle arrangea laborieusement trois pages de regrets, de protestations, de vœux sincères et d'adieux pathétiques, toutes phrases banales, saupoudrées de points d'exclamation : « Mon sacrifice sera complet, disait-elle en finissant. Je n'emporte pas même l'espoir de vous revoir; je vais m'ensevelir dans quelque retraite où votre nom même ne saurait arriver. Salvador, je vous en supplie à genoux, aidez-moi à accomplir cette cruelle résolution; je me dévoue à votre avenir, à votre bonheur. Ne me rendez pas cet effort plus douloureux et plus difficile par une persistance qui ferait beaucoup de mal à tous deux, sans ébranler ma détermination. Mon ami, vous ne m'écrirez point, vous ne chercherez pas à savoir ce que je serai devenue; ce n'est qu'après plusieurs années d'absence que nous pourrons nous revoir. Partez sur-le-champ pour Montpellier; accomplissez votre destinée, comme j'accomplis mon devoir, avec fermeté. Adieu pour long-temps, mais non pas pour toujours peut-être! adieu, mon Salvador! »

Mme de Laudon avait raison de compter sur un premier mouvement de douleur pour être obéie sur-le-champ. Le lendemain, lorsque Salvador ne la trouva plus, lorsqu'il eut achevé de lire cette lettre d'adieu, il devint comme fou. Pendant deux jours, il ne prit point de repos; il vint à Paris, il retourna encore à C..... Il chercha partout Flavie, et personne ne put lui dire où elle était allée. Le troisième jour, il se jeta dans la malle-poste, et partit pour Montpellier.

Environ six mois plus tard, Mme de Laudon revint à Paris, après un voyage en Angleterre; elle en rapportait les impressions les plus pâles et les plus insignifiantes que son cœur eût jamais éprouvées. Elle était languissante, éteinte, à bout de toute puissance d'émotion, telle enfin que quand Salvador avait donné une si vive impulsion aux facultés émoussées de cette étrange organisation.

Mme de Laudon n'avait eu aucune nouvelle de l'Espagnol; elle ne savait pas, même indirectement, ce qu'il était devenu, et d'abord elle s'en inquiéta peu. Elle se souvenait pourtant de lui dans ses momens de désœuvrement et d'ennui, quand elle se trouvait en face d'un certain Anglais qui l'avait suivie sur le continent pour lui prouver le dévouement d'un amour dont elle n'avait pu venir à bout de se soucier. Lord Wilson était un de ces hommes peu embarrassans qu'il n'est jamais urgent de congédier. Il n'était ni susceptible, ni

exigeant, ni jaloux; il ne regardait pas en dehors de lui-même, ne demandait la raison de rien, et ne sourcillait pas devant les plus étranges caprices; il s'en allait, revenait, restait, à la volonté de Mme de Laudon, et sans jamais solliciter l'explication d'une foule de réticences et de contradictions évidentes dans les procédés et les sentimens de la jeune femme. Elle était si sûre de le congédier d'un mot, sans secousse et sans effort, qu'elle n'en prenait pas la peine. Lord Wilson semblait comprendre tout ce qu'il y avait de provisoire dans cette situation; car, après s'être hasardé à faire quelques propositions de mariage, il avait dit fièrement :

— Ma chère, vous ne me répondez ni oui ni non; eh bien! je ne vous en parle plus. Si quelque jour vous vous décidez, vous me le ferez savoir.

Mme de Laudon finit par éprouver une certaine curiosité d'apprendre ce qu'était devenu Salvador, et un jour qu'elle était encore plus ennuyée que de coutume, elle songea à aller dans la maison où elle l'avait vu pour la première fois; c'était chez une de ses amies de pension.

— Bonjour, ma pauvre belle! s'écria Mme D... en la voyant; mais d'où viens-tu donc? voilà des années que tu as quitté Paris. Tu n'es pas mondaine comme moi; la retraite, la vie des champs, voilà ce que tu aimes; tu es bien heureuse d'être si sage.

— J'ai voyagé, dit languissamment Mme de Laudon, je ne me porte pas bien; les médecins m'avaient conseillé d'aller en Angleterre.

— Allons donc! tu es comme une rose, tu as quelque chose de frais, de serein dans le teint et la physionomie, qui repose la vue de ceux qui te regardent; la quiétude, la douce mélancolie du veuvage respirent en toi; va, tu fais bien de ne pas te remarier; tu ne serais pas si jolie avec tous les soucis que donnent ces abominables maris, surtout quand on les aime un peu. Tu es bien heureuse de ne rien aimer.

— Tu crois? dit Mme de Laudon entre un soupir et un sourire; puis elle reprit : Donne-moi donc des nouvelles de ce monde qui a pu me croire morte et au milieu duquel je vais arriver comme un revenant; tes soirées étaient charmantes; te rappelles-tu cet Espagnol?...

— Don Salvador de la Vega? il avait pour toi une passion malheureuse, je m'en suis douté tout d'abord. Il ne t'en a sans doute jamais rien dit. C'est passé maintenant. Il a voyagé, mais depuis deux mois le voici de retour à Paris; il vient me voir souvent.

— Ah! et n'est-il pas marié? demanda Mme de Laudon; on disait qu'il devait épouser une de ses cousines.

— Tu savais cela? Je croyais qu'il n'en avait pas été question avant ton départ : il paraît que la négociation a fort traîné en longueur; mais c'est décidé à présent, tu arrives à point pour assister au bal de noce; M. de la Vega se marie après la quinzaine de Pâques.

— Tant mieux! s'écria du fond de l'ame Mme de Laudon.

— C'est un fort grand mariage; il doit être tout étourdi de son bonheur.

— Mais il me semble qu'il y a là tout un système de compensations; un beau titre, une grande fortune et une femme...

— Une femme charmante, belle comme un ange!

— Comment! interrompit Mme de Laudon stupéfaite, elle est bossue!

— Mais ce n'est pas la bossue qu'il épouse, répliqua Mme D... Tu ne sais pas toute cette histoire; c'est un roman. Je vais t'expliquer cela. Le duc de la Vega avait deux filles; l'aînée, qui a hérité du majorat, est, dit-on, une pauvre petite créature laide et mal faite; sa sœur doña Theresa, celle qui n'avait rien qu'une dot assez mince pour entrer au couvent, est au contraire une belle jeune fille. On l'avait laissée en Espagne, et Mlle de la Vega était venue depuis quelques mois à Montpellier pour sa santé, lorsque don Salvador entama les négociations de mariage. Tout était décidé lorsque la duchesse de la Vega prit subitement une grande résolution. Elle considéra les disgraces de son chétif individu, les petites chances de bonheur qu'elle aurait dans le monde, et le peu de place qu'elle occuperait dans le cœur de son mari; soit frayeur, soit grandeur d'ame, elle renonça à tout et déclara fermement qu'elle allait prendre au couvent la place de sa sœur à laquelle, par acte public et authentique, elle voulait céder sa fortune et son titre. Il fallut l'agrément du roi d'Espagne pour cette espèce d'abdication; ensuite les deux sœurs vinrent à la frontière. Leur entrevue a été fort touchante; elles ont passé quelques jours ensemble; puis l'une est allée s'enfermer dans son couvent, et l'autre, accompagnée d'une vieille parente qui lui sert de dame de compagnie, est venue à Paris où M. de la Vega l'avait précédée de quelques jours. Je lui ai fait une visite; elle ne parle pas français, elle a l'air fort espagnol; mais elle a des yeux..... et puis seize ans; son fiancé doit en être amoureux.

— Tu crois? dit Mme de Laudon avec une sorte de malaise.

— Il me paraît fort heureux d'épouser avec ce beau titre et cette

grande fortune une belle jeune fille, qui vaut encore mieux que sa dot.

— Il mérite son bonheur, et je désire fort le revoir pour lui faire mon compliment.

— Tu le verras ce soir même si tu veux; il vient toujours à mes samedis; tu resteras à dîner avec moi.

— Mais je suis dans un négligé à faire peur! s'écria Mme de Laudon en jetant un coup d'œil sur la glace.

— Quel scrupule de coquetterie! Tu es fort bien ainsi, je t'assure. Va, nous n'aurons que des gens qui ne valent pas tant de frais. Je ne sais où se tiennent les dandies, les beaux fils, qui venaient jadis à mes samedis; j'ai pourtant toujours mes jeunes femmes, mes jolies veuves, mes nobles douairières; mais cela ne suffit pas pour faire un salon; il faut des hommes, de jeunes hommes, et nous n'avons plus que de vieux garçons; M. de la Vega seul nous est resté fidèle.

— Je te présenterai un Anglais, lord Wilson; il n'est pas beau, mais il n'a que vingt-huit ans.

— Bon! répondit Mme D..., j'aime les Anglais; il font très bien dans un salon. Leur tenue est parfaite; s'il manque un quatrième au whist ou à la bouillotte, ils sont toujours prêts. A la vérité, ils ne causent pas; mais il faut de ces hommes qui font tapisserie; on les a pour l'ornement, comme ces fleurs sans parfum qu'on met dans les jardinières.

Après le dîner, Mme de Laudon s'établit dans une causeuse au fond du salon, et resta là livrée à une préoccupation profonde. Elle s'étonnait de l'espèce d'émotion qui s'éveillait en son cœur; elle était distraite, animée, elle tressaillait chaque fois que la porte s'ouvrait. Quelque chose du passé venait de renaître; mais une certaine amertume dominait toutes ces impressions.

Il y avait beaucoup de monde déjà quand on annonça Salvador. Mme de Laudon se retira dans l'angle de la cheminée, à l'abri d'une table de jeu; d'abord l'Espagnol ne la vit point; c'était bien lui, tel qu'elle l'avait aimé, toujours grave et fier, avec son beau regard et sa noble physionomie; seulement il semblait plus animé, plus empressé de répondre à l'accueil qu'on lui faisait; il était mieux dans le monde. Mme de Laudon devint tremblante quand il s'approcha; elle sentit les battemens de son cœur se réveiller au son de sa voix. Il passait devant elle sans la voir, alors elle quitta sa place et se montra subitement à lui. L'Espagnol s'arrêta, nul mouvement ne décela son étonnement et sa profonde émotion; mais il devint excessivement

pâle et put à peine balbutier quelques mots. Mme de Laudon avait repris un peu de sang-froid.

— Je ne pensais pas, monsieur, avoir le plaisir de vous rencontrer ici ce soir, dit-elle ; vous avez voyagé?

Il ne répondit que par un geste affirmatif.

— J'arrive aussi, reprit-elle, j'ai passé quelques mois en Angleterre, je comptais y demeurer un an; mais j'y serais morte de consomption; il a fallu revenir. Vous avez fait, vous, monsieur, un plus heureux voyage.

— Je vous ai obéi, répondit-il en espagnol.

Mme de Laudon s'appuya au coin de la cheminée; et jetant un coup d'œil rapide autour d'elle pour s'assurer que personne ne l'observait, elle dit avec mélancolie :

— Oui, parlons cette belle langue que vous m'avez apprise. Combien ces accens me sont doux! Qu'il y a long-temps que je ne les entends plus! Dites-moi tout ce qui vous est arrivé pendant cette longue absence. Vous êtes heureux, Salvador, plus heureux encore que je ne l'avais espéré....

— Oui, très heureux, interrompit-il vivement; Mlle de la Vega est un ange de beauté, d'innocence. Quel cœur misérable, flétri, déchiré, ne retrouverait un peu de bonheur en face d'une si pure et si charmante créature! Il faudrait être maudit pour ne pas l'aimer. Oh! oui, je suis heureux!

A ces mots, Mme de Laudon leva sur l'Espagnol un long regard, et répondit avec un soupir :

— Hélas! tant mieux!... Vous viendrez me voir, Salvador?

Il ne répondit que par une inclination de tête, et s'éloigna, comme s'il eût craint de prolonger cette situation. Mme de Laudon ne tenta point de se rapprocher de lui, et le reste de la soirée ils ne se parlèrent plus.

Il y a dans certaines organisations un besoin d'émotion si effréné, qu'elles ne souffrent véritablement que du repos, où parfois elles tombent par impuissance. Comme les plantes qui croissent aux lieux élevés, elles ne vivent que battues par le vent et les orages; elles résistent aux peines cuisantes, à la douleur qui ronge et, entre toutes les tortures morales, l'ennui seul est capable de les tuer. Mme de Laudon avait l'ame ainsi trempée; il lui fallait les agitations, les larmes, les joies amères que donnent les passions; depuis long-temps elle ne s'était trouvée si heureuse que pendant cette nuit qu'elle passa tout entière à pleurer après avoir revu Salvador. Le passé revenait

à sa mémoire avec ces alternatives de désespoir et de bonheur qui, pendant long-temps, avaient fait un drame dans chaque jour de sa vie. Elle était encore sous l'influence de ces souvenirs lorsque lord Wilson se présenta le lendemain matin. En apercevant cette figure débonnaire et souriante encadrée dans de grands cheveux blonds symétriquement bouclés, la jeune femme éprouva un mouvement d'impatience. Elle prit d'une main distraite l'inévitable bouquet que l'Anglais lui apportait chaque jour depuis cinq mois, et lui fit signe de s'asseoir sans le regarder ni lui sourire. C'était un importun qui venait se jeter au travers de ses préoccupations; la veille, il l'ennuyait; ce jour-là, il la gêna, et elle résolut d'en finir. Mais ce n'était pas chose aussi aisée qu'elle l'avait pensé d'abord; lord Wilson n'offrait aucune prise, aucun prétexte; tout en lui était si uni, si poli, qu'on ne savait de quel côté saisir l'occasion d'une rupture; tout glissait sur cette inaltérable surface. Mme de Laudon vit bien qu'il n'y avait pas deux moyens de se débarrasser d'un tel amant; et prenant sur-le-champ son parti, elle se décida, pour la première fois de sa vie, à faire une espèce de confidence. En ceci, elle fut poussée d'abord par le désir de changer une situation qui lui pesait, ensuite par le besoin d'épancher son cœur et de parler de Salvador.

Elle était si sûre de la discrétion et du dévouement de l'Anglais, qu'elle n'hésita pas.

— Mon cher George, lui dit-elle après un silence, voici bien long-temps que j'ai sur les lèvres un aveu pénible, douloureux, un aveu que je ne puis faire qu'à mon meilleur ami... Vous êtes mon meilleur ami, George...

Il s'inclina en ouvrant de grands yeux étonnés, et Mme de Laudon reprit :

— Avant de vous connaître, George, j'avais rencontré un homme que j'aimais avec toute la tendresse, tout le dévouement dont le cœur d'une femme est capable, comme on n'aime qu'une fois...

— Est-il possible! s'écria lord Wilson avec une grande bonne foi.

Puis comme il s'aperçut que Mme de Laudon avait les larmes aux yeux, il se hâta d'ajouter :

— Ne pleurez pas, ma chère, c'est un malheur; qu'y faire à présent? Dites-moi comment cela s'est passé.

Alors Mme de Laudon raconta ses amours avec Salvador, leur séparation, qu'elle expliqua comme un grand acte de dévouement de sa part, et la rencontre de la veille. Elle parlait avec ferveur et les larmes aux yeux, car tout cela était vrai pour le moment. Qui n'au-

rait cru que cette femme avait au cœur un amour constant et profond, une de ces passions qui peuvent sommeiller, mais qui ne meurent jamais? Ce long récit était entremêlé de distinctions subtiles et de profonds raisonnemens adressés à lord Wilson, pour lui prouver que son bonheur avait été l'erreur d'un moment, et qu'il devait se résigner, sans rancune et de bonne grace, à son rôle d'ami. Le pauvre homme écoutait d'un air consterné, et murmurait de temps en temps en hochant la tête :

— Je comprends, je comprends très bien!... Ah! je ne m'en étais pas douté!...

— Que je suis malheureuse! dit Mme de Laudon en finissant, c'en est fait, il va se marier! Je l'ai voulu... Hélas! où trouverai-je la force de supporter une si grande douleur!...

— Il faut voyager, ma chère, dit vivement l'Anglais; quand on a des peines, le meilleur moyen de les soulager, c'est de les fuir. Je vous accompagnerai.

— Non, mon cher George, répondit-elle, je veux boire le calice jusqu'à la lie, je veux connaître celle que va épouser Salvador; je veux voir leur mariage. Mon Dieu! donnez-moi la force et le courage dont j'ai tant besoin!

Dès ce moment, George Wilson devint le confident patient et discret de tout ce que voulut bien lui dire Mme de Laudon; il oublia avec une grande générosité son rôle d'amant, et fut pour elle un ami tout dévoué. Elle y avait compté, car son habileté consistait surtout à tirer parti de ces crises qui perdent, en général, les autres femmes.

Le lendemain, Salvador se présenta chez Mme de Laudon; elle savait bien qu'il viendrait, elle était seule, et sans arrière-pensée, sans plan arrêté, elle s'était environnée de tout ce qui pouvait rappeler le passé. Elle reçut l'Espagnol dans son boudoir; tout y était comme un an auparavant, quand elle l'y attendait chaque soir. Les fleurs qu'il prenait plaisir à effeuiller sur les beaux cheveux de Flavie s'épanouissaient encore dans cet air tiède, tout imprégné des parfums qu'elle aimait, le livre où ils avaient souvent lu ensemble, était ouvert sur le pupitre et elle était là comme naguère, languissante et belle.

Salvador se sentit troublé jusqu'au fond de l'ame; les heures les plus douces, les meilleures de sa vie, revinrent à son souvenir; ce fut comme un éclair qui illumina tout le passé et le lui rendit un moment. Éperdu, tremblant, il regarda, les larmes aux yeux, tout ce qui

l'environnait; puis, tendant les bras à Mme de Laudon, il la serra contre sa poitrine avec une sorte de fureur et s'écria : Flavie, que de mal nous a fait ton dévouement!... Ah! malheureux que je suis!...

Alors elle pleura, appuyée sur lui, en l'appelant son Salvador.

— Et ma parole est donnée! dit-il avec désespoir.

— Tu la tiendras! s'écria-t-elle avec énergie, tu épouseras Mlle de la Vega; mais tu m'aimeras toujours.

— Quel sort tu nous as préparé! Ah! Flavie, ton malheur, le mien, celui de cet ange que je vais tromper!...

— Elle t'aime? demanda Mme de Laudon.

— Je ne sais, répondit-il; elle est si fière, si timide! Songe quelle a été la vie de cette enfant, élevée loin du monde dans la solitude et les austères habitudes d'un couvent; elle ose à peine lever les yeux sur moi ; son innocence ignore jusqu'à ce mot d'amour. C'est un ange, et je l'eusse adorée si ton souvenir n'eût toujours été là!...

Ces mots firent mal à Mme de Laudon, un subit retour sur elle-même l'humilia; elle eut la conscience de ce qu'elle valait en comparaison de cette haute vertu, de cette innocence virginale. Elle éprouva la sombre jalousie, l'envieuse haine de l'ange déchu qui voit planer au-dessus de lui les voiles blancs et la lumineuse auréole des séraphins.

— Hélas! dit-elle, notre destinée va s'accomplir : à toi, Salvador, les joies de la vie; à moi d'éternels regrets...

— Crois-tu que je me consolerai jamais de t'avoir perdue? répondit-il d'une voix sourde; j'épouserai Theresa, mais c'est toi que j'aime, c'est toi que j'aimerai jusqu'à mon dernier jour. Il y a entre nous des liens que rien ne peut rompre; ce fatal mariage auquel tu m'as poussé ne te rendra pas ta liberté; tu ne seras plus à moi, mais tu ne seras jamais à un autre : jure-le, Flavie....

— Je le jure! répondit-elle sans hésiter. Les sermens ne lui coutaient rien ; elle en avait tant fait en sa vie qu'elle n'avait pas tenus!

Il n'entra point dans l'esprit de Mme de Laudon de rompre ce mariage; elle se connaissait trop bien pour accepter la responsabilité d'un tel sacrifice; mais elle triompha d'avoir retrouvé le cœur de Salvador, et elle s'abandonna, sans réserve et sans prudence, aux chances d'une si périlleuse situation. Elle se fit une joie cruelle du trouble qu'elle allait jeter dans cette union qu'elle voyait maintenant avec un affreux dépit. Certainement elle n'eût pas voulu épouser elle-même cet homme qu'elle trompait, qu'elle avait toujours trompé, et, par une

étrange inconséquence, elle ne pouvait souffrir qu'une autre l'aimât et le rendît heureux.

Ce fut à une soirée de Mme D... que Mme de Laudon vit pour la première fois la fiancée de Salvador. Doña Theresa de la Vega, l'héritière d'un des plus beaux majorats de la principauté de Catalogne, était une belle jeune fille de dix-huit ans. Le costume espagnol, qu'elle n'avait pas voulu quitter, prêtait à sa physionomie sérieuse, à sa taille élevée, quelque chose de prestigieux; sa beauté avait une grace austère qui n'appartenait à nulle autre femme; son sourire était fier, sa contenance froide; mais la douceur infinie de son regard révélait une ame triste et timide. Mme de Laudon fut frappée, à son aspect, du sentiment le plus pénible qu'elle eût jamais ressenti; c'était une sorte de jalousie envieuse, une douloureuse curiosité; c'était une humiliation intime dont elle ne pouvait se relever à ses propres yeux. En ce moment elle douta de son empire sur Salvador, elle comprit qu'il aurait pu aimer Mlle de la Vega et qu'elle devait se croire aimée.

— Oh! non, pensa-t-elle en levant sur lui un regard fixe, non! qu'il l'épouse, j'y consens; mais qu'elle m'ôte son amour, jamais!...

Dès ce jour, Mme de Laudon ne laissa plus échapper une occasion de se mettre entre Salvador et sa fiancée; elle attisa, sans pitié pour lui et pour elle-même, cette passion désormais sans espoir. Le malheureux s'imposait une contrainte qui trompa tous les yeux; mais il était dévoré de chagrin et de remords. Cent fois il eut la pensée de se jeter aux genoux de Mlle de la Vega, de lui dire que ne pouvant l'aimer il renonçait à elle : le respect qu'il avait pour sa parole donnée le retint.

Theresa ne se doutait point de ces tristes combats; elle aimait avec toute la confiance d'une ame chaste et fervente. L'éducation austère du couvent, les idées où on l'avait élevée lui avaient laissé des habitudes réservées qui dissimulaient un caractère exalté, des passions ardentes. D'abord elle avait vu, avec plus d'étonnement que de joie, sa nouvelle situation. Enfermée depuis sa naissance dans l'étroit horizon du cloître, elle ignorait ce qu'elle allait trouver dans le monde; mais dès qu'elle eut respiré l'air libre, dès qu'elle eut connu Salvador, elle comprit à quelle nouvelle vie on l'avait rendue : elle aima avec toute la puissance d'une ame jeune, pleine de chaleur et d'illusions. Mme de Laudon vit, du premier coup d'œil, jusqu'au fond du cœur de sa rivale, et elle lui disputa, sans miséricorde, l'amour de son fiancé : elle se livra à l'instinct de sa jalousie, sans songer que

dans cet effroyable jeu il y allait du bonheur de Theresa, de l'avenir de Salvador et de sa propre tranquillité.

On était au commencement d'avril, les soirées devenaient courtes et horriblement vides ; on s'ennuyait les samedis chez Mme D..., où ne venaient plus que les amis intimes et quelques étrangers. Le printemps commençait si serein, si doux, qu'on songea à aller jouir des premiers beaux jours à la campagne. Mme D... avait une jolie terre aux environs de Fontainebleau ; elle invita une partie de sa société à l'y accompagner. On dressa un magnifique programme : il était question de s'amuser comme à Paris, d'avoir de la musique tous les soirs, de danser, et de jouer la comédie. Mme D... tint conseil avec Mme de Laudon avant de faire ses invitations.

— Je suis d'avis de convier Mlle de la Vega, dit-elle, elle viendra avec sa vieille dame de compagnie et son fiancé ; sa maison sera fort agréable l'hiver prochain, nous y serons très bien, et je ne suis pas fâchée de trouver d'avance l'occasion de lui faire quelques politesses, d'autant plus que je suis invitée au mariage ; toi aussi, sans doute?

— Mais je pense que oui, répondit négligemment Mme de Laudon ; M. de la Vega compte inviter tout le monde à ses noces.

— Il est étrange! on dirait que son bonheur lui a tourné la tête. Je l'ai vu hier, ce n'est plus le même homme ; il parle sans se soucier de ce qu'il dit ni de ce qu'on lui répond ; il a l'air de ne pouvoir tenir en place, lui qui était autrefois si mesuré, si grave. Tiens, je crois que cet homme est un peu fou : il a parfois une physionomie, un regard...

— Quelle idée! dit Mme de Laudon, je le trouve comme tout le monde.

— C'est que tu ne le vois pas souvent; mais observe-le pendant les trois ou quatre jours que nous allons passer ensemble; tu le trouveras au moins fort original. A propos d'original, j'ai invité lord Wilson!

— Je ne vois pas ce que nous en ferons.

— Il nous manquait un souffleur pour notre comédie, et puis il sera ton chevalier. Honni soit qui mal y pense !

— Oh! certainement, fit Mme de Laudon avec un sourire.

— Tu es véritablement une femme sage, dit Mme D... avec conviction ; ah! si toutes te ressemblaient, il n'y aurait pas tant de scandale dans le monde ; tu n'as jamais eu de peines, tu n'as jamais aimé.....

— Qui sait? répliqua Mme de Laudon en hochant la tête; quelque jour, quand nous serons vieilles, je te dirai cela.

Mlle de la Vega se laissa emmener chez Mme D..., parce que Salvador y venait aussi; mais elle se trouva tout d'abord mal à l'aise dans cette société, qui lui était si étrangère, et elle garda dans le laisser-aller de la campagne son attitude réservée et timide. Là, comme ailleurs, elle ne voyait que Salvador, et tout ce qui n'était pas lui n'obtenait de sa part qu'une attention indifférente et distraite. Sa confiance était si grande, sa sécurité si complète, qu'elle resta sans jalousie et sans soupçon en présence d'une rivale qui avait repris ses anciens droits. Il y a des choses qu'une ame jeune et chaste ne saurait comprendre.

Salvador était dans une de ces situations violentes où l'on s'épuise en inutiles combats. Mme de Laudon mettait une habileté cruelle à se rapprocher de lui; sans cesse il la retrouvait à côté de Theresa, elles semblaient inséparables. Cette espèce d'intimité parut naturelle à tout le monde; lord Wilson seul s'en étonna; il n'entendait rien à cette façon d'aimer, et il crut tout-à-fait dans son rôle de confident et d'ami de hasarder quelques conseils.

— Ma chère, dit-il à Mme de Laudon, voilà une passion qui vous cause de grandes peines; à votre place, j'y renoncerais, je partirais, ne fût-ce que pour ne pas être témoin de ce mariage qui vous met au désespoir...

— Non, non, s'écria-t-elle en pleurant, je suis bien malheureuse, mais, n'importe, je resterai; je l'aime, je l'aimerai toujours!

A quoi George Wilson répondit d'un air convaincu :

— Voilà une raison!

Au bout de huit jours, on n'avait encore ni dansé, ni joué la comédie; mais on avait joui de la campagne et fait de longues promenades. La veille du départ, on sortit de bonne heure pour aller faire une dernière course dans la forêt, où déjà fleurissaient des tapis de violettes. Theresa marchait appuyée au bras de Salvador; Mme de Laudon allait seule : elle était d'une gaieté étourdie et contrainte, qui dissimulait mal les amertumes de son cœur. Ils suivaient de loin les promeneurs, qui couraient joyeusement sur la lisière de la forêt.

— Si nous les laissions aller? dit Mme de Laudon en s'arrêtant. Concevez-vous rien d'insipide comme de courir ainsi pendant deux heures à travers les taillis comme des limiers découplés? Il fait si bon ici.

Le lieu où ils se trouvaient était parfaitement solitaire; d'un côté s'élevaient de grandes futaies dont le jeune feuillage commençait à poindre; les rayons du soleil se jouaient entre les rameaux d'un vert naissant et formaient sur le gazon un réseau de délicates ombres. Un petit étang roulait ses flots indolens jusqu'au pied de la forêt; ses bords, où voletaient quelques bergeronnettes, étaient plantés de saules, et de grands joncs balançaient au-dessus des eaux leurs têtes flexibles. On n'apercevait aux environs nulle trace humaine; ces lieux semblaient inhabités; seulement une barque amarrée au pied d'un grand saule qui baignait ses branches chevelues entre les roseaux, annonçait que l'on se promenait parfois sur ces ondes endormies.

Theresa s'assit sur le tronc renversé d'un peuplier, et jetant autour d'elle un long regard qu'elle reporta sur Salvador, elle dit :

— Que cette solitude est riante et belle! Je comprends les saints qui allaient vivre au désert.

— Eh quoi! interrompit Mme de Laudon, vous croyez qu'il est possible d'être heureux quand on est seul?

— Quand on est seul, non, répondit-elle ingénument; mais si l'on était deux dans un ermitage, au milieu de ces bois! Là, mieux qu'ailleurs, peut-être, on serait heureux, n'est-ce pas?

En disant ces mots, elle se tourna vers Salvador en baissant la vue; il ne l'avait pas entendue; il regardait Mme de Laudon qui, pensive et le front incliné, semblait perdue dans quelque profond souvenir. La jeune fille ne devina rien; elle était si heureuse en ce moment! L'aspect de cette nature fraîche et rajeunie l'impressionnait vivement; elle respirait comme enivrée le souffle des bois, et son regard errait ravi sur l'horizon immense; pendant toute sa vie la pauvre enfant n'avait vu de ce monde qu'un coin du ciel au-dessus des murs du couvent. Elle posa sa petite main au bras de Salvador, et dit timidement :

— Nous demeurerons à la campagne cet été? N'est-ce pas que vous le voudrez bien?

Il fit un geste affirmatif. Mme de Laudon se leva brusquement; elle avait besoin de mouvement, d'agitation; en ce moment, elle eût voulu trouver quelque péril à affronter, quelque terrible chance à courir; elle eût volontiers passé sur un abîme. Deux ou trois fois elle se suspendit hardiment aux branches du saule pour cueillir entre les roseaux quelques fleurettes pâles et inodores. Salvador frémissait de la voir se jouer ainsi, et elle jouissait de ses frayeurs.

— Il fait beau pour une promenade sur l'eau, dit-elle tout à coup en sautant légèrement sur le batelet amarré aux saules; allons!

— Ah! s'écria la jeune fille craintive, l'eau est profonde, peut-être...

— Et qui sait si nous serons en sûreté sur cette coquille de noix! observa Salvador.

— Vous avez peur! dit Mme de Laudon avec un certain sourire.

— Non pas pour moi! s'écria-t-il vivement, je sais nager. Et il sauta dans la barque, où Theresa le suivit aussitôt en disant :

— Alors, moi non plus, je n'ai pas peur.

Salvador prit la rame, et ils voguèrent jusque vers le milieu de l'étang, bercés par ces flots si calmes. Theresa fermait les yeux et frissonnait.

— Mon Dieu! vous n'êtes pas bien! s'écria l'Espagnol en s'apercevant qu'elle pâlissait.

— C'est que la tête me tourne, répondit-elle en essayant de sourire; je n'étais jamais allée sur l'eau.

— Mais il n'y a pas le moindre danger, dit Mme de Laudon, qui avait vu avec un mortel dépit l'inquiétude de Salvador.

Comme elle achevait ces mots, un homme, qui avait l'air d'un garde-chasse, parut sur la lisière du bois :

— Ohé! ohé! la barque! cria-t-il avec des signes d'effroi, ohé! revenez à terre! vous allez vous noyer!

Sans comprendre précisément quel danger les menaçait, Salvador ressaisit la rame. Au même instant, le bateau toucha contre un pieu qui s'élevait à fleur d'eau, et sa coque pourrie craqua et s'enfonça sous le poids de ceux qu'elle portait. Les deux femmes jetèrent un cri terrible et plongèrent ensemble...

— Flavie! cria Salvador en la saisissant, Flavie, n'aie pas peur! Je te sauverai!... Laisse-toi aller!

Il la soutint d'un bras et nagea de l'autre, avec des efforts désespérés, à travers les roseaux et les grandes herbes, où il faillit périr. Ce trajet dura dix minutes, un siècle d'horreur, de désespoir, d'agonie; enfin ils abordèrent.

Mme de Laudon tomba inanimée sur le rivage; Salvador haletant, les yeux hagards, les cheveux hérissés, regarda avec épouvante derrière lui; il n'y avait plus personne, plus rien sur ces eaux immobiles à la surface desquelles bruissaient plaintivement les feuilles sonores des roseaux.

— Theresa! cria Salvador, Theresa!.... et aussitôt il se rejeta à l'eau.

— Sainte Vierge! quel malheur! c'est fini! s'écriait le garde-chasse arrêté sur l'autre rive; mon bon monsieur, ne vous risquez pas ainsi pour rien!... Elle est au fond; elle est noyée!...

Salvador nageait toujours vers l'endroit où la barque avait coulé; là, il plongea à plusieurs reprises; chaque fois il disparaissait pendant deux ou trois minutes. Enfin, après de longs efforts, il ramena, par les cheveux, un cadavre. Cet horrible malheur s'était accompli dans l'espace d'un quart d'heure; il n'avait pas fallu plus long-temps au destin impitoyable pour frapper tant de beauté, d'innocence, de jeunesse, pour fermer ce long avenir que semblait éclairer tant d'espoir de bonheur. Mais l'infortunée avait compris peut-être à cette heure suprême le cœur de Salvador; elle était morte en entendant ce cri : Flavie, je te sauverai!...

Après cet affreux malheur, l'amour seul de Mme de Laudon pouvait rattacher Salvador à la vie; il n'oubliait qu'en sa présence les regrets qui le poursuivaient depuis le jour funeste où il n'avait pu sauver de la mort qu'elle seule. Sa passion s'exaltait de tout ce qu'il avait souffert par cette femme dont l'amour lui avait été si fatal; comme aux premiers temps de leur liaison, il ne la laissait pas respirer sous le coup de sa jalousie, de sa tendresse; il la gardait avec la sollicitude inquiète et sordide de l'avare assis nuit et jour à la porte de son trésor. Mais depuis long-temps il aimait seul, et il n'était encore heureux que parce qu'il était trompé. Mme de Laudon se mourait d'ennui et de satiété; c'était la jalousie qui avait réveillé l'amour dans son cœur: dès qu'une mort funeste l'eut délivrée de sa rivale, dès qu'elle se retrouva seule en face de Salvador, elle retomba dans les profonds dégoûts auxquels elle était sujette. En vain elle s'épuisait à chercher les moyens de rompre encore cette lourde chaîne. L'Espagnol la poursuivait d'une de ces passions implacables auxquelles on n'échappe pas deux fois.

Cependant, au bout de quelques mois, les évènemens politiques vinrent au secours de Mme de Laudon, une révolution s'était accomplie dans la Péninsule, et la mort de Ferdinand ramenait au pouvoir les hommes qu'il avait persécutés; don Salvador de la Vega fut des premiers rappelé en Espagne. Il ne voulait point partir, mais Mme de Laudon l'y décida; elle invoqua son patriotisme, l'honneur, le devoir, qui lui commandaient d'obéir aux ordres de sa souveraine, elle s'engagea par les sermens les plus solennels; elle jura de n'appartenir

jamais qu'à lui, et parvint ainsi à s'en séparer sans secousses et sans danger.

La jeune femme respira alors, elle jouit avec une sorte d'emportement de ce retour à la liberté; elle rentra dans le monde dont Salvador l'avait tenue long-temps éloignée; elle alla, insouciante du passé, au-devant d'une nouvelle chaîne. Plusieurs hommes l'aimèrent; mais son cœur était las, aucun ne lui plut; elle resta sans amant. L'Espagnol lui écrivait fort régulièrement des lettres passionnées, il vivait dans l'espoir de la revoir, il croyait à sa fidélité, à ses promesses; elle lisait tout cela, et ne se dispensait pas encore d'y répondre.

Au milieu de cette singulière existence, un grave souci vint préoccupper Mme de Laudon. Toute sa fortune lui venait de son mari, il la lui avait léguée en mourant; elle en jouissait sans contestations depuis son veuvage, et elle était dans une complète sécurité, lorsqu'un neveu attaqua le testament de M. de Laudon. La jeune veuve ne s'effraya pas, mais elle éprouva un vif ressentiment contre celui qui venait lui susciter les embarras d'un procès. Il arrivait du Mexique, où il était resté pendant plusieurs années, elle ne l'avait jamais vu, à peine savait-elle son nom. Bien qu'elle fût désintéressée, et même insouciante pour les choses d'argent, il fallut s'occuper de cette affaire dont dépendait toute sa position; pour se soustraire à la fatigue, à l'ennui, aux chances d'un procès, elle se résigna à faire un sacrifice, et dès que la procédure fut entamée, elle envoya son avocat proposer un arrangement à ce terrible parent. Elle attendait avec une certaine anxiété le résultat de cette démarche.

— Eh bien! dit-elle en allant au-devant de l'avocat, avez-vous vu ce bon monsieur qui veut me ruiner? Y a-t-il moyen de s'entendre avec lui?

— Je ne l'espère pas, madame; c'est un homme très froid, très entier, à cheval sur ses conclucions. Il croit avoir un bon procès; certes, il se trompe!

— J'aurais mieux aimé ne pas plaider, dit-elle avec dépit. Quel souci! Que je hais cet homme-là! Je veux le lui dire en face.

— C'est une satisfaction que vous pourrez vous donner peut-être aujourd'hui même; il a l'intention, madame, de vous faire une visite.

— Bien! s'écria-t-elle, je vais le traiter...

Elle s'interrompit subitement, et, jetant un coup d'œil sur la glace, qui réfléchissait sa gracieuse figure, une pensée soudaine la fit sourire.

— Oui, reprit-elle, je le traiterai fort mal, il se repentira d'avoir entamé ce procès! Comment est-il ce M. de Charlevanne?

— Comme tout le monde. Je ne lui ai rien trouvé de saillant que la parole; c'est un de ces raisonneurs subtils et serrés qui sont capables de répondre en quatre paroles à une plaidoirie de deux heures. Il tiendrait tête à dix avocats.

— Nous verrons s'il sera aussi fort devant une femme, dit Mme de Laudon avec un petit sourire fin et vaniteux.

Le lendemain, M. Alfred de Charlevanne se présenta chez elle. L'avocat s'était trompé en disant qu'il ressemblait à tout le monde; il avait, au contraire, une de ces figures qu'on n'oublie pas. C'était un homme de trente ans environ, d'une belle tournure et de fort bonnes manières. Ses cheveux étaient de cette rare nuance blonde dont les reflets sont comme bronzés; il avait l'air spirituel et froid, la parole un peu lente et un son de voix rempli de douces et sonores inflexions. On l'eût volontiers écouté sans se soucier de ce qu'il disait et pour le seul plaisir de l'entendre.

Mme de Laudon l'attendait sous les armes; elle déploya ces miraculeuses ressources de coquetterie qui lui avaient valu tant de triomphes. Jamais elle n'avait été si animée, si naturellement spirituelle et gracieuse. A peine s'il fut question de ce triste procès; les deux adversaires parlèrent de tout, excepté de leur différend.

Dès cette première entrevue, Mme de Laudon demeura livrée à ces agitations qui déjà tant d'autres fois avaient remué son cœur. Sa morte saison était passée; elle sentait revenir toutes ses illusions; son cœur se ravivait au souffle d'un nouvel amour, semblable à la terre, dont l'éternelle jeunesse renaît à chaque printemps. Bientôt elle rompit avec tous les souvenirs du passé; elle oublia Salvador et ce qu'il avait été pour elle, comme elle avait déjà oublié d'autres joies, d'autres peines et d'autres amans. Elle n'eut plus qu'une volonté, qu'une espérance, c'était d'être aimée d'Alfred de Charlevanne. Elle recommença pour lui ces habiles manœuvres auxquelles nul n'avait résisté; elle employa le plus puissant attrait, celui d'une passion ardente et contenue. Mais cette fois elle avait trouvé son maître; M. de Charlevanne resta coquet, réservé, parfaitement maître de lui-même, tel enfin qu'il avait été le premier jour.

L'amour de Mme de Laudon s'accrut de cette indifférence. Elle devint alors réellement malheureuse. Elle se soumit, elle attendit, elle aima presque sans espoir, en s'imposant une dissimulation absolue, car sa fierté voulait du moins cacher ces douleurs humiliantes. Mal-

gré les détestables habitudes de son cœur, elle avait conservé une certaine dignité de caractère; elle serait morte plutôt que d'avouer sa faiblesse à l'indifférence ou à la pitié d'un homme dont elle n'avait pu obtenir l'amour. Elle passait sa vie à attendre les rares visites de M. de Charlevanne, à écrire de longues lettres qu'il ne devait jamais lire, à pleurer, à se souvenir de lui. Elle subit avec patience les souffrances d'une telle situation, elle se contenta des chastes sentimentalités de cette passion malheureuse, comme si elle n'eût pas connu jadis un autre bonheur. Pourtant elle écrivait encore de temps en temps à Salvador quelques lettres menteuses.

Tout cela durait depuis environ deux mois, lorsque George Wilson revint de son voyage d'Italie.

— Ma chère, s'écria-t-il en voyant Mme de Laudon triste et abattue, je sens vos peines... Ce pauvre Salvador ne revient donc plus? A sa place, rien ne pourrait me retenir là-bas.... Il est bien heureux d'être aimé avec tant de constance! Voilà une passion! Mais, enfin, il ne faudrait pas en mourir.

— Hélas! ne parlons pas de cela! s'écria Mme de Laudon avec un profond soupir; certainement je suis bien malheureuse!

— Oui, c'est fini, ma chère, je ne vous parlerai plus de lui; je vois bien que vous l'aimez toujours : si cet amour vous tourmente trop, il faudra voyager, cela distrait beaucoup.

L'honnête George Wilson ne vit pas plus loin que cela dans le cœur de Mme de Laudon, et il s'attendrissait fort sur le sort de cette femme qui languissait, et succombait sans se plaindre, comme une victime de l'amour et des peines de l'absence. Elle lui avait vaguement parlé de ce procès dont elle semblait attendre l'issue avec une complète indifférence; en réalité, elle ne s'en occupait que parce que c'était une occasion de voir M. de Charlevanne, de lui écrire, d'avoir de ses nouvelles.

Un soir elle était dans sa chambre en triste tête-à-tête avec lord Wilson, qui depuis deux heures s'épuisait à lui donner des consolations indirectes; elle écoutait toutes ces banalités, languissante d'un mal que rien ne pouvait guérir. Depuis dix jours, M. de Charlevanne n'était point venu; il n'avait pas répondu à son dernier billet, elle ne l'attendait presque plus. George Wilson avait commencé une de ces périodes qu'il débitait d'une voix monotone et sourde comme le rouet d'une vieille femme, lorsqu'un bruit dans l'antichambre lui coupa la parole et fit tressaillir Mme de Laudon. C'était tout simplement un domestique porteur d'une lettre.

La jeune femme frissonna en reconnaissant l'écriture, et brisa le cachet d'une main tremblante. Apparemment elle lut toute cette lettre d'un seul regard, car après y avoir jeté les yeux, elle mit une main sur son cœur dont les battemens l'étouffaient, et s'écria :

— Mon Dieu! est-il possible!

— Qu'est-ce donc? dit George Wilson en se levant, une lettre de Salvador?

Elle ne répondit rien et lut attentivement, ensuite elle posa la lettre sur le guéridon, et la pressant sous ses deux mains jointes, elle demeura recueillie. On voyait battre son cœur; était-ce de joie? était-ce de peine? Elle avait pâli, des larmes roulaient dans ses yeux; mais il y avait comme un sourire d'orgueil et de joie sur sa bouche.

— Mon Dieu! qu'est-ce donc? répéta George Wilson inquiet et curieux.

— C'est une proposition de mariage, répondit-elle froidement; vous savez ce procès dont dépend toute ma fortune? Eh bien! M. de Charlevanne m'offre de le terminer en m'épousant.

— Au diable! quelle idée! s'écria lord Wilson fort étonné.

— Mon procès est mauvais, reprit Mme de Laudon; je suis à peu près sûre de le perdre, et alors il ne me restera absolument rien. Ce mariage me rendrait tout; il n'y a que ce moyen de sortir d'une position si critique; c'est un grand sacrifice, je le sens, mais il faudra s'y résigner...

— Dieu du ciel! et qui annoncera ceci à Salvador?

— Vous, mon ami.

— Moi! et comment?

— Vous lui écrirez la vérité, vous lui direz qu'une affreuse nécessité me force à ce sacrifice, que si je fusse restée riche, c'est lui, lui seul, que j'aurais voulu épouser; mais à présent que je suis pauvre, absolument ruinée, des motifs de délicatesse, d'honneur... Vous m'entendez, mon ami; ce n'est qu'à M. de Charlevanne que je puis porter en dot les chances de ce malheureux procès.

— Oui, je comprends, je comprends bien, dit George Wilson. C'était son mot chaque fois qu'il ne voyait pas clair dans quelque chose.

Ceci se passait vers le milieu du carême. Le mariage fut fixé à la seconde fête de Pâques. Mme de Laudon avait donné sa parole sans hésiter : elle allait avec joie au-devant de ce lien éternel, qu'elle avait tant d'autres fois repoussé. Elle aimait avec tout l'emportement d'une passion que rien n'avait assouvie. M. de Charlevanne avait les

procédés galans, les complaisances d'un fiancé, rien de plus; il se laissait aimer, mais il n'était pas amoureux; il épousait par arrangement, par convenance, parce que son avocat lui avait dit que son procès ne valait rien, et qu'il n'avait que ce moyen de le gagner.

Un matin, trois ou quatre jours avant le mariage, George Wilson entra tout effaré chez Mme de Laudon :

— Ma chère, lui dit-il, je viens vous annoncer que Salvador est ici; il est arrivé cette nuit; je l'ai vu... il ne m'a rien dit, il va venir...

— Ah! mon Dieu! s'écria Mme de Laudon en pâlissant, je ne veux pas le voir!...

— Il arrivera jusqu'à vous... quel moyen de l'en empêcher? dans un moment, peut-être, il sera ici...

— Il ne m'y trouvera plus! répliqua-t-elle en sonnant vivement; mon cher George, attachez-vous à lui... ne le quittez pas; surtout cachez-lui bien où je vais... Je pars pour C... M. de Charlevanne viendra m'y rejoindre; c'est là que nous nous marierons... Calmez Salvador; dites-lui bien que je me sacrifie encore une fois, qu'il m'oublie, qu'il soit heureux!

Une heure plus tard elle était partie, après avoir écrit à M. de Charlevanne de venir, le même soir, la rejoindre à C...

Ce soir, la lune se levait sereine au-dessus des bois; il faisait doux sous les tilleuls de la terrasse; les violettes et les primevères commençaient à fleurir dans le parterre, et l'air tiède emportait au loin leurs faibles parfums. Nul bruit ne troublait le silence de cette belle nuit; les vents et les eaux se taisaient endormis.

Mme de Laudon attendait appuyée au balcon; ses frayeurs étaient calmées; M. de Charlevanne allait venir. Jamais, même aux plus beaux jours de sa vie, au temps de ses premières amours, elle n'avait éprouvé des espérances si vives, un trouble si doux, un si complet bonheur.

Tout avait un air d'attente et de fête autour d'elle; son boudoir était éclairé d'une lumière douce; partout des fleurs, un charmant désordre; sur le divan était la riche corbeille que M. de Charlevanne lui avait envoyée, sur la table où elle venait d'écrire, le livre d'heures qui portait déjà le nom qu'elle allait prendre.

Tout à coup, le galop d'un cheval fit battre son cœur, elle regarda un moment le long de l'avenue; ensuite, elle rentra dans le boudoir, et attendit, une main sur la porte.

— C'est lui! dit-elle en entendant des pas sur l'escalier; ah! c'est lui!...

Puis, avant que la porte se fût ouverte, elle se rejeta au fond du boudoir avec un cri sourd; elle venait de reconnaître les pas qui s'approchaient. Par un mouvement instinctif, elle se mit à genoux au moment où Salvador entrait.

— Ce n'est pas moi que vous attendiez, dit-il en s'arrêtant devant elle, les bras croisés. Et comme il la vit défaillante, il ajouta : Ah! vous avez peur de moi!...

Elle essaya de soutenir son regard, et dit avec une apparence de fermeté : Salvador, que venez-vous faire ici? ne savez-vous pas le malheur qui nous sépare?.. N'avez-vous pas pitié de moi?...

— Pitié de vous! interrompit-il; pitié de vous, qui m'avez trompé?

— Salvador! s'écria-t-elle, non! je le jure.

— Oh! oh! dit-il en regardant autour de lui, vous le jurez en face des préparatifs de votre mariage!... Voici la parure que vous devez mettre, le livre qui déjà porte le nom de Flavie de Charlevanne! Mais devant tout cela, comment ne vous êtes-vous pas souvenue d'un autre serment; comment ne vous-êtes vous pas souvenue de cette jeune fille que j'ai laissé mourir!...

— Par pitié, interrompit-elle, par pitié, Salvador! assez! éloignez vous!...

— Je ne suis pas venu pour vous quitter si tôt! répondit-il violemment.

Alors elle se releva, et dit avec énergie : Monsieur, je suis ici sans défense, vous abusez de cette position, c'est une lâcheté... Sortez sur-le-champ si vous voulez que je vous tienne pour un homme d'honneur, sortez, monsieur!

— Pour faire place à un autre?...

— Il va venir, il me défendra contre vous!...

— C'est celui qui vous aime et que vous aimez, madame! interrompit l'Espagnol, les lèvres blêmes et serrées et en mettant une main sous son habit; c'est celui que vous trompez comme vous m'avez trompé! A tout cela il faut une fin digne de vous, il faut que votre mort mente comme votre vie...

— Salvador, interrompit Mme de Laudon épouvantée, si vous faites un pas, je crie au secours, j'appelle les domestiques...

Il s'approcha de la table sans lui répondre, et tandis qu'elle le menaçait encore d'une voix qui démentait la fermeté de ses paroles, il écrivit quelques lignes.

— Signez, madame! dit-il en lui présentant la plume.

— Sans lire! s'écria-t-elle, soit!...

Elle signa rapidement; puis, regardant l'Espagol en face, elle leva la main vers la fenêtre. Une voiture roulait dans l'avenue.

— C'est Alfred! dit-elle.

— Oui, cria Salvador, mais tu ne le reverras pas!

A ces mots, il l'atteignit au cœur d'un coup de poignard; elle tomba sans jeter un seul cri; puis il tourna son arme contre sa poitrine et se frappa à mort.

M. de Charlevanne arrivait avec George Wilson; ils trouvèrent les domestiques au bas de l'escalier; on avait entendu quelque bruit, et personne n'osa monter.

En entrant dans le boudoir, l'Anglais et M. de Charlevanne virent les deux corps sanglans étendus devant la table. Salvador avait un bras passé au cou de Flavie. Un papier posé sur le livre d'heures contenait ces lignes, signées par Salvador de la Vega et Flavie de Laudon : « Ne pouvant vivre l'un pour l'autre, nous allons mourir ensemble. Notre dernier vœu est qu'on nous ensevelisse sous la même pierre, dans ces lieux témoins de notre bonheur passé. Nous chargeons notre ami George Wilson de faire exécuter ces dernières volontés. »

— Pauvres amans! s'écria l'Anglais avec des sanglots, les voilà réunis pour toujours! oui, ils auront un magifique tombeau!..

M. de Charlevanne avait reculé, saisi d'étonnement et d'horreur; il jeta un dernier regard sur Flavie, et froissant convulsivement le livre d'heures où elle avait déjà pris son nom, il murmura : Nul ne comprendra jamais le cœur des femmes!

H. Arnaud.

(Mme Charles Reybaud.)

CROQUIS.

II.

M. LE DUC DECAZES.

Au temps le plus brillant de l'empire, dans une chambre toute parée encore pour les fêtes nuptiales, un jeune homme restait immobile, agenouillé devant un cercueil; une belle femme, de dix-huit ans à peine, venait d'expirer au bout de six mois d'un mariage d'amour le plus doux et le plus intime. Le jeune homme était plongé dans un profond désespoir; on ne pouvait l'arracher à ce lit funèbre; il baignait de ses larmes ce corps touché par la mort; sa famille, ses amis, cherchaient en vain à l'éloigner de ce spectacle de douleur. Ce jeune homme se nommait Elie Decazes; cette femme étendue là dans la bierre était Marie, fille du comte Muraire, premier président de la cour de cassation, jurisconsulte froid et méthodique de l'école de Merlin de Douai.

Élie Decazes est né à Libourne, dans cette province du Bordelais si fertile en orateurs, depuis les Girondins, de poétique et sanglante mémoire, jusqu'à l'école des Martignac et des Lainé. Sa famille sortait de race bourgeoise, de ces bons capitouls qui tenaient un rang si élevé dans la société compassée du moyen-âge. Quand plus tard toutes les destinées du jeune Decazes s'accomplirent, et quand le roi de France l'appela son *ami*, on voulut lui trouver une noble parenté; on fouilla, on rechercha, et un beau matin le ministre put dire à Louis XVIII qu'un de ses aïeux avait été anobli par

Henri IV; généalogie quelque peu plaisante que Louis XVIII, si fort en blason, n'admit que comme une maligne anecdote qu'il pourrait jeter dans ses entretiens moqueurs avec les gentilshommes de sa chambre.

Elie Decazes, tout jeune encore, avait plaidé au barreau de Libourne, avec assez d'éclat pour être remarqué; il avait toute la sévère beauté d'un homme fait pour dominer les hommes et pour plaire aux femmes, il portait en lui-même cette élégance de la jeunesse qui persuade l'esprit en touchant le cœur; il vint à Paris, poussé par le désir de faire sa fortune, non pas à l'aide de sa bonne épée, comme les braves cadets de Gascogne, mais avec les graces de sa personne, la généreuse ambition de ses vingt ans, beaucoup d'ame, beaucoup de feu, beaucoup d'esprit, et de l'espérance tant qu'un homme en peut contenir. Il commença par les rudes commencemens des obscurs employés du ministère de la justice. Déjà dans ces travaux sans gloire, il portait la justesse éclairée d'un esprit supérieur; il était déjà devenu un homme important lorsqu'il épousa Mlle Muraire, cette femme qu'il regretta tant, et dont le souvenir laisse encore une trace si profonde dans son cœur, car il se lie à sa première émotion dans la vie.

Deux ans plus tard, M. Decazes était conseiller à la cour royale de Paris; jamais personne ne remplit son devoir avec plus d'exactitude; homme du monde, et en même temps magistrat assidu, il faisait les charmes de cette société brillante de la cour impériale. Il avait alors vingt-huit ans; sa taille était bien prise, sa tête était belle; de beaux cheveux noirs ornaient son front, il se présentait avec noblesse, sa conversation était attentive; il avait un besoin de conciliation, une douceur de manières qui le mettait bien avec tout le monde. Tandis que la jeunesse brillante et fougueuse était à l'armée, les salons de Paris conservaient encore quelques rares jeunes hommes, auditeurs, conseillers, petits poètes, qui faisaient les délices des femmes et absorbaient les bonnes fortunes de salons, en l'absence des glorieux dandies de la grande armée.

M. Decazes gagna toute la confiance de Louis Bonaparte, caractère si malheureux, roi éphémère de la Hollande, tristement agité par sa royauté chancelante, et par des douleurs domestiques qui remontaient jusqu'à Napoléon. Un des côtés saillans du caractère de M. Decazes, c'est qu'il s'attache fortement; ses amitiés anciennes peuvent varier et se surcharger d'amitiés nouvelles, mais pourtant il reste toujours un ami dévoué, et tant qu'il se dit votre ami, il l'est en effet. Il eut donc pour Louis Bonaparte un dévouement sans bornes, qui lui valut plus d'une fois les bouderies de Napoléon. Néanmoins il devint secrétaire des commandemens de Mme Lœtitia, cette femme si pleine de sens et d'expérience, la seule qui ne se laissa point éblouir par tous ces brillans oripeaux de royauté, et par ces diadèmes qui décoraient les fronts bourgeois de ses enfans. Mme Lœtitia était bienfaisante, elle aimait les pauvres, elle protégeait les sœurs hospitalières, et M. Decazes eut plus d'une fois le bonheur de la seconder.

A la première restauration, M. Decazes était resté conseiller à la cour

royale de Paris; il accepta franchement les Bourbons, et lorsque l'empereur, déchaîné encore une fois dans ce monde plein de sa gloire, quitta l'île d'Elbe, son premier tombeau, M. Decazes organisa une compagnie de volontaires royalistes dans le barreau de Paris, pour marcher contre l'homme que le congrès de Vienne avait mis au ban de l'Europe. Cette conduite d'un royalisme si ardent le fit signaler dans les cent jours; il avait tenu, en pleine cour royale, des propos hostiles au gouvernement impérial. Un jour on parlait devant lui, pour prouver la légitimité de Napoléon, de la marche rapide de l'empereur, du golfe Juan à Paris; il répondit : « Je n'avais jamais pensé que la légitimité fût le prix de la course. » Ces propos furent rapportés au ministre Fouché, qui lui fit donner un ordre d'exil à quarante lieues de la capitale.

M. Decazes se retira dans sa terre natale, il y vécut tranquille en apparence, mais en effet s'agitant beaucoup au milieu de ce cercle de royalistes qui de la Guienne s'étendait jusqu'à la Vendée et la Bretagne. Le canon de Waterloo retentissait encore, que M. Decazes accourut à Paris pour reprendre son poste à la cour royale. Sa conduite dans les cent jours avait été trop favorable aux Bourbons pour ne pas être récompensée; le ministère lui fit offrir la préfecture de police. C'était l'habitude, sous l'empire, comme cela fut pratiqué également par la restauration, de toujours choisir les préfets de police parmi les magistrats. En effet, dans plusieurs des accidens de l'instruction, le préfet de police exerce un véritable pouvoir de magistrature; il faut nécessairement qu'une autorité aussi discrétionnaire que celle d'un préfet de police soit placée dans les mains d'un homme habitué à la gravité des fonctions judiciaires. C'était comme issu de race parlementaire que M. Pasquier avait été fait préfet de police par l'empereur, en 1811. Ce même motif fit désigner M. Decazes, conseiller à la cour royale, pour exercer la grande édilité de Paris.

Les temps étaient alors difficiles. Il faut se rappeler Paris occupé par les Anglais et par les Russes après la bataille de Waterloo; les débris de l'armée de la Loire murmuraient contre les trahisons et imposaient leur solde à coups d'épée; les officiers étaient irrités; on n'entendait que des rixes violentes avec l'étranger, maître et vainqueur. Paris, perdu dans cette défaite à laquelle il ne pouvait rien comprendre, était accablé de contributions arbitraires; les soldats de l'alliance campaient insolemment sur les places principales avec leurs canons tout chargés, comme à la veille d'une bataille. Un jour Blücher demandait qu'on lui livrât les caisses publiques, le lendemain il voulait faire sauter le pont d'Iéna et fondre l'airain de la grande colonne. Les devoirs du préfet de police étaient immenses. Il y avait aussi, au-dessous de ces barbares, une réaction de partis, une effervescence d'opinions, qui ne permettaient pas l'impartiale administration de la police.

M. Decazes partagea, en le contenant quelque peu, l'impitoyable esprit de réaction qui partout se manifestait. Les royalistes avaient souffert dans les cent jours; ils triomphaient alors, et les partis ne savent pas pardonner. Ce

fut M. Decazes, préfet de police, qu'on chargea de l'application de la liste des proscrits dressée par Fouché après les cent jours; Benjamin Constant et M. de Montalivet eurent l'insigne honneur d'être inscrits sur cette liste. M. Decazes obtint de Louis XVIII qu'ils en seraient rayés. Lorsque M. Decazes parla au roi de M. Benjamin Constant : « Je ne puis consentir à proscrire M. Constant de Rebec, dit le roi; c'est un écrivain distingué, et sa prose, quoique un peu nouvelle, m'a fait trop de plaisir pour que je le sacrifie à messieurs les ultrà. » On se rappelle toutes les prétentions littéraires de Louis XVIII, ce bel-esprit couronné.

M. Decazes était alors bien peu connu; je trouve la preuve même que M. de Talleyrand savait mal son nom, car j'ai eu sous les yeux une lettre qui porte en suscription : *A M. Caze, préfet de police*. Était-ce petit mépris aristocratique du premier ministre d'alors? Était-ce une de ces inadvertances qui arrivent toujours, et toujours à propos, à M. de Talleyrand? Et ce qu'il y a de curieux, la même faute se reproduit dans une lettre que M. de Richelieu écrivit à M. Decazes, devenu ministre de la police, pour laisser reparaître le journal *l'Indépendant*, devenu depuis *le Constitutionnel*.

Survint alors le lamentable procès du maréchal Ney, le héros de 1812, la gloire impérissable de notre défaite de Moscou. M. Decazes fut chargé de l'interrogatoire du maréchal Ney, en sa qualité de préfet de police; douloureux et inquiétant épisode dans la vie politique d'un fonctionnaire. Ces interrogatoires, que la postérité devait rendre si solennels, ne durèrent que deux jours. Les premières conversations furent tout entières en échange de politesses et de souvenirs. Ney raconta à M. Decazes le désastre de Waterloo; il en était vivement préoccupé. Il lui parla longuement en soldat de *la fatale journée*; c'est ainsi qu'il appelait le 13 mars : « J'ai perdu la tête un moment, j'ai été entraîné. » Le maréchal repoussa l'accusation d'avoir reçu de l'argent de Louis XVIII. Ney rappela ses souvenirs avec précision : « J'ai en effet, dit-il, baisé la main du roi, sa majesté me l'ayant présentée en me souhaitant un bon voyage. Le débarquement de l'empereur me paraissait en effet si extravagant, que j'en parlais avec indignation, et que je me servis de cette expression, *je le ramènerai dans une cage de fer*. Dans la nuit du 13 au 14 mars, époque jusqu'à laquelle je proteste de ma fidélité au roi, je reçus une proclamation toute faite par Bonaparte; je la signai. Avant de lire cette proclamation aux troupes, je la communiquai aux généraux de Bourmont et Lecourbe. De Bourmont fut d'avis qu'il fallait se joindre à Bonaparte, que les Bourbons avaient fait trop de sottises, qu'il fallait les abandonner. C'était le 14, à midi, que je fis la lecture de cette proclamation à Lons-le-Saulnier; mais elle était déjà connue. Avant le 15, je n'écrivis ni ne dépêchai personne à Bonaparte; j'avais même envoyé des gendarmes déguisés recueillir des renseignemens sur la marche, les forces et les dispositions de ses troupes. J'avais rassemblé les officiers de chaque régiment, et, après leur avoir rappelé leurs devoirs, j'ajoutai que si je voyais de

l'hésitation, je prendrais moi-même le fusil du premier grenadier pour m'en servir et donner l'exemple aux autres. » — « Comment, demanda alors M. Decazes, pouvez-vous donc expliquer le changement qui s'est opéré en vous, et comment justifier votre conduite du 14 mars? Vos devoirs n'étaient-ils pas toujours les mêmes? » — « C'est vrai, répondit le maréchal; j'ai été entraîné, j'ai eu tort, il n'y a pas le moindre doute. »

Cet interrogatoire intime n'est pas connu; il révèle mieux encore que le procès public les véritables sentimens du maréchal. M. Decazes avait de l'ardeur royaliste dans son dévouement; mais il avait contracté de longues habitudes de magistrat. Devant lui était une grande gloire de l'empire; devait-il partager toutes ces passions des partis qui grondaient autour de la seconde restauration? Hélas! la vérité est que M. Decazes s'associa à toutes les rigueurs de cette époque.

Quand M. de Talleyrand fut obligé de quitter la présidence du conseil, dans l'impuissance de traiter avec les alliés, M. le duc de Richelieu fut chargé de former un ministère, et M. Decazes remplaça Fouché dans l'administration de la police du royaume. Le nouveau ministre avait peu vu Louis XVIII, et il n'est pas sans intérêt de voir commencer cette faveur royale, qui plus tard fut si grande et si retentissante. Il faut rappeler que le parti royaliste s'était rapproché du préfet de police. A cause même des méfiances que Fouché inspirait, cette police, dans les mains d'un régicide, n'était pas propre à calmer les terreurs monarchiques. Fouché et M. Decazes ne s'aimaient pas. Dans le mois d'août 1815, un ministre d'état, alors en grand crédit à la cour, M. de Vitrolles, écrivit à M. Decazes : « Le roi n'a pas confiance en Fouché; il désire que vos rapports lui arrivent directement. Ayez la bonté de me les adresser, pour les mettre sous les yeux de sa majesté. » M. Decazes s'y engagea. Quelque temps après, M. de Talleyrand manda le préfet de police et lui annonça qu'il y avait eu une tentative d'empoisonnement sur l'empereur Alexandre. « Le roi est fort inquiet, dit le ministre; je désire que vous lui rendiez compte de vos démarches. Vous serez admis dans son cabinet. » M. Decazes alla chez M. de Nesselrode. L'alarme était dans la maison de l'empereur; on découvrit, d'après l'analyse, qu'une bouteille laissée dans l'office du czar contenait une substance pour nettoyer les meubles. La cour d'Alexandre fut ainsi rassurée, et M. Decazes se rendit au château. Il fut introduit immédiatement dans le cabinet, et rapporta au roi le résultat de sa mission. Louis XVIII, qui aimait les bonnes nouvelles, en fut enchanté : « Je suis charmé, monsieur, d'avoir un préfet de police aussi intelligent. Vous viendrez dorénavant me rendre compte des évènemens importans de ma capitale. » M. Decazes lui fit connaître ce que lui avait écrit, de la part du roi, M. de Vitrolles. « Non, et je vous le répète, point d'intermédiaire; quand vous aurez une affaire grave, vous me la communiquerez. » Puis le roi, avec un ton de familiarité charmante, demanda quelques renseignemens sur la famille de M. Decazes : « Êtes-vous parent de la belle Mme Case, femme du fermier-général? » —

« Non, sire. » — « Eh bien! dit le roi en souriant, on n'a pas besoin d'être le parent d'une jolie femme pour être un excellent préfet de police. » Depuis ce moment, M. Decazes chercha par son zèle et par son esprit plein d'urbanité et d'à-propos à conquérir tout-à-fait l'amitié du roi. Louis XVIII aimait la popularité : M. Decazes préparait les paisibles promenades. Jamais aucun accident n'inquiétait le roi; de petits rapports allaient souvent l'égayer, car Louis XVIII, comme tous les rois impotens, aimait les révélations de la police.

Alors s'agitait la plus vive des réactions; le parti royaliste ne pardonnait pas la défection des cent jours. Après avoir fait son procès au maréchal Ney, on fit le sien à M. de Lavallette; le jury du département de la Seine avait prononcé un verdict de culpabilité contre l'ancien directeur-général des postes, qui avait refusé des chevaux à Louis XVIII. Le dévouement de Mme de Lavallette est bien connu; je ne rappellerai pas cette belle et lamentable histoire d'une femme qui brava tout pour sauver le père de ses enfans; cette sublime action appartient tout entière à Mme de Lavallette; M. Decazes, ministre de la police, n'y fut pour rien. La chambre de 1815 se montra furieuse contre le ministre de la police; on l'accusa d'une noble complicité. Aujourd'hui que nous rachèterions à tout prix le sang versé dans ces misérables questions politiques, M. Decazes pourrait sans doute se vanter d'avoir prêté la main à Mme de Lavallette; c'eût été un mérite : eh bien! il rend à César ce qui appartient à César, à Mme de Lavalette il laisse tout entière cette gloire qu'elle a achetée assez cher.

Les fonctions du ministre de la police étaient plus actives et plus absolues que celles d'un simple préfet. Sous l'empire, Fouché leur avait donné une grande importance; le pouvoir du ministre de la police s'étendait sur toute la France, il s'exerçait dans chaque département par commissaires extraordinaires. Une haute partie des attributions qui dépendent aujourd'hui du ministère de l'intérieur, étaient placées dans les devoirs du ministre de la police; comme à toutes les époques exceptionnelles, on avait enlevé au pouvoir paisible de l'administration régulière toute l'action politique du gouvernement, pour la confier au ministre de la police. Revêtu de ce pouvoir extraordinaire, M. Decazes se trouvait en présence de toutes les exigences des partis et de toutes les opinions agitées; le parti royaliste avait en France une organisation complète et remarquablement forte. Le comte d'Artois présidait une sorte de gouvernement occulte, qui avait ses agens, ses fidèles, presque toujours en lutte avec les fonctionnaires publics désignés par le roi. M. Decazes, heureusement pour lui, n'était pas à la hauteur de ce dévouement-là, et, quoique fortement prononcé dans le sens des opinions d'alors, il ne partageait pas cette ardeur de principes, cette pureté blafarde du drapeau blanc de 1815, à un assez puissant degré pour que les comités de M. le comte d'Artois l'adoptassent comme un des leurs.

Louis XVIII, d'ailleurs, était en hostilité ouverte avec son frère; le ministre de la police connaissait ses devoirs; il était trop animé du désir de

plaire pour ne pas se mettre souvent en opposition avec les comités de M. le comte d'Artois, dont M. de Vitrolles était le ministre en titre. De là l'opposition invincible que M. Decazes trouva dans la chambre des députés de 1815, opposition qui amena l'ordonnance du 5 septembre.

Avant d'arriver à cet acte si tranché de politique ministérielle, il faut parler d'une fatale affaire qui pèse sur la vie administrative de M. Decazes; je veux parler du mouvement insurrectionnel de Grenoble, de la triste insurrection de Didier, dont le fils, si honorable d'ailleurs, a occupé, depuis la révolution de juillet, un poste important au ministère de l'intérieur. Le 5 mai, le ministre de la police reçoit une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Dans la nuit du 4 au 5, un rassemblement d'environ quatre cents hommes a attaqué Grenoble de tous côtés; les insurgés ont été battus sur tous les points; on a fait un grand nombre de prisonniers; on est à la poursuite des fuyards dans les montagnes. » Le 6 mai, autre dépêche : « Chaque heure nous apporte de nouvelles découvertes; nous connaissons déjà plusieurs chefs qui devaient s'emparer des principaux postes de la ville; ces chefs sont des officiers supérieurs en retraite ou en demi-solde; bientôt, j'espère, ils seront en notre pouvoir : une prompte justice en sera faite. A l'instant on me donne avis qu'il se forme des projets dans la campagne de venir enlever les prisonniers et de mettre le feu à la ville; je prends toutes mes mesures pour que ces complots soient déjoués. »

En réponse à cette nouvelle télégraphique, M. Decazes fit parvenir la courte dépêche suivante : « Le département de l'Isère doit être regardé comme en état de siége. Le roi est content des magistrats et des militaires; des troupes sont en mouvement sur différens points pour occuper le département de l'Isère, et assurer la punition des rebelles. »

Des ordonnances royales élevaient le général Donnadieu au titre de vicomte; il recevait le grand cordon de la Légion-d'Honneur; plusieurs officiers obtenaient des décorations et de l'avancement. Un conseil de guerre, présidé par le colonel de la légion de l'Isère, condamna vingt-un individus à la peine de mort; cinq furent recommandés à la clémence du roi; deux dépêches émanèrent encore de M. Decazes, elles étaient courtes et significatives : « Aucune grace ne peut être accordée qu'à ceux qui auraient fait des révélations importantes; les vingt-un condamnés doivent être exécutés ainsi que David; l'arrêté du 9, relatif aux recéleurs, ne peut être exécuté à la lettre; 20,000 francs sont promis à celui ou à ceux qui livreront Didier. »

Est-il quelque chose de plus triste que cette sanglante dépêche de M. Decazes? Didier fut livré en effet, et mourut sur l'échafaud. Depuis une vive discussion s'est élevée entre le général Donnadieu et M. Decazes, sur l'impitoyable sévérité déployée contre la population de Vizile et de Grenoble. Le ministre a soutenu que le général Donnadieu l'avait trompé sur la gravité du mouvement; le général a dit, au contraire, que, chef de la force armée, il n'avait fait qu'exécuter les ordres que M. Decazes lui avait envoyés par le télégraphe. Ces récriminations eurent une grande pu-

blicité; hélas! lorsque la révolution de juillet a porté le fils du malheureux Didier aux affaires, il a dû être affreux pour M. Decazes de se trouver en présence du fils de l'homme que le ministre de 1816 avait livré à l'échafaud; la fureur aveugle des temps réactionnaires pouvait être invoquée comme une excuse, mais non comme une justification. — Voici, du reste, une anecdote peu connue et qui fait honneur à M. Decazes. En se rendant à Grenoble, Didier s'arrêta à la Grange, sur les bords de la Loire, chez M. de Montalivet, l'ancien ministre de Napoléon, et lui demanda de lui avancer 12,000 francs dont il avait besoin. M. de Montalivet, qui ignorait les projets de Didier, lui donna une traite de 12,000 francs sur Lyon, où elle fut payée. Après l'échauffourée de Grenoble, il arriva à Paris une dénonciation en forme qui représentait M. de Montalivet comme un des chefs de la conspiration. Louis XVIII voulait qu'on procédât sur-le-champ à l'arrestation de l'ancien ministre; M. Decazes s'y opposa : « Montalivet est un impérialiste sans doute, mais ce n'est pas un conspirateur, et je réponds de lui. » La fermeté de M. Decazes arracha ainsi le généreux protecteur de Didier aux aveugles persécutions de ce temps-là.

Le grand œuvre de M. Decazes fut l'ordonnance du 5 septembre qui mit un terme aux réactions du parti royaliste. Le ministre avait pris un grand ascendant sur Louis XVIII; il travaillait tous les jours avec le roi, lui communiquait toutes choses. Il faut savoir que, durant son ministère, M. de Talleyrand initiait à peine le prince aux affaires administratives; il soumettait les actes en masse à la signature royale, se contentant de quelques explications générales. M. Decazes prit une méthode contraire; il dit tout au roi, il lui soumit les moindres actes, les plus petites nominations. Louis XVIII avait pris un goût décidé pour son jeune ministre qu'il considérait comme son élève; il avait succédé dans son cœur comme dans son esprit *au tendre* d'Avarey, mort aux îles Canaries, au *cher* Blacas, disgracié depuis 1814. Le roi avait toujours eu besoin d'un favori, dans l'exil comme sur le trône : la soumission respectueuse de M. Decazes lui plaisait, son jeune et chaleureux dévouement faisait reluire un rayon de bonheur pour le roi souffrant et fatigué. M. Decazes lui avait présenté sa sœur, Mme Princeteau, aussi douce que son frère, d'une causerie aimable et facile; elle visitait souvent Louis XVIII, qui aimait à l'entretenir de sa famille, de ses tout gracieux enfans qu'il comblait de caresses et de bonbons.

Cette faveur subite de M. Decazes, une aussi rapide fortune avait ameuté contre lui toutes les plumes spirituelles du parti royaliste, les méchantes et gracieuses langues des grandes duchesses du faubourg Saint-Germain; on chantait les couplets les plus mordans contre le favori. Qui ne se rappelle encore les petites épigrammes de MM. de Salaberry et de Castel-Bajac, champions ardens de la majorité royaliste? On n'épargnait même pas à la sœur de M. Decazes de perfides insinuations, quand on se rappelle surtout les platoniques tendresses de Louis XVIII. Les partis n'ont-ils pas toujours des calomnies à leur aide? M. Decazes n'était pas de ces hommes que la petite

vengeance des grandes dames du faubourg Saint-Germain pût facilement immoler à ses innocentes épigrammes, mais Mme Princeteau n'échappait pas à leurs traits malins. Comme elle était fort pâle et le visage souffrant, les grandes dames avaient adopté une couleur jaune qu'elles nommaient jaune-Princeteau, comparaison impertinente qu'elles se permettaient à la face même du roi.

Aussi Louis XVIII, qui savait toute l'opposition de sa cour à son favori, leur rendait mystification pour impertinence. Voici une anecdote qui fit alors causer beaucoup de salons. Chacun sait que le roi avait des habitudes de promenade; l'étiquette voulait que le gentilhomme de service et le capitaine des gardes montassent dans la voiture du roi; il se trouvait que ces deux grands dignitaires, M. le duc d'H..... et le comte de G....., étaient des plus irrités contre M. Decazes et sa sœur. Le roi fait mettre les chevaux au galop comme de coutume; mais sur l'avenue des Champs-Élysées, il aperçoit la voiture de Mme Princeteau; alors, de sa toute petite voix criarde, il se met à dire : « Cocher, arrête, fais vite signe à la voiture de Mme Princeteau d'approcher. » Quand les deux voitures furent bien proches, le roi ordonna que les portières s'abaissassent; il prit les jolis petits enfans de Mme Princeteau avec lui, les caressa, puis s'écria avec une surprise affectée : « Ah! mon Dieu, mon cher duc, j'ai oublié aux Tuileries des joujoux que je destinais à ces enfans, prenez ma voiture de suite, et allez chercher ce que je leur ai promis. » Le pauvre duc fut obligé de subir la loi du maître, et s'en revint, tout murmurant, rapporter les joujoux aux enfans de la favorite si détestée.

Louis XVIII aimait ces petites oppositions à ses courtisans. Lorsqu'il voulait faire passer une loi à la chambre des pairs, il usait d'un moyen aussi ingénieux qu'infaillible. Tous les grands officiers du palais, en opposition avec M. Decazes, étaient membres de cette chambre; ils pouvaient donner dix ou douze voix contre le système ministériel; savez-vous ce que faisait Louis XVIII? Il leur écrivait un petit billet, tout juste à midi, pour leur dire qu'il avait besoin de leurs services pour le reste de la journée; il les rassemblait autour de lui, leur récitait quelques vers de Virgile ou d'Horace, si bien qu'ils ne pouvaient aller à la chambre des pairs et donner leur vote contre M. Decazes. Le roi était joyeux comme un enfant de ces petites malices, et il les contait, avec une gaieté folle, au ministre de sa prédilection.

Louis XVIII aimait beaucoup à écrire de petits billets, et, en effet, il en écrivait de charmans; son écriture était l'écriture d'une femme bien élevée; ses lettres avaient quelque chose d'ambré qui se ressentait de l'école des gentilshommes du XVIIIe siècle; il écrivait habituellement deux fois par jour à M. Decazes, le matin et le soir; il lui donnait les titres de *mon enfant, mon ami*. Le roi mettait un grand amour-propre à cette correspondance. Il fallait lui répondre sur-le-champ, le tenir au courant de tout ce qui se passait, recueillir les petites anecdotes, les gracieux scandales de sa cour, les aventures

amoureuses et galantes; il était malheureux lorsqu'il ne savait pas tout ce qui se faisait autour de lui. Cette faveur toujours croissante permit à M. Decazes d'obtenir, de concert avec le comte Pozzo di Borgo, l'ordonnance du 5 septembre, petit coup d'état contre les royalistes et la chambre introuvable.

C'est ici que commença le système de bascule dont M. Decazes fut le véritable inventeur; ce système consistait à aller de droite à gauche en faisant des concessions à chacun, tout juste pour ne mécontenter personne. M. Decazes donna, dès ce moment, une certaine existence à la coterie qui depuis a pris le titre de *doctrinaire*. M. Royer-Collard en était le pontife, Camille Jordan le plus fervent adepte, M. de Serre la plus éloquente parole. M. Guizot, réputation naissante qui ne s'était essayée, jusqu'alors, que dans des écrits de peu d'importance; M. Villemain, lauréat de l'Académie, entouraient aussi la fortune de M. Decazes et le secondaient de leurs talens d'écrivains.

Dans ce mouvement d'une grande faveur, M. Decazes était resté néanmoins avec le simple titre de *ministre de la police*, M. Lainé tenait le ministère de l'intérieur; mais dans la session qui venait de s'écouler, les chambres, par opposition à M. Decazes, avaient, en quelque sorte, décrété l'inutilité du ministère de la police, alors que les partis s'étaient calmés et que le pays reposait avec confiance dans le gouvernement établi. Il fallait trouver une position à M. Decazes, un ministère qui pût aller aux prétentions de l'homme si complètement agréable à Louis XVIII. Des dissensions s'étaient élevées dans le conseil des ministres, à l'occasion de la loi électorale; le duc de Richelieu s'en revenait d'Aix-la-Chapelle, fort mécontent de la tournure qu'avait prise l'opinion en France; les choses allèrent si loin, que les ministres donnèrent leur démission. Le roi, ainsi délaissé, arriva au désir de son cœur; il confia à M. Decazes la formation d'un nouveau cabinet. Le jeune ministre n'osa point prendre la présidence, il la fit conférer, pour la forme, à M. le marquis Dessoles, et se réserva pour lui le ministère de l'intérieur, comme l'action et la vie de tout le gouvernement politique.

Dans son administration de l'intérieur, si ses idées manquaient d'étendue, M. Decazes se montra actif et habile. Dénué d'une grande et sérieuse instruction, il la remplaçait par une attention de tous les momens à toutes ces petites choses qui brillantent un système. Il n'était pas un très habile littérateur, et pourtant il protégeait, il aimait les lettres; il n'avait pas à un haut point le sentiment des arts, et il fit du bien aux artistes; toutes les branches diverses du système administratif furent encouragées; des conseils d'agriculture, de manufacture et de commerce, furent organisés sous la présidence du ministre. M. Decazes montra une grande sollicitude pour toutes les sources de la richesse publique. Sa conversation n'était pas ce qu'on appelle une conversation spirituelle, mais elle était spéciale, c'est-à-dire qu'il disait bien tout ce qu'il fallait dire. Il vous écoutait; il s'enquérait de toutes choses; il avait le grand art d'obtenir un vote complaisant par des moyens honorables. Son esprit était d'une conciliation extrême. Il voulait fondre les nuances d'opi-

nions, et cela exigeait une extrême souplesse de principes. M. Decazes usa honorablement de son crédit sur l'esprit de Louis XVIII; il fit rentrer des proscrits, il répara les tristes actes de son administration de la police en 1815, ce qui faisait dire à une femme d'esprit « que son système était comme la lance d'Achille, qui guérissait les blessures qu'elle avait faites. »

Une union brillante vint couronner la faveur de M. Decazes; le roi demanda pour lui la fille de M. Saint-Aulaire, jeune personne de dix-huit ans alors (1818). Les Saint-Aulaire étaient d'une grande famille princière par les femmes. Le père de la jeune fiancée avait accepté une préfecture sous l'empire. C'était un esprit de bonne compagnie, un peu affecté dans sa politesse aristocratique, excellent au fond, et qui ne résista pas le moins du monde à la volonté du roi. Sa fille devint Mme Decazes, et ce fut l'époque brillante de la vie du ministre. Mme Decazes fut présentée au roi Louis XVIII, et le prince traita avec une magnificence pleine de galanterie la toute frêle personne qui est devenue depuis Mme la duchesse Decazes.

Cependant une opposition formidable grondait contre le ministre : les royalistes étaient plus que jamais soulevés contre lui, et M. Decazes ne pouvait aller assez loin pour contenter la gauche. De tous côtés on semait des alarmes. La loi de 1819 rendit la liberté à la presse; cependant les journaux n'épargnaient ni le ministre, ni la dynastie. La presse fermentait; les brochures de M. de Châteaubriand, ses articles dans *le Conservateur*, secouaient profondément ce favoritisme qui blessait le parti royaliste. Les élections de 1819 avaient jeté dans la chambre un grand nombre de membres de la gauche, l'abbé Grégoire à leur tête; combien de tels choix ne devaient-ils pas exciter les plaintes du parti royaliste! Louis XVIII s'alarma, et M. Decazes lui-même vit le danger. Ce fut alors qu'il songea à une modification dans la loi électorale. M. Dessoles offrit sa démission, et M. Decazes prit la présidence du conseil.

Il s'était formé chez le ministre un petit comité particulier, célèbre alors sous le nom du *canapé de M. Decazes*. Dans ce salon si brillant, si plein de luxe et de goût, on voyait une large causeuse sur laquelle s'asseyaient habituellement le grave M. Royer-Collard, Camille Jordan, M. Guizot, M. de Serre, aréopage babillard, dont M. Villemain était le spirituel secrétaire. C'était sur ce canapé que se délibéraient les questions du gouvernement; on y examinait les grandes théories politiques. Il était convenu qu'on ne pouvait plus aller avec les nouvelles élections, et le canapé doctrinaire délibéra une immense addition à la charte, dont j'ai copie, et qui ne contient pas moins de cinq cent quarante articles : je crois même savoir que les deux rédacteurs principaux furent M. Guizot et M. de Serre. Cet acte additionnel aurait exigé trois ou quatre années de discussion. Il embrassait un système municipal et départemental, une organisation de la société telle que l'entendait le parti doctrinaire. Ce fut un enfant mort-né; le conseil des ministres le repoussa : de là les premiers dissentimens entre M. Decazes et les doctrinaires.

A la fin de 1819, le ministre était parlementairement perdu. Détesté par les royalistes, son projet de modifier la loi des élections l'avait complètement séparé de la gauche; les doctrinaires, de leur côté, ne voulaient plus de M. Decazes, le roi seul lui restait.

Le 13 février, à onze heures et demie, le commissaire de police de l'Opéra arrive tout haletant au ministère de l'intérieur; il pousse un seul cri : « Le duc de Berry vient d'être assassiné! » Quelles douloureuses pensées durent agiter le ministre! Quel parti les royalistes n'allaient-ils pas tirer de cet évènement! N'était-ce pas les mauvaises doctrines qui avaient préparé cet attentat? Les ennemis si nombreux de M. Decazes n'allaient-ils pas le dénoncer à la face du monde? Le ministre courut chez le roi, qui déjà se préparait à partir pour l'Opéra. Il trouva Louis XVIII le visage tout en pleurs, qui lui dit : « O mon enfant! quel malheur pour nous et pour vous! » M. Decazes se rendit à l'Opéra pour assister aux premiers actes de l'instruction contre Louvel, et il put juger, sur son passage dans les antichambres pleines de royalistes, l'orage qui se préparait contre lui. Il fut accablé d'épithètes injurieuses et d'accusations outrageantes. A son retour au château, le roi lui dit affectueusement : « Mon ami, ils veulent nous séparer, mais ils n'y réussiront pas. »

Paroles vaines! Louis XVIII n'était plus maître de la position; le comte d'Artois en pleurs et la duchesse d'Angoulême elle-même étaient venus demander le remplacement du ministre qui, disait-on, avait favorisé les doctrines régicides. Le lendemain matin, le *Journal des Débats* publiait ce fameux article dans lequel M. de Châteaubriant disait de M. Decazes : « que le pied lui avait glissé dans le sang! » M. Clauzel de Coussergue l'accusa également de haute trahison. Le soulèvement fut tel que le ministre se crut obligé d'apporter sa démission aux Tuileries. « Ils le veulent, mon cher ami, lui dit le roi; je ne puis plus résister, mais je veux vous montrer que je vous aime toujours. » Et il le nomma duc; M. Decazes était déjà duc de Glukesbourg par sa femme; de plus, le roi lui donna l'ambassade d'Angleterre, au traitement de 300,000 francs. Il lui fit entendre que la séparation n'était que momentanée : « Je vous écrirai tous les jours sur mes affaires, et vous me répondrez exactement. » Le lendemain, une ordonnance du *Moniteur* nomma M. le duc de Richelieu président du conseil des ministres. J'ai entendu raconter au noble duc que les premières paroles que le roi lui dit, en lui montrant le portrait de M. Decazes, furent celles-ci : « Je vous avoue, mon cher duc de Richelieu, que c'est avec douleur que je me sépare de lui; vous ne vous en fâcherez pas, car vous savez que j'aime qui m'aime. »

Dans son ambassade à Londres, M. Decazes se montra fort libéral et très éclairé; il étudia avec ardeur les grands progrès de l'industrie, le vaste mouvement des capitaux; il prit goût pour les usines, pour la protection aristocratique du mouvement commercial, tel que l'entend l'Angleterre; il s'éclaira beaucoup sur diverses branches d'économie sociale. Bientôt le parti

royaliste, qui n'avait rien pardonné, le fit remplacer à Londres, et lui envoya pour successeur son adversaire, M. de Châteaubriant. Les études qu'il avait faites en Angleterre, loin de profiter à sa fortune, jetèrent M. Decazes dans des combinaisons hasardeuses; il n'avait pas vu la différence des pays, la dissemblance de l'esprit public. En Angleterre, une vaste aristocratie jette et multiplie les capitaux, féconde toutes les industries, tandis qu'en France nous avons aboli toutes les grandes fortunes; un amour indéfini d'égalité et de démocratie a morcelé la terre, les existences; nous n'avons encore qu'imparfaitement l'esprit d'association. M. Decazes ne comprit pas exactement cette différence; de là, ses spéculations malheureuses sur les usines, sa création de *Cazeville* et des mines de l'Aveyron.

Louis XVIII avait passé à d'autres affections; son amitié chaleureuse pour M. Decazes n'était plus qu'un souvenir; des mesures avaient été prises par les royalistes pour l'écarter du palais; il venait rarement aux Tuileries, et lorsque le vieillard couronné fut près de la mort, M. Decazes insista vainement pour le voir; il ne put obtenir cette dernière faveur. Un jour pourtant, c'était le 16 septembre 1824, le dernier bulletin venait d'être publié, le roi était mort! l'huissier, selon la vieille coutume, ouvrait les deux battans pour annoncer que Charles X régnait; un homme simplement vêtu fend la foule des gardes, se précipite au pied du lit de parade sur lequel reposait le roi défunt; il s'agenouille, saisit la main décharnée et à peine refroidie du monarque, il la couvre de larmes, manifestant un muet désespoir. Le capitaine des gardes reconnaît M. Decazes; il le laisse aux devoirs d'une religieuse reconnaissance. M. Decazes, en quittant cette chambre de mort, serra la main du capitaine des gardes. « Monsieur le duc, lui dit-il, vous me pardonnerez ce manque d'étiquette; car ce roi vénérable m'a fait ce que je suis; on ne dira pas que je viens mendier des faveurs auprès d'un cadavre. »

Depuis la mort de Louis XVIII, M. Decazes vint rarement aux Tuileries; tout entier à ses vastes établissemens industriels, à ses devoirs de la chambre des pairs, il n'avait plus d'autre espoir de faveur que dans M. le dauphin; entouré de cinq ou six pairs qui lui étaient restés fidèles, il faisait partie du petit comité tout d'opposition à M. de Villèle. Il parlait rarement à la chambre des pairs, et toujours sur les questions spéciales et administratives, avec une clarté remarquable; il votait avec l'opposition qu'on appelait *cardinaliste*, du nom du cardinal de Beausset; il rendait à M. de Villèle le mal politique que celui-ci lui avait fait lors de sa présidence du conseil. Quand le ministère Martignac vint au pouvoir, M. Decazes reprit quelque faveur; il avait acquis un certain ascendant sur M. le dauphin, il soutenait à la chambre des pairs le système ministériel contre les *ultra* royalistes, qui préparaient silencieusement le ministère Polignac. A cette époque, il put pousser quelques-uns de ses amis, et particulièrement M. d'Argout, au conseil d'état. Cette faveur s'éclipsa une fois encore sous le ministère Polignac. Cependant il fut question un instant de M. Decazes pour former un

ministère mixte, qui aurait adopté le système de droite et de gauche. Le roi Charles X n'en était pas alors très éloigné.

Survint la révolution de juillet. Dans cet immense bouleversement de la société politique, M. Decazes devait-il, pouvait-il trouver une place? Il est des esprits qui ne peuvent rester en dehors de la vie active des affaires; c'est ce qui explique le passage rapide de M. Decazes sous le drapeau de la monarchie nouvelle.

Le salon de M. Decazes devint encore une fois un salon politique. Après la révolution de juillet, il concourait à rattacher les esprits aux faits accomplis. Un député était-il mécontent? un écrivain murmurait-il? Aussitôt on cherchait à l'apaiser par les plus douces manières, par les plus agréables concessions; on le faisait trouver avec le ministre qu'il attaquait, on prévenait ses désirs, on allait au-devant de toutes les nécessités de la vie politique, et tout cela avec des formes si gracieuses, qu'il fallait avoir un bien grand stoïcisme pour repousser de si entraînantes avances.

C'est, dit-on, au patronage de M. Thiers que M. Decazes dut la place de grand référendaire; il la remplit avec dévouement. C'est un des traits saillans de certains caractères, comme je le disais en commençant, de se dévouer successivement, et avec un cœur et une ardeur sans pareils, à tout ce qui est *fait accompli*. Il y a des existences ainsi faites : elles pleurent ce qui s'en va, elles adorent ce qui vient, elles se préparent pour ce qui viendra, et toujours avec un sentiment exalté, avec une tendresse enthousiaste et vraie. Ce sont de ces existences dont parle La Bruyère, ces corps qui ont dix cœurs, et qui, bon gré, malgré, doivent se faire nécessairement aimer. Au reste, M. Decazes est un des hommes les plus attentifs à leurs devoirs, les plus prévenans, d'une obligeance noble et facile; ses rapports, dans la vie privée, sont aimables; son salon est un amusant pêle-mêle de toutes les couleurs, de tous les esprits, de toutes les conditions. A une époque comme la nôtre, c'est un peu l'image de notre société politique.

Depuis sa nomination au poste de grand référendaire, M. Decazes a eu plus d'une épreuve à subir; je ne parle pas seulement des mordantes épigrammes de M. de Sémonville, sorte de calamité de salon presque inévitable : je veux parler du procès d'avril et de l'affaire Fieschi. On ne peut dire l'activité que déploya M. Decazes dans ces tristes circonstances; il s'est usé au service de la justice, il en a contracté des infirmités, et puis il faudrait être sans entrailles pour ne pas être frappé à l'aspect de ces ardentes opinions qui venaient battre ces bancs de la pairie où siégent tant de vieillards politiques et tant d'existences molles et usées.

M. Decazes n'est plus appelé à un rôle ministériel; il appartient à une époque finie; sa vie n'est plus qu'un grand épisode à l'histoire de la restauration!

BULLETIN.

L'expédition de Constantine est commencée; l'armée s'est mise en marche le 1er octobre, par une belle journée. Il était temps que cette heureuse nouvelle vînt rassurer l'opinion publique, inquiétée par les mystérieuses et incomplètes révélations d'un journal semi-officiel, qui allait jusqu'à conseiller tout bas la remise au printemps prochain des hostilités, déjà presque engagées contre Achmet-Bey. Ce conseil de la peur, qui se dissimulait sous le nom de prudence, n'a pas été accueilli avec faveur dans le cabinet; et cela nous semble si simple, que nous ne ferons pas au ministère l'offense de l'en féliciter. Si le général Danrémont a retardé de quelques jours son entrée en campagne, c'est uniquement parce que le 12e de ligne, frappé d'une légère atteinte de choléra, et séquestré du reste de l'armée, le privait du service actif d'environ 1500 hommes. Un renfort équivalent lui a été expédié de France, et, à l'heure où nous écrivons, les deux bataillons de guerre du 61e de ligne, embarqués à Cette, doivent être arrivés à Bone. La campagne est ouverte, et pourvu que l'on ne se laisse plus arrêter par de fallacieuses propositions de paix, il reste assez de beau temps pour conduire nos soldats victorieux sous les murs de Constantine, où notre artillerie fera le reste.

Est-il donc, d'ailleurs, indispensable à l'armée d'Afrique d'avoir du beau temps pour vaincre? n'est-ce rien pour elle que d'avoir eu devant les yeux l'exemple de l'an passé, et d'être préparée à tout? Si l'expédition du maréchal Clausel a été battue par l'inclémence de la saison, c'est faute de l'avoir prévue; mais on ne tombera pas cette fois dans le même piége avec la même imprévoyance. Dès-lors que seront pour nous les injures des élémens conjurés avec les Turcs de Constantine? Un danger de plus, mais sans surprise; une occasion nouvelle de gloire.

Si les sages amis du ministère qui ont essayé de le détourner de l'expédition pour cette année, n'avaient eu d'autre but que de mettre plus en relief sa fermeté de résolution et son honorable persévérance dans une entreprise nécessaire, ils n'auraient pu s'y prendre autrement; mais c'est pousser loin le dévouement de l'amitié, et cet excès d'abnégation est inutile. On sait depuis long-temps combien le ministère que préside M. Molé tient à finir l'affaire de Constantine, comme tant d'autres choses qui ont attendu son avènement pour recevoir une solution définitive; on n'ignore pas avec quelle

activité le président du conseil a pressé tous les préparatifs de la guerre, dès qu'il a vu que, sans la guerre, nous ne pouvions espérer la paix qui nous convient, une paix dictée par la France, et puissamment garantie. Il ne sera pas dit qu'il était allé si loin pour reculer devant quelques obstacles, qui n'étaient pas sans doute au-delà de ses prévisions : sa longue expérience lui a appris qu'à chaque pas on rencontre un obstacle dans le chemin des affaires publiques, et il ne se décourage pas aisément. Passer à côté de la question de Constantine sans la résoudre sur-le-champ, c'eût été s'affaiblir beaucoup. Non pas toutefois que nous prétendions voir dans cette question, si grave qu'elle soit, une de ces œuvres qu'on ne peut laisser interrompues sans risquer d'être enseveli sous leurs ruines menaçantes; mais il ne s'agit pas seulement pour un ministère de veiller à n'être pas enseveli sous des ruines : il faut faire plus qu'exister, il faut vivre, et avec une certaine grandeur. C'est ce que le ministre des affaires étrangères a compris mieux que la presse la plus dévouée à sa fortune, en donnant l'ordre au général en chef de l'armée d'Afrique de pousser en avant.

Voudra-t-on nous rendre cette justice que nous n'accueillons pas volontiers les prédictions des alarmistes? On peut se rappeler comment nous avons parlé de Constantine, il y a huit jours. L'insurrection des chartistes en Portugal ne nous avait pas, dès son principe, effrayés beaucoup pour la constitution de 1822. Les maréchaux Saldanha et Villaflor, à tout évènement, même s'ils eussent triomphé, n'auraient jamais passé à nos yeux pour les libérateurs de leur pays. D'après les dernières nouvelles, il est permis de penser qu'ils ont échoué complètement dans leur aveugle entreprise. Une bataille décisive, gagnée par le baron Das Antas, dans le nord du Portugal, leur a enlevé toute espérance de proclamer la charte à Oporto ou à Lisbonne. Nous avions compté sur ce résultat définitif de tous leurs efforts, même alors qu'ils étaient à trois lieues de la capitale. Maintenant qu'ils sont vaincus, et n'ayant plus d'autre ressource que l'exil, il leur restera le remords d'avoir effacé, en quelques semaines, l'éclat dont leurs services patriotiques avaient brillé sous la bannière de don Pedro. Ce sont des hommes, apparemment, comme il s'en trouve en grand nombre, même dans les rangs supérieurs des armées, des hommes qui ont besoin d'être conduits par une tête intelligente, mais qui, abandonnés à eux-mêmes, ne sauraient comprendre la portée ni le but des choses qu'on leur fait accomplir. Avec leur empereur pour guide, ils ne se sont pas égarés, ils ont affranchi leur patrie de la tyrannie de don Miguel; mais don Miguel expulsé et leur empereur mort, ils n'ont pas vu que, s'il y avait encore pour le Portugal un joug à briser, c'était celui de la Grande-Bretagne. Cette seconde délivrance était commencée avec timidité et se continuait lentement à l'ombre de la constitution qu'ils sont venus combattre. Leur seule excuse, quel qu'eût été le succès de leur prise d'armes, c'est qu'on aurait toujours pu dire d'eux au peuple portugais : « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Mais le duc de Palmella, qui se cachait derrière eux, devait savoir ce qu'il faisait, et il a grandement compromis dans tout cela sa réputation d'esprit et d'adresse. Pour ses sentimens de nationalité, il y a long-temps que le sacrifice est consommé, et que sa conduite ne se règle plus sur de telles chimères. Pourvu qu'il gouverne, il sera toujours disposé à prendre sa nation à bail des mains du gouvernement britannique.

En Espagne aussi nos espérances se réalisent; mais qui osera dire pour combien de temps? Dans cet incompréhensible pays, il faut se préparer à tous les retours de fortune les plus opposés, parce qu'il faut attendre indistinctement des deux partis qui se combattent, toutes les fautes, toutes les faiblesses, toutes les négligences après la victoire, qui la paralysent et la font passer d'un camp dans l'autre. Voici que Cabrera, séparé des autres bandes carlistes et presque de la sienne, tant elle est en désordre, s'est retiré à Canta-Vieja, poursuivi de près par Oraa; voici que, d'un autre côté, le prétendant et Zariateguy sont poussés par Espartero au-delà du Duero. Cela fait, les armées de la reine vont peut-être se reposer selon leur coutume; mais toujours est-il qu'il y a une grande activité dans les cortès pour désorganiser son gouvernement. Au moment où ses armes viennent de gagner du terrain, avec une certaine unité de mouvement qui ferait croire à une impulsion partie du pouvoir central, il faut que des intrigues parlementaires neutralisent ce qui a été fait de bien, en essayant de décomposer le nouveau ministère. M. Pio-Pita Pizarro, pour avoir pris sur lui hardiment de procurer de l'argent au trésor espagnol, qui en a tant besoin, sans observer religieusement les formes constitutionnelles, vient d'encourir le blâme des représentans du pays, et ce blâme a été exprimé par une formidable majorité, capable de renverser même un ministère qui serait né plus viable et plus homogène. A quoi bon un changement encore dans le ministère espagnol, s'il a lieu sur un pareil vote, formulé par une assemblée qui va elle-même céder sa place à une autre? Les élections peuvent donner la majorité au parti qu'on nomme *modéré*, au parti d'Isturitz, de Toreno, de M. Pio-Pita lui-même, dont la nuance se rapproche de la leur, et alors les faits prouveront qu'on s'est donné seulement la vaine satisfaction de repousser, pour quelques jours, dans des circonstances difficiles, des ministres qui doivent revenir, et qui déjà l'ont mérité un peu par leurs services. Espérons que M. Pio-Pita et ses collègues tiendront bon contre cette dernière manifestation d'une volonté parlementaire qui s'irrite à l'agonie. Qu'ils gagnent encore un peu de temps, et ils sauront s'ils ont eu raison de lutter.

Il est assez remarquable que, chez trois des peuples enrôlés sous le drapeau de la quadruple alliance, un nouveau parlement va s'assembler presque à la même époque. Les élections sont faites en Angleterre, et l'on en connaît déjà le produit, sauf à le mieux éprouver encore par l'usage. En Espagne, les élections sont commencées, non plus pour fournir des cortès constituantes, mais pour donner une assemblée qui entrera enfin dans la vie régulière et normale du gouvernement représentatif, sans en ébranler les bases en les renouvelant sans cesse. Chez nous, dans un mois, la chambre nouvelle sera connue; et grace à la publicité de toutes les démarches et de toutes les opinions politiques parmi nous, grace surtout à nos puissantes ressources de centralisation qui font converger bien vite en un seul point, à Paris, tous les renseignemens épars qu'on voudrait en vain garder secrets, nous saurons, à peu de chose près, ce que cette chambre pourra faire, ce qu'elle voudra, et si elle sera d'un tempérament à vouloir avec force. On prévoit qu'elle sera modérée et achèvera de faire dominer la politique de conciliation. A vrai dire, qu'est-ce qui n'est pas modéré aujourd'hui? quels loups ne se couvrent pas de la peau des brebis pour s'approcher doucement des électeurs qui veulent la paix et sont fatigués par-dessus tout?

Avec des mots d'ordre aussi faciles à prononcer que ceux de conciliation et de concorde, les candidats à la députation ne peuvent manquer. Dieu sait avec quelle affluence ils se présenteraient encore pour remplir tous les vides, si les cadres de la législature étaient élargis tout à coup comme par miracle. Le nombre des électeurs est bien près de n'être plus en proportion avec la multitude de ceux qui voudraient être élus. Si les électeurs de la chambre sont refroidis et doivent, comme ceux de la garde nationale et des conseils municipaux, arriver lentement et sans zèle à leur poste, il n'en est pas de même des candidats : leur ardeur est ce qui échauffera un peu les élections.

Par malheur, ce n'est pas, chez la plupart, une ardeur de bon aloi; elle n'a même bien souvent rien de politique, c'est l'intérêt privé qui l'excite, c'est le besoin de conserver ou d'acquérir. La députation ne semble plus réservée, par préférence, aux hommes d'une véritable ambition, qui ont fait de l'existence politique leur seule existence possible, et ont mis tout d'abord, au début de la vie, tout leur avenir à la merci d'un coup de dé; elle n'est plus même remplie, en majorité, par ces hommes laborieux, expérimentés, vieillis dans le détail des affaires administratives, hommes un peu étroits, sans doute, mais utiles, sérieux et honnêtes, qu'il faudra toujours consulter, s'ils restent au dehors, pour peu qu'on veuille faire marcher l'administration. Aujourd'hui, en place de ces deux classes d'hommes qu'on éloigne, ou bien qu'on étouffe dans une mêlée confuse et disparate, la chambre est menacée d'une invasion de propriétaires désœuvrés, de médecins sans malades, d'avocats sans causes, de spirituels écrivains, de jeunes élégans du beau monde, maîtres des requêtes au berceau, qui figureront dans les couloirs ou au pied de la tribune, tout aussi bien que dans je ne sais quels salons.

Nous offrons de parier qu'à la réélection générale qui viendra après 1837, si ce n'est même à celle-ci, M. Scribe entrera à la chambre, comme il est entré à l'Institut, et entraînera derrière lui M. Auber; les auteurs de *La Muette* tous deux députés! M. Véron les y aura devancés, s'ils tardent un peu; mais au moins, M. Véron est un homme que la conduite habile d'une grande entreprise particulière a dû familiariser d'avance avec la gestion des affaires publiques, et c'est une opinion généralement reçue dans le monde qu'il doit être propre à tout ce qu'il voudra. Il n'y a pas à lutter contre l'opinion. Du reste, il est assez grand propriétaire pour contenter les plus exigeans et les plus superbes; les terres dont il a besoin pour son élection, il les achète quand il veut, où il veut, en courant la poste, et il a ses courriers qui proclament sur son passage : « Ceci est à M. Véron, nouveau seigneur du domaine de B... en Bretagne. »

Les banquiers ne manqueront pas à la chambre. Si l'honorable M. Laffitte, sans en sortir tout-à-fait, s'éloigne de plus en plus des débats parlementaires et donne presque tout son temps à sa nouvelle banque du commerce et de l'industrie; si d'autres, tels que MM. Odier, Paturle, Humann, Camille Périer, sont nommés pairs, il s'en présente une foule pour les remplacer. Qu'on en arrache un seul de son siége au Palais-Bourbon pour le transporter au Luxembourg, son successeur est aussitôt trouvé dans la même famille vivace, dans la finance : *non deficit alter aureus*. On cite, par exemple, M. Lebœuf, qui se porte au collége de Fontainebleau, avec peu de chances, il est vrai, mais il y en a plusieurs qui réussiront, et tous travaillent au succès de leur candidature, comme s'il s'agissait d'une fortune à faire. Les banquiers de pro-

vince même prennent la file. Tout le monde veut arriver, tout le monde veut être à portée des chemins de fer, des canaux, des docks, qui seront discutés dans la prochaine législature, et voir faire au moins les concessions, s'il n'est pas donné à tous de les emporter de vive force en leur nom. Nous attendons avec curiosité M. Dupin, pour voir la contenance qu'il se donnera; il doit s'apercevoir que l'apostrophe aux *loups-cerviers* a vieilli et n'a corrigé personne. Il reprendra sa verve, il sera moins que jamais l'*avocat patelin.*

Avec tous ces élémens divers qui composent habituellement la chambre élective, le nombre des députés fonctionnaires n'est pas destiné à être réduit; seulement on a des fonctionnaires qui ne répandent pas de grandes lumières dans l'assemblée, qui sont députés avant d'entrer dans l'administration, et font leur expérience administrative aux dépens des services publics. Mieux vaut encore pour le gouvernement appuyer, dans le combat électoral, des fonctionnaires tout faits, tout dressés, qui demandent bien encore, mais qui apportent plus. C'est un système plus franc et plus utile.

Parmi les hommes nouveaux pour la chambre, mais non pour le pays, que leurs études politiques rendent dignes de la mission de députés, et qui la relèveront encore en l'acceptant, on distingue M. Alexis de Tocqueville et M. Louis de Carné. Nous n'avons pas besoin de dire combien nos vœux sont acquis à ces honorables candidatures. Il est à regretter que M. Michel Chevalier ne se soit pas mis en mesure dans la Haute-Vienne pour le cens d'éligibilité. D'autres candidats, jeunes aussi, mais plutôt adonnés au maniement journalier des affaires qu'aux méditations les plus hautes de la politique, ont l'espoir fondé d'entrer dans la nouvelle législature, où ils tiendront bien leur place. Nous pouvons nommer, entre autres, le vicomte Chasseloup-Laubat, maître des requêtes, qui venait d'essayer heureusement ses forces en se faisant élire dans les derniers jours de la dernière session, et qui va reparaître devant les mêmes électeurs. Un de ses frères, non moins distingué, se présente au second collége de l'arrondissement de Dieppe, en concurrence avec M. Aroux. L'arrondissement de Sceaux, administré habilement par M. Lesourd, pendant six années bien difficiles depuis la révolution de juillet, ne saurait faire un meilleur choix, ni envoyer à la chambre un député plus dévoué à la défense de ses intérêts.

Dans l'arrondissement de Saint-Denis se présente M. Frémicourt. Dans les colléges de Paris, les divers candidats que nous connaissons sont, pour le premier collége, le général Jacqueminot; pour le second, M. J. Lefebvre; pour le troisième, MM. Decan et Legentil; pour le quatrième, M. Ganneron; pour le sixième, M. Fr. Delessert; pour le neuvième, M. Locquet; pour le dixième, MM. L. de Jussieu et Février; pour le onzième, M. Démonts; pour le douzième, M. Panis.

Au reste, les comités électoraux en opposition au gouvernement se constituent comme ils peuvent. Le comité républicain a pour chefs et pour uniques organisateurs MM. Garnier-Pagès et Cormenin. Leurs correspondans étaient partout, il y a quatre ans, mais ne se retrouvent plus : ces deux députés forment à Paris, rue Saint-Avoye, chez le frère de M. Garnier-Pagès, un centre dont la circonférence n'est plus nulle part. On ne répond pas à leurs lettres, on ne les reçoit même pas, s'il faut en croire la plaisanterie d'un journal qui leur reproche de ne pas les affranchir. Entre les anciens adhérens de la république, qui n'ont pu attendre jusqu'en 1837 la réalisation

des belles prophéties de M. Garnier-Pagès, il s'est fait un singulier partage. Les uns ont cessé de s'occuper de politique. D'autres se sont ralliés au gouvernement, qui doit croire plus ou moins à leur sincérité; ce n'est pas notre affaire d'intervenir dans ces sortes de réconciliations. Quelques-uns se sont rangés sous la bannière de M. Odilon Barrot.

Parlez-nous de M. Berryer, qui est seul maître de son comité, et qui croit l'être aussi de son parti. Avec M. Laboulie pour adjoint, il dresse les statistiques électorales, dispose des colléges, accepte ou rejette souverainement les candidatures légitimistes. On conte à ce sujet une histoire que nous croyons vraie. Un homme frappe à sa porte, se fait annoncer, lui demande à être élu, et nomme le département de la Dordogne comme étant celui qu'il préférerait. M. Berryer sonne un domestique, homme de confiance, qui est le gardien de ses archives, et lui dit du ton le plus simple : « Antoine, apportez-moi *la Dordogne!* » Il parcourt le registre, comme il ferait d'un dossier au Palais, et il ajoute, s'adressant à l'humble visiteur qui attend son sort : « Nous avons là soixante-dix voix; je n'ai personne, je vous les donne. »

Il y a, malgré cela, des statistiques qui disent que huit ou dix députés légitimistes de la dernière chambre resteront sur le carreau des élections. M. de Saintenac, député de l'Ariége, est une de ces victimes condamnées d'avance. Il est vrai, les mêmes statistiques ajoutent que ce parti verra, en fin de compte, sa minorité s'accroître de dix ou douze voix; il faudra donc qu'il envoie vingt visages nouveaux dans la nouvelle législature, vingt personnages inconnus, ou trop fameux peut-être. Tant mieux! Que l'opposition légitimiste ne soit plus aussi imperceptible qu'elle l'a été jusqu'à ce jour : elle préservera le gouvernement de la tentation d'aller trop à droite; elle sera surtout un embarras pour les doctrinaires.

M. Guizot ne fait point de comité, il est tranquille pour lui-même, et abandonne ses amis à la discrétion du ministère, qui usera, comme nous l'avons déjà dit, de son pouvoir un peu trop discrètement. M. Guizot, pendant que s'agite une question électorale qui semble ne plus l'intéresser, s'amuse à publier des fragmens assez médiocres d'une notice historique sur Monk. Il prétend avoir fait ce travail pour lui-même, sans le destiner à la publicité, et, comme la *Gazette de France* le répète après lui, *uniquement pour se rendre compte du rôle que Monk avait joué dans la restauration des Stuarts, et des ressorts secrets de ce grand évènement.*

La *Gazette* ne manque pas d'insinuer que M. Guizot, voyant son rôle fini sous la dynastie de juillet, aspire à prendre celui de Monk, ou à le faire prendre à quelque général obscur, en faveur d'une dynastie bien plus éloignée du trône que ne l'était celle des Stuarts. C'est une folie comme une autre, mais qui s'aviserait d'y croire? Cependant, si la *Gazette* n'était pas toujours pressée de recueillir ce qu'elle trouve à sa convenance dans les journaux du matin pour remplir sa feuille le soir, elle aurait pu justifier un peu mieux son parallèle, en réunissant plusieurs traits de ressemblance qui existent dans l'histoire, non pas entre M. Guizot et Monk, mais entre M. Guizot et le personnage qui dirigea Monk dans son entreprise sans exemple, et fut la pensée de ce bras inintelligent. Non pas que nous trouvions le premier lord Shaftesbury semblable, sous bien des rapports essentiels, à M. Guizot, à Dieu ne plaise! il avait des qualités plus brillantes, plus d'audace, autant d'éloquence, et une éloquence plus naturelle et plus vive; c'était un homme

presque de la trempe du cardinal de Retz, et il avait servi dans les camps, ce qui est toujours un immense avantage pour conduire les révolutions faites ou pour en faire de nouvelles. Mais il ne faut considérer que les diverses positions où il s'est trouvé, les rôles qu'il a joués, et dès-lors le parallèle de la *Gazette* n'est plus aussi hasardé qu'on le supposerait volontiers.

L'homme qui conduisit Monk comme un instrument aveugle, avait commencé, tout jeune encore, par servir avec un zèle très vif et presque importun la royauté de Charles Ier; puis il l'avait abandonnée. Quand il n'eut plus rien à gagner auprès de cette cour aveugle, il prit son parti, se livra au parlement, qui nomma un comité pour recevoir ses plans et son adhésion à la cause des communes. Il entra dans cette nouvelle carrière sans haine comme sans amitié. Ses affections et ses habitudes étaient royalistes; son ambition le liait à l'étendart nouveau qu'il avait été forcé d'embrasser. Son crédit et sa force n'avaient pas d'autre base que son influence sur la province et sur les propriétaires royalistes avec lesquels on l'avait vu former des liaisons dès son début dans le monde politique. On voit, d'après cela, en quelle situation favorable il se trouvait pour aider à la restauration des Stuarts après la mort de Cromwell, sous lequel il avait été, du reste, ménagé, recherché, et avait su se conduire avec une extrême réserve, attendant l'opportunité d'agir.

Tout ceci est tiré presque littéralement d'une biographie de Shaftesbury (*Martyn's Life of Shaftesbury*), que nous recommandons à la *Gazette*.

Il y a quelque chose de mieux à dénoncer, en ce moment, que la conspiration de M. Guizot en faveur des Stuarts de Goritz ou de Kirchberg; c'est une conspiration pour M. Guizot lui-même, ourdie par d'anciens amis, qui l'ont délaissé, mais qui reconnaissent bien lui devoir une indemnité. Pour cela, ils ont résolu de le pousser à la présidence de la chambre nouvelle. Nous croyons bien que la chambre ne voudra pas, que le ministère ne voudra pas, que M. Dupin surtout ne voudra pas, il n'est pas homme à s'abandonner ainsi. Voilà plus qu'il n'en faut pour nous rassurer. Si ce projet avait des suites, nous en avertirions encore une fois, avec plus de détails, le public, qui, à son tour, dirait hautement qu'il ne veut pas.

Reste à savoir ce qui se prépare dans les comités électoraux de la gauche dynastique, si elle a des comités, et nous aurions alors achevé de passer en revue tous les élémens dont se composera la chambre future. Pour connaître les espérances ou les illusions dont on se berce de ce côté, nous attendrons les révélations positives des deux ou trois journaux qui le représentent. A quelle source ils vont puiser leurs renseignemens sur les résultats probables des élections, soit dans l'arrière-boutique des hommes d'affaires, soit dans les coulisses de l'Opéra, c'est ce que nous ne rechercherons pas avec beaucoup de soin. Seulement nous les prions de croire que tel écrivain, qu'ils peuvent offenser sans le connaître, sans y penser même, ne reçoit de personne des leçons de bon goût et de dignité. Enfin, il y a une considération qui sera appréciée, nous n'en doutons pas, du premier coup, c'est qu'en attaquant, dans une feuille quotidienne, une *Revue* qui ne saurait répondre qu'au bout de huit jours, on semble vouloir transformer une simple polémique de journal, qui ne devrait pas être autre chose, en une explication personnelle; ce qui est peut-être loin de l'intention des écrivains auxquels nous adressons cette réplique nécessairement tardive.

Théatres. — L'absence de Rubini a jeté quelque froideur sur les premières représentations du Théâtre-Italien. Le public des Italiens n'aime pas qu'on le trompe; il ne tient compte ni des indispositions, ni des mauvais vouloirs, ni des retards nécessaires; il veut, avant tout, croire au programme qu'on lui fait. Pour peu que vous y changiez un nom, il vous tient en rigueur, et boude toute une semaine. Après tout, *la Gazza* vaut bien *les Puritains*, et il semble qu'on ne pouvait guère que gagner au change; aussi, nous aimons à croire que c'est tout simplement pour ne point laisser un précédent fâcheux s'établir sur le théâtre qu'il affectionne que le public a fait si froide mine au chef-d'œuvre de Rossini. Il est vrai de dire que les premiers jours le public s'informe des chanteurs bien plus que des maîtres. Il vient pour la Grisi, pour Rubini, pour Lablache, pour Tamburini, tous ces talens qu'il lui tarde d'applaudir, toutes ces voix qu'il aime avec fureur, et dont il veut, à toute force, entendre le premier son. Ces jours-là, que lui importent Mozart, Cimarosa ou Rossini? Il sait bien que ceux-là ne s'en vont jamais, et que le temps, qui brise si facilement ces voix si jeunes et ride avec ses doigts ces fronts si purs, ne peut rien sur le génie. A ce compte, on s'explique la petite boutade du public, lorsque tout à coup, au lieu des *Puritains*, qu'il attendait, il a vu sur l'affiche *la Gazza*, car *les Puritains*, entre toutes les partitions du répertoire, ont le mérite singulier de rassembler toutes les royautés du lieu. Ensuite, avec *la Gazza*, on avait Rubini de moins et M. Ivanoff de plus, M. Ivanoff, un chanteur de pierre et de glace que rien n'émeut, ni la chaleur du rhythme, ni l'enthousiasme de la Grisi, ni la force du drame. Depuis tantôt quatre ans que nous avons le bonheur de posséder M. Ivanoff au Théâtre-Italien, on peut dire qu'il n'a pas fait un pas. A chaque printemps, lorsque M. Ivanoff nous quitte pour s'envoler vers les climats étrangers, on espère que sa voix muera dans l'intervalle et gagnera quelque expression à ce travail. Pas du tout; six mois après, M. Ivanoff nous revient avec le même organe insupportable qu'il avait au printemps. Telle est la nature monotone de ce talent, que c'est à en désespérer : il reste au même point, comme un terme; en vérité, on aimerait presque mieux le voir reculer, on pourrait croire au moins qu'il veut prendre son élan. La Grisi est revenue, et le public l'a, dès son entrée en scène, accueillie avec transport, sur la foi de ses succès et de son sourire. Du reste, rien n'est changé dans cette expression si aimable, dans cette agilité si pure, dans ce timbre d'or. Il est à souhaiter que cet embonpoint singulier qu'elle a pris en Angleterre diminue un peu cet hiver, car sa beauté pourrait en souffrir. *Anna Bolena* et *Semiramide* ne s'accommoderaient pas, à coup sûr, aussi bien que Ninetta de cette taille de Flamande, et de cette fleur de santé épanouie sur son visage. Lablache, lui de même, a grossi, mais démesurément; il est plus lourd, plus aviné, plus ridicule que jamais, sous l'énorme perruque du Podesta. Lablache est le seul qui ait donné à ce caractère toutes ses faces. Grotesque à vous faire rire aux éclats, lorsqu'il cherche ses lunettes, et marmotte, à part lui, toute sorte de paroles entrecoupées, avec des gestes incroyables; libertin dans les provocations qui suivent, infame dans la scène de la prison. Le caractère du Podesta peut passer pour une création, et, certes, il faut bien que cela soit, car Lablache y réussit chaque soir, malgré les petits écarts de sa voix, qui trébuche contre l'in-

tonation plus souvent qu'il ne convient à un chanteur de sa trempe. La voix de Tamburini me semble avoir perdu quelque chose de sa portée et de son ampleur d'autrefois. Ennui ou fatigue, il a dit le beau rôle de Fernando avec une sorte de langueur monotone à laquelle il ne nous avait point accoutumés jusqu'ici. En somme, c'est encore là le Théâtre-Italien de l'automne, incertain, irrésolu, tremblant qu'une indisposition ne l'arrête dans ses premiers pas; dans quelques jours viendront Rubini, la Tacchinardi, les chefs-d'œuvre, et surtout ce public intelligent et passionné, qui est l'ame du Théâtre-Italien, mais qui se doit à lui-même de n'arriver jamais que tard là où il va; alors seulement commencera la saison d'hiver.

L'Opéra continue à jouer de bonheur; la fortune incessante où il se maintient fait la variété du répertoire. En effet, puisque tout réussit également, pourquoi ne changerait-on pas? Le répertoire de cette semaine est un modèle sur lequel nous souhaitons que M. Duponchel se règle souvent. *La Muette, le Diable Boiteux, les Huguenots*, voilà trois représentations qui se suivent, et qui ne se ressemblent guère plus que les jours les plus différens.

Vendredi Mlle Falcon a fait sa rentrée par *les Huguenots*. Mlle Falcon fait ainsi trois ou quatre *rentrées* par an, avant que le public se soit douté qu'elle était *sortie*. Du reste, la *rentrée* de Mlle Falcon, qui d'ordinaire empruntait son lustre à la reprise de quelque chef-d'œuvre abandonné par force durant son absence, n'avait plus même cet attrait, cette fois que *les Huguenots* n'ont point cessé de se maintenir au répertoire, grace aux débuts si heureux de Mme Stolts. Ainsi donc, toute cette solennité d'annonces s'est bornée tout simplement à une belle et bonne représentation du chef-d'œuvre de Meyerbeer. Duprez, qui ne *rentrait* pas, a été accueilli avec enthousiasme. Chaque fois que vous entendez Duprez dans ce quatrième acte, vous vous dites que jamais cette voix si magnifique, cette expression sublime, ce grand art de chanteur, ne se sont élevés plus haut, et vous ne manquez jamais d'avoir raison. En effet, lorsque Duprez rencontre une musique qui lui convient, il y découvre sans cesse des ressources nouvelles : ainsi des *Huguenots*. Vous vous souvenez de ses hésitations lorsqu'il lui fallut aborder cette œuvre imposante de Meyerbeer; eh bien! aujourd'hui, il s'en est rendu maître, au point qu'il élève ses effets dans cette partition au niveau de ceux qu'il produit dans *Guillaume Tell*, son premier triomphe.

L'Opéra-Comique, lui aussi, fait merveilles; le succès de *Guise* va croissant, et depuis le retour de Mme Damoreau, la veine de *l'Ambassadrice* a repris de plus belle. En vérité, M. Auber a dû se réjouir cette semaine; en même temps que *la Muette* triomphait à l'Opéra, on applaudissait *l'Ambassadrice* au théâtre de la Bourse. Depuis quelques jours, M. Aubert est partout, il se multiplie, et il fait bien, car le vent du succès souffle de son côté. On annonce encore la reprise de l'*Éclair* et de *Zampa*, deux partitions aimées du public, et que l'absence de Chollet tenait loin de la scène.

— *Rose et Blanche*, vaudeville joué avant-hier aux Variétés, n'est point tiré d'un roman publié il y a quelques années, et intitulé aussi *Rose et Blanche*. La preuve, c'est que le livre de M. Jules Sandeau est plein d'intérêt, purement écrit et d'une invention raisonnable, tandis que le vaudeville, comme style et comme invention, n'a véritablement pas le baptême. Il s'agit de deux grisettes, d'un ouvrier et d'un grand seigneur qui *s'aiment*

entr'eux. Mais, pour arriver à se faire aimer, le grand seigneur, qui, sans doute, portait un *Béranger* dans sa poche, s'était imaginé de faire le *gueux*, car Mlle Blanche, la grisette qu'il adore, ferrée sur les principes, ne voudrait pas d'un amant haut placé. Ne réussissant pas encore assez vite, même avec ce procédé, le grand seigneur ne trouve rien de mieux que de se ruiner de fond en comble. Blanche ne résiste pas à une pareille preuve d'amour, et épouse le grand seigneur devenu pauvre, tandis que Rose épouse l'ouvrier. Quelques tableaux de Raphaël jouent un rôle important dans ce vaudeville. Il est vrai que ces prétendus tableaux de Raphaël se trouvent, à la fin, n'être que des croûtes. Le vaudeville et les tableaux n'ont rien à se reprocher.

— La librairie a été plus heureuse dans ses nouveautés depuis quelques jours; elle nous a donné deux ouvrages remarquables à divers titres, et sur lesquels nous reviendrons. Nous voulons parler du nouveau roman de Mme Reybaud, *Deux à Deux*, qui est déjà dans toutes les mains, et des *Aventures de Voyages* de M. Alphonse Royer, que nous avons déjà cité avec éloges.

— Nous avons déjà dit quelque chose de l'ouvrage archéologique publié par MM. Jubinal et Sansonetti sous le titre d'*Anciennes Tapisseries historiques*. Ce recueil important pour l'histoire des mœurs, des costumes, des armes, au moyen-âge, est arrivé à sa cinquième livraison. Là se termine la tapisserie de Bayeux, ouvrage du XIe siècle, exécuté par la reine Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant, pour célébrer la conquête de l'Angleterre par les Normands. Les dessins de cette tapisserie présentent ensemble une longueur de soixante-quinze pieds, c'est-à-dire que le monument y est réduit au tiers de ses dimensions. Quant au texte, il reproduit toutes les dissertations françaises et anglaises relatives à cette chronique *pourtraite au naturel*, comme on disait autrefois. M. Jubinal a fait preuve de goût et d'érudition dans cette analyse raisonnée de différens ouvrages rares ou inconnus en France. Le succès de cette collection doit encourager les éditeurs à nous donner bientôt la livraison suivante, qui contiendra la tapisserie de Dijon, représentant le siége de Dijon en 1513, par les Suisses, un des plus grands faits d'armes de notre histoire.

F. Bonnaire.

L'ACADÉMIE

ROYALE

DE MUSIQUE.

IVe ÉPOQUE. — VIIe ARTICLE (1).

Gardel et Gossec mettent *la Marseillaise* en action sur la grande scène de l'Opéra; cet intermède, ayant titre *Offrande à la Liberté*, est accueilli avec transport. Le chant de Rouget de l'Isle, le fameux hymne des Marseillais, qui avait retenti dans toute la France, triomphe d'une manière moins éclatante, il est vrai, mais plus brillante et plus correcte au théâtre. « L'amour de la patrie, première et sublime vertu des Français républicains, devait assurer le succès de cette scène; elle est majestueuse, imposante, digne du sujet qu'elle traite, dit un écrivain de ce temps. Quelques artistes se plaignent de ce que le citoyen Gossec s'est arrogé le privilége exclusif des fêtes civiques. Ces préférences blessent l'égalité et la liberté; c'est une aristocratie digne de l'ancien régime que d'étouffer les talens de ses frères. Le citoyen Gossec, homme libre, doit savoir que les succès que l'on obtient imposent l'obligation de se prêter à ceux de ses semblables. »

Voici l'analyse de l'œuvre républicaine de Gardel. Une foule de guerriers, de femmes et d'enfans, accouraient à l'appel des trompettes. On se préparait au combat, on préludait à la victoire par des danses; des groupes variés et d'un effet pittoresque, se formaient après chaque couplet. *Amour sacré de la patrie*, le dernier de l'hymne, était chanté lentement, à demi-voix, comme une prière. Acteurs, spectateurs, tout le monde était à genoux, sur le théâtre comme dans la salle, devant la Liberté représentée par Mlle Maillard, et placée

(1) Voyez la livraison du 24 septembre 1837.

au sommet d'une petite montagne ajustée avec art. Une montagne était un accessoire de rigueur pour de semblables cérémonies. Les voix et l'orchestre s'arrêtaient, expiraient en arrivant au dernier point d'orgue, suivi d'un long silence. On entendait alors les trompettes appeler les défenseurs de la patrie, on sonnait le tocsin, vingt tambours battaient la générale, le canon retentissait au loin, les acteurs se levaient les armes hautes, une foule immense se précipitait sur la scène, portant des haches, des piques, des flambeaux, et tous attaquaient en cœur le vigoureux refrain : *Aux armes, citoyens!* Cet effet dramatique était admirable.

Décret de l'assemblée nationale, du 22 juillet 1791, qui ordonne que toutes les affiches de spectacles seront imprimées sur papier de couleur. Ce décret ne fut mis à exécution que le 15 janvier suivant.

Les rois, les reines, les princes, supprimés par les sans-culottes, n'avaient plus le droit de paraître sur la scène, on défendit même de les nommer dans les coulisses et quand le rideau était baissé. Les machinistes désignaient la gauche et la droite du théâtre par ces mots : *côté du roi, côté de la reine;* les loges de l'un et de l'autre étaient ainsi placées à l'avant-scène.

A droite, à gauche, termes dont on aurait pu se servir en tout autre lieu, n'avaient point assez de précision sur un théâtre où la droite et la gauche sont prises d'après la position du spectateur assis au parterre, et par conséquent en opposition avec la droite et la gauche du machiniste qui manœuvre sur la scène. On disait donc : *poussez au roi, portez à la reine; châssis du roi, grille de la reine*, etc. Cette manière de parler séditieuse fut prohibée, et l'on dit, en se réglant sur la position du théâtre des Tuileries relativement à la cour et au jardin de ce palais : *côté jardin, côté cour*, et plus souvent *jardin, cour*, pour marquer la gauche et la droite du théâtre. Cet usage, adopté généralement alors, est toujours suivi.

Mlle Maillard était royaliste, et pourtant elle a joué plus d'une fois le rôle de la Liberté, qu'elle représentait à merveille. Mlle Aubry, actrice subalterne de l'Opéra, figura sous les traits de cette déesse dans les promenades civiques des sans-culottes.

Ses acolytes ordinaires étaient Mme Duchamp et Mlle Florigny, jeune, belle, spirituelle et bonne fille, que Chéron avait enlevée aux matrones du Palais-Royal, pour la placer dans les chœurs de l'Opéra. Ces deux actrices représentaient l'Égalité et la Fraternité.

La ville de Paris dirigeait son premier théâtre, et les membres de la commune exerçaient un pouvoir absolu, discrétionnaire, sur les

acteurs et les employés; ils les gouvernaient aussi par le régime de la terreur. L'Opéra marchait merveilleusement; quoique l'on ne payât personne, tout le monde était à son poste à l'heure précise. On attaquait la note à voix pleine, on gambadait avec agilité, malgré les rhumes et les entorses. Hébert, Henriot, Le Roux, qui s'occupaient de ce théâtre avec plus de sollicitude que leurs collègues, n'admettaient aucune excuse, et l'acteur indisposé, malade même d'après la déclaration des médecins, eût été porté sur la liste des suspects, comme fauteur de conspiration, en privant les chefs suprêmes de la république de leurs divertissemens ordinaires, les sans-culottes du spectacle qu'on leur offrait souvent gratis.

Lefèvre, ténor qui figurait au sixième rang sur les états du théâtre; Lefèvre, le dernier de tous, et qui l'était depuis cinq ans, voulut absolument se placer au premier. Il enlevait les rôles de ténor à Lainez, à Rousseau, à Renaud, les menaçant d'une dénonciation et de la guillotine. Lefèvre n'en était pas plus heureux, ses frères et amis le sifflaient. Ce ténor désappointé se replia sur les parties de basse, usurpa les rôles de cet emploi; si les réglemens lui avaient été opposés, il les aurait condamnés au feu; Lefèvre chanta la basse et fut bafoué de plus belle. Dans sa fureur, il invoquait la fusillade pour le venger d'un parterre liberticide et contre-révolutionnaire.

Ce ténor était un des douze chefs de la garde nationale de Paris, et commandait à son tour la place; aucune autorité militaire ne le dominait alors. Son pouvoir était immense, ce n'était pas seulement l'Opéra qui tremblait, se prosternait devant Lefèvre. Le public était libre de prendre sa revanche au parterre, et c'est là que les Parisiens, opprimés par l'autorité militaire, allaient se venger de leur commandant. Lefèvre avait une barbe noire, épaise, qui lui couvrait toute la figure; il se rasait au moment d'entrer en scène et n'en était guère plus blanc. Cet autre Barbe-Bleue voulut absolument jouer le rôle de l'eunuque Calpigi à la reprise de *Tarare*. Rousseau, Renaud, qui étaient en possession de cette partie, la lui cédèrent. « Gare la guillotine! » leur avait-il dit; mais les sans-culottes qui ne craignaient point une telle menace, rirent au nez du singulier Calpigi.

Une liste de vingt-deux personnes de l'Opéra, que l'on se proposait d'envoyer à l'échafaud, avait été rédigée avec un soin particulier par Hébert. Il se plaisait à la montrer aux chanteurs, aux danseurs, aux danseuses, dans ses momens de gaieté et d'aimable abandon. « Je vous enverrai quelque jour à la guillotine, leur disait-il, pour vous donner une leçon de civisme. Deux choses m'ont arrêté

jusqu'à présent : c'est que vous n'en valez pas la peine, et que j'ai besoin de vous pour m'amuser. » Ces raisons ne rassuraient pas précisément les vingt-deux inscrits sur son catalogue. Beaupré, danseur comique d'un grand talent, parvint, à force d'argumens burlesques et de plaisanteries adroitement dirigées, à tirer la liste fatale des mains d'Hébert, que de nombreuses libations avaient attendri, et qui la lui livra. Beaupré s'empressa de la détruire, mais il ne pensait pas que le représentant serait assez malin et aurait assez de mémoire pour en faire une autre parfaitement semblable, le lendemain, après avoir cuvé son vin. Beaupré se fit encore donner celle-là. Hébert en écrivit une troisième, qui, fort heureusement, ne fut qu'un épouvantail, et n'amena aucune catastrophe au sein de la tragédie-lyrique.

Lainez avait toujours la place d'honneur dans ces listes de proscription; son nom était en tête, et celui de la citoyenne Maillard le suivait de près. On ne pouvait pardonner à Lainez la vigueur d'expression, le brillant éclat qu'il avait donnés à l'air d'*Iphigénie en Aulide : Chantez, célébrez votre reine!* et l'effet prodigieux qu'il avait produit aux dernières représentations de cet opéra. Lainez chanta *la Marseillaise* en costume de sans-culotte, le bonnet rouge en tête; il la chanta mieux que ses camarades ne l'avaient fait encore : cette action le réhabilita. Hébert, Henriot, l'invitèrent solennellement à un banquet civique, offert par les frères et amis, à la maison commune, et le proclamèrent sans-culotte en lui donnant l'accolade républicaine.

Lainez continua de chanter *la Marseillaise* et toutes les chansons patriotiques apportées chaque jour au théâtre. Or, il advint qu'un soir il en récite une qui déplaît à un habitué des coulisses, dont l'opinion paraissait avoir beaucoup d'influence. Cet individu frappe rudement sur l'épaule du chanteur qui rentrait, et lui dit : « Citoyen, ta chanson ne vaut pas le diable! tu ne l'as pas faite, je le sais; mais à l'avenir, avant de chanter de telles bêtises, je t'invite à me les soumettre, parce que j'entends la coupe des vers. — Oui, il entend la coupe, dirent tous ses voisins, et mieux qu'un autre encore. — Et pour te le prouver, je t'apporterai demain des *tropes* (strophes) de ma façon. — Citoyen, répondit Lainez, ce sera avec le plus grand plaisir que je les ferai entendre au public. — Et que l'exécution soit ferme, brillante; je tiens à l'exécution. » La figure du rimeur sans-culotte avait un singulier caractère; le chanteur ne pouvait s'empêcher de frissonner en la voyant. Des visages atroces, d'horribles physionomies venaient pourtant se montrer tous les

soirs au milieu des groupes des nymphes de l'Opéra. Lainez voulut connaître l'officieux coupletier; un danseur s'empressa de le satisfaire. Ce rimeur était le bourreau! oui, le bourreau, qui avait ses entrées dans la salle et sur le théâtre comme fonctionnaire public.

Je citerai les titres de quelques hymnes qui furent exécutés alors sur le théâtre de l'Opéra, pour l'ébattement du public et le plus grand plaisir des frères et amis.

Le Tombeau des imposteurs. — La Nouvelle au camp, ou le Cri des vengeances. — Le Champ républicain. — L'Arbre de la Liberté. — La Journée du 10 août. — L'Hymne à la Victoire, ou le Retour des guerriers. — L'Hymne à la Raison. — La Prise de la Hollande. — Le Réveil du peuple (qu'il ne faut pas confondre avec un autre chant d'un esprit tout différent dont je parlerai plus tard). — Le Triomphe des Martyrs de la liberté. — Roland à Roncevaux. — Le Cri de guerre. — Les Thermopyles. — Le Chant de Vengeance. — L'Hymne sur la mort des Girondins. — Hymne sur la prise de Valenciennes. — Hymne sur la prise de la Bastille. — Hymne sur la bataille de Fleurus.

Les chefs de la république une et indivisible aimaient à se rafraîchir le gosier. Henriot, Danton, Hébert, Le Roux, Chaumette, avaient à peine fait quelques tours de coulisses et de foyer, qu'ils s'adressaient à un acteur, à une actrice, et lui disaient : « Nous allons à ta loge; fais que l'on nous y reçoive convenablement. » On s'empressait de porter une superbe collation. Le repas fini, les bouteilles vidées, la convention nationale battait en retraite sans s'inquiéter de la dépense. Vous croyez peut-être que le chanteur ou la danseuse payaient pour les représentans du peuple? point du tout; le limonadier du théâtre, le brave Mangin, savait parfaitement que les acteurs de l'Opéra, n'étant pas payés, n'avaient ni sou ni maille: il se dévouait; par délicatesse, il ne réclamait point aux artistes ce qu'il n'aurait osé demander aux sans-culottes, dans la crainte de l'échafaud.

Par acte reçu le 8 mars 1792 par les citoyens Giard et Badenier, notaires, la commune de Paris cède l'entreprise de l'Opéra pour trente années, à partir du 1er avril 1792, aux citoyens Francœur, ancien directeur de ce théâtre, et Cellérier, architecte. Cette cession est faite sur le rapport de J.-J. Le Roux, membre de la commune, chargé de la surveillance de ce théâtre. Les dettes de l'Opéra s'étaient accrues dans une progression énorme pendant l'administration des sans-culottes Henriot, Hébert, Le Roux.

Le nouveau calendrier qui divise les mois en décades augmente le nombre des représentations de l'Opéra : au lieu de trois par semaine,

ce théâtre en donne cinq, et quelquefois six par décade. *De par et pour le peuple*, on lit ces mots sur l'affiche des spectacles offerts par le gouvernement au peuple souverain. Ces mots y figurent souvent.

Didelot, Laborie et la citoyenne Roze, quittent l'Opéra pour aller danser au Théâtre-Montansier, rue de la Loi (Richelieu). Chardini meurt à l'âge trente-huit ans. C'était un chanteur fort habile; Sacchini l'avait préféré à Lays, chef d'emploi, pour le rôle de Thésée dans *Œdipe à Colone*. Chardini était un Italien de Rouen, et s'appelait Chardin.

Nous voilà maintenant en pleine république. Sextidi, 6 brumaire an II (27 octobre 1793), l'Opéra donne son spectacle sur le boulevart, à la lumière du soleil, pour l'inauguration des bustes de Marat et de Lepelletier, faite par la section de Bondy.

La façade de l'Opéra représentait une montagne, sur laquelle s'élevait le temple des Arts et de la Liberté. Les tombeaux de Marat et de Lepelletier étaient à gauche, et les bustes des deux martyrs sur un autel placé devant le portique du temple. La montagne s'étendait jusqu'au milieu du boulevart, et portait un second autel entouré d'arbres funèbres; les images des deux Brutus y figuraient. En face était une autre montagne destinée à recevoir les députés de la convention, ceux des autorités constituées, des sociétés populaires, des sections, etc. Quand le cortége fut arrivé, et que chacun eut pris sa place, le char qui voiturait la Liberté, l'Égalité, la Fraternité, s'arrêta au pied de la première montagne; et ces divinités chéries montèrent au temple, dont les portes s'ouvrirent pour les recevoir. L'orchestre exécutait, pendant cette introduction, la marche religieuse d'*Alceste*. Une foule de jeunes filles, vêtues de tuniques blanches, couronnées de fleurs, ceintes de rubans tricolores, et portant des guirlandes, des palmes, des urnes, des coupes, des cassolettes, sortirent du temple : elles formèrent une marche figurée, et vinrent se placer autour de l'autel sur lequel reposaient les bustes. La Liberté, l'Égalité, la Fraternité, reparurent tenant des palmes civiques, dont elles firent hommage aux deux Brutus. Apollon et les Muses formèrent un groupe en déposant des lauriers immortels sur les images de Marat et de Lepelletier.

Je ne rapporterai point ici les strophes que l'on chanta en chœur comme en récits. Après ces vers :

Célèbres montagnards, que le peuple révère,
Disciples fameux de Rousseau,
Venez parer de fleurs leur modeste tombeau,

les montagnards *célèbres*, les disciples *fameux* restèrent sur leur montagne sans bouger, mais les jeunes filles voltigèrent pour attacher leurs guirlandes aux bustes, aux arbres, aux rochers. Les sans-culottes se précipitèrent sur l'autel de Marat et de Lepelletier, et le chœur d'*Ernelinde* retentit avec ces paroles composées pour la fête :

Jurons sur nos glaives sanglans
D'exterminer les hordes des rebelles!
Divinité des cœurs fidèles,
Liberté! reçois nos sermens!

Les Muses, Apollon et les enfans des arts emportent dans le temple les images des deux victimes immolées par le despotisme; ce brillant cortége chante et forme des groupes charmans. Le citoyen Gardel avait dessiné cette fête, tous les artistes de l'Opéra s'empressèrent d'y concourir.

Ils figuraient toujours, quand il s'agissait de réjouissances ou de deuils publics. Dans les promenades civiques, les cortéges qui sillonnaient Paris, toutes les décades, on voyait de grands chariots à la suite, voiturant chanteurs, danseurs et symphonistes. A chaque repos, sur chaque place, après que l'orateur avait fait sa harangue, les musiciens exécutaient un chœur, les danseurs formaient des groupes, et l'on remontait en omnibus pour aller renouveler, un peu plus loin, la même parade.

Le ballet qui court les rues, le ballet ambulatoire, inventé par Bacchus, adopté par le roi David, qui dansait devant l'arche sainte avec ses courtisans et les filles d'Israël; perfectionné par les Grecs et les Romains, qui le firent servir aux pompes de leurs fêtes; rajeuni par le roi René d'Anjou, qui s'empressa de l'ajouter à sa procession d'Aix; renouvelé des Grecs par les révérends pères jésuites, moines guerriers, qui célébrèrent la canonisation d'Ignace de Loyola en donnant une réprésentation magnifique du siége et de l'incendie de Troie; le ballet ambulatoire reparut en France lors de la révolution de 1789. Les fêtes de la république étaient autant de ballets de ce genre, où les acteurs de l'Opéra, vêtus en Grecs, en Romains, marchaient ou cabriolaient au milieu du cortége, figuraient sur des chars, et mêlaient leurs gestes élégans, leurs danses régulières aux gambades rustiques des sans-culottes, dont les voix brutales et discordantes troublaient trop souvent la belle harmonie des chœurs du Conservatoire. La fête à l'Être-Suprême est le plus remarquable de ces ballets. Robespierre en avait promis un en l'honneur d'Agricol (1) Viala et de Barra; mais,

(1) La plus grande partie de la France a cru que ce prénom *Agricol*, que les journaux du

cette fois, l'affiche trompa l'attente du public. Ce spectacle était annoncé pour le 10 thermidor an II; mais comme l'ordonnateur des fêtes républicaines eut la tête coupée le même jour, ce petit accident priva les Parisiens du divertissement qu'ils attendaient. Ils acceptèrent de grand cœur une compensation que Robespierre ne croyait pas leur donner dans le cas où des circonstances particulières l'obligeraient à changer son spectacle, à mettre une bande sur l'affiche. Le peintre David avait fait le programme de la fête à l'Être-Suprême. On trouvera cette pièce très curieuse dans un ouvrage que j'ai publié sous le titre de : *la Danse et les Ballets depuis Bacchus jusqu'à mademoiselle Taglioni.* J'emprunterai à un journal du temps le compte qu'il rendit de son exécution.

« Le 20 prairial de l'an II doit être noté en lettres indélébiles dans les fastes de notre histoire. Le nom de l'Être-Suprême retentissant au même jour, à la même heure, d'un bout de la France à l'autre! Vingt-cinq millions d'hommes assemblés à la fois sous la voûte du ciel, adressant à l'Éternel des hymnes, des chants d'allégresse! quel spectacle plus grand! quel plus sublime concert!

« Toutes les portions de la république se sont efforcées de donner à cette cérémonie nouvelle tout l'appareil, tout l'éclat qu'elle demandait : mais nous ne pouvons rendre compte que de celle dont nous avons été les témoins. Nous tâcherons de la décrire en philosophes et en artistes.

« A Paris, depuis quelques jours seulement, on faisait les préparatifs de cette superbe fête. Quelques jours avaient suffi pour construire une vaste estrade au-devant du palais où siégent les représentans, pour placer, dans le Jardin National (celui des Tuileries), au milieu d'un bassin, une statue colossale de la Sagesse, pour élever, au milieu du Champ de la Réunion (le Champ-de-Mars), une montagne solide.

« Ce fut un spectacle ravissant, lorsque, le matin du 20 prairial, on vit toutes les portes, toutes les fenêtres de chaque citoyen ornées de guirlandes de fleurs, de rameaux de chêne. Ces riches tentures, dont on couvrait autrefois les portes, ne valaient point, aux yeux du philosophe, de l'homme sensible, ces décorations élégantes, simples, fraîches, gaies, dont la nature seule avait fait les frais.

temps ne manquaient pas de changer en *Agricola*, était un nom romain que le jeune Viala s'était donné. Viala était Avignonnais, et portait le prénom d'Agricol, commun aux neuf dixièmes des habitans de cette ville, dont saint Agricol est un des premiers évêques et le patron. S'il était né à Carpentras, à Cavaillon, à Apt, à Novas, il est probable qu'on l'eût appelé Siffrein, Véran, Elzéar, Raudile, noms aussi peu connus du reste de la France que celui d'Agricol.

« Le tambour appelait tous les habitans à leurs sections. Tous s'y rendirent, les hommes sans armes, les femmes, les jeunes filles, presque toutes vêtues de blanc, des couronnes de pampre sur la tête, des roses à la main.

« Chaque section se rendit en ordre dans le Jardin National. Tout cet espace si vaste fut bientôt couvert d'une foule innombrable, qui chantait, dansait sous ces arbres antiques, qui plus d'une fois avaient vu les tristes réjouissances ordonnées par les despotes lorsqu'il naissait un petit monstre de leur race. Quelle différence! une joie pure et sincère brillait dans tous les yeux.

« Le fâcheux système de l'athéisme n'avait pu faire de nombreux prosélytes. Quand naguère on voulait l'établir par la force, le déiste intimidé n'avait trouvé son salut que dans le silence : mais dans ce jour qu'on proclamait hautement l'Être-Suprême, tous les cœurs semblaient se rouvrir à l'espérance. On croyait voir une nombreuse famille à qui l'on venait de rendre un père, un consolateur, un appui.

« Au son des trompettes, la convention parut sur l'estrade qui lui était destinée. Tous les yeux se tournèrent sur elle. Le président adressa au peuple un discours plein de pensées saines et fortes. Quand il eut cessé de parler, les artistes de l'Institut national (1) entonnèrent des hymnes à l'Être-Suprême. Le président descendit de l'estrade, s'avança, une torche à la main, vers la figure hideuse de l'Athéisme; elle fut bientôt dévorée par les flammes, et laissa voir la statue de la Sagesse, qui d'une main montrait le ciel, et de l'autre tenait une couronne formée d'étoiles. — Le président prononça un second discours ou plutôt une espèce d'hymne en prose pleine d'enthousiasme et de patriotisme.

« La musique exécuta de nouveaux chants. — La convention se mit ensuite en marche pour se rendre au Champ de la Réunion. — Elle avait pour cortége le peuple rangé sur deux lignes, les hommes à droite, les femmes de l'autre côté.

« Au milieu de la convention roulait un char qui avait la forme d'un piédestal recouvert d'une très belle draperie. Il soutenait la statue de la Liberté assise à l'ombre d'un arbre. Autour d'elle on voyait placés une gerbe de blé et tous les instrumens du labourage. Sur les gradins, le marteau, l'enclume, une presse d'imprimerie, tous les attributs des arts utiles. Un petit trophée sur le devant formé d'un violon et d'une flûte, indiquait que les arts agréables contri-

(1) C'était alors le nom de notre école de musique; elle le céda bientôt à la première société savante de Paris, et prit alors celui de Conservatoire.

buent aussi au bonheur de l'homme, et ne doivent point être négligés sous le régime de la liberté. Tous les ornemens de ce char étaient d'une exécution très soignée et de meilleur goût. — Il était traîné par des taureaux vigoureux à cornes dorées. — Tout, dans cette marche, rappelait ces fêtes antiques dont l'histoire nous a conservé le souvenir dans ses pages, que notre imagination embellit peut-être, et que nous ne pouvions jamais espérer de voir imitées ni surpassées. — L'artiste cependant eut à regretter que les Français ne fussent point alors vêtus du nouveau costume qu'on leur prépare. L'aspect de la fête eût été bien plus imposant et d'un goût antique.

« Nous n'oublierons point de faire mention d'un autre char simplement orné qui suivait la convention. Il portait des aveugles. On lisait sur les côtés cette inscription simple et touchante : *La république française honore le malheur.*

« On arriva au Champ de la Réunion, qui, ce jour-là, méritait bien son nom. Nos représentans se placèrent sur le sommet de la montagne, et bientôt elle fut couverte de citoyens et de citoyennes de tout âge, qui élevaient leurs mains et leurs voix vers l'Éternel. Les citoyens qui remplissaient l'immense plaine sur laquelle dominait la montagne, répondaient par des cris d'allégresse. Cette scène sublime était éclairée par un soleil brillant, et l'azur du ciel n'était voilé par aucun nuage.

« Là se termina cette fête dont nous ne connaissons point d'autre exemple chez aucun peuple, une fête instituée par la philosophie, non à des divinités absurdes, non à des attributs, à des symboles de l'essence divine, mais à l'auteur de la nature lui-même, à la cause des causes, à l'être infini, immuable, éternel. »

Cette cérémonie eut lieu dans toutes les sections de Paris.

Voici le programme musical de celle des Gravilliers ; il a été rédigé par Le Roux, membre de la commune de Paris.

« Au citoyen Lefèvre, bibliothécaire de l'Opéra National.

« Ton camarade Le Roux jeune, nommé par la commission des Gravilliers, chargé de tout ce qui regarde la fête de Lepelletier et de Marat, te prie de vouloir bien lui faire préparer :

« La symphonie en *ut* de Gossec.

« *Puissant moteur*, etc., de *Miltiade*.

« L'hymne de Chénier du *Camp de Grand-Pré*, avec les nouvelles paroles.

« La marche de Châteauvieux du *Camp de Grand-Pré*.

« C'est pour demain matin à dix heures.

« Tu obligeras ton concitoyen et ton égal en droits. »

LE ROUX (1).

Le Camp de Grand-Pré, opéra républicain, paroles de J. Chénier, musique de Gossec, réussit complètement, le 23 janvier 1793. La ronde, *Vous, aimables fillettes*, est venue jusqu'à nous : ce petit air est encore chanté sur les théâtres de vaudeville.

L'*Apothéose de Beaurepaire*, de Lebœuf et Candeille, devait être bien mauvais, puisqu'il déplut dans un temps où les ouvrages de ce genre étaient accueillis avec enthousiasme.

L'Opéra fait trève un instant à ces farces républicaines pour donner *le Jugement de Pâris*, ballet-pantomime en trois actes de Gardel. 6 mars 1793. Grand succès; A. Vestris se signale de nouveau dans le rôle de Pâris; on applaudit Mlles Saulnier et Aubry qui représentaient Vénus et Junon. Mlle Aubry était la favorite des amateurs qui la voyaient se promener en char dans les fêtes publiques, sous le costume très dégagé de la Liberté. Mlles Coulon, Duchemin, Colomb, Saint-Romain, Aimée, se distinguent dans ce ballet; Mlle Clotilde y paraît, et triomphe dans le rôle de Pallas. Mlle Delisle, encore enfant, est un Amour aussi malin que gracieux; Mlle Chevigny fonde sa double réputation d'excellente mime et de danseuse charmante en représentant Œnone. Les belles femmes abondaient alors dans les ballets de l'Opéra.

Iphigénie en Tauride, *Orphée*, *Armide*, échappent presque seuls à la proscription qui vient frapper les anciens ouvrages. Les autres « ont été, à juste titre, retranchés du répertoire, comme présentant des rois, et propres à blesser les oreilles et les yeux des républicains qui fréquentent maintenant les spectacles (*maintenant* est d'une précieuse naïveté). Il est temps, en effet, d'oublier ces vieilles chimères de nos pères, et de ne plus offrir, sur nos théâtres, que des modèles d'un patriotisme ardent et d'un amour brûlant pour la patrie, la liberté et l'égalité. »

Le Mariage de Figaro, de Mozart, ridiculement traduit en français par Notaris, est joué, le 20 mars 1793, à l'Opéra. Lays était le Figaro le plus lourd qu'on puisse imaginer; la musique ravissante de Mozart, mal exécutée, ne fut pas comprise; les acteurs, qui ne savaient point parler en scène, débitant la prose de Beaumarchais que l'on avait conservée sans avoir recours au résitatif, étaient grotes-

(1) Ce billet fait partie de ma collection d'autographes.

ques au dernier point. L'admirable chef-d'œuvre n'eut aucun succès. *Le Siége de Thionville*, *Fabius*, *Miltiade à Marathon*, voilà ce qu'il fallait au public de ce temps! Il abandonna Mozart pour se régaler de ces pastiches républicains. *Le Mariage de Figaro* n'eut que cinq représentations.

Francœur et Cellérier s'étaient refusés à faire représenter, gratis, *le Siége de Thionville;* l'administration de la commune de Paris rendit, le 19 juin 1793, l'arrêté suivant :

« Considérant que depuis long-temps l'aristocratie s'est réfugiée chez les administrateurs des différens spectacles;

« Considérant que ces *messieurs* corrompent l'esprit public par les pièces qu'ils représentent;

« Considérant qu'ils influent d'une manière funeste sur la révolution;

« Arrête que *le Siége de Thionville* sera représenté gratis et uniquement pour l'amusement des sans-culottes, qui, jusqu'à ce moment, ont été les vrais défenseurs de la liberté et les soutiens de la démocratie. »

Des réclamations s'élevèrent encore contre l'Opéra ; plusieurs tendaient même à demander la suppression de ce théâtre. Le 7 septembre 1793, Hébert, le farouche Hébert, le trop fameux père Duchesne, alors procureur-général de la commune de Paris, prit hautement sa défense. « L'Opéra, dit-il, a été le foyer de la contre-révolution, mais néanmoins on doit l'encourager, parce qu'il nourrit un grand nombre de familles et fait fleurir les arts agréables. » En conséquence, il propose, et la commune arrête : « qu'elle encouragera l'Opéra et le défendra contre les persécutions de ses ennemis. » *Moniteur*, 1793, 2e *semestre*, *n*° 253.

Le conseil-général de la commune, dans son arrêté du 17 septembre suivant, s'exprime ainsi : « Considérant que, dans le projet de réglement présenté par les artistes de l'Opéra, ce spectacle doit acquérir un nouveau lustre et prospérer pour la révolution, d'après l'engagement formel que prennent les artistes de purger la scène lyrique de tous les ouvrages qui blesseraient les principes de liberté et d'égalité que la constitution a consacrés, et de leur substituer des ouvrages patriotiques..... Arrête, etc.....

« Le conseil arrête en outre, comme mesure de sûreté générale, que Cellérier et Francœur, administrateurs de l'Opéra, seront arrêtés comme suspects. »

Un mandat d'arrêt, lancé par la commune de Paris, contre Fran-

cœur et Cellérier, dépossède ces entrepreneurs; l'intrigue et la jalousie les avaient signalés comme suspects. Francœur est mis en prison à la Force, le 16 septembre 1793, et n'en sort qu'un an après; Cellérier est assez heureux pour échapper aux poursuites de ses ennemis. La commune reprend l'Opéra à son compte, et le fait diriger par un comité choisi parmi les artistes du théâtre dont l'opinion républicaine lui présentait le plus de garantie à cause de son exaltation, tels que Lays, Rey, Rochefort, De La Suze.

L'Opéra s'était montré en plein jour sur le boulevard; le 10 décembre 1793, il figure à Notre-Dame; il conduit ses chœurs de chant et de danse à la fête de la Liberté et de la Raison, qui a lieu à la ci-devant église métropolitaine. Il rentre le 12 dans sa demeure ordinaire, et donne la première représentation du *Triomphe d'Apollon*, ballet.

La Fête de la Raison, opéra en un acte, de Sylvain Maréchal, musique de Grétry, est annoncée pour le 1er janvier 1794. On peut juger de l'effroyable licence de cette pièce par l'ordre qui en arrêta la représentation et fit rendre l'argent. D'après ce qu'il permettait, jugez de l'infamie des choses qu'un tel gouvernement frappait de réprobation!

Le représentant du peuple Léonard Bourdon, que plusieurs appelaient Léopard Bourdon, voulut prendre place parmi les auteurs qui travaillaient pour l'Opéra. Ce montagnard était bien puissant, et pourtant son crédit échoua devant les oppositions du comité de salut public. Sa pièce, intitulée *le Tombeau des Imposteurs*, fut imprimée aux frais de la république, mais on ne la mit point en scène. En voici le sujet : l'auteur y a mis son cachet; il s'y est peint au naturel. Il s'agit, dans cet opéra, de montrer un effrayant tableau de la superstition religieuse. Le théâtre représente une église dont les colonnes sont construites avec des crânes humains; une fontaine de sang coule dans le sanctuaire; dans les chapelles latérales, l'auteur fait violer une jeune fille par un prêtre sur les degrés d'un confessionnal. Tout ce drame lyrique est rempli de ces gentillesses. Léonard Bourdon assiégeait les directeurs, les acteurs, les actrices, et les menaçait de faire dresser une guillotine sur l'avant-scène de l'Opéra, s'ils ne se hâtaient de représenter ce chef-d'œuvre.

Toute la Grèce, ou ce que peut la Liberté, opéra en un acte, de Beffroy de Reigny, musique de Lemoine, tableau patriotique mis en lumière le 5 janvier. Je vais donner ici l'affiche de l'Opéra du 25 du même mois.

De par et pour le Peuple,

Gratis,

EN RÉJOUISSANCE DE LA MORT DU TYRAN,

L'OPÉRA NATIONAL

Donnera aujourd'hui, 6 pluviose, an II de la république,

MILTIADE A MARATHON, — LE SIÉGE DE THIONVILLE, — L'OFFRANDE A LA LIBERTÉ.

Horatius Coclès, acte lyrique, espèce d'intermède, réussit complètement. Les paroles sont d'Arnault, la musique de Méhul. Ce drame républicain ne dut pas ses succès à la circonstance; on y reconnaît encore le mérite du poète et du musicien. Nous voyons maintenant des opéras en cinq actes qui ne sont précédés que par une introduction de quelques mesures; Méhul écrivit une de ses plus belles symphonies pour *Horatius Coclès*. Un caractère noble, mais sévère, des effets pompeux d'harmonie, une vigueur de style peu commune se font remarquer dans cette ouverture. Sa péroraison demanderait aujourd'hui plus de développemens; le compositeur ne répéterait pas aujourd'hui le même trait sans y introduire de nouvelles ressources d'harmonie et des jeux d'orchestre différens; n'importe, l'ouverture d'*Horatius* n'en est pas moins un beau morceau, que l'on exécute encore aux concerts du Conservatoire.

Le livret d'*Horatius* était peu favorable pour le musicien. L'uniformité des sentimens, la nullité de l'action, l'absence des femmes (elles ne figuraient que dans les chœurs), s'opposaient à la bonne structure de la musique, et surtout à la diversité des couleurs, si nécessaire à l'effet général d'une œuvre lyrique. Les adieux du jeune Horatius à son père, duo qui finit en trio, le chœur, *Si dans le sein de Rome*, sont des productions pleines de force dramatique et dans lesquelles on trouve un rhythme bien établi, dont les résultats agissent vivement sur l'auditoire. Le passage du pont Sublicius, l'action d'Horatius arrêtant l'ennemi tandis que l'on coupe une arche du côté de Rome, tout cela s'exécutait sous les yeux du public, sur la vaste scène de l'Opéra.

Toulon soumis, opéra en un acte, impromptu républicain, précède *la Réunion du 10 août ou l'Inauguration de la république française*, sans-culottide en 5 actes, de Bouquier et Moline, musique de Porta, 5 avril 1794. Rien de plus plat, de plus misérable n'avait été donné sur le théâtre de l'Opéra national; les paroliers comme le musicien

ont lutté d'ineptie, et tous les trois ont mérité le prix dans ce galimatias dramatique appelé sans-culottide. Il faut lire ces vers, cette prose ridiculement emphatique, car il y avait aussi de la prose; il faut voir cette partition, premier œuvre dramatique du citoyen Porta, et l'on pensera que ce n'est point à tort que je leur décerne cette récompense.

Le 26 juin 1794, au point du jour, la convention nationale reçoit la nouvelle de la victoire remportée à Fleurus par le général Jourdan. Cette bataille mémorable délivrait nos frontières, et la défaite des Autrichiens assurait la conquête de la Belgique. La convention décréta sur-le-champ qu'un grand concert terminerait les réjouissances votées pour célébrer cet heureux évènement. Un immense amphithéâtre avait été dressé devant le château des Tuileries pour la fête dédiée à l'Être-Suprême; on décida qu'il serait rempli par une armée de musiciens. La clôture de tous les théâtres est ordonnée, et l'on met en réquisition tous les chanteurs et symphonistes de Paris, hommes et femmes; plus de douze cents se rendirent à l'appel. Chaque directeur de spectacle se trouva sur les lieux à l'heure précise, avec sa troupe et son bagage instrumental.

Les morceaux choisis se rapportaient à la circonstance, et leur effet musical était éprouvé. Après avoir attaqué d'une manière triomphante les chœurs d'*Armide*, de *Tarare*, d'*Ernelinde*, de *la Caravane*,

Poursuivons jusqu'au trépas
L'ennemi qui nous offense.
Brahma, si la vertu t'est chère...
Que l'ennemi triste, abattu,
A son aspect déjà vaincu,
Sous nos coups morde la poussière.

Jurons sur nos glaives sanglans.
La victoire est à nous,
Jourdan, par son courage,
De la mort, du pillage,
Nous a délivrés tous.

Après ces chœurs et d'autres encore, l'armée chantante et sonnante finit ses exercices par *la Marseillaise*, dont le dernier couplet, *Amour sacré de la patrie!* fut dit lentement et avec expression par les femmes seules, tous les auditeurs à genoux et la tête découverte. Au repos qui précède le refrain : *Aux armes! citoyens*, la grande fenêtre du pavillon principal s'ouvre, et trois cloches énormes que l'on y avait suspendues, sonnent le tocsin, cent tambours roulent avec

fracas, tandis que cent autres battent la charge, sonnée en même temps par un escadron de trompettes; douze pièces de canon, soutenues par un régiment d'infanterie, font un feu de file, un feu d'enfer continuel, qui se mêle au chœur *Aux armes! citoyens.*

Cet effet musical prodigieux devait électriser trois cent mille personnes qui se pressaient dans le jardin et ses entours, on l'espérait du moins. Point du tout. L'auditoire ne s'attendait pas à la réserve foudroyante qui vint tout à coup s'unir à l'orchestre, aux chanteurs, en éclatant sur un point d'orgue plein d'onction et de suavité. Tout le monde fut à l'instant frappé d'une terreur panique; on se précipita vers les portes du jardin, les vagues de la foule renversèrent les barrières, et, fort heureusement, elle put se répandre au milieu des enclos de gazon. On s'imaginait que la contre-révolution était sur le quai des Tuileries et mitraillait le peuple souverain au moment où il chantait victoire. Le canon était inoffensif, mais l'irruption de cette multitude épouvantée fit beaucoup de victimes.

La république avait des moyens puissans pour assembler les masses et les porter en avant; jamais, depuis lors, pareille réunion de musiciens ne s'est fait entendre dans la capitale. Rey, chef d'orchestre de l'Opéra, dirigeait tous ces virtuoses; les tambours, les canonniers même obéissaient à son bâton de commandement.

La fête votée par la convention nationale en l'honneur de Barra et de Viala devait être célébrée le décadi 10 thermidor. Le comité de salut public avait invité les citoyens Gossec, Cherubini, Méhul, à composer des airs patriotiques pour cette solennité. On voulait que tout le monde fît chorus. D'après la même invitation, ces illustres musiciens se promenèrent dans Paris le violon à la main; montés sur une chaise ou sur une borne, chantant et jouant de toutes leurs forces, ils apprenaient leurs airs au peuple souverain, rangé en cercle auprès de chaque troubadour, dont les soins furent inutiles. Ces maîtres, faisant répéter, endoctrinant de tels disciples, ne devaient pas être médiocrement comiques.

« Le comité de salut public arrête :

« L'Opéra-National sera transféré sans délai au Théâtre-National, rue de la Loi; le spectacle qui occupait ce théâtre sera transféré sans délai à celui du faubourg Saint-Germain; des commissaires seront nommés pour régler les frais nécessaires à la translation et aux indemnités légitimes, ainsi que pour préparer au comité le travail sur la liquidation des propriétaires et des créanciers de ces deux théâtres. » 27 germinal an II.

Comme cette mutation ne s'opérait point avec la diligence deux fois réclamée par cet arrêté, le comité de salut public fit incarcérer le citoyen Bourdon-Neuville et la citoyenne Brunet-Montansier, qui avaient fait construire sur l'emplacement de l'hôtel de Louvois, rue de Richelieu, la salle dont on voulait s'emparer. Leur théâtre fut provisoirement confisqué. L'Opéra-National s'y établit, et fait son ouverture le 20 thermidor suivant (7 août 1794), par *la Réunion du 10 août*, sans-culottide en cinq actes, qui jouissait de toute la faveur du public. En entrant dans cette nouvelle salle, l'Opéra prit un nouveau nom, et s'appela *Théâtre des Arts*.

Les habitués du parterre trouvèrent des siéges à l'Opéra pour la première fois à cette représentation. « Ce changement était commandé par le bon sens et le respect dû au peuple. On ne conçoit pas comment, depuis la révolution, il existait encore des théâtres où l'on eût l'insolence d'entasser des citoyens français debout et à la gêne, dans un bas-fond, le tout pour les amuser! Au moins le public pourra-t-il écouter de belle musique sans être au supplice, et voir de magnifiques ballets sans tendre le cou.... On a repeint la majeure partie de la salle, et notamment les ornemens des loges. Mais le tout a peut-être encore conservé ce ton de couleur rosé, ce genre d'ornemens frivoles et accumulés si fort en vogue vers le milieu de ce siècle, et qu'on pourrait appeler *à la Pompadour*..... » Voilà un mot que les romantiques pensaient avoir trouvé : *la Décade philosophique* l'imprimait en l'an II de la république.

Denis-le-Tyran, maître d'école à Corinthe, opéra en un acte de Sylvain Maréchal et de Grétry. Une foule de danseuses habillées en écoliers de ce roi devenu pédagogue, sautaient par-dessus les épaules de leur maître, et jouaient au cheval fondu. Voilà ce que les paroles et la musique de cette opérette offraient de plus remarquable. 23 août 1794.

La Fête de la Raison avait été arrêtée au moment où l'on allait la jouer; les auteurs firent disparaître les scènes dont le comité de salut public condamnait la licence, ils rajustèrent leur pièce, qui fut représentée sous le titre de *la Rosière républicaine*. Vestris, en sans-culotte, dansait un pas avec deux religieuses, représentées par les citoyennes Adeline et Pérignon. Le public se montra plus sévère que les représentans du peuple, il fit justice de cette infamie revue et corrigée. *La Rosière républicaine* était annoncée pour le 31 août, l'explosion de la poudrière de Grenelle, qui eut lieu ce jour-là, fit renvoyer cette première représentation au 2 septembre suivant.

L'action se passait devant une église fermée; des femmes venaient pour entendre la messe, et, ne pouvant entrer, récitaient à genoux le *Pater*, l'*Ave*, le *Confiteor*. Le chœur, où toutes ces prières se croisent, est d'un assez joli dessin. La porte de l'église s'ouvre enfin, et l'on y voit, sur l'autel, la statue de la Raison; l'amant de la rosière Alizon chante un hymne en l'honneur de cette déesse, l'orgue l'accompagne. C'est la première fois qu'un orgue a sonné dans la salle de l'Opéra. Le curé, que l'on croyait endormi, vient se mêler aux républicains en goguettes, il ôte sa soutane, jette son bonnet, et paraît vêtu en vrai sans-culotte. Le voilà prêt à partir pour Rome, tenant en main le bonnet rouge dont il veut coiffer le pape. Le citoyen Lays représentait ce curé.

Le ballet qui terminait *la Rosière républicaine* durait aussi longtemps que cet opéra; les sans-culottes dansant auprès de l'autel de la Raison avaient bien des gambades, des pirouettes à faire. A Bordeaux, un baladin eut l'insolence, la malice, de donner un croc-en-jambe à la statue de la Liberté, qui tomba sur son nez; jugez du scandale! de l'effroyable explosion du parterre à la vue de sa Liberté chérie tombant *tout à plat!* car cette statue, figurant la ronde bosse, n'était qu'une planche peinte. Le danseur criminel eut beau se cacher dans la foule qui tournait en rapides moulinets, il fut reconnu, signalé; ses jambes le sauvèrent de la fureur populaire qui l'eût mis en pièces.

Les faiseurs d'opéras travaillaient avec ardeur pour les sans-culottes; pourquoi donc les chorégraphes se bornèrent-ils à composer les divertissemens de ces pièces, à mettre en scène des airs patriotiques? pourquoi n'y eut-il pas au moins un grand ballet républicain? En voici la raison. A la demande générale de tous les hommes du pouvoir, de tous les hommes libres, le citoyen Gardel avait composé le ballet pantomime de *Guillaume Tell*, ballet en trois actes, d'un grand mérite sous le rapport du drame, de la variété des tableaux, des danses, des costumes, des décors, et que son auteur a toujours préféré à ses autres ouvrages. Le livret en fut soumis au comité du salut public, aux membres de la commune, qui le reçurent avec des transports d'enthousiasme. Sa mise en scène exigeait une dépense de 50,000 francs; on s'empressa de mettre cette somme à la disposition de la municipalité directrice. Il était impossible d'agir avec plus de prestesse et de libéralité. Mais, hélas! quand il fallut prendre ces fonds pour bâtir le palais de Gessler, le châlet de Guillaume, on ne trouva plus rien dans la caisse; les 50,000 francs avaient

disparu. On les remplaça, les mêmes mains les enlevèrent, et nul ne fut assez curieux, assez indiscret, pour en chercher la trace, et les poursuivre dans le nouveau gîte qu'on leur avait donné. Plus d'argent, plus de Suisses, plus de ballet : *Guillaume Tell* rentra dans le portefeuille de Gardel, et n'en sortit que pour être présenté à l'empereur des Français. Tout en approuvant le choix du sujet, en faisant l'éloge de la conduite du drame, Napoléon sut l'éloigner de la scène, et fit mettre en scène l'*Enfant prodigue* du même auteur.

Le Chant du Départ, de J. Chénier et de Méhul, est exécuté pour la première fois, le 29 septembre 1794, après *Iphigénie en Tauride*. Ce bel air national est reçu avec enthousiasme, il figure pendant six ans à presque toutes les représentations du Théâtre des Arts.

Une fête avait été instituée en l'honneur de J.-J. Rousseau : le 20 vendémiaire an III, jour de cette solennité républicaine, *le Devin du Village*, *le Chant du Départ*, *Télémaque*, sont offerts au public; ce spectacle est terminé par l'*Éducation de l'ancien et du nouveau régime, hommage à J.-J. Rousseau*, hymne de Désorgues et Jadin. 11 octobre.

Le 2 pluviôse an III, de par et pour le peuple, on donne gratis *la Réunion du 10 août*, pour l'anniversaire de la mort de Capet.

On était fatigué, ennuyé, saturé des parades républicaines, les sans-culottes eux-mêmes n'en voulaient plus. Ces dégoûtantes rapsodies n'avaient dû leur succès qu'au délire révolutionnaire; ce délire n'était point calmé, bien s'en faut, et pourtant les pièces qu'il avait inspirées déplaisaient au public. Afin de le ramener au Théâtre des Arts qu'il abandonnait, on eut recours aux anciens opéras, bannis du rpertoire comme entachés de réoyalisme. Des arrangeurs furent à l'instant chargés de revoir ces partitions, et d'en faire disparaître tout ce qui pouvait blesser des oreilles républicaines. Les rois devinrent des chefs; les princes, les ducs, des généraux, des représentans du peuple; les seigneurs, des maires; les mots de *trône*, *couronne*, *sceptre*, *roi*, *reine*, *prince*, etc., tous ceux qui se rapportaient à la tyrannie furent changés, et les opéras anciens, épurés de cette manière, vinrent reprendre la place que les pastiches républicains leur cédaient.

En vain un frère ingrat vous ravit la couronne,
Prince, mon peuple et moi reconnaissons vos droits;
La nature et la loi vous appellent au trône,
Le droit de Polynice est la cause des rois.

Ce début d'*OEdipe à Colone* réunissait bien des mots proscrits. Voici comment on l'arrangeait :

En vain un frère ingrat ravit votre héritage,
Garant de vos traités, je soutiendrai vos droits;
L'affront qu'on vous a fait, Athènes le partage,
Je venge en vous servant la nature et les lois.

Au lieu de ce vers :

Tremble, tremble, devant ton roi,

Polynice disait :

Tremble, tremble, frémis d'effroi.

On substituait :

Ce droit de commander dont j'étais trop jaloux. —
Les pères investis de vos droits les plus saints,

aux anciennes paroles :

Cette couronne, hélas! dont j'étais trop jaloux. —
Les pères et les rois, arbitres souverains.

Les versions nouvelles, faites à l'Opéra-Comique, étaient plus burlesques encore; *la loi* remplaçait si bien *le roi* pour la rime et pour la mesure, que l'on s'empressa de chanter :

La loi passait, et le tambour battait aux champs.

Ces variantes étaient encore adoptées en 1801.

Mlle Guimard reparaît dans une représentation donnée au bénéfice des artistes vétérans, le 25 janvier 1796.

Les représentations données à la fin de l'année pour la capitation des acteurs, et dont ils se partageaient la recette au marc le franc de leurs appointemens, sont supprimées. L'arrêté du 30 fructidor an IV les gratifie d'un demi-mois pour les indemniser.

J'ai parlé plusieurs fois de cette capitation sans dire ce que c'était; une partie de mes lecteurs l'ignorent peut-être, je vais donc le leur expliquer. Les guerres que Louis XIV avait à soutenir contre toutes les puissances de l'Europe, les persécutions dirigées contre les protestans, avaient épuisé la France au point que le roi fut obligé de recourir à des moyens extraordinaires pour se procurer des hommes et de l'argent. En 1694, on divisa les Français en vingt-deux classes pour établir un impôt payable par tête qui fut nommé *capitation*. On autorisa l'Académie royale de Musique à donner par an trois représentations extraordinaires, dont la recette partagée au marc la livre entre tous les artistes, les indemnisa largement de

l'impôt en leur produisant une gratification équivalente à un mois de traitement. Les premiers sujets ne partageaient que sur un taux de 1,500 livres, base de leur pension. L'article 45 du réglement de 1714 ne supprima point les représentations de capitation, mais elle les fit dépendre de la volonté de l'autorité, afin que les acteurs ne prissent pas l'habitude de les considérer comme un droit, et ne prétendissent pas s'en faire payer la valeur, si quelque circonstance empêchait de les donner. Néanmoins elles eurent lieu tous les ans jusqu'au mois de fructidor an IV. On les remplaça plus tard par des représentations à bénéfice accordées aux premiers sujets seulement.

Si vous me demandez quelles pièces nouvelles ont été jouées sur le Théâtre des Arts depuis le 16 fructidor an II jusqu'au 28 nivôse an V, je vous répondrai : Aucune. Ainsi depuis le 2 septembre 1794 jusqu'au 17 janvier 1797, pendant deux ans quatre mois et demi, néant.

Si l'Opéra goûtait les douceurs d'un parfait repos, les chefs de l'état ne s'endormaient pas comme lui ; toujours attentifs à l'amélioration des établissemens publics, ils veillaient sur notre première société chantante. Voici la lettre que le ministre de l'intérieur adresse aux administrateurs du Théâtre des Arts, le 14 pluviôse an V :

« L'intention du directoire exécutif, citoyens, est que le théâtre dont vous êtes administrateurs porte désormais le titre de *Théâtre de la République et des Arts;* vous voudrez bien, du jour même où vous recevrez cette lettre, ne plus employer d'autre dénomination.

« Salut et fraternité,

« Pour le ministre de l'intérieur, le ministre de la police générale pour absence,

« COCHON. »

Ces administrateurs étaient les citoyens La Chabeaussière, Mazade, de Parny et Caillot, qui, le 13 messidor an IV, avaient été substitués au comité des acteurs.

Le 13 prairial an V, ce comité rentre en fonctions, et les administrateurs sont congédiés. Ginguené, chef de division à l'instruction publique, est désigné pour correspondre avec le ministre et le comité comme agent intermédiaire. Le comité obtient la permission d'emprunter 240,000 francs pour acquitter ses dettes. 21 messidor an V, 9 juillet 1797. Le citoyen Mirbeck est nommé commissaire du ministre auprès du Théâtre de la République et des Arts. Six mois après

Mirbeck est renvoyé; Francœur, Denesle et Baco lui succèdent avec le titre d'administrateurs provisoires.

Le 20 décembre 1796 on avait rétabli les bals de l'Opéra, mais il n'était pas permis de s'y présenter masqué. Ces bals ne réussirent pas : la première recette fut de 5,325 francs; la seconde tomba à 1,155 francs.

L'Opéra sort enfin de sa léthargie, et donne, le 17 janvier 1797, *Anacréon chez Polycrate*, opéra en trois actes de Guy, musique de Grétry. Sans être un bon ouvrage, *Anacréon* ressemblait du moins à un opéra. Succès brillant : 9,354 francs de recette à la première représentation. Cela prouve la légitimité du triomphe, la troupe des claqueurs ne remplissait pas la salle comme aujourd'hui. Lays, Rousseau, Adrien, Mlle Henry, se distinguèrent dans les rôles d'Anacréon, d'Olphide, de Polycrate, d'Anaïs.

Larrivée reparaît dans deux représentations, et se fait applaudir encore. Il joue le rôle d'Agamemnon d'*Iphigénie en Aulide*. 29 avril.

Les vieillards couronnés le 10 fructidor an V dans les municipalités assistent au spectacle dans des loges décorées; l'opéra d'*Alceste* est donné pour compléter les divertissemens de la fête des vieillards. 27 août.

Châteauneuf, que de nombreux succès dans les départemens avaient fait connaître avec avantage; Châteauneuf, qui a laissé des souvenirs en Provence, où plusieurs le citent encore en l'appelant *Sateauneuf*, débute avec succès par le rôle de Polynice. Darius paraît dans celui de Panurge, et n'a pas moins de bonheur; ce chanteur a tenu ensuite le premier emploi de basse, en province, d'une manière très remarquable.

L'Opéra s'était reposé trop long-temps, il ne pouvait reprendre tout à coup son ancienne activité. Jouer *Anacréon*, trois actes en un an! c'était peu de chose, sans doute, mais c'était beaucoup pour lui. Je ne compterai point comme un opéra *la Pompe funèbre du général Hoche*, de J. Chénier et Chérubini, représentée le 11 octobre 1797. L'année suivante ne fut pas plus fertile. Je ne parlerai de la reprise d'*Orphée* que pour signaler le succès de Rousseau, qui chanta dans la perfection le rôle principal.

Le 10 thermidor an VI, relâche à cause de la fête de la Liberté et de l'entrée triomphale des objets d'art recueillis en Italie. 28 juillet 1798. L'Opéra tout entier figurait au cortége.

Apelle et Campaspe, opéra en un acte, paroles de Dumoustier, musique d'Eler, ennuie prodigieusement les amateurs qui s'étaient réunis

au Théâtre de la République et des Arts, le 13 août 1798. Il paraît que ces mêmes amateurs désappointés eurent soin d'en avertir leurs amis et connaissances : la salle était déserte le second jour.

Olympie, opéra en trois actes de Guillard et Kalkbrenner, tombe tout à plat, le 18 décembre 1798. *O l'impie!* disait-on en parlant du musicien tudesque. Ce n'était point alors qu'il fallait crier au sacrilége; faire un opéra lourd, aride, soporifique, cela peut arriver aux plus honnêtes gens, aux personnes les mieux constituées; mais lacérer, rajuster, tripoter le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, le sublime *Don Juan*..... Je m'arrête, n'anticipons pas sur les évènemens. Je vous conterai plus tard ce forfait musical; il ne fut commis que sept ans après.

Mlle Chevalier fait ses premières armes avec beaucoup d'éclat dans le rôle d'Antigone, rôle favori, rôle adopté par toutes les débutantes. 6 décembre 1798. Elle se signale dès ce premier jour, et promet ce qu'elle a tenu d'une manière si brillante. Mais pourquoi donc annoncer ainsi l'apparition d'un nom aujourd'hui inconnu? Beaucoup de mes lecteurs sont prêts à me faire cette demande. Je les arrêterai, en leur disant que Mlle Chevalier s'unit ensuite en légitime mariage avec le danseur Branchu. Voilà notre virtuose qualifiée, et comme dit un vieux couplet d'opéra-comique :

> Notre demoiselle a dit : Oui;
> La v'là donc madame.

Vestris le père fait fureur en dansant le menuet à la reprise d'*Annette et Lubin*, ballet de Noverre, remis en scène le 16 janvier 1799. Garat, Rode, F. Duvernoy, se font entendre dans trois concerts donnés à l'Opéra, suivis d'un ballet. Succès fou, recettes admirables. « Mais ce Garat n'a qu'un filet de voix, disait un amateur du vieux chant français. — Tudieu! vous appelez cela un petit filet, qui pêche 15,000 francs d'un seul coup dans la poche des Parisiens! »

Le 4 juin 1799, première représentation d'*Adrien*, en trois actes, paroles de Hoffman, musique de Méhul. En écrivant un ouvrage qu'il destinait au Grand-Opéra, ce maître ne songea point à changer le système de musique de ce théâtre. L'auteur d'*Euphrosine* avait fait une révolution à Favart en y portant des partitions fortes de musique; notre grande scène lyrique avait été régénérée par Gluck depuis vingt-cinq ans; Méhul pensa qu'elle était arrivée à son plus haut degré de perfection, et qu'il fallait se contenter de marcher sur les pas des illustres compositeurs qui l'avaient précédé. Gluck, Pic-

cinni, Sacchini, étaient alors les modèles qu'il fallait imiter. La manie de la déclamation musicale ne trouvait alors que des fanatiques et des approbateurs.

En composant *Adrien*, Méhul n'a rien innové ; c'est de la musique bien faite dans un système détestable. On remarque dans cette partition cinq airs de femme d'une facture et d'un caractère uniformes, deux beaux chœurs ; mais peu de mélodie. L'ouverture, qui est le meilleur morceau de cet ouvrage inédit, était déjà gravée en tête d'*Horatius-Coclès*. C'est à la première représentation d'*Adrien* que les intéressans quadrupèdes endoctrinés par Franconi, firent leur début sur la scène de l'Opéra ; on les avait attelés au char de l'empereur romain. C'est la seule nouveauté que les amateurs de ce temps eurent à signaler dans l'opéra de Méhul. Ce maître fit un usage fréquent de l'enharmonie dans les récitatifs, afin d'en varier les formes et rompre ainsi leur tendance à la monotonie. L'auditoire se montra sensible à cette innovation, et remarqua très judicieusement que les acteurs, peu familiers avec des transitions brusques, hardies, qui dépaysaient leur oreille, chantaient plus faux qu'à l'ordinaire.

Le livret d'*Adrien* était une traduction à peu près fidèle de l'*Adriano* de Métastase. Hoffman puisait depuis long-temps à cette source. Le triomphe d'un empereur romain alarma la politique du directoire exécutif, *Adrien* fut éloigné de la scène après sa quatrième représentation ; la recette de la première s'était élevée à 9,905 francs. Le succès d'*Adrien* paraissait encore douteux quand son exhibition fut prohibée.

Le règlement pour le Théâtre de la République et des Arts, du 29 brumaire an VII, fixe le traitement des artistes et des préposés à la somme de 753,250 francs par an ; le nombre des parties prenantes est de quatre cent quinze. Le directoire exécutif augmente les droits des auteurs et les appointemens des artistes. Les premiers sujets du chant et de la danse reçoivent 12,000 francs de fixe ; plusieurs ont, en outre, de fortes gratifications. Elles sont, en l'an VII, pour Lays, de 28,000 francs, pour Chéron, de 11,000, pour Lainez, de 5,000, pour Vestris, de 5,000. 600 francs sont accordés pour chacune des vingt premières représentations d'un opéra formant tout le spectacle; 400 francs pour les dix suivantes, 300 francs pour les dix autres. Après la quarantième, les auteurs se partagent encore une gratification de 1,000 francs, et chaque représentation leur est payée 200 francs.

Les droits pour un opéra en un acte sont, dans les mêmes pro-

portions décroissantes, de 240, 160, 120 francs; la gratification de 200 francs; les représentations données après la quarantième sont taxées à 80 francs, le tout à partager. Ces dispositions ne sont applicables que pour les ouvrages nouveaux, mis en scène après le 29 brumaire an VII. Les premiers qui profitèrent de cette amélioration précieuse et depuis long-temps réclamée sont les auteurs d'*Olympie*.

Le nombre des premiers artistes, car il n'y avait plus de sujets alors, ce nombre était de six pour le chant comme pour la danse : trois hommes et trois femmes. Une basse, un baryton, un ténor; un rôle à baguette, un rôle tendre, un rôle léger pour les femmes. Rôles à baguette, c'est ainsi que l'on désignait le premier emploi; l'actrice qui le tenait représentait Armide, Médée, et toutes les enchanteresses, magiciennes et sorcières qui commandaient aux élémens avec une baguette d'or. Les rôles à baguette sont maintenant abandonnés aux actrices du troisième ordre, à cause du peu d'importance qu'ils ont sur notre scène. Les trois premiers danseurs et les trois premières danseuses étaient classés de cette manière : genre sérieux, demi-caractère, genre comique.

Chant : Chéron, Lays, Lainez, Mmes Maillard, Chéron, Latour.

Danse : Vestris, Milon, Goyon, Mmes Clotilde, Gardel, Chevigny.

Adrien, Dufresne, Rousseau, Laforêt, Mmes Henry, Ponteuil, Mullot, Chevalier, Clarisse, figuraient parmi les remplacemens du chant.

Catel était alors accompagnateur au Théâtre de la République et des Arts. Rey dirigeait toujours l'orchestre.

La Nouvelle au camp de l'assassinat des ministres français à Rastadt. Tel est le titre d'un petit opéra, d'une scène patriotique exécutée le 14 juin 1799. Un semblable titre en caractères géans, tels que ceux dont on se sert aujourd'hui, ne pourrait se déployer que sur une affiche de dix pieds de haut.

Léonidas ou les Spartiates, opéra en un acte, de Guilbert-Pixérécourt, musique de Persuis et Gresnik, s'éteint après sa troisième représentation.

La Descente en Angleterre, de Saulnier et Kalkbrenner, n'avait pas eu un meilleur sort.

Le 16 septembre, l'Opéra figure à la pompe funèbre du général Joubert.

Le lendemain, Taglioni et sa sœur Louise, élèves de Coulon, dé-

butent dans *la Caravane*. C'est la première fois qu'un nom qui devait acquérir tant de célébrité dans le monde dansant, paraît sur les affiches de l'Opéra. Le père et la tante de notre sylphide furent si bien accueillis, qu'ils revinrent à plusieurs époques exercer leur talent sur le même théâtre.

Héro et Léandre, ballet pantomime en un acte, de Milon, second maître des ballets, réussit complètement, le 4 novembre. Mlle Ninette Duport débute par le rôle de l'Amour. C'est une composition pleine d'intérêt; le spectacle, les danses, l'exécution, furent généralement applaudis. Ce chorégraphe avait déjà donné *Pygmalion*. 4 novembre 1799.

Armand Vestris débute dans *la Caravane*; il est présenté par son père et son grand-père. Nouveau triomphe pour la famille Vestris; *la Caravane*, ce jour-là, produisit 8662 francs. Armand Vestris partit pour l'Italie après ses débuts.

La direction de l'Opéra était revenue à Devismes; Bonnet était son associé. Cellérier, ancien entrepreneur de ce théâtre, leur est adjoint en qualité d'agent comptable.

Les bals masqués sont rétablis; la première recette est de 26,008 f. La recette des huit bals s'élève à 85,907 fr.

Hécube, opéra en trois actes, de Milcent et Fontenelle; mauvaise pièce, musique *idem*. On y remarque cependant un effet d'orchestre exprimant la colère d'Achille. Une infinité de plagiats excitèrent la mauvaise humeur des artistes, et l'on dit : Les paroles d'*Hécube* sont de Milcent, la musique est de Centmil. 5 mai 1800.

Après la première représentation de cette pièce, Lainez lut une lettre communiquée par le ministre de l'intérieur; elle annonçait une grande victoire remportée sur les Autrichiens par l'armée du Rhin. Cette lettre fut applaudie avec transport et bien plus qu'on n'avait fait pour le nouvel opéra.

Le 26 floréal an VIII, reprise victorieuse de *Psyché*; ce ballet reparut dans tout son éclat. Le spectacle commença par *Anacréon chez Polycrate*. Je fis mon début à l'Opéra ce jour-là, c'est-à-dire que j'allai m'asseoir sur ses banquettes. J'étais jeune et superbe comme le fils de Laïus; j'aimais la musique avec passion et n'étais pas encore musicien; je touchais à mon seizième printemps, je sortais de ma petite ville, je n'avais encore rien vu, rien entendu, et pourtant je ne fus point émerveillé; je m'attendais à quelque chose de plus beau, de plus saisissant. Depuis lors ma façon de voir, de penser, à l'égard de notre premier théâtre lyrique n'a point changé. C'est quelquefois

bien, plus rarement très bien, mais c'est toujours insuffisant; les forces vocales et instrumentales indiquent ce que cela pourrait être, sans arriver jamais à l'effet qu'on se promet, à l'effet que l'on devine, que l'on sent, en lisant sur la partition le finale de *Don Juan* ou celui de *Moïse*. Ce résultat, je ne l'ai rencontré que dans la petite salle du Conservatoire, en entendant les symphonies de Beethoven, les ouvertures de Weber. Voilà la musique tout entière, la musique agissant sur le cœur et sur la poitrine, vous serrant de tous côtés. Je ne parle que de la symphonie; quant aux forces chorales, je pense que doubler celles de l'Opéra, ce ne serait pas trop pour atteindre le but. Je pourrais vous faire un feuilleton complet sur la représentation du 26 floréal an VIII; je m'en souviens comme des spectacles de cette semaine; je ne vous parlerai pas plus d'*Anacréon*, de *Psyché*, que du *Chant du Départ*, exécuté par l'orchestre avant l'ouverture de l'opéra, sans musique sur les pupitres; les symphonistes savaient admirablement leur partie; ils regardaient aux loges, souriaient à leurs amis et connaissances, en jouant la musique de Méhul. Cet air était alors le prélude obligé de tous les spectacles; il n'excitait aucune passion politique, n'éveillait aucun souvenir douloureux; tout le monde pouvait l'applaudir, et la prestesse, la galanterie que l'on mettait à l'offrir au public, l'empêchaient de demander d'autres airs patriotiques. Le premier consul voulait bien ne pas priver les amateurs de leur ration ordinaire, mais il servait leur goût à sa fantaisie. Je vous dirai cependant qu'une rixe violente eut lieu dans le parterre : on s'y battit à coups de sabres, mais on y était si pressé, que les combattans ne purent tirer leurs armes du fourreau; je les vis se frappant sur la tête et sur les épaules avec la monture de leurs glaives recourbés. Cette manière d'espadonner n'en était pas moins dangereuse; le sang coulait; personne pourtant ne se dérangea; les scènes de ce genre étaient si fréquentes, que le public y était accoutumé. Des voisins conciliateurs et le premier coup d'archet de l'orchestre, attaquant *le Chant du Départ*, désarmèrent provisoirement les champions.

Me voilà installé au Théâtre de la République et des Arts; maintenant je vais vous parler de ce que j'ai vu de mes yeux, entendu de mes oreilles. J'ai franchi l'antiquité, le moyen-âge de notre Académie royale de Musique; j'arrive au temps moderne, et pourtant j'ai encore à vous conter l'histoire de ses exercices pendant trente-six ans. Je voudrais bien n'en avoir pas tant vu.

CASTIL-BLAZE.

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

L'Avocat Patru.

On n'est pas obligé de savoir aujourd'hui que l'avocat Patru fut un des jeunes gens les plus célèbres de son temps par sa jolie figure, par son esprit, qui était le plus beau du monde, et par sa pauvreté qui passa en proverbe. Personne n'ignorait cela, dans Paris, il y a seulement deux cents ans. Quand on voulait dire qu'un homme ne faisait rien comme tout le monde, on disait : Celui-là se comporte à la façon de Patru; et, en effet, Olivier Patru agissait toujours au rebours des autres. Quand il s'était mis en tête une idée, le pape ne l'en aurait pas fait démordre. Il était galant à sa manière, et comme il réussissait dans toutes ses entreprises, on pourrait s'étonner qu'il n'eût pas atteint la fortune; mais la fortune est la seule femme à laquelle l'avocat Patru n'ait jamais voulu dire une douceur, et si bienveillante que soit une dame, encore faut-il qu'un joli garçon lui fasse au moins le premier compliment.

Ce jeune homme gagna fort habilement les trois premières causes qu'il eut à plaider au palais, et comme ses trois cliens lui firent banqueroute de ses honoraires, il disait gaiement en faisant claquer ses doigts :

— Voilà un beau pronostic! vous verrez que je n'aurai le sou de ma vie; mais je m'en moque, pourvu que j'aie du pain et de jolies maîtresses.

Il touchait à ses vingt ans quand mourut son père, qui était le plus honnête avocat du barreau de Paris. L'héritage se composait d'un mobilier fort simple et d'une somme de huit cents livres que le jeune homme employa utilement à faire un voyage en Italie, ce qui était une chose rare alors et

donnait de la considération. Ce fut en 1625 qu'il revint de ce voyage. Comme il y eut, cette année-là, un jubilé, M. Patru mit un jour ses plus beaux habits pour aller voir la procession devant le parvis de Notre-Dame où se trouvaient la cour et la ville en grande foule.

On parlait alors, dans la petite bourgeoisie, d'une beauté extraordinaire. C'était la fille du procureur au Châtelet Turpin. Elle s'appelait Marie. Jamais on n'avait rien vu d'aussi parfait que sa taille et ses mains, d'aussi éclatant que la blancheur de son teint, ni d'aussi doux que ses yeux bleus et tout son visage. Elle n'avait que seize ans, et déjà elle était connue de la capitale entière pour la plus belle fille qui fût en ce temps-là.

On savait que Mlle Turpin devait figurer à la procession parmi les vierges; c'est pourquoi les jeunes gens la cherchaient avec empressement. Un murmure universel d'admiration s'éleva quand elle parut, et les complimens les plus flatteurs parvenaient à son oreille.

— Voilà de si grands yeux, disait l'un, qu'on s'y pourrait mirer quatre amans à la fois.

— Ce sont des puits où l'on se noie, plutôt que des miroirs, disait un autre.

— Non, assurait un troisième, je les tiens pour des arquebuses assassines, qui couchent en joue tous les cœurs.

Mlle Turpin entendant ces propos, baissait avec embarras ses paupières; mais elle les releva par hasard en passant devant M. Patru, et comme il ne parlait point Phébus, étant instruit et avocat, il porta tout uniment la main à son chapeau et fit un salut auquel on répondit d'un air fort mélancolique.

— D'où connaissez-vous ce jeune homme? demanda Mme Turpin à sa fille.

— C'est M. Patru, ma mère, ce jeune avocat dont on dit tant de bien, et que mon père nous fit entendre l'an passé.

— Il a si bon air, que je l'aurais pris pour un gentilhomme.

Dans ce moment la foule devint très épaisse, et la mère, qui n'avait pas le pied léger, se serait laissée choir, si Patru ne l'eût retenue dans ses bras. Mme Turpin était de naissance assez commune; elle remercia le cavalier avec une politesse familière, en l'appelant dix fois par son nom :

— Vous êtes bien aimable, monsieur Patru; je vous suis fort obligée, monsieur Patru; sans vous je m'allais blesser. Mon mari vous ira voir pour vous rendre grace, monsieur Patru. Je suis madame Turpin, et voici ma fille. Dites donc quelque chose à monsieur Patru, Marie.

Mais la fille rougissait de la sottise de sa mère, et ne voulut dire mot pendant un quart d'heure que dura la conversation. La procession étant entrée dans l'église, le jeune homme s'éloigna en promettant d'aller rendre ses devoirs à la famille Turpin, et de plus très amoureux de la demoiselle.

Tout autre que notre avocat aurait fait sa visite dès le lendemain; mais Patru était un homme singulier qui raisonnait toujours avec lui-même, et sa première bizarrerie fut de se mettre dans l'esprit qu'il devait bien se

garder de paraître chez M. Turpin. En vain le procureur au Châlelet le fit engager à venir par d'autres jeunes gens; il n'y voulut jamais mettre les pieds, de sorte que Mlle Marie s'imagina que les ridicules discours de sa mère étaient la cause de cet éloignement, ce qui lui fit beaucoup de chagrin. Cependant Patru passa un jour dans la rue Saint-Jacques où demeurait Turpin, et comme la jeune fille se tenait sur sa porte, il la salua poliment de loin et lui jeta involontairement des œillades fort tendres. Depuis ce jour, notre avocat s'arrangea pour revenir souvent près de cette maison.

Ce manége dura plusieurs semaines.

La main de Mlle Tupin était promise à un autre avocat nommé Lévêque. C'était un petit homme laid, bavard et crépu, mauvais plaisant, et qui perdait ses causes, mais grand travailleur et qui avait un peu de bien. Soit que la demoiselle ne vît pas Patru avec indifférence, soit que l'approche du mariage l'eût fait réfléchir, elle ne se souciait plus d'épouser son prétendu. Son père l'y décida pourtant, non sans peine, et on dit qu'elle fut trois jours à pleurer avant de vouloir admettre son mari dans sa chambre à coucher, ce qui fit rire les commères.

A peine marié, l'avocat Lévêque vit sa maison pleine de garçons attirés par la beauté de sa femme. Tout le barreau s'y donnait rendez-vous. Patru seul n'y paraissait point encore, et on s'étonnait qu'il ne voulût pas venir chez son confrère.

— C'est donc un bourru et un sauvage? demanda Mme Lévêque.

— Point du tout, lui répondit-on.

— Alors c'est donc un libertin qui n'aime pas la compagnie des dames honnêtes?

— Pas le moins du monde; c'est l'homme qui sait le mieux vivre et qui a le plus de galanterie; mais il est original et sujet à des manies.

— Parbleu! s'écria M. Lévêque, je veux éclaircir ce point. Je vous invite à souper pour demain, messieurs, et je vous donne ma parole que nous aurons M. Patru, dussé-je le saisir au collet et l'amener de force.

Le lendemain, au Palais, Olivier, suivant sa coutume, se tenait éloigné de M. Lévêque; mais celui-ci vint l'aborder et l'entraînant près d'une fenêtre :

— Monsieur, lui dit-il, je n'y tiens plus, il faut absolument que j'aie l'avantage de vous connaître. On m'a dit de vous toutes sortes de bien. Vous passez pour le convive le plus aimable qui soit à Paris, et de plus vous avez parcouru l'Italie, dont vous parlez à ravir. Je vous supplie d'honorer de votre présence un petit souper que je donne ce soir, et qui sera fort triste si je ne puis remplir l'engagement que j'ai pris de vous y amener.

— Monsieur, répondit notre avocat, je ne mérite pas que vous fassiez un si grand état de moi, et comme je suis ennemi des cérémonies, j'accepte votre invitation.

Le soir, vers sept heures, Patru se présenta donc chez M. Lévêque. Il avait peigné avec soin ses cheveux noirs, partagés sur son front, et portait

si bien le simple manteau de laine, qu'on l'aurait pris pour un homme de cour déguisé en costume de palais. De son côté la jeune dame, piquée au jeu depuis long-temps, avait résolu d'être furieusement séduisante, ne fût-ce que pour faire sentir à Patru tout ce qu'il avait perdu par sa faute. Comme elle était la seule femme de la réunion, la nécessité de tenir tête à une dizaine de jeunes gens l'anima promptement et la mit si bien en gaieté, qu'elle ne cessa de sourire et de montrer ses belles dents, ce qui lui allait à merveille. Elle s'acquitta des honneurs du repas avec la grace d'une Circé. On fit chère-lie jusqu'à onze heures. Patru, qui était assis à côté de la maîtresse du logis, recevant toujours les meilleurs morceaux et les plus grosses rasades, conta des histoires plaisantes qui divertirent fort la société.

Après avoir vidé plusieurs verres de vieux bourgogne, M. Lévêque commençait à s'échauffer. Il aimait les équivoques, et s'écria en frappant sur la table :

— Messieurs, écoutez, je vous prie; je suis le maître de la maison; écoutez, messieurs, que je fasse une proposition. Mon hôte, M. Patru, a la réputation d'être un expert en affaires de galanterie; je vote pour qu'il nous raconte l'une de ses amourettes.

La proposition fut appuyée avec grand bruit. Mme Lévêque faisait mine de vouloir se retirer; mais le mari déclara que sa femme n'était plus une petite fille, et qu'il ne souffrirait pas qu'elle fît la mijaurée comme les dames de l'hôtel Rambouillet, ajoutant qu'il lui avait déjà conté plus d'une bonne histoire dont elle ne s'était pas gênée pour rire de bon cœur.

— Messieurs, dit Patru, afin de satisfaire tout le monde en ménageant les oreilles de Mme Lévêque, je vous ferai le récit d'une amourette qui, pour ne m'avoir conduit à rien, ne m'en a pas moins tenu au cœur plus qu'aucune autre.

Notre avocat commença son histoire par une peinture détaillée des mœurs et de l'aspect pittoresque de la seigneurie de Venise, où il avait demeuré dans son voyage.

— Je regardais un jour, poursuivit-il, une procession qui traversait la place Saint-Marc. J'aperçus au milieu des jeunes vierges une fille plus belle que toutes ses compagnes, et je sentis, à un regard qu'elle jeta sur moi par distraction, mon cœur percé si cruellement, que j'en fus tout bouleversé. Je ne négligeai pas néanmoins de la saluer, et j'en reçus une inclination de tête qui acheva de porter le trouble dans mon ame. La mère de cette adorable personne marchait à côté d'elle...

Le lecteur a déjà deviné que Patru racontait sa première rencontre avec la fille du procureur Turpin. Mme Lévêque seule pouvait comprendre l'intention du narrateur et reconnaître l'exactitude des détails. Patru avait beau jeu pour parler de son amour et de sa discrétion. Il en profita pour se faire valoir le mieux qu'il put. Quand l'histoire fut achevée, le mari prit la parole.

— Est-ce là tout? demanda-t-il; n'avez-vous fait que saluer cette belle fille quand elle était devant sa porte?

— Rien autre chose.

— Quoi! vous ne lui avez parlé que cette seule fois?

— Rien qu'une fois.

— Allons donc! vous ne dites pas le fond de l'affaire, ou bien, ma foi! votre histoire n'est pas bonne.

— Je vous la dis comme elle est.

— Elle ne vaut rien.

— Et vous, madame, demanda Patru, la trouvez-vous mauvaise?

— Elle m'a intéressée; mais je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas essayé de vous faire recevoir chez la demoiselle.

— Il serait trop long de vous en dire les raisons; croyez pourtant qu'elles sont bien fortes, puisque je me suis privé d'un si grand bonheur, malgré toute l'ardeur d'un amour qui n'est pas éteint à cette heure où je vous parle.

La dame baissa les yeux et ne fit plus de questions; et comme le genou de M. Patru effleura imperceptiblement le sien, elle donna le signal pour quitter la table.

En s'en retournant chez lui, vers minuit, Patru repassa dans son esprit tout ce qui s'était dit le soir. Il cherchait à deviner s'il avait produit quelque impression sur l'esprit de la jeune dame. Tantôt il concluait pour l'affirmative et tantôt pour la négative, en sorte qu'il se coucha sans savoir à quoi s'en tenir, ce qui cause toujours une grande fermentation dans la tête d'un amoureux. En effet, il vit dans ses songes les cheveux blonds et le doux sourire de Mme Lévêque, et se réveilla le lendemain tout rempli de l'image de cette aimable femme.

Ce fut sans doute encore par suite de ses fantasques idées que Patru demeura huit grands jours sans retourner chez son confrère. Il ne laissait pas de faire politesse à M. Lévêque lorsqu'il le trouvait au Palais, il lui donnait des conseils au sujet de ses plaidoiries; mais il ne parlait point de l'aller voir. Si c'était un calcul, il se trouva bon, car M. Lévêque, loin de se mettre en tête que ce garçon pensât à sa femme, se prit pour lui d'une amitié extrême.

Un matin, notre jeune avocat, n'y pouvant plus résister, s'alla mettre en faction, le manteau sur le nez, dans les arcades des Mathurins Saint-Jacques, où Mme Lévêque passait souvent pour aller faire ses dévotions à Saint-Séverin. Du plus loin qu'il l'aperçut, il se dirigea vers elle de manière à la rencontrer face à face. S'il eût été moins troublé par l'amour, Patru aurait aisément reconnu dès le premier mot de la conversation qu'on avait pensé à lui pendant ces huit jours. Par une vieille et innocente ruse, que les femmes ne manquent jamais d'employer, la jeune dame, feignant d'avoir pris au sérieux l'histoire de Venise, demanda si Patru avait songé à sa belle inconnue.

— Elle ne m'est pas sortie un instant de l'esprit, s'écria-t-il; je l'ai vue nuit et jour, et je l'aime avec plus de passion que jamais.

— Pauvre jeune homme! mais avouez que vous avez agi avec elle d'une façon étrange! Vous avez justement employé le meilleur moyen de ne pas lui plaire.

— Cela est vrai; mais je vous jure qu'en agissant ainsi, j'ai cru faire pour le mieux, et accomplir un sacrifice nécessaire qui me coûtera le bonheur.

— Eh! comment donc l'entendez-vous? demanda la dame désorientée.

— Je vais m'expliquer tout franchement. Sachez que je ne possède absoument rien, et que cette divine personne n'avait pas de bien non plus; nous aurions formé le ménage le plus malheureux. En l'épousant, je l'aurais plongée dans la gêne. Le spectacle de sa misère m'aurait assassiné chaque jour, car j'aurais voulu lui donner un royaume. J'ai préféré mille fois être le plus à plaindre des hommes que de lui faire partager mon triste sort. Je me suis toujours dit qu'étant pauvre je ne devais point me risquer près des demoiselles; et puisque j'ai manqué à mes résolutions, je saurai souffrir seul et avec courage.

Mme Lévêque marcha long-temps en silence d'un air de réflexion, puis elle dit tout à coup :

— A présent qu'elle est mariée avec un autre, vous pourrez du moins la revoir.

— Je ne vous ai pas dit qu'elle fût mariée! s'écria Patru; mais, aussi bien, il est inutile de feindre, et, je le vois, vous savez que c'est vous que j'aime.

— Sans doute, répondit naïvement Mme Lévêque en levant ses yeux bleus sur notre avocat, je l'ai deviné depuis long-temps.

Dans ce moment ils arrivaient ensemble au portail de l'église.

— Monsieur Patru, poursuivit la jeune femme, je me suis trompée sur votre compte; ce que j'ai pris injustement pour de l'orgueil et de l'insolence était de la délicatesse; j'en suis honteuse, et je vous offre mon amitié, ne pouvant vous donner davantage.

On portait alors des mantes blanches, et les mains de Mme Lévêque étaient restées cachées dans ce vêtement de dessus; je ne sais comment il se fit qu'il en sortit une du milieu des larges plis. Patru s'en empara, et la pressant avec ardeur :

— Je suis fier de votre amitié, dit-il; mais si je prends une fois l'habitude de vous aller voir, je ne pourrai plus m'en défaire.

— Venez toujours; mon mari vous estime fort, et je suis obsédée de visites.

Mme Lévêque, retirant sa main de celles d'Olivier, avait disparu par la porte de l'église.

Changeant tout-à-fait de conduite à partir de ce moment, l'avocat, pendant trois ans entiers, ne laissa plus passer un seul jour sans aller voir Mme Lévêque. Le mari en fut charmé; il n'avait à la bouche d'autre nom que celui

de Patru. Il est vrai que personne au monde ne savait être aimable comme ce garçon pour ceux auxquels il voulait plaire. Il sut inspirer à Lévêque une confiance si aveugle, que celui-ci lui aurait volontiers donné sa femme à garder, et qu'il ne s'effrayait aucunement de les savoir tous deux ensemble pendant qu'il était hors du logis. Patru profitait de la permission, et si ses visites étaient quotidiennes, elles devinrent aussi fort longues, de sorte qu'il eut tout le loisir désirable pour entretenir la jeune dame de son amour.

En homme bien avisé, il prévit de loin que les petits avocats, qui ne bougeaient du giron de sa belle, chercheraient bientôt à lui nuire par jalousie; cela ne manqua pas d'arriver, mais, au premier qui voulut le mettre en suspicion dans l'esprit de Lévêque, Patru n'eut qu'un mot à dire pour faire chasser la moitié de la bande galante, et il eut soin que la colère du mari tombât sur tous ceux dont il craignait la concurrence. Une fois en cette excellente position, il n'eut pas de peine à inspirer quelque tendresse à sa belle, qui l'estimait déjà plus qu'aucun autre homme.

Les petits avocats congédiés se mirent à croasser de toutes leurs forces par la ville, et à tenir des propos outrageans contre Olivier et Mme Lévêque. Ils désignaient entre eux le mari par un sobriquet que Molière a rendu impérissable en dépit des précieuses, et qui avait alors ses entrées partout, même dans les conversations de cour et la ruelle de la reine. On prononça ce mot, aujourd'hui proscrit, aux oreilles de M. Lévêque; mais, au lieu de s'en fâcher, il se mit à rire en disant :

— Ceux qui assurent que je *le* suis sont des sots, qui enragent de ce que je leur ai fermé ma porte, parce qu'ils me le voulaient faire. Patru est mon ami et je m'en vante, car c'est un homme qui ira loin, et qui tient ses lettres de noblesse au bout de sa langue.

Les médisances s'en allèrent malgré tout grossissant, et passèrent du Palais dans les salons, si bien qu'elles arrivèrent jusqu'à Mme Turpin. La bonne femme s'en vint fort essoufflée chez son gendre. Elle se plaignit, disant que les choses ne se passaient point comme il faut dans la maison de sa fille; qu'on jasait par la ville sur les visites de Patru, et elle fit tant de bruit que M. Lévêque finit par se rendre à ses remontrances. Le digne homme consentit à faire prier Olivier de venir moins souvent chez sa femme; et ne se sentant pas le courage de remplir cette pénible négociation, il en chargea la redoutable belle-mère.

Notre avocat se présenta justement sur ces entrefaites. L'air contraint des assistans à son approche, et un signe que lui fit Mme Lévêque, l'avertirent suffisamment de se tenir en garde. Le mari sortit bientôt et la jeune femme aussi; voyant alors Mme Turpin qui se recueillait en elle-même pour lui tourner son compliment, il résolut d'esquiver le coup. Personne ne connaissait comme Patru le côté faible de chacun; il savait la belle-mère vulnérable à l'endroit de la vanité.

— Il faut que je vous fasse compliment, madame Turpin, dit-il tout

d'abord, de la manière dont vous avez élevé et établi votre fille. Notre ami Lévêque est un homme de talent....

— Vous êtes bien bon, monsieur Patru; j'ai quelque chose à vous dire....

— On parlait de lui tout à l'heure chez le duc de Montmorency, d'où je viens.

— On y parlait de mon gendre?...

— De lui-même; et le duc, qui m'honore de son amitié, me demandait ce que j'en pensais. Je pense, lui répondis-je, que le roi ne saurait accorder la permission d'acheter une charge à aucun homme plus digne de la bien remplir.

— Vous avez répondu cela, monsieur Patru?

— Sans doute; il faut bien servir ses amis quand l'occasion s'en présente.

— Mon gendre vous sera reconnaissant de ce bon procédé; mais j'ai néanmoins à vous prévenir d'une chose....

— Ce n'est pas tout. Le duc aime fort à m'entendre lire, et comme j'achevais une lecture des vers nouveaux du marquis de Racan : « Mon cher Patru, me dit-il, je donne à danser la semaine prochaine pour la fête du roi, et je réserve douze billets pour des demoiselles (1). Vous êtes en bon pied dans la bourgeoisie, je vous charge de faire la moitié de ces invitations. » Comme vous le devez croire, madame Turpin, je garde un billet pour vous et votre fille.

— Des billets pour nous, monsieur Patru! vous êtes un homme charmant. Appelons Marie, et donnons-lui cette bonne nouvelle.

— J'aurai soin que vous soyez priée chaque fois qu'il y aura danse chez M. le duc. « Monseigneur, lui dirai-je, si vous n'engagez encore Mme Turpin et sa fille, elles croiront que vous vous repentez de les avoir eues la première fois. »

— Ce que c'est que les amis!

Madame Turpin conçut dès ce jour pour Patru une affection égale à celle que lui portait Lévêque, et notre avocat eut soin de la bien entretenir. Cependant il n'y avait rien de vrai dans ce qu'il venait d'avancer, sinon que le duc de Montmorency donnait le ballet au jeune roi Louis XIII et à la reine-mère; mais Patru, qui était bien venu chez le duc, courut à l'hôtel Montmorency. Le grand-amiral de France dînait tout seul, et s'ennuyait; il fit servir une perdrix à notre avocat, et le pria de lui conter une histoire. Patru conta ce qui venait de lui arriver. Le duc prit si gaiement la chose, qu'il voulut envoyer ses gentilshommes aux deux dames pour les inviter avec autant de cérémonies que si elles eussent été des marquises. Cela fit du bruit au Châtelet, et nos jeunes amans en comptèrent des ennemis de plus. Mme Lévêque fut si belle au ballet de l'amirauté, elle s'y tint si décemment, qu'on n'osa pas rire de sa mère, et que les plus hauts seigneurs lui firent

(1) Les grands seigneurs appelaient encore demoiselles les dames qui n'étaient pas nobles.

les doux yeux. La reine elle-même la remarqua; et, s'étant informée de son nom, dit, dans son jargon italien, à M. le cardinal : « *Est belle, cette Lèvêque; mi rissemble.* »

Mme Turpin faillit en perdre la raison. Je vous laisse à penser si Patru et la jeune dame rirent de bon cœur ensemble le lendemain, en causant du motif qui leur avait valu tant d'honneur. Ils n'étaient pas encore au bout. La belle-mère, à peine arrivée à ne plus jurer que par Patru, voici le beau-père Turpin qui accourt, frappant la terre de sa longue canne, et secouant sa perruque, crier chez son gendre qu'il fallait être fou pour prêter à gloser aux mauvaises langues comme il faisait. Cette nouvelle botte était cruelle, parce que M. Turpin vivait fort reclus, et qu'étant extrêmement ennuyeux, la tâche de lui plaire n'avait rien d'agréable. Patru y réussit pourtant, à force de soins et de sacrifices, et la famille entière se trouvant ainsi ensorcelée, notre avocat se vit si solidement installé dans la maison, que les jaloux et les médisans qui lui auraient voulu nuire se seraient fait arracher les yeux.

Une autre circonstance vint encore consolider le bonheur de Patru. La jeune bourgeoise avait produit un grand effet aux quadrilles de M. de Montmorency; plusieurs personnages l'avaient recherchée, et s'étaient solennellement rangés sous ses lois. Le président Tambonneau lui faisait sa visite tous les soirs, le conseiller d'état de Mesmes venait souvent en son carrosse, qui était fort connu dans la ville, et M. de Chandennier, celui qui fut plus tard capitaine des gardes, ne bougeait de chez elle. La dame en devint à la mode. Les seigneurs allaient faire leurs dévotions à Saint-Séverin pour la voir, et son nom fut souvent répété jusque dans les galeries du Louvre. Notre avocat voyait cela sans peine, étant sûr de la constance de sa belle, et M. de Montmorency, qui savait le fond des choses, disait tout haut à la cour que le petit Patru avait trois belles couvertures, l'une d'acier, l'autre de soie, et la troisième de laine, voulant désigner ainsi M. de Chandennier, qui était d'épée, le conseiller d'état de Mesmes, et le président à mortier Tambonneau. Ils pensèrent enrager tous trois des sarcasmes de M. l'amiral de France; mais ils n'osèrent s'en fâcher.

Un quatrième galant se présenta bientôt, plus ardent que les autres : c'était l'abbé Lenormand. Le père de celui-là avait appartenu au duc d'Angoulême, qui eût été l'un des premiers hommes de son temps, s'il eût pu se défaire de l'habitude de voler, et comme l'illustre prince enseignait lui-même à ses gens la bonne manière de détrousser les passans, les Lenormand avaient toujours conservé de ce patronage une certaine disposition à couper les jarrets. L'abbé était du reste un vantard qui disait encore plus qu'il ne faisait. Un jour qu'il parlait avec exaltation de la belle bourgeoise, devant M. de Chandennier, celui-ci s'écria :

— Je vois bien que nous ne ferons rien qui vaille dans cette maison, tant que le petit Patru y viendra.

— Eh bien! dit l'abbé, je vous en débarrasserai, moi, et je vous demande quinze jours d'avance pour faire ma cour, une fois que j'aurai mis l'importun dehors.

Le marché fut conclu. Notre avocat s'en allait de grand matin au Palais, quand un estafier, traînant sa rapière sur le pavé, se présenta devant lui au détour d'une rue. Patru recula de trois pas, et, mettant l'épée à la main, s'apprêtait à croiser le fer, car il était la meilleure lame du corps peu guerrier des avocats.

— Tout beau! monsieur, dit le spadassin. Ne vous fâchez pas encore. N'êtes-vous pas monsieur Patru?

— Lui-même, et prêt à te jouer la tierce, grand drôle, si c'est à moi que tu en veux.

— Il est vrai que j'ai reçu vingt pistoles pour vous donner un mauvais coup, monsieur Patru; mais si je les ai acceptées, c'était seulement pour avoir le plaisir de regarder en face le plus joli garçon de Paris, celui qui fait tourner la tête à toutes les dames, et non pour lui faire du mal, je vous assure. Je vous estime trop pour cela, monsieur, et suis votre serviteur. Ne craignez rien de moi; je vais percer mon pourpoint, afin de pouvoir dire que nous avons lutté ensemble; soyez assez complaisant pour ne point me démentir, et je tirerai encore cent écus à notre homme sans qu'il vous en coûte une goutte de sang.

A quelque temps de là le traîneur d'épée reparut encore :

— Monsieur Patru, dit-il en ôtant son chapeau, je vous remercie bien; vos amours m'ont valu cinq cents livres; vous pouvez, à présent, dire ce qu'il vous plaira. Je me moque de votre ennemi, puisqu'il n'a plus d'argent; c'est l'abbé Lenormand. Je vous souhaite bonne chance et vous engage à vous méfier de lui. Tête bleue! si vous le désirez, je vous en délivrerai gratis, pour l'honneur seul d'avoir servi un aussi galant homme que vous.

— Garde-t'en bien, drôle, s'écria l'avocat, on nous pendrait tous deux, je ne suis pas gentilhomme.

— Vous avez raison; que Dieu vous tienne en joie!

M. de Montmorency, qui était ambitieux, recevait grosse compagnie de jeunes gens. Patru se trouva donc chez lui un jour en même temps que 'abbé Lenormand.

— Eh! monsieur l'abbé, lui va-t-il dire en face, où donc aviez-vous l'esprit, l'autre soir, de vouloir faire dévaliser un pauvre diable comme moi? Je n'ai jamais plus de quatre écus en poche, et ce n'est pas de quoi risquer la potence. Je ne pense pas que vous soyez mon ennemi, puisque j'ai à peine l'avantage de vous connaître.

L'abbé perdit la tête complètement à cette brusque attaque, et tous les rieurs se mettant en cercle, Patru poursuivit la plaisanterie.

— Si l'un de nous avait femme, monsieur l'abbé, ou bien si je vous avais

enlevé une maîtresse, je concevrais votre acharnement; mais je suis garçon, et notre mère l'église est votre seule fiancée. Expliquez-moi donc, je vous prie, quel fut votre dessein en m'envoyant ce grand maladroit tireur qui en voulait à ma peau. Serait-ce pour vous entretenir la main afin de ne pas oublier les leçons de M. d'Angoulême? — Mais alors il fallait venir en personne. On voit bien que le feu duc n'est plus là pour vous indiquer les bons endroits; il ne vous aurait jamais décoché contre un pauvre avocat. Peut-être vous vous imaginez qu'il y a un talisman de cheveux de pendu dans la doublure de mes habits? Je suis bon prince, monsieur l'abbé; mon pourpoint est presque neuf, et je vous le veux bailler à l'instant pour huit pistoles, si toutefois vous n'avez pas donné le fond de votre bourse à votre coupe-jarret.

L'abbé, tout éperdu, prit la fuite au bruit des éclats de rire. Le duc de Montmorency se tenait les côtes. La scène fut contée le soir, par Bois-Robert, au cardinal de Richelieu. Dans son récit, Bois-Robert appela Lenormand Don Scélérat, de sorte que le sobriquet en resta pour jamais à l'abbé, qui n'osa plus se montrer chez M. Lévêque.

Trois années s'écoulèrent ainsi pendant lesquelles notre avocat, envié des jeunes gens, caressé par les grands seigneurs et fort recherché des dames, goûta un bonheur parfait dans les bonnes graces de la plus belle personne qui fût au monde. Elle lui garda une fidélité bien méritoire, car le président Tambonneau lui fit, dit-on, offrir en secret une forte somme d'argent pour adoucir ses rigueurs. C'était l'usage alors que les galans se ruinassent en cadeaux; mais Patru, qui n'avait rien, se moquait de la mode et n'avait pas besoin de finances pour plaire.

Les amours d'Olivier et de Mme Lévêque auraient duré long-temps si le hasard n'y eût mis fin par un évènement qu'on aurait cru de nature à rapprocher davantage les amans plutôt qu'à les séparer. Le mari mourut emporté par une fièvre épidémique.

Quinze jours après le convoi de M. Lévêque, Patru n'avait pas encore remis les pieds chez la veuve. Il reçut une lettre de reproches où la dame le priait de la venir consoler. Il fit cette réponse laconique :

« Je suis le plus malheureux des hommes. Je ne puis vous épouser sans vous mettre dans la gêne, n'ayant au soleil que des dettes. Si je retourne chez vous, je vous perds en vous empêchant de vous remarier. Je renonce à vous; j'en mourrai, mais il le faut. »

Ce fut bien plutôt la jeune dame qui en pensa mourir, car elle tomba malade de douleur. Elle envoya mille dépêches à l'ingrat pour le supplier de revenir à elle; jamais il n'y voulut rien entendre. Les jours qu'il plaidait Mme Lévêque se tenait au premier rang, à l'audience, pour l'écouter et le voir à son aise; tantôt notre avocat en perdait le fil de ses idées, et tantôt il s'en échauffait davantage et parlait avec plus d'éloquence. La veuve pleurait alors, et tout le monde qui comprenait son désespoir, disait :

— Pourquoi ce méchant Patru ne se rend-il pas à tant d'amour? Quel dommage de voir deux jeunes gens si bien faits l'un pour l'autre se tourmenter ainsi!

Mais rien ne put vaincre l'obstination de l'avocat.

La dame, voulant essayer de tous les moyens, imagina de lui donner de la jalousie. Elle encouragea les amoureux, se laissa baiser les mains par le président Tambonneau, et ne sortit plus en ville sans avoir autour d'elle un essaim de galans. M. de Chandennier lui ayant dérobé un mouchoir, elle lui permit de le porter à son bras durant un jour, à condition qu'il irait ainsi au Palais. Le pauvre Patru en avait les yeux brûlés, et pensait mourir de dépit.

M. d'Ablancourt, qui était son meilleur ami, le trouvant un jour tout pâle et les cheveux mal arrangés, le prit par le bras avec colère:

— Vilain fou, lui dit-il, veux-tu tuer la meilleure des femmes et périr d'ennui toi-même? faut-il t'éclairer sur ta position? Personne n'ignore que vous vous aimez, personne ne l'ignorait du vivant du mari. Ne crois pas qu'on s'y soit trompé un instant. A quoi donc servent tes sottes idées et ton sacrifice? je te le demande.

— Comment! s'écria Patru; on savait que j'étais son amant?

— Sans doute; tout ne se sait-il pas?

— Eh bien! il est fort heureux que j'aie renoncé à elle, car tout le monde le saura aussi.

— Si telle est ta résolution, ne te laisse donc pas sécher de chagrin et fais la cour à une autre belle.

Dans ce moment, ils se promenaient sur la Place-Royale, où venait alors la bonne compagnie. Patru s'écriait de temps à autre, en soupirant du fond de son cœur.

— Ah! que je suis donc malheureux!

Un gentilhomme qui passait s'avança poliment vers notre avocat.

— Monsieur Patru, lui dit-il, que vous est-il donc arrivé de fâcheux? Auriez-vous besoin d'argent? ma bourse est à votre service. Si vous vous ennuyez, venez chez moi; nous viderons une bouteille d'excellent vin; je vous ferai de la musique, et ma fille nous servira.

C'était M. de l'Enclos. Patru accepta l'invitation, et on assure que la belle Ninon, qui devint si célèbre et qui n'avait alors que quinze ans, le consola de ses malheurs. Cette nouvelle fut le dernier coup pour madame Lévêque; elle se retira en Champagne chez une parente et y mourut.

Ces aventures rendirent M. Patru fort coquet. Il vola de belle en belle, mais il n'aima jamais aussi bien que la première fois.

Comme on en faisait le héros d'une foule d'histoires, et que Richelieu aimait les gaillardises, Bois-Robert parlait souvent de lui. M. le cardinal désira que Patru lui fût présenté. La fortune de notre avocat semblait en bon chemin, lorsque cet étourdi s'avisa de rédiger un mémoire en faveur du

poète Gombauld, qui venait de perdre sa pension pour avoir publié des vers à la louange de la reine-mère, exilée en Flandre.

— Je vois bien, dit le cardinal en faisant ses gros yeux à Bois-Robert, que votre protégé a la tête mauvaise. Il viendrait ici me dire en face quelque impertinence. Vous pouvez vous dispenser de l'amener. Que les esprits indépendans se tirent d'affaire tout seuls.

Et en effet Patru se soutint toujours par ses talens. A trente-cinq ans, s'étant fort amendé dans sa conduite, il prit un peu d'ambition. Ce fut alors qu'il écrivit de très belles choses que personne ne lit aujourd'hui, mais qui le firent beaucoup admirer de ses contemporains et lui valurent une réputation presque égale à celle du grand M. de Voiture. Il eut l'honneur d'être reçu membre de l'Académie-Française; mais il eut le travers de ne vouloir pas aller aux samedis de Mlle de Scudéry et de tourner en ridicule l'hôtel de Rambouillet. Il disait en parlant du langage des précieuses :

— Je ne suis pas assez bien né pour comprendre d'aussi beaux discours que ceux-là.

Sur ces vieux jours il devint l'ami de Despréaux et de Racine, qui lui lisaient leurs vers et l'appelaient le Quintilien moderne, à cause de la grande pureté de son style.

Patru mourut à soixante dix-sept ans, pensionnaire de M. Colbert et fort estimé.

PAUL DE MUSSET.

L'IRLANDE.

II.

DUBLIN.

A voir quelques rues de Dublin, larges comme de grands fleuves et bordées de trottoirs larges eux-mêmes comme des rues, on dirait que cette ville est faite pour qu'une foule immense et parée l'encombre, jour et nuit, de ses flots majestueux sans se heurter, et de ses beaux carrosses sans les briser. Lorsqu'arrêté devant ces maisons de briques, si jaunes parfois qu'on les dirait peintes, l'œil est fasciné par l'éclat des vitres qui, dans la hauteur des trois étages, étalent leur poli d'acier; lorsqu'il s'égare dans les barreaux des longues et hautes grilles de fer ornant les rez-de-chaussées et protégeant la porte en chêne où pend à la gueule d'une Chimère le luisant marteau de cuivre; certes on s'attend à voir ses fenêtres s'abaisser, comme des grilles de loges de théâtre, pour laisser passer des festons de fleurs, de regards, de sourires. Puis, l'étranger est toujours tenté de s'écrier : Où se trouve donc le palais de Périclès ou celui de Sylla, la maison d'Aspasie ou de la mère des Gracques? Quel jour Démosthène, sur l'Agora, raillera-t-il les Athéniens et Philippe de Macédoine? quel est donc celui que Cicéron a fixé pour accuser Verrès?..... C'est qu'en vérité Dublin a des édifices où colonnes et frontons, chapiteaux et corniches ont été jetés, à la base et au couronnement, avec une profusion athénienne. Le *collége de la Trinité*, et

en face, la Banque, dans *College-Green;* l'hôtel de la Poste, dans *Sackville-Street*, et la Douane sur le port, forment, sur une étendue de moins de deux milles carrés, le spécimen le plus complet qui se puisse bâtir de l'architecture grecque et romaine.

De quoi donc se plaint l'Irlande, je vous prie? N'a-t-elle pas mauvaise grace à se lamenter! L'Angleterre ne lui a-t-elle pas fait là une magnifique capitale? La sœur qui a ainsi écrit sur des pages de pierre sa munificence pour sa sœur, a-t-elle pu se montrer avare de libertés, de droits et de franchises qui ne s'écrivent que sur des feuilles de parchemin! Allons donc! L'Angleterre n'a qu'à montrer Dublin à l'étranger pour répondre aux accusations d'égoïsme et de dureté dont l'Irlande ne cesse de la poursuivre; et, certes, la ville de Londres serait en droit de trouver que la réponse a été poussée un peu loin.

Oui, quand il passe à travers le labyrinthe des longues colonnades qui se touchent et se pressent comme si l'espace avait dû leur manquer, l'étranger doit être un peu déconcerté. Il se demande si les Irlandais ne sont pas un peu comme les juifs de l'Orient : en guenilles, et larmoyans devant les étrangers ou sous le bâton spoliateur du maître; magnifiques et sybarites dans leurs somptueuses demeures? Et la pauvresse de King's-Town, cette mère si pâle, si triste, et pourtant si belle avec son petit enfant frais et rose; cette image vivante du peuple d'Irlande qui a remué en vous tout ce qu'il y avait de compassion sainte, ne vous apparaît-elle pas comme un de ces êtres surnaturels et repoussans que les enchanteurs plaçaient au seuil des palais de porphyre, pour éprouver la persévérance des voyageurs et le courage des preux chevaliers?

Hélas! non. La pauvresse de King's-Town n'est qu'une image trop fidèle de son pays. Je vous le dis, moi; avec ses larges rues, avec ses maisons propres et luisantes, avec ses monumens grecs, Dublin n'est qu'une outrageuse ironie imposée à l'Irlande : contraste taillé en frontons, allongé en colonnes, déchiqueté en feuilles d'acanthe, que les Anglais, féconds en lourdes facéties, ont élevé un beau jour, pour que le peuple d'Irlande pût comparer éternellement sa nudité à ces magnifiques revêtemens d'architecture, sa misère à l'or perdu dans ces amas orgueilleux de pierres inutiles.

A quoi bon, en effet, tant et de si vastes monumens?... Ils sont vides.

L'hôtel de la Poste est fait pour recevoir au débotté tous les courriers de l'Europe à la fois, et l'Irlande ne correspond avec l'Europe que sous le couvert de Londres qui lui distribue les paquets à ses heures, comme à toutes les autres villes du royaume-uni. Allez à la Douane; il y a là de la place pour peser, jauger et fouiller le même jour tous les ballots venus de Cachemire et de Madras, tous les vins venus de France et de Madère, toutes les pelleteries venues de la mer Noire. Passez et repassez un mois entier devant ces larges et hauts péristyles; jamais bureaucrate n'étalera devant vous son importance affairée. A la Douane, toute l'année c'est jour férié. Eh! je le crois bien, il n'entre pas, dans six mois, trois navires dans le port.

L'Angleterre a poussé la plaisanterie jusqu'à donner à Dublin un *zoological-Garden*. Là! je vous le demande, donner un jardin des plantes à l'Irlande, qui est elle-même un jardin gracieux et verdoyant, une magnifique émeraude, comme l'ont appelée ses bardes et ses poètes depuis les Milésiens Amergin et Lugar, jusqu'à Thomas Moore! Si encore il y avait de ces choses rares et belles qui, dans les divers règnes de la nature, intéressent la curiosité ou servent la science! mais non, rien d'utile, rien de précieux, rien qui ne soit partout; force canards dans les bassins, une infecte multiplicité de lapins et de renards; pas la plus petite variété de roses et d'œillets, pas la moindre collection de dahlias; des soucis, des pieds d'alouette, des marguerites à profusion; pas une fleur, pas un arbre exotique; de minéralogie, pas le plus petit fragment; partout l'aspect d'une ferme de la Picardie ou de la Beauce! Et pour compléter la mystification, pour que l'Irlande ne se puisse méprendre sur les sentimens de préférence, de pitié et de moralisation, qu'elle doit attendre de sa bonne sœur, l'Angleterre lui a fait présent de sept ou huit bêtes féroces auxquelles on jette chaque jour soixante à quatre-vingts livres de viande, sous les yeux d'une population livide et affamée qui manque de pain, et que l'on force ainsi, au moins une fois par jour, à porter envie à la destinée des ours nourris dans leurs cages de fer. La manie de tenir toujours au complet le nombre des loges fixé dans la ménagerie est telle, que lorsqu'un des locataires sauvages vient à mourir, sa loge, jusqu'à son remplacement, est occupée par les premiers animaux domestiques qu'on a sous la main.

Mais jamais l'Angleterre, le pays des chemins de fer, des ponts de fer, des machines de fer, n'a fait à l'Irlande une mystification de plus mauvais goût qu'en jetant à Dublin, sur l'étroit et noir Liffey, un pont en fer d'une seule arche. Certainement c'était bien à elle de vouloir que l'Irlande eût dans sa capitale un peu de ce que j'ai trouvé prodigué jusque dans un coin perdu du North-Wales; mais il n'en fallait pas faire un détestable guet-apens, une sorte de traquenard pour les jambes irlandaises. Imaginez une seule arche, dont le dessus a gardé la forme demi-circulaire du dessous, une arche dont les bases reposent sur les deux rives, sans que l'on trouve, aux deux extrémités, les culées qui, nivelant son milieu avec le sol auquel elle s'appuie, rendraient insensibles la montée et la descente. En sorte qu'aujourd'hui, pour franchir cet arc de fer, il faut gravir avec effort un côté à pic, et courir le risque, pour descendre l'autre, de rouler et de se tordre le cou. Si Mahomet y avait songé, il aurait pu donner à un pont semblable, pour conduire à son paradis, la préférence sur le fil de fer dont il impose le passage aux croyans : celui-ci n'est certes pas plus difficile à traverser que celui-là.

Ironie plus sérieuse! Donner un palais pour maison de banque au pays que l'on s'efforce de tenir sans commerce, sans industrie, sans agriculture! Pourquoi ne pas lui avoir laissé sa destination première, à ce palais si magnifique? C'était là qu'autrefois, il n'y a pas quarante ans encore, le parlement irlandais tenait ses séances, lords et communes. Ainsi l'Irlande s'est vu enlever

le droit national et réel qui était représenté dans *Parliament-House* pour se voir imposer dans *Bank-House* un privilége dont elle n'a que faire; privilége illusoire, utile seulement à l'Angleterre. La banque dite d'Irlande, soutenue et commanditée par les banquiers anglais, est en réalité la succursale de la banque d'Angleterre, qui n'en accepte ensuite à Londres les billets qu'avec perte pour le porteur; se souciant peu ainsi de souffleter le crédit de l'Irlande sur sa propre joue, pourvu que l'Irlande garde la honte du soufflet. Du moins, avec son parlement, bien que la plupart des membres y fussent d'origine ou d'inféodation anglaise, bien que le culte anglican y fût la représentation presque totale d'un pays presque entièrement catholique, l'Irlande conservait une ombre de nationalité, et de loin en loin, à travers le bâillon des lois anglaises, elle pouvait faire entendre d'énergiques protestations. Aujourd'hui la transformation de la maison du parlement en maison de banque est venue compléter l'œuvre d'ilotisme dont l'acte de l'union n'était que la première et brutale moitié. La banque est devenue le boisseau sous lequel l'Irlande, bouche close et bras liés, demeure, étouffée, à la merci de l'Angleterre.

Écoutez : il y a peu de temps que six mille Irlandais, confians dans la probité, dans l'intelligence, dans l'activité laborieuse des classes pauvres de leur patrie, formèrent une association au capital de six millions de livres sterling, je crois. Le but était de faire des avances aux travailleurs pour le fermage et la culture des terres, afin qu'il n'y eût plus en Irlande un bras qui restât inoccupé, ni une portion fertile du sol qui ne redevînt productive. Bien plus, chaque travailleur, en remplissant de légères conditions, devenait à son tour membre de l'association. Les associés prêtèrent à chaque individu, ou chef de famille, dans la classe pauvre si méprisée, si raillée, si diffamée, jusqu'à cent livres, environ 2,400 fr. de notre monnaie. Le retour devait s'en faire à la société au moyen du versement d'un shelling par semaine. Quand l'association fut à découvert de la moitié de son capital, elle porta à la banque d'Irlande les obligations souscrites par ses débiteurs, pour une somme de 1,500,000 livres, demandant sur ce dépôt l'emprunt de moitié de la somme. Placée comme elle l'était sous l'influence des banquiers d'Angleterre, qui virent bien où tout cela pouvait arriver, la banque d'Irlande refusa de traiter avec la signature à l'endossement de la grande propriété d'Irlande. Devant un si mauvais vouloir, l'association fut dissoute, après avoir fait honneur à ses engagemens. Depuis ce jour, les associés ont été récompensés, dans leur orgueil et dans leur intérêt national, de leur confiance dans le peuple; sans troubles, sans murmures, sans que la moindre poursuite ait dû être exercée, bien plus, sans qu'il y ait eu la moindre envie de profiter de l'abandon qui en avait été pour ainsi dire fait, toutes les sommes prêtées aux pauvres, sans qu'il y manquât un shelling, ont été remboursées par ces pauvres, qui reçoivent ordinairement à coups de bâton les collecteurs des dîmes.

Quelque honorable qu'elle ait été, quelque confiance qu'elle ait dû éta-

blir, je doute que cette première épreuve soit renouvelée. Il y avait bien dans l'arrière-pensée de sa fondation, et sous le manteau du patriotisme dont elle s'affublait, quelque peu d'égoïsme et de vanité. Il est regrettable néanmoins que, même dans ces conditions, l'œuvre ne se soit pas continuée. Le temps, l'éducation, l'instinct populaire, et surtout le droit d'entrer dans l'association auraient fini par faire avorter une à une les vues personnelles de cette création pour ne lui laisser que ses avantages de bien-être et de nationalité; et la liberté civile et politique aurait fini par naître de l'aisance et du travail.

Quand l'association se forma, c'était le temps où l'agitation était rondement poussée, où, dans la pensée d'une lutte prochaine, les riches catholiques avaient besoin d'éteindre toute défiance et de se populariser, afin d'en éviter les contre-coups et au besoin d'en accaparer la direction et les résultats. Avec les voies pacificatrices suivies maintenant par O'Connell, la lutte leur paraît indéfiniment ajournée. Ils se croient dispensés de se mettre en nouveaux frais d'un patriotisme dont ils ne prévoient plus que leur cause personnelle ait un besoin prochain. Aussi leur bourse, où le pauvre laborieux et honnête a déposé jusqu'à son dernier shelling, s'est-elle, je le crains bien, refermée à jamais.

L'Angleterre peut donc se croire assurée à cette heure que, suivant ses desseins, elle a la faculté de donner et de retirer le travail et l'aumône à l'Irlande, et qu'elle a réussi enfin à y créer à perpétuité un peuple d'ilotes et de mendians qui n'ont et n'auront des droits et du pain que sous son bon plaisir.

O'Connell, sur les hustings de Dublin, se donnait le nom de *grand rappeleur*. Eh bien! s'il veut que ce nom ait un sens, s'il veut que le rappel soit entier et profitable, je lui donne le conseil de chasser du parlement d'Irlande la banque anglaise dite d'Irlande; sans quoi elle lui jouera plus d'un méchant tour, et elle aidera l'Angleterre à ressaisir par l'influence financière tout ce qu'elle sera forcée de céder en émancipation politique. Les souverains d'or peuvent faire le même office que des balles de plomb, et O'Connell sait bien que des bank-notes peuvent réduire à rien les plus larges bills de réforme.

Presque tous les monumens de Dublin sont de fondation moderne. Ils ne remontent pas au-delà du règne d'Élisabeth qui éleva le *Collége de la Trinité* sur le monastère *d'All-Hallows;* la plupart ont été, comme ce collége, superposés à tous les anciens édifices publics ou religieux du moyen-âge que la ville possédait. Ces démolitions pour cause de réédification étaient un moyen de tuer, dans les générations futures, tout souvenir de la vieille nationalité irlandaise. L'Angleterre a pensé que, déshéritée d'histoire et d'historiens, l'Irlande, ne trouvant plus de dates certaines sur d'antiques murailles, finirait par ne pas pouvoir faire remonter son existence au-delà du millésime gravé sur les murailles nouvelles.

Dans toute l'Irlande, pas une pierre debout qui consacre la mémoire d'une

gloire irlandaise! pas une où soient inscrits les noms de ses vieux bardes, dont les pêcheurs de l'ouest répètent encore les vers! pas une statue pour honorer le souvenir des saints évêques qui, dans une époque d'ignorance et de barbarie, firent de l'Irlande un foyer de science, de poésie, de civilisation et de foi! Il faut enfin qu'un des fils d'O'Connell aille à Paris demander au ministère de la guerre les états de service de la légion irlandaise, pour consacrer quelques pages historiques à cette gloire militaire qui a jeté, en Europe, un si grand éclat sur vingt champs de bataille. Noms et gloire, l'Irlande ne peut rien avoir en propre. L'Irlande ne redevient l'Irlande, ne forme un peuple à part, que lorsqu'il s'agit de la frapper de lois spoliatrices et exceptionnelles.

Au faîte d'une colonne de pierre qui domine tous les édifices de Dublin, le lord lieutenant duc de Richmond plaça, dans Sackville-Street, en 1808, la statue de Nelson. A tout prendre, Nelson a été un grand homme de mer, et les Irlandais peuvent se réjouir de ce qu'à sa place, ou en regard, on ne leur ait pas imposé la gloire plus que problématique et contestable du duc d'York, de ce prince, frère du roi, qui est mort banqueroutier, dont la mémoire n'est pas encore réhabilitée, et auquel cependant, dans sa gloriole, Londres, la ville du crédit, du commerce et de l'industrie, a élevé une statue.

L'Irlande ne pouvait certes pas espérer que l'Angleterre lui ferait grace de l'accouplement fanatique des noms de Wellington et de Waterloo. Comme Londres, Dublin a ses rues, ses places, et je crois aussi ses ponts de Waterloo et de Wellington.

Du moins cette ville a eu le bonheur de ne pas recevoir le *fac-simile* de la statue d'Achille que Londres possède dans *Hyde-Park;* héros dont les bras ont conservé, aussi bien que les cuisses, la forme de mortiers; ce qui rend très croyable l'inscription du piédestal qui annonce que cette statue a été faite avec les canons pris sur l'ennemi. C'est probablement dans ce but seul que l'artiste les aura soudés sans se donner la peine de les refondre. Cela est bien, c'est sacrifier à la fidélité de la couleur locale. Mais donner un bouclier à Achille? et pourquoi, je vous prie? et sur la tête, encore, à lui qui n'était vulnérable qu'au talon? Ce n'est pas tout: l'artiste, aussi mauvais courtisan, en donnant au héros un bouclier et non une lance, l'arme de la défense et non l'arme de l'attaque, n'a pas songé qu'il faisait une critique sanglante, mais vraie, de la gloire ramassée par Wellington à Waterloo. Tout le jour, en effet, Wellington ne fut que sur la défensive. Il était battu à sept heures du soir, et il ne tenait plus que pour attendre la nuit qui devait favoriser sa retraite. Ce fut alors que le corps prussien de Blücher déboucha sur le champ de bataille, et c'est lui qui, prenant l'offensive, se rua sur l'armée française. C'est en cela seulement que j'estime fort cette statue d'Achille, si ridicule en tout le reste. L'artiste a pensé que les armes du héros grec devaient être partagées entre l'Angleterre et la Prusse: à Londres, le bouclier; à Berlin, la lance; c'est bien cela. L'artiste

anglais n'a pris que la part qui revenait à Londres : ce doit être, en vérité, un fort galant homme que cet artiste.

Le *Wellington testimonial* de Dublin est un lourd obélisque en maçonnerie, dont la large base repose sur l'une des prairies élevées qui conduisent au *Zoological-Garden*, et que, pour le protéger, il a fallu entourer de sauts-de-loup très profonds et flanquer jour et nuit d'une sentinelle. Ainsi, à Londres, en face de la statue d'Achille, l'hôtel du noble lord a besoin d'être défendu par des palissades de bronze, hérissées de piques de fer jusqu'à la hauteur du premier étage, et par des contrevens doublés et chevillés en cuivre. Que voulez-vous?

« Triste retour, *milord*, des choses d'ici bas! »

Tant que Napoléon a vécu, Napoléon a été raillé, rapetissé, avili. Avec les pierres qu'on jetait à sa gloire, vous avez élevé le piédestal de la vôtre. Mais depuis que Napoléon est mort, ces insulteurs sont venus vous prendre une à une les pierres qu'ils lui avaient lancées, et que vous avez ramassées pour un usage dont ils ont eu enfin quelque honte. Par bonheur au contraire, vous, milord, vous avez pris soin de vivre assez pour qu'une longue vie (cette grande pierre de touche) ait fait ressortir le mince aloi de votre célébrité d'engouement. Aussi, voyez comme on démolit chaque jour l'édifice de votre gloire, si rapide et si haut montée! Hélas! à peine restez-vous, comme dit Daniel O'Connell, un caporal de fortune qui a eu son jour de hasard.

L'Angleterre, au demeurant, a été honteusement déçue dans les espérances que, pour sa domination, elle avait fondées sur l'amoncellement architectonique dont elle a écrasé la ville de Dublin. Les Irlandais en ont vite compris l'arrière-pensée, et ils se sont dispensés de toute reconnaissance. Ils se sont si peu douté, quelque magnifique qu'il soit, que cet amas de pierres taillées attirerait les étrangers, qu'ils ne se sont pas encore arrangés pour lever une contribution sur une curiosité dont ils ne se soucient guère. Je l'ai déjà dit : l'Irlandais a une sorte de délicatesse nationale qui l'empêchera de faire jamais fortune, à la façon anglaise, par l'exploitation de l'étranger sur une grande échelle. Ceci n'est pas un des moindres côtés par lesquels l'Irlande s'efforce de s'éloigner des usages d'Angleterre, pour se rapprocher de ceux de France.

A Londres, riche et florissante cité, où tout ce qui fait de l'argent est toujours essentiellement bon et social, il n'est pas un monument où l'admission des étrangers ne soit un impôt. Il en est même où cet impôt se renouvelle dans chaque portion de l'édifice. Il ne faut pas dire que c'est là une exigence arbitraire des gardiens; du tout: la taxe avec autorisation et privilége est affichée aux portes en fort lisibles caractères. A Westminster par exemple, il en coûte un shelling pour visiter les bas-côtés de la nef où se trouvent les mausolées du vulgaire des morts illustres, tels que les deux Pitt et James Watt qui a inventé les machines à vapeur. Pour un shelling de

plus, vous pourrez admirer l'intérieur de la chapelle de Henri VIII, magnifique dentelle de pierres étalée sur des aiguilles; mais triplez, quadruplez ces shellings, si vous tenez à saluer, à l'état de momie, le grand roi Charles II, et le magnifique duc de Buckingham en surtout de satin brodé d'argent.

Bien plus, l'Angleterre, qui insulte les mendians irlandais, fait mendier sans honte ses invalides de Greenwich, qu'elle appelle les illustres débris de sa gloire maritime. Allez donc à Greenwich; veuillez entrer seulement dans le musée, non pas de marine, mais dans la salle des quelques méchans tableaux où sont barbouillées des victoires navales. A la porte, assis devant un bureau, un sous-officier prononce le sacramentel *voluntary contribution*. Mais, humilié pour lui de cette consigne de mendiant, ou bien par caprice, essayez un peu d'avoir la volonté de vous soustraire à cette *contribution volontaire* fixée à un shelling, et mille prétextes alors seront inventés pour vous refuser l'entrée d'une porte toute grande ouverte. Insistez, c'est votre droit, et vous serez pris pour un valet de chambre en congé.

Il est encore en Angleterre des édifices, ouverts aux nationaux en tout temps, mais fermés pour les étrangers. A ceux-ci il faut une autorisation spéciale; ainsi pour Wolwich. Mais, dans ce cas, les étrangers savent ce que leur coûte cette faveur; les sergens de troupes en activité de service se relaient merveilleusement à chaque salle, à chaque coin de l'édifice, pour vous tendre la main. En France, nous entendons autrement les délicatesses de l'hospitalité. Les monumens fermés pour nous durant la semaine s'ouvrent pour l'étranger, sur la déclaration seule qu'il est étranger. A Dublin aussi, ville si pauvre, l'étranger va partout sans autorisation et sans bourse délier, s'il veut; je me trompe, pourtant, l'admission au *Zoological-Garden* coûte un *six pence*, douze sous de la monnaie de France. Mais pour moi, quand je sortis, je les regrettai peu: il me vint à l'idée que cette petite pièce d'argent allait peut-être fournir quelques grains de maïs de plus à ces petits oiseaux des îles, pour lesquels, vous le savez, j'ai une passion d'enfant, et que je venais de voir, hélas! grelottans et tristes, sans plumes et sans voix, car ils sont sans soleil, et partant sans amours.

Comment les lords lieutenans, ces vice-rois anglais, ont-ils eu la folie de penser que l'Irlande tirerait vanité ou profit des édifices jetés dans sa capitale comme un leurre, comme une moquerie? Quand on leur parle des beautés monumentales de Dublin, les Irlandais hochent tristement la tête, sans répondre; si on insiste en s'étonnant de leur indifférence, oh! alors, leurs pensées intimes s'échappent, et leur douleur et leur indifférence, si amères qu'elles soient, vous paraissent rationnelles.

« Il se peut, vous disent-ils, que les hommes de l'art ne voient une ville que sous un seul aspect, et se passionnent pour un fronton et pour une cariatide. Ces admirations sont un fanatisme d'artiste, et, sans trop les comprendre, nous les pardonnons. Mais en pleine civilisation européenne, au cœur du royaume britannique si vanté, on ne peut ainsi couper une

ville en deux parts, et s'attacher à n'en voir qu'une seule pour l'admirer dans son isolement. Nous autres, Irlandais, nous ne séparons pas ainsi les murs de notre capitale, de la population qui les habite. Vous voulez admirer nos pierres, soit, admirez! Mais ensuite, pour ne pas traverser les cités, comme un voyageur borgne qui n'en verrait que le côté placé sous son bon œil, tournez-vous, ramenez un peu vos regards de la hauteur des chapiteaux et des dômes au niveau des dalles qui en pavent la base; voyez quelles générations passent depuis des siècles sous ces merveilles et ces richesses de l'architecture... et après cela, dites-nous si nous avons de quoi nous gonfler de vanité; dites-nous ce que nous avons dû faire de nos admirations, et ce qu'un étranger, homme de cœur, fera des siennes. »

Oh! les Irlandais ont raison. Que le voyageur qui a admiré se repente; voici l'anathème et le remords vivans qui lui arrivent. Honte éternelle à ces portiques audacieux, à ces voûtes ciselées, à ces colonnes coiffées d'acanthe! Tout cela est à l'Irlande ce que le manteau était à la pauvresse de King's-Town. A travers les déchirures du manteau apparaissait le nu des chairs de la pauvresse; à travers les larges interstices des colonnes vous voyez la nudité de l'Irlande. Comme alors Dublin, cette ville si vaste, si aérée, est triste et déserte! Où donc est le peuple joyeux, nombreux et paré, fait pour elle? Est-ce que, la veille, les pestes des XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles, qui l'ont dépeuplée quatre fois, sont venues la visiter encore?... Non; mais il plane sur elle un mal cent fois pire, une peste plus tenace, qui a des racines plus profondes, qui consume plus lentement, et qui va grandissant toujours de génération en génération : c'est la misère! La voilà qui se traîne hâve et souffreteuse sur les dalles de ces trottoirs que vous avez trouvées si larges; la voilà qui fait la pyramide humaine, étagée sur les marches des hauts péristyles de ces hôtels où le marteau de cuivre est trop brillant pour qu'elle ose y toucher; la voilà qui se suspend en grappes livides aux portiques de ces édifices que vous avez trouvés si gigantesques!

Vous diriez l'Italie, où les *lazzaroni* s'étalent au soleil sur les marches des palais vides; vous vous croiriez aussi transportés à ces époques du moyen-âge où des troupes de bohémiens et de *mauvais garçons* restaient en possession d'une cité dépeuplée par la peur. Mais non; ce n'est point l'Italie, car il n'y a ni soleil ni transparence de l'air, car le vent froid du nord souffle dans ces haillons flottans, car la pluie glacée tombe sur ces fronts nus. Ce ne sont pas des bandits victorieux, car ils sont timides, et sans murmure, ils s'éloignent devant les riches et les heureux du jour. Oh! non, ce n'est point l'Italie, car les palais ne sont pas vides. Voyez! poudrée, bien vêtue, en bas de soie, la livrée survient, qui, de la voix et du geste, balaie, à certaines heures, ces immondices de la civilisation, dont l'aspect blesserait l'œil du maître, et troublerait d'une prévision fatale la sérénité de son heureuse fortune.

Cette misère ainsi faite n'a cependant aucun aspect repoussant. Sans doute elle soulève tout ce qu'une ame d'étranger renferme de commisération et de larmes; mais, par cela même, elle attire, elle fait éprouver un charme

douloureux à s'appitoyer sur elle. C'est que la misère de l'Irlande, bien qu'elle change d'aspect suivant les comtés, offre partout un caractère uniforme qui en fait un type, et ce caractère, c'est une résignation qui impose. Ce n'est point pour attirer la pitié qu'elle va ainsi, à peine vêtue d'étoffes percées à jour. Non, elle est ainsi vêtue, parce qu'elle n'a pas de quoi l'être autrement; elle est ainsi vêtue, parce que des juifs d'Angleterre, spéculant sur le *penny* des pauvres d'Irlande, comme le torisme protestant spécule sur les dîmes et les libertés d'Irlande, lui ont, il y a quelques années, apporté les haillons ramassés dans tous les royaumes du continent. Les pauvres d'Irlande ont fait leurs beaux jours de ces guenilles, dont ne voulaient déjà plus les mendians de l'Europe, parce que la misère de l'Irlande est de vingt degrés encore au-dessous de toutes les misères européennes.

La misère de Dublin ne pense même pas que les étrangers puissent prendre garde à son accoutrement si délabré. Elle ne s'en aperçoit elle-même que pour leur céder le trottoir, évitant ainsi de les heurter et de leur rappeler qu'elle est là.

Durant des journées entières, j'ai cherché à pénétrer la cause de cette résignation de la pauvreté, dans une ville où les deux tiers de la population n'ont certainement pas de quoi vivre

L'aumône n'est point pratiquée dans les rues de Dublin, moins encore, si c'est possible, que sur les routes et dans les solitudes de l'Irlande. Le riche Irlandais donne fort rarement, le riche Anglais ne donne jamais. Que Dieu le leur pardonne, et le pauvre aussi! Les pauvres alors, qui, depuis des siècles, sont pauvres de père en fils, sachant que leurs devanciers avaient, durant leur vie, inutilement tendu la main à la charité, et que leurs enfans ne seraient pas plus heureux, ont fini par renoncer à s'humilier en vain.

Il est bien rare même qu'ils cherchent à savoir si le cœur des étrangers est ou non jeté dans le moule égoïste et sans pitié des riches d'Irlande et d'Angleterre; aussi leur visage prend-il un caractère sublime de surprise et de reconnaissance lorsque l'aumône de l'étranger va au-devant de leur misère.

Un soir du mois d'août, il était sept heures et la nuit loin encore. Je venais d'entendre le dernier discours d'O'Connell sur les hustings de *Green-Street*, et je m'en retournais méditant sur cet homme si diversement jugé, qui avait voué sa fortune, son talent, son repos, sa vie, tout ce qui se peut sacrifier ici-bas, à affranchir son pays, à retenir les imprudens, à encourager les timides, à humilier les orgueilleux, à châtier les traîtres, à rehausser les humbles dans leur propre estime, et à relever le moral du pauvre par la dignité de l'homme et du citoyen. Je cherchais à connaître ce que pouvait être la grandeur de sa tâche, en la comparant à ce que j'avais déjà dérobé de secrets à l'existence politique et sociale de l'Irlande, et je me trouvais emporté dans cette sphère de pensées qui amènent au cœur la double poésie de la pitié et de l'admiration, de l'admiration pour un grand courage, de la pitié pour de profondes douleurs. Mes regards, suivant le cours de mes

pensées, finirent par s'attacher aux objets animés qui m'entouraient, et qui faisaient partie de cette grande misère pour laquelle je me sentais prêt à pleurer. Je remarquai cheminant devant moi une femme longue et maigre, tenant par la main une petite fille de dix à douze ans. Mon attention lui vint à la fois, et de son costume beaucoup moins délabré que ceux qui passaient auprès d'elle, et cependant de l'air de malheur répandu sur toute sa personne, et que ne pouvaient dissimuler entièrement cet arrangement, cette propreté qui caractérisent les gens pauvres mais laborieux. Rien de ce qu'elle portait n'était neuf; partout, à la coiffure, au châle, à la robe, aux souliers, aux bas, on retrouvait le passage réparateur de l'aiguille. Mais enfin, chose rare en Irlande, elle avait des bas et des souliers. On voyait que, par besoin rigoureux de se montrer, elle avait épuisé toutes ses ressources pour retarder le plus possible l'instant où tous ses vêtemens arriveraient à l'état normal de la pauvreté irlandaise. Il ne devait plus lui être rien resté pour son enfant, qu'elle attirait à elle, comme si elle eût voulu lui donner la moitié de ce que la nécessité la forçait à garder pour elle seule. Sa fille, en effet, comme tous les enfans de l'Irlande, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sur mille, avait les pieds et les jambes nues, la tête nue, les bras et les épaules nues. Sa robe, où des déchirures nouvelles s'étaient formées à côté des rentraitures anciennes, était étroite et collée aux formes grêles et aiguës de son petit corps tout anguleux. Mais le dessus de ses pieds, mais ses bras, mais ses épaules, avaient la blancheur et la netteté de la chair qui sort du bain; mais ses cheveux blonds, taillés en rond et à fleur du cou, à demi bouclés en dedans, ainsi que les portaient les clercs du moyen-âge, étaient propres, lisses et luisans.

Sans doute, cette femme et sa fille, qui partout ailleurs qu'à Dublin auraient paru bien pauvres, pouvaient, auprès de la nudité irlandaise, passer pour avoir quelque aisance, car j'avais vu des artisans, des demoiselles de comptoir et des commis de magasins de nouveautés servir leurs chalands avec des vêtemens où l'on n'avait pas même pris la peine de rapprocher avec un peu de fil les béantes et nombreuses solutions de continuité. Mais je ne sais quelle instinctive préoccupation s'empara de moi. Cette petite fille, ainsi serrée contre sa mère, levait souvent les yeux sur elle, et proférait d'une voix éteinte des mots bien courts que je n'entendais pas; alors cette femme abaissait lentement et avec une hésitation marquée sa tête vers sa fille, comme si elle eût craint d'en rencontrer les regards ou d'en entendre les plaintives paroles; et puis, leur marche à toutes les deux était si timide, si traînante!... Je hâtai le pas, et quand je les eus devancées, je retournai la tête pour les voir au visage. Oh! mon Dieu! ces deux pauvres créatures n'avaient certainement rien mangé, ni de la journée, ni de la veille; et je mis un shelling dans ma main. Mais comment et à qui le donner? A la mère?... Oh! si je me trompais, si cette femme se trouvait humiliée! La petite fille était de mon côté; quand elle passa près de moi, un instinct spontané poussa ma main; je cherchai à saisir la sienne, pour m'éloigner ensuite sans regarder.

Qu'avais-je fait? Un sentiment indicible de terreur émut cette enfant, et elle poussa un petit cri, comme si le froid des anneaux d'un reptile l'avait frôlée. Elle replia ses deux bras sur sa petite poitrine, se recula pâle et tremblante, et ses yeux ayant rencontré les miens, dans lesquels, hélas! elle ne sut pas lire, elle cacha sa rougeur dans les plis de la robe de sa mère, qui, me regardant tout indignée, semblait m'interroger. Ce fut à mon tour de rougir; car je ne sais, en voyant l'indignation de cette femme, quelle crainte d'une interprétation honteuse traversa ma pensée. Je demeurai sans parole, triste et humilié d'avoir éveillé des sentimens qui me confondaient. Cette femme alors dut comprendre mes pensées secrètes; elle vit bien que j'étais étranger, et que mon trouble ne me venait point d'une intention injurieuse. Elle eut donc pitié de moi. Elle adressa, dans le dialecte irlandais, quelques mots à sa fille en lui passant la main sur ses beaux cheveux; et l'enfant revint vers moi, rougissant encore, mais avec un sourire aux lèvres. J'avais déjà songé à sauver par l'étendue et la bonne grace de l'aumône ce que mon offre avait pu avoir de répulsif; je posai donc une couronne dans la main de la mère, et un baiser chaste sur le front de la fille.

— Merci, merci! monsieur, me dit cette femme plus touchée, je crois, de mon baiser au front de son enfant que de mon gros écu; merci, dit-elle encore en me serrant la main. On a souvent offert de riches aumônes dans les rues de Dublin à la pauvre femme O'Kelly, du comté de Wicklow... Mais voici bien la première fois que nous acceptons... monsieur. Elle baissa les yeux, ses lèvres pâlirent... Elle pressa convulsivement sa fille sur son sein, comme pour la cacher à tous les yeux. Il y avait là certainement un souvenir blessant qui lui revenait au cœur... Puis me serrant la main de nouveau, elle reprit : Oui, la première fois; car vous êtes étranger, et vous nous avez fait l'aumône pour l'amour de Dieu seulement.

— Et de l'Irlande, ajoutai-je.

Resté seul, j'eus beau tourner et retourner mes pensées, je ne comprenais pas, ou plutôt, je n'osais comprendre d'où venait, dans ces deux ames, le sentiment qui parlait plus haut que la faim; quelle était cette misère orgueilleuse qui refusait l'aumône, et qui s'étonnait et s'effrayait de trouver un homme qui, sans qu'on la lui eût demandée, osait la faire en plein jour.

Il me tardait que la nuit fût venue. A neuf heures, j'allai en toute hâte chez le gentilhomme avec qui j'avais fait route sur le *rail-way;* il m'attendait dans sa famille pour prendre le thé. Le choix que je fis du moment était peu propre sans doute à justifier la réputation de galanterie qu'on fait aux hommes de notre nation; mais je ne pus m'empêcher, pour avoir au plus vite le mot de mes doutes, de profiter du bruit harmonieux que deux grandes et belles filles, bien gracieuses et bien pudiques, tiraient de leur piano, en jouant à quatre mains les airs les plus jolis de France. Je racontai tout bas au gentilhomme ce qui m'était arrivé; et après lui avoir fait part de quelques-unes de mes idées sur les souffrances irlandaises, une oreille à la musique, une autre à ses paroles, j'attendis sa réponse.

— Comment! me dit-il, vous ne devinez pas pourquoi une femme et sa fille se replient devant la main qui se tend pour donner, et pour donner une pièce d'argent encore, lorsqu'à peine on jette aux pauvres un gros sou? Mais c'est précisément l'étendue de l'aumône qui a fait peur; car elle a peu l'habitude ici d'être faite si large, *au nom de Dieu seulement*... Et le gentilhomme sourit en me regardant entre deux yeux.

— Vous rougissez, mon ami, reprit-il (en effet, j'étais rouge jusqu'aux oreilles); vous commencez donc à comprendre?

— Hélas! répondis-je, j'en ai bien peur, mais j'en ai aussi bien du chagrin... J'étais si heureux de cette aumône ainsi faite, de ce baiser ainsi donné à un enfant; et les deux nobles créatures ont pu avoir l'idée que tout cela était... Je n'osai achever. Les deux jolies Irlandaises ne jouaient plus qu'un faible *andante*, et je crus que la curiosité nuisait un peu au mouvement de la mesure. Le silence qui suivit ma réticence, silence qu'elles attendaient peu, dérouta, je le pense, leurs petits calculs, et pour ne les point laisser deviner, elles se rejetèrent plus vivement que jamais dans le pétulant *allegro*.

Le gentilhomme, qui suivait mes idées et ne s'était guère aperçu de l'espièglerie de ses filles, reprit la causerie au point où je l'avais laissée.

— Ne vous l'ai-je pas dit?... Parce qu'en Irlande le peuple est pauvre, on le croit corrompu, et sans y regarder de plus près, on se donne le droit de l'humilier; parce que les femmes sont si pauvres, qu'elles vont nues sur nos places publiques, on s'imagine que nos femmes sont une marchandise qui s'offre et se donne au rabais, corps et ame, sur nos places publiques comme dans un bazar d'Orient ou à Drury-Lane, ou dans les grandes cités d'Angleterre. Vous l'avez très bien vu, l'aumône se pratique peu dans les rues de Dublin, et le pauvre, en retour, y importune peu de ses sollicitations. Vous m'en avez donné une raison; elle est vraie, et, quelque triste qu'elle soit, ce n'est pas la plus honteuse. La plus triste, la plus honteuse, la voici : Les étrangers qui croient aux calomnies dont nous barbouille l'Angleterre; les Anglais qui nous méprisent assez pour prétendre que toute pièce d'argent, dépensée chez nous, doit leur donner une joie brutale; les vieillards libertins, qui traînent dans la dépravation une caducité impuissante et cynique, ne font la charité ici que sous condition... L'aumône, pour eux, est un marché d'échange... Assez! Vous savez, à cette heure, pourquoi la mendicité des femmes est si peu importune, et pourquoi elle est si défiante, quand l'aumône qu'elle n'a pas sollicitée va d'elle-même la trouver.

Je devins profondément triste et rêveur; à la longue, j'apprenais que j'avais rencontré la misère honteuse d'être la misère, le niant à elle-même, se rajustant, et se tenant debout, la tête et le cœur haut, le plus long-temps possible; qui ne demande rien, qui n'accepte rien, de peur d'être prise pour une infame, et qui, ainsi vertueuse et timide, passe affamée, et se dit chaque jour : Allons, aujourd'hui encore, un peu de courage! il sera bien assez

temps demain d'avoir moins de susceptibilité ou moins de pudeur; aujourd'hui encore allons un peu plus loin sans manger!... et qui de plus loin en plus loin arrive ainsi à la nuit, et se couche sur un trottoir, entre deux lanternes assez éloignées, assez avares de clarté dans les rues de Dublin, pour que le pauvre puisse s'y étendre et mourir de faim sans être vu.

Pour la seconde fois, je me demandai, comme en sortant de King's-Town, si j'aurais le courage de pousser plus loin mon voyage à travers l'Irlande. La bonne grace que les deux filles de mon hôte mettaient à parcourir leur répertoire de musique de France, le talent vrai et le sentiment exquis de mélodie dont elles faisaient preuve, ne purent changer le cours de mes idées. Elles s'en aperçurent, et s'amusèrent un peu de mon embarras à m'en défendre. Je n'eus rien de mieux à faire alors que de leur avouer mes préoccupations, et, pour sauver notre bonne renommée de courtoisie, je les rejetai sur les vives sympathies que j'avais au cœur pour l'Irlande. Leur nationalité l'emporta sur leur amour-propre de musicienne, auquel du reste j'offris une revanche pour le lendemain.

Nos petits comptes ainsi réglés, je me vengeai du gentilhomme et de ses filles en tirant à vue sur leur instructive complaisance.

— Ainsi, dis-je sans contrainte cette fois, mes gracieux hôtes, vous m'apprendrez les causes qui ont répandu sur toute l'Irlande cette misère immense qui la couvre depuis des siècles. Vous me direz encore si, sur le continent, on a tort ou raison de railler les prétentions des mendians d'Irlande, qui, assure-t-on, se disent presque tous issus de race noble, et affirment que sous leurs haillons il y a plus d'un héritier de sang royal.

— Oui, reprit en souriant tristement le chef de la famille. On se moque un peu de nos pauvres parlant de leur noblesse sous des guenilles, comme on se moquait, en France, des cadets de Gascogne, qui parlaient des meutes et des châteaux de leurs pères en courant le monde avec un petit paquet de perruquier sous le bras. Et pourtant, pauvres d'Irlande et cadets de Gascogne n'en ont point fait accroire. Tant que leur père vivait, les cadets de Gascogne étaient riches dans le manoir paternel, où ils avaient leur part; le père mort, arrivait l'aîné des enfans, qui prenait tous les biens, et les puînés s'en allaient, emportant, en écus de six livres, leur légitime dans leur pochette. Ensuite, lorsque, par habitude d'enfance, ils disaient : « Nos terres! nos châteaux! » vous concevez les doutes railleurs que, par comparaison, faisaient naître leurs habits étriqués. Ainsi des pauvres d'Irlande aujourd'hui. Les confiscations, les exécutions en masse, les guerres de religion et d'indépendance, les donations qui allaient toujours payer le meurtrier spoliateur d'un Irlandais, ont fait chez nous une besogne d'exhérédation plus complète que celle du droit d'aînesse aux bords de la Garonne. Les Irlandais chassés des domaines paternels n'emportaient même pas une chétive légitime; ils étaient renvoyés meurtris et nus. Et maintenant que tant de siècles ont accumulé tant de misères nouvelles sur nos antiques

misères, vous comprenez que ceux qui ignorent, — et ceux-là sont nombreux, — accusent ou raillent nos pauvres, qui ont en eux ce qu'on n'a pu leur voler, même après l'avoir versé, le sang de leurs pères.

— Alors, repris-je en souriant à mon tour et pour rendre la monnaie du cadet de Gascogne, qui m'arrivait en plein au visage, je commence à croire que je peux très bien, sans m'en être douté, avoir fait ce soir l'aumône au moins à quelque comtesse et à sa fille.

— Oh! ne souriez pas, mon ami, vous qui aimez l'Irlande; vous en seriez fâché après, si vous saviez avoir dit vrai. Cette femme vous a-t-elle dit son nom?

— O'Kelly.

— Eh bien! que vous disais-je?

A ce nom, en effet, je surpris entre les deux jeunes Irlandaises un regard d'intelligence et de sensibilité qui me charma.

— Cette femme et son enfant, continua le gentilhomme, frappent quelquefois à notre porte, mais pas aussi souvent que mes filles et moi le voudrions, pas aussi souvent surtout que leur pauvreté l'exigerait. C'est une infortune qui remonte à trois siècles, que l'infortune de leur race. Ecoutez: nous devons passer quelques jours ensemble dans le comté de Wicklow; je vous conduirai à une ruine qui s'appelait, avant d'être ruine, *Week-house* (maison d'une semaine), et qui s'appelle aujourd'hui *the Old-Stone* (la vieille pierre). Là, je vous raconterai sur les O'Kelly une histoire qui vous édifiera sur la justice des droits que bien des lords d'Angleterre ont à la possession des grands domaines de nos anciennes familles.

Mais je n'attendis pas notre excursion dans le comté de Wicklow. L'aînée des filles de mon hôte avait traversé le salon d'un pas rapide. Le père, qui l'avait devinée, venait de dire à peine, moitié riant, moitié fâché: — Allons, voilà Julia qui va encore bouleverser mes livres! — que la porte du salon se rouvrit, et Julia rentra d'un air triomphant, tenant au bout de ses doigts effilés et blancs un manuscrit bien jaune et bien vieux dans le langage et les caractères de l'ancien alphabet irlandais.

Après l'avoir quelque temps feuilleté sur la table, où brûlait une grande lampe à candelabres dorés, elle appuya sa belle tête brune sur l'une de ses mains, et soulevant de l'autre les angles des pages, — tout entière à des pensées de noble pitié et d'indignation sainte, — elle lut, improvisant une traduction simple et naïve que voici:

« Dans l'année 1579, Fergus O'Kelly de Leix épousa la fille d'O'Byrne de Glenmalure, dans le comté de Wicklow. La jeune dame demeura chez son père jusqu'à ce que son époux eût fait construire une maison de pierre pour la recevoir. Il n'y avait alors dans *le comté de la Reine* (*Queen's county*) que fort peu de bâtimens de cette nature. O'Kelly mit à l'œuvre un grand nombre de ses tenanciers. La maison fut commencée le matin d'un lundi de printemps et achevée le samedi suivant. Bientôt après la jeune épousée y fut

conduite au milieu de grandes réjouissances. Cette maison fut alors appelée la Maison d'une semaine (*Week-house*).

« Il arriva qu'à la Saint-Michel suivante un certain Mac-Leod, valet d'O'Kelly, s'était absenté de la maison. A son retour, il vit qu'on ne lui avait point gardé un seul morceau d'oie; il s'en plaignit à son maître, qui lui dit de débattre cette affaire avec le cuisinier, ou d'aller, dans la cour, tuer une oie pour lui seul, sans le déranger plus long-temps par de semblables bagatelles. Mac-Leod, désappointé et mécontent de cette réponse, se retira avec le dessein de se venger. Il se rendit sur-le-champ au château de Kilkea, appartenant au comte de Kildare; il y resta jusqu'aux environs des fêtes de Noël, et dit au comte que son maître O'Kelly l'avait envoyé auprès de sa seigneurie pour l'inviter à venir passer à Leix les fêtes de Noël. L'invitation fut acceptée, et le comte partit avec une suite nombreuse pour la résidence d'O'Kelly. Lorsqu'ils atteignirent le sommet de la montagne, près de la maison, Mac-Leod poussa les trois cris aigus qui étaient le signal dont se servaient les valets de ces temps-là. Son maître, en les entendant, dit : « C'est la voix de Mac-Leod, s'il n'est pas mort depuis qu'il nous a quittés. » Celui-ci arriva bientôt après, et annonça la venue du comte, qui fut reçu avec tous les honneurs et le respect dus à son rang. Environ douze jours après, le comte se disposa à partir, en exprimant sa satisfaction pour l'aimable accueil qu'on lui avait fait et pour les témoignages d'amitié que lui avait donnés O'Kelly, dont il estimait beaucoup les sentimens hospitaliers et surtout la bonne chère. — O'Kelly fit observer alors que sa table eût été beaucoup mieux fournie, s'il eût pu deviner que sa seigneurie avait l'intention de le visiter. Le comte, un peu surpris, lui demanda s'il ne lui avait point envoyé une invitation. O'Kelly l'assura que non; mais que, malgré cela, sa seigneurie était la bienvenue, ajoutant que, puisqu'elle avait daigné demeurer douze jours chez lui sur la simple invitation de son valet, il espérait qu'elle lui ferait l'honneur d'y rester jusqu'à la Chandeleur, sur son insistance personnelle. Le comte y consentit; mais, comme sa suite était nombreuse, il demanda qu'il lui fût permis d'envoyer chercher, de temps en temps, des provisions à Kilkea. O'Kelly répondit qu'aussitôt que sa seigneurie s'apercevrait d'un peu de parcimonie, elle pourrait le faire, mais non auparavant. En conséquence, la profusion de la table augmenta; les festins devinrent plus somptueux que jamais, et lorsqu'arriva la Chandeleur, le comte quitta son hôte, en exprimant de nouveau sa reconnaissance et en sollicitant l'honneur d'être le parrain du premier enfant d'O'Kelly, afin de cimenter davantage l'amitié qui existait entre eux. — Mistress O'Kelly, bientôt après, donna le jour à un fils, et sa seigneurie tint l'enfant sur les fonts. Le baptême fut célébré en grande pompe; la maison se remplit de convives et retentit d'instrumens de musique et de cris joyeux. Mais le lendemain de l'arrivée du comte, la pauvre jeune dame et son enfant furent trouvés sans vie. On attribua cette horrible catastrophe à la bombance (*revelry*) et aux éclats bruyans qui les entouraient. — Le bonheur d'O'Kelly

se changea en douleur; cet évènement n'était toutefois que le prélude de plus grandes infortunes.

« Kildare demeura pendant quelque temps auprès de son ami pour le consoler, et l'invita à venir à Kilkea jusqu'à ce que les premiers momens de désespoir fussent passés. Il lui offrit aussi sa sœur en mariage, et l'assura qu'il était disposé à lui rendre tous les services qui lui seraient agréables. Malheureusement, O'Kelly ne refusa point, et il devint victime du nouveau piége qui lui était traîtreusement tendu. Quelques jours après son arrivée à Kilkea, le comte le conduisit sur les terrasses crénelées de son château, sous prétexte de le faire jouir de la beauté des paysages qui l'environnaient. Là, avec l'aide de quelques scélérats qu'il avait apostés, il coupa la tête à O'Kelly. Cette trahison et cet assassinat atroce furent bientôt présentés à la reine Élisabeth comme étant une preuve méritoire de la loyauté de Kildare, qui avait décapité lui-même un Irlandais rebelle. Sa majesté en fut tellement satisfaite, qu'elle adressa de suite au comte ses complimens et une concession en bonne forme de tous les domaines d'O'Kelly. »

— Le comte de Kildare, ajouta la belle lectrice après avoir refermé son manuscrit, était de lignée anglaise, monsieur; c'est à lui et à son métier de bourreau que l'Angleterre doit quatre vers qu'un des poètes irlandais du temps improvisa, dans notre vieil idiome, sur la tendresse et la sincérité des amitiés du peuple de la Grande-Bretagne.

Il vous sera peut-être agréable, ajouta-t-elle, de les joindre au récit que je vous ai lu tant bien que mal; je vais les écrire en irlandais; vous emporterez ainsi une idée de notre alphabet et de notre langue primitive. Je vous donnerai ensuite la traduction qui en a été faite en anglais, à l'usage des malheureux Irlandais qui ne savent plus parler la langue de leurs pères. —

Je pris l'engagement d'envoyer en France l'original et la traduction; je tiens parole. Le reste est l'affaire de l'imprimeur; qu'on ne s'en prenne donc qu'à lui si la traduction reste seule.

Na dean comann le fear gallda
Na ghnidhir ni feirpde dhuit
Beidh choidhche air ti do mheallta
Ug fm comann an fhir ghalldha riot

With one of english race all friendship shun,
For, if you don't, you'll sur'ly be undone;
He'll lie in wait to ruin thee, when he can;
Such is the friendship of an englishman.

Le tout, irlandais ou anglais, signifie : « Avec quelqu'un de race anglaise évitez toute amitié; si vous ne le faites, vous êtes perdu; il vous tendra des piéges pour vous ruiner dès qu'il le pourra : telle est l'amitié d'un Anglais. »

Certainement, pendant la lecture de cette tradition, qui consacre une action infame et atroce, j'avais peu caché mon émotion; mais l'énormité même de l'attentat me laissait des doutes, et sur l'authenticité du manuscrit, et sur la foi que méritait l'auteur, dont je demandai le nom.

Je reçus de la jeune patriote irlandaise un regard qui m'annonçait que douter était fort irrévérencieux, mais que, par égard pour ma qualité d'étranger, elle me pardonnait.

— Quant à l'auteur et à l'authenticité, voici tout ce que nous en savons, me répondit alors son père. Ce manuscrit nous a été donné, il y a bientôt dix ans, par la femme O'Kelly, qui le tenait d'un descendant d'un serviteur de sa race, lequel l'avait trouvé lui-même après la mort de Garret-Byrne, vieux et digne Milésien qui demeurait à Falibey, dans la baronie de Ballyadams, théâtre des principaux évènemens qui y sont racontés.

— Voici, du reste, la suscription de la première page, fut-il ajouté par l'impatiente jeune fille, qui aurait fini par pleurer en voyant douter plus long-temps de ce qu'elle croit, en haine de l'Angleterre :

« Récit traditionnel, mais avéré, des évènemens survenus dans Logacur-
« ren, ses environs et le reste de la terre d'O'Kelly, — commençant à la
« vingt-deuxième année du règne d'Élisabeth, ainsi que Catherine Mac-
« James, qui servit sept années dans la maison d'O'Kelly, le dit au vieil Ed-
« mond Corven, qui me l'a rapporté à son tour; le reste fut raconté par des
« personnes qui ont consulté leurs souvenirs, et moi-même, je me suis rap-
« pelé ce qui arriva depuis l'année 1720 jusqu'à 1780. »

Après quoi l'on mit sous mes yeux la signature de *Garret-Byrne*. Je fus un peu obligé de la retrouver sur parole dans des caractères qui tiennent à la fois du grec et de l'hébreu.

— Eh bien! monsieur, me dit Julia d'un air triomphant que je pouvais rendre bien humble, mais je n'en eus pas le courage (d'ailleurs, j'étais convaincu); douterez-vous encore?

— Non, certes, mademoiselle, — et vraiment je le pensais. Il n'y a là ni plus ni moins que ce que dans le monde on est convenu de recevoir comme autorité historique. Beaucoup de faits recueillis, on ne sait comment, dans le passé, et qui servent aux déductions et aux synthèses des historiens modernes, n'ont certes pas un caractère plus recommandable.

— Ainsi, monsieur, dit alors Julia, avec une animation qui monta par degrés à cet enthousiasme dont j'ai si souvent remarqué, chez les femmes irlandaises, la faculté puissante, que révèlent leur front et leurs sourcils élevés... ainsi, vous pensez qu'on aura foi un jour dans nos traditions populaires! Que Dieu vous récompense de cette bonne parole, monsieur! Oh! parce que nous n'avons eu jusqu'ici que des historiens qui, reculant devant le nombre infini de faits particuliers, se sont bornés à des récits généraux, les spoliateurs de l'Irlande pensent que leurs noms échapperont à la publi-

cité ! parce que nous n'avons plus, à la suite des princes irlandais, des bardes qui étaient les historiens et les poètes du pays et des nobles familles, consacrant les gloires et les infortunes, les Anglais pensent que nous n'avons pas d'annales touchant leur domination, et que nulle page écrite ne garde la trace du sang versé ! ! ! Vienne le jour de la délivrance ! et alors, du milieu de chaque famille, il sortira des trésors de traditions et d'anathèmes, amassés de race en race...

— Irlande ! Irlande ! que tes femmes sont nobles et belles ! m'écriai-je, car l'enthousiasme m'avait gagné.

Le bon gentilhomme, tout radieux, essuya furtivement une larme de douleur et de joie : douleur pour sa patrie, joie orgueilleuse pour son enfant.

Nous ne pouvions rester ainsi dans l'extase; je tendis l'échelle pour en descendre.

Certainement, j'aurais pu me tenir pour satisfait sur les causes et les effets de la misère en Irlande; il y avait de quoi effrayer même un plus grand courage d'observation que le mien; et un homme moins facile encore à se passionner que je ne le suis, y aurait trouvé de suffisantes raisons pour passer entièrement du côté des pauvres. Mais ce fut cette facilité même qui excita ma défiance. Je me laissai donc aller aux scrupules qui me venaient. Fallait-il tenir pour justes, sans plus ample informé, les propos amers que toute la soirée on avait lancés contre l'indifférence aveugle et sourde, sans foi comme sans entrailles, dans laquelle était tenue la charité dans l'ame des riches? Je ne pouvais guère admettre que, suivant ce que j'avais entendu raconter sur le continent, les pauvres ne l'eussent un peu lassée par leur inconduite, et, à la longue, fait ressembler à une sotte duperie.

— Mais, dis-je au gentilhomme, n'y a-t-il pas un peu de vérité dans un proverbe qui dit que les pauvres d'Irlande donneraient pour un verre de wiskey toutes les culottes et tous les jupons du monde.

— Oui, mon ami, ce proverbe a cours en Europe, en Irlande même, dans l'Angleterre surtout, qui, peut-être, vante en retour la tempérance de son aristocratie de salon et de sa canaille des rues ou des écuries ! Mais que voulez-vous? c'est pour l'égoïsme un prétexte tout comme un autre et même meilleur qu'un autre; car il est à la fois une excuse et une calomnie, deux excellentes choses pour qui veut se faire valoir aux dépens d'autrui. Le proverbe n'est pas entièrement faux; on boit beaucoup en Irlande, beaucoup trop ! mais point en aussi bas lieu qu'on le dit. Vous avez déjà vu les très longues séances, qu'après la sortie des dames, nos gentilshommes font autour de la table; devant eux se promènent, toujours pleins et toujours vides, les flacons des vins nombreux de France et d'Espagne, flanqués de wiskey, de brandy, de sucre, de cannelle et d'eau chaude. Eh bien ! puisque nous en sommes là, je vais vous montrer, à deux pas de chez moi, un lieu où la présence des dames, qu'il faut aller retrouver au salon, n'a besoin d'inspirer aucune retenue. Vous y verrez un large tableau de l'ivrognerie irlandaise,

et vous connaîtrez la qualité des têtes et des jambes qu'elle fait tourner et chanceler. Minuit va sonner, c'est la bonne heure. Venez, venez, tout sera au grand complet.

Nous entrâmes dans Grafton-Street. Devant une maison de belle apparence, éclairée à la porte par quatre becs de gaz brûlant dans d'élégantes lanternes de cristal, il y avait un grand nombre de pauvres, femmes et enfans. La rue était bruyante de gros éclats de paroles confuses. Mais le bruit ne venait point de la foule sombre et muette qui assiégeait la porte si bien illuminée; il partait de la maison même; et, par un long couloir où la lueur des lampes se perdait dans une atmosphère épaisse et chaude, ce bruit semblait, avec des bouffées de fumée, sortir d'un porte-voix et d'une fournaise. C'est là que bouillonne et rugit le soir le *divan* de Dublin, la taverne de la gentilhommerie irlandaise, où tories et whigs, tories surtout, cherchent la vérité politique au fond des pots qui leur versent le wiskey, le porto et le xérès.

Quel magnifique tableau si j'étais peintre!!! Comme les lambris des salles et les tentures des siéges mêlent et noient leurs couleurs dans les tourbillons de la fumée bleuâtre des pipes et des cigares! Là, comme les yeux étincellent, comme les cheveux sont épars, comme les poitrines sont débraillées, comme les poings vigoureux font chanceler et choir les verres sous les coups qui ébranlent les tables! comme les paroles sont incohérentes et pressées! et, ici, comme la vue est troublée, comme les épaules cherchent des appuis, comme les têtes oscillent alourdies et somnolentes, et, un moment relevées en sursaut, s'affaissent sur les bras alongés sur la table! comme les langues sont épaisses et inhabiles, comme les paroles sont stupides et entrecoupées, et comme les jambes s'allongent, entraînant tout le reste du corps! et comme tout cela ensemble est bien l'ivresse, l'ivresse brutale, l'ivresse sans plaisir, sans gaieté, l'ivresse qui n'est de l'ivresse que parce qu'à la même heure, tous les soirs, il est d'usage de se la donner, et que cela est bien la vie d'un *gentleman!*

Tous ces buveurs, qui ne sortiront de là qu'à trois heures du matin, ne sont pas de vrais gentilshommes par naissance ou par fortune; non, presque tous font partie de cette jeunesse irlandaise, qui ne s'est donné qu'une demi-éducation, et que la politique de l'Angleterre laisse inoccupée le plus qu'elle peut; vaniteux qui tiennent à grand honneur de figurer dans les festins et dans les chasses que le torysme leur arrange pour les amortir; — troupe de Falstaffs parasites, croyant être, avec leurs amphitryons qui les enivrent, sur le pied de l'égalité; — fous, qui dévorent ainsi, de race en race, depuis des siècles, les patrimoines échappés par miracle aux spoliations, et dont, chaque année, ils vendent quelques acres aux parcs anglais qui s'arrondissent; — jeunes hommes qui arriveront, comme leurs pères sont arrivés, à la vieillesse, avec des habitudes d'intempérance, façonnés au collier anglais; — trompettes avinées du torysme, qui aboient après les pau-

vres, parce que les pauvres, n'ayant ni de quoi vivre ni le triste esprit de gagner leur vie à leur manière, persistent à marcher nus et à se nourrir des pommes de terre qu'on leur jette.

Leur dédain tombe sur tout homme qui prêche la tempérance au peuple. Ils maudissent surtout les *rappeleurs*, parce que le rappel de l'union laisserait sans crédit, en Irlande, cet excellent torysme anglais, qui dévore bien un peu l'Irlande, il est vrai, mais non sans jeter quelques miettes et quelques amphores à moitié vides aux gens bien appris qui tournent autour de ses tables et de ses cuisines.

Il m'eût été impossible de voir autre chose dans tous ces hommes déjà ivres, qui, n'ayant rien à perdre, ni terres, ni position, ni fortune, ni commerce, ni industrie, rugissaient contre le choix que les électeurs de la cité de Dublin venaient de faire d'O'Connell, le jour même. Les malheureux! ils ne songeaient qu'à vivre leur vie présente, regrettant dans ce choix le superflu des vins qu'ils y pourraient perdre, et ne pensant pas au nécessaire que pourrait y gagner la multitude qui attendait à la porte de leur taverne.

Une querelle s'éleva : les tables furent refoulées, et les combattans roulèrent pêle-mêle avec elles, échangeant quelques coups de poing dont heureusement l'ivresse affaiblissait la vigueur d'un côté, et de l'autre amortissait la douleur! un vrai duel d'Irlande après boire!

Nous en avions assez, mon gentilhomme et moi.

— Eh bien! mon ami, écrirez-vous que c'est le peuple qui boit le plus, me dit-il quand nous nous séparâmes.

Ce furent les seules paroles que nous avions pu nous adresser, long-temps après être sortis; tant nous avions été l'un et l'autre préoccupés de ces scènes d'ivresse! lui, parce qu'il les retrouvait toujours les mêmes, et moi, parce qu'elles avaient dépassé mes prévisions.

Il avait dit vrai; ce n'est point le peuple qui boit le plus, ici.

J'étais à Dublin pendant les élections; je suis arrivé à Limerick l'avant-dernier jour des siennes; et c'est là une ville bien autrement agitée, où les passions politiques se gonflent de toute la violence des passions religieuses. J'ai donc vu deux populations bien diverses dans le moment où l'Irlande jouait, contre le torysme, une partie d'où va dépendre peut-être son avenir très prochain. Il y a eu, ici et là, des momens où le peuple a pu croire cette partie perdue; certes, c'était alors, pour lui, le cas de s'étourdir dans les consolations que, dit-on, lui procure l'ivresse, ou de chercher dans ses excitations le courage aveugle et désespéré qu'elle donne. Eh bien! je l'affirme à la gloire de l'Irlande, ni le jour, ni la nuit, dans ces deux grandes villes, je n'ai pu trouver un seul homme des rues qui fût ivre... L'ivresse était montée plus haut.

Ainsi le peuple tenait déjà, sans beaucoup de peine, la promesse que, sur les hustings de Dublin, les premiers jours du poll, il avait faite à master Guiness, le fabricant renommé de *stout-porter*.

Master Guiness, qui se dit esquire, avait très cordialement mis son in-

fluence de riche brasseur, grande dans la cité, au service de MM. West et Hamilton, les deux malheureux candidats que le torysme opposait à O'Connell et à Hutton, son ami. S'apercevant de reste que tout son crédit (le crédit d'un homme qui peut en un seul jour enivrer tout le royaume-uni) n'avait pas eu le résultat qu'on s'était promis, craignant d'être accusé par ses amis de n'avoir eu que de la marchandise pour son argent, de petites promesses pour des distributions de petite bière, voulant aussi mettre son torysme, un peu improvisé, à couvert du manteau d'une conviction consciencieuse, chose que tous les partis doivent respecter, et poussé plus encore par l'idée qu'une démonstration publique, venue de lui, déciderait quelques hésitations timides de certains *licenciés*, master Guiness, avant de déposer son vote, se tourna vers la foule, et lui dit :

« Je ne me mêle point ordinairement d'élections; mais le moment est venu où tout homme doit remplir son devoir, faire connaître ses sentimens, et déclarer hautement s'il est pour la conservation ou la ruine de la constitution. »

Ce bon master Guiness fut accueilli et renvoyé par les grognemens et beuglemens des O'Connellistes, c'est-à-dire des pauvres (et ils étaient en force devant le poll), qui lui crièrent :

« *We'll drink no more of your porter, master Guiness!* »

« Nous ne boirons plus de votre porter, master Guiness ! »

Master Guiness, voyant d'où la menace lui venait, put en rire sur le moment, parce que son porter, en effet, n'a guère pour débouché les gosiers du peuple, qui n'a pas souvent à mettre à sa bouteille le shelling qu'elle coûte. Mais master Guiness commence, à cette heure, à ne plus rire, je gage; il vient d'apprendre que le peuple, quand il veut, s'arrange toujours, comme les femmes, pour avoir une vengeance prête.

Sachant bien que leur sobriété seule n'était pas une grande perte pour le Guiness, les pauvres ont imposé la sobriété à toute l'Irlande et au reste du royaume-uni. Il ne se boit plus guère que le *stout-porter* qui était en provision dans les celliers; les envois nouveaux n'arrivent plus à leur destination. J'ai vu assaillir et défoncer sans miséricorde, sur bien des routes, et principalement sur celles qui mènent aux ports de mer, les tonneaux et les caisses qui portent la marque bien connue de la maison Guiness. C'est, du reste, une justice à lui rendre, le peuple tient parole; il ne boit pas une seule goutte du *stout-porter* qui tombe de la sorte à sa merci; il le laisse, avec une religieuse fidélité, inonder de ses flots écumeux les chemins et les tourbières.

Certainement c'est pousser loin le droit, déjà un peu problématique, que des hommes peuvent s'arroger d'en inviter d'autres à ne pas boire; certainement c'est assez mal comprendre la liberté de conscience et d'élections... mais, en bonne conscience, à qui la faute ?...

Les hommes de l'opinion que M. Guiness vient d'embrasser n'ont-ils point fait pendant huit siècles, ne font-ils pas encore tout ce qu'ils peuvent pour que le peuple d'Irlande soit une bête brute, sans intelligence, toujours tor-

turé par une chaîne qui se raccourcit chaque jour davantage, ayant les instincts et les appétits des pourceaux au milieu desquels il existe? Tout n'a-t-il pas été et n'est-il pas fait par eux pour que la belle et noble Irlande ignore jusqu'au nom de la liberté? Ces hommes-là ont-ils donc bien le droit de se plaindre que le peuple d'Irlande entende si mal la liberté?

— Que faire donc? m'est-il demandé souvent.

Eh! mon Dieu! ce que je ne cesse de dire depuis que je parcours l'Irlande: ne s'inquiéter ni du torysme, ni du whiggisme, ni même du radicalisme, ne pas se préoccuper surtout de ce que pensent, disent ou font en Europe les partis qui voudraient toujours que leurs opinions fussent un collier à toute nation, sans égard à la différence des mœurs, des lieux et des intelligences. Qu'un Irlandais soit Irlandais avant tout, rien qu'Irlandais! Que, retenant la main du pauvre qui voudrait tout prendre (ce que le pauvre appelle une restitution avec intérêts), mais forçant aussi la main du riche qui veut tout garder, le juste aussi bien que l'injuste (qui s'appelle ici un droit par prescription), il travaille courageusement, sans arrière-pensée d'égoïsme ou d'avidité, à une œuvre inévitable, que nul homme, nul parti, nulle nation, nulle couronne ne sauraient plus empêcher.

Que l'Irlande donc y prenne garde! L'heure approche, je le crains bien, en dépit même des efforts pacificateurs d'O'Connell, qui en a bien peur, lui aussi. Érin! Érin! *remember!* souviens-toi! La régénération sociale et politique d'un pays profite à tous, et tous y trouvent leur place, lorsqu'elle se fait pour tous et par tous. Elle profite à peine à quelques-uns, lorsqu'elle est réduite à secouer violemment les méchans et les fous, qui, pour la retarder ou la clouer sur place, se font lourds à son bras.

C. Feuillide.

BULLETIN.

A partir de cette semaine, la lutte électorale est commencée, on peut le dire. Il n'y a pas de jour que les journaux de toutes couleurs ne publient une ou deux circulaires, chacun pour ses candidats privilégiés. Les professions de foi se multiplient, surtout de la part des hommes nouveaux qui ont besoin de faire plus de bruit que d'autres pour entrer à la chambre. Quant aux anciens, qui veulent y rentrer, ils sont plus discrets, ou du moins leur position est plus favorable; ils attendent que des questions leur soient adressées dans les réunions préparatoires des colléges, et, s'ils peuvent s'abstenir jusque-là, ils ouvriront la bouche seulement quand on les interrogera. Si l'on parle beaucoup dans la chambre, on y apprend aussi à se taire. Mais c'est une discrétion dont tout le monde ne serait pas capable, et qui ne serait pas permise à tout le monde, dans l'ardeur d'une première candidature.

Aussi faut-il vous préparer à voir, je ne dis pas à lire, une quantité de circulaires que personne ne se chargerait de dénombrer. Songez qu'il y a généralement cinq candidats à peu près nouveaux, pour chaque siége à la chambre, dans les préliminaires habituels de toute élection, et que, si la plupart se retirent prudemment avant le grand jour, ils ne font guère cette retraite sans avoir dit un mot aux électeurs, pour prendre langue dans ce pays ingrat et se faire reconnaître une autre fois. Triste lecture que ces morceaux d'éloquence, pour qui s'aviserait de les absorber jusqu'au bout et de les ruminer; mais si l'on se contentait d'en extraire les fragmens les plus précieux, alors il n'y aurait pas beaucoup de choses aussi réjouissantes pour ceux qui pensent, comme le pensait autrefois le spirituel M. de Fongeray, avant d'être administrateur, que l'essentiel n'est pas d'avoir le meilleur mode de gouvernement possible, mais celui qui prête le plus à rire.

Il s'agit, en effet, dans ces élucubrations électorales, de deux choses, toujours si difficiles à faire avec bonne grace et dignité : parler de soi et demander! Nous-mêmes, qui rions en ce moment, pense-t-on que nous espérerions échapper à l'inconvénient de faire rire, si la même ambition nous saisissait un jour; et qui ne saisit-elle pas aujourd'hui? Chacun a son tour, et heureux encore celui qui doit avoir un tour de faveur. Il n'importe guère, à ce qu'il semble, pourvu qu'on soit député, d'avoir passé à travers le ridicule, et d'en garder quelques éclaboussures légères sur sa toge.

Un candidat, d'ailleurs homme de talent et de savoir, avocat distingué du barreau de Paris, se présente à Soissons, et en terminant sa supplique, il dit aux électeurs dont dépend son sort, que, si leur choix se fixe sur un autre, il les félicitera d'en avoir trouvé un plus digne de leur confiance et de leurs suffrages. Il veut se comporter absolument comme ce héros de résignation de l'antiquité, un des hommes de Plutarque, que l'avocat de Paris, dans une préoccupation d'esprit toute moderne, appelle un *candidat;* si bien, en vérité, qu'il a désorienté le peu d'érudition grecque qui nous reste; car nous ne voyons pas trop quel effort d'imagination pourrait assimiler les petites candidatures de notre époque aux glorieuses brigues d'Épaminondas ou de Pélopidas, ces deux *illustres Thébains*, comme dirait Shakspeare, auxquels s'applique sans doute la savante allusion adressée aux bons habitans du Soissonnais.

Un autre aspirant à la députation, favorisé du *Journal des Débats*, suppose modestement que sa jeunesse est la seule chance défavorable qu'il ait à combattre, et s'applique à faire de sa jeunesse même un titre de plus, en apprenant aux électeurs qu'il *était avocat à vingt ans, et docteur en droit à vingt-deux*. Pourquoi s'arrêter en si beau chemin, et ne pas citer l'exemple d'un ministre anglais, assez connu, qui était premier lord de la trésorerie à vingt-un ans, juste un an avant l'âge où le jeune candidat de la banlieue de Paris a été reçu docteur en droit? Au reste, il n'oublie pas de remarquer que ses intérêts privés sont confondus avec ceux de l'arrondissement qu'il veut représenter; il faut bien que les électeurs sachent qu'il a des propriétés dans trois des quatre cantons de l'arrondissement, les cantons de Courbevoie, de Neuilly et de Saint-Denis. Cet argument pourrait bien être compris aujourd'hui que, pour être accueilli dans un collége électoral, il faut être disposé à défendre envers et contre tous ses exigences locales, et quelquefois ses passions étroites; mais aussi de tels argumens sont à la portée de beaucoup d'autres concurrens, et il ne manquera pas de députés à la prochaine législature, comme à la dernière, qui viendront dire, s'ils expriment le fond de leur pensée et remplissent leurs engagemens électoraux : « Je réclame au nom de la rivière que j'ai l'honneur de représenter. »

Pour parler sérieusement, ce qui domine dans toutes les circulaires déjà connues, c'est l'esprit de localité, le ferme propos de faire, avant tout, les affaires des électeurs par qui l'on aura été nommé. On pousse, sur ce point, la franchise à un degré qui n'avait pas encore été atteint dans les élections précédentes. Jusqu'à présent, dans les professions de foi destinées à une grande publicité, on parlait beaucoup plus de l'intérêt général de la France que de l'intérêt particulier des localités, sauf à faire tout le contraire, une fois à la chambre, et à remplir ainsi des promesses positives données aux électeurs, mais en secret. Aujourd'hui on s'est enhardi, on ne se contente plus des protestations mystérieuses de dévouement auxquelles on savait cependant donner tant de valeur par les résultats; on craindrait d'être mal compris et de ne pas s'engager assez vis-à-vis des hautes influences de la ville que l'on courtise, si, pour déclarer sa prédilection locale, on se bornait à ces serremens de main expressifs, signes maçonniques, parfaitement intelligibles autrefois entre les électeurs et celui qui postulait leurs voix. On monte maintenant sur les *hustings*, pour crier, du plus haut qu'il est possible, qu'on est l'homme de l'arrondissement; sans doute on imagine

qu'on est toujours ainsi l'homme de la France, car, après tout, chaque arrondissement a un député, et quelquefois un plus grand nombre; ils peuvent bien faire de même, et dans la satisfaction de tous les intérêts locaux, l'intérêt public doit infailliblement trouver son compte. Voilà comme l'on raisonne pour endormir sa conscience, et la députation est presque partout le prix de ce sophisme. Si la même théorie prévalait encore pendant trois ou quatre sessions avec la même audace, et donnait les fruits que nous avons vus dans les sessions antérieures, il faudrait aviser à un remède efficace, et, pour donner un peu moins d'autorité à l'égoïsme d'arrondissement, un peu plus d'empire aux lumières du département, on irait peut-être jusqu'à déplacer le siége de l'élection; ce qui ne serait pas encore la réforme électorale, nous prions qu'on ne s'alarme pas avant qu'il en soit temps.

Dans la première effervescence de la révolution de juillet, ce fut sans aucun doute un grand bien que l'élection eût lieu par arrondissement : c'était un moyen de calmer les passions politiques qu'une lutte de quinze ans et une victoire de trois jours avaient exaltées au plus haut degré dans toutes les ames. Mais si, dans cette ère plus que pacifique où nous sommes engagés, sur cette mer dormante où la voile bat sur le mât du vaisseau, la vie politique devait s'éteindre entièrement chez nous et qu'il fût nécessaire cependant de la réveiller pour de grandes circonstances, impuissantes à opérer elles seules ce miracle, il faudrait bien alors convoquer les électeurs dans ces nombreuses réunions départementales, où les plus froids viennent s'échauffer de l'ardeur commune et prendre un esprit public qui n'existe pas sous le clocher du canton, ni à la mairie de l'arrondissement. C'est aux députés futurs à prévenir cette réforme; pour cela, ils n'ont qu'à la rendre inutile en mettant un peu plus de réserve dans les promesses et les bons offices qu'ils échangent, sous le régime actuel, avec les électeurs qui leur sont inféodés à ce prix.

En attendant cette sagesse des candidats, ou la précaution de la loi, qui en tiendrait lieu, M. Guizot, observant que les intérêts de localité, en ce moment, exercent une sorte d'omnipotence dans les élections, se met plus vite et plus haut que personne à l'unisson des idées du jour. De tous ces exemples déplorables de faiblesse électorale, que les uns peuvent accepter comme des faits irrésistibles, que d'autres attaquent comme des abus, il travaille à déduire, selon ses habitudes d'esprit, une loi générale et une théorie absolue qu'il déclare très légitimes. Écoutez-le parler dans le canton de Mezidon, le seul canton de l'arrondissement de Lisieux qu'il n'eût pas encore visité, et envers lequel il vient de réparer ses torts : — « Je savais qu'il y avait parmi vous des intérêts considérables à faire valoir, de grandes améliorations à accomplir. Vis-à-vis de ces intérêts et de ces améliorations, je serai heureux de seconder vos efforts. *Il est, non-seulement naturel, mais juste, très juste, que les hommes qui prêtent leur appui, un appui ferme et sincère à la politique qui convient aux intérêts généraux, en recueillent le fruit pour leurs intérêts locaux.....* C'est ainsi que les diverses parties de l'état, que tous les citoyens se lient étroitement, se soutiennent et se servent mutuellement. *Rien n'est plus conforme aux principes de notre gouvernement, d'un gouvernement libre.* » — En d'autres termes, quiconque appartient à la majorité et travaille à en assurer le triomphe dans la chambre, ou dans les colléges électoraux, a droit visiblement à tous les bureaux de timbre, de tabac, ou de poste, distribués par le ministère, et à toutes les

largesses en chemins de fers, en docks, en canaux, en tarifs de douanes, que répartit le parlement dans sa justice distributive un peu partiale : c'est, à l'heure qu'il est, la plus haute expression de la légitimité du gouvernement représentatif, aux yeux de M. Guizot. De Gascon qu'il était, il s'est fait Normand; son nouveau clocher est ce qu'il a de plus cher au monde, et Lisieux passe avant tout dans ses affections; le canton de Mezidon en aura sa part.

Nous parlions, il y a huit jours, d'un homme d'esprit, M. Véron, qui a très bien senti combien il est indispensable aujourd'hui d'avoir un arrondissement à sa dévotion, pour être élu. Une renommée européenne ne suffirait plus, même à M. Véron. Il a donc acheté, pour les convenances de sa candidature, un château en Bretagne, et, dès le lendemain, il s'est mis en frais de séduction auprès des Bas-Bretons de l'arrondissement de Landernau, que représentait, à la dernière législature, M. Emmanuel de Las-Cases. Mais il paraît que la faveur des Bas-Bretons ne se laisse pas brusquer comme la fortune : il y faut du temps, des soins, de longues relations de bon voisinage, et ce n'est pas en un jour que l'on s'improvise l'homme d'un arrondissement, même dans le Finistère. M. Véron vient de l'apprendre d'une manière assez fâcheuse, et dont il rira sans doute le premier avec ses bons amis de Paris, au foyer de l'Opéra. Il avait lu probablement, dans Mme de Sévigné, que le prochain de Bretagne est drôle, surtout après dîner; il a rédigé, conformément à cette observation, une invitation à dîner à vingt-cinq électeurs influens pour s'entendre avec lui sur l'élection prochaine. Nous ne savons comment la chose se fit; mais M. Véron n'eut que trois convives.

Ajoutez que M. Emmanuel de Las-Cases est toujours le candidat du ministère à Landernau. Ce n'est pas au moment où il va remplir une mission publique à Haïti, que le ministère l'abandonnerait; et pour plus de sûreté, M. de Las-Cases ne se presse pas de s'embarquer; il prolonge son voyage de Paris à Brest, de manière à consacrer au moins vingt jours aux électeurs qui l'ont déjà nommé, et dont il connaît le tempérament indocile.

Au reste, tout ce que nous apprenons des dispositions des colléges, ainsi que des inquiétudes de certains candidats, nous prouve que la recommandation du gouvernement sera puissante dans les élections. Ceux qui ne peuvent l'espérer, ou qui ne voudraient pas d'ailleurs y recourir, sont heureux d'obtenir au moins sa neutralité. On cite d'anciens députés qui, rentrés chez eux après la dissolution de la chambre, et voyant leur réélection compromise pour avoir trop souvent voté avec la gauche, ont pris la poste et sont venus à Paris, en toute hâte, prier le ministère de ne pas les laisser en dehors de son large système de conciliation. Il y en a un surtout qu'on a remarqué ces jours-ci, et dont nous tairons le nom (c'est un nom illustré dans l'état-major impérial); on ne pouvait se défendre de quelque surprise, en le rencontrant à Paris, au moment où il devait être à son poste de candidat de province, non loin de Cherbourg, occupé à se concilier l'esprit de ses électeurs : mais il paraît que c'était ici qu'il avait à faire sa paix d'abord, et cette paix conclue, il est reparti plein de sécurité, mais engagé sous une autre bannière; il ne se doutait pas, j'imagine, qu'un voyage de quatre-vingts lieues le mènerait si loin.

Le ministère a fait ainsi plus d'une conquête utile jusqu'en plein territoire

de la gauche. On dirait que, rassuré de ce côté, il craint moins les doctrinaires; il est violemment soupçonné de vouloir les ménager plus que nous ne l'aurions souhaité, plus que nous ne l'avions annoncé. Nos premières informations seront, dit-on, démenties par l'évènement, et il y a des jours où l'on croit que M. Augustin Giraud sera seul poursuivi à outrance : ce serait faire supposer que le ministère songe plutôt à venger des injures personnelles qu'à étouffer des hostilités politiques; c'est là tout à la fois, nous l'espérons encore, une calomnie et une illusion doctrinaire.

Un grand coup vient d'être porté à ce parti; et se douterait-on par qui, si on ne le savait? Par M. Odilon Barrot, qui, en refusant de prendre place dans le comité de la gauche, entraînera avec lui un grand nombre de ses amis, nous y comptons, et les empêchera de faire des fautes. Or, ce sont les fautes de la gauche qui pourraient seules frayer de nouveau aux doctrinaires le chemin du pouvoir; l'on voit maintenant qu'une section notable de la gauche n'en veut plus commettre, et, disons-le, c'est la section la plus éclairée, la plus considérable, et de beaucoup celle qui pèse le plus dans nos affaires. Tout le monde sait bien qu'il y aura toujours des parties de la gauche qui seront incorrigibles, et trouveront tout simple, par exemple, d'accueillir dans leur sein des noms compromis avec la légitimité ou la république, les noms de MM. Cormenin et Garnier-Pagès : cela ne peut plus déranger aucune combinaison.

M. Odilon Barrot, dans cette affaire de comité, qui est pour lui une rupture, de quelque nom qu'on la déguise, s'est conduit avec une honorable loyauté vis-à-vis de tous. Il n'a pu se séparer sans regret de ses vieux amis, MM. Laffitte, Dupont (de l'Eure) et Arago; mais il a dit hautement qu'il jugeait cette séparation inévitable un jour, et il a pensé avec raison que dès-lors il n'avait pas à pousser l'abnégation de l'amitié, aujourd'hui encore, jusqu'à les suivre dans une réunion où beaucoup d'hommes ne sont pas et ne seront jamais ses amis. On lui attribue une parole qu'il ne désavouera pas, car elle peut effacer le compte-rendu, si elle inaugure un nouveau système de conduite politique : « Je veux bien, a dit M. Barrot, me compromettre pour la monarchie constitutionnelle, mais non pour les républicains.»

Le mot contient en germe une situation nouvelle. Seulement il faut rassurer M. Barrot sur les conséquences de la grande résolution qu'il a prise. Il revient au gouvernement de juillet franchement (qui révoquerait en doute sa franchise?), mais avec un peu d'inquiétude toutefois, et comme s'il était troublé par le sacrifice sans retour qu'il vient d'accomplir. Nous voudrions lui voir plus de confiance en lui-même et dans ce qu'il vient de faire. S'engager d'une manière irrévocable pour la monarchie constitutionnelle, ce n'est pas *se compromettre;* l'expression est vraiment trop forte, et c'est, dans tous les cas, un excellent compromis. Plût à Dieu qu'il s'y fût décidé avant le 5 juin 1832!

Nous devons rendre hommage même aux journaux qui sympathisent d'ordinaire avec M. Barrot. L'un d'eux surtout, le plus jeune, se sépare ouvertement de cet étrange pêle-mêle, qu'on nomme le comité de la gauche. L'autre, plus engagé dans de vieux liens et de vieilles amitiés, a vu son rédacteur en chef prêter à ce comité impossible l'appui de son nom honorable; mais nous espérons bien que c'est là tout le concours qu'il lui apportera, et que la rédaction du journal, dans son ensemble, ne cessera pas d'être en

harmonie parfaite avec les vues de M. Barrot, resté en dehors du comité. Ce serait dommage d'entraver une tentative de rénovation si bien commencée.

Parmi les candidats nouveaux dont nous aimons à enregistrer les noms, parce qu'ils arriveront à la chambre sans le cortége des passions haineuses d'une autre époque, nous avons le droit de distinguer M. Auguste Bertin de Vaux, fils du pair de France, un des propriétaires du *Journal des Débats*! Il se présente à Saint-Germain, dont son père a été si long-temps député. Quelle qu'ait été notre dissidence avec la feuille que dirige sa famille, sans qu'il y prenne aucune part, rien ne nous empêchera de dire que M. Auguste Bertin de Vaux est un homme tout-à-fait digne de la députation, par sa loyauté, son esprit résolu et son tact éprouvé dans la pratique des hommes les plus divers. Il a déjà quatorze concurrens à Saint-Germain, bientôt de quoi remplir un waggon du chemin de fer, mais peu redoutables néanmoins, s'ils ressemblent tous à celui qui termine ainsi sa circulaire aux électeurs : « *J'accepte* l'honneur de vous représenter. »

Des affaires du dehors, rien ne nous intéresserait en ce moment, à moins que cela ne vînt de Constantine. *Le temps est beau,* disait la dernière dépêche, et cependant le télégraphe ne nous a rien transmis à travers cette atmosphère si pure. C'est qu'il n'y a rien eu que d'heureux dans notre expédition, il est permis de le supposer; les évènemens fâcheux sont vite connus, par malveillance d'abord, ensuite par la nécessité d'y porter remède. On peut dire, grace à l'immobilité du télégraphe : Point de nouvelles, bonnes nouvelles!

La politique va bien; parlons un peu de nos affaires de finances et de nos intérêts industriels. La bourse est à la hausse; le 3 pour 100 est à 80 fr. 50 c.; il a gagné presque 1 franc depuis quinze jours. On ne dissimule pas, à la Bourse, les causes de ce mouvement d'ascension; on espère que les élections seront bonnes et modérées; on s'attend chaque jour à apprendre que l'expédition d'Afrique a réussi; on compte plus que jamais sur la paix à l'extérieur.

Aussi il faut voir comme les grandes opérations industrielles se développent, s'étendent, et comme il en naît de nouvelles.

Le chemin de fer de la rive gauche, entre Paris et Versailles, voit ses actions s'élever rapidement et atteindre presque au niveau des actions de la rive droite, qui ont été les premières émises et semblaient devoir épuiser la faveur du public. La rive gauche commence à reprendre son rang; on s'aperçoit enfin que le chemin, de ce côté, sera plus court, moins dispendieux, et que *la Croix-Rouge*, d'où il doit partir, est bien un point aussi central que *la Place de l'Europe*, où l'on ira prendre le chemin de la rive droite, forcé d'ailleurs de s'embrancher sur le *rail-way* de Saint-Germain, et de payer en partie les charges futures de cette spéculation malheureuse.

On sait, en outre, que le chemin de la rive gauche sera utilisé, sans être fini, et avant que celui de la rive droite ait pu servir à quelque chose; voici comment : la section entre Versailles et Meudon va être terminée la première, en peu de temps, et des bateaux à vapeur, dépendant de la même entreprise, conduiront, du Pont-Royal à Meudon, les voyageurs, en attendant que la dernière section vers Paris soit achevée. Des lignes d'omnibus sont déjà, dit-on, concédées à la compagnie de la rive gauche, pour re-

cueillir dans les divers quartiers de Paris et amener à son point de départ les curieux qui voudront visiter Versailles par cette voie ainsi abrégée au moyen de tous les procédés.

Ajoutez, comme garantie de succès, ce qui aurait dû en être le présage, que le chemin de la rive gauche a été étudié par notre célèbre ingénieur, M. Polonceau.

Une autre entreprise, plus colossale, a été arrêtée sur ses principales bases il y a quelques jours : c'est l'association financière pour le *rail-way* de Belgique. M. John Cockerill, moins ambitieux cette fois, a consenti à ne pas faire seul cette grande communication internationale; il a daigné s'associer des banquiers français; il s'est souvenu du mot plus ambitieux encore de M. de Rothschild : « Je ne souffrirai pas qu'une ligne de cette importance soit accordée à un étranger sans que j'y participe. » Il n'a pas oublié surtout avec quelle rigueur, à la dernière session, la menace s'était réalisée. M. de Rothschild toutefois n'est pas dans la société nouvelle. Mais ce n'est pas qu'on l'ait repoussé ou négligé, comme l'an passé, c'est qu'il n'a pas voulu et *ne s'est pas arrangé*, selon le langage de ces sortes d'affaires.

On ose espérer, dans la compagnie de M. Cockerill, que le haut baron de la finance ne fera rien pour troubler une entreprise qui ne lui a pas convenu, et les sociétaires ont scellé récemment leur alliance et prouvé leur sécurité dans un grand dîner presque électoral, dont il a été beaucoup parlé. Puisse M. de Rothschild les laisser poursuivre en paix leur seconde instance auprès du gouvernement et des chambres! M. le baron, nous vous le demandons humblement, permettez-nous d'avoir un chemin de fer de Paris à Bruxelles!

— Monseigneur de Quélen avait eu quelque velléité de proscrire la musique profane dans les églises de son diocèse; avant de faire ce coup d'état contre le dilettantisme religieux, il a réfléchi, et a reculé; le curé de Saint-Roch en a été quitte pour la peur. On a rappelé à monseigneur de Paris que la musique profane était exécutée à Rome sous les oreilles du pape, depuis plusieurs siècles, et que ce qui était permis au Vatican ne devait pas être défendu à Saint-Roch. Monseigneur de Quélen doit savoir que le plain-chant se fait vieux, et que l'antique mélopée de Sion, bonne encore au temps de Philidor et de Rameau, devient, de jour en jour, plus soporifique pour des auditeurs parisiens qui jouent Rossini au piano, et l'entendent à l'Opéra. Puisque monseigneur de Quélen est en voie de progrès, il devrait songer à lever l'interdit qu'il a fulminé contre les *soprani* qui ont le malheur d'être femmes. La plus belle moitié du genre humain est exclue des *requiem* et des messes solennelles, sous prétexte de scandale. C'est encore à Rome qu'il faut renvoyer monseigneur de Quélen. Nous lui apprendrons qu'aux offices de la Sixtine les femmes n'ont pas le droit de chanter, mais qu'elles y sont remplacées par des exécutans dont la voix est un scandale plus flagrant que la présence d'un soprano du Conservatoire aux services funèbres des Invalides et de Saint-Roch. Ces *soprani* de la chapelle Sixtine ont un de ces noms que saint Paul défend de nommer dans le lieu saint.

— La comtesse de Saint-Leu vient de mourir à Arenenberg, après une longue et douloureuse maladie. Elle était descendue du trône de Hollande

pour subir l'exil et une cruelle destinée de mère. Elle avait vu périr un de ses fils, et elle avait tremblé pour les jours de l'autre, entraîné, comme son frère, dans les troubles politiques. La comtesse de Saint-Leu, si populaire sous le nom de la reine Hortense, a racheté ainsi, par vingt ans d'exil et de malheurs, sa jeunesse brillante et adorée; elle avait en elle toutes les qualités qui séduisent; sa parole était gracieuse, fine, spirituelle; elle a fait le charme de cette petite cour d'amis dévoués ou de voyageurs qui étaient reçus au château de l'exil. La comtesse de Saint-Leu vivait loin de Florence, ville qu'avait choisie pour retraite son mari l'ex-roi de Hollande. Son fils aîné, mort si malheureusement dans les derniers troubles d'Italie, avait écrit, sous les yeux et avec les conseils de sa mère, les deux premiers volumes d'une histoire des républiques italiennes : cet ouvrage inachevé a été laissé à la princesse Charlotte, veuve du jeune prince. Un jour, peut-être, la France pourra juger ce livre que recommandent des noms illustres et de touchantes inspirations.

Théâtres. — Mlle Falcon n'a point paru cette semaine. C'est Mme Stoltz qui s'est chargée à l'improviste, lundi dernier, du rôle de Valentine dans *les Huguenots*. Mlle Falcon boude le public, qui l'a si froidement accueillie. Voilà une rancune qui nous vaudra, dans un mois, une nouvelle *rentrée* de Mlle Falcon; nous souhaitons vivement qu'elle soit plus marquée d'enthousiasme et plus glorieuse que la dernière pour la cantatrice.

Le ballet de *Nathalie* a voulu rentrer, lui aussi, au répertoire. Cette ridicule pastorale que soutenaient à peine l'art merveilleux de Taglioni, et la grace charmante de Duvernay, était livrée à elle-même; car on ne peut guère tenir compte des petits gestes, des petits sourires et des petites gentillesses de Mlle Nathalie Fitz-James, qui débute depuis tantôt six mois, à certains jours fort rares, par bonheur, où la salle est parfaitement vide. Ici s'élève une question; est-ce le théâtre qui choisit de préférence, pour les débuts de Mlle Nathalie, les jours où la combinaison du spectacle repousse naturellement tout être assez doué pour flairer l'ennui à quatre pas, ou bien est-ce tout simplement le nom de Mlle Fitz-James qui se charge de l'affaire? N'importe, *Guillaume Tell* est venu presque aussitôt réparer le désastre. Le chef-d'œuvre de Rossini s'est produit dans toute sa gloire, rien ne lui a manqué, ni la voix si pure et si agile de Mme Dorus au second acte, ni l'inspiration sublime de Duprez dans l'air magnifique de la fin. M. Molinier débutait dans le rôle de Guillaume; M. Molinier ne vaut ni plus ni moins que M. Massol; c'est la même fougue mal gouvernée, le même organe sonore, mais rude, le même geste méridional; que fera M. Duponchel de ces deux talens jumeaux? Est-ce M. Molinier qui doublera M. Massol, ou M. Massol qui doublera M. Molinier? Importante querelle que le temps décidera. Mais, silence, voici des merveilles nouvelles! Ecoutez ces bruits de clochettes et de cymbales; voyez tous ces yeux noirs qui brillent sous les brouillards follets du marabout? On court, on danse, on est espiègle et folle; voici les petits pieds, voici les pagodes, voici la Chine. Adieu, Duprez; adieu, Rossini; adieu, Meyerbeer; reposez-vous pour quelques jours; après l'enthousiasme le plaisir; après le cœur les sens; à demain *la Chatte* et Fanny Elssler.

— Les Variétés ont fait succéder à *Rose et Blanche* un vaudeville qui n'est guère plus agréable. *Portier, je veux de tes Cheveux;* telle est la pé-

riphrase qui sert de texte à ce chef-d'œuvre. Ce portier, comme l'indique assez la périphrase, est chauve, parfaitement chauve, c'est-à-dire qu'il ne lui reste pas un seul petit crin. Malheureusement pour lui, son cœur est aussi pauvre de vertus que son crâne de cheveux, et il pousse la malcomplaisance au dernier degré. Ses locataires, qu'il s'amuse souvent, par esprit de méchanceté, à faire attendre à la porte, imaginent, pour se venger, de le plaisanter sur la chevelure dont il est dépourvu. Chacun, ou plutôt chacune, car ce sont de petites filles qui ont fait le complot, se présentent donc au portier rébarbatif, lui demandant une mèche de cheveux. Le portier enrage. La sotte plaisanterie continue. Les couplets se succèdent jusqu'au moment où le portier, à la lecture d'une certaine lettre, se sentant saisi d'une vive émotion, tout le monde lui saute au cou et le félicite. Le portier marie sa fille. Il invite ses locataires à la noce, et la toile tombe entre quelques applaudissemens et quelques sifflets.

— Il paraît en ce moment, sous les auspices des derniers beaux jours qui retiennent aux champs, un roman de M. Jules A. David, auteur de *la Duchesse de Presles* et de *Lucien Spalma*. Dans une action simple, mais bien soutenue, animée par des peintures franches, présentée avec des couleurs de style d'une sobriété à la fois choisie et intelligente, M. David a fondu une pensée qui était un fait, il y a vingt ans, et qui n'est plus que de la poésie aujourd'hui; cette pensée de destruction, en prenant un corps, avait écrit sur sa bannière le titre du dernier roman de M. David : *la Bande Noire*. On ne sait que trop les désastreux résultats de cette association de francs-maçons au rebours, d'hommes mystérieux, qui étaient venus pour détruire et qui se recrutaient dans tous les rangs sans se connaître, unis seulement d'intention pour abattre les vieux châteaux et en revendre les pierres et le plomb. En romancier sérieux et aimant avec respect son art, M. David a personnifié cet esprit de destruction, qui tenait par des liens évidens à ce scepticisme du XVIIIe siècle, passé à l'état de brutalité sous l'empire. Arthur Raimbault est le héros de la bande noire. Il n'a pas en main la pince du démolisseur; il est plus redoutable; il démolit avec ses raisonnemens, et il corrompt le propriétaire avant que le marteau de l'ouvrier n'ait abattu la propriété; si ce n'est don Juan, c'est Robespierre. A ses côtés, il s'amuse à faire pirouetter, pour son amusement, un jeune Child-Harold à son premier chant, et deux femmes prises dans deux conditions différentes, afin de se procurer sa domination moitié infernale, moitié terrestre. Il a aussi sa Zerlina, charmante fermière de Saint-Ry, où se trouve le château déchiré par cet aigle de la bande noire. Commencé avec une austérité poétique qui élargit l'attention et la dispose aux grands évènemens, ce livre consciencieux finit dans les luttes dramatiques d'un double adultère, puni par une balle qui vient prendre la place de la Providence. Ce dernier tableau est une grande image et une grande leçon.

F. BONNAIRE.

LA

SIGNARRE.

I.

Mme Lussac et sa fille Mathilde étaient allées passer la belle saison, qui touchait à sa fin, dans l'une de leurs propriétés, située au fond du golfe de Provence, sur les bords de la Méditerranée.

Une invariable habitude les ramenait chaque année à cette propriété, où ne manquait pas non plus de se rendre le père de Mathilde, M. Mathieu Lussac, appelé tout simplement Mathieu dans les colonies. Lussac en Europe, il n'était connu que sous le nom de Mathieu en Afrique. Aussi se disait-il souvent en lui-même que le tropique était une ligne qui, en coupant la terre, avait aussi coupé son nom.

M. Lussac, qui consentait volontiers à venir de Gorée en Provence, à parcourir trois ou quatre mille lieues marines pour passer l'automne avec sa femme et sa fille, aurait complètement renoncé à cette joie, s'il lui avait fallu dépasser d'un degré vers le nord la latitude de Marseille. Habitué à la température du Sahara, il accordait quelque ardeur au soleil de la Provence, lequel, disait-il, était parfois aussi chaud que l'ombre du même astre aux colonies. Mais Marseille marquait l'extrême limite de ses migrations : au-delà, M. Lussac ne voyait pour lui qu'engourdissement et mort. « Quand Montmartre

aura des oliviers, j'irai passer quinze jours à Paris, marquait-il à sa femme dans sa correspondance; jusque-là je ne changerai rien à mon système. »

Un jeune Ecossais à qui la Faculté avait, en désespoir de guérison, conseillé l'air du midi de la France et les bains fortifians de la Méditerranée, avait été admis cette année dans la petite société de la famille Lussac, qu'il avait connue à Paris aux dernières réunions d'hiver. Sa douceur, la noblesse de ses manières, l'excellente réputation dont il jouissait dans les cercles étrangers, lui avaient attiré une estime universelle. L'intérêt qu'il inspirait à beaucoup de femmes par son titre de lord et une fortune qui lui permettait de soutenir ce titre, était encore rehaussé par la tendre pitié dont on était saisi en songeant au peu d'années d'existence que la médecine lui laissait espérer. Des circonstances fort naturelles l'ayant rapproché de la famille Lussac, il avait obtenu de l'accompagner dans le Midi. Mme Lussac le regardait comme un fils; peut-être, en lui donnant ce titre, avait-elle des espérances analogues à la nature de son caractère, mais jusqu'ici du moins avait-elle eu la prudence d'en retenir l'expression au fond de sa poitrine. Sa bonté seule s'était manifestée avec une prodigalité exemplaire autour du jeune lord, qu'elle avait logé dans un élégant pavillon, séparé par une simple cloison de roseau du reste de la propriété; propriété magnifique, ayant pour bordure la mer, des montagnes couvertes de pins et un horizon illimité sous un ciel qui touche au ciel d'Espagne et au ciel de l'Italie.

La propriété Lussac est le type des campagnes méridionales. On y arrive de la ville par un chemin poudreux, encaissé entre deux murs de toute hauteur, hérissés à leurs crêtes par des tronçons de verre, et interrompus à de rares intervalles par des portails de fer ou de bois gris semé de clous. Si le propriétaire est riche, les pilastres du portail sont surchargés de deux lions de pierre, hideux d'aspect aussi bien que d'exécution. Si le propriétaire ne jouit que d'une heureuse aisance, expression de la plus grande élasticité dans la pensée d'un méridional, et qui, selon l'humeur de celui qui l'applique, est une qualification protectrice ou une ironie blessante, en ce cas, deux boules à peu près sphériques tiennent lieu des lions absens. De nos jours, où chacun s'efforce de paraître riche, il est probable qu'il y a des lions à chaque portail. Quelques propriétaires excentriques ont adopté, il est vrai de le dire, en guise de lions et de boules, des corbeilles de pommes et d'abricots en pierre de taille. Mais ceux-là ont bien du goût.

Au-dessus de cette ligne continue de murs se hasardent comme une frange, les têtes d'oliviers et de figuiers dont les feuilles altérées et couvertes d'un duvet de poussière creusent vainement pour boire la rosée. La poussière est aux campagnes de la Provence ce qu'est la pluie à celles de Paris. Elle étend sa teinte uniforme et mate sur le paysage. Au moindre souffle d'air, la première couche du chemin est soulevée, pour être répandue ensuite, comme par un arrosoir, sur la végétation. Cette cendre dévorante s'attache à tout ce qu'elle touche. Les plus belles couleurs s'effacent sous elle, les fleurs pâlissent, les fruits semblent pétrifiés, les feuilles ont à l'œil la pesanteur du drap. Là où les murs sont désunis, des haies de mûriers sauvages projettent tout à coup leur ombre stérile à vos pieds, et si le regard plonge à travers cette claire-voie de feuilles aiguës, pour découvrir la campagne, la campagne étincèle comme une glace frappée du soleil. On ne soutient pas la vue des larges façades de plâtre de ces maisons, avec leurs contrevents verts, qui scintillent, et leurs toits en tuiles rouges en fusion. Un seul arbre, au milieu de ces vignes noueuses, de ces arbres languissans, élève ses branches toujours vertes, c'est le cyprès. Dans le Midi, le cyprès triomphe de la poussière, comme de la neige dans le Nord.

Plus loin, des fumées bleuâtres qui se dégagent lentement du creux des vallons, annoncent la calcination artificielle de la chaux, unique produit de ces montagnes de pierre dont la ceinture se dénoue à l'horizon de la mer.

Au versant de ces montagnes et à l'extrémité de ces murs, dont la déclivité devient de plus en plus sensible, c'est la mer. Plusieurs signes la font pressentir. La poussière s'imprègne d'un goût salin; la terre plus friable, toute chargée de coquilles brisées et d'un cailloutage poli, crie et s'échappe sous les pieds; des quartiers de roche mis à nu par le vent, pointent sous les chemins et en rompent l'égalité; vous apercevez déjà des touffes de jonc, aux baguettes aiguës et saumâtres.

Les champs labourés disparaissent. Aux arbres succèdent les bruyères, aux maisons les cabanes, aux murs de briques les roseaux. Des flaques d'eau où surnagent des algues marines et des madrépores rendent la voie plus difficile. A chaque pas, le changement devient plus évident. Plus de paysans gagnant leur village à travers prés; plus de villageoises poussant leurs petits ânes devant elles, avec une branche fleurie. La vie des champs n'atteint pas ces parages sablonneux. D'autres peuplades les habitent. Les landes

spongieuses qu'on traverse, vous montrent des huttes au lieu de maisons, et auprès de ces huttes le regard découvre les trois avirons triangulairement fixés en faisceau, où sèchent les voiles encore humides de la mer, et chiffonnées par la tempête de la veille. A l'abri de ces voiles, des enfans tout nus, huilés par le soleil, sont occupés à redresser des hameçons avec leurs petites dents de chat, leurs petites mains brunes, et à ramasser avec une longue aiguille de bois plus longue que leur bras, les mailles échappées des filets.

Plus on avance maintenant, plus on entend un murmure sourd et prolongé; un vent frais circule; faites encore un pas, et c'est la mer.

Et trois îles devant vous. L'eau qui les baigne est nette comme une belle ligne du burin anglais. Ces trois îles semblent trois baleines endormies, et l'on dirait des oiseaux qui volent près d'elles, à voir ces vaisseaux qui voguent alentour, avec leurs voiles blanches et découpées à grands angles aigus.

D'innombrables maisons de campagne ont pour limite ces plages de Marseille. L'eau salée et l'eau douce, dans leurs empiètemens réciproques, dessinent dans l'intérieur même des terres et sur la chaussée de la mer, des petits delta, aussi rians que ceux de l'Égypte. A la faveur de cette intimité des eaux, les algues et les fruits de mer viennent se suspendre aux haies vives; les bateaux pénètrent jusqu'au milieu des champs de laitues et de betteraves; au-dessus des rocs tout bleus de petites moules qui s'y incrustent, tout pourpres des grappes de corail et d'éponges, se penche l'amandier presque déraciné et ployé comme un saule. Partout des ponts moitié pierres, moitié bois; partout des charrettes dont les roues sont dans l'eau, et des bateaux échoués au milieu des melons et des fleurs. Les chèvres viennent voir sauter les poissons que le filet enveloppe encore dans ses réseaux, tandis que de leurs naseaux curieux et effrayés les chevaux dételés flairent les thons monstrueux qui bondissent sur le sable.

Alors, s'il est midi, si l'on entend dans la campagne un coq qui chante, la cloche d'un village qui tinte, du côté de la mer le canon lointain d'un vaisseau qui appelle le pilote; alors si l'on hume l'odeur nationale de cette délicieuse soupe au poisson qui se mêle à l'odeur âcre de la mer, alors il n'y a qu'un étranger qui ne puisse rien éprouver dans son cœur.

Mais l'ardeur du jour est tombée. Le soleil se cache derrière les îles, et les pêcheurs rentrent au port.

— Je vous conseille de fermer votre lunette, mon ami, dit en sou-

riant Mme Lussac à son mari; les vaisseaux que vous attendez n'arriveront pas aujourd'hui. Je me permettrai encore de vous faire observer que vous n'y voyez plus.

— Très bien, mon amie, vous me rappelez poliment à la conversation. Excusez ma distraction, tous trois; mais j'espérais avant la nuit faire hommage à ma bonne Mathilde de quelque superbe brick. Un brick est, je pense, une surprise dont on ne jouit pas tous les jours à Paris, des hauteurs de la rue Godot-Mauroy, n'est-ce pas monsieur Berton?

Berton fit un signe de tête affirmatif, sans détourner son regard du côté de Mathilde. Le sens qu'avait prêté M. Lussac à la remarque de sa femme n'était pas juste.

Il savait qu'il aurait pu rester trois heures étranger à la conversation, ne s'occupant que de parcourir l'horizon avec sa lunette, sans que pour cela il y eût inconvenance de sa part.

C'est que le plaisir de la lunette représente une des plus essentielles distractions dans un pays où la mer tient lieu de parc. Là où il n'est pas permis de courir, la compensation naturelle à cet obstacle, c'est voir. Et que voir si ce n'est la mer? Aussi la lunette occupe-t-elle le premier rang dans la collection des plaisirs champêtres, en Provence. Vous l'y trouverez partout pendue en sautoir avec le fusil de chasse, les lignes pour la pêche, et quelquefois aussi avec la guitare.

— Puisqu'il vous est agréable de causer, mon amie, reprit M. Lussac, dites-moi, à quand le mariage de notre Mathilde? La voilà grande comme un beau palmier.

Extrêmement surprise de cette question, qu'elle n'avait jamais entendu faire par son père, Mathilde laissa tomber son éventail du haut du belvédère sur le chemin.

Berton était à peine descendu pour aller chercher l'éventail, que M. Lussac, ne voyant plus le jeune Écossais à côté de lui, rompit brusquement le fil du premier propos, et dit :

— Votre M. Berton a un vilain coton; il n'ira pas loin. En tout cas, je ne lui signerais pas ses assurances.

— Parlez plus bas, mon ami, il vient. Mais non, il n'est pas très mal, ajouta Mme Lussac de manière à être entendue de Berton, qui retournait tout essoufflé à sa place; le docteur Guérin en répond sur sa tête...

— Votre docteur Guérin...

— N'oubliez pas, mon ami, qu'après ma fille et vous, le docteur est la personne qui m'attache le plus à la vie, car il me l'a sauvée.

— Vous ne pourriez rien me dire qui me fît changer plus tôt d'avis sur son compte, répondit M. Lussac en tendant la main à sa fille, qui y appliqua ses lèvres, et en passant son bras droit autour du cou de sa femme. Chères amies, que ne puis-je toujours rester auprès de vous? Vous désirer et vous regretter, voilà ma vie. Que je te retrouve plus belle à chaque retour, ma Mathilde! Mais tu as pâli un peu cette année; ta figure est plus ovale, n'est-ce pas Eugénie? Grandirait-elle encore? As-tu quelque petit chagrin de cœur? voyons; n'attends pas que j'aie mis l'Océan entre nous pour me l'apprendre. Tu t'es pourtant bien amusée, j'en suis sûr, aux bals, cet hiver...

Mathilde tressaillit à ces dernières paroles de son père.

— J'y ai pris quelquefois du plaisir, mais j'y ai rencontré quelquefois aussi de ces ennuis qu'on s'épargne en restant chez soi.

— Des ennuis, Mathilde! des ennuis au bal, ma fille!

— Le monde, vous le savez, a des obsessions pour chacune de ses joies; il est plein de visages, de regards acharnés à vous poursuivre.

— Voyons, dit M. Lussac, surprenant un embarras dans les paroles de sa fille; on t'a adressé des hommages ridicules; quelques jeunes gens se sont crus plus particulièrement l'objet de ton attention; un d'entre eux peut-être t'a écrit...

— Ma mère aurait lu la lettre; elle peut dire si j'en ai reçu.

— Je sais ce que tu vas dire à ton père, interrompit Mme Lussac, qui avait eu beaucoup de peine jusqu'ici à deviner un évènement sous les palpitations, les détours et les craintes de sa fille. C'est moins que rien, mon ami; moins que rien, je vous jure. Ces enfans ont aujourd'hui des manières vraiment étonnantes d'exprimer les choses les plus simples. Tu veux parler de ce beau jeune homme brun, aux cheveux bouclés, qui a des yeux de tigre et une taille si fine, que Mme de Bergerade et moi ne l'appelions que le fuseau d'ébène.

— Je ne sais s'il est beau, ajouta Mathilde, qui pâlissait par degré depuis quelques minutes; mais il est bien reconnaissable à l'espèce de coup de sabre qui lui a fendu les lèvres et sillonné la joue jusqu'à l'oreille.

— Ce qui lui donne du caractère et lui sied tout-à-fait; c'était encore l'avis de Mme de Bergerade.

— Et vous appelez ce jeune homme? s'informa soudainement M. Lussac.

— Tristan, répondit Mathilde.

— Il n'a pas d'autre nom?

— Je ne lui en connais pas d'autre, mon père.

M. Lussac fermait les poings en regardant sa fille jusqu'au fond des yeux.

— N'a-t-il pas une voix douce comme une femme et de petites mains nerveuses?

— Tout juste, répondit Mme Lussac. Vous le connaissez donc?

— Avez-vous appris s'il avait eu quelque duel au pistolet avec des jeunes gens de Paris?

— Deux, mon père.

— Il a tué ses deux adversaires, n'est-ce pas?

— Oui, mon père, répondit Mathilde effrayée de ces révélations, qu'on ne lui donnait pas même le temps de faire.

— Mais c'est un prodige! s'écria Mme Lussac; vous savez tout, mon ami.

— Je ne sais rien, répondit M. Lussac. Mes suppositions sont si applicables à tous les jeunes gens du monde, qu'elles ne pouvaient manquer de convenir à votre héros. J'ai joué un instant au roman avec vous.

Berton avait remis l'éventail à Mathilde. Comme il avait retenu la question de M. Lussac à sa femme, au sujet du mariage de leur fille, il demanda la permission de se retirer; il prétexta la fraîcheur du soir.

— La fraîcheur du soir! s'écria M. Lussac en ôtant son chapeau de paille et en le roulant comme un cigare entre ses grosses mains; la fraîcheur du soir! mais c'est le ciel d'Afrique. Quelle mer! voyez donc? quel ciel! jamais Naples n'eut d'aussi belle soirée. Vous ne nous quitterez pas si brusquement, monsieur Berton. Serait-ce parce que nous allons causer mariage? Restez, s'il vous plaît, restez; nous ne faisons pas de roman ici. Richardson n'aurait pas la plus petite scène à recueillir. Ma fille est belle, elle est bonne, elle est surtout raisonnable, et je veux la voir heureuse le plus tôt possible. On ne doit faire un mystère de cela à personne. Est-ce que toute ma fortune, cette fortune qu'un incendie peut emporter ou quelques mauvaises récoltes de coton, ne sera pas plus sûrement dans tes mains, chère enfant, que dans les miennes? Ton mari la doublera d'abord, et tu en jouiras, ce qui vaut mieux, n'est-ce pas, ma bonne Eugénie? dit M. Lussac en se tournant vers sa femme. Donnons à cette enfant ce qui nous a manqué, le bonheur d'être ensemble; ce

qui t'a manqué, Eugénie, un mari qui fût toujours près de toi. Elle aura un mari qui sera tout pour sa femme. Moi, je n'ai pas été ce mari, le serai-je jamais? J'ai gâté ma vie. L'habitude, le croirez-vous, monsieur Berton? m'a fait une seconde patrie des colonies, tandis que ma femme et ma fille m'attirent toujours vers la France. J'aî deux existences, deux cœurs, et bien souvent doubles maux. Ne parlons plus de cela, tenez.

M. Lussac eut l'air de chercher dans sa poche un cigare et son briquet, pour ne pas montrer l'attendrissement de son visage.

— Enfin, revenons à ce que je disais. Je veux marier Mathilde.

— Mon ami, vous traitez les affaires sérieuses d'une manière...

— De quelle manière faut-il les traiter? A votre avis, j'ai donc mal débuté? Mais songez que l'an prochain, moi qui vous parle, je serai peut-être mangé par les poissons de l'Océan, en revenant ici pour la vingtième fois. Assurons l'avenir de notre fille, et reposons-nous ensuite sur le sort. N'êtez-vous pas de mon avis, monsieur Berton?

— Auparavant je désirerais être de celui de mademoiselle Mathilde.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Mathilde, qui ouvrait et fermait son éventail pour avoir une contenance. Je vois avec reconnaissance que vous partagez un embarras que mon père m'aurait épargné en consultant d'abord ma mère.

Peu flattée apparemment de cette condescendance de sa fille, Mme Lussac lui tira la robe de bas en haut, comme si elle eût voulu dire : *Taisez-vous! ne me mêlez en rien à tout ceci.*

— Après tout, reprit M. Lussac, je suis peu au courant des mille précautions de formes que la mode des convenances impose à un père bien appris, qui parle mariage à une fille qui se respecte. Quel est le roman qui fait loi en matière de mœurs aujourd'hui?

— Je ne lis pas de romans, répondit Mathilde fort émue.

— Tant mieux. Le mari que j'avais à vous proposer ne les aime guère non plus... Quoiqu'il pût, comme un autre, en inspirer, lui aussi: car il est bien, très bien.

Saisi d'une petite toux sèche, Berton garda pendant quelques minutes sa figure cachée dans son mouchoir. Il avait porté ses regards du côté où les montagnes descendent avec rapidité vers la mer comme des voyageurs altérés de rafraîchir leurs membres. Derrière l'immense rideau d'un ciel clair de sa propre clarté, car il n'y avait pas encore d'étoiles, il apercevait les bois de pins de l'ancien château d'un roi d'Espagne. La muse du passé imprime à ces forêts un caractère historique comme à chaque montagne de la Grèce. Le

jour y a des lueurs qui surprennent l'ame; et c'est à croire qu'on est une portion de cette nature mystérieuse de solitude, lorsque le vent, en remplissant vos oreilles de murmures magiques, épure la limpidité des yeux, glisse le frisson dans tous les membres, et couche vos cheveux comme il le fait de la forêt entière. Alors vous entrez en communication avec la grande ame du monde, et vous vous assimilez aux nuances pourprées du ciel, aux émanations des plantes, aux gémissemens éternels des flots; vous êtes plus qu'un homme, vous êtes tout ce que vous éprouvez, vous êtes dieu.

Berton ne pénétrait que par la pensée et par le regard dans ces épaisseurs de bois imprégnés de mélancolie. Il les visiterait bientôt; pour le moment, il ne leur demandait qu'une préoccupation à la conversation qu'il était forcé d'entendre.

M. Lussac continua :

— Et il est très riche aussi, peut-être le plus riche de nos colons.

— Et cet excellent jeune homme aimerait notre fille, mon ami?

—Voilà tout de suite le roman! Comment l'aimerait-il, puisqu'il ne l'a jamais vue? mais il l'estime, d'après mes rapports, comme un caractère parfaitement assorti au sien. Il voit dans Mathilde une bonne directrice de maison. Pendant les premières années du mariage, il sera souvent absent; mais une fois la liquidation de ses affaires finie, il vivra à Bordeaux, centre de ses opérations. Son projet est de se retirer des affaires.

— Et quelle est la profession de votre protégé? demanda Mme Lussac à son mari.

— Il est négrier.

— Négrier! se récrièrent à la fois Mme Lussac, Mathilde et Berton lui-même. De ceux qui mangent les hommes! ajouta Mme Lussac.

— Je n'ai pas dit antropophage, ma chère Eugénie. Si une maladie n'eût empêché ce jeune homme de me suivre en Europe, il aurait justifié par sa présence la bonne opinion qu'on ne semble pas avoir de lui.

— Ah! si ce n'est pas un antropophage, je vous demande pardon d'avoir confondu, mon cher ami. Il y a tant de métiers sur la terre!

— Celui de négrier n'est pas moins une horrible chose; et ne le pensez-vous pas? murmura Mathilde en posant sa main sur le bras de Berton, presque caché derrière un des piliers de verdure du belvédère. Comment n'avoir pas la conscience troublée en goûtant les jouissances d'une fortune acquise au prix d'un trafic odieux?

Berton regarda avec reconnaissance celle qui parlait ainsi. Il la

remercia par un regard d'avoir exprimé une opinion si conforme à la sienne, qu'il avait tue, de peur de blesser les délicatesses de l'hospitalité.

— Allons, la philantropie vous a poursuivis jusqu'ici de son venin, reprit M. Lussac, d'un ton qu'il aurait voulu rendre indifférent, mais où perçait la gêne de la personnalité. Un négrier n'est pas ce que vous vous figurez, mes bons amis. Il ne lui est pas défendu d'aimer son pays, d'avoir des sentimens de famille, d'être utile à ses amis. J'en connais beaucoup de très estimables. Si monsieur Berton avait visité les colonies, il serait guéri des antipathies que je lui suppose contre cette classe d'hommes. Monsieur Berton ne connaît peut-être que la France et l'Angleterre?

Directement interrogé, Berton répondit :

— J'ai été, monsieur, gouverneur d'une partie des Indes pendant cinq ans; quant à mon opinion sur les noirs, la voici tout entière : je les considère comme mes frères, ni plus ni moins.

— Oui, répliqua M. Lussac, vous les défendez à Londres dans vos ridicules clubs d'émancipation, et au sortir de là, vous courez les vendre mille gourdes à la Jamaïque.

— Monsieur, c'est là une antithèse de petit journaliste. Pourquoi nous accuser tous, nous autres Anglais, des contradictions criminelles de quelques-uns?

— Vous êtes des fous alors.

— Cela vaut mieux que d'être cruel.

— Et vous ne serez contens que lorsque les Européens ne posséderont plus un pouce de colonie. Vous avez déjà armé les noirs contre nous avec vos incendiaires écrits; votre maxime est toujours celle-ci : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe*. Beau principe, ma foi!

M. Lussac ouvrit sa poitrine à l'air, comme c'était son habitude dès que la discussion s'échauffait.

Mme Lussac avait pris le parti de n'être plus ni pour ni contre l'humanité. Cela lui avait trop mal réussi. D'ailleurs, il s'agissait d'un mari à donner à sa fille, et la considération était délicate.

— Mais pourquoi, dit à son tour Mathilde, les blancs ne cultiveraient-ils pas la canne à sucre aussi bien que les noirs? On ne perdrait pas les colonies, et l'esclavage disparaîtrait.

— Par la même raison, ma fille, que des noirs ne vivraient pas, s'il leur fallait cultiver des oliviers et des betteraves.

— D'accord, monsieur, reprit Berton; puisque c'est une nécessité du climat, prenez vos cultivateurs, vos ouvriers, vos matelots parmi

les noirs, mais ne les enchaînez pas, ne les battez pas, ne les tuez pas; accordez-leur des droits, l'égalité devant la loi.

— Essayez d'abord de l'établir, cette égalité, entre vous autres blancs, puis il vous sera loisible de l'étendre aux noirs de l'Afrique. Vos paysans sont-ils plus libres que nos esclaves? Chassez-les, ils mourront de faim. C'est donc la nécessité qui les soumet, et non la loi. Sophisme. Qui donc fait la loi, n'est-ce pas la nécessité? Vous êtes surtout dans une erreur de fait bien grossière, lorsque vous vous imaginez que nous battons, torturons, estropions, tuons nos esclaves; le besoin de les conserver, nous rend humains, autant que vous au moins. Ce n'est pas là de la fraternité, tu me répondras, ma chère Mathilde; mais la possédez-vous en Europe franchement cette fraternité? ton cœur n'est-il pas la dupe d'une leçon toute faite?

— J'aimerais, mon père, que vous crussiez à ma sincérité. Votre fille mérite cette confiance.

Mathilde était sur le point de pleurer.

Par un mouvement spontané, Mme Lussac et Berton se levèrent pour l'apaiser.

Mathilde était déjà sur les genoux de son père. Il l'avait attirée sur lui; après l'avoir embrassée à plusieurs reprises pour la consoler du chagrin qu'il lui avait causé, il lui passa une magnifique chaîne d'or autour du cou, et il lui dit :

— C'est pour toi! Et maintenant que la paix est faite, je veux te forcer d'avouer à ton tour que nous ne sommes pas si méchans que tu le prétends.

M. Lussac agita une sonnette.

Un domestique parut.

— Jean, faites venir Narcisse et le premier paysan que vous rencontrerez dans le village.

Narcisse parut le premier.

Narcisse était le domestique noir de M. Lussac; il l'avait accompagné dans son voyage en France.

— Narcisse, lui dit M. Lussac.

— Maître, répondit celui-ci.

— Tu as ta liberté, je te renvoie.

— Où donc, maître?

— Où tu voudras, Narcisse.

— Sans argent, maître, où irai-je?

— Je te donne mille gourdes.

— Mille gourdes, c'est beaucoup, maître; mais où faut-il que j'aille?

— Encore une fois, où il te plaira; en Afrique, ton pays.

— Je préférerais rester avec vous, maître.

— Mais je ne retourne plus aux colonies.

— Toujours avec vous, maître.

— Mais tu ne peux plus être mon esclave si je reste en France. Ici, tu es libre.

— Si je suis libre, maître, je me donne encore à vous.

— C'est bien; va-t'en.

— Eh bien! vous avez entendu. Ce noir refuse sa liberté pour rester avec moi. Commencez-vous à être convaincus de l'exagération de vos déclamations?

Ce succès était bien doux pour M. Lussac; il avait de la peine à ne laisser voir que le triomphe d'une théorie dans ce proverbe social improvisé sous une tonnelle que la lune commençait à blanchir de ses rayons.

Le paysan que Jean était allé chercher se présenta à son tour.

— Bon homme, lui dit M. Lussac, combien y a-t-il que vous êtes au service de notre voisin?

— Quarante ans, mon bon monsieur. C'est bien long, n'est-ce pas?

— Êtes-vous content d'être à son service?

— C'est la crême des honnêtes gens; mais il compte les laitues dans le potager et les olives sur les arbres. Une chenille n'est pas plus curieuse.

— Cependant, vous avez huit enfans, m'a-t-on dit, qui vivent avec vous des produits de cette propriété.

— Oui, ils vivent; mais c'est là tout. Est-ce que tout le monde ne vit pas de la terre, seigneur Dieu!

— Et à combien s'élèvent vos gages?

— A deux mille francs par an; pas un ognon de plus.

— Et si l'on vous donnait deux mille et cent francs pour vous avoir; car on m'a assuré que vous êtes laborieux et adroit dans votre partie.

— Ah! monsieur, que de grâces! J'accepterais des deux mains.

— Vous accepteriez!

— Mais tout de suite.

— C'est bien, mon ami; nous nous reverrons et nous causerons de cette affaire.

— Comparez maintenant, s'écria M. Lussac, et jugez-vous vous-

mêmes : l'esclave que je fais libre persiste à me servir comme esclave, et le paysan qui est heureux, qui doit quarante ans d'existence, celle de ses huit enfans, à la générosité évidente d'un bon maître, est prêt à le quitter pour cent francs de plus ajoutés à ses gages.

— Monsieur, dit Berton avec une ironie douce, car M. Lussac s'adressait particulièrement à lui, cet exemple n'est pas concluant. Votre esclave noir a rencontré en vous un bon maître, et un bon maître a rencontré un mauvais serviteur dans le paysan que vous avez interrogé; deux exceptions qui ne prouvent pas que la liberté abrutisse et que l'esclavage relève le caractère de l'homme.

— Oui, mon père, M. Berton a, je crois, raison. Relèverez-vous celle-là?

— Je la relèverai si peu, répondit M. Lussac avec un mélange de bonté et de soumission feinte, que je me rends à votre raisonnement. Aussi, dès ce moment, tous les noirs de mes établissemens en Afrique sont libres; vous perdez par-là cinq cent mille francs sur votre dot et un million sur votre héritage.

Mme Lussac, devenue négrophobe depuis une heure au moins, bondit sur son siége d'osier. Heureusement pour l'embarras de tous, un domestique vint annoncer que le souper était servi.

II.

Onze heures à la pendule. Finie pour les invités, la soirée commence pour les intimes, pour les amis de la maison.

Pour peu qu'on ait fait le vingt-et-un depuis sept heures, ou taillé l'écarté à deux sous, on respire à l'aspect de ces fauteuils de campagne, heureux enfin comme vous d'alonger leurs bras en liberté, et de laisser prendre à l'édredon comprimé de leur ventre de mandarin son développement naturel.

On est peu nombreux : les siéges sont rapprochés; les médisances fraternisent; c'est à qui déploiera le plus de cruauté à immoler les absens dont les places sont encore tièdes. On n'est jamais si lié que lorsqu'on s'entend pour faire le mal, ou pour en dire : c'est une justice à rendre à la société.

M. Lussac n'est pourtant pas méchant; il est simplement railleur, défaut caractéristique chez les personnes obèses. Ceux qui ont perdu la faculté de suivre les autres dans les à-travers-champ d'une conversation nerveuse, qui ne peuvent pas rendre geste pour geste, manœuvre pour manœuvre, à cause du ressort de leurs bras qui

s'est rouillé dans l'embonpoint; qui ne sont ni assez humbles pour toujours se taire, ni assez vifs pour répondre aux appels d'un interlocuteur emporté; qui font de la conversation assise, comme certains tireurs font de l'escrime patiente, et dont le système de combat est la défensive et le pied ferme; ces parleurs, et M. Lussac est du nombre, sont railleurs par tempérament. Ils tirent parti de leur masse, à peu près comme les éléphans de la leur : ils débouchent une bouteille de champagne avec la trompe.

M. Lussac a la tête petite, le cou envahi par les épaules, emboîtement physique qui fait refluer le sang avec rapidité du cœur à la tête, et qui donne l'instantanéité de la poudre à la pensée, terrible si elle est mauvaise, sublime si elle est généreuse. A vingt ans les hommes soumis à cette organisation sont passionnés, à quarante ils sont très colères, à cinquante ans ils sont railleurs, la raillerie étant le refroidissement de la colère.

On voit monter la passion dans les yeux de M. Lussac, comme on voit passer le mercure dans un thermomètre quand l'air devient plus chaud.

Cette figure jeune sur un corps qui ne l'est plus, se couronne d'un front sans ride, et ombragé de quelques cheveux gris, qui ne cachent plus depuis long-temps deux oreilles rouges et très spirituelles.

Berton s'était retiré bien avant la fin de cette soirée, qui avait réuni comme de coutume quelques voisins de campagne. En s'en allant, il avait laissé dans l'esprit de Mathilde une partie de la tristesse dont il avait été saisi au belvédère pendant la conversation de M. Lussac. Mathilde le vit partir avec regret; elle aurait désiré qu'il fût resté jusqu'au moment où, tout le monde s'étant retiré, elle aurait, par quelques paroles affectueuses, affaibli l'impression d'une peine dont elle s'accusait tout bas. Par la croisée ouverte, son regard distrait suivit Berton tout le long de l'allée de marronniers plantés devant la maison. Elle ne répondit à la question que lui adressait son père, que lorsque le jeune Écossais eut tout-à-fait disparu dans l'obscurité des distances.

M. Lussac avait, dans ce moment, prié sa fille de ne pas monter dans ses appartemens sur les pas de sa mère, dès que la société serait partie. Il tenait à avoir un entretien seul à seul avec elle.

Ce rendez-vous, demandé par un père à sa fille, fut obtenu aisément on le présume, et il semblait que rien ne devait l'empêcher d'avoir lieu, ni un frère importun, ni un tuteur terrible. Malheureu-

sement la seule personne qui pouvait le déranger par un désir imprévu de prolonger la veillée au-delà des bornes établies, ne se retira pas dans sa chambre ainsi qu'on l'avait espéré. Mme Lussac s'aperçut à peine que Mathilde affectait de lire avec beaucoup d'intérêt un livre nouveau. Elle s'installa en face de son mari, qui l'avait beaucoup plus aimée dans d'autres momens que dans celui-là; et elle dit :

— La soirée est vraiment trop belle pour ne pas en jouir plus longtemps; je ne me coucherai pas avant une heure.

— Avant une heure! répliqua M. Lussac, qui laissait presque échapper dans cette exclamation le secret d'une conspiration. Mais vous serez indisposée demain.

— Indisposée! mais il n'y a pas six mois que nous passâmes la nuit entière au bal, Mathilde et moi. C'était rue de Grammont, aux noces d'un banquier; il t'en souvient, Mathilde?

— Oui, maman, répondit Mathilde sans quitter son livre.

— Te rappelles-tu encore ce jeune homme qui nous reçut? Avec quelle grace parfaite il fit les honneurs de chez lui! Quelle tournure charmante! Quel beau visage! Je te le fis remarquer; c'était le comte de Saint-Vincent.

— Comme vous en parlez! Savez-vous bien que si Mathilde voyait par vos yeux, je serais effrayé. Heureusement vous êtes bonne mère, et l'on vous permet l'exagération du roman quand on sait que l'histoire a été si pure.

M. Lussac exprima ce compliment sur un ton qui aurait convenu à quelque chose de beaucoup moins flatteur qu'un compliment.

Résigné au contretemps qui le clouait à sa place, il était plutôt couché qu'assis dans une bergère, ses grosses jambes fixées en ciseaux sur un tabouret. Accroupi à ses pieds, Narcisse veillait à ce que le houca ne s'éteignît point. Le fidèle serviteur noir agitait le tabac embrasé avec des pinces en vermeil.

En entendant les premières paroles de sa mère, Mathilde avait pâli, son sang sembla se retirer de ses veines, dont les rameaux bleuâtres coururent le long de ses tempes; ses lèvres se décolorèrent, ses joues devinrent plus blanches que la dentelle qui en suivait le gracieux ovale; ses bras tombèrent sur ses genoux.

— Je vous disais, poursuivit Mme Lussac, combien nous fûmes enchantées de ce bal. La jeunesse est vraiment admirable aujourd'hui. Figurez-vous, mon ami, que dix jeunes gens au moins me demandèrent, à ce bal, la faveur de se présenter chez moi. En vérité, on est bien malheureuse de n'avoir pas des nichées de filles

à marier, on les placerait toutes au bal. Un d'entre eux, quelle folie! j'en ris encore quand j'y pense, m'invita à danser.

— Pourquoi pas? répliqua M. Lussac, est-ce qu'une mère parisienne vieillit jamais? leurs filles n'ont pas de rivales plus acharnées. Pardon, mon amie.

— Je ne vous pardonne pas, mon ami; vous êtes méchant ce soir.

— Enfin, dansâtes-vous?

— Oui, mais par pure nécessité.

— Une nécessité qui équivaut à un agrément.

— Toujours; alors je ne danserai pas.

— Allons, je me tais; entrez en danse et parlez.

— Il manquait une dame pour compléter la figure, je me dévouai. Pourtant je vous avoue que je ne l'aurais jamais osé, si Mathilde, qui dansait dans une salle voisine, se fût trouvée là. Eh bien! cela n'alla pas trop mal.

— Comment donc! mais je ne connais rien de plus respectable que les générations qui dansent après les générations qui se succèdent.

— N'allez-vous pas voir un évènement là-dedans?

— M'empêcherez-vous de le trouver singulier?

— Pas si singulier, mon ami, qu'une histoire beaucoup moins risible qui se rattache à cette soirée, et dont vous avez dû entendre parler. Tous les journaux en ont retenti.

A peine Mme Lussac avait-elle entamé sa narration, que Mathilde se penchant à l'oreille de son père lui dit d'une voix éteinte :

— Faites taire ma mère, ou je meurs.

Il n'était pas au pouvoir de M. Lussac de céder au vœu de Mathilde. Sous aucun prétexte, il ne lui était permis d'imposer silence à sa femme. D'ailleurs cette prière de sa fille ne devait pas être accueillie; que signifiait-elle?

— Voici cet évènement : Une mère et sa fille, fort belle, assure-t-on, s'étaient rendues au bal, à ce bal où Mathilde et moi nous trouvions. Ni leur naissance, ni leur rang n'ont jamais été connus; la publicité a eu la pudeur de n'en rien dire : il est probable qu'elle n'en a pas su davantage. La demoiselle était, depuis quelque temps, poursuivie par un baron autrichien, attaché à la légation de Prusse. Fou d'elle, il avait tenté plusieurs moyens pour l'enlever; aucun n'avait réussi. Le plus puissant, la séduction, n'était pas à sa portée. Cet étranger était fort laid, laid autant que riche; mais l'or lui avait créé de nombreux amis.

Le baron était à ce bal. Ses amis s'étaient répandus dans la salle;

les uns jouaient, les autres dansaient dans les quadrilles où figurait la demoiselle poursuivie par le baron, les autres veillaient aux portes, d'autres sur l'escalier, d'autres dans la rue; tous étaient occupés à couvrir de leur présence le coup de main qui allait se faire.

On a rapporté que ce soir-là la demoiselle avait paru dans tout l'éclat de la toilette la plus recherchée. Ceux qui sont remontés, à l'aide de leur souvenir, aux plus minutieux détails de cette fête, assurent que six personnes, exactement mises comme la belle inconnue, s'étaient montrées à ce bal. On avait eu recours à cette similitude de costume, afin de donner le change aux attentions trop éveillées. Quant à moi, je n'ai rien vu de tout cela; car je n'avais des yeux que pour ma fille, que je trouvais la mieux parée et la plus belle.

Mathilde semblait dormir d'un profond sommeil; sa mère continua.

A la fin d'une contredanse, et tandis que les domestiques faisaient circuler des rafraîchissemens, un d'eux inclina un rameau de bougies sur la robe de la demoiselle, et la couvrit de taches et de feu. La flamme gagna sa mantille. On accourt; on étouffe le feu, on l'éteint, la personne est sauvée, mais comment reparaître dans l'état où cet accident l'a mise? Décontenancée, honteuse, tout en larmes, elle s'abandonne aux soins officieux de deux ou trois femmes qui lui proposent de la conduire dans un hôtel voisin où elle trouvera de quoi réparer en partie le désordre de sa toilette. Elle les remercie, se confie à elles; une voiture est à la porte, elle y monte; les chevaux se précipitent, s'arrêtent; un hôtel s'ouvre; elle est conduite dans un appartement; la porte de cet appartement se referme derrière elle: — devant elle, le baron!

Et je crois rêver quand je pense que j'étais là, à ce bal même, et que je dansais, mon ami, tandis que cet enlèvement avait lieu; n'en avoir rien su! Et Mathilde, non plus, qui dansait aussi à deux pas de la salle où j'étais. Lorsque je l'ai questionnée sur cet évènement, je l'ai trouvée muette comme un marbre. Mon Dieu! que je l'ai serrée avec effroi sur mon cœur en pensant qu'elle aurait pu tout aussi bien être la victime du baron.

Ce qui m'a le plus frappée, moi, ce fut d'apprendre que la demoiselle, ramenée une demi-heure après au bal d'où elle avait été enlevée, y avait reparu avec une robe et une mantille scrupuleusement pareilles à celles qu'elle avait avant le rapt. En vérité, un auteur qui risquerait un semblable épisode dans un livre ne serait cru de personne.

— Permettez, répliqua M. Lussac; cet auteur-là serait cru de ceux

qui, comme moi, imagineraient sans peine qu'un baron assez riche pour payer trente amis dévoués, le serait de reste pour acheter le dévouement d'une couturière, qui, sur le même patron et dans une étoffe pareille, aurait taillé deux robes au lieu d'une. D'ailleurs ne nous avez-vous pas dit que six dames étaient costumées comme cette demoiselle? Votre baron n'était pas un sot. Le misérable!

M. Lussac se leva et alla baiser le front de sa fille.

— La demoiselle reparut au bal. Personne ne s'était aperçu de son absence, personne ne remarqua son retour. Moi-même, qui étais toujours à danser.....

— Vous, moins que personne. Ensuite?

Enfin, on n'a jamais su quelle était cette demoiselle. On apprit seulement qu'au moment de passer les frontières, le baron avait reçu un coup de pistolet dans le cœur. Je n'en crois rien; ceci est un de ces traits de la clémence divine que les journalistes font toujours intervenir dans leur narration, pour édifier la moralité de leurs abonnés. On ajoutait même que celui qui l'avait tué en duel ou celui qui l'avait assassiné, car le cas est resté indécis, est ce jeune homme dont Mathilde nous a parlé avant le dîner, ce jeune étranger qui nous plaisait tant à Mme Bergerade et à moi, brun, olivâtre, si fort au pistolet, appelé Tristan, je crois.

— Et vous ne vous en êtes pas assurée! s'écria M. Lussac en marchant sur son domestique et en broyant son houca, renvoyé dix pas au loin.

— Et pourquoi donc? répondit Mme Lussac étonnée de l'emportement de son mari. Quel intérêt avais-je à savoir si c'était ce M. Tristan ou un autre jeune homme qui avait tué le baron?

— Vous avez raison, en effet; cela ne vous touchait nullement. Je vous demande pardon du mouvement d'indignation que je n'ai pu retenir en vous écoutant. Oui? que vous importait que ce fût lui ou un autre?

M. Lussac affecta ensuite un grand calme; il se croisa les bras, et laissa tomber sa tête comme s'il avait eu besoin de dormir.

— Mathilde, dit Mme Lussac en se levant et en frappant sur l'épaule de sa fille, Mathilde, il est temps de monter.

Sans attendre la réponse de sa fille, Mme Lussac prit un flambeau et se retira.

— Mathilde, dit à son tour M. Lussac quand sa femme ne fut plus là, viens, suis-moi. — Narcisse, attends-nous.

— Mon père, s'écria Mathilde quand elle fut hors de la maison,

mon père! cette jeune fille dont ma mère vous a raconté l'épouvantable histoire, c'est moi!

— Je le savais, répliqua M. Lussac, écoute-moi maintenant.

III.

— J'aime ta force et tu es bien ma fille. Tu n'as rien dit à ta mère?

— Rien. Elle a attribué ma maladie à tout ce qu'elle a imaginé : au changement de saison, à l'absence d'une amie que j'affectionnais.

— Tu as donc été malade après cet horrible guet-apens?

— Beaucoup, mais pendant quelques jours seulement. L'effroi m'avait rendue folle.

— Pauvre Mathilde!

— Il est vrai que l'effroi fut le seul mal que j'éprouvai; car ma mère n'a pu vous dire qu'à peine entrée dans l'appartement du baron, m'étant aperçue du piége, je sautai aux rideaux de la croisée, j'ouvris la croisée et me précipitai.

M. Lussac pressa Mathilde sur son cœur.

— Je ne m'étais pas blessée; j'avais rencontré dans ma chute l'appui flexible d'un tilleul dont les rameaux, en cédant au poids de mon corps, m'avaient presque accompagnée jusqu'à terre, sur le gazon du jardin. Je reparus au bal.

— Maintenant que le baron est mort, dit M. Lussac, ma colère n'a plus de vengeance à espérer. Dans nos mœurs elle s'arrête au tombeau. C'est à Dieu à faire au baron la justice qu'il mérite; j'aime à croire qu'il ne laisse pas aux pères offensés le regret de n'avoir pas pris à temps sa place de juge.

Mais dis-moi maintenant, Mathilde, ce que tu éprouves dans ton ame pour le jeune homme qui a tué le baron. C'est, si je ne me trompe, celui dont ta mère disait qu'il te suivait partout de ses yeux de tigre et de sa figure sombre.

— Je n'éprouve rien pour lui.

— Pas d'amour?

— De l'effroi; une certaine terreur quand il me regarde.

— Pas de reconnaissance?

— Aucune. Quel droit ai-je de croire qu'il a tué le baron dans l'intention de me venger?

En adressant ces questions à sa fille, M. Lussac paraissait calme comme s'il eût été question, entre lui et elle, de choses indifférentes.

Cependant un feu intérieur le brûlait de veine en veine : il eût voulu briser le tombeau du baron, souffleter son cadavre, et surtout se trouver tout à coup en Afrique et face à face avec une femme dont il mordait le nom entre ses lèvres.

— Écoute, Mathilde, poursuivit-il avec la tranquillité qui ne l'avait pas quitté depuis qu'il parlait avec sa fille; écoute, Mathilde, si, lorsque tu retourneras à Paris, tu rencontres dans les salons ce jeune homme, ce M. Tristan, celui qui a tué le baron, ne l'évite pas avec trop d'affectation. Souffre avec patience ses importunités; puisque tu ne cours pas le danger d'être séduite par ses qualités personnelles, laisse-les-lui déployer tout à son aise. Au reste, je ne le crois pas assidu à la manière des Français du continent. Quand les jeunes gens comme lui disent à une femme qu'ils l'aiment, ils éprouvent pour elles du délire; jusque-là ils marchent doucement dans leur passion, sans bruit, sans éclat, vous regardant, non comme dit ta mère, à la façon des tigres, mais des reptiles; ils fascinent avant de dévorer. Ne le réduis donc pas à s'ouvrir à toi, comme une explosion qu'il serait difficile de comprimer; qu'il croie que tu ne l'as ni plus ni moins remarqué que tant d'autres jeunes gens aussi assidus que lui.

— Mais il est donc bien dangereux? s'écria Mathilde.

— Pour toute autre que toi, répliqua M. Lussac, qui s'aperçut enfin de la trop grande curiosité éveillée dans l'ame de Mathilde par ces recommandations mystérieuses. Il n'est pas dangereux pour un esprit aussi sage que le tien. Il cesserait d'ailleurs de l'être à tes yeux, si j'avais besoin d'ajouter que la moindre faiblesse de ta part pour ce jeune homme serait mon arrêt de mort. Pendant que je serai aux colonies, s'il parvenait à s'introduire dans votre maison, vous ne me reverriez plus ici. Ne vous informez plus de moi; ce serait inutile, je serais mort.

— Mon père, puisque je ne l'aime pas, vos craintes sont chimériques.

— Écoute-moi encore, Mathilde. Si ma vie dépend du soin rigoureux que tu mettras à le tenir éloigné de toi, d'un autre côté, ma fortune, tout ce que je possède, l'avenir de ta mère, le tien, seraient perdus, si avant quelque temps, deux années au plus, tu songeais à te marier. Le bruit de ton mariage serait le signal de ma ruine; mes riches propriétés d'Afrique passeraient à des étrangers.

— Cette défense, mon père, sera aussi sacrée que la première.

— J'ai besoin de ton serment.

— Vous l'avez, continua Mathilde d'une voix qui hésitait, mais dont le tremblement ne fut pas remarqué par M. Lussac.

— Je sais que tu n'as encore aucun penchant sérieux dont je doive m'alarmer. Ce parti que je t'ai proposé hier, avant le souper, n'est pas tellement pressant, qu'il ne comporte parfaitement les retards qui sont nécessaires à mes vues. Le jeune négociant dont je désire faire mon gendre, est comme toi dans l'âge où les délais ne vieillissent pas.

Mathilde se tut sur les dernières paroles de son père, qui, content du serment qu'il avait obtenu d'elle, l'embrassa, et se retira dans sa chambre.

La soirée était belle. Les fleurs du midi, dont la plupart n'ouvrent leurs calices qu'à la chute du jour, mêlaient leurs parfums à l'odeur forte et aromatique du thym des montagnes. Privilége des climats chauds, les arbres mêmes ont en Provence leur exhalaison végétale. Au coucher du soleil, les arbres deviennent plantes, les fruits passent au règne des fleurs. Ainsi la vigne a son odeur aigre et poivrée, l'olivier sa senteur amère, le figuier répand dans l'air son goût laiteux et fade, le poirier secoue des nuages invisibles de musc, l'arbre à pin charge le vent de résine. L'eau de la mer fournit aussi ses émanations. Les sables, les algues échouées, les rochers étoilés de coquilles, révèlent le monde maritime, à la grande surprise de l'ame, qui, comme le poisson volant, indécise entre la mer et la terre, plane sur la terre tant que ses ailes sont encore humides, et descend dans les flots quand le vent les a séchées.

Mathilde rentra à pas lents; elle s'était arrêtée à plusieurs reprises pour regarder, au bout de l'allée de marronniers, le pavillon de Berton, et la lampe qui rayonnait du fond de la chambre du jeune malade.

IV.

Berton est né en Écosse; ses cheveux blonds descendraient bien mieux d'une couronne que d'un chapeau. C'est au moins un casque que demanderait ce front. Sa taille doit être celle de sa mère : déliée sans maigreur; elle est haute, il le faut, car dans les batailles c'est au gentilhomme à cacher de son corps le corps de son roi. Et dans ce mélange de hauteur et de bonté qui se lit encore dans quelques races nobles, on sent que si les aïeux ont donné leur vigueur et leur dignité, les femmes ont légué leur douceur et leurs grâces. Berton

doit ressembler à sa mère et à ses sœurs; il a leurs yeux bleus et profonds, et comme lui, elles ont sans doute le teint blanc et calme. Cette ressemblance se constate par les tableaux de famille; et quand l'arrière-petit-fils est en présence du portrait du bisaïeul, il se voit tel qu'il sera dans ses descendans. Ces idées ennoblissent, ces images élèvent, et forcent à être beau et brave pour avoir un jour les honneurs du cadre d'or. Berton est un de ces hommes de race.

Le mal n'avait respecté ni un si beau corps, ni une aussi glorieuse tige. Berton se mourait. Il ressemblait à ces dauphins empoisonnés qu'on montre au balcon les jours de fêtes, pour prouver au peuple qu'ils sont encore vivans. Ils ne règneront jamais.

Il avait reçu une éducation digne des emplois qui l'attendaient, soit que ses goûts le portassent vers les armes, soit que ses vastes connaissances en tout lui fissent préférer une existence moins agitée. Une circonstance particulière, lorsqu'il n'avait que vingt ans, décida de sa carrière. La mort d'un de ses parens, gouverneur d'une province des Indes, l'appela à une position des plus hautes en le constituant le successeur au titre et aux fonctions de ce parent. Il partit pour les Indes.

Pendant trois ans, Berton connut cette vie inintelligible pour l'Europe, et dont l'Orient même n'est qu'une fausse image; le véritable Orient, c'est l'Inde. C'est là aussi que Berton respira les germes d'une maladie de foie mortelle aux Européens. Les médecins de Calcutta, effrayés des progrès du mal qui rongeait le jeune gouverneur et de l'inutilité de leurs remèdes, lui conseillèrent l'air le plus méridional de la France; il partit.

C'est au fond de la Provence qu'il avait résolu de se fixer; l'on a vu comment, après avoir connu à Paris la famille Lussac, il en était devenu l'ami et l'hôte.

De la croisée de son pavillon il voyait Mathilde se promener tous les matins dans les allées du jardin, lire ou cueillir les fleurs qu'elle dessinait dans la journée, et monter ensuite sur la colline pour se perdre dans les massifs de pins qui la boisent.

Le lendemain du jour où Mathilde avait eu un entretien si sérieux avec son père, le vent du nord blanchissait la mer et pulvérisait les vagues en les éparpillant dans l'air en flocons. L'air est alors sec, transparent; parfois seulement passe, ébouriffé comme une pelisse d'Astracan, un de ces nuages que les marins appellent, dans leur langage, une peau de chat. Ce vent, qui frappe les rayons du soleil et les couche sur un autre hémisphère, fait vaciller sa lumière

et la prive de chaleur. Tout revêt, sous cette température qui dessèche, une couleur tranchante et azurée : les arbres se découplent, ils sont plus dessinés, mieux peints; les rochers semblent neufs, les grandes routes balayées. Cette commotion universelle donne au corps qui la partage une surexcitation inimaginable. Les nerfs en souffrent, mais le cœur s'échappe de la poitrine; l'œil brille clair comme un lac; les narines palpitent, les cheveux participent à cette sensation électrique. Ce vent qui souffle fait aimer, il rajeunit, il enivre, il trouble, il souffle l'ardeur de la colère, du courage, de la dispute; il n'est pas d'air guerrier capable de lutter avec cette *Marseillaise* aérienne.

Berton, ayant aperçu Mathilde, l'avait suivie sur la colline; longtemps avant de la rejoindre, il vit flotter entre les arbres sa robe de soie noire et les rubans de son chapeau. Elle paraissait et disparaissait. Il aurait désiré que sa présence ne fût pas un coup de surprise pour Mathilde, mais le trop faible bruit de ses pas sans retentissement sur le sable rendait impossible cette attention de délicatesse. Le moyen le plus naturel de mettre du côté de Mathilde le hasard de cette rencontre était pour Berton de faire un crochet dans le taillis et de se trouver en avance sur elle dans le sentier qu'elle parcourait. Berton devait d'autant moins hésiter à user de cet innocent stratagème, qu'au bout de ce sentier, la colline se projetait en sens contraire et confondait son versant avec une vallée cachée dans le plus épais du bois; la campagne se dérobait entièrement.

Mathilde, apercevant Berton qui venait à elle en souriant, le chapeau à la main, poussa un léger cri de surprise, et rougit pour sa toilette, mise par le vent dans un désordre que la chasteté des épingles ne réprimait plus. Le vent était dans ce moment si impétueux, qu'à trois reprises Berton essaya vainement de faire entendre quelques mots. Cette circonstance l'autorisait à offrir son bras, qui fut accepté pour descendre le revers de la colline. On se parla de plus près.

Ils furent bientôt en pleine forêt.

— J'ignore, dit Berton, si la saison qui touche à ses derniers jours, ce vent d'automne nous en avertit, me fournira encore l'occasion de vous parler de moi. Votre départ pour Paris est si proche.

— De me parler de vous, monsieur Berton?

— De moi, mademoiselle. Vous allez vous marier, du moins votre père le désire instamment.

— Vous n'avez pas oublié, monsieur, le peu d'empressement que

j'ai mis à accueillir une proposition dont dépend peut-être mon bonheur.

— Votre premier refus, j'en conviens, a paru déconcerter les projets de votre père; mais l'avenir?

— Me supposeriez-vous plus faible à une seconde attaque?

— Oui, mademoiselle.

— Qui vous porte à le croire?

— Placée entre l'orgueil de faire triompher un moment votre volonté sur celle de votre père, et la nécessité d'obéir enfin à la voix de l'intérêt, qui vous offre un riche mariage, vous résisterez assez pour obtenir en vous rendant une honorable capitulation; vous ne vous marierez pas moins à l'époux du choix de votre père.

— Monsieur Berton suppose donc que c'est la première fois qu'une union convenable m'aura été proposée.

— C'est la seule, j'imagine, où l'on vous aura présenté le mariage à cette condition dure et exceptionnelle, d'être ou de n'être pas, par votre consentement ou par votre refus, la femme d'un homme extrêmement riche.

— En ce cas, je ne consentirais au mariage arrangé selon les vues de mon père que parce qu'en lui obéissant ma fortune se grossirait de la sienne et de celle du mari que je tiendrais de sa main! De toutes manières, d'après votre opinion, c'est l'argent qui doit me décider.

— Je n'ai pas eu cette pensée.

Un silence suivit ces premières explications échangées entre Mathilde et Berton. La forêt devenait de plus en plus épaisse devant eux. En certains endroits les jeunes pins abaissaient tellement leurs branches, que Mathilde fut obligée d'ôter son chapeau de paille. Ses cheveux flottèrent.

Berton reprit avec beaucoup plus de fermeté qu'à son début :

— Je crois vous avoir prévenue, mademoiselle, que c'était de moi que j'avais à vous parler.

— Et c'est de moi seule jusqu'à présent que vous m'avez entretenue. Je vous remercie de la préoccupation.

— J'étais peut-être plus dans la conversation que je ne le pensais. Je compte retourner à Paris, moi aussi.

— Avec nous, monsieur Berton? Maman en serait enchantée. Est-ce là, ajouta Mathilde, le secret que vous vouliez me confier?

— Votre mère en serait enchantée, dites-vous? Votre père le serait-il également?

— Vous ne craignez pas qu'il vous déshérite, vous, dit Mathilde en souriant.

— Et c'est là mon regret, dit Berton avec amertume.

— Vous êtes inintelligible aujourd'hui, reprit Mathilde, qui n'avait pas saisi le sens de la phrase de Berton, et qui, fort ingénuement, l'obligea à la lui répéter.

— Ne serait-ce pas, répliqua Berton, parce que je serais de moitié avec vous dans votre destinée que la colère de votre père nous frapperait tous les deux? Ne serait-ce pas parce que je serais votre mari?

— J'étais loin, monsieur, de m'attendre à cet aveu, murmura Mathilde.

— C'en est un, mademoiselle, et bien sincère. Oui, je languissais au monde, et depuis que je vous ai vue, sans me promettre de longs jours, je sens que l'occupation heureuse de mon ame soutient plus fermement mon existence que l'espoir.

Berton avait insensiblement ramené vers son cœur la main de Mathilde.

— Ne sommes-nous pas bien condamnables, monsieur Berton, vous de vous expliquer, moi de vous entendre, si loin de ma mère!

— Que mes paroles soient sans danger pour vous, et que mon titre d'étranger ne vous effraie pas. Si vous voulez être Anglaise, demain, dans l'église de ce village, bénis par ce pauvre prêtre que nous avons heurté dans l'obscurité l'autre soir, je vous donne mon nom; — il est sans tache; — je vous donne en dot un des plus beaux comtés de l'Écosse; j'abandonne, si vous le préférez, et mon titre de pair, de comte et de seigneur, pour être Français, de votre pays, Mathilde.

— Assez, monsieur Berton, — votre générosité me confond, — l'illusion d'un moment vous trompe; — je ne mérite pas de si grands sacrifices; — que vous donnerais-je en retour?

— Et que voulez-vous que je fasse de ces richesses, de ces titres, qui ne me vaudront pas un jour de plus d'existence, et qui peuvent tant embellir la vôtre? — Parlez; — m'encouragez-vous à m'expliquer avec votre mère?

Ici Berton s'arrêta, et fixant des regards pleins de crainte et de résolution sur les yeux de Mathilde, il y chercha une réponse qu'il n'osait attendre de sa bouche.

Mathilde versa une larme brûlante sur les mains de Berton, et un douloureux NON l'accompagna.

— *Non*, dites-vous; *non*, vous ne m'aimez pas; que voulez-vous

que je devienne? Ce n'est point chez moi le désespoir factice d'un amour ordinaire, Mathilde; je souffre beaucoup. En me repoussant, vous ne me méprisez point, vous me tuez; me fût-il donné de compter les longues journées de notre séparation, où emprunterais-je du courage pour vous voir revenir au bras d'un autre qui ne vous aimera pas, Mathilde, comme moi, et que vous aimerez peut-être?

Étouffé par ces sanglots, Berton se détacha brusquement du bras de Mathilde, et s'adossa contre un arbre, la tête cachée dans ses deux mains qui ruisselaient de larmes.

— Berton! Berton! mais vous m'avez mal comprise; — vous ai-je dit que je ne vous aimais pas?

Mathilde avait relevé la tête de Berton; et en l'appuyant sur sa poitrine émue, elle ne cessait de lui répéter : Vous m'avez mal comprise, Berton.

Il fut long-temps à douter des paroles bonnes et persuasives que Mathilde murmurait si près de ses lèvres; puis il se laissa aller à cette douce agonie qui succède à la douleur. Il levait ses yeux bleus et humides vers le ciel; il baisait avec effusion, dans une ivresse défaillante, les boucles de cheveux de Mathilde, dont le front touchait son front, et tous ses sens, surpris à la fois par ce retour à la vie, aspiraient les émanations suaves de la résine et des feuilles du chêne, parfum de la solitude.

Ils marchèrent; mais l'un et l'autre, surpris du progrès qu'avait fait à leur insu la passion, se taisaient, de peur de s'avouer qu'il était temps de sortir de la dangereuse crise de l'exaltation.

— Je parlerai ce soir même à votre mère, n'est-ce pas, Mathilde?

— Non, monsieur Berton, écoutez-moi; vous m'avez demandé ma main; je vous l'ai refusée; vous avez cru alors que je ne vous aimais pas. Je vous ai détrompé; — mais c'est tout. Je ne dois pas, je ne puis pas être votre femme.

— Lorsque la pitié vous arrache un mot d'espoir pour qui vous supplie, vous vous hâtez si tôt de le reprendre! Et que voulez-vous donc que je sois pour vous? — J'aurais compris toute autre femme qui m'eût tenu cet étrange langage; mais vous, Mathilde, vous me forcez à vous adresser une question stupidement insensée. Êtes-vous mariée?

— Non, mon ami, répondit avec un sourire triste Mathilde, non, je ne suis pas mariée; le serai-je jamais? Abandonnant le bras du

jeune lord, elle ajouta : Que la conversation d'aujourd'hui soit pour toujours finie. Je vous demande encore la grace de ne pas m'accompagner plus loin; c'est une prière.

Berton salua Mathilde; et sans détourner la tête, il reprit seul le chemin de la forêt qu'il venait de parcourir avec elle.

V.

On imagine sans peine l'état dans lequel se trouva Berton après l'énigmatique refus de Mathilde. Il cessa de se présenter à la propriété Lussac. Il lui sembla impossible de séjourner plus long-temps dans un endroit où il était venu chercher la santé, et où il n'avait rencontré que le désespoir. Il résolut d'aller en Suisse.

Ses dispositions prises, il pensa qu'il y aurait de l'inconvenance à ne pas faire une dernière visite d'adieu à la famille Lussac, dont il avait été si bien accueilli, et qui, après tout, n'était pas coupable de la passion qui l'obligeait à la fuir. Il était à peine sur le seuil de la porte qu'il pensa au danger de revoir Mathilde. Rien au monde, une fois que je l'aurai revue, ne m'arrachera plus d'ici, se disait-il. C'est arrêté, je partirai sans me présenter chez la famille Lussac.

On vint l'avertir que les chevaux étaient attelés.

Il s'assit sur sa valise, et jeta un dernier regard sur la campagne.

Le ciel était enflammé; la mer réflétait le ciel; le soleil se couchait; des flocons de nuages marquetaient le dôme céleste comme la ouate un manteau d'hermine; des vagues cotonneuses battaient sourdement la grève en y déposant une frange d'écume. Sur quelques points du rivage, cette mousse s'était amoncelée, blanche et folle comme la neige, et se balançait avec le vent. Berton ouvrit la croisée pour contempler une dernière fois ce tableau. Le soleil frappa en plein sur son visage malade. Sa tête rayonnait.

La mélancolie avait si impitoyablement dégradé sa noble figure, dévoré la belle teinte du Nord de sa peau, qu'il ressemblait, devant ce soleil qui se mourait comme lui, à un de ces martyrs dont les membres torturés trouvaient encore assez de force pour se ramasser devant l'éclatante hostie.

Insensiblement cette illumination s'éteignit, et la tristesse prit dans l'ame de Berton la place qu'y occupait la lumière. Il resta seul avec la douleur devant des montagnes, masses informes, et la nuit qui l'enveloppait.

Sa tête tomba sur sa poitrine; elle y resta. Il murmurait faiblement : Si je pouvais mourir comme on s'endort, et m'endormir ici! N'ai-je pas assez vu, assez goûté de la vie! Tout enfant, on m'endormait dans un berceau d'ivoire, on me donnait du lait à genoux; et les petits enfans de mes fermiers disaient, en passant près de moi : Qu'il est heureux!

Je vais dans l'Inde, où je suis presque roi : n'est-ce pas un rêve? ces esclaves, dont je ne pouvais mesurer la file, ces villes de palais, ces fleuves sacrés, sur lesquels je me promenais dans les pirogues dorées, ces gazes qui m'épuraient le jour, ces femmes qui jonchaient mes nattes, qui se disputaient l'honneur de faire la guerre aux moucherons ou au rayon de soleil importun, quand je dormais! C'étaient alors les peuples qui disaient : Qu'il est heureux!

Heureux! J'ai à peine vingt-cinq ans, et j'échangerais mon sort pour celui du fermier ou de l'esclave. S'ils manquent de pain, ils sont aimés; si le bâton du maître les a meurtris, une femme les soigne, les console; ils sont aimés.

Mais que suis-je donc pour ne pas être aimé de Mathilde?

Secouant brusquement sa léthargie, il se leva, ouvrit sa valise, en tira un pistolet et l'arma.

Il le posait sur son cœur, quand Narcisse, le serviteur noir de la maison Lussac, entra, et lui remit un billet où il n'y avait que ces mots :

« A vous ou à personne! Espérez.

« MATHILDE. »

VI.

Les premiers froids s'étant fait sentir, M. Lussac se prépara à quitter sa femme et sa fille, qui, de leur côté, arrêtèrent leur départ pour Paris.

— C'est la dernière fois que nous nous serons séparés, je l'espère, disait M. Lussac en prenant sa fille sur ses genoux. Mon voyage en Afrique ne sera pas long; entends-tu, Mathilde? Je ne vous demande que le temps de vendre mes terres, mes cotons et mes noirs, et je vous reviens pour toujours.

— Mon ami, disait Mme Lussac, voilà dix ans que vous vous promettez d'être heureux, dix ans que vous nous assurez à chaque voyage que ce sera le dernier.

— Et croyez bien que je suis le premier puni de mes mensonges ou plutôt de mes illusions. Mais je te le jure à toi, Mathilde, cette fois je serai exact dans ma parole.

— Je vous pardonne, s'écria Mme Lussac, d'être plus fidèle à votre fille qu'à votre femme, pourvu que vous le soyez.

— Venez ici toutes deux, et que je vous bénisse, pauvres femmes, qui ne savez pas tout ce que je souffre pour que vous soyez les plus riches, comme tu es la plus belle des enfans, Mathilde, et vous la meilleure des mères.

La semaine suivante, la goëlette où s'était embarqué M. Lussac, faisait voile pour Gorée, et une chaise de poste roulait vers Paris. Un jeune homme était assis au bord de la mer : c'était Berton.

VII.

Du haut de son hamac, une jeune signarre (1) regarde les travaux qui s'accomplissent autour de son habitation. Elle ne perd aucun mouvement de ses esclaves noirs. Par les quatre croisées ouvertes de sa case de jonc, elle surveille la tâche de chacun, tout en paraissant endormie sous le poids de la chaleur du jour naissant. Nul ne se fie à ce sommeil clairvoyant. Le pilon tombe avec une activité régulière dans le mortier de bois où s'écrase le grain de millet; et sous des arbres au maigre feuillage, les tisserands ne laissent pas reposer un instant leur navette. Plus loin de petites négresses battent du lait et le préparent pour le porter dans l'île de Gorée. Le fouet ou l'injure ne tiendrait pas plus en haleine l'infatigable colonie que le regard de cette mulâtresse à demi éveillée, et dont la main, depuis quelques minutes, est dans celle d'un homme si attentif à suivre l'expression de son visage, qu'on le croirait son premier esclave, s'il y avait des esclaves blancs en Afrique. Cet homme est M. Mathieu, qui ne s'appelle pas ici Lussac.

(1) Nos observations personnelles confirment pleinement l'exactitude de ce portrait qu'on trouve de la *signarre* dans le curieux et intéressant *Voyage pittoresque autour du Monde*, rédigé par M. Louis Reybaud : « Les mulâtresses ou *signarres* sont, la plupart, l'ame des affaires du pays. Plus intelligentes que les hommes de leur race, plus vives, plus rusées, elles réalisent souvent de belles fortunes dans leur trafic d'échanges. Quelquefois la richesse leur arrive autrement : vendue par sa mère à un Européen, la jeune signarre se sert de tout l'ascendant de ses charmes pour exploiter son maître. Elle en tire avec adresse une taxe presque journalière, et se fait ainsi une épargne pour les mauvais jours. Cette avidité, plus puissante chez elle que toute autre passion, n'exclut pas la jalousie et le désir de la vengeance. » (*Voyage pittoresque*, pag. 30.)

— Katy, osa-t-il lui dire enfin, je vous ai apporté d'Europe le collier de corail dont vous aviez envie.

— Merci, répondit la signarre, en jetant sa jambe nue hors du hamac et en se levant à demi.

— Ne me remerciez pas encore, Katy : au collier de corail j'ai ajouté douze robes de mousseline brodée, douze sandales à fleurs d'or, six ceintures et trois boîtes de parfumerie.

— Vous êtes galant, mon ami, lui dit la mulâtresse en souriant et sans perdre toutefois de vue les travailleurs ; je remarque seulement que vous avez laissé votre gaieté en France.

— La traversée m'a fatigué ; elle a été longue et pénible.

— Une bonne nouvelle vous rendra la santé. Et cette nouvelle est que nous avons vendu pour deux cent mille francs de têtes de noirs au dernier voyage de *la Galathée*. Poussez ce coffre avec le pied, et vous entendrez sonner les gourdes.

M. Mathieu ne daigna pas même se procurer cette si douce satisfaction de négrier. Deux cent mille gourdes, répéta-t-il machinalement.

— Outre les têtes de noirs, continua la jeune Africaine en allumant un petit rouleau de tabac et en le pinçant avec beaucoup de grace entre ses lèvres ; outre les têtes de noirs, j'ai revendu trois mille bœufs que j'avais eus presque pour rien à la suite d'un pillage. J'ai été payée en guinées ; jetez les yeux au fond de cette calebasse. Cette graine vous plaît toujours, n'est-ce pas?

Aucune parole de satisfaction ne sortit des lèvres de M. Mathieu, qui, après une longue pause, se leva du siége de jonc qu'il occupait près du hamac de la signarre, et lui dit :

— Vous ne me parlez que de noirs, de gourdes, de bœufs, de guinées...

— Et de quoi vous parlerais-je?

— Où est Toby?

— Je croyais que vous aimiez toujours l'or.

— Où est Toby?

— Toujours le commerce des noirs.

— Où est Toby?

— Toby! Toby! Comme il vous est survenu tout à coup de l'attachement pour Toby! Vous le regardiez à peine avant votre départ. Toby s'est embarqué pour le haut du fleuve, pour Galam. Il est allé chercher de l'or, puisque c'est ce qui réjouit le plus son père.

— Vous mentez, Katy!

— Faites tomber ces stores, répondit froidement l'Africaine en sortant l'autre jambe de dessous la pagne bleue qui lui servait de couverture. Il n'est pas nécessaire de faire savoir à nos esclaves que nous nous expliquons.

Les stores furent baissés.

— Je mens, dites-vous; et vous avez raison. Toby n'est pas à Galam.

— Il est en France! s'écria M. Mathieu; il est à Paris!

— Est-ce bien là un motif pour vous emporter? Eh bien, soit! Il est à Paris.

— Il a changé de nom; il s'appelle Tristan.

— Vous me l'apprenez, mon cher mari.

— N'est-ce pas vous qui lui avez conseillé ce changement de nom?

— Moi! Et dans quel but?

— Le sais-je?

— Et vous n'avez pas d'autre raison pour vous mettre en colère?

— Vous me faites espionner par votre fils.

— Qui est aussi le vôtre, s'il vous plaît. Allons, vous plaisantez. Vous habitez la Provence, et vous supposez que j'enverrais Toby vous espionner à Paris.

— Pourquoi, reprit M. Mathieu, qui ne voulait pas rompre la conversation et qui se plaçait sur des charbons ardens en la continuant; pourquoi l'avez-vous envoyé à Paris?

— Ne faut-il pas qu'il voie le monde où il figurera un jour? Ne sera-t-il pas votre héritier? avec plus de cinquante mille livres de rente, ne sera-t-il qu'un planteur grossier?

— J'aime mieux qu'il ne soit qu'un planteur grossier, répliqua M. Mathieu, qui avait pâli en entendant Katy appeler Toby son héritier, qu'un libertin, qu'un duelliste en France, à Paris.

Katy eut l'air de glisser avec indifférence sur les remarques philosophiques et morales de M. Mathieu, tandis qu'au fond elle cherchait à former un sens complet de toutes les demi-phrases qu'il laissait imprudemment tomber.

— Après tout, dit-elle en imprimant à son hamac une faible agitation, l'éducation et l'avenir de Toby sont votre affaire autant que la mienne. Je suis fâchée seulement que vous l'ayez traité, dans cette conversation que nous venons d'avoir à son sujet, avec une excessive dureté, mon ami. Je vous pardonne cependant, car vous avez été bien aimable pour moi. Montrez-moi ces jolis cadeaux de France.

Tandis que M. Mathieu se levait pour ouvrir ses malles, Katy

sauta en bas du hamac, courut nus pieds à l'une des croisées pour en soulever le store, et fit un signe ; ce signe fut compris. Katy s'habilla ensuite en un clin d'œil. Elle passa une robe sous le tissu clair de laquelle elle parut tout aussi peu vêtue qu'auparavant.

— C'est beau ! c'est charmant ! c'est délicieux ! dit-elle en prenant des mains de M. Mathieu les parures qu'il lui avait achetées en France. Elle en garnit ses cheveux, ses mains ; elle attacha à ses chevilles des bracelets de perles ; elle essaya chaque ceinture ; se parfuma, courut à la glace, et laissa voir la joie la plus enfantine, quoiqu'elle eût déjà près de vingt-huit ans. Mais Katy ne différait pas des créoles ou des autres femmes de sa race ; toujours enfant jusqu'au moment où la décrépitude arrive, l'âge mûr ne leur est pas connu. Enfance ou vieillesse. Et l'on comprend que par goût elles prolongent le plus long-temps possible la première de ces deux périodes. D'ailleurs, on leur donne si peu le temps d'être enfant avant le mariage, qu'elles ont quelque raison de vouloir l'être après. Elles sont quelquefois mariées à dix ans. C'est à cet âge que Katy avait été mère de Toby qui en avait dix-huit à ce dernier voyage de M. Mathieu en Afrique.

— Vous m'avez fait votre cadeau, voici le mien, s'écria Katy, en ouvrant la porte de la case à un beau jeune homme.

— Toby est ici !

— Oui ! mon père, depuis un mois. Je me suis embarqué à Brest.

Le père et le fils s'embrassèrent avec peu d'entraînement, malgré la surprise que leur avait ménagée Katy, la plus intéressée des trois, il est vrai, à ce que la rencontre eût le caractère d'une surprise.

Parmi les Européens établis aux colonies, et obligés pour leur commerce d'avoir deux résidences distinctes, l'une au-deçà, l'autre au-delà de l'Océan, il en est peu qui n'aient aussi deux ménages particuliers. Mariés légitimement en Europe, ils n'en sont pas moins mariés en Amérique ou en Afrique avec des femmes de couleur. Aux deux bouts de leur existence voyageuse, ils sèment leur paternité et leur fortune. En Europe, ils ont la femme blanche, la filiation légale, l'or réduit en capitaux ; dans les colonies, ils ont la mulâtresse jaune, les enfans mulâtres, les sucreries et les cours pleines d'esclaves. Souvent ces doubles unions s'ignorent réciproquement ; mais si d'un côté la loi assure à l'intimité légitime le bénéfice de l'héritage et du nom, de l'autre il est des moyens pour balancer l'absence de cette loi. A la moindre manifestation qu'un Européen laisse échapper, de réaliser sa fortune pour retourner chez lui, la mère

et les enfans menacés s'emparent d'un bien que la distance rend toujours illusoire à réclamer.

M. Mathieu était absolument dans cette position. A des conditions différentes, il était marié en Europe et en Afrique, bigamie permise, que ses deux femmes avaient ignorée complètement jusqu'ici.

VIII.

Quelques jours après cette explication entre M. Mathieu et Katy, celle-ci pria son fils de l'accompagner dans une promenade sur l'eau. Huit noirs s'atelèrent à une longue corde et firent remonter le fleuve à la pirogue, à travers les détours sans fin qu'il décrit. La mère et le fils étaient tranquillement assis à l'arrière de la légère embarcation. En moins d'une heure ils furent au milieu des solitudes multipliées qu'offre un dédale d'îles peuplées d'oiseaux splendides et silencieux.

— Toby, dit alors avec un ton d'indifférence la langoureuse Katy, votre père n'est pas content de vous. Il m'a demandé ce que vous étiez allé chercher à Paris, au lieu de rester ici à travailler pour lui.

— Je suis assez riche pour n'être pas un régisseur d'esclaves, répondit Toby, et trop fier pour ne pas chercher à savoir si je vaux plus ou moins qu'un Européen.

— Vous avez tort, Toby, de vouloir sortir de votre condition. Ces richesses ne vous appartiennent pas ; un jour M. Mathieu les emportera en France, et il ne vous laissera que le regret de les avoir follement désirées.

— Je croyais que nous y avions des droits, vous sa femme, moi son fils. Nous ne sommes donc rien pour lui?

— Peut-être.

— Qui donc a dit cela?

— L'usage. Voyez Aglaë qui a eu six enfans de son mariage avec M. Stephen de la Rochelle. M. Stephen partit il y a dix ans avec tout ce qu'il avait gagné, et il n'est plus revenu. Il vit avec sa femme d'Europe, et il ne songe plus à celle d'ici. Voyez Julia, elle a eu le même sort. J'en aurai un semblable. Les femmes de couleur sont nées pour le plaisir de nos seigneurs les colons.

— Vous ne dites pas que Julia s'est affreusement vengée.

— Abattez donc ce pélican, Toby.

— Mais ma mère il est à une lieue de nous, mon fusil ne porterait jamais si loin.

— Enfant! la vengeance est trop loin de nous souvent comme ce bel oiseau. Il n'est pas toujours raisonnable d'y penser, ajouta Katy en laissant tomber sa petite main brune dans l'eau qu'elle frôla au courant de la pirogue.

— D'ailleurs, reprit Toby, M. Mathieu n'est pas marié en Europe.

— Vous avez raison, Toby. Mais parlons de vous. Vous avez eu des duels à Paris?

— Qui vous en a parlé? Oui, deux ou trois assez malheureux.

— C'est mal, Toby, car il n'y a pas de duel sans amour à votre âge.

Toby ne répondit pas.

— Vous aimez donc les femmes blanches, vous aussi? Prenez garde, Toby! Et quel âge a celle que vous aimez?

— Je ne l'ai jamais demandé à sa mère.

— Ni à son père, non plus, bel amoureux?

— Je ne connais pas son père.

— Il était sans doute absent?

— Je crois que oui. Je n'ai pas eu le temps de prendre tant d'informations en une seule saison passée à Paris.

— Et dites-moi, Toby, cette jeune blanche est-elle jolie? a-t-elle la taille fine de nos créoles; est-elle fière comme elles?

— Voulez-vous en avoir une idée exacte, répondit Toby, heureux de toutes ces questions que sa mère lui adressait. Elle me ressemble comme une sœur jumelle.

— Ah! vraiment, dit Katy, elle a vos traits?

— Elle est bien mieux, vous le supposez aisément. Mais elle a ma manière de regarder; elle a mon son de voix, et quelque chose de lent dans toute sa personne comme moi.

— C'est singulier! interrompit Katy, en buvant une calebasse de lait froid que lui tendit une petite négresse. C'est singulier! Vous m'avez apporté là un joli petit roman d'Europe. Vous me redirez tout cela plus en détail, n'est-ce pas, Toby? Maintenant, dit-elle à ses esclaves, descendons le fleuve; embarquez-vous.

Emportée par le courant rapide du fleuve, la pirogue franchit en quelques minutes le trajet qu'elle avait fait en deux ou trois heures et elle s'échoua devant la case même d'où elle était partie.

IX.

M. Mathieu avait résolu de renoncer pour toujours à sa vie de planteur et de négrier depuis qu'il l'avait comparée, la dernière fois qu'il était allé en Europe, avec la vie si douce de sa famille au milieu de laquelle il s'était trouvé si heureux. Les charmes de la société européenne n'étaient pas les seuls motifs qui l'engageaient à prendre cette détermination. Mathilde occupait sa pensée. Il savait que non seulement il avait promis à sa fille de lui donner un mari qui assurât son avenir, mais il avait obtenu d'elle la promesse qu'elle ne songerait point, pendant son absence, à se lier par une affection qu'il n'aurait point autorisée. Ces difficultés dont il avait entouré la vie de Mathilde lui pesaient sur le cœur. Il rougissait d'amasser tant d'obscurité autour de son autorité paternelle qu'il aurait voulu exercer en faveur de sa fille avec la largesse de ses vastes moyens de fortune et l'élan généreux de son bon naturel. La prudence, la peur, lui liaient les mains. Sa mulâtresse surveillait ses moindres actions; il n'ignorait pas qu'elle bondirait comme un tigre sur son passage, s'il tentait de s'en aller en emportant ses richesses. Parfois il était résolu à tout abandonner, à quitter l'Afrique, pauvre comme il y était descendu, plutôt que d'y passer le reste de sa vie. Cette pensée était chassée par une pensée contraire. Sans fortune, comment marierait-il sa fille? A force de plonger dans cet océan de doutes et de contradictions, il s'arrêta à des demi-moyens qui concilieraient tout, pensait-il avec confiance. Il ne vendrait que la moitié de ses propriétés, et il abandonnerait l'autre moitié à sa mulâtresse, en lui jurant toutefois qu'il ne retournait en Europe que pour donner quelques soins à sa santé altérée, qu'il reviendrait si tôt qu'elle serait rétablie.

Katy ne lui donna pas le temps de lui exprimer son projet. Un soir qu'assis devant sa case, il regardait les noirs qui quittaient leurs travaux, pour rentrer dans leurs huttes de paille, elle s'approcha de son banc et elle lui dit en souriant :

— Je sais à quoi vous pensez dans ce moment.

— A quoi donc, Katy?

— A retourner encore en Europe.

— Pour quelques mois seulement; cependant je ne vous quitterais pas sans regret, et il faudrait que j'y fusse forcé.

— Je n'en doute pas. D'ailleurs, vous n'avez pas de famille en

Europe; vous n'y êtes pas entouré de soins comme ici. Si nous vous y accompagnions? qu'en pensez-vous, mon ami?

— Vous ne pourriez pas vivre, Katy, dans le climat si froid de la France.

— Alors vous devriez vous borner à emmener Toby seulement.

— Mais Toby me représentera pendant mon absence.

— Vous retournerez donc bientôt?

— Mais je l'espère bien, dit M. Mathieu, que toutes ces questions importunaient malgré la douceur avec laquelle elles lui étaient adressées.

— En ce cas, ajouta Katy, puisque vous voulez que votre fils vous remplace, je lui achèterai, avec les gourdes et les guinées qui sont dans mon coffre, des terres à cultiver et deux ou trois cents têtes de noirs dont il ira trafiquer à la Jamaïque l'an prochain.

— Nous risquerions encore tout cet argent! s'écria M. Mathieu, surpris de cette proposition. La traite est devenue si difficile!

— Mon ami, reprit Katy avec encore plus de bonté, notre métier est de toujours risquer; nous avons gagné deux millions pour nous; mais notre fils n'a encore rien acquis pour son compte; prêtons-lui cinq cent mille francs, et qu'il travaille, puisque vous ne voulez pas qu'il vive en France de ses revenus. Aviez-vous le projet de faire valoir cet argent en Europe et de l'emporter avec vous dans ce dernier voyage? Si cela vous plaisait.....

— Ce ne serait que tout autant que cela vous conviendrait, Katy.

— Eh bien! vous l'emporterez cette fois.

— Katy, vous ne pensez pas assez à vos intérêts; si je venais à mourir en route, avant mon retour? Non, je n'emporterai que la moitié de cet argent. Il me serait pénible de vous laisser sans ressources.

— Que vous êtes bon! peu m'aurait suffi. Du reste, puisque vous serez bientôt de retour, à quoi bon cette préoccupation? Cependant, puisque cela vous plaît, vous placerez, en deux voyages, cet argent en France.

— Oui, bonne Katy.

— J'ai une grace maintenant à vous demander, mon ami; quand vous serez en France, sachez un peu le rang qu'occupe une famille dans laquelle Toby a remarqué une jeune personne dont il me parle sans cesse. Puisqu'il l'aime beaucoup, pourquoi ne la demanderiez-vous pas pour lui? Votre fils est un homme admirablement beau, et il sera votre unique héritier; il y a lieu de le croire.

—Comment voulez-vous, Katy, que je prenne des informations sur une famille dont vous ne me dites pas le nom seulement?

— La jeune personne s'appelle Mathilde, et sa mère Mme Lussac.

Quand M. Mathieu naviguait sur l'Océan, si on lui eût dit: Les mille noirs qui sont dans la cale de votre vaisseau se sont envolés, il n'eût pas été plus étonné que d'entendre les dernières paroles de sa femme, la signarre.

Il regarda Katy jusqu'au fond des yeux. Elle était calme.

Mais le regard de M. Mathieu, qui n'était pas une réponse, mais une question, avait révélé des abîmes à Katy, qui, prenant la grosse main de M. Mathieu dans la sienne, lui dit :

— Voyons, mon ami, vous avez été jeune, comprenez la jeunesse; faites cela pour votre fils; une fois marié, il n'aura plus de passion, et il sera heureux, et nous le serons aussi.

— J'ai d'autres vues sur lui, répliqua M. Mathieu, et je ne crois pas que votre projet s'y rattache beaucoup. Cependant, je verrai... je pèserai vos raisons, je parlerai à Toby... mais j'ai besoin de repos; nous reprendrons notre conversation demain... un autre jour... quand il vous plaira... Bonsoir, Katy.

— Embrassez-moi donc, s'écria Katy, et pensez à ce que je vous ai dit. Bon sommeil, mon ami.

M. Mathieu s'était à peine retiré dans sa chambre, que Katy courut de case en case, rampa sur une traînée de corps endormis, appelant tout bas : Diane! Diane!

Enfin une vieille négresse lui répondit : Madame, je suis là.

— Bien, suis-moi, Diane, j'ai besoin de te parler.

Diane se leva en silence, marcha sans bruit sur le sable et s'enfonça avec sa maîtresse dans les profondeurs d'un bois de mangliers. Elles allèrent ainsi sans se parler l'espace d'une demi-lieue.

Arrivées au milieu d'un carrefour que la lune éclairait de ses rayons obliques, elles s'assirent toutes les deux dans les hautes herbes, face à face ; et l'esclave attendit que sa maîtresse daignât lui parler. Ses yeux de fée brillaient comme ceux d'un tigre. Elle semblait la personnification de la vieille Afrique, pleine de poisons, de silence et de superstitions.

— Diane! lui dit la signarre en lui passant au cou le riche collier de corail que M. Mathieu avait rapporté d'Europe, c'est toi qui as vengé Julia de l'abandon de son mari.

— Je te comprends, ma fille, répliqua Diane, et j'en ai vengé bien d'autres. Que te faut-il ? des paroles ou des sachets?

— Quelque chose de plus actif et de plus sûr. Sais-tu toujours composer cette liqueur de tamarin que les Européens aiment tant?

— J'en sais distiller une aussi douce que le miel et enivrante comme le rum.

— Et qui va au but?

— Comme une flèche.

— Fais ton œuvre, lui souffla dans l'oreille Katy.

— C'est bien, ma fille. Nous avons ici tout ce qui nous est nécessaire; la lune, les bois de mangliers, et des crocodiles qui dorment dans les mares. Viens voir mon vieil ami.

Katy et Diane firent quelques pas; celle-ci écarta ensuite des joncs plantés au bord d'une eau dormante, et lui montra de son doigt desséché un énorme crocodile couché dans les nénuphars. Maintenant va reprendre ta place et chante pendant que je travaillerai.

Katy s'assit et chanta ainsi que la vieille Diane le lui avait recommandé.

Diane reparut bientôt, et dit à Katy que dans trois jours elle lui remettrait dix flacons de la liqueur de tamarin.

— Et sera-t-elle comme je la désire?

— N'en fais pas l'essai sur toi.

Une heure après Katy reposait auprès de M. Mathieu.

X.

Lorsque M. Mathieu se fut convaincu, par neuf mois de séjour en Afrique, qu'il n'éprouverait aucun obstacle de la part de Katy s'il tentait de partir pour l'Europe avec la moitié de sa fortune, il songea sérieusement à mettre son projet à exécution. Elle s'était montrée si docile, si facile à croire à l'espérance d'un prochain retour, qu'il commençait à regretter de ne lui avoir pas tout simplement manifesté l'intention d'emporter d'un coup avec lui tout ce qu'il possédait. La réflexion pouvait changer plus tard les dispositions de Katy; et cette autre moitié de sa fortune, laissée comme gage de retour, courrait alors grand risque de ne jamais se joindre à la première moitié. Cependant il fut assez généreux pour ne pas la réclamer tout de suite.

Selon son habitude, M. Mathieu devait passer en Europe sur une des nombreuses goëlettes dont il s'était tant servi jusqu'ici pour faire la traite des noirs. Celle qu'il avait destinée à cette dernière traversée était mouillée en rade tout auprès d'un brick de l'état en station sur

la côte pour empêcher le commerce infame par lequel s'était précisément signalée la goëlette de M. Mathieu. Rien ne la désignant cette fois à la justice répressive des lois, elle achevait ses préparatifs de départ avec la plus grande liberté. Sous sa mâture élégante elle laissait échapper son corps svelte et robuste.

M. Mathieu respirait de joie à chaque réparation nouvelle qui rapprochait l'heure du départ. Enfin elle arriva. On embarqua l'eau douce; la goëlette tira au large; elle mettrait à la voile le lendemain, au point du jour.

Un mois avant cet évènement, qui allait séparer M. Mathieu de sa famille de couleur, Katy avait envoyé son fils Toby aux îles du cap Vert, pour faire quelques achats de graines dont elle disait avoir besoin pour sa ferme. Elle avait sans doute mal calculé le temps, car Toby ne se trouva pas là quand la goëlette fut sur le point d'appareiller.

— Je suis fâché, disait M. Mathieu à Katy pendant les quelques heures de la nuit qu'il avait encore à passer avec elle, que Toby soit absent. J'aurais désiré l'embrasser avant de partir.

— Je lui exprimerai ces regrets, répondit Katy, et le pauvre enfant sera encore plus désolé que vous, quoique vous n'ayez pas eu pour lui, avouez-le, toute la bonté d'un père généreux.

— De quelle générosité ai-je manqué?

— Vous savez fort bien qu'il vous a demandé la permission de retourner en France.

— En France! en France! pour s'y marier, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Avec je ne sais qui! avec une femme qu'il a vue une fois. Faire deux mille lieues pour un roman.

— Cependant vous lui aviez promis de l'emmener avec vous, il y a six mois.

— Ma promesse était une défaite. J'espérais qu'avant mon départ il aurait changé d'avis.

— En cela, vous vous êtes trompé, mon ami. L'éloignement et le temps ont accru sa passion. Toby est malade.

— Eh bien! je lui écrirai, dans quelques mois, de venir me trouver en France, si sa conduite avec vous est satisfaisante.

— Dans quelques mois, n'est-ce pas?

— Oui, Katy, mais pensez plutôt à vous que je quitte malgré moi...

— Je n'en doute pas, mon ami; mais puisque nous nous reverrons dans moins d'un an, pourquoi ce chagrin?

— Un an, n'est-ce rien, Katy?

— C'est beaucoup trop, mon ami; mais je me résigne en pensant que ce voyage est indispensable à notre fortune. Vous la mettrez à l'abri de tout accident.

— Je l'espère, Katy.

— Vous êtes un honnête homme et je vous aime, comme femme, autant que je vous respecterais si j'étais votre esclave. J'ai prévu toutes les incommodités du voyage. Vous aurez sous la main, dans un coffre arrangé par moi, chaque objet dont vous vous êtes créé une habitude. Je veux aussi que vous ayez quelquefois, en France, un souvenir de votre famille. J'ai fait emballer avec soin des bouteilles de la liqueur de tamarin que vous aimez tant.

— Merci, bonne Katy. Comment reconnaître ces attentions...

— En revenant le plus tôt que vous le pourrez.

— Ma foi, dit le négrier en lui-même, je commençais à m'attacher à cette négraille-là. Elle est vraiment intéressante.

Katy était charmante, penchée au bord de son hamac et à la clarté de la lumière qui l'éclairait du fond de la case. Elle se balançait en parlant à M. Mathieu; et à chaque balancement elle regardait, par la porte tout ouverte à la fraîcheur de la nuit, si rien ne se montrait à l'horizon au-delà du brick de l'état et de la goëlette en panne pour attendre M. Mathieu.

M. Mathieu s'endormit.

Katy alors sauta du hamac, parut au seuil de la case, et frappa dans sa main.

Diane, la vieille négresse, parut.

— Sont-ils partis? lui demanda Katy.

— Oui.

— Étaient-ils deux cents?

— Oui.

— Criaient-ils bien fort?

— Oui.

— Ont-ils pu être entendus par les gens du brick de l'état?

— A coup sûr.

— Va-t'en.

Katy ne cessa toute la nuit de regarder à l'horizon. Dès que l'aube se fit, elle éveilla M. Mathieu, et lui dit :

— Partez! il est temps; voilà le jour.

Après les plus sincères embrassemens, M. Mathieu quitta le rivage et monta à bord de la goëlette, qui fit voile aussitôt et disparut dans la brume du matin.

— Un qui part! l'autre qui arrive! s'écria Katy en distinguant parfaitement, à peu de distance de la côte, le petit bâtiment sur lequel son fils Toby revenait des îles du cap Vert.

Allons, j'ai du bonheur, murmura presque en chantant la mulâtresse; le vent, qui est contraire à mon mari, hâte l'arrivée de mon fils. Méchant, qui croyez vous jouer de Katy et me traiter comme Aglaé, moi qui ai été votre esclave avant de devenir votre femme; moi qui ai centuplé vos richesses, qui ai supporté pendant dix-huit ans vos caprices! M'abandonner parce que je ne suis plus aussi jeune et parce que je vous ai fait riche! Mais, en vérité, sa goëlette ne file pas mal. Je crois cependant que le brick de l'état irait encore plus vite.

Tandis que Katy s'entretenait ainsi avec elle-même, Toby arriva et courut vers sa mère.

— Toby, lui cria-t-elle dès qu'il fut à la portée de la voix, avez-vous vu votre père en passant?

— Comment! mon père?

— Eh, oui! puisque vous avez passé bord à bord de son navire.

— Quel navire?

— Celui qui s'en va; là, tenez.

— Mon père s'en va?

— Sans doute.

— En Europe?

— En Europe.

— Et il ne m'emmène pas, comme il me l'avait promis?

— Il vous aura oublié. Ce sera pour le prochain voyage.

— Il ne reviendra plus, c'est moi qui vous le dis.

— Pourquoi avez-vous cette pensée?

— C'est une certitude. Oh! n'avoir pas un vaisseau pour le suivre et le couler bas.

— Vous vous emportez, mon fils.

— J'ai une idée. Je vais faire courir ce brick après lui.

— Enfant! Est-ce que l'état se charge de venger les mulâtresses délaissées et les enfans auxquels les pères manquent de parole?

— Vous avez raison; l'infame voyagera en toute sûreté!

— Allez plutôt trouver le capitaine de ce brick et dites-lui : Capitaine, cette goëlette qui part a à bord deux cents noirs qu'elle conduit à la Jamaïque.

— Il ne me croira pas.

— Dites-lui : Vous avez entendu des hurlemens cette nuit, n'est-ce pas? Il vous répondra : Oui. C'étaient les noirs qu'on embarquait, vous lui direz à votre tour : au surplus, allez avec vos gens dans la ferme de M. Mathieu, et vous reconnaîtrez que deux cents noirs sont absens.

— Ma mère! je vous rapporterai cet homme et je vous le jetterai aux pieds comme quand j'ai tué un lion. Adieu!

— Toby! tâchez d'être de retour demain, mon enfant. Nous avons du monde à dîner.

Toby vola à bord du brick; il parla au capitaine, il dut le convaincre. Dix minutes après les voiles s'enflèrent, le vaisseau s'agita, partit, et un coup de canon retentit le long de la plage.

En retombant dans son hamac, Katy murmura : Le fils va tuer le père ou bien le frère épousera la sœur. Diane, apportez-moi un verre de rum.

XI.

L'avance qu'avait la goëlette sur le brick était de cinq lieues au moins, et en mer un pareil avantage est très grand; il est si grand, qu'il faut quelquefois plus de trois jours à un vaisseau d'une marche supérieure pour atteindre le vaisseau poursuivi. Ne sachant pas d'ailleurs qu'elle avait à ses trousses le brick de l'état, la goëlette ne ralentissait pas sa marche; elle profitait, au contraire, de toute sa voilure pour tirer parti du bon vent qui soufflait. Il avait changé depuis quelques heures. La nuit vint, et le brick fut obligé de deviner dans l'ombre les traces du prétendu vaisseau négrier. Au jour, il avait disparu. Alors il fallut soupçonner sa route. On la présuma, et on se dirigera sur des indices. Au bout de trois jours, on crut apercevoir la goëlette. Nouvelles poursuites, nouvelle disparition; les vents variables ayant soufflé plus tôt que de coutume, le brick se trouva entre Madère et les îles Canaries, mais ayant tout-à-fait perdu la piste de la goëlette. Tandis que le capitaine était indécis sur la route qu'il tiendrait, sachant bien que le négrier lui était tout-à-fait échappé, il fut rencontré par une frégate qui allait en Afrique lui porter l'ordre de rentrer en France. Il fit voile sur Brest, sans se soucier autrement de la rage concentrée de Toby, qui maudissait le sort et aurait voulu pourchasser la goëlette jusqu'au pôle.

De Brest, Toby prit la poste pour Paris, où il apprit que la fa-

mille Lussac était partie pour la Provence depuis environ un mois. Il s'y rendit.

XII.

Quand Toby se présenta chez Mme Lussac, il causa aux trois personnes qui étaient réunies au salon d'été une surprise différente. Mathilde pâlit jusqu'aux lèvres, Berton sentit une impression de tristesse et de dépit dont il ne put se rendre compte, Mme Lussac seule se leva avec empressement pour recevoir un jeune homme si profondément gravé, par des actions romanesques, au fond de ses souvenirs de Paris et des charmantes soirées de la Chaussée-d'Antin.

— Monsieur Tristan, s'écria-t-elle, est-il notre voisin de campagne, qu'il a eu la bonté de venir en passant?

— Je mets trop de prix à la faveur de me présenter chez vous, répondit Tristan, pour ne pas vous avouer, madame, que je viens de bien loin pour vous saluer.

— Nous n'avons pas rencontré monsieur Tristan aux réunions d'hiver à Paris.

— Je n'étais pas en France.

— Ma mère oublie, ajouta Mathilde, que nous nous sommes très peu montrées nous-mêmes cette année.

— Vous étiez sans doute en Allemagne? reprit Mme Lussac, entraînée malgré elle à commettre une grave indiscrétion.

— Pourquoi aurais-je été en Allemagne? répondit Tristan en souriant.

— Comme pour continuer le voyage que vous fîtes quand vous courûtes après ce baron allemand, dont vous avez si brusquement arrêté la fuite. Eut-il au moins le temps de se repentir de sa mauvaise action avant de mourir?

Mathilde se leva et sortit.

Tristan se taisait.

— Monsieur, dit Berton en tendant la main à Tristan, vous avez fait preuve d'un noble cœur en punissant ainsi un misérable.

— Je n'ai été que plus adroit, répliqua Tristan en effleurant à peine la main qu'on lui avait offerte. Votre maison de campagne est fort bien, madame; c'est, assurément, la plus jolie des environs.

— J'espère, dit Mme Lussac qui avait à peine compris la diversion qu'apportait son hôte à une conversation peu de son goût, j'espère que vous vous donnerez le temps de justifier vos éloges : on ne vient pas chez nous pour un jour.

— J'habite Marseille ; j'y resterai deux mois encore. Si madame me permet de me présenter quelquefois chez elle, j'userai de cette permission avec toute la discrétion que mérite cette faveur.

— Venez en ami. Mon mari, qui arrivera bientôt, sera enchanté de vous rencontrer ici. Voulez-vous que nous profitions du bean temps qu'il fait pour visiter notre jardin?

— Je suis à vos ordres, madame.

— Demeurez, vous, monsieur Berton, cette chaleur vous incommoderait; Mathilde continuera à vous faire de la musique.

Resté seul, Berton attendit avec une anxiété pénible le retour de Mathilde. Elle rentra bientôt au salon.

— Mon ami, lui dit-elle tout bas, quoique personne ne fût là pour l'entendre, je ne vous ai jamais tant aimé.

Ceux qui savent les irrégularités de la navigation n'auront pas été étonnés d'avoir vu arriver Toby ou Tristan en Europe avant M. Mathieu, qui était pourtant parti le premier. Cet accident est chose si commune, qu'elle mérite à peine une explication.

Depuis huit jours Tristan partageait la société de la famille Lussac, sans avoir obtenu d'autre marque d'intérêt de la part de Mathilde qu'une attention polie. Soit que Mme Lussac ne considérât plus Berton que comme un ami de la maison, soit qu'elle devinât dans Tristan un gendre qui serait plus au goût de son mari, elle eut pour ce dernier une prédilection toute particulière. Il est même probable que, Tristan s'étant ouvert à elle sans détour, elle n'attendait que l'arrivée de son mari pour ratifier ses propres espérances et ses promesses.

Un soir qu'ils allaient se mettre à table, ils virent entrer Narcisse, suivi de trois ou quatre matelots qui ployaient sous le poids des malles et des valises.

— Et mon père? s'écria Mathilde.

— Mon maître me suit, répondit Narcisse.

— Et me voilà, s'écria M. Lussac en tombant dans les bras de sa famille.

Tout à coup M. Mathieu aperçoit Tristan debout et tremblant devant lui.

— Que fait cet homme ici?

— Mon ami, cet homme...

— Cet homme, interrompit M. Mathieu, rouge comme le feu, c'est votre frère, Mathilde, c'est mon fils!

— Vous! ma sœur! Mathilde! Horrible révélation!

Mme Lussac se perd dans les ténèbres de ses doutes.

— Il était temps que j'arrivasse, dit M. Mathieu.

— Monsieur, je me retire.

— Restez, Toby. Cette famille est aussi la vôtre, si vous le voulez. Je redeviens votre père, ici, loin de la femme qui m'avait peint à vos yeux comme un monstre.

Mathilde avait tendu la main à son frère qui la couvrait de baisers.

Mme Lussac s'expliquait enfin la ressemblance extraordinaire de Tristan avec sa fille.

— Il faut que cette journée, ajouta M. Mathieu, finisse comme un roman, puisque les romans vous plaisent tant, madame Lussac. Monsieur Berton, soyez mon gendre.

Berton alla embrasser avec respect M. Mathieu, qui, l'enlevant dans ses bras comme il eût fait d'un enfant, lui dit : Ah ! çà ! maintenant, tâchez d'être un peu plus gai.

— Si nous dînions? ajouta-t-il.

On se mit à table.

Mais comme le repas n'était pas fort animé malgré toutes ces reconnaissances ou plutôt à cause de toutes ces reconnaissances, M. Lussac dit à son noir :

— Narcisse, débouche-moi quelques-unes de ces bouteilles que nous avons rapportées.

— Oui, maître !

Et après avoir fait goûter à sa famille de toutes ces liqueurs exotiques, dont les colonies étaient autrefois si fières, il s'écria :

— Voici de la fameuse liqueur de tamarin ! Il en sera bu par chacun un petit verre à ma santé et à mon bon retour.

Tous les verres s'emplirent.

On se leva pour saluer M. Mathieu, qui porta la liqueur à sa bouche.

Les cinq convives burent en même temps.

Ils tombèrent morts tous les cinq.

LÉON GOZLAN.

UNE

VIE DE POÈTE.

La destinée des poètes m'a plusieurs fois rappelé ce qui se passe à la naissance d'un enfant dans les contes de fées. Quand l'enfant vient au monde, une belle fée descend de son char aérien, s'approche de lui avec un doux sourire, et, déposant un baiser sur son front, le dote des qualités du cœur et des dons de l'esprit. A peine a-t-elle fini de parler, qu'une autre fée paraît. Celle-ci n'arrive pas à grand bruit, sur un char doré; elle ne porte point de diadème sur la tête, point de couronnes de fleurs à la main; elle se cache sous une robe de deuil, elle se glisse dans la demeure où elle n'est pas attendue, elle entre sans qu'on l'invite : c'est la fée du malheur. A la table où elle s'asseoit, son aspect arrête le rire sur les lèvres des convives; et quand elle s'éloigne, ceux qu'elle a effleurés en passant, ceux qui ont vu luire sur eux la lueur sinistre de son regard, se sentent le cœur oppressé, et ne peuvent reprendre leur joie. Le pouvoir de cette fée ne va pas jusqu'à détruire l'œuvre généreuse de celle qui l'a précédée. Elle laisse donc à l'enfant les qualités qu'elle ne peut lui enlever; mais elle jette sur sa route l'obstacle qui fatigue et le péril qui effraie. Elle le condamne aux souffrances de l'ame, aux déceptions amères et aux amers découragemens. Ainsi l'enfant s'en va entre son bon et son mauvais génie, tantôt froissé par la douleur, tantôt soutenu par un noble sentiment de lui-même; parfois portant ses rêves ambitieux vers un but lointain, et parfois courbant avec tristesse la tête sous l'orage inattendu qui le menace. Heureux s'il ne se laisse point arrêter par la fatigue, s'il supporte avec courage le poids de la chaleur et les aspérités de la route! Dans cette destinée du poète, la palme est au bout de la lice.

récolte. Ma mère alla prier cette parente des enchanteurs de vouloir bien l'honorer d'une visite; et quand elle la vit venir, elle la prit par la main, la fit asseoir sur le bord de son lit, et lui servit du café dans sa plus belle tasse. Puis elle lui expliqua ma situation et lui demanda conseil. La magicienne mit ses lunettes sur le bout de son nez, prit ma main gauche, la regarda attentivement, puis la regarda encore, et dit d'une voix solennelle qu'un jour on illuminerait la ville d'Odensee en mon honneur.

Ces paroles de la sibylle dissipèrent toutes les craintes de ma mère. Elle me donna sa bénédiction, et je partis. Je saluai avec enthousiasme les plaines fécondes qui se déroulaient à mes regards, la mer qui s'ouvrait devant moi. Mais quand je fus arrivé au-delà du second Belt, je me jetai à genoux sur le rivage, je fondis en larmes, et je priai Dieu de ne pas m'abandonner. J'entrai à Copenhague avec mes treize écus dans ma bourse et tout mon bagage dans un mouchoir de poche. Je m'installai dans la première auberge qui s'offrit à ma vue, et, comme je ne savais rien de la vie pratique, je me fis servir sans hésiter tout ce dont j'avais besoin. Quelques jours après, j'étais ruiné. Il ne me restait qu'un écu. J'avais été me présenter au directeur du théâtre, qui, me voyant si jeune et si inexpérimenté, ne se donna pas même la peine de m'interroger, et répondit que je ne pouvais entrer au théâtre *parce que j'étais trop maigre*. Il était temps d'aviser aux moyens de vivre, et je passai de longues heures à y réfléchir. Un matin, j'appris par hasard qu'un tailleur cherchait un apprenti. J'allai le trouver. Il me prit à l'essai et me mit à l'ouvrage. Mais, hélas! à peine y eus-je passé quelques heures que je me sentis horriblement triste et ennuyé. Tous mes rêves d'artiste, assoupis un instant par la nécessité, se ranimèrent l'un après l'autre. Je rendis au tailleur l'aiguille qu'il m'avait confiée, et je descendis dans la rue avec la joie d'un captif qui recouvre sa liberté. Je commençais pourtant à comprendre que toutes mes fantaisies poétiques ne me procureraient pas la plus petite place dans les hôtels de Copenhague, et qu'il fallait me chercher un emploi, m'astreindre au travail. Tandis que je m'en allais ainsi cheminant le long de l'*Amagertorv*, et songeant à ce que je pourrais devenir, je me rappelai qu'on avait souvent, à Odensee, vanté ma voix, et il me sembla que c'était là un don du ciel dont je devais savoir profiter. Je m'en allai du même pas frapper à la porte de notre célèbre professeur de musique, Siboni. Je racontai naïvement à la domestique qui vint m'ouvrir toute mon histoire et toutes mes espérances. Elle rapporta fidèlement mon récit à son maître, et j'entendis de grands éclats de rire. Siboni avait ce jour-là plusieurs personnes à dîner chez lui, entre autres Weyse, le compositeur, et Baggesen, le poète. Tout le monde voulut voir cet étrange voyageur qui s'en venait ainsi chercher la fortune, et l'on me fit entrer. Weyse me prit par la main; Baggesen me frappa sur la joue en riant et en m'appelant petit aventurier. Siboni, après m'avoir entendu chanter, résolut de m'enseigner la musique et de me faire entrer à l'Opéra. Je sortis de cette maison avec

l'ivresse de l'ame. Tous mes songes d'artiste allaient se réaliser, la vie s'ouvrait devant moi avec des couronnes de fleurs et des chants harmonieux, et le lendemain, Weyse, qui avait fait une collecte chez ses amis, m'apporta soixante-dix écus. Il m'engagea à me mettre sérieusement au travail, à me chercher une demeure au sein d'une famille honnête, et j'entrai chez une de ces femmes dont Victor Hugo parle dans sa Prière pour tous, une de ces femmes échevelées

Qui vendent le doux nom d'amour.

J'étais si innocent encore, que je ne comprenais rien à son genre de vie. Mais je ne restai pas long-temps dans cette maison. Je perdis un jour ma voix et toutes mes espérances. Siboni voulait que je m'en retournasse à Odensee. Moi, je voulais rester et devenir acteur. J'entrai à l'école de danse du théâtre; je figurai dans quelques ballets. Je remplissais gauchement mon rôle, hélas! et j'étais très malheureux. Je ne gagnais pas plus de six francs par mois, et, dans les jours rigoureux d'hiver, je n'avais qu'un pantalon de toile. Mais j'espérais toujours que la voix me reviendrait. Je voulais être acteur à tout prix, et quand je rentrais dans ma chétive mansarde, je m'enveloppais dans la couverture de mon lit pour me réchauffer; je lisais et je répétais des rôles de comédie. A cette époque, j'avais encore toute la candeur, toute l'ignorance et toutes les naïves superstitions d'un enfant. J'avais entendu dire que ce qu'on faisait le 1er janvier, on le faisait ordinairement toute l'année. Je me dis que, si je pouvais monter le 1er janvier sur le théâtre, ce serait d'un bon augure. Ce jour-là, tandis que toutes les voitures circulaient dans les rues, tandis que les parens allaient voir leurs parens et les amis leurs amis, je me glissai par une porte dérobée dans les coulisses, je m'avançai sur la scène. Mais alors le sentiment de ma misère me saisit tellement, qu'au lieu de prononcer le discours que j'avais préparé, je tombai à genoux et je récitai en pleurant mon *Pater noster*.

Cependant mon sort allait changer; le vieux poète Guldberg m'avait pris en affection. Il me donna les honoraires d'un petit livre qu'il venait de publier; il me fit venir chez lui et m'engagea à lire des ouvrages instructifs, puis à écrire. Mon éducation élémentaire n'était pas encore faite; j'ignorais jusqu'aux règles grammaticales de ma langue, et quand je voulus m'exercer à écrire, j'écrivis une tragédie. Guldberg la lut et la condamna d'un trait de plume. Je me remis aussitôt à l'œuvre, et dans l'espace de huit jours j'en écrivis une autre que j'adressai à la commission théâtrale. Quelque temps après, M. Collin, directeur du théâtre, m'engagea à passer chez lui. Il me dit que ma tragédie ne pouvait être jouée, mais qu'elle annonçait des dispositions, et qu'il avait obtenu pour moi une bourse dans un gymnase de petite ville.

Dès ce moment j'entrai dans la vie sérieuse. J'allais chercher l'instruction dont j'avais besoin; j'allais poser les bases de mon avenir. Jusque-là je n'a-

Mais pour quelques-uns qui persévèrent, combien y en a-t-il qui, se sentant las à moitié chemin, restent là, regardent passer devant eux ceux qui les suivaient, et refusent d'aller plus loin?

Le poète danois dont j'essaie de redire la vie est un de ces hommes qui ont engagé, dès leur jeunesse, la lutte de la pensée contre la fortune, un homme comme Burns et Hogg, que le sort semblait avoir condamnés à vivre obscurément dans un village, et qu'un sentiment instinctif de leur vocation littéraire et une volonté ferme ont entraînés dans le monde des grandes villes. Un jour, à Copenhague, je vis entrer dans ma chambre un grand jeune homme, dont les manières timides et embarrassées, le maintien un peu lourd eussent pu déplaire à une petite-maîtresse, mais dont le regard caressant et la physionomie ouverte et candide inspiraient au premier abord la sympathie et la confiance; c'était Andersen. J'avais un volume de ses œuvres sur une table. La connaissance fut bientôt faite. La poésie est aussi une franc-maçonnerie; ceux qui l'aiment sont liés entre eux d'un bout du monde à l'autre : ils prononcent un mot, ils font un signe, et ils savent qu'ils sont frères. Ceux qui vivent l'un près de l'autre se disent, dans une élégie, leurs émotions de chaque jour; ceux qui se rencontrent sur une terre étrangère se racontent, comme des pèlerins, la route qu'ils ont suivie et les lieux qu'ils ont vus. C'est ainsi qu'après avoir passé un soir plusieurs heures dans une de ces conversations poétiques qui ouvrent le cœur et appellent les épanchemens, Andersen me parla des douleurs qu'il avait éprouvées; et, comme je le priais de me raconter sa vie, il me fit le récit suivant :

« Je suis né en 1805 à Odensee en Fionie. Mes aïeux avaient été riches; mais, par une longue suite de malheurs et de fausses spéculations, ils perdirent tout ce qu'ils possédaient, et il ne leur resta que le douloureux souvenir de leur première condition. J'ai plus d'une fois entendu ma grand'-mère me parler de ses parens d'Allemagne et du luxe qui les entourait. C'était une triste chose que de la voir ainsi s'entretenir des joies de sa jeunesse dans la pauvre demeure que nous habitions. Mon père qui, à sa naissance, semblait destiné à jouir d'un bien-être honorable, fut obligé d'entrer en apprentissage et de se faire cordonnier. Quand il se maria, il était si pauvre, qu'il ne pouvait acheter son lit. Un riche gentilhomme venait de mourir, on avait exposé son corps sur un catafalque; et quelque temps après, ses héritiers vendirent à l'encan tout ce qui avait servi à ses funérailles. Mon père réunit le fruit de ses épargnes, et acheta une partie du catafalque pour en faire un lit de noces. Je me rappelle encore avoir vu ces grandes draperies noires, déjà vieilles, déjà usées, et sillonnées par des taches de cire. C'est là que je suis né. Mon père continuait son état, qui allait tantôt bien, tantôt mal, selon le temps et selon les pratiques. Nous vivions dans un état de gêne presque continuel, mais enfin nous vivions; et le soir, quand l'heure du repos était venue, quand ma mère posait sur la table notre frugal souper, il y avait encore parfois entre nous des heures de gaieté que je ne me rappelle

pas sans émotion. Lorsque je fus en âge de travailler, on me mit dans une fabrique. J'y passais la plus grande partie du jour. Le reste du temps, j'allais à l'école des pauvres. J'apprenais à lire, à écrire, à compter. Un de nos voisins, qui m'avait pris en amitié, me prêta quelques livres, et je lus avec ardeur toutes les comédies que je pus me procurer, et toutes les biographies d'hommes célèbres. Cette lecture éveilla en moi d'étranges sensations. Je levai les yeux au-dessus de l'état de manœuvre auquel j'étais astreint, et il me sembla que je pouvais aussi devenir un homme célèbre. Mon père mourut lorsque j'avais douze ans; je restai seul avec ma mère, continuant mon travail et mes rêves. J'avais une voix d'une pureté remarquable. Souvent, quand je chantais, le maître d'école m'avait loué, et les passans s'étaient arrêtés pour m'entendre. Je m'étais exercé aussi à réciter quelques-uns des principaux passages que je trouvais dans les comédies, et les voisins, qui assistaient aux répétitions et qui me voyaient faire de si grands gestes et déclamer si haut, affirmaient que j'avais d'admirables dispositions pour devenir acteur. Je résolus d'être acteur. Ma pauvre mère, qui n'avait jamais quitté sa ville natale, qui n'avait jamais rêvé pour moi qu'une honnête profession d'artisan, fondit en larmes en apprenant cette nouvelle. Mais je persistai dans ma résolution. J'amassai patiemment shelling par shelling tout ce que je pouvais avoir à ma disposition; et quand je fis un jour la récapitulation de ma caisse, je n'y trouvai pas moins de treize rixdales (environ 35 francs). C'était une fortune, une fortune qui me semblait inépuisable. Je ne songeai plus qu'à partir. Ma mère essaya en vain de m'arrêter. Elle m'avait procuré, disait-elle, une excellente place d'apprenti chez un tailleur. Dans peu de temps, je pourrais gagner un salaire suffisant pour me faire vivre; dans quelques années, je pourrais être premier ouvrier; et qui sait? par la suite, je pourrais peut-être avoir une maîtrise (1). Tous ces rians projets, qui avaient fait plus d'une fois tressaillir de joie le cœur de ma bonne mère, ne me séduisirent pas. J'avais quatorze ans, j'étais seul, je ne connaissais personne au monde capable de me protéger; mais une voix intérieure me disait que je devais partir. Avant de me donner la permission que je sollicitais d'elle, ma mère voulut encore faire une épreuve. Il y avait, dans la ville que nous habitions, une vieille femme renommée à plusieurs lieues à la ronde pour sa science magique. C'était notre sibylle de Cumes, notre Meg-Merrilies; et quoique les bons chrétiens d'Odensee la regardassent comme un peu entachée de sorcellerie, tout le monde pourtant avait recours à elle, et tout le monde parlait d'elle avec une sorte de vénération; car elle pouvait deviner l'avenir par le moyen des cartes, par les invocations mystérieuses qu'on ne comprenait pas. Elle disait aux jeunes filles quand elles devaient se marier, et aux vieillards combien de temps durerait l'hiver, et comment serait la

(1) Les maîtrises avec leurs privilèges existent encore en Danemark comme elles existaient en France avant la révolution de 1789.

vais eu qu'une existence incertaine et hasardée, je devais marcher désormais par un sentier plus ferme. Je le compris, et je remerciai M. Collin avec toute l'effusion d'un cœur reconnaissant. Mais le temps que j'ai passé à cette école, où j'entrais par une faveur spéciale, est celui qui me pèse encore le plus sur le cœur. Jamais je n'ai tant souffert, jamais je n'ai tant pleuré. J'avais dix-neuf ans; je commençais mes études avec des écoliers de dix ans, parmi lesquels je ne pouvais trouver ni un camarade ni un ami. J'étais seul dans la maison du recteur, et cet homme semblait avoir pris à tâche de m'humilier, de me faire sentir à toute heure le poids de ma pauvreté et de mon isolement. Que Dieu lui pardonne d'avoir traité avec tant de barbarie l'orphelin sans défense qui lui était confié! Pour moi, je lui ai pardonné depuis long-temps, et je me souviens sans colère et sans haine qu'il a fait pour moi ce qui me semblait impossible: il m'a fait regretter les jours d'hiver où je gagnais 6 francs par mois, où je n'avais point de feu pour me réchauffer et point de vêtemens pour me couvrir.

Enfin, ce temps d'épreuves passa. Je subis mes examens d'une manière satisfaisante. J'entrai à l'université de Copenhague, et j'y fus noté comme un bon élève. J'avais publié quelques poésies dont on parla dans le monde. Plusieurs hommes distingués me prirent sous leur patronage; plusieurs maisons me furent ouvertes. Je continuai mes études avec calme, avec joie. Je ne savais encore où elles me mèneraient, mais je sentais le besoin de m'instruire. Quand elles furent terminées, OEhlenschlæger, OErsted, Ingemann, me recommandèrent au roi. J'obtins par leur entremise ce que nous appelons un stipende de voyage (*reisestipendium*). Je visitai, en 1833 et 1834, l'Allemagne, la Suisse, la France, l'Italie, étudiant la langue, les mœurs, la poésie des lieux où je passais. Maintenant, me voilà bourgeois de Copenhague. Je n'ai ni place, ni pension. J'écris dans une langue peu répandue et pour un public peu nombreux; mais tôt ou tard les romans que j'écris s'écoulent, et Reitzel, le libraire, me paie exactement. Souvent, quand je regarde les jolis rideaux blancs qui décorent ma chambre de Nyhavn et les livres qui m'entourent, je me crois plus riche qu'un prince. Je bénis la Providence des voies par lesquelles elle m'a conduit et du sort qu'elle m'a fait. »

Dans l'espace de quelques années, Andersen a publié plusieurs ouvrages qui lui ont assuré une place honorable parmi les écrivains de Danemark. Il est jeune encore; il a compris le besoin d'étudier pour écrire, et ses dernières poésies, ses derniers romans, annoncent un progrès. Comme romancier, il ne manque pas d'une certaine faculté d'invention. Il a tracé avec bonheur des caractères assez originaux, des situations vraies et dramatiques. Il sait observer, il sait peindre, et jeter sur toutes ses peintures un coloris poétique. Il a surtout le grand talent de pénétrer dans la vie du peuple, de la sentir et de la représenter sous ses différentes faces. Son *Improvisateur* est un tableau vif et animé d'une existence aventureuse d'artiste au milieu

de la nature italienne, au milieu d'une populace ignorante et passionnée, au milieu des ruines antiques, des magnifiques scènes de la campagne de Rome et des environs de Naples. Son roman qui a pour titre : *O. T.* est une peinture un peu moins animée, mais non moins attrayante des sites de la Fionie, des mœurs danoises. Ces deux romans représentent très bien le contraste des deux natures du Midi et du Nord. Le premier a toutes les teintes chaudes d'un paysage napolitain ; le second a plus de repos et des nuances plus tendres. Il ressemble à une de ces plaines de Danemark qu'on voit en automne éclairées par un beau soleil, et ombragées çà et là par quelques rameaux d'arbres qui commencent à jaunir. Le style d'Andersen a de la souplesse et de l'abandon, mais il pourrait être plus ferme et plus concis.

Comme poète, Andersen appartient à cette école mélancolique et rêveuse qui préfère aux grands poèmes les vers plaintifs, sortis du cœur comme un soupir, et les élégies d'amour, composées dans une heure d'isolement. Il a essayé d'écrire quelques pièces humoristiques ; mais il nous semble que sa muse ne sait pas rire, et qu'elle s'accommode mal de ce masque d'emprunt qu'il a voulu lui donner. Sa vraie nature est de se laisser aller aux émotions du cœur et de les dépeindre avec naïveté ; sa vraie nature est de s'associer aux scènes champêtres qu'il observe. Il est poète, quand il chante les forêts éclairées par un dernier rayon du crépuscule, les oiseaux endormis sous la feuillée et la douce et vague tristesse qui nous vient à l'esprit dans les ombres du soir (1). Il est poète, quand il représente la vie comme une terre étrangère où l'homme se sent mal à l'aise et aspire à retourner dans sa lointaine patrie (2); il est poète, surtout quand il chante, comme les lakistes, la grace, l'amour et le bonheur des enfans. Car sa poésie est élégiaque, tendre, religieuse, mais parfois un peu trop molle, trop négligée et trop enfantine. Je choisis, dans le dernier recueil qu'il a publié (3), une élégie que bien des mères n'ont pas lue sans en être attendries. Elle ressemble à une autre élégie fort connue de M. Reboul de Nîmes. Les deux poètes se sont rencontrés de loin, sans se connaître.

L'ENFANT MOURANT.

Ma mère, je suis las et le jour va finir.
Sur ton sein bien-aimé laisse-moi m'endormir.
Mais cache-moi tes pleurs, cache-moi tes alarmes.
Tristes sont tes soupirs, brûlantes sont tes larmes.
J'ai froid. Autour de nous regarde : tout est noir;
Mais lorsque je m'endors, c'est un bonheur de voir
L'ange au front rayonnant qui devant moi se lève,
Et les rayons dorés qui passent dans mon rêve.

(1) *Aftendamring*.
(2) *Hiemvee*.
(3) *Samlede Digte*, 1 vol. in-8o.

N'entends-tu pas des chants, des chants harmonieux,
Tels qu'un jour nous devons en écouter aux cieux?
L'ange est à nos côtés; il m'appelle, il m'attire.
Je l'entends qui me parle et je le vois sourire.
Je vois de tous côtés d'admirables couleurs:
C'est l'ange aux ailes d'or qui me jette des fleurs.
Dans ce monde, ma mère, aurai-je aussi des ailes?
Ou bien faut-il mourir pour les avoir si belles?

Pourquoi me presses-tu tristement dans tes bras?
Pourquoi ces longs soupirs que je ne comprends pas?
Pourquoi ces pleurs ardens sur ta joue enflammée?
Oh! tu seras toujours ma mère bien-aimée.
Mais je t'en prie encor, ne pleure pas ainsi.
Si je te vois souffrir, hélas! je souffre aussi.
J'ai mal, et la douleur assoupit ma paupière.
Adieu. L'ange m'embrasse. Adieu, ma pauvre mère!

X. Marmier.

Critique Littéraire.

MAUPRAT,[1]
Par George Sand.

Le nouveau livre de George Sand est la meilleure réponse que l'auteur pût faire à ceux qui lui reprochent de n'écrire en vue d'aucun système, d'aucune idée. Tout esprit, le moins du monde habitué aux déductions logiques, reconnaîtra que *Mauprat* est la continuation naturelle de la pensée qui a inspiré les précédens ouvrages de George Sand. Qu'est-ce, en effet, qu'*Indiana* et *Valentine*, sinon une double protestation contre la lâcheté et l'égoïsme qui rongent la société? Qu'est-ce que *Lélia*, sinon la personnification du découragement et de l'impuissance? Qu'est-ce que *Jacques*, sinon le symbole de la résignation? Ces trois idées, nul n'oserait le contester, découlent rigoureusement l'une de l'autre. Rien n'est plus aisé à comprendre que l'engourdissement d'une ame épuisée par la colère, lorsqu'elle a long-temps et inutilement demandé justice, et pleuré. Mais, comme l'engourdissement n'est pas la mort, rien aussi n'est plus aisé à comprendre que le réveil terrible qui doit suivre. Après *Jacques* vient donc *Leone-Leoni*, c'est-à-dire l'homme qui, fatigué de n'avoir trouvé nulle part un remède à sa souffrance, en appelle à la révolte, dans son désespoir. Et comme la révolte n'est pas le dernier mot du progrès, ni le secret du bonheur, vient enfin *Mauprat;* magnifique poème au fond duquel, pour qui sait l'y surprendre, se trouve le mot de l'énigme proposée à notre siècle et commentée par l'auteur lui-même depuis *Indiana* jusqu'à *Jacques*. *Mauprat* est donc évidemment une conclusion.

Mauprat, Patience, l'abbé Aubert, c'est-à-dire l'élément aristocratique, l'élément démocratique et l'élément religieux se trouvent en présence dans le livre de George Sand. A eux trois, ces personnages symboliques résu-

(1) 2 vol. in-8°, chez F. Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

mant la société tout entière, c'est de leur fraternisation (1) ou de leur haine que dépendent le salut ou la ruine de la société, à cette heure; aussi est-ce entre eux seuls que va se débattre la question.

Mauprat, rejeton d'une famille illustre par sa fortune et par ses titres, est arrivé à sa vingtième année sans avoir rien appris. L'étude et la réflexion lui sont également étrangères. Il sait que le nom qu'il porte est un nom ancien, dont quelques parchemins, rongés par le temps, rendent témoignage; il sait que le château de ses aïeux est salué avec un respect mêlé de terreur par l'homme du peuple qui passe; il sait que les laboureurs ouvrent, à la sueur de leurs fronts, le sol rebelle, pour satisfaire aux moindres caprices d'une caste privilégiée dont il fait partie; mais sa science ne va pas plus loin. Quels droits a-t-il, lui, jeune homme, à la supériorité sociale dont il jouit? Pourquoi, à lui, qui mène une vie oisive et inutile, est-il accordé une si grande part des joies et des plaisirs de ce monde, tandis que la douleur et la misère sont les inséparables compagnes du travailleur? Combien de temps pourra durer encore une si injuste répartition des biens de la terre? C'est ce dont Mauprat ne songe point à s'inquiéter. Équitable ou non, impie ou non, la loi qui met le pauvre sous les pieds du riche est en vigueur, et Mauprat en recueille les bénéfices. Que d'autres, meilleurs que lui, pleurent des larmes de sang tandis qu'il chante ou qu'il s'enivre, peu lui importe! Il est impossible, pense-t-il, que les choses se passent différemment. Sans doute, Mauprat eût pu arriver, par la méditation, à comprendre que la tyrannie, si solide qu'elle soit en apparence, ne saurait être éternelle; l'histoire, s'il l'avait consultée, lui eût montré bien des pages rouges, et il aurait pu se convaincre de l'instabilité des droits usurpés. Mais le passé, pour Mauprat, est une lettre morte, dont son égoïsme contribue encore à obscurcir le sens.

Et comme l'orgueil procède ordinairement de l'ignorance, Mauprat est orgueilleux. Habitué, dès l'enfance, à se glorifier de son origine, il a pris au sérieux les ridicules jongleries de ses pareils; il s'est fait à l'admiration de soi-même comme à un vêtement. Il a toute confiance en ses facultés et en ses forces. Le sang qui coule dans ses veines, il n'en doute pas, est plus pur, plus généreux, plus ardent que celui du vulgaire; ses instincts, quels qu'ils soient, sont plus nobles; ses goûts, plus élevés. Convaincu de l'infaillibilité souveraine de son intelligence, comme de la précocité de sa sagesse, il professe le plus absolu mépris pour les conseils de l'expérience. Le menton couvert à peine d'un léger duvet, il accueille avec un dédaigneux sourire les réflexions austères des vieillards. Personne, même parmi ceux qui l'ont vu naître et qui le chérissent, n'a pu prendre un salutaire empire sur lui. S'il aimait quelqu'un, soit sympathie naturelle, soit reconnaissance; s'il connaissait le bonheur des intimes épanchemens, des mutuelles confidences, son état ne serait peut-être pas désespéré. Malheureusement, Mauprat

(1) Le mot fraternité n'ayant pas le sens nécessaire à notre pensée, nous croyons pouvoir oser ce néologisme.

n'aime personne. Sa morgue insolente mettant une infranchissable barrière entre lui et ceux qu'il traite d'inférieurs, sa vanité puérile tenant éloignés ceux de ses égaux qu'animent des idées moins absurdes, il demeure isolé dans sa propre adulation. Plus il va et plus il s'exagère son importance personnelle, plus il se persuade que tout doit plier devant son aveugle volonté. Le dédain qu'il a pour les hommes et pour les choses augmentant avec l'âge, il finit par se croire sérieusement un être à part dans l'espèce humaine, et devant qui le monde se devrait mettre à genoux.

De l'amour-propre stupide à la méchanceté la distance n'est pas grande. Une fois arrivé aux limites extrêmes de l'orgueil, on ne saurait échapper à aucune sorte de dépravation. Au souffle flétrissant de l'égoïsme s'effeuillent bien vite les sentimens humains que tout jeune homme a d'abord dans l'ame. Ainsi de Mauprat. A mesure qu'il se grandit dans sa propre estime, il étouffe en lui la pitié pour les souffrances des autres, comme une vertu niaise et incompatible avec l'éclat du rang. Il se tient en garde contre la sensibilité involontaire. Il se dessèche le cœur résolument. Une mère en larmes, implorant la compassion publique pour l'enfant suspendu à ses mamelles épuisées, trouverait Mauprat sans émotion, sans entrailles. Et même, tant sont rapides les progrès du vice! il éprouve parfois une joie sauvage à repaître ses yeux des infortunes qu'il coudoie. Bien plus, il les excite, il les provoque. Le mal devient ses délices. Fatigué du désœuvrement auquel il est autorisé par sa naissance, il veut se désennuyer à tout prix. Fallût-il, pour atteindre ce but, incendier la chaumière du pauvre, porter le trouble ou la ruine dans une famille paisible, ravager les moissons mûres, Mauprat n'hésiterait pas. Il ne reculerait pas même devant le meurtre. Torturer ceux qui sont faibles et sans défense, quel passe-temps plus doux pour le méchant!

Patience, en un point, ressemble à Mauprat. Il n'a aucune idée de ce qui s'est passé dans le monde. Privé, faute de quelque argent, des bienfaits d'une instruction primaire; obligé, plus tard, d'user son corps à des travaux rudes, il est arrivé à la virilité sans avoir jamais eu l'occasion de cultiver son esprit. Mais, bien que l'étude lui ait manqué, bien qu'il ne lui ait pas été donné de puiser la science dans les livres, Patience n'en est pas moins une intelligence supérieure et éclairée. L'éducation que la société lui refusait, il l'a demandée à la nature. Il ne sait pas, sans doute, le nom des hommes qu'ont illustrés la philosophie, la poésie ou la guerre; comme Mauprat, il ignore l'histoire des nations et des idées, il ne connaît rien aux intérêts divers qui se disputent l'empire; mais il a sur Mauprat l'avantage de la méditation, et, par là, bien des mystères lui sont dévoilés. Pendant que Mauprat, à la clarté des bougies, rêve des lendemains toujours plus dissolus que la veille, Patience, couché dans les hautes herbes, se repose des fatigues du jour en admirant le ciel lumineux. Il interroge mélancoliquement les nuages et les fleurs. Il écoute la voix des ruisseaux de la plaine et des hêtres de la colline. Sereine et non engourdie par le vice, purifiée par le travail, au

contraire, son ame, sur les ailes d'une conscience irréprochable, monte aisément jusqu'à Dieu. Dans ces courtes heures d'extase solitaire, Patience apprend plus de choses que tous les livres n'en sauraient contenir. Nouveau Moïse devant le buisson ardent, il voit la sagesse éternelle face à face. Qu'est la vaine science des hommes auprès de la sienne? Ignorant sublime! entre les docteurs les plus superbes et lui, il y a la distance du doute à la révélation.

Comme toutes les ames d'élite, qu'un contact impur n'a pas ternies, ce que Patience aime surtout, c'est le bien. Amant désintéressé de l'égalité, qu'il comprend à sa manière, l'injustice lui fait horreur. Il ne se plaint pas de ce que son existence est condamnée à un labeur sans terme; il n'envie pas le sort de ces favoris de la fortune qu'il voit passer près de lui couverts d'or et de diamans; il n'échangerait même pas sa destinée contre la leur, à tout prendre; mais il ne s'en demande pas moins quelle distance assez grande sépare les hommes, pour que les uns, les plus méchans quelquefois, aient sur les autres l'avantage de l'opulence et du loisir. Philosophe naïf et religieux, il n'a pas besoin de s'appuyer sur de puérils argumens d'école pour apercevoir, dans l'oisiveté et la sécurité transmises, une violation flagrante du droit naturel. Son instinct lui dit que l'asservissement de la moitié laborieuse de l'humanité à la moitié fainéante a dû s'opérer par la force brutale ou par la ruse, et que s'y résigner lâchement serait impie. L'assassinat d'Abel par Caïn prenant ainsi, à ses yeux, un sens symbolique, il se confie en Dieu. Homme du peuple, il souffre de la misère où sont réduits ses compagnons d'infortune; il les plaint, il pleure sur eux, mais il espère. L'avenir, pour lui, s'éclaire de jour en jour. Il a vu souvent les vautours impitoyables frappés, au milieu des airs, par le plomb du chasseur; il a vu les chênes les plus vigoureux déracinés par l'orage, et il a compris que l'orgueil, tôt ou tard, trouve son châtiment.

En attendant l'heure d'une vengeance éclatante, Patience accomplit courageusement la tâche qui lui est imposée. Il sillonne en silence le champ du riche. Il arrose de sa sueur féconde une semence dont il ne se nourrira pas, des arbres touffus qui n'ombrageront pas même sa tombe. Quelque chose le soutient dans ses passagères défaillances, la bonté de sa cause et la foi. S'il se soumet, sans murmure, aux traitemens iniques, s'il subit avec un sourire les nécessités de sa condition sévère, ce n'est pas qu'il fléchisse ou qu'il tremble; c'est qu'il connaît la légitimité de sa colère et qu'il a raisonné son indignation. La haine qu'il nourrit contre l'injustice ne saurait déplaire au juge suprême; c'est une haine sainte, un devoir. Aussi Patience se garde-t-il d'en laisser échapper la moindre étincelle. Il l'attise, au contraire, avec vigilance, comme un foyer dont la flamme doit bientôt jaillir.

L'abbé Aubert, prêtre catholique, se sépare pourtant de Rome par certains côtés. Doué d'une ame d'apôtre, l'abbé Aubert, après bien des années passées à l'ombre de la croix et dans la prière, s'est mis à douter s'il marche dans le bon chemin. En prêtant une oreille attentive aux clameurs du dehors, il a compris que l'église n'est en péril que pour avoir méconnu son ori-

gine. Peu à peu, et par une méditation persévérante, la cause du mal lui a été démontrée. Il s'est convaincu de la différence profonde qui existe entre la morale catholique et la morale chrétienne, et il s'est retourné, tout en pleurs, vers le Calvaire. Depuis la crèche jusqu'au mont des Oliviers il n'a vu, dans la vie de son divin maître, qu'une condamnation des doctrines prêchées par la moderne orthodoxie. Dans le discours sur la montagne, dans les paraboles, dans les adieux de la cène, rien qui motive, à ses yeux, le dogmatisme envahissant des successeurs de saint Pierre. Qu'est devenue cette humilité recommandée aux disciples comme la vertu la plus méritoire? Qu'est devenu le dévouement au prochain, cette base admirable de la religion du Christ? Préceptes oubliés par désuétude! L'intolérance, l'égoïsme, l'ambition, voilà ce qui a remplacé l'humilité et le dévouement. Aussi, reculant devant la responsabilité d'une altération si coupable, l'abbé Aubert, tout en demeurant, crainte du scandale, soumis à la loi catholique, a repris l'Évangile pour guide unique et pour appui.

Il s'éloignera désormais de ces faux croyans pour qui la croix est une arme, et qui font de la religion un moyen. Tout entier à sa mission pacifique, il laissera le sacerdoce, déconsidéré par sa propre faute, s'enfoncer de plus en plus dans les voies tortueuses où l'esprit d'intrigue l'a égaré. Par sa vie, par ses paroles, par ses œuvres, il s'efforcera de défendre la sainte cause compromise, de lui rendre son prestige, de la faire aimer et servir encore par ceux qu'une animosité peu clairvoyante en avait détachés. Humble de cœur, prêt à tous les sacrifices, il prouvera que l'Évangile ne peut pas être condamné comme les interprétations sacriléges qui s'y substituent, et que le mépris dont on accable justement quelques ministres indignes ne doit pas rejaillir jusque sur l'autel. Uniquement préoccupé des devoirs que le caractère de prêtre impose, il partagera son pain et son manteau avec ceux qu'atteignent le froid ou la faim; il prêchera la commisération et le renoncement, mais par l'exemple; il consacrera son existence, enfin, à la pratique exclusive de l'abnégation.

Une chose le trouble, pourtant, dans l'accomplissement de sa tâche austère, le progrès de certaines idées sur la tendance desquelles il n'a pas de donnée précise. Le fantôme de la philosophie l'épouvante. N'ayant pas approfondi la question, il prend pour une impiété gratuite ce besoin de rénovation dont notre époque est travaillée. Il a renié, il est vrai, les principes d'une théocratie turbulente et avide, mais c'était pour remonter à la grande source du Golgotha; et cependant, il voit chaque jour que le siècle s'en éloigne davantage. Chaque jour il remarque chez les hommes un symptôme plus alarmant pour la foi. Hier, la colère; aujourd'hui, l'indifférence; l'athéisme, peut-être, demain. Dans cet éboulement des croyances, l'abbé Aubert n'aperçoit que ruine et néant. Selon lui, le dernier mot de l'humanité, c'est le christianisme; les ténèbres sont au-delà. Il réprouve donc sincèrement toutes les tentatives de l'analyse. La civilisation, la liberté, avec la signification nouvelle qu'on leur donne, sont des paroles de trouble et de

discorde pour lui. Animé d'une conviction d'autant plus inébranlable qu'elle est moins réfléchie, il ne consent pas à regarder Jésus comme un homme, l'Évangile comme une loi qui puisse être élargie et développée. Certain, au reste, que ce qu'il nomme l'impiété ne prévaudra pas; rassuré sur l'avenir de la religion par le Christ lui-même, il assiste en gémissant au travail de la réforme sociale. Dans sa pensée, l'heure où nous sommes est une heure de crise à laquelle Dieu nous condamne pour nous punir.

Mauprat, Patience, l'abbé Aubert, étant en présence, que va-t-il arriver? Tous trois (l'abbé Aubert à un degré moindre, sans doute, mais positif), tous trois défendant, chacun de son côté, un intérêt évidemment hostile aux deux autres, n'est-il pas impossible d'espérer une conciliation? L'orgueilleux Mauprat consentira-t-il jamais à prendre la main calleuse de Patience, à élever un paysan jusqu'à lui? Patience, de son côté, consentira-t-il à maîtriser plus long-temps sa colère et à ne pas se venger? L'abbé Aubert, malgré son zèle apostolique, n'évitera-t-il pas la présence de Mauprat, ce mauvais riche moderne? et ne se scandalisera-t-il pas des idées progressives de Patience, faux prophète, à ses yeux? Oui sans doute, et voilà pourquoi une lutte est inévitable; lutte terrible et dernière où la force brutale décidera. L'abbé Aubert refusant d'entrer en lice, Mauprat et Patience devront se livrer un combat mortel, que ne saurait empêcher aucune puissance humaine. Pour que la paix fût rétablie entre les rivaux, solide et durable; c'est-à-dire pour que l'élément aristocratique, l'élément démocratique et l'élément religieux en vinssent à contracter une définitive alliance, il ne faudrait rien moins que l'intervention céleste de l'amour. Oui, l'amour seul, adoucissant les mœurs farouches de l'un, calmant l'irritation de l'autre, pourrait faire deux frères de Patience et de Mauprat. Par l'amour, l'abbé Aubert arriverait à comprendre que la charité est une vertu transitoire, et qu'après la fraternité en Dieu, il y a quelque chose de plus grand, de plus saint encore, l'égalité sur la terre devant la loi du travail. Eh bien! voilà précisément l'idée qu'a conçue et réalisée George Sand dans son nouveau livre. Le quatrième personnage que l'auteur de *Mauprat* a mis en scène, Edmée, est la personnification de l'amour.

Edmée réunit toutes les qualités les plus capables de plaire. Jeune, belle, douée d'une sensibilité exquise, et, en même temps, d'une fermeté peu commune, elle exerce sur ceux qui l'approchent une véritable fascination. Le jeune homme qui l'a une fois entrevue la revoit dans ses rêves; le philosophe qui l'écoute oublie qu'elle est femme, et se demande d'où peut venir à cette enfant tant de sagesse et de raison; le vieillard qui la caresse éprouve un délire involontaire et se sent rajeunir. Chez quelques jeunes filles, la beauté physique est un voile qui cache la stérilité de l'esprit ou la sécheresse du cœur; chez Edmée, toutes les perfections marchent ensemble; le visage ne masque pas l'ame, il la traduit. Ami ou amant, celui pour qui Edmée voudra consentir à un échange de sympathie n'aura pas le désenchantement à craindre; son attachement trouvera sans cesse de nouveaux motifs de

croître et de se fortifier. Jamais, lassé d'une contemplation muette, il ne pourra se plaindre, comme Pygmalion, de n'avoir à ses côtés qu'une statue, car Edmée est au-dessus de tous les rêves, au-dessus de toutes les illusions! Et ce qui achève encore de faire d'Edmée une créature digne des plus religieux hommages, c'est son angélique bonté. Edmée ne songe qu'au bonheur de ceux qui l'entourent. Elle est toujours prête à essuyer l'œil qui pleure. Elle a d'ineffables consolations pour les cœurs blessés, et les souffrances du corps la trouvent également dévouée. La générosité, l'indulgence, respirent dans ses paroles où ne perce jamais la moindre ironie. Elle défend ceux qu'on attaque en sa présence, et réclame pour eux la pitié, s'il est impossible de leur accorder davantage. Celui que le monde repousse est sûr de trouver dans Edmée une ame disposée à tout comprendre, à tout excuser. Edmée s'étonne que les hommes soient ennemis les uns des autres au lieu de se traiter en frères, et son ambition la plus haute serait de ramener la paix au milieu d'eux. Placée entre Mauprat et Patience, elle profite donc de l'affection qu'elle a su leur inspirer pour briser les obstacles qui les séparent. Aidée par l'abbé Aubert, dont elle éclaire la conscience trop aveugle, elle n'est pas long-temps à fléchir Patience. Tout en avouant que, du côté des travailleurs, se trouvent le bon droit et la justice, elle exhorte Patience au pardon. Elle apaise insensiblement ce cœur gros de colère, et substitue à la haine violente qui l'anime une volonté généreuse d'oublier le passé. En même temps, usant de l'empire que ses charmes lui ont donné sur Mauprat, elle travaille à dompter l'orgueil féroce du jeune homme. Elle lui montre ce qu'il y a de beau et de grand dans le caractère de ce Patience qu'il exploite et qu'il méprise. Elle lui révèle une à une les qualités admirables qui distinguent l'homme du peuple, et les services réels qu'il rend au riche sans que le riche lui en tienne compte. Quand Mauprat s'est confessé coupable, Edmée lui dit que le meilleur remède aux fautes commises, c'est l'expiation. Mauprat se soumet, et, après quelques mois d'une souffrance acceptée sans murmure, Edmée le pousse dans les bras de Patience déjà ouverts pour le recevoir.

On nous reprochera, sans doute, de nous être inquiété trop exclusivement du mérite philosophique de *Mauprat*, et de n'avoir pas insisté sur l'exécution. Nous avons à cela une réponse toute prête : c'est que nous mettons l'idée au-dessus de la phrase. A l'heure présente, il importe, c'est notre conviction, de donner un peu de jour et d'air à la pensée, trop long-temps sacrifiée à la forme. D'ailleurs, pour ceux que le côté plastique de l'art occupe seul, nous dirons que les diverses parties du nouveau livre de George Sand ne sont peut-être pas disposées avec toute la régularité désirable. Deux ou trois épisodes, le voyage de Mauprat en Amérique, entre autres, pourraient être retranchés sans nuire à la clarté du poème et à l'intérêt. Ne voilà-t-il pas, pour les Cerbères de la littérature, un bel os à ronger !

J. Chaudes-Aigues.

BULLETIN.

Nous avons quinze jours encore devant nous, pendant lesquels il sera permis de ne parler que d'une seule chose, qui domine toutes les affaires du moment, c'est l'intérêt des élections. *Diversité* n'est plus la devise ni de la presse, ni du public, et l'on a quelque chance, nous l'espérons, de ne contrarier personne, en reprenant toujours ce thème, sur lequel il peut s'exécuter, du reste, bien des variations. Une sorte de variété, dans ce sujet uniforme, naîtra de l'incertitude même qui planera, jusqu'au dernier moment, sur un grand nombre de candidatures. D'une semaine à l'autre, les prévisions se modifient, et telle section du parlement, qui semblait à tout le monde, il y a huit jours, devoir se fortifier dans la prochaine épreuve électorale, en sortira, d'après les probabilités nouvelles, avec le même nombre de représentans, c'est-à-dire affaiblie, par cela même qu'elle ne sera pas plus forte. Le parti légitimiste est réservé à cette destinée flottante, et il n'y a rien là de surprenant; si enraciné qu'il puisse être dans le sol par la grande propriété, qui est, pour la majeure partie, en son pouvoir, il trouve moyen de ne vivre qu'à la surface du pays et ne se mêle, en aucun lieu, aux mœurs, aux opinions, aux besoins les plus sacrés des populations inférieures. Aussi qu'arrive-t-il à cette petite faction? Ses chances de la veille, elle les perd le lendemain; elle ne saurait annoncer d'une manière un peu certaine, à huit jours de distance, quelles espérances raisonnables elle peut concevoir, et le ministère est incapable lui-même de prédire jusqu'à quel point il aura le droit de la dédaigner, comme élément imperceptible, lorsqu'il formera en dehors d'elle ses combinaisons parlementaires. Tout récemment, selon les plus sûres informations, on croyait, et nous avions dit que le parti légitimiste, malgré la déroute de quelques-uns de ses députés de la dernière législature, était appelé à compter, par de nouvelles accessions, plus nombreuses que ses défaites, douze voix de plus dans la chambre de 1837. La roue a tourné, et on affirme, aujourd'hui, que le parti n'aura pas autant de bonheur dans la loterie qui est ouverte; il n'y a d'infaillible que ses défaites, et les succès qui devaient les réparer deviennent chaque jour plus hypothétiques. Il aura probablement les voix qu'il

avait, et rien de plus : telle est la prédiction qui est en faveur à l'heure présente. Parmi les députés que le comité Berryer ne sauvera pas, il faut ajouter, à ceux que nous avons déjà désignés, M. d'Hautpoul de Montpellier, M. Grasset de Pézenas, M. Bernardi de Carpentras, M. Calemard-Lafayette, qui se présente de nouveau dans la Haute-Loire, où il avait été nommé, il n'y a pas long-temps.

Le nom de M. Calemard-Lafayette ne passera pas cette fois devant nous sans une apostille. Nous ne savons ce qu'il a fait au clergé, mais le clergé le repousse, et c'est une grande force de moins pour un légitimiste ; car quelle puissance, je vous prie, réelle et vivante de notre société renouvelée, un légitimiste peut-il représenter maintenant à la chambre, si ce n'est le clergé ? Un député légitimiste, dans les circonstances actuelles où la légitimité royale se résigne à son exil, en se réservant pour des temps meilleurs, qu'est-ce autre chose qu'une espèce de *vidame?* L'évêque du Puy ne veut pas apparemment de M. Calemard-Lafayette pour vidame ; et notez que l'évêque du Puy s'appelle M. de Bonald. L'anathème d'un Bonald, qui porte la crosse au lieu de manier la plume, et dont les écrits sont des mandemens, quel terrible poids sur la tête d'un fidèle ! Le pieux évêque a lancé contre le candidat légitimiste de la Haute-Loire une manifestation écrite qu'on ne sait comment nommer, lettre pastorale, mandement, ou circulaire électorale. Ce n'est pas, certes, une homélie. Sainte mère Eglise ! quel si gros péché a commis M. Calemard-Lafayette? La révolution de juillet aurait-elle décidément converti à sa cause un pontife du nom de Bonald ?

Il y a eu quelque chose de plus grave encore, ces jours-ci, contre les légitimistes, que la manifestation individuelle de l'évêque du Puy, c'est la lettre de M. de Châteaubriand, brève et simple lettre d'un homme sans autre mission que celle qui procède d'une renommée immense et d'une loyauté noblement condamnée à se montrer toujours chevaleresque. M. de Châteaubriand n'ira pas au scrutin qui va s'ouvrir, ni comme électeur, ni comme éligible ; du reste, il laisse chacun libre d'agir selon sa propre inspiration, il le croit du moins, ou il le dit ; mais son exemple a plus d'autorité qu'il ne paraît en revendiquer, et nous ajouterons qu'il le sait et s'en glorifie. Beaucoup de légitimistes, dit-on, éclairés par ce trait de lumière qu'a fait briller à leurs yeux un illustre solitaire, retiré sur la montagne, interpréteront comme lui les devoirs de la conscience. D'autres, moins scrupuleux, ne se croiront pas obligés, par ce grand exemple isolé, au même respect religieux pour la sainteté du serment. Il y a division plus que jamais dans le camp des fidèles que la *Gazette de France* a entrepris de discipliner ; or, qui ne sait ce qui a été prédit à tout royaume divisé contre lui-même? Malheur surtout aux petits royaumes qui sont désunis ! M. de Châteaubriand, au moment même où il nous assure, entre autres choses, qu'il n'est pas allé à Saint-Malo voir sa tombe, a bien l'air d'un homme qui va assister aux funérailles de son parti, et l'aider à descendre dans la sépulture à travers une dernière convulsion.

Quel sera le caractère du mouvement électoral qui se prépare ? Il est plus facile de dire ce qu'il ne sera pas. Il ne sera pas légitimiste, il ne sera pas non plus républicain ou radical. Ces deux points assurés, le ministère, avec un désintéressement personnel dont quelques amis moins sincères que nous le féliciteront peut-être, paraît ne s'être guère inquiété de demander

aux élections une majorité qui lui appartînt en propre et qui ne pût jamais appartenir aux hommes impopulaires qu'il a remplacés, et qu'il pouvait si aisément faire oublier. Son excuse, sa gloire même, aux yeux de ceux qui conçoivent un ministère sans ambition ardente et sans cet amour du pouvoir qui aide à conserver le pouvoir long-temps, c'est d'avoir pensé, avant tout, à composer une majorité dévouée à la royauté élue. Tout annonce qu'il y aura réussi, et il faut dire que l'état du pays aura singulièrement contribué à produire ce résultat favorable, le premier triomphe complet qui aura été obtenu par l'établissement de juillet. Jusqu'à ce jour, dans toutes les élections qui ont été faites, la lutte s'engageait entre les amis de la royauté et ceux qui ne l'acceptaient pas, ou qui la subissaient comme une espèce de transition à je ne sais quel ordre de choses impraticable. Aujourd'hui, elle est en dehors de la discussion des partis, elle plane au-dessus d'eux, dans une région désormais sereine où nul n'osera l'attaquer ouvertement. Ceux même qui gardent une arrière-pensée de révolution radicale seront tenus de la désavouer ou de la cacher en face des électeurs. Nous sommes revenus aux conditions normales du gouvernement représentatif, et les élections seront royalistes partout. On raconte, à ce sujet, une anecdote curieuse qui vaut la peine d'être rapportée; elle signale assez bien, selon nous, la disposition d'esprit qui présidera aux choix du pays légal. Un maréchal-de-camp, justement honoré dans l'armée, M. d'Houdetot, se présente à un collége qui avoisine, si nous ne nous trompons, les départemens de l'ancienne Vendée. Ses adversaires avaient imaginé d'employer contre lui une tactique qui n'eût pas manqué son effet autrefois; c'était de dire aux électeurs : « Prenez garde, vous allez nommer un aide-de-camp du roi. » Or, l'on sait que, dans la théorie d'une certaine école de libéraux, un homme qui occupe un pareil poste a toujours l'ame servile et ne possède aucun droit à la protection des *journaux indépendans*. A cela qu'ont répondu les électeurs? — « Eh bien! si le roi se portait candidat, à coup sûr nous le nommerions lui-même. » — Et depuis lors l'honorable général a bon espoir, il se ressentira heureusement de ce grand crédit électoral dont jouit la personne royale dans le pays.

On n'a pas besoin de nous avertir qu'un tel raisonnement n'est pas logique, et que la naïveté de ces électeurs, simples de cœur et d'esprit, ne serait pas, en toute circonstance, une parfaite conseillère dans les affaires de ce monde. Nous avons vu un règne où tout ce qui environnait le trône s'appliquait à le ruiner, en écartant de lui ses véritables défenseurs : ce n'eût pas été alors se montrer l'ami sincère de la royauté que de nommer député un de ses aides-de-camp. Mais les temps sont changés; les amis et les ennemis de la royauté nouvelle sont classés de manière qu'on les distingue aisément : il n'y a pas d'erreur possible. Si, un jour, elle devait être environnée, dans son intimité, de conseillers dangereux, il serait toujours temps de combattre ce nouveau péril. Ne nous fatiguons pas à prévoir les malheurs et les fautes de si loin. Presque toujours dans les gouvernemens que l'homme détruit et rétablit, et qui participent de la faiblesse humaine, les fautes se succèdent, mais ne se ressemblent pas.

En voyant le caractère qui dominera les élections de 1837, nous comprenons, jusqu'à un certain point, que M. de Montalivet, chargé du soin de les diriger, n'ait eu ni le loisir ni le courage de poursuivre des adversaires

politiques qui, malgré tous les reproches encourus à bon droit pour leurs doctrines impopulaires, ne peuvent du moins être accusés de froideur pour le principe de l'inviolabilité royale; seulement on pourrait dire d'eux qu'ils en ont été des défenseurs imprudens, nés pour compromettre tout ce qu'ils prétendent protéger, et ce grief a trouvé, dit-on, chez M. de Montalivet, une excessive indulgence. Il lui a suffi de voir que la chambre serait éminemment *philippiste*, et il ne s'est pas effrayé outre mesure des élémens doctrinaires qui pourront entrer dans sa composition. Sans doute il se sera dit, et nous verrons s'il a eu raison, qu'ils étaient désormais dans l'impuissance de nuire, même par l'excès de leur zèle; il aura su, d'ailleurs, leur faire renier à la fois leurs amitiés et leurs inimitiés les plus vives, avant de leur livrer un *laissez-passer* sous la bannière de l'amnistie. Et puis, il n'aura rien négligé, nous le croyons, pour leur donner, comme contre-poids, quatre-vingts ou cent hommes nouveaux, qui ont vu la lutte parlementaire de ces dernières années sans y être engagés de leurs personnes, et qui bientôt ne comprendront plus ce que c'est que la haine, l'irritation continuelle et l'idée fixe d'un doctrinaire, armé jusqu'aux dents contre des fantômes; nous ne serions pas surpris qu'on en vînt, au bout d'une session ou deux, à se demander : « Qu'est-ce qu'un doctrinaire? » Et les petits enfans eux-mêmes apprendraient à répondre : « C'est un homme qui est toujours fâché comme M. Jaubert! »

Certes, il n'a pas dû échapper non plus à M. Molé que le ministère qu'il préside n'use pas de tous ses avantages contre les doctrinaires. Il faut, pour expliquer sa tolérance, qu'il ait jugé le pays assez disposé de lui-même, et par son propre poids, à incliner vers le centre gauche, en se séparant de plus en plus de M. Guizot et de ses amis. Quel homme, plus que M. Molé, a rompu tout pacte avec M. Guizot? Il n'y a que les journaux d'opposition, tels qu'on en rédige aujourd'hui, sans connaissance réelle des situations de chacun, sans tact et sans mesure, qui aient pu rêver une alliance presque conclue entre ces deux influences politiques, dont l'une est en plein exercice d'elle-même, et l'autre à peu près finie. Voilà pourtant à quoi les journaux ont perdu leur temps cette semaine! à chercher dans le cabinet un allié pour M. Guizot; et c'est sur M. Molé qu'ils ont mis le doigt de préférence! L'idée est heureuse. M. Molé ne se réconciliera jamais avec les doctrinaires; leur amitié est un fardeau qu'il a porté sept mois, et un homme d'état moins habile à se relever d'une position délicate y aurait succombé; il sait mieux que personne que M. Guizot est à l'avenir un embarras pour tout le monde, un homme condamné à rester en dehors des affaires actives de son pays, si on ne veut pas y introduire le désordre. M. le président du conseil a demandé la dissolution pour rendre M. Guizot impossible, non par animosité personnelle, mais parce que le pays, la royauté, lui semblaient en péril par la faute d'un seul homme. Maintenant, que le pays sache se prononcer; que la royauté avise pour le mieux, elle qui reconnaît franchement, nous le savons, tout ce qu'elle a recueilli de popularité imprévue pour avoir fait, depuis six mois, plusieurs bonnes choses, devenues excellentes par l'absence du chef des doctrinaires.

M. Thiers, dans son passage si rapide à Paris, en a dit assez pour nous prouver qu'il envisage comme nous la situation présente. Il n'a pas soif du pouvoir, il conçoit que d'autres l'aient pris et le gardent; il a raison, car,

pour l'avenir qui lui est réservé, ce qui peut arriver de mieux, c'est que le ministère du 15 avril gouverne long-temps. Aussi M. Thiers a-t-il montré sa confiance extrême par une longue absence; il ne se repent pas, même aujourd'hui, d'avoir livré son ame au démon des voyages avec tant de facilité. Les élections, abandonnées à elles-mêmes, lui paraissent destinées à enrichir le centre gauche de toutes les pertes du centre droit. Il y a déjà plusieurs années qu'on a dit : « La France est centre gauche. » Cela n'était pas certain alors, cela est vrai maintenant. M. Thiers vient de visiter les provinces, il en est sûr; et après avoir séjourné trois jours à Paris, et dit un mot amical au ministère en passant, le voilà reparti; il ne reviendra que pour la convocation des chambres. Certes, il s'est comporté en tout ceci plus dignement que M. Guizot; ce n'est pas lui qui, à l'exemple de M. Guizot, à chaque alerte donnée par son parti, prendrait la poste pour venir à Paris surveiller de prétendus complots tramés contre lui, et soulever le couvercle de la *marmite représentative*, comme aurait dit Paul-Louis. Mais que voulez-vous? Le chef des doctrinaires est affligé d'une activité malheureuse, qui ne lui laisse de repos ni jour, ni nuit; il est malade d'esprit dès qu'il n'est plus ministre; il est inquiet, il prête l'oreille au moindre bruit, et pour distraire son ambition souffrante, qui n'a plus l'aliment des grandes affaires, il accourt de Lisieux, sur la foi d'un commérage politique, et veut voir faire le manége devant lui : il faudrait, si on l'écoutait, que le ministère du 15 avril lui montrât comment il prétend faire son lit, comme si cela regardait encore M. Guizot.

Un autre membre influent de la chambre élective, qui, malgré ses éclairs de bon sens merveilleux, ne sera jamais beaucoup plus qu'un artiste en politique, mais qui est assuré d'être toujours admirable dans ce rôle, M. Dupin, est venu aussi dernièrement à Paris donner l'accolade fraternelle au ministère du 15 avril. Il lui a secoué la main un peu rudement, mais avec cordialité; il lui a promis l'appui de son éloquence; il descendra de son fauteuil à la tribune chaque fois que les doctrinaires essaieront de mettre en péril l'existence du ministère. On sait quelle belle place les doctrinaires tiennent dans les antipathies naturelles de M. Dupin; on sait aussi combien ils le redoutent, et à bon droit. M. Dupin est un terrible athlète, qui, dans sa dialectique vigoureuse, mais directe et un peu personnelle, prend ses adversaires un à un et les terrasse; puis il se pose de nouveau pour le combat, il semble provoquer du geste ceux qui l'écoutent, et leur dire : « Maintenant, à un autre! » Ces formes d'éloquence sont faites pour déconcerter beaucoup la raideur empesée des doctrinaires, et M. Guizot lui-même s'est quelquefois refusé à la lutte et a dit tout bas : « Je ne sais pas boxer. » Etrange excuse pour un orateur puissant, mais peu varié, il est vrai, et trop sévère. Oh! nous verrons de belles séances, si les doctrinaires offrent à M. Dupin l'occasion de descendre deux ou trois fois de son fauteuil. Il le fera de bonne grace pour le ministère, qui l'aidera d'ailleurs à y monter, avec une majorité qu'on espère rendre plus imposante que jamais.

On prête aux doctrinaires la pensée ambitieuse de pousser le grand-maître de l'ordre, non plus à la présidence de la chambre, mais dans sept colléges. A quoi bon ce triomphe, s'il se réalisait? et nous espérons que d'autres influences sauront y mettre obstacle. M. Guizot, s'il était nommé sept fois, à

force de manœuvres, dans des colléges déjà bien disposés, en aurait-il plus de droits à réclamer le ministère ou la présidence de la chambre? Cela prouverait tout au plus, que, dans sept arrondissemens, on est prêt à nommer des hommes dévoués à sa fortune. Mais personne n'en doute, et M. Guizot peut compter encore à la chambre sur un plus grand nombre de voix, échos fidèles de sa parole. Ce ne serait donc pour lui qu'une vaine satisfaction d'amour-propre. Le temps n'est plus où, pour satisfaire la vanité de quelques vieux lauréats des colléges électoraux, on trouvait tout simple de déranger plusieurs fois les électeurs de leurs travaux, et de leur faire élire deux ou trois députés au lieu d'un.

M. Thiers, qui a l'esprit bien plus pratique, se soucie peu d'obtenir de pareils triomphes; il ne recherche volontiers que les succès qui servent, et comme il a pleine confiance dans son collége d'Aix, il reste dans une immobilité complète, et prie ses amis de l'imiter. Il lui suffira d'être nommé dans sa ville natale et de rentrer par la même porte à la chambre, où sa valeur personnelle continuera de faire le reste, comme par le passé.

Parmi ses amis, il y en a un, M. Chaix-d'Est-Ange, qui est un modèle d'impassibilité et d'inertie pour ce qui le regarde lui-même : il donne un exemple, bien rare et bien méritoire en ce moment, par sa profonde indifférence en matière d'élection. On est venu lui dire qu'on le porterait à Reims, cela ne l'a pas surpris, puisque cela lui est déjà arrivé presque à son insu; mais il a dit cette fois encore : « Portez-moi, si vous voulez, mes chers et bons compatriotes! » Et il s'est bien promis de ne faire aucune démarche, pas même le voyage de Reims. Voilà une action qui n'est pas de nos jours et qui approche du stoïcisme de M. Locquet, maire du neuvième arrondissement, lequel ne veut pas même faire le voyage de l'Hôtel-de-Ville. — Il est juste de remarquer, en ce qui touche M. Chaix-d'Est-Ange, qu'il a un bien beau cabinet d'avocat, toujours encombré de plus de dossiers qu'il n'en peut dépouiller.

Pour nous aider à attendre plus patiemment le grand jour des élections, le temps, *qui est toujours beau*, du moins en France, depuis la première dépêche du général Danrémont, nous devrait bien la faveur de quelques nouvelles de Constantine. On ne doute pas que la place ne soit prise; mais la saison se maintiendra-t-elle aussi favorable pour la retraite qu'elle l'a été pour la marche en avant? L'armée sera-t-elle forcée d'hiverner plusieurs jours, même plusieurs semaines, à Constantine, au milieu de populations mal soumises, avant de pouvoir se replier sur ses anciennes positions, les camps de Medjez-Ammar et de Guelma? Que fera-t-on de tout ce territoire plutôt parcouru que conquis? De cette ville que le vainqueur ne veut pas enlever au vaincu, parce qu'il en serait embarrassé? Quel arrangement terminera cette campagne, qui n'aura été qu'un duel pour venger une blessure d'honneur, et non une guerre pour s'agrandir? Voilà bien des questions à résoudre, plus épineuses que la victoire.

Et cependant la victoire tarde bien, si on en juge par la lenteur du télégraphe, à tracer dans les airs quelques-uns de ces mots électriques qui ébranlent tout un pays à la fois. Il n'y a que le jeune duc de Joinville, qui ait pu gagner à ce retard de la victoire, il en aura sa part, une noble part qu'il est venu chercher de loin. On a parlé de sa mère, qui avait seule le droit de le blâmer; nous sommes bien sûrs que son père du moins n'aura pas

eu la force de lui rappeler les devoirs de la discipline, un peu négligés en cette circonstance; le roi, dit-on, a écrit secrètement, mais plein de joie et d'orgueil, à un de ces amis désintéressés dans le sein desquels il s'épanche parfois : « Mon bon Joinville a fait un coup de tête ! » — Quelle espérance que ces cinq fils du roi, tous braves, tous jeunes, tous élevés pour la France, si la grande guerre européenne, qu'on attend toujours, et qui ne vient jamais, allait enfin être apportée du fond du Nord sur nos frontières! On les verrait tous les cinq prêts à faire de semblables coups de tête, à la vue des corps d'armée dont ils seraient les premiers soldats. A plus forte raison, avec une telle famille, il est facile de ne pas craindre les assauts répétés des ennemis intérieurs.

Quelle étrange révélation est-on venu nous faire, au commencement de cette semaine? Que M. Laffitte, sous prétexte de constituer un grand comptoir d'escompte pour les effets de commerce oubliés ou dédaignés par la Banque de France, prépare une *nouvelle révolution en commandite, au capital de* 50 *millions avec actions de mille francs*. C'est une bien ambitieuse prétention qu'on attribue à cet honorable vétéran des luttes libérales de la restauration; examinons en peu de mots ce qu'est en réalité son entreprise.

M. Laffitte s'était proposé d'abord un plus vaste plan que celui qu'il exécute aujourd'hui; il voulait, si nous nous en rapportons à ses premiers prospectus, fonder une Banque publique, sur le modèle à peu près de la Banque de France, et il aurait émis un papier de circulation comme celui que nous connaissons à Paris, et que tout le monde accepte pour argent comptant, en raison de la confiance universelle qu'inspire le grand établissement financier d'où il émane. Ses premiers prospectus lancés dans le public, M. Laffitte observa l'effet qu'ils produisaient surtout dans le monde de haute finance, qui juge, en dernier ressort, les entreprises de ce genre; il vit sans doute qu'il lui faudrait commencer par une querelle avec la Banque de France et soutenir une guerre inégale, s'il continuait de prétendre au titre de banque publique et à la mise en circulation d'une monnaie de papier. La Banque de France a un privilége, elle l'aurait probablement fait valoir. En supposant qu'elle eût hésité à courir les chances d'un procès, elle pouvait se dispenser d'en venir à cette extrémité; elle n'avait qu'à refuser d'escompter, ou même d'encaisser, en compte courant, tous les effets sur lesquels se serait trouvée la signature de M. Laffitte. Or, sait-on quelle somme d'effets se présente à la Banque, année commune, pour ce double service qu'on réclame d'elle? Quinze cents millions de francs! Si donc, d'après une décision rigoureuse de la Banque, il eût fallu que tous ces effets, pour être reçus dans ses bureaux, soit à l'escompte, soit en compte courant, eussent eu à se défendre de la signature de la nouvelle banque publique, rivale de l'ancien établissement, quel papier serait-il resté à M. Laffitte sur la place? Sur quels effets égarés, et recueillis à force de recherches, aurait-il pu opérer? Il n'a eu garde, en conséquence, d'aller avec cette hardiesse qu'on lui supposait d'abord, sur les brisées de la Banque de France; il a restreint son plan, il est devenu le simple directeur d'une banque particulière qu'on appelle aujourd'hui la *Caisse du commerce et de l'industrie*, et même sur la cote de la Bourse, plus modestement encore, la *Banque Laffitte*. Il n'émettra pas de papier de circulation, et n'escomptera qu'en monnaie métallique;

c'est déjà une féconde source de bénéfices dont il se prive, c'est une grande importance à laquelle il renonce.

A l'heure qu'il est, la nouvelle caisse Laffitte, que ses ennemis nous représentent comme un instrument de révolution, est une maison de banque comme une autre, dont la signature sera reçue à la Banque de France, en raison du crédit qu'on lui reconnaîtra dans ses diverses phases. Elle escomptera, si elle veut, le papier de commerce à une seule signature et à six mois; en un mot, M. Laffitte fera ce que font beaucoup d'autres banquiers, notamment M. Delamarre et M. Lebeuf, qui ramassent ainsi le bon papier échappé aux recherches de la Banque de France, et glanent derrière sa riche moisson. Seulement M. Laffitte opérera avec de grands capitaux, qui lui sont venus d'une commandite très divisée, et qu'il doit à la confiance inspirée par la haute probité de toute sa vie. Il est incontestable que, sur les 50 millions exigibles plus tard à de certaines conditions prévues dans l'acte de société, 10 millions sont déjà réalisés ou près de l'être. On assure qu'il a en dépôt, à la Banque de France, environ 4 millions, et qu'il a acheté des rentes sur l'état, dans ces derniers temps, pour une forte somme.

Mais que conclure de là? Qu'il aura assez d'argent, certes, pour suffire à toutes les affaires qui s'offriront. Malheureusement, et tous les hommes de finance le savent, ce ne sont pas les écus qui manquent d'ordinaire aux affaires, ce sont les affaires qui manquent le plus souvent aux écus; nous parlons des affaires sûres et productives, comme celles que fait la Banque de France. Avec un capital de 10 millions à employer, au-delà de ce que les banques particulières et la Banque de France consacrent déjà à l'encouragement de l'industrie ou à l'escompte des effets de commerce, il est à craindre qu'on ne hasarde quelques sommes dans des entreprises peu éprouvées encore, faute d'en trouver d'aussi bonnes et aussi vite qu'on le voudrait. Nous ne prédisons pas qu'il en sera ainsi, mais voilà l'écueil.

Maintenant, quel serait donc le danger d'une maison de banque comme celle de M. Laffitte? Voici le seul que nous puissions entrevoir, si précisément elle n'était pas dirigée par M. Laffitte, homme loyal et par-dessus tout désabusé, comme il doit l'être, des grandes affaires politiques. Un autre homme, dirigeant un mouvement de fonds considérable, dans lequel il n'aurait qu'un médiocre intérêt, comparé à l'importance de la commandite, pourrait, dans le cas d'une insurrection radicale, escompter les billets souscrits par les chefs d'émeute, sans s'informer de leurs garanties, et soudoyer ainsi la révolte avec une parfaite certitude d'impunité; car, quel procès criminel serait-il possible d'intenter, en politique, à un escompteur de profession qui n'aurait d'autre tort apparent que d'avoir été peu vigilant sur les conditions de son escompte? Telle ne sera pas heureusement la conséquence de la création de cette nouvelle banque prétendue révolutionnaire. Elle aura pour effet, tout au plus de stimuler d'autres maisons d'escompte, et la Banque de France entre autres, à montrer moins de réserve peut-être à l'égard du papier commercial d'une solidité satisfaisante. Encore tout le monde sait-il, dans le commerce de Paris, que la Banque de France, surtout depuis l'avénement de M. d'Argout aux fonctions de gouverneur, ne refuse presque rien de ce qui lui est apporté. Elle ne fait pas naître les affaires, elle ne les provoque pas, elle ne les

imagine pas; mais ce n'est point son rôle, et le seul tort qu'elle ait, si on peut dire que ce soit un tort, c'est de ne pas sortir du rôle qui lui est assigné par la loi de son institution.

Théâtres. — La *Cenerentola*, qui d'ordinaire ne se produit que vers le milieu de la saison, lorsque la troupe italienne se repose de ses premiers triomphes, est venue en aide, l'autre semaine, à *la Gazza*, pour faire les frais d'ouverture. L'absence de Rubini bouleverse tout dans le répertoire. On hésite, on vit au jour le jour; on n'ose rien promettre au public, qui toutefois prend patience en écoutant ce qu'on lui chante. C'est qu'aussi la *Cenerentola* est une de ces partitions qui ont le droit de choisir leur tour de rôle dans le répertoire, et qu'il n'est jamais permis d'accueillir froidement. Que d'esprit, de verve et de joyeuse humeur dans cette musique! Quel sentiment du rhythme, quelle excellente veine bouffe! Rossini n'a jamais mieux réussi, même dans *le Barbier*. La mélodie est intarissable, elle coule à flots, elle déborde, et l'admiration avec elle. C'est toujours la même jeunesse, la même fraîcheur, le même éclat; le temps ne peut rien sur les chefs-d'œuvre de cette espèce. Vous les retrouvez toujours aussi jeunes, aussi vivaces, que l'année précédente; j'allais dire que la veille, car les années passent sur eux sans laisser plus de traces que les jours sur les compositions vulgaires. Le rôle de don Magnifico est, avec le Geronimo de Cimarosa, celui qui sied le mieux à Lablache. Tamburini, qui joue Dandini, la partie agile et brillante de cette musique, se charge des roulades, et s'en tire à ravir, de sorte qu'il ne reste au sublime grotesque que ces éclats impétueux dont il a le secret dans sa poitrine énorme, et ces émissions puissantes où il excelle. Il faut dire aussi que Lablache, comme tous les grands comédiens, porte une fantaisie admirable dans la manière de se vêtir. On ne peut rien imaginer de plus curieusement beau, de plus ridicule et de plus idéal que les oripeaux de soie et de velours dont il s'affuble. Cela n'est d'aucun pays et d'aucun temps; cela tient du perroquet et de la vieille femme. On n'a jamais poussé plus loin l'extravagance des rubans et des couleurs; cela est sublime enfin, parce que c'est impossible. Figurez-vous des habits lamés d'argent, une perruque à couvrir la cloche d'une cathédrale, des robes de chambre comme on n'en voit que dans les rêves d'Hoffmann. Dans le duo du second acte, le grotesque atteint ses limites. Tamburini, qui n'oublie jamais qu'il est, avant tout, un chanteur accompli, et fait ses réserves même au milieu du désordre des plus folles parades, Tamburini l'aide à merveille. L'un chante et polit sa phrase avec soin, l'autre s'emporte, se démène comme un furieux et secoue des nuages de sa perruque; c'est au point qu'après cette scène tout paraît froid et monotone, même l'admirable sextuor qui suit.

M. Zamboni, qui débutait ce soir-là, est un ténor modeste, qui sans tenir les grands rôles du répertoire, pourra rendre service au théâtre, en se chargeant avec bonheur de certaines parties trop peu importantes pour occuper l'activité de Rubini, comme il l'a fait pour le Pollion de *la Norma*. Quant à Mme Albertazzi, elle affecte, cette année, des allures de grande cantatrice qui pouvaient divertir fort les dilettanti de Birmingham, mais qui jusqu'à présent ont échoué complètement ici. Les amis de Mme Albertazzi ont découvert, dans les cordes basses de sa voix, une ou deux notes

graves qui, habilement ménagées, pourraient être d'un assez bon effet; depuis lors, Mme Albertazzi se croit la plus magnifique voix de contralto et s'en donne les airs avec un aplomb incroyable. Au soprano qu'elle avait autrefois Mme Albertazzi a joint, cette année, un contralto des plus curieux, trouvé dans les brouillards de la Tamise. C'est merveille comme elle affronte les traits les plus aigus, comme elle passe, sans transition, des notes les plus graves aux sons les plus hardis; comme elle se plaît dans les effets de contraste, qui sont comme les sauts périlleux de la voix. Pour prouver sa double vertu de soprano et de contralto, la voix de Mme Albertazzi a trouvé un moyen excellent, qui consiste à ne se poser jamais que sur les notes extrêmes de l'échelle. Quant au *medium* qui faisait autrefois son petit mérite, il n'en est plus question désormais. En vérité, voilà qui n'a pas d'excuse, et certes il faut que dans cette affaire Mme Albertazzi n'ait compté qu'avec son amour-propre; car s'il y a aujourd'hui une voix richement dotée par les maîtres, c'est bien la voix de soprano. Pourquoi donc, alors, affecter ces minauderies de *contralto* qui ne résisteraient pas à la moindre épreuve sérieuse, si Mme Albertazzi avait un jour les prétentions de la tenter? Au lieu de jouer ainsi à la Malibran, Mme Albertazzi fera bien d'égaliser sa voix et de la rétablir dans ses registres naturels.— Ces jours derniers le chef-d'œuvre de Bellini a tenu le répertoire. La *Norma* s'est produite cette fois sans Rubini, au grand dommage de la musique, qui a souvent eu à souffrir de l'inexpérience du ténor nouveau, et de l'hésitation continuelle de sa voix. On a repris hier la *Semiramide*, avec Mme Albertazzi pour Arsace. Ainsi le répertoire de la Pisaroni est échu cette année à un soprano. La même voix qui chante Rosina va faire les parties de Tancredi et de Malcolm. En vérité voilà des fredaines qui peuvent passer par la tête d'une cantatrice infatuée de son mérite, mais qu'une administration intelligente ne devrait pas souffrir.

Opéra. — Le ballet de *la Chatte*, dont on attendait merveilles, a trompé toutes les espérances. Décidément on fera bien de renoncer à la Chine, et de laisser au fond des boudoirs, sur leurs tablettes de santal, les magots vêtus de rose et les princesses de porcelaine coiffées de clochettes d'argent. Que voulez-vous que la danse fasse d'un pays dont la loi suprême est l'immobilité? Quels vêtemens d'ailleurs pour des filles d'Opéra, que ces longues robes qui tombent à grands plis jusqu'aux talons! Dans le pas qu'elle danse au premier acte, Thérèse Elssler est affublée d'une sorte de cape de soie à larges manches, et qui monte jusqu'au cou. En vérité, voilà bien des costumes à faire valoir la danse, cet art des belles formes nues et des poses immodestes! Avec des élémens pareils, il fallait échouer. Remarquez que nous ne disons pas ceci pour excuser le moins du monde M. Duveyrier de sa malencontreuse inspiration. En général, il est arrivé, à propos de ce ballet, ce qu'il arrive à propos de toutes les mésaventures de théâtre; chacun en a rejeté la faute sur son voisin. M. Duveyrier s'est plaint de M. Corali, qui, pour sa part, a crié haro sur les décorateurs, et le public a trouvé que tous avaient raison, et qu'il était impossible d'avoir moins d'esprit, de goût et de talent. Cet étudiant imbécille qui, durant trois longs actes, ne s'occupe que de sa chatte, la caresse, la choie et l'emporte à son bras dans un panier, est une pitoyable imagination dont on ne voudrait pas aux Funambules.

Mlle Elssler fait ce qu'elle peut, elle est toute vive, toute pétulante, toute gracieuse, et cependant le public reste froid; et l'autre jour, lorsque après le second acte, des amis imprudens ont voulu, dans leur enthousiasme d'emprunt, renouveler les triomphes de *la Cachutcha* en rappelant la belle danseuse sur la scène, les loges ont manifesté leur mauvaise humeur d'une assez désagréable façon. C'est que le public aime Fanny Elssler et qu'il voit avec peine ce talent fait pour les passions ardentes, les beaux gestes et les grandes allures, se compromettre ainsi en toute sorte de petits manéges ridicules. On peut dire que ce malheureux ballet a fait deux victimes, Fanny Elssler et M. Montfort, qui s'était mis en frais de charmantes mélodies pour cette invention déplorable. Les deux infortunes peuvent se donner la main, en attendant qu'elles se relèvent, Mlle Elssler dans quelque pas nouveau que Thérèse va lui composer au plus vite, et M. Montfort par quelque bonne partition qui réalisera tout ce qu'on a pu entrevoir de qualités instrumentales et mélodieuses dans ce simple début.

— *Les Deux Garçons* ont réussi au Vaudeville. L'idée de cette petite pièce est fort amusante. Deux vieux garçons, de mœurs assez légères dans leur jeunesse, ont adopté, sur la fin de leurs jours, chacun un enfant. L'un de ces enfans est probe, sage, rangé; l'autre, libertin, joueur, buveur, c'est-à-dire que ce dernier fait le désespoir de son père, qui, fatigué d'une telle conduite, le déshérite et le réduit à s'engager. Mais au moment où le mauvais sujet va partir avec son régiment, on découvre sa véritable origine. Le jeune homme vertueux découvre également l'auteur de sa naissance, et les deux vieux garçons reconnaissent qu'ils avaient mutuellement adopté l'un le fils de l'autre. La nature reprend ses droits, et Lepeintre jeune et Lepeintre aîné chantent leur couplet final au milieu des applaudissemens. L'intrigue de cette pièce est bien conduite et très spirituellement dialoguée.

— Sous le titre d'*Aventures de Voyages,* M. Alphonse Royer vient de publier deux volumes pleins de variété, d'intérêt et de documens curieux. Ce qui plaît surtout dans ce livre, c'est le point de vue élevé et sérieux où l'auteur s'est placé pour envisager cette grande question d'Orient dont l'intérêt paraît s'accroître de jour en jour. M. Royer a visité l'Orient en homme moins préoccupé du caractère que des idées; au besoin il ferait bon marché des sabres damasquinés, des *tromblons* évasés, et de tout cet attirail si fort en honneur à l'Opéra et dans certains poèmes de ce temps. Ce qui le frappe, c'est moins la ville aux *minarets blancs* que le fait qui s'y passe; c'est moins le costume que l'homme. Le livre de M. Royer dérangera bien des systèmes, dissipera bien des rêves *d'or,* et jettera la confusion dans bien des cerveaux qui se sont fait un Orient d'émeraudes et de saphirs à leur usage, un petit Orient à mettre sous verre, d'après *les Orientales* de M. Hugo et *la Révolte au Sérail* de Mlle Taglioni. Le fait de la civilisation turque, que poursuit Mahmoud avec tant de grandeur et de persévérance, domine à chaque page, et c'est là un intérêt bien autrement dramatique et sérieux que l'intérêt d'un roman ou d'une nouvelle. Tout au rebours de la plupart des écrivains, qui ne voyagent guère que pour aller retrouver à l'étranger leur propre personne et nous venir dire ensuite quelle mine leur ont faite les miroirs de Venise ou de Florence, M. Royer ne voit en Orient

que le travail contemporain et la réforme de Mahmoud; voilà la cause pour laquelle il s'enthousiasme, et qu'il a pour but d'éclaircir parmi nous, attendu qu'elle lui paraît tout simplement la cause de l'avenir et de l'humanité. De notre temps, le sujet grave et sérieux de ce livre, qui porte un titre frivole, peut passer presque pour une originalité, et c'est là un mérite qui, à défaut des belles qualités du style et de l'intérêt romanesque dont certains chapitres sont marqués, suffirait pour en assurer le succès.

— *Une année en Espagne*, par M. Ch. Didier, a paru cette semaine chez le libraire Dumont. Les faits nouveaux et piquans dont ce livre abonde le recommandent suffisamment à l'attention publique. Nos lecteurs en connaissent déjà plusieurs fragmens pleins d'intérêt.

— Les *Mémoires de M. Andryanne*, compagnon de captivité du comte Frédéric Confalonieri au Spielberg, viennent de paraître à la librairie Ladvocat. L'histoire recueillera des révélations importantes sur le mystérieux gouvernement de l'Autriche en Italie, qui est réduit à la nécessité de se défendre sans cesse contre les plus généreux instincts et contre les plus nobles sentimens de l'humanité.

— Sous ce titre : *Les Loisirs d'une Femme*, Mlle Mélanie de Grandmaison vient de faire paraître des poésies qui se distinguent par beaucoup de sensibilité et de correction. Se défiant trop de ses propres inspirations, l'auteur a mis la plupart de ses pièces de vers sous le patronage de noms connus. C'est une politesse qu'on lui rendra un jour, si sa poésie continue d'être, ainsi qu'elle est aujourd'hui, limpide, tendre, et d'une forme irréprochable.

— Il y a de l'élégance et une certaine facilité dans un petit volume de poésies publié par M. Antoine Cunyngham, sous le simple titre d'*Odes et Poésies diverses* (1). Une critique sincère ne peut toutefois considérer ce livre que comme un essai. A ce titre, elle ne doit point insister trop sévèrement sur les défauts de l'auteur, s'abstenir, par exemple, de lui reprocher certaines prédilections fâcheuses pour le style poétique du siècle passé, et particulièrement un oubli trop constant du mouvement littéraire de la restauration. A mesure que M. Cunyngham réfléchira plus sérieusement sur les principes de l'art et les conditions de la vraie poésie, il en viendra sans doute à se corriger. Il écrira moins facilement, mais avec plus d'émotion, et ses vers gagneront en sensibilité, en nouveauté surtout.

(1) 1 vol. in-18, chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, 23.

F. Bonnaire.

LA LÉGENDE

DE SOEUR BÉATRIX.

Ave, Maria, gratiâ plena.

Il était bien convenu en France, il y a une vingtaine d'années, que tous les trésors de la poésie sont renfermés sans exception dans le *Pantheum mythicum* de Pomey, ou dans le *Dictionnaire de la Fable* de M. Noël. Un nom inconnu de Phurnutus, une fable ignorée de Paléphate, un récit tendre et touchant qui ne remontait pas aux *Métamorphoses*, toute idée qui n'avait pas passé à la filière éternelle des Grecs et des Romains, était réputée barbare; quand vous en aviez fini avec les Aloïdes, les Phaëtontides, les Méléagrides, les Labdacides, les Danaïdes, les Pélopides, les Atrides, et autres dynasties malencontreuses, fatalement vouées aux Euménides par la docte cabale d'Aristote et surtout par la rime, il ne vous restait plus qu'un parti à prendre : c'était de recommencer, et on recommençait. La patiente admiration des colléges ne se lassait jamais de ces beaux mythes qui ne disaient pas la moindre chose à l'esprit et au cœur, mais qui flattaient l'oreille de sons épurés à la douce euphonie des Hellènes. C'était Bacchus né avant terme au bruit d'un feu d'artifice, et que Jupiter héberge dans sa cuisse, par l'art de Sabasius, pour y accomplir le temps requis à une gestation naturelle. C'était le fils de Tantale, servi aux dieux dans une *olla podrida* digne des enfers, et dont Minerve, plus affamée que le reste des immortels, est obligée

de remplacer l'épaule absente par une omoplate d'ivoire. C'était Deucalion repeuplant le monde avec les ossemens de sa grand' mère, c'est-à-dire en jetant des pierres derrière lui. C'était je ne sais quel autre conte absurde et solennel dont il fallait connaître les détails ridicules, et souvent obscènes ou impies, sous peine de passer pour ignorant et pour stupide aux yeux de la société polie. En revanche, on décernait des récompenses et des couronnes à l'heureux enfant qui était parvenu à rassembler dans sa mémoire le plus grand nombre possible de ces inepties classiques, et s'il m'en souvient bien, le premier prélat du diocèse daignait imprimer à son triomphe le sceau de sa bénédiction pontificale. Cette méthode d'abrutissement et de dégradation intellectuelle, qui manquait rarement son effet, s'appelait l'éducation.

Cependant notre civilisation ne ressemblait plus depuis bien des siècles à celle qui s'était nourrie pendant tant de siècles des fables puériles du paganisme. L'ironie de Socrate avait porté le premier coup aux fantômes des mythologues. Ils s'étaient évanouis sous le fouet de Lucien. Une nouvelle croyance s'était introduite, grave, majestueuse, touchante, pleine de mystères sublimes et de sublimes espérances. Avec elles étaient descendus dans le cœur de l'homme une multitude de sentimens que les anciens n'ont point connus, la sainte ferveur de la foi, le noble enthousiasme de la liberté, l'amour, la charité, le pardon des injures. Une poésie, mieux appropriée aux besoins du christianisme, était née avec lui, et cette poésie avait aussi ses mythes et ses histoires. Pourquoi cette nouvelle source d'inspirations merveilleuses et de tendres émotions fut-elle négligée par ces habiles artisans de la parole, qui charment de leurs récits les ennuis et les douleurs de l'humanité? Pourquoi la légende pieuse et touchante fut-elle reléguée à la veillée des vieilles femmes et des enfans, comme indigne d'occuper les loisirs d'un esprit délicat et d'un auditoire choisi? C'est ce qui ne peut guère s'expliquer que par l'altération progressive de cette précieuse naïveté dont les âges primitifs tiraient leurs plus pures jouissances, et sans laquelle il n'y a plus de poésie véritable. La poésie d'une époque se compose, en effet, de deux élémens essentiels, la foi sincère de l'homme d'imagination qui croit ce qu'il raconte, et la foi sincère des hommes de sentiment qui croient ce qu'ils entendent raconter. Hors de cet état de confiance et de sympathie réciproques, où viennent se confondre des organisations bien assorties, la poésie n'est qu'un vain nom, l'art stérile et insignifiant de mesurer en rhythmes compassés quel-

ques syllabes sonores. Voilà pourquoi nous n'avons plus de poésie dans le sens naïf et originel de ce mot, et pourquoi nous n'en aurons pas de long-temps, si nous en avons jamais.

Pour en retrouver de faibles vestiges, il faut feuilleter les vieux livres qui ont été écrits par des hommes simples, ou s'asseoir dans quelque village écarté, au coin du foyer des bonnes gens. C'est là que se retrouvent de touchantes et magnifiques traditions dont personne ne s'est jamais avisé de contester l'autorité, et qui passent de génération en génération, comme un pieux héritage, sur la parole infaillible et respectée des vieillards. Là ne sauraient prévaloir les objections ricanneuses de la demi-instruction, si revêche, si maussade et si sotte, qui ne sait rien à fond, mais qui ne veut rien croire, parce qu'en cherchant la science qui est interdite à notre nature, elle n'a gagné que le doute. Les récits qu'on y fait, voyez-vous, ne peuvent donner matière à aucune discussion; ils défient la critique d'une raison exigeante qui rétrécit l'ame, et d'une philosophie dédaigneuse qui la flétrit; ils ne sont pas tenus de se renfermer dans les bornes des vraisemblances communes, dans les bornes même de la possibilité, car ce qui n'est pas possible aujourd'hui était sans doute possible autrefois, quand le monde, plus jeune et plus innocent, était digne encore que Dieu fît pour lui des miracles, quand les anges et les saints pouvaient se mêler, sans trop déroger de leur grandeur céleste, à des peuples simples et purs dont la vie s'écoulait entre le travail et la pratique des bonnes œuvres. Les faits qu'on vous rapporte n'ont pas besoin, d'ailleurs, de tant d'éclaircissemens : n'ont-ils pas le témoignage du vieil aïeul qui les savait de son aïeul, comme celui-ci d'un autre vieillard qui en a été le témoin oculaire? Et dans cette longue succession de patriarches nourris dans l'horreur du péché, s'en est-il jamais rencontré un seul qui ait menti?

O vous! mes amis, que le feu divin qui anima l'homme au jour de sa création n'a pas encore tout-à-fait abandonnés; vous qui conservez encore une ame pour croire, pour sentir et pour aimer; vous qui n'avez pas désespéré de vous-mêmes et de votre avenir, au milieu de ce chaos des nations où l'on désespère de tout, venez participer avec moi à ces enchantemens de la parole, qui font revivre à la pensée l'heureuse vie des siècles d'ignorance et de vertu; mais surtout ne perdons point de temps, je vous en conjure! Demain peut-être il serait trop tard! le progrès vous a dit: Je marche, et le monstre marche en effet. Comme la mort physique dont parle le poète latin, l'éducation première, cette mort hideuse de l'intelligence et de

l'imagination, frappe au seuil des moindres chaumières. Tous les fléaux que l'écriture traîne après elle, tous les fléaux de l'imprimerie, sa sœur perverse et féconde, menacent d'envahir les derniers asiles de la pudeur antique, de l'innocence et de la piété, sous une escorte de sombres pédans. Quelques jours encore, et ce monde naissant, que la science du mal va saisir au berceau, connaîtra un ridicule alphabet et ne connaîtra plus Dieu; quelques jours encore, et ce qui reste, hélas! des enfans de la nature, seront aussi stupides et aussi méchans que leurs maîtres. Hâtons-nous d'écouter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il les ait oubliées, avant qu'il en ait rougi, et que sa chaste poésie, honteuse d'être nue, se soit couverte d'un voile comme Ève exilée du paradis.

J'ai juré, quant à moi, de n'en jamais écouter, de n'en jamais raconter d'autres. Celle que je vais vous dire est tirée d'un vieil hagiographe, nommé Bzovius, continuateur peu connu de Baronius qui ne l'est guère davantage. Bzovius la regardait comme parfaitement authentique, et je suis de son avis, car de pareilles choses ne s'inventent point. Aussi me serais-je bien gardé d'y changer la moindre chose dans le fond; et quant aux différences qu'on pourra trouver dans la forme, il ne faut point les imputer à mon goût, mais à celui de la multitude, qui ferait peu de cas du tableau d'un maître naïf, s'il n'était relevé par la bordure et rafraîchi par le vernis. Après cette déclaration, les lecteurs dans lesquels l'amour du beau et du vrai n'est pas altéré par de mauvaises habitudes, sauront du moins à quoi s'en tenir. Ils laisseront là mon pastiche, et liront, s'ils déterrent son bouquin dans les bibliothèques, le bonhomme Bzovius, qui raconte cent fois mieux que moi.

Non loin de la plus haute cime du Jura, mais en redescendant un peu sur son versant occidental, on remarquait encore, il y a près d'un demi-siècle, un amas de ruines qui avaient appartenu à l'église et au monastère de *Notre-Dame-des-Epines-Fleuries*. C'est à l'extrémité d'une gorge étroite et profonde, mais beaucoup plus abritée du côté du nord, et qui produit tous les ans, grâce à la faveur de cette exposition, les fleurs les plus rares de la contrée. A une demi-lieue de là, l'extrémité opposée laisse voir aussi les débris d'un antique manoir seigneurial qui a disparu comme la maison de Dieu. On sait seulement qu'il était occupé par une famille très renommée dans les armes, et que le dernier des nobles chevaliers dont il portait le nom, mourut à la conquête du tombeau de Jésus-Christ, sans laisser d'héritier pour perpétuer sa race. La veuve inconsolable n'aban-

donna pas des lieux si propres à entretenir sa mélancolie, mais le bruit de sa piété se répandit au loin avec ses bienfaits, et une tradition glorieuse consacre à jamais sa mémoire aux respects des générations chrétiennes. Le peuple, qui a oublié tous ses autres titres, l'appelle encore LA SAINTE.

Un de ces jours où l'hiver, près de finir, se relâche tout à coup de sa rigueur, sous les influences d'un ciel tempéré, LA SAINTE se promenait, comme d'habitude, dans la longue avenue de son château, l'esprit occupé de pieuses méditations. Elle arriva ainsi jusqu'aux buissons d'épines qui la terminent encore, et elle ne fut pas peu surprise de voir qu'un de ces arbustes s'était chargé déjà de toute sa parure du printemps. Elle se hâta de s'en approcher pour s'assurer que cette apparence n'était pas produite par un reste de neige rebelle, et, ravie de le voir couronné en effet d'une multitude innombrable de belles petites étoiles blanches à rayons incarnats, elle en détacha soigneusement un rameau pour le suspendre dans son oratoire à une image de la Sainte Vierge qu'elle avait depuis son enfance en grande vénération, et s'en revint joyeuse de lui porter cette offrande innocente. Soit que ce faible tribut fût réellement agréable à la divine mère de Jésus, soit qu'un plaisir particulier qu'on ne saurait définir soit réservé à la moindre effusion d'un cœur tendre vers l'objet qu'il aime, jamais l'ame de la châtelaine ne s'était ouverte à des émotions plus ineffables que dans cette douce soirée. Aussi se promit-elle avec une joie ingénue de retourner tous les jours au buisson fleuri, et d'en rapporter tous les jours une guirlande nouvelle. On peut croire qu'elle fut fidèle à cet engagement.

Un jour, cependant, que le soin des pauvres et des malades l'avait retenue plus long-temps que d'ordinaire, elle eut beau se presser de gagner son parterre sauvage; la nuit y arriva avant elle, et on dit qu'elle commençait à regretter de s'être engagée si avant dans ces solitudes, quand une clarté calme et pure, comme celle qui descend du jour naissant, lui montra soudainement toutes ses épines en fleurs. Elle suspendit un instant ses pas, à la pensée que cette lumière pouvait provenir d'une halte de brigands, car il était impossible d'imaginer qu'elle fût produite par des myriades de vers luisans, éclos avant leur saison. L'année était encore trop éloignée alors des nuits tièdes et pacifiques de l'été. Toutefois, l'obligation qu'elle s'était imposée venant se présenter à son esprit et ranimer un peu son courage, elle marcha légèrement, en retenant son haleine, vers le buisson aux blanches fleurs, saisit d'une main tremblante une branche

qui sembla tomber d'elle-même entre ses doigts, tant elle fit peu de résistance, et reprit le chemin du manoir, sans oser regarder derrière elle.

Durant toute la nuit suivante, la sainte dame réfléchit à ce phénomène, sans pouvoir l'expliquer; et, comme elle avait à cœur d'en pénétrer le mystère, dès le lendemain, à la même heure du soir, elle se rendit aux buissons, en compagnie d'un serviteur fidèle et de son vieux chapelain. La douce lumière y régnait ainsi que la veille, et semblait devenir, à mesure qu'ils approchaient, plus vive et plus rayonnante. Ils s'arrêtèrent alors et se mirent à genoux, parce qu'il leur sembla que cette lumière venait du ciel; après quoi le bon prêtre se leva seul, fit quelques pas respectueux vers les épines fleuries, en chantant une hymne de l'église, et les détourna sans efforts, car elles s'ouvrirent comme un voile. Le spectacle qui s'offrit en ce moment à leurs regards les frappa d'une telle admiration, qu'ils restèrent long-temps immobiles, tout pénétrés de reconnaissance et de joie. C'était une image de la sainte Vierge, taillée avec simplicité dans un bois grossier, animée des couleurs de la vie par un pinceau peu savant, et revêtue d'habits qui ne révélaient qu'un luxe naïf; mais c'était d'elle qu'émanait la splendeur miraculeuse dont ces lieux étaient éclairés. « Je vous salue, Marie pleine de graces, » dit enfin le chapelain prosterné; et au murmure harmonieux qui s'éleva dans tous les bois, quand il eut prononcé ces paroles, on aurait pu croire qu'elles étaient répétées par le chœur des anges. Il récita ensuite, avec solennité, ces admirables litanies où la foi a parlé sans le savoir le langage de la poésie la plus élevée, et, après de nouveaux actes d'adoration, il souleva la statue entre ses mains, afin de la transporter au château où elle devait trouver un sanctuaire plus digne d'elle, pendant que la dame et le valet, les mains jointes et le front incliné, le suivaient lentement en s'unissant à ses prières.

Je n'ai pas besoin de dire que l'image merveilleuse fut placée dans une niche élégante, qu'elle fut entourée de flambeaux odorans, baignée de parfums, chargée d'une riche couronne et saluée, jusqu'au milieu de la nuit, du cantique des fidèles. Cependant, le matin, on ne la retrouva plus, et l'alarme fut vive parmi tous ces chrétiens que sa conquête avait comblés d'un bonheur si pur. Quel péché inconnu pouvait avoir attiré cette disgrace au manoir de LA SAINTE? Pourquoi la Vierge céleste l'avait-elle quitté? Quel nouveau séjour avait-elle choisi? On le devine sans doute. La bienheureuse mère de Jésus avait préféré l'ombre modeste de ses buissons favoris à l'éclat d'une

demeure mondaine. Elle était retournée, au milieu de la fraîcheur des bois, goûter la paix de sa solitude et les douces exhalaisons de ses fleurs. Tous les habitans du château s'y rendirent dans la soirée, et l'y trouvèrent, plus resplendissante que la veille. Ils tombèrent à genoux dans un respectueux silence.

« Puissante reine des anges! dit la châtelaine, c'est ici la demeure que vous préférez. Votre volonté sera faite. »

Et peu de temps après, en effet, un temple embelli de tous les ornemens que prodiguait l'architecte inspiré en ces siècles d'imagination et de sentiment, s'éleva autour de l'image révérée. Les grands de la terre la voulurent enrichir de leurs dons, les rois la dotèrent d'un tabernacle d'or pur. La renommée de ses miracles se répandit au loin dans tout le monde chrétien, et appela dans la vallée une multitude de femmes pieuses qui s'y rangèrent sous la règle d'un monastère. La sainte veuve, plus touchée que jamais des lumières de la grace, ne put refuser le titre de supérieure de cette maison. Elle y mourut pleine de jours, après une vie de bonnes œuvres, d'exemples et de sacrifices, qui s'exhala comme un parfum au pied des autels de la Vierge.

Telle est, suivant les chroniques manuscrites de la province, l'origine de l'église et du couvent de *Notre-Dame-des-Epines-Fleuries*.

Deux siècles s'étaient écoulés depuis la mort de LA SAINTE, et une jeune vierge de sa famille était encore, suivant l'usage, sœur *custode* du saint tabernacle; ce qui veut dire qu'elle en avait la garde, et que c'était à elle qu'il appartenait d'ouvrir le tabernacle aux jours solennels où l'image miraculeuse était offerte à la piété du peuple. C'est elle qui avait soin d'entretenir l'élégance toujours nouvelle de sa parure, d'en chasser la poussière et les insectes malfaisans, de recueillir, pour composer sa couronne ou pour orner son autel, les fleurs du jardin les plus gracieuses dans leur port et les plus chastes dans leur couleur, d'en former des festons, des guirlandes et des bouquets qui attiraient à leur tour, par le grand vitrail ouvert au soleil levant, une multitude de papillons de pourpre et d'azur, fleurs volantes de la solitude. Parmi ces innocens tributs, la fleur de l'épine était toujours préférée dans sa saison; et, contrefaite pour toutes les autres avec un art dont les bonnes religieuses avaient dès lors dérobé le secret à la nature, elle reposait sur le sein de la belle madone, en touffe épaisse, nouée d'un ruban d'argent. Les papillons eux-mêmes auraient pu s'y tromper quelquefois, mais ils n'osaient s'arrêter sur ces fleurs célestes qui n'étaient pas faites pour eux.

La sœur custode s'appelait alors Béatrix. Agée de dix-huit ans tout au plus, elle avait à peine entendu dire qu'elle fût belle, car elle était entrée à quinze dans la maison de la sainte Vierge, aussi pure que ses fleurs.

Il y a un âge heureux ou funeste où le cœur d'une jeune fille comprend qu'il est créé pour aimer, et Béatrix y était parvenue; mais ce besoin, d'abord vague et inquiet, n'avait fait que lui rendre ses devoirs plus chers. Incapable de s'expliquer alors les mouvemens secrets dont elle était agitée, elle les avait pris pour l'instinct d'une pieuse ferveur qui s'accuse de n'être pas assez ardente, et qui se croit encore obligée envers ce qu'elle aime, tant qu'elle ne l'aime pas jusqu'à l'enthousiasme et jusqu'au délire. L'objet inconnu de ces transports échappait à son inexpérience; et parmi ceux qui tombaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, sous les sens de son ame ingénue, la sainte Vierge seule lui paraissait digne de cette adoration passionnée, à laquelle sa vie pouvait à peine suffire. Ce culte de tous les momens était devenu l'unique occupation de sa pensée, le charme unique de sa solitude; il remplissait jusqu'à ses rêves de mystérieuses langueurs et d'ineffables transports. On la voyait souvent prosternée devant le tabernacle, exhalant vers sa divine protectrice des prières entrecoupées de sanglots, ou mouillant le parvis de ses pleurs; et la Vierge céleste souriait sans doute, du haut de son trône éternel, à cette heureuse et tendre méprise de l'innocence, car la sainte Vierge aimait Béatrix, et se plaisait à en être aimée. Elle avait lu d'ailleurs peut-être dans le cœur de Béatrix qu'elle en serait aimée toujours.

Il arriva dans ce temps-là un évènement qui souleva le voile sous lequel le secret de Béatrix avait été si long-temps caché pour elle-même. Un jeune seigneur des environs, attaqué par des assassins, fut laissé pour mort dans la forêt; et quoiqu'il conservât tout au plus les faibles apparences d'une existence prête à s'éteindre, les serviteurs du monastère le transportèrent dans leur infirmerie. Comme les filles des châtelains possédaient à cette époque, dès leur première jeunesse, le formulaire des recettes et l'art des pansemens, Béatrix fut envoyée par ses sœurs au secours de l'agonisant. Elle mit en œuvre tout ce qu'elle avait appris de cette utile science, mais elle comptait davantage sur l'intercession de la Vierge miraculeuse; et ses longues et laborieuses veilles, partagées entre les soins de la garde-malade et les prières de la servante de Marie, obtinrent tout le succès qu'elle en avait espéré. Raymond rouvrit ses yeux à la lu-

mière, et reconnut sa libératrice : il l'avait vue quelquefois dans le château même où elle était née.

« Eh quoi ! s'écria-t-il, Béatrix, est-ce vous que je retrouve? vous que j'ai tant aimée dans mon enfance, et que l'aveu trop vite oublié de votre père et du mien m'avait permis d'espérer pour épouse ! Par quel funeste hasard vous ai-je revue, enchaînée dans les liens d'une vie qui n'est pas faite pour vous, et séparée sans retour de ce monde brillant dont vous étiez l'ornement? Ah! si vous avez choisi de vous-même cet état de solitude et d'abnégation, Béatrix, je vous le jure, c'est que vous ne connaissiez pas encore votre cœur. L'engagement que vous avez contracté dans l'ignorance où vous étiez des sentimens naturels à tout ce qui respire, est nul devant Dieu comme devant les hommes. Vous avez trahi, sans le savoir, votre destinée d'amante, et d'épouse et de mère ! Vous vous êtes condamnée, pauvre et chère enfant, à des jours d'ennui, d'amertume et de dégoût, dont aucun plaisir n'adoucira désormais la longue tristesse ! Il est cependant si doux d'aimer, si doux d'être aimé, si doux de revivre par ce que l'on aime dans des objets que l'on aime! Les joies pures d'une affection qui double, qui multiplie la vie; la tendresse d'un ami qui vous adore, qui embellit tous vos momens par des fêtes nouvelles, qui n'existe que pour vous chérir et pour vous plaire ; les caresses innocentes de ces jolis enfans, si frais, si gracieux, si joyeux d'être, et qu'un caprice barbare aurait abandonnés au néant! voilà ce que vous avez perdu ! voilà ce que vous auriez perdu, ma Béatrix, si une obstination aveugle vous retenait dans l'abîme où vous vous êtes plongée ! Mais non, continua-t-il avec une expansion plus vive encore, tu ne méconnaîtras point les intentions de ton Dieu et du mien, qui ne nous a rapprochés que pour nous réunir à jamais ! Tu te rendras aux vœux de l'amour qui t'implore et qui t'éclaire! Tu seras l'épouse de ton Raymond, comme tu es sa sœur et sa bien-aimée! Ne détourne pas de lui tes yeux pleins de larmes! Ne lui arrache pas ta main qui tremble dans les siennes ! Dis-lui que tu es disposée à le suivre et à ne plus le quitter !... »

Béatrix ne répondit point; elle n'avait pu trouver des expressions pour rendre ce qu'elle éprouvait. Elle s'échappa des bras affaiblis de Raymond, s'éloigna troublée, éperdue, palpitante, et alla tomber aux pieds de la Vierge, sa consolation et son appui. Elle y pleura comme auparavant, mais ce n'était plus d'une émotion inconnue et sans objet; c'était d'un sentiment plus puissant que la piété, plus puissant que la honte, plus puissant, hélas ! que cette Vierge sainte

dont elle appelait en vain le secours; et ses pleurs, cette fois, étaient amers et brûlans. On la vit ainsi plusieurs jours de suite, prosternée et suppliante, et on ne s'en étonna point, parce que tout le monde connaissait dans le couvent sa dévotion passionnée pour *Notre-Dame-des-Epines-Fleuries*. Elle passait le reste de ses heures dans la chambre du blessé, dont la guérison avait cependant cessé d'exiger des soins assidus.

Un soir, à l'heure où l'église est fermée, où toutes les sœurs sont retirées dans leurs cellules, où tout se tait jusqu'à la prière, voici Béatrix qui gagne le chœur à pas lents, qui dépose sa lampe sur l'autel, qui ouvre d'une main tremblante la porte du tabernacle, qui se détourne en frémissant et en baissant les yeux, comme si elle craignait que la reine des anges ne la foudroyât d'un regard, et qui se jette à genoux. Elle veut parler, et les paroles meurent sur ses lèvres, ou se perdent dans ses sanglots. Elle enveloppe son front de son voile et de ses mains; elle essaie de se raffermir et de se calmer; elle tente un dernier effort; elle parvient à arracher de son cœur quelques accens confus, sans savoir si elle profère une prière ou un blasphème.

« O céleste bienfaitrice de ma jeunesse! dit-elle, ô vous que j'ai si long-temps uniquement aimée, et qui restez toujours la plus chère souveraine de mon ame, à quelque indigne partage que je vous fasse descendre! ô Marie, divine Marie! pourquoi m'avez-vous abandonnée? Pourquoi avez-vous permis que votre Béatrix tombât en proie aux horribles passions de l'enfer? Vous savez, hélas! si j'ai cédé sans combats à celle qui me dévore! Aujourd'hui, c'en est fait, Marie, et c'en est fait pour jamais! je ne vous servirai plus, car je ne suis plus digne de vous servir. J'irai cacher loin de vous l'éternel regret de ma faute, le deuil éternel de mon innocence que vous n'avez pas, vous-même, le pouvoir de me rendre. Souffrez cependant, ô Marie, que j'ose vous adorer encore! prenez en compassion les larmes que je répands, et qui prouvent du moins combien je suis restée étrangère aux lâches trahisons de mes sens! accueillez le dernier de mes hommages comme vous avez accueilli tous les autres; ou plutôt, si mon zèle pour vos autels fut digne de quelque reconnaissance, envoyez la mort à l'infortunée qui vous implore, avant qu'elle vous ait quitté! »

En achevant ces paroles, Béatrix se leva, s'approcha, tremblante, de l'image de la sainte Vierge, la para de nouvelles fleurs, se saisit de celles qu'elle venait de remplacer, et, honteuse pour la première

fois, de l'usage pieux qu'elle n'avait plus le droit d'en faire, elle les pressa sur son cœur, dans le sachet bénit du scapulaire, pour ne jamais s'en séparer. Après cela, elle jeta un dernier regard sur le tabernacle, poussa un cri de terreur et s'enfuit.

La nuit suivante, une voiture rapide entraîna loin du couvent le beau chevalier blessé, et une jeune religieuse, infidèle à ses vœux, qui l'accompagnait.

La première année qui s'écoula depuis, fut presque tout entière à l'ivresse d'une passion satisfaite. Le monde même était pour Béatrix un spectacle nouveau, inépuisable en jouissances. L'amour multipliait autour d'elle tous les moyens de séduction qui pouvaient perpétuer son erreur et achever sa perte; elle ne sortait des rêves de la volupté que pour s'éveiller au milieu de la joie des festins, parmi les jeux des baladins et les concerts des ménestrels; sa vie était une fête insensée, où la voix sérieuse de la réflexion, étouffée par les clameurs de l'orgie, aurait essayé vainement de se faire entendre; et cependant Marie n'était pas tout-à-fait sortie de son souvenir. Plus d'une fois, dans les apprêts de sa toilette, son scapulaire s'était machinalement ouvert sous ses doigts. Plus d'une fois elle avait laissé tomber, sur le bouquet flétri de la Vierge, un regard et une larme. La prière avait monté plus d'une fois jusqu'à ses lèvres, comme une flamme cachée que la cendre n'a pu contenir, mais elle s'y était éteinte sous les baisers de son ravisseur; et, dans son délire même, quelque chose lui disait encore qu'une prière l'aurait sauvée!

Elle ne tarda pas d'éprouver qu'il n'y a d'amour durable que celui qui est épuré par la religion; que l'amour seul du Seigneur et de Marie échappe aux vicissitudes de nos sentimens; que, seul entre toutes nos affections, il semble s'accroître et se fortifier par le temps, pendant que les autres brûlent si vives et se consument si vite dans nos cœurs de cendre. Cependant elle aimait Raymond autant qu'elle pouvait aimer, mais un jour arriva où elle comprit que Raymond ne l'aimait plus. Ce jour lui fit prévoir le jour plus horrible encore où elle serait tout-à-fait abandonnée de celui pour qui elle avait abandonné l'autel, et ce jour redouté arriva aussi. Béatrix se trouva sans appui sur la terre, hélas! et sans appui dans le ciel. Elle chercha en vain une consolation dans ses souvenirs, un refuge dans ses espérances. Les fleurs du scapulaire s'étaient flétries comme celles du bonheur. La source des larmes et de la prière était tarie. La destinée que s'était faite Béatrix venait de s'accomplir. L'infortunée accepta sa damnation. Plus on tombe de haut dans le chemin de la vertu, plus la

chute a d'ignominie, plus elle est irréparable, et c'est de haut que Béatrix était tombée. Elle s'effraya d'abord de son opprobre, et puis elle finit par en contracter l'habitude, parce que le ressort de son ame s'était brisé. Quinze années s'écoulèrent ainsi, et pendant quinze ans, l'ange tutélaire que le baptême avait donné à son berceau, l'ange au cœur de frère qui l'avait tant aimée, se voila de ses ailes et pleura.

Oh! que ces années fugitives emportèrent de trésors avec elles! l'innocence, la pudeur, la jeunesse, la beauté, l'amour, ces roses de la vie qui ne fleurissent qu'une fois, et jusqu'au sentiment de la conscience qui dédommage de toutes les autres pertes! Les bijoux qui l'avaient autrefois parée, tributs impies que la débauche paie au crime, lui fournirent quelque temps une ressource trop prompte à s'épuiser. Elle demeura seule, délaissée, objet de mépris pour les autres comme pour elle-même, livrée aux dédains insolens du vice, et odieuse à la vertu, exemple rebutant de honte et de misère que les mères montraient à leurs enfans pour les détourner du péché! Elle se lassa d'être à charge à la pitié, de ne recevoir que des aumônes qu'une pieuse répugnance clouait souvent aux mains de la charité, de n'être secourue à l'écart que par des gens qui avaient la rougeur sur le front, en lui accordant un peu de pain. Un jour, elle s'enveloppa de ses haillons, qui avaient été dans leur fraîcheur une riche toilette; elle résolut d'aller demander les alimens de la journée ou l'asile de la nuit à ceux qui ne l'avaient pas connue! Elle se flatta de cacher son infamie dans son malheur; elle partit, la pauvre mendiante, sans autre bien que les fleurs qu'elle avait autrefois ravies au bouquet de la Vierge, et qui tombaient, une à une, en poussière, sous ses lèvres desséchées!

Béatrix était jeune encore, mais la honte et la faim avaient imprimé sur son front ces traces hideuses qui révèlent une vieillesse hâtive. Quand sa figure pâle et muette implorait timidement les secours des passans, quand sa main blanche et délicate s'ouvrait en frémissant à leurs dons, il n'était personne qui ne sentît qu'elle avait dû avoir d'autres destinées sur la terre. Les plus indifférens s'arrêtaient devant elle avec un regard amer qui semblait dire : O ma fille! comment êtes-vous tombée?... — Et son regard, à elle, ne leur répondait plus; car il y avait long-temps qu'elle ne pouvait plus pleurer. Elle marcha long-temps, long-temps : son voyage ne devait aboutir qu'à la mort. Un jour surtout, elle avait parcouru, depuis le lever du soleil, sur le revers d'une montagne nue, un sentier âpre et rabo-

teux, sans que l'aspect d'aucune maison vînt consoler sa lassitude; elle avait eu pour seul aliment quelques racines sans saveur arrachées entre les fentes des rochers; sa chaussure en lambeaux venait d'abandonner ses pieds sanglans; elle se sentait défaillir de fatigue et de besoin, lorsqu'à la nuit close, elle fut frappée tout à coup de l'aspect d'une longue ligne de lumières qui annonçaient une vaste habitation, et vers lesquelles elle se dirigea de toutes les forces qui lui restaient; mais, au signal d'une cloche argentine dont le son réveilla dans son cœur un étrange et vague souvenir, tous les feux s'éteignirent à la fois, et il n'y eut plus autour d'elle que la nuit et le silence. Elle fit cependant quelques pas encore, les bras étendus, et ses mains tremblantes s'appuyèrent contre une porte fermée. Elle s'y soutint un moment, comme pour reprendre haleine; elle essaya de s'y attacher pour ne pas tomber; ses doigts débiles la trahirent; ils glissèrent sous le poids de son corps : O sainte Vierge! s'écria-t-elle, pourquoi vous ai-je quittée!... Et la malheureus Beéatrix s'évanouit sur le seuil.

Que la colère du ciel soit légère aux coupables! De pareilles nuits expient toute une vie de désordre! La fraîcheur saisissante du matin commençait à peine à ranimer en elle un sentiment confus et douloureux d'existence, quand elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule. Une femme agenouillée à ses côtés soulevait sa tête avec précaution, et la regardait fixement dans l'attitude d'une curiosité inquiète, en attendant qu'elle fût tout-à-fait revenue à elle-même.

« Dieu soit béni à jamais, dit la bonne tourière, de nous envoyer de si bonne heure un acte de piété à exercer et un malheur à secourir! C'est un évènement d'heureux augure pour la glorieuse fête de la sainte Vierge que nous célébrons aujourd'hui! Mais comment se fait-il, ma chère enfant, que vous n'ayez pas pensé à tirer la cloche ou à frapper du marteau? Il n'y a point d'heure où vos sœurs en Jésus-Christ n'eussent été prêtes à vous recevoir. Bien, bien!... ne me répondez pas maintenant, pauvre brebis égarée! Fortifiez-vous de ce bouillon que j'ai chauffé à la hâte, aussitôt que je vous ai aperçue; goûtez ce vin généreux qui rendra la chaleur à votre estomac et la souplesse à vos membres endoloris. Faites-moi signe que vous êtes mieux. Buvez, buvez tout, et maintenant, avant de vous lever, si vous n'en avez pas encore la force, enveloppez-vous de cette mante que j'ai jetée sur vos épaules; donnez-moi entre mes mains vos petites mains si froides, pour que j'y rappelle le sang et la vie. Sentez-vous déjà vos doigts se dégourdir sous mon haleine? Oh! vous serez bien tout à l'heure. »

Béatrix, pénétrée d'attendrissement, se saisit des mains de la digne religieuse, et les pressa à plusieurs reprises sur ses lèvres.

— Je suis bien déjà, lui dit-elle, et je me sens en état d'aller remercier Dieu de la grace qu'il m'a faite en me dirigeant vers cette sainte maison. Seulement, pour que je puisse la comprendre dans mes prières, ayez la bonté de m'apprendre où je suis?

— Et où seriez-vous, répliqua la tourière, si ce n'est à Notre-Dame-des-Épines-Fleuries, puisqu'il n'y a point d'autre monastère dans ces solitudes à plus de cinq lieues à la ronde?

— Notre-Dame-des-Épines-Fleuries! s'écria Béatrix avec un cri de joie que suivirent aussitôt les marques de la plus profonde consternation; Notre-Dame-des-Épines-Fleuries! reprit-elle en laissant tomber sa tête sur son sein; le Seigneur ait pitié de moi!

— Eh quoi! ma fille, dit la charitable hospitalière, ne le saviez-vous pas? Il est vrai que vous paraissez venir de bien loin, car je n'ai jamais vu d'habillemens de femme qui ressemblassent aux vôtres. Mais Notre-Dame-des-Épines-Fleuries ne borne pas sa protection aux habitans du pays. Vous n'ignorez pas, si vous en avez ouï parler, qu'elle est bonne pour tout le monde.

— Je la connais, et je l'ai servie, répondit Béatrix; mais je viens de bien loin, comme vous dites, ma mère, et il n'est pas étonnant que mes yeux n'aient point reconnu d'abord ce séjour de paix et de bénédiction. Voilà cependant l'église, et le couvent, et les buissons d'épines où j'ai cueilli tant de fleurs. Hélas! ils fleurissent toujours!... J'étais si jeune cependant quand je les ai quittés!... C'était du temps, continua-t-elle en relevant son front vers le ciel avec cette expression résolue que donne aux remords d'un chrétien l'abnégation de lui-même, c'était du temps où sœur Béatrix était custode de la sainte chapelle. Ma mère, vous en souvenez-vous?

— Comment l'aurais-je oublié, mon enfant, puisque sœur Béatrix n'a jamais cessé d'être custode de la sainte chapelle? — puisqu'elle est restée jusque aujourd'hui parmi nous, et qu'elle restera longtemps, j'espère, un sujet d'édification pour toute la communauté; — puisque, après la protection de la sainte Vierge, nous ne connaissons point d'appui plus assuré devant le ciel?

— Je ne parle point de celle-là, interrompit Béatrix en soupirant amèrement; je parle d'une autre Béatrix qui a fini sa vie dans le péché, et qui occupait la même place il y a seize ans.

— Le bon Dieu ne vous punira pas de ces paroles insensées, dit la tourière en la rapprochant de son sein. La détresse et la maladie

qui altèrent vos esprits, ont troublé votre mémoire de ces tristes visions. Il y a plus de seize ans que j'habite ce couvent, et je n'y ai jamais connu d'autre custode de la sainte chapelle que sœur Béatrix. Au reste, puisque vous êtes décidée à présenter à Notre-Dame un acte d'adoration, pendant que je vous préparerai un lit, allez, ma sœur, allez au pied du tabernacle; vous y trouverez déjà Béatrix, et vous la reconnaîtrez aisément, car la bonté divine a permis qu'elle ne perdît pas en vieillissant une des graces de sa jeunesse. Je vous retrouverai tout à l'heure, pour ne plus vous quitter jusqu'à votre entier rétablissement.

En achevant ces paroles, la tourière rentra dans le cloître. Béatrix gagna en chancelant l'escalier de l'église, s'agenouilla sur le parvis, et le frappa de sa tête; puis s'enhardit un peu, se leva, et, de colonne en colonne, s'avança jusqu'à la grille, où elle retomba sur ses genoux. A travers le nuage dont sa vue était obscurcie, elle avait distingué la sœur custode qui était debout devant le tabernacle.

Peu à peu, la sœur se rapprochaît d'elle en faisant sa revue ordinaire du saint lieu, rendant la flamme aux lampes éteintes, ou remplaçant les guirlandes de la veille par de nouvelles guirlandes. Béatrix ne pouvait en croire ses yeux. Cette sœur, c'était elle-même, non telle que l'âge, le vice et le désespoir l'avaient faite, mais telle qu'elle avait dû être aux jours innocens de sa jeunesse. Était-ce une illusion produite par le remords? Était-ce un châtiment miraculeux, anticipé sur ceux que lui réservait la malédiction céleste? Dans le doute, elle cacha sa tête dans ses mains, et la reposa immobile contre les barreaux de la grille, en balbutiant du bout des lèvres les plus tendres de ses prières d'autrefois.

Et cependant la sœur custode marchait toujours. Déjà les plis de ses vêtemens avaient effleuré les barreaux. Béatrix accablée n'osait respirer.

— C'est toi, chère Béatrix, dit la sœur d'une voix dont aucune parole humaine ne peut exprimer la douceur. Je n'ai pas besoin de te voir pour te reconnaître, car tes prières viennent à moi telles que je les ai jadis entendues. Il y a long-temps que je t'attendais; mais, comme j'étais sûre de ton retour, je pris ta place le jour où tu m'as quittée, pour qu'il n'y eût personne qui s'aperçût de ton absence. Tu sais maintenant ce que valent les plaisirs et le bonheur dont l'image t'avait séduite, et tu ne t'en iras plus. C'est, entre nous, pour le siècle et pour l'éternité. Rentre donc avec confiance dans le rang que tu occupais parmi mes filles. Tu trouveras dans ta cellule, dont tu

n'as pas oublié le chemin, l'habit que tu y avais laissé, et tu revêtiras avec lui ta première innocence, dont il est l'emblème; c'est une grace peu commune que je devais à ton amour, et que j'ai obtenue pour ton repentir. Adieu, sœur custode de Marie! Aimez Marie comme elle vous a aimée!

C'était Marie en effet; et quand Béatrix éperdue releva vers elle ses yeux inondés de larmes, quand elle étendit vers elle ses bras palpitans en lui jetant une action de graces brisée par ses sanglots, elle vit la sainte Vierge monter les degrés de l'autel, rouvrir la porte du tabernacle, et s'y rasseoir dans sa gloire céleste sous son auréole d'or et sous ses festons d'épines fleuries.

Béatrix ne redescendit pas au chœur sans émotion. Elle allait revoir ces compagnes dont elle avait trahi la foi, et qui avaient vieilli, exemptes de reproche, dans la pratique d'un devoir austère. Elle se glissa parmi ses sœurs, le front baissé, et prête à s'humilier au premier cri qui annoncerait sa réprobation. Le cœur vivement agité, elle prêta une oreille attentive à leurs voix, et elle n'entendit rien. Comme aucune d'elles n'avait remarqué son départ, aucune d'elles ne fit attention à son retour. Elle se précipita aux pieds de la sainte Vierge, qui ne lui avait jamais paru si belle, et qui semblait lui sourire. Dans les rêves de sa vie d'illusions, elle n'avait rien compris qui approchât d'un tel bonheur.

La divine fête de Marie (car je crois avoir dit que ceci se passait le jour de l'Assomption) s'accomplit dans un mélange de recueillement et d'extase dont les plus belles des solennités passées avaient à peine donné l'idée à cette communauté de vierges, sans tache comme leur reine. Les unes avaient vu tomber du tabernacle des lumières miraculeuses, les autres avaient entendu le chant des anges se mêler à leurs chants pieux, et s'étaient arrêtées de respect pour n'en pas troubler la céleste harmonie. On se racontait avec mystère qu'il y avait ce jour-là une fête dans le paradis, comme dans le monastère des Épines-Fleuries; et par un phénomène étranger à cette saison, toutes les épines de la contrée avaient refleuri, de sorte que ce n'était, au dehors comme au dedans, que printemps et parfums. C'est qu'une ame était rentrée dans le sein du Seigneur, dépouillée de toutes les infirmités et de toutes les ignominies de notre condition, et qu'il n'y a point de fête qui soit plus agréable aux saints.

Une seule inquiétude obscurcit un moment l'innocente joie des colombes de la Vierge. Une pauvre femme, toute souffreteuse et toute malade, s'était assise le matin sur le seuil du monastère. La tourière

l'avait vue, elle l'avait imparfaitement soulagée; elle avait disposé pour elle un lit doux et tiède où reposer ses membres débiles, affaiblis par la privation, et depuis elle l'avait inutilement cherchée. Cette malheureuse créature avait disparu sans qu'on en retrouvât aucunes traces; mais on pensait que sœur Béatrix pouvait l'avoir aperçue à l'église, où elle s'était réfugiée.

— Rassurez-vous, mes sœurs, dit Béatrix émue jusqu'aux larmes de ces tendres soucis; rassurez-vous, continua-t-elle en pressant la tourière contre son sein; j'ai vu cette pauvre femme et je sais ce qu'elle est devenue. Elle est bien, mes sœurs, elle est heureuse, plus heureuse qu'elle ne le mérite et que vous n'auriez pu l'espérer pour elle.

Cette réponse apaisa toutes les craintes; mais elle fut remarquée, parce que c'était la première parole sévère qui fût sortie de la bouche de Béatrix.

Après cela toute l'existence de Béatrix s'écoula comme un seul jour, comme ce jour de l'avenir qui est promis aux élus du Seigneur, sans ennui, sans regrets, sans crainte, sans autre émotion, car les cœurs sensibles ne peuvent s'en passer tout-à-fait, que celles de la piété envers Dieu et de la charité envers les hommes. Elle vécut un siècle sans avoir paru vieillir, parce qu'il n'y a que les mauvaises passions de l'ame qui vieillissent le corps. La vie des bons est une jeunesse perpétuelle.

Béatrix mourut cependant, ou plutôt elle s'endormit avec calme dans ce sommeil passager du tombeau qui sépare le temps de l'éternité. L'église honora sa mémoire d'un souvenir glorieux. Elle la plaça au rang des saints.

Bzovius, qui a examiné cette histoire avec le grave esprit de critique dont les auteurs canoniques offrent tant d'exemples, est bien convaincu qu'elle a mérité cet honneur par sa tendre fidélité à la sainte Vierge, car c'est, dit-il, le pur amour qui fait les saints; et je le déclare avec peu d'autorité, j'en conviens, mais dans la sincérité de mon esprit et de mon cœur : Tant que l'école de Luther et de Voltaire ne m'aura pas offert un récit plus touchant que le sien, je m'en tiendrai à l'opinion de Bzovius.

CH. NODIER.

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Le Poète Gombauld.

Jean-Ogier de Gombauld avait déjà trente ans quand il vint à Paris, en 1606. M. de Gombauld le père avait mené si joyeusement son temps en sa province, qu'il avait mangé tout son avoir. Jean, habitué à bien vivre dans sa première jeunesse, fut tout stupéfait de se trouver seul au monde et sans argent. Heureusement, il tenait de la nature un trésor précieux : c'était l'ordre, la patience, la faculté, rare chez les jeunes gens, de régler sa vie sur sa fortune. En outre, il avait une instruction solide, qu'il devait à son goût pour l'étude. Il faisait de fort beaux vers pour l'époque et jouait de la mandore, sorte de guitare à quatre cordes qui n'était déjà plus de mode alors, mais dont il savait admirablement tirer parti.

Jean de Gombauld était un grand garçon bien fait, d'une figure mélancolique, froid en apparence, mais doué d'un cœur excellent, et brave comme sa rapière, qu'il portait avec une aisance remarquable. Il avait l'esprit modeste et l'ame fière.

En arrivant à Paris, il aurait pu gagner beaucoup d'argent à donner des leçons de musique, si sa qualité de gentilhomme ne lui eût interdit cette profession. Il alla donc chez un libraire nommé Courbé, qui lui acheta pour une bien faible somme un petit volume de sonnets.

Ces vers eurent tant de succès, que l'auteur se vit aussitôt recherché de tous les amateurs de poésie et enregistré parmi les beaux esprits du jour. Il n'en était pas plus riche et faisait maigre chère dans son petit logement de la rue des Etuves, à l'auberge du Barillet; cependant M. Courbé lui paya raisonnablement la seconde édition de son volume et lui demanda la permission de s'intituler à l'avenir libraire de M. de Gombauld, gentilhomme xaintongeois.

Les poètes étaient rares alors. Malherbe finissait et Racan n'avait que vingt ans à peine. Voiture et Chapelain n'écrivaient pas encore. Gombauld se trouva tout d'un coup au premier rang, n'ayant que des concurrens très faibles. Un jour, un carrosse à six chevaux s'arrêta devant sa porte et un personnage de conséquence le vint saluer dans son modeste réduit.

— Monsieur de Gombauld, dit l'étranger, vous avez fait des vers superbes. J'aime avec passion la société des gens d'esprit; s'il vous convenait d'accepter le logis et la table chez moi, je serais heureux de vous prendre pour secrétaire moyennant deux mille livres de pension. Je suis le marquis d'Uxelles.

Le rouge monta au visage du poète.

— Monsieur le marquis, répondit-il, je suis reconnaissant de vos bontés; mais je suis trop bien né pour être secrétaire. Si je ne puis vivre de mes talens, je servirai l'état en prenant le mousquet.

— Eh bien! touchez là, monsieur; je suis charmé de voir que vous avez le cœur bien placé. Le roi le saura, je vous en donne ma parole, et s'il ne dépend que de moi, vous serez de sa maison.

Le marquis s'en fut tout droit à la cour, où il parla tant de Gombauld, qu'on envoya un ordinaire pour l'engager à venir le soir même au Louvre. La garde-robe du poète n'était pas splendide. Quiconque l'aurait vu jeter de tristes regards sur un manteau de velours et sur un pourpoint violet qui montraient la corde, se serait senti attendri.

— O pauvreté! murmurait Gombauld en rajustant de son mieux ses habits, n'est-ce donc pas assez d'empoisonner ma vie sans que tu te cramponnes encore jusqu'à mes vêtemens?

Il s'effrayait trop légèrement; car il avait tant de soin de sa mince toilette, qu'en public on le croyait toujours beaucoup plus riche qu'il n'était. Sa bonne mine contribuait encore à lui donner de l'éclat. A force d'étude et d'apprêts, il réussit à se faire, pour aller au château, une mise convenable. Les bas avaient bien quelques reprises au talon, mais un soulier fort propre les couvrait, et la jambe sur laquelle ils

étaient tendus était fort bien tournée. Ses plumes étaient vieilles, mais il tenait le chapeau avec une simplicité si élégante, qu'on n'y prenait pas garde. D'ailleurs, sa barbe et ses longs cheveux noirs étaient arrangés avec recherche, et ses mains étaient de si belle forme, qu'il eût été dommage d'y mettre des gants.

La foule était grande au Louvre, où il y avait quadrille ce soir-là, de sorte qu'on fit à peine attention au nouveau-venu tant que durèrent les danses. La reine seule regarda le poète avec curiosité, et parut même le chercher souvent des yeux dans la foule. Il est probable que Gombauld n'aurait pas trouvé le mot à dire si le duc de Guise, fils aîné du Balafré, entendant son nom prononcé dans un coin, n'eût couru vers lui avec empressement.

— Eh quoi! monsieur de Gombauld, s'écria-t-il en l'abordant, vous êtes l'auteur de ces jolis poèmes que je lis en ce moment! Je vous félicite de toute mon ame, monsieur. Mais, dites-moi, là, franchement : n'y a-t-il pas un secret pour faire des sonnets?

— Un secret, monsieur le duc? Je ne le pense pas; il y a seulement une règle à observer.

— Ah! une règle, fort bien; mais une recette, n'en connaissez-vous pas? Je ne puis croire que Pétrarque se fût ennuyé à écrire tant de sonnets s'il n'avait eu un petit moyen connu de lui seul.

— J'ignore si Pétrarque avait un moyen; ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas le secret de Pétrarque, puisque mes sonnets sont bien au-dessous des siens.

— Cela vous plaît à dire; j'aime beaucoup celui où, parlant de l'ambitieux, vous terminez en disant :

La mort le vient saisir au plus fort de sa peine.

Savez-vous que cela est pensé grandement? Vous avez l'esprit fort beau, monsieur. Eh! dites-moi sincèrement : est-ce qu'il ne serait pas possible que ce sonnet fût de moi? Celui-là seulement?

— Je ne vois pas trop comment cela pourrait s'arranger, dit Gombauld en souriant; mais si monsieur le duc veut que je lui envoie demain un autre sonnet, il ne tiendra qu'à lui de dire qu'il l'a fait.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'aurais désiré qu'il y eût moyen que j'eusse fait celui dont je vous parle; mais je vois bien que cela ne se peut pas; le roi lui-même y serait embarrassé. Ah! messieurs les poètes, vous avez de superbes priviléges!

Et le duc s'en alla par les galeries répétant à haute voix :

— C'est pourtant vrai cela, que moi, Charles de Guise, je voudrais en vain avoir fait ce vers :

La mort le vient saisir au plus fort de sa peine.

Non, je donnerais un royaume et je livrerais trois batailles, qu'il n'y aurait pas moyen; le vers n'en serait pas plus de moi pour cela; chose étrange!

Un cercle s'était formé autour de Gombauld, et une conversation s'engagea où les moindres paroles du poète étaient pesées avec soin. Une des femmes de Marie de Médicis vint le prendre par la manche et lui dit à l'oreille :

— La reine m'a commandé de m'informer de vous si vous parlez italien.

— Dites à sa majesté que je le comprends, mais que l'ayant appris dans les livres, je le prononce fort mal.

La dame d'honneur avait à peine porté la réponse, que la reine traversa le salon et marcha droit à Gombauld.

— *Verrete quì spesso*, lui dit-elle avec un sourire; *lo voglio*.

Puis, elle s'en retourna vivement, laissant le poète et les gens qui l'entouraient fort étonnés. Un courtisan qui avait compris se pencha vers l'oreille de Gombauld :

— *Vous viendrez souvent ici; je le veux!* Monsieur de Gombauld, vous êtes favorisé. Vos vers ont plu à sa majesté.

La marquis d'Uxelles entraîna son protégé dans un coin :

— Ne trouvez-vous pas, lui dit-il, que la reine vous regarde beaucoup?

— C'est que je suis un visage nouveau pour elle.

— Il en arrive tous les jours de nouveaux auxquels jamais elle ne fait attention.

— C'est peut-être que je lui semble ridicule; ma mise n'est pas recherchée.

— Elle vous regarderait autrement. Tenez, la voilà qui se penche pour tourner les yeux de ce côté.

— C'est que je fais disparate ici. J'ai peut-être l'air d'un provincial.

— Eh! non, vous dis-je. Elle ne vous quitte pas du regard. Dans cet instant, elle paraît réfléchir profondément. Voici ses paupières qui se relèvent; c'est encore pour vous chercher. Vous en penserez ce qu'il vous plaira; mais...

— Ne voulez-vous pas que je croie la reine amoureuse de moi!

— Si ce manége durait long-temps, cela ressemblerait fort à de l'amour.

— Allons! vous plaisantez.

— Je vous jure qu'à votre place je le croirais déjà tout de bon, et que j'agirais en conséquence.

— Permettez-moi d'attendre des preuves plus certaines.

— Comme il vous plaira, mais songez-y.

— Non, par Dieu! pensait Gombauld en cheminant la nuit jusqu'à sa maison, je n'y veux pas penser. Il ne me manquerait plus que d'avoir en tête cette chimère! Ce serait une lampe où je m'irais brûler les ailes.

Pendant la semaine qui suivit, les visites se multiplièrent singulièrement à l'auberge du Barillet. C'était une procession. Le duc de Guise lui-même, passant à cheval par la rue Saint-Honoré, entra dans celle des Étuves, et appela Gombauld jusqu'à ce qu'il l'eût fait mettre à la fenêtre.

— Si je n'étais fort pressé, lui cria-t-il, je monterais chez vous, monsieur. Je n'ai pas voulu venir si près de votre logis sans vous faire mon compliment. J'ai achevé votre ouvrage. Ah! monsieur, que cela est beau! Il n'y a que vous pour tourner galamment les vers.

Notre poète éprouvait de la honte en recevant de si grands personnages dans son taudis, et, quoiqu'il ne fût pas vain, la pauvreté lui devenait tous les jours plus à charge.

— Croyez-vous, disait M. d'Uxelles, que tout ce monde vient pour votre poésie seulement? Il faut que la reine ait dit encore quelque mot obligeant sur vous.

Malgré ses sages résolutions, notre poète était bien forcé de convenir avec lui-même que les yeux royaux avaient semblé tenir, pour lui seul, un autre langage que pour les autres. Marie de Médicis touchait alors à ses trente-deux ans; sans être d'une grande beauté, elle avait des avantages particuliers à sa nation, des bras parfaits et la taille gracieuse, quoique un peu forte. Ses prunelles possédaient beaucoup d'éloquence, et si ce n'est qu'elle avait les joues un peu pendantes, son visage était agréable. D'ailleurs, comme disait le marquis, une reine n'est jamais laide.

Henri IV, malgré ses cinquante-trois ans, courait alors les champs, emporté par une passion romanesque. Certes on était loin de prévoir qu'il dût bientôt mourir assassiné, mais les excès et la galanterie ne convenaient plus à son âge et ruinaient sa constitution. Sa femme était altière et ambitieuse; aussi, quoiqu'elle fût délaissée complètement pour des maîtresses, les gens prévoyans lui rendaient

leurs devoirs exactement, dans la persuasion qu'il y aurait une régence. La reine soutenait fortement ses amis. Concini et la Galigaï, Florentins de basse naissance, offraient un bel exemple de ce que pouvait Marie de Médicis pour ceux qu'elle aimait. Le poète résolut pourtant d'attendre encore avant de se livrer à de folles espérances, car la présomption n'était pas son défaut.

Lorsqu'il retourna au Louvre, les œillades de la reine continuèrent de plus belle, au point que toute la cour les remarqua et que plusieurs en portèrent envie à Gombauld; et cependant quand M. d'Uxelles lui conseillait une démarche, il répondait :

— Il y a dans ceci quelque chose que je ne puis comprendre. A coup sûr je ne suis pas indifférent à la reine, mais je sens qu'au fond elle n'a pas précisément de l'amour pour moi.

Alors le marquis haussait les épaules en disant qu'à force de raffiner sur les choses, cet homme-là n'arriverait à rien de bon.

Le fille d'honneur de confiance, qu'on appelait Cadrina, ne protégeait pas Gombauld près de sa maîtresse, sans doute parce qu'elle s'intéressait à d'autres. Un jour de grand ballet où il fallait des lettres pour être admis, cette fille garda l'invitation destinée à notre poète. Cet incident confirma les observateurs dans la persuasion que la reine était amoureuse de lui, parce qu'elle demanda vingt fois dans la soirée où il était et pourquoi on ne le voyait pas. Enfin, quand l'heure fut trop avancée pour qu'il pût venir, sa majesté interrompit la fête et renvoya la cour d'un air fort chagrin. On sut le lendemain qu'elle s'était mise au lit de mauvaise humeur, et les femmes s'en disaient la cause à l'oreille. L'affaire éclaircie, Cadrina se vit grondée si vertement, qu'elle en prit le poète en aversion; mais elle n'aurait osé le desservir ouvertement.

A force de passer les journées en bonne compagnie ou bien à rêver sur sa position épineuse, Gombauld, n'écrivant rien, épuisa ses ressources. Il eût trouvé toutes les bourses ouvertes s'il eût voulu recourir aux emprunts, mais, dans l'incertitude que l'avenir lui présentait, il était trop honnête pour s'engager dans cette voie. Malgré l'économie la plus sévère, la gêne augmenta si fort, qu'on pouvait hardiment l'appeler la détresse la plus complète. Le soin extrême qu'il avait de ses hardes lui permettait encore de faire bonne contenance au dehors; c'était seulement à l'heure des repas, lorsqu'il ne dînait pas en ville, qu'il sentait la misère le prendre à la gorge.

M. d'Uxelles entra chez lui un matin qu'il était plongé dans de sombres réflexions.

— Voici enfin, dit le marquis, une occasion de voir clair dans les pensées de la reine. Il se trouve une vacance de deux mille livres parmi les pensions de sa cassette. Mettez votre nom sur la liste des concurrens. Il y a déjà une douzaine d'écrivains inscrits, nous verrons bien si elle vous choisit, et j'espère que vous n'aurez plus alors aucun doute.

— Quand je serais choisi, répondit le poète, ce serait une preuve de générosité; mais je ne vois pas de quel droit on viendrait assurer que c'est de l'amour.

Gombault se mit sur les rangs pour la pension, et dès le lendemain il apprit avec étonnement que le choix était tombé sur lui.

— Est-ce que le marquis aurait raison? murmurait-il en jetant un coup d'œil sur son miroir.

Le premier quartier, qu'il toucha sur-le-champ, lui servit à se débarrasser d'une foule de dettes qu'il n'avait pu éviter, et que leur exiguité même rendait insupportables. En attendant que le second paiement arrivât, la gêne se faisait toujours sentir, mais au moins l'avenir n'était plus si noir.

A la suite d'une querelle entre la reine et Henri IV, au sujet d'une maîtresse du roi, qui avait montré de l'insolence, Marie de Médicis fit un petit voyage en Touraine. Gombauld reçut ordre d'être de la suite. L'embarras était grand. Un voyage était alors une chose fort coûteuse, et notre homme n'avait pas d'argent. M. d'Uxelles en offrit; mais on ne faisait pas manquer aisément Gombauld à ses règles de conduite. Il avoua qu'il ne savait que faire, tout en refusant d'emprunter. L'excellent marquis courut au Louvre presque en colère.

— Vous n'aurez pas M. de Gombauld, dit-il à la reine. C'est un original qui sera toujours unique en son espèce. Il est pauvre comme Job, et fier comme César. Il ne veut accepter d'argent que d'une main royale.

La reine fit beaucoup d'exclamations en italien, dont le marquis ne put rien comprendre; mais en questionnant Cadrina, il apprit qu'elle avait dit :

— Il est pauvre, et je l'ignorais! C'est un noble cœur. Ma main royale le soutiendra.

Gombauld reçut un bon de huit cents livres sur le trésorier, et sa pension fut portée à mille écus.

Un homme plus modeste encore que notre poète aurait bien pu finir par se laisser enflammer par tant de faveurs. Gombauld avait de trop bons sentimens pour ne pas éprouver une vive reconnaissance.

Il frissonna de crainte en découvrant qu'il se laissait aller malgré lui à l'amour.

— Si je me trompe, pensait-il, je serai du moins excusable.

Pendant le voyage en Touraine, les occasions ne lui manquèrent pas de faire sa cour. Il était toujours bien reçu. Les plus gracieux sourires étaient pour lui. La reine soupirait quelquefois en le regardant; mais il crut s'apercevoir qu'elle avait plus de plaisir à le voir qu'à lui parler. Il en retomba dans l'indécision. Les choses paraissaient rester au même point du côté de Marie de Médicis, tandis que lui, il devenait chaque jour plus amoureux, et souvent il répétait :

— Dans tout cela, il y a quelque chose que je ne puis comprendre. Je commence à croire que cette femme ne veut m'aimer que du regard, comme la lune aimait le berger de Latmos endormi sous les feuilles.

En réfléchissant ainsi, Gombauld conçut l'idée hardie de faire un poème sur Endymion. Il en prépara les plans dans le voyage et l'écrivit au retour à Paris en fort peu de temps. Il sut exprimer avec finesse et habileté les doutes cruels qui le retenaient. Il eut la témérité de peindre l'amour muet et caché de la déesse, et il donna à cet ouvrage le titre de songe. C'était risquer beaucoup que de publier ce poème. Tout le monde devait reconnaître la reine dans le personnage de Phœbé; si elle venait à s'en fâcher, l'auteur pouvait tout perdre; mais une fois amoureux, le sage Gombauld lui-même n'avait plus sa prudence accoutumée; il voulait, à tout prix, en finir avec la perplexité.

Le poème fut publié. Le libraire Courbé y gagna de l'or, car toute la cour l'acheta. On n'avait plus autre chose à la main que ce petit livre. Les mémoires du temps s'accordent à dire que l'ouvrage fit un furieux bruit, et que les vers en sont admirables (1).

L'homme le plus paisible a des ennemis. Ceux de Gombauld prirent des airs d'importance et de mystère pour annoncer à la reine l'indiscrétion du poète; mais ils demeurèrent fort sots, quand sa majesté déclara qu'elle était ravie d'être immortalisée par un écrivain d'un si grand mérite, et qu'elle désirait entendre une lecture de *l'Endymion* de la bouche de l'auteur. Les ennemis ne se tinrent pas pour battus. Ils essayèrent d'éveiller la jalousie du roi; mais Henri IV

(1) Si je ne cite rien de l'*Endymion* de M. de Gombauld, c'est parce que je sais d'avance que les gens d'aujourd'hui le trouveraient faible et le tourneraient peut-être en dérision. Nous avons si peu de respect pour ce qui enchantait nos pères! On méprisera un jour ce que nous aimons. Notre littérature vaut-elle mieux que celle du XVIIe siècle? C'est encore une question. Je veux donc croire fermement que l'*Endymion* est une très belle chose.

jura son ventre-saint-gris que s'il était c..., ce qui arrivait aux plus honnêtes gens, ce ne pourrait être du fait d'un simple rimeur, et qu'il y aurait conscience de tourmenter un auteur au sujet de ses poèmes.

Il ne restait plus, contre un homme si favorisé, qu'une dernière arme, celle du ridicule; une cabale d'envieux se forma au milieu de la cour pour en accabler Gombauld. Ces gens-là riaient hautement du poème à la mode; ils n'appelaient plus l'auteur autrement qu'Endymion, ou bien l'amant de la lune. On chuchottait à ses oreilles des propos insolens qu'il feignait sagement de ne pas entendre, par égard pour la reine qui se fût trouvée de moitié dans la querelle.

Un soir qu'il se tenait à l'écart au château, pendant les danses, Marie s'approcha de lui et dit en plaisantant :

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mon poète? Vous êtes sombre comme un Amadis.

— Je pensais à faire mes adieux à votre majesté.

— Des adieux! et où voulez-vous aller?

— Je ne sais; mais il faut que je m'éloigne.

— Vous êtes de ma maison, monsieur, et je vous refuserai mon autorisation.

— Votre majesté sera la première à m'ordonner de partir, quand elle saura...

— Qu'est-il donc arrivé? bonté divine!

— J'ai trouvé ce matin, sur les murs de ma maison, des placards injurieux qui m'ont mis au désespoir; une auguste personne s'y trouve lâchement calomniée.

— Je vous comprends. Cela me regarde, monsieur. Je donnerai des ordres pour que les auteurs de ces bassesses soient recherchés et punis. Quant à vous, ne vous en mêlez pas et ne parlez plus de nous quitter.

— Je supplie votre majesté de permettre que je parte.

— Non, vous dis-je. Quelle obstination! pour de misérables propos!

— Encore, s'il y avait quelque chose de vrai!...

Gombauld s'arrêta, craignant d'avoir été trop loin.

— *Se fosse vero?* dit la reine en soupirant. Ne l'avez-vous pas écrit vous-même dans le titre de votre ouvrage : ce n'est qu'un songe, ce ne sera jamais qu'un doux songe?

— Au moins si je pouvais donner une leçon à ces insolens!

— Encore! encore un duel pour moi?

— Je ne sache pas, madame, que déjà...

— Oh! laissez-moi supposer que ce serait la seconde fois..... Eh bien! je vous le permets, châtiez ces impertinens; mais ne vous faites pas blesser, cela me causerait beaucoup de peine et dérangerait toutes mes idées.

Quand la reine se fut éloignée, Gombauld recueillit ses esprits pour bien retenir les moindres paroles échappées des lèvres royales.

— *Ce n'est et ce ne sera jamais qu'un songe!* pensait-il. — *Encore un duel pour moi!* — *Laissez-moi supposer que c'est la seconde fois!* — Il semblerait que Marie trouve, dans ce qui arrive, la réalisation d'un rêve ou la reproduction d'un souvenir. Assurément il y a là-dessous un mystère que je ne puis pénétrer.

La permission qui venait de lui être accordée le remplissait de joie; son orgueil avait souffert cruellement des sacrifices qu'avait exigés la prudence. L'occasion de se venger ne pouvait tarder à s'offrir, car, suivant l'ordinaire, sa patience ne faisait que multiplier les railleries.

En effet, quelques mauvais plaisans, passant près de lui, se mirent à critiquer tout haut sa toilette.

— Monsieur de Gombauld a des bas admirables, ce soir, dit le chevalier de Fontenay. Dieu me damne! je crois qu'ils sont vert de mer. C'est sans doute pour aller faire sa cour à la lune dans les prairies, qu'il a choisi cette couleur.

Gombauld se tourna vers le chevalier et le regarda en face. L'autre, ne voulant pas avoir l'air de céder, continua la plaisanterie.

— Monsieur de Gombauld, vous m'obligeriez en me donnant l'adresse du marchand qui vous a vendu ces bas. Ils sont délicieux. Je les veux mettre à la mode.

— Monsieur, répondit le poète, si vous osez venir me chercher demain matin, je vous ferai rompre quelques semelles devant mes bas.

— Oui-dà! il se fâche, je crois.

— Est-ce que cela vous fait peur?

— Plaisir, plaisir! et non peur.

— Eh bien donc! aurai-je l'honneur de vous voir demain matin?

— Certainement, monsieur; où il vous plaira et face à face, si cela vous convient.

— C'est ainsi que je l'entends, à moins que je ne vous force à tourner les talons.

— Corbleu! méchant rimailleur...

— Ne nous échauffons pas ici, de grâce!

— Pardieu! Fontenay, s'écrièrent les jeunes gens, tu as trouvé à qui parler.

— Eh! qu'y a-t-il là-bas? demanda le duc de Guise. Une querelle? C'est le sage M. de Gombauld! je ne souffrirai pas qu'un si bel esprit s'expose à mourir; messieurs, vous me ferez plaisir de vous accommoder.

— C'est impossible, monsieur le duc, dit Gombauld. J'ai supporté mille insolences. Le vase est plein. Le chevalier paiera pour les autres.

— Je serai votre second, dit le marquis de Racan.

— Point de seconds! je ne veux pas que d'autres s'entretuent pour moi. Cet usage est absurde. M. de Fontenay m'a offensé, c'est à lui seul que j'aurai affaire, demain à six heures du matin. Vous y pouvez tous venir, messieurs. J'attendrai le chevalier chez moi. Pas de bruit surtout, je vous en prie. C'est arrêté; je n'écouterai aucune proposition d'accommodement.

— Bien dit, mon cher Gombauld, s'écria le duc de Guise. En vérité, je ne l'aurais pas cru d'un poète. Vous êtes un garçon accompli. Je n'ai plus le courage de m'opposer à la bataille, et j'y assisterai peut-être.

Gombauld sortit en faisant un signe de la main au chevalier de Fontenay.

— C'est charmant! répétait le duc; le plus bel esprit de la France va se battre! Je suis sûr qu'il a un cœur de lion. Il est fâcheux seulement que, pour la première fois, il se mesure avec Fontenay, qui est une fine lame.

— Madame, dit M. de Guise à la reine, Gombauld se bat demain. Votre majesté désirera sans doute que je m'oppose au duel.

— J'ai donné mon autorisation, monsieur le duc. Veillez seulement, je vous prie, à ce qu'on ne les laisse pas se tuer; et que le ciel protége la bonne cause!

Le lendemain, dès cinq heures, il y avait bien trente jeunes gens à l'hôtel du Barillet où notre poète occupait depuis peu un assez joli appartement. La rue des Étuves était encombrée de chevaux et de laquais. Fontenay étant arrivé, on parlait de se rendre sur le pré, lorsqu'un gentilhomme, appartenant à M. de Guise, vint ordonner qu'on attendît encore. Quand le duc parut, un silence respectueux régna dans l'assemblée.

— Ça, dit le prince, êtes-vous toujours en humeur guerrière,

mon poète? J'aimerais mieux vous voir tendre la main à Fontenay, qui est un bon diable, après tout.

— Je vous supplie, monsieur le duc, de ne pas me donner occasion de vous répondre par un refus.

— N'en parlons plus. Où allons-nous prendre le champ?

— Si vous m'en croyez, dit Gombauld, nous n'irons pas loin. Le terrain de ma rue est excellent. Ce sera fini dans cinq minutes.

— Quel gaillard vous êtes, mon poète! eh! cela me plaît. Les juges se mettront aux fenêtres; mais je n'autorise le combat qu'à une condition, c'est qu'on s'arrêtera aussitôt que je le commanderai. Rapportez-vous-en tous deux à moi

— Nous vous obéirons, répondirent les deux champions.

Les manteaux furent déposés, les épées mesurées, et les combattans descendirent au milieu de la rue. Au signal donné par le duc, ils s'avancèrent l'un contre l'autre, l'arme au poing.

Dès les premières passes, tout le monde reconnut que Gombauld tirait l'épée d'une manière supérieure. Son adversaire s'en aperçut aussi, et, se mettant sur la défensive, il se vit obligé de rompre devant une attaque dont il sentait toute l'habileté. Un duel était alors une affaire fort simple. A l'exception de celui qui demeurait sur le carreau, on y plaisantait comme ailleurs.

— Bien joué! disaient les jeunes spectateurs à chaque botte que portait Gombauld. Ah! Fontenay, tu en tiens. Voilà ton maître. Regardez un peu ce grave rimeur; il ne rêve point à la lune dans ce moment. Qui aurait cru cela? ce marcheur si soigneux qui va sur les pointes de ses souliers de peur de la boue, le voici qui pousse son homme au travers du ruisseau comme un furieux. Eh! le chevalier est mal engagé! Holà! Fontenay; lâche pied, mon cher, ou tu vas être transpercé!

En effet, Gombauld, profitant d'une imprudence de son adversaire, s'était fendu impétueusement, et la pointe de son épée avait effleuré la poitrine du chevalier, qui fût resté sur la place, s'il n'eût fait un saut prodigieux en arrière.

— Il paraît, monsieur, dit le poète, que vous voulez me conduire hors des enceintes de la capitale? La promenade sera fatigante pour vous, si vous courez ainsi à reculons. Reposez-vous un moment.

— Fontenay, dit le duc de Guise, c'est à vous que je défends de continuer le combat. Il faut faire des excuses à Gombauld, non parce qu'il est le meilleur tireur et que vous avez le dessous, mais parce

que les torts sont de votre côté. Allons, messieurs, qu'on se donne la main.

— La main! la main! crièrent les assistans.

Les deux batailleurs s'embrassèrent et devinrent amis. Fontenay, au bout de trois jours, eut un autre duel en l'honneur de Gombauld, dont il s'était déclaré publiquement l'admirateur passionné.

On pense bien qu'à son retour au château, notre poète trouva plus de tendresse que jamais dans les regards de sa souveraine. Il devint le héros du moment. Marie fixa un jour de la semaine suivante pour la lecture de l'*Endymion* en petit comité. Il ne devait y avoir que des dames et les gens qui avaient les entrées de la ruelle. On sollicitait de tous côtés des billets d'admission. Gombauld, pour se préparer à cette solennité importante, étudiait sa diction, et les contemporains assurent qu'il savait réciter à merveille. Le jour du triomphe était proche, lorsque l'assassinat du roi plongea la France entière dans le deuil. Cet évènement causa un tort irréparable à la fortune de Gombauld. La lecture fut d'abord renvoyée aux calendes grecques. La reine, occupée des affaires de l'état, de sa régence et de ses projets en faveur de Concini, parut oublier ses amours poétiques.

Comme elle était au plus fort de sa puissance, Marie aperçut un soir le visage mélancolique de Gombauld, qui ne s'était pas montré à la cour depuis long-temps, par discrétion. Elle s'approcha de lui en souriant avec sa bienveillance accoutumée.

— Vous voici donc, bel Endymion? lui dit-elle en badinant; on ne vous voit plus ici. Nos malheurs ne nous ont pas laissé le loisir de réjouir nos esprits par la lecture. Nous avons laissé dormir le berger dont Phœbé fut amoureuse.

— Madame, le sommeil d'Endymion a duré trente ans, suivant la fable. Quand votre majesté le désirera, nous le réveillerons; mais il a déjà vieilli et perdu dans l'estime publique.

— Eh bien! composez un autre poème, et je vous donne ma parole que nous le ferons valoir. En attendant, je vous autorise à m'envoyer demain quelques vers pour moi seule. Vous pouvez prendre pour sujet les ennuis qui m'ont accablée pendant que notre deuil vous tenait éloigné de la cour.

Le lendemain, Gombauld envoya le sonnet suivant, qui fit, dans la suite, un grand bruit, et faillit coûter la liberté à son auteur, quand on le trouva dans les papiers de la reine.

S'il est vrai que Philis ne regarde personne
Lorsqu'elle ne voit point l'objet de son amour;
S'il est vrai qu'elle est seule au milieu de sa cour
Et ne s'aperçoit pas de ce qui l'environne;

Amant, heureux amant, digne d'une couronne,
Dont ses augustes yeux demandent le retour,
Qui retarde tes pas? quel aimable séjour,
Quel pouvoir te retient? quelle main t'emprisonne?

Non, tu ne manques pas ni d'amour ni de foi;
Tu sais bien que Philis n'a des yeux que pour toi,
Et que chacun se plaint de son indifférence;

Mais un secret effroi cause tes déplaisirs.
Tu sens que son amour n'a rien que l'apparence;
Que son cœur est contraire à ses propres désirs (1).

Après avoir envoyé ce sonnet à la reine, Gombauld, effrayé de sa hardiesse, n'osa reparaître au Louvre qu'au bout de trois jours. Dès qu'elle l'aperçut, Marie le fit appeler.

— Mon cher poète, dit-elle d'un air sérieux, je vous dois une explication. Mes yeux vous ont parlé plus que je ne voulais. Bien d'autres que vous s'y seraient trompés et auraient eu moins de modestie. Il faut cesser cet enfantillage, car, je le vois, il mettrait votre repos en danger.

— Il est déjà trop tard pour me le vouloir laisser, interrompit Gombauld; je l'ai perdu, madame.

— Eh bien! il faut donc que je vous le rende.

— Si c'est en m'ôtant l'espérance, votre majesté réussira fort mal.

— Écoutez-moi : un mot suffira pour vous faire comprendre ce qui s'est passé. Autrefois, chez le duc mon père, j'ai aimé, étant enfant, un gentilhomme florentin auquel vous ressemblez prodigieusement. Il s'est battu en mon honneur, comme vous avez fait. Je n'ai pu cacher mon trouble en vous voyant; mais sachez que si c'eût été lui-même, et non sa ressemblance parfaite, je n'aurais pas eu pour lui plus de faiblesse que pour vous. Je suis reine de France, monsieur. Je ne veux pas pourtant que vous soyez malheureux. Ma puissance vous dédommagera du mal que mes regards peuvent vous avoir fait. Demandez une faveur, et je vous promets d'avance qu'elle vous sera accordée.

(1) Ceux qui ne font pas profession de se connaître en poésie n'ont qu'à lire les lettres de M. de Gombauld; on y verra combien ces vers lui valurent de complimens, et que par conséquent ils sont très beaux.

Gombauld était accablé. Une larme tomba de ses yeux, et sa mâle figure trahissait l'angoisse de son ame.

— Hélas! madame, répondit-il, pourquoi ne m'avoir pas dit cela plus tôt? Que vous demanderais-je à présent? Des honneurs me perdraient en me fixant près de vous. De l'argent? je n'en ai pas besoin; ma pension me suffit. Je ne suis qu'un portrait où vos regards aiment à se fixer; il n'est pas nécessaire d'y mettre un riche cadre. Donnez-moi donc aussi votre image, madame; c'est là tout ce que je veux avoir; mais en la regardant, c'est à vous-même que je penserai.

La reine fut si flattée de la demande, qu'elle ne put réprimer un sourire de plaisir.

— Je vous donnerai mon portrait, monsieur. Allons, remettez-vous, et appelez l'ambition à votre aide; elle vous consolera.

Gombauld fut si triste de cette déception, que ses amis le crurent long-temps inconsolable. Il demeurait enfermé chez lui et ne voulait recevoir personne. L'ambition ne lui venait pas. Les Muses seules et son goût pour la musique le soutenaient. C'est en ce temps-là qu'il écrivit un grand nombre de sonnets qui ont été lus avec une grande curiosité, lorsque le besoin le força de les livrer au public. Il suffira d'en citer les premiers vers pour qu'on voie que son amour pour la reine les a tous dictés :

Sitôt que je la vis, je devins immobile
Comme si tous mes sens m'avaient abandonné.
Quelles sévères lois ont jamais ordonné
Que le mal soit extrême et qu'il soit inutile?

Il y en a un qui donnerait à croire que Marie ne cessa pas entièrement ses œillades, même après avoir enlevé tout espoir au pauvre poète. Il commence ainsi :

Prétendez-vous de moi, beaux yeux cruels et doux,
Un tribut éternel de soupirs et de larmes?

Celui qui fit parler le plus, est le troisième du recueil publié, en 1646, chez Courbé :

C'est trop dissimuler une douleur profonde.

Tous ces morceaux sont également remarquables. On serait embarrassé de dire lequel est le plus beau.

La reine, voulant tenir sa promesse, avait fait appeler le célèbre peintre Du Moustier; mais le portrait ne fut pas achevé. Le jeune roi Louis XIII, étant devenu majeur, fit assassiner le maréchal d'Ancre et chassa les autres favoris de sa mère. La reine se retira au château

de Blois, et se vit abandonnée, dans sa disgrace, par tous ses amis. L'évêque de Luçon, sa créature, devenu cardinal de Richelieu, s'empara du pouvoir, et la fit maltraiter, tout en feignant de la vouloir réconcilier avec le roi. Gombault perdit sa pension. S'il eût voulu adresser quelques vers à sa majesté ou à M. le cardinal, il aurait pu aisément se faire ouvrir la cassette royale; mais il était trop peu courtisan. Il n'écrivit que pour vivre.

C'était un crime alors que de bien parler de la reine. Gombauld lui dédia publiquement un poème pastoral qu'il appelait *Amarante*. On parla de mettre l'auteur à la Bastille.

Marie n'avait plus, dans son exil, que sa suivante Cadrina et six laquais seulement. On la laissait presque manquer du nécessaire. Elle était à table lorsqu'on lui annonça que notre poète lui dédiait un ouvrage. Elle fondit en larmes en s'écriant :

— Je savais bien que celui-là ne m'abandonnerait pas!

En effet, Gombauld éleva toute sa vie la voix en faveur de ses amis malheureux. Lorsque M. de Montmorency, dont il avait reçu quelques services, fut arrêté et mis à mort, Gombauld seul déplora hautement sa perte. Cette hardiesse n'était pas faite pour le remettre bien en cour. Il ne fut pas heureux tant que dura la puissance du cardinal.

Les dames de l'hôtel Rambouillet firent de si grandes avances à Gombauld, qu'il se rendit à ces réunions littéraires dont il devint un des premiers personnages. S'il avait eu l'intrigue de M. de Voiture, il l'aurait aisément surpassé en réputation, car il avait plus de talent.

Toujours fier, toujours proprement vêtu et de plus en plus misérable, Gombauld ne voulait avouer à personne qu'il ne savait de quel bois faire flèche. Le marquis de Rambouillet s'en doutait bien et n'osait lui offrir sa bourse. On l'accablait de caresses pour le garder tous les jours à dîner. Quand ce n'était pas chez *Arthénice*, c'était chez la vicomtesse d'Auchy ou chez Mlle Paulet. Il vivait ainsi, s'inquiétant toujours plus pour les autres que pour lui.

Gombauld cultivait la musique, mais en secret, à cause d'une sotte réprobation qui existait alors contre ceux qui exerçaient cet art divin. La marquise de Rambouillet ne put jamais obtenir de lui qu'il vînt jouer chez elle de la mandore.

On raconte qu'un jour qu'il s'ennuyait, Gombauld s'en alla chez M. de L'Enclos, le père de Ninon, qui était particulièrement versé dans l'art du luthier et maniait habilement plusieurs instrumens, mais sans oser le dire. Après les premiers complimens, notre poète

s'approche doucement d'une guitare qui était pendue à la muraille :

— Est-ce que vous touchez encore à ces vilenies? dit-il en faisant sonner une corde.

— Moi! répondit L'Enclos, fi! Cela est bon pour des goujats.

— A la bonne heure. Cependant cette guitare est d'accord. Elle paraît avoir un son exquis.

— C'est une belle pièce; cela vient de Bologne. Prenez-la un peu. Ne savez-vous pas en jouer?

— J'y ai mis les mains quelquefois en mon enfance.

— Eh bien! essayez-la.

— Non pas! A moins que vous ne consentiez à m'accompagner.

— Je le veux bien. Voici un autre luth de ma façon dont je recommande les basses à votre oreille. Écoutez cela. Comme ce son est rond et parfait.

Ils se mirent tous deux à l'œuvre et y restèrent douze heures sans boire ni manger.

M. de Rambouillet et plusieurs autres grands seigneurs, sachant que Gombauld n'avait plus aucunes ressources, imaginèrent de lui dire qu'ils avaient obtenu le rétablissement de sa pension; quand l'époque des quartiers arrivait, ils lui faisaient donner sa quittance, et, sous couleur d'aller toucher l'argent au trésor, ils le tiraient de leur poche. Ils mettaient beaucoup de soin dans cette supercherie, car le poète ne leur aurait pardonné de sa vie s'il l'eût devinée.

Gombauld fut de l'Académie française après la mort du cardinal Richelieu. Il mit en terre ses amis et ses ennemis, car il vécut quatre-vingt-seize ans. Il avait encore bonne mine et se tenait droit lorsqu'il se blessa en tombant d'une échelle dans sa bibliothèque. Il avait alors une pension de M. Colbert, qui était chargé de distribuer les graces du roi.

Il mourut huguenot et fut enterré à Charenton.

M. Tallemant des Réaux, qui a l'esprit méchant et ne l'avait point connu jeune, s'est amusé à écrire sur lui quelques histoires où il lui donne des ridicules. Il prétend que, sur ses vieux jours, le poète épousa sa servante. Nous avons peine à le croire en lisant ses ouvrages où l'on voit une ame noble qui n'adresse jamais ses vœux qu'aux lieux les plus élevés.

Quoiqu'il en soit, Jean Ogier de Gombauld n'en est pas moins l'un des ornemens du grand siècle, et le plus bel esprit de la première régence.

PAUL DE MUSSET.

L'ART DRAMATIQUE.

Lettre à Diderot.

Diderot, pardonne-nous d'oser réveiller ici ton fantôme hardi et paradoxal, pour t'adresser, sous la forme d'une simple lettre, un mot et un dernier mot, nous l'espérons, sur la question à la fois la plus épuisée et la plus épineuse de toutes les littératures du monde, savoir : les spectacles en général et l'impossibilité où se trouvent nos grands écrivains d'aujourd'hui de composer de bonnes pièces de théâtre.

Déjà, avant nous et depuis toi, quelques gens d'esprit l'ont affirmé plus d'une fois : « Le théâtre se meurt, ont-ils dit, le théâtre est passé de mode, le théâtre est impossible. » Oui, mais pourquoi le théâtre se meurt-il? pourquoi est-il impossible? C'est là ce qu'il faut prouver, et tant que vous ne l'aurez pas fait, vous verrez des écrivains d'un grand mérite composer des pièces de théâtre, et ces pièces tomberont; vous verrez, au contraire, des écrivains du plus mince mérite composer des pièces de théâtre, et ces pièces iront aux nues.

Qu'est-ce à dire? Faut-il conclure de là que le public de tous les temps s'égare? Non pas; car le public est toujours le public, comme tu l'as si bien dit et prouvé, toi, Diderot, dans ta préface du *Père de Famille*, et c'est à toi seul qu'il faut reporter tout ce qui sent aujourd'hui un peu son paradoxe, à toi, le père et l'inventeur du paradoxe. Aide-nous donc à vider, s'il se peut, ce vieux sac à procès littéraires. Puisses-tu aussi, afin de rajeunir cette matière (le théâtre), nous prêter et nous faire pardonner ce laisser-aller et ce

tour libre et familier que tu empruntas si bien à la dernière moitié du XVIIIe siècle! Pour arriver à découvrir les causes qui produisent en ce temps-ci la chute de toutes les grandes et belles pièces, ou, si l'on veut, de toutes les pièces *littéraires*, qui se représentent, de loin en loin, sur nos grands et petits théâtres, nous prions seulement les gens de bonne foi de vouloir bien nous accorder ceci en commençant : c'est que par telle ou telle cause, que nous ne rechercherons pas, la plupart des vieux genres grecs qui furent créés de seconde main par les sophistes du siècle d'Alexandre, sur les brisées du siècle de Périclès, sont aujourd'hui à peu près éteints et tombés en désuétude. Excepté en province, ou dans les athénées, il nous semble qu'on ne pratique plus guère maintenant l'épopée, la pastorale, le dithyrambe ou la tragi-comédie, non plus que l'*aulétique* ou la *citharistique*.

Est-ce un bien, est-ce un mal? est-ce une décadence, est-ce un progrès? Peu nous importe quant à présent; posons ce fait seulement, et passons outre.

Or, pour expliquer la chute de tous nos écrivains du jour en fait de théâtre, que prétendons-nous avancer? C'est que le théâtre, en tant que littérature, n'est autre chose qu'un de ces genres créés après coup et dont on devait s'affranchir tôt ou tard.

Est-il donc si étrange, et même à la rigueur si déraisonnable de dire à l'avance que le théâtre, au lieu d'être devenu impossible, n'a jamais été possible, parce que ce genre s'est trouvé institué par des grammairiens, et non par les poètes, pour les poètes? Loin de prouver contre leur génie, les échecs dramatiques, ou, si vous aimez mieux, les triomphes dramatiques de nos poètes modernes prouveraient donc plutôt en faveur de leur génie, puisque leur génie n'a été vaincu que par une impossibilité, et qu'à la rigueur il est même possible qu'ils aient quelquefois eu plus de génie que l'impossible.

N'en doutez pas, messieurs, on vous dirait aujourd'hui : Ourdissez une trame d'action, de style et d'idées de telle sorte qu'elle puisse se combiner avec des décors et des machines, se partager phrase à phrase entre un certain nombre de comédiens, cadrer avec les talens, les gestes de tel ou tel comédien (toujours le comédien, remarquez, et jamais le poète); à coup sûr vous diriez, et non sans raison : C'est une gageure, ou c'est un piége qu'on a voulu nous tendre.

Pour arriver jusqu'à vous, oublions donc, s'il se peut, quant à présent, les noms éternels et les grands génies de tous les temps, qui forment un boulevard autour du théâtre; oublions-les, et, pour y revenir tout à l'heure, rappelons seulement ici que le théâtre ne s'est pas appelé toujours Racine, Molière, Corneille ou Shakspeare. Renfermons-nous dans la forme seule, indépendamment des autorités qui ont pu l'ennoblir, sans la consacrer toutefois.

La poésie dramatique, telle qu'on l'exécute encore aujourd'hui, roule principalement sur ce principe, que, pour sentir et apprécier ce qu'on appelle un *poème*, c'est-à-dire le produit le plus fin et le plus parfait de l'in-

telligence humaine, deux mille personnes rassemblées valent mieux qu'une seule, qu'il peut y avoir dans un temps et un espace donnés cotisation de sensibilité et d'instinct, et qu'enfin la conception prise en masse est plus prompte et plus vive que l'admiration prise à l'état d'unité et d'isolement.

Remarquez d'abord que, comme notion générale du beau en fait d'art, rien n'est moins vrai qu'un tel axiome. Fontenelle a dit : « Une idée neuve n'entre jamais en nous par le gros bout. » Tel est l'abrégé de toutes nos sensations. On n'entre pas de plain-pied dans un chef-d'œuvre, on y pénètre lentement et par degrés.

Supposez un poème sublime, parfait, le pendant de l'*Enfer* de Dante, par exemple, qui tomberait inopinément du ciel au milieu de nous, comme les Ancilles de Numa. Croyez-vous donc que ce grand poème rencontrera aussitôt deux ou trois mille juges capables de se lever tous à la fois, et de s'écrier : Voilà qui est beau, voilà qui est sublime ! Non pas; il est plus probable que l'auteur de cette merveille se révèlera peu à peu, ira trouver d'abord un autre poète, son égal (à la forme près), qui lui ouvrira un passage et commencera par lui dresser un autel dans ses propres foyers. Ce second poète le communiquera à un troisième, et ce troisième à un quatrième. Ainsi se propage le sublime; il monte à l'horizon avec une certaine lenteur, il a sa nuit, son aube, puis son midi; d'abord simple lueur dans l'espace, puis rayon lumineux, et enfin astre et soleil.

Comparez donc le lever du beau en nous-mêmes avec le lever d'un rideau de théâtre.

A une certaine heure de l'après-midi, à sept heures du soir, par exemple, vous ne savez absolument rien de ce que le poète va dire et faire pour vous plaire, vous instruire ou vous toucher; et deux ou trois heures après, il faut que vous soyez instruits, attendris, charmés, et non seulement vous devez êtres quittes déjà envers votre admiration et votre sensibilité, mais vous devez aussi vous être prononcé d'une manière irréparable, dire : Ceci est bon, ou : Ceci est détestable.

Car tel est l'étrange problème de la forme dramatique : agir sur l'esprit par voie d'éblouissement et de possession subséquente, et de plus, solliciter ou accepter un rejet ou un suffrage nécessairement imprévoyant; double écueil qui contrarie cette loi de prélude et d'initiation inhérente à notre ame et à notre nature, qui fait dire que le beau a toujours ses détours et ses faux-fuyans, qui fait qu'on ne goûte pas toujours de prime abord la *Vierge au Donataire* ou le *Salve Regina* de Pergolèse. Une pièce de théâtre ou même la forme seule manquera donc toujours du sens idéal et contemplatif. Ce sens idéal s'appelle l'*extase;* c'est le complément de l'art; avec l'extase, point de théâtre; sans l'extase, point de poésie.

— Mais, s'écrient déjà les feseurs de drames actuels, ce qui fait le beau côté du genre, ce sont précisément ces écueils, ces périls dont vous parlez; songez donc: est-il rien de plus beau que de braver la foule, de se présen-

ter seul contre elle, la poitrine nue, de harceler ce lion comme le *picador* castillan fait pour le taureau, le piquant, l'inquiétant tour à tour?

Cette image est peut-être flatteuse, mais c'est une image. La foule, au théâtre, n'est pas même un lion ni un taureau, c'est, passez-nous le mot, un *ogre*.

En effet, messieurs, que venez-vous nous parler de votre popularité théâtrale, de votre public, de vos parterres, que vous supposez toujours si attentifs et si bons juges? Des enthousiastes, dites-vous, des génies, des cœurs de feu; oui, mais aussi un pêle-mêle d'ames de glace, de sourds, d'aveugles, de paralytiques en fait d'intelligence.

— Mais, ajoutez-vous, telle est la faculté de notre genre, de réparer en quelque sorte ces inégalités de conception, d'établir dans les masses, par une certaine loi de contact, une sorte d'équilibre sensitif, qui permet, même aux esprits au-dessous de zéro, de se pénétrer sur-le-champ des rayons et des subtiles émanations d'un grand poète.

— Eh! non, encore une fois, et sans vouloir contester en rien la puissance de vos canevas ou de votre style, nous disons que vous ne ferez jamais que le sot, ou, ce qui revient au même, l'homme qui ne sent pas la scène de somnambulisme de lady Macbeth, s'agite et frissonne parce qu'il aura près de lui un homme qui frissonnera et sera saisi. On comprend bien que le contact du sot puisse à la rigueur neutraliser ou refroidir l'homme d'esprit, mais jamais l'homme d'esprit ne donnera au sot ce qui lui manque pour sentir *Hamlet* ou *le Roi Lear*. Est-ce que tout le monde a le même tempérament, le même sentiment, le même genre d'idées? Est-ce que tous les esprits peuvent prendre place à une même table? Qu'est-ce donc que votre public? qu'est-ce donc que votre théâtre?

On a cherché bien souvent à définir le but, les élémens et les qualités d'une production scénique; ne pourrait-on pas à la rigueur consacrer cette définition : une œuvre qui plairait un peu à tout le monde sans plaire précisément à chacun?

Remarquez, en effet, écrivains de théâtre, que dans toutes vos pièces vous êtes obligés presque toujours de faire deux parts: la part du parterre et celle des loges; et telle est, suivant nous, la raison principale de vos défaites. En effet, les loges vous demandent quelque chose de fini, de délié, des traits subtils de cœur ou de sentiment; le parterre, au contraire, exige quelque chose d'épais, de boursouflé, ces expressions tranchantes et ces grands mots qui ont souvent deux coudées de plus que le bon sens et la grammaire.

Si vous voulez réussir, vous devez donc trouver un style mixte entre le parterre et les loges, un mélange de bon et de mauvais goût.

Mais, comme vous avez du goût et de l'ambition, comme vous sentez qu'au lieu d'écrivain, il vaudrait mieux se faire manœuvre, si on ne prétendait pas travailler surtout pour les gens d'esprit, c'est à eux que vous vous adressez. Il ne se trouve malheureusement pas assez de gens d'esprit pour suf-

fire à la consommation quotidienne de vos chefs-d'œuvre, et de plus, comme vous exigez des gens d'esprit ce qui est précisément l'opposé de leurs qualités de gens d'esprit, c'est-à-dire une sensation et un jugement irréfléchis, voilà pourquoi vos pièces tombent.

Cependant vous voyez déjà que ce n'est ni la faute des gens d'esprit, ni votre faute à vous. C'est la faute de l'esprit en général, c'est la faute du génie, c'est la faute de vos pièces qui ont à la fois et tour à tour trop de génie et trop d'esprit.

Mais que serait-ce donc si nous assistions à la main-d'œuvre et aux procédés même de vos productions dramatiques? Une des lois de l'écrivain de théâtre n'est-elle pas d'avoir égard, avant tout, à ces rouages et à ces mille moyens techniques et matériels qu'on appelle *entente de la scène?*

Entendre la scène, qu'est-ce donc? C'est avoir égard aux entrées et aux sorties des comédiens, penser aux décorateurs, penser aux spectateurs, penser aux machinistes, aux quinquets, aux planches, aux coulisses. Oui, tout cela est essentiel, il le faut, c'est le théâtre; vous êtes théâtre. Mais au milieu de ces jeux, de ces ressorts, que devient la pensée, je vous prie? que devient la liberté d'imaginer, de sentir? que devient le poète?

Oh! le singulier genre et bien périlleux en effet, que celui qui veut que le poète s'élève, marche en avant, lorsqu'il lui oppose sans cesse mille obstacles pour le faire trébucher!

Ecrivains dramatiques, nous en appelons à vous-mêmes; soyez sincères et avouez qu'on ne se fait pas jouer, on se *laisse* jouer presque toujours, on s'y condamne. Si peu de souffle poétique que vous ayez laissé dans ce squelette littéraire que vous livrez aux comédiens, ce squelette, dès qu'il devient la proie de leurs gestes et de leurs psalmodies, trouve toujours assez de force pour se dresser contre vous, vous accuser hautement, vous montrer votre propre image répétée dans un miroir trouble. La scène ne peut pas réfléchir la pensée du vrai poète, elle ne peut que la parodier.

Allons plus loin : supposons pour vous interpréter des acteurs aussi intelligens, aussi parfaits que possible; nous soutenons que ces acteurs-là vous trahiront encore. Vous-mêmes seriez grands acteurs, et vous joueriez, que vous vous trahiriez aussi, parce que la poésie ne peut être traduite que par la poésie, parce que ce qui a été conçu avec des idées et des mots, ne peut pas être exprimé complètement par la physionomie et les gestes. Dans tous les arts, la forme suit le fond, l'expression escorte l'idée : *rem verba sequuntur*. On n'exécute pas la peinture à grand orchestre, on ne sculpte pas la musique.

— Mais, dites-vous, n'a-t-on pas vu quelquefois des assemblées entières s'émouvoir et s'électriser? N'est-il pas permis d'agir sur la foule et d'exciter son imagination, sa sympathie ou sa surprise?

Oui, sans doute, et voilà où est votre erreur : c'est que vous confondez la popularité avec le peuple, c'est que vous comptez un suffrage par tête, c'est que vous croyez que trois mille spectateurs représentent trois mille admi-

rateurs ou trois mille capacités critiques, tandis que trois mille spectateurs représentent quelquefois à peine un seul admirateur ou une seule capacité critique.

Pour agir sur les nerfs de la foule, il faut bien autre chose vraiment que vos scènes, vos actes ou vos tirades! il faut l'effet du canon, entendez-vous; il faut la guerre ou bien de grands spectacles, universels, nationaux, à ciel découvert, tels que la fête de la Raison, ou le sacre de Bonaparte. Alors, oui, vraiment, la foule s'agite et se passionne, mais jamais pour des intérêts purement littéraires. Le poème ne saurait exercer d'action démagogique. Faites lire ou déclamer les œuvres d'Homère à deux mille personnes, elles n'en seront pour cela ni plus parfaites, ni mieux comprises.

On a souvent comparé l'orateur public et le poète dramatique, parce qu'ils s'adressent l'un et l'autre aux hommes réunis; on a cru voir entre eux analogie de moyens et conformité d'effets. Mais voyez : dans la nature de l'action et de l'ébranlement, quelle différence! L'orateur n'est grand et n'a d'autorité que lorsqu'il entretient la foule de ses intérêts positifs et pressans. C'est Démosthènes trouvant *la Chersonèse* dans les guerres de la Grèce contre Philippe, c'est Mirabeau parlant sur *la banqueroute*. Dans tout cela, l'intérêt public est toujours le principal, l'intérêt littéraire ou oratoire n'est que l'accessoire. Ce dernier a nécessairement besoin du sauf-conduit du premier. Et cela est si vrai, que du moment où l'orateur abandonne sa thèse publique, presque toujours il tombe dans la déclamation; son langage devient ce que Vergniaud appelait « des tonnerres et des tempêtes d'opéra. » L'orateur disparaît, vient le sophiste : au lieu de Démosthènes, c'est Isocrate; au lieu de Mirabeau, c'est Fontanes. Un homme d'esprit l'a dit : « Une idée politique en littérature, c'est un coup de pistolet dans un concert. » De même pour la littérature introduite dans une cause publique.

Or, dans les pièces de théâtre, que de coups de pistolet déclamatoires n'avons-nous pas eus! Que de faux emprunts à la chaire, au barreau, à la tribune! Combien de méchans prédicateurs, de pédans, de déclamateurs, d'avocats de province, en cinq actes et en vers!

Vous dites que le théâtre a quelquefois supporté le grand et le sublime : oui, mais, en retour, combien de fois le vide, le pompeux et le sonore! Tout le prouve encore une fois : la poésie dramatique est un malentendu perpétué, une erreur que le temps légalise, non la raison même de l'art du poète. Un certain isolement sera toujours une des perspectives du beau, et, sans vouloir faire précisément de la Vénus pudique une Cybèle ou une Vesta, il est au moins permis de croire qu'elle n'ira pas dénouer sa ceinture, chaque soir, devant deux mille spectateurs.

Toujours d'après toi, Diderot, et en cherchant à développer ce que tu as si bien indiqué autrefois, nous nions donc la poésie dramatique; nous disons qu'il est funeste de voir les génies que nous possédons aujourd'hui s'asseoir de travers sur leur Parnasse dramatique mauresque ou castillan, se faire les vassaux de toiles peintes, d'histrions ou d'oisifs, eux qui devraient être

leurs propres maîtres et seigneurs; nous nions la poésie dramatique; mais, remarquez-le bien, nous ne nions pas le théâtre.

Le théâtre! mais c'est le plaisir de tous les temps, de tous les âges, de tous les jours! Loin de le nier, ce que nous disons ici n'est au contraire que pour l'étendre et l'améliorer, s'il est possible. Mais pour cela, nous voulons que le théâtre soit théâtre, et que la poésie soit poésie.

Parmi tous les critiques qui ont écrit sur l'art dramatique, un seul peut-être a indiqué son esprit et son véritable effet. Ce critique (on ne l'eût guère soupçonné), c'est Aristote qui prétend, dans sa Poétique, que *la mélopée* doit être le premier mérite d'une tragédie, et n'assigne à la pensée que le troisième rang. Démétrius le cynique attribuait aussi tout l'effet théâtral à la voix, à la pantomime et aux décors. En nous appuyant sur ces autorités et sur tant d'autres, et toujours aussi sur l'oubli où tombent si vite nos plus belles pièces actuelles, ne pouvons-nous donc pas déclarer déjà que la scène appartient à l'acteur en suprématie, comme les sons au musicien, la toile au peintre, le marbre au statuaire?

En effet, l'art du comédien n'est-il pas un art précieux, charmant, et qui existe par lui-même et à part? Comment en douter, quand on songe au grand empire que les vrais comédiens tel que Garrick, Talma, ont toujours exercé pour leur propre compte? Cependant, parmi les autres arts, celui du comédien est sans doute le moins noble. Il s'adresse à ses partisans directement, ses juges lui transmettent leur blâme ou leur suffrage ouvertement et face à face, ce qui a toujours quelque chose de peu relevé.

Ensuite, le talent du comédien n'exige presque point d'études préparatoires. Là, sans doute, comme ailleurs, l'intelligence et les entrailles sont utiles, essentielles même, mais la nature y entre pour beaucoup. C'est elle qui donne à l'acteur ces traits enjoués ou ironiques, pathétiques ou majestueux, ces proportions extérieures qui font de lui un instrument propre à résonner au souffle de tel ou tel rôle.

Un acteur se transforme quelquefois d'année en année; l'acteur d'une province n'est pas souvent celui d'une autre province, l'acteur d'une époque celui d'une autre époque. Il semble que tout soit de mode, sacrifié à l'éventualité du moment, dans un art qui est pris pour ce qu'il coûte, et doit, en général, s'improviser librement sur ces planches même qui lui appartiennent, à moins de se condenser lourdement dans des moyens de convention, à moins de reproduire ce que Grimm disait du jeu de Mlle Clairon, « qui savait presque toujours par cœur d'avance tous les effets de ses rôles. » Or, quel effet comptez-vous produire en accouplant ces deux arts si différens dans leur esprit et leur principe? L'art du comédien si léger, si vif, si versatile; l'art du poète, au contraire, si appliqué, si abstrait, si profond.

Nous avons dit aux poètes : « Rompez avec l'acteur; » mais ne pourrions-nous pas dire aussi bien à l'acteur : « Rompez avec le poète. »

D'où nous viennent au théâtre tant de rôles de convention, ces emplois grimaciers, criards, ces valets, ces soubrettes, ces livrées, ces manteaux,

ces mannequins en tous genres, ces lignes de traditions droites et croisées qui convertissaient l'ancien Théâtre-Français en un échiquier? D'où nous vient la déclamation surtout, cet art singulier qui met l'acteur récitant de grandes tirades de poésie ou d'éloquence dans la nécessité d'agiter les bras et la tête au hasard, à la manière des automates? D'où nous vient tout cela, si ce n'est de l'accouplement forcé de deux arts qui se nuisent et s'entre-choquent, réunis dans le même cadre, tandis qu'ils n'ont d'autres affinités que les rapports généraux de tous les arts entre eux? Après le cothurne scénique, vient le cothurne moral, comme l'a si bien dit Lessing. Et comment espérer trouver quelques traces de naturel et d'inspiration chez l'acteur condamné à réciter les vers suivans :

De la zône brûlante, et du milieu du monde,
L'astre du jour a vu ma course vagabonde, etc.?...

Mais qu'on ne dise pas ici que le talent du comédien dépend de tel ou tel système de littérature dramatique; qu'en jouant les tragiques étrangers, Schiller ou Shakspeare, par exemple, l'acteur serait moins comprimé, moins restreint qu'en jouant Racine ou Corneille. Nous soutenons, et cela d'après l'exemple, que partout l'anomalie subsiste.

En effet, que direz-vous si, faisant représenter *Hamlet* complet, *Faust* ou *Wallenstein*, ces chefs-d'œuvre attirent moitié moins de spectateurs que telle parade de la foire? Vous direz que, pour goûter les beautés et les originalités sublimes de ces grands poètes, il faut un public éclairé, un parterre d'élite.

Fort bien! Mais où trouver ce parterre d'élite que vous attendez et que vous espérez encore tous les jours? Aurez-vous un juge à la porte du théâtre pour discerner les spectateurs capables de comprendre Shakspeare? Vous parlez de poésie populaire, et ce n'est pas le peuple qu'il vous faut! Vous voulez la foule, et vous ne la voulez pas. Autant vaut dire à votre public : « Tant que je reste humble et médiocre, j'accepte votre témoignage; mais je vous récuse, mais je casse vos arrêts, du moment où je m'élève, où je fais mes preuves de grandeur et de hardiesse, c'est-à-dire du moment où je me fais poète. » — Qu'est-ce donc que la poésie dramatique?

Autre définition du poète de théâtre : « Un écrivain qui ne trouvera jamai ni théâtre, ni acteurs, ni public. »

Quoi donc! Pour réussir ou pour convenir au comédien, faut-il donc qu'une pièce soit nécessairement médiocre ou détestable? Non pas, mais il faut, avant tout, qu'elle soit *scénique;* et nous essaierons de prouver tout à l'heure que les chefs-d'œuvre des théâtres français et étrangers sont restés comme chefs-d'œuvre, parce qu'ils sont, en général, beaucoup plus *poétiques* que *scéniques*.

Aussi, n'hésitons-nous pas à déclarer déjà, d'après le sentiment de Gœthe lui-même, qu'on n'accusera certes pas de partialité en cette matière, que le théâtre de Shakspeare, si grand d'ailleurs et si parfait comme poésie, de-

meure à peu près intraduisible tel quel sur la scène. L'acteur rendra bien la partie terrestre et sensuelle du génie, mais non pas la partie éthérée et volatile, les sublimes finesses de cœur et de caractère, les circuits, les mystères intérieurs du théâtre de Shakspeare que les Schlegel, les Eugel, les Schiller, ont si poétiquement et si minutieusement analysés.

En effet, un comédien n'est ni un météore, ni un caméléon, c'est un masque; et ce masque ne peut obéir à toutes les mutations du caprice poétique. Ce masque doit être nécessairement fixé à une certaine apparence limité au rire ou à l'émotion extérieure. On citera bien des acteurs tels que Garrick, qui excellent autant dans le bouffon que dans le tragique, mais non pas dans un même rôle, et sous un même aspect.

Vous ne trouverez jamais de Janus théâtral qui justifie sous une même individualité Néron et Turlupin, Falstaff et Glocester. La justification vague, mais pourtant harmonieuse d'un caractère, est très possible avec la poésie; mais elle ne l'est pas à l'aide de la réalité de la scène. Le poète romantique est très admissible, l'acteur romantique ne l'est pas. Dire à un comédien : « Traduisez-nous avec votre voix, vos gestes, les lignes abstraites et incalculables de personnages tels que Puck et Caliban! » c'est dire à un poète : « Traduisez-nous avec des mots le chant des oiseaux ou le parfum des fleurs. »

Aussi, quel que soit le vice littéraire de notre vieux système tragique, n'hésitons-nous pas à le regarder comme bien moins défavorable à l'acteur que le système allemand ou anglais, parce que, tout inférieur qu'il soit comme poésie, il est cependant beaucoup plus humainement parfait en tant que scène. Talma a toujours été Talma dans l'*Othello* ou l'*Hamlet* de Ducis, il ne l'eût pas été avec le texte même de Shakspeare. Un comédien qui, au milieu d'un rôle grave, aura à crier tout à coup : « Un rat! un rat! j'aperçois un rat! » détruira nécessairement l'illusion, et passera, même aux yeux des plus chauds partisans de l'arbitraire en fait d'art, pour un fou ou pour une marionnette.

Acteurs de talent, qu'avez-vous donc besoin de grands poètes? Au contraire, les grands poètes vous arrêtent et vous nuisent. La meilleure part du répertoire de Talma s'appuyait sur les tragédies de l'empire. Un des premiers rôles de Molé était *le Jaloux* de Rochon de Chabanes; Monvel n'était jamais plus beau que dans *les Victimes cloîtrées*. Tout Paris a vu et applaudi autrefois miss Shmitson dans le rôle de *Jane Shore*. La salle entière pleurait et frissonnait. Pourquoi? Presque personne ne savait l'anglais, et ne pouvait être, par conséquent, sensible aux beautés du poète. Mais ce qu'on applaudissait, c'étaient les regards, la voix, les poses de la grande actrice; toutes ces choses, qui font de l'art du comédien un domaine et un pouvoir bien distinct de celui du poète. « Ce n'est pas l'expression : *Je vous aime*, qui triomphe de la vertu d'une femme, comme tu l'as si bien dit, Diderot; c'est le tremblement de la voix, ce sont les larmes, les regards qui accompagnent ce mot. »

Ici, pourtant, nous demandons à nous priver pour un instant de l'appui et du secours de ton nom, que nous avons invoqué, un peu comme égide et beaucoup comme chaperon; nous demandons à marcher seul; car, quel que soit le renom de témérité et d'hyperbole attaché à ta mémoire, nous craindrions de t'entraîner sur le bord du précipice que nous entrevoyons. Ce précipice est une objection; nous la posons telle qu'on nous l'a faite sans doute dès le début de cette lettre :

« Si la poésie dramatique est une erreur ou un malentendu, comme vous le dites, comment se fait-il donc que Sophocle, Aristophane, Eschyle, Racine, Shakspeare et Molière aient fait des pièces de théâtre? Répondez à cela. »

Nous répondrons d'abord que jusqu'ici nous avons cherché, comme on l'a remarqué sans doute, à nous décider, avant toutes choses, plutôt d'après les lois éternelles de la raison poétique que d'après la justification historique.

Quant au public, voici ce que nous répondrons : « Lorsqu'on vous joue Racine, Corneille ou Molière, pourquoi n'y allez-vous pas? »

Ce n'est point, comme on l'a dit tant de fois, parce que ces maîtres ont vieilli ou qu'ils sont mal représentés; la meilleure raison est qu'ils ont presque toujours composé un poème, et non des *scenario*, et que, pour la scène, il faut un *scenario*, et non un poème. Si vous soutenez qu'on doit se consacrer au théâtre, parce que Racine, Molière, Corneille, Voltaire, Shakspeare, s'y sont consacrés, nous soutiendrons, nous, qu'Homère, Dante, Milton, le Tasse, ne s'y étant pas consacrés, on ne doit pas s'y consacrer.

Tout cela se réduira donc à une question de noms propres, et il faudra répéter encore une fois que le passage d'un grand génie dans un genre, au lieu d'en sanctionner la pratique, devrait bien plutôt, au contraire, en interdire l'approche aux descendans.

Quant aux grands écrivains pris dans leur temps, il faut rappeler aussi cette loi d'imitation inhérente à la nature humaine et frappante même dans les plus beaux modèles. Virgile et le Tasse n'ont-ils pas composé des épopées d'après Homère? Pourquoi donc Molière et Racine n'auraient-ils pas composé des pièces de théâtre d'après Euripide ou Térence? Ces grands hommes ont bien pu se trouver, d'ailleurs, les dupes de la fascination scénique, surtout si on remarque que presque tous se sont trouvés en contact direct avec la scène. Eschyle, Euripide étaient comédiens; Sophocle ne s'est abstenu de paraître dans ses pièces qu'à cause de la faiblesse de son organe; Molière était comédien, Shakspeare était comédien. Pour la plupart de ces maîtres, le choix de la forme dramatique était donc, avant tout, une nécessité de condition.

Enfin, à part toute démonstration, est-ce donc un sacrilége que de penser que ces génies sont plus propres à être lus qu'à être joués; qu'ils sont grands et beaux pour leur propre compte, et non pas pour celui d'autrui; que, pour plaire, attacher et être médités sans cesse, ils n'ont besoin ni du vain étalage de la scène, ni du costume de tel ou tel acteur?

Remarquons en même temps que, chez tous les peuples qui ont eu de

bonne heure une organisation dramatique arrêtée, il y a presque toujours eu deux genres de théâtres, le grand et le petit, ou, comme on dit maintenant, le théâtre *littéraire* et le théâtre *populaire* : la foire au XVIIIe siècle, le vaudeville dans celui-ci.

Généralement, le grand théâtre a eu de grands poètes et de petits acteurs; le petit théâtre de grands acteurs et de petits poètes. Le petit théâtre a eu Gilles, Arlequin, Briguelo, Polichinelle, Isabelle, Cassandre, acteurs excellens sans doute, puisqu'ils sont restés comme personnifications populaires et proverbiales; et c'est là le triomphe du comédien. Le grand théâtre a peut-être eu aussi de grands acteurs, mais ils ont eu le malheur d'être obligés de s'appeler héros tragiques, rois, reines, confidens, valets, amoureux. Ils sont morts; leur nom est à peine un souvenir.

De tous les temps on a dédaigné le petit théâtre, et on s'y est porté en foule; on a estimé et honoré le grand théâtre, et on l'a laissé désert. « Ingrat public! s'écrie-t-on encore tous les jours, dédaigner Racine, Molière et Corneille pour des parades de la foire! »

Eh non! le public n'est pas ingrat, il est seulement très grand partisan de ses plaisirs. Sans acteurs, disons-nous, point de théâtre. Il est donc tout simple qu'on aille à une parade, si cette parade a le mérite de montrer et de faire valoir un acteur excellent. Il est tout simple aussi que le soir est pour se délasser des fatigues de la journée; on aime mieux aller rire avec Arlequin, Pantalon ou Cassandre, que d'entendre psalmodier tristement les chefs-d'œuvre de Molière et de Racine, qu'on a lus et relus le matin, et que sans doute on relira encore le lendemain.

Voyez d'ailleurs: la poésie dramatique ne tire pas même son origine d'une institution, c'est d'une convention qu'elle ressort.

Ainsi le théâtre naît et se forme sous un ciel et chez un peuple unique, dans l'ancienne Grèce. Ce peuple primitif, et comblé de tous les enchantemens de la nature et du ciel, déifiant et consacrant tout ce qui a touché à sa peinture ou à sa poésie, cherche une image de sa vie heureuse. Le théâtre antique naît alors, libre enfant des rives du Céphise et de l'Illissus : il croît sur le sol comme un olivier de l'Attique. Mais il ne forme pas, ainsi que dans les temps modernes, un rejeton isolé, distinct; il se développe au contraire spontanément, il rassemble lui-même les autres arts, qui tous lui apportent leur tribut.

La scène antique n'est pas un théâtre, c'est la Grèce elle-même représentée devant la Grèce avec son ciel découvert, ses jeux, ses danses, ses lyres, ses flûtes, ses combats, ses trois mille statues, comme dans le théâtre de Scaurus.

Sans doute, la poésie concourt aussi pour sa part à ce grand ensemble, mais sans envahissement, sans suprématie, fleuve toujours harmonieux, mais presque imperceptible au milieu des autres fleuves qui viennent se perdre dans le sein de cette Amphytrite.

C'est pourquoi les critiques allemands ont eu raison de rapprocher le théâtre grec de la sculpture et du bas-relief, Eschyle de Phidias, Sophocle de Polyclète, Euripide de Lysippe. Tout s'enchaîne, tout se correspond en effet dans l'art grec. On peut se le représenter sous l'emblème d'une tige d'où s'échapperaient à la fois mille fleurs. Voyez aussi combien les Grecs, pères du théâtre, étaient loin de vouloir en faire, comme les modernes, un piédestal voué exclusivement à l'art du poète; relisez *Philoctète*, *Électre*, *Hécube*, *OEdipe*, œuvres sublimes sans doute, comme tout ce qui vient de l'antique, mais échantillons de la poésie de *l'Iliade*, poèmes en apparence vagues et inachevés, puisque les intervalles devaient être remplis par les chœurs, la musique, la danse, les jeux, la pantomime surtout, cette partie de l'art si souvent négligée en France, et qui admettait, comme on sait, chez les Grecs, Niobé se traînant sur le théâtre après la mort de ses enfans, et restant immobile pendant plusieurs scènes.

De la Grèce, le théâtre se transporte dans l'ancienne Rome, mais il a déjà subi l'atteinte funeste des rhéteurs d'Alexandrie. Avec Plaute, Térence et Sénèque commence le théâtre littéraire, c'est-à-dire le théâtre qui n'est que le commentaire du théâtre grec, les Grecs n'ayant eu que des canevas adaptés à leur scène avant de l'être aux règles générales de leur poésie.

En France enfin, si on arrive directement à la source même du théâtre littéraire, au siècle de Louis XIV, on comprend que cette époque, qui a eu d'ailleurs son ensemble et son harmonie déclamatoires, ait toléré, exigé même une sorte de balance des deux arts corrigés et réfrigérés l'un par l'autre, des quarts ou des tiers de comédiens, des quarts ou des tiers d'écrivains dramatiques. On comprend aussi que ce système se soit obstinément perpétué chez la partie stationnaire d'un certain public français.

Mais voyez comme, après tout, l'instinct général est juste et se rencontre toujours à la longue avec les lois de la raison! Suivez la pente des tendances théâtrales, vous verrez le comédien et l'auteur rentrer peu à peu et naturellement dans leurs limites, par la seule force d'équilibre de leur art.

Ainsi, dans le siècle suivant, Voltaire, malgré son attachement aux principes de Louis XIV, prêche déjà la réforme de la scène française dans la préface de *Sémiramis*, et dans ses nombreux rapports avec Lekain, Clairon et Gaussin. Après Voltaire on se passe tout-à-fait de la psalmodie tragique et comique. Arrivent les premiers novateurs: voici Beaumarchais, Mercier, toi surtout, Diderot, qui as si involontairement dévoilé les vices de la constitution théâtrale, quand tu as déclaré que le poète dramatique devait écrire le geste, et quand, joignant l'exemple au précepte, dans *le Père de Famille* et dans *le Fils naturel*, tu as entremêlé ton dialogue de phrases de ce genre: *Ici Dorval se contraint subitement; il s'agite comme un forcené, il s'abîme dans sa rêverie*, etc.

Quelle critique plus naïve et plus frappante voulez-vous de la forme dramatique en général que le système de Diderot, à la fois si peu littéraire et

si peu scénique? Si vous *écrivez* le geste, où est le comédien? si, au contraire, le comédien *écrit* la poésie, où est le poète? Honneur à toi, Diderot, tu ne pouvais attaquer plus ironiquement la chevalerie du théâtre littéraire!

Au commencement de ce siècle enfin, le hasard jette sur la scène française une réunion d'acteurs unique et parfaite, de l'avis de tous les contemporains. Ce sont les Préville, les Dugazon, les Dazincourt, les Fleury, les Sainval, les Contat; mais aussi quelle littérature! et qu'est-ce qu'un poète de théâtre à cette époque? Ces grands acteurs jouent Molière et Racine pour l'exemple, mais ont tous chacun leurs poètes de poche qui les suivent, leur Barthe, leur Sédaine ou leur Poinsinet.

Talma continue cette sorte de duel à mot couvert entre la littérature et la scène. Talma parvient, à force de soins et de talent, à jeter un peu de chaleur et d'expression théâtrale dans les sublimes pièces de vers intitulées *Athalie, Cinna, Britannicus*. Mais le public et lui trouvent à cela une sorte de compensation dans les effets scéniques épars dans *Falkland, Sylla, Charles VI* et autres tragédies qui firent partie de la garderobe de l'acteur. Enfin Talma meurt, et le Théâtre-Français épouvanté se trouve à la fois sans acteurs et sans pièces, suite inévitable du système *scénico-littéraire* admis jusque-là.

Alors commencent les croisades en faveur de l'innovation allemande et anglaise. Ces essais ont le pire des résultats; ils laissent les théâtres vides, parce qu'en étendant et agrandissant peut-être le lot du poète, ils ont en même temps pour but de diminuer celui de l'acteur.

Enfin, tout s'apaise, se calme, et les discussiens n'ont pas plus tôt cessé, que les choses reprennent aussitôt leur cours naturel.

Remarquez seulement ce qui se passe aujourd'hui.

A Paris, douze ou quinze théâtres existent à présent, et sont ouverts chaque soir. Sur ces théâtres, un seul, le Théâtre-Français, est consacré à la littérature proprement dite, et il est sans cesse languissant, paralysé; on est obligé de lui voter une existence comme celle d'une colonie ou d'une grande route. Mais, sur les autres scènes, que joue-t-on? Le vaudeville : le vaudeville à Paris, le vaudeville en province, le vaudeville partout.

Qu'est-ce donc que le vaudeville? C'est le triomphe du comédien, le comédien moins le poète. Qu'est-ce que le Théâtre-Français? C'est le plus souvent le quart ou le tiers du poète, le quart ou le tiers du comédien. Les théâtres de poètes seront toujours mornes et éteints, les théâtres d'acteurs, au contraire, animés et vivaces.

Que conclure de cela? Qu'il ne faut plus faire des pièces de théâtre, qu'il ne doit plus y avoir de poètes derrière le rideau de la scène? Non, sans doute; la poésie ne saurait être déplacée nulle part. Que non-seulement l'écrivain dramatique, mais que le machiniste soit poète, que le comédien soit poète aussi; c'est à merveille. Il n'y a là rien que de très favorable aux intérêts du théâtre en général. Lesage peut fort bien travailler pour la foire,

Mais nous répétons qu'avant d'être l'homme de la poésie, le poète doit être l'homme du théâtre.

Pourquoi a-t-on vu souvent de détestables mélodrames réussir beaucoup mieux que vos chefs-d'œuvre, messieurs? C'est que ces mélodrames avaient le grand mérite de faire valoir et l'acteur et la scène. Sédaine, auteur de *Richard Cœur-de-Lion*, et de tant d'opéras-comiques modèles d'entente scénique, nous semble indiquer dans le passé la juste limite de l'écrivain appliqué à la scène. Au-dessus de cela, il y a style, il y a pensée peut-être; mais, à quelques exceptions près, il n'y a plus théâtre.

M. Scribe, qu'il faut bien citer, puisqu'il embrasse aujourd'hui presque toute la scène moderne dans les quatre parties du monde, résume parfaitement, par ses succès, ces faits et l'application de nos idées.

En composant ses fins et habiles canevas, M. Scribe a prouvé ce que pouvait le ressort scénique bien et justement manié. Il a fait voir que, pour avoir des comédiens, il fallait, avant tout, que le poète restât dans ses frontières. Non-seulement M. Scribe a développé et saisi des acteurs (et la France en possède plus que tout autre pays), mais il en a trouvé, il en a créé là où d'autres n'avaient vu que de simples utilités ou des comédiens médiocres. A coup sûr, M. Scribe n'est pas un poète, mais c'est un habile et excellent tacticien, et même un grand artiste en fait de théâtre. — Il y a un *art dramatique*, il n'y a pas de *poésie dramatique*.

Ici se termine cette lettre, que nous demandons à achever brusquement comme elle a été commencée. A tout cela, ne peut-on pas faire d'objections? On peut en faire mille; mais nous demandons à les laisser de côté quant à présent. Nous dirons seulement aux poètes de mauvaise foi qui ne voudraient pas que leurs pièces fussent tombées dans l'oubli par excès de mérite, nous leur dirons : « Continuez donc, grands hommes, à jeter sur la scène les fleurs de votre esprit; seulement, ne soyez pas surpris si ce sont vos meilleures conceptions qui trébuchent, et si vous vous trouvez en guerre et en éternel procès avec le public, les critiques, les comédiens, et avec vous-mêmes. »

Si, au contraire, par un hasard que nous ne saurions prévoir, cette lettre s'infiltrait peu à peu dans la pensée de quelques gens d'esprit, qui se fourroient, suivant nous, en poursuivant la chimère d'un théâtre impossible; si enfin ce peu de mots jetés en passant nous valaient pour la suite quelques bons acteurs de plus et quelques mauvais écrivains dramatiques de plus, crois bien, Diderot, que ce serait là plus de faveur que n'eût jamais osé en attendre le plus sincère de tes admirateurs, après Naigeon toutefois.

ARNOULD FREMY.

Critique Littéraire.

Valérie. — La duchesse de Bourgogne. — Julie Norwich. — Descarnado. — Le Pacha à mille et une queues.

Pendant que meurent des livres qui n'ont jamais vécu, d'autres livres qui avaient vécu ressuscitent. Jetés dans le grand courant, les uns vont droit au fond, les autres surnagent, d'autres enfin, engloutis un instant, plongent, tournoient et finissent par remonter à la surface. Chaque chose prend son niveau. Aussi ceux-là même qu'on a vus reparaître à la lumière ne sont-ils pas toujours assurés d'y rester. Le flot qui les apporta en se soulevant les remporte souvent en se retirant, et, après avoir été ballottés ainsi de la vie à la mort, ils disparaissent définitivement et à jamais dans les abîmes de l'oubli.

Parmi ces livres, il en est certainement de recommandables à plus d'un titre. Mais quoi! la postérité ne peut se charger de l'immense bagage littéraire qui s'amoncèle incessamment et qui va grossissant de siècle en siècle, suivant une progression effroyable. Le médiocre ne va pas jusqu'à elle, le bon lui arrive, et prend, dans ses souvenirs, une place honorable, mais souvent éclipsée; l'excellent seul s'impose à son attention captive, et demeure l'objet constant de ses préoccupations et de son étude. Il ne reste donc, à ce qui se trouve entre le médiocre et l'excellent, que cette existence intermittente dont les phases alternent selon les caprices du goût public, selon mille

hasards que l'on ne peut prévoir, tant est grande la multitude de circonstances auxquelles ils se rattachent et dont il faut saisir l'à-propos.

Ainsi en a-t-il été pour la *Valérie* de Mme de Krüdner et pour Mme de Krüdner elle-même. Cette femme, dont toute l'existence a été si brillante et si mêlée aux plus grands évènemens contemporains, était tombée dans un profond oubli, et son nom, à peu près ignoré des générations qui, depuis, ont paru sur la scène, serait encore enfoui dans le silence de sa tombe lointaine ou dans le cercle déjà bien rétréci de ceux qui la connurent, si quelques pages d'un critique amoureux des sentiers écartés et des fruits qui y répandent leurs parfums solitaires loin des grands chemins battus par les admirations de la foule, n'était venu lui rendre un nouvel éclat. Il faut donc faire quelque peu honneur à M. Sainte-Beuve du succès posthume de *Valérie*, et, tout en rendant justice au mérite que peut avoir le livre, ne pas oublier que ce mérite serait aujourd'hui inconnu, s'il ne nous avait été présenté sous le patronage d'un mérite plus actuel. Il convient que notre justice commence par celui qui, pour ce cas, nous a appris la justice.

Il est assez probable, en effet, qu'après le premier éclat de sa résurrection, *Valérie* retombera dans ces demi-ténèbres qui, pour une œuvre de poésie, ne sont ni tout-à-fait la vie, ni tout-à-fait la mort. M. Sainte-Beuve, avec cette précision de tact qui est un des traits distinctifs de son talent, a renfermé, dans des limites tracées avec la plus exacte justesse, la portée de ses éloges et de son approbation. Il a déterminé rigoureusement le niveau où s'élevait le roman de *Valérie* dans l'échelle des productions analogues. Mais d'autres articles, sortis du sien, n'ont pas gardé la même mesure; ils ont pris, pour point de départ, ce qui avait été son point d'arrivée, et ils ont poussé *Valérie* à des hauteurs où elle ne peut que disparaître de nouveau. Ce qui manque à la conception de Mme de Krüdner, ce n'est ni la grace, ni l'élégance, ni le charme attendrissant; c'est la force, c'est ce souffle puissant d'un génie qui se répand avec plénitude dans toutes les parties du cadre qu'il s'est choisi, et n'y laisse pas de vides.

Il y a certainement toujours un mérite particulier et peu commun dans un ouvrage dont l'intérêt se soutient sans avoir recours à aucun artifice de construction et par le seul développement d'une passion qui est toujours en scène, et qui, étudiée seulement dans les déchiremens intérieurs du cœur qu'elle dévaste, se passe, pour émouvoir, du secours qu'elle pourrait tirer des perturbations qu'elle aurait suscitées dans le monde extérieur. Si l'agencement et la conduite d'une action intriguée sont difficiles, un drame sans action et sans intrigue est bien plus difficile encore. Je dis sans action, et ce n'est pas le mot, car il y a une action véritable. Mais tous les moyens en sont tirés de la passion elle-même. La lutte s'établit, non plus entre cette passion et les obstacles du dehors, mais entre les diverses forces qu'elle a mises en mouvement dans l'ame qu'elle a envahie. Et voilà la difficulté; car ici les moyens ne sont plus fournis par l'invention, choisissant à son gré

entre toutes les choses d'institution naturelle ou de convention humaine, puisant à pleines mains dans les données du monde physique ou du monde social, mais par l'observation, par une étude approfondie, par une reproduction rigoureusement exacte du jeu des forces destructives et des forces conservatrices, dont l'équilibre constitue le bonheur humain, et dont la lutte constitue les passions. Sans cette étude si compliquée, si difficile, point de vérité, et sans vérité, point d'intérêt.

En cela, Mme de Krüdner était suffisamment préparée, et elle a réussi. Ce n'est pas qu'à certains endroits, comme l'a fait remarquer M. Sainte-Beuve, l'observation manquant, on ne sente, à quelque défaut dans la soudure, que l'invention y a suppléé. Mais la secousse même qu'on reçoit à ces endroits prouve combien, dans les autres, l'impression est irréprochable et unie. Un autre fait à ajouter au chapitre assez court des invraisemblances, c'est que Gustave de Linar, après avoir laissé plusieurs fois échapper sa passion aux yeux de Valérie, se complaît un peu trop dans cette idée qu'elle l'ignore et qu'elle l'ignorera toujours. Ce qu'il lui a dit d'un amour qu'il nourrissait pour une femme qu'il avait laissée en Suède, a bien pu, à la rigueur, la tromper une fois. Mais quand les éclats irrésistibles de la passion comprimée se sont multipliés, quand une intimité de tous les jours, de tous les instans, a mis à nu tous les secrets qu'il s'efforce de croire si bien ensevelis, il est impossible que Valérie n'ait pas reconnu le subterfuge, comme il est impossible que Gustave la suppose encore abusée. Le cœur d'un homme, quoi qu'il fasse, est de verre pour l'objet aimé. Il n'est pas de femme qui s'y méprenne long-temps, et il n'est pas d'amant qui, à moins de fuir, puisse espérer de cacher long-temps ce qu'il éprouve. Gustave, au reste, affecte lui-même de ne rien voir dans le cœur de Valérie, quoiqu'il s'y passe des choses qui, sans être jamais avouées, n'en sont pas moins visibles; et l'aveuglement dont il est affligé n'est pas plus vraisemblable que celui qu'il prête à Valérie.

Il est un autre aveuglement qui n'est plus celui d'un personnage du roman cette fois, mais celui de l'auteur lui-même. Mme de Krüdner s'est persuadé, en écrivant *Valérie*, qu'elle donnait une haute leçon de morale, un modèle de vertu. En thèse générale, ce n'est pas de vertu que le roman a affaire, c'est d'amour, c'est de passion. Mais ce n'est pas là la question à examiner, il ne s'agit que des illusions de Mme de Krüdner. Qu'est-ce que Mme de Krüdner a fait de son héros, Gustave de Linar? Un jeune homme disposé à la rêverie et à l'enthousiasme, qui, emmené par un ambassadeur, son protecteur et l'ami de son père, devient amoureux de la femme de cet ami au point de ne vivre d'abord que par cet amour et pour cet amour, et de finir par en mourir. Le beau côté, le côté héroïque, si l'on veut, c'est l'inviolable pureté de sa passion. Mais ôtez cela, que reste-t-il de Gustave de Linar? Toutes ses belles et nobles facultés se sont éteintes dans son amour et ont profité à celui-ci; toutes s'y sont englouties. Gustave est un

homme qui n'est plus bon qu'à aimer et qu'à mourir, c'est-à-dire un être inutile, un être coupable; car, s'il ne porte pas tout-à-fait sur lui-même des mains violentes, ce n'est pas sans un certain plaisir douloureux qu'il voit s'éteindre en lui peu à peu une vie qu'il ne peut pas consacrer tout entière à Valérie. Il ne cherche pas à se distraire de son amour, en donnant un autre but à son existence et en y appliquant toute l'activité qui lui reste. Il ne cherche pas à se retremper dans le travail ni dans un viril exercice de son intelligence et de sa volonté. Il songe seulement à dompter son amour par les privations et par le silence, à l'emprisonner dans son ame qu'il lui donne à dévorer. Cela fait, il s'enferme seul à seul et face à face avec son mal; il le fouille incessamment d'un doigt impitoyable; il tourmente sa plaie, il l'élargit, il l'aigrit, il épuise les cuisantes voluptés de la douleur, il se complaît dans la langueur où elles le plongent, et quand il s'est résolu à fuir Valérie, ce n'est pas pour se jeter dans le tourbillon des labeurs du monde et y prendre un rôle qui réponde à ses facultés; c'est pour aller achever son suicide solitaire sur la cime des monts et des bois écartés.

S'il y a quelque moralité à tirer de ce livre, c'est que le beau idéal de la vie d'un homme, c'est un amour qui absorbe ou paralyse toutes ses autres facultés, mais qui pousse le respect pour l'objet aimé jusqu'à mourir plutôt que de laisser arriver à elle un aveu qu'elle ne doit pas entendre. Assurément la chasteté dans l'amour est une belle chose. Et que Mme de Krüdner ait confondu la chasteté, qui n'est qu'une vertu particulière, avec la vertu prise dans son sens absolu, c'est une erreur qui s'explique tout naturellement chez une femme. Mais que Gustave de Linar, s'efféminant dans une passion qui use tous les ressorts de son ame, et qui, après une vie inutile, l'amène par la consomption à la mort, soit un exemple bon à citer, c'est ce que nous ne saurions admettre. Nous trouvons, au contraire, qu'une pareille histoire est d'un exemple très dangereux. Des faits nombreux et déplorables attestent chaque jour les ravages que des lectures de ce genre ont faits dans la jeunesse actuelle. Il n'est pas un de nous qui n'ait perdu les meilleures années de sa vie à poursuivre un idéal fantastique, à se poser en héros de roman ou de drame, à se bercer dans des rêves chimériques, à se rouler à plaisir sur les pointes de ses souffrances imaginaires, à s'isoler du monde pour se dévouer tout entier à ce je ne sais quoi qui n'existe nulle part que dans une imagination malade, dans un sens faussé, perverti. Et c'est grace aux livres où se trouvent les modèles du genre que les jeunes générations, énervées par cet onanisme intellectuel, aboutissent tout droit à l'impuissance ou au suicide. Lors donc qu'on nous parlera de morale, arrière ces héros langoureux qui ne savent que souffrir, chérir leur mal, pleurer et mourir! Ce n'est pas pour cela que l'homme est fait, mais pour vivre, c'est-à-dire pour agir.

Les anciens chevaliers aimaient, ils aimaient chastement et poétiquement; mais l'amour, loin d'engourdir le sentiment de leurs devoirs et de

leur dignité d'homme, n'était en eux qu'un stimulant aux belles actions. Loin d'absorber toutes leurs autres facultés, il leur donnait une énergie nouvelle. Quand on voudra faire des histoires morales en faisant des histoires d'amour, c'est ainsi qu'il faudra le comprendre et le présenter.

Heureusement nous n'en sommes pas tout-à-fait réduits à l'aller chercher dans les vieux romans de chevalerie; et voici un roman d'hier où l'amant aussi tendre, aussi épris, aussi respectueux, aussi malheureux que Gustave de Linar, n'en conserve pas moins assez de force pour être un jour le héros de Gênes, de Port-Mahon et de Fontenoi. C'est de *Madame la duchesse de Bourgogne*, par M. Jules de Saint-Félix, que je veux vous parler.

La personne du duc de Richelieu est assez connue. Voltaire a contribué, par ses vers et par sa prose, à étendre et à fixer la réputation qu'il a laissée comme séduisant homme de cour et général heureux.

Dans l'âge frivole et charmant
Où le plaisir seul est d'usage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper si tendrement,
Pour modeler ce beau visage
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'amour,
Et surtout de l'amour volage...
. . . . . .
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en miniature
Dans mille boîtes à portrait...
. . . . . .
Après ce jour de Fontenoi
Où, couvert de sang et de poudre,
On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi;
Lorsque, prodiguant votre vie,
Vous eûtes fait pâlir d'effroi
Les Anglais, l'Autriche et l'Envie,
Vous revîntes vite à Paris
Mêler les myrtes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le Temps et l'Amour n'ont point d'ailes,
Et vous servez encor les belles
Comme la France et les Génois.

Ailleurs, Voltaire dit à Mlle de Guise, que Richelieu épousait :

Mais vous, madame la duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à votre altesse?

Ces nombreux c.... qu'il a faits
Ont mis en vous leur espérance;
Ils diront, voyant vos attraits :
« Dieux ! quel plaisir que la vengeance ! »

Il est assez singulier que l'homme qui est peint avec vérité dans ces vers de Voltaire ait pu être le héros du joli épisode raconté par M. de Saint-Félix. Il est assez singulier que l'homme qui *avait reçu en partage l'art de tromper si tendrement*, et qui en usa si bien, ait eu un cœur capable de la passion la plus pure, la plus profonde et la plus dévouée.

Vers la fin du règne de Louis XIV, l'humeur sèche et bigote de Mme de Maintenon, la vieillesse ennuyée du roi, les malheurs de la France avaient donné un aspect très sombre à la cour. Tout était froid et triste. Les plaisirs avaient disparu, ou ne se prenaient qu'en cachette. Emprisonnés dans cette gêne officielle, les jeunes cœurs se donnaient en secret tout ce qu'ils pouvaient prendre de liberté, et bien de tendres mystères couvaient sous ces austérités extérieures. En ce temps-là, parut à la cour un enfant gracieux, spirituel, aimable, et, au bout de quelques jours, aimé de toutes les femmes. Mais une seule fut distinguée par lui, et si ce n'était pas celle qui l'aimait le moins, c'était bien celle qui devait laisser le moins d'espoir à sa flamme, et l'effrayer le plus de sa témérité. Le petit Fronsac, qui devait être un jour le duc de Richelieu, débutait dans la carrière de ses conquêtes amoureuses par Mme la duchesse de Bourgogne, dauphine de France et petite-fille de Louis XIV. Leur passion, quoique muette et profondément enfouie dans le secret de leurs pensées, ne put si bien se faire violence qu'elle échappât à l'œil pénétrant et exercé de Mme de Maintenon. Pour couper court à toute prévision de scandale, il fut résolu qu'on marierait Fronsac. On le maria. Il avait seize ans. Le soir même de son mariage, il y avait à Marly un de ces bals par lesquels Mme de Maintenon cherchait quelquefois à distraire le vieillard chagrin. La duchesse de Bourgogne y devait paraître. Fronsac, débarrassé de la cérémonie, s'échappe à onze heures de la maison nuptiale, et se montre audacieusement à Marly. Il traverse la foule des courtisans, déconcertés par son audace, et se présente au roi, qui le reçoit mieux qu'il ne devait s'y attendre après une pareille escapade. Après le bal, plutôt que de retourner auprès de sa femme, il se jette à travers champs, et se dirige vers une terre qu'il a dans le midi. L'imprudence avec laquelle il met l'épée à la main pour venger le nom de la duchesse de Bourgogne, outragée par des roués de la cour du duc d'Orléans, qu'il avait rencontrés dans un cabaret de la route, le fait mettre à la Bastille. La bienveillance du roi ne tient pas contre cette esclandre. Cependant sa femme, qu'il a si brusquement délaissée, finit par obtenir sa grace; et au moment même où elle lui en apporte la nouvelle, on apprend qu'il vient de s'évader. La grace est révoquée. Mais, sous un faux nom, errant l'hiver à travers les bois, il trouve moyen de sauver la vie à la duchesse égarée à la chasse. Enfin, le jour où la princesse meurt empoisonnée, un homme, demandant avec angoisse de ses nouvelles, assiége les

portes du château de Versailles. Il est sous le coup d'une lettre de cachet et les gardes ne l'arrêtent pas. Il rencontre le roi lui-même, le roi, accablé de douleur à ce nouveau coup, qui ne doit pas être le dernier, et le roi n'a pour lui qu'une parole indulgente, et qui ne respire que l'amical abandon de la tristesse. Il se fraie un accès jusque dans la solitude religieuse de la chambre mortuaire; et là, tombant à genoux devant le cercueil qui emporte tout ce qu'il a aimé, il pleure, il prie; un bouquet est placé dans la main de la victime, il s'en saisit, il le couvre de baisers et de sanglots, et le dérobe en le cachant sur son cœur. Qui pourra, plus tard, retrouver ce Fronsac dans le volage et brillant duc de Richelieu?

Nous avons omis tous les incidens épisodiques, mais nous en avons dit assez pour qu'on puisse voir que jamais passion ne fut plus chaste, ni en même temps plus tendre. Ce petit ouvrage n'est qu'une esquisse, ou plutôt ce qu'on appelle en peinture un tableau de chevalet, mais ce tableau est délicatement et savamment touché. Le pinceau est conduit par une main souple, ferme et exercée. Les physionomies y sont dessinées avec beaucoup de netteté et d'harmonie, les groupes bien posés, les détails distribués avec une élégante sobriété.

Julie Norwich est une étude patiente du cœur; ce roman moral est anglais, non-seulement par le choix des personnages, mais encore par les allures, le ton et la couleur. On sent qu'il est mené par un esprit calme qui se possède et ne se laisse pas dévorer par sa propre chaleur. Les passions qui atteignent souvent au pathétique y arrivent plutôt par la justesse avec laquelle elles ont été observées et reproduites, que par l'impétuosité d'un élan actuel qui se ferait jour sur-le-champ, et, par sa propre force d'impulsion communiquée à l'expression, atteindrait immédiatement à la vérité, sans le secours d'une réflexion mûrie. L'auteur paraît avoir suivi de près la piste des passions dans le cœur humain. Il en connaît les tours et les retours, et nous les fait suivre avec une exactitude qui ne tombe jamais en défaut. Par là il a trouvé l'art d'exciter, à chaque instant et comme à tous les tournans de sa fable, avec les choses les plus simples, un plaisir né de la surprise, et qui est d'autant plus vif qu'on devait le moins s'y attendre. Il est moins heureux dans les parties où l'étude et l'observation ne le soutiennent plus. Lorsque la logique de la passion ne lui force pas la main et qu'il reste absolument le maître du choix de ses incidens, l'invention se prête peu à lui fournir ce que sa sagacité analytique n'a pas pu conquérir. Ainsi ses caractères ridicules sont peints en charge, ou avec une certaine gaucherie qui nuit à l'effet de l'ensemble. J'en dirai autant des petites maîtresses et des fats. Mais dans les caractères qu'ennoblit l'élévation de la pensée ou la générosité du cœur, il y a une fermeté de touche qui suffit pour faire de *Julie Norwich* un livre digne d'être remarqué. Assurément, c'est là l'œuvre d'une noble intelligence et d'un jugement cultivé.

Ce don de peindre des caractères n'est pas le lot de tout le monde. L'au-

teur de *Descarnado*, M. Darsigny, en est si convaincu, que, pour y parvenir, il s'est donné au diable; mais il paraît douteux que le diable ait accepté le cadeau, ou du moins qu'il l'ait payé de retour par le don qu'on attendait de lui.

Il y avait autrefois un pauvre diable d'auteur qui travailla vingt ans pour le théâtre de la foire, qui fit en outre *Turcaret*, *Gil Blas*, et autres balivernes françaises ou espagnoles. Il portait du reste un nom à l'avenant de ses occupations, c'est-à-dire un nom modeste et de maigre étalage s'il en fut: il s'appelait Lesage. L'exercice de sa profession lui avait donné de grandes privautés avec le diable, qu'il logeait habituellement dans sa bourse, comme dit un pauvre hère nommé La Fontaine, et qu'il tirait à peu près constamment par la queue, comme dit une vieille phrase française qui s'est vue naguère enchâssée et richement paraphrasée dans un drame moderne. Si bien qu'il prit un jour sur lui d'attribuer à son commensal le diable certain livre que le libraire eût peut-être refusé sans cette signature. Il prétendait que le diable avait son séjour ordinaire dans une bouteille où il était maintenu par les conjurations cabalistiques d'un nécromancien de ses ennemis, et qu'une espièglerie d'écolier l'en avait momentanément délivré en cassant la bouteille. Mais nous devons supposer que c'était là une fiction, car nous avons vu que l'hôte prétendu de la bouteille avait un autre logement. Toutefois voici venir un nouvel auteur qui confirme, en même temps que l'existence de la bouteille, celle du prisonnier qui y était enfermé; à telles enseignes qu'il a fait, lui aussi, voler la prison en éclats et reçu de nouvelles confidences du captif échappé pour la seconde fois. Nous ne voulons pas suspecter la sincérité de M. Darsigny; mais hélas! hélas! à lire ces confidences, pour concilier l'impression qu'elles nous ont laissée avec les assertions de l'auteur sur leur origine, nous nous sommes vu dans la nécessité de conclure qu'il s'était évidemment trompé de bouteille.

Le démon de l'imitation sans doute, voulant lui jouer un tour, lui en aura forgé une toute semblable à l'autre quant aux apparences extérieures, mais complètement vide. C'est du contenu de celle-ci qu'il a, en toute bonne foi, rempli son livre, croyant y mettre quelque chose. En l'employant autrement, la moitié de l'imagination qu'il lui a fallu pour pousser à ce point l'illusion lui eût suffi pour mettre réellement les choses au point où l'illusion les lui fait voir.

Parlerons-nous, après cela, des mille et une histoires de M. le capitaine Marryat? Il paraît que les lauriers du plus fécond de nos romanciers ont empêché de dormir ce Thémistocle d'outre-mer. Pour nous qui lui avons dû une disposition toute contraire, nous nous sentons en ce moment plutôt disposé à quitter la plume. Nous reconnaissons toutefois qu'il y a de l'imagination et de la facilité dans *le Pacha à mille et une queues*.

A. B.

BULLETIN.

Nous arrivons un peu tard pour exprimer notre joie et célébrer le dernier triomphe des armes françaises en Afrique. Mais, puisque nous prenons la parole des derniers, nous en parlerons avec plus de calme, avec tout le sang-froid dont nous sommes capables encore, et cette satisfaction profonde, mais concentrée, qui n'interdit pas la réflexion. Un beau modèle a posé devant nous, de loin : c'est le général Valée, et le simple et ferme bulletin qu'il a dicté nous préservera facilement de toute exagération de langage. Qui donc ne sentirait le devoir d'imiter, à cette distance où nous sommes de l'évènement dans le temps et dans l'espace, la précision sévère et la fermeté d'esprit dont le brave général a su donner l'exemple, au milieu de cet enivrement de la victoire que tous éprouvaient autour de lui ? Pour rendre un juste hommage à l'armée, il lui a suffi de quelques nobles paroles, qu'on n'oubliera pas : « C'est une des actions de guerre, a-t-il dit, les plus remarquables dont j'ai été témoin dans ma longue carrière. » — Pour payer une autre dette, avec cette prédilection un peu trop exclusive dont ne peuvent se défendre, malgré le plus parfait désintéressement personnel, les hommes attachés à une arme spéciale, il n'a pas manqué d'ajouter que ce qu'on a fait pour prendre Constantine a été une *opération entièrement d'artillerie.* — Mais cette double obligation remplie, il a parlé de lui-même avec un rare mélange de modestie et de dignité, il semble avoir voulu s'effacer pour faire une part plus belle à celui qu'il a remplacé sous le feu de l'ennemi ; ses rapports au ministre de la guerre et au président du conseil sont, pour ainsi dire, les premiers honneurs funèbres rendus à la mémoire du général Damrémont. On reconnaît, à ce trait, l'homme qu'il a fallu aller chercher dans

une humble retraite à la campagne, et qui a consenti à recevoir, pour servir le pays et le roi, un commandement de second ordre sous un chef plus jeune que lui, et moins ancien dans le même grade.

Bien plus, on assure que, dans le moment du triomphe, il a su se posséder à un degré qui étonne, et dont on a une idée incomplète par le style impassible de ses dépêches. Maître de Constantine, il l'a été assez de lui-même pour exposer sur-le-champ au ministère les embarras de cette conquête récente, les difficultés, les dépenses, les longues luttes auxquelles il faut encore se préparer, si l'on veut conserver tout le territoire que nos armes viennent de conquérir. Ce sont là, si nous en croyons des hommes qui paraissent bien informés, les considérations politiques dont il a fait suivre son bulletin, et que le ministère a supprimées. Une aussi froide raison n'est guère dans les habitudes d'un vainqueur. Ne soyons pas plus enivrés que le général Valée de ce triomphe, et apprécions, sinon au même point de vue, du moins avec la même absence de passion, les résultats qu'il convient d'en tirer pour les intérêts véritables de la France.

Et d'abord il est juste de dire que l'intention du ministère paraît s'être manifestée assez clairement dans un article du *Journal des Débats*, qui n'a pas été écrit, nous le supposons, sans quelques causeries confidentielles avec l'un des deux ou trois hommes politiques du cabinet. Le *Journal des Débats* se demande : « Que fera-t-on de Constantine? » et il ajoute : « Cette question a été faite à la chambre; elle y sera faite encore. Nous espérons que le gouvernement répondra qu'il garde Constantine. »

Il y a en effet de bonnes raisons pour que le gouvernement s'arrête à cette résolution généreuse. Ce n'est pas que nous attachions, comme le *Journal des Débats*, la moindre importance à Constantine, parce qu'elle a été *l'ancienne capitale de la Numidie et de l'Afrique romaine;* Syphax, Massinissa, Scipion l'Africain, ne sont guère des noms ni des autorités qu'on puisse invoquer aujourd'hui. Quelle qu'ait été l'habileté des Romains à bien choisir leurs positions militaires en pays conquis, leur exemple est loin d'être une règle infaillible de nos jours, car les divisions territoriales des états ont changé; les liens d'affection entre les peuples, les causes des sympathies internationales, et aussi les divergences d'intérêts, de passions, de religions, ne sont plus les mêmes dans les mêmes contrées. Toutes ces considérations d'une politique trop savante en histoire ancienne nous touchent peu quant à nous, et ne sauraient être populaires ailleurs qu'à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il faut apprendre à se décider, dans la pratique des affaires, par des vues toutes modernes. Heureusement on en a fait valoir de ce genre, et c'est à celles-ci que nous devons notre attention.

Si la province et la ville de Constantine sont des points plus importans à garder peut-être qu'Alger même et son massif, et ses dépendances immédiates, en voici les raisons principales, les seules qui aient une grande valeur actuelle. Cette province est la plus fertile de toute l'ancienne régence à la-

quelle Alger a donné son nom. Elle est traversée, dans des directions diverses, par trois ou quatre cours d'eau, navigables autrefois, et qui le seraient encore, si on prenait la peine d'enlever les obstacles que le temps et la négligence des populations riveraines ont laissé accumuler dans leurs lits; il ne faudrait pas de prodigieux travaux pour restituer au régime de ces rivières toute leur régularité, toute leur utilité commerciale; les soins les plus vulgaires suffiraient.

Les tribus qui habitent la province de Constantine sont les plus industrieuses de la régence et les moins cruelles. Il s'est conservé parmi elles de bons souvenirs et un penchant toujours assez vif pour les Français, qui ont eu, pendant si long-temps, des établissemens sur la côte, et ont fait pénétrer de proche en proche leurs mœurs dans l'intérieur avec cette facilité communicative pour laquelle il n'y a pas de barrière insurmontable.

La situation de Constantine est admirable pour le commerce avec les régions centrales de l'Afrique et les régences barbaresques voisines de l'Algérie; Constantine, en effet, est le point d'intersection de toutes les caravanes qui parcourent en sens divers l'Afrique et s'étendent jusque sur une partie de l'Asie. Enfin n'oublions pas une dernière considération, qui doit dominer toutes les autres, tant que la France exercera, dans sa colonie africaine, un empire contesté, au nom de la religion musulmane, par la Turquie et toutes les puissances inférieures qui relèvent du sultan, chef et protecteur de cette religion. A Constantine, on est placé mieux qu'ailleurs pour surveiller les mouvemens des deux régences de Tunis et de Tripoli; on imposera par terre aux ennemis de la France, on leur inspirera une crainte salutaire et continuelle qui dispensera nos escadres d'aller s'embosser au goulet du port de Tunis à la première alerte venue de Constantinople. Alors seulement on pourra se dire tout-à-fait maître de l'Algérie, parce qu'on ne redoutera plus les hostilités ni le mauvais vouloir de ses voisins.

Mais la conservation de Constantine exigera de grands sacrifices en hommes et en argent; le budget de nos possessions africaines s'accroîtra dans une proportion qui pourra bien effrayer les chambres. Pour maintenir une garnison française à Constantine, il faut continuer d'occuper les camps de Guelma et de Medjez-Ammar, il faut s'établir dans un troisième point intermédiaire; et de tous ces camps, notre puissance armée devra sortir de temps à autre pour combattre les Arabes. Quelle que soit, du reste, la supériorité de la position de Constantine sur celles que nous avons déjà au centre et à l'ouest de l'Algérie, n'allons pas croire que notre nouvelle possession, plus avantageuse, nous permettrait de négliger les anciennes; non, il faudra tout garder, et notre conquête dans l'est ne sera entretenue ni défendue avec les économies opérées sur d'autres points. Ce sera un accroissement considérable, non pas un déplacement de dépenses. Qu'on se prépare, si l'on veut bien faire les choses, à tenir sur pied cinquante mille

hommes en Afrique. On nous assure, et nous le croyons volontiers, que le ministère proposera aux chambres de garder Constantine, avec Oran, avec Alger, mais en acceptant toutes les conditions nécessaires de cette triple occupation. Les chambres décideront ; le ministère, qui est si près de paraître devant elles, n'oserait rien prendre sur lui et ne le doit pas; c'est tout au plus si, dans le peu de jours qui le séparent de la session, il aura le temps de réfléchir mûrement sur l'étendue de l'initiative qu'on attend de lui dans ce grave intérêt de gouvernement.

La question se résoudra, si nos prévisions se réalisent, par la résignation de Constantine entre les mains d'un chef indigène, qui devra se soumettre à notre droit de suzeraineté, lui rendre un hommage efficace par des tributs et d'autres preuves comprises des Arabes, et ne pas oublier surtout comment nous faisons prévaloir, au besoin, notre suprématie. Ce ne sera pas Achmet-Bey, nous y comptons ; il a été contre la France avec trop de fureur et d'aveuglement pour être jamais avec elle ; et le système de conciliation ne s'étendra pas jusque-là, s'il plaît à Dieu ! Achmet-Bey n'est pas un doctrinaire, que nous sachions. Ce ne sera pas non plus le commandant Youssouf qu'on choisira, nous en sommes assurés ; celui-ci a donné, dans son long séjour à Paris, la mesure de sa gravité, de son aptitude aux affaires, de tous les dons enfin qui méritent le pouvoir; il n'est pas au niveau du rôle qu'on lui avait autrefois destiné avec une obligeante imprévoyance. Malheur aux héros qui viennent de loin, avec leur renommée digne des *Mille et une Nuits*, se montrer à tous les regards, et se faire toiser aux environs de la petite bourse de Tortoni! Il n'y a pas de roman, pas même ceux que *raconte si bien* parfois le *Journal des Débats*, qui résistent à cette froide épreuve de la réalité.

L'éclatant succès de nos armes dans l'est rejaillira heureusement sur l'ouest de notre grand établissement d'Afrique; la prise de Constantine aidera beaucoup à consolider la paix dans la province d'Oran, en donnant à l'émir de Mascara quelques motifs de plus d'observer rigoureusement le traité de la Tafna. Ainsi le ministère aura, en six mois, pacifié et soumis, autant qu'il le veut, l'Algérie à ses deux extrémités, par des moyens contradictoires en apparence, mais qui tendaient au même but; le ministère du 15 avril se montre fidèle à sa vocation, qui est de résoudre, comme on l'a vu jusqu'ici, toutes les questions graves qu'il a trouvées pendantes à son avénement. Il aura déblayé le terrain, peu lui importe que ce soit pour d'autres, ce serait encore une assez belle part que la sienne; et ceux même qui doutaient le plus de sa vitalité, aux premiers jours de sa naissance, conviennent qu'il a marché, qu'il a agi, qu'il a réussi à beaucoup de choses en peu de temps; ils se tirent de cette difficulté en disant qu'il est né heureux. Acceptera qui voudra cette manière de juger les hommes et les choses : il ne nous semble pas qu'on puisse être heureux à ce point sans une véritable habileté, un esprit de suite et une harmonie de volontés surtout, dont peu d'administrations ont offert le modèle jusqu'à ce jour. Nous ne serions pas surpris qu'à

force de manier le pouvoir et d'être *heureux*, le ministère y prît goût, et sût le garder. La récompense qui lui est réservée sans doute , c'est de pouvoir faire lui-même quelques pas, dans une voie nouvelle, sur le terrain qu'il a déblayé. Ce serait une belle gloire, après avoir réglé le compte du passé, d'inaugurer un avenir de dignité et de grandeur dans notre politique étrangère. Déjà, nous le savons, les relations de la France avec l'Europe sont singulièrement modifiées depuis le 15 avril. On ne se souvient pas assez, dans le public toujours trop oublieux, de l'état des esprits à l'intérieur, ni de notre situation au dehors, à l'époque que nous signalons. Les grandes monarchies absolutistes voyant la France en guerre avec son gouvernement, et le gouvernement lui-même déchiré dans son sein par de profondes divergences d'opinion, supposaient (pourquoi le dissimuler?) que l'établissement de juillet inclinait vers sa fin, et déjà elles triomphaient de nos malheurs en perspective : nous étions devenus la risée de l'Europe; elle rêvait ce qu'elle rêve toujours quand la peur l'abandonne un moment, c'est que nous allions être la proie des factions et la sienne un peu plus tard ! Aujourd'hui, elle reconnait que la dynastie de notre révolution s'affermit et pousse bien avant dans le sol ses nombreuses racines; elle nous respecte, si elle ne nous aime. L'affaire de Constantine n'aura pas peu contribué à nous poser ainsi vis-à-vis de l'Europe; et pourtant, c'est presque là une affaire d'intérieur, ce n'est pas encore une manifestation, aussi directe et aussi hardie que nous la voudrions, d'une nouvelle politique extérieure. Tout n'est pas fait, il s'en faut bien; seulement tout commence.

En attendant, il est juste de louer certains journaux de leur persévérante malveillance envers le ministère, comme envers tous les hommes qui, de près ou de loin, concourent au succès de ses actes: cette malveillance inépuisable est le plus grand mérite que puisse revendiquer une presse qui, sans cela, ne s'attribuerait plus l'insigne honneur d'être de l'opposition. Constantine est à peine prise, et dans le silence du gouvernement qui ne s'est pas encore expliqué d'un ton officiel, déjà ces feuilles donnent un libre cours à leurs méfiances injurieuses. Les unes refusent de croire que le *Journal des Débats* ait interprété la pensée du cabinet, car ce serait une pensée généreuse; elles attendront des déclarations officielles, de peur de mécompte, *et encore n'y auront-elles foi qu'à demi*. Du reste, s'il est permis de pressentir l'esprit public d'après leur langage, qui n'est français d'aucune manière, tout le monde *s'attend que* le gouvernement se décidera pour l'abandon de Constantine : ce résultat est tellement prévu, qu'on y est préparé comme à une chose inévitable !

D'autres journaux, pour faire de l'opposition à leur manière, établissent une censure d'un nouveau genre sur les correspondances particulières qui leur viennent de Constantine, et ils en élaguent tout ce qui est favorable à M. le duc de Nemours; ils s'estiment à cent lieues de la cour, et pensent avoir donné une bonne leçon aux courtisans, parce qu'ils ont empêché leur public

de savoir ce qu'on dit partout du courage d'un jeune prince, qui, apparemment, n'a pas été mis, par son rang, en dehors de ce droit commun des enfans de la France. L'armée rend plus de justice à M. le duc de Nemours, nous le savons; elle l'a adopté comme celui de toute sa famille qui mérite le mieux le nom de soldat, et elle le venge assez des omissions calculées d'une certaine presse, et aussi de quelques préventions qui planent dans une région élevée de la société, où ce n'est pas une recommandation d'être, à vingt-trois ans, comme on disait de lui au camp de Compiègne, *un troupier achevé!*

Le triomphe de nos armes en Afrique ne peut que faire du bien aux élections en France; surtout la nouvelle en est arrivée à propos pour que les électeurs décident, dans leur sagesse et leur esprit de nationalité, quelle mission ils veulent donner à leurs mandataires. Si la chambre qui va venir se montre timide à embrasser la grande question d'Alger dans toute sa largeur, et aussi avec toutes ses nécessités, les électeurs n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes. Qu'ils sachent envoyer une chambre disposée aux sacrifices, et ce n'est pas le gouvernement qu'elle trouvera indocile; il est prêt à accepter toutes les conditions d'un établissement colonial sur une vaste échelle; et, à vrai dire, ce n'est jamais du gouvernement que les objections sont venues : c'est de la chambre élective, qui, selon le mot de M. Dupin, l'anti-colonial, tient les cordons de la bourse.

D'après les bruits qui se répandent depuis quelques jours, les élections seront plus vivement disputées qu'on ne le supposait d'abord, et le ministère, sans avoir à s'alarmer sur le résultat définitif, prévoit que la mêlée sera chaude. D'où vient ce changement dans une situation qu'on croyait fixée, avant même d'être décidée par le scrutin? La vraie cause, à ce qu'il nous semble, c'est la tolérance qu'on a promis d'avoir pour les prétentions électorales des doctrinaires : le gouvernement, pour n'avoir pas voulu se séparer de ce parti, qui est devenu si vite un parti extrême, propre à tout compromettre, a été accusé faussement de l'avoir admis dans son alliance intime, et il a dû se trouver moins fort contre les autres partis extrêmes; ceux-ci se grandiront et lèveront la tête toutes les fois qu'on pourra craindre, à tort ou à raison, le retour des doctrinaires au pouvoir. Un républicain avoué, M. Corne, président du tribunal de Douai, se présente à Cambrai, où il a des chances favorables; cependant le candidat du ministère n'est pas encore disposé à lui céder la place. Un autre partisan de la république, et qui promet à M. Garnier-Pagès un rival parlementaire, M. Martin, avocat de Strasbourg, aspire à remplacer à la chambre M. de Turkheim, ancien maire de cette ville. M. de Turkheim se retire et ne lui fera pas concurrence; dès-lors tous les efforts que d'autres pourraient tenter doivent probablement échouer devant cette candidature.

On ne dit pas toutefois que le parti légitimiste ait aussi l'espoir de s'enrichir par l'accession de quelques talens nouveaux; il en est toujours au même point. Sauf les noms de M. Berryer et de M. le duc de Fitz-James, il

n'y en a pas un seul que le monde connaisse. On a déjà soumis du ton le plus doux cette simple observation à la *Gazette de France;* elle a compris qu'on voulait lui dire qu'elle vieillissait, et son parti avec elle; elle a eu raison, c'était bien le sens de ces paroles. Mais, pour répondre, elle a pris le change, selon son habitude. Ce n'est pas l'obscurité de ses amis qu'elle prétend justifier, et tel est pourtant le seul reproche qu'on leur adressait amicalement; elle imagine, par un adroit détour, qu'on en veut à la tournure bourgeoise de leurs noms, et vous voyez d'ici comme elle doit rire agréablement de la prétendue contradiction des libéraux, qui ont fait une révolution au profit de la bourgeoisie et se moquent des familles bourgeoises. Là-dessus, la *Gazette de France* prend sous sa protection tout le tiers-état; elle passe en revue les noms bourgeois qu'elle a pu rassembler sous sa bannière, avec autant d'orgueil qu'elle l'eût fait autrefois pour les Castelbajac, les Puymaurin, les Marcellus, les Syrieys de Mayrinhac; c'est encore là une de ces conversions imprévues dont elle nous étonne depuis six ans. Par malheur, il y a des gens d'une mémoire désespérante; ils se souviennent parfaitement des quolibets de la *Gazette* lors des comités électoraux de 1829 et 1830, organisés contre M. de Polignac par des meneurs populaires dont elle trouvait les noms tout-à-fait grotesques. Comme c'était alors pour elle un sujet de rire inextinguible que tous ces noms populaires du neuvième arrondissement! MM. Locquet, Lanquetin, etc. Tous ces noms ont fait leur chemin dans les honneurs municipaux, et le patronage de la *Gazette* ne peut s'étendre sur eux; voilà le malheur! Celui qui avait le privilége de la divertir plus que les autres, c'était l'honorable M. Locquet. Elle ne tarissait pas en plaisanteries plus ou moins folles sur la nécessité pour le roi de France de rendre son épée à M. Locquet. Aujourd'hui elle signalerait volontiers pour aristocrate ce maire qui ne veut pas briguer les suffrages de ses voisins et ne sortira de chez lui que député.

Il court de si mauvais bruits sur le parti légitimiste, qu'on disait, ces jours derniers, M. Berryer disposé à faire confirmer de nouveau son mandat, par une sorte de point d'honneur, et à le résigner ensuite pour abandonner la vie politique. M. Berryer aurait tort, il ne fera pas cette faute, et pourtant nous concevons que l'ingratitude des augustes exilés lui en ait donné l'idée plusieurs fois. Pour ce qui est de la vie politique, il y a longtemps qu'elle a abandonné M. Berryer, cela date du jour même où il est entré à la chambre, sous les auspices d'une faction insensée qui allait se perdre, le perdre lui-même et la légitimité tout ensemble. Mais il reste à cet orateur de premier ordre de grands dédommagemens d'amour-propre; c'est à quoi la vie parlementaire est bonne, quand elle ne sert pas autrement; on parle, et l'on croit qu'on agit; on traite les affaires d'un certain point de vue où le pays entier refuse de se placer, et l'on rêve qu'on y exerce quelque influence. M. Berryer, que certaines prédilections, qui ne sont pas d'ailleurs les nôtres, ont fait admettre généralement comme le plus grand

orateur de la chambre, ne trouvera jamais un plus vaste théâtre pour le développement de tous ses moyens.

A vrai dire, il faudrait peut-être s'abstenir de parler des élections, à la veille du jour où elles vont se faire. Tant de prévisions peuvent être démenties par l'évènement! Aussi nous arrêterions-nous là, s'il ne nous restait, avant de finir, un devoir dont nous avons à nous acquitter envers des amis politiques.

Un des membres du centre gauche les plus honorables par leur caractère et les plus indépendans par leur position, M. Roger (du Nord) a été attaqué, dans les bulletins électoraux de la gauche, comme s'il s'agissait d'un de ces ministériels de tout ministère possible, qui ont si fort déconsidéré la dernière chambre, en la traînant tour à tour, et à six mois d'intervalle, à la remorque de trois ou quatre différens systèmes de gouvernement. Il n'en est rien, et l'on sait ce qu'est M. Roger : un homme qui a toujours affiché une préférence marquée pour un cabinet dirigé par M. Thiers, mais qui, s'il devait conseiller au ministère de sa prédilection une alliance nécessaire avec quelque fraction de la chambre, porterait ses regards, avant tout, sur la gauche gouvernementale et gouvernable, sur M. Odilon Barrot, pour lequel il ne dissimule pas son estime profonde et ses sympathies. Toute réserve faite pour la considération personnelle que tout le monde doit à M. Barrot, nous ne partageons pas cet entraînement politique, nous le constatons; et cependant la gauche combat M. Roger avec violence. Elle ne pourra donc jamais se dépouiller de ses mauvaises habitudes du temps de la restauration! Si vous faites un pas vers elle, aussitôt elle recule de deux pas, et tout en rompant, elle ferraille avec vous de sa vieille rapière.

Elle aura beau s'escrimer toutefois; elle n'empêchera pas les hommes du centre gauche, tels que M. Dufaure, M. Dubois, M. Roger, M. Mathieu de La Redorte, M. Vivien et leurs amis, de former l'élément principal de la prochaine chambre : c'est la seule prévision qui paraisse infaillible, et nous l'aventurons en toute assurance. Et le centre gauche gardera long-temps le pouvoir avant de le laisser incliner décidément vers la gauche, surtout si la gauche continue de marcher ainsi d'erreurs en erreurs, et de se retirer, avec son humeur farouche, devant ce qu'elle devrait attendre au moins dans ses cantonnemens.

Si, à la veille des élections, nous jetons un coup d'œil au dehors, sur cette formidable question d'Espagne que de grands politiques trembleurs présentaient comme un obstacle à la dissolution de la chambre, nous voyons les troupes du prétendant qui repassent l'Èbre sur plusieurs points. Cette bonne fortune arrive à la cause constitutionnelle d'Espagne, c'est-à-dire à la nôtre, juste au moment où nos colléges vont approcher du scrutin; rien ne pouvait venir avec plus d'opportunité, si ce n'est la prise de Constantine, qui lève aussi une difficulté dont on prétendait faire ressource pour prolonger la vie de la dernière législature. Tout devient obstacle à qui se

laisse effrayer; mais M. Molé peut se dire aujourd'hui, en changeant un peu la devise d'un de ses devanciers : « Tout vient à point à qui sait prévoir et vouloir. »

Théatres. — Le Théâtre-Italien, privé de Rubini, s'est vu contraint de recourir au vieux chef-d'œuvre de *Sémiramis*. Les Arsaces manquant toujours, il eût été fort difficile d'escorter dignement Sémiramis à son entrée à Babylone sans l'intervention de Mme Albertazzi, qui a quitté la robe cendrée de la *Cenerentola* pour la tunique du guerrier perse. Cette cantatrice n'a pas craint de cumuler le *soprano* et le *contralto*, comme Mme Malibran, d'harmonieuse mémoire. Déjà, l'été dernier, Mme Albertazzi avait chanté Arsace au *King's-Theatre* à Londres, et la jolie Anglo-Italienne avait obtenu une espèce de triomphe chez ses semi-compatriotes. Ce bonheur a souffert quelque peu en repassant le détroit. Le terrible rôle d'Arsace ne semble avoir été écrit que pour Mme Pisaroni. Que de femmes ont échoué depuis cette *virago* foudroyante, si belle dans son incomparable laideur! Nous avons vu passer Mmes Brambilla et Pixis en ces derniers temps; aujourd'hui c'est Mme Albertazzi qui veut recueillir ces successions. Nous devons à cette complaisance ou à cette témérité trois soirées de *Sémiramis*, sans doute les plus froides de la saison. Il est vrai que tout contribue à désoler le chef-d'œuvre de Rossini. Une parcimonie provinciale préside au budget de Favart; c'est vraiment un douloureux spectacle que cette cour babylonienne et ces coulisses flottantes qui se sont éternisées autour de *Sémiramis*. Les années passent, mais cette Babylone ne passe jamais. L'administration a ses recettes assurées avec Mlle Grisi et Tamburini; cela lui suffit. Les habitués ne se plaignent pas; ils sont les obligés de la direction, puisqu'ils ont la faveur d'être inscrits sur le catalogue étroit des loges, où il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Que peut-on désirer de mieux? Il est reconnu que la petite salle des Italiens est un salon ouvert au beau monde trois fois par semaine; qu'on y fait de la musique vocale, et instrumentale quelquefois; que Lablache, Rubini, viennent y chanter des morceaux en costume du moyen-âge et sans partition. Cela suffit à la curiosité; c'est un peu plus qu'un concert et un peu moins qu'une représentation scénique, un juste-milieu ultramontain créé par l'économie de la direction. Favart ne veut pas entrer en rivalité de pompe avec son voisin l'Opéra; Favart garde sa spécialité modeste; il place les diamans et les belles figures dans les loges; il décore la salle, et laisse à la scène une noble simplicité. L'Opéra décore la scène et ne se mêle pas de la salle. Or, s'il arrivait que Rubini, Mlle Grisi et Tamburini fussent atteints, cet hiver, par un trio de grippe, on ouvrirait les portes comme d'habitude, on ouvrirait le foyer; l'orchestre jouerait des symphonies, et le théâtre ne jouerait rien du tout. Pourtant il

serait à désirer que la direction employât à quelques superfluités de détail les fonds que les chambres lui votent. Il ne serait pas mal que *Sémiramis* obtînt un peu de cette faveur de peinture et d'étoffes qu'on a largement accordée à feu *Malek-Adhel*. Il conviendrait même de chausser, de coiffer, de vêtir le moins grotesquement possible ces Perses, ces Mèdes, ces Babyloniens, ces Syriens, ces Assyriens, ces Indiens, ces mages, ces prêtres, ces peuples, ces rois, qui sont représentés par six messieurs assez nonchalans. *Tanti regi e popoli!* Mais Rubini commence à mieux se porter; nous l'avons vu sur le boulevart Italien, avant-hier, en polonaise-bergamasque bleue; il ne toussait pas. *Les Puritains* sont arrivés avec lui : *Suoni la tromba!*

A propos de subventions théâtrales, les chambres auront à trouver cette année une mine nouvelle, les jeux publics étant supprimés. Le *trente-un* et la *roulette* déshabillaient bien du monde, mais ils habillaient le personnel des théâtres subventionnés; c'était une compensation. Le terme de la fermeture des salons Benazet approchant, une fièvre ardente s'est, dit-on, emparée des joueurs. L'or et les billets jonchent les tapis, dont la verdure disparaît sous les masses d'enjeux énormes. Cela se conçoit; on veut jouir avant d'expirer; il n'y aura jamais plus de libertins que deux mois avant la fin du monde. La province commandite des députés qu'elle envoie aux chambres de *trente-un*. Des électeurs s'assemblent, votent des fonds, et confient une martingale victorieuse à un député probe, qui prête serment de fidélité sur une dame de cœur, monte en chaise de poste, et tombe avant le débotté chez les *tailleurs*. Les quatre-vingt-six départemens ont fourni de cette manière quatre cent représentans, qui ont tous promis de vaincre ou de s'ensevelir sous les débris de la ferme. De là, cette affluence inouie de joueurs, ce luxe des tables, ces gains et ces pertes énormes, dont les salons font leurs entretiens depuis quelques jours. On ne sait où pareille fureur doit s'arrêter : tous veulent employer dignement les soixante jours qui restent, y compris les nuits; une minute perdue, c'est une fortune peut-être à jamais envolée; aussi toutes les secondes sont saisies au vol; on extrait l'essence du temps; on exprime le jus des heures. Le 31 décembre, *le jeu sera fait, et rien n'ira plus.*

— *La Marquise de Senneterre* a obtenu assez de succès au Théâtre-Français, mardi dernier. La réaction commencée rue de Richelieu par les comédies appelées *spirituelles* se continuera-t-elle long-temps encore? Nous espérons que non. Nous ne pouvons nier, cependant, un certain mérite d'intrigue dans *la Marquise de Senneterre*. Justice rendue à cette pièce sous le rapport du dialogue et de la composition, demandons aux auteurs pourquoi ils ont fait de Marion Delorme et de Cinq-Mars deux personnages en dehors de toute réalité historique, et, en même temps, en dehors de la poésie dramatique, pour ainsi dire. La destinée de Marion Delorme n'est pas, nous le

croyons, de nature à ne fournir que quelques plaisanteries et quelques bons mots. Nous n'approuvons pas, sans doute, le parti qu'en a tiré M. Victor Hugo; il ne convient pas plus de faire de la célèbre courtisane une femme à sentimens exaltés qu'une femme d'un esprit médiocre et trivial. Dans *la Marquise de Senneterre*, Marion Delorme n'est autre chose qu'une grisette froidement coquette, sans finesse et sans esprit. C'est un tort réel qu'ont eu les auteurs de ne pas respecter davantage l'esprit traditionnel de la joyeuse courtisane. Nous en dirons autant de Cinq-Mars, qui, du commencement à la fin de la comédie, joue le rôle d'un innocent de première force. Un homme comme Cinq-Mars, cependant, assez audacieux et assez entreprenant pour lever l'étendard de la révolte contre Richelieu, et pour mériter, à dix-neuf ans, la haine du célèbre coupeur de têtes, valait qu'on le prît un peu plus au sérieux. Somme toute, l'idée de *la Marquise de Senneterre* n'est pas neuve, les caractères n'en sont ni vrais ni nouveaux; nous trouvons, néanmoins, qu'elle est supérieure à plusieurs des marivaudages joués à la Comédie-Française depuis long-temps. — Quant aux acteurs, nous n'avons rien à en dire. Le profil de Mme Volnys n'a pas été applaudi, non plus que la voix chevrotante de Mlle Plessis, qui, à notre grand regret, semble prendre à tâche de démentir toutes nos espérances.

On répète activement au Théâtre-Français le *Caligula* de M. Alexandre Dumas. Ce drame jouit déjà d'une renommée qui, nous l'espérons, ne pourra que s'accroître. On parle beaucoup du talent de penseur dont a fait preuve M. Alexandre Dumas dans son nouveau drame, où deux littératures et deux religions, c'est-à-dire deux civilisations se trouvent en présence. L'analogie évidente qui existe entre l'époque choisie par l'auteur et la nôtre, au point de vue philosophique, ne saurait manquer d'exciter vivement l'intérêt du public.

F. Bonnaire

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTE-SIXIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Scènes de la vie dalmate et vénitienne. — Les trois Amours d'un philosophe vénitien, par M. PHILARÈTE CHASLES. 5
Voyages. — Tanger et Gibraltar, par M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE. 27
Les Inconvéniens d'une faute d'impression, par M. CH. NODIER. . 43
BULLETIN 52

Souvenirs d'Espagne. — II. — Route de Saragosse à Madrid, par M. CH. DIDIER. 65
Salvador, par Mme CH. REYBAUD. 80
Croquis politiques. — II. — M. le duc Decazes. 109
BULLETIN. 123

L'Académie royale de Musique. — 4e époque. — Septième article, par M. CASTIL-BLAZE. 133
Originaux du dix-septième siècle.—I.—L'Avocat Patru, par M. PAUL DE MUSSET. 160
L'Irlande. — II. — Dublin, par M. C. FEUILLIDE. 173
BULLETIN. 196

La Signarre, par M. LÉON GOZLAN. 205
Une vie de poète, par M. X. MARMIER. 250
Critique littéraire.—*Mauprat* de George Sand, par M. J. CHAUDES-AIGUES. 258
BULLETIN. 265

La Légende de sœur Béatrix, par M. CH. NODIER. 277
Originaux du dix-septième siècle. — II. — Le Poète Gombauld, par M. PAUL DE MUSSET. 294
L'Art dramatique, lettre à Diderot, par M. ARNOULD FREMY. . . 311
Critique littéraire. — *Valérie. — La duchesse de Bourgogne. — Julie Norwich. — Descarnado. — Le Pacha à mille et une queues.* . . 325
BULLETIN. 333